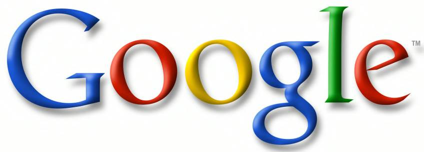
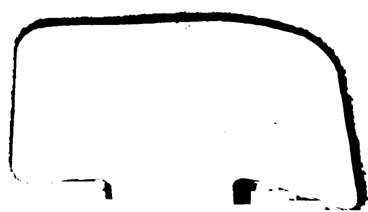




LE

MAGASIN THÉATRAL.



M.ʳ LAFONT.

Rôle de Casanova dans Casanova au Fort.

Acte II. Scène du Bal.

LE MAGASIN
THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES,

JOUÉES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

Troisième Année.

TOME TROISIÈME.

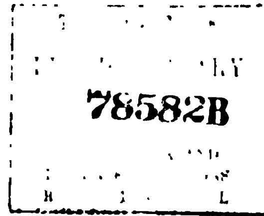


PARIS,

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1836.



Printed in France.

LA

MARQUISE DE PRÉTINTAILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Dumanoir,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 23 AVRIL 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARQUIS DE PRÉTINTAILLE	M. Dormeuil.	JEAN GRIVET, paysan	M. Achard
LA MARQUISE DE PRÉTINTAILLE, (20 ans)	Mlle Déjazet.	LOUISON, jeune paysanne attachée au service du château.	Mme Dupuis.
LE CHEVALIER DE CHAMPFLEURY, leur cousin	M. Levassor.	Un Garde-chasse.	
		Domestiques du chateau.	

La scène se passe en 1780, au château du marquis.

Le théâtre représente une salle du château donnant sur le parc ; porte au fond, portes à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, Plusieurs Domestiques, *puis* LOUISON.

(Le marquis marche avec agitation et d'un air courroucé.)

CHOEUR DES DOMESTIQUES.

Air : *Allons, amis, point de tristesse.* (La Savonnette Impériale.)

Jamais, non, non, jamais de grâce
Pour l'insolent que l'on va châtier !
Nous allons voir punir l'audace
De ce coquin de braconnier.

LOUISON, *entrant, un petit panier au bras.*

Que signifie un bruit semblable?...
Qu'est-c' que je vois? c'est monseigneur...
Dieux ! quels regards ! quelle fureur !..

LE MARQUIS, *sans la voir.*

Oui, je dois être inexorable,
Je dois sévir avec rigueur.
Qu'on introduise le coupable..
Mon arrêt d'avance est rendu :
Je veux, morbleu ! c'est entendu,
Qu'il soit pendu !

LOUISON.

Pendu !... qui donc, pendu ?

CHOEUR.

Jamais... non, non, jamais de grâce ! etc.

(*Les domestiques sortent.*)

LE MARQUIS. Bientôt ces manans-là viendront braconner jusque sous mes fenêtres!... (*Apercevant Louison.*) Ah ! c'est toi, Louison... Eh bien ! on dirait que tu as peur ?...

LOUISON. Dam !... monseigneur paraît si fort en colère !...

LE MARQUIS. Et tu arrives à propos... il fallait ta jolie petite mine pour me calmer.

LOUISON, *faisant la révérence.* Monseigneur est bien honnête...

LE MARQUIS. Mais le drôle n'y perdra rien... Il faut un exemple... Nous verrons si ces coquins de paysans oseront encore chasser sur les terres du marquis de Pretintaille !...

LOUISON. Là !... faut-il qu'ils aiment vos lapins, dans le village ?... ils sont tous après... comme des enragés, quoi !...

LE MARQUIS. Mais enfin, j'en tiens un.. et celui-là va payer pour les autres.

LOUISON. Il ne l'aura pas volé !... c'est-il pas une horreur de tuer ces pauvres petites bêtes qui ne font de mal à personne ?...

LE MARQUIS. Aussi bonne que jolie, friponne...

LOUISON. Pardon, monseigneur... faut que j'aille porter les œufs frais de la ferme...

LE MARQUIS. A qui donc ?...

LOUISON. A madame la marquise.

LE MARQUIS. A ma femme?... Tu es toujours pressée de me quitter pour elle, qui ne t'aime pas autant que moi...

LOUISON. Dam !... monseigneur... c'est vrai qu'elle ne me prend pas le menton comme vous...

LE MARQUIS. Palsambleu!... je te crois... La marquise de Pretintaille!

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Elle te parle avec dédain...
Elle, si hautaine, si fière,
Toucherait de sa noble main
Le menton d'une roturière!...
Ses trente quartiers bien acquis
Ont mis trop d'orgueil en son ame...

(*Il lui prend la taille.*

LOUISON, *se défendant.*

Il paraît que monsieur l'marquis
A moins de quartiers que sa femme

LE MARQUIS. Tu me dis ça, méchante, parce que je trouve gentil de déroger, de me mésallier de tems en tems, avec de jolies filles comme toi... Ça leur fait honneur, et ça me fait plaisir... c'est tout profit.

LOUISON. Mais, dites donc, si Mme la marquise trouvait aussi gentil de déroger pour son compte et pour son profit?.... Dam! pour se venger...

LE MARQUIS. Ah! oui... la peine du talion... ce serait drôle tout juste... Par exemple, je suis tranquille sur ce point... Si jamais il m'arrivait un accident... fort improbable... je serais sûr, au moins, de le devoir à un homme de ma condition, d'avoir un rival de bonne maison, qualifié et blasonné... c'est une consolation... Nous autres gentilshommes, c'est différent... nous ne descendons pas, nous élevons jusqu'à nous... et si ma petite Louison désire s'élever...

LOUISON. Du tout, monseigneur... je ne suis pas ambitieuse... et pourvu que j'épouse Jean Grivet...

LE MARQUIS. Hein?... Jean Grivet?... quel est ce manant-là?...

LOUISON. C'est celui que j'aime, monseigneur... et il ne tient qu'à vous que ça ait des suites... Si vous lui donniez seulement une place de fermier ou de garde-chasse...

LE MARQUIS. Lui donner une place?... moi?... Eh! mais, on pourrait voir... (*Lui prenant la taille.*) Et je...

LOUISON. On vient, monseigneur!...

LE MARQUIS, *avec humeur.* Peste soit!...

SCENE II.

LES MÊMES, JEAN GRIVET, DOMESTIQUES, LE GARDE-CHASSE.

(Le garde porte un fusil et un lapin; deux domestiques tiennent Jean Grivet par le collet.)

DOMESTIQUES, *en dehors.* Drôle!... misérable!...

LE MARQUIS. Ah! ah!... c'est mon criminel qu'on amène... voilà ma colère qui me reprend... Tenez-le ferme... Un siége... bien... (*A Louison.*) Va chez la marquise...

LOUISON. Mais, monseigneur, je suis curieuse... et maintenant que nous ne sommes plus seuls...

LE GARDE. Amenez le criminel devant monseigneur.

(Jean paraît.)

LOUISON, *se retournant vivement.* Ciel!

LE MARQUIS. Qu'est-ce?

LOUISON. Ah! monseigneur... c'est lui!.. c'est Jean Grivet!...

JEAN, *l'apercevant.* Tiens!.. Louison!..

LE MARQUIS. Comment!... ce braconnier?... C'est pour un braconnier que tu me demandes la place de garde-chasse?... il débute bien!...

JEAN, *aux domestiques.* Laissez-moi donc tranquille, avec votre lapin.... il n'y a pas de quoi fouetter un chat! (*Bas à Louison.*) Dis donc... parle pour moi... soutiens-moi ferme... c'est pour une bêtise... un lapin qui s'est trouvé dans la futaie, et que j'ai...

LE MARQUIS. Ah! ah! coquin!... (*Jean se retire vivement.*) Te voilà donc enfin pris en flagrant délit!...

JEAN, *prenant l'air naïf.* Flagrant délit?... Je ne sais pas, monseigneur... mais moi innocent, incapable...

LE MARQUIS. Hein?... tu oses te dire innocent?...

LOUISON. C'est vrai ça, qu'il l'est...

LE MARQUIS. Silence, Louison!..

LE GARDE. Silence!...

LE MARQUIS. Et ce lapin... qui l'a tué?..

JEAN. Pas moi, monseigneur... incapable.

LE MARQUIS. Pas toi?

JEAN. Vrai!... j'aime plutôt pas le bon Dieu.

LE MARQUIS, *avec impatience.* Mais qui donc?... qui donc?...

JEAN. Dam!.. c'est le fusil.

TOUS, *riant.* Ah!... ah!... ah!... ah!...

LE MARQUIS. Mais, le fusil, coquin!... c'est toi qui l'as tiré.

JEAN. Bien innocemment, allez, monseigneur... sans intention de mal faire.

LOUISON. Oh! pour ça, monseigneur, je vous jure...

LE MARQUIS. Silence, Louison!...

LE GARDE. Silence!...

LE MARQUIS. Parbleu!... voilà qui est fort... et je serais curieux de savoir comment tu te justifieras... (*montrant le lapin*), car enfin, tu as tiré dessus.

JEAN. Sur ce lapin, monseigneur?... incapable... et je peux ben dire que quand

la chose est arrivée, j'ai été encore plu- vexé que lui.

LE MARQUIS. Tu vas me prouver, peut-être, que c'est sa faute?...

JEAN. Oui, monseigneur, oui, c'est sa faute... Je ne lui en veux pas, àce lapin.. j'ai égard à son malheur... mais c'est lui qui a tort.

LE MARQUIS. Ces manans sont d'une mauvaise foi!...

LOUISON, *bas à Jean.* Va donc!... va donc!...

(Elle l'engage à s'approcher du marquis.)

JEAN. Voilà ce que c'est... Je m'en allais donc porter ce fusil à Pierre Chenu, du village voisin... un grand sec... qui boit, qui boit... (*Mouvement du marquis.*) Enfin, c'est égal... Je traversais donc votre grande futaie... sans plus songer aux lapins.. Qu'est-ce que ça me fait, les lapins? Est-ce que ça me regarde, les lapins?.. J'y pensais si peu que je chantais à tue-tête..

(Il chante.)

Petits oiseaux dans le bocage...

LE MARQUIS. Assez!... assez!...

JEAN. Vous voyez, monseigneur, qu'il n'y a pas de lapins dans c'te chanson-là...

LOUISON. Pas seulement la queue d'un.

LE MARQUIS. Silence, Louison!...

LE GARDE. Silence!...

JEAN. Je marchais donc... avec mon fusil.... le fusil de Pierre Chenu... sans me douter qu'il était chargé... C'est vrai, je ne pouvais pas deviner ça... Tout en marchant, je m'amusais avec le fusil... quand devant moi... v'là un fossé... le fossé de la Grenouillère... Tu sais, Louison.... C'est là qu'il faut faire un fameux saut... et je l'ai fait... Écoutez donc, un saut, monseigneur, ça ne peut faire de mal à personne.

LE MARQUIS. Eh!.. qui est-ce qui te dit?...

JEAN. Eh ben!.. v'là ce qui vous trompe.. en sautant, je tombe sur mon nez, et mon fusil sur son chien... en me relevant, j'appuie sur la détente... là.. pour m'aider... et tout-à-coup... pan!.. le coup part... que j'en reste de là, comme une bête... Ces gredins d'fusils!.. ils n'en font jamais d'autres... n'est-ce pas, Louison?

LE MARQUIS. Mais, le lapin, misérable! le lapin... il est donc venu de lui-même se placer au bout de ton fusil?..

JEAN. Juste, monseigneur!.... hein! quelle imprudence!.. voilà comme ils sont tous, vos lapins... ils se promènent les bras croisés, ils viennent se fourrer dans vos jambes...

LOUISON. Et ils ne prennent pas plus précautions...

LE MARQUIS. Silence, Louison!.. *Jean.*) Mais à ce compte, tu aurais l'atteindre à la tête... tandis qu'il est pr vé par les pièces qu'il a éte frappé... l'autre côté.

JEAN. Dam!.. monseigneur... c'est qu'il se sera retourné en me voyant.

LE MARQUIS. Et toi... tu ne l'as pas aperçu?..

JEAN. Si fait, monseigneur... mais seulement quand il était mort... Alors, j'ai poussé des cris... mais des cris!.. demandez à votre garde-chasse, que ça a fait venir... pour me prendre au collet... à preuve, que je l'ai laissé faire sans la moindre résistance...

LE GARDE. Oui, avec deux coups de poing qu'il m'a détachés...

JEAN. Innocemment, monseigneur.... Dans mon désespoir d'avoir tué ce pauvre petit animal du bon Dieu, je me démenais comme ça... et votre garde...

LE MARQUIS. S'est trouvé sur le passage de tes poings?.. comme mon lapin sur le passage de ton fusil...

JEAN. Voilà... faut-il que j'aie du malheur!..

AIR *de Sommeiller encor, ma chère.*

Je ne suis pas du tout coupable
De ces événemens fâcheux :
Le hasard est seul responsable,
Et je dis qu'tout est pour le mieux.

LE MARQUIS.

Comment cela?...

JEAN.

Jugez-en, de grâce :
L'hasard pouvait vouloir, enfin,
Que le coup d'feu fût pour le garde-chasse,
Et l'coup de poing pour le lapin!

LE MARQUIS. Eh bien!.. la prison du château va se trouver sur ton passage, aussi par hasard... et tu y resteras au pain et à l'eau, en attendant que je t'envoie au baillage... pour qu'on te pende, drôle que tu es...

LOUISON. O ciel!..

JEAN, *à moitié pleurant.* Je ne suis pas drôle du tout, monseigneur... et quand je serai pendu, je le serai bien moins encore.

LOUISON, *de même.* Ah!.. monseigneur..

LE MARQUIS. C'est bien... c'est bien.

CHOEUR.

AIR : *Je ne puis croire*, etc. (Turiaf.)

C'est un arrêt plein de justice,
Point de pitié, point de pardon;
A monseigneur qu'on obéisse,
Allons, marchons vite en prison.

SCENE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE, *en riche toilette, fourreau à panier, et un éventail à la main.*

LA MARQUISE. Ah! Dieu!.. quel bruit!.. quels cris assourdissans, marquis!..

AIR : *Vils roturiers, etc.*

Que se passe-t'il donc? parlez...
Pourquoi tous ces gens rassemblés?
Que fait ici cette canaille?...
O ciel! chez moi des paysans!...
Quelle horreur!... sortez tous, manans...
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

LE MARQUIS, *aux gardes.* Allez... allez donc... et au cachot!..

CHOEUR.

LES DOMESTIQUES.

C'est un arrêt plein de justice, etc.
(Le garde et les domestiques emmènent Jean.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LOUISON.

LOUISON, *à part.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!.. on l'emmène en prison!..

LA MARQUISE, *s'éventant.* Eh! quoi! monsieur le marquis, vous souffrez qu'on amène ici de ces gens-là... à deux pas de mes appartemens... dans l'air que je respire!...

LE MARQUIS. C'était un braconnier...

LA MARQUISE. Fi donc!.. (*Apercevant Louison.*) Qu'est-ce encore, petite?..

LOUISON, *s'essuyant les yeux.* Les œufs frais que j'apporte à madame la marquise...

LA MARQUISE. Bien... (*La regardant.*) Elle a du chagrin, je crois... hier, elle riait comme une folle... elle est bien heureuse... ça la change un peu... moi, je m'ennuie toujours... (*Regardant le marquis.*) toujours... ça ne change pas...

(Elle se regarde dans une glace.)

LOUISON, *s'approchant du marquis et à mi-voix.*) Ah! monseigneur... si j'osais vous supplier...

LE MARQUIS, *de même.* Supplie, mon enfant, supplie... tu sais que j'ai un faible pour toi...

(Il lui prend la taille.)

LA MARQUISE, *sans se déranger.* Marquis... marquis, je vous vois.

LE MARQUIS *surpris.* Comment?..

LA MARQUISE. Je vous vois parfaitement dans la glace...

LE MARQUIS. Quoi donc, marquise?.. je disais seulement à cette petite...

LA MARQUISE. C'est bon, c'est bon. (*A Louison.*) Va-t'en.

LOUISON, *sortant, à part.* Oh!.. il faut que j'aie sa grâce; il le faut... ou j'en mourrai de chagrin.

(Elle sort.)

SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS. Je n'ai pas assisté ce matin à votre lever, et je réclame la faveur...

(Il va pour lui baiser la main.)

LA MARQUISE, *retirant sa main.* Ah!.. fi!.. vous sentez le peuple...

(Elle s'assied sur un canapé, et se met à bâiller en jouant avec son éventail.)

LE MARQUIS, *à part.* Voilà la journée qui commence exactement comme hier, avant-hier... et toujours en remontant. (*Haut.*) Vous avez aujourd'hui votre migraine, marquise?

LA MARQUISE. Des vapeurs insupportables... les nerfs dans un état... affreux.

LE MARQUIS, *à part.* Toujours comme hier, avant-hier... et cætera...

LA MARQUISE.

AIR *du premier prix.*

Mon Dieu! mon Dieu! la triste vie!
Il n'est plus de bonheur pour moi;
Tout me déplaît et tout m'ennuie.

LE MARQUIS.

Vous vous ennuyez!... et pourquoi?
Ici tout marche à votre guise...

LA MARQUISE.

Sans doute... le mal n'est pas là.

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte plus, marquise.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Eh! mais, c'est peut-être pour ça.

LE MARQUIS. Plaît-il?.. vous dites...

LA MARQUISE. Que vous n'êtes pas amusant du tout... un mari!.. et un mari chasseur!.. qui ne sait vous parler que de chiens, de cerfs aux abois... qui s'endort de fatigue après dîner, pour rêver à ses bêtes, et se réveille en sursaut pour me faire peur... si vous croyez que c'est divertissant...

LE MARQUIS. C'est vrai... c'est vrai... mais je veux vous entourer de plaisirs, donner des fêtes, réunir autour de vous tout le voisinage.

LA MARQUISE. Qui?.. de petits hobereaux, qui n'ont que la cape et l'épée... et leurs pimbêches de femmes!.. la finance de bas étage... et après ça... quoi?.. des paysans... ah!..

LE MARQUIS. Dam, marquise, je ne peux pas vous rendre ici vos soupirans, vos adorateurs de Versailles.

LA MARQUISE. Et qui vous dit que je

les regrette?.. une foule de petits gentilshommes bien minces, bien nuls, bien monotones... espèces de poupées musquées et poudrées... qui soupirent tous dans la même note, vous adorent avec les mêmes phrases, et déposent à vos pieds un cœur dont la température est toujours la même, invariable... Chaque nouvelle passion est l'écho de la précédente, qui n'était ellemême que la répétition de mille autres... Je bâille, rien que de penser à ces amours-là... je crois que j'aime autant le vôtre!

LE MARQUIS. Merci... vous êtes bien bonne... Que faire pour vous distraire?

LA MARQUISE. Franchement, marquis, je n'ai jamais compté sur vous pour ça.

LE MARQUIS. Oh! il vous faudrait du nouveau... de l'extraordinaire... du merveilleux.

LA MARQUISE. Mais, oui... j'aimerais assez le merveilleux!

LE MARQUIS. Comme hier... ce cheval qui vous emporte... la frayeur qui vous fait perdre vos sens... un chevalier errant qui tombe des nues pour arrêter votre palefroi, vous prendre dans ses bras et vous déposer, évanouie, dans le pavillon du parc...

LA MARQUISE. Et partir, s'éloigner, sans se faire connaître!...

LE MARQUIS. Vous en êtes fâchée?...

LA MARQUISE. Certainement... je l'aurais vu au moins... Il doit avoir quelque chose de chevaleresque... Ce ne peut-être qu'un gentilhomme...

LA MARQUISE. Ou un imbécille...

LA MARQUISE.

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Ingrat!... Sans témoins, sans défense,
Que pouvais-je lui refuser...
S'il eût à ma reconnaissance
Demandé... que sais-je?... un baiser?...

LE MARQUIS.

De vous, marquise, exiger un baiser!

LA MARQUISE.

Que voulez-vous?... c'était justice.

LE MARQUIS.

Quoi! vous l'auriez accordé?

LA MARQUISE.

Le moyen
De refuser, pour un si grand service,
Ce qu'on donne souvent pour rien?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISON.

LA MARQUISE. Qu'est-ce?.. encore cette petite!

LOUISON. C'est une lettre qu'on vient d'apporter pour Mme la marquise.

LA MARQUISE, *la prenant*. Une lettre?.. donne... Ah! quelle odeur de musc et d'ambre!..

(Elle l'ouvre et en parcourt le contenu.)

LOUISON, *bas au marquis*. Il est en prison... Jean Grivet...

LA MARQUISE, *avec joie*. Ciel!.. c'est de lui!.. de mon cousin!..

LE MARQUIS. Du chevalier de Champfleury?..

LA MARQUISE. Eh! oui... il est près d'ici, dans son château... Ce cher Hector!.. Il va venir, voyez!.. il me demande la permission de me présenter ses hommages.

LE MARQUIS. Que le diable l'emporte!..

LA MARQUISE. A la bonne heure, au moins... voilà une figure à voir... c'est un dédommagement... avec ses bonnes grosses joues, si fraîches, si rosées... son air de santé et de bonne humeur...

LE MARQUIS. Oui, je me souviens.. vous l'aviez surnommé le petit chanoine.

LA MARQUISE. Et une tournure si élégante!..

LE MARQUIS. Vous n'étiez pas insensible...

LA MARQUISE, *sévèrement*. Hein! plaît-il?.. croyez-vous que ce fût cela que j'aimais en lui?.. avez-vous oublié cette grâce touchante, cet air naïf et timide... et le bien que nous répandions ensemble autour de nous?.. voilà des souvenirs qui restent là, dans le cœur... Eh! mais, j'y pense, c'est lui!.. oh! oui, ce ne peut être que lui!..

LE MARQUIS. Quoi donc?..

LA MARQUISE. Comment!.. vous ne comprenez pas?.. lui, qui s'est trouvé hier sur ma route, qui m'a sauvé la vie, qui m'a enlevée dans ses bras...

LE MARQUIS. Vous croyez?..

LA MARQUISE. Au fait, j'aime mieux que ce soit lui qu'un autre... à cause de la reconnaissance.

LOUISON. On est là... on attend la réponse de Mme la marquise...

LE MARQUIS, *vivement*. Je vais l'écrire... (*A part.*) Une lettre un peu sèche...

LA MARQUISE. Dites-lui que je l'attends avec impatience...

LE MARQUIS. Oui, marquise... soyez tranquille, soyez tranquille... (*A part.*) Un chevau-léger!... comme c'est rassurant!..

(Il sort.)

SCENE VII.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE. Oh! non, non, il est

froid, glacial... il ne lui dira pas ce qu'il faut lui dire, ce qu'un cœur tendre sent si bien !.. attendez...

LOUISON, *à part*. Oh ! oui, je reste... il faut absolument que je parle.

LA MARQUISE, *écrivant*. Ce bon chevalier !.. il avait l'esprit si délicat !... (*A Louison.*) Tiens, tiens... remets cette lettre à ce domestique sur-le-champ... (*Louison remet la lettre au domestique. La marquise continue.*) Il me semble le voir, là, près de moi...

AIR :

Il fixait sur moi ses grands yeux,
Tout pleins d'amour et d'innocence...
Fort heureusement pour nous deux,
Tremblant, il gardait le silence.
Mais Paris a dû l'amender,
Et je vois, son retour l'annonce,
Qu'à ce qu'il n'osait demander
Il vient chercher une réponse.

LOUISON, *au fond, toussant*. Hum !... hum !..

LA MARQUISE. Encore là, Louison ?..

LOUISON. Madame la marquise...

LA MARQUISE. Approche... ne tremble pas... que veux-tu ?... voyons, parle...

LOUISON. C'est une grâce, madame la marquise, que je voudrais vous demander... mais je n'ose pas...

LA MARQUISE. Demande, petite, demande... le moment est bon... Une grâce ? pour toi ?..

LOUISON. Non, madame la marquise... pour un autre... un gros, qui était là, ce matin... quand vous avez dit : quelle horreur !..

LA MARQUISE. Ah ! ce paysan... je ne l'ai pas vu.

LOUISON. Tant pis.

LA MARQUISE. Hein ?..

LOUISON. Je dis : tant pis... pour lui... ça lui aurait fait du bien... et ça n'aurait pas fait de mal à madame la marquise... parce qu'un joli garçon... c'est toujours bon à voir.

LA MARQUISE. Ah ! ah !... c'est un joli garçon ?...

LOUISON. Superbe... et madame aurait fait quelque chose pour lui, j'en suis sûre.

LA MARQUISE. Pour un paysan ?... je ne crois pas.

LOUISON. Ah ! madame, il est si malheureux !.. et moi de même, par contre-coup... Jugé et condamné à la prison, au pain et à l'eau ! et il sera conduit au baillage !... et il sera peut-être pendu !.. et tout ça pour un lapin, un méchant lapin, qu'il a tué, sans le vouloir !..

LA MARQUISE. Et tu t'intéresses donc beaucoup à ce jeune braconnier ?..

LOUISON. Oh ! oui... et fièrement encore... et toutes les filles du pays de même... que c'est une désolation... Ce pauvre Jean Grivet !.. Il ne vivra jamais de pain sec et d'eau claire... il mourra plutôt.

LA MARQUISE. Il est donc bien délicat ton Jean Grivet ?

LOUISON. Lui !... il est douillet, douillet !... Dam ! c'est tout simple... quand on est habitué à être cajolé, mijoté par toutes les filles, femmes, veuves, et cœtera... Lui en donnent-elles, des friandises et des douceurs !...

LA MARQUISE. Ah !.. oui-dà ? M. Grivet est donc... comme vous dites, vous autres petites gens... le coq du village ?..

LOUISON. Il est le coq... oh ! ça, c'est vrai, qu'elles en sont toutes folles... elles se l'arrachent.

LA MARQUISE. Et il les a aimées toutes ?..

LOUISON. Toutes... c'est-à-dire, les unes après les autres... mais à présent, je suis sûre...

LA MARQUISE. Je suis fâchée de ne pas l'avoir regardé... ce doit être plaisant, un paysan, un rustre qui inspire de l'amour... à ces femmes-là.

LOUISON. Dam ! c'est qu'il est bien... une bonne figure, de belles couleurs... et puis, des yeux, qui vous disent des choses !.. avec ça qu'il a des dents, qui vous donneraient envie d'être mangé, quoi !..

LA MARQUISE. Oui... je comprends. (*A part.*) Comme Hector de Champfleury...

LOUISON. Mais, c'est à la danse surtout qu'il faut le voir...

LA MARQUISE. Ah !.. c'est un beau danseur ?..

LOUISON. Lui !.. Jean Grivet !.. c'est-à-dire qu'on fait cercle pour le regarder.. comme il est découplé !.. comme il vous détache une sauteuse !.. et puis, à la fin, il vous prend sa danseuse par la taille et vous la tient en l'air, le tems de dire un *pater* et deux *ave*... Et si madame l'entendait chanter au lutrin donc !!..

LA MARQUISE. Ah ! ça ! mais, c'est un homme universel... Il a une belle voix ?..

LOUISON. Une voix magnifique... qui fait trembler les vitraux... et tout de suite après, des petits sons doux comme miel... qui vous vont droit au cœur... que ça vous procure un tic-tac... oh ! queu tic-tac !

LA MARQUISE. Quelle chaleur !..

LOUISON. Dam !... ce gars-là, voyez-vous... il vous ensorcelle... il a pour ça des regards si tendres !.. des mots si jolis !.. pour lui résister, il ne faudrait pas avoir

de cœur... et on en a généralement chez nous.

LA MARQUISE, *rêveuse*. Vous êtes bien heureuses... et en vérité, je n'aurais jamais pensé qu'il y eût si près de moi un homme à bonnes fortunes... Ce doit être amusant... et moins fade qu'à l'Œil-de-Bœuf.

LOUISON. Si madame la marquise voulait le voir...

LA MARQUISE. Jean Grivet?... mais je n'aime pas à voir les vilains de si près... Celui-là a des qualités... à la bonne heure... Je ferai quelque chose pour lui, et d'abord...

(Elle écrit sur un petit souvenir.)

LOUISON. Il sortira de prison ?..

LA MARQUISE. Oui, provisoirement .. pour demander sa grâce.

LOUISON. Ah! madame la marquise !..

LA MARQUISE. Oh! ce n'est pas moi qu'il faut remercier... c'est lui, mon cousin... Et puis, quand je suis heureuse, je ne sais rien refuser.

SCENE VIII.

Les Mêmes, LE MARQUIS, *puis* LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *avec dépit*. Le voici !.. ma foi, il n'a pas perdu de tems...

LA MARQUISE. Qui donc?..

LE MARQUIS. Eh! lui, le chevalier, votre cousin...

LA MARQUISE. Vrai?.. déjà!.. (*A part.*) Ah! j'éprouve un trouble... une émotion!... je crois que je vais me trouver mal...

LE MARQUIS. Eh! mais... qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE. Rien.. rien.. un éblouissement...

LOUISON. Madame la marquise...

LA MARQUISE, *lui donnant le souvenir*. Ah! tiens... pour la mise en liberté de ce paysan... on l'entendra, et s'il mérite sa grâce...

LE MARQUIS. La grâce de mon braconnier?... je verrai... (*Bas à Louison.*) si on me la demande, à moi.

LE CHEVALIER, *en dehors*. Eh! oui, palsambleu! c'est moi... bonjour, bonjour!

LA MARQUISE. C'est sa voix!

LE MARQUIS. Ah! ah!... votre petit chanoine.

LA MARQUISE. Si frais, si gentil!.. Courons!...

(Elle va pour sortir. Le chevalier paraît, pâle, maigre, efflanqué.)

LE CHEVALIER, *entrant*. Bien, bien.. Ces animaux-là, ils ont une manière de rire qui ressemble à de l'impertinence.

LA MARQUISE, *reculant*. Juste ciel!.. que vois-je?...

LE MARQUIS, *de même*. Qu'est-ce que c'est que ça?

LOUISON. Est-il efflanqué, le cousin!...

(Elle sort.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *avec admiration, et s'avançant pour lui baiser la main*. Oh! oh!.. c'est elle!.. la marquise!.. oh!..

LA MARQUISE, *s'éloignant*. Monsieur est sans doute un ami...

LE MARQUIS. De notre cousin, le chevalier de Champ-Fleury?

LE CHEVALIER. Mieux que ça... oh! oh!.. je suis le chevalier lui-même, en chair et en os..

LE MARQUIS, Pas possible!...

LA MARQUISE, *à part*. Ah! l'horreur!...

LE CHEVALIER, Hein?..

LE MARQUIS, *riant aux éclats*. Ah! ah! ah!...

LE CHEVALIER, *se laissant aller*. Ah ah!.. ah!... (*La marquise s'efforce de sourire.*) Bah!.. bah!.. vous ne m'avez pas reconnu?.. comme ces brutes de paysans.. qui m'ont trouvé fondu, fondu...

LE MARQUIS. Le fait est que vous êtes réduit des trois quarts.

LA MARQUISE, *à part*, Dieu!.. qu'il est laid!.. qu'il est laid!..

LE CHEVALIER, N'est-ce pas ?.. c'est pour cela que je viens me renfermer dans ma châtellenie...

LE MARQUIS, Comme un sage.

LE CHEVALIER, Pas de la Grèce.. (*riant*) oh! oh! oh!... J'enverrai celui-là à mon ami, M. de Bièvre... c'est un calembourg... mode nouvelle... Mais comme vous me regardez!.. Je suis mieux.. hein?.. beaucoup mieux?.. Ah! diable! c'est que je ne suis plus ce gros enfant, bien innocent, bien candide, et rond comme une pelotte... J'étais une vraie pelotte... avec des couleurs de paysan.

LE MARQUIS. C'est vrai...

LE CHEVALIER. Et quelle ingénuité!... j'en étais bête... bête comme tout... Je suis bien changé...

LA MARQUISE. Mais non... pas trop...

LE CHEVALIER. Si fait... au physique et au moral... mon moral surtout n'est pas reconnaissable... Je suis un scélérat de

[illegible] Richelieu... je ne [illegible] ma parole d'hon- [illegible] comme Paris m'a [illegible] avec ses pe- [illegible] grandes orgies... *et cæ-* [illegible] ah!.. ah!..

[illegible] *riant aussi.* Ah!... ah!..

[illegible]

[illegible], *sévèrement.* Chevalier!...

[illegible] CHEVALIER. Pardon, pardon... (*A part.*) Elle est bégueule!.. je n'aime pas [illegible]...

LA MARQUISE, *à part.* Ah! quel ton!... quelles manières!..

LE MARQUIS. Et à présent, vous êtes le gentilhomme le plus pâle... le plus maigre... le plus...

LE CHEVALIER, *toussant.* Hum!.. hum!.. étique, mon très-cher!.. hum!.. hum!.. Je vis de jujubes et de laits de poule.

LE MARQUIS. Ce qui m'étonne, c'est qu'avec cette santé si frêle, vous ayez eu hier la force d'arrêter ce cheval emporté...

LE CHEVALIER. Hein!... moi?... quel cheval?...

LA MARQUISE, *l'observant.* D'enlever dans vos bras une femme évanouie!...

LE MARQUIS. Sans respect pour ses quartiers!

LE CHEVALIER, *étonné.* Quelle femme?

LE MARQUIS. Ce n'est donc pas vous?.. (*A part.*) J'en étais sûr!..

LA MARQUISE, *à part.* J'en suis bien aise... Mais qui donc?

LE CHEVALIER. Ah! ça... quelle diable d'histoire me faites-vous donc là?.. ah! bien, oui... courir les champs, rattraper les chevaux, soutenir les femmes évanouies!.. moi, qui me soutiens à peine!.. Vrai... je n'ai plus que le souffle... Je viens dans mon château pour me reposer... C'est la Duthé qui m'a dit l'autre jour: « Chevalier, tu mourras sous le harnais... va-t-en au vert, mon cher, va-t-en au vert. » (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!... et je viens me mettre au vert.

LA MARQUISE. Au vert?...

LE MARQUIS, *riant.* Ah!.. ah!.. ah!.. Dites donc, en attendant, voulez-vous accepter quelque chose de chaud, chevalier?

LE CHEVALIER. Très-volontiers... un bouillon... je ne vis que de ça... je suis un homme consommé... Ah! encore un, que je dirai à mon ami, M. de Bièvre... A propos, je soupe avec vous... c'est mon seul repas... Je me grise... ça fait dormir ferme... La marquise sera des nôtres...

LA MARQUISE. Impossible, chevalier... je vais ce soir à la chapelle qui est près de la grille du parc... où l'on doit m'attendre.

LE MARQUIS, *à part.* Bravo!...

LE CHEVALIER. Bah!...

LE MARQUIS, *à part.* Pauvre chevau-léger!.. je puis aller à la chasse... (*Haut.*) Venez-vous, chevalier?

LE CHEVALIER. A l'instant... (*Bas à la marquise.*) Mais je vous reverrai, mon adorée!.. il le faut... Cette lettre que j'ai reçue, cette lettre charmante!..

LA MARQUISE, *à part.* O ciel!.. imprudente!

LE CHEVALIER. Hum!.. hum!.. je n'en puis plus... je suis mort!... (*Il tousse plus fort.*) Hum!.. hum!..

LA MARQUISE. Il a la coqueluche!.

ENSEMBLE.

AIR : *Contredanse de Musard.*

LA MARQUISE.

Peut-on changer ainsi!
Et devais-je m'attendre
A le revoir ici
Tout comme le voici?

LE MARQUIS.

Peut-on changer ainsi!
C'est bien fait pour surprendre :
Mais de le voir ainsi,
Pour moi, je suis ravi.

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, ici,
On ne pouvait s'attendre
A me revoir ainsi,
Pâle, maigre et flétri

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! grand Dieu! voyez comme
Un pauvre gentilhomme
Nous revient de Paris!
De l'Opéra voilà les fruits!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Peut-on changer ainsi, etc.

LE MARQUIS.

Peut-on changer ainsi, etc.

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, ici, etc.

(*Il sort avec le marquis.*)

SCENE X.

LA MARQUISE, *puis* LOUISON, JEAN GRIVET.

LA MARQUISE, *seule d'abord.* Au vert!.. on l'envoie au vert!. Et quel changement!. il a perdu cette grâce, cette naïveté que j'aimais en lui... c'est un sot, maintenant.. Et la lettre que je lui avais écrite!.. s'il en abusait contre moi!.. il est capable de tout... au vert!..

LOUISON, *entrant, à Jean.* Allons, entre, ne crains rien...

LA MARQUISE. Qui est là?.. ah! c'est toi...

LOUISON. C'est lui... Jean Grivet...

LA MARQUISE. Ah!..

ENSEMBLE.

: *O ciel! qu'entends-je? eh quoi! c'est elle.*
(Changée en Nourrice.)
Approche ici, calme ta peine,
Et que l'espoir rentre en ton cœur.
Je suis, dit-on, fière et hautaine:
Je veux montrer de la douceur;
Allons, bannis toute frayeur.

JEAN, *à part.*
Quoi! c'est ici qu'on me ramène!
Près d'elle! ô ciel! je meurs de peur.
Elle est si fière et si hautaine!
Je tremble et j'sens battre mon cœur;
Près d'ell' mon cœur bat de frayeur.

LOUISON.
Déjà j'éprouve moins de peine,
Déjà l'espoir rentre en mon cœur,
Elle est, dit-on, fière et hautaine,
Chacun se plaint de sa rigueur...
Voyez pourtant quelle douceur!
(*Bas à Jean.*)
Elle m'a promis de t'entendre:
Plaide ta cause avec chaleur;
Surtout, prends cette voix si tendre,
Qui n' manqu' jamais d'aller au cœur.
(*Bas et parlé, pendant la rentrée de musique.*)

Allons, ferme!.. du courage!.. prie-la bien fort.. Je vas voir l'autre... le marquis...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.
Déjà j'éprouve moins de peine, etc.

LA MARQUISE.
Approche ici... calme ta peine, etc.

JEAN.
Quoi! c'est ici qu'on me ramène, etc.
(*Louison sort.*)

SCENE XI.

LA MARQUISE, JEAN.

LA MARQUISE, *le regardant, et à part.* Eh! mais, il n'est pas mal, ce garçon-là.. Un paysan!.. ah!.. fi donc!..

JEAN, *à part.* Dieu!... comme elle me regarde en dessous!.. c'est mauvais signe.

LA MARQUISE. Approche.

JEAN, *s'oubliant et s'avançant vivement.* Oh! je ne demande pas mieux...

LA MARQUISE, *avec dignité.* Hein!..

JEAN, *reculant.* Suffit.

LA MARQUISE. Tu recules, je crois?...

JEAN. Dam!.. madame la marquise... c'est que j'ai peur..... Dieu! que j'ai peur!.. mes jambes s'en vont, et j'ai des émotions qui me travaillent... qui me travaillent...

LA MARQUISE. Il paraît que tu ne trembles pas toujours ainsi... Tu as de l'audace... trop d'audace.

JEAN, *à part.* Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce qu'elle veut dire?..

LA MARQUISE. Et tu ne respectes pas ce qui doit être sacré pour toi...

JEAN, *à part.* Elle sait tout!..

LA MARQUISE. Tu as osé...

JEAN. Je suis perdu!.. Grâce, madame la marquise!.. grâce!.. j'ai pas pu y résister... ça allait comme le vent, madame la marquise... et sans moi...

LA MARQUISE, *étonnée.* Et que me faisait, à moi, le lapin que tu as tué?..

JEAN. Ah! bah!.. c'est les lapins qui doivent être sacrés?.. je m'ai trompé.

LA MARQUISE. De quoi donc voulais-tu parler?

JEAN. Oh!.. de rien, madame la marquise... c'est pas la peine...

LA MARQUISE. Si fait... explique-toi...

JEAN. Inutile, madame la marquise.

LA MARQUISE, *frappant du pied.* Je le veux!...

JEAN, *tremblant.* Dam! vous vous fâcherez peut-être... mais voyez-vous, ça été plus fort que moi... quand j'ai vu...

LA MARQUISE. Eh bien?..

JEAN. Ce satané cheval, qui vous emportait... brrrr!...

LA MARQUISE, *vivement.* Ce cheval, dis-tu?..

JEAN. Ma fine, je n'ai pas réfléchi que vous ne voulez pas qu'on vous approche... Je me suis élancé, j'ai saisi la bride... au risque de me faire tuer... mais bah!.. je m'inquiétais bien de ça...

LA MARQUISE, *à part.* C'était lui!..

JEAN. Vous étiez évanouie... vous alliez tomber... et alors... c'était bien hardi à moi, madame la marquise!.. mais il n'y avait pas moyen de vous prendre sans vous toucher... Vous étiez dans mes bras... votre belle robe de satin toute chiffonnée... (*Vivement.*) Je n'ai pas regardé, madame le marquise...

LA MARQUISE. Tu as bien fait.... Va toujours!

JEAN. Alors, j'ai couru... j'ai couru vers la chapelle du parc... où je vous ai déposée, toujours à moitié morte... et en vous demandant pardon d'avoir effleuré, de mes lèvres, vos cheveux qui s'étaient dénoués et votre joue si fraîche, si gentille!.. (*Vivement.*) Je ne l'ai pas embrassée, madame la marquise!

LA MARQUISE. Tant pis pour toi... Continue...

JEAN. Mais je vous regardais avec des yeux! oh!.. je tenais votre main, et je sentais mon cœur qui battait, battait!.. Pardon, madame la marquise..

LA MARQUISE. Et puis?..

JEAN, *vivement.* Voilà tout... il n'y a rien de plus... je vous ai entendue murmurer bien bas, bien bas...

(Fredonnant les paroles de la marquise.)
Vils roturiers..
Respectez les...

Et je me suis sauvé... comme si tous les diables de l'enfer étaient à mes trousses.

LA MARQUISE. Et tu n'as rien dit?..

JEAN. Ah! bien, oui!.. j'avais trop peur... Je me rappelais une vieille histoire du village... C'était la bisaïeule de M. le marquis... elle était fière!.. fière comme vous... (*La marquise le regarde.*) Ne faites pas attention... V'la qu'un jour elle tombe... d'une drôle de manière... et un paysan court à son secours... Je ne sais pas comment ça se fit.... mais Mme la marquise lui donna de l'or et de l'argent, en veux-tu en voilà, pour lui payer son service... et monseigneur le marquis le fit pendre, pour avoir osé toucher Mme la marquise.

LA MARQUISE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Approche-toi... de ma reconnaissance
Je veux que tu sois bien certain.
(*Lui tendant une bourse.*)
Tiens, prends cet or : voilà ta récompense...
Prends donc... Eh bien! tu retires ta main?

JEAN, *troublé.*

J' tremb' d'y toucher...

LA MARQUISE, *riant.*

Quelle frayeur extrême!
Et qu'as-tu donc!

JEAN.

C'est justement comm' ça
Qu'avec l'ancienn' ça commença..
Et je crains qu' ça n' finisse de même.

(*La marquise s'approche, lui met la bourse dans la main, puis le regarde en silence.*)

LA MARQUISE, *à part.* C'est qu'il est fort bien.... des yeux d'un brillant!... (*Haut.*) Ne crains rien... je te pardonne.

JEAN. *roulant son chapeau.* Puisque je me suis sauvé... dam!.. ça coûte un peu.

LA MARQUISE. Oui... je comprends.. à toi, surtout, qui n'es pas habitué à la fuite... Je sais que tu es le coq de ton village...

JEAN, *riant.* Oh! oh! oh!..

LA MARQUISE, *à part.* Il a l'air bète... mais une bonne figure (*Haut.*) Tu es, m'a-t-on dit, un séducteur..... le favori, l'enfant gâté de toutes les jolies filles de ton endroit.

JEAN, *avec satisfaction.* Oh!.. alors... si on l'a dit à madame la marquise...

LA MARQUISE, *à part.* Eh! mais! c'est fat comme un homme qui serait né... Je suis curieuse de savoir comment ça parle d'amour.

JEAN, *à part.* Comme elle me regarde donc!.. oh! oh! oh!..

LA MARQUISE. Jean Grivet!..

JEAN, *reprenant son sérieux.* Madame la marquise!..

LA MARQUISE, *le faisant approcher.* Écoute... écoute... Tu as donc, pour les charmer, un langage bien tendre, bien séduisant?...

JEAN. Dam!.. c'est selon...

LA MARQUISE. Selon... quoi?...

JEAN. C'est selon qu'on a affaire à une fille sage et innocente... parce qu'il y en a dans le nombre... pas beaucoup... mais quelques-unes... ou bien à une femme... (*Il hésite.*) enfin, vous savez...

LA MARQUISE. Ah!.. oui-dà?..

JEAN. Il y a plusieurs façons..

LA MARQUISE. Voyez-vous?.. (*A part.*) C'est roué comme un gentilhomme de Versailles.

JEAN, *qui la regarde de plus près, à part.* C'est qu'elle est diablement avenante, la marquise!...

LA MARQUISE. Voyons... explique-moi donc ça.

JEAN. Oh! oh! oh!.. j'ose pas...

LA MARQUISE. Je l'exige.

JEAN. Alors, j'oserai.. (*A part.*) Tiens! au fait... pourquoi pas?.. ça rapproche, de causer... et elle a tout ça... et tout ça... si gentil!...

LA MARQUISE. Eh bien?..

JEAN. Eh bien!... supposons, madame la marquise, que je rencontre quelque part... dans le bois, par exemple... C'est souvent dans le bois, à cause... Enfin, je rencontre une fille... femme... ou veuve... n'importe... pourvu qu'elle soit jeune et jolie... comme vous... Ah! pardon!

LA MARQUISE, *à part.* Il ne s'exprime pas mal... (*Haut.*) Ensuite?..

JEAN, *à part.* Ça ne lui fait rien?.. bon! (*Haut.*) Faut-il qu'elle soit innocente?..

LA MARQUISE, *riant.* Comme tu voudras.

JEAN, *la regardant.* Moi, je veux tout... et ça vous regarde.

LA MARQUISE. Eh bien!... une innocente... tu n'en auras que plus de mérite.

JEAN. Et plus de satisfaction. Pour lors, je m'approche d'elle, comme qui dirait de vous...

LA MARQUISE. Ah!.. c'est moi qui suis l'innocente?..

JEAN. Oh! je ne dis pas ça pour humilier madame la marquise.

LA MARQUISE. Continue... (*A part.*) C'est drôle...

JEAN. Je dis donc que je m'approche d'elle, et je fais semblant de ne pas voir... je regarde les étoiles, s'il y en a... ou les arbres, s'il n'y en a pas... mais je vois qu'elle me reluque en dessous... comme v'là madame la marquise.

(La marquise, qui le regardait, baisse vivement les yeux.)

LA MARQUISE, *à part* Eh! mais.... il m'embarrasse.

JEAN. Tiens! que je lui dis: tiens! c'est vous, Jacquotte!.. Je dis Jacquotte, parce qu'il est gentil, ce nom-là... hein?... Bonjour, Jacquotte!.. et elle baisse les yeux, comme v'là madame la marquise. Là dessus, je lui donne une grosse... (*Il va pour donner une tape à la marquise, et recule effrayé.*) Non, non, non!... je ne donne rien!.. (*A part.*) J'allais taper, tout d' même...

LA MARQUISE. Eh! bien?..

JEAN. Ah!.. bonjour, Grivet... qu'elle me répond... Ça entame la conversation... Je lui dis des choses qui me viennent de source... (*S'échauffant comme s'il parlait à Jacquotte.*) Oh! que vous êtes bien comme ça!.. que vous avez de jolis yeux, et une taille!... Dieu! que ce casaquin vous va bien, Jacquotte!..

LA MARQUISE. Vous êtes bien bon, monsieur Grivet..

JEAN. Juste!.. madame la marquise dit ça comme les autres!..

LA MARQUISE. Comme Jacquotte?.. tu me flattes.

JEAN. Oh! non... parole... C'est pour lors que je lui lance un coup-d'œil... oh! mais un fier coup d'œil.... tenez, comme ça... ça lui fait de l'effet, à c'te petite... elle devient rouge comme une pomme d'apis.... moi, malin, je profite de ça.... je saute comme un possédé, je lui prends la main... (*Il s'élance vers la marquise et recule de nouveau avec effroi.*) Non, non, non!.. je ne prends rien du tout.

LA MARQUISE. Après... après?..

JEAN. Après!.. (*A part.*) ah! elle a dit: Après!.. Bon! bon! bon!...

LA MARQUISE. Jacquotte se fâche et s'enfuit?..

JEAN. Du tout.... jamais.... ah! bien, oui!

LA MARQUISE. Comment!.... l'innocente?..

JEAN. L'innocente reste... Je lui serre la main, ferme... et voyant que j'en tiens, elle me regarde d'un petit air... oh! quel drôle de petit air!.. (*Voyant la marquise lui sourire.*) Tenez, comme ça... juste!.. la bouche en cœur... exactement ça... et ses yeux...

LA MARQUISE, *le regardant avec plus d'expression.* Ses yeux?..

JEAN. Parfaitement ça... (*S'animant.*) Ces yeux-là, ça me trouble, ça me bouleverse... la tête n'y est plus, la raison va se promener, je ne connais plus rien... Jacquotte! que je crie, ah! Jacquotte! Jacquotte!..

AIR: *Vils roturiers.*

LA MARQUISE.

Et que fais-tu?...

JEAN.

Ma fine, alors,
Redoublant d'amour, de transports,
Je lui prends hardiment la taille.

LA MARQUISE.

On te laisse faire?

JEAN, *lui prenant la taille.*

Oui, comm' ça...

LA MARQUISE, *reprenant tout-à-coup sa fierté et lui donnant un coup d'éventail.*

Eh! manant!...

JEAN, *trouble.*

Dieu! qu'ai-je fait là!...

LA MARQUISE,

Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille!

JEAN, *au comble de l'effroi.* Oh! c'est que.... Ah! je suis perdu!

(Il s'enfuit.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, *seule, et se remettant peu à peu.*

Ah! il est parti... il a eu peur... et moi aussi... Mais, comme il y allait! Si on les laissait faire, ces gens-là seraient d'une impertinence!.... En vérité, c'est là un monde tout nouveau..... et je m'ennuie tant dans l'autre!.. Par bonheur, un coup d'œil jeté sur ma parure m'a rappelé mon origine, mon rang... mon mari... Ah! il était tems!..

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LOUISON, *puis* JEAN GRIVET.

LOUISON, *entrant.* Tant pis, je dirai tout à Mme la marquise.

LA MARQUISE. Ah! c'est toi, Louison?.. (*A elle-même.*) C'est très-dangereux...

JEAN, *entrant et s'arrêtant au fond.* Eh! Louison... Encore Mme la marquise!...

LA MARQUISE. Qu'y a-t-il?

LOUISON. Il y a, madame la marquise, que sans vous nous sommes perdus.

LA MARQUISE. Explique-toi.

LOUISON. C'est encore pour ce pauvre Jean Grivet.

JEAN, *à part.* Elle parle de moi.

LOUISON. Pour avoir sa grâce, je me suis risquée près de M. le marquis.. que j'ai rencontré.

JEAN, *à part.* J'en étais sûr!..

LA MARQUISE. Près de mon mari?.. tu as bien fait... il faut qu'il consente...

LOUISON. Voilà, madame la marquise... Je lui ai demandé de toutes mes forces la grâce de ce pauvre garçon... et me voyant si désolée...

LA MARQUISE. Eh bien?

LOUISON. Il me l'a promise...

LA MARQUISE. Vraiment?

JEAN, *avec joie, à part.* Oh!..

LOUISON. Mais, à une condition...

JEAN. Ah!..

LA MARQUISE. Une condition!..... laquelle?..

LOUISON. C'est que, cette grâce..... je viendrais la chercher ici, ce soir, dans ce salon.

JEAN, *à part.* Oh!..

LA MARQUISE. Ce soir?

LOUISON. Oui, madame la marquise... mais il m'a dit ça avec des yeux!.. et puis des gestes!...

LA MARQUISE. Ah! il fait des gestes, le marquis?

LOUISON. Et il y a autre chose qui me fait peur...

JEAN, *à part.* Encore?

LA MARQUISE. C'est?..

LOUISON. C'est qu'il a choisi justement l'heure où madame la marquise doit aller à la chapelle du parc..... comme elle l'a dit.

JEAN, *à part.* Un rendez-vous!

LA MARQUISE. Ah! il a choisi cette heure-là?..

LOUISON.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Lorsqu'il vous verra disparaître
Derrière les arbr's... crac! il viendra.

LA MARQUISE.

Comment! ici?

JEAN.

Dir' qu' c'est notr' maître!

LA MARQUISE.

Et sais-tu ce qu'il te voudra?

LOUISON.

Non.

LA MARQUISE.

Son but?

LOUISON.

Dans le fond de l'ame,
Je n' sais trop quoi m'imaginer...
Mais m'est avis qu' vous, qu'êt's sa femme,
Vous pourriez p't êtr' le deviner.

Il viendra... il viendra, madame la marquise.

JEAN, *avec colère.* Nous verrons!

LOUISON, *se retournant.* Hein?..

LA MARQUISE. Qu'est-ce?..

(Jean s'est esquivé et ne reparaît plus.)

LOUISON. Rien... rien.... je m'ai trompée...

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE, *à part.* Oh! le marquis... le marquis!.. Il ne craint pas de déroger, lui..... et quand je défends si bien mes quartiers de noblesse, il fait bon marché des siens!..

LOUISON. Vous voyez, madame la marquise, qu'il faut que vous nous fassiez aussi une grâce.

LA MARQUISE. Une grâce?..

LOUISON. C'est que vous ayez la bonté de ne pas sortir ce soir... d'ailleurs, le tems est couvert.

LA MARQUISE, *réfléchissant.* Ne pas sortir?.. au contraire... si je pouvais sortir... et rester?..

LOUISON, *étonnée.* C'est difficile.

LA MARQUISE. Peut-être... Ah! il veut te parler en secret?..

LOUISON. Oui, il est très-bavard.

LA MARQUISE, *se promenant.* Très-bavard... avec les paysannes, à ce qu'il paraît...Ah! monsieur le marquis, il vous faut une mésalliance... Eh bien! non, de par Dieu!.. un tête-à-tête!... je suis curieuse de savoir ce qu'il veut à cette petite Louison.

LOUISON. Madame...

LA MARQUISE. Suis-moi dans mon appartement.

AIR : *Pour moi plus d'espérance* (Discrétion).

Que ce soit un mystère;
Sachons nous taire,
Et tout, j'espère,
Le trompera.
Pourvu qu'elle soit prise
Pour la marquise,
Mon entreprise
Réussira.

ENSEMBLE.

Que ce soit un mystère! etc.

LOUISON.

Quel est donc ce mystère?
Que veut-ell'faire?
Je n'comprends guère
Ce projet-là.
Rien n'égal' ma surprise ·
Mais me v'là prise,
Si la marquise
Ne m'tir'pas d'là.

(*Louison entre dans l'appartement de la marquise ; celle-ci va la suivre, lorsque le chevalier paraît et l'arrête.*)

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *en dehors.* Je me sens bien, très-bien..... ma parole d'honneur!

LA MARQUISE. Le chevalier!..

LE CHEVALIER, *entrant*. Un bouillon... ça vous donne du velouté, du moelleux. (*Retenant la marquise qui va sortir.*) Eh! tête-Dieu! c'est la marquise, ma belle cousine.

LA MARQUISE. Je sors, chevalier, j'ai à parler à cette petite... (*A Louison qui sort.*) Va donc.

LE CHEVALIER. Mais, moi aussi, moi aussi, j'ai à vous parler.

LA MARQUISE Impossible....

LE CHEVALIER. Permettez.. Et cette lettre charmante que j'ai reçue?

LA MARQUISE, *vivement*. Vous dites... (*A part.*) Ah! j'aurai ma lettre... je l'aurai!

LE CHEVALIER. Cette lettre, dont je n'abuserai pas assurément... Cela dépend de vous.

LA MARQUISE, *à part*. Le monstre! (*Haut.*) Quelle lettre, chevalier?

LE CHEVALIER. Eh bien! celle-ci... (*La marquise veut la prendre, il la retire.*) Ah! pardon... c'est mon titre...

LA MARQUISE, *à part*. Ciel!

LE CHEVALIER, *lisant*. « Hector, mon » ame va au-devant de la tienne; » reviens, que je retrouve avec toi ces » jours si purs de nos douces causeries...

LA MARQUISE, *cherchant à prendre la lettre*. Donnez.

LE CHEVALIER, *la retirant*. Moi aussi, en vous revoyant, je me suis senti là, dans le cœur, un retour de je ne sais quoi... il m'a pris un frisson..

LA MARQUISE, *souriant*. C'est peut-être la fièvre?

LE CHEVALIER, *avec chaleur*. Fièvre d'amour, qui m'a emporté vers vous... tendre et passionné comme à Paris... et en ce moment encore...

LA MARQUISE, *sévèrement*. Chevalier!

LE CHEVALIER. Eh bien! non... eh bien! non... J'ai été un gueux, un scélérat, un vrai lion... mais je reviens avec des goûts paisibles, innocens et champêtres.

LA MARQUISE, *suivant la lettre des yeux*. J'entends... vous êtes devenu pastoral.

LE CHEVALIER. A la Florian!... Et puis, les champs, les forêts, le laitage, ça me remettra... Vous serez ma bergère...

LA MARQUISE. Il ne vous manque plus que le troupeau.

LE CHEVALIER. Ah! oui, les moutons... c'est charmant!

LA MARQUISE, *à demi-voix*. Surtout s'ils sont aussi gras que le berger.

LE CHEVALIER. Nous reprendrons, comme vous dites dans la lettre...

LA MARQUISE, *se rapprochant*. Ah!...

LE CHEVALIER, *continuant*. Nos douces promenades, quand tête-à-tête dans le parc, ma cousine s'appuyait nonchalamment sur mon bras potelé, en me donnant des petits coups d'éventail sur mes joues rondelettes.... quand elle partageait les bonbons les plus exquis entre moi et son griffon, qui me mordait toujours les jambes.

LA MARQUISE, *le regardant*. C'est donc ça....

LE CHEVALIER, *montrant la lettre*. Vous me rappelez là des faveurs. .

LA MARQUISE, *prenant vivement la lettre*. Eh! donnez donc.

LE CHEVALIER. Auxquelles je ne comprenais rien... énorme imbécille que j'étais!...

LA MARQUISE, *avec assurance*. Et qu'y auriez-vous compris?

LE CHEVALIER. Eh! eh! eh!... ce pauvre marquis... il l'a échappé belle...

LA MARQUISE. Vous êtes un fat!...

LE CHEVALIER. Ah!... ah!... c'est le nom que ces dames me donnaient là-bas.. et je veux le gagner ici aux mêmes titres.

LA MARQUISE. Vous êtes un insolent!

LE CHEVALIER. La Duthé me l'a dit, un jour que je la brusquais.

LA MARQUISE. Chevalier... sortez!..

LE CHEVALIER. Ah! de la colère!... Je n'y crois pas, et l'amour que je retrouve près de vous...

(Elle le touche de son éventail, il tombe dans un fauteuil.)

LA MARQUISE. Asseyez-vous donc, chevalier, vous en avez besoin.

LE CHEVALIER, *furieux et se levant*. Prenez garde!... vos airs de dédain ne font que m'irriter... et je vous forcerai bien...

LA MARQUISE, *l'arrêtant du geste*. Tout beau, chevalier... on ne me force pas.... Vous oubliez que vous êtes au vert... Allez, partez... et surtout cherchez d'autres pâturages que ceux de Pretintaille.

(Elle sort avec dignité.)

SCENE XVI.

LE CHEVALIER, *puis* JEAN GRIVET.

LE CHEVALIER, *seul et furieux*. Hein?. des pâturages, à moi!.. mais c'est absolument comme si elle m'envoyait... (*Il est interrompu par sa toux.*) Elle est piquée... Décidément, c'est une bégueule... nous verrons.. Ah!.. marquise, ma belle!.. tu m'as défié!.. tant pis pour toi... ou plutôt, tant mieux, friponne!.. Ah! il faut être imper-

tinent pour triompher de certaines vertus revêches...

JEAN, *entrant d'un air résolu.* Ma fine, j'entre ici et je n'en bouge plus.

LE CHEVALIER, *à part.* Eh! bien, palsambleu!... je serai impertinent.. ça me va.

JEAN, *à part.* Et si Louison vient au rendez-vous... j'y serai!..

LE CHEVALIER, *l'apercevant.* Ah!.. que fais-tu là, manant?..

JEAN, *de même.* Tiens!.. ce grand sécot... je ne le voyais pas.

LE CHEVALIER. Réponds... que viens-tu faire?

JEAN, *embarrassé.* Dam!... voyez-vous... c'est l'heure oùs que Mme la marquise doit aller dans le bas du parc...

LE CHEVALIER. Ah!.. c'est juste... elle l'a dit... à la chapelle... Dieu!.. si je pouvais... sur sa route!... Elle va sortir, dis-tu?..

JEAN. Oui... et pendant ce tems-là, le marquis...

LE CHEVALIER. Le marquis!.. ah! diable!.. il m'embarrasse...

JEAN. Tiens!.. et moi, donc!.. c'est indigne à lui... une jeunesse qui m'allait si bien!...

LE CHEVALIER, *sans l'écouter.* Si je pouvais, par quelque bonne rouerie, le tenir éloigné, j'aurais ma revanche... Les bois touffus, l'obscurité, la surprise, la peur... tout seconde mes audacieux projets...

JEAN. Il parle tout seul, M. l'effilé.

LE CHEVALIER. Mais, le mari?.. pourquoi diable y a-t-il toujours des maris?... Ah! il ne faut pas s'en plaindre... c'est plus drôle... Manant?..

JEAN. Vous dites?...

LE CHEVALIER. Où est le marquis?..

JEAN. M. le marquis?

LE CHEVALIER. Oui, M. le marquis... ce garçon-là est obtus.

JEAN. Il est dans la bibliothèque, oùs qu'il met ses fusils...

LE CHEVALIER. Dans la bibliothèque?.. à droite?.. là?

JEAN. Oui, je l'ai vu à la fenêtre, qui guettait le départ de sa femme pour descendre... et...

LE CHEVALIER, *s'écriant.* Oh!..

JEAN, *s'approchant.* Hein?.

LE CHEVALIER. Ah!..

JEAN. Bah!..

LE CHEVALIER. Une idée!.. oh! Dieu! de l'OEil-de-Bœuf... merci, merci... quelle rouerie!.. on en parlera.

JEAN. Eh bien!... qu'est-ce qui lui prend donc?

LE CHEVALIER. Manant... approche.

JEAN. Voilà....

LE CHEVALIER. Tais-toi. (*La nuit commence.*) Tu vas te glisser le long du treillage, jusqu'à la porte de la bibliothèque... prends garde qu'il ne te voie... le marquis...

JEAN. Bon!.. je me ferai petit, petit, petit.

LE CHEVALIER. Tais-toi... Tu fermeras tout doucement la porte à double tour...

JEAN. Et lui dedans?...

LE CHEVALIER. Eh! oui... stupide!..

JEAN. Stupide!.. qu'est-ce que c'est que ce saint-là?.. Je m'appelle Jean...

LE CHEVALIER. Tais-toi donc... Tu retireras la clef...

JEAN. Ah! ça... et le marquis?.. le marquis?..

LE CHEVALIER. Il ne t'entendra pas... et plus tard, s'il crie... tu ne l'entendras pas non plus.

JEAN. C'est drôle... Comme ça, il ne viendrait pas, et c'est moi!.. Ah! bien, oui... mais s'il se fâche?..

LE CHEVALIER. Je prends tout sur moi.

JEAN. Et s'il me donne un coup de pied... quelque part... qui est-ce qui me le rendra?..

LE CHEVALIER. Moi, moi!

JEAN. Vrai?.. en ce cas... Au fait... il voulait me... (*Il fait le geste de pendre*) Et moi, je le... (*Signe d'enfermer.*) Superbe!

LE CHEVALIER. Tiens, dépêche-toi... voilà deux louis pour ta peine, et ta discrétion.

JEAN. Que vous êtes bête!.. comme si j'avais besoin de ça... J'accepte.

LE CHEVALIER. Dieu!.. je l'aperçois... c'est elle!.. cette taille élégante qui se dessine dans l'ombre... (*A Jean.*) Eh! vite à la bibliothèque...

JEAN. J'y cours... (*A part.*) O saint Jean, mon patron!.. je sauve Louison et je gagne deux louis!.. merci, saint Jean!

LE CHEVALIER. Chut!..

(Il s'efface derrière la porte; Jean va sortir par la gauche; Louison, en costume de marquise, paraît en dehors dans le parc; et au même instant la marquise, en costume de paysanne, paraît à la droite.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LOUISON.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE ET LOUISON.

AIR *de la Périchole.*

Ah! quelle aventure!
Quel moment pour moi!

Sous cette parure,
Je tremble d'effroi.

LE CHEVALIER.

La nuit est obscure...
Nous verrons, ma foi!
Si cette aventure
Tourne contre moi.

JEAN.

Ah! quelle aventure!...
Le marquis, je croi,
F'ra triste figure...
Et j'en meurs d'effroi.

(*Jean sort par la gauche. Louison s'éloigne, et le chevalier la suit légèrement. La marquise reste seule.*)

SCENE XVIII.

LA MARQUISE, *seule.*

Ah! le marquis veut déroger.... Eh bien! nous verrons!... lui, si calme, si respectueux! .. avec moi.... Il paraît qu'il le serait moins avec Louison... Je ne suis pas fâchée de voir ça... Venez, marquis, venez!..... Tandis que votre passion de village promène mes paniers et ma robe à queue dans les allées du parc, une marquise vous attend ici, en simple jupon de laine... c'est tout profit pour vous... et pour la morale.

AIR: *Ah! combien ma jeune maîtresse.*
(De la Marquise. Opé.-com.)

RECITATIF.

Me voilà donc simple fillette,
Grâce au costume du pays...
Oublions le rang, l'étiquette,
Comme aux bals masqués de Paris.

BOLÉRO.

Adieu, dame de parage:
Plus de rang, plus d'apanage;
Oubliant mon haut lignage,
Soyons fille du hameau,
Et quittons pour le village
Les salons de mon château.
Adieu donc, grandes toilettes,
Beaux atours, riches aigrettes,
Noble écrin qui n'es plus là...
Quand je perds ici ma parure,
Ah! du moins, puisse la nature
Remplacer pour moi tout cela!..
Adieu, dame de parage:
Plus de rang, plus d'apanage;
Oubliant mon haut lignage,
Soyons fille du hameau,
Et quittons pour le village
Les salons de mon château.

Du bruit!.. il aura vu passer ma petite marquise... c'est lui!..

SCENE XIX.

LA MARQUISE, JEAN GRIVET.

JEAN, *entrant doucement.* Il est dedans, le marquis!.. Chante, mon petit, car la cage est fermée... (*Il se heurte contre un fauteuil.*) Ouf!.. juste au genou... v'là le bonheur qui commence.

LA MARQUISE, *à part.* Il ne se fait pas attendre ici, le traître... Il paraît que c'est piquant de déroger.

JEAN. Louison!.. Louison!.. es-tu là?..

LA MARQUISE, *à part.* Eh! mais!.. cette voix...

JEAN. Si tu n'y es pas... dis-le.

LA MARQUISE, *à part.* O ciel!.. Jean!..

JEAN. C'est toi... je reconnais ton petit pas... c'est bête... viens donc.

LA MARQUISE, *s'oubliant.* Hein?

JEAN. Oh!.. ne te fâche pas... n'aie pas peur... le marquis n'est pas là... il est sous clef... dans la bibliothèque. (*Riant.*) Ah! ah! ah!...

LA MARQUISE, *d'une voix étouffée.* Rentrons.

JEAN, *lui saisissant le bras.* Ah!.. je te tiens... Ne tremble donc pas comme ça... quand je te dis qu'il n'y est pas... à preuve: v'là la clef... Prends-la... tu lui rouvriras... je ne veux pas qu'il me voie.

LA MARQUISE, *prenant la clef.* Donne... (*Changeant sa voix.*) Tu l'as enfermé?....

JEAN. A double tour... Vieux singe!... je te donnerai des rendez-vous avec Louison!.. quand t'as une femme si gentille, si avenante... que le cœur m'en bat encore...

LA MARQUISE, *à part.* Pauvre garçon!..

JEAN. Mais, me v'là à sa place... et nous sommes maîtres du château... Les domestiques sont en train de souper... dis donc, nos gens soupent... La marquise est loin... et l'autre... le mari!... (*Riant.*) Ah!... ah!.. ah!.. mais ris donc, ris donc...

LA MARQUISE, *s'efforçant de rire.* Moi!..

JEAN. Va donc.. t'as bien de la peine... ah! ah! ah!...

LA MARQUISE, *avec contrainte.* Ah! ah! ah! au fait, c'est drôle!..

JEAN. Nous avons le tems de causer.

AIR: *Noble dame, pensez à moi.*

Plus que l'marquis, je serai tendre;
Je serai plus malin aussi.

LA MARQUISE, *à part.*

Sans déroger, je puis l'entendre:
Car Louison est seule ici...
Laissons-le faire, tout va bien
La marquise n'en saura rien.

ENSEMBLE.

Laissons-le faire, tout va bien :
La marquise n'en saura rien.

JEAN.

Nous sommes seuls et tout va bien :
Car le marquis n'en saura rien.

(*Lui prenant la main pendant la ritournelle de l'air.*)

Oh! queue main! queue main!.... c'est du satin... un vrai velours...

LA MARQUISE, *la retirant.* Aie!.. (*A part.*) Ma main va me trahir!..

JEAN. Pourquoi que tu la retires? pourquoi que tu dis : Aie!..

LA MARQUISE, *prenant et gardant pendant toute la scène le ton de paysanne.* Dam!..... tu serres trop fort...

JEAN. Oh! oh!... tu crois donc que j'ai une poigne de marquis?.. une petite méchante poigne?.. oh! bien, oui!.. quand je serre, moi, faut crier... ça vaut mieux.

LA MARQUISE. Oui... je ne dis pas... mais quand on n'est pas habituée...

JEAN. Oh! oh!.. pas habituée!... est-ce que tu vas faire la fière, comme ta maîtresse?..

LA MARQUISE. Bah!... elle est donc fière?...

JEAN. La marquise!.. fière!.. qu'elle en étouffe... tant pis pour elle, donc!...

LA MARQUISE. Comment! tant pis?..

JEAN. Certain'ment... c'te bêtise!.. elle ne veut que de la noblesse... des quartiers, comme elle dit... ça doit être insipide... aussi, elle s'ennuie...

LA MARQUISE. A se démonter la mâchoire...

JEAN. Elle se prive, cette femme.

LA MARQUISE. Ah!.. tu crois?..

JEAN. Tiens!.. me v'là, moi.. une supposition... je ne suis pas noble, c'est vrai... encore, je ne suis pas bien sûr... parce que l'ancien seigneur.,.

LA MARQUISE. Hein?.. qu'est-ce que tu dis?..

JEAN. Enfin, n'importe... mais ce qu'il y a de certain, c'est que tout-à-l'heure, ici, quand j'étais avec elle... tout manant que je suis... j'ai vu qu'elle me reluquait..

LA MARQUISE. Ah!.. tu as vu...

JEAN. Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air... elle avait une petite figure câline... et des yeux qui reluisaient... reluisaient!.. alors, il m'a passé un vestige dans la tête... et en avant les mains!.. Par malheur, ça l'a réveillée, son orgueil est revenu, et v'lan... elle m'a tapé.

LA MARQUISE. Elle t'a tapé?...

JEAN. Elle m'a tapé... en répétant... tu sais...

(*Chantant.*)

« Vils roturiers,
» Respectez les quartiers... »

LA MARQUISE. Comment! est-ce que sans cela, tu aurais osé?..

JEAN. Tiens.. je l'aurais embrassée tout de même, cette pauvre petite... ça l'aurait changée, et moi itou.

LA MARQUISE. Mais voyez-vous... voyez-vous!... (*A part.*) Il me fait presque peur.

JEAN. Avec ça que le marquis ne veut pas qu'on chasse sur ses terres... (*Riant.*) Hein?...

LA MARQUISE, *riant aussi.* Oui, pour un braconnier ce serait drôle... Mais sais-tu que c'est bien mal à toi, Jean Grivet, d'être infidèle à toutes les jolies filles du village?... à moi, surtout... qui t'aime tant!..

JEAN. Bah!... t'es jalouse?... t'as tort.... parce que tu me plais mieux...

(Il la presse.)

LA MARQUISE. Eh bien!... eh bien!... Jean, laissez-moi... Jean...

JEAN. Ah! bah! tu vas dire comm' Jacquotte?...

LA MARQUISE. Jacquotte!.. (*A part.*) Ah! mon Dieu!...

JEAN.

AIR : *Brune et Blonde* (de Mlle Puget).

Cède à ma tendresse,
A mon ardeur;
Ta main, que j' la presse
Là, sur mon cœur!
Car tu me plais mieux, fillette friponne,
Que cette marquise avec ses quartiers;
Je préfèr' cent fois ta rob' qu'ou chiffonne
A ses brocarts d'or, à ses beaux paniers.
Et cependant, un' grande dame,
Ça flatt' toujours la vanité;
J'en suis glorieux au fond d' l'ame,
Et j' l'aimerais... rien qu' par fierté.

ENSEMBLE.

Cède à ma tendresse, etc.

LA MARQUISE.

Dieu! quelle tendresse!
Et quelle ardeur!
C'est ma main qu'il presse
Là, sur son cœur!

GRIVET.

Ne me r'pousse pas...

LA MARQUISE.

Je dois me défendre.

GRIVET.

Où trouverais-tu, dans tout c' pays-ci,
Quelqu'un d'plus gentil, d'plus galant, d'plus tendre?

LA MARQUISE, *à part.*

Quoi! ce roturier, me parler ainsi!...

Et cependant, quoiqu'il m'en coûte,
Malgré mon orgueil, ma fierté,
Je ne suis pas, et je l'écoute...
Rien que par curiosité.

ENSEMBLE.

JEAN.

Cède à ma tendresse ! etc.

LA MARQUISE.

Dieu ! quelle tendresse ! etc.

JEAN. J'ai embrassé Jacquotte... et je t'embrasserai itou...

LA MARQUISE. Je te le défends... ma vertu...

JEAN. Ah !.. oui... ta vertu !... j'y crois joliment... Si le marquis était là... tu lui refuserais peut-être?..

LA MARQUISE. Je n'aurais rien à lui refuser.

JEAN. Vois-tu, vois-tu... Je lui vole ses priviléges, à ton marquis... et je vas t'embrasser pour sa femme et pour toi...

LA MARQUISE, *riant.* Ah ! ah ! ah ! ah ! Jean !

JEAN. Oh ! tu n'as pas d'éventail. toi ! (*La croix de la marquise tombe.*) Qu'est-ce que c'est que ça qui tombe?.. ah ! bah !...

LA MARQUISE, *riant plus fort.* Ah ! ah ! ah ! m'embrasser !... Je ne veux pas.

JEAN, *l'embrassant.* Ris toujours... ris toujours... j'aime mieux ca.

LA MARQUISE. Jean ! .. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !..

(Elle veut s'échapper.)

JEAN, *poussant un cri et s'éloignant.* Ah ! c'est bête !.. tu m'as pincé au sang !... au sang !..

LA MARQUISE. Tiens !.. ça t'apprendra...

JEAN. Oui, on pince un petit peu... mais on n'emporte pas le morceau... Tu vas me payer ça...

LA MARQUISE, *écoutant.* Chut ! on vient... je suis perdue !..

JEAN. Je te suis...

LA MARQUISE. Je te le défends !...

(Elle se sauve dans son appartement dont la porte se referme aussitôt.)

JEAN, *la poursuivant.* Nous allons voir... Ah ! tu te renfermes... (*Il va pour sortir au fond et aperçoit le marquis.*) Ciel !... le marquis !...

(Il saute par la fenêtre à droite.)

SCENE XX.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE, *portant des flambeaux, puis* JEAN GRIVET, *poursuivi par le garde et les domestiques.*

LE MARQUIS, *furieux.* Cherchez-le... arrêtez-le... et cent coups de bâton, sur-le-champ !..

LE DOMESTIQUE. Qui donc, monseigneur?

LE MARQUIS. Qui?... je n'en sais rien... mais il me le faut... l'infâme ! le scélérat ! qui m'a enfermé là-haut... à double tour... en société avec un tas de bouquins, que j'ai déchirés de rage ! (*A part.*) Quand j'avais ici le plus joli rendez-vous... (*Avec rage.*) Et pas moyen de sortir par la porte... obligé, moi, moi... le marquis de Pretintaille, de descendre le long d'un treillage de vingt pieds de haut !

LE DOMESTIQUE. Le fait est que monsieur le marquis glissait, glissait.. comme un vrai écureuil, quoi...

LE MARQUIS. Eh !.. va-t-en au diable !.. imbécille !... Et je suis sûr que cette petite Louison... (*Apercevant la croix d'or qui est à terre.*) Qu'est-ce que je vois là ?.. une croix d'or !.. la sienne !.. Infortunée Louison !.. j'arrive trop tard.

Air *du Fleuve de la Vie.*

C'est dans un moment de faiblesse
Que tomba... signe de malheur !...
Cette égide de la sagesse,
La croix qui brillait sur son cœur.
Tout a donc secondé l'audace
De ce manant... je vois cela...
Car la croix d'or n'était plus là
Pour défendre la place.

Ah ! les paysans !.. La marquise a raison... il faut être fier, dur, impitoyable avec eux... Ah ! je me vengerai...

JEAN, *entrant, poursuivi.* Mais laissez-moi donc, je vous dis, laissez-moi donc, ou je me révolte...

LE MARQUIS. Qu'est-ce?.. Ah ! ah ! Jean Grivet !..

JEAN, *épouvanté.* Oh ! le marquis !..

LE MARQUIS. C'est lui !..

LE GARDE. Alte là !.. Je viens de l'attraper, monsieur le marquis... il s'échappait de là, où j'entendais rire...

JEAN, *à part.* Est-elle rieuse, cette Louison !.. est-elle rieuse !..

LE MARQUIS, *l'observant.* C'est donc toi, misérable, qui m'a enfermé?

JEAN. Moi !.. mon doux Jésus !.. incapable, monseigneur...

LE MARQUIS. C'est toi, drôle... avoue... je le veux.

JEAN. Du moment que vous le voulez... je n'ai plus rien à dire... Bonsoir, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Reste!.. (*S'approchant de Jean, et à demi-voix.*) Et tu étais ici tout-à-l'heure, avec Louison?

JEAN. Par exemple!.. si on peut dire!..

LE MARQUIS. Voici sa croix.

JEAN, *à part.* Je suis frit...

LE MARQUIS. Ah! tu vas bien... Tous les deux ici... un rendez-vous!..

JEAN. Dam! monseigneur, elle vous cherchait... et en passant...

LE MARQUIS. Et c'est pour la rencontrer seule, que tu t'es permis de... (*Faisant le geste de fermer une porte à clé.*) Voyons, que s'est-il passé entre elle et toi?.. Réponds.

AIR *de Turenne.*

Quelle conduite fut la tienne?..

JEAN.

Monsieur l' marquis, à vot' place, j'ai fait
C'que vous auriez fait à la mienne.

LE MARQUIS.

De tant d'audace, ah! je suis stupéfait..
Moi, je suis maître et seigneur.

JEAN.

Quéqu'ça fait?

LE MARQUIS.

Et la vertu!...

JEAN.

Tout comme vous, je l'aime:
Mais la vertu, c'est comm' votre gibier;
Tué par l' maître ou par le braconnier,
Ça r'vient exactement au même.

LE MARQUIS. Effronté! c'en est trop!.. et tu vas tout payer, pour les lapins tués, les filles séduites et ton seigneur outragé!.. j'ai promis cent coups de bâton...

JEAN. Je n'en veux pas...

ENSEMBLE.

AIR *du Valet de Chambre.*

Monseigneur, un peu d'indulgence!
Grâce!... je n'ai pas mérité
Que de moi vous tiriez vengeance...

(*Se défendant.*)

L' premier qui m' touche est éreinté!

LE MARQUIS.

Pour châtier son insolence,
Qu'il soit pris, qu'il soit garrotté...
De lui, je veux tirer vengeance,
Pour qu'il ne soit pas imité.

CHOEUR.

Quelle audace!... quelle insolence!...
Par lui monseigneur insulte
Nous demande aujourd'hui vengeance;
Il faut punir cet effronte.

SCENE XXI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

(Les domestiques veulent arrêter Jean qui se défend. La marquise paraît dans son costume de grande dame.)

LA MARQUISE. Arrêtez!.. Que vous a fait ce garçon-là?..

JEAN, *à part.* Bon! la marquise... elle va m'achever.

LE MARQUIS. Laissez faire... c'est un drôle qu'il faut punir...

LA MARQUISE. Et de quoi?.. quel est son crime?

LE MARQUIS. Son crime?..

JEAN. Mais je vous dis...

LA MARQUISE. Silence!..

LE MARQUIS. Il a osé m'emprisonner...

LA MARQUISE. Vous?..

LE MARQUIS. En personne.

LA MARQUISE. Et où donc?..

LE MARQUIS. Dans ma bibliothèque... mais...

LA MARQUISE, *avec sang froid.* Marquis. vous vous trompez... ce n'est pas lui.

LE MARQUIS. Qui donc, alors?..

LA MARQUISE, *le prenant à part, et à demi-voix.* Voici la clé.

LE MARQUIS. Comment! vous?..

JEAN, *à part.* Ils se parlent bas... ça va mal.

LA MARQUISE. Oui, c'est une précaution que j'ai prise... et si vous en demandez la raison...

LE MARQUIS. Merci... merci... c'est inutile... (*A part.*) Comment diable a-t-elle pu savoir?.. Ah! petite Louison, tu me le paieras.

LA MARQUISE, *aux domestiques.* Laissez-le libre... et sortez.

JEAN. Ah! bah!.. (*A part.*) Comme elle s'est radoucie, donc!..

LE MARQUIS. Mais permettez, marquise...

LA MARQUISE, *se rapprochant de lui et faisant jouer la clé qu'elle tient.* Ne serait-ce pas que vous aviez un rendez-vous, marquis?..

LE MARQUIS. Il s'agit de ce drôle-là... qui a jeté le désordre dans ce château... il était ici avec une jeune fille simple et innocente...

LA MARQUISE. Lui?.. avec une jeune fille simple et... vous vous trompez encore.

LE MARQUIS. Puisqu'il en est convenu.

JEAN. Oui, je...

LA MARQUISE. Il ment.

LE MARQUIS. Je dois protéger, défendre la vertu de cette jeune fille...

JEAN. La vertu de Louison!.. ah! bien, oui!..

LE MARQUIS. Vous entendez!..

LA MARQUISE, *avec impatience.* C'est faux, encore une fois... et je ne souffrirai pas que l'on calomnie une pauvre enfant qui n'a pour tout bien que sa réputation... (*Montrant Jean.*) Il a rêvé cela.

JEAN. Moi, j'ai rêvé?..

(On entend rire Louison.)

LE MARQUIS. Eh! parbleu! voici quelqu'un qui va éclaircir l'affaire... c'est Louison elle-même.

JEAN. Louison!.. vous allez voir...

LA MARQUISE, *à part.* Oh! je suis tranquille... elle n'a rien à avouer.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LOUISON, *avec son premier costume.*

LE MARQUIS. Avance, Louison, et réponds avec franchise...

LOUISON. Oui, monseigneur... (*A part.*) Tiens!.. qu'est-ce qu'il y a donc?..

LE MARQUIS. Ne viens-tu pas de te trouver avec quelqu'un?..

LOUISON. Moi, monseigneur?...

LE MARQUIS. Je le sais.

LOUISON. Dam! monseigneur... puisque vous le savez... je ne puis pas le nier.

JEAN. Là!... vous voyez bien...

LA MARQUISE. Hein?... (*A part.*) En voilà bien d'une autre!...

LE MARQUIS. Après?... après?.. ce drôle de Grivet t'a surprise.

LOUISON, *étonnée.* Grivet?... c'était Grivet?... ce pauvre Grivet!

JEAN, *à part.* Oh! oh!... elle a l'air de ne pas savoir...

LOUISON. Mais, ce n'est pas de ma faute.. il sait bien que c'est lui qui m'a poursuivie, attaquée... je me suis sauvée...

JEAN. Tu t'es sauvée, toi?... Ah! oui... après...

LE MARQUIS. Tu l'as suivie?

(Jean va répondre.)

LA MARQUISE. Silence!.. (*A part.*) L'explication va tout perdre.

LE MARQUIS. Vous voyez bien...

LA MARQUISE. Je vois qu'il y a là un désordre, un scandale, que je ne dois pas tolérer plus long-tems!... Puisqu'ils ont eu un rendez-vous... (*A part.*) Si j'y comprends un mot, je veux bien perdre mes quartiers... (*Haut.*) Un mariage seul peut réparer.

LE MARQUIS, JEAN, LOUISON, *dans différens sentimens.* Un mariage!...

LA MARQUISE. Il le faut, marquis, autrement, je croirais qu'une jalousie indigne de votre rang...

(Elle joue avec la clef.)

LE MARQUIS, *à part.* Diable de clef!... (*Haut.*) Sans doute... s'ils y consentent... mais je ne crois pas...

LOUISON. Si fait... Jean consentait ce matin.

JEAN. Ah! dam.... ce matin... C'est que vois-tu, t'es diablement rieuse...

LA MARQUISE. Elle?..(*A part.*) C'est juste.

LE MARQUIS. Il refuse!

LOUISON. Jean Grivet!... oh! mon Dieu!... C'est peut-être à cause des soufflets...

JEAN. Tu dis?...

LE MARQUIS. Ah! il y a des soufflets....

LOUISON. Mais oui... Je sens quelqu'un qui arrive, et qui me prend ferme la taille... Pan! que j'ai dit... et je lui ai donné des soufflets... ferme aussi... Dam! je ne savais pas...

JEAN. Des soufflets!... allons donc!.. ce n'est plus ça.

LOUISON. Puisqu'il en est tombé tout de son long... ainsi...

LA MARQUISE, *avec inquiétude.* Ça s'embrouille... ça s'embrouille.

LE MARQUIS, *riant.* Tu les a reçus?

JEAN, *sans faire attention à la marquise qui tousse et fait des gestes...* Mais non!... mais non!... la preuve, c'est que je l'ai embrassée bien fort, qu'elle s'est laissée faire en riant... riant... seulement elle m'a pin... (*La marquise, ne pouvant l'interrompre, lui pince le bras, ce qui lui coupe la parole. Il pousse un grand cri.*) Ah!... (*A part.*) J'ai reconnu le pinçon! absolument le même! (*Regardant la marquise et devinant tout.*) Oh!

(Il reste immobile et ébahi.)

LE MARQUIS. Poursuis... continue... tu dis qu'elle t'a?...

JEAN, *balbutiant.* Oui.. parce que... dam! et puis... (*A part.*) Oh!.. oh!.. Dieu du ciel!...

LE MARQUIS. C'est donc toi qui les as reçus?...

JEAN. Pardine!

LOUISON. Je disais bien... mes soufflets ne peuvent pas être perdus.

LA MARQUISE, *à part*. Je n'y suis plus du tout!... A qui les a-t-elle donnés?

(Sur les derniers mots de Louison, le chevalier est entré, il se trouve tout près de la marquise; il a l'œil tout noir.)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *bas à la marquise*. Ah! marquise... vous frappez bien fort.

LA MARQUISE. Plaît-il, chevalier? (*Elle le regarde et part d'un éclat de rire.*) Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS. Comment!... Qu'est-ce que c'est, chevalier?... (*le regardant*) Ah! mon Dieu!... quelle figure!... Où avez-vous attrapé ça?...

LE CHEVALIER. Oh!... ce n'est rien... dans l'obscurité... je me suis heurté contre un arbre du parc, et je suis tombé...

LA MARQUISE, *riant plus fort*. A la renverse... ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS, *riant aussi*. Vrai?... Ah! ah! ah! ah!

JEAN, *à part, sautant de surprise*. Oh!... j'y suis, j'y suis!... (*Il se met aussi à rire aux éclats.*) Ah! ah! ah!

LOUISON, *regardant le chevalier*. Le fait est qu'il est bien laid... Ah! ah! ah!

LE CHEVALIER, *riant du bout des lèvres*. Oui, riez, riez... Je suis tout contusionné... ah! ah! ah!

LA MARQUISE. *riant toujours*. Le fait est que pour un homme, qu'on envoyait au vert... vous tournez furieusement au noir.

LE CHEVALIER, *riant*. Ah! ah! ah! il est joli... je l'enverrai à mon ami M. de Bièvre.

JEAN, *à part*. Elle a la main solide, c'te petite Louison.

LE CHEVALIER, *bas à la marquise*. Ne pas attendre que je m'explique!

LA MARQUISE, *regardant Louison*. Vrai?.. c'est bien... (*Elevant la voix.*) Vous arrivez à propos, chevalier, pour être témoin d'une bonne action que fait le marquis... Il marie cette jeune fille à ce bon gros paysan, qu'il prend pour son fermier... (*Le marquis fait un mouvement... elle fait jouer la clé.*) et pour dot, il donne quittance des six premiers mois.

LE MARQUIS. Mais, madame...

LA MARQUISE, *même jeu*. Il vous reste un regret, peut-etre?..

(Le marquis la regarde et se tait.)

JEAN. Ainsi, monsieur le marquis me donne quittance... Bon! bon!...

LOUISON. Oh! que je suis contente, mon petit Grivet!

LE CHEVALIER, *se frottant l'œil*. Ça me cuit!... ça me cuit!

LE MARQUIS. Vous qui étiez si impitoyable, si fière pour les petites gens!...

LA MARQUISE. Je le suis encore... je le serai toujours... Mais je veux que désormais Pretintaille prenne un air de fête et de gaîté... Qu'on en ouvre les grilles à tout le monde... au tiers-état... comme à la noblesse... Oui, au tiers-état... qu'il vienne de la ville ou du village... J'aime mieux voir la face fraîche, riante, épanouie d'un vilain, que la figure usée, blasée et fardée, d'un marquis ou d'un chevalier.

LE CHEVALIER. Je ne mets pas de fard...

AIR : *Vils Roturiers.*

Mais rire n'est pas déroger,
Et notre blason, sans danger,
Peut risquer plus d'une bataille.
Oui, jusques au dernier moment,
Ma vertu dira noblement:
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille!

LE MARQUIS. A la bonne heure.

JEAN, *à part*. Elle a du bon, cette marquise-là.

CHOEUR.

AIR : *Approche ici, calme ta peine.* (Scène X.)

Si par le nom, par la naissance,
Notre destin est différent,
Prenons conseil de la prudence
Et que chacun garde son rang.

LA MARQUISE, *au public.*

AIR : *Vaudeville du Baiser au Porteur.*

Sans être marquise ou baronne,
Pour nous il est un rang à conquérir :
C'est le public qui nous le donne,
Et parfois j'ai cru l'obtenir...
Oui, vous avez bien voulu m'anoblir.
Sur mon blason, moi, j'inscris chaque pièce,
Dont le succès vous est dû tout entier...
Ce soir, messieurs, à ma noblesse
Daignez ajouter un quartier.

REPRISE DU CHOEUR.

Si par le nom, par la naissance, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

SARAH,

OU

L'ORPHELINE DE GLENCOÉ,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

Par M. Mélesville,

MUSIQUE DE M. GRISAR,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 26 AVRIL 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGES CLAVERHOUSE.	M. Jansenne.	Un Brigadier du régiment de Georges.	
EVAN....................	M. Couderc.	Soldats.	
SARAH....................	Mlle Jenny Colon.	Chasseurs et Montagnards.	
DOUGAL.................	M. Deslandes.		

La scène est en Écosse, près de Glencoé,

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière écossaise. Porte du fond donnant sur les montagnes du Corry-d'Hu et le Loch-Awe; une petite fenêtre aussi au fond, et un peu vers la gauche du spectateur. Une cheminée avec feu de tourbe; à droite un petit cabinet, dont l'entrée est masquée par un mauvais rideau de tartan; du même côté et vers le premier plan, une autre fenêtre, et au-dessous un lit de feuilles de bruyère; plusieurs ustensiles de chasse suspendus aux murs; une table, quelques escabeaux, etc.

SCENE PREMIERE.

MONTAGNARDS, Hommes et Femmes.

(Les hommes sont armes pour la chasse, les femmes portent des paniers de provisions et des bouteilles d'osier, qu'elles donnent aux chasseurs en les quittant à la fin de l'introduction.)

CHOEUR.

Allons!
Partons!
Déja le cor résonne.
Chasseurs joyeux, que l'espoir aiguillonne,
Des bruyères, des forêts
Poursuivons l'habitant timide,
Montagnards écoss a is
Qu'un noble feu nous guide!
Amis, l'écho fait retentir
Nos chants de joie et de plaisir.
Le soleil étincelle,
Le signal nous appelle.
Partons! puis ce soir nous boirons;
Nous chanterons
Tra, la, la, la, la, la, la;
Tra, la! la, la,
Allons!
Partons

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOUGAL, *sa cornemuse sous le bras.*

DOUGAL, *gaîment.*

Êtes-vous prêts? faites-moi place!
C'est moi qui conduirai la chasse.

CHOEUR.

Ah! c'est Dougal.

DOUGAL.

Oui, mes amis... c'est moi, Dougal,
Garçon aimable et jovial!
Je suis partout gai comme un roi,
Je vais, je viens, je ris, je boi,
Point de bonne fête sans moi!
Ma cornemuse sous le bras,
Je fais les noces, les repas.
Musicien,
Chirurgien,
Je vais dans toutes nos bourgades
Donner médecines, aubades;
Et je fais danser mes malades
Aussitôt qu'ils se portent bien.
C'est moi, Dougal! c'est moi, c'est moi,
Je suis partout gai comme un roi,
Je vais, je viens, je ris, je boi,
Point de bonne fête sans moi!
Partons! partons!

UN CHASSEUR.

Non pas, vraiment!
Nous attendons le plus vaillant
De nos chasseurs.

CHOEUR, *appelant.*

Evan! Evan!

DOUGAL.

Eh! mais, comme il tarde à paraître!

CHOEUR, *appelant.*

Evan! Evan!

DOUGAL.

Il n'est point là?
Dans la montagne il suit peut être
Sa folle de Sarah?

CHOEUR, *avec une espèce de crainte.*

Sarah! Sarah!

DOUGAL.

La jeune fille
Qu'il éleva;
Elle est gentille!
Et cependant, au fond du cœur,
J'en ai grand'peur!

CHOEUR, *se rapprochant de lui.*

Et pourquoi donc?

DOUGAL.

Pourquoi? pourquoi?
Je n'en sais rien! mais c'est plus fort que moi.

BALLADE.

Un jour d'orage
Nous l'amena, dit-on;
Dans ce village,
Nul ne savait son nom!
Pauvre fille inconnue,
Elle nous est venue
Avec un coup de vent.
Son pays, on l'ignore,
A-t-elle un seul parent?
On n'en sait rien encore;
Et voilà
De Sarah
Tout ce que l'on devine.
On la craint,
Mais on plaint,
Malgré son origine,
La candeur,
La douceur
De la pauvre orpheline.

CHOEUR.

Et voilà
De Sarah, etc.

DOUGAL.

Mais qui vient là? chut! c'est Evan!

CHOEUR, *à mi-voix.*

Qu'il a l'air sombre et mécontent!

SCÈNE III.

LES MÊMES, EVAN, *en costume de jeune montagnard, il arrive au milieu d'eux.*

EVAN, *brusquement.*

Que voulez-vous? qui vous amène?

UN CHASSEUR.

Pour la chasse nous t'attendons.

CHOEUR.

Allons! Evan! partons! partons!

EVAN.

La chasse?

CHOEUR.

Oui, déjà dans la plaine,
Entends-tu tous nos compagnons?

EVAN.

Partez sans moi!

DOUGAL.

Comment!

EVAN.

Je n'irai pas;
Ou plus tard je suivrai vos pas!

CHOEUR.

Y penses-tu?

DOUGAL, *bas.*

N'insistez pas;
Il faut qu'il ait quelque chagrin,
Il vous suivra! partez soudain.

CHOEUR.

Il a raison, allons
Partons!

REPRISE DU PREMIER CHOEUR.

Chasseurs, l'écho fait retentir
Nos chants de joie et de plaisir;
Le soleil étincelle, etc.;

(*Les hommes sortent par le fond et semblent faire leurs adieux à leurs femmes qui les suivent des yeux et s'éloignent par le côté opposé.*)

SCÈNE IV.

EVAN, DOUGAL.

(Pendant la ritournelle, Evan s'est assis brusquement près de la table; Dougal, prêt à partir, voyant Evan dans cette position, s'arrête et le regarde avec attention.)

DOUGAL, *à lui-même*. Qu'est-ce qu'il a donc? (*Se rapprochant de lui.*) Est-ce que tu es indisposé?

EVAN, *sans l'écouter*. Où est Sarah?

DOUGAL, *le regardant*. Mais comme à l'ordinaire, à courir la montagne. Veux-tu que je te tâte le pouls?

EVAN. Non.

DOUGAL. Veux-tu que je te joue un petit air de cornemuse?

EVAN. Du tout!

DOUGAL. C'est mon dernier moyen; quelquefois j'ai des malades qui ne peuvent pas marcher, dès qu'ils m'entendent, ils se mettent à courir : c'est un remède violent; mais ça n'a jamais manqué son effet.

EVAN. Je me porte à merveille.

DOUGAL. Ça n'est pas vrai! tu es pâle, abattu, et ça me désole; mon meilleur ami, un si bon garçon, si serviable! c'est vrai; l'autre semaine encore, ne m'as-tu pas empêché d'être assommé? Ce grand diable de Mac-Grégor, que j'avais traité d'un rhumatisme, et à qui j'avais donné la goutte, il voulait me rendre responsable! Ces montagnards, ça n'a pas la moindre idée de la médecine. Tu as pris mon parti, et tu lui en as donné, c'est bien le moins que je te soigne gratis; ainsi, voyons! Qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui t'inquiète?

EVAN, *soupirant*. Cette pauvre Sarah?

DOUGAL. Ta folle?

EVAN. Je ne sais plus comment pourvoir à ses besoins.

DOUGAL. Il n'y a plus rien à la maison?

EVAN. Il n'y a jamais eu grand chose! Orphelin à douze ans, je ne m'en embarrassais guère! La chasse me suffisait, j'étais toujours sûr de trouver mon dîner au bout de ma carabine; mais, plus tard, l'idée que l'existence d'une autre dépendait d'un coup de fusil, bien ou mal ajusté, m'a rendu timide, maladroit, et je ne tue plus rien.

DOUGAL. C'est elle qui te porte malheur, renvoie-la!

EVAN. L'abandonner! moi qui ai juré à son père mourant d'être son appui! pauvre vieillard! je le vois encore; c'était le lendemain du massacre de Glencoé, de cette nuit affreuse où les Anglais, les habits rouges, profitant de notre confiance dans l'amnistie de Guillaume, égorgèrent trente-huit de nos chefs, jusque dans les bras de leurs femmes, de leurs enfans!

DOUGAL. Ils appelaient ça soumettre les rebelles!

EVAN. J'étais dans le petit bois de Dalmalhy; je venais d'abattre un coq de bruyère, lorsqu'un bruit de broussailles me fait tourner la tête... Un homme pâle, sanglant, se traînait de mon côté; mon premier mouvement fut de fuir.

DOUGAL. Je conçois ça!

EVAN. Mais sa voix était si suppliante!.. « Que crains-tu, enfant? » me dit-il? « je » suis mourant! regarde... » Il était percé de coups. Je m'élançai vers lui : « Il est » trop tard; mais sauve ma fille, ma der- » nière richesse! » Il me montrait une enfant de six ans, endormie sous son manteau. « Elle n'a plus de parens, » dit-il, « plus de fortune, tout a péri à Glencoé... » ce cachet avec des armes gravées qu'elle » porte à son cou, et que, dans une lutte » horrible, j'ai arraché au chef de nos » bourreaux, est le seul bien que je lui » laisse; il pourra servir à reconnaître » l'infâme, à nous venger! Charge-toi de » ce soin, et surtout, ajouta-t-il, charge-toi » de ma fille. Songe que c'est sacré, ce que » je te demande là. Je vais mourir, et Dieu » t'écoute! » J'étais ému, tremblant, moi enfant; je saisis cette autre enfant dans mes bras; je jurai, en pleurant, d'être son frère, de lui dévouer ma vie; il me serra la main, et tomba mort... (*Essuyant une larme.*) Juge maintenant si je puis jamais oublier mon serment.

DOUGAL, *un peu ému*. C'est différent! Du reste, tu l'as rempli en honnête homme, tu as élevé cette pauvre fille avec tout le soin... elle ne sait ni lire, ni écrire... mais elle court la montagne comme une biche, saute les haies, les torrens comme un écureuil... une éducation parfaite... ce n'est pas ta faute, si sa tête...

EVAN. Oui, le souvenir confus de ses malheurs... mais elle est si douce, même dans ses petits momens d'absence! je suis sûr que le bonheur la guérirait, et je donnerais mon sang!... sa tendresse naïve... son abandon... sa faiblesse même... tout a doublé mon attachement, mon amour pour elle... Oh! oui... c'est de l'amour... elle ne s'en doute pas... et à quoi bon le lui dire? Elle m'aime comme un frère, voilà tout...., d'ailleurs, comment lui as-

surer un sort indépendant... un avenir? (*Avec douleur.*) Pour sortir de cet état de misère, j'ai tout tenté... j'ai essayé de vingt métiers, je n'ai réussi à aucun! j'ai épuisé toutes mes ressources... et maintenant... (*brusquement*) eh bien! voyons, que me conseilles-tu?

DOUGAL. C'est embarrassant. Je t'offrirais bien la moitié de ce que je possède, mais comme je n'ai rien, ça ne t'avancerait guère... Dam!.. noble comme le roi, et pauvre comme Job, voilà le gentilhomme écossais.

EVAN. Alors, je n'ai qu'un parti à prendre pour elle: pour la mettre à l'abri du besoin, je m'engagerai dans un des régimens que les Anglais lèvent en Ecosse.

DOUGAL. T'engager, toi?

EVAN. Pourquoi pas?

DOUGAL. Parmi les habits rouges?

EVAN. Ils sont sévères! surtout pour nous autres pauvres Ecossais... leur haine contre nous leur a fait porter des lois terribles, mais en faisant son devoir, on n'a rien à craindre de personne.

DOUGAL. Et quitter Sarah!

EVAN, *ému*. C'est le plus grand sacrifice que mon amour puisse lui faire... mais le prix de ma liberté lui donnera du pain, du moins... et jusqu'au dernier moment, j'aurai tenu ma promesse.

NOCTURNE.

S'il faut quitter la noble terre,
Qu'enfant, je foulai sous mes pas,
S'il faut sur la rive étrangère
Porter mon courage et mon bras;
Jeune Écossais, prends ta claymore,
La gloire au moins te reste encore,
Pour te suivre en d'autres climats,
Adieu donc, ma belle patrie!
Mes seuls amours,
Adieu, premier tems de ma vie,
Et mes beaux jours!

S'il faut de cette humble demeure
M'exiler, hélas! pour jamais;
Aux combats, si la dernière heure
Sonne pour le pauvre Écossais!
Jeune étranger, prends ma claymore,
A l'ami qui me reste encore
Dis qu'en mourant je murmurais:
Adieu donc, ma belle patrie,
Mes seuls amours,
Adieu, premier tems de ma vie;
Et mes beaux jours!

(*Saisissant sa carabine.*) C'est décidé! et au retour de la chasse... (*s'arrêtant*) rends-moi seulement un service, Dougal.

DOUGAL. Lequel?

EVAN. Tu connais le colonel du régiment qui se forme à Dumbarton?

DOUGAL. Oui, un aimable jeune homme.. je lui ai donné une consultation... non, je me trompe, une sérénade, avec les cornemuses du pays. Il a été si content, qu'il nous a fait remercier tout de suite, en nous envoyant boire un peu plus loin, à sa santé. Il paraît qu'il aime la musique.

EVAN. Eh bien! demande-lui un engagement pour moi.

DOUGAL. Ah ça! sérieusement?

EVAN. Et surtout, ne dis rien à Sarah! laisse-moi la prévenir... Pauvre enfant... moi-même je ne sais si j'aurai le courage.. (*changeant d'idée.*) Avant de partir, j'aurais voulu lui assurer un protecteur, un appui... et, quelque chagrin que j'en ressente... quoi qu'il m'en coûte... je voudrais... (*regardant Dougal*) toi, Dougal, que je regarde comme mon frère... tu devrais l'épouser.

DOUGAL. Moi?.. une folle! par exemple... je te remercie bien.

EVAN. Tu n'as guère d'amitié pour moi.

DOUGAL. Si fait... mais tu es trop juste..

EVAN. C'est bien, n'en parlons plus; songe à ma commission... et qu'à mon retour, je n'aie plus qu'à endosser l'uniforme.

(Il sort.)

SCENE V.

DOUGAL, *seul.*

Cette idée de me faire épouser une petite fille qui n'a rien que sa tête à l'envers.. ce n'est pas assez (*Avec un soupir*) Malgré ça... ce pauvre garçon me manquera bien... un ami dévoué, qui se battait avec tous mes malades qui n'étaient pas contens! Il avait de la besogne... tout cela va me retomber sur le dos... enfin... (*changeant de ton.*) Ah ça! ne nous embrouillons pas dans mes courses! J'ai ma fièvre bilieuse qui m'attend à Glenorquhy, une noce à Kintore, une coqueluche à Dumbarton... puis voir le colonel Claverhouse. (*Regardant au fond.*) Eh! Dieu me pardonne... le voilà lui-même! Qu'est-ce qu'il vient donc faire dans nos montagnes?

(Claverhouse entre; il est en petite tenue militaire, et enveloppé dans un manteau écossais.)

SCENE VI.

DOUGAL, CLAVERHOUSE.

CLAVERHOUSE, *à part.* Si je pouvais la trouver seule? (*Apercevant Dougal.*) Encore cet imbécile... (*Haut.*) Bonjour, mon brave Orphée.

DOUGAL, *s'inclinant.* Je m'appelle Dougal, votre grâce, Mac Dougal même, à cause de l'ancienneté de ma race. Mais, qui a pu vous engager à visiter nos pauvres clans ?

CLAVERHOUSE. J'avais toujours entendu vanter les beaux sites du Corry d'Hu... la délicieuse vallée du Loch-Awe.... et, ce matin, je suis parti à pied, seul, enveloppé de ce manteau de tartan... car si tes chers compatriotes avaient aperçu mon habit rouge... ils auraient bien pu tirer sur moi, comme sur un renard.

DOUGAL. Oui, ils sont assez distraits... pauvres gens! (*gaîment.*) Et comment trouvez-vous notre pays, colonel ?

CLAVERHOUSE. Admirable !

DOUGAL. N'est-ce pas ? des vues superbes !

CLAVERHOUSE, *vivement.* Et des femmes charmantes... une, surtout, que je n'ai fait qu'entrevoir.

DOUGAL. Bah !

CLAVERHOUSE. Je revenais de Glencoé, par le sentier qui longe le bord du torrent... je me retournais souvent pour considérer les ruines de ce malheureux village... un cri parti tout près de moi m'avertit d'un danger... je regarde... j'allais tomber dans le lac.

DOUGAL. Et dans l'endroit le plus profond.

CLAVERHOUSE. Lorsqu'une petite main saisit la mienne, et me jette avec force sur le tertre opposé. Je lève les yeux pour remercier ce libérateur singulier... il était déjà loin... sautant de rocher en rocher ; une jeune fille céleste, mon ami... des cheveux flottans... une taille de fée.

DOUGAL. Ah ! c'est Sarah, la sorcière.

CLAVERHOUSE. Une sorcière ?

DOUGAL. Ou, si vous aimez mieux, la folle.

CLAVERHOUSE, *avec intérêt.* Une folle !

DOUGAL. C'est-à-dire, elle ne l'est pas précisément... mais il y a un petit coup... quoiqu'elle ait des momens... mais ça ne dure pas !.. Oh ! mon Dieu ! elle vous a sauvé sans savoir ce qu'elle faisait.

CLAVERHOUSE. Je trouve qu'elle a très-bien fait.

DOUGAL. C'est pour vous dire qu'elle ne se rend pas compte... elle n'a idée de rien.. elle ne sait pas les choses les plus simples... L'autre jour encore, elle me demandait pourquoi nous détestions tant les habits rouges...

CLAVERHOUSE. Hein?

DOUGAL, *déconcerté.* Non .. c'est-à-dire... c'est elle au contraire. (*A part.*) Que je suis bête ! (*Haut.*) Parce que de ce côté-là... on sait parfaitement... d'ailleurs ça dépend des personnes... (*A part.*) Ceci est très-adroit... (*Haut.*) Vous, par exemple, sir Georges, tout le monde vous aime... un colonel si brave, si aimable, ça donne envie de servir sous ses ordres.

CLAVERHOUSE. Vraiment?

DOUGAL. Ça vous enflamme ! il y a des momens où je n'y tiens pas, moi... c'est ce qui fait que je vous prierai d'engager un de mes amis dans votre régiment.

CLAVERHOUSE, *souriant.* Ah !.. un de tes amis?

DOUGAL. Un gaillard bien bâti... comme moi.

CLAVERHOUSE. J'en suis fâché... nous partons ce soir, et mon régiment est au complet.

DOUGAL. Là ! voyez-vous ! il faut encore des protections pour se faire tuer... il n'y en a pas pour tout le monde. Allons, colonel, vous lui trouverez bien un petit coin. Je ne dis pas de le nommer tout de suite général, mais dans quelques mois... c'est un parent de votre libératrice.

CLAVERHOUSE. De ma jolie folle

DOUGAL. Ça l'obligera.

CLAVERHOUSE, *à part.* Et ça me délivre d'un surveillant. (*Haut, en écrivant sur ses tablettes.*) C'est différent, je l'accepte ! je ne retourne pas à Dumbarton... mais qu'il porte ce mot au major.

DOUGAL. Ah ça !... un bel engagement... proportionné à son mérite et à sa taille.

CLAVERHOUSE, *déchirant un feuillet et le lui donnant.* Sois tranquille, et va-t'en.

DOUGAL. Merci, colonel ; je suis fâché que vous soyez au complet, car j'aurais pu moi-même...

CLAVERHOUSE. Eh bien ! veux-tu, pendant que j'y suis ?

DOUGAL. Non, non, je réfléchis qu'il y a beaucoup de fluxions cette année... je me dois à mes concitoyens ! Au revoir, colonel.

(Il sort.)

SCENE VII.

CLAVERHOUSE, *seul.*

M'en voilà débarrassé !... si je pouvais retrouver ce joli lutin ! une folle, ça doit être drôle !... Elle loge ici, dit-on, et j'ai vraiment besoin de me distraire... la vue des ruines de Glencoé, de ces restes d'un acte de barbarie... que mon père s'est tant de fois reproché d'avoir trop bien exé-

cuté... des biens confisqués sur les rebelles, et qu'on lui avait donnés! tout cela m'a attristé... Pour obéir à ses derniers vœux, j'ai parcouru ce village désert... j'ai cherché quelques débris de ces malheureuses familles, rien! elles sont éteintes, sans doute... et je ne pourrai m'acquitter!... Ah! éloignons ces sombres idées... et ne songeons qu'à ma petite Sarah, si vive!... si séduisante!... (*Souriant.*) On dit que c'est un esprit... une fée... n'importe... dussé-je être ensorcelé!... je l'attends de pied ferme!

RÉCITATIF.

Ange ou démon, esprit follet, sorcière,
Lutin charmant, je veux te voir.
Quel que soit le danger... je brave ta colère!
Et me soumets à ton pouvoir.

CAVATINE.

Douce fleur printanière,
Ornement de ces bois,
Ah! cède à ma prière,
Et parais à ma voix.
Que la vapeur légère
Qui te cache à la terre
S'élève loin de toi!
Sur ton léger nuage,
Traverse le rivage,
Et descends près de moi.
Sylphide aux blonds cheveux,
Aux regards amoureux,
Daigne exaucer mes vœux...
Douce fleur printanière,
Ornement de ces bois,
Ah! cède à ma prière,
Et parais à ma voix!...
A tes arrêts, faut-il, ma belle,
Jurer d'être toujours soumis?
Parle, de grâce, et j'obéis!
Sur les flots, dans les airs,
Ange de ces déserts,
Faut-il te suivre? allons, ma belle!
En esclave fidèle,
A tout ce qui te plaît
Mon cœur se rend et se soumet.
Je brave le danger... mais du moins un instant
Pour calmer les transports d'un cœur impatient,
Viens ici près de moi,
Que je dise... c'est toi,
Oui c'est toi!
Douce fleur printanière,
Ornement de ces bois,
Ah! cède à ma prière,
Et parais à ma voix.

(*Il regarde au fond.*)

Mais qu'entends-je? c'est elle qui descend de la montagne, il ne faut pas l'effrayer... ne nous montrons pas d'abord.

(Il s'enveloppe de son manteau, et se retire au fond.)

SCENE VIII.

CLAVERHOUSE, SARAH.

(Sarah paraît au fond, elle cueille des fleurs des champs qu'elle place dans ses cheveux.)

SARAH.

Venez, jeunes compagnes,
Cueillir sur nos montagnes
Et verveine et pavots,
Pour endormir vos maux.
Ils vous diront que je suis folle,
N'en croyez rien:
Quand la raison s'envole,
C'est un grand bien.
Voyez Sarah!
Tra, la, la, la...
On s'en console.

(*Tristement.*)

Voyez Sarah!...
Le vent dans la bruyère,
C'est la voix de mon père,
Qui près de moi descen
Et bénit son enfant.
Il vous diront que je suis folle,
N'en croyez rien, etc.

CLAVERHOUSE, *à part.* Quelle physionomie touchante!

SARAH, *jetant ses fleurs de côté.* Ce vilain Evan! j'ai couru toute la montagne sans le rencontrer... c'est bien mal à lui!.. (*Elle aperçoit Claverhouse assis de côté, et qui se masque de son manteau.*) Le voilà! (*Marchant à pas de loup, comme un enfant qui veut en surprendre un autre.*) Chut! ne disons rien. (*Elle arrive tout doucement derrière lui, se lève sur la pointe des pieds, et lui cache les yeux avec ses deux mains.*) Ah! je vous tiens, monsieur!

CLAVERHOUSE, *à part.* Délicieux!

SARAH, *de même.* Une jolie conduite! passer votre vie à m'éviter... à me fuir! (*D'un ton de reproche.*) Hum! fi!... tenez... voilà pour vous apprendre! (*Elle l'embrasse sur le front et le regarde ensuite.*) Ah! ce n'est pas lui! (*Toute confuse.*) Je vous demande pardon, monsieur.

CLAVERHOUSE, *gravement.* Il n'y a pas de mal, mon enfant.

SARAH, *avec surprise.* Je ne puis comprendre... Que voulez-vous? qui êtes-vous? je ne vous connais pas.

CLAVERHOUSE. Je n'ai pas voulu m'éloigner, ma belle enfant, sans vous remercier du service que vous m'avez rendu.

SARAH. Quel service?

CLAVERHOUSE, *se rapprochant.* Mais vous m'avez sauvé la vie!

SARAH, *cherchant ses souvenirs.* Moi... c'est possible... je ne m'en souviens pas.

CLAVERHOUSE, *lui prenant la main.* Et

je sens qu'elle m'est bien plus chère depuis que je vous la dois. Comment! vous ne vous rappelez pas? tout-à-l'heure... près de Glencoé...

SARAH. De Glencoé! Et qu'alliez-vous faire là? Il n'y a que moi qui ai le droit d'aller causer avec ceux qui dorment làbas; vous vouliez encore les tourmenter... leur faire du mal?

CLAVERHOUSE, *voyant que sa tête s'égare.* Non! non! mon enfant .. vous savez... je revenais le long du lac... lorsque vous m'avez retenu.

SARAH, *souriant.* Ah! oui... j'ai cru que c'était lui.

CLAVERHOUSE. Lui! (*Souriant.*) Je devine... un amant, ou peut-être un mari.

SARAH, *cherchant.* Un amant, un mari! qu'est-ce que c'est que ça?

CLAVERHOUSE. Comment, vous ne savez pas?

SARAH, *souriant.* Mon Dieu! je ne sais rien, moi!

CLAVERHOUSE. A votre âge! pauvre petite! A quoi pensent donc les gens avec qui vous vivez?

SARAH, *haussant les épaules.* Ils ne m'ont jamais rien appris.

CLAVERHOUSE. Les imbécilles! si j'avais été à leur place... heureusement qu'il n'y a pas de tems perdu... et, si vous le désirez, moi, je vous apprendrai tout ce que vous voudrez.

SARAH, *se rapprochant de lui avec une joie enfantine.* Oh! de tout mon cœur!

CLAVERHOUSE, *à part.* Très-bien! (*Haut.*) Un amant... ou plutôt un mari. (*A part.*) Il faut toujours parler du second pour faire passer le premier. (*Haut.*) Un mari, voyez-vous, c'est ce qu'il y a au monde de plus aimable... c'est quelqu'un qui est toujours là... près de vous... pour vous défendre... vous aimer... qui épie sans cesse vos moindres vœux, donnerait sa vie pour vous épargner un chagrin, et qui, en échange, ne vous demande qu'un regard de tendresse... que presser votre main, la porter à ses lèvres!

(Il lui baise la main.)

SARAH, *naïvement.* Mais c'est très-gentil, un mari!

CLAVERHOUSE. N'est-ce pas? mais aussi, il faut l'aimer un peu.

SARAH. C'est bien le moins.

CLAVERHOUSE. Ne lui rien refuser.

SARAH. C'est tout simple.

CLAVERHOUSE. Et lorsqu'il s'approche.

(On entend une fanfare dans le lointain.)

SARAH. Qu'est-ce donc?

CLAVERHOUSE, *à part.* La revue de départ... Que le diable les emporte!...

(Il fait un mouvement.)

SARAH. Vous me quittez déjà?

CLAVERHOUSE. Désespéré! mais le régiment que je commande... des ordres à donner.

SARAH, *tristement.* Ah! quel dommage!

CLAVERHOUSE, *la regardant.* D'autant plus que j'avais beaucoup de choses intéressantes à te dire.

SARAH, *vivement.* Eh bien! qui vous empêche de revenir?

CLAVERHOUSE. Au fait, elle a raison... je rejoindrai le régiment demain.... ou (*Haut.*) Ecoute... ce soir... à la nuit... je reviendrai... veux-tu me donner à souper.. là, tous deux?..

SARAH. Pourquoi pas?

CLAVERHOUSE, *lui baisant la main.* Charmante!... c'est convenu!... à ce soir...

SARAH. N'y manquez pas.

CLAVERHOUSE, *enchanté.* Oh! je n'ai garde... (*A part.*) Sur mon honneur! c'est moi qui ai déjà la tête tournée.

(Il sort.)

SCENE IX.

SARAH, *seule.*

Quel brave homme! il ne se moque pas de moi comme les autres, lui! Voyez, pourtant, personne ne m'avait jamais parlé de tout cela! (*Réfléchissant.*) Un petit mari! qui ne vous quitte pas... qui courrait la montagne avec moi, ça serait bien plus amusant. C'est ennuyeux de courir toujours seule... c'est cela qui me rend triste! qui fait que je pleure si souvent... (*Gaîment.*) C'est décidé... je veux un mari... mais un bien gentil, bien doux. (*Avec joie.*) Ah! je sais qui... justement... je l'entends... je reconnais ses pas... le voilà.

(La porte s'ouvre, Evan paraît.)

SCENE X.

SARAH, EVAN.

EVAN, *sans voir Sarah, posant sa carabine de côté.* Je n'ai pas même tiré un coup de fusil! Aussi, en revenant, j'ai rencontré Dougal. . j'ai vu le major (*avec un soupir*), et c'est fini... nous partons à deux heures de la nuit... Le difficile, maintenant, est d'apprendre à cette pauvre Sarah! *Il l'aperçoit.*) Ah! c'est elle!

SARAH, *courant à lui et l'embrassant.* Bonjour, mon frère... (*Lui essuyant le front.*) Comme tu as chaud!

EVAN. Oui, cette maudite chasse... J'y ai été si malheureux!

SARAH. Qu'est-ce que ça fait? pourquoi t'inquiéter ? il y a encore des provisions pour aujourd'hui.

EVAN, *avec un soupir.* Oui, pour aujourd'hui... et demain ? et les jours suivans?...

SARAH. Oh! demain! c'est si loin... je n'y pense pas.

EVAN. J'y ai pensé pour toi... ma bonne Sarah! (*Tirant une bourse de sa poche.*) Voilà deux cents dollars que je vais remettre au ministre de Glenorqhy.

SARAH, *étonnée.* Des dollars! pourquoi faire? qu'est-ce que c'est?

EVAN, *avec douceur.* Tu n'as pas besoin de le savoir, pourvu que tu sois heureuse! il en recevra dix autres tous les mois... et si je ne revenais pas...

SARAH, *frappée.* Ne plus revenir! Qu'est-ce que tu dis là ? où vas-tu donc?

EVAN. Je pars avec ce régiment anglais.

SARAH, *émue.* Toi?

EVAN, *avec effort.* J'ai signé... je suis soldat.

SARAH, *prête à pleurer.* Soldat! à quoi bon? Qu'est-ce que c'est que ça? je ne le veux pas... entends-tu?... je ne le veux pas.

EVAN. Enfant!

SARAH, *souriant au milieu de ses larmes.* Ah! c'était pour me faire peur, n'est-ce pas? Ça n'est pas vrai, je le vois dans tes yeux, et si tu m'aimes...

EVAN, *lui prenant les mains.* C'est pour toi, ma Sarah! pour toi, pour ton bonheur... C'est parce que je t'aime plus que ma vie... que je n'ai pas hésité... Ainsi, prépare mon sac de soldat! Dans quelques heures je serai loin d'ici.

DUO.

SARAH.

Toi, me quitter! douleur extrême!
Non, non, tu ne partiras pas.

EVAN.

Il n'est plus tems... le ciel lui-même
Ne saurait arrêter mes pas.

SARAH.

A mes pleurs que ton cœur se rende!

EVAN.

Je pars, l'honneur me le commande.

SARAH.

Je ne pourrais vivre sans toi!

EVAN.

Je dois obéir à sa loi.

ENSEMBLE.

SARAH.

Pour un serment frivole
Tu m'abandonnerais,
Hélas! ta pauvre folle
N'y survivrait jamais.

EVAN.

J'ai donné ma parole,
Et soldat écossais,
Elle n'est point frivole,
Je n'y manquai jamais.

(*Mouvement plus tendre et plus passionné.*)

EVAN.

Console-toi, ma sœur chérie,
Je reviendrai près d'une amie!
Je reverrai cette patrie,
Ces champs si beaux, ces bois touffus.

SARAH.

En revenant dans ta patrie,
Tu reverras cette prairie;
Mais ta Sarah, mais ton amie,
Tu ne la retrouveras plus!

EVAN.

Quelle folie!

SARAH.

Oui, j'en mourrai!

EVAN.

Ma sœur chérie!

SARAH.

Pourquoi partir?

EVAN.

Je l'ai juré!

SARAH.

Mais ce serment...

EVAN, *avec force.*

Je le tiendrai!

SARAH.

Si je t'en prie!...

EVAN, *la repoussant et sèchement.*

N'en parlons plus, je le tiendrai!...

(*Moment de silence. Sarah essuie une larme; Evan s'en aperçoit. Il lui prend la main et continue plus doucement en affectant un air de gaîté.*)

Aux amis du voisinage
Je vais faire mes adieux;
Puis au retour du village,
Ici nous souperons tous deux.

SARAH.

Quoi! tous deux?

EVAN, *souriant.*

En tête-à-tête.
Ah! de ce repas charmant
Mon cœur se fait une fête.

SARAH, *à part*

Et moi, j'y pense en tremblant,
De son départ c'est l'instant.

ENSEMBLE.

EVAN

Ce repas, je le gage,
Nous promet un plaisir...

Il sera le présage
D'un plus doux avenir.

SARAH.

Pour conjurer l'orage,
Ah! quel moyen choisir?
Tout ici me présage
Le plus triste avenir.

EVAN, *montrant la table.*

Oui, là, du fruit et du laitage,

SARAH, *préoccupée.*

Ensemble pour le dernier jour!

EVAN.

Et nous boirons...

SARAH.

A ton voyage.

EVAN.

A ton bonheur.

SARAH, *vivement.*

A ton retour!

ENSEMBLE.

SARAH.

Pour conjurer l'orage,
Etc.

EVAN.

Ce repas, je le gage,
Etc.

Il sort.

SCÈNE XI.

SARAH, *seule, après un moment de silence pendant lequel elle suit Evan des yeux.*

Me quitter au moment où je formais de si beaux projets! Oh! je saurai l'empêcher, quand je devrais me jeter au fond du Loch-Awe... me tuer à ses yeux! je le forcerai bien de rester auprès de moi. (*Riant tout-à-coup avec un peu de folie.*) Ah! ah! ah! ah! c'est une bonne idée, ça... étais-je simple de me désoler, quand c'est si facile!... oh! certainement! (*changeant de ton.*) Mais si ça ne réussissait pas!.. s'il persistait... Voyez un peu, si je l'avais pris plus tôt pour mon mari.. il n'aurait jamais eu l'idée de partir... puisqu'ils restent toujours là... près de vous... et maintenant comment faire? comment le décider? le retenir? (*Portant la main à son front comme si elle souffrait.*) Ah! ma tête! ma pauvre tête!

SCENE XII.

SARAH, DOUGAL.

DOUGAL, *à la cantonnade.* A Greenburn? deux cornemuses? c'est bon! j'y serai.

SARAH, *courant à lui.* Ah! Dougal!

DOUGAL, *voulant s'éloigner.* Je n'ai pas le tems, ma petite; je voulais voir, il n'y est plus... alors...

SARAH, *l'arrêtant.* Je veux te parler.

DOUGAL, *amené par Sarah.* Je n'ai pas le tems, je vous dis; une rougeole et une noce qui me tombent sur les bras à la fois... j'ai pris ma pharmacie portative.

SARAH. Pour la noce?

DOUGAL. Eh! non; les mariés se portent comme un charme. C'est le gros Tawish-Moor qui épouse Jeannie la rousse, deux colonnes de cathédrale!

SARAH, *à part.* Ils se marient donc tous?

DOUGAL, *sans l'écouter.* A propos! Evan a-t-il vu le major? Est-ce arrangé? Part-il?

SARAH. Hélas! oui. (*Le regardant.*) Est-ce que c'est toi qui le lui a conseillé? (*D'un air menaçant.*) Si je le savais!

DOUGAL, *reculant.* Non, non; au contraire... je lui ai dit que c'était une sottise.

SARAH. A la bonne heure!

DOUGAL, *à part.* Elle a des mouvemens nerveux... je crois qu'elle va avoir un accès... je m'en vais.

SARAH. Reste là... et réponds-moi...

DOUGAL. Mais...

SARAH. Reste là... je le veux!

DOUGAL, *à part.* C'est un moment de crise, il ne faut pas l'agiter.

SARAH, *après un silence.* Pourquoi n'ai-je pas un mari, moi?

DOUGAL, *stupéfait.* Pourquoi? par exemple.... cette question!.. (*A part.*) Est-elle bête, cette petite... d'aller penser...

SARAH. Elles en ont toutes.

DOUGAL, *avec embarras.* Oui... plus ou moins, parce que vous comprenez qu'il faut être dans une position... mais, vous, Sarah... franchement, vous aurez de la peine à rencontrer...

SARAH. Pourquoi donc? Quelqu'un, tout-à-l'heure, me disait encore que j'en trouverais tant que je voudrais.

DOUGAL, *souriant.* Pardi!.. Dans un sens... je ne dis pas; mais un mari, là... enfin, ce qu'on appelle un mari... définitif... il n'y en a pas à la douzaine.

SARAH, *d'un air décidé.* J'en veux un, cependant.

DOUGAL, *secouant la tête.* Oh!.. vous voulez.

SARAH, *se fâchant.* Je vous dis que j'en veux un... ou sinon...

DOUGAL, *effrayé.* Eh bien! oui... oui... vous en aurez un, vous en aurez deux, même. (*A part.*) Il faut flatter sa manie.

(*A Sarah.*) Je vous chercherai ça dans mes malades.

SARAH. Du tout.

DOUGAL. Bah! vous avez donc quelqu'un en vue?

SARAH, *se rapprochant de lui en confidence.* Oui!

DOUGAL, *à part.* Comme elle me regarde! *Frappé d'une idée.*) Ah! je vois ce que c'est.. Cet imbécille d'Evan lui aura parlé de son projet... Que c'est ridicule!.. d'aller mettre des idées dans la tête de cette petite... ça rend ma position très-embarrassante.

SARAH, *tendrement.* Et tout ce que je vous demande, mon bon Dougal... oh! mais... je vous aimerai bien...

DOUGAL, *à part.* C'est ça.

SARAH. Tout ce que je vous demande... c'est de me dire ce qu'il faut faire... pour le décider... pour lui plaire.

DOUGAL. C'est bien ça! (*Haut.*) Dam! il faut être aimable, gentille.

SARAH, *avec naïveté.* Est-ce que je ne suis pas gentille?

DOUGAL. Ah! (*Il la regarde.*) Oh! c'est particulier... je n'avais jamais remarqué... c'est qu'elle n'est pas mal au moins.... Quand je dis qu'elle n'est pas mal, c'est-à-dire qu'elle est très-bien... un air... un sourire... et dans ses yeux une expression.. la seconde vue probablement.

SARAH, *calinant.* Continuez, mon bon Dougal!

DOUGAL. Et une petite voix!..

SARAH, *lui prenant la main.* Je vous en prie!

DOUGAL. Et une main douce... Oh! a-t-elle la main douce! (*A part.*) Ma foi! ça rendrait service à un ami... Sa folie n'est pas si effrayante de près que de loin... d'ailleurs, je suis médecin, je la guérirai... ou je ne la guérirai pas.

SARAH. Eh bien?

DOUGAL. Eh bien! comme je vous disais, il faut être aimable, prévenante.

SARAH. Prévenante?

DOUGAL. Avoir de petits soins, lui préparer une bonne soupe à la bière... avec un bon verre d'usquebaugh, la rosée des montagnes... ça fait plaisir.

SARAH. Oui...

DOUGAL. Et puis, se parer, se faire belle. Vos cheveux sont toujours en désordre... enfin, lui paraître la plus jolie... le retenir... lui faire oublier l'heure.

SARAH. Lui faire oublier. (*A part.*) Ah! quelle idée!

DOUGAL. Qu'est-ce que c'est?

SARAH. C'est bien... allez-vous-en.

DOUGAL. Elle profite joliment... elle me renvoie.

SARAH, *à part.* Mais quel moyen?... Comment faire? (*Haut.*) Ah! Dougal, encore un mot.

DOUGAL. Hein!

SARAH. Et la vieille Meg?

DOUGAL, *se frottant le front.* Là! je n'y ai pas pensé.

SARAH. J'y ai été, moi... elle va mieux.

DOUGAL. La vieille Meg? c'est possible.. au fait, voilà trois jours que je ne l'ai vue...

SARAH. Seulement... elle se plaint qu'elle ne dort pas.

DOUGAL. Qu'est-ce qu'elle veut que j'y fasse?

SARAH. Dam! il faut lui donner quelque chose... qui la fasse dormir.

DOUGAL, *émerveillé.* C'est juste! a-t-elle des dispositions pour la médecine!... encore un avantage (*cherchant dans sa pharmacie*), je vais lui porter.

SARAH. C'est inutile... ça vous dérangerait... moi j'y retourne.

DOUGAL. Au fait! ma rougeole est du côté opposé. (*Lui donnant une très-petite fiole.*) Tenez... une drogue excellente... et d'une force!... deux gouttes dans sa tisane, dès qu'elle en aura bu un demi-verre seulement... elle s'endormira tout de suite... tout de suite... et jusqu'au lendemain... comme un sabot.

SARAH. Mais... là!... bien?

DOUGAL. On tirerait le canon à côté d'elle, qu'elle ferait le second dessus.

SARAH. C'est bon.

DOUGAL, *la cajolant.* Adieu, adieu, ma petite, je reviendrai, parce que.. je crois.. il me semble... je ne sais plus ce que je fais. (*Brusquement.*) Je vais voir mes malades.

(Il sort.)

SCENE XIII.

SARAH, *seule.*

A merveille! (*Serrant la petite fiole dans son sein.*) Il ne partira pas... et il sera mon mari! Ah! on verra si je suis folle... Déjà la nuit! vite cette lampe! (*Elle allume une lampe au feu de tourbe qui est dans la cheminée.*) N'oublions rien de ce qu'il m'a dit... d'abord le souper, la table, ces deux escabeaux. (*Elle prepare tout en courant.*) Ce quartier de chevreuil.. la cruche d'ale, avec un bouquet de romarin... c'est celle qu'il préfère... du beau pain d'orge... Là! (*regardant son couvert*) et

puis, il faudrait songer à me faire belle, pour lui plaire... Dougal me l'a bien dit... c'est l'important! Il a raison... mes cheveux sont mal arrangés... c'est que je ne sais comment m'y prendre! voyons pourtant (*Elle court à un petit miroir près de la cheminée et s'arrête au moment où elle va défaire sa chevelure.*) Ah! mon Dieu! il n'est plus tems, le voici!

SCENE XIV.

SARAH, *de côté*, EVAN.

EVAN, *à lui-même*. J'ai fait mes adieux... à deux heures sous les drapeaux... ou sinon... après les trois appels... condamné sans recours... heureusement il n'y a qu'un mille d'ici à Dumbarton... et j'ai le tems... (*Se tournant vers Sarah.*) Eh bien! Sarah, le souper?

SARAH. Il est prêt.

EVAN. Et surtout, je t'en prie, pas de larmes, pas de tristesse!

SARAH, *d'un air gai*. Oh! non, je ne suis pas un enfant! regarde, je ne pleure pas.

EVAN, *à lui-même*. Elle est plus heureuse que moi! son insouciance lui a déjà fait oublier son chagrin.

SARAH, *à part*. Il paraît triste, c'est bon signe.

EVAN. Et dire que ce sont les derniers instans que je passe auprès d'elle... que je ne la verrai plus peut-être!

(Par un mouvement involontaire, il la prend dans ses bras et la regarde avec tendresse.)

SARAH, *lui souriant*. Est-ce que tu m'aimes aujourd'hui?

EVAN, *avec amour*. Ah! toujours, toujours... plus je te vois, plus je sens que ma vie est attachée à la tienne! cela me fait presque regretter...

SARAH, *vivement*. Quoi donc?

EVAN, *avec un soupire*. Oh! rien! rien!.. d'ailleurs... il est trop tard.

SARAH. *tendrement*. Tu veux toujours partir?

EVAN. Je ne puis faire autrement... et si tu savais... mais tu ne peux pas comprendre cela, ainsi...

(Il va à son escabeau.)

SARAH, *à part*. C'est ça... une mauvaise honte... parce qu'il a promis à ses camarades... (*Elle le menace du doigt.*) Hem!..

EVAN, *se retournant vers elle*. Allons, à table!

SARAH, *gaîment*. Me voilà!

(Ils se placent à table.)

FINAL.

TOUS DEUX, *gaîment*.

Au repas qui s'apprête
Portons un front joyeux;
Ne troublons point la fête
Par de tristes adieux.

(*Sarah lui verse à boire.*)

SARAH.

Et puis ta sœur fidèle
D'une chanson nouvelle
Te dira le refrain.

(*Parlé.*) Écoute, écoute!

CHANSONNETTE.

Ou vas-tu, plein d'ardeur,
Beau chasseur?
Cherches-tu le bonheur?
Ne prends pas tant de soin.
Quel besoin
De courir aussi loin?
Le vrai bien, près de toi,
Se trouve, je croi,
Près de toi!
Lève les yeux et regarde ·
Le vrai bien, près de toi
Se trouve, je croi.
(*Tendrement.*)
Mais prends bien garde:
Ce bonheur qui nous console
Fuit en un jour.
Le bonheur soudain s'envole
Comme l'amour.

Sous un ciel étranger
Voyager,
C'est chercher le danger,
A tes yeux éblouis,
Quel pays
T'offrira des amis?
Ils sont là, près de toi,
D'ici je les voi,
Près de toi.
Lève les yeux et regarde:
Est-il donc d'autres lieux
Où l'on t'aime mieux?
Ah! prends bien garde:
Cet amour qui nous console
Veut du retour;
Ou bientôt las, il s'envole
Comme un beau jour.

EVAN.

Ta chansonnette est fort jolie!
Ma Sarah... je t'en remercie.

SARAH, *à part en soupirant*.

Tout ce que je puis obtenir,
Le voilà!

EVAN, *se levant*.

Mais il faut partir:

SARAH.

Oh! pas encore, je t'en supplie!

EVAN.

Non! rien ne peut me retenir.

SARAH, *tendrement*.

Reste.

SARAH.

Oh ! non, demeure ;
Il est encor de si bonne heure !

EVAN.

Non, il est tard... j'en suis certain.

SARAH.

Pour un quart d'heure de chemin...

EVAN.

C'est égal !...

SARAH, *plus vivement.*

Un instant encore...
(*A part, en ouvrant le flacon où est le narcotique.*)
Puisque je n'ai que cet espoir...
(*Haut.*)
Regarde, le ciel se colore...

EVAN, *regardant au fond.*

Au contraire, il est sombre et noir.

SARAH, *versant la fiole dans la cruche.*

La lune brille et se dégage.

EVAN.

Elle se couvre d'un nuage.
Partons...

SARAH, *lui versant à boire.*

Mais, en bon Écossais,
Avant de te mettre en voyage,
Tu boiras bien à nos succès?

EVAN, *buvant.*

C'est juste !

SARAH, *versant encore.*

A ton pays?

EVAN, *buvant.*

A mes Amis

ENSEMBLE.

SARAH.

Mais quel trouble
Dans ses sens !
Il redouble
Et rend ses pas tremblans !

EVAN.

Mais quel trouble
Je ressens !
Il redouble
Et pénètre mes sens !

EVAN, *voulant partir.*

Adieu !

SARAH, *lui versant encore à boire.*

Puis à ta sœur chérie !

EVAN, *souriant.*

Eh ! mais...

SARAH, *calinant.*

C'est à mon tour!

EVAN, *buvant.*

C'est qu'elle est si jolie !

ENSEMBLE.

SARAH.

Mais quel trouble ! etc.

EVAN.

Mais quel trouble ! etc.

EVAN, *portant la main à sa tête.*

C'est singulier ! j'y vois à peine.

SARAH, *lui prenant le bras.*

Ce n'est rien, donne-moi le bras.

EVAN, *accablé.*

Malgré moi le sommeil m'entraîne.

SARAH, *lui montrant le lit de bruyère.*

Repose-toi...

EVAN.

Je ne veux pas...

SARAH.

Un peu de fatigue sans doute,
Que crains-tu ? je t'avertirai
Quand il faudra te mettre en route.

EVAN, *se laissant aller sur le lit.*

Vraiment?

SARAH.

Oui, je te le dirai.

EVAN, *d'une voix affaiblie.*

Eh bien ! mais... ma tête retombe,
Mon œil se ferme... je succombe !
(*Il s'endort.*)

SARAH.

Et, comme nos jeunes enfans,
Je veux te bercer de mes chants.
(*On entend sonner deux heures à une horloge lointaine.*)
Deux heures ! grands Dieux ! il s'éveille,
Il voudra partir !
(*Le regardant.*)
Oh ! non, non...
Il rêve... et tandis qu'il sommeille,
Sa bouche a murmuré mon nom !
Clos ta paupière,
Dors, ami, près de moi ;
Comme une mère,
Je veille sur toi.
(*On entend dans l'éloignement une marche militaire ; les cornemuses se répondent à différentes distances, et indiquent que les troupes se rassemblent et se disposent à partir. Sarah se lève, et va écouter au fond.*)
Mais ce signal ! ô bonheur ! ô délire !
Ils vont partir !
(*Avec joie.*)
Evan n'y sera pas...
Oh ! quel triomphe ! je respire !
Oui... malgré toi, tu resteras.

CHOEUR, *en dehors.*

Evan ! Evan !

SARAH, *tremblante.*

O ciel ! qu'entends-je?

CHOEUR, *plus rapproché.*

Evan ! Evan ! viens, suis nos pas.

SARAH.

Ils le cherchent !... oh ! mon bon ange,
Ici, ne m'abandonnez pas...
(*Elle saisit son plaid écossais et le jette tout étendu sur Evan, au moment où la porte s'ouvre.*)

SCENE XV.

Les Mêmes, Montagnards *en costumes de miliciens nouvellement enrôlés.*

CHOEUR.

Aux sons de la marche guerrière,
Accourez, braves montagnards;
Partons! sur la rive étrangère,
Allons planter nos étendarts.
Adieu forêts, vertes campagnes,
Adieu, bientôt nous reviendrons
Retrouver nos fraîches compagnes,
Respirer l'air de nos vallons.
Mais lorsque la gloire l'appelle,
Un Écossais toujours fidelle
S'écrie: Allons!
Marchons! marchons!...
Au bruit de la marche guerrière,
Accourez, etc.

SARAH, *désolée.*

Dieu! quel tapage!

CHOEUR.

Hé! camarade!

SARAH.

Taisez-vous donc!

CHOEUR.

Evan! Evan!

SARAH.

Il est bien loin...

CHOEUR.

Comment, comment?

SARAH.

Pour abréger la promenade,
Il est parti...

CHOEUR.

Vraiment... vraiment.

SARAH.

Il est avec le régiment;
Mais éloignez vous à l'instant.

(*Montrant le lit de bruyère sur lequel est couché Evan.*)

J'ai là ma tante bien malade.

CHOEUR, *à mi-voix.*

Elle a raison, la chère enfant!
Laissons reposer la malade,
Et courons retrouver Evan.

SARAH, *avec malice.*

Faites-lui bien mon compliment.

CHOEUR, *reprenant plus doux.*

Au bruit de la marche guerrière, etc.

(*Ils sortent par le fond; et tandis que l'on entend le chœur et la marche, Sarah ferme la porte, revient près d'Evan, soulève un peu le plaid pour le laisser respirer. La musique s'éloigne peu à peu; la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Sarah est dans la même position qu'à la fin du premier acte, elle regarde Evan et semble attendre son réveil; près d'elle on voit une couronne de bleuets qu'elle a tressée.)

SARAH, EVAN, *endormi.*

RÉCITATIF.

Il dort encore, et la marche lointaine
Depuis long-tems ne frappe plus les airs.
Oui, oui, ma victoire est certaine:
Mon prisonnier ne rompra plus ses fers.

(*Elle prend la couronne de bleuets.*)

CAVATINE.

Plaçons cette couronne;
Faisons-nous belle maintenant,
Afin qu'il me pardonne,
En me voyant!
A la chapelle aujourd'hui,
Je vais me rendre avec lui,
Et jurer,
Fidèle amie,
De t'adorer
Toute la vie!
Mais bientôt le village
S'assemble sous l'ombrage;
Nos joyeux Écossais
Ont paré leurs compagnes
Des fleurs de nos montagnes.
Du repas j'aperçois les apprêts.
Les vieillards, les enfans, les voyez-vous
Accourir devant nous?
Là... les amis, les parens!
Là... les buveurs, les mamans,
Puis par ici les amans,
Les jeunes gens,
Voyez-les... s'élancer
Pour danser!
Quel spectacle enchanteur!
Quel beau jour! quel bonheur!

(*Parlant à mi-voix.*) On se pousse... on se presse... et tandis que je me place... j'entends des paysans se dire, en allongeant le cou: Où ç'qu'elle est donc la mariée?... c'est celle-là! Bah!... la petite... oui... tiens... elle est gentille!... Le marié n'est pas malheureux. (*Regardant Evan.*) Il les entend aussi, il me regarde en souriant...

(*Reprise de l'air.*)

Et moi soudain... saisissant son bras,
En l'entraînant, je lui dis tout bas:

(*Mouvement de walse.*)

Non, ce n'est que pour toi
Que je veux être belle !
Non, ce n'est que de toi
Que je veux suivre la loi!
Pour toi d'un doux retour
Mon cœur tendre et fidèle
Battra toujours d'amour,
Jusqu'à son dernier jour.
Si tu m'oubliais,
Seule encor je dirais :
Ce n'est que pour toi
Que je veux être belle !
Ce n'est que de toi
Que je suis la loi!
Dansez, dansez au son des musettes,
Dansez, courez... garçons et fillettes,
Car bientôt l'hiver viendra,
Le printems s'envolera !
Le plaisir aussi;
Mais à votre ami
Dites en walsant,
Dites tendrement :
Non... ce n'est que pour toi ! etc.

(*Elle court à son petit miroir pour se coiffer.*)

Le fait est que je suis très-bien comme cela... et il voulait me quitter... le méchant!... Non, monsieur... il n'en sera rien... et vous en serez bien content aussi, vous!... oui, je m'en suis aperçue tantôt, à votre regard... si tendre et si triste... (*Se rapprochant de lui.*) Il me tarde qu'il me voie ainsi... (*Le regardant.*) Dougal avait raison... ça fait terriblement dormir... il n'a pas bougé... (*Avec frayeur.*) Ah! mon Dieu! s'il était mort! cette pâleur, cette immobilité!... (*Se penchant vers lui.*) Evan! Evan!... éveille-toi, je t'en prie!... un seul mot, je t'en conjure! (*S'arrêtant avec joie.*) Non, non, son cœur bat!... il respire, je suis folle!

SCÈNE II.

Les Précédens, DOUGAL.

DOUGAL, *en dehors, et frappant à la petite fenêtre du fond.* Sarah! Sarah!

SARAH, *tressaillant et laissant retomber le plaid.* Qu'entends-je? (*Haut, et d'une voix tremblante.*) Qui est-ce qui est là?

DOUGAL, *en dehors.* C'est moi, Dougal.

(Il ouvre la fenêtre.)

SARAH, *avec humeur.* Que voulez-vous à cette heure-ci?... est-il possible de faire des frayeurs comme ça!

DOUGAL *en dehors.* C'est que j'ai tant couru pour mes malades, je voulais faire mes adieux à Evan... et je me suis trouvé attardé.

SARAH. Il y a long-tems qu'il est parti.

DOUGAL. A la bonne heure!.. car ça ne badine pas; enfin, pauvre garçon!... puisqu'il est parti, bon voyage!... Je voulais vous dire aussi... Mais ouvrez-moi donc!.. il fait un froid du diable!... je gèle!...

SARAH. Vous ouvrir... au milieu de la nuit!... ah! bien... ça serait joli!

DOUGAL, *à lui-même.* Pauvre petite! est-elle devenue timide, elle a peur de moi! (*A Sarah.*) C'est que j'ai à vous parler.

SARAH. Eh bien! parlez.

DOUGAL, *à part.* Il n'y a plus à hésiter, deux cents dollars déposés chez le ministre pour sa dot... et des espérances... c'est un établissement superbe.

SARAH. Qu'est-ce que vous avez à me dire?

DOUGAL. C'est que j'ai pensé... à ce que vous m'avez dit tantôt... et je crois que je vous ai trouvé un mari.

SARAH. Tiens! moi aussi.

DOUGAL. Je vous l'amène.

SARAH. Oh! je n'en veux plus... je garde celui que j'ai.

DOUGAL. Bah! qui donc?

SARAH. Quelqu'un qui est-là... près de moi...

DOUGAL, *à part.* Est-elle gentille!... quelle manière délicate de me faire entendre que c'est moi!... c'est qu'elle a de l'esprit comme un petit démon.

SARAH. Quelqu'un que j'épouse demain.

DOUGAL, *enchanté.* Vrai?

SARAH. J'y suis décidée.

DOUGAL. Eh bien! vous avez raison, tiens... tant pis!... quand le bonheur se présente... on serait bien dupe...

SARAH. Oh! mon Dieu! il n'y a plus qu'à prévenir les témoins... les ménétriers.

DOUGAL. Je m'en charge...

SARAH. Vous seriez assez bon?...

DOUGAL. Laissez donc, quand vous avez la bonté de m'avouer... J'en perdrai la tête de joie... Ah ça! je cours inviter tout le village.

SARAH, *voyant Evan faire un mouvement.* Oui... oui... allez vite!

DOUGAL. Pour demain?

SARAH. Pour demain.

DOUGAL. De bonne heure?

SARAH. Au point du jour.

DOUGAL. C'est dit... Vous ne vous en repentirez pas, allez!... et que saint Dunstan ne m'envoie jamais une pleurésie si...

SARAH, *avec impatience.* Mais partez donc!

(Elle ferme la fenêtre.)

DOUGAL. C'est ça... je vous remercierai demain.

(Il disparaît.)

SCENE III.

SARAH, EVAN.

SARAH. Il était tems!... Je crois qu'il s'éveille, oui, vraiment... Oh! comme il va être surpris, heureux!

EVAN, *s'éveillant*. Ah!... ah! que diable ai-je donc bu? je me sens la tête toute... j'ai trop dormi... (*Se levant sur son séant.*) Allons, allons... je vais rattraper ça... (*Appelant.*) Sarah! donne-moi mon plaid et ma claymore.

SARAH, *sautant autour de lui, en frappant dans ses mains*. Victoire! victoire! tu ne partiras pas... je l'avais bien dit.

EVAN. Comment? Vas-tu recommencer tes enfantillages?

SARAH, *de même*. Oh! je n'ai pas peur... tu ne peux plus partir, l'heure est passée.

EVAN, *se levant vivement*. Que dis-tu? ce sommeil...

SARAH, *toujours joyeuse*. C'était un piége.

EVAN. Mes compagnons?

SARAH. Ils sont bien loin.

EVAN. Pas possible!

SARAH, *l'arrêtant par la main*. Écoute l'horloge du village.

(On entend sonner cinq heures.)

EVAN, *frappé et avec désespoir*. Cinq heures!... cinq heures!... partis!... (*Il veut courir et s'arrête.*) Impossible... mon arrêt est déjà porté... déshonoré... perdu...

SARAH. Mon frère!

EVAN, *hors de lui et la repoussant*. Malheureuse!... qu'as-tu fait?

DUO.

SARAH, *effrayée*.

Quel regard!

EVAN, *hors de lui*.

Trouble extrême!

SARAH.

Qu'as tu donc?

EVAN.

Laisse-moi!

SARAH.

Quel est mon crime? réponds-moi!

EVAN.

Je suis perdu par toi!

SARAH.

Juste ciel!

EVAN.

Par toi-même.

SARAH.

Qu'ai-je fait?

EVAN.

Laisse-moi!

SARAH.

Par pitié!

EVAN.

Laisse-moi!...

ENSEMBLE.

SARAH.

Parle, parle! ô mon frère.
Qu'ai-je fait? dis-le moi.

EVAN.

Infamie et misère,
C'est mon sort, je le voi.

SARAH, *en larmes*.

Quel est mon crime?

EVAN.

Plus d'espoir!

SARAH.

Quel est mon crime?

(*Evan va pour parler, on entend dans le lointain un son de trompe annonçant une proclamation; il est frappé et montre la fenêtre du fond à Sarah en lui disant avec douleur:*)

EVAN, *à Sarah*.

Ecoute, et tu vas le savoir.

(*Sarah semble hésiter et regarde Evan avec inquiétude; enfin elle s'approche en silence de la fenêtre et prête l'oreille; elle est censée entendre la voix du crieur et répète ce qu'il proclame. Cette scène n'est accompagnée que par un chant plaintif dans l'orchestre et par un roulement sourd de timballes.*)

SARAH, *répétant après un silence*,

« De par Guillaume d'Angleterre, (*Silence.*)
» A tous nos shérifs et féaux, (*Silence.*)
» Sentence du conseil de guerre, (*Silence.*)
» Pour être absent de ses drapeaux, (*Silence.*)
» Pour avoir trahi son serment, (*Silence.*)
» Ce jourd'hui, le soldat Evan (*Silence.*)
» Est condamné! »

(*Elle referme vivement la fenêtre en jetant un cri.*)

Ah!

EVAN.

Dieux!

SARAH, *se soutenant à peine*.

O terreur!
Un froid mortel glace mon cœur.

(*Elle tombe à genoux et de loin lui tend les mains d'un air suppliant.*)

Non, non... oh! je me suis trompée,
Ce n'est pas vrai... ce n'est pas toi,
Non... d'horreur mon âme est frappée,
Tu te tais...
(*Avec désespoir.*)
Ah! c'est fait de moi!

(*Elle se traîne à ses genoux, saisit sa main qu'elle couvre de larmes, et continue d'une voix entrecoupée.*)

Grâce... pardonne à ma folie!
Unique maître de mon sort,
Pour toi j'aurais donné ma vie,
Et je te conduis à la mort.

EVAN, *attendri la regardant avec amour.*

Console-toi, ma sœur chérie,
Je dois me soumettre à mon sort;
Pour toi j'aurais donné ma vie,
Et je te pardonne ma mort.

ENSEMBLE.

EVAN.

Toi que j'aimais plus que la vie,
Mes premiers, mes derniers amours,
Adieu, ma sœur, ma sœur chérie,
Il faut nous quitter pour toujours!

SARAH.

Toi que j'aimais plus que ma vie,
Toi l'ami de mes premiers jours,
Toi ma famille... ma patrie,
Je t'aurais perdu pour toujours.

(*avec force.*)

Non, non ce fatal sacrifice
Ne s'accomplira pas,
La céleste justice
Saura guider nos pas.

EVAN.

Que veux-tu faire?

SARAH.

Sauver tes jours.

EVAN.

Vaine chimère!

SARAH, *saisissant sa main.*

Suis-moi toujours,

(*Mouvement animé.*)

A travers nos campagnes
Je conduirai tes pas;
Au fond de nos montagnes
Ils ne te suivront pas.
Il n'est rien que ne brave
Mon courage et mon cœur;
Je serai ton esclave,
Ton appui, ton sauveur.

(*Lui montrant la porte.*)

Viens, qu'un abri plus sombre,
Au sein de nos forêts,
Que le silence et l'ombre
Nous cachent à jamais!

EVAN, *hésitant,*

Non, non... vaine espérance!

SARAH.

Je guiderai tes pas.

EVAN.

Éviter leur vengeance!
Ah! ne t'en flatte pas!

SARAH, *avec enthousiasme.*

Il n'est point de puissance?
Qui t'arrache à mes bras!

EVAN.

Non... non... vaine espérance!

SARAH; *à ses pieds.*

Ne me refuse pas!

(*Silence... Evan la regarde tout ému, et semble consentir; elle lui jette son plaid sur les épaules et le prend sous son bras.*)

TOUS DEUX.

Partons! de la prudence,
Que l'ombre et le silence
A tous les yeux dérobent nos amours!
N'est-il plus d'espérance?
Céleste providence,
Protége-nous et veille sur nos jours!

(*Ils vont pour sortir... On frappe à la porte du fond, ils s'arrêtent pétrifiés.*)

Ciel!

CLAVERHOUSE, *en dehors.* Ouvrez!... c'est moi!... le colonel.

EVAN.

Le colonel!

TOUS DEUX.

Juste ciel!

EVAN.

C'est fait de moi!

SARAH, *montrant le cabinet.*

Là! là! cache-toi!

(*Sarah fait entrer Evan dans le cabinet à droite, puis elle va ouvrir.*)

SCENE IV.

CLAVERHOUSE, SARAH.

CLAVERHOUSE, *entrant.* La voilà!... tu ne m'attendais plus sans doute?

SARAH, *troublée.* Non, je ne me souviens même pas...

CLAVERHOUSE, *se débarrassant de son manteau.* C'est que j'ai eu tant d'affaires... il m'a fallu courir à trois lieues d'ici châtier des mutins... oh! rassure-toi... je ne courais aucun danger.. mais enfin me voilà... (*A part.*) J'ai envoyé mes ordres au major... je rejoindrai le régiment à Carlisle... j'aime bien mieux cela... je n'ai gardé qu'une escorte de vingt hommes que j'ai laissés au bas de la montagne... Ne voulaient-ils pas m'accompagner dans mes courses nocturnes... Un peloton d'infanterie dans un tête-à-tête... c'eût été un peu gênant.

SARAH, *à part, en regardant le cabinet.* Je me soutiens à peine.

CLAVERHOUSE, *à part.* Pour les contenter, je leur ai dit que, si j'avais besoin d'eux, un signal les avertirait (*regardant Sarah.*); mais je ne crois pas que j'appelle!... Qu'elle est jolie!

SARAH, *à part.* Que veut-il

CLAVERHOUSE, *regardant sa coiffure.* De la parure, pour moi... c'est charmant.... (*Voyant la table.*) Et deux couverts... Allons, elle m'attendait encore... (*Haut.*) Eh bien! eh bien! mon enfant... approche

donc... Dieu me pardonne!.. on dirait que tu trembles?

SARAH, *à part.* Comme il me regarde...

DUO ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

CLAVERHOUSE.

Au rendez-vous je suis fidèle,
J'accours enfin auprès de toi.

SARAH, *à part.*

Trouble secret... frayeur mortelle!
S'il voit Evan... c'est fait de moi!

ENSEMBLE.

SARAH.

Frayeur mortelle!
C'est fait de moi!

CLAVERHOUSE.

Allons, ma belle,
Rassure-toi.

CLAVERHOUSE.

Pourquoi ce trouble?
Ne me fuis pas!

SARAH.

Sa voix redouble
Mon embarras.

CLAVERHOUSE.

Réponds-moi donc!

SARAH, *effrayée.*

Parlez plus bas!

CLAVERHOUSE, *voulant la saisir.*

Viens près de moi...

SARAH, *fuyant de côté.*

N'approchez pas

ENSEMBLE.

CLAVERHOUSE.

Quelle pudeur charmante!
Quel regard enchanteur!
Cette voix si touchante
Fait palpiter mon cœur
D'amour et de bonheur!

SARAH.

Hélas! je suis tremblante!
Je cède à ma frayeur;
Cette voix menaçante
Vient agiter mon cœur
De crainte et de terreur!

CLAVERHOUSE, *tendrement.*

Allons, cesse de te contraindre,
Ce repas... ce mystère heureux
Doivent seconder tous mes vœux!

SARAH, *le repoussant.*

Ô ciel! ôtez-vous de mes yeux!

CLAVERHOUSE, *étonné*

Et pourquoi donc?... Que peux-tu craindre?

SARAH.

Si l'on venait!

CLAVERHOUSE, *souriant.*

Ton amoureux?
Rassure-toi, ma chère:
Il est loin de ces lieux,
Et n'oserait, j'espère,
Se montrer à mes yeux!

SARAH, *tressaillant et regardant le cabinet.*

Grands Dieux!

CLAVERHOUSE, *plus pressant.*

Ma Sarah, si jolie,
Viens près de moi.

SARAH, *tremblante.*

Fuyez, je vous en prie!
Je meurs d'effroi.

CLAVERHOUSE.

Cette main si jolie,
Donne-la moi.

SARAH, *la lui abandonnant.*

Il y va de sa vie!
Je meurs d'effroi.

ENSEMBLE.

SARAH.

Quand lui seul peut m'entendre,
Ah! qui donc en ce jour,
Qui viendra me défendre
De cet horrible amour?

CLAVERHOUSE.

A l'amant le plus tendre
Cède, cède à ton tour;
Qui pourrait te défendre
De mon ardent amour?

CLAVERHOUSE, *la tenant presque dans ses bras.*

Un baiser!

SARAH.

Quelle audace!...

CLAVERHOUSE.

Écoute-moi.

SARAH.

Par pitié!

CLAVERHOUSE.

Point de grâce!

SARAH.

Je meurs d'effroi!

CLAVERHOUSE.

Sarah!

SARAH, *suppliante.*

Je vous en supplie!

CLAVERHOUSE.

Écoute-moi!

SARAH, *à ses pieds.*

Prenez plutôt ma vie.

CLAVERHOUSE.

Écoute-moi!

ENSEMBLE.

CLAVERHOUSE.

A l'amant le plus tendre, etc.

SARAH.

Quand lui seul peut m'entendre, etc.

(*En se débattant, le cachet suspendu au cou de Sarah se détache et reste dans les mains de Claverhouse, qui reste frappé de surprise en l'examinant.*)

CLAVERHOUSE.

Dieux! ce cachet!... les armes de mon père!
Je n'ose croire... Oui, vraiment, c'est le sien!
O terreur! ô mystère!

(*Il court à Sarah dans le plus grand trouble.*)

SARAH, *se méprenant et fuyant.*

Ciel!

SCENE V.

Les Mêmes, EVAN.

(*Evan, qui a paru et a saisi sa carabine, se précipite entre eux, et met Claverhouse en joue en lui criant.*)

EVAN.

Arrête!

SARAH *et* CLAVERHOUSE.

Ah!

EVAN, *à Sarah.*

Ne crains rien!

(*Moment de silence. Ils restent tous immobiles.*)

Voilà donc des Anglais le généreux courage!
Ta vie est dans mes mains : si j'écoutais ma rage,
Sous ce plomb meurtrier on te verrait tomber;
Mais un noble Écossais, fier de son origine,
Combat ses ennemis et jamais n'assassine!
Et pour être plus sûr de ne pas succomber...

(*Il tire sa carabine par la fenêtre et la jette de côté.*)

CLAVERHOUSE.

Que fais-tu?

EVAN.

Maintenant les armes sont égales;
Porte loin de ces lieux tes paroles fatales!
Va-t-en... va... je t'épargne un trépas mérité,
Par respect pour les lois de l'hospitalité.

(*Bruit au dehors qui augmente peu à peu jusqu'à l'arrivée des soldats.*)

SARAH, *écoutant.*

Mais quels cris..,

CLAVERHOUSE.

On accourt!

SARAH.

Je tremble.

CLAVERHOUSE.

Ah! grands dieux!. ce sont mes soldats;
Ce bruit sur mes pas les rassemble.

SARAH, *s'attachant à Evan.*

Vient-on t'arracher de mes bras?

CLAVERHOUSE, *à Evan,*

Fuyez!

EVAN, *à Sarah.*

Fût-ce la mort... je ne te quitte pas.

SCENE VI.

Les Mêmes, UN BRIGADIER *et* ses Soldats.

CHOEUR, *au colonel.*

Au signal qui s'est fait entendre,
Nous accourons, mon colonel;
Contre qui faut-il vous défendre?
Parlez, parlez, mon colonel.

CLAVERHOUSE, *voulant les éloigner.*

C'est une erreur!

CHOEUR, *apercevant Evan.*

Que vois-je? ô ciel!
C'est Evan, c'est lui-même,
Ce lâche déserteur!

CLAVERHOUSE.

Malheureux!

SARAH.

Trouble extrême!

EVAN.

Je brave leur fureur!

CHOEUR.

Du jugement suprême
Tu connais la rigueur;
Le ciel, le ciel lui-même,
Punit le déserteur.
Marchons, marchons, suis-nous, Evan!
Marchons, marchons...

SARAH.

Un seul instant!

ENSEMBLE.

EVAN.

De cet arrêt suprême
Subissons la rigueur;
Le ciel, le ciel lui-même,
Me livre à leur fureur.

SARAH, CLAVERHOUSE.

Sort affreux, trouble extrême!
L'espoir fuit de mon cœur;
Le ciel, le ciel lui-même,
Le livre à leur fureur.

CHOEUR, *saisissant Evan.*

Du jugement suprême,
Tu connais la rigueur;
Le ciel, le ciel lui-même,
Punit le déserteur.

CLAVERHOUSE, *vivement.* Arrêtez!.. que voulez-vous faire?

LE BRIGADIER. Exécuter la sentence... il n'a pas répondu aux trois appels... et le conseil, au départ du régiment, l'a condamné comme déserteur.

CLAVERHOUSE. Comme déserteur? lui! vous vous trompez! il ne m'a pas quitté... je l'avais emmené avec moi pour me guider dans ces montagnes. (*En regardant Sarah.*) Sa présence m'a même sauvé d'un grand danger.

LE BRIGADIER. Quoi! ce coup de feu...

CLAVERHOUSE. Il m'était destiné... c'est lui qui m'en a garanti. (*Serrant la main d'Evan.*) Je ne l'oublierai jamais.

EVAN. Qu'entends-je?

SARAH, *lui baisant la main.* Ah! monsieur!

CLAVERHOUSE, *les contenant.* Silence!.. (*Les prenant tous deux à part.*) J'avais des torts!.. un galant homme ne rougit jamais de les reconnaître et de les réparer. (*A Sarah.*) Un seul mot... de qui tenez-vous ce cachet?

SARAH. De mon père...

EVAN. Qui, à Glencoé... dans le combat, l'avait arraché à un officier anglais.

CLAVERHOUSE. C'est bien lui !

EVAN. Le connaîtriez-vous?.. de grâce... monsieur, nommez-le moi... j'ai juré de venger...

CLAVERHOUSE. Il est mort... mais son fils n'a jamais voulu garder les biens qui lui furent donnés pour prix de cette fatale expédition... dès aujourd'hui, Sarah, le vaste domaine de Glencoé vous appartient.

SARAH. A moi ?

EVAN. Le domaine...

CLAVERHOUSE. Vous pouvez l'accepter.. il est à vous, bien à vous... j'en suis certain. (*Regardant Sarah, et en souriant.*) Et pour que tout le monde soit heureux, j'y joins le congé d'Evan... de votre mari...

EVAN. Est-il possible?.. mon généreux sauveur !

SARAH. Ah ! comment jamais reconnaître...

CLAVERHOUSE. Je ne vous demandel qu'une chose... ce cachet... c'est le seusouvenir que je veux emporter... (*A luie même.*) pour mon repos et la mémoire d mon père.

(Il leur serre la main à tous deux; on entend la cornemuse.)

EVAN, *regardant.* C'est Dougal... avec tous nos amis.

SARAH. Allons, il est de parole.

SCENE VII.

LES MÊMES, MONTAGNARDS *de tout âge*, HOMMES, FEMMES, JEUNES FILLES, MÉNÉTRIERS.

CHOEUR.

Pour fêter si belle noce,
Sonnez, sonnez à la fois,
Cornemuses de l'Écosse,
Fifres, tambours et hautbois.

EVAN, *courant à lui.*

Dougal ! c'est le ciel qui l'envoie!

DOUGAL, *stupéfait.*

Que vois-je ? quoi ! te voilà?

SARAH, *à Dougal.*

Il reste.

CHOEUR.

Il reste!

EVAN, *l'embrassant.*

Ah ! quelle joie !
Tu savais donc que j'épousais Sarah ?

DOUGAL, *balbutiant.*

Toi... non... oui... si fait... c'est-à-dire...
Je supposais...
(*A part.*)
Ah ! quel martyre !

CHOEUR, *l'entourant.*

Ce bon Douga !

EVAN.

Ce pauvre ami !

DOUGAL, *à part, d'un air piteux.*

Et moi qui le croyais parti,
(*Bas au colonel.*)
Voyez un peu quelle disgrâce !
(*Montrant Sarah.*)
Car j'allais être son mari !
Comment donc arranger ceci

CLAVERHOUSE.

Tout ce que je puis faire ici,
C'est de t'enrôler à sa place,
Et de t'emmener.

DOUGAL, *reculant.*

Grand merci !

CHOEUR.

Pour fêter si belle noce,
Sonnez, sonnez à la fois,
Cornemuses de l'Ecosse,
Fifres, tambours et hautbois.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

SUR LE PAVÉ,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Rochefort,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 28 AVRIL 1836

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHYLOGÈNE, ouvrier fileur..	M. Adrien.
CORNU, fabricant de draps à Louviers..................	M. Cazot.
CARBONNET, riche tailleur, à Paris.....................	M. Dumoulin.
ERNEST RIBOU, fils d'un marchand de draps de Louviers..	M. Hyacinthe.
ADOLPHE, neveu de Cornu....	M. Dussert.
JACINTHE, nièces de Cornu et sœurs d'Adolphe. .	Mlle Georgina.
GEORGETTE, nièces de Cornu et sœurs d'Adolphe. .	Mlle Dupont.

La scène se passe à Louviers.

Le théâtre représente une place publique. A gauche, l'entrée d'un petit café; à droite, en face, la maison de Cornu; une fenêtre à balcon. Un banc de pierre à la porte du café.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHYLOGÈNE, *seul, couché sur le banc de pierre. Il dort et chante en rêvant.*

Qu'on me rende mon Estrapade,
C'est le quartier où j'ai reçu le jour.

(*Il fait un mouvement et roule sur le pavé. Il se réveille et se frotte les yeux.*)

Oh! je suis tombé dans la ruelle! (*Il regarde autour de lui.*) Quand je dis la ruelle, ça veut dire la rue, car le pavé est mon lit de plume et le ciel mon baldaquin! (*Il se lève et se secoue.*) Frou!... j'ai le frisson dans les cheveux!... Yia au moins cinq heures que je me suis endormi sur ceci.... (*il indique le banc*) et me v'là ce matin aussi avancé qu'hier au soir: rien dans les goussets!... pas une pièce de six liards pour me gargariser de quelque chose. (*Il se fouille partout.*) Nul!... on jouerait du bâton à deux bouts dans mes poches qu'on n'en ferait pas sauter une centime... Des papiers? j'en ai pas non plus!... Par bonheur encore que je suis venu de Rouen à Louviers sans être tourmenté... Mais le premier gendarme a le droit de m'arrêter comme vagabond avant que j'aie pu gagner Paris!... Tous les procureurs du roi peuvent me pincer au passage, et me laisser moisir en prison jusqu'à ce qu'ils aient fini leurs vendanges! O Phylogène! tu es un homme du peuple enfoncé par les préjugés!... tu es t'un ouvrier aplati par le malheur!...

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Si je n'étais pas si capon,
Je f'rais un' têt' dans la rivière,
Mais pour risquer ainsi l'plongeon
Je n'ai pas assez de caractère;
Ça me caus'rait trop de regrets,
Tout l'mond' blâmerait ma conduite;
D'ailleurs, au fond, je me connais,
Et si jamais je me noyais,
Je me repêcherais tout d'suite,
J'irais me repêcher tout d'suite.

SCENE II.

PHYLOGÈNE, GEORGETTE.

GEORGETTE, *paraissant à la fenêtre de la maison à droite, et faisant des signes à Phylogène.* Hum! hum!

PHYLOGÈNE, *sans la voir et regardant le café.* Si j'avais seulement une pièce de cinq francs, j'irais me rafraîchir chez le traiteur ci-contre.

GEORGETTE, *appelant.* Dites donc!... l'homme!

PHYLOGÈNE, *la voyant.* Hein?... C'est à celui-ci que vous vous adressez?

GEORGETTE. A vous-même!

PHYLOGÈNE, *s'approchant de la fenêtre.* C'est qu'il y a à parier que je ne vous connais pas, mademoiselle?

GEORGETTE. C'est possible, mais moi, je vous connais bien.

PHYLOGÈNE. Bah!

GEORGETTE. Vous êtes venu seul?

PHYLOGÈNE. Dam! oui, seul et unique.

GEORGETTE. C'est bon! Je vais descendre.

AIR : *Apportez vos pinceaux.* (Le Vendu.)

Gardez bien le secret,
Le mystère
Est nécessaire,
Rien ne réussirait
Si quelqu'un le comprenait.

(*Elle disparaît de la fenêtre.*)

PHYLOGÈNE, *descendant la scène.*

V'la ben un drôl' de grimoire,
Qui vient m'surprendr' tout d'un coup,
Et l'plus claire dans cette histoire,
C'est qu'j'y comprends rien du tout.

Ce néanmoins, il faut voir ce que ça deviendra... Une demoiselle n'est pas un gendarme, de même qu'un gendarme n'est pas une demoiselle... Ainsi je ne vois pas de risque pour ma liberté, ni de danger pour ma peau; et puis, si par hasard il y avait quelque pièce de monnaie à gagner?...

(Georgette sort de la maison et s'avance mystérieusement près de Philogène, en reprenant avec lui :)

Gardons-bien le secret, etc.

GEORGETTE. Y a-t-il long-tems que vous m'attendez là?

PHYLOGÈNE. Mais oui, yia déjà un bon bout de tems.

GEORGETTE. C'est que j'épiais le moment où mon oncle va faire sa ronde dans sa filature, pour venir vous parler.

PHYLOGÈNE. Ah! oui!... parce qu'il paraît qu'il ne doit point savoir de quoi il retourne.

GEORGETTE. Maintenant, dites-moi où est M. Ernest Ribou?

PHYLOGÈNE. M. Ernest Ribou?... dam!.. il est... il est chez lui.

GEORGETTE. Il vous a sans doute mis au courant de notre intrigue?

PHYLOGÈNE. Bien du contraire!.. Il m'a laissé ignorer tout le cancan.

GEORGETTE. Il a eu tort!...

PHYLOGÈNE. C'est ce que je lui ai dit, moi: Monsieur Ernest Ribou, vous avez tort.

GEORGETTE. Quoique vous ne soyez qu'un ouvrier de la manufacture de son père, il nous a assuré qu'il avait une grande confiance dans votre discrétion.

PHYLOGÈNE. Je crois ben!... avec ça, j'ai toujours eu beaucoup d'idées, moi!... J'ai pas peur d'inventer des choses qu'on ne s'en douterait jamais!... Yia des modernes qui croient comme ça que l'ouvrier n'a pas de rubriques dans la tête, à cause qu'on le laisse toujours confire dans ses quarante sous par jour, mais c'e t des faussetés!... je prouverai que je vaux trois hommes civilisés.

GEORGETTE. Vous méritez que je vous apprenne tous nos secrets. D'abord, vous savez que M. Ernest est amoureux.

PHYLOGÈNE. Quand on vous voit, mademoiselle, ça paraît nature.

GEORGETTE. Mais ce n'est pas moi qu'il aime!... c'est ma sœur Jacinthe!...

PHYLOGÈNE. Ah! tiens, vous avez raison!... c'est la belle Jacinthe!... Je suis bête comme un pot!

GEORGETTE. Et mon oncle Cornu ne veut pas consentir à leur mariage, parce qu'il est brouillé avec le père de M. Ernest Ribou, pour une fourniture de draps faite au gouvernement.

PHYLOGÈNE. Bon.... Je savais tout ça; c'est le reste que j'ignore absolument, tout à fait.

GEORGETTE. Vous comprenez qu'il a bien fallu agir de ruse... Ma sœur et moi, nous avons un frère.

PHYLOGÈNE. Vous le méritez à tous égards.

GEORGETTE. Il est employé au Havre, dans les assurances maritimes, et se nomme Adolphe.

PHYLOGÈNE. Je le veux bien.

GEORGETTE. Nous l'avons prévenu de ce qui se passe ici, et nous l'attendons depuis trois jours, pour qu'il vienne nous aider à faire le bonheur de Jacinthe, malgré mon oncle.

PHYLOGÈNE. Quel oncle?.. ah! toujours le même Cornu.

GEORGETTE, *lui remettant une lettre.* Oui;

alors, voilà une lettre que vous allez porter à M. Ernest Ribou, qui vous a envoyé ici.

PHYLOGÈNE, *prenant la lettre*. Diable!.. mais je voudrais bien connaître un petit peu ce qu'il y a dedans?

GEORGETTE. Ce n'est pas nécessaire, vous êtes trop curieux aussi!

PHYLOGÈNE. Curieux! jamais curieux!.. ce que j'en fais, c'est dans l'intérêt de l'amour des Ribou, de l'hyménée, et de la famille Cornu, voilà!

GEORGETTE. Eh bien! cette lettre annonce à M. Ernest qu'il doit venir aujourd'hui même de Paris un sieur Carbonnet, tailleur en tilbury, à qui mon oncle a promis la main de Jacinthe.

PHYLOGÈNE, *cherchant dans sa mémoire*. Carbonnet?.. attendez donc que je me rappelle un peu... Carbonnet?.. non... je ne m'étais pas trompé, je n'en ai jamais entendu parler.

GEORGETTE. Mon frère Adolphe viendra peut-être dans la journée: retournez près de votre maître et engagez-le à ne pas se livrer au désespoir.

PHYLOGÈNE. Je l'engagerai à rire à gorge déployée.

GEORGETTE. Affirmez-lui bien qu'il est toujours aimé.

PHYLOGÈNE. Je lui dirai que c'est une adoration!

GEORGETTE. Et surtout, que personne ne se doute de nos projets!

PHYLOGÈNE. Moi, vous trahir?.. ah! si vous me connaissiez à fond, vous saureriez que je mourrais plutôt vingt-six fois que de dire vos secrets à n'importe qui.

GEORGETTE. Et pour récompenser votre zèle, tenez, voilà ce que je suis chargée de vous remettre.

(Elle lui donne cinq francs.)

PHYLOGÈNE, *regardant la pièce*. Cent sous?.. je ne vous cache pas que je les prends pour vous faire plaisir... (*à part*) et à moi aussi.

GEORGETTE. Quand vous nous apporterez la réponse, vous en aurez bien davantage.

(Elle rentre chez elle.)

SCENE III.

PHYLOGÈNE, *seul.*

En v'là-t-il un de toupet? je dis qu'il faut avoir pris naissance sur le pavé de l'Estrapade pour avoir un front de cette capacité-là... (*Il regarde l'argent.*) C'est qu'il n'y a pas à reculer... me v'là forcé d'avoir un *Domine salvum* de cinq francs, qui me tombe du second étage dans le gousset, comme un pot de fleurs sur la tête. Je vois bien, à présent, que je me trouve enveloppé dans un équiproquo!.. Ma foi, je vas arpenter la grande route, et puis bonsoir... Pourtant on m'a donné cette lettre à porter, et il faut que je la remette; après ça, vous me direz: la remettre à qui?.. je connais pas; la petite m'a gazouillé un tas de noms que le diable y perdrait son allemand!.. il y a d'abord Carbonnet, Ernest Ribou, Adolphe, Cornu, et Jacinthe... ça fait cinq z'individus... Ah! que je suis neuf... il y a une adresse là-dessus, et on ne m'a pas appris à lire pour le roi d'Hollande! (*Il regarde.*) Rien du tout!.. blanc comme un cigne!.. me v'là pire que jamais enfoncé dans les catacombes Saint-Jacques! (*Il regarde dans la coulisse.*) Mais je crois qu'il vient quelqu'un par-là?.. si c'était mon homme?.. des fois... il faut voir.

(Il se retire à droite et observe.)

SCENE IV.

PHYLOGÈNE, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant par la gauche.*

AIR *de Madame Grégoire*

Le bonheur me conduit enfin,
Sans naufrage
Au bout du voyage,
Ah! pour moi quel heureux destin
L'amitié m'attend en chemin.

Pourtant ce n'est pas sans peine que je suis arrivé à Louviers!.. je vais donc savoir tout ce qui se passe ici et connaître au juste les intentions de ma sœur Jacinthe!..

PHYLOGÈNE, *à part*. Il a parlé de Jacinthe, y a gros que c'est l'amoureux... tant pire... je vas me risquer... (*Haut.*) Monsieur le bourgeois?

ADOLPHE, *le voyant*. Hein?.. qu'est-ce que vous me voulez, mon ami?

PHYLOGÈNE. Mutus!.. parlez plus bas!.. c'est-il pas Mlle Jacinthe, que vous voulez avoir une conversation avec?

ADOLPHE. Comment devinez-vous ça?

PHYLOGÈNE. Ah! voilà!.. c'est que je suis exposé ici, en plein vent, de sa part, comme un abricotier...

ADOLPHE. Tu appartiens donc à la fabrique?

PHYLOGÈNE. Je suis fileur chez monsieur...

ADOLPHE. Cornu?

PHYLOGÈNE. Ça même, et je me fais une satisfaction de vous annoncer que la demoiselle en question vous attendait avec une impatience... comme il n'est pas possible.

ADOLPHE. Je le sais bien! (*A part.*) Il n'y a que son frère qui puisse venir à son secours. (*Haut.*) Après?

PHYLOGÈNE. C'est pour ça qu'on m'a mis en espalier sur votre passage, pour vous faire des révélations touchant l'hyménée...

ADOLPHE. Alors, parle.

PHYLOGÈNE. Je dois vous faire mention d'abord que la demoiselle Jacinthe avale tant de couleuvres, qu'elle étouffe de désespoir à s'en arracher la chevelure!

ADOLPHE. Pourquoi donc ça?

PHYLOGÈNE. A cause qu'on veut lui faire cadeau d'un tailleur...

ADOLPHE. De Paris, qu'on attend aujourd'hui.

PHYLOGÈNE. Tandis qu'elle a son idée pour un quelqu'un que vous savez bien!

ADOLPHE. Mais pourquoi son oncle ne veut-t-il pas accorder sa main à celui qu'elle aime?.. tu dois savoir ça, toi?

PHYLOGÈNE. Tiens, si je le sais!.. mais il m'est défendu de vous le dire!..

ADOLPHE, *avec colère*. Eh bien! je ne souffrirai pas plus long-tems une pareille injustice... Je vais le trouver, moi, cet oncle despote...

PHYLOGÈNE. N'allez pas faire cette brioche-là!

ADOLPHE. Comment, cette brioche?

PHYLOGÈNE. C'est un mot de Paris qui veut dire une boulette!.. Nous devons embrouiller la bobine au lieu de la démêler... sans ça, moi, je quitte la place.

ADOLPHE. Qu'est-ce que cela me fait?... je veux entrer pour avoir une explication claire et précise.

PHYLOGÈNE, *à part*. Diable!.. il faut ’mpêcher qu'ils se rencontrent... (*Haut.*) A quoi que ça sert que vous entriez dans la maison?.. il n'y a personne.

ADOLPHE. Personne?

PHYLOGÈNE. Ils sont tous à la campagne.

ADOLPHE. A Champigny?...

PHYLOGÈNE. A Champigny même! mais (*lui donnant la lettre que lui a remis Georgette*) v'là un mot d'écrit qui m'a été remis pour vous.

ADOLPHE. Ah! une lettre!..

(Il la prend et veut l'ouvrir.)

PHYLOGÈNE. Ne l'ouvrez pas encore, monsieur, c'est recommandé; allez la lire chez vous... Vous me trouverez là pour rendre la réponse...

ADOLPHE. A quoi bon tous ces mystères?.. (*A part.*) Ma foi, pour les éclaircir, je vais aller à Champigny, ce n'est qu'à une lieue d'ici, je serai bientôt arrivé...

AIR : *Vaudeville de Lantara.*

Il est tems que je m'éclaire,
Sur ces projets inconnus,
Un tuteur n'est pas un père!...

PHILOGÈNE.

Est-c' qu'il ne m'donn'ra rien d'plus.

ADOLPHE, *à Phylogène.*

Et toi pour payer ton zèle,
Prends cet argent...

(*Il lui donne dix francs.*)

PHILOGÈNE.

De grand cœur!

ADOLPHE.

Et reste toujours fidèle
Aux intérêts de ma sœur.

(*Il sort vivement.*)

SCENE V.

PHYLOGÈNE, *seul.*

De ma sœur!.. comment, de ma sœur?.. est-ce que par hasard?.. Allons, bon! je me suis empêtré!... c'est le frère que j'ai pris pour l'amant, et il m'a donné dix francs!.. et je ne cours pas après lui pour lui rapporter!.. et vous verrez que j'aurai la petitesse de les garder!.. Quel intrigant que je fais, mon Dieu!.. je ne m'aurais jamais cru capable de ça!.. Ah bah!.. je tiens les trois monarques dans ma profonde, la grande route est en face, je vas jouer des flageolets.

AIR : *Pan pan* (Fille de Dominique).

A Paris je m'en vas filer,
V'là l' moment de m'dissimuler.
J'emporte les quinz' francs inclus,
Et j'veux joliment m' régaler dessus.
Je pourrai fair' la noce,
En ch'min pour être plus gai
J'pourrai prendre un carosse
Si je m'sens fatigué.
Je f'rai ma poussière,
Ma tête et mon tourbillon;
Et par la barrière
J'passerai fier comme un paon.

(*Parlant.*) Ah! hai! les autres! me v'là!.. c'est Phylogène, qui est pas décédé du tout, et qui a ramassé sur sa route des noyaux qu'il vient casser avec vous!.. Puis après, je reprends mon métier, ma navette, ma chopine et ma bonne amie! car...

A Paris je m'en va filer! etc.

(*Il se met à courir.*)

SCENE VI.

PHYLOGÈNE, ERNEST, *entrant par la droite essoufflé et en désordre, il se jette sur Phylogène en arrivant, ce qui les fait pirouetter tous les deux.*

PHYLOGÈNE. Faites donc attention!.. vous avez manqué de m'enfoncer votre tête dans l'œil.

ERNEST, *regardant partout.* Ce n'est rien! Oh! mon ami, ne me trahissez pas!..

PHYLOGÈNE. Quoi, vous trahir?.. je ne vous ai jamais vu!..

ERNEST. C'est égal!.. je m'imagine que vous travaillez chez M. Cornu...

PHYLOGÈNE. Oui, je suis ours chez le bourgeois.

ERNEST. Comment, ours?..

PHYLOGÈNE. C'est un mot de Paris qui veut dire apprenti.

ERNEST. Eh bien! mon cher ours, cachez-moi quelque part, et je vous donnerai beaucoup d'argent...

PHYLOGÈNE, *vivement.* De l'argent?.. (*A part.*) Ah ça! ils ont tous la rage de me combler de bienfaits, en ces lieux! (*Haut.*) Voyons donc, jeune homme, ce qui vous est arrivé?

ERNEST. Je viens de m'échapper d'un endroit humide où l'on m'avait enfermé pendant trois jours..

PHYLOGÈNE. C'est-il les gendarmes?..

ERNEST. Non, c'est papa!

PHYLOGÈNE. Vous avez donc cassé quelque chose à la maison?

ERNEST. Du tout; mon seul crime est d'être amoureux; j'ai vingt-quatre ans, et il me semble que j'ai le droit d'être sensible.

PHYLOGÈNE. Tiens!.. cette farce!.. et vous vous appelez?...

ERNEST. Ernest Ribou, fils d'un manufacturier... très-connu dans Louviers.

PHYLOGÈNE. Je tiens le fil! (*A part.*) C'est le vrai amant... aussi, je disais, il a l'air infiniment pus bête que l'autre!

ERNEST. J'avais chargé un ouvrier de notre fabrique de venir ici recevoir des lettres de ma belle...

PHYLOGÈNE, *à part.* Et c'est moi qu'a été pris pour cet ouvrier-là!..

ERNEST. Mais papa, qui est astucieux comme un renard, a découvert tout mon plan; il a mis le canut à la porte, m'a amené à la campagne à une lieue et demie de la ville, et m'a plongé sous les verrous!

PHYLOGÈNE. C'est une atrocité!

ERNEST.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

On m'avait mis dans un grenier,
Qui finit au troisième étage,
C'était au bout de l'escalier
Que commençait mon esclavage.
Mais quand la nuit fut de retour,
Je brisai portes et clôtures,
Quand on est aidé par l'amour,
On force toutes les serrures. (*bis.*)

PHYLOGÈNE. C'est un fait!

ERNEST. J'arrive à toutes jambes à Louviers, le cœur ému comme un pinson qu'on a séparé de sa fauvette, et qui frémit de retomber sous la serre du vautour, autrement dit sous la griffe paternelle.

PHYLOGÈNE. Jeune homme, c'est très-bien; j'appuie tout ça, et je peux vous donner à présent des nouvelles fameuses sur vot' amoureuse!

ERNEST. Comment?.. est-ce que vous savez?..

PHYLOGÈNE. Je sais tout, et d'autres choses avec... d'abord mamzelle Jacinthe voulait vous écrire pour vous annoncer que son oncle consent enfin à la marier...

ERNEST, *avec joie.* Juste ciel!.. Oh! mon ami, j'éprouve le besoin de vous sauter au cou!

(Il l'embrasse.)

PHYLOGÈNE. Faites donc attention!.. vous frippez mes effets!..

ERNEST, *lui donnant une poignée d'argent* Tenez, voilà de quoi en acheter des neufs...

PHYLOGÈNE, *prenant l'argent et à part.* Encore plus que les autres?.. alors, je ne pars plus, ça va trop bien!.. (*Haut.*) Mais faut pas tant vous trémousser de félicité!..

ERNEST. Par exemple!.. quand je pétille, quand j'éclate de jubilation!..

PHYLOGÈNE. C'est que vous allez dégringoler...

ERNEST. Vous m'effrayez!.. n'avez-vous pas dit que M. Cornu consentait à marier sa nièce?..

PHYLOGÈNE. Avec M. Carbonnet... parisien de son état et tailleur de naissance.

ERNEST, *atterré.* Carbonnet!.. J'ai une crampe d'estomac qui me coupe les jambes... Fileur, rendez l'argent.

PHYLOGÈNE, *d'un ton tragique.* Que je rende l'argent?.. faut que vous soyez ben inconsidéré pour me proposer ça!.. Ecoutez, je la garde...

ERNEST. Vous croyez?

PHYLOGÈNE. J'en suis sûre; mais je m'attache à vous comme une ronce, je veux me mettre en quatorze pour vous rendre toutes sortes de services...

ERNEST. Généreux homme!.. votre dévoûment m'attendrit!

PHYLOGÈNE. Et pour commencer à vous être utile, vous allez me payer à déjeuner ici, chez ce café restaurant.

ERNEST. J'accepte votre offre obligeante.

PHYLOGÈNE. V'là comme je suis. Je vous dirai là-dedans des choses curieuses sur votre rival, et nous mêlerons nos idées ensemble pour tâcher de le coller.

ERNEST. Le coller? je ne comprends pas.

PHYLOGÈNE. C'est un mot de Paris, qui veut dire enfoncer!

ERNEST. Je n'y suis pas davantage; mais j'ai confiance dans votre dialogue.

AIR : *Vaudeville des Couturières.*

Entrons, ne disons rien,
Et l'on pourra se comprendre
Et s'entendre,
Entrons, ne disons rien,
Le verre en main on s'explique très-bien.

ERNEST, *regardant.* Justement, voilà M. Cornu et ses demoiselles!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Entrons, ne disons rien, etc.

(*Ils entrent au café.*)

SCÈNE VII.

CORNU, JACINTHE, GEORGETTE.

CORNU, *en capitaine de garde nationale, et tenant un rouleau de papiers sous le bras.* Oui, mes nièces!... il convient que la discipline soit aussi rigoureusement observée dans ma maison que dans la garde nationale : c'est mon caractère!..

JACINTHE. Mais, mon oncle, vous n'étiez pas si sévère que cela, il y a trois mois; M. Ribou et son fils étaient vos meilleurs amis.

CORNU. J'ai jugé à propos de changer d'opinion sur eux, depuis les insolences dont M. Ribou père m'a gratifié .. Cet homme emporté s'est livré à mon égard à des paroles si oiseuses, qu'elles me sont restées sur le cœur!

JACINTHE. On dit dans le pays que les torts sont réciproques...

CORNU. Le pays dit des bêtises. Mon antagoniste m'a provoqué en duel, et notre affaire est suspendue jusqu'à la Chandeleur, époque des recouvremens... Après tout ça, allez donc vous marier avec de pareils intrigans!.. qui m'ont enlevé une fourniture de drap garance, pour laquelle j'ai fait deux voyages à Paris!

GEORGETTE. Qu'est-ce que ça vous fait, mon oncle? vous êtes si riche...

CORNU. Ça m'avance beaucoup!.. J'ai obtenu une médaille à la dernière exposition, je suis capitaine-rapporteur du conseil de discipline, et je n'ai pas encore la croix d'honneur, mademoiselle!

GEORGETTE. Ce n'est pas en faisant le malheur de Jacinthe que vous l'obtiendrez! ..

CORNU. Peut-être que si fait, mademoiselle ma nièce!... M. Carbonnet est très-répandu à Paris... il a été invité, en 1831, aux bals de la cour, et il y a fait d'excellentes connaissances!..

AIR *du Baiser au porteur.*

Il est fameux dans sa partie,
Industriel des grands salons,
Il couvre l'aristoctraie
De broderie et de galons,
Et fait payer cher ses façons.
Près d'un ministre qu'il habille,
Ce tailleur est bon courtisan,
Et par lui de fil en aiguille
Je peux m'accrocher au ruban!
Oui, par lui, de fil en aiguille,
On doit m'accrocher au ruban.

JACINTHE. C'est-à-dire que vous me mariez par ambition?..

CORNU. Et puis, parce que j'ai M. Ernest Ribou en horreur!

GEORGETTE. Mais qu'est-ce qu'il a fait?

CORNU. Ce qu'il a fait?... il a manqué trois gardes!.. Je l'ai fait condamner à cinq jours, en vertu de l'article 82, section 8, paragraphe premier, et le misérable a la bassesse de refuser d'aller en prison?

JACINTHE. Mais, dam! mon oncle, mettez-vous à sa place!...

CORNU. Qu'on ne m'en parle plus! un homme qui est capable de ne pas monter sa garde est capable de tout!.. c'est mon caractère!.. Je retourne au conseil de discipline, où d'autres condamnations m'attendent avec impatience; je passerai à la poste, pour savoir si M. Carbonnet est arrivé... qu'on se prépare ici à le recevoir avec aménité.

AIR : *Qu'voulez-vous qu' j'y fasse.*

Ce tailleur est à mon gré,
Donc il doit vous plaire;
Je veux qu'il soit adoré,
C'est mon caractère.

GEORGETTE *et* JACINTHE.

Il veut qu'il soit adoré!

CORNU.

C'est mon caractère.

SCENE VIII.

JACINTHE, GEORGETTE.

GEORGETTE. En voilà un oncle entêté!.. Je ne sais plus à présent comment nous allons faire!.

JACINTHE. Et pas de nouvelles de mon frère!..

GEORGETTE. Rien de M. Ernest! Il faut pourtant que tu te maries avec lui pour qu'on songe enfin à moi!..

JACINTHE. Tu n'as que seize ans!..

GEORGETTE. Ce n'est pas ça qui fera peur à un homme.

JACINTHE. Mais tu n'aimes personne!

GEORGETTE. Oh! quand je voudrai m'y mettre sérieusement!... et puis, qu'est-ce que ça me fait! je prendrai celui qu'on me donnera, ça ne sera pas si difficile à trouver.

AIR : *Te souviens-tu, Marie.*

L'amour viendra bien vite,
Dans mon cœur ingénu...

JACINTHE.

Et s'il te rend visite
Il sera bien reçu.

GEORGETTE.

Toi, ta flamme secrète
Te fait pleurer le soir,
L'amant qui t'inquiète
Te met au désespoir!...
Moi, ce que je regrette
C'est de n'en pas avoir. (*bis.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, PHYLOGÈNE, *sortant du café, une lettre à la main.*

PHYLOGÈNE. Me v'là revenu, mademoiselle, c'est une lettre qui vous demande.

GEORGETTE. Ah!... (*A Jacinthe.*) C'est l'homme que j'ai trouvé ici, et dont je t'ai parlé.

JACINTHE. Vous avez donc vu M. Ernest, mon ami?

PHYLOGÈNE. Je le quitte censément à la minute.

GEORGETTE. Eh bien! que vous a-t-il dit?

PHYLOGÈNE, *lui donnant la lettre.* Découpez ce poulet, et vous verrez ce qu'il y a dedans.

JACINTHE, *qui prend la lettre.* C'est bien! (*Elle l'ouvre et la lit.*) « O ma bien-aimée! » je me trouve dans une situation si in- » vraisemblable, que je suis forcé de m'en- » velopper dans les voiles du mystère, » jusqu'à ce que papa, à qui je viens d'é- » crire aussi, m'ait pardonné une chose » que je vous dirai plus tard. En ce mo- » ment, ma position est affreuse... »

PHYLOGÈNE, *à part.* Il mange un biffteck aux pommes de terre!

JACINTHE, *continuant.* « Je m'abreuve » d'amertume... »

PHYLOGÈNE, *à part.* Il boit du vin de Bordeaux à plein gobelet!

JACINTHE, *continuant.* « Mais, pour sor- » tir tout d'un coup de perplexité, j'ai » imaginé un projet effrayant que mon » confident vous expliquera. » Oh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

PHYLOGÈNE. Une farce atroce que je lui ai mise en tête, pour plonger le père de l'enfant dans une inquiétude momentanée et dévorante...

GEORGETTE. Et que voulez-vous donc faire?

PHYLOGÈNE. Voilà : si, d'ici à deux heures, le papa Ribou n'a pas répondu, mais je dis comme il faut, à la lettre que nous venons de lui envoyer à la campagne, M. Ernest file ce soir à Paris, et se fait suicidé pour huit jours.

JACINTHE. Oh! je ne veux pas de cela! Mais c'est abominable d'avoir des idées pareilles!

GEORGETTE. Et puis, M. Carbonnet profitera de ce tems-là pour épouser ma sœur!...

PHYLOGÈNE. Laissez donc!.. nous avons encore deux heures à nous... et ça suffit pour lui donner des entorses, à votre Carbonnet!... Est-ce que je ne suis pas là pour le changer en cornichon, sans qu'il s'en doute, et lui faire voir trente-six briquets phosphoriques?...

JACINTHE. C'est égal, pour que M. Ernest m'abandonne ainsi, il faut qu'il ne m'aime guère!

PHYLOGÈNE. Au contraire, il a le feu dans le cœur pour vous!.. il n'y a qu'une chose qui lui manque, c'est du quibus!..

GEORGETTE *et* JACINTHE. Du quibus?..

PHYLOGÈNE. C'est un mot de Paris; ça veut dire des gros sous. Ce jeune homme est venu ici avec quarante-cinq francs, et il désirerait faire un emprunt pour avoir tout d'suite une vingtaine de napoléons.

JACINTHE. Je pourrais bien les lui procurer... mais je ne veux pas.

GEORGETTE. Ni moi non plus!

PHYLOGÈNE. Ah! ça, vous vous allumez donc toutes deux contre nous?... Encore un coup, je vous réitère que vous êtes dans l'aveuglement!... le plan est délicieux!...

JACINTHE.

AIR : *A soixante ans.*

C'est à mes yeux une insulte cruelle,
Quoi, me quitter pour s'enfuir à Paris!

GEORGETTE.

Quand on y va c'est pour être infidèle,
Les dames de notre pays
L'ont reproché cent fois à leurs maris.

PHYLOGÈNE.

Mais à Paris, à Berlin, comme à Lille,
Même à Moscou, je réponds de son cœur,
Vous n'savez pas son degré de chaleur!
Partout l'amour peut le rendre imbécille,
Mais il n'peut pas le rendre voltigeur!
Il n'est pas voltigeur,
Il n'sera pas voltigeur!

SCENE X.

LES MÊMES, CORNU, *paraissant au fond. Il écoute.*

CORNU, *à part.* Qu'est-ce qui parle de voltigeur?...

PHYLOGÈNE. Il dit qu'il vous chérit à perpétuité...

CORNU, *à part.* C'est un émissaire du petit Ribou!

PHYLOGÈNE. Qui se consume d'envie de vous revoir!...

CORNU, *s'avançant.* Eh bien! qu'il paraisse donc, cet impudent réfractaire; je le fais coffrer, moi!

PHYLOGÈNE, *surpris.* Qu'est-ce que c'est que c'te nouvelle balle?...

JACINTHE. Mon oncle!

PHYLOGÈNE, *à part, avec effroi.* Nom d'un petit bonhomme!...

CORNU. J'ai tout entendu, mesdemoiselles mes nièces!... Voilà donc comme vous obéissez à mes consignes?... Mais je somme l'individu ci-présent de me dévoiler ce dont il s'agit d'une manière catégorique... c'est mon caractère!...

PHYLOGÈNE, *à part.* Phylogène, c'est ici qu'il faut te développer en grand! (*Haut.*) Monsieur le bourgeois, excusez; mais vous me faites l'effet de manquer de jugement.

CORNU. J'en ai trois contre lui!...

PHYLOGÈNE. L'individu dont il est fait mention pour le quart-d'heure n'est point la chose que vous pourriez croire... Vous lui êtes aussi intime que vos respectables nièces.

CORNU. Intime!... intime!... je l'étais autrefois, jadis surtout!

PHYLOGÈNE. La demoiselle Jacinthe peut se mettre dans l'ame qu'elle n'a pas de plus vrai ami que cet homme-là.

JACINTHE, *bas à Georgette.* Il va tout découvrir!

PHYLOGÈNE. Et bien plus fort!... C'est que votre demoiselle est tenue de le chérir, malgré vous, malgré sa tante, son oncle, son parrain, sa marraine et M. le préfet!

CORNU. Ceci est un peu impudent, par exemple.

PHYLOGÈNE. Pourquoi impudent?.. c'est les lois de la nature qui le veut!..

CORNU. Quoi! tu soutiens?..

PHYLOGÈNE. Oui, je soutiens qu'il est ordonné à une sœur d'aimer... son frère!..

CORNU. Son frère?...

GEORGETTE, *à sa sœur.* Ce n'est pas si bête!

JACINTHE. Vous voyez bien, mon oncle!...

PHYLOGÈNE. Quoique vous pensiez donc que ça puisse t'être, monsieur Cornu?...

CORNU. J'avais une idée fugitive sur un autre objet... Mais tu connais donc mon neveu?...

PHYLOGÈNE. Puisque je suis avec lui garçon de recette dans les assurances maritimes...

GEORGETTE, *à part.* Oh! le menteur!

CORNU. Pourquoi ne vient-il pas me voir, ce cher Adolphe, et signer au contrat de sa sœur?...

PHYLOGÈNE, *à part.* Oh! une idée qui me dégringole des cieux! (*Haut.*) Il s'était mis en route avant-hier sur ce pied-là!..

CORNU. Eh bien?...

PHYLOGÈNE. Dans un carosse superbe, qui appartenait à la compagnie; mais il se trouve que la voiture des assurances n'était pas assurée : elle a claqué à vingt lieues d'ici...

CORNU. Claquée?

PHYLOGÈNE. C'est un mot de Paris qui veut dire casser...

CORNU. Quel fâcheux événement!.... claqué!

PHYLOGÈNE. M. Adolphe n'avait plus le sou pour continuer son voyage, et il m'a dit de venir vous trouver...

CORNU. Ah! je comprends très-bien à présent!...

JACINTHE, *bas à Phylogène.* Je devine votre projet?...

PHYLOGÈNE, *à Jacinthe.* Ne dites pas un seul mot ou j'éclate comme une bouteille de cidre. (*Haut.*) C'était ce que je racontais à ces demoiselles, quand vous êtes venu, monsieur Cornu.

CORNU, *lui donnant une bourse.* Tiens, mon garçon, voilà quinze napoléons, prends un bidet à la poste; dis à mon neveu de faire réparer sa voiture, et de venir en diligence... en toute diligence!...

PHYLOGÈNE. Le jeune homme sera fièrement joyeux; il va partir sitôt qu'il me verra, en bénissant la main paternelle d'un oncle qui le tire du pétrin oùs qu'il s'est fourré.

CORNU. Alors dépêche-toi de te rendre près de lui...

PHYLOGÈNE. Laissez faire... je suis un fameux coureur...

Air : *J'arrose*. (Revue de Paris.)

Je vole (*ter.*)
Et comme un pierrot je m'envole!
Je vole (*ter.*)
Toujours courant
Comme le vent!

(*Il disparaît par la coulisse à droite.*)

CORNU.

Et vous, en attendant qu'on dîne,
Venez, mes nièces, car je vais
De mon conseil de discipline
Vous faire copier les arrêts.

GEORGETTE, *à part*. Ce sera bien amusant.

ENSEMBLE.

JACINTHE *et* GEORGETTE.

C'est vraiment un drôle
De rôle
Que nous jouons, sur ma parole!
Et nous faisons comme à l'école,
Chaque soir
Un nouveau devoir.

CORNU.

Vous mettrez à jour mon contrôle,
En travaillant à tour de rôle;
C'est un plaisir, sur ma parole!
De pouvoir
Remplir ce devoir.

(*Ils rentrent tous les trois dans la maison.*

SCENE XI.

PHYLOGÈNE, *puis* ERNEST.

PHYLOGÈNE, *allongeant la tête près de la coulisse et rentrant en scène.*

Je vole, (*ter.*)
Et comme un pierrot je m'envole!

Et me v'là revenu!... mes vingt lieues sont toisées!... (*Il montre la bourse.*) Je tiens le magot!... Je peux appeler l'autre à présent pour lui remettre les fonds : c'est un emprunt qui le regarde, c'est son affaire! (*Il s'approche de la porte du café.*) Monsieur Ernest!...

ERNEST, *paraissant à la fenêtre du café. Il est en manches de chemise, et tient une queue de billard.* Qu'est-ce qu'il y a? me voici!...

PHYLOGÈNE. Que diable faites-vous donc là?...

ERNEST. Je joue au billard pour étourdir mes chagrins... J'ai trouvé des amis au café... nous buvons du punch comme des malheureux que je suis! Je bois à chaudes larmes, je pleure à plein verre.

PHYLOGÈNE. Pendant ce tems-là, moi, je m'ai procuré la somme voulue...

ERNEST. Bravo! il faut retenir deux places dans la diligence de nuit!...

PHYLOGÈNE. Ça suffit!

UNE VOIX DANS LA COULISSE. C'est bon!... j'aperçois la maison d'ici!

ERNEST, *regardant*. Attends, je vois quelqu'un qui vient là-bas... je m'éclipse!..

(Il disparaît.)

PHYLOGÈNE, *regardant*. Petite redingote... beau linge... chapeau pointu... les genoux en dedans... Je parie quinze sous que c'est le tailleur Carbonnet!... Restez toujours là, monsieur Ernest... tâchez de gagner la poule... pendant que je vas plumer le dindon.

SCENE XII.

PHYLOGÈNE, CARBONNET, *en grande toilette à la dernière mode.*

CARBONNET, *à la cantonnade*. Tomy!... tu m'attendras à l'auberge!

(*Il chante.*)

Qu'on est heureux de trouver, en voyage,
Une future avec beaucoup d'argent!

PHYLOGÈNE, *le regardant, et s'avançant près de lui.* Oh! c'est lui!.. c'est on ne peut pas plus lui!.. Salut, monsieur Carbonnet! enchanté d'être le premier à vous présenter ses civilités!

CARBONNET, *le regardant avec surprise et en le lorgnant*. Je ne les refuse pas, mon garçon; mais je vous dévisagerais pendant trente-six heures que je ne vous reconnaîtrais ni d'Eve ni d'Abel! (*Il rit.*) Ah! ah!.. Après ça, j'ai la vue basse... c'est pittoresque!...

PHYLOGÈNE. Comment! vous ne me remettez pas?.. c'est moi qui est *Lolo*, dit *le Parisien*, ouvrier boutonnier, rue du Cœur-Volant! j'ai porté chez vous des garnitures de boutons d'or plus de cent quatre-vingts fois!...

CARBONNET. Je ne m'en souviens pas plus que de la musique d'*Ali-Baba!*

PHYLOGÈNE. Et à Longchamps, quand vous caracolliez dans votre *tirbury!*.. vous ai-je-t-il vu des fois!.. que même un chacun disait : Oh! quel homme bien mis!... il plaît à tout le monde!... a-t-il l'air poli et pas farouche, non plus!...

CARBONNET. Je crois bien!

(*Il chante.*)

Il faut céder à mes lois,
Et comment s'en défendre?

PHYLOGÈNE. Tiens, c'est de Feydeau, ça!...

CARBONNET. J'y suis abonné!... je sais tout mon Feydeau par cœur!... (*Il le re-*

garde.) Il me semble, en effet, que votre figure ne m'est point étrangère?...

PHYLOGÈNE. Ce même jour de Longchamps, yia un bourgeois qui a proféré tout haut que vous étiez un ambassadeur déguisé, à cause de la distinction de votre physique et de vos gants jaunes.

CARBONNET. Définitivement, je vous reconnais tout-à-fait!...

PHYLOGÈNE. Je savais bien que nous finirerions par nous retrouver tous les deux!...

CARBONNET. Vous avez donc quitté la capitale pour venir travailler dans ces parages, mon ami?...

PHYLOGÈNE. Oui, je me suis jeté dans les draps... Mais ça me fait-il battre l'ame de joie de revoir un Parisien... un vrai Parisien?... et je dis qui en a l'enthousiasme!

(*Il chante.*)

On nous disait : Soyez esclaves,
Nous avons dit : Soyons soldats.

(*Il rit.*) Ah! ah! ah!.. vous comprenez?..

CARBONNET. Ah ça! je désirerais savoir...

PHYLOGÈNE. Dites-moi donc, l'arche de triomphe de l'Étoile est-elle rachevée?

CARBONNET. Pas encore...

PHYLOGÈNE. Napoléon est-il toujours sur la colonne?

CARBONNET. Sans doute!

PHYLOGÈNE. A la bonne heure, parce qu'autrement... je ne le souffrirais pas!... Savez-vous si la Madelaine...

CARBONNET. Mon bon ami, je ne suis pas venu précisément à Louviers pour répondre à vos questions; il faut que je me présente chez un M. Cornu, qui m'attend...

PHYLOGÈNE, *sérieux.* C'est ici que je vous arrête! je sais ce qui vous amène au logis : vous y accourez pour vous unir...

CARBONNET. C'est rigoureusement vrai!

(*Il chante.*)

O ma tendre amie!
Je vais donc te voir!

PHYLOGÈNE. Ne chantez pas; à votre place, je ne chanterais pas. Vous allez juger si je sais tendre la main à un compatriote... sitôt que vous aurez mis le pied dans ce local (*il montre la maison*), la carrière Montmartre sera sous vos pas!...

CARBONNET, *très-étonné.* Bah! .. quel conte de Robin-des-Bois faites-vous là?

PHYLOGÈNE. On vous a promis qu'on donnerait à Mlle Jacinthe des écus gros comme la montagne Sainte-Geneviève?

CARBONNET. Sans doute, et mon ardent amour compte particulièrement là-dessus pour éclater!

PHYLOGÈNE Eh bien! on veut vous entortiller... Le manufacturier vous mettra dans de beaux draps, si vous vous laissez faire!

CARBONNET. Cependant il m'a promis...

PHYLOGÈNE. Il cherche à se débarrasser de sa nièce, parce qu'il va se remarier...

CARBONNET. Lui! M. Cornu?... et avec qui?...

PHYLOGÈNE. Avec une grande demoiselle de trente-sept ans, Mlle Gobriot!...

CARBONNET. Je comprends... une tante Aurore!

PHYLOGÈNE. Qui a gagné des sommes conséquentes!...

CARBONNET. Dans quoi?...

PHYLOGÈNE. Dans la pêche de la morue!

CARBONNET. C'est une bonne partie! ..

PHYLOGÈNE, *à part.* En v'là un'pomme de canne!

CARBONNET. Et d'après ton opinion, c'est moi...

PHYLOGÈNE. Qu'on veut prendre dans l'épervier, comme des tas de goujons!...

CARBONNET. Un instant!... Je casserai les mailles et je passerai au travers!.. mais ma future, qu'est-ce qu'elle dit de tout ça?...

PHYLOGÈNE. Elle vous aime comme tout, sans vous connaître, elle vous attendait en se mourant d'impatience, car la petite jeunesse ne demande qu'à se faire épouser à tout prix; elle en est embêtante.

CARBONNET. Merci!... je ne jetterai pas aux pieds de cette ingénue de province une fortune distinguée, sans être bien sûr qu'elle peut m'en rendre la monnaie!...

PHYLOGÈNE. Et vous pas bête!... Au surplus toute la famille veut vous tondre, c'est des tas de farceurs, et à votre place, je filerais à Paris sans les voir.

CARBONNET. Du tout!.. je reste pour me moquer d'eux!

SCENE XIII.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant et allant vivement à Phylogène.*

AIR : *Je le tiens.* (Fille de Dominique.)

Le voilà, (*bis.*)
Ah! je tiens mon drôle!
Le voilà, (*bis.*)
Son épaule
Le paira.

PHYLOGÈNE, *le voyant.*

Diabl' ça peut finir très-mal!

CARBONNET, *à Phylogène.*

Quelle est cette figure?

PHYLOGÈNE, *de même.*

L'frère de vot' future.

CARBONNET.

Ça m'est bien égal!

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Le voilà, etc.

PHYLOGÈNE.

Le voilà, (*bis.*)
Ça n'est pas si drôle!
Le voilà, (*bis.*)
Mon épaule
Le paira.

ADOLPHE, *à Phylogène.* Si je te donnais une bonne correction pour m'avoir fait courir à la campagne, hein? qu'est-ce que tu dirais?...

PHYLOGÈNE. Je sais pas!...

ADOLPHE. Si je te tirais les oreilles?...

PHYLOGÈNE. Ça ne raccourcirait pas les vôtres, et ça donnerait à ce monsieur que v'là une vilaine idée de votre aimable caractère?...

ADOLPHE. Il faut donc souffrir qu'un coquin de ton espèce compromette ma sœur, en remettant ses billets doux au premier venu!...

CARBONNET. En effet, c'est un peu risqué pour une demoiselle!

ADOLPHE. Je veux connaître l'impertinent à qui cette lettre était adressée?...

CARBONNET, *bas à Phylogène.* Oui, ça sera comique!

PHYLOGÈNE. L'impertinent! l'impertinent!... vous avez bentôt baptisé un bourgeois honnête de ce nom-là, vous, monsieur Adolphe!

ADOLPHE. Je ne te demande pas de réflexions, mais le nom de l'individu?...

PHYLOGÈNE, *indiquant Carbonnet.* Perdine, c'est pas ben malin à deviner... le voici, devant vous!

CARBONNET, *à part.* Je m'en doutais!... pauvre innocente, va! elle m'offrait son cœur avant sa main!...

ADOLPHE, *s'approchant de Carbonnet.* Quoi! monsieur... vous êtes en correspondance amoureuse avec ma sœur?

CARBONNET, *avec fatuité.* Je suis sujet à ces choses-là, monsieur...

(*Il chante.*)

Les anguilles,
Les jeunes filles,
Moi, je prends tout dans mes filets!

ADOLPHE. Et vous croyez être aimé?

CARBONNET. Je parierais double contre simple... que... oui.

ADOLPHE. Ça me paraît fort!..

PHYLOGÈNE. Moi, ça me paraît juste, puisque c'est son prétendu...

ADOLPHE. Monsieur Carbonnet?..

CARBONNET, *saluant.* Artiste tailleur, rue de Provence, fournissant des habits moyennant deux cents francs de façon, et donnant toujours le drap par-dessus le marché!..

ADOLPHE. Eh! monsieur, il fallait parler plus tôt!

CARBONNET. Il ne fallait pas me questionner si tard.

ADOLPHE. Je ne vous cache pas, monsieur, que j'avais d'autres projets de mariage pour ma sœur; maisd'après la lettre qu'elle vous a écrite ce matin, je me range de l'avis de mon oncle et vous épouserez Jacinthe...

PHYLOGÈNE, *à part.* Oh! mais... c'est pas mon affaire, ça...

CARBONNET. Monsieur... j'aurai tout plein d'observations à faire là-dessus... il est nécessaire qu'une explication...

PHYLOGÈNE. Ah! je crois bien.... deux, trois explications?

ADOLPHE, *à Carbonnet.* Quelle explication, monsieur?.. la jeune fille n'est-elle pas séduite?

CARBONNET. Séduite... si vous voulez... je ne l'ai jamais vue, moi...

ADOLPHE. Il paraît que vous lui avez écrit de Paris, et cela revient au même.

PHYLOGÈNE, *bas à Carbonnet.* Voyez-vous comme le frère cherche à vous emblêmer...

CARBONNET, *bas à Phylogène.* Je vas lui dire tout ce que tu m'as raconté.

PHYLOGÈNE, *bas.* Oh! gardez-vous-en bien!

CARBONNET, *à Adolphe.* On ne se marie pas ainsi tout-à-coup, comme on se jette dans la rivière.

(*Il chante.*)

Conduis ta barque avec prudence...

PHYLOGÈNE, *bas à Adolphe.* Il tourne autour du pot!

CARBONNET, *à part.* On veut me mettre dedans!

ADOLPHE, *avec une colère froide.* Monsieur Carbonnet, auriez-vous quelque motif secret pour vous dédire?.. je crois deviner en vous cette perfide intention!

CARBONNET. Moi, monsieur, je crois deviner que vous êtes un farceur à double couture!

ADOLPHE. Mais vous m'insultez?

CARBONNET. Si ça vous fait cet effet-là?..

ADOLPHE. Je ne supporte pas une offense préméditée.

CARBONNET. Ni moi une mystification de famille!

ADOLPHE. Je ne vous comprends pas, monsieur; mais... dans une heure, je serai à votre auberge avec des épées et des pistolets...

PHYLOGÈNE, *à part*. Bon!.. voici la chose que je voulais!

CARBONNET. Monsieur, j'ai dans l'idée que vous ne me faites pas peur du tout!... qu'cst-ce que c'est donc que ce petit Comminges départemental!..

PHYLOGÈNE, *bas à Carbonnet*. Bien!... ne vous laissez pas molester!..

ADOLPHE. Nous saurons au juste ce que vous valez!..

PHYLOGÈNE, *bas à Adolphe*. Il ne vaut pas une pichenette!

CARBONNET. J'ai trois mois de salle chez Grisier, monsieur!

ADOLPHE. Cela vous sera nécessaire.

CARBONNET. Je vous montrerai que je sais manier le fer!

ADOLPHE. Je le crois.

ENSEMBLE.

AIR *de Wallace*.

Ah! je sais vous entendre!
N'ajoutez pas un mot,
Et pour mieux nous comprendre
Nous nous verrons bientôt.

CARBONNET.

Mais ce serait une belle équipée,
Si l'on mariait en effet
Ses filles au bout d'une épée,
Ses sœurs à coups de pistolet.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! je sais vous entendre, etc., etc.

(*Carbonnet sort en chantant*.)

Prenons d'abord l'air bien méchant.

SCÈNE XIV.

PHYLOGÈNE, ADOLPHE.

PHYLOGÈNE, *à part*. Et d'un de débarrassé! (*Haut*.) A présent que le v'là filé, n'y allez pas, monsieur, à son auberge.

ADOLPHE. Je dois venger l'affront qu'il fait à ma sœur...

PHYLOGÈNE. Mais g'nia pas d'affront!... car si vous voulez que je vous dise, la lettre n'était pas pour lui!..

ADOLPHE. Comment?.. en voilà bien d'une autre à présent, et pour qui donc?

PHYLOGÈNE. Pour mon bourgeois; je vous l'ai donnée par erreur, à la place d'un autre papier que j'ai perdu...

ADOLPHE. Ah! c'était pour ton bourgeois!.. il est curieux celui-là?.. ainsi ma sœur adresse des épîtres amoureuses à mon oncle?...

PHYLOGÈNE. De quoi! de quoi! votre oncle?..

ADOLPHE. Ne m'as-tu pas déclaré ici-même, quand je t'ai rencontré, que tu travaillais chez M. Cornu?

PHYLOGÈNE, *à part*. C'est ma foi vrai!.. je l'avais oublié, moi! (*Haut*.) Et vous avez cru ça bonnassement?.. en voilà une rapide, par exemple!.. dire qu'un imbécille de mon arcabit a pu mixtifier un malin de votre classe!.. J'en suis tout honteux!..

ADOLPHE. Mais enfin...

PHYLOGÈNE. Vous fâchez pas!... je vas vous devider la fusée: apprenez donc que tout ce qui s'est fait, depuis ce matin, c'est des intrigues pour marier votre sœur avec M. Ernest Ribou, vu qu'ils sont amoureux ensemble, comme une paire de pigeons.

ADOLPHE. Ernest Ribou? oh! mon Dieu! cela s'explique maintenant!... si je l'avais su tout de suite!... Ernest est mon ami, mon camarade de collége, et je le seconderai!...

PHYLOGÈNE. Fameux!...

ADOLPHE. Où est-il ce cher Ernest?

PHYLOGÈNE. Je le tiens caché quelque part...

ADOLPHE. Ne puis-je le voir?...

PHYLOGÈNE. Non, mais je le fournirai quand il en sera tems...

ADOLPHE. Ah ça! te moques-tu encore de moi?

PHYLOGÈNE. Moi, monsieur, j'en suis incapable.

ADOLPHE. Je me défie de toi plus que jamais!

PHYLOGÈNE. Par exemple, si on peut dire!... Au reste, monsieur, voici vos deux sœurs; elles me serviront de répondans.

SCENE XV.

LES MÊMES, JACINTHE, GEORGETTE.

(Elles courent dans les bras d'Adolphe.)

JACINTHE. C'est toi!... mon frère!...

ADOLPHE, *les embrassant*. Oui, me voilà enfin près de vous!

GEORGETTE. Nous t'attendions depuis bien long-tems!

ADOLPHE. Je sais tous les obstacles qui s'opposent au bonheur de Jacinthe, et j'aiderai sans doute à les faire disparaître. Mais dis-moi d'abord qui est cet ouvrier?

GEORGETTE. Oh! c'est un homme précieux.

PHYLOGÈNE, *à Jacinthe*. A vous, l'aînée

JACINTHE. Qui nous a rendu des services importans...

PHYLOGÈNE, *à Georgette*. A vous, la petite.

GEORGETTE. Il mérite toute notre confiance, car il est dans la confidence intime de M. Esnest Ribou...

PHYLOGÈNE. Eh ben! suis-je un trompeur, un rien du tout, à présent?

ADOLPHE. Oh! c'est différent!

PHYLOGÈNE. V'là pourtant comme on juge les gens, sur la pelure?...

ADOLPHE. Que signifie?...

PHYLOGÈNE. C'est un mot de Paris qui veut dire redingote.

ADOLPHE. Maintenant, il ne me reste plus qu'à parler à mon oncle...

JACINTHE. Il nous suit...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CORNU, *paraissant à la porte et s'arrêtant avec surprise*.

CORNU. Oh! voilà qui est particulier!.. c'est mon neveu Adolphe!

ADOLPHE. Rien n'est moins surprenant, mon cher oncle...

CORNU. Et ton accident à vingt lieues d'ici?

PHYLOGÈNE, *à part, avec effroi*. Ah! j'y songeais plus! les quinze Napoléons?...

ADOLPHE. Quel accident?...

PHYLOGÈNE, *à part*. Mille millions de pommes de terre frites, me v'là cuit!

CORNU. Eh bien! la voiture cassée?...

PHYLOGÈNE, *prenant la parole avec aplomb*. Je m'en vas vous expliquer ça, monsieur... c'est que mon maître... (*Bas à Adolphe.*) Dites que je suis votre domestique. (*Haut.*) Mon maître, que j'ai rencontré à quelques lieues d'ici se mangeait les sens d'impatience de revoir toute la petite famille...

ADOLPHE, *bas à Phylogène*. Ah ça! quelle diable d'histoire? ..

PHYLOGÈNE, *bas à Adolphe*. Appuyez! appuyez! c'est un plan! (*Haut.*) Dès lors, il a laissé son carrosse pour s'embarquer dans une patache, afin de revenir plus tôt dans votre sein; n'est-ce pas, mademoiselle, que tout ça est la pure vérité?...

JACINTHE. On doit le croire.

GEORGETTE. Puisque vous l'affirmez.

ADOLPHE, *bas à Phylogène*. Je n'y suis plus du tout.

PHYLOGÈNE, *bas à Adolphe*. C'est ce qu'il faut!... Tenez, prenez ça, c'est votre bien!

(Il lui glisse la bourse dans la main.)

CORNU, *à Phylogène*. Mais qu'as-tu donc fait de la bourse que je t'ai remise tantôt?

PHYLOGÈNE, *tranquillement*. Eh bien! je l'ai donnée à monsieur.

(Il indique Adolphe.)

ADOLPHE, *montrant la bourse*. C'est sans doute celle-là?... mon oncle, je me hâte de vous la rendre.

CORNU Du tout!... je la laisse à ce brave garçon, ce n'est pas trop pour les vingt lieues qu'il a faites à pied, ce matin.

PHYLOGÈNE, *prenant la bourse*. A moi, tout ceci!.. Ah! monsieur Cornu.. je vous bénis! je vous accorde ma vénération! je vous respecte comme mon père!

CORNU. Je suis très-généreux... c'est mon caractère!

PHYLOGÈNE, *montrant la bourse*. En v'là une tirelire!

ADOLPHE. Maintenant, mon oncle, revenons à M. Carbonnet, j'ai causé avec lui, c'est un sot; et mon ami Ernest Ribou est le meilleur parti qui convienne à ma sœur...

JACINTHE. Voilà ce que nous ne cessons de dire à mon oncle...

CORNU. Il y a des obstacles insurmontables!

PHYLOGÈNE. Prenez garde, monsieur Cornu, le jeune Ernest n'y va pas de main morte, il est dans la passe de s'arracher la vie pour le reste de ses jours, si vous ne voulez pas qu'il épouse votre nièce pour devenir votre gendre.

CORNU, *avec effroi*. Quoi!... il se pourrait!...

ADOLPHE. Mon oncle, vous n'êtes pas méchant?...

CORNU. Non!.. ce n'est pas mon caractère!

GEORGETTE. Et pourtant, vous voyez où vous pouvez conduire M. Ernest?

PHYLOGÈNE. Dans ce moment ici, il est peut-être en train de se faire passer le goût des bonnes choses!

SCENE XVII.

LES MÊMES, ERNEST, *sortant du café, il tient une lettre*.

ERNEST, *avec la plus grande joie*. Victoire! victoire! je renais à la vie!.. je suis sauvé!.. Bonjour, monsieur Cornu!.. bonjour, mon ami Adolphe!.. il faut absolument que je t'embrasse!

(Il se trompe et va embrasser Jacinthe.)

CORNU, *le prenant par le bras*. Un instant, monsieur! Que se passe-t-il donc en vous?..

ADOLPHE. Es-tu devenu fou?..

ERNEST. C'est la joie qui me bouleverse!.. Papa est désarmé!.. voilà sa réponse! il me pardonne tout, il offre à M. Cornu des sommes colossales et la moitié de la fourniture de draps, s'il veut me donner ma Jacinthe!..

CORNU. Mais les injures que votre père m'a adressées?..

ERNEST. Il vous les pardonne aussi!..

CORNU. Ceci mérite réflexion... et si vous consentiez à faire vos trois jours de prison...

ERNEST. J'y consens!. j'en ferai quinze... avec ma femme.

ADOLPHE. Parbleu! il y a long-tems que nous en serions là, si cet homme ne s'en était pas mêlé... (Il indique Phylogène.)

PHYLOGÈNE. Merci de l'acharnement!

ERNEST. N'en dis pas de mal, il m'a rendu de fameux services, et M. Cornu peut se vanter d'avoir en lui un ouvrier d'une fière intelligence!

CORNU. Il n'est pas de ma maison; c'est le domestique de mon neveu.

ADOLPHE. Pardon, mon oncle, c'est celui d'Ernest Ribou.

ERNEST. Moi?... je ne le connais pas du tout.

PHYLOGÈNE, *à part.* O misère! v'là mon voile qui se déchire!.. ça craque!..

ERNEST. Mademoiselle Jacinthe nous dira peut-être ce qu'il est!

JACINTHE. Je ne le sais pas plus que vous; demandez-le à ma sœur Georgette?

GEORGETTE. Je ne l'avais jamais vu avant ce matin.

ADOLPHE. Ah ça! malheureux, tu n'es donc connu de personne?

PHYLOGÈNE, *à part.* Je suis coulé!... on va me reprendre mes pauvres gros sous!

CORNU. Voyons, réponds-nous? ou je te fais incarcérer comme une créature sans domicile et sans aveu!..

PHYLOGÈNE. Qu'est-ce que vous dites de sans aveu?.. Je puis établir que je tiens à la société, à preuve que j'appartiens...

TOUS. A qui?

PHYLOGÈNE. A M. Carbonnet!

TOUS. Carbonnet?...

PHYLOGÈNE. Il m'avait envoyé ici d'avance, en *catimini*, pour prendre des renseignemens sur vos demoiselles et sur vos biens... J'étais son hémisphère secret!

CORNU. Par exemple!

ADOLPHE. Ah! M. Carbonnet nous avait adressé un espion!.. Cela est trop impertinent; aussi je vais de ce pas...

PHYLOGÈNE, *l'arrêtant.* C'est pas la peine. je suis sûr qu'il est parti...

SCENE XVIII.

LES MÊMES, CARBONNET.

CARBONNET, *accourant avec colère, et saisissant Phylogène à la gorge.* Infâme imposteur! je te tiens! et tu ne m'échapperas pas! Eh bien! Mlle Gobriot? la pêche de la morue?...

PHYLOGÈNE, *tremblant.* Le tailleur?... oh! les jambes me manquent!.. je sens que je m'écroule!...

ADOLPHE. Monsieur, j'allais vous trouver....

CARBONNET. C'est inutile, monsieur; c'est sur lui que ma colère va retomber.

ERNEST, *à Carbonnet.* Monsieur, ne le frappez pas, ou vous aurez affaire à mon ami Adolphe.

CORNU. D'ailleurs, puisqu'il est à vos gages, il fallait le payer plus cher!..

CARBONNET. Qu'appelez-vous à mes gages? je ne l'ai jamais ni vu ni connu!

CORNU. Ni vu ni connu.... ça s'embrouille...mesdemoiselles mes nièces, allez me requérir huit hommes et un caporal, et qu'on le conduise au poste.

PHYLOGÈNE, *s'approchant de Cornu, avec un air abattu.* Ah! monsieur, ne me faites pas avoir de la peine!... je vas rendre l'argent!.. (*présentant la bourse*) Tenez, vous trouverez tout dans la bourse : les cent sous de la petite demoiselle, les dix francs de M. Adolphe, les trois pièces de M. Ernest, et vos quinze napoléons... rien n'y manque, que deux petits verres de cassis que j'ai bus à votre santé...

CORNU. Cela ne suffit pas.

PHYLOGÈNE. Si j'avais su, j'en aurais bu davantage.

CORNU. Il faut absolument que tu nous dises qui tu es...

PHYLOGÈNE. J'aime mieux m'en aller. (Il fait un mouvement pour s'échapper.)

ADOLPHE, *le retenant.* Du tout... du tout... Que venais-tu faire ici?

PHYLOGÈNE. Eh bien!.. puisque je suis culbuté par le malheur, je vais me dévoiler!... Je vous ai fait voir des couleurs à tous!.. Vous voulez savoir ma naissance?.. désolé, mais j'en ai pas : je suis bâtard de père et de mère; j'ai été récolté aux Enfans-Trouvés dans le printems..... Ce que je venais faire ici?... j'en sais rien du tout. On m'a renvoyé, sans livret, d'une filature de Rouen, avant-z'hier, par une injustice de mon scélérat de bourgeois; je

m'enfuyais à Paris, à pied, comme une cigale; votre demoiselle m'a vu à votre porte, elle m'a pris pour un autre, et m'a défilé tout plein d'histoires, dont j'ai voulu profiter pour gagner un peu de vaisselle de poche; pour lors, M. Ernest m'est tombé sur les bras, et m'a appris qu'il était dévoré par Cupidon.

CORNU, *surpris*. Cupidon?..

PHYLOGÈNE. Ça m'a retourné de fond en comble, j'ai été agoni par les équiproquo, les événemens m'ont mis en mille miettes, je me suis fait intrigant à mort!... J'ai travaillé pour l'amant contre le tailleur; enfin, j'ai si bien embrouillé les affaires, que le tailleur reste pour la façon, et que les deux pastoureaux vont se marier. Voilà, messieurs, de quoi je suis fautif!... A présent, mettez-moi dans toute espèce de cachots; je ne me repens pas de ce que j'ai fait; car si j'ai-t-été ici un vrai blagueur, je n'ai jamais-t-été un floueur.

CORNU. Qu'entendez-vous par ces paroles?

PHYLOGÈNE. C'est deux mots de Paris qui veulent dire toutes sortes de choses.

ERNEST. Moi, mon garçon, je te pardonne, et tu ne me quitteras plus. (*A Jacinthe.*) Je lui ferai faire mes trois jours de prison.

CORNU Ma foi! je ne vois pas ce qu'on pourrait dire à ça. Garde tout ce que tu as reçu, c'est mon caractère!... (*A Carbonnet.*) Monsieur Carbonnet, il me reste une seconde nièce.

GEORGETTE. Une toute petite.

CARBONNET. Nous en reparlerons, monsieur Cornu!...

PHYLOGÈNE. Ainsi, moi, me v'là pardonné, et je reviens sur l'eau, tout florissant de richesses! Ceci prouve bien que les ceux qui font du dévoûment pour tout le monde, sont toujours sûrs de faire fortune.

CHOEUR FINAL.

AIR *du chœur final de Madelon Friquet.*

Plus de soucis,
Le hasard nous a tous réunis;
Heureux amis,
Pour jamais soyons unis.

GEORGETTE, *au public.*

AIR : *Je vais revoir ma Normandie.*

Notre ouvrier m'a fait comprendre
Qu'il serait tout-à-fait sauvé,
Si vous pouviez tous vous entendre
Pour adopter l'enfant trouvé :
Vous plaire est tout ce qu'il désire.

PHYLOGÈNE, *s'avançant.*

Un coup d'battoir pourrait l'soutenir...
C'est un mot d'Paris, qui veut dire } (*bis*
Que Dieu nous fit des mains pour applaudir. }

CHOEUR.

Plus de soucis, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

DON JUAN DE MARANA.

OU

LA CHUTE D'UN ANGE,

MYSTÈRE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX,

Par M. Alexandre Dumas,

MUSIQUE DE M. PICCINI, DÉCORS DE MM. CICERI, NOLAU, DEVOIR ET POURCHET,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 AVRIL 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BON ANGE	Mlle Ida.	GOMÈS	M. Marchand.
SOEUR MARTHE		HUSSEIN	M. Eugène.
DON JUAN	M. Bocage.	UN VALET	M. Ernest.
DON JOSÈS	M. Delafosse.	UN PAGE	M. Jules.
DOM MORTÈS	M. Hérét.	L'ANGE DU JUGEMENT	M. Dupuis.
DON CHRISTOVAL	M. Emile.	TÉRÉSINA	Mme Adolphe.
DON MANOEL	M. Charles C.	INES	Mme Moralès.
DON SANDOVAL	M. Chilly.	VITTORIA	Mlle Georges cad.
DON PEDRO	M. Tournan.	PAQUITA	Mme Astruc.
DON HENRIQUEZ	M. Alfred.	CAROLINA	Mme Isabelle.
DON FADRIQUE	M. Albert.	JUANA	Mme Cordier.
DOM SANCHES	M. Auguste.	SOEUR URSULE	Mme Aimé.
LE MAUVAIS ANGE	M. Mélingue.	UN ANGE	M. Lequien.
LE COMTE DE MARANA	M. Durocher.	La Vierge.	
LE SENECHAL	M. Vissot.		

S'adresser pour la musique à M. Piccini, au théâtre.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu ; le bon Ange est debout près de lui, le glaive à la main et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

O toi, que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde !..
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter et que, pour châtiment,
Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours ;
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé.
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière !...
Donc je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,
Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie,
De soulever ton pied de mon sein condamné ;
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné !..

LE BON ANGE.

C'est une volonté plus forte que la nôtre
Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
Et nous en subirons les ordres absolus,
Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus

Or, je ne sais quel temps doit durer ton martyre,
Mais voilà ce que Dieu me permet de te dire :
Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
Tige des Marana, dont l'illustre famille
Est, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
Saint Pierre le reçut et le ramena vers Dieu
Qui, lui tendant les bras, lui dit: «Comme un archange,
» Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange;
» Vous pouvez de son sort disposer aujourd'hui,
» Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »
A cette grande voix, le pieux solitaire
Tomba les deux genoux et le visage en terre,
Puis, ayant adoré l'Eternel, répondit :
» Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
»Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
» Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
» Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter,
» Combien le cœur de l'homme est faible à résister;
»Et je voudrais sauver à ma race future
» Les éternels combats de l'humaine nature,
» Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
» Il en naisse un, enfin, d'esprit si dissolu,
» Que sans être poussé par Satan vers l'abîme,
» De son propre penchant il commette un grand crime.
» Or, (ajouta don Juan), Seigneur, pour que cela
» S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
» (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre,
» Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
Dieu dit : «Il sera fait comme vous le voulez.»
Et se tournant vers moi, Dieu dit encore : «Allez. »
Alors je descendis de la voûte éternelle,
Et depuis ce moment, céleste sentinelle,
J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
Il faut qu'obéissant au décret éternel,
Un des fils de don Juan devienne criminel.
Maudit! sois donc encore patient au supplice,
Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Ah! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,
Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.
Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova!
Et tant que le Seigneur te dira d'aller, va!
La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
Ah! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
Dont la main sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :
Eh bien! il a céans un fils qui, je l'espère,
Est né pour délier ce que lia son père;
Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
S'accomplira. (*Éclats de rire dans le fond.*)

LE BON ANGE.

Silence!

LE MAUVAIS ANGE.

A moi don Juan!... à moi!...
(*Éclats de rire dans le fond.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, DON CHRISTOVAL, DON MANOEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA.

La porte du fond s'ouvre; on apperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumières; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se lèvent de table; deux nègres vêtus en pages entrent en portant des flambeaux, la scène s'éclaire.

DON JUAN, *à Christoval, qui reste en arrière un verre à la main.* Allons, Christoval, assez de xérès et de porto comme cela! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaces et les sorbets! (*Tendant les bras.*) A moi, Carolina!

CAROLINA, *passant son bras autour du cou de don Juan.* Me voilà, monseigneur!...

CHRISTOVAL, *vidant son verre.* Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves?

CAROLINA. Il ne m'enlève pas, je te quitte.

CHRISTOVAL. Et pourquoi me quittes-tu, infidèle?

CAROLINA. Parce que depuis trois jours que nous nous connaissons, il y en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

MANOEL. Plains-toi encore de la fausseté des femmes, Christoval!

CHRISTOVAL! Cela tombe admirablement, car pendant le dîner je me suis fiancé à la Juana.

MANOEL. M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne?...

JUANA. Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre Christoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

MANOEL. Très-bien! alors, à moi la Vittoria!

VITTORIA, *adossée au piédestal, et repoussant Manoel.* Non pas, monseigneur! j'aime don Juan et pas un autre.

DON JUAN, *se levant et allant à Vittoria.* Oh! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(Il porte la main à sa chaîne d'or.)

VITTORIA, *l'arrêtant.* Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN. Qu'en veux-tu faire?

VITTORIA. Que t'importe?

DON JUAN. Prends, ma jalouse.

(Vittoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.)

CAROLINA. Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer?

DON JUAN. Je lui donnerai (*se couchant à ses pieds*) une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA. Tu es magnifique, seigneur don Juan, mais je serai encore plus généreuse que toi... (*L'embrassant au front.*) Je

ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN. Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA. Mais comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un château. Combien en as-tu?

DON MANOEL. Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN. Non, seulement ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA. C'est égal, je te prête dessus. (*Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.*) L'infant deviendra roi.

DON JUAN, *l'embrassant.* C'est chose dite, j'emprunte.

CHRISTOVAL. Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don Josès.

DON JUAN, *négligemment.* Qu'est-ce que don Josès?

DON MANOEL. Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN. Ah! oui! Eh bien! si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé.

JUANA. Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

DON JUAN. Tiens, ne m'en parle pas, Juana: tu as peut-être entendu dire qu'il y a un Père Éternel au ciel, n'est-ce pas? Eh bien! je crois, Dieu me pardonne! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, *levant la portière de la chambre à gauche du spectateur.* Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

(Silence d'un instant.)

DON JUAN, *se soulevant.* Et il m'envoie chercher?

LE DOMESTIQUE, *traversant la scène.* Non, il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister; il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

CHISTOVAL, *se levant.* Adieu, don Juan, nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA. Adieu, don Juan, tu es un impie, et tu perdrais l'ame d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA. Adieu, don Juan, j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN. Surtout si nous faisons pénitence ensemble, prenons jour.

CAROLINA. Jamais!

DON JUAN. Alors, je t'attendrai de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc.

CAROLINA, *souriant.* J'y serai.

DON JUAN. Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien?

VITTORIA. Si fait, je te dis que tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime; et je te dis encore que si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN. Adieu, ma charmante. (*A ses pages.*) Éclairez!

SCENE III.

LE BON *et* LE MAUVAS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN. Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfans avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité: mes pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent cette nuit mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous!... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour entrer dans la chambre de mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan; il ne s'agit plus ici de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes: tu as affaire à un prêtre, parle-lui le sainte langue de l'Église!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOM MORTES.

DON JUAN. Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS. C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN. Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait demander...

DOM MORTÈS. Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN. Tous deux, mon père, tous deux: la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à celui qui va mourir. N'avez-vous pas quelque minutes à me consacrer, mon père?

DOM MORTÈS. Parlez, monseigneur.

DON JUAN. Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse?

DOM MORTÈS. J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque.

DON JUAN. Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS. Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JUAN. Mais en même tems fougueux et passionné.

DOM MORTÈS. Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN. Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS. Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DOM JUAN. Certes ; mais il n'a pas toujours suivi les commandemens de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS. Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN. Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS. Lequel?

DON JUAN. Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'il a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don Josès, comme je m'appelle don Juan?

DOM MORTÈS. Je le sais.

DON JUAN. Eh bien! mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son ame; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DOM MORTÈS. Eh! pourquoi?

DON JUAN. Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvens, comme je le ferais, moi... En orgies avec de jeunes étudians, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques-de-Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar, comme je le ferais, moi. Enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourans, comme je le ferais encore, moi.... Comprenez-vous, mon père?...

DOM MORTÈS. Oui, oui, monseigneur... Cependant, je crois que si don Josès était à votre place....

DON JUAN. Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est? à Séville en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs, tandis que son père bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort.... Et que fait-il à Séville?.. Il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Térésina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour prier et pleurer avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche; car, si au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême!.. il allait, ce qui est possible, l'égitimer ce bâtard... Il ne faut pour cela qu'un parchemin, des lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France!...

DOM MORTÈS. Rassurez-vous, monseigneur, car je sais dans ce cas quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN. Il vous les a dites... oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmédo ou d'Aranda, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédis de rente? puis encore peut-être qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler Don? c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée... Oh! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père!... oh! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana, et qui dit : Ceci est à moi, don Josès! cela est à toi, don Juan!...

DOM MORTÈS. J'espère que don Josès arrivera à tems pour que votre noble père règle, de son vivant, ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN. Oh! pour cela, vous vous trompez... Non!... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'abandon, si je n'étais pas là, moi.... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTÈS. Eh bien! moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messager qui la porte.

DON JUAN, *furieux*. Tu as écrit à don

Josès, prêtre!... et qui t'a permis de le faire?

DOM MORTÈS. Celui qui en avait le droit... votre père.

DON JUAN. Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue!... Ah! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!... Eh bien! donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre? je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don Josès pour mon frère... et cela, non pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non point parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont je m'inquiète fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noble figure par les Espagnes... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux, qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race, est descendu vivant en enfer, y a soupé avec un commandeur qu'il avait tué après avoir déshonoré sa fille, que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, comme le roi Charles-Quint de celle du roi François Ier!... et que je veux la surpasser, entends-tu? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don Josès, pour Dieu ou pour Satan, à ton choix; mais n'oublie pas que je suis là, et que je ne perds pas une parole, pas un geste, pas un signe... et que, selon ce que tu feras, je ferai.

DOM MORTÈS, *entrant dans la chambre.* Dieu prenne pitié de vous, monseigneur!

DON JUAN. Priez pour vous-même, mon père.

SCENE V.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN. Allons, la lutte est engagée... il faut la soutenir : le prix est magnifique, don Juan. Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine, car je m'entends mieux à me servir de l'épée que du poignard. (*Soulevant la tapisserie.*) Ah! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et pas autre chose, je te le conseille... Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume?... Ah! tu tires un parchemin de ta poitrine, ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter... Ah! ah! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace... chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas? Une seconde encore, et il ne me restera rien... Il va signer... il... Prêtre maudit!.. (*Il s'élance dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri; au même instant le Bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains, tandis que le Mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant; lorsque tous deux sont disparus, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.*) Il était tems! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard. (*Allant à une fenêtre qui domine un précipice.*) Personne ne l'a vu sortir, mon père s'est évanoui... et quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale!.. Allons. (*Mettant le parchemin dans sa poitrine.*) Je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte! (*Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du Bon et du Mauvais Ange n'est plus là.*) Ah! disparu! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien! le crime est commis, le mauvais ange est libre. (*Croisant les bras et regardant le ciel.*) Après?

LE COMTE, *appelant dans la chambre à côté.* Don Juan!

DON JUAN. J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe : c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me sens-je malgré moi tout prêt à lui obéir? ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant : Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. (*Il s'approche comme malgré lui.*) Préjugés de l'enfance, qui s'enraci-

nent au cœur de l'homme!.. chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!. Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix? Don Juan, don Juan! Poitrine de lion où bat un cœur de femme... obéis!

LE COMTE. Don Juan!

DON JUAN, *soulevant la tapisserie.* Me voilà, mon père...

(Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé : c'est celle de don Josès.)

DON JOSÈS, *dans l'antichambre.* Don Juan!

DON JUAN, *laissant retomber la portière.* C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie!.. Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan!

(Il revient tranquillement en scène.)

SCENE VI.

DON JOSÈS, DON JUAN.

DON JOSÈS, *s'élançant en scène.* Don Juan! don Juan! est-il encore tems? verrai-je encore mon père?

DON JUAN, *mettant le doigt sur sa bouche.* Silence, frère!... il dort!..

DON JOSÈS, *se jetant au cou de don Juan.* Que je t'embrasse pour cette bonne nouvel e, frère! Comprends-tu? sans cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse; il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits soit restée éternellement en ma mémoire... Oh! cela n'était pas possible! Dieu n'a pas voulu que cela fût... Laisse-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh! mon père, mon père, mon digne père!..

(Il pleure.)

DON JUAN, *lui jetant un bras autour du cou.* Pauvre Josès! et tu as quitté ainsi Séville, tes amours enchantées, ta belle Térésina?

DON JOSÈS. Tais-toi, don Juan, tais-toi, ne parle pas des amours du fils pendant l'agonie du père... Si j'ai quitté Térésina! oh! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon ame vînt plus vite! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre bien? t'a-t-il parlé de moi? s'est-il souvenu de Josès?

DON JUAN. Oui, frère, nous avons souvent parlé de toi ensemble, et tu disais donc que Térésina...

DON JOSÈS. Oh! frère! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Térésina, mon pauvre père! Si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige... Oh! j'aurais été heureux, trop heureux!...

DON JUAN. Et tu l'as abandonnée ainsi à Séville... seule et si loin de toi?

DON JOSÈS. Non, non!.. elle m'a accompagné jusqu'en Castille, je l'ai laissée dans notre château de Villa-Mayor; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE. Josès!

DON JOSÈS. N'ai-je pas entendu mon nom? mon père ne m'a-t-il pas appelé?

DON JUAN. Non, tu te trompes, oublieux; tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfans tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une ame errante et qui demande des prières?

DON JOSÈS. Oui, c'est vrai; mais moi seul tremblais...tu n'avais pas peur, toi, et tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN. Oui, et comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don Josès... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire... mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Térésina.

DON JOSÈS. Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces : il y a trois jours que je marche sans m'arrêter; il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris, mais si pendant ce tems mon père...

DON JUAN. Je te dis qu'il dort, viens..., viens.

LE COMTE, *d'une voix mourante.* Don Josès!

DON JOSÈS. Oh! cette fois, je ne me trompe pas; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix. Me voilà, père, me voilà,

DON JUAN, *le poussant.* Eh bien! va donc! maintenant je te permets de l'embrasser!

SCÈNE VII.

DON JUAN *seul d'abord, puis* LE BON ANGE, *puis* LE MAUVAIS.

DON JUAN. Plus rien, rien que les sanglots de mon frère, tout est fini! (*Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.*) Ah! (*mettant la main sur sa poitrine*) qui est-ce qui me parle là? qui me dit que j'ai mal fait? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi. (*On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.*) La conscience, elle est comme don Josès, elle arrive trop tard. (*Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lui répondant.*) Il n'est jamais trop tard pour se repentir, et la mort du prêtre.. (*Le bon Ange parle de nouveau.*) Une pénitence de toute la vie peut l'expier. (*Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.*) Et mon père qui m'appelait, et que j'ai laissé mourir sans lui répondre! (*Même jeu.*) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils, donc l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, *appuyé sur le dossier de son fauteuil.*

Oui, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être:
Ton père, en expirant, t'a fait souverain maître
De ses vassaux et de ses biens,
Tandis que don Josès, par un destin contraire,
Est pauvre... Allons, don Juan, tends les bras à ton frère,
Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, *sortant de terre et s'appuyant sur le dossier du fauteuil, du côté opposé.*

Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune:
C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
Depuis long-tems lasse tes yeux.
Etranger, de quel droit viendrait-il au partage?
Garde à toi seul, don Juan, ton immense héritage,
Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE.

Du moins, pour rétablir entre vous l'équilibre,
Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre;
Tu rempliras ainsi le désir paternel.
Et don Josès heureux, près de sa jeune femme,
Te dressera, don Juan, un autel dans son ame,
Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine?
Laisse aller don Josès où son destin le mène;
Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale;
Te devra le trésor de sa nuit virginale
Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE.

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues;
Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
Demandant au flot qui bruit
Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
Et quel est le secret des voluptés du monde
Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE.

Don Juan, c'est un trésor! crois-moi, l'Andalousie
Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie,
Avec un teint blanc et vermeil,
Avec de longs baisers, brûlans comme une flamme,
Et des regards ardens qui pénètrent dans l'ame
Comme deux rayons du soleil.

LE BON ANGE, *s'éloignant.*

Adieu! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
De cette vie un jour tu sauras le mensonge,
Et tu me chercheras d'un douloureux regard;
Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
Avec des sanglots et des larmes;
Mais peut-être que Dieu répondra: C'est trop tard!
(*Il disparaît.*)

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant lentement en terre.*

Adieu! noble don Juan, le monde est ta conquête,
Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête;
Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi;
Et si ton cœur, lassé de voluptés paisibles,
Rêve des plaisirs impossibles,
Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.
(*Il disparaît.*)

SCÈNE VIII.

DON JUAN, *puis* HUSSEIN, *page.*

DON JUAN, *se levant.* Holà, esclave!

HUSSEIN, *entrant.* Que plaît-il à votre seigneurie?

DON JUAN. Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai ce matin un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN. Préviendrai-je don Josès, le frère de votre seigneurie?

DON JUAN. Retiens bien ceci, esclave, afin de ne plus tomber dans la même faute: je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira qu'il est mon frère en a menti.

(Hussein s'incline, don Juan sort par la porte opposée à celle où est son père.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une chambre du château de Villa-Mayor.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉSINA, PAQUITA, *lisant toutes deux.*

TÉRÉSINA. Paquita!

PAQUITA. Madame!

TÉRÉSINA. Est-ce que le livre que tu lis t'amuse?

PAQUITA. Prodigieusement. Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie?

TÉRÉSINA. A la mort!

PAQUITA. De quoi traite-il?

TÉRÉSINA. Des vertus de très-grande et très-noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque; et le tien?

PAQUITA. Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TÉRÉSINA. Avec le fils, tu veux dire?

PAQUITA. Avec les fils, je dis.

TÉRÉSINA. Cela ne se peut pas.

PAQUITA. Pardon, senora, elle les a aimés chacun leur tour, le premier, un peu; le second, beaucoup; et le troisième, passionnément; la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TÉRÉSINA. Vous êtes folle, Paquita.

(Elle se remet à lire.)

PAQUITA, *se levant et s'approchant de Térésina*. Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb; elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies. Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder!

TÉRÉSINA. Pourquoi?

PAQUITA. Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TÉRÉSINA. Et quels sont les trois souhaits que tu formeras?

PAQUITA. Moi, je n'en formerai qu'un.

TÉRÉSINA. Lequel?

PAQUITA. Celui d'être à la place de madame.

TÉRÉSINA. Et tu te trouverais heureuse?

PAQUITA. Certes! car lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, senora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TÉRÉSINA. Et comment cela?

PAQUITA. D'abord cela parle, un éventail.

TÉRÉSINA. Quelle langue?

PAQUITA. La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Écoutez: Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins; cela veut dire clairement: Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. Au lieu de cela, le cavalier qui passe vous plaît-il? oh! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches, cela signifie: Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'oreille; dix minutes après, il repasse, et trouve que la senora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit: « Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence; rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. » Vous entendez une sérénade sous votre balcon; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit: « Ma belle maîtresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime; voyez comme il m'embrasse après chaque couplet; c'est que vos jolies mains m'ont touché; maintenant répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter... Très-bien, ma belle maîtresse, ne vous ennuyez pas trop de nous, car bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme. Il entre, vous examinez son costume pour voir s'il est riche et de bon goût; vous regardez son page pour voir s'il a une livrée; vous jetez un coup-d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries; et s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites: Je veux trois choses, et il vous les donne!...

TÉRÉSINA. Mais sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui?

PAQUITA. Vraiment?

TÉRÉSINA. Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Crux, lorsque je vis passer un beau cavalier; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes; il me salua en passant, alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA. Bien!

TÉRÉSINA. Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (*ayant l'air de chercher autour d'elle*) que...

PAQUITA. Que...

TÉRÉSINA. Mon Dieu! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA. Très-bien ! alors nous allons avoir la sérénade.

TÉRÉSINA. Oh ! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

(On entend la ritournelle d'une sérénade.)

PAQUITA. Tenez, ce n'est pas la peine, entendez-vous ?

TÉRÉSINA. Oh ! mon Dieu !

PAQUITA. Eh bien ! qu'y a-t-il là d'effrayant ?

TÉRÉSINA. Oui, mais si don Josès savait...

PAQUITA. Ah ! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas.

(Elle va à la fenêtre.)

TÉRÉSINA. Que fais-tu ?

PAQUITA. Je vais ouvrir.

TÉRÉSINA. Je te le défends !

PAQUITA, *ouvrant*. Ah ! mon Dieu ! vous avez parlé trop tard.

TÉRÉSINA. Imprudente !...

PAQUITA. Voulez-vous que je la referme ?

TÉRÉSINA. Oh ! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA. Vous avez raison. (*Faisant signe à sa maîtresse.*) Venez tout doucement.

(Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.)

TÉRÉSINA, *à la fenêtre*. Le voilà ! c'est ien lui.. je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA. Ecoutez !...

DON JUAN, *chantant au bas de la fenêtre*.

En me promenant ce soir au rivage,
Où, pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et vous l'avez trouvé.

PAQUITA. La ritournelle est délicieuse. (*Chantant.*) La, la, la, la, la...

TÉRÉSINA, *l'arrêtant*. Paquita !

PAQUITA. Oh ! c'est vrai; et moi qui ne pense pas...

TÉRÉSINA, *soupirant*. Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre !

PAQUITA, *soupirant plus fort*. Oui, très-heureusement !

TÉRÉSINA, *revenant à la rampe*. Aussi, je suis tranquille.

PAQUITA, *à demi-voix*. Écoutez !

TÉRÉSINA. Quoi ?

PAQUITA. On marche dans le corridor !..

TÉRÉSINA, *vivement*. Fermez cette porte, Paquita !

(Paquita ferme la porte.)

PAQUITA, *écoutant*. On s'arrête !

TÉRÉSINA, *écoutant*. On frappe ! Qui est là ?

HUSSEIN, *en dehors*. L'esclave du comte don Juan.

TÉRÉSINA. Paquita !

PAQUITA. Silence !... Et que veut le comte don Juan ?

HUSSEIN. Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse*. Ses hommages... c'est bien respectueux.

TÉRÉSINA. N'importe, je ne puis le recevoir.

HUSSEIN. Eh bien ?

PAQUITA. Eh bien ! allez dire au comte don Juan que ce soir il est trop tard.. demain nous verrons.

TÉRÉSINA. Que dis-tu donc ?

PAQUITA. Je répète vos paroles mot pour mot.

HUSSEIN. Mais comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse*. A la camérière, je n'y vois pas d'inconvénient... d'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TÉRÉSINA, *vivement*. Tu as raison.

PAQUITA, *à Hussein*. Allez dire au comte don Juan que la camérière de dona Térésina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TÉRÉSINA. Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don Josès, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que devant leur mari.

PAQUITA, *la poussant dans sa chambre*. C'est bien, c'est bien, c'est bien !

(En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.)

SCENE II.

DON JUAN, PAQUITA.

DON JUAN, *de la porte*. Seule ?

PAQUITA, *de l'autre porte*. Seule.

DON JUAN, *s'approchant*. Tant mieux !

PAQUITA, *s'approchant*. Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN. Ecoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas ?... Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom ?

PAQUITA. Paquita.

DON JUAN, *allant à elle et la regardant*. Eh bien ! Paquita..... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse... si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as

vingt-cinq ans... et si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amans, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA. Vous êtes sorcier, monseigneur.

DON JUAN. Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA. Noble?

DON JUAN. Je t'ai dit mon nom.

PAQUITA. Riche?

DON JUAN. Comme une mine d'or.

PAQUITA. Et magnifique?

DON JUAN. Comme le roi.

PAQUITA. Vous croirai-je sur parole?

DON JUAN, *lui donnant sa bourse.* Non, sur actions.

PAQUITA. Je vous crois, monseigneur.

DON JUAN. Maintenant, parlons de ta maîtresse.

PAQUITA. Elle a...

DON JUAN. Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA. Elle s'appelle...

DON JUAN. Dona Térésina, je le sais.

PAQUITA. Elle est fiancée...

DON JUAN. A don Josès, je le sais encore.

PAQUITA. Qu'elle...

DON JUAN. N'aime pas.

PAQUITA. Qu'elle aime.

DON JUAN, *lui passant sa chaîne au cou.* Ou plutôt qu'elle?...

PAQUITA. Croit aimer.

DON JUAN. Ses défauts?

PAQUITA. Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN, *lui passant une bague au doigt.* Elle doit en avoir.

PAQUITA. Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine.

DON JUAN. J'ai deux chances de plus que le serpent... Eve n'était que curieuse.

PAQUITA. Et elle n'avait pas de femme de chambre.

DON JUAN. C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu, Paquita.

PAQUITA. Vous vous en allez?

DON JUAN. Je sais ce que je voulais savoir.

PAQUITA. Reviendrez-vous?

DON JUAN. Peut-être.

PAQUITA. Au revoir, monseigneur.

DON JUAN. Ne me reconduis-tu pas?

PAQUITA, *prenant un flambeau.* Oh! pardon.

(Elle sort derrière don Juan.)

SCENE III.

TÉRÉSINA, *puis* PAQUITA.

TÉRÉSINA, *entrant doucement.* Il est parti.

PAQUITA, *jetant un cri dans le corridor.* Ah!

TÉRÉSINA. Qu'y a-t-il.

PAQUITA, *rentrant sans flambeau.* Rien, j'ai laissé tomber mon flambeau.

TÉRÉSINA. Eh bien! ce cavalier?

PAQUITA. C'est un noble seigneur.

TÉRÉSINA. Ses manières?

PAQUITA. D'un prince... et avec cela...

TÉRÉSINA. Quoi?

PAQUITA. Timide!... oh! mais timide comme un écolier...

TÉRÉSINA. Vraiment?... et t'a-t-il parlé de moi?

PAQUITA. De qui vouliez-vous qu'il me parlât?

TÉRESINA. Que t'a-t-il dit?

PAQUITA. Que vous étiez belle comme une madone.

TÉRÉSINA. Après?..

PAQUITA. Qu'il vous aimait comme un fou.

TÉRÉSINA. C'est tout?

PAQUITA. Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TÉRÉSINA. Tu lui as dit que j'étais fiancée à don Josès?

PAQUITA. Oh! mon Dieu! oui... Mai je m'en suis bien repentie, allez!...

TÉRÉSINA. Pourquoi?

PAQUITA. Parce que cela a paru lui faire une peine!...

TÉRÉSINA. C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, *portant la main sur sa maîtresse et s'arrêtant.* Chut!...

TÉRÉSINA. Quoi?

PAQUITA. Des pas!...

TÉRÉSINA. Où?

PAQUITA, *indiquant le corridor.* Là!

TÉRÉSINA, *écoutant.* Ils s'approchent.

PAQUITA. On place quelque chose à la porte.

TÉRÉSINA. On s'éloigne.

PAQUITA. Il faut voir ce que c'est.

TÉRÉSINA. Attends encore.

(Pause)

PAQUITA. Maintenant?

TÉRÉSINA. Oui, je crois...

PAQUITA, *ouvrant la porte.* Une cassette!

TÉRÉSINA. Avec un papier?

PAQUITA, *lisant.* « A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA, *prenant la cassette.* C'est vrai.

PAQUITA. Elle est pour vous!

TÉRÉSINA, *la lui rendant.* Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA. Oh! mon Dieu!

TÉRÉSINA. Quoi?...

PAQUITA. Elle s'est ouverte toute seule...

(*Tout en marchant vers la porte.*) Des perles, des diamans!

TÉRÉSINA. Attends, que je voie.

PAQUITA. Voyez...

TÉRÉSINA. C'est un écrin royal.

PAQUITA. « A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA. Reporte-le!

PAQUITA. Ce soir?

TÉRÉSINA. A l'instant!

PAQUITA. Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera tems demain matin.

TÉRÉSINA. Quel magnifique collier!

PAQUITA. Comme ces perles iraient à votre cou!

TÉRÉSINA. Et ces bracelets! regarde.

PAQUITA. C'est le fils de quelque empereur.

TÉRÉSINA. Et ces pendans d'oreilles, ce bandeau, cette ceinture!

PAQUITA. Nous avons trouvé notre génie.

TÉRÉSINA, *soupirant.* Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA. Pourquoi pas? ces bijoux sont offerts à la fiancée de don Josès, et l'on accepte un cadeau de noces.

TÉRÉSINA. Oui, mais tu sais que don Josès aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA. N'y allez pas: la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TÉRÉSINA. Flatteuse!

PAQUITA. La senora veut-elle que je lui essaie ces bijoux?

TÉRÉSINA. Non.

PAQUITA. Madame veut-elle que je la déshabille?

TÉRÉSINA. Non.

PAQUITA. Madame me permet-elle de me retirer?

TÉRÉSINA. Oui.

PAQUITA, *allant jusqu'à la porte et revenant* A propos, ces bijoux?

TÉRÉSINA, *étendant la main sur eux.* Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA. Comme madame voudra.

TÉRÉSINA. Demain matin, entends-tu? n'y manque pas.

PAQUITA, *de la porte.* C'est chose dite.

(Elle sort.)

SCENE IV.

TÉRÉSINA, *seule.*

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même; car je suis seule, et personne ne peut me voir: ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine! (*Elle s'assied devant la toilette.*) Une fleur dans tes cheveux, me dit don Josès. (*Mettant le bandeau.*) Quelle différence!

(Pendant qu'elle met les uns après les autres les différens bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.

LE MAUVAIS ANGE.

Dans ce miroir, jeune fille,
Regarde ton œil qui brille
Plus radieux et plus pur
Que, dans une nuit sans voile,
Ne brille l'or d'une étoile
Au mileu d'un ciel d'azur.

Vois ta bouche parfumée
Que la pudeur tient fermée
Aux plus timides aveux;
Vois tomber sur ton épaule,
Comme les rameaux d'un saule,
Le trésor de tes cheveux.

Lorsqu'on est aussi parfaite,
Jeune fille, on n'est pas faite
Pour aller mourir d'ennui
Dans quelque ville appauvrie,
Où de la coquetterie
Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale
Une grande capitale,
Avec ses plaisirs, ses arts,
Ses palais pleins de lumière,
Et Golconde tout entière,
Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages,
Des chevaux, des équipages,
Que l'on change tour à tour,
Et des jours pleins de paresse
Qui mènent avec molesse
A des nuits pleines d'amour!

(Le mauvais Ange disparaît.)

TÉRÉSINA. Oh! que c'est étrange! (*Se levant.*) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... c'est le feu de ces diamans qui m'éblouit... c'est ce bandeau qui brûle mon front; c'est ce collier qui embrase ma poitrine... Oh! l'air que je respire est de flamme... ma vue se trouble... j'étouffe. (*Retombant.*) Don Juan... don Juan!...

SCÈNE V.

TÉRÉSINA, DON JUAN.

DON JUAN, *entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Térésina.* Me voilà.

TÉRÉSINA, *avec effroi.* Grand Dieu!

DON JUAN, *toujours un genou en terre.* Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu... Qu'avez-vous à m'ordonner?

TÉRÉSINA, Oh! rien. (*S'apercevant qu'elle*

est parée des bijoux de don Juan.) Et ces bijoux! oh! n'allez pas croire que je voulais les garder... demain matin, Paquita devait vous les rendre, et puisque vous voilà.

(Elle ôte le collier.)

DON JUAN. Il est trop tard, Térésina, ces bijoux ont une vertu magique; vous les avez touchés, cela suffit, et s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous!...

TÉRÉSINA. Vous les remporterez, n'est-ce pas? oh! je vous supplie...

DON JUAN. Et quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absens que présens? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver; non, vous les reverrez dans tous vos rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Térésina, vous vous êtes endormie sous son ombre : c'est celle du mancenillier.

TÉRÉSINA, *mettant ses mains sur ses oreilles.* Taisez-vous, taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, *jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.* Vous ne les avez portés qu'un instant; eh bien! avouez, n'est-ce pas qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraudes et aux fruits d'or?... n'est-ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado?

TÉRÉSINA. Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier : silence! silence!

DON JUAN. Vous étiez la plus belle de ses femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TÉRÉSINA. Songe! songe... que tout cela.

DON JUAN. Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Térésina, et je te bâtis, sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

TÉRÉSINA. Don Juan, je vous demande grâce!... Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN. Térésina, je vous aime, je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Térésina, je suis riche et puissant... je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine... Térésina, vous aurez chaque jour de la semaine une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carosses armoriés... Térésina, le bonheur est là, le repousseras-tu?

TÉRÉSINA, *tombant à genoux.* Mon Dieu, ayez pitié de moi; envoyez quelqu'un de vos anges à mon secours, ou sans cela, oh! mon Dieu! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (*Don Juan la relève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Térésina, et enfin y posant ses lèvres. Térésina presque évanouie.*) Ah!...

PAQUITA, *entrant et sortant aussitôt.* Senora, senora, monseigneur don Josès arrive... je vais l'arrêter un instant.

TÉRÉSINA, *s'arrachant des bras de don Juan.* Don Josès! oh! je suis sauvée! merci, mon Dieu, merci!

SCENE VI.

DON JUAN, *seul, puis* LE BON et LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN. Allons, don Juan, voici l'heure; il s'agit de céder la place ou de la garder, car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise... Tu as cinq minutes pour te décider.

(Il s'assied à gauche du spectateur et réflechit.)

LE BON ANGE, *écartant le rideau de la madone, à gauche du spectateur.*)

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière,
J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux :
Descends, que ta parole en son cœur retentisse,
Et jusqu'à ton retour j'enchaîne ma justice,
Car je suis le Seigneur miséricordieux.
Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
Descendue une fois encor dans ta nuit sombre.
Veux-tu revoir le jour? suis mes pas, prends ma main,
Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
Et je te prêterai mes ailes
Si tes pieds sont las du chemin.

Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange
L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange;
Mais je sais que des cieux le séjour enchanté,
S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,
Et que mon cœur divin contient assez de larmes,
Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(*Il disparaît.*)

DON JUAN, *se levant.* Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

(Il s'assied de l'autre côté du théâtre.)

LE MAUVAIS ANGE, *apparaissant derrière lui.*

N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée;
Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront?
Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
Tu te rappelleras ces austères paroles,
Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.

Marche, marche plutôt dans ta puissante voie,
Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.

Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
Près de ces voluptés dont tu sais le mystère?
Crois-moi, les heureux de la terre,
Don Juan, sont les élus du ciel!

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête,
Quitter la table avant qu'arrive le dessert;
Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
Te lever au milieu de ta royale orgie,
Pour aller adorer le Seigneur au désert.

(*Il disparaît.*)

PAQUITA, *rentrant*. Encore ici, monseigneur!...

DON JUAN. Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA. Laquelle?

DON JUAN. Que jamais fiancé n'est venu plus à tems...

PAQUITA. Pour reprendre sa maîtresse?

DON JUAN. Non, pour se voir enlever sa femme.

(Il sort en riant.)

PAQUITA, *le suivant des yeux*. Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VII.

TÉRÉSINA, DON JOSÈS, PAQUITA, *au fond*.

TÉRÉSINA, *appuyée au bras de don Josès*. Oh! Josès, Josès, vous voilà donc! Dieu soit béni! car je suis bien heureuse de votre retour!

DON JOSÈS. Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Térésina! Oui, je suis revenu en toute hâte; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TÉRÉSINA. Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don Josès, la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée!

DON JOSÈS, *souriant*. Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Térésina? les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une aussi jeune et aussi belle héritière?

TÉRÉSINA. Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée, je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivans qui sont à craindre.

DON JOSÈS. Comment cela?

TÉRÉSINA. Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÈS. On la lui a accordée, je l'espère?

TÉRÉSINA. Oui, mais il a désiré me remercier.

DON JOSÈS. A sa place j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite?

TÉRÉSINA. Non, je l'ai refusée, alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don Josès.

DON JOSÈS. C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant; et ces bijoux?

TÉRÉSINA. Les voici. J'avais donné l'ordre à Paquita de les lui reporter ce matin. Voyez comme ces diamans sont beaux! Mais je suis femme, don Josès, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et faible devant une pareille séduction... Avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait... Eh bien! oh! il faut que ces bijoux soient enchantés, car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds... J'ai résisté, don Josès; mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fascinateur dans tout ce qu'il disait... J'ai résisté, mais si je l'avais vu une seconde fois... (*Se jetant à son cou.*) Mais vous voilà, don Josès!... vous voilà, et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *les yeux fixes*. Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Térésina... Comment appelez-vous cet étranger?

TÉRÉSINA. Don Juan.

DON JOSÈS. C'est lui!... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait chercher l'amour, et dont il n'a trouvé que le cadavre... O don Juan! don Juan!

TÉRÉSINA. Tu le connais donc?

DON JOSÈS. Oui, je le connais! pour

mon malheur dans ce monde, et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Térésina! pauvre fleur! tu avais deviné l'orage...

TÉRÉSINA. Eh bien! je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant... Eh bien! don Josès, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÈS. Térésina, vous êtes un ange... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse, allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure, nous y serons!...

PAQUITA. J'y vais, monseigneur.

(Elle sort.)

DON JOSÈS, *continuant*. Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Térésina! tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car, moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines; moi aussi, je suis noble! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... eh bien! ma belle Térésina, allez mettre votre voile blanc, et nous le troquerons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange! allez...

TÉRÉSINA. Vous êtes bon, monseigneur! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas?

DON JOSÈS. Soyez tranquille!

(Elle sort.)

SCENE VIII.

DON JOSÈS, *puis* DON JUAN.

DON JOSÈS. Oh! don Juan! don Juan! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle ne prononçât ton nom; rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère!...

DON JUAN, *de la porte*. Salut à don Josès!

DON JOSÈS, *tristement*. Bonjour, frère!

DON JUAN. Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don Josès...

DON JOSÈS. Je comptais le faire aux funérailles de mon père, mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN. Je ne me suis pas senti le courage d'y assister; et comme depuis long-tems je comptais visiter les domaines de mes aïeux, je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÈS. Est-ce le château seulement que tu es venu visiter?

DON JUAN. J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÈS. Oui, je sais que tu l'as vue.

DON JUAN. Deux fois.

DON JOSÈS. Et tu l'as trouvée?...

DON JUAN. Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÈS. Tu en parles comme un enthousiaste...

DON JUAN. J'en parle comme un amant.

DON JOSÈS. Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan?

DON JUAN. Eh bien! j'aime ta fiancée, don Josès.

DON JOSÈS, *lui tendant la main*. Tais-toi, frère, tu es fou.

(Il va pour entrer chez Térésina.)

DON JUAN. N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille?

DON JOSÈS, *riant*. Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN. Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan?

DON JOSÈS. C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... mais je sais aussi que tu m'aimes, frère, je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN. C'est cela! et pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de bouillonner, à mon cœur de cesser de battre; et si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'ame... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie! Et pendant que je gagnerai le ciel, je m'en rapporterai à don Josès du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille?

DON JOSÈS. Laisse-moi croire que tu

railles ; don Juan, laisse-moi douter encore, frère !..

DON JUAN. J'aime Térésina, te dis-je, et sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi !

DON JOSÈS. Alors, c'est une lutte que tu me proposes ?..

DON JUAN. Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÈS. Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi...

DON JUAN. Josès, Josès ! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan !

DON JOSÈS. Mes droits sont sacrés.

DON JUAN. Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? tu veux me prendre ma place dans le cœur de Térésina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don Josès !.. tu n'es pas heureux en usurpations ?

DON JOSÈS. Que dis-tu ?

DON JUAN. Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, ou dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... mais je dis aussi que lorsque le véritable maître arrive, on chasse l'étranger : Me voilà... arrière, don Josès, arrière !..

DON JOSÈS. Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN. Tu en as menti, don Josès, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÈS. Oh ! c'en est trop !

SCÈNE IX.

Les Précédens, TÉRÉSINA.

DON JUAN, *se croisant les bras.* Toi, gentilhomme? toi, mon frère? et où est ta lettre d'affranchissement, esclave? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortès les avait arrachés à la main mourante de mon père ? eh bien ! tu te trompais. (*Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.*) Tiens, lis !...

TÉRÉSINA, *entrant.* Don Josès, don Juan, qu'y a-t-il?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.* Se pourrait-il? oh ! mon Dieu !...

TÉRÉSINA. Mais qu'y a-t-il?...

DON JUAN, *la prenant par le bras et lui montrant don Josès.* Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? eh bien! cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà, messieurs ! entrez !

(Plusieurs hommes armés entrent.)

TÉRÉSINA. Est-ce vrai, don Josès?

JOSÈS, *écrasé.* Mon Dieu ! mon Dieu !..

DON JUAN. Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave !.. chapeau bas devant ton maître, vassal ! (*Il lui fait sauter son chapeau.*) Dépouille ces vêtemens qui sont ceux d'un gentilhomme (*il lui arrache son manteau*), et revêts la livrée d'un valet ; et à l'avenir, n'approche plus de cette femme ; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne, (*jetant le bras autour de Térésina*) car cette femme est à moi !..

DON JOSÈS, *tirant son épée.* Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide !

(Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.)

TÉRÉSINA. Ah !

(Elle tombe dans les bras de Paquita.)

DON JUAN, *se tournant vers ses hommes d'armes.* Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres, emmenez-le !

(Les hommes d'armes saisissent don Josès et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.)

LE SÉNÉCHAL. Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée ?

DON JUAN. Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

SCÈNE X.

DON JUAN, TÉRÉSINA, PAQUITA.

PAQUITA, *montrant Térésina évanouie.* Monseigneur !

DON JUAN, *la soutenant.* Des flacons, des sels, allons, cours ! (*Paquita sort.*) Esclave !

HUSSEIN. Monseigneur !

DON JUAN. Mes hommes d'armes?

HUSSEIN. Sont prêts.

DON JUAN. Mon cheval?

HUSSEIN. Est sellé.

DON JUAN. Ma bannière?

HUSSEIN. Au vent.

DON JUAN, *emportant Térésina.* Allons, alors !

HUSSEIN. Vous n'attendez pas des secours ?

DON JUAN. Le grand air la fera revenir... (*Entrant dans le corridor.*) Ferme cette porte derrière nous !

(Hussein sort le dernier et ferme la porte.)

SCÈNE XI.

PAQUITA, *rentrant, puis* DON JOSÈS.

PAQUITA. Voilà, monseigneur, voilà! Personne! où sont-ils?

DON JOSÈS, *au bas de l'escalier.* Térésina!

PAQUITA. C'est la voix de don Josès.

DON JOSÈS, *se rapprochant.* Térésina!

PAQUITA. Il vient, s'il apprenait... mon Dieu!

DON JOSÈS, *se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Térésina, pâle et sans pourpoint.* Térésina!

PAQUITA, *fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.* Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi!

DON JOSÈS, *seul, secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.* Fermée!.... C'est par cette porte qu'il est sorti. (*Se retournant vers l'autre.*) Mais par celle-ci on peut le rejoindre. (*Secouant la porte.*) Fermée aussi! cette fenêtre, du moins. (*Il l'ouvre.*) Fermée encore!.. des barreaux de fer! (*Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène avec des cris inarticulés. Se relevant.*) Abandonné de Dieu!... abandonné des hommes!.. abandonné de tout!. à moi, le démon!. à moi, Satan!.. On dit que notre famille a un mauvais ange; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle; à moi, le mauvais ange des Marana!... à moi!..

SCÈNE XII.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE. Me voilà, maître; mais j'étais en train d'escorter en enfer l'ame de dona Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÈS. A mon tour, maintenant!

LE MAUVAIS ANGE. Ordonnez.

DON JOSÈS. Démon, il faut que je me venge!

LE MAUVAIS ANGE. De don Juan?

DON JOSÈS. Oui!

LE MAUVAIS ANGE. Qui vous a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSÈS. Oui!

LE MAUVAIS ANGE. Qui vous a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÈS. Oui!

LE MAUVAIS ANGE. Et qui vous a fait battre de verges?

DON JOSÈS. Tais-toi!..

LE MAUVAIS ANGE. Ah! ah! ah!..

DON JOSÈS. M'as-tu entendu, maudit?

LE MAUVAIS ANGE. A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÈS. Ouvre-moi ces portes; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE. Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? battu et pendu dans le même jour? allons donc!..

DON JOSÈS. Mais tu ne peux donc m'aider en rien?

LE MAUVAIS ANGE. Si fait; y aura-t-il du sang versé?

DON JOSÈS. Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE. Y aura-t-il une ame perdue?

DON JOSÈS. Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE. Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÈS. Hâte-toi!

LE MAUVAIS ANGE. Vous avez du courage?

DON JOSÈS. Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE. C'est bien.

DON JOSÈS. Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE. Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père pour son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère pour gentilhomme.

DON JOSÈS. Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE. Il y a quelque part un acte écrit de sa main, n'est-ce pas? scellé de son sceau, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.* Le voilà... oui, voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien! il faut que votre père le signe.

DON JOSÈS. Mais je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE. Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÈS. Mon Dieu! mon Dieu!...

LE MAUVAIS ANGE. Le corps meurt, mais l'ame survit; or, l'ame, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son ame : l'ambitieux, le trône; l'avare, son trésor; l'envieux, sa haine. En conjurant une ame au nom de la passion qui l'a animée, l'ame vous entend et remonte de l'enfer, ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'ame du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi; conjure donc l'ame de ton père au nom de cet amour, et il sera forcé de te répondre.

DON JOSÈS. Jamais, jamais, je ne ferai un tel sacrilége!....

LE MAUVAIS ANGE. Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÈS, *d'une voix sombre*. Je descendrai dans la tombe de mon père; après?

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien! après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana, l'ami de votre frère, le maître de ses biens et de ses vassaux. Après, eh bien! vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait, ou autre chose.

DON JOSÈS. C'est infernal!.. mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE. Voulez-vous passer par le chemin le plus court?

DON JOSÈS. Oui.

LE MAUVAIS ANGE. Donnez-moi la main.

DON JOSÈS. La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant en terre avec lui*. Allons!

(Ils disparaissent.)

Premier Intermède.

LE CIEL.

Le théâtre représente l'espace, des nuages flottent; la Vierge est assise, éclairée par une lumière ardente. A trois ou quatre pieds au-dessous d'elle, le bon ange est à genoux.

LE BON ANGE, LA VIERGE.

LE BON ANGE.

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère
Fut si souvent offert,
Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,
Tant vous avez souffert!

Vous, dont les yeux divins, sur la terre des hommes,
Ont versé plus de pleurs
Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes
Fait éclore de fleurs,

Vase d'élection, étoile matinale,
Miroir de pureté,
Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,
La suprême bonté;

A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,
Je tombe à vos genoux;
Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,
Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE.

Parlez, car mes regards parmi ces blondes têtes
Dont Dieu s'environna!
Vous cherchèrent souvent. Je vous connais : vous [êtes
L'ange de Marana.

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-nous?
Parlez, mon fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

O Vierge! vous savez quel céleste mystère
M'enchaînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si long-tems sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.

Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : Il changera de route!
Le Seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,
» Et, jusqu'à ton retour,
» Je laisserai dormir le fer de ma colère
» Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste
Comme un divin trésor;
Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde
Au divin tribunal;
Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence
Que, jusqu'à mon retour,
Il laisserait dormir le fer de la vengeance
Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère,
Car, pendant mon exil,
Peut-être, dans la voie étroite et salutaire
Don Juan rentrera-t-il?

Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles
Malgré moi, tend mon vol,
Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
Pour m'enchaîner au sol.

En un être mortel changez mon divin être,
Et je vous bénirai,
Car Dieu ne me verra devant lui reparaître
Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE.

O pauvre ange immortel! qui, comme un don, réclame
La faveur de mourir!
O pauvre cœur divin! qui veut un corps de femme
Afin de mieux souffrir!

Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage;
C'était un cœur puissant,
Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage
D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère;
On ne meurt qu'une fois;
Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire?

LE BON ANGE.

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse,
Si, brisés par leurs coups,
Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice?

LE BON ANGE.

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE.

Voici venir au ciel une ame que la terre
Rend à l'éternité.

(*On voit passer, sous la forme d'une flamme, une ame qui monte au ciel.*)

Laissez-moi ranimer, sur son lit solitaire,
Le corps qu'elle a quitté.

Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,
Que sœur Marthe a vécu.

LE BON ANGE.

O Vierge ! accordez-moi l'avenir de misère
Qu'elle-même aurait eu.

Contre cet avenir permettez que j'échange
Mon céleste avenir ;
C'est mon désir ardent...

LA VIERGE.

Qu'il soit fait, ô bel ange,
Selon votre désir.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme,
Sans aucun souvenir du céleste séjour,
Ayant pour tout soutien et tout trésor dans l'ame :
L'espérance, la foi, la prière et l'amour.

(*Les ailes de l'ange tombent toutes seules, et l'ange redescend lentement vers la terre.*)

ACTE III.

Une posada élégante, à Madrid. A gauche du spectateur, une madone peinte sur le mur, et éclairée par une lampe.

SCENE PREMIERE.

DON FADRIQUE, DON HENRIQUEZ, *entrant.*

DON FADRIQUE. Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ. Je suis de ton avis ; seulement, cet homme ne se nomme pas don Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FADRIQUE. Je connais don Sandoval, et je ne connais pas don Juan ; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ. Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même ; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DON FADRIQUE. Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan, je l'ai vu faire à don Sandoval.

DON PEDRO, *entrant.* Qui parle de don Sandoval ?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ. Laquelle ?

DON PEDRO. Savez-vous de qui il est fils ?

DON FADRIQUE. Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO. Oui certes ; mais vous oubliez de dire de qui il est fils. — Or savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils ?

DON HENRIQUEZ. Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO. Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu malgré ses prières, obtenir d'héritier ; lorsqu'un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune aussi considérable et un nom aussi noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur la toile, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule ; il se retourna, c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que tous les cent ans Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder quelquefois aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... (*Sandoval entre.*) Alors... (*parlant plus bas*) on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était si facile... Si bien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL. Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo ? l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme monseigneur Satan, et qui rôtit en enfer !... Merci de la généalogie !... (*Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.*) Voici ma place, messieurs... Je vais donner une sérénade à dona Inès, comtesse d'Almeida ; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres.

(Il sort.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *moins* DON SANDOVAL.

DON HENRIQUEZ. Eh bien! Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire?

DON PEDRO. Je dis que tout-à-l'heure j'en doutais encore.

DON FADRIQUE. Et que maintenant?

DON PEDRO. Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ. Eh bien! cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

(Don Juan entre.)

DON FADRIQUE. Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQUEZ. D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN. Vous vous trompez, senor; il préfère le val-de-penas.

DON HENRIQUEZ. Soit!... Hier donc, don Juan après avoir vidé deux bouteilles de val-de-penas...

DON JUAN. Vous êtes dans l'erreur, mon maître; il en avait vidé quatre...

DON HENRIQUEZ. Peu importe... Se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN. On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier; c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ. Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN. Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan. (1)

DON FADRIQUE. Et que fit don Juan?

DON JUAN. Don Juan y alluma le sien, et dit merci.

(Il va s'asseoir à la place réservée par don Sandoval.)

DON PEDRO, *lui frappant sur l'épaule.* Seigneur cavalier!

DON JUAN. Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée?

DON PEDRO. En aucune manière.

DON JUAN. Qu'est-ce alors?

DON PEDRO. Je vous préviens que cette place est retenue.

DON JUAN. Que m'importe!

DON PEDRO. Mais retenue par don Sandoval!

DON JUAN. Après?

DON PEDRO. Vous êtes étranger, sans doute?

DON JUAN. Autant qu'un vieux Castillan puisse l'être à Madrid.

DON PEDRO. Alors, vous ne connaissez pas don Sandoval?

DON JUAN. Si fait, de réputation.

DON PEDRO. Et vous vous exposez...

DON JUAN. Cela me regarde... (*Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.*) Gomès, une bouteille de malaga et deux verres!

(Gomès les apporte. Moment de silence d'étonnement de la part des cavaliers et d'insouciance de la part de don Juan.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL, *entrant et allant à don Juan.* Senor!

DON JUAN, *avec hauteur.* Qu'y a-t-il?

DON SANDOVAL. Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN. Vous le voyez.

DON SANDOVAL. Et votre intention est d'y rester?

DON JUAN. Sans doute.

DON SANDOVAL. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN. C'est justement pour cela que je l'ai prise.

DON SANDOVAL. Peut-être ne savez-vous pas qui je suis?...

DON JUAN. Si fait... un de ces messieurs a pris la peine de me le dire.

DON SANDOVAL. Et vous vous êtes assis à la place de don Sandoval, sachant qu'elle était à don Sandoval?... Alors, vous êtes don Juan.

DON JUAN, *lui tendant la main.* Touche là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

DON SANDOVAL. Tant mieux! car il y a long-tems que je désire vous rencontrer.

DON JUAN. Et moi aussi.

DON SANDOVAL. Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN. Et moi aussi!

DON SANDOVAL. De sorte que je vous hais.

DON JUAN. Et moi aussi.

DON SANDOVAL. Alors, nous allons nous entendre... Asseyons-nous, et causons.

(1) Nous savons parfaitement que le tabac n'a été rapporté en Europe que depuis deux siècles à peu près; mais une tradition espagnole attribue à don Juan *la vaillantise* qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

DON JUAN. Volontiers.

DON SANDOVAL, *s'asseyant*. On vous dit brave cavalier?

DON JUAN. Voici mon épée.

DON SANDOVAL. Beau joueur?

DON JUAN. Voici ma bourse.

DON SANDOVAL. Et bon compagnon auprès des femmes?

DON JUAN. Voici ma liste.

DON SANDOVAL. La liste d'abord; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN. Et aucune ne se fera attendre.

DON SANDOVAL. Elle est divisée en deux colonnes?

DON JUAN. Pour plus de clarté.

DON SANDOVAL. D'un côté, les femmes séduites?

DON JUAN. De l'autre, les maris trompés.

DON SANDOVAL. Elle commence par dona Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN. Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape... vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

DON SANDOVAL. Erreur!...

DON JUAN. Comment cela?

DON SANDOVAL. Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai; mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN. Laquelle?

DON SANDOVAL. Celle du Seigneur.

DON JUAN. C'est par Dieu vrai! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage devant vous ma foi de gentilhomme, qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

DON SANDOVAL. Maintenant, jouons!

DON JUAN. A vos ordres.

DON SANDOVAL. Gomès, des cartes!

DON JUAN. Gomès, des dés!

DON SANDOVAL. Vous préférez?...

DON JUAN. Cela va plus vite.

DON SANDOVAL. Parfaitement.

DON JUAN. Votre enjeu?

DON SANDOVAL, *jetant sa bourse*. Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, *jetant la sienne*. Va!

DON SANDOVAL. Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JUAN. Oh! entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

DON SANDOVAL, *secouant les dés*. En trois coups?

DON JUAN. En un seul, s'il plaît à votre bonheur?

DON SANDOVAL, *amenant*. Cinq!

DON JUAN. Sept!

DON SANDOVAL. Ma revanche.

DON JUAN. Volontiers... Que jouons-nous cette fois?

DON SANDOVAL. J'ai perdu tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN. Votre parole est bonne?...

DON SANDOVAL. Cette agrafe vaut encore mieux.

DON JUAN. Cette chaîne!...

DON SANDOVAL. Très-bien... Neuf!

DON JUAN. Onze!...

DON SANDOVAL. J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN. J'en possède trois dans les deux Castilles.

DON SANDOVAL. Château contre château.

DON JUAN. Le vôtre se nomme?

DON SANDOVAL. Almonacil.

DON JUAN. Choisissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

DON SANDOVAL, *jetant les dés sur la table*. Onze! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, *les jetant à son tour*. Douze! pour Almonacil.

DON SANDOVAL, *se levant*. Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN. Etes-vous déjà las de celui-ci?

DON SANDOVAL. Je n'ai plus rien au monde, que ma maîtresse.

DON JUAN. Son nom?

DON SANDOVAL. Dona Inès, comtesse d'Almeida.

DON JUAN. Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre dona Inès d'Almeida.

DON SANDOVAL. Vous êtes fou, don Juan!

DON JUAN. Prenez garde, seigneur cavalier.. car je dirai partout que j'ai proposé à don Sandoval un enjeu, et que don Sandoval n'a pas osé le tenir.

DON SANDOVAL, *s'asseyant*. Vous ne le direz pas.

DON JUAN. Gomès, des cartes!

DON SANDOVAL, *montrant les dés*. Vous avez assez de ces joujoux?

DON JUAN. Ils vous portent malheur.

DON SANDOVAL. Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN. Pourquoi cela?

DON SANDOVAL. Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN Hier, j'aurais ajouté au mien une jolie fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

DON SANDOVAL. Et qu'est-elle devenue?

DON JUAN. Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant

elle; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé…

DON SANDOVAL. La porte ouverte?

DON JUAN. Non, la fenêtre.

DON SANDOVAL. Et elle donnait?

DON JUAN. Sur le Mançanarès.

GOMÈS, *entrant*. Voici les cartes.

DON SANDOVAL. Au premier as!

DON JUAN. Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

DON SANDOVAL. Va pour Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS. Bravo! c'est largement engagé.

DON SANDOVAL. Henriquez, donnez les artes!

(Henriquez donne les cartes.)

DON JUAN, *montrant l'as qui lui est échu*. Votre maîtresse est à moi, don Sandoval.

DON SANDOVAL. Gomès, du papier, de l'encre, des plumes!

GOMÈS. Voilà, votre honneur.

DON SANDOVAL *écrit, plie et cachète*. Faites porter cette lettre à dona Inès, comtesse d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN. Que lui dites-vous?

DON SANDOVAL. Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle et que je l'attends ici; les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN. Et ce second billet?

DON SANDOVAL. Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN. Il dit?

DON SANDOVAL. Lisez!

DON JUAN, *lisant*. « Madame, je vous ai » jouée et je vous ai perdue, vous appar- » tenez maintenant au seigneur don Juan » de Marana, à qui je cède tous mes droits » sur vous; j'espère que vous ferez honneur » à ma signature. DON SANDOVAL D'OJEDO. »

DON SANDOVAL. Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner: dona Inès, comtesse d'Alméida, est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture; gardez-vous de l'un et de l'autre..

DON JUAN. Merci, mais à mon tour un mot, don Sandoval: votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui; reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

DON SANDOVAL, *donnant la bourse et l'agrafe à ses amis*. Tenez, Pédro, tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi; mon château d'Almonacil est à vous, don Fadrique; messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

FADRIQUE. Vous êtes un magnifique seigneur, don Sandoval.

DON PÉDRO. Un véritable hidalgo.

HENRIQUEZ. Un Espagnol du tems de Rodrigue.

DON SANDOVAL. Remerciez le seigneur don Juan, messieurs, et non pas moi.

FADRIQUE. Mais votre château.

DON SANDOVAL. Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres; le reste est à vous.

DON JUAN. Don Sandoval!…

DON SANDOVAL. Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN. C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

DON SANDOVAL. Je m'en souviens, moi: don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado, ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi.

(Ils sortent.)

SCENE V.

DON JUAN, *seul*.

Ah! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Sandoval, vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons dona Inès.

SCÈNE VI.

DON JUAN, INÈS, *introduite par* GOMÈS.

GOMÈS. C'est ici, senora.

INÈS. Merci. (*Entrant vivement.*) Que vous est-il arrivé? qu'avez-vous, don Sandoval? seriez-vous blessé? (*Reculant à la vue de don Juan.*) Un étranger! un inconnu! qui êtes-vous? que me voulez-vous?

DON JUAN. Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois…

INÈS. Laissons cela, senor: où est don Sandoval? que fait don Sandoval?

DON JUAN. Mais, s'il ne m'a pas menti, il est à cette heure au Prado, avec ses amis, don Fadrique et don Henriquez: ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique tems de promenade?

INÈS. Mais pourquoi lui au Prado et vous ici?

DON JUAN, *lui présentant le billet de don Sandoval.* Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS. Mais donnez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? (*Elle lit et regarde don Juan.*) Cette lettre n'est pas de don Sandoval.

DON JUAN. Ne reconnaissez-vous point son écriture?

INÈS. Si fait, par Notre-Dame, c'est bien la sienne! mais écoutez, je ne comprends pas bien encore; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN. Don Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix; il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout!

INÈS. Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN. Si vous haïssez don Sandoval, cela revient au même.

INÈS. Oh! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN. Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS. Oui, oui. (*Comparant.*) Voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : Dona Inès, vous êtes belle; dona Inès, je vous aime. Don Sandoval d'Ojedo! un nom de noble que je croyais un noble nom; don Sandoval, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu! et c'est celui-là, le même, le seul pour lequel j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol? vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JUAN. Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS. O mon Dieu! mon Dieu!

DON JUAN. Maintenant le haïssez-vous, madame?

INÈS. Maintenant, je le méprise.

DON JUAN. Et moi?...

INÈS. Vous êtes noble?

DON JUAN. Comme l'infant.

INÈS. Vous êtes brave?

DON JUAN. Comme le Cid.

INÈS. Et vous vous nommez?

DON JUAN. Don Juan.

INÈS. Don Juan, je t'aime!

DON JUAN. Bien, ma Chimène.

INÈS. Écoutez, cependant.

DON JUAN. J'écoute.

INÈS. Il m'a vendu, il en avait le droit, puisque je me suis donnée... c'est bien, mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez pas sans doute que j'avais fait un serment?

DON JUAN. Lequel?

INÈS. De ne point appartenir à un autre tant qu'il serait vivant... Vous voyez donc bien qu'il faut qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JUAN, *prenant son manteau.* C'est juste, il mourra.

INÈS, *allant à lui avec un dernier doute.* C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit?

DON JUAN. Aussi vrai qu'il est au Prado où je vais le chercher...

INÈS. Allez donc! et amenez-le là... là, devant cette fenêtre, pour que je sois sûre qu'il m'a trahie... et quand il sera là, frappez et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort!

DON JUAN. Et vous m'attendrez ici?

INÈS, *sonnant.* Maître (*Gomès entre. Inès dépose son voile*), des glaces, des sorbets... je soupe chez vous avec ce gentilhomme... (*Gomès sort*) ou si mieux aimez, prenez la clef et enfermez-moi!...

DON JUAN. Merci, ma lionne... j'ai confiance en votre parole.

(Il sort.)

SCENE VII.

INÈS, *seule.*

O Sandoval! Sandoval!... c'est bien infâme de me traiter ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une taverne! (*Gomès entre suivi de deux valets portant une table toute servie.*) Bien, notre hôte, merci! (*Gomès sort.*) Je t'avais fait maître de ma personne, don Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!... N'importe, ta dernière volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera demain pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. (*Elle tire le voile de la madone.*) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et que charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. (*Se retournant.*) Fermez les yeux, et priez, et priez pour moi. (*Elle verse le poison dans la bouteille*). Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort!... et dans cette croyance ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Et maintenant, don Juan, viens me prendre, je t'attends. Des pas... (*Allant à la fenêtre.*) Deux

hommes!... ils viennent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. (*Elle l'ouvre.*) Ce sont eux, la nuit est si noire que je ne puis distinguer lequel est don Sandoval et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées?... ils se battent (*On entend le cliquetis du fer.*) Un cri!... l'un des deux tombe!... lequel!... si c'était don Juan!.. malheur! qui me vengerait de don Sandoval?... On vient.... on monte.... don Juan!....

SCENE VIII.

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN. Vous êtes libre, Inès!...

INÈS, *immobile.* Oui, je l'ai vu tomber.

DON JUAN. Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, *prenant un flambeau.* C'est bon, je reviens.

DON JUAN, *l'arrêtant.* Où allez-vous?

INÈS. M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

SCENE IX.

DON JUAN, *seul.*

Va donc, Inès, va... car c'est bien lui! (*Passant la main sur son front.*) Allons, don Juan.... qu'est-ce donc? ce n'était qu'un homme, après tout... oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien! tant mieux! cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins et une maîtresse de plus. (*A Inès qui rentre.*) Venez, ma charmante! Eh bien! don Sandoval?

SCENE X.

DON JUAN, INÈS.

INÈS, *pâle et posant son flambeau sur la table.* Sommes-nous ici pour parler de lui?

DON JUAN. Vous avez raison, sur mon ame!... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime! je vous aime! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes..... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous souvenir du passé, mais pour jouir du présent... (*S'asseyant et tendant son verre à Inès qui verse.*) A nos amours, Inès!

INÈS. A nos amours, don Juan!

DON JUAN, *le verre à la main.* Asseyez-vous. C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... mais c'est chose rare que ces amours juveniles et transparens, et nul ne peut dire en voyant sourire une femme que cet amour est exempt de perfidie... (*Regardant son verre.*) C'est une bonne chose que le vin!.... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison. (*Avec nonchalance.*) — Don Juan, me disait on Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. — C'était un homme d'un grand sens que don Sandoval, qu'en dites-vous, madame? (*Inès sans répondre boit le vin empoisonné, don Juan la suit des yeux, puis quand elle a fini, il appelle.*) Gomès! (*Gomès entre, portant une bouteille, don Juan lui montrant le vin versé par Inès.*) Quel est ce vin?

GOMÈS. Du montilla.

DON JUAN. Et celui que tu apportes dans cette bouteille?

GOMÈS. Du val-de-penas.

DON JUAN, *posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre.* Verse du val-de-penas, je le préfère. (*Gomès verse.*) Merci! (*Gomès sort.*) Allons! (*Il va pour choquer son verre contre celui d'Inès, qui laisse tomber le sien.*) Eh bien! qu'y a-t-il, mon amour?

(Il boit.)

INÈS, *se soutenant au dossier d'un fauteuil.* Rien! rien!

DON JUAN, *se levant.* Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que dona Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Murviedro, et qu'elle s'est dit à elle-même: j'aurai bon marché de cet homme; je vais lui faire tuer d'abord mon amant qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... Il y a du reste grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... (*Jetant son manteau sur ses épaules.*) Avez-vous des commissions pour ce monde, madame?

INÈS. Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'ame d'une pécheresse.

DON JUAN. La chose sera faite en conscience! j'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... (*Il achève son verre.*) Merci! dona Inès, merci!

(Il sort.)

Deuxième Intermède.

Le théâtre représente l'intérieur du tombeau du comte de Marana.

SCENE PREMIERE.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE, LE COMTE DE MARANA, *couché sur son tombeau.*

LE MAUVAIS ANGE, *à don Josès.* Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÈS, *se levant.* C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE. Puis à la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer; il y a à cette heure deux ames de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passeports signés don Juan.

DON JOSÈS. Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête!

LE MAUVAIS ANGE, *s'arrêtant.* Vraiment, si votre seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÈS. Tu sais que ce n'est point cela que je cherche; marche!

LE MAUVAIS ANGE, *descendant quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau.* Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or; va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÈS. Je n'ai pas le tems d'être ambitieux... marche!...

LE MAUVAIS ANGE. Pardon, mais si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et lorsque vous serez de retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et avec chacun d'eux vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François Ier, et la femme de Henri VIII.

DON JOSÈS. Il n'y en avait qu'une en ce monde que je désirasse posséder; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... marche!

LE MAUVAIS ANGE. Nous sommes arrivés, voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÈS. Mais la porte?

LE MAUVAIS ANGE. Ah! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court; elle est de l'autre côté.

DON JOSÈS. Et comment entrerai-je?

LE MAUVAIS ANGE. N'est-ce que cela qui vous inquiète? (*Il souffle, le mur s'écroule.*) Passez, monseigneur, quant à moi je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCENE II.

LE MAUVAIS ANGE, *assis sur la dernière marche de l'escalier,* DON JOSÈS, *entrant dans le tombeau du comte,* LE VIEUX COMTE.

DON JOSÈS, *s'avançant avec respect.* Pardon, mon père, si je descends dans votre tombe avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père? eh bien! s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils aîné; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir; votre fils au désespoir vous abjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous souleviez sur votre tombe, et mettiez votre signature au bas de cet acte.

(L'effigie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don Josès, signe, laisse tomber le parchemin, et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.)

DON JOSÈS, *les bras étendus et les yeux fixes.* Père! père! mais non, le voilà redevenu immobile. (*Lui prenant la main.*) Froid! c'était une illusion, et ce parchemin? (*Il ramasse le parchemin et regarde.*) Il a signé! ah! je ne suis donc plus un vassal! je ne suis donc plus un bâtard! je

suis don Josès de Marana. Merci, père, merci. (*L'embrassant au front.*) Tu m'as donné le droit de porter l'épée!... malheur à toi, don Juan, malheur!

(Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier.)

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien! vous ne m'attendez pas, monseigneur?

DON JOSÈS. Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE. Mais moi, j'ai encore besoin de vous, maître!

(Il s'élance après lui. La toile tombe.)

ACTE IV.

Une église avec des tombeaux.

SCENE PREMIERE.

DON JUAN *entrant*, SOEUR MARTHE, *agenouillée et priant.*

(Les vêpres finissent.)

DON JUAN, *s'adressant à dom Sanchez, qui sort.* Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM SANCHEZ. Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN. Merci, mon père.

(Dom Sanchez sort; l'église reste déserte, à l'exception de sœur Marthe qui prie, et de don Juan qui la regarde appuyé contre un bénitier.)

SCÈNE II.

DON JUAN, SOEUR MARTHE.

(Après un moment de silence, sœur Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.)

DON JUAN, *lui présentant de l'eau bénite.* Dieu soit avec vous, sœur Marthe!

MARTHE, *le regardant.* Merci, mon frère, mais d'où savez-vous mon nom?

DON JUAN. Je l'ai appris d'une personne qui vous était bien chère; et comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois, je l'ai retenu à la première.

MARTHE. Vous connaissiez ma sœur Inès?

DON JUAN. J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles ames que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE. Oui, j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que dona Inès d'Almeida était morte, et que dona Inès était la mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit: Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur.

DON JUAN. Dona Inès est ensevelie dans cette église? tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE. Elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame-du-Rosaire qui la protége, que vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! Hélas! la mort a été bien vite jalouse de la vie; et la tombe s'est lassée d'attendre!... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur.

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

DON JUAN. Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles? ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, *se rapprochant.* Oh! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer un syllabe.

DON JUAN. Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée; mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre.

MARTHE. Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire à Dieu; car lorsque j'entrai dans ce couvent, j'était la sœur cadette d'Inès, et notre père y paya ma dot, et voilà tout!

DON JUAN. Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu?

MARTHE, *voulant s'éloigner.* Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN. Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son ame, qui nous écoute, que je répète ici ses dernières volontés. Elle me dit donc: Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune ame comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique; (*Marthe regarde don Juan. Pause d'un instant. Don Juan continue*) que si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde; que si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure; que si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre; alors, dites-lui qu'elle

lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon ame.

MARTHE. Hélas! hélas!

DON JUAN. Mais que si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantemens, tous ses délices; que si son cloître lui paraît désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée; elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas? je le lui ai promis. Eh bien! Marthe, au nom de votre sœur, votre frère vous interroge; voyons.

MARTHE. Oh mon Dieu! ce sont des sentimens si inconnus que ceux que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN. Pourquoi craindre? ces sentimens inconnus sont sans doute ceux de votre âge: c'est le besoin d'aimer et d'être aimée; ce sont les battemens d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre ame; ce sont des pressentimens d'un bonheur à venir qui vous semblent des souvenirs perdus d'un bonheur passé.

MARTHE. Oh! oui, oui, c'est cela.

DON JUAN. Ces paroles étranges, c'est la voix du monde qui vous appelle; elle vous dit: Marthe, on m'a calomnié à tes yeux; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan: je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe, tes yeux se sont illuminés du feu de ton ame; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous la robe sainte; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend.

MARTHE. Oh! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN. Et parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit: Marthe, ma bien-aimée, je t'ai revue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas!.. Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités?.. Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non sur une tombe... Viens, Marthe, franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur... sur la vie... sur l'amour!..

MARTHE. Oh! mais c'est bien cela! par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées?.. Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie.... Qui vous a dit qu'il venait les visiter?..

DON JUAN. Qui me l'a dit, Marthe? qui me l'a dit?.. oh! si vous ne me devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, *le regardant*. Mon Dieu!

DON JUAN. Je vous ai reconnue, moi.... à l'instant où je vous vis, je me suis dit: celle que je cherche, la voilà... la bien-aimée de mon cœur, la voilà... la fiancée de mes rêves, la voilà! c'est elle, car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE. Eh bien! écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne; si je fais mal, je l'ignore... mais c'est étrange ce que je vais vous dire. Je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en suis sûre; eh bien! cependant je vous ai reconnu; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondée d'une mélodie familière à mon oreille! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom, certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom; eh bien! il m'a semblé que c'était un nom familier à mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon ame, car il me semble que j'obéis en ce moment même, malgré moi, à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom... don Juan, j'aime votre voix... don Juan... (*Se précipitant le front contre terre.*) Pardonnez-moi, mon Dieu! Prenez pitié! ici, dans votre église... dans votre maison sainte, j'allais lui dire: Don Juan, je vous aime.

DON JUAN. Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours?

MARTHE. Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

DON JUAN. Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre?

MARTHE. Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels?

DON JUAN. Oubliez-vous qu'il y a un homme qui peut vous relever de ces vœux?

MARTHE. Le saint Père!..

DON JUAN. Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE. Ensemble?

DON JUAN. Ensemble.

MARTHE. Et comment?

DON JUAN. Vous fuirez.

MARTHE. Avec mon amant?

DON JUAN, *lui passant un anneau au doigt*. Avec votre fiancé.

MARTHE, *respirant*. Ah!

DON JUAN. Nous lui dirons que depuis long-tems nous nous aimons, et c'est vrai!. car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un à l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de délices et d'amour, au lieu de cette vie triste et solitaire que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE. Et à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN. Marthe, conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE. Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit. (*La cloche sonne.*) Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir, si je ne m'y rendais pas on s'apercevrait de mon absence...

DON JUAN. Mais aussitôt la prière finie?..

MARTHE. Je reviendrai... mais vous, vous retrouverai-je?

DON JUAN. Oh oui!

MARTHE. Tant mieux! car si je ne vous retrouve pas, je mourrai!...

(Marthe sort.)

SCENE III.

DON JUAN, *seul.*

Au revoir... Ah! ah! ah! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule! une femme du monde m'aurait pris huit jours; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées! (*Appelant.*) Hussein! Hussein! (*L'esclave paraît.*) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église, derrière les murs du couvent; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HUSSEIN. Cela sera fait, maître.

DON JUAN. Va! Maintenant, dona Inès... pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions, mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour?... D'ailleurs vous avez contracté certain engagement avec moi, que vous êtes morte sans acquitter... et Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non seulement des prières, mais encore des remerciemens, et si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, *agenouillée sur le tombeau d'Inès*. Celle-ci.

DON JUAN, *reculant d'un pas*. Qu'est-ce à dire?... je crois que la statue a parlé! est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu? Ecoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre afin de savoir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS. Viens.

DON JUAN. Me voilà.

(Il monte sur la première marche, mais au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.)

LA STATUE. Regarde!

(Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins, et un à la tête: en même tems une dalle se lève devant l'autel. Le prêtre tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors à la gauche du tombeau une deuxième dalle se lève: Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite et sans interruption une troisième pierre se lève, Vittoria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Téresina et pour don Sandoval, qui paraît le dernier: toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le *De Profundis*.)

DOM MORTÈS, *après que le dernier soupir de l'orgue est éteint*. Je suis dom Mortès, révérend prieur des dominicains: sans pitié, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(La lampe du tabernacle s'éteint.)

CAROLINA. Je suis dona Carolina de Valence, comme j'allais au rendez-vous que

don Juan m'avait donné... J'ai rencontré une rivale sur mon chemin : elle m'a poignardée en me disant : — Carolina, c'est don Juan qui te tue! Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est près d'elle s'éteint.)

VITTORIA. Je suis dona Vittoria de Séville : don Juan me quitta pour une autre femme ; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher. Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.)

TÉRÉSINA. Je suis dona Térésina, fiancée de don Josès. Don Juan m'enleva évanouie ; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée ; je n'ai pu survivre à ma honte, je me suis précipitée dans le Mançanarès. Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge s'éteint.)

DON SANDOVAL. Je suis don Sandoval d'Ojedo. J'ai joué contre don Juan ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse ; j'ai tout perdu... j'ai joué contre lui ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !...

(Le cierge s'éteint.)

L'ANGE DU JUGEMENT, *une épée flamboyante à la main, descend du ciel et s'arrête à quinze pieds au-dessus du cercueil.* N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan

LE COMTE DE MARANA. Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de mon fils !

L'ANGE DU JUGEMENT. Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir !

(L'ange remonte au ciel et les fantômes rentrent en terre. La statue lâche don Juan qui tombe sur le pavé de l'église.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, *évanouie*, SOEUR MARTHE *entrant.*

MARTHE. Don Juan, me voilà, je suis prête à vous suivre .. Don Juan, où êtes-vous ? (*L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras.*) Don Juan, mon fiancé, mon époux !

DON JUAN, *revenant à lui.* Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux ! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il faut mourir !...

(Sœur Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan. La toile tombe.)

CINQUIÈME TABLEAU.

(Le cloître d'un couvent de Trappistes ; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. Çà et là des tombes. Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.)

SCENE PREMIERE.

DOM SANCHEZ, DON JUAN, *couché sur une tombe.*

DOM SANCHEZ. Frère Juan.

DON JUAN, *relevant son capuchon.* Me voilà.

DOM SANCHEZ. Que faites-vous ici ?

DON JUAN. Vous le voyez, mon père, j'accomplis une des règles de notre ordre saint, je creuse ma propre tombe.

DOM SANCHEZ. Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN. Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ses murs étroits comme dans un tombeau ! la nuit a été terrible, frère.

DOM SANCHEZ. Je n'ai rien entendu.

DON JUAN. Vous dormiez.

DOM SANCHEZ. Je priais.

DON JUAN. J'ai voulu prier aussi, moi, puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir ; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres ? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient ! Oh ! le monde ! le monde ! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis ? mon père, le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi ; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais. Je sautai à bas de mon lit ; je me précipitai dans ce cimetière, le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange ; oh ! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des élémens ; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à celui de la nature ! Oh ! voyez ! voyez ! tous les deux ont été terribles ; et autour de moi, au-dedans de moi, tout n'est que ruine !...

DOM SANCHEZ. Ce sont les nuits d'orage qui font les jours tranquilles ; demain, mon fils, le soleil sera brillant, et le jour qui va finir si sombre se lèvera pur ! Il en est ainsi de la vie ; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature ; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu !

DON JUAN, *s'asseyant.* Qu'il souffle donc sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DON SANCHEZ. Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans ton cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur ton front brûlant. En attendant, crois, espère et prie; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DON JUAN.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche; et tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère et je prie; mais dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'ame, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

(Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux levés au ciel.)

SCÈNE III.

DON JUAN, MARTHE.

MARTHE, *vêtue d'une robe blanche déchirée et verdie par l'herbe, les cheveux épars, passe par une brèche, et entre en scène.* Oh! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent; j'en aurai bientôt assez pour me faire une couronne, s'ils ne me rattrapent pas. (*Elle se cache derrière un cyprès.*) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, *l'apercevant.* Grand Dieu, est-ce Marthe? Oh! mon Dieu, donnez-moi des forces contre l'amour!

(Il reste immobile.)

MARTHE. D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les oiseaux; il fait froid, la nuit!

DON JUAN, *les bras étendus vers elle.* Marthe! Marthe!

MARTHE. Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait:

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,
Quand je planais sur des étoiles,
Au lieu de marcher sur des fleurs.

(*Apercevant don Juan.*) Tiens, une statue... elle s'est endormie au soleil... il fait bon au soleil. (*Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.*) Le soleil vient de Dieu.

(Elle rit comme un enfant.)

DON JUAN. Pauvre enfant, elle est folle!

MARTHE, *appelant.* Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé; vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne.

DON JUAN. Prenez pitié de moi, mon Dieu! prenez pitié de moi!

MARTHE. Et puis je suis riche, maintenant; j'ai hérité des châteaux et des bijoux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN. Qui t'a dit cela?

MARTHE, *levant la tête.* Inès, elle revient toutes les nuits, car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son ame est errante; elle aussi elle chante comme les oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre,
Je n'ai ni bière, ni linceul.

Tiens, tiens... la vois-tu qui passe?.. Oui, sœur, oui, je sortirai ton corps de cette église, pour que ton ame perdue puisse revenir le visiter... je le couvrirai de terre, puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah! ah! ah! ils ne savaient pas que j'ai des ailes... ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. (*Commençant par rire et finissant par sangloter.*) Ah! ah! ah! oh! oh! que je souffre, mon Dieu!

DON JUAN. Marthe, reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE. Laissez-moi, je sais de belles prières. (*S'agenouillant.*) Je vais prier.

O Vierge sainte... Étoile... matinale,
Miroir... de pureté,
Vous qui priez pour nous.

Oh! je ne me rappelle plus... si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. (*Elle porte la main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à d'autres idées.*) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs; (*se relevant*) il faut que j'en cherche d'autres, maintenant j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. (*Elle s'éloigne en appelant.*) Don Juan, don Juan!

Sortons promptement de la ville,
Nous trouverons beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier
D'une mule sans cavalier.
Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

(*La voix se perd dans le lointain.*)

DON JUAN, *marchant derrière elle jusqu'aux cyprès.* O mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même; tout ce que je touche se brise ou se flétrit, et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison...

SCENE IV.

DON JUAN, *appuyé contre le cyprès*, DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

(Ils paraissent à la brêche du fond ; la nuit commence à venir.)

LE MAUVAIS ANGE. Par ici, seigneur don Josès, par ici !

DON JOSÈS, *étonné*. Dans un cloître ?

LE MAUVAIS ANGE. Votre seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger ?... Voilà votre homme.

DON JOSÈS. Sous ce costume ?

LE MAUVAIS ANGE. Votre seigneurie n'a pas oublié le proverbe : l'habit ?...

DON JOSÈS. Mais es-tu sûr ?

LE MAUVAIS ANGE. Regardez.

DON JOSÈS, *s'élançant par-dessus le mur*. Oui, je le reconnais. (*Il s'approche de don Juan et arrive près de lui, il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.*) Je te trouve enfin, don Juan.

DON JUAN, *se retournant*. C'est toi, frère, sois le bien venu.

DON JOSÈS. Je te saluai des mêmes paroles lorsque tu m'apparus au château de Villa-Mayor ; il paraît que si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles... tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... connais-tu ce parchemin ?

DON JUAN. C'est celui que j'arrachai des mains mourantes de dom Mortès, le Seigneur me pardonne !

DON JOSÈS. Connais-tu cette signature ?

DON JUAN. C'est celle de notre digne père .. le Seigneur a fait un miracle, sans doute... et je l'en remercie.

DON JOSÈS. Et sais-tu ce que contient cet écrit ?

DON JOSÈS. C'est la reconnaissance de don Josès, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÈS. Tu avoues donc que je suis gentilhomme ?

DON JUAN. Oui, frère.

DON JOSÈS. Que tu n'es que le second fils, toi ?

DON JUAN. Oui, frère.

DON JOSÈS. Et que tu me dois hommage et respect, comme à ton aîné ?

DON JUAN. Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÈS. Ce n'est point cela que je veux !

DON JUAN. Que voulez-vous ?

DON JOSÈS. Voilà deux épées... choisis.

DON JUAN. Et pourquoi faire ?

DON JOSÈS. Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées ?... Je vais te le dire alors... parce que je te hais d'une haine de frère... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus long-tems tous les deux, parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre. Voilà deux épées te dis-je ! voilà une tombe prête. A la vie !

DON JUAN. Je l'ai creusée pour moi, frère, et si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... frappe...

DON JOSÈS, *prenant une des deux épées*. Si j'avais voulu te tuer comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées..... En garde ! don Juan, en garde !

DON JUAN. Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes... le front dans la poudre...

DON JOSÈS, *le prenant sous le bras*. Debout ! hypocrite, debout !

DON JUAN. Je t'obéis !

DON JOSÈS. Prends une de ces épées.

DON JUAN. Adieu, frère.

DON JOSÈS. Où vas-tu ?

DON JUAN. Laisse-moi aller.

DON JOSÈS. Te laisser aller, toi !... mais tu oublies donc ?

DON JUAN. Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÈS. C'est cela... et parce que lassé de vices, repu de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment ?.. Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas ?

DON JUAN. Mon repentir.

DON JOSÈS. Ton repentir, rendra-t-il l'honneur et la vie à ma fiancée ?... rendra-t-il la vie à mon épouse ?... Que m'importe ton repentir, à moi ! me rendra-t-il mon bonheur brisé entre tes mains ?... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Térésina, don Juan ? tu le pouvais, il fallait le faire ; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc, don Juan, du courage ! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DON JUAN. Jamais, frère...

DON JOSÈS. Je saurai bien t'y forcer... prends garde... ce que tu as fait, je le ferai !... tu m'as jeté ce parchemin au visage... (*Il le lui jette.*) Tiens...

DON JUAN. Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DON JOSÈS. Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme... (*Il lui déchire sa robe.*) Tiens...

DON JUAN. Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÈS. Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN. Don Josès, tu feras plus que tout cela : tu me feras perdre mon ame.

DON JOSÈS, *le frappant du plat de son épée.* Tiens !

DON JUAN, *s'élançant sur l'épée.* Ah !

DON JOSÈS. Enfin !

(Combat de quelques secondes ; enfin don Juan touche don Josès.)

DON JUAN. Frappé.

DON JOSÈS, *chancelant.* Oui, frappé !... le frère frappé de la main du frère !... (*Il tombe. Se relevant.*) Le frère, maudissant le frère !... le sang du frère sur la tête du frère...

(Il expire.)

DON JUAN *le regarde un instant, puis prenant son manteau et son chapeau.* Don Josès dans la tombe de don Juan ! Allons, décidément... il paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

(Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.* Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi... tu ne m'as pas trompé... merci !

(Il disparaît.)

ACTE V.

Une cellule au couvent du Rosaire ; sœur Marthe couchée sur un lit à rideaux blancs ; sœur Ursule à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOEUR MARTHE, *endormie*, SOEUR URSULE *à genoux.*

UN ANGE, *entr'ouvrant les rideaux du lit.*

Pauvre créature brisée,
Qui, pour briller un jour en ce monde mortel,
Comme une goutte de rosée,
Une aurore tomba du ciel,
La mère de toute clémence,
Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,
Voyant ton esprit en démence
Perdu dans la nuit de l'erreur,
Pour toi craint un trépas funeste,
Et m'envoie à ton lit, messager consolant,
Afin que mon souffle céleste
Rafraîchisse ton front brûlant.
Et dans cette heure qui délivre,
Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,
A défaut de force pour vivre,
Te rend la raison pour mourir.
Afin que ton ame choisisse,
Libre comme l'esprit doit l'être au dernier jour,
Ou des rigueurs de la justice,
Ou bien des trésors de l'amour.

(*L'ange referme les rideaux, et disparaît derrière eux.*)

MARTHE, *se réveillant.* Merci, bel ange, merci ! Oh ! ton souffle m'a enlevé du front un cercle de feu.. Où es-tu que je t'adore ?. Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE. Eh bien ! ma sœur ?

MARTHE. C'est vous, Ursule...

URSULE. Vous me reconnaissez ?

MARTHE. Oui, j'ai eu le délire, n'est-ce pas ?

URSULE. Et vous vous êtes sauvée ; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent de la nuit..... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas ?

MARTHE. Non, car je ne suis plus folle..

URSULE. Quel bonheur pour notre sainte communauté à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE. Ne vous pressez pas trop, ma sœur, car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie, et non mon amour... Courez, je vous prie, chercher notre saint directeur, et dites-lui qu'une mourante réclame son ministère.

URSULE, *sortant.* J'y vais, ma sœur...

SCENE II.

MARTHE, *seule.*

Oh ! jamais il n'arrivera à tems ; oh mon Dieu !.. oh ! je sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan ! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime ! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre ! Oh ! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan !

LE MAUVAIS ANGE, *soulevant le rideau.* C'est un marché qui peut se faire.

MARTHE, *épouvantée.* Qui me parle ?

LE MAUVAIS ANGE. Celui que tu as appelé.

MARTHE. Que viens-tu faire ?

LE MAUVAIS ANGE. N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan ?

MARTHE. Oui.

LE MAUVAIS ANGE. Eh bien ! j'accepte.

MARTHE. Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte ?

LE MAUVAIS ANGE. Je viens au nom de

l'un d'eux : que t'importe lequel, pourvu que la chose se fasse ?

MARTHE, *frissonnant*. Tu es le mauvais esprit... oh ! oh !

LE MAUVAIS ANGE. Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE. Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE. Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE. Je veux le revoir... oui... oui, je le veux à tout prix !

LE MAUVAIS ANGE. Rien de plus facile.

MARTHE. Que faut-il faire ?

LE MAUVAIS ANGE. Signer ce papier.

MARTHE. Que contient-il ?

LE MAUVAIS ANGE. Le pacte proposé.

MARTHE. Mille ans pour un jour !

LE MAUVAIS ANGE. Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact ; nous sommes gens d'honneur en enfer !

MARTHE. Et quand le reverrai-je ?

(On entend frapper.)

LE MAUVAIS ANGE. Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE. Oh ! je serai morte avant qu'il n'entre dans cette chambre !

LE MAUVAIS ANGE. Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré ?

MARTHE. Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE. Attends.

(Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.)

MARTHE. Ah !

LE MAUVAIS ANGE. Ce n'est rien, signe.

MARTHE. En aurais-je la force? Ah ! (*Signant*) ah ! je me meurs !

(Elle laisse tomber la plume.)

LE MAUVAIS ANGE. Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah ! ah ! ah ! chacun son tour, mon bon ange.

(Il disparaît.)

MARTHE. Ah! don Juan ! don Juan ! (*En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.*) A toi mon dernier soupir ! à toi ma dernière pensée !

(Elle meurt.)

SCENE III.

SOEUR MARTHE, *morte*, SOEUR URSULE, UN TRAPPISTE.

URSULE, *ouvrant la porte*. Dom Sanchez n'était point au couvent, ma sœur, mais voici un saint homme que j'ai rencontré, et qui se charge de le remplacer.

DON JUAN. En m'offrant pour remplir cette sainte tâche, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites, Dieu m'aidera. Ma sœur laissez-nous.

SCENE IV.

DON JUAN, MARTHE.

DON JUAN. Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... (*S'approchant du lit.*) Diable ! il me semble que la pénitente de don Sanchez n'est point malade de vieillesse..... Ma sœur.... elle ne me répond pas, ma sœur..... évanouie, sans doute... (*Lui touchant la main.*) Glacée, morte... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour !... Trésor enfoui, diamant perdu !... pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire ?.. je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... (*Écartant les cheveux.*) Mon Dieu !... oh ! non.. ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle... c'est Marthe !... Marthe, froide... inanimée, morte !... Ah ! don Juan !... quel mauvais esprit as-tu donc irrité, que depuis quelques jours rien ne te réussisse et que tout aille au pire ? à qui t'adresser, maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan ?... Oh ! il y a cependant eu pour moi un tems de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit !... Ou plutôt n'est-ce pas que depuis que mon père a reconnu don Josès, il y a une malédiction sur moi ?... Autrefois, t'eussé-je perdue vivante, et t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : Je veux qu'elle vive, et l'ame, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe ! Marthe !... ma bien-aimée !... (*Il se penche sur elle, et reculant tout-à-coup.*) Ah ! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... (*La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.*) Marthe !... (*Saisissant vivement sa main.*) Toujours froide, toujours morte.. Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis ! Oh ! un mot, une parole !

MARTHE, *lentement*. Don Juan.

DON JUAN. Ah ! ma fortune ne m'a donc pas abandonné ! je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant ! O Marthe ! cette fois tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. (*Courant à la fenêtre et l'ouvrant.*) Hussein, Hussein !

HUSSEIN. Monseigneur !

DON JUAN. Les chevaux sont-ils prêts ?

HUSSEIN. Oui, monseigneur.

DON JUAN. L'échelle de cordes ?

HUSSEIN. La voilà.

DON JUAN *l'assujétit à la fenêtre, se retourne et trouve Marthe debout.* Allors, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous. Es-tu prête? veux-tu venir ?

MARTHE, *lentement et froidement. L'heure sonne.* Écoutez ! (*Elle compte.*) Minuit !

DON JUAN. Eh bien ?...

MARTHE... Allons...

(Pendant que don Juan la reconduit vers la fenêtre, la toile tombe.)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un vieux château en ruines donnant sur un lac, derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit, et le théâtre n'est éclairé que par la lumière de la lune et des étoiles.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, MARTHE, *entrant au milieu des ruines.*

DON JUAN. Vive Dieu ! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas d'idée. Cent cinquante lieues en vingt heures ! il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que pour ménager ses jambes, il sera entré dans le ventre de mon cheval. (*Se retournant et regardant autour de lui.*) En tout cas ; s'il a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir singulièrement manqué de jugement pour le choix de l'auberge. — Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant !... puis, il faut que nous changions de costume, nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et si nous ne voulons pas être reconnus ou arrêtés, il faut changer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient. Ce diable de château n'a l'air d'être habité que par les chouettes et les orfraies !... Holà ! quelqu'un ! Il y a un très-bel écho, mais voilà tout ! Écuyers !... camérières !... Personne... Allons, décidément, je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali, et de chercher quelque autre gîte.

MARTHE, *étendant la main.* Attendez !

(Des femmes entrent par la porte à droite, et des valets par la porte à gauche.)

DON JUAN. Ah ! il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine ?

MARTHE. C'est un vieux manoir de famille qui appartenait à ma sœur Inès.

DON JUAN. Charmante propriété ! et dont le châtelain actuel me paraît faire les honneurs avec une merveilleuse courtoisie.

MARTHE. Don Juan, vous pouvez suivre ces écuyers avec la même confiance que je vais suivre ces femmes, vous me retrouverez ici.

DON JUAN. Vous me le promettez, Marthe ?...

MARTHE. Je vous le jure.

DON JUAN, *s'éloignant, à gauche, avec les écuyers.* Allons, mes maîtres ! à moi vos plus riches et vos plus élégans habits !

MARTHE, *s'éloignant, à droite, avec les femmes.* Allons, mes sœurs... à moi la plus simple et la dernière parure !

(Tandis que Marthe sort d'un côté et don Juan de l'autre, le mauvais ange sort lentement de terre, au milieu du théâtre.)

SCÈNE II.

LE MAUVAIS ANGE, *seul.*

Va vêtir tes habits de fête,
Et toi ton funèbre linceul ;
Mais, à votre hymen qui s'apprête
Je ne dois pas assister seul !
Il vous faut de joyeux convives,
Il vous faut des lumières vives :
Allumez-vous donc, feux d'enfer !..
Et vous, morts, reprenez la vie
Qui vous fût lâchement ravie,
Par l'eau, le poison ou le fer.

Mais laissez, dans vos tombes vides,
Vos suaires aux plis mouvans,
Et couvrez vos membres livides
De la parure des vivans ;
Faites briller à vos fronts pâles,
Depuis la couronne d'opales,
Jusqu'à la couronne de fleurs ;
Et, noble dame ou bachelette,
Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux et menteurs.

Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.
Sa voix vous parle par ma bouche :
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord,
Et le cœur éteint, l'œil atone,
Venez, pâles feuilles d'automne,
Que roule le vent de la mort.

(*A ce dernier vers les fantômes apparaissent lentement par les deux corridors latéraux, dont les grilles s'ouvrent toutes seules, et par la porte du fond ; puis lorsqu'ils se sont joints sur le devant de la scène, don Juan sort de la porte par laquelle il était entré. Il est magnifiquement habillé.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, LES FANTOMES.

DON JUAN. Sur mon honneur! je n'ai jamais vu valets de chambre plus silencieux passer à un gentilhomme de plus magnifiques habits! Il paraît que le seigneur de céans est juste de ma taille. — Ah! ah!.. mais il veut que la fête soit entière : bal masqué, buffet splendide, lumières éblouissantes. Vraiment! si notre valeureux Gonzalve n'avait chassé les Maures de notre belle terre d'Espagne, je croirais que le calife Abd-Alrahman me fait les honneurs de son harem. (*A une femme qui se trouve près de lui.*) Voyons, ma gracieuse odalisque, voulez-vous de moi pour votre sultan?

LE MASQUE. Certes; où en trouverais-je un plus galant, plus loyal et surtout plus fidèle?

DON JUAN. Fidèle!.. allons, je vois que tu me connais, beau masque; car mes amours durent aussi long-tems que la vie.

LE MASQUE. De celles qui meurent pour toi, n'est-ce pas?

DON JUAN. Oh! tu te trompes, car alors leur mémoire leur survit et se grave éternellement dans mon cœur.

LE MASQUE. Oui, au point que si par un prodige tu les revoyais au bout de huit jours, tu ne reconnaîtrais plus leur visage!

DON JUAN. Je ne sais si je t'ai jamais aimé, beau masque; mais, si cela est, fais-en l'épreuve, et tu verras.

LE MASQUE. Tu réponds de me reconnaître?

DON JUAN. Quand je ne t'aurais vu qu'une minute.

LE MASQUE. Tu le veux?

DON JUAN. Je t'en prie.

CAROLINA, *se démasquant.* Eh bien! regarde!

DON JUAN. Carolina!

CAROLINA. Allons, ta mémoire est plus fidèle que je ne croyais. C'est bien. (*Elle glisse sur une planche mobile qui l'entraîne dans un des corridors.*) Au revoir, don Juan, au revoir!

DON JUAN. Carolina! (*Il veut la suivre, mais la grille du corridor se referme.*) Ça, suis-je bien éveillé, ou tout ce qui m'arrive depuis trois jours n'est-il qu'un songe?

UN SECOND MASQUE, *le prenant sous le bras.* Non, mon beau gentilhomme, c'est une réalité.

DON JUAN. Illusion ou réalité, je ne me plains que d'une chose, c'est qu'elle m'échappe!

LE MASQUE. Toujours le même, don Juan.

DON JUAN. Toujours homme de sensations avant tout; il m'en faut, quelles qu'elles soient, je ne puis vivre sans elles, et quand le plaisir me manquera, je crois que je chercherai la douleur.

LE MASQUE. Et tu la trouveras; sois tranquille!

DON JUAN. Ce ne sera pas sur tes traces, je l'espère?

LE MASQUE. Peut-être!

DON JUAN. Eh bien! soit! si tu es assez belle pour qu'il y ait compensation.

LE MASQUE. On m'a dit souvent que j'étais la perle de Séville, et Séville est le diamant de l'Andalousie.

DON JUAN. Fais-en l'épreuve, et si tu es telle que tu dis, je te suivrai.

LE MASQUE. Partout?

DON JUAN. Jusqu'en enfer!

LE MASQUE. C'est parole donnée?

DON JUAN. Sur l'honneur!

VITTORIA, *ôtant son masque.* Eh bien! juge!

DON JUAN. Vittoria!

VITTORIA, *s'enfonçant en terre.* A bientôt, don Juan, à bientôt!

DON JUAN, *voulant la suivre. Des flammes sortent de terre.* C'est bien! attends-moi, tu as pris le bon chemin pour me revoir, Vittoria! et je suis plus sûr de ne pas manquer à ma parole que si tu étais montée au ciel!

(Deux masques s'approchent de don Juan par derrière et lui prennent les deux bras.)

LE MASQUE *à gauche de don Juan.* Don Juan, je t'aime!

LE MASQUE *de droite.* Don Juan; je te déteste!

LE MASQUE *de gauche.* Don Juan, tu es le plus beau, le plus séduisant cavalier qu'il y ait sous le ciel!

LE MASQUE *de droite.* Don Juan, tu es l'homme le plus perdu et le plus infâme qui ait habité sur la terre!

DON JUAN. Ne vous disputez pas, mes jalouses car vous avez raison toutes deux.

LE MASQUE *de gauche.* Suis-moi, don Juan, je te conduirai dans mon palais de cristal; tu marcheras sur un sable d'or, et tu n'auras qu'à te baisser pour ramasser les perles et cueillir le corail.

LE MASQUE *de droite.* Moi, don Juan, mes domaines sont des landes arides et des bruyères sauvages, et les seules visites que j'y reçois sont celles des sorcières et des bohémiennes qui viennent à minuit y cueillir la jusquiame et la belladone, cette fleur des philtres et ce fruit des empoisonnemens.

LE MASQUE *de gauche.* J'habite le Mançanarès aux rives embaumées, et lorsque

je lève la tête au-dessus des eaux, les orangers et les lauriers-roses me jettent leurs fleurs pour que je m'en fasse une couronne.

LE MASQUE *de droite*. Moi, j'habite les champs désolés où l'on jette les cadavres des suicidés, et lorsque je parcours mon domaine, marchant triste et pâle sur des ossemens humains, les seules fleurs qui pleuvent sur ma tête sont les flocons de neige qui descendent du ciel.

DON JUAN, *quittant le bras du masque qui a parlé le dernier*. Décidément, mon ondine, toutes mes sympathies sont pour vous, car vous me paraissez plus tendre et surtout moins mélancolique que votre compagne.

LE MASQUE *de droite*. Mais si, toute triste et sauvage que je suis, j'étais plus belle qu'elle ?

DON JUAN. Alors, je vous aimerais toutes les deux, afin d'épuiser à la fois toutes les voluptés de la vie... Acceptez-vous le traité, mes déesses?

TÉRÉSINA, *se démasquant*. Voici ma réponse.

DON JUAN. Térésina !.. je m'en doutais ! (*à Inès.*) Et toi, tu es Inès, n'est-ce pas ! (*Inès se démasque.*) Je te retrouve; tant mieux ! Eh bien ! femme ou fantôme, toi du moins (*saisissant son domino*), cette fois, tu ne m'échapperas pas.

TÉRÉSINA. A ce soir, don Juan, à ce soir.

INÈS. Dans une heure, don Juan, dans une heure !

DON JUAN. Suis-je donc dans l'île des illusions? est-il possible qu'un homme vivant voie de pareilles choses autrement qu'en rêve?.. Suis-je bien éveillé? voyons, et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il un mur? (*Il touche le mur et successivement les objets qu'il nomme.*) Ceci est un dressoir; ceci, une coupe.

UN SERVITEUR, *voyant don Juan une coupe la main*. Que voulez-vous que je vous verse, monseigneur?

DON JUAN. De l'eau. (*Portant la coupe à sa bouche et l'écartant aussitôt.*) Qu'est-ce que cette eau?

L'HOMME AU MANTEAU. Les larmes que tu as fait répandre.

DON JUAN, *jetant l'eau et tendant la coupe*. Du vin !

DON JUAN, *porte la coupe à sa bouche*. Qu'est-ce que ce vin?

L'HOMME AU MANTEAU. Le sang que tu as fait couler.

DON JUAN, *laissant tomber la coupe*. Et toi, qui es-tu?

DON SANDOVAL, *écartant son manteau et montrant sa chemise ensanglantée*. Don Sandoval d'Ojédo.

DON JUAN. Je croyais t'avoir mieux tué. — Qu'as-tu fait de ton épée?

DON SANDOVAL. Je l'ai laissé tomber au moment où la tienne m'a traversé la poitrine.

DON JUAN. Eh bien! va la chercher, et reviens.

DON SANDOVAL. Es-tu donc las d'attendre la justice divine?

DON JUAN. Oui, car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois jamais venir... Écoute, Dieu m'a donné un heure pour me repentir... je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer.

DON SANDOVAL. C'est juste ! (*Sortant.*) Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

SCÈNE IV.

DON JUAN *seul*, *puis* MARTHE.

DON JUAN. C'est bien, mon maître, je ne sais si c'est à moi que s'applique le divin proverbe... Mais ce dont je puis répondre, c'est que le fer qui me passera au travers du cœur ne le sentira pas trembler... (*Marthe entre avec une longue robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête.*) Ah ! vous voilà Marthe, ange sauveur de la vie... venez à moi... Pourquoi m'avez-vous abandonné au milieu des magies, des spectres et des prestiges qui m'environnent? et pourquoi vous-même venez-vous me retrouver avec cette robe et cette couronne?

MARTHE. C'est la couronne de l'innocence, don Juan, n'en soyez pas jaloux; c'est la robe du cercueil, ne me l'enviez pas.

DON JUAN. Vous deviez vous préparer pour le lit nuptiale et non pour la tombe; il ne s'agit pas de funérailles, mais de noces. Des larmes, soit; mais des larmes de bonheur, d'ivresse et de félicité !

MARTHE. Eh bien ! don Juan, je puis encore verser de pareilles larmes, et cela dépend de vous.

DON JUAN. Que voulez-vous? que demandez-vous? mon cœur, mon amour, ma vie?

MARTHE. Votre repentir...

DON JUAN. Mon repentir ! je l'ai offert à Dieu, et il l'a repoussé. Moi, me repentir !... et de quoi? d'avoir été heureux et de l'être encore? Oh! non, pour me repentir il faudrait que je n'eusse pas devant les yeux Marthe, ma toute chérie!... il faudrait qu'en étendant les bras, je te sentisse m'échapper, comme les fantômes de ma fièvre ou de ma folie, que j'ai déjà oubliés, ou plutôt que je n'ai jamais vus.

MARTHE. Tu as oublié ces fantômes? oh! malheur à toi! car ces fantômes sont ceux de tes victimes! Don Juan, si perdu

que tu sois, je n'aurais pas cru que tu pouvais oublier Carolina, dom Mortès, Vittoria, Sandoval, Térésina, Inès ma sœur, et don Josès ton frère.

DON JUAN. Marthe! qui t'a dit ces secrets de sang?

MARTHE. Les morts savent tout, don Juan

DON JUAN. Les morts!

MARTHE. Oui, regarde-moi : mes yeux sont ouverts, c'est vrai; mais la flamme de la vie y est éteinte, mon cœur est toujours dans ma poitrine, mais il a cessé de battre. Mais mes mains peuvent encore se joindre et te supplier, mais elles sont froides et glacées comme le marbre. Pouvais-tu t'y tromper, don Juan, et prendre pendant tout un jour la mort pour la vie?

DON JUAN Oh! mais cela ne se peut pas! et tu voudrais me faire croire à un prodige pour m'échapper encore, comme tu l'as déjà fait. Oh! Marthe! Marthe! tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé.

MARTHE. Je ne t'ai jamais aimé, don Juan! je ne t'ai jamais aimé! oh! mais j'étais un ange du Seigneur! et, par amour, j'ai perdu mon auréole pour toi; je suis devenue une femme, je suis descendue du ciel sur la terre, et par amour, j'ai perdu la raison pour toi. Et ce n'est pas tout : au moment de ma mort, pour te revoir encore, pour te revoir une fois, pour te revoir un jour, j'ai donné mille ans de mon éternité! Sois heureux, don Juan! je suis tombée de si haut, et je suis arrivée si bas, que l'œil humain ne peut pas mesurer ma chute; sois fier, car tu as dit un jour que tu voulais effacer la renommée de don Juan Tenorio; sois fier, don Juan de Marana, car lui n'avait séduit que des femmes, et toi, tu as perdu un ange.

DON JUAN. Un ange! oui, j'aurais dû m'en douter, à ta voix, à ton visage, à ton parfum du ciel. Oui, tu es un ange, et tu es lasse de la terre, n'est-ce pas? et tu regrettes tes splendeurs divines, et tu te crois morte parce que tu vis de notre vie à nous? Eh bien! Marthe, je te rendrai le ciel que tu as perdu, je te ferai un Éden d'amour à croire que tu es rentrée dans ton paradis, et alors ce ne sera plus moi qui t'aurai précipitée c'est toi dont les ailes m'enlèveront... Je suis déjà plus qu'un homme, puisqu'un ange m'a aimé. Marthe!... un mot de toi, et je serai l'égal d'un Dieu!

MARTHE. Malheureux! tu parles de félicités célestes, à peine s'il te reste quelques instans pour échapper aux flammes infernales!

DON JUAN. Quelques instans de bonheur divin valent mieux qu'une éternité de félicités humaines.

MARTHE. Mais ne vois-tu pas ces lumières qui s'éteignent?

DON JUAN. Le plus beau moment d'une fête nuptiale est celui où l'on souffle les flambeaux.

MARTHE. Regarde! écoute!

DON JUAN. Quel est ce bruit, quel est ce changement?

MARTHE. Ne vois-tu pas que nous sommes enfermés dans un sépulcre, sans portes, sans issues?

DON JUAN. Tant mieux! personne n'y entrera.

MARTHE. La mort entre partout! (*Elle tombe à genoux.*) Don Juan, au nom du séjour bienheureux où, dans mille ans, nous pouvons nous retrouver ensemble; au nom de ton père, qui est le seul homme qui prie pour toi au ciel; en mon nom, à moi, qui suis la seule femme qui prie pour toi sur la terre, repens-toi, don Juan! repens-toi!

DON JUAN. Marthe! Eve n'était pas si belle que toi, et Adam a perdu le paradis pour elle.

MARTHE. Malheureux! malheureux!

DON JUAN. Marthe, Marthe, ma bien-aimée!

MARTHE, *jetant un cri.* Ah!

DON JUAN. Qu'as-tu?...

MARTHE. Minuit!

DON JUAN. Nous achevons un jour de bonheur, et nous entrons dans un jour heureux.

MARTHE, *s'affaiblissant au fur et à mesure que l'heure sonne.* Ce jour, c'est le dernier; cette heure, c'est la dernière; don Juan, repens-toi! repens-toi!

DON JUAN. Demain.

MARTHE. Je meurs!... Mon Dieu! Seigneur! ayez pitié de lui!

DON SANDOVAL, *paraissant derrière le tombeau, une épée à la main.* Me voilà, don Juan.

DON JUAN, *furieux.* Sandoval!... tu prends mal ton heure.

DON SANDOVAL. Es-tu prêt?

DON JUAN. Toujours...

DON SANDOVAL. En garde, donc!

DON JUAN, *blessé.* Enfer! (*Sandoval disparaît.*) Disparu! et moi, blessé! (*Il chancelle.*) Blessé à mort! Marthe! Marthe! ah! malédiction!

LE MAUVAIS ANGE, *à gauche.* Vengeance!

LE BON ANGE, *à droite.* Miséricorde!

L'ANGE DU JUGEMENT, *descendant du ciel.* Justice!

(Ces trois mots écrits en lettres de feu aux deux côtés et derrière le tombeau, forment un triangle de flammes qui enferment les corps de Marthe et de don Juan. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

UNE SAINT-BARTHELEMY,

OU LES

HUGUENOTS DE TOURAINE,

VAUDEVILLE NON HISTORIQUE EN UN ACTE,

Par MM. Dumanoir et Cogniard frères,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 10 MAI 1836.

F1.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PÈRE TRIPET, traiteur....	M. Prosper.	GRAIN-DE-SEL, trompette...	M. Mayer.
Mme TRIPET, sa femme.......	Mme Vautrin.	BERGAMOTTE, nièce des époux Tripet....................	Mlle Georgina.
CALVIN, leur filleul, garçon d'auberge.................	M. Hyacinthe.	Lanciers.	
PICHARD...................	M. Dussert.	Voisins et Amis.	

La scène se passe près de Tours, dans l'auberge de Tripet.

Le théâtre représente une salle d'auberge, donnant sur une cour; au fond, un mur de clôture; à gauche, l'entrée de la cave; portes latérales. Porte et fenêtre au fond. Tables, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

BERGAMOTTE, *seule.*

(Il fait à peine jour. Bergamotte entre avec précaution, et va regarder par la serrure de la porte à droite.

Mon oncle et ma tante dorment encore. (*Elle ouvre la fenêtre.*) Dam! il fait à peine jour... Dieu de Dieu! que le lancier est donc un être dangereux, qui vous fait faire des imprudences inouies! Dire qu'hier, à la danse, je me suis laissée aller à lui donner rendez-vous, pour ce matin, ici! Ah! le voilà!... (*Elle court au fond en faisant:*) Chut! Eh! non, c'est Calvin.

SCÈNE II.

BERGAMOTTE, CALVIN.

CALVIN. Tiens! tiens! tiens! déjà levée, mamzelle Bergamotte?

BERGAMOTTE. Eh bien!.. et vous donc, Calvin?

CALVIN. Moi, c'est mon usage... je me couche tard... je me lève tôt; et, pendant mes courtes nuits, je ne dors jamais que d'un œil... le gauche... comme ça.

BERGAMOTTE. Vous devez être gentil dans votre sommeil!

CALVIN. Gentil ou non, je ne m'importe guère... pourvu que vous sachiez bien que ce fort peu de sommeil a pour cause un amour de première force, qui me consomme intérieurement.

BERGAMOTTE, *riant.* Un amour de première force!... ah! oui, pour vos poulets, vos dindons et vos canards... en v'là une de singulière passion!

CALVIN. Cette singulière passion, j'en conviens, et je n'en rougis nullement... mais il ne s'agit pas de celle-là... il est question de l'autre... que vous connaissez parfaitement bien, et pour laquelle j'ai tenu le propos suivant à votre oncle Tri-

pet : Monsieur Tripet, vous possédez, de part à demie avec votre épouse, le meilleur et le seul cabaret de ce village, à une lieue de Tours en Touraine... Vous avez pour nièce la nommée Bergamotte, extrêmement jolie fille, qui est chargée des soins de la maison... vous avez pour filleul le nommé Calvin, protestant de sa religion, comme vous de la vôtre, lequel est chargé de la tenue de la basse-cour... en partie double... De votre nièce Bergamotte à votre filleul Calvin, il n'y a que la main... ce qui veut dire que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de nous marier le plus tôt possible, et... et voilà !

BERGAMOTTE. Et mon oncle vous a refusé net?

CALVIN. Très-net... en me donnant la plus sotte des raisons, que j'aurai la pudeur de ne pas répéter.

BERGAMOTTE. Moi, sans connaître cette raison, je la trouve très-bonne.

CALVIN. Ah! Bergamotte! Bergamotte! vous venez de dire un mot! ah! Bergamotte!

BERGAMOTTE. Je suis franche, moi.

CALVIN. Vous êtes barbare, vous êtes tigresse jusqu'à la moelle des os... mais je sais bien depuis quand vous me traitez comme le dernier des derniers... c'est depuis l'arrivée des lanciers, de ces soldats que je ne peux pas voir en face ni d'aucun côté.

BERGAMOTTE. C'est ça! dites-en du mal... renvoyez les pratiques de notre auberge!

CALVIN. Des pratiques!.. ça... des sans-le-sou! qui mourraient de faim sans le gouvernement... il est trop bon, le gouvernement... Bergamotte, j'ai deux mots à vous toucher au sujet de ces hommes salariés.

BERGAMOTTE. Qu'est-ce que vous allez me dire encore?... est-ce que je m'en occupe, moi, de vos soldats?

CALVIN. De trop, Bergamotte, de trop!

BERGAMOTTE. Du tout!... il n'y en a qu'un à qui j'ai parlé... et encore... un tout petit brin, parce que celui-là est très-honnête, très-avenant, très-aimable...

CALVIN. M'y voilà, et lequel?... allez, parlez! je sais qui... ça ne fait rien... lequel?

BERGAMOTTE. Eh ben!... c'est M. Pichard.

CALVIN. J'en étais sûr!... Bergamotte, depuis huit jours, vous avez ce lancier à la bouche, c'est inconvenant!... et quand vous en parlez, voyez-vous, je me battrais volontiers.

BERGAMOTTE. Avec lui?

CALVIN. Non, je me battrais moi-même... je me frapperais, moi, Calvin!.. ah! mais, oui... ah! mais, oui... prenez-y garde, Bergamotte?... ces militaires vous font des mines en dessous, en faisant claquer leurs éperons, et vous leur souriez aussi en dessous... prenez-y garde!

BERGAMOTTE. Si c'est là tout ce que vous avez à me dire...

CALVIN. Bergamotte, votre insouciance me fait mourir à gros feu!... votre air de me dire : *Tu m'embêtes !* me fait très-mal.

BERGAMOTTE. Laissez-moi donc, vous êtes fou!... quand on me salue, je salue... et quand on me sourit, je ne peux pas faire la grimace... à quoi que ça rimerait?

CALVIN. A quoi que ça rimerait?... mais vous ne savez donc pas que le lancier est un corps que l'on doit fouler aux pieds? que ces gens-là compromettent les jeunes filles comme les femmes mariées, aussi bien que les veuves... et quelquefois même des vieilles avec!... le lancier, voyez-vous, c'est la mort aux réputations... en jasant avec *eusse*, vous serez ternie aux yeux du monde.

BERGAMOTTE. Bah! bah!... on en fait des orang-outangs, et ils ne sont pas plus pires que les autres.

CALVIN. Oh! Dieu!.. oh! Dieu!... mais cent fois plus pires! deux cents fois plus pires!..

BERGAMOTTE. C'est pas vrai!

AIR : *Quand les pierrots*. (Tirelire.)

Ils sont gentils de leur figure,
Leur uniforme est agaçant;
Ils sont bien faits dans leur tournure,
Et leur dialogue est séduisant!

CALVIN.

Ma chèr', vous êt's en démence :
Ils sont grossiers, mauvais ton

BERGAMOTTE.

Oh! que non! oh! que non!
Rien qu' leur musiqu' m'influence,
Malgré moi, je saute et j' danse,
Quand des lanciers d' la garnison
J'entends la trompette à piston. (*bis*.)

CALVIN.

Moi, pour ma part, j' les abomine,
J' les trouve ignobles, dégoûtans,
Et j' suis tenté, quand j' vois leur mine,
D' leur dire des gros mots insultans!

BERGAMOTTE.

Si vous étiez une jeune fille,
Vous n' parleriez pas ainsi.

CALVIN.

Oh! mais si! cent fois si!
Je sautille, je m' tortille,
Comme une anguille qu'on grille,
Quand des lanciers d' la garnison
J'entends la trompette à piston! (*bis*.)

Mais, après tout, voyons, voyons, voyons,

qu'est-ce qu'il a donc de si superbe, vot' Pichard?... C'est donc gentil de se sangler comme un cheval, d'avoir des moustaches grasses, du cuir autour des jambes, et de marcher comme si on était dans un bateau?... Si je voulais, j'en aurais aussi, moi, des moustaches grasses... mais j'aime autant ma petite figure chiffonnée... et vous y reviendrez, allez.

BERGAMOTTE. Je ne crois pas.

CALVIN. J'en suis sûr... Vous finirez par connaître les inconvéniens du lancier... et puis, d'ailleurs, le père Tripet ne donnera jamais sa nièce à un homme qui n'est pas de son culte... à un de ces satanés militaires qui lui font des peurs à le faire dégénérer en jaunisse... car votre oncle Tripet, voyez-vous, c'est un vieux très-dénué de courage... il a même la manie de croire à Mathieu Laënsberg... Votre tante Tripet, elle, c'est autre chose... elle fait des cartes toute la sainte journée, et croit complétement aux rêves, au point qu'elle me demande toujours si j'ai rêvé chat ou chien... et moi, je ne rêve que canards, ce qui signifie amour-propre et élévation aux honneurs... Enfin, ces deux vieillards sont tellement faibles de leur nature... Oh! taisez-vous, les voilà!

SCENE III.

LES MÊMES, M. ET Mme TRIPET *.

(Ils ont l'air sombre et soucieux.)

CALVIN, *à part*. Quel drôle d'air qu'ils ont!

BERGAMOTTE. Bonjour, mon oncle.

CALVIN. Bonjour, parrain.

BERGAMOTTE. Bonjour, ma tante.

CALVIN. Bonjour, marraine.

TRIPET. A vous de même, mes enfans... Qu'est-ce que vous faisiez donc tous deux ici?

CALVIN. Nous jabotions, parrain... J'étais en train de conseiller à votre nièce de se défier beaucoup des lanciers.

Mme TRIPET, *avec effroi*. Les lanciers!

TRIPET, *de même*. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de nouveau?

Mme TRIPET. Des menaces?

TRIPET. Des projets sinistres?

BERGAMOTTE. Mais pas du tout.

CALVIN, *à part*. Les v'la partis... Le tremblement commence dès qu'on parle des lanciers. (*Haut*.) Vous ne m'entendez pas, père Tripet...

TRIPET. Oh! si fait... Je sais ce qu'ils sont capables... C'est pas des gens de notre religion, vois-tu; et mon enseigne : *Au grand Coligny*, est ce qui attire leur haine sur mon auberge; je m'en suis aperçu.

CALVIN. Mais ce n'est pas dans ce sens là.

TRIPET. Tu cherches à me rassurer.... mais je ne m'y fie pas à ces garnemens... J'ai mes raisons pour ça.

Mme TRIPET. Et moi de même... D'abord, j'ai fait cette nuit un songe qui ne présage rien de bon.

CALVIN, *à part*. Allons, bien!.. v'là marraine avec ses rêves... Il ne manque plus que parrain avec son Mathieu Laënsberg.

TRIPET. Tu aurais eu le cauchemar, Aldégonde? et tu crois que ça nous annoncerait quelque malheur?

Mme TRIPET J'en tremble!.. Jugez-en.

AIR : *Le joli rêve que j'ai fait*. (Micheline.)

Le vilain rêve que j'ai fait!
Dans mon armoire, sous mon linge,
Je découvrais un très-gros singe,
Qui d'un bond sur moi s'élançait,
Hurlait, me mordait, m'étouffait,

(*A Tripet*.)

Puis à ton tour, te terrassait.
Au milieu d'éclats de tonnerre,
A tous les deux il nous criait :
« Avant quatre jours, des Tripet
Le sang arrosera la terre!!! »
Le vilain rêve que j'ai fait!

TRIPET.

Le vilain rêve qu'elle a fait!

BERGAMOTTE.

Le vilain rê...

CALVIN.

ve qu'elle a fait!

(*Ensemble*.)

Le vilain rêve qu'elle a fait!

CALVIN. Comment! il disait ça, ce gros singe?

Mme TRIPET. Et il était vert?

TRIPET, *à part*. Quelle coïncidence!

Mme TRIPET. Et je me connais en rêves.. L'an passé, quand on nous a volé notre vache, j'avais rêvé de singe encore... et il n'était que noir!

CALVIN. Laissez donc, marraine, c'est de la bêtise de croire à ces choses-là.

TRIPET, *le prenant par le bras*. C'est possible... mais à ceci... (*Il tire un petit almanach de sa poche*.) A ceci...

CALVIN. Votre Mathieu Laënsberg!... (*A part*.) J'étais sûr que nous y arriverions.

TRIPET. Oui, Mathieu Laënsberg! Lis, lis...

CALVIN, *lisant sur le livre que tient toujours*

* Bergamotte, Mme Tripet, M. Tripet, Calvin.

Tripet. Plantez haricots.... Semez mâches, panets, céleri.

TRIPET. Mais non, imbécile. . ici plus bas... Tiens : Mois d'août, prédictions : « Catastrophe terrible, occasionée par des » disputes religieuses... Grand massacre » qui rappellera une sanglante époque. »

Mme TRIPET. Ciel !

TRIPET. Et vous la connaissez cette sanglante époque... la Saint-Barthélemy.

CALVIN. J'en ai entendn parler, mais j'étais si jeune !...

TRIPET. O mes enfans ! Dieu nous garde du sort de notre aïeul, le maître-d'hôtel du grand Coligny ! Quelle histoire ! Je la relis depuis ma naissance... c'est à vous faire tomber les cheveux...

AIR *nouveau de M. Masset.*

Oh ! mes amis ! quelle nuit !
Ah ! je crois entendre le bruit
Des cloches, des tambours, des cris et des cymbales,
Accompagné du pif ! paf ! pif ! des balles,
Pif! paf! pouf !
Un ordre affreux, vindicatif,
Donna le signal destructif;
De la cloche le son plaintif
Fit commencer les pif ! paf! pif!
Pif! paf!
Chacun se sauve, on se presse, on s'étouffe,
Pif ! paf ! pif! pouf!
Sur les mourans les chevaux piaffent,
Pif ! pouf! paf!
D'affreux soldats ; grands escogriffes,
Tirent sur nos amis, paf! pif!...
En s'écriant : Qu'ils pleurent !
Pif ! paf !
Qu'ils meurent !
Paf ! pouf !
Que chacun fass' son épitaphe !
Pif ! paf !
Point de grâce !... pif ! paf ! pouf !
Je n'en puis plus !... ouf !

Mme TRIPET Quel récit !

CALVIN. Eh ben ! ça ne m'a pas fait d'effet.

TRIPET. J'ai la conscience qu'il nous arrivera infailliblement quelque malheur, avant peu... et ce que Calvin nous dit de ces militaires...

BERGAMOTTE. Voyons, voyons, n'allez pas vous tourmenter pour ça.

TRIPET. Au fait, pourquoi sont-ils venus dans le pays, ces lanciers? la garnison de Tours est au grand complet... et puis, ils ne devaient rester ici que trois jours, et voilà trois semaines qu'ils y sont ?

Mme TRIPET. Au fait, c'est vrai.

CALVIN. Voyons, parrain, marraine, ne vous faites pas de nuages !.. Certes, Mathieu Laënsberg est un auteur très-instruit, que je respecte à cause de son grand âge ; mais quéquefois il dit des absurdités.

TRIPET. Lui, par exemple !

CALVIN. Oui, lui... Tenez... à preuve... Il écrit que ceux qui naissent dans le mois d'octobre sont nerveux, téméraires, et enclins à l'amour... Je suis d'octobre, moi, fin octobre... Eh ben ! je suis-t'y téméraire, et nerveux? pas pour deux liards... Je suis enclin à l'amour, c'est vrai... mais la moitié est fausse... et ça a beau être imprimé, je n'suis pas nerveux ni téméraire.

Mme TRIPET. Mais mon rêve, à moi ?

CALVIN. Vot' rêve, laissez donc... marraine, avant-hier, vous aviez rêvé chat angola... c'est trahison dans le ménage... eh ben ! est-ce que parrain vous a *trahite*? Pauv' cher homme... je suis sûr qu'il n'y pense seulement pas.

TRIPET. Tu me rends hommage, Calvin.

Mme TRIPET. Je sais que Tripet est incapable...

(On entend le son de la trompette.)

TRIPET *et* Mme TRIPET. Hein? la trompette...

CALVIN. Qu'est-ce que ça veut dire?

BERGAMOTTE, *à part*. C'est le signal de Pichard... il va venir... il faut les éloigner tous. (*Haut.*) Tiens, ça sent le brûlé... est-ce que ce serait votre crême qui s'en irait, marraine ?

Mme TRIPET. Ma crême !.. oh ! c'est bien possible... J'y cours. (Elle sort.)

BERGAMOTTE, *à part*. Et d'une... (*Haut.*) Dites donc, Calvin, vos poules crient joliment... Est-ce qu'elles n'ont pas eu à déjeuner ?

CALVIN. Oh ! ces chers trésors !.. ma foi, c'est vrai... Je les indemniserai... mon canard surtout, qui mange dès le patronminet... Eh ! vite, vite...

(Il sort.)

BERGAMOTTE, *à part*. Et de deux... (*Haut.*) Parrain, avez-vous entendu le vent qu'il a fait cette nuit?

TRIPET. Non, mon enfant... Il a fait du vent?

BERGAMOTTE. Oh ! un ouragan affreux... ça me fait penser à vos abricots... pourvu qu'ils ne soient pas tous tombés.

TRIPET. Par exemple ! j'espère bien que non ; et je vais m'en assurer... des abricots comme le poing... (*Il sort.*) Quelle perte ça serait !

BERGAMOTTE. Et de trois !.. Me voilà seule... Maintenant, Pichard peut venir... (*On entend Mme Tripet qui l'appelle de la coulisse.*) Ah ! quel ennui... c'est un fait exprès.... Allons vite m'en débarrasser, pour revenir tout de suite.

(Elle sort.)

SCENE IV.

GRAIN-DE-SEL, *sa trompette en sautoir*, PICHARD, *une marguerite à la bouche**.

(Ils arrivent par-dessus le mur du fond.)

GRAIN-DE-SEL *entre avec précaution, regarde et écoute de tout côté*. Personne !

PICHARD. Ne crions pas, et prenons possession de la citadelle. La petite ne tardera point à paraître à l'horizon.

GRAIN-DE-SEL. Tout de même, Pichard, vous en tenez furieusement pour Mlle Bergamotte !

PICHARD. C'est de fait... Depuis trois semaines que le régiment est dans ces parages, et que je viens quotidiennement boire le petit vin du père Tripet, cet objet charmant, qui est la nièce de ce bouchon, a délicieusement flatté mes regards... J'en tiens pour elle, je l'avoue ; et tu conviendras, Grain-de-Sel, que la petite est stimulante, la plus jolie blondinette de la Touraine... ça me revenait de droit, à moi, Pichard, surnommé le grand mangeur de cœurs.

GRAIN-DE-SEL. Ça c'est vrai que vous en avez cueilli de ces conquêtes.

PICHARD. Hier soir, au bal champêtre de ce village, je me dis : faut se livrer à l'exercice de la contredanse, pour empaumer la petite... Bergamotte dansait comme une fée... je l'invite pour la seconde, et tout en rasant le sol, nous savourons les charmes de la conversation... et quant à ce que je lui ai dit, quant à ce qu'elle m'a répondu... qu'il te suffise de savoir qu'un rendez-vous m'a été octroyé pour ce matin, à l'heure de la rosée, heure militaire... la suite au numéro prochain.

GRAIN-DE-SEL. Et vous êtes sûr qu'elle viendra ?

PICHARD. Comme je suis sûr que tu es trompette de lanciers. Tu sais quelle est ta consigne ?

GRAIN-DE-SEL. Comme toujours, je fais le guet, et au premier bruit, au moindre danger, je sonne la retraite.

PICHARD. Fort bien... ah ! c'est que tu, je tiens à cette conquête... c'est du nanan!

GRAIN-DE-SEL. Est-ce que ce serait pour le bon motif?..

PICHARD. Fi donc ! la bouffonnerie serait trop forte... point de mariage... pure gaudriole, et simple histoire de rire un peu de sexe à sexe.. du reste, la petite me fait l'effet d'une farceuse qui l'a bien compris ainsi. Qui, moi, lier mon avenir à une humble fille de cabaret?.. pas si cornichon... Songe donc que j'aurai un jour quinze cents livres de rentes, pour peu qu'il arrive la moindre chose à un oncle très-vieux que je possède... à son décès, je lâche le service, je me fais civil, je me fais rentier, et je me procure pour épouse légitime une bourgeoise cossue... voilà le plan, et d'ici là, je voltige de volupté en volupté, sans que ça tire aucunement à conséquence... mais parlons d'autre chose, en attendant ma sylphide.... Les amis doivent venir nous rejoindre.

GRAIN-DE-SEL. C'est convenu.

PICHARD. C'est aujourd'hui la fête de notre excellent capitaine, et tous les ans, la compagnie lui offre un festin d'amitié. Pour me rapprocher de Bergamotte, j'ai choisi le cabaret du père Tripet ; mais ce qui est vexant, c'est que l'argent manque à l'appel, et qu'il faudra demander du crédit.

GRAIN-DE-SEL. Tant pis, car le père Tripet est un vieil avare, un juif à ce qu'on dit.

PICHARD. Juif?.. non pas... il est protestant, je le sais de la petite... c'est pour ça qu'il a pour enseigne : *au Grand Coligny*... un fameux maréchal du tems de Charles IX.

GRAIN-DE-SEL. C'est égal, j'aime pas plus les protestans que les juifs ; et puisque ça ne fait point de crédit, à bas les protestans.

PICHARD. Blanc-bec !.. respect aux cultes divers, aux opinions variées... et écoute la morale que je me suis formée à ce sujet :

AIR : *A soixante ans.*

Juif, protestant, catholique ou sauvage,
Qu'on soit de telle ou tell' religion,
Tous les humains me r'présentent l'image
D'un' grande armée, avec chaqu' bataillon,
Chaqu' régiment, chaque division.
Quand viendra l' jour de la grande réforme,
Le général dont nous sommes tous soldats
D' chaqu' paroissien là-haut n'exig'ra pas
Qu'il ait porté tel et tel uniforme,
S'il a bien fait son service ici-bas!
Oui, pour lui plair', qu'importe l'uniforme !
Quand on fait bien son service ici-bas!

Voilà ma morale, et je dis qu'elle est ficelée... après ça, si le père Tripet nous refuse du crédit, tant pis pour lui... sa basse-cour en éprouvera du désagrément. L'amour et la volaille sont les deux pensées intimes du soldat... tant que j'ai de la monnaie, je suis délicat... je suis moraliste... mais quand la gêne arrive... (*Il frappe sur son sabre.*) Chéri que voilà, ca-

* Pichard, Grain-de-Sel.

resse les poulets... et je n'ai plus que 75 centimes à être délicat.

GRAIN-DE-SEL. Eh ben, alors, gare au poulailler.

PICHARD. Ne crions pas... je crois que j'ai entendu un être vivant... c'est elle!.. vite, Grain-de-Sel... à ton poste.

GRAIN-DE-SEL. J'y vole... ma trompette veille sur vous.

SCENE V.

PICHARD, BERGAMOTTE.

BERGAMOTTE, *jouant la surprise*. Comment, c'est vous que v'là, monsieur Pichard?..

PICHARD. Ne crions pas, bel astre... oui, c'est moi Pichard, dit l'enfant gâté... fidèle au rendez-vous que je vous ai demandé hier à la poule, et que vous m'avez accordé au galop.

BERGAMOTTE. Mais non, monsieur, au contraire, je vous avais défendu de venir.

PICHARD. C'est pour cela que me voilà! ça m'a fait courir sept fois plus fort, et il tomberait des cailloux et des balles mâchées, que je serais tout de même là, présent, comme Gusman.

BERGAMOTTE. Mon Dieu! mais si l'on venait!...

PICHARD. Ne crions pas!.. il n'y a point de danger, cher ange... j'ai pris mes précautions... Bonjour, bergère délirante, ton esclave est devant toi... il vient chercher ses chaînes.

BERGAMOTTE. Tenez, monsieur Pichard, ne me parlez pas comme ça... ça fait tout tourner autour de moi... je suis sûre que je fais des bêtises en vous écoutant, et que la sagesse...

PICHARD. La sagesse, fi donc! ne prononcez pas ce mot-là... ça gâte les dents... non, empereur des amours, non, il est écrit au firmament que nous devons nous chérir d'une tendresse égale et violente.

BERGAMOTTE, *à part*. Comme il parle bien. (*Haut.*) Mais si vous alliez dire à tout votre régiment...

PICHARD. Moi, tacher mon habit! non, ma Bergamotte, rassurez-vous... jamais Pichard n'a compromis les femmes.... amour et mystère, c'est ma marotte. (*A part.*) Comme je la subtilise.

BERGAMOTTE. Vous m'aimez donc bien fort, bien fort?

PICHARD. Comme un dératé!.. La première fois que je vous ai vue, j'ai eu des crampes dans les yeux. la seconde, j'ai senti là le javelot de l'amour... et aujourd'hui que ça m'étouffe, je viens déposer à vos pieds mon rang, ma flamme, mes moustaches, et c'te marguerite, portrait de vous-même... toutes choses qu'on n'a jamais refusées.

BERGAMOTTE. En dit-il!... en dit-il!... Eh ben! tenez, monsieur Pichard... je veux aller à la bonne franquette avec vous... je prends votre marguerite et votre flamme avec...

PICHARD, *l'interrompant*. Ne crions pas, chère enfant, en cédant à mes vœux, vous faites preuve de bon goût; car le lancier est la première arme de France... O Dieu! le lancier... on ne le connaît pas assez, voyez-vous.. je veux vous en faire la gravure en taille douce.

AIR *d'Amédée de Beauplan*. (Mon petit Français.)

Joyeux, bon garçon,
Brave et franc luron,
A sa belle point volage,
Élancé, bien fait,
Brillant et coquet,
Du lancier voilà l'image.
Le drôle a tout en partage,
Il faut le voir, beau cavalier,
Aussitôt que le canon tonne,
Presser les flancs de son coursier;
C'est comme un volcan qui bouillonne,
C'est l' Vésuve ou l'Etna!
C'est un serpent boa!
Mais que le combat cesse,
Qu'une femme paraisse,
Changement subit,
Il se radoucit,
Et le lion
Devient un mouton;
Tra, la, la, la, le lancier, le voilà! la, la, la.

Quand d'une beauté
Son cœur est flatté,
Il la chérit avec rage,
Il grave son nom
Avec son prénom
Sur les arbres du bocage,
Sur les murs du voisinage...
Tout's ses parol's sont comme du miel,
Quand il s'adresse à son amante,
Il est farceur et spirituel;
Mais il a l'am' très-méfiante,
Un tout petit soupçon
Lui donne le frisson.
Il dit des mots forts lestes,
Y s'sert même de ses gestes,
(*Bergamotte fait un mouvement d'effroi.*)
Oh! presque rien,
Après ça fait bien,
Un' fois les coups r'çus
On s'aim' bien plus,
Tra, la, la, le lancier, le voilà! la, la, la.

BERGAMOTTE. Est-il drôle! est-il farce! j'espère pourtant que ce n'est pas...

PICHARD. Quant à moi, pour le quart-d'heure, je suis fixé, dompté, subjugué; et vous pouvez vous dire avec quelque fierté : voilà un être qui a eu des conquêtes dans tous les royaumes; qui a les bras

jonchés de cœurs, de flèches et de proverbes amoureux!... Eh bien! cet être me préfère à tout l'univers... il m'accorde la pomme. (*Il l'embrasse.*) Enlevé... à présent... un autre par-dessus le marché... Ne crions pas*...

BERGAMOTTE. Ah! ma foi, j'y tiens plus... tant pire, je me fais lancière!

PICHARD, *à part*. Elle est croquée. (*Haut et très-pressant.*) Ainsi, ce soir, quand brillera le crépuscule dans l'ombre du mystère?

BERGAMOTTE. Eh! quoi! vous voulez?

PICHARD. Ne crions pas... je vous attendrai dans le petit bois.

BERGAMOTTE. Mais...

PICHARD. Vous y viendrez, mon étoile, vous y viendrez... ou je me passe mon propre sabre au travers du corps.

BERGAMOTTE. Je vous le défends.

PICHARD. Vous viendrez donc?

BERGAMOTTE Je viendrai.

PICHARD, *à part*. Archi-croquée.

BERGAMOTTE. Mais à une condition.

PICHARD. Je m'y conforme les yeux fermés.

BERGAMOTTE. Je suppose, lancier, que vous n'avez jamais eu que des intentions honnêtes; et je veux que dès ce soir même, vous demandiez ma main à mon oncle.

PICHARD. Hein! vous dites...

(On entend un son de la trompette de Grain-de-Sel.)

BERGAMOTTE. Qu'est-ce que c'est que cela?

PICHARD. Ça, c'est comme le houra des cosaques... ça veut dire qu'il faut filer... V'là quelqu'un.

BERGAMOTTE. Je me sauve.

(Elle rentre chez elle.)

PICHARD, *seul*. Demander sa main!... un mariage? c'est ça qu'elle veut!... minute, ma belle, je n'en mange pas... au diable les rendez-vous nocturnes qui procurent des résultats pareils. J'aime mieux m'en priver... y renoncer!... cré-coquin!.. c'est vexant... comment diable faire pour couronner mes projets, sans m'exposer au *conjungo*? il faudrait... heim? Qui vient là?

SCENE VI.

CALVIN, PICHARD.

(Calvin arrive très-vite, regarde de tous côtés; il tient d'une main les coins de son tablier, dans lequel est de la graine.)

PICHARD, *chantant d'un air distrait*.

Voilà, voilà, voilà!
Voilà! le vrai lancier français.

* Bergamotte, Pichard.

CALVIN, *à part*. Encore le lancier!... je viens d'entendre la satanée trompette.

PICHARD, *chantant toujours*.

Voilà, voilà, voilà.

CALVIN. C'est moi... c'est moi... que voilà, monsieur le lancier.

PICHARD, *lui frappant fort sur la tête*. Ah! c'est toi... ça va bien?

CALVIN, Tapez donc pas, lancier... merci, ça n'va pas plus mal... vous êtes bien matinier, lancier? par où donc que vous êtes entré, vous désirez quelque chose!... est-ce qu'il n'y avait personne ici quand vous êtes entré, lancier?

PICHARD. Voilà un quart-d'heure que j'appelle.

(Il lui frappe de nouveau sur la tête.)

CALVIN. Tapez donc pas, lancier. (*A part.*) Oh! comme je vas t'espionner, toi... après ça, je suis sûr que Bergamotte n'y était pas... j'ai accouru trop vite... je l'aurais vue.

PICHARD. Qu'est-ce que tu portes dans ton tablier?

CALVIN, *vidant son tablier dans un panier*. Ça, c'est de la graine pour mes cocottes, et mes chers canards... Je sors d'avec mes bêtes... que je leur servais à déjeuner!

PICHARD. T'es donc toujours fourré dans ton poulailler?

CALVIN. Tant plus que je le peux, lancier: ces créatures font mon bonheur!... c'est ben naturel, toutes mes poules m'aiment et me connaissent; faut voir quand j'arrive!... c'est des fêtes, des cris de joie... c'est à qui me cajolera... mes canards surtout.

PICHARD. Ah! tu as aussi des canards?

CALVIN. Et des soignés, on n'apprécie pas assez le canard, voyez-vous... on ne sait pas ce qu'il est capable... c'est agréable à l'œil. ça va à la pluie, et c'est caressant!... Ah!... si vous connaissiez Soliman.

PICHARD Qu'est-ce que c'est que ça, Soliman?

CALVIN. Soliman?... c'est mon benjamin... c'est le roi des canards...: un vrai pacha à trois queues... quand je lui dis: la patte, petit chéri... il me donne de gros coups de bec sur les doigts... il est si malicieux.. je le ferai travailler devant vous... vous verrez.

PICHARD, *riant*. Volontiers, farceur... et je veux qu'on te nomme désormais: *l'homme-canard*.

(Il lui donne une tape, et lui abat son bonnet.)

CALVIN. Crédié!.. lancier, vous avez une

habitude déplorable : c'est de taper sur le crâne de la tête... ça abrutit.

PICHARD. Ne crions pas... ça remue les idées, au contraire.

CALVIN. Je ne sais pas ce que je vous ai fait, lancier... mais vous êtes mon ennemi acharnais.

PICHARD. Moi, ton ennemi!..

CALVIN. Oui, oui, acharnais... Vous venez ici censément pour boire et manger.. mais foncièrement, c'est pour me chipoter, et me rendre extrêmément malheureux.

PICHARD. En quoi donc?

CALVIN. En quoi?.. Il a dit : en quoi?. J'ai l'air de ne pas m'en apercevoir, mais je vois fort bien que vous tournaillez autour de mamzelle Bergamotte.

PICHARD. Ah! tu vois ça... Eh bien! qu'est-ce que ça te fait?

CALVIN. Comment, qu'est-ce que ça me fait?.. Ça me fait beaucoup... Une jeune fille que je mitonne dans les vues les plus légitimes.

PICHARD, *vivement, et le poussant.* Hein! tu voudrais l'épouser?

CALVIN. Pardieu! oui, que je voudrais l'épouser.

PICHARD, *à part.* Oh! fameux, fameux!. v'là l'homme qui me sauve... (*Haut.*) Eh bien! épouse-la, mon garçon.. j'en serai enchanté... et je danserai à ta noce... et je serai ton garçon d'honneur.

CALVIN, *étonné.* Comment! ça ne vous vexera pas?

PICHARD. Eh! du tout... Je n'y songe pas, à cette petite, et je serais désolé de troubler votre bonheur... Moi, ton ennemi!.. dis donc ton ami, le plus franc, le plus dévoué... Voyons, voyons, en quoi puis-je t'aider?.. Parle vite, je suis tout prêt.

CALVIN *avec joie.* Ah! lancier, lancier!.. vous faites tomber le bandeau de mes yeux... Je vous ai donc bassement calomnié, lancier?

PICHARD. Tu m'as méconnu.

CALVIN. Je vous ai méconnu, lancier?

PICHARD. Tu as méconnu ton ami. (*A part.*) En v'là un de jobard fait exprès! (*Haut.*) S'il n'y a que moi qui t'arrête, va de l'avant.. cours trouver le père Tripet, demande-lui respectueusement sa nièce, et chaud là, l'hyménée?

CALVIN. Chaud là?.. comme vous y allez!... v'là précisément le *hic*!

PICHARD. Il ne veut pas de toi pour neveu?

CALVIN. Pas pour deux sous.

PICHARD, *à part.* Ah! diable.. (*Haut.*) Et pourquoi

CALVIN. Pour une raison très-bête... et même injurieuse à mon égard.

PICHARD. Quelle espèce de raison?

CALVIN. Voilà ce que c'est... le père Tripet est poltron... comme la lune... c'est un mot qui se dit... la vue d'un uniforme de soldat, ou tout autre lancier, lui tourne le sang, à ce vieillard, et ce qu'il veut, c'est un neveu courageux et rempli de valeur, qui fasse respecter son établissement.

PICHARD. Eh bien! mais est-ce que tu n'as pas les qualités requises?

CALVIN. Certainement que je les ai... mais ce vieux Tripet ne veux pas le croire... il prétend que je suis encore plus poltron que lui, qui est poltron comme...

PICHARD. Oui, tu me l'as déjà dit... pour lors il faut le détromper, lui prouver que tu es un brave... et rien de plus facile.

CALVIN. Comment l'entendez-vous?

PICHARD. Profite du premier camarade qui fera ici le moindre tapage... saute dessus, provoque-le; et une bonne affaire, là, qui démontre ta bravoure, comme deux et deux font quatre.

CALVIN. C'est un moyen, sans doute... mais il ne me sourit pas... Non, il me semble que j'en aimerais beaucoup mieux un autre.

PICHARD. Ah! je comprends, tu crains le contact de fifi.

(Il touche son sabre.)

CALVIN. Peut-être, peut-être... je voudrais être brave, sans courir de danger.

PICHARD. C'est assez problématique! (*Vivement et le poussant rudement.*) Eh! non, saperlotte, j'ai ton affaire.

CALVIN, *joyeux.* Vous l'avez? ah! comme ça se trouve!

PICHARD. Simple, comme bonjour, mon homme... Me v'là, moi... une supposition... je me permets des dégats dans le local.... tu me sautes dessus, tu me provoques, comme il est dit plus haut... nous sortons pour nous battre... chimère! illusion! pas plus de duel que sur la main... tu reviens vainqueur avec ta réputation de vaillance, et Bergamotte est à toi.

CALVIN. Et Bergamotte est à moi!... oh! oh! oh! voilà une idée, qu'on peut dire que c'est la reine des idées!... Dans mes bras, lancier, dans mes bras!

PICHARD, *à part, en l'embrassant.* Me v'là débarrassé de la petite... Je la croque et un autre l'épouse... Oh! godiche des godichons!... (*Haut.*) Vite à l'exécution.

CALVIN. Déjà?

PICHARD. Tout de suite... la vie est courte.

ENSEMBLE.

AIR *du Cheval de bronze.*

PICHARD, *cassant des assiettes, des plats, et renversant des tables.*

Commençons les dégâts,
Jetons à bas
Assiettes, bouteilles, et plats :
Montre-toi courageux,
Pour qu'en ces lieux,
L'hymen couronne tous tes vœux.

CALVIN.

Commencez les dégâts,
Jetez à bas
Assiettes, bouteilles, et plats ;
J'vais être courageux,
L'hymen couronne tous mes vœux.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. ET Mme TRIPET, *entrant effrayés**.

TOUS DEUX.

Dieu ! quel tapage !
Pourquoi tant crier ?
Mais que vois-je ?... un lancier !
Tout not' ménage
Brisé ! quelle horreur !
Et pas un défenseur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

PICHARD.

Faisons mille dégâts, etc.

CALVIN.

Faites mille dégâts, etc.

M. *et* Mme TRIPET.

Dieu ! quels affreux dégâts !
Il jette à bas
Assiettes, bouteilles, et plats ;
Se peut-il qu'à nos yeux,
Cet audacieux,
Fasse un tel ravage en ces lieux.

CALVIN, *avec résolution.* Alte là ! lancier... je vous ai regardé faire jusqu'ici... mais ma patience est à bout... halte là, lancier... halte là !

M. ET Mme TRIPET. Qu'entends-je ?

PICHARD. Qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est, pékin ?

CALVIN. Ah ! tu viens détériorer les effets de parrain et marraine... Ah ! tu viens briser ici les objets fragiles, et tu crois que ça se passera ainsi ?... Tu crois que le filleul de l'établissement ne te fera pas payer la casse ?... Oh ! que si, lancier, oh ! que si !... Sortons, lancier !... lancier, sortons !...

TRIPET. Arrête, Calvin, modère-toi...

CALVIN, *jouant la fureur.* Je n'écoute rien... je veux lui faire mordre la poussière, et le rouler dedans comme un poisson dans la farine... (*A Pichard.*) Oui, tu vas la mordre, la poussière. (*Bas.*) Comme ils y mordent... (*Haut.*) Tu vas payer pour tout ton régiment... Suis-moi.

PICHARD. Ne crions pas... Je vois que j'ai affaire à un brave, et qu'il faut aligner les bancales !

CALVIN. C'est ça, un duel à outrance, un duel à mort. (*A part.*) Sans se toucher.

PICHARD. C'est dit, mon brave... Je vais me procurer les témoins nécessaires à la chose. A demain matin.

ENSEMBLE.

PICHARD, *à Calvin.*

AIR : *Mila chérit son esclave.*

Pas d'bruit, pas d'cris, pas de tapage,
Chacun de nous f'ra son devoir ;
Et l'on verra notre courage,
Allons, adieu, jusqu'au revoir.

M. *et* Mme TRIPET.

Eh quoi ! Calvin, tant de courage,
Qui donc aurait pu le prévoir,
Dans not' maison plus de tapage,
Oui, grâce à lui, j'en ai l'espoir.

(Pichard sort.)

SCÈNE VIII.

M. ET Mme TRIPET, CALVIN, *ensuite* BERGAMOTTE*.

TRIPET. Mais je ne te reconnais plus, Calvin... Tu vois un homme pétrifié de surprise... Comment, toi, du courage ?... mais voilà dix ans que tu dissimules...

CALVIN. Voilà dix ans que je me tiens à quatre... Ça devait finir par partir.

TRIPET. Tu es donc le défenseur de mon auberge ?

CALVIN. Oui.

TRIPET. Tu es donc le soutien de mes cheveux blancs ?

CALVIN. Oui, oui, et des cheveux de marraine aussi.

TRIPET. Tu es donc le neveu qu'il me faut ?

CALVIN. Oui, oui, oui... (*A part.*) Oh ! comme je me joue de sa crédulité !

TRIPET. Eh bien ! je n'hésite plus... si tu réchappes de ton duel...

CALVIN, *vivement.* J'en réchapperai...

TRIPET. Dans huit jours le mariage.

CALVIN. Oh ! père Tripet !... étourdissant père Tripet !

TRIPET. Et tu vas voir comme je vais rondement en affaire... tu vas voir... (*Il appelle.*) Bergamotte !

CALVIN, *à part.* Le stratagème va comme le vent.

* Mme Tripet, Tripet, Calvin, Pichard.

* Mme Tripet, Calvin, Tripet.

TRIPET. Ma nièce Bergamotte!...

BERGAMOTTE, *entrant*. Me voilà, mon oncle*.

TRIPET. Vite, et vite... cours chez les Bichelet, chez les Troupineau, chez tous nos parens quelconques, et dis-leur d'être ici, ce soir, à huit heures.

BERGAMOTTE. Pourquoi donc, mon oncle?

TRIPET. Pour tes fiançailles, chère enfant!

BERGAMOTTE. Qu'est-ce que j'entends?.. mes fiançailles!... il vous a déjà parlé?

TRIPET. Certainement.

BERGAMOTTE. Vous nous mariez?.. ah! quel bonheur! quel bonheur!

TRIPET. Mais va donc, va donc!

BERGAMOTTE. J'y cours, mon oncle... (*A part en sortant.*) Ah! j'étais bien sûre que Pichard ne me tromperait pas... O mon lancier! Dieu de Dieu!... quelle (Elle sort.)

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* BERGAMOTTE.

CALVIN. Comme elle court! comme elle est joviale!... elle qui ce matin... Nom d'un petit bonhomme!... je danserais sur la tête, si ce n'était pas inconvenant.

TRIPET. Me voilà tranquille pour la tranquillité de mon avenir... Quant à ton duel, je l'empêcherai... je préviendrai le maire, la gendarmerie, tous les organes du pouvoir... Mais on saura comme tu t'es montré, et les lanciers ne viendront plus s'y frotter!... Brave que tu es, va!

PICHARD, *en dehors*. Arrivez donc, vous autres!...

TRIPET. Encore lui!.. il ose remettre le pied ici!

SCENE X.

LES MÊMES, PICHARD, GRAIN-DE-SEL, PLUSIEURS LANCIERS.

CHOEUR.

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

LES LANCIERS.

Allons! que l'on s'apprête,
A célébrer la fête
De notre commandant;
Pour bien chanter sa gloire!
Il faut manger et boire,
Voilà not' sentiment.

PICHARD. C'est encore moi, père Tripet, accompagné des cocos présens.

TRIPET. Comment! comment! est-ce que, vous venez déjà pour votre duel*?

PICHARD. Notre duel? non, pas pour le quart-d'heure.

CALVIN. Je vous en ferai ressouvenir.

GRAIN-DE-SEL. Bonjour, papa Tripet... comment va la santé, les rhumatismes?

CALVIN, *à part*. Que ce musicien a vent une embouchure désagréable!

TRIPET. Qu'est-ce que vous voulez, messieurs?

PICHARD. Du vin, d'abord et avant tout.

CALVIN, *avec dignité*. Lancier! je ne refuse pas d'abreuver le gosier qui doit peut-être me donner la mort... Je descends à la cave. (*Bas à Pichard.*) O délicieux ami! je vais te chercher ce qu'il y a de plus suave en liqueurs fines.

(Il descend à la cave après avoir fait des signes d'intelligence à Pichard.)

SCENE XI.

LES MÊMES, *excepté* CALVIN.

TRIPET, *à part*. Mon vin à ces bandits!.. Calvin est trop généreux.

PICHARD. C'est pas tout, père Tripet... il s'agit d'un autre objet plus prépondérant, et voilà la chose. Aujourd'hui, mon vieux nourricier, nous avons une fête à carillonner, un saint à chômer avec un luxe de vins et de comestibles peu ordinaire... et pour que cet anniversaire se passe dignement et somptueusement, nous avons besoin de vos talens estimables.

TRIPET. De mes talens?

PICHARD. C'est vous dire qu'il nous faut un festin soigné!... Ainsi donc, vieux troubadour, faites flamboyer vos fourneaux, du bon vin, du joli fricot, un tour de broche, et servez chaud!

TRIPET, *à part*. Si je sais où ils mettent ce qu'ils mangent!... (*Haut.*) Un instant, militaires! un instant! entendons-nous... vous paierez comptant?

PICHARD. Ça va s'en dire... comptant à la fin du mois, ou au commencement de l'autre, ce qui revient au même.

Mme TRIPET, *à son mari*. Refuse! refuse!

TRIPET. Comment, vous venez me demander crédit, vous, monsieur Pichard, qui avez un oncle si riche... que vous êtes son seul héritier, et qu'il doit sans doute vous envoyer énormément d'argent?

PICHARD. Il n'est pas question de mon oncle... mais d'un dîner splendide qu'il nous faut absolument!

TRIPET. Je suis désolé, militaires; mais,

* Calvin, Mme Tripet, Tripet, Bergamotte.

* Calvin, Pichard, Tripet, Mme Tripet, Grain-de-Sel, lanciers au fond.

malgré l'honneur que vous voulez bien faire à ma cuisine, je ne puis préparer ce repas, et je refuse.

PICHARD ET GRAIN-DE-SEL. Vous refusez?

TRIPET. Oui, je ne peux plus faire de crédit... payez d'avance, et ça va... autrement, je n'ai rien à faire cuire.

Mme TRIPET. Pas la plus petite omelette.

PICHARD. Allons donc!.. c'est une plaisanterie.

TRIPET. Non pas, je vous le proteste!.. non pas.

PICHARD. Faites attention que c'est injurieux pour la compagnie, père Tripet, ce que vous faites là... comment, pour un crédit de quinze ou vingt volailles!

TRIPET. J'en suis bien fâché; mais je vous proteste!..

PICHARD. Je vous proteste! je vous proteste!... vous n'avez que ce mot-là à la bouche, protestant!...

TRIPET ET Mme TRIPET, *à part*. Protestant! (*Haut.*) Monsieur!

PICHARD. Une fois, deux fois, trois fois?..

TRIPET. Nous refusons.

Mme TRIPET. Nous refusons.

PICHARD. Eh bien! tant pis pour vous, je ne vous dis que ça... gardez vos poulets, vos casseroles et vos huguenotes.

Mme TRIPET, *à part*. Il m'appelle huguenote.

PICHARD. Ah! vous faites le méchant!.. ah! vous voulez *lutter* avec nous!

(Il fait sonner l'*r*.)

TRIPET, *à part*. Il a dit Luther!

PICHARD. Rira bien qui rira le dernier... monsieur l'aubergiste du grand Coligny!

TRIPET, *à part*. Coligny!... qu'est-ce qu'il entend par là?.. Oh! il est visible que ces gens-là ont de mauvaises intentions.

PICHARD, *bas à ses camarades*. Comment, mille zyeux! nous ne pourrons pas, faute d'argent, célébrer la fête de notre capitaine, circonstance à laquelle nous n'avons jamais manqué! (*A Tripet.*) Va, va, vieux chinois! tu te souviendras du jour de la Saint-Barthélemy!

M. ET Mme TRIPET. La Saint-Barthélemy!

TRIPET, *à part, ouvrant son Mathieu Lænsberg*. Dieu! aujourd'hui, 24 août, saint Barthélemy! ma femme! ma femme!

(Il lui montre le livre.)

PICHARD, *à ses camarades*. Eh bien! nom! cré nom! il ne sera pas dit que les lanciers auront cédé à ce grigou-là!... J'ai mon projet que je vas vous développer. (*Haut.*) C'est bon!... nous nous passerons de ton dîner... mais qu'on nous serve le vin demandé, nous le paierons comptant, et nous verrons s'il est catholique!

TRIPET, *à part, en tremblant*. Catholique! (*Haut.*) On est allé en chercher à la cave.

PICHARD. Qu'on se dépêche donc!... et toi, fais-nous le plaisir de nous procurer un peu de solitude... nous avons à parler d'affaires particulières.

Mme TRIPET, *bas*. Tu entends?

PICHARD. Eh bien?

ENSEMBLE.

AIR *du Philtre*.

M. *et* Mme TRIPET, *bas entre eux*.

Ne perdons pas courage,
A nous deux cherchons bien
Pour détourner l'orage,
Une ruse, un moyen.

PICHARD, *bas aux lanciers*.

Ne perdons pas courage,
Mes amis, tout va bien;
De bien dîner, je gage,
J'ai trouvé le moyen.

SCÈNE XII.

PICHARD, GRAIN-DE-SEL, LES LANCIERS, *et puis* CALVIN.

PICHARD. Nous voilà seuls... entourez-moi, et attention.

TOUS. Parle, explique-toi.

PICHARD. Dépêchons-nous, avant que l'autre ne remonte de la cave; (*Calvin paraît à l'entrée de la cave, où on ne voit que sa tête*) car il faut nous défier surtout de cet imbécile de Calvin.

CALVIN, *s'arrêtant*. Hein!... qu'est-ce qu'il a dit?

PICHARD, *continuant*. Voici donc ma combinaison... Ce vieux infâme nous refuse le fricot nécessaire au festin... eh bien!... nous en aurons à discrétion... descendons en tapinois dans la basse-cour, qui regorge de poulets, dindons, et quantité de canards... en avant les bancales! et tombons sur la volaille!... massacre général!

TOUS. Oh! fameux! fameux, Pichard!

CALVIN, *à part*. Oh! misère! qu'est-ce que j'apprends?

PICHARD. Ne crions pas... Une fois que les poulets seront exterminés, il faudra bien qu'on les fricasse.

TOUS. Quelle bombance!

CALVIN, *toujours à part*. En v'là des gueux !... Oh ! je n'y tiens plus, faut que je me montre.

PICHARD. Quant à Calvin, s'il me tombe sous la main, je le ploie en deux, et je le fourre sous le fumier.

CALVIN, *de même*. Grande canaille !

PICHARD. Justement le tems se couvre, va y avoir de l'orage... on ne nous gênera pas dans notre expédition... Toi, Grain-de-Sel, tu sonneras la charge pour étouffer les cris des volailles.

CALVIN, *indigné*. Et on lâche ces animaux-là ! Le plus souvent qu'ils auront de mon anisette.

PICHARD. En route.

(Ils s'apprêtent à sortir; entre un lancier une lettre à la main.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN LANCIER.

PICHARD. Hein ! qu'est-ce qu'il y a camarade ? une lettre pour moi ?...

LE LANCIER. Oui, Pichard, une lettre du pays.

PICHARD. Du pays, qu'est-ce que ça veut dire ? je n'en reçois jamais.

GRAIN-DE-SEL, *regardant*. Tiens, un grand cachet noir !

PICHARD. C'est-y possible !.. ah ! bigre ! une idée... mon oncle a vécu... c'est la succession qui m'arrive... (*Décachetant la lettre.*) Vite, eh ! vite !... (*Il lit; tous les lanciers se rapprochent.*) « Mon cher Pi» chard, celle-ci est pour t'apprendre le » décès de ton oncle. » Juste. « Qui a fait » le grand voyage à la suite d'un repas de » noces copieux. » (*Parlant.*) Je le reconnais bien là ! « On a ouvert son testament, et il » laisse tout ce qu'il possédait à... » Ah ! mon Dieu ! non, ça y est bien. « Il laisse » tout ce qu'il possédait à une parente » éloignée. »

TOUS. Est-il possible ?

(Tous les lanciers rient aux éclats.)

PICHARD, *poursuivant à part*. « Une jeune » orpheline qui habite près de Tours, et » qu'on appelle Bergamotte Giroux !... » Bergamotte ! (*Marchant très-agité.*) Oh ! quel coup funeste !... rien pour moi !... et tout à Bergamotte ! Bergamotte dont je n'ai pas voulu !... Bergamotte que j'ai cédée à Calvin !... et dire que je lui ai fourni la ruse qui le fait triompher !... (*Haut.*) Mille noms d'un nom ! Je suis exaspéré par la fureur, je deviens féroce... Oh ! il faut que je me venge... que je me venge sur tout le monde... sur les Tripet, sur les dindons, sur les canards, sur Calvin !.. En avant, camarades !

GRAIN-DE-SEL. Ça va donc toujours ?

PICHARD. Plus que jamais, milzyeux ! J'ai besoin de m'étourdir, et pour cela, il me faut du bruit, du tapage... il nous faut notre festin... A la basse-cour !

TOUS. A la basse-cour !

AIR *nouveau de M. Masset.*

En avant, enfans de la balle,
Ici, comm' dans chaqu' capitale,
A nous, fillettes et bon vin,
Et butin ;
Tout appartient au militaire,
Rataplan.
Ces poulets qu'on garde en volière,
Rataplan,
Destinés à d'autre banquets,
Mangeons-les, (*ter*)
Vite en maraude !
Joyeux lancier,
Vive la fraude !
Point de quartier !

(*Ils sortent tous le sabre à la main.*)

SCÈNE XIV.

CALVIN, *puis* TRIPET, Mme TRIPET.

CALVIN, *paraissant tout-à-fait*. Ah ! les assassins ! les gueux ! les pendards ! les voleurs ! les galopins ! les savoyards !... Oh ! comme me voilà revenu sur le compte de ce Pichard !... Mes chers poulets... mes canards chéris, on vous égorgerait, et toi aussi, mon Soliman... mon pauvre Soliman !... Ils te mettraient aux navets, ou aux olives. Je te défendrai... je vas courir chez le maire, chez tous les gendarmes, afin qu'on les condamne à mort, pour cinq ans au moins... Oh ! je suis prêt à m'arracher les cheveux et les sourcils !... (*Appelant.*) Parrain ! père Tripet !.. marraine !.. parrain !... au secours !... au secours !...

(Tripet et Mme Tripet entrent vivement.)

TRIPET, *qui est venu du fond*. Qu'est-ce que c'est ?... qu'y a-t-il encore ?

Mme TRIPET. Ah ! bon Dieu ! dans quel état qu'il est !

CALVIN. Laissez-moi reprendre mon haleine. Oh ! parrain... ah ! marraine...

TRIPET. Mais parle donc, malheureux enfant !... tu nous fais mourir de peur !

CALVIN. Vous aviez bien raison, parrain... il devait nous arriver de grands malheurs... Mathieu Laënsberg avait raison... le singe vert de marraine avait raison...

M. ET Mme TRIPET. Mais quoi donc enfin?

CALVIN. Tous ces soldats... armés jusqu'aux dents... les ordres sont donnés... ce sera un horrible massacre... une affreuse boucherie!... ils ont juré de ne rien épargner.

M. ET Mme TRIPET, *dans la plus grande frayeur*. C'est la Saint-Barthélemy!

CALVIN. Ils tenaient à la faire, les gueusards... Oh! toutes leurs mesures sont prises... caché là... j'ai tout entendu... ils assassineront tout, ils l'ont dit. (*On entend le tonnerre et l'orage éclate.*) Allons, bon... v'là le tems qui s'en mêle.

M. ET Mme TRIPET. C'est affreux! c'est effroyable!

TRIPET. Fuyons, fuyons...

Mme TRIPET, *tombant sur une chaise*. Oui, fuyons... emportez-moi.

TRIPET. Calvin, si tu courais chercher du secours?

CALVIN. Moi?... laissez donc, ils ont l'intention de me ployer en deux... d'ailleurs, ils cernent la maison, et ils sont plus de trois cents.

TRIPET. En ce cas, barricadons-nous.

(Il va pour fermer la porte, Bergamotte entre.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BERGAMOTTE.

BERGAMOTTE, *joyeuse*. C'est moi, mon oncle... je sors de chez nos parens... ils seront tous ici avant cinq minutes.

Mme TRIPET. Grand Dieu! nos parens qui vont venir!

CALVIN. Ils seront les premiers au milieu du massacre!

BERGAMOTTE, *étonnée*. Le massacre!

CALVIN, *à lui-même*. Pas un seul n'échappera!... et moi qui les aimais tant...

BERGAMOTTE. Qu'est-ce que tout ça signifie?...

(On entend le son d'une cloche.)

TRIPET. Silence! écoutez... c'est nos parens qui arrivent... ils sont perdus!

(On entend au dehors des cris, des coups de feu, la trompette, etc., etc.)

TRIPET ET Mme TRIPET. Ah! Dieu du ciel! ayez pitié de nous!

CALVIN. Le massacre commence... le cœur me manque.

Mme TRIPET. Je défaille.

TRIPET. Mes genoux m'abandonnent.

BERGAMOTTE. Ah ça! mais... je commence à avoir peur aussi, moi... V'là que ça me gagne. (*On entend un nouveau bruit, de nouveaux cris.*) Oh! il faut que je sache... je cours...

M. ET Mme TRIPET. Malheureuse! où vas-tu?

BERGAMOTTE. Regarder par la fenêtre de ma chambre, et je viendrai vous dire ce qui se passe.

(Elle sort à droite en courant.—Nouveau bruit.)

CALVIN. Ils sont en train d'expirer... c'est déchirant!

TRIPET. Ils chantent des cantiques à leurs derniers momens!

CALVIN. Vous croyez?... oh! je n'y tiens plus... je vais à leur secours... il arrivera ce qui pourra!

TRIPET, *l'arrêtant*. Calvin, que vas-tu faire?... (*Le bruit cesse.*) Ciel! ils ne chantent plus!

CALVIN. Et vous voulez que je reste là?... mais faudrait avoir du petit lait dans les veines! Parrain, lâchez-moi!...

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XVI.

TRIPET, Mme TRIPET, *puis* LES PARENS; *et peu après*, PICHARD, GRAIN-DE-SEL, ET LES LANCIERS.

TRIPET. Il est perdu, nous ne devons plus le revoir.

Mme TRIPET. Et nous-mêmes, bientôt... Mais le bruit se rapproche.

TRIPET. Ce sont eux! ils viennent!... plus d'espoir!... (*A sa femme.*) Groupons-nous, Aldégonde... ce tableau de famille les désarmera peut-être. (*Il serre contre lui sa femme.*) Les voilà!...

(Les parens entrent.)

AIR *de Musard*. (Quadrille des Puritains.)

CHOEUR.

Ah! les fripons!
Sur les dindons
Comme ils tapent ferme!
Toute la ferme y passera:
Rien n'échappera ..

TRIPET, *stupéfait*.

O miracles sublimes!
Vous vivez, chers amis?
Quelles sont donc les victimes!
Pourquoi ce bruit, ces cris?

(*Reprise du chœur.*)

LES BOURGEOIS.

Ah! les fripons!
Sur les dindons
Comme ils tapent ferme!
Toute la ferme
Y passera!
Rien n'échappera!

LES LANCIERS, *entrant sur le chœur.*

Joyeux fripons,
Sur les dindons,

Oui, nous tapons ferme!
Toute la ferme
Y passera :
Rien n'échappera!

PICHARD, *à Tripet.*

Cher traiteur, là, tout proche,
Sont des morts, des blessés,
Qu'il faut mettre à la broche!...

TRIPET, *parlant.* J'y suis!

(*Continuant l'air.*)

Mes poulets sont fricassés.

REPRISE DU CHOEUR.

TRIPET *et* LES PARENS.

Oh! les fripons, etc.

PICHARD *et* LES LANCIERS.

Joyeux fripons, etc.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CALVIN.

(Calvin entre sur la reprise du chœur précédent; il tient des poulets et des canards sous ses bras, dans ses mains, et dans son estomac.)

CALVIN, *d'un air accablé.*

Plus d'canards, plus d'volailles,
J'suis couvert de leur sang;

(*Il laisse tomber toutes les volailles, et tire un canard de son estomac.— Au canard :*)

J'te f'rai des funérailles,
O mon pauvre Soliman!

REPRISE GÉNÉRALE DU CHOEUR.

Oh! les fripons, etc.
Joyeux fripons, etc.

TRIPET. C'était contre la basse-cour!... Mais, lanciers, savez-vous bien que vot' conduite...

PICHARD. Ne crions pas, père Tripet!.. il nous fallait à dîner, bon gré, mal gré... et voilà la recette... avis aux traiteurs!

CALVIN. Il y a des lois, gueusards! il y a des lois... qui punissent l'homicide avec préméditation et guet-apens.

PICHARD. Vous serez payé fidèlement... et nous pourrons célébrer la fête de notre brave capitaine!

TRIPET. Comment! sa fête?

PICHARD. Héloui, la Saint-Barthélemy.

M. ET Mme TRIPET, *se regardant avec étonnement.* Ah!...

UN DES PARENS. Eh bien! père Tripet, nous v'là réunis... qu'est-ce qu'il y a?

CALVIN, *se frottant les mains.* Il y a un mariage!

TOUS. Un mariage!

PICHARD, *à part, avec dépit.* Le sien, mille noms!... et c'est moi qui... (*Comme frappé d'une idée.*) Oh!... (*A Calvin.*) Minute, cadet!... avant qu'il soit question d'hyménée dans ce local, nous avons une petite affaire à débrouiller.

CALVIN, *bas.* C'est bon! c'est bon!... vous choisissez mal le moment de rire, lancier... la plaisanterie a réussi, n'en parlons plus.

PICHARD. Oh! il ne s'agit plus de plaisanterie, mon mignon!... à présent, c'est un duel pour tout de bon qu'il me faut!

TRIPET. Un duel pour tout de bon?

PICHARD. Oui, père Tripet... sa bravoure de tantôt n'était qu'un jeu pour vous abuser!

CALVIN, *à part.* Je boirais bien un verre d'eau... sucrée.

TRIPET. Ça se pourrait!... ce duel...

PICHARD. C'est lui qui avait arrangé cela pour vous tromper.

TRIPET. Se jouer de moi... Ah! vil poltron!... moi qui comptais sur son courage pour défendre mon auberge!... Je te renie pour mon neveu!

CALVIN. Tout ce qu'a dit le lancier est archi-faux!

PICHARD. Ah! c'est faux!... eh bien! alors, marchons!

(Il le prend par le bras.)

CALVIN, *criant.* Lâchez-moi! lâchez-moi!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BERGAMOTTE, *accourant.*

BERGAMOTTE. Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?

CALVIN. C'est le lancier qui veut me massacrer!

BERGAMOTTE. Eh quoi! monsieur Pichard? une dispute, de la colère!.. quand toute la famille est réunie pour notre mariage!...

TRIPET. Leur mariage!

PICHARD. Not' mariage!

CALVIN. Son mariage!

BERGAMOTTE, *prenant Pichard par la main.* Mes chers parens, je vous présente...

PICHARD, *saluant.* Mes chers nouveaux parens, je suis très-flatté... très-enchanté... certainement...

TRIPET, *bas, et vivement.* Comment! vous consentiriez, militaire?

PICHARD. Mille fois pour une!

TRIPET, *de même.* Vous qui avez un oncle si riche... qui posséderez un jour quinze cents francs de rente!...

PICHARD. Je les dépose aux pieds de ma légitime... c'est comme si elle les avait déjà.

TRIPET. Touchez là!... en voilà un de défenseur!... Mes chers parens, je vous représente...

CALVIN, *courant à lui*. Comment!... comment!... qu'est-ce que vous faites donc?

TRIPET, *avec mépris*. Va te cacher, poule mouillée!... tu n'es bon qu'à garder la volaille.

CALVIN. La volaille!... il n'y en a plus de volaille... (*Il s'aperçoit que le canard vit encore.*) Oh! il vit encore!... il n'était qu'évanoui!... O mon Soliman!... désormais tu me suffiras... (*A Tripet.*) Vieil ingrat!.. vieux capon!... vieux monstre!...

TRIPET. Mon gendre...

(Pichard tape sur la tête de Calvin.)

CALVIN, *criant*. Tapez donc pas, lancier!

PICHARD. Ne crions pas! que ce canard fasse ton bonheur! toi, trompette, sonne le mien.

TOUS.

AIR *de M. Masset*.

Plus de meurtre, plus de carnage,
Quand il s'agit de mariage,
Amis, célébrons tous en chœur
Leur / Mon } bonheur.
Lancier galant, fille jolie,
Rataplan.
Quelle union bien assortie,
Rataplan.
Au milieu de joyeux banquets,
Fêtons / Fêtez } les,
Qu'on soit aimable
En ce beau jour,
Vive la table!
Vive l'amour!

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LA

LISTE DES NOTABLES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Dupeuty et Alexis de Comberousse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 11 MAI 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DALIMBERT, sous-préfet.....	M. MATHIEU.	LOUISA, femme de Dalimbert.	Mlle THEBCY.
CRÉPU, son ami, ancien fourreur, retiré du commerce ...	M. LEPEINTRE aîné	Mme CRÉPU	Mme GUILLEMIN.
FRÉDÉRIC DE GENCY, étudiant en droit	M. BRINDEAU.	VIRGINIE, jeune couturière..	Mlle BROHAN.
		UN DOMESTIQUE..........	M. BALLARD.
		UN GARÇON IMPRIMEUR...	M. LOUIS.

La scène est à Paris de nos jours.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; au premier plan, à droite, l'appartement de Mme Crépu; à gauche, celui de Dalimbert; au fond porte conduisant au dehors; croisées garnies de rideaux, chaises, fauteuils, table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISA, DALIMBERT, *continuant une querelle.*

DALIMBERT. Enfin, madame, vous me direz pourquoi vous ne voulez pas aller au bal.

LOUISA. Je ne suis pas d'humeur à danser... et d'ailleurs je n'ai pas de robe convenable.

DALIMBERT. C'est un caprice...

LOUISA. Comme vous voudrez.

DALIMBERT. Vous irez!

LOUISA. Je n'irai pas!

DALIMBERT. Ah! c'est trop fort... pousser l'obstination jusqu'à refuser un plaisir...

LOUISA. Et vous la tyrannie jusqu'à vouloir me l'imposer.

DALIMBERT. J'ai mes raisons pour aller à cette fête que donne Mme Delbée.

LOUISA. Et moi les miennes pour ne pas y paraître. Vous avez cru, monsieur, qu'en épousant une jeune fille de dix-sept ans, il vous suffirait de dire *je veux*, pour que ce mot seul fût une loi pour elle... vous vous êtes trompé.

DALIMBERT. A votre âge, cette répugnance pour un bal est une monstruosité.

LOUISA. Je pourrais répondre qu'au vôtre, un pareil goût est une folie.

DALIMBERT. Madame, je vous en prie, parlez moins haut.

LOUISA. Pourquoi donc ça?

DALIMBERT. M. Crépu, qui nous a forcés, pour ainsi dire, d'accepter un appartement dans sa maison, est un fort brave homme, sans doute, un excellent ami;

mais je crains son caractère indiscret et curieux.

LOUISA. Quand on n'a rien à se reprocher...

DALIMBERT. La médisance est chez lui une passion, presqu'une monomanie ; dès qu'il est question de certaines mésaventures très-communes... son cerveau déménage, et je ne serais nullement flatté de servir de passe-tems à cette folie qui le tourmente.

LOUISA. Je vous approuve, monsieur ; mais qu'avez-vous besoin de ma présence à cette fête?

DALIMBERT. L'intérêt qu'inspire une jeune et jolie femme se reporte toujours sur le mari, et comme tous mes protecteurs doivent s'y trouver...

LOUISA. Croyez bien, monsieur, que si je refuse...

DALIMBERT. Ah! finissons, madame, et préparez-vous.

LOUISA. Puisque vous ne voulez rien entendre, préparez-vous donc alors, monsieur, à m'y conduire dans cette toilette!..

(Elle sort vivement à gauche.)

DALIMBERT, *la suivant jusqu'à la porte de son appartement.* C'est affreux, madame, c'est une indignité...

SCÈNE II.

DALIMBERT, CRÉPU, Mme CRÉPU.

CRÉPU, *entrant à droite avec sa femme.* Eh bien! eh bien! qu'y-a-t-il donc, cher ami?.. comment! une querelle, une brouille dans le ménage? Il me semble que quand on se marie, c'est pour être unis... Vois madame Crépu et moi... deux tourtereaux, deux pigeons pattus, absolument.

DALIMBERT. Louisa, qui ne veut pas aller au bal.

CRÉPU. Et tu veux qu'elle y aille, toi...

DALIMBERT. Je l'exige même.

Mme CRÉPU. Vous ne m'avez jamais fait une aussi aimable violence, monsieur Crépu.

CRÉPU. Je crois bien, tu acceptes toujours.

DALIMBERT. Oh! j'y suis bien décidé, je ne céderai pas.

CRÉPU. Prends garde, Dalimbert..... prends garde... veux-tu que je te dise, mon ami? je te trouve trop sous-préfet avec ta femme.

Mme CRÉPU. Les femmes ne doivent-elles pas obéissance à leurs maris?

CRÉPU. C'est exact... elles doivent... mais comme elles ne paient jamais, c'est comme si elles ne devaient rien du tout.

DALIMBERT. Enfin, madame, soyez juge entre nous... ma femme n'a-t-elle pas depuis quelque tems un caractère fantasque et incompréhensible?... Elle ne connaissait pas la capitale... Eh bien! devinez comment elle reçut la proposition que je lui fis de m'y accompagner, lorsqu'il y a trois mois, je quittai ma sous-préfecture...

Mme CRÉPU. Elle vous sauta au cou, en vous embrassant et en vous appelant son cher petit mari.

DALIMBERT. Du tout, elle me refusa, et il fallut se fâcher pour l'emmener avec moi.

Mme CRÉPU. Vous ne m'emmèneriez jamais comme cela, monsieur Crépu.

CRÉPU. Où ça?.. à Paris?.. nous y sommes.

Mme CRÉPU. A Londres, en Italie.

CRÉPU. Je te promets de t'y mener.

Mme CRÉPU. Quand ça?

CRÉPU. Quand il y aura des chemins de fer.

Mme CRÉPU.

AIR : *Vaudeville du Baiser au Porteur.*

Alors j'aurai le tems d'attendre.

CRÉPU.

Non pas ; tiens, lis plutôt *le Temps :*
Il prouve, là, qu'en sachant bien s'y prendre,
C'est une affaire environ de douze ans,
Ou tout au plus de vingt-cinq à trente ans :
Oui, c'est ainsi que marche l'industrie ;
Car déjà cet heureux chemin,
Qui doit mener à Londre, en Italie,
Est en route pour Saint-Germain.

Ah ça! pour en revenir à ta femme...

DALIMBERT. Je trouve ici une famille qui peut beaucoup : nous sommes parfaitement accueillis : on nous invite à plusieurs soirées, ma femme y prend le plus grand plaisir, et tout-à-coup elle refuse d'y aller... sans motif.

CRÉPU. Il y en a un...

DALIMBERT. Elle prétend que ses robes ne sont plus à la mode.

CRÉPU. Alors, il y en a deux.

DALIMBERT. N'importe, il faut qu'elle vienne... j'y ai le plus grand intérêt.

CRÉPU. Peut-être.

DALIMBERT, *à Mme Crépu.* Aussi, pour lui ôter tout prétexte... soyez assez bonne, ma chère voisine, pour lui faire arranger, à l'instant, la toilette la plus riche, la plus élégante...

Mme CRÉPU. Oui, mon cher voisin... j'ai justement une petite ouvrière qui travaille comme les fées... je vais vous l'envoyer... (*En sortant.*) Quel mari aimable et ga-

lant! (*à Crépu*) vous ne m'avez jamais fait faire de robes de bal, vous, monsieur.

CRÉPU. Je crois bien, tu en as vingt-cinq.

(Mme Crépu sort par le fond.)

SCENE III.

DALIMBERT, CRÉPU.

DALIMBERT. Je suis désolé, mon cher Crépu, que tout cela se passe chez toi qui m'as si galamment offert un appartement dans ta maison, pendant mon voyage à Paris.

CRÉPU. Dans une de mes quatre maisons, c'est vrai... je t'ai donné mon propre appartement, et j'ai été m'établir au second... Vous demeurez là, à droite, en face de madame Crépu ; ça fait une petite société à ma femme, ça me débarrasse d'elle, ce cher ange, et je ne me plains pas. Mais dis-moi donc, cette querelle, est-ce de ce matin ou d'hier au soir? est-ce qu'il y a des nuages, des papillons? conte-moi ça, conte-moi ça.

DALIMBERT *à part*. Allons, le voilà parti... tâchons de lui faire perdre son idée fixe. (*Haut.*) Ah ça! mon cher Crépu, depuis quinze ou vingt ans que nous nous sommes perdus de vue, comment t'y es-tu pris pour faire fortune?

CRÉPU. Voilà l'histoire de ma vie aventureuse.. A peine au sortir de l'étude d'avoué où nous étions tous deux clercs de procureur, et dont je fus évincé pour avoir dit du mal des dames de la basoche, je me trouvai inspecteur du pavé de Paris, et dépourvu de pièces de cent sous... Je pensai alors à ma famille, et j'allai me remettre aux crochets de la marmite paternelle.... Je végétais ; mais enfin, je vivais et je flanais, lorsqu'un beau jour d'automne où il pleuvait très fort, l'auteur de mes jours, surchargé de progéniture, me tint à peu près ce langage : « Crépu aîné... (car je suis le » premier né de la famille) Crépu aîné, » mon fils chéri, tu es rempli d'aimables » qualités, mais tu manges trop... » Là-dessus, il me donna neuf francs et sa bénédiction, et me mit à la porte. Muni de ces ressources, je revins dans la capitale des beaux-arts et de la civilisation, crotté comme un caniche... J'étais heureusement porteur d'une physionomie charmante, et d'une lettre de recommandation au moyen desquelles je fus reçu comme commis chez un fourreur de la rue aux Ours. Me voilà donc dans la fourrure jusqu'au cou, mangeant du bouilli à discrétion, et maigrissant tous les jours... j'avais un physique pâle et intéressant. La beauté de ma chevelure surtout était devenue proverbiale : toutes les femmes du quartier voulaient de mes cheveux.

DALIMBERT. Comment! de tes cheveux? mais il me semble que tu as un toupet.

CRÉPU. Oui, oui, un peu au milieu, seulement. depuis, cher ami ; mais alors... je te le répète, toutes les femmes voulaient de mes cheveux... on s'arrachait mes cheveux... C'est justement pour ça que... enfin n'importe... mes succès prodigieux auprès de la plus belle moitié du faubourg, ne faisaient nullement le compte de la bourgeoise... car il y avait une bourgeoise, une de ces femmes longues et nerveuses de la nouvelle école qui me menaça de me donner un coup de couteau de cuisine, si j'avais le malheur de parler à une femme au-dessous de quarante ans... Cette femme insipide, cette femme sans aucune espèce d'agrément personnel, c'est Eudoxie, aujourd'hui ma légitime.

DALIMBERT. Je devine le reste.

CRÉPU. Ça n'est pas difficile... le marchand de peaux d'ours trépassa, pour avoir mangé à lui seul la moitié d'une oie farcie de marrons... Nous le pleurâmes dix jours, et au bout de treize mois, d'après le code, la veuve convola avec moi en secondes noces, véritable mariage d'inclination, tout au dernier vivant.

DALIMBERT. Et tu as quitté les affaires?

CRÉPU. Oui, j'ai quitté les affaires ; mais j'ai été obligé de garder ma grande femme... Au moins avec celle-là, je suis sûr d'une chose c'est que je ne serai pas forcé de me coucher moi-même sur ma liste.

DALIMBERT. Quelle liste?

CRÉPU. Tu ne sais donc pas?... La plus heureuse idée qui puisse venir à un homme d'esprit retiré de la fourrure, qui veut encore occuper ses loisirs, et se livrer à toute l'atrocité de son caractère... une petite biographie à la main...

DALIMBERT. Des préfets?...

CRÉPU. Non, il y a bien aussi des préfets et autres fonctionnaires publics... J'ai appelé cela la liste des notables... des notables... (*Il lui parle bas à l'oreille.*) Il faut lui mettre les points sur les *u*...

DALIMBERT. Va-t'en au diable avec ta liste!...

CRÉPU. Méfie-toi, méfie-toi.

DALIMBERT. Tu n'es qu'un fou... Mais j'y pense, ma femme pourrait m'objecter encore son collier... et ses boucles d'oreilles. Je vais lui acheter, chez *Janisset*, une parure charmante en camées, cela se porte beaucoup cette année...

CRÉPU, *à part*. Oui, ça se porte beaucoup...

DALIMBERT. Et puisqu'elle veut être à la mode... eh bien! elle y sera...

SCENE IV.

CRÉPU, *seul.*

Oui, oui, prends garde d'y être aussi, toi, à la mode... Que de courses, depuis mon retour de la campagne, pour mettre ma chère petite liste au courant!

AIR : *Aumônier du régiment.*

Je suis un monstre charmant,
Amusant,
Médisant,
Le vrai roi du cancan.

Le velours, le drap, la serge,
Pour observer, tout me va :
Depuis la log' du concierge
Jusqu'à la log' d'Opéra.
Pas un lieu parfumé d'ambre,
Pas un divan, un grabat,
Pas un salon, une chambre,
Où je n' trouve un candidat!

Je suis un monstre charmant,
Etc., etc.

Comme un philosophe, un sage,
C'est pour la postérité
Que j'écris, à chaque page,
Le nom qui l'a mérité.
Au public ainsi je livre
Un muséum d'*Actéon*,
Et, comm' l'autre, mon grand livre
Ne craint pas la réduction.

Je suis un monstre, etc.

C'est égal, je suis littéralement éreinté... voyons, voyons, pourtant, pas de paresse... je n'ai pas même la force de mettre mes écritures à jour... Quelle récolte, hier!.. quatre sur quatre!.. Ah! l'on est bien sur ce fauteuil; au fait, je puis m'y reposer de mes travaux... puisque je prête à Dalimbert la moitié de mes appartemens dans une de mes maisons, il n'y a rien d'inconvenant à ce que je m'étende sur un de mes meubles... Quel beau jour que celui d'hier!.. quatre sur quatre!.. (*Il s'endort peu à peu.*) Oh! mariage, va... lien sacré parmi les hommes... tu m'as donné une grande vieille femme maigre... mais tu me le paieras.

(Il s'endort en répétant son refrain à voix basse.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CRÉPU, *endormi.*

FRÉDÉRIC, *sans voir Crépu.* M. Dalimbert vient de sortir... il faut absolument que je voie Louisa... mais si son mari allait revenir, me surprendre auprès d'elle... eh bien! qu'est-ce que ça me fait?.. pourvu que je la voie... (*Il va pour frapper chez Mme Dalimbert, et aperçoit Crépu endormi.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... ah! c'est ce vieux curieux de Crépu, cette mauvaise langue... Que le diable l'emporte!.. si je sonne ou si je frappe chez Mme Dalimbert, il va se réveiller... (*Voyant entrer Louisa.*) C'est elle!

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, LOUISA, CRÉPU, *endormi.*

LOUISA, *pensive.* Mon mari ne pense plus à cette fête, sans doute... tant mieux! encore un danger d'évité... Ciel!... Frédéric...

(Elle fait un pas pour s'en aller.)

FRÉDÉRIC, *la retenant, et parlant à voix basse.* De grâce, restez... un moment, un seul moment d'entretien...

LOUISA. Que me voulez-vous?...

FRÉDÉRIC. Que vous alliez au bal ce soir chez Mme Delbée... j'ai réussi à m'y faire inviter...

LOUISA. Je le savais, monsieur... et c'est pour cela que j'ai résolu de n'y point aller, moi.

FRÉDÉRIC. Louisa, pourquoi me parler ainsi?... n'êtes-vous pas la première, la seule femme que j'aie aimée?.. devais-je penser, quand je suis venu à Paris, que vous profiteriez de mon absence pour vous marier à un autre?...

LOUISA. Ils l'ont voulu, Frédéric, et j'ai bien pleuré, allez!.. (*A part.*) Il faut tâcher de le consoler...

(Frédéric lui presse les mains.)

CRÉPU, *endormi.* Je t'ai prévenu, Dalimbert, je t'ai prévenu...

LOUISA, *effrayée.* Ah! mon Dieu!... M. Crépu ici?...

FRÉDÉRIC. Ne craignez rien, il rêve...

LOUISA. Parlez bien bas...

FRÉDÉRIC. M'avoir sacrifié à un vieux mari...

LOUISA. Un jeune... peut-être l'aurais-je aimé un jour; mais tout en renonçant à vous, je voulais vous rester fidèle... (*A part.*) Quel mal cela fait-il à mon mari?..

FRÉDÉRIC. Louisa, vous m'aimez donc toujours?..

LOUISA. Je me disais: à l'âge de M. Dalimbert, on prend une femme pour avoir une amie, une sœur... on ne pense qu'à la fortune... et moi, je pourrai penser encore

à Frédéric... (*A part.*) Quel mal cela fait-il à mon mari?...

FRÉDÉRIC, *vivement*. Quoi ! vous pensez ujours à moi?

LOUISA. Silence! il a fait un mouvement.

CRÉPU, *endormi*. Ne la force pas d'aller au bal...

FRÉDÉRIC. Ah ! combien votre froideur et votre sévérité m'ont rendu malheureux!.. désespérant de vous revoir, et voulant vous oublier, vous ne savez pas encore ce que j'ai fait... d'abord, je suis devenu mauvais sujet...

LOUISA. Ah! monsieur!...

FRÉDÉRIC. Ça n'a pas suffi... alors, j'ai joué... ça n'a pas suffi... j'ai fait la cour aux grisettes.. ça n'a pas encore suffi.. alors..

LOUISA. Assez, monsieur, assez...

CRÉPU, *endormi*. Ma femme... c'est différent, je suis sûr d'elle comme de Jeanne d'Arc...

(Louisa fait un mouvement.)

FRÉDÉRIC. Il rêve toujours... Louisa, puisque je vous ai revue... puisque je vous suis toujours cher, eh bien! donnez m'en une preuve... venez à ce bal....

LOUISA. D'abord, Frédéric, je n'ai pas dit que je vous aimais... mais vous êtes si vif, si pétulant, il faut bien vous dire quelques mots aimables pour vous empêcher de vous mettre en colère... Soyez bien gentil, bien raisonnable, mon ami... cessez de tourmenter, d'inquiéter sans cesse une pauvre femme qui vous demande grâce pour elle..... ne m'aimez plus... ne me le dites plus... surtout... et alors, moi... ah! moi... je vous aimerai bien...

FRÉDÉRIC. Louisa!...

LOUISA. Adieu, Frédéric..... oubliez-moi... je vous en prie...

FRÉDÉRIC, *à voix haute*. Jamais !.. et si vous persistez à me fuir, je ne réponds plus de mon désespoir... je vous suivrai partout... je m'attacherai à vos pas... et sous vos yeux, dans un bal, en présence de votre mari, je me brûlerai la cervelle...

LOUISA. Ciel! que dites-vous?...

CRÉPU, *se réveillant en sursaut*. Eh bien ! qu'y a-t-il?... est-ce que le feu prend à la maison?...

LOUISA, *jetant un cri*. Ah!...

(Elle rentre vivement chez elle.)

FRÉDÉRIC, *à lui-même*. Maladroit !... c'est moi qui l'ai réveillé.

SCENE VII.

FRÉDÉRIC, CRÉPU.

FRÉDÉRIC. Tiens... vous étiez là, monsieur Crépu?...

CRÉPU, *assis sur le bras du fauteuil*. Oui, j'étais occupé à dormir...

FRÉDÉRIC. Ah ! je suis bien fâché de vous avoir dérangé de vos occupations... C'est moi qui vous ai réveillé?...

CRÉPU, *descendant*. Le fait est que je faisais un très-joli rêve... il y avait là, à cette place... à côté de moi, une jeune beauté de dix-huit à dix-neuf ans à peu près, sage, mais pas trop sévère... ça allait déjà bien, mais très-bien... par malheur vous avez parlé trop haut, et elle s'est évanouie, évaporée, comme Mlle Taglioni dans *la Sylphide*...

FRÉDÉRIC, *à part*. Il nous a vus!.... (*Haut.*) Ah ! c'est bien désagréable...

CRÉPU. Oui, c'est taquinant...

FRÉDÉRIC, *à part*. Il faut pourtant que je l'empêche de jaser... (*Haut.*) J'étais venu dans l'intention de rendre ma visite à Mme Crépu...

CRÉPU. Mille fois trop bon...

FRÉDÉRIC. Et en traversant cette salle, j'ai rencontré Mme Dalimbert à laquelle j'ai présenté mes hommages...

CRÉPU. Très-bien... très-bien... les dames aiment beaucoup les hommages.

FRÉDÉRIC. Je sais qu'elle ne peut pas me souffrir; mais, quand on a reçu quelqu'éducation...

CRÉPU. Certainement, il faut être poli... c'est un devoir... je suis même sûr que c'est un plaisir pour vous.

FRÉDÉRIC. D'autant plus que je n'ai aucun motif sérieux de lui en vouloir...

CRÉPU. Je ne vois pas au fait pourquoi vous lui en voudriez...

FRÉDÉRIC. Et même, comme cette dame est de mon pays, je n'hésiterais pas, s'il le fallait, à me déclarer son champion... son chevalier...

CRÉPU. Je vous crois, mon jeune ami... des chevaliers français... (*à part.*) Qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC. Oui... si, par exemple, quelqu'un trouvait un malin plaisir à tenir un propos qui pût nuire à sa réputation...

CRÉPU. Oui, par désœuvrement...

FRÉDÉRIC. Ou par médisance.

CRÉPU. Le monde est si méchant!

FRÉDÉRIC. Eh bien ! je me croirais obligé de lui donner une bonne leçon de discrétion...

CRÉPU. Je comprends, je comprends parfaitement..... Quand on est du même pays...

FRÉDÉRIC. Quand on a été élevé ensemble...

CRÉPU. C'est si naturel !...

FRÉDÉRIC, *à part.* Je suis sûr qu'il ne parlera pas... (*Haut.*) Au plaisir de vous revoir.

CRÉPU. Trop aimable...

FRÉDÉRIC. Mes hommages à Madame...

CRÉPU. Soyez sûr que je n'y manquerai pas, jeune homme...

FRÉDÉRIC, *à part.* Ne songeons plus qu'au moyen de la voir ici, pendant le bal.

(Il sort par le fond.)

SCENE VIII.

CRÉPU, *seul.*

Au plaisir de ne plus vous revoir, à l'avantage de vous quitter! J'ai parfaitement conçu ses argumens; mais n'importe, j'ai des devoirs à remplir, et je les remplirai... l'historien doit être impartial. Ce sont des gaillards comme ce petit Frédéric, qui sont la providence de ma liste... pourtant, si je m'étais trompé... Ce jeune France pourrait se porter à des extrémités fâcheuses... Eh bien ! mettons-y de la générosité... ajournons Dalimbert... c'est dommage, pourtant... car la journée n'a pas été bonne aujourd'hui... ce n'est pas comme celle d'hier... voilà six heures, et pas encore un seul nom à inscrire. (*Voyant entrer Virginie.*) Ah ! voici ma providence...

SCENE IX.

CRÉPU, VIRGINIE.

VIRGINIE. C'est monsieur Crépu...

CRÉPU. C'est ma petite Virginie... Y a-t-il long-tems que nous ne nous étions vus !. Vrai, ça me fait plaisir de te retrouver ici !..

VIRGINIE. Oui... Eh bien ! c'est à votre femme que vous devez ça... je travaille pour Mme Crépu, elle m'a donné des belles cravates à ourler...

CRÉPU, *à part.* C'est une surprise pour ma fête...

VIRGINIE. Et ce matin, elle vient de m'envoyer chercher pour une robe de bal... Est-ce qu'elle va au bal, votre femme?...

CRÉPU. Du tout... du tout... Ce n'est pas pour elle... c'est pour une petite dame.... son amie...

VIRGINIE. Et vous, allez-vous toujours au bal du Saumon, vous savez bien, ce petit bal de société où on vous appelait le cauchemar ?..

CRÉPU. L'aimable cauchemar, ne confondons pas... D'ailleurs, la question n'est pas là... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

VIRGINIE. En quoi?

CRÉPU. Eh bien... en notables.

VIRGINIE. Comment ! vous vous occupez toujours de ces bêtises-là?..

CRÉPU. C'est ma spécialité... c'est mon dada... mon califourchon. Avant mon départ pour la campagne, tu étais un de mes fournisseurs les plus remarquables... Parle, grisette, donne l'essor à ta langue de femme. Je te promets deux sautoirs...

VIRGINIE. Je crois bien... cinquante-cinq sous...

CRÉPU. Je le puis... en ayant les moyens...

VIRGINIE. Du tout, du tout, je ne parle pas... je ne jacasse pas : je vas en journée dans les maisons, je fais des robes pour les dames, des faux-cols pour le bourgeois, et ne fais pas de cancans... parce que je me dis : tu es grisette, il faut être indulgente ! un bienfait n'est jamais perdu...

CRÉPU. Tu ne parles plus... tu es donc bien changée, alors...

VIRGINIE. Ah ! comme c'est méchant ! eh bien ! oui, je suis muette.

CRÉPU. Je t'en supplie, ma petite Virginie... j'embrasse tes jolis petits petons.

VIRGINIE. Etes-vous mauvais !. Eh bien ! il y en a trois nouveaux, là !..

CRÉPU. Que ça !..

VIRGINIE. Vous n'êtes jamais content.

CRÉPU. Dis toujours... dis toujours...

VIRGINIE. Il y a d'abord monsieur Clinchet..

CRÉPU, *écrivant.* Je connais, je connais... un vieux bêtat, un homme très-soigné, qui a des besicles d'or, et du coton dans les oreilles...

VIRGINIE. Numéro deux... Devinez un peu qui?

CRÉPU. J'aime mieux que tu me le dises.

VIRGINIE. Un grand sec... un pilier de café... qui a une maladie incurable... il est attaqué du jeu de domino...

CRÉPU. C'est Binel...

VIRGINIE. Juste... Quant au troisième.. par exemple, il l'a bien cherché celui-là : un bougon qui, depuis long-tems, crie tant après sa femme, qu'à la fin il a crié pour quelque chose...

CRÉPU. C'est Barichon, le marchand de bouillons à domicile...

VIRGINIE. On ne peut rien vous cacher.

CRÉPU. Que trois!.. quel malheur!.. Est-ce que tu ne penses pas à te marier, toi?

VIRGINIE. Merci...

CRÉPU. Je suis sûr que ça me ferait mon quatrième...

VIRGINIE. Si j'étais mariée avec vous, je ne dis pas...

CRÉPU. La question n'est pas là... La grisette n'a jamais de mari pour elle...

VIRGINIE. Eh bien! alors, pourquoi ne pas lui passer un pauvre petit sentiment...

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Quand son objet la plante là...
Elle pleure, elle se désole,
Ell' veut s' périr, puis après ça...
Comme un' grand' dam' ell' se console...
Contre elle pourquoi crier tant,
Si d' sentiment alors elle varie?
Une grisett' qui chang' d'amant,
C'est un' veuve qui s' remarie.

D'ailleurs, je ne dis pas ça pour moi... je suis sage...

CRÉPU, *vivement.* Avec qui?

VIRGINIE. Tiens, toujours avec le même donc! mon petit Frédéric...

CRÉPU. Frédéric de Gency...

VIRGINIE. Ma foi, je ne sais que son nom de baptême, moi... son petit nom.

CRÉPU. Rue d'Argenteuil, n° 9?

VIRGINIE. C'est ça...

CRÉPU. Oh! bien, alors, ma pauvre Virginie, tu ne risques rien de songer à te remarier.

VIRGINIE. Qu'est-ce que c'est?.. Qu'est-ce que vous voulez dire?..

CRÉPU. Qu'il ne pense pas plus à toi qu'à Ibrahim Pacha, depuis son retour à Paris.

VIRGINIE. Il est à Paris?... moi qui le croyais dans sa famille... Dieu! que les hommes sont jésuites!.. Comment! Frédéric! Il me trompait!.. (*Haut.*) Mais non, ce n'est pas vrai, c'est vous qui inventez ça... vous êtes un cancanier, et au lieu de vous occuper des autres, vous feriez bien mieux de surveiller votre femme.

CRÉPU. Comment! ma femme...

VIRGINIE. Certainement, et vous n'auriez pas besoin d'aller si loin pour trouver votre numéro quatre.

CRÉPU. Expliquez-vous, Virginie... ou plutôt, non... ne vous expliquez pas... On vient... je vous ordonne le silence...

VIRGINIE. Et moi, je veux parler... pourquoi que vous me faites des chagrins?...

CRÉPU. Eh bien! non, non, ma petite Virginie... Frédéric est à Paris; mais il t'est resté fidèle... fidèle comme on ne l'a jamais été... Tais-toi, tais-toi, je t'en prie!.. (*A part.*) Mme Crépu oserait?.. oh! non, non, c'est la colère qui fait divaguer Virginie... ma femme est trop méchante pour ne pas être vertueuse...

VIRGINIE, *à part.* Ça m'a soulagé..... de le faire enrager un peu...

(Elle va au fond.)

SCÈNE X.

Mme CRÉPU, DALIMBERT, CRÉPU, VIRGINIE.

DALIMBERT, *à un valet qui porte un carton.* Posez cela sur ce fauteuil...

CRÉPU. Qu'est-ce que c'est que ça? des circulaires ministérielles pour ton arrondissement?..

DALIMBERT. C'est une robe de bal pour ma femme... pour éviter toute discussion, j'ai cru devoir faire cette emplette, et j'ai l'approbation de Mme Crépu que j'ai rencontrée dans le magasin de Delisle.

Mme CRÉPU, *à part.* Ne lui disons pas que j'y allais acheter des cravates...

DALIMBERT. Il n'y a plus qu'une garniture à poser... (*Apercevant Virginie.*) Ah! mademoiselle est sans doute l'ouvrière dont vous m'avez parlé?...

CRÉPU. Oui, oui, mademoiselle est l'ouvrière en question... (*Bas à Virginie.*) Ne va pas dire à ma femme que je t'ai proposé des sautoirs.

VIRGINIE, *bas.* Je me moque bien de vous et de vos sautoirs...

DALIMBERT. Hâtez-vous, je vous prie...

VIRGINIE. Soyez tranquille, monsieur, ça me connaît...

(Elle se met à travailler à droite.)

DALIMBERT. Ayez la bonté, madame, d'indiquer à mademoiselle la manière de placer ces fleurs; car ma femmé s'y refuserait sans doute.

CRÉPU. C'est un cadeau très-galant

Mme CRÉPU. Sans-cœur que vous êtes cela devrait vous donner une leçon...

CRÉPU, *a part.* Je n'ai pas seulement l'air de comprendre...

(*Tout le monde entoure l'ouvrière.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, LOUISA.

LOUISA, *à part.* Frédéric séduire le concierge!... vouloir s'introduire ici, pendant l'absence de mon mari!.. (*S'approchant du groupe.*) Ah! vous m'avez donc acheté une robe, monsieur?

DALIMBERT. Oui, madame, pour vous ôter tout prétexte de refuser encore d'aller au bal...

LOUISA, *à part.* Heureusement, j'ai été prévenue... il ne me trouvera pas ici.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Une lettre pour monsieur... c'est une ordonnance qui vient de l'apporter...*

DALIMBERT. Donnez...

(*Le domestique sort.*)

CRÉPU. C'est un cachet rouge...

DALIMBERT. Du ministère, sans doute... voyons.

Mme CRÉPU. On ne vous écrit jamais du ministère, à vous... vous êtes un être si insignifiant...

DALIMBERT, *après avoir lu.* Oui, c'est une invitation pour moi seul... du ministre de l'Intérieur, pour ce soir... (*A part.*) Oh! certes, j'irai... tant pis pour la soirée de Mme Delbée... sa protection ne vaut pas celle du ministre!... (*Haut.*) Ma chère amie... j'ai réfléchi... ce matin j'ai eu tort, et puisque cela te contrarie d'aller au bal... eh bien! reste... je ne veux pas contraindre ta volonté.

LOUISA. Et moi, monsieur... je ne veux pas vous désobliger...

DALIMBERT. Mais ça ne me désoblige pas du tout...

CRÉPU. Vous irez, vous resterez... sais-tu bien, cher ami, qu'au lieu d'aller chez le ministre, tu me fais l'effet d'avoir besoin de te rendre chez le docteur Blanche?

DALIMBERT. Tais-toi, tu es insupportable...

CRÉPU. Je veux bien... j'accepte l'épithète... mais pourtant si ta femme voulait aller au bal, à présent... ah!

LOUISA. C'est justement mon dessein...

CRÉPU. Là!... quand je le disais...

DALIMBERT. En voici bien d'une autre...

LOUISA. J'en suis fâchée, monsieur; mais vous avez changé d'avis et moi aussi...

* Louisa, Dalimbert, Crépu, Mme Crépu, Virginie.

VIRGINIE, *à part.* Attrape...

CRÉPU. C'est bien fait...

DALIMBERT. Madame, je ne conçois rien à cette nouvelle fantaisie... mais le ministre compte sur moi... je ne puis vous accompagner... et vous resterez...

LOUISA. Je vous demande bien pardon, monsieur... mais je ne resterai pas...

VIRGINIE, *à part.* Je l'aime comme tout, cette petite femme-là... elle a juste mon caractère...

CRÉPU. Madame a raison... elle ne restera pas... (*Mouvement de Dalimbert.*) Ne t'emporte pas... cher ami... tu iras chez le ministre, et ta femme chez Mme Delbée.

DALIMBERT. Quoi! seule?...

CRÉPU. Je l'y conduirai...

LOUISA. Vous, monsieur?... combien je vous remercie...

CRÉPU. Hein?... j'espère que je suis gentil?...

DALIMBERT. Je n'ai plus rien à dire.

CRÉPU. Je l'y conduirai avec ma femme... je me dévoue... Eh bien! qu'est-ce que tu dis de cela, chouchoutte?...

Mme CRÉPU. Je ne vais pas au bal avec vous!...

VIRGINIE, *à part.* Elle est vexée, la vieille.

DALIMBERT, *souriant.* Ah!... madame Crépu...

CRÉPU. Ne contrarie pas ma femme... ça lui fait mal... (*A part.*) En lui offrant de l'emmener, j'étais sûr qu'elle refuserait...

DALIMBERT, *au domestique qui entre.* Mon cabriolet est-il prêt?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur...

Mme CRÉPU, *à son mari.* Un cabriolet!... je n'en ai pas, moi, monsieur... de cabriolet...

CRÉPU. Je préfère les socques...

DALIMBERT. Adieu, Louisa, j'oublie tout...

LOUISA. Vous avez raison, mon ami... peut-être un jour pourrai-je vous expliquer mes caprices.

DALIMBERT.

AIR : *Valse de Jacquemin.*

Adieu, madame, et sans rancune,
Je vais, au gré de mes désirs...
M'occuper de votre fortune,
Occupez-vous de vos plaisirs...
(*A Crépu.*)
On réussit quand on persiste,
Et bientôt on me nommera :
Mon nom, peut-être, est déjà sur la liste.

CRÉPU.

Tu fais tout ce qu'il faut pour ça.

ENSEMBLE.

CRÉPU, *à part.*

Quelle occasion opportune
Pour combler mes plus chers désirs!

La médisance est ma fortune,
Et les caquets sont mes plaisirs...

Mme CRÉPU, *à part.*
Quelle occasion opportune
Pour combler mes plus chers désirs!
Une femme a de la rancune,
Et la vengeance a ses plaisirs!

LOUIS.
Adieu, monsieur, et sans rancune,
Allez, au gré de vos désirs,
Faire des rêves de fortune:
Vos succès seront mes plaisirs...

DALIMBERT.
Adieu, madame, et, sans rancune,
Etc., etc

(Mme Crépu sort à droite, Dalimbert par le fond.)

CRÉPU, *conduisant Mme Dalimbert à gauche.* Je suis à vous, belle dame! le tems de m'adoniser et de me parfumer...

(Il sort au fond.)

SCENE XII.

VIRGINIE, *seule.*

Ah! Frédéric est à Paris... et il n'est pas venu me voir!... moi qui avais la bonté de le plaindre, qui passais les nuits, qui me périssais les yeux pour lui broder une paire de bretelles!... je les donnerai à Auguste... oh! non, non... ça serait dommage de lui faire une infidélité... je veux être sage... sage comme une grisette... il ne faut pas s'élever au-dessus de son état... Comme il est joli garçon, mon Frédéric!.. les mains bien blanches, les cheveux bruns, avec une petite barbiche... ça pique un peu; mais c'est égal, c'est gentil!... Je me souviens encore du premier jour de notre connaissance... sa fenêtre était en face de la mienne, et, toute la journée, il jouait si bien, sur sa guitare, la romance du *Pré-aux-Clercs*, que ça m'en donnait des palpitations... Comment lui fermer mon cœur?.. tout ce que je pouvais faire, c'était de lui fermer ma porte... Par malheur, on travaillait dans la maison, l'échafaudage restait la nuit, et un beau jour..... c'était la faute des maçons... ce n'était pas la mienne... (*En ce moment, la fenêtre de droite s'ouvre violemment: Frédéric saute dans l'appartement. Effrayée.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

SCENE XIII.

VIRGINIE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *la reconnaissant.* Virginie!.. ah! diable!...

VIRGINIE. Frédéric!.. (*A part.*) M. Crépu avait raison. (*Haut.*) Comment, vous ici! dans cette maison! et par un pareil chemin, encore! qu'est-ce que cela signifie, monsieur?

FRÉDÉRIC, *embarrassé.* C'est que, vois-tu... ma petite Virginie... oh! c'est très-naturel... j'ai donné la pièce au concierge qui devait me conduire auprès de celle que j'aime; mais ce drôle-là m'a fermé la porte au nez. Heureusement, c'est ici au premier, j'ai pris une échelle... et me voilà... et je t'embrasse!

VIRGINIE. Et je suis bien bonne de le permettre. On sait de vos nouvelles, allez, monsieur!.. fi! que c'est laid!... vous êtes à Paris depuis long-tems, et vous n'avez pas seulement pensé à moi!...

FRÉDÉRIC. Quelle injustice!... serais-je ici, si je n'avais pas pensé à toi?...

VIRGINIE. Vous dites?..

FRÉDÉRIC. Que je suis venu à Paris, il y a trois mois, que je n'y suis resté qu'un instant, avec ma vieille tante... et que, revenu seulement d'hier, ma première visite a été pour toi... mais mademoiselle n'est jamais chez elle...

VIRGINIE. C'est ça... faites-moi une scène, à présent!...

FRÉDÉRIC. Est-ce que je ne t'aime pas trop pour ça?...

VIRGINIE. Vrai, méchant?...

FRÉDÉRIC. Parole d'honneur!..

VIRGINIE. Mais comment donc avez-vous su que j'étais en journée ici?...

FRÉDÉRIC, *embarrassé.* Comment je l'ai su?.. mais tout simplement... je l'ai appris par...

VIRGINIE. Ah! je me rappelle à présent... je pensais à vous, et, à tout hasard, j'avais écrit sur ma porte, avec de la craie: Je suis en journée rue d'Alger, n° 4...

FRÉDÉRIC. Eh! parbleu!... justement.

VIRGINIE. Même que je n'avais pas oublié la faute d'orthographe qui vous fait tant rire.... vous savez bien: je suis... *c, u, i, s... cuis...*

FRÉDÉRIC. Je te donnerai des leçons...

VIRGINIE. Est-il gentil! est-il gentil!... arriver par une fenêtre pour dire un petit bonjour à une ancienne amie!

FRÉDÉRIC. Tu sais bien que je connais ce chemin-là...

VIRGINIE. Taisez-vous, mauvais sujet!.. vous me faites devenir pourpre... En voilà un amoureux! vrai, il n'y en a pas deux pareils dans toute l'École de droit... S'il vient à mourir, faudra prendre ses cendres pour les jeter sur les autres...

FRÉDÉRIC. Je suis comme ça, moi.

VIRGINIE. Quel dommage qu'il faille vous en aller tout de suite!.. cette dame! pour qui je travaille, attend après cette robe pour aller au bal...

FRÉDÉRIC, *vivement*. Elle va au bal?..

VIRGINIE. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... nous y allons bien, nous... à la Chaumière... au bal du Saumon...

FRÉDÉRIC. Elle va au bal?...

VIRGINIE. Est-il drôle, donc!... qu'est-ce que ça vous fait?

FRÉDÉRIC. Moi!... oh! rien... rien du tout!... Et le mari de la dame... car il y a toujours un mari?...

VIRGINIE. Certainement qu'il y en a un... et un vieux... qui a l'air pas mal jobard, même...

FRÉDÉRIC. Eh bien?...

VIRGINIE. Eh bien! quoi?

FRÉDÉRIC. Est-il là aussi?

VIRGINIE. Il est parti de son côté... ces bêtes de maris, ça laisse toujours là leurs femmes, quand ça devrait rester avec elles.

FRÉDÉRIC, *à part*. Je la verrai... sinon seule chez elle, du moins à ce bal, et il faudra qu'elle s'explique...

(Il reste pensif.)

VIRGINIE, *à part*. Il chuchotte, il chuchotte... ça n'est pas naturel. (*Le tirant par le bras*.) Dites donc, quand vous aurez fini votre conversation à vous tout seul... savez-vous que ce n'est pas mal grossier...

FRÉDÉRIC, *sortant de sa rêverie*. Je te jure, ma chère Louisa!...

VIRGINIE. Comment, Louisa!... qu'est-ce que c'est que ce vilain nom-là?...

FRÉDÉRIC. Je veux dire, ma chère Virginie... je te jure que je t'aime toujours à la folie!...

VIRGINIE. Je veux bien vous croire... cependant il faut que nous ayons une explication.

(Coup de sonnette en dehors.)

FRÉDÉRIC. On sonne... c'est sans doute cette dame qui attend sa robe...

VIRGINIE. Sauvez-vous!

FRÉDÉRIC, *à part*. Je ne demande pas mieux. (*Haut*.) A demain, ma petite Virginie! à demain!

VIRGINIE, *à part*. Il ne me dit pas à tantôt... il y a quelque chose, c'est sûr!.. (*Nouveau coup de sonnette*.) On y va! on y va, madame!..

(Elle a pris la robe et entre vivement à droite.)

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, *seul*, *rentrant*.

Ce maudit Crépu monte l'escalier!... il va me voir : vite, par la fenêtre! (*Il y court*.) On a ôté l'échelle... et rien pour me cacher... Entrer chez Louisa, je la compromets... mon Dieu!... comment faire?... vite, derrière ce rideau!

(Il entre dans l'embrasure de la croisée de droite et détache le rideau pour se cacher.)

SCÈNE XV.

CRÉPU, FRÉDÉRIC, *caché*.

CRÉPU, *habillé. Il entre en ouvrant vivement les deux battans de la porte du fond.*

Personne!... c'est égal, je suis sûr de mon affaire. (*Il ferme la porte et retire la clef*.) Je l'ai vu monter par la croisée... moi-même, j'ai fait retirer l'échelle.

FRÉDÉRIC, *à part*. Ah! c'est lui!.. il me le paiera!

CRÉPU. Il ne peut être que dans cet appartement. (*Montrant la chambre de Louisa*.) Là!.. rien que là!.. et à présent (*il taille son crayon*) je suis tout-à-fait dans mon droit!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mme CRÉPU; *puis* LOUISA *en toilette de bal*, ET VIRGINIE.

Mme CRÉPU, *contrariée*. M. Crépu encore ici! (*Haut*.) Que faites-vous donc là, monsieur?

CRÉPU. Oh! rien... (*il écrit*) une petite note, seulement.

FRÉDÉRIC, *à part*, *allant à la porte du fond*, *fermée*. Si l'on me voit, Louisa ne me le pardonnera jamais. (*Apercevant la porte*, *que Mme Crépu vient de laisser ouverte*.) Oh! quel bonheur! l'appartement de Mme Crépu!.. je me risque... je me jetterais plutôt en enfer!

(Il disparaît.)

Mme CRÉPU, *à son mari*. Je vous croyais parti, monsieur.

CRÉPU. J'attends notre belle voisine. (*A part*, *refermant son calpin*.) Tu ne l'as pas volé, cher ami de mon cœur! (*Haut*.) Mais la voici. (*Allant au devant d'elle*.) Madame, la citadine, moi et son attelage, nous sommes à vos ordres.

VIRGINIE, *à part, en entrant.* Encore M. Crépu!... j'ai du malheur.

LOUISA, *à Virginie.* C'est bien, mademoiselle, c'est bien ; vous pouvez vous retirer... je penserai à vous quand j'aurai de l'ouvrage.

CRÉPU, *à part.* C'est ça, on renvoie l'ouvrière pour faire esquiver le chérubin.

LOUISA. Votre bras, mon cher voisin!

VIRGINIE. Attendez, madame... il y a là une fleur qui ne tient pas...

(Elle arrange la guirlande de la robe.)

LOUISA, *à part.* Ah! M. Frédéric, vous voulez venir ici pendant l'absence de mon mari!... eh bien! venez à présent, vous ne me trouverez pas...

CRÉPU, *à sa femme.* Décidément, tu ne viens pas avec nous, mignonne?

Mme CRÉPU. Non, monsieur, j'ai la migraine, et je rentre. Bien du plaisir, mon aimable voisine!

(Elle sort.)

VIRGINIE, LOUISA, CRÉPU.

AIR : *Marche du Serment.*

Allons à ce bal
Dont le signal
Déjà s'apprête!
Nous serons, vraiment!
De cette fête
L'ornement!

(*La musique continue à l'orchestre piano.*)

CRÉPU, *à part.* Et s'il allait prendre fantaisie à ce jeune farceur de pénétrer dans les pénates de Mme Crépu?... il est capable de tout... ça serait joli que ça m'arrivât... à moi!... Un moment!... un moment!... enfermons notre honneur à double tour...

(Il ferme la porte à droite et en prend la clef.)

VIRGINIE. Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur Crépu?

CRÉPU. Rien... rien... c'est que ma femme est bien peureuse... Mettons mes gants jaunes.

REPRISE.

AIR : *Marche du Serment.*

Allons à ce bal
Dont le signal
Déjà s'apprête!
Nous serons, vraiment!
De cette fête
L'ornement!

(*Crépu donne la main à Louisa; ils se dirigent vers le fond: Virginie suit Mme Dalimbert. — Le rideau baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre de garçon. Au fond deux portes parallèles; celle de droite conduit au dehors et celle de gauche à un escalier dérobé; au fond, entre les deux portes, une grande armoire; à droite une croisée; à gauche, au deuxième plan, une armoire; au premier plan une cheminée; sur le devant, à gauche, une table, dessus un pupitre avec plumes, papier, etc. ; dessous la table un petit tabouret de pied; chaises, livres; derrière la table, un paravent à demi fermé.

SCENE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *seul. Il entre comme un homme fatigué, jette son chapeau et ses gants sur une chaise.*

Quelle nuit, bon Dieu!... quelle épreuve!... Pour ne pas compromettre Louisa, je me sauve chez Mme Crépu, au risque de me compromettre moi-même... resté derrière la porte, j'attends le départ du mari... je m'élance... un homme me saisit à la gorge... Au lieu d'un, l'imbécille de mari en avait enfermé deux... nouvelle Hersilie, Mme Crépu se jette entre nous... en étendant ses grands bras... Tout s'explique, et je me vois obligé de passer la nuit à faire la partie de ce monsieur.... Enfin, après avoir fait trente-deux parties de piquet en cent cinquante, je vois arriver le jour... le jour de ma délivrance... M. Crépu revient du bal, nous nous cachons... il désemprisonne sa femme, va se coucher dans son appartement et nous partons.... c'est-à-dire je pars... Avec tout cela, je n'ai pas été au bal de Mme d'Elbée... Je n'ai pu voir Louisa qui m'échappe encore... Eh bien! au fait, tant pis pour elle... Elle me ferait mourir de

chagrin avec sa vertu, j'aime bien mieux Virginie...

AIR *du Fils du Prince.*

PREMIER COUPLET.

Ah ! loin de moi ces grandes dames
Qui daignent vous serrer la main,
Et, pour le salut de leurs ames,
Vous feraient mourir de chagrin.
Accourez, je les abandonne,
Mes grisettes, mes amours, } (*bis.*)
Vous qui trompez, trompez toujours,
Mais ne faites mourir personne,
Vous qui trompez toujours,
Qui trompez toujours,
Mais aimez toujours !

DEUXIÈME COUPLET.

Avec ces dames, en décembre,
A la porte on reste planté,
Quand la grisette, dans sa chambre,
Nous donne l'hospitalité !
Accourez, etc., etc.

Voilà tout ce que j'ai rapporté de mes conquêtes de cette nuit... (*Il montre un papier.*) Ce papier que j'ai trouvé dans l'escalier de M. Crépu... et qui sans doute est tombé de sa poche... Voyons donc ce que c'est... (*Bruit à la porte.*) On frappe... ah ! c'est ma petite Virginie... (*Il va ouvrir à droite.*) M. Crépu... que le diable l'emporte !...

(M. Crépu entre.)

SCENE II.

FRÉDÉRIC, CRÉPU.

CRÉPU, *essouflé.* Ah !... grâce au ciel, je vous trouve encore, vous n'êtes pas sorti... Dieu ! que vous demeurez haut, mon cher!

FRÉDÉRIC. Rien ne vous forçait d'escalader mes cinq étages...

CRÉPU. Rien ne me forçait ?... Vous voyez un homme bouleversé..... renversé...

FRÉDÉRIC, *à part.* Ah !... mon Dieu !... Est-ce qu'il saurait l'aventure d'hier au soir?..

CRÉPU. J'ai perdu mon bien le plus cher !...

FRÉDÉRIC, *à part.* Il aura surpris le jeune homme !...

CRÉPU. Un bien qui faisait la joie, la jubilation de mon intérieur... qui me rendait l'existence de miel...

FRÉDÉRIC. Eh bien ?...

CRÉPU. Eh bien!... ce bien... disparu... escamoté... enlevé...

FRÉDÉRIC, *à part.* On lui a enlevé sa femme !... ça lui apprendra à se moquer des autres...

CRÉPU. Vous sentez que j'ai couru partout, demandé, interrogé... que j'ai ouvert toutes les portes, toutes les armoires... j'ai cherché dans mes deux appartemens, dans mes poches, dans mes goussets...

FRÉDÉRIC. Comment, dans vos poches ?

CRÉPU. Rien, absolument rien, heureusement le concierge a parlé, et le résultat de son interrogatoire motive la visite que je viens vous faire.

FRÉDÉRIC. Ah ça ! êtes-vous fou ?

CRÉPU. On vous a vu, jeune homme, ce matin au lever de l'aurore, sortir d'une de mes quatre maisons, de celle que j'habite... et, dans l'escalier, ramasser un papier précieux...

FRÉDÉRIC. Un papier... attendez donc!.. (*A part.*) Quoi ! c'était là la cause de son chagrin ?... et moi qui croyais... Ils sont tous aussi aveugles...

CRÉPU. Vous ne me répondez pas... Je vois ce que c'est... vous êtes fâché contre moi... je vous avais promis d'oublier le nom de Dalimbert... et je l'ai noté... comme les autres... que voulez-vous ? c'est plus fort que moi... je ne peux pas me décider à en rayer un seul de ma liste... mes doigts se crispent...

AIR *de Masaniello.*

J'y mettrai les adjoints, les maires,
Tout le conseil municipal:
J'y mettrai tous mes locataires,
Et surtout ceux qui me paient mal;
J'y mettrai mon gros frère, que j'aime,
Et dussé-je en être étouffé,
J'y mettrai le diable lui-même,
D'autant plus qu'il est né coiffé.

FRÉDÉRIC. Pourtant, il me semble qu'il était bien convenu...

CRÉPU. Ne vous emportez pas, cher ami... puisque vous le désirez, ça peut se réparer... car ma liste n'est pas encore imprimée...

FRÉDÉRIC. Quoi !... vous voulez la faire imprimer ?...

CRÉPU. Et la livrer à la publicité à deux sous.

FRÉDÉRIC. Mais, monsieur Crépu... vous êtes d'une méchanceté...

CRÉPU. Je ne m'en défends pas, je suis un serpent, une vipère, une bête féroce... c'est mon caractère.

FRÉDÉRIC, *à part.* Ah ! si je pouvais te jouer un bon tour...

CRÉPU. Rendez-moi ma liste, cher ami, que je coure chez les imprimeurs.

FRÉDÉRIC. En avez-vous ?...

CRÉPU. Hélas ! non... pas encore... ils ont tous peur de la justice... ils prétendent que messieurs les juges pourraient prendre ça pour une personnalité...

FRÉDÉRIC, *à part*. Je le tiens... (*Haut.*) Vous ne trouverez pas d'imprimeurs.

CRÉPU. Comment ! je n'en trouverai pas? vous me donnez le coup de la mort.

FRÉDÉRIC. Rassurez-vous, j'ai votre homme, moi...

CRÉPU. Vrai ?

FRÉDÉRIC. Un de mes amis qui possède une petite presse mécanique... en moins d'une heure, vous pouvez avoir deux mille exemplaires...

CRÉPU. Ah! vous me sauvez la vie.

FRÉDÉRIC, *écrivant sur la table*. Je vais mettre votre liste sous enveloppe et l'envoyer à mon ami... avec un mot qui lui recommande d'apporter ici les exemplaires imprimés...

CRÉPU. Parfait... parfait... mais avant, je veux biffer de ma propre main ce cher Dalimbert...

FRÈDÉRIC, *à part*. Il y a mis Dalimbert, malgré mes menaces... bon!

CRÉPU. Donnez que je biffe.

FRÉDÉRIC, *qui a écrit*. Ma foi, non, tant pis pour lui!..

(Il met la liste dans une enveloppe.)

CRÉPU. Vertueux jeune homme, va... je suis content que vous ayez changé d'idée relativement à Dalimbert... j'y aurais renoncé à regret... un ami!

FRÉDÉRIC, *lui donnant l'enveloppe*. Maintenant, il faut que vous portiez cela vous-même... vous concevez le mystère?...

CRÉPU. Oui, oui, je conçois toujours très-bien, moi...

FRÉDÉRIC. D'autant plus qu'en y allant vous-même...

CRÉPU. Je vous délivre naturellement de ma présence... je conçois encore très-bien... Mauvais sujet... nous attendons quelqu'un, je parie?..

FRÉDÉRIC. Peut-être... peut-être... au plaisir...

CRÉPU. C'est juste... (*Il va pour sortir. On frappe.*) J'en étais bien sûr... petit gueusard...

FRÉDÉRIC. Par ici... par ici... le petit escalier...

CRÉPU. Deux mille exemplaires!... quel coup de tonnerre, quand ça va paraître!.. Demain... la Bourse est capable de baisser de cinquante centimes...

FRÉDÉRIC, *le poussant à gauche*. Mais allez donc... la porte au fond... devant vous...

(Il referme vivement la porte sur lui, et revient ouvrir en courant, à droite.)

SCENE III.

Mme CRÉPU, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *la voyant entrer*. Sa femme, à présent!.. je suis voué aux Crépu aujourd'hui...

Mme CRÉPU. Ma présence vous étonne, monsieur Frédéric... je le conçois...

FRÉDÉRIC. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, madame.

Mme CRÉPU. Vous êtes trop bon... je n'ai pas l'intention de vous importuner longtems, d'autant plus que j'ai un fiacre à l'heure à votre porte...

FRÉDÉRIC. Puis-je savoir, alors?...

Mme CRÉPU. Vous me blâmez, sans doute, d'une visite aussi inconsidérée...

FRÉDÉRIC. Mais non, madame.

Mme CRÉPU, *un peu piquée*. Je vous demande pardon... il n'est pas d'usage qu'une femme jeune et belle encore... une femme mariée, vienne ainsi, voilée et en fiacre, chez un jeune célibataire... Vous devinez sans doute, monsieur Frédéric, que je viens vous parler d'hier au soir?...

FRÉDÉRIC. Oh! madame, vous pouvez être parfaitement tranquille... tout cela est déjà effacé de ma mémoire...

Mme CRÉPU. Mais ce n'est pas ça... je n'ai pas besoin que rien soit effacé... et c'est justement contre de pareilles idées que je viens... La vivacité de la personne que vous avez trouvée chez moi...

FRÉDÉRIC. Vous voulez parler du jeune homme...

Mme CRÉPU, *avec satisfaction*. Du jeune homme, si vous voulez .. Croyez, monsieur Frédéric, que, s'il vous a saisi à la gorge, il n'avait nullement l'intention de vous insulter... il vous prenait pour un voleur...

FRÉDÉRIC. Grand merci!...

Mme CRÉPU. Vous pourriez croire aussi que cela venait d'un mouvement de ja-

lousie... et que je lui avais donné le droit de se montrer susceptible... vous reviendrez de cette erreur, quand je vous aurai dit ses titres et qualités... ce monsieur... ce jeune homme, est mon subrogé-tuteur...

FRÉDÉRIC, *à part.* Par exemple! si je m'attendais à celui-là...

Mme CRÉPU. Mais, quoique cette qualité lui donne quelques droits à mon intimité, je vous serai reconnaissante de ne point parler de cette aventure à M. Crépu.

FRÉDÉRIC. Soyez tranquille, madame : trop heureux de pouvoir faire quelque chose qui vous soit agréable.

Mme CRÉPU. Ah! monsieur!... Louisa m'avait bien dit que vous étiez un galant homme...

FRÉDÉRIC, *vivement.* Vous l'avez vue, madame?... elle vous a parlé de moi?

Mme CRÉPU. Il paraît qu'elle s'est beaucoup amusée au bal, qu'elle a dansé toute la nuit...

FRÉDÉRIC, *piqué.* Ah! après tout, que m'importe qu'elle s'amuse ou ne s'amuse pas... si toutes les femmes m'étaient aussi indifférentes...

Mme CRÉPU. Quoi! vous ne l'aimez donc plus?

FRÉDÉRIC. Moi!... que j'aime une infidèle, une ingrate qui se joue de moi... Ne croit-elle pas que je vais me désespérer... me brûler la cervelle!...

Mme CRÉPU. Je suis enchantée de vous voir prendre votre parti... pauvre jeune homme!... son absence vous aurait tué...

FRÉDÉRIC. Comment! son absence?...

Mme CRÉPU. Cette chère petite retourne demain dans sa province... tous ses préparatifs sont déjà faits...

FRÉDÉRIC. Partir... elle... sans me voir... sans m'adresser un seul mot d'adieu!... Madame, il faut que vous m'aidiez à la fléchir... il ne faut pas qu'elle parte...

Mme CRÉPU. Mais puisque vous ne l'aimez plus!

FRÉDÉRIC. Certainement que je ne l'aimais plus tout-à-l'heure... Mais à présent, je l'adore, je l'idolâtre!... et je vous supplie de me conduire auprès d'elle pour me l'entendre accabler de reproches sur son affreux abandon...

Mme CRÉPU. Mais, monsieur, vous n'y pensez pas... quoi! moi... j'irais...

FRÉDÉRIC. Je n'ai d'espoir qu'en vous.

Mme CRÉPU. Je serais témoin d'un pareil entretien!...

FRÉDÉRIC. Eh! madame, moi, cette nuit, j'ai bien assisté à la plus ennuyeuse partie du monde; j'ai bien cru, pour vous être agréable, tous les contes de fées que vous m'avez débités sur votre subrogé-tuteur... service pour service...

Mme CRÉPU. Ah! monsieur, vous me faites venir les larmes aux yeux... si, du moins, vous aviez cherché à rassurer ma conscience...

FRÉDÉRIC. Ne faut-il que cela?... venez, madame, je promettrai tout ce qu'elle voudra... je ne lui parlerai pas d'amour... mais que je la voie!... que je la voie un seul instant!...

(Il lui prend les mains et se trouve presque à ses pieds quand Crépu entre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CRÉPU *entr'ouvre la porte.*

CRÉPU, *à lui-même.* Quand on veut que les gens sortent par l'escalier dérobé, il faudrait au moins leur donner la clé... Que vois-je?.. ma femme!.. c'était ma femme qu'il attendait...

FRÉDÉRIC, *toujours priant.* Un moment d'entretien, et je vous devrai plus que la vie...

CRÉPU, *s'approchant.* Ma femme avec ce jeune serpent!..

(Il se cache derrière le paravent.)

Mme CRÉPU, *émue.* Je ne résiste plus...

CRÉPU, *à part.* Est-ce clair, hein!

FRÉDÉRIC. Partons!

(Ils sortent vivement, la porte se referme aussitôt. Crépu s'élance après eux : on entend fermer la porte.)

SCÈNE V.

CRÉPU, *seul.*

Arrêtez! arrêtez!.. au voleur! au voleur! (*Frappant à la porte.*) Voulez-vous bien m'ouvrir!.. (*Courant à la fenêtre.*) Comme ils arpentent... les voilà déjà dans la rue... (*Retournant à la porte.*) Je vais tout briser d'abord, je ne me connais plus! (*Il frappe à la fenêtre.*) Les voilà montés en fiacre, à présent... Fatale citadine!...

j'étouffe... avec ça que j'ai mangé trop de pâté de foies gras, cette nuit, au bal. (*Il regarde avec son lorgnon.*) Ah ! n° 345 !.. je suis sauvé !.. le numéro est une preuve, j'espère ; j'attends ici ce Frédéric... Je lui dis à l'oreille, 345 !.. et il frémit !.. il ne peut nier, il avoue ma honte, et alors... la seule réparation digne d'un homme d'honneur... la police correctionnelle... En être réduit là... Epousez donc des vieilles femmes ! (*Bruit au dehors.*) Eh ! mais, il me semble que j'entends crocheter la serrure !.. Si ça pouvait être un voleur... je lui laisserais prendre tous ses effets, à ce jeune gueux-là...

(La porte s'ouvre doucement, Virginie entre.)

SCÈNE VI.

VIRGINIE, CRÉPU.

CRÉPU. Tiens, ce n'est pas un voleur...

VIRGINIE, *effrayée.* Ah ! mon Dieu ! un homme !.. (*Se rassurant.*) Oh ! ce n'est que monsieur Crépu !.. Que c'est bête de faire des peurs comme ça !

CRÉPU. Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ?

VIRGINIE. Moi... je viens faire des rideaux...

CRÉPU. Très-bien, très-bien !.. Eh bien ! apprends, infortunée, que celui pour lequel tu viens... faire des rideaux... a commis un crime épouvantable.

VIRGINIE. Comment, un crime...

CRÉPU. C'est si vrai, qu'il ne me reste plus qu'à aller donner à la police le signalement des deux fugitifs...

VIRGINIE. Mais de quels fugitifs donc ?

CRÉPU. De ma femme et de Frédéric qui s'expatrient pour consommer ma honte en pays étranger...

VIRGINIE. Frédéric... enlever votre femme !.. Ah ! par exemple... (*Elle rit.*) Ah !.. ah !.. ah !.. mais non... c'est impossible...

CRÉPU. Parce que ?

VIRGINIE. Votre femme est trop vieille...

CRÉPU. Je te dis qu'ils sont montés en fiacre, Virginie.

VIRGINIE. Et quand ils seraient montés en ballon, qu'est-ce que ça y ferait... Voyons, qu'est-ce que vous me donnerez si je vous prouve qu'il n'existe rien entre Frédéric et madame Crépu ?..

CRÉPU. Je te donne un manchon pour tes étrennes. (*A part.*) J'ai précisément un fond de magasin, un vieux bonnet à poil qui fera juste mon affaire.

VIRGINIE. Je vous dirai donc que j'ai pris des informations, et il n'est que trop vrai que ce monstre de Frédéric a une passion, ce qui est assez vexant pour moi..

CRÉPU. Et on t'a dit qui... sa passion ?

VIRGINIE. Personne n'en sait rien... Votre femme est tout bonnement confidente... voilà l'histoire...

CRÉPU. Confidente ?.. tu as dit le mot ! c'est un rôle honorable dont je ne puis que lui savoir gré.. Il faut avouer que je suis un heureux vaurien.. (*A part.*) C'est égal, Frédéric m'a fait une fière peur... Si, à mon tour, je lui jouais une farce indigne.. si je lui soufflais sa maîtresse... j'en suis bien capable, en ayant les moyens.

VIRGINIE, *à part.* Qu'est-ce qu'il a donc à se parler tout seul.. doit-il se dire des bêtises !..

CRÉPU, *à lui-même, en tirant son gilet et arrangeant son col.* Voyons... voyons !.. voyons un peu.. (*Haut*). Jeune fille aux yeux noirs...

VIRGINIE. Eh bien ?..

CRÉPU. Tu mérites d'être heureuse.

VIRGINIE. Pas possible ! ..

CRÉPU, *chantant.* Vrai !.. tu as une de ces têtes.. qui font tourner les autres.

VIRGINIE. Vous parlez de tête... c'est vous qui en avez une ... tête...

CRÉPU. Le fait est que de profil... enfin c'est égal... ce Frédéric est un grand criminel...

VIRGINIE. A cause ?..

CRÉPU. Tromper une femme... qui a pour elle des yeux, une taille, une main... et des pieds... des pieds à ne jamais aller à pied.

VIRGINIE. Si ça m'amuse qu'il me trompe... qu'est-ce que ça vous fait à vous ?

CRÉPU. Qu'est-ce que ça me fait ? (*Tendrement.*) Je ne te tromperais pas, moi, Virginie... ton petit Crépu ne te tromperait pas...

VIRGINIE. Comprends pas..

CRÉPU. Je vais me faire comprendre... tu as fait ma conquête.

VIRGINIE. Parole d'honneur !..

CRÉPU. Parole d'honneur... et s'il est vrai que les yeux sont le réflecteur de l'ame... regarde un peu, comme je te regarde...

(Il la regarde tendrement.)

VIRGINIE, *éclatant de rire.* Ah!.. ah!.. ah!.. ah!..

CRÉPU. De quoi ris-tu?.. est-ce qu'il y a quelqu'un derrière moi?..

VIRGINIE, *riant toujours.* Si vous saviez comme vous êtes drôle, quand vous faites vos yeux en coulisse!.. vous avez l'air de loucher...

CRÉPU. La question n'est pas là... je veux te séduire, et je te séduirai... oui, Virginie, dis un mot, un ou deux mots seulement, et j'assure ton indépendance.. plus de journées à vingt-cinq sous... je brise tes ciseaux.. je disperse tes aiguilles, je jette tes pelotons de fil par les fenêtres.. Adieu la couturière, je deviens ton mécène.. je t'ouvre le chemin des beaux-arts.. je te fais débuter aux Folies-Dramatiques...

VIRGINIE. Savez-vous que c'est gentil, ce que vous m'offrez là?...

CRÉPU. C'est assez flatteur...

VIRGINIE. Et vous me demandez pour ça?..

CRÉPU. Qu'un seul mot.. céleste couturière...

VIRGINIE. Eh bien! voyez... je suis généreuse.. je vais vous en dire quatre, moi.

CRÉPU. Frédéric est enfoncé!.. Et ces quatre mots, c'est...

VIRGINIE. C'est que « vous êtes un imbécile. »

CRÉPU, *d'abord stupéfait.* Un imbécile! (*Il regarde derrière lui pour voir s'il y a quelqu'un.*) Tu caches ton jeu, friponne...

(Il veut lui prendre la taille.)

VIRGINIE. Finissez, ou avant de débuter dans la comédie, je vais vous prouver que je sais jouer la pantomime!...

(Elle lève la main comme pour lui donner un soufflet.)

CRÉPU. Virginie, vous me faites de la peine, mais enfin, puisque vous refusez... les offres d'un homme honorable... n'en parlons plus, soyons amis.. et embrassons-nous...

VIRGINIE, *reculant.* Tiens, c't'idée... plus souvent, par exemple!

CRÉPU. Comment! tu refuses même de m'embrasser!..

AIR *du Vaudeville du Premier Prix.*

Ah! tu veux faire la coquette:
Bon gré mal gré tu céderas.
Crépu se l'est mis dans la tête,
C'est décidé!...

VIRGINIE, *tirant les ciseaux.*

N'approchez pas!

CRÉPU, *sautant en arrière et parlant.* Je suis sans armes, Virginie...

(*Finissant l'air.*)

Quel dragon que cette fillette!
Je n'aurais jamais cru sans ça
Que les ciseaux d'une grisette
Servaient à cet usage-là!

VIRGINIE, *tenant toujours ses ciseaux.* Ah! mais... c'est que je ne vous crains pas, moi...

CRÉPU. Je suis vaincu, Virginie, j'avoue que je suis honteusement vaincu.

SCENE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *ouvrant brusquement la porte.* Ah! monsieur... je vous trouve enfin...

CRÉPU. Qu'est-ce qu'il veut, cet imbécile-là?... est-ce que je paie un domestique pour venir me surprendre dans une situation humiliante?...

LE DOMESTIQUE. C'est que...

CRÉPU. C'est que... quoi?... brute!

LE DOMESTIQUE. C'est qu'il y a à la maison plus de douze personnes qui attendent monsieur.

CRÉPU. Douze personnes...

LE DOMESTIQUE. Et comme il en arrive d'autres à chaque instant... il y en a peut-être trente à présent.

CRÉPU. Que signifie cette affluence?... Ah! j'y suis... des renseignemens qui m'arrivent de toutes parts, pour ma liste; peut-être des correspondans de province... Jean, retourne à la maison... tu diras que je te suis... (*Le domestique sort.*) Quant à moi, je vole comme l'éclair à la presse mécanique...

VIRGINIE, *à part.* Voilà sa manie qui le reprend...

CRÉPU. Adieu, Virginie... sans rancune...

VIRGINIE. Portez-vous bien.

CRÉPU, *revenant.* Décidément, tu ne veux pas m'embrasser?...

VIRGINIE. Allez donc embrasser votre vieille femme!...

SCENE VIII.

VIRGINIE, *seule.*

Enfin, m'en voilà débarrassée, et ce n'est pas sans peine, toujours... ces imbéciles-là, ça croit qu'on est trop heureuse de les aimer... plus souvent. Voyez un peu si ce Frédéric arrivera. Autrefois c'était toujours moi qui le faisais attendre... mais au moins je venais... L'autre est peut-être venue ici depuis, elle... Voyons un peu, cherchons dans l'armoire; quand une femme vient chez un jeune homme, elle y oublie toujours.. une collerette, une fanchon, un roman de Paul de Kock... voyons, voyons!... (*Elle cherche dans l'armoire.*) Ah! ah! il parait qu'il a acheté du bois... voilà une falourde. (*Elle trouve un bonnet sur une planche.*) Ah! mon Dieu! en voilà une preuve. (*Le regardant.*) Que je suis bête... je le reconnais; moi qui le cherchais partout à la maison... Bah!.. il ne faut pas être jalouse... vaut mieux mettre le couvert. (*Elle approche la table près du feu et met le pupitre sur la cheminée. Allant à l'armoire.*) Comme de mon tems, deux verres, deux assiettes, et deux couverts en métal d'Alger!... (*Elle met le tout sur la table.*) Maintenant le pain, le vin et le pâté. (*Même jeu.*) C'est bon le pâté.... Au fait, si j'allumais un peu de feu... ça ne ferait pas de mal... (*Elle allume le feu avec un briquet phosphorique.*) Quand il viendra, il aura peut-être froid, et moi, et moi je n'aime pas les amoureux transis... ça sera gentil comme ça... le paravent derrière la table... (*Elle l'arrange.*) Nous aurons l'air de Paul et Virginie... (*Prêtant l'oreille.*) Je crois qu'on monte l'escalier... c'est lui... oh! oui... c'est lui, je reconnais son pas... Il a toujours de jolis petites bottes qui craquent... je ne suis plus jalouse, mais cependant, si je pouvais savoir d'où il vient... Essayons.

(Elle se cache derrière le paravent.)

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, VIRGINIE.

FRÉDÉRIC, *entrant furieux.* Coquette!... hypocrite!... me traiter ainsi... refuser même de me recevoir.

VIRGINIE, *à part.* Il a l'air joliment vexé.. c'est bon signe.

FRÉDÉRIC, *à lui-même.* Les efforts de son amie ont été inutiles... et cependant, que lui demandais-je, pour une vie tout entière d'amour?..

VIRGINIE, *à part.* Tout entière!... eh! bien, et ma part...

FRÉDÉRIC. Heureusement, il n'y a pas qu'elle au monde... et ma petite Virginie!

VIRGINIE, *à part.* C'est ça... il pense à moi, à présent...

FRÉDÉRIC, *à lui-même.* Ma petite Virginie est bien aussi jolie que Louisa.

VIRGINIE *à part.* Ah! elle s'appelle Louisa... je saurai le reste...

(Elle sort de derrière le paravent et gagne la porte sur la pointe du pied.)

FRÉDÉRIC, *pendant ce mouvement.* Mais il ne faut pas qu'elle s'imagine que je renoncerai comme ça à elle, et que je la laisserai tranquille... j'ai un projet... si je trouvais le moyen de consulter Virginie... elle est fine et spirituelle, Virginie... et il serait piquant de devoir à l'une la conquête de l'autre...

VIRGINIE, *ouvrant la porte comme si elle arrivait.*

AIR *connu.*

Oui, je suis grisette,
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vant pas!

FRÉDÉRIC. Ah! c'est toi, Virginie...

VIRGINIE. Je vous ai fait attendre, n'est-ce pas?...

FRÉDÉRIC. Mais oui, pas mal...

VIRGINIE, *à part.* Effronté. (*Haut.*) Tiens... le couvert est mis...

FRÉDÉRIC, *à part.* Ah! je devine... c'est ma femme de ménage...(*Haut.*) Oui, oui, en t'attendant, j'ai voulu tout préparer moi-même.

VIRGINIE, *à part.* En voilà un mensonge!..

FRÉDÉRIC. Hein!.. c'est gentil ça, j'espère...

VIRGINIE. Certainement... mais vous me dites ça d'une manière... vous avez l'air tout drôle.

FRÉDÉRIC. C'est qu'effectivement j'ai du chagrin...

VIRGINIE. Bah!..

FRÉDÉRIC. Ce matin, je suis allé chez un ami

VIRGINIE. Un ami?

FRÉDÉRIC. Oui, un ami intime à qui il

vient d'arriver un malheur incroyable... Il a trouvé une cruelle...

VIRGINIE. Ah! pauvre garçon!

FRÉDÉRIC. Une femme qui l'aime et qui refuse même de le voir...

VIRGINIE. C'est désolant, ça...

FRÉDÉRIC. Aussi, je rêve au moyen de tirer de là, et j'ai imaginé...

VIRGINIE. Quoi donc?

FRÉDÉRIC. D'écrire.

VIRGINIE. Comment, vous?

FRÉDÉRIC. D'écrire pour lui.... un brouillon de lettre qu'il recopiera et qu'il signera...

VIRGINIE. Ah! ça... c'est donc un imbécile, ce jeune homme-là...

FRÉDÉRIC. Mais non... Dans la lettre, je feindrai la passion... je lui ferai dire qu'il est au désespoir... qu'il va partir pour Alger, et se faire tuer par les Bédouins... si elle ne consent pas à le recevoir.

VIRGINIE. Ça ne vaut rien, ça...

FRÉDÉRIC. Comment, ça ne vaut rien!. Aurais-tu une meilleure idée?

VIRGINIE. Il faut que la jeune dame vienne chez le jeune homme... J'y tiens, moi, d'abord...

FRÉDÉRIC. Mais c'est impossible...

VIRGINIE. Bah!.. impossible!.. Vous allez voir que non... Ecrivez... je vais vous aider...

FRÉDÉRIC. Attends d'abord que je débarrasse la table...

VIRGINIE. Du tout; il ne faut pas déranger le déjeuner.. c'est sacré, ça. (*Elle prend un tabouret.*) Tenez, mettez-vous là sur ce tabouret (*elle prend une chaise*), moi là... et écrivez sur mes genoux...

FRÉDÉRIC, *prenant le pupitre et le posant sur Virginie.* J'aime encore mieux ça.

VIRGINIE. Etes-vous bien?

FRÉDÉRIC, *à genoux sur le tabouret.* Je serais bien difficile.

(Il lui baise les mains.)

VIRGINIE. Commencez...

FRÉDÉRIC, *écrivant.* « Chère Louisa... »

VIRGINIE, *à part.* Chère Louisa!.. j'ai envie de lui tirer les cheveux...

FRÉDÉRIC, *continuant.* « Mon cœur est » plein, ma tête est brûlante, ma main » tremble...

VIRGINIE, *lui conduisant la main.* Ecriture imitative...

FRÉDÉRIC. « Je t'aime, aviez-vous dit.. » merci de ce raffinement de cruauté.. »

VIRGINIE. Trois points d'exclamation..

FRÉDÉRIC, *continuant.* « Je vais laisser » pousser ma barbe, ne plus me vêtir que » de haillons...

VIRGINIE. Du tout... du tout!.. Eh bien! il serait gentil, comme ça... Rayez-moi toutes ces bêtises-là, et mettez ce que je vais vous dire. (*Frédéric prend une autre feuille de papier dans le pupitre.*)—(*Dictant.* « Oui, merci, madame... car j'aurais pu) » espérer, languir long-tems encore... s'il » m'avait été permis de vous voir... grâce » à votre ordre cruel, bientôt je ne souf- » frirai plus. » (*Riant.*) Hein! qu'est-ce que vous dites de ça?

FRÉDÉRIC. Comment!.. tu veux que je lui fasse croire...

VIRGINIE. Je crois bien... Ajoutez: (*elle dicte.*) « Toutes mes dispositions sont fai- » tes, et avant... (*cherchant*) avant une » heure... (*A part.*) Il faut bien que nous » ayons le tems de déjeuner. (*Haut.*) Avant » une heure, tout sera fini... » Maintenant, des points, des points, des points, jusqu'au bas de la page... pliez et cachetez... voilà la chose.

FRÉDÉRIC. Et tu penses qu'elle va s'imaginer que... mon ami se brûlera la cervelle?..

VIRGINIE. J'y ai été prise deux fois, moi vous parle.

FRÉDÉRIC. Allons, le sort en est jeté. (*A part.*) Je vais donner la lettre à un commissionnaire.

(Il sort un moment.)

VIRGINIE. Je la connaîtrai donc, cette belle dame... et je lui dirai très-bien: Ma chère petite, vous êtes bien gentille, certainement, mais vous avez un mari, je ne vous le demande pas, faites-moi le plaisir de le garder, et ne me prenez pas mon amant, ou nous aurons des mots ensemble. Là-dessus, elle ne pourra pas s'empêcher de mettre Frédéric à la porte de chez elle, j'aurai l'air de ne me souvenir de rien, je pardonnerai, et comme ça, j'aurai rétabli la paix dans mon chez-moi.

FRÉDÉRIC, *rentrant.* Ma foi, il en arrivera ce qui pourra... la lettre est envoyée... (*A Virginie.*) Et tu crois que mon ami aura des nouvelles?

VIRGINIE. C'est comme s'il les tenait déjà.

FRÉDÉRIC. Allons, allons, mettons-nous à table. (*Pendant qu'ils s'asseyent. A part.*) Louisa ne viendra pas?

VIRGINIE. Ce pauvre chéri... n'est-ce pas qu'on est bien là, en tête à tête, au coin du feu, quand on n'attend personne.. qu'on ne regrette personne..

(On frappe à la porte.)

FRÉDÉRIC. Oh! personne!.. (*Vivement.*) On frappe!..

VIRGINIE. Oui, j'entends bien...

FRÉDÉRIC. Qui ça peut-il être?

VIRGINIE. Nous allons bien voir... (*A haute voix.*) Entrez, la clé est sur la porte.

SCENE X.

FRÉDÉRIC, VIRGINIE, CRÉPU *pâle et défait, deux pistolets à la main.*

FRÉDÉRIC. Ah!.. ce n'est pas elle...

CRÉPU. Je viens vous demander l'hospitalité. Il me la faut... et au besoin je la prends.. (*Il se jette sur une chaise.*) Ah!.

VIRGINIE. Ces armes!.. ah! mon Dieu!. est-ce que vous avez tué un homme?..

CRÉPU. Non!..

FRÉDÉRIC. Est-ce que vous venez de vous battre en duel?..

CRÉPU. Me battre en duel.. pour qui me prenez-vous?.. Ces armes que vous voyez sont purement défensives.. (*Il écoute.*) Je n'entends aucun bruit dans la rue..... la vélocité de mes jambes leur aura fait perdre mes traces.

FRÉDÉRIC. Vous étiez donc poursuivi?.

CRÉPU, *il se lève et laisse tomber ses pistolets.* Traqué comme une bête fauve.. un guet-apens horrible.

VIRGINIE. Que vous est-il donc arrivé?.

CRÉPU. Imaginez-vous, mes enfans, qu'hier, au bal, j'avais eu la bonhomie, la confiance de montrer, dans des petits coins, la liste que vous connaissez... j'avais donné ça sous le sceau du secret à une trentaine de danseurs.

VIRGINIE. Seulement...

CRÉPU. Seulement... Eh! bien, croiriez-vous, qu'on a été jaser, envenimer mes intentions... et que ces douze personnes.. tu sais, Virginie, ces douze personnes que mon groom est venu m'annoncer tout à l'heure... que ces douze personnes sont douze provocateurs?..

VIRGINIE, *riant.* Ah!.. ce pauvre monsieur Crépu..

CRÉPU. Ne riez pas, Virginie. (*A Frédéric.*) Douze, mon cher, douze contre un. ils veulent tous se battre contre moi... les lâches!.. mais moi, je ne veux pas... j'y suis bien décidé!.. aussi, j'ai pris mes jambes à mon cou, j'ai couru comme une biche. Je les ai dépistés, et avant une demi-heure, bien armé, bien vêtu, je m'élance en diligence, et j'échappe à leurs ridicules prétentions.. il faut avoir le courage de son opinion.

FRÉDÉRIC. Vous avez raison, il ne faut pas même attendre une demi-heure... il faut partir tout de suite (*A part.*) Je voudrais le voir à tous les diables...

CRÉPU. Que je me risque dans la rue... à pied... vous ne savez donc pas qu'ils ont des cannes... Non, pour gagner les messageries, je ne dois plus me montrer qu'en fiacre, en me cachant à tous les yeux.

FRÉDÉRIC. Eh bien! allez-vous-en en fiacre...

CRÉPU. Mais, d'ici à la place, je puis être reconnu, éreinté.. Virginie, je suis loin de te prendre pour une domestique, mais si la pitié bannie du cœur de l'homme a conservé son sanctuaire dans le sein de la beauté, fais-moi le plaisir d'aller dire à un commissionnaire qu'il me fasse monter... avancer une voiture.

VIRGINIE. Dès le moment que ça vous est agréable, et que ça va nous débarrasser de vous, je ne demande pas mieux... (*A part.*) Il est si bête, qu'il en devient intéressant.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *à table*, CRÉPU.

CRÉPU, *s'asseyant à droite près la croisée.* Ah! me voilà un peu plus tranquille à présent... (*Prêtant l'oreille.*) Chut!...

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que vous avez donc?

CRÉPU. N'entendez-vous pas une voiture dans la rue? ça ne peut pas être encore celle de Virginie.

FRÉDÉRIC. Non, mais il en passe tant!

CRÉPU. Il en passe tant... vous êtes singulier, Frédéric... dans l'état d'exaspération de l'arrondissement, ça ne peut être qu'un de mes provocateurs..... Tenez, écoutez, la voiture s'arrête en bas!... Ah! cachez-moi, cachez-moi, je brûle d'être caché.

FRÉDÉRIC. Mais où?

CRÉPU, *ouvrant la porte de l'armoire du fond.* Là, tenez... vite... vite.

FRÉDÉRIC. Mais vous étoufferez, là-dedans.

CRÉPU. Ça me suffira... Il n'y a pas de souris?

(Il entre dans l'armoire et referme la porte sur lui.)

SCENE XII.

FRÉDÉRIC, *puis* CRÉPU.

FRÉDÉRIC. Allons, pas moyen de m'en débarrasser... Je ne sais pourquoi je tremble maintenant que Louisa n'arrive... oh! non, elle ne viendra pas... si pourtant cette lettre que m'a fait écrire Virginie... oh! ce serait affreux... compromettre une pauvre femme; il faut à tout prix éviter ce malheur... Courons vite avertir le portier que si une jeune dame vient...

CRÉPU, *sortant de l'armoire.* Ouf! on étouffe là-dedans... si je pouvais m'esquiver... (*Il tourne autour du paravent.*) Oh! une table!... un déjeuner!... (*Il s'assied et mange.*) Tiens! je serai mieux là.

(Il s'enveloppe avec le paravent.)

FRÉDÉRIC, *revenant.* Il n'est plus tems... je l'ai vue... elle monte l'escalier... tâchons du moins de faire disparaître ce déjeuner... Que vois-je? Crépu!...

CRÉPU, *à part.* Je suis pris.

FRÉDÉRIC. Et la voilà!... (*A Crépu.*) Malheureux! si vous faites un mouvement, si vous dites un mot, je vous brûle la cervelle.

CRÉPU. Soyez sans inquiétude... je ne parlerai pas... j'ai la bouche pleine.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LOUISA.

LOUISA. Ah! j'ai peine à me soutenir... Frédéric!... Frédéric! personne ne répond... suis-je donc arrivée trop tard?... Ces armes jetées au hasard... et ce paravent... que me cache-t-il, grand Dieu?.... peut-être... Ah! je frémis, et n'ose avancer... allons, du courage. (*Elle s'avance vers le paravent pour l'ouvrir, Frédéric paraît à ses yeux.*) Frédéric! Ah! le ciel soit béni.

(Elle court à lui.)

FRÉDÉRIC. Vous! vous ici, madame!

LOUISA. Vous vouliez mourir, il fallait bien vous en empêcher.

FRÉDÉRIC, *à part.* Pourvu qu'elle ne regarde pas derrière le paravent...

CRÉPU. *Il est monté sur un tabouret, et regarde par-dessus le paravent.* Oh! moi qui voulais rayer Dalimbert.

LOUISA. Ah! qu'elle m'a fait de mal, cette lettre cruelle.. Le serment de ne plus vous voir... mes préparatifs de départ... M. Dalimbert que j'attendais... j'ai tout oublié... je suis accourue ici, au risque de compromettre tout mon avenir...

FRÉDÉRIC, *à part.* Elle est venue... venue pour moi... et il est là!

LOUISA. Vous paraissez honteux, repentant... oh! vous avez raison, monsieur, et puisque vous n'êtes pas mort, il faut que je vous gronde sérieusement...

FRÉDÉRIC. Louisa, par pitié, épargnez-moi...

(Il a aperçu Crépu à qui il fait signe de ne pas se montrer. Celui-ci fait un trou avec un couteau au paravent et regarde.)

LOUISA. Mais qu'avez-vous donc, monsieur? ce trouble, cet embarras...

FRÉDÉRIC. Moi, madame, je n'ai jamais été plus calme, plus tranquille...

(Crépu s'assied et mange.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, *entrant.* La dame à la robe de bal!... je m'en étais toujours douté.

FRÉDÉRIC. Virginie!.. tout est perdu!..

LOUISA. Cette femme ici...

ENSEMBLE.

AIR *du comte Ory.*

LOUISA, *à part.*

Ah! quelle honte extrême!
Quand mon cœur l'adorait,
Ici, dans l'instant même,
L'ingrat me trahissait.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah! quel regret extrême,
Mon cœur la trahissait,
Lorsque, dans l'instant même,
Tremblante, elle accourait.

VIRGINIE, *à part.*

Leur surprise est extrême:
C'était bien mon projet.
Grâce à mon stratagème,
Pour moi plus de secret.

(*Virginie descend la scène et aperçoit Crépu qui lui fait signe de se taire.*)

LOUISA. Vous voyez, monsieur, à quoi vous m'exposez... je vous plains encore... mais si vous cherchiez de nouveau à troubler ma tranquillité!... je vous mépriserais... Adieu, pour toujours... (*Elle va pour sortir et aperçoit Dalimbert qui entre avec Mme Crépu.*) Mon mari!...

(Elle redescend précipitamment la scène.—Crépu se frotte les mains.)

SCENE XV.

VIRGINIE, CRÉPU, *derrière le paravent*, FRÉDÉRIC, Mme CRÉPU, DALIMBERT, LOUISA.

VIRGINIE. Son mari!... pauvre petite femme!... elle me fait de la peine à présent...

Mme CRÉPU, *bas à Louisa*. Ne vous troublez pas... je suis venue avec lui pour vous défendre...

LOUISA. Je n'en ai pas besoin, madame..

DALIMBERT, *lui montrant un papier*. Cette lettre de M. Frédéric que, dans votre trouble, vous aviez oubliée, et votre absence subite doivent vous dire assez le motif de ma présence en ces lieux.

Mme CRÉPU, *à part*. Que va-t-elle dire?..

VIRGINIE, *à part*. Si elle savait mentir comme moi!...

LOUISA. Monsieur, avant notre mariage, ma main était promise à un autre... mon cœur était à lui... vous le saviez... et pourtant vous m'avez épousée... Je voulais le fuir, j'évitais toutes les occasions de le voir, et vous m'avez forcée, encore hier, d'aller à un bal où je devais le rencontrer...

VIRGINIE, *à Crépu*. Ils sont tous comme ça... les maris...

LOUISA, *continuant*. Cependant je venais de vous faire consentir à quitter Paris, quand une lettre cruelle... Il voulait mourir, monsieur... je l'ai cru... je suis accourue... Par bonheur, ce sentiment profond qu'il exprimait si bien... était faux... J'ai vu tout cela, et j'ai été sauvée.

VIRGINIE, *à part*. C'est moi qui l'ai sauvée...

Mme CRÉPU, *à part*. Je n'aurais jamais osé être si franche...

DALIMBERT. Et qui me répondra, madame, que vous me dites la vérité?

SCENE XVI.

LES MÊMES, CRÉPU.

CRÉPU, *monté sur un tabouret derrière le paravent*. Moi, cher ami!...

TOUS. Crépu!...

CRÉPU. Moi, Jérôme Crépu, qui, blotti derrière ce paravent, par des motifs indépendans de ma volonté..... suis trop heureux si j'ai pu rétablir l'harmonie entre des personnes faites pour s'aimer et pour s'estimer...

(Il descend et vient en scène près de Dalimbert.)

VIRGINIE, *à part*. Voilà la première fois qu'il ne fait pas une sottise.

DALIMBERT. Ah! vous étiez là, monsieur?...

CRÉPU. Comment, vous?... tu ne me tutoies plus?...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Quel chang'ment extraordinaire
Vient donc de s'opérer en toi?
Tu me dis *vous* d'un ton sévère,
Et tu gardes ton quant à soi...
Tu refuses mon accolade...
Tu cach's ta main dans ton gousset...
Tu n' m'appelles plus ton camarade...
Est-ce que tu s'rais nommé préfet?

DALIMBERT. Trève de plaisanteries!.. dès demain, je retourne à ma sous-préfecture...

LOUISA. Aujourd'hui même, monsieur.

VIRGINIE. Bon! j'irai encore à la Chaumière.

DALIMBERT. Mais, avant mon départ, un mot, monsieur; il faut que vous me rendiez compte de vos calomnies!...

CRÉPU, *à part*. Encore un provocateur! Voyons!... voyons!... qu'est-ce que c'est?

DALIMBERT. Mon nom a été prononcé par vous au bal!...

CRÉPU. Ça n'est pas vrai!...

DALIMBERT. Vous m'avez nommé, vous dis-je! comme étant sur cette liste, votre digne passe-tems...

CRÉPU. Je le nie effrontément!... D'ailleurs, cette liste ne devait jamais voir le jour... je le jure sur l'honneur de Mme Crépu.

Mme CRÉPU. Taisez-vous, imbécile!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN GARÇON IMPRIMEUR, *avec un paquet de petites brochures.*

LE GARÇON. Pour monsieur Crépu... C'est une vingtaine d'exemplaires de la liste des notables, qu'il a fait imprimer chez nous...

CRÉPU. Bon! à l'autre, à présent...

FRÉDÉRIC, *à part*. Nous allons en voir de belles!...

DALIMBERT. Oserez-vous nier encore, monsieur?

(Il lui arrache un des exemplaires.)

CRÉPU. Ne lis pas, je t'en supplie!... j'aime mieux que tu t'en rapportes à moi...

DALIMBERT. Il faut que vous soyez confondu...

(Il lit à voix basse.)

CRÉPU, *à part*. Il doit être au bas de la page... Je tremble comme un chien turc.

FRÉDÉRIC, *bas*. Rassurez-vous, j'ai effacé son nom...

CRÉPU, *de même*. Vrai!... ah! jeune homme, vous êtes mon paratonnerre!.. je vous remercie cent cinquante fois... (*Haut.*) Eh bien! trouves-tu? ingrat ami, quand je te disais que tu n'y étais pas! Ah! tu connais bien peu le cœur de ton ami!

(Mme Crépu passe entre Virginie et Frédéric.)

DALIMBERT. En effet, mon nom n'y est pas...

VIRGINIE, *allant près de Dalimbert*. Attendez donc... il y en a encore de l'autre côté de la page...

CRÉPU. Du tout, il n'y en a pas...

VIRGINIE. J'ai de bons yeux, peut-être?

DALIMBERT. Que vois-je?... Jérôme Crépu!...

TOUS. Jérôme Crépu!...

VIRGINIE, *achevant*. Aspirant de première classe.

CRÉPU. Ça n'est pas possible!... Voyons! voyons! (*Il lit.*) Jérôme Crépu! aspirant de première classe... Je tombe en ruines!

VIRGINIE, *à part, et revenue à sa place*. Il avait donc la vue basse, celui-là?

Mme CRÉPU, *bas à Frédéric*. Traître! vous avez parlé de mon subrogé-tuteur!.

FRÉDÉRIC, *de même*. Il ne sait rien...

Mme CRÉPU, *à part*. Ah!... (*Haut.*) Monsieur Crépu, vous vous êtes fait un jeu de ma réputation, de ma pudeur!... dès demain, je plaide en séparation!

CRÉPU. Me séparer de vous..... me séparer de biens..... jamais!..... D'ailleurs, vous vous gendarmez à tort, madame Crépu... ça ne peut être qu'une faute d'impression... Infâme presse mécanique, va!... je veux te briser... t'incendier!... je veux poignarder le prote et tous les imprimeurs!.. Ah! que je conçois bien le crime dans une situation aussi vexante que la mienne... mes cheveux se hérissent!...

(Il relève son toupet qu'il baisse vivement.)

VIRGINIE. Quelle figure!... si on pouvait le lithographier en tête de la liste...

FRÉDÉRIC. Allons, mon cher Crépu!... calmez votre désespoir. J'ai à demander pardon à bien du monde aujourd'hui, à vous surtout, madame, d'avoir troublé votre existence par un fol amour.

CRÉPU. Mais à qui dois-je de figurer...

FRÉDÉRIC. A moi, monsieur, à moi, qui, pour vous punir, ai substitué votre nom à celui de M. Dalimbert sur cette liste qui vous est si chère.

CRÉPU. C'est infâme!.. mais, c'est égal, je suis enchanté!... il me vient encore une idée...

(Il réfléchit.)

VIRGINIE, *à Frédéric*. Et moi, monsieur, est-ce que je n'ai pas aussi quelque chose à vous pardonner?... (*Il lui tend la main amicalement.*) Faut-il que je sois bonne enfant!...

CRÉPU. Voilà mon idée... je fais acheter tous les exemplaires... je le puis, en ayant les moyens... j'anéantis l'édition; et, comme le fait n'a pas existé, il ne reste pas trace de cette mauvaise plaisanterie... Courons! courons!...

UNE VOIX EN DEHORS. Voici la liste des notables de l'arrondissement, par ordre alphabétique!.. la voilà pour deux sous!

CRÉPU. Il n'est plus tems... je suis notable... à deux mille exemplaires!

CHOEUR FINAL.

TOUS, *excepté Crépu*.

AIR : *Vaudeville des Chemins de fer.*

Ah! quand ce bruit va se répandre,
Comme on va rire dans Paris!
Au piége qu'il a voulu tendre,
Le premier il se trouve pris.

(*Crépu s'est laissé tomber sur une chaise; on l'entoure pendant le chœur.*)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.





LA REINE D'UN JOUR,

CHRONIQUE MAURESQUE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE CHANTS,

Par MM. Benjamin Antier et Alexis de Comberousse,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE, LE 16 MAI 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
VAMBA, roi de Grenade	M. Fosse.	EBDALÉ, nièce d'Haben-Hussa	Mlle Esther.
HABEN-HUSSA, grand eunuque	M. Thénard.	ZULMÉ	Mlle Sophie.
OCTO, noir, officier du palais	M. Salvator.	PHALÉNIE	Mlle Héloïse.
MORADI, secrétaire	M. Léopold.	ZÉPHIRINE	Mlle Marie.
COSROU, chef des jardins	M. Couleau.	INÉSILLA	Mme Bergeron.
TORIJOS, frères Castillans	M. Saint-Firmin	LUDOVIZE	Mme Valcher.
NUNES, frères Castillans	M. Culier.	CANTARINELLA	Mlle Augustine.
DIEGO, frères Castillans	M. Barbier.	Seigneurs maures, Esclaves	
JUANA, Castillanne	Mme Doligny.		

ACTE PREMIER.

Une salle de l'Alhambra, séparée des jardins par des portières fermées. Un divan, des coussins, des chaînes aux prisonniers, des poignards, des parchemins, un sablier, un stylet, des rideaux au trône, une cassette d'or, dedans des bons, le sceptre et la couronne.

SCÈNE PREMIÈRE*.

TORIJOS, DIÉGO, NUNÈS, OCTO.

(Au lever du rideau, le jour commence à paraître. Octo entre suivi des trois frères. Il leur fait brusquement signe de ne pas aller plus loin.)

OCTO, *après les avoir regardés des pieds à la tête avec insolence.* Attendez ici...

(Il les regarde de nouveau et sort.)

SCENE II.

TORIJOS, NUNES, DIÉGO.

NUNÈS, *à voix basse.* Quand j'ai vu nous apparaître ce stupide Africain, ce misérable satellite du roi maure de Grenade, j'ai frémi malgré moi.

TORIJOS, *de même.* Moi, j'ai porté la main à mon poignard.

DIÉGO. Il disait de le suivre au palais; moi, je l'ai suivi.

TORIJOS. Mais, que peut-on nous y vouloir, au palais?

NUNÈS, *plus mystérieusement, après avoir regardé autour de lui.* Il ne faut pas nous faire illusion, nous aurons été découverts. Nous aurons été reconnus pour des Espagnols de Séville. Tout se sait à la fin. Il aura transpiré, sans doute, qu'au moment où Juana, notre chère Juana, a été désignée par le sort pour faire partie du tribut de cent jeunes filles que l'Espagne envoie chaque année au roi des Maures de Grenade, elle était à la veille de choisir un époux entre nous trois, et que nous l'avons suivie jusqu'à cette ville sous les habits d'esclaves.

TORIJOS. Comment aurait-on pu savoir ce que nous n'avons confié à personne? Depuis trois mois que nous sommes arrivés, pour voir se refermer sur Juana les portes

de ce palais, et malgré les tentatives que nous avons faites pour nous y introduire, nous avons su vivre ignorés, confondus dans la foule.

DIÉGO. Ignorés! jusqu'à l'aventure du tigre.

NUNÈS. Tu m'y fais penser! Si c'était le gardien de la ménagerie qui tient la promesse qu'il nous a faite pendant le dernier combat de taureaux?

DIÉGO. Quelle promesse?

NUNÈS. De nous faire battre de verges pour avoir éventré le tigre royal avec nos dards.

TORIJOS. Et sauvé les femmes!

NUNÈS. Oh! les femmes! comme disait le gardien, le roi peut en avoir d'autres; nos provinces lui en fournissent assez en tribut. Mais des tigres? ils sont rares!

DIÉGO. Non, non, le roi de Grenade aura su quelque chose de ce qui nous regarde par sa police.

NUNÈS. Alors, voilà qu'il nous fait mander afin de joindre nos têtes à celles des malheureux Aragonais qui doivent être décimés demain.

TORIJOS. Eh bien! la mort, soit... Mais la mort seulement, car si l'on songeait à nous faire battre de verges....

NUNÈS. Que ferions-nous?

TORIJOS. Ce que nous ferions?

(Il fait jour.)

AIR *de Brennus.* (Willem.)

Si l'on voulait flétrir nos jours
Par le châtiment des esclaves,
A nos poignards jurons d'avoir recours!
Attendons le péril en braves,
Et qu'à l'Espagne on dise en nous citant :
Tous trois sont morts debout en combattant!

ENSEMBLE.

Et qu'à l'Espagne, etc.

TORIJOS.

Adieu, rêves de liberté!
Mais du moins, Juana chérie,
Pour te servir, nous aurons tout quitté!
Ah! si tu revois la patrie,
Dis à l'Espagne un jour en nous citant :
Tous trois sont morts debout en combattant!

ENSEMBLE.

Dis à l'Espagne, etc.

TORIJOS. On vient; tenons-nous prêts.

(Les trois frères attendent serrés l'un contre l'autre au fond de l'appartement et la main à la poitrine.)

SCENE III.

LES MÊMES, OCTO, MORADI, AGENS DU PALAIS.

MORADI. Me déranger pour ces Espagnols maudits!

OCTO. Quand le maître parle, j'obéis. (*Désignant les Espagnols.*) Voici les trois frères. (*A haute voix.*) Esclaves. (*Ils demeurent à leur place.*) Vois un peu ces brutes rester là sans bouger, le cou tendu... Esclaves, êtes-vous sourds? approchez.

DIÉGO, *froidement.* Approchons.

TORIJOS, Nous voici.

OCTO. Vous allez quitter la chaîne au poignet, signe de votre esclavage, et vous tenir prêts pour votre nouvelle fortune...

LES TROIS FRÈRES, *se regardant.* Notre nouvelle fortune!

NUNÈS. Est-ce bien nous que concerne...

OCTO. Vous... les trois frères Torijos, Nunès, Diégo.

NUNÈS, *à ses frères.* Y comprenez-vous quelque chose? (*A Octo.*) Pardon, seigneur, de vous interroger encore; mais, veuillez nous faire connaître quelle espèce de fortune...

OCTO. Vous l'apprendrez quand il en sera tems...

DIÉGO. Et pouvons-nous savoir au moins ce qui nous vaut cette faveur?...

OCTO. La volonté du monarque.

NUNÈS, *à ses frères.* Il paraît qu'il en a quelquefois de bonnes.

OCTO, *à Moradi.* Maintenant, va les débarrasser de leurs fers et qu'ils attendent sous ce portique....

MORADI. J'y vais.

OCTO, *à l'oreille de Moradi.* En bon serviteur du prophète, j'aurais mieux aimé donner l'ordre de faire tomber leurs têtes que leurs chaînes. (*Aux trois frères.*) Allons, suivez.

TORIJOS. Le misérable!...

(Ses frères l'entraînent.)

SCENE IV.

OCTO, HABEN-HUSSA.

OCTO. Ah! voilà notre digne chef du sérail. Au grand eunuque Haben-Hussa, salut!

HABEN-HUSSA, *arrivant de l'intérieur.* Comment, mon cher Octo, pas encore parti pour l'armée avec notre précieux despote? Diable, diable, tant pis!

OCTO. Vous êtes bien pressé!

HABEN-HUSSA. Tout ce qu'il y a de plus pressé, je voudrais vous savoir déjà bien loin.

OCTO. La séduisante Ebdalé, votre nièce, qui règne sur les volontés du maître, n'en dirait pas autant.

HABEN-HUSSA. Ma séduisante nièce ne règne plus, mon cher... Supplantée encore une fois, c'est la troisième.

OCTO. Comment! un nouveau caprice de notre révéré monarque?

HABEN-HUSSA. Il en a trop souvent.

OCTO. Mais qui ne durent pas.

HABEN-HUSSA. Je me disais cela ce matin, en rêvassant sur mes coussins...

AIR *du Parnasse des Dames.*
ou *De sommeiller encor, ma chère.*

C'est un droit du sceptre ou du glaive :
Il est connu que le pouvoir
Use les hommes qu'il élève,
Dans maint royaume on peut le voir ;
Mais ce n'est pas tout où nous sommes.
Et le pouvoir qui règne ici,
Non seulement use les hommes ;
Il use les femmes aussi.

OCTO. Allah! Votre nièce est toujours revenue sur l'eau? Ce n'est pas comme celle que le maître a fait jeter aux poissons du Guadalquivir....

HABEN-HUSSA. Ah! oui, l'avant-dernière, cette pauvre Délia, la Circassienne.

OCTO. Délia... vous vous trompez...

HABEN-HUSSA. Tu as raison... oui, celle-là... c'est par un autre procédé... J'ai eu l'honneur de lui présenter le lacet vert. Elle a bien fait quelque difficulté, et ça se comprend. Après ça, il est certain que si on ne tenait pas un peu à la discipline dans le quartier des femmes...

OCTO. Et puis, il faut rendre cette justice au monarque... il ne regarde pas à la dépense, et il ne tient pas plus à des femmes de trois mille sequins que si elles ne lui coûtaient qu'un maravédis. Votre nièce seule possède un talisman, et vous ne devez pas concevoir la moindre crainte.

HABEN-HUSSA. Malgré cela, mon ami, je crains toujours; c'est une habitude...

OCTO. Et quel est le nouvel astre qui s'avise de vouloir briller sur notre horizon.

HABEN-HUSSA. Une de ces Castillanes qui faisaient partie du tribut de cent jeunes filles que nous avons amenées.

OCTO. Ah! c'est une Castillane? je ne m'étonne plus...

HABEN-HUSSA. De quoi donc?

OCTO. De ce que trois Espagnols entrent dans la garde particulière du prince.

HABEN-HUSSA. Ah! mon cher ami, si elle fait déjà placer ses créatures, nous sommes perdus.

OCTO. Pas encore... Et vous l'appelez?

HABEN-HUSSA. Juana.

OCTO. Elle a donc quelque chose de remarquable?

HABEN-HUSSA. Je ne sais pas, moi, je n'ai rien remarqué du tout, quoique ses compagnes prétendent qu'elle était appelée, dans tout Séville, Juana-la-Belle!

OCTO. Et comment a-t-elle fixé l'attention du roi?

HABEN-HUSSA. Comment? c'est là l'incroyable, mon ami, par un soufflet... bien appliqué.

OCTO. Au roi!

HABEN-HUSSA. Mahomet!... qu'est-ce que vous osez penser?... Non, non; mais à un noir qui la poussait hors des jardins. Elle prétendait que le roi seul pouvait se permettre de porter la main sur elle, encore tout au plus. Le roi passait, pour notre malheur! le soufflet l'a fait rire, le mot aussi; et depuis ce moment, qui a duré trois grands jours, ma nièce n'a pu pénétrer dans les appartemens intérieurs.

(Ici les trois frères viennent se placer immobiles sous le portique indiqué; ils n'ont plus de chaînes au poignet.)

OCTO. Trois grands jours! tant mieux; c'est trop fort pour durer. (*Bas.*) Un roi, nous savons ça, nous qui les voyons en bonnet de nuit et en pantoufles; un roi n'est qu'un homme comme nous; et trois grands jours... si vous y ajoutez trois grandes...

HABEN-HUSSA. Oui, oui, oui! mais c'est qu'il n'a rien à ajouter du tout. Il en est encore au même point cette fois, le grand vainqueur!

LE ROI, *en dehors.* Arrête! arrête donc, je ne peux suivre tes pas.

HABEN-HUSSA. C'est la voix du monarque.

JUANA, *arrive en scène rapidement.* Je vais les revoir!

SCENE V.

HABEN-HUSSA, LE ROI, JUANA, OCTO, LES TROIS FRERES, MORADI.

HABEN-HUSSA. Est-ce qu'elle se révolterait?... Obéis...

(Octo se place devant Juana.)

JUANA, *le regardant en face.* Insolent!

TORIJOS, *sous le portique.* C'est elle!

(Ils vont pour se précipiter; Juana a une main sur la poitrine d'Octo le repousse, de l'autre arrache un fouet que le noir porte à sa ceinture, et va pour le frapper.)

LE ROI, *qui arrive*, *retenant le bras déjà levé*. Qu'allais-tu faire?

JUANA. Ce misérable osait me barrer le passage...

OCTO. J'obéissais.

LE ROI, *à Octo*. Je lui disais de m'attendre, drôle... si j'avais su, je l'aurais laissée faire.

JUANA, *à part*. Je ne pourrai les prévenir.

HABEN-HUSSA. C'est un diable que cette femme-là! elle ne fait pas plus de cas d'un officier du palais...

LE ROI, *prenant Juana par les deux mains et la faisant asseoir sur des coussins*. Allons, calme-toi, et ne songeons plus maintenant qu'à accomplir tes vœux. (*Élevant la voix.*) Les trois frères que j'ai fait mander.

(Moradi leur fait signe d'approcher.)

JUANA, *assise*, *à elle-même*. Que vont-ils penser?

LE ROI. J'ai su d'hier seulement que c'était vous qui aviez bravement attaqué mon tigre, lorsque, franchissant d'un bond la barrière, il s'élançait dans la tribune de mes femmes. Le courage ne se paie pas, il se récompense.

HABEN-HUSSA, *à part*. Ce n'est pas de dur ce mot-là!

OCTO. Il n'est pas si doux avec ses ennemis.

HABEN-HUSSA, *de même*. La Castillane lui aura fait la leçon.

JUANA, *se levant*. Braves Espagnols.

LE ROI, *l'interrompant*. Vamba n'oubliera jamais votre dévouement, et sa reconnaissance vous suivra partout.

TORIJOS. Nous ne demandons rien.

LE ROI. N'importe.

AIR :

Oui, je suis roi,
Ma fantaisie,
Voilà ma vie,
Voilà ma loi!
J'ai fait grands des petits, j'ai fait des rois esclaves,
Pour distraire un caprice, ou charmer un loisir,
J'ai fait deux parts du tems, débarrassé d'entraves,
A mon peuple les jours et le reste au plaisir!
Oui, je suis roi!

Dès ce moment, vous faites partie de ma garde particulière.

NUNÈS, *à Diégo*. Nous, dans sa garde!

DIÉGO, *à Nunès*. Une distinction qui nous arrive.

TORIJOS, *à ses deux frères*. Quand nous n'attendions qu'un coup de hache!

NUNÈS, *de même*. L'entrée du palais qu'on nous offre.

TORIJOS, *de même*. Quand nous avions perdu l'espoir d'y pénétrer.

LE ROI. Je ne pouvais faire moins pour récompenser ceux qui m'ont sauvé plus que la vie en conservant Juana à mon amour.

TORIJOS. A son amour! elle! ah! si je l'avais su!

NUNÈS. Calme-toi donc. Tu nous perdrais.

AIR : *A table camarades*. (Aumônier du régiment.)

ENSEMBLE.

LE ROI.

Dans ma garde fidèle,
Qu'ils soient tous trois admis!
Récompense à leur zèle,
Qu'on les traite en amis!

LES FRÈRES.

Dans sa garde fidèle,
Nous voila donc admis!
L'imprudent! il appelle
Ses plus grands ennemis!

JUANA.

J'honore la vaillance!
Vous, soyez à jamais
Dignes de ma puissance,
Dignes de mes bienfaits!

HABEN-HUSSA.

Dans sa garde fidèle,
Les voilà donc admis!
L'imprudent! il appelle
Ses plus grands ennemis!

(*Les trois frères sortent. Un officier du palais arrive.*)

LE ROI. Qu'est-ce?

OCTO. Un de vos officiers vient avertir que votre escorte se réunit pour le départ.

LE ROI. Je ne pars pas, allez donner contre-ordre.

(Juana assise, les mains jointes sur ses genoux, reste pensive.)

HABEN-HUSSA. Il ne part pas. (*Il s'avance.*) Cependant, mon prince, ces troupes campées sous les murs de Grenade murmurent déjà de votre absence et vous appellent à grands cris.

LE ROI. C'est assez. Quand elles seront lasses de crier, elles se tairont.

HABEN-HUSSA, *en s'en allant*, *à Octo*. Ah! mon honorable ami, si elle est assez puissante pour le retenir, c'est fait de nous! ça n'était jamais arrivé! Envoyons prévenir notre vieux collègue, le général en chef. Il faut absolument qu'il organise une petite émeute ou deux pour arracher

le prince aux séductions de cette usurpatrice.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

LE ROI, JUANA.

(La musique du dehors cesse tout-à-coup.)

JUANA. Que faites-vous donc, immobile, et les yeux attachés sur moi?

LE ROI. Je t'admire, car je n'ai trouvé qu'en toi cette grâce voluptueuse de l'Asie qui, jointe à ta fierté espagnole, fait de ma Juana une créature ravissante, unique. Et je te quitterais pour les camps? jamais! jamais!...

AIR : *Non, je ne valse pas.*
Ou *je t'aime pour toujours.*

(Premier morceau du premier acte de : *Un de plus.*)

Non, non, tout aux amours,
Chère ame de ma vie,
Se quitter, c'est folie,
Ensemble pour toujours!
La vie au jeune âge est si belle,
C'est un fleuve à sites rians;
Laissons flotter notre nacelle
Au souffle embaumé du printems.
Composons-nous une carrière
De plaisirs nouveaux, enchanteurs,
Une existence toute entière
De parfums, de baisers, de fleurs.
Tout aux amours, etc.

JUANA. Pour toujours. Si j'étais la première à qui vous l'ayez promis? Mais Délia la Circassienne, Sulmé, Vélida...

LE ROI. Ah! toi seule en étais digne.

JUANA. Que sont-elles devenues?

LE ROI. La pensée d'une trahison est un crime, qu'elles ont payé...

JUANA. De la vie! quelle horreur! sur un simple soupçon! On me l'avait déjà dit; mais je n'avais pas voulu le coire.

LE ROI. C'est que l'idée de trahir tes sermens ne te viendrait pas à toi.

JUANA, *vivement.* Ah! remarquez bien que je ne vous en ai pas encore fait, et ce que je viens d'entendre... n'est pas du tout encourageant.

LE ROI. Ah! laisse là Sulmé, Vélida et tant d'autres... je serais prêt à renoncer pour toi à toutes les femmes du monde.

JUANA. Si j'allais prendre le monarque au mot...

LE ROI. Qui t'en empêche? N'es-tu pas mon trésor, ma vie, mon épouse.

JUANA. Pas encore!

LE ROI. Ma reine.

JUANA. Votre reine, oh! ne revenez pas sur vos paroles, elles font palpiter mon cœur de joie et d'orgueil. Votre reine! alors je serais reine de Grenade!

LE ROI. Ne l'es-tu pas en effet, puisque tu règnes sur le souverain maître du royaume?

JUANA. Oh! non, je ne suis qu'une esclave, je ne règne pas, je plais... Si je donnais un ordre on vous consulterait avant de m'obéir! Moi, régner!...

LE ROI. Tu crois que c'est un grand bonheur?

JUANA. Oh! oui, surtout pour celui qui ne l'a jamais goûté.

LE ROI. Eh bien! veux-tu en essayer?

JUANA. Moi!

LE ROI. Veux-tu régner à ma place?

JUANA. Ne dites pas cela, c'est une plaisanterie cruelle. Vous vous jouez de mes folles idées d'ambition.

LE ROI. Non, je te le répète, veux-tu, pendant.. un jour, être la reine de Grenade, j'y consens.

JUANA. Et tout ce que j'ordonnerais serait exécuté?

LE ROI. A l'instant.. Oui, je te céderais.. pour un jour... mon pouvoir et mon sceptre d'or; mais à condition cependant, qu'à ton tour...

JUANA, *l'interrompant.* Nous verrions.. Et si j'allais commencer par faire fermer le harem?

LE ROI. Il l'est déjà de fait, puisque je ne m'occupe que de toi.

JUANA. Oh! mais, congédier les femmes qui le peuplent.

LE ROI. Ah! congédier... Que diraient mes successeurs? Ce serait empiéter sur leurs plaisirs, et brouiller ma mémoire avec eux.

JUANA. C'est-à-dire que vous me permettrez de faire tout ce que... vous voudrez.

LE ROI. Non, non, vraiment. C'est ton caprice, tu les congédieras... Mais si la durée de ton règne ne leur suffit pas pour faire leur paquet...

JUANA. Nous verrons... L'ordre sera donné toujours.

LE ROI. A la bonne heure. Je ne retire pas ma parole. Pendant un jour, mais un jour entier tu seras reine et maîtresse.

JUANA. Vraiment!

LE ROI. Je te le jure!

JUANA, *vivement.* Quand?

LE ROI. Demain, aujourd'hui, si tu veux.

JUANA. Oui. aujourd'hui, tout de suite.

LE ROI, *riant*. Tout de suite, c'est bien femme!

JUANA. Ah! encore une condition.

LE ROI. Encore... Voyons.

JUANA. Il faut que la durée de ce règne soit un secret pour tout le monde; parce que je n'entends pas qu'on rie au nez de mon pouvoir d'un jour, certain que l'on serait de l'impunité le lendemain.

LE ROI. Tu aurais une ressource contre l'insolent rieur: ton droit de vie et de mort sur tes esclaves? (*Mouvement de Juana.*) Mais tu n'auras pas besoin d'en faire usage. Le terme de ta puissance ne sera connu que de nous deux.

JUANA. Oh! tu m'aimes donc?

LE ROI. J'adore jusqu'à tes fantaisies!...

JUANA. Tu m'aimes comme une Espagnole veut être aimée. (*Elle le regarde tendrement.*) Quand le roi des Maures sera mon esclave, trouvera-t-il mauvais que j'abolisse à tout jamais ce tribut de jeunes filles si peu digne d'un règne comme le sien, et si humiliant pour la patrie de Juana?

LE ROI. Chut! Ne parlons pas politique...

JUANA. Il y a tant d'autres femmes dans les bazars...

LE ROI. On n'y en trouverait pas une comme toi...

JUANA. Oh! vous l'abolirez, je l'ai mis dans ma tête.

LE ROI, *sérieusement*. Non. (*Humeur de Juana. Le roi continue avec gaîté.*) Tu l'aboliras, toi, si tu veux; de même que moi, si je veux, en remontant sur le trône, je révoquerai ton ordonnance...

JUANA. Mais pourquoi cela?

LE ROI. Toujours à cause de mes successeurs.

JUANA. Fort bien... Je comprends.

AIR:

Oui, mon seigneur, mon maître me fait reine,
Reine de nom, reine pour le plaisir.

LE ROI.

Pourquoi froncer tes beaux sourcils d'ébène?
Un joli front perd à se rembrunir,
Ne boude pas, exprime ton désir.

JUANA.

Ah! dans ce jour qui me voit souveraine,
Je n'entends pas de borne à mon pouvoir.

LE ROI.

C'est convenu, tu pourras tout vouloir.

(*Il l'attire à lui avec amour.*)

Mais usez bien de vos droits, grande reine,
Car je prendrai ma revanche ce soir } *bis.*

JUANA. Je vais donc régner.

LE ROI. Je ne te demande que le tems de donner les ordres nécessaires.

(Il chante.)

Mais usez bien de vos droits, grande reine,
Car je prendrai ma revanche ce soir.

(*Il frappe dans ses mains.*)

SCENE VII.

JUANA, LE ROI, HABEN-HUSSA, EBDALÉ, *puis* OCTO, MORADI, LES TROIS FRERES, TOUT LE MONDE.

HABEN-HUSSA, *amenant Ebdalé*. Il faut absolument que tu tentes un dernier effort, nièce adorée, avec des yeux comme les tiens...

LE ROI. Qu'on apporte mon sceptre et ma couronne.

HABEN-HUSSA, *laissant Ebdalé en arrière*. Oh! oh! séance royale à présent, reprise d'affaires.

LE ROI. Que tous les officiers et les seigneurs de ma cour qui ne sont pas au camp se rendent ici sur l'heure.

OCTO, *soulevant la portière, pendant que l'orchestre joue en sourdine*. La cour peut se réunir. (*Aux trois frères qui entrent.*) Vos fonctions commencent.

(Tous les seigneurs arrivent; deux esclaves portant le sceptre et la couronne se placent au bas du trône. Le roi fait monter Juana sur les degrés du trône et se prosterne devant elle; tous les seigneurs surpris le regardent et imitent son exemple. Juana fléchit le genou et reçoit de l'esclave le sceptre et la couronne.)

CHOEUR.

(*Final du premier acte de Goriot.*)

Que veut dire tout ce mystère?
Vraiment je ne le comprends pas.
Pour nous la chose est singulière:
Une fête au lieu des combats

LE ROI.

Voici votre reine nouvelle:
Esclaves, tombez à genoux!

EBDALÉ.

Je me meurs!

HABEN-HUSSA.

Je suis mort!

TORIJOS.

C'est elle!

LE ROI.

Je vous donne l'exemple à tous,
Imitez votre maître, esclaves, à genoux,
Gloire à la beauté sans rivale.

EBDALÉ.

J'étouffe.

HABEN-HUSSA.

Allons, point de scandale.

EBDALÉ.

Non, mais je vais me trouver mal.

HABEN-HUSSA.

Garde ça pour plus tard, pendant le bal. (*bis*)

LE ROI.

Si le sceptre était un peu lourd.
Tu t'appuierais sur mon amour.

CHOEUR.

Tant d'amour n'est plus un mystère.
Rendons hommage à ses appas ;
Malheur, malheur au téméraire,
Qui soudain n'obéirait pas.
Rendons hommage à ses appas.

LE ROI, *l'aidant à descendre du trône et l'amenant en scène.* Mais dis-moi donc comment tu as su prendre tout-à-coup l'air grave et majestueux de la circonstance?

JUANA. C'est que, pendant leurs génuflexions, je songeais à ce que je vais ordonner. (*Bas.*) Je règne à l'heure, et je veux bien employer les minutes.

LE ROI. C'est juste.

JUANA. Ce soir, avant la fête que je donne, les grands officiers de l'État viendront m'offrir leurs présens. (*Au roi.*) N'est-ce pas l'usage à l'avénement des nouveaux princes?

LE ROI. Oui, et nul ne peut s'y refuser sous peine d'exil ou de mort. Je suis bien sûr que vous n'aurez personne à punir.

JUANA. Je l'espère. Mais c'est encore à moi de régler l'étiquette. Tous ces messieurs, (*s'avançant*) mes grands officiers sont bien laids avec leurs longues robes.

HABEN-HUSSA. L'insolente !...

JUANA. Ceux qui voudront me faire la cour se présenteront ce soir à la cérémonie sous le costume de mon pays. Maintenant, allez.

(Tout le monde défile sous ses yeux.)

HABEN-HUSSA, *pendant ce mouvement, à Octo.* Allez... c'est à ne plus si reconnaître. Nous avons absolument besoin de nous consulter.

OCTO. Je viendrez vous attendre ici.

(Ils sortent.)

LE ROI. Vous venez de jouer votre rôle à merveille; mais tout n'est pas fini. Les grands de ma cour vous ont saluée reine... il faut maintenant que mon peuple à son tour... je vais vous présenter à lui du haut du balcon.

JUANA. Oh! le peuple, nous nous entendrons tous les deux, j'en suis sûre. Ce n'est pas lui qui m'enbarrassera le plus... pendant mon règne.

LE ROI, *souriant.* Je te devine. C'est moi, m'est-ce pas?

JUANA. Je ne dis pas cela.

LE ROI. Tu le penses. Eh bien! écoute; tu ne seras plus gênée par la présence d'un sujet qui a déjà contrarié une ou deux fois tes fantaisies, par la mauvaise habitude sans doute qu'il a de faire toutes les siennes. Sitôt que je t'aurai montrée au balcon, je partirai pour la chasse... certain de tout le plaisir que j'aurai à mon retour en voyant les merveilles accomplies sous ce règne nouveau.

JUANA. Allons, je vois que vous voulez tenir tout-à-fait votre parole, et je vous en remercie... Voici ma main et passons par mes jardins, car on étouffe ici, et j'ai besoin de respirer.

LE ROI.

AIR : *Valse de Jacquemin, roi de France.*

Est-ce qu'en arrivant au faîte,
Le pouvoir t'enivre déjà?

JUANA.

Oh! non, j'ai du sang-froid : ma tête
Ne tourne point comme cela!

LE ROI.

En moi d'ailleurs prends confiance,
Et dans mon bras passant le tien,
Appuie avec toute assurance
De ne pas manquer de soutien.

JUANA.

Puis je manquer de confiance :
Dans votre bras passant le mien,
Je m'appuie, et j'ai l'assurance
De ne pas manquer de soutien!

(*Elle sort appuyée sur le bras du roi.*)

SCENE VIII.

LES TROIS FRÈRES, *puis* HABEN-HUSSA *et* OCTO.

TORIJOS, *amenant vivement ses frères.* Elle a renié son pays, elle s'est vendue... une Espagnole!

NUNÈS. Les brillans d'une couronne l'ont éblouie... elle est femme!

TORIJOS, *violemment.* Ah! vous ne l'aimez pas, puisque le bonheur d'un rival ne vous brûle pas le cœur.

(On entend le peuple crier : *Vive Juana.*)

HABEN-HUSSA, *entrant.* Ah! ah! les trois frères : écoutons.

(Il se cache derrière le rideau du fond et passe seulement la tête. Octo, qui paraît aussi d'un autre côté, en fait autant.)

NUNÈS, *à son frère.* Mais que pourrions-nous faire

TORIJOS. La démasquer aux yeux de son royal amant. Qu'il ait sa part, et elle aussi de notre torture! (*S'animant.*) Oui, tout roi qu'il est, je l'appellerai lui-même au combat!...

NUNÈS. Vaut-elle la vie d'un homme, cette femme que nous avions la folie d'aimer?...

DIÉGO. Le dédain le plus froid nous vengera mieux de son parjure.

TORIJOS, *sur le devant à ses frères qui, pendant le dialogue précédent, ont cherché à le calmer.* Vous avez raison, plus d'espoir !... elle est la maîtresse d'un roi! Ne nous occupons plus que de la délivrance de nos compatriotes qui gémissent dans les cachots. En qualité de gardes du palais, les portes de leur prison nous sont ouvertes. Profitons-en; les sauver ou périr avec eux!

(Ils s'éloignent.)

HABEN-HUSSA, *redescendant avec Octo.* Oh! oh! ce que nous venons d'entendre est du plus vif intérêt: trois dans le palais et à la fois! c'est du joli... voilà une piquante découverte.

OCTO. Et qui nous arrive bien à point.

HABEN-HUSSA. Voici le roi qui revient par ses jardins, je crois que c'est le moment de faire notre petite dénonciation.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE ROI, JUANA, *à la porte extérieure mais vue*, SEIGNEURS MAURES.

JUANA, *regardant en dehors.* Ah! quels jardins pour un grand monarque! quel goût pitoyable!

HABEN-HUSSA. Elle fait la dégoûtée encore!

JUANA, *au roi.* Il n'y a pas un de vos officiers qui ne puisse en avoir un plus beau.

LE ROI. Vous croyez?

JUANA. Pas un.

LE ROI. Le droit de commander est devenu le vôtre, ainsi...

JUANA. Eh! bien, vous allez juger (*Elle appelle le chef des jardins.*) Tu vois ce portique soutenu par ces colonnes arabes, et cette superbe terrasse qui le surmonte! écoute-moi : prends ce jardin avec ses fleurs, ces arbres avec leur feuillage, cette fontaine avec ses eaux; prends tout cela et porte-le sur cette terrasse.

COSROU. Reine!

JUANA. Obéis.

COSROU. Je ne pourrai jamais!

JUANA. Obéis, ou tu mourras.

LE ROI, *à lui-même.* Il paraît qu'elle a deviné le secret de gouverner sans opposition.

COSROU. Daignez alors m'indiquer un moyen...

JUANA. Un rien t'embarrasse; prends les bras de vingt mille, de trente mille esclaves, s'il le faut, et fais ce que je te dis; alors Juana, ta reine, aura des jardins dignes d'elle.

LE ROI, *au chef des jardins qui le regarde.* Que veux-tu, mon pauvre Cosrou, elle est souveraine. (*Bas.*) Et puis, on ne t'ordonne pas de tout faire en un jour.... commence... et nous verrons.

(Cosrou sort.)

OCTO. Eh! bien, parlons-nous?

HABEN-HUSSA. Ma foi, c'est qu'elle n'y va pas de main morte : tu mourras!

OCTO. Si nous voulons déjouer le complot, pourtant!

HABEN-HUSSA. Déjouer... déjouer...

OCTO. C'est à vous que l'honneur appartient.

HABEN-HUSSA. Crois-tu? allons, ça m'est égal, la haine m'électrise. C'est pour Ebdalé... je me risque (*Il s'approche de Vamba.*) Grand roi!

JUANA. Que veux-tu?

HABEN-HUSSA. Je parle à mon glorieux souverain; grand roi...

JUANA. Il n'y a ici de souverain que moi.

LE ROI. Elle a raison, puisque j'ai abdiqué.

HABEN-HUSSA. Permettez.... c'est que c'est une affaire toute particulière au roi...

JUANA. Raison de plus; cela me regarde seule; parle, que veux-tu?

HABEN-HUSSA, *à part.* Aie! aie! aie! j'ai une crampe qui me tord l'estomac.

JUANA. Voyons, qu'est-ce que c'est?

HABEN-HUSSA. C'est... (*A part.*) Où me suis-je fourré? (*Haut.*) Grande reine, souffrez que Octo, qui sait comme moi...

OCTO. Moi!... j'ignore absolument...

JUANA. Je me lasse!.. faudra-t-il les tortures pour t'arracher les paroles!..

HABEN-HUSSA. Elles arrivent toutes seules, ma bien-aimée souveraine, je les ai sur le bord des lèvres toutes prêtes.

JUANA. Eh bien!

HABEN-HUSSA. Il s'agit.. c'est que je ne sais si je dois dire tout haut...

JUANA. Eh bien! parle bas; de quoi s'agit-il?

HABEN-HUSSA, *avec un grand effort.* D'un complot.

JUANA. Un complot! (*Elle amène rapidement Haben-Hussa en scène*). Par ta tête! pas un mot de plus; que rien ne s'ébruite avant que je sois informée. (*Haut.*) Qu'on nous laisse.

HABEN-HUSSA, *à Octo, qui semble vouloir s'éloigner*. Restez avec moi, d'abord...

LE ROI, *à Juana, se levant*. Le maladroit vient donc traiter d'affaires sérieuses?

JUANA. Ne faut-il pas que je m'y accoutume?

LE ROI. Tu le vois, à peine sur le trône et déjà les soucis!

JUANA, *lui tendant la main*. Eh bien! quand je n'aurais que le bonheur de vous en avoir épargné quelques-uns?

LE ROI. Tais-toi, tais-toi, si tu ne veux me rendre fou d'amour. Désires-tu que je reste? que je contremande ma chasse?

JUANA, *vivement*, au contraire.

LE ROI. Je vais donc m'y préparer.

(Il lui baise la main avec respect.)

HABEN-HUSSA. Mais, prince...

LE ROI. A la reine.

AIR: *Ah! pour moi quelle aubaine!* (De Musard. Aumônier du régiment, scène VIII.)

NSEMBLE.

LE ROI.

Qu'on écoute la reine :
Dans ses mains je remets
Ma grandeur souveraine.
Elle ordonne au palais.

JUANA.

En vain il se démène,
Je ris de ses projets;
Il faudra qu'il comprenne
Que j'ordonne au palais.

HABEN-HUSSA.

Son ascendant m'enchaîne;
Malgré tous mes projets,
En vain je me démène,
Elle ordonne au palais.

(*Il sort avec tout le monde.*)

SCENE X.

OCTO, JUANA, HABEN-HUSSA.

JUANA. Nous voilà seuls, explique-toi.

HABEN-HUSSA. Je vais m'expliquer (*à part*) et tâcher de ne pas me compromettre. (*Haut.*) Je dénonce trois hommes...

JUANA, *à part*. Je frissonne malgré moi... (*Haut.*) Après.

HABEN-HUSSA. Trois insolens qui ont l'audace... (*Regardant Octo.*) Il ne m'aidera pas.

JUANA, *très-émue*. L'audace?...

HABENHUSSA. De vous aimer.

JUANA, *gaîment*. Eh! mais, je trouve fort bien qu'on m'aime!

HABEN-HUSSA. Oh! mais, aimer d'un amour comme celui-là.... demandez à Octo... c'est de la rage. Il paraît, je dis il paraît, c'est-à-dire ils auraient voulu faire croire... des propos atroces, quoi.

JUANA, *avidement*. Eh bien! va donc, va toujours.

HABEN-HUSSA. Je n'oserai jamais vous dire à vous-même...

JUANA. Voyons... de l'amour, de l'audace, des propos... et tu ne me les as pas dits, ces propos.

HABEN-HUSSA. Ils se permettent de vous appeler perfide! parjure!

JUANA, *sévèrement*. Prends garde... Ils t'ont dit?..

HABEN-HUSSA. A moi? rien du tout! seulement j'ai... nous avons entendu... là... derrière eux. C'est surtout... je ne me rappelle pas son nom... le grand... le plus brun des trois... des gardes espagnols.

JUANA, *à part*. Je m'en doutais. (*Haut.*) Mais quel rapport entre ces téméraires et le complot?

HABEN-HUSSA. C'est justement ça. Des trois, le plus brun surtout... conspire (*elle le regarde sévèrement*) contre votre... je ne sais comment dire... ça m'embarrasse... enfin contre celui que vous remplacez, là! notre ci-devant roi...

JUANA. Continue.

HABEN-HUSSA, *à part*. Je sue sang et eau; Octo, c'est à ton tour...

JUANA. Il conspire contre...

HABEN-HUSSA, *l'interrompant*. Contre vous... plus particulièrement... cet homme-là... si vous n'y prenez garde, grande reine, est capable de vous faire passer un très-mauvais quart-d'heure. (*Juana reste sans répondre; il continue à Octo.*) Ça lui donne à penser un peu. Je crois qu'elle va les faire arrêter.

JUANA. Quel que soit le motif qui vous ait dirigé dans la confidence que je reçois, vous serez récompensés, toi pour tes paroles, lui pour son silence. Voilà vingt mille sequins en deux bons sur le Trésor.

OCTO, *à part*. Il faut convenir qu'elle est généreuse.

HABEN-HUSSA, *à Octo*. Ah! tu retrouves la parole. Ça ne lui coûte rien... mais c'est égal, il faut toujours aller nous faire payer aujourd'hui.

JUANA. Un mystère absolu sur tout cela, si voulez sortir du palais la tête sur vos épaules!

HABEN-HUSSA. O reine magnifique! vous

pouvez être plus que certaine que nous ne parlerons pas. (*Ecoutant.*) Mais quel est ce bruit? d'où vient tout ce tapage ?

SCENE XI.

LES MÊMES, TOUT LE MONDE.

ENSEMBLE.

Air de Vilhem. (Final des tours de Notre-Dame.)

TORIJOS, NUNÈS, DIEGO, *enchaînés et conduits par les Maures, qui les menacent.*

Silence, silence, silence!
A quoi bon ce tapage affreux?
Nous sommes en votre puissance,
Donnez-nous la mort sous ses yeux;
Silence, silence, silence!
Frappez donc, furieux.

CHOEUR.

Vengeance, vengeance, vengeance!
La mort, le supplice pour eux!
Il faut punir tant d'insolence,
La torture à ces furieux!
Trahison, trahison, vengeance,
Des supplices pour eux!

JUANA.

Silence, silence, silence!
Pourquoi donc ce tapage affreux?
Que veut ce peuple qui s'élance?
Quels cris épouvantent ces lieux?
Silence, silence, silence!

LE ROI, *seul.*

Silence, silence! silence!
D'où vient cette fureur soudaine?
D'où vient cet aveugle transport?
Pourquoi ces hommes qu'on entraîne?
Qui donc les dévoue à la mort?

REPRISE DU CHOEUR.

Vengeance, etc.

JUANA. Ah! les malheureux!

LE ROI. D'où vient ce tumulte?...

MORADI. Les deux cents Espagnols que vous aviez condamnés à perdre la tête commençaient à briser leurs chaînes à l'aide des trois gardes nouveaux que vous avez nommés ce matin.

JUANA, *à part.* Les insensés!

MORADI. Heureusement nous les avons surpris et désarmés.

(Mouvement.)

LE ROI. Gardes et prisonniers, qu'on les mène tous au supplice.

HABEN-HUSSA. Ah! voilà que ça prend une autre tournure.

TORIJOS. Nous périrons au moins avec ceux que nous n'avons pu sauver.

(On se prépare à les saisir.)

JUANA, *prenant la scène.* Arrêtez!..

LE ROI, *avec doute.* Qui ose parler après moi?

JUANA. La reine.

LE ROI. Il ne s'agit plus ici, reine...

JUANA. Reine! vous le dites encore, oui, pour agir en véritable reine, pour laisser un souvenir de ma clémence, j'ai fait ouvrir les portes à tous les Espagnols captifs.

LE ROI. A tous?

LES FRÈRES. Que dit-elle?

JUANA. Oui, à tous; j'en avais donné l'ordre à mes gardes.

HABEN-HUSSA. A mes gardes... elle est étourdissante... (*Murmure général.*) C'est une trahison!

JUANA, *se retournant vers eux.* C'est de la clémence, barbares que vous êtes!

LE ROI. Contre le vœu du peuple et les intérêts de l'état.

JUANA. L'état, c'est moi.. (*regardant le roi.*) tout le monde l'oublie ici...

NUNÈS, *à ses frères.* Elle se perd.

JUANA. Ou je suis reine, et que mes ordres soient sacrés; ou je suis chef des révoltés, et je dois partager leur sort, choisissez: que leurs fers tombent, ou qu'on me traîne au supplice avec eux.

LE ROI. Vous pousseriez l'entêtement.

JUANA. Le sentiment de ma dignité, jusqu'à faire respecter mes droits.

OCTO. Que va-t-il faire?...

LE ROI. Le charme de cette voix impérieuse, l'audace de cet œil étincelant qui ne s'abaisserait pas, je crois, devant le prophète, la rendent encore plus piquante et plus belle.

JUANA. J'attends!

HABEN-HUSSA. Et moi aussi j'attends, pour savoir qui l'emportera.

OCTO. Prince, qu'ordonnez-vous?

HABEN-HUSSA. Écoutons... écoutons.

FINAL.

CHOEUR *à voix basse.*

Vengeance, vengeance!

LE ROI.

Silence!
La clémence
Est ma volonté.
La souveraine
Rompt leur chaîne.
Respect à son autorité!

TORIJOS *et* SES FRÈRES.

Puissance, puissance, puissance,
Nous bravons ton autorité,
Nous n'implorions pas ta clémence,
Nous n'implorions pas ta bonté:
Puissance (*ter*)
Nous bravons ta fierté.

(*Juana regarde avec assurance; le chœur reprend.*)

CHOEUR.

Clémence, clémence, clémence,
Liberté, liberté,

LE ROI.

Clémence, clémence!
A cette voix enchanteresse
Quand le premier je cède ici
C'est que je songe à ma promesse.

JUANA.

À la mienne je songe aussi.

CHOEUR.

Clémence, clémence,
La justice est { ma / sa } volonté;
La souveraine
Rompt leur chaine,
Respect à son autorité.

CHOEUR.

Clémence, clémence, clémence!
Liberté, liberté!

(*Tout le monde sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un boudoir asiatique

SCENE PREMIERE.

ZULMÉ *donne une leçon de danse à* PHALÉNIE; INESILLE *et* ZÉMIRE, *s'accompagnant d'une mandoline, imitent leurs poses*; LODOVÈSE, *occupée à essayer des parures*; ZÉPHIRINE, *se balançant sur un hamac*, CANTARINELLA, *jetée sur des coussins.*

ZULMÉ.

AIR :

C'est fête à l'Alhambra.
Ah! ah! ah! ah!
Nous serons là.
Aux sons des harpes
La voix des gardes s'unira
Sous nos écharpes,
L'amour qui paraîtra,
Ah! ah! ah! ah!
Leur sourira.
En étincelles
L'or pur éclatera,
De fleurs nouvelles
L'air se parfumera.
Filles de l'Alhambra,
Nous serons là.

ZULMÉ. Phalénie, arrondis tes bras davantage : tiens, comme cela.

CHOEUR.

AIR *de la Périchole.*

Nous, faites pour plaire;
Devons-nous haïr?
Règne l'étrangère,
A nous d'obéir.
Un regard du maître
Nous consolera,
Et demain, peut-être,
Notre tour viendra.

ZULMÉ. Allons donc, Phalénie, tu y mets de la mauvaise grâce.

ZÉMIRE. Ah! c'est mal.

PHALÉNIE. Arrangez donc des pas pour la favorite! J'en suis bien fâchée, mais ma souplesse s'est envolée avec ma bonne humeur.

CANTARINELLA. Au fait, ce doit être une sotte et odieuse chose que d'être obligée de danser pour une rivale.

ZÉMIRE. Je suis de cet avis-là.

PHALÉNIE. Enfin, depuis ce matin, j'en ai des crampes dans les jambes.

INÉSILLE. Si vous saviez comme Juana pense, vous n'envieriez pas son sort.

LODOVÈSE. Pauvre petite!... elle doit se trouver si à plaindre!

ZÉPHIRINE. Inésille prend sa défense parce qu'elles sont amies et compagnes.

INÉSILLE. Non, mais parce que j'ai la certitude que son élévation sera notre bonheur à toutes.

PHALÉNIE. Avec cela qu'elle s'occupera beaucoup de nous à présent.

CANTARINELLA. Oui, pour nous jeter quelques dédaigneuses paroles de protection du haut de son insolente faveur.

PHALÉNIE. Patience, nous aurons notre tour!

LODOVÈSE. Et nous lui rendrons tout avec les intérêts!

CANTARINELLA. Notre tour! folles que vous êtes... si chacune avait le sien, de droit... mais le monarque donne des tours de faveur.

LODOVÈSE. A Ebdallé, par exemple...

CANTARINELLA. Elle n'est pourtant pas mieux que nous.

LODOVÈSE. Pas si bien, voulez-vous dire.

ZÉPHIRINE. Elle a la peau noire.

ZULMÉ. La bouche de côté!

ZÉMIRE. Et les pieds en dedans.

LODOVÈSE. Oh! moi, je la trouve laide à faire peur des pieds à la tête!

ZÉPHIRINE. Après la belle Juana, pourtant.

INÉSILLE, *riant*. Vous mentez comme des rivales qui voudraient bien que ce

qu'elles disent fût vrai seulement de la moitié.

ZÉPHIRINE. C'est égal! le monarque est un grand vilain... capricieux!...

LODOVÈSE. Capricieux, je ne dis pas, mais vilain!

ZULMÉ. Comment, Zéphirine, tu parles avec cette irrévérence de notre souverain maître!

ZÉPHIRINE. C'est que mon souverain maître commence terriblement à m'ennuyer.

PHALÉNIE. Prends garde, si le vieux surveillant écoutait, il te mettrait au pain sec.

LODOVÈSE. Et tu aimes fièrement les confitures.

ZÉPHIRINE. Non, ce qui me taquine, c'est qu'il a l'air de se moquer de moi, quand il arrive le matin pour nous passer en revue, il commence toujours par me regarder tendrement.

ZULMÉ. Ah! c'est moi.

TOUTES. C'est moi, c'est moi, c'est moi.

PHALÉNIE. C'est-à-dire que c'est moi.

ZÉPHIRINE.

AIR *du Petit Courrier.*

Alors, mesdames, je m'y perds.
Et si je peux en confidence
Vous dire tout ce que je pense,
C'est qu'il a les yeux de travers.
Car vers moi quand son œil s'incline,
Je tends la main, ivre d'espoir,
Et c'est dans celle de ma voisine,
Que tombe toujours le mouchoir.

PHALÉNIE. Il a raison.

CANTARINELLA. Tu es encore trop jeune, petite.

ZÉPHIRINE. Est-elle consolante, la Vénitienne! je suis trop jeune... et puis, dans deux ans, on me dira : Tu es trop vieille, comme à cette pauvre Amias, l'Egyptienne, qui n'a que dix-huit ans.

LODOVÈSE. Pauvre fille... et ils lui ont coupé la langue pour avoir rêvé tout haut... et de qui encore?... de ce vieux hibou d'Aben-Hussa.

ZULMÉ. Chut! il n'aurait qu'à t'entendre...

LODOVÈSE. Oh! tu peux être sûre qu'il t'en cuirait, avec ça que ces vilains muets frappent comme des sourds.

INÉSILLE. Eh bien! pour commencer, vous n'avez plus rien à redouter des muets, Juana l'a dit avant d'aller au bain : plus d'espionnage, plus de muets, plus de supplices!

CANTARINELLA. Vraiment!

PHALÉNIE. Oh! ça me raccommoderait un peu avec sa puissance!

INÉSILLE. Bien plus, elle s'occupe à nous faire donner à chacune...

CANTARINELLA. Quoi donc?

LODOVÈSE. Qu'est-ce qu'elle nous fera donner à chacune?

INÉSILLE. La liberté!

TOUTES. La liberté!

LODOVÈSE. Pour que le roi lui reste à elle toute seule, c'est pas mal, ça!

ZULMÉ. Mais qu'est-ce que nous en ferons de la liberté?

INÉSILLE. L'usage que le roi en fait lui-même... n'avons-nous pas un cœur?.. il choisit parmi les femmes!

LODOVÈSE. Nous choisirions donc entre les hommes celui qui nous plairait.

ZÉPHIRINE. Oh! alors je demanderais un beau garde que j'ai vu un jour à travers un petit trou des draperies du pavillon d'été.

ZULMÉ. Malheureuse!... Tu as osé porter les yeux!..

ZÉPHIRINE. Oh! un œil seulement.

LODOVÈSE. On ne t'aurait pas moins crevé les deux.

ZÉPHIRINE. Ah! bah! qui ne risque rien...

INÉSILLE. Ainsi, vous pourriez prendre un époux.

CANTARINELLA. Un amant... j'aime mieux ça!

LODOVÈSE. C'est plus gentil, un amant!

ZÉPHIRINE. Dites donc, mesdames, est-ce qu'on pourrait faire comme le roi... changer?

CANTARINELLA. Enfant!

LODOVÈSE. Est-ce qu'on fait de ces questions-là?

ZÉPHIRINE. Ça m'est égal! Vive Juana qui nous fait libres!

CHOEUR.

AIR *de la Périchole.*

Riante espérance,
Ton prisme enchanteur
Sur l'ame en souffrance
Verse du bonheur;
Par toi, sans alarmes,
Le cœur enchanté
Peut rêver les charmes
De la liberté.

(Les femmes du sérail cueillent des fleurs et les apportent par touffes sur les coussins.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HABEN-HUSSA, *puis* OCTO.

(On entend frapper trois coups; l'une des femmes soulève la portière de droite.)

HABEN-HUSSA. Notre adorée souveraine

sera bien aise de savoir comment j'ai exécuté ses ordres... voyez si elle daignera nous entendre.

(Une autre femme soulève la portière de gauche; Juana entre en scène.)

JUANA. Eh bien!... le sérail?

HABEN-HUSSA. Fermé.

JUANA. Les deux autres prisons?...

OCTO. Ouvertes.

JUANA. Et les jeunes Castillanes, mes compatriotes?

HABEN-HUSSA. Réunies avec vos femmes dans vos appartemens.

JUANA. Vous irez les joindre, et toutes vous reviendrez pour l'heure de la fête.

HABEN-HUSSA. Grande reine, il est tout-à-fait contre la coutume que les femmes assistent...

JUANA. Eh bien! contre la coutume, elles paraîtront à la fête, choisiront parmi les chefs de l'armée ou les grands du royaume, et je les marierai ce soir même.

ZÉPHIRINE. Pourvu que mon beau garde y soit.

JUANA. Arrive demain ce que pourra, elles auront eu un moment de bonheur.

CHOEUR.

Riante espérance, etc.

(*Les femmes s'éloignent.*)

JUANA. Eh bien! vous commencez donc à comprendre qu'il y aurait folie et danger à me résister encore?

HABEN-HUSSA. Je comprends tout... ô souveraine redoutable... Allah! gloire à toi! je me prosterne devant ta lumière; je me noie dans la poussière de tes sacrés petits pieds; tu me dirais de prendre la lune avec les dents, ça ne doit pas être facile, que j'essaierais en vérité pour faire quelque chose qui te soit agréable (*montrant Octo*), et lui aussi.

JUANA. Pour en finir avec les choses sérieuses, en attendant que je donne audience aux présens de mes esclaves, je vous ordonne de prendre dans ma cassette trente bourses de mille sequins en or, et de les jeter au peuple à poignées avec ces paroles: « Au nom de notre souveraine, et pour son heureux avénement. »

HABEN-HUSSA. Magnifique maîtresse! vos ordres seront accomplis. (*A Octo.*) Sur trente, nous pouvons bien en mettre dix de côté; il ne compte pas, le peuple.

JUANA. Et si quelque mal appris détournait un sequin seulement, on enverrait sa tête à la place; entendez-vous, mon trésorier?

HABEN HUSSA. Si j'entends.. ô mon doux prophète!.. (*A part.*) Il n'y aura pas d'eau à boire avec cette femme-là; elle ne veut pas même que les hommes d'état fassent d'économie politique.

JUANA, *après un moment de réflexion, se promenant de long en large.* Mais, Torijos!... Oui... je suis maîtresse absolue... d'ailleurs, je veux savoir... sa pensée... je le veux. (*Elle va à la table, prend une feuille de parchemin, écrit:*) « Si tu m'aimes, viens. » (*Elle ploie le papier et le donne à Haben-Hussa.*) Pose sur cet ordre le sceau de l'état, et va le porter au garde espagnol Torijos. (*Haben-Hussa la regarde stupéfait.*) Va... Mes femmes, maintenant.

(Haben-Hussa s'éloigne.)

SCENE III.

JUANA, FEMMES DU SÉRAIL.

(Les femmes font tous les apprêts d'une toilette.)

JUANA. Viendra-t-il? et s'il vient, que ferai-je? Ah! si je me mets à réfléchir, je suis perdue. Usons de toutes nos ressources de femme et d'Espagnole; l'inspiration du moment fera le reste.

AIR *de Vogel.*

Je veux être belle,
Qu'ici, comme ailleurs,
La reine nouvelle
Soit reine des cœurs.

Tantôt c'est l'audace
Qui sauve mes jours,
Qu'aujourd'hui la grâce
Vienne à mon secours.

Je veux être belle, etc.

En mes seules armes
Je dois espérer,
A moi tous les charmes
Qui font adorer!

Je veux être belle, etc.

(*On entend frapper trois coups.*)

ZULMÉ. Haben-Hussa se présente.

JUANA. Qu'il entre. (*Haben-Hussa paraît.*) Eh bien! personne?

HABEN-HUSSA. Voici la réponse à votre message.

JUANA. La réponse!

(Elle lui arrache le papier.)

HABEN-HUSSA, *à part.* Oui, la réponse... mais j'ai soustrait l'envoi que je garde dans mes mains: « Viens, si tu m'aimes. » Si notre monarque doute encore lorsqu'il aura ça sous les yeux.

JUANA, *un moment abattue.* Il ne viendra pas!

HABEN-HUSSA. En correspondance avec ses gardes-du-corps, c'est gentil!

JUANA, *à Haben-Hussa.* Sortez. (*Elle ouvre le billet.*) Voyons. (*Elle lit.*) « Si je « t'aime? oh! non; je ne t'aime plus. » (*Elle parle.*) J'aurais dû le penser... cela devait être. (*Elle lit.*) « Si ton audace n'eût » sauvé deux cents têtes avec la mienne, » j'aurais refusé la vie; je la déteste comme » ton souvenir; je ne veux pas te revoir... » c'est par pitié... j'épargne à ta honte la » peine de rougir, seule en ma présence. » (*Elle parle.*) C'est bien insolent!... mais il a raison... Pauvre Torijos, comme il m'aime encore, tout en m'écrivant qu'il ne m'aime plus!.. Il ne veut pas me voir... oh! je l'y forcerai bien. Je suis la reine, et dussé-je, en face de tous ces courtisans! (*Elle va au fond et s'écrie* :) Ouvrez.

(Elle prend et place sur un plateau en vermeil trois colliers d'or.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TOUS LES COURTISANS, JUANA, TORIJOS, NUNÈS, DIÉGO, HABEN-HUSSA, OCTO, MORADI, GRANDS, ESCLAVES.

CHOEUR.

A la reine, offrons en ces lieux,
Nos présens les plus précieux.

JUANA, *elle parle.* Attendez! trois soldats de ma garde ont exposé leurs jours pour servir ma gloire! en récompense de leur zèle, j'institue à ma cour l'ordre du collier d'or. Torijos, Nunès, Diégo...

TORIJOS. Subir encore cette flétrissante faveur!

HABEN-HUSSA. Approchez, gardes de l'Alhambra... (*Les deux, Nunès et Diégo, se présentent.*) Prosternez-vous.

TORIJOS, *à part.* Devant la maîtresse du roi de Grenade? jamais!

JUANA, *à Nunès et à Diégo qui ont fléchi le genou.* Que cet ordre, dont je vous décore, soit votre sauve-garde en tous lieux.

HABEN-HUSSA, *à Torijos.* Prosternez-vous...

JUANA, *vivement à Haben-Hussa.* Tais-toi... (*Elle se tourne vers les courtisans.*) Arrière tout le monde!

HABEN-HUSSA, *s'éloignant avec les autres.* Depuis que je vois le soleil, vrai, je n'ai rien vu de pareil à cette femme-là.

TORIJOS. Elle ose venir à moi! J'ai envie de la poignarder aux yeux de cette cour infâme dont elle se joue.

JUANA, *à voix sourde, et tout près de lui.* Je te devine... et me voilà... personne entre nous... qui te retient?... frappe... je t'en défie.

TORIJOS, *incertain.* Ah!.. je suis un lâche!

(Laissant tomber ses bras.)

JUANA, *arrêtant sa main.* Ne te prépare pas un regret éternel... accorde-moi la première grâce... la seule que je réclamerai jamais... respecte mon règne d'un jour... (*Torijos fait un mouvement.*) d'un jour...

AIR *nouveau de M. Vogel.*

Si ma fortune est inouïe,
Comment peux-tu me reprocher
Que, femme, je sois éblouie
D'un trône qui vient me chercher?
N'éteins pas l'étoile qui brille,
Avant qu'elle ait fait son chemin.
Au nom de la vieille Castille,
Torijos, attends à demain.

TORIJOS.

Et tu me donnes ta parole
Qu'auprès de moi tu reviendrais?

JUANA.

Je te jure, foi d'Espagnole,
Et mon serment je le tiendrais.

TORIJOS.

Va donc régner, va, pauvre folle

JUANA.

Obéis donc à mes décrets.

ENSEMBLE.

N'éteint pas l'étoile qui brille, etc.

TORIJOS.

Va donc, que ton étoile brille;
Mais je suis là, sur le chemin,
Au nom de la vieille Castille,
Va, j'attendrai jusqu'à demain.

CHOEUR.

A la reine offrons en ces lieux,
Nos présens les plus précieux.

(Pendant le chœur, les grands, puis les esclaves, viennent déposer aux pieds de Juana des corbeilles de fleurs et des présens de toutes sortes. Les trois frères à leur tour se présentent, s'inclinent, se relèvent, et restent immobiles.)

JUANA, *après un moment de silence.* N'avez-vous rien à m'offrir, aucun présent à faire à la reine?

TORIJOS, *brusquement.* Aucun... (*avec ironie*) que ma vie, comme garde du palais, pour défendre la sienne.

JUANA, *à Diégo.* Et toi?...

DIÉGO, *de même.* Aucun... (*Avec ironie.*) Que mon sabre contre ses ennemis.

JUANA, *à Nunès.* Et toi?

NUNÈS, *de même.* Aucun! que le respect et l'admiration qu'inspire sa présence.

JUANA, *se levant.* C'est vous trois qui de toute ma cour m'avez fait les plus beaux présens, car je ne peux les récompenser avec les trésors de l'empire. Il ne sera pas dit cependant que Juana soit restée ingrate. Mon secrétaire, apprêtez-vous à recevoir mes ordres. Ecrivez. *Moradi s'assied.*) «Sous peine de mort...

HABEN-HUSSA. Oh! oh! elle prend le pouvoir tout-à-fait au sérieux.

JUANA. « Il est ordonné au gouverneur de Grenade de céder le commandement de la citadelle à celui qui lui présentera cet ordre. » Fermez, cachetez du sceau royal et donnez. (*Elle le prend. Elle veut se lever.*) Ecrivez.

HABEN-HUSSA. Ce n'est pas fini?

JUANA. « Sous peine de mort, il est ordonné... (*baissant la voix*) au chef des esclaves du palais de céder...

HABEN-HUSSA. Qu'a-t-elle dit?

OCTO. Je ne sais pas.

JUANA. La même formule. (*Après l'avoir reçu.*) « Sous peine de mort...

HABEN-HUSSA, *à part.* Ah ça! elle veut donc dépeupler le royaume?..

JUANA. « Il est ordonné au chef de l'armée campée sous les murs de Grenade. (*Moradi la regarde, surpris.*) La même chose.

OCTO, *à lui-même.* Qu'est-ce que cela veut dire?

HABEN-HUSSA. Parce que le roi a abdiqué, il faut que ces messieurs en fassent autant! Oh! si tu m'en crois...

OCTO. J'irai le prévenir! Eh bien! oui, j'y vais, dût-il m'en coûter la tête.

(Il sort.)

JUANA, *se retournant, à Torijos.* Maintenant, Torijos, toi qui m'as offert ta vie pour défendre la mienne, prends cet ordre. (*Elle le tire de son sein.*) Va le porter au gouverneur de la citadelle : attends ce qu'on fera de ta personne. (*Torijos la regarde un moment.*) Va. (*Il sort. A Diégo.*) Diégo, toi qui m'as offert ton sabre contre mes ennemis, porte cet ordre au général de l'armée qui campe sous les murs de Grenade, et comme ton frère, attends ce qu'on fera de toi. (*Diégo sort. A Nunès.*) Toi, Nunès, qui m'as offert l'admiration que ma présence inspire, et qui me sembles un peu courtisan, remets ce message au chef du palais ici présent, Haben-Hussa.

(Surprise générale.)

HABEN-HUSSA, *stupéfait, s'est avancé lentement jusqu'à lui, après avoir jeté les yeux sur l'ordre.* Ma place! céder ma place! c'était donc ça que je n'avais pas entendu... et devant tout le monde encore!.. (*Il remet à Nunès ses insignes.*) Hein! les courtisans!.. ils rient dans leur barbe!

(Les seigneurs se portent tous vers Nunès, qu'ils félicitent.)

UNE VOIX. Le roi!

HABEN-HUSSA. Octo le suit, ah!

SCENE V.

LES MÊMES, LE ROI, SUITE.

LE ROI, *entrant avec Octo.* Que vient-on de m'apprendre, reine? Que signifient les ordres que vous venez d'expédier?

JUANA. Mais je ne suis plus reine, s'il faut vous rendre compte.

LE ROI. Juana!..

JUANA, *d'un ton enjoué.* Au surplus, je veux bien vous dire mes motifs pour cette fois, mais sans que cela tire à conséquence. (*Riant.*) Je me venge.

LE ROI. Et de qui donc?

JUANA. Des officiers que mes ordres concernent.

LE ROI. Que vous ont-ils fait?

JUANA. Déplaire est souvent l'unique tort de la plupart de ceux qu'on destitue. Eh bien! votre gouverneur me déplaît, je ne peux pas le souffrir, c'est ma bête noire. Il est borgne.

LE ROI. Ah! il a tort; et quand ce ne serait que pour t'admirer, on n'a pas trop de ses deux yeux. Voilà pour le gouverneur, mais le général?

JUANA. Oh! celui-là, c'est encore plus grave.

LE ROI. Vraiment?

JUANA. Je suis jalouse de votre armée qui veut vous entraîner loin de nous; et ne pouvant la punir en masse... Eh bien! je me venge en détail sur son chef.

LE ROI. Il n'y a rien à répondre à cela. On voit tous les jours des destitutions tout aussi justes, et qui ne sont pas aussi gracieusement motivées. (*A part.*) Au fait, puisque j'ai abdiqué, ils peuvent bien en faire autant pour quelques heures.

JUANA. Je vous ai averti que je bouleverserais votre empire, et vous voyez que je ne commence pas si mal. Je mets vos jardins sur vos terrasses, vos esclaves à la tête de vos armées ou de votre sérail.

LE ROI. Et mes prisonniers en liberté. (*A part.*) Heureusement je ne les perds pas de vue.

JUANA. Destituer, mettre le désordre

partout, c'est mon plaisir à moi Reine et femme, j'en prends pour deux.

LE ROI Fais, défais, change tout à ta fantaisie, pourvu que tu restes la même.

JUANA. Allons ! vous êtes un sujet précieux, et l'on pourra faire de vous quelque chose. (*Se retournant.*) Mais pourquoi donc Octo n'est-il pas vêtu selon mon ordonnance?

OCTO. En qualité d'officier du roi... j'ai cru pouvoir me dispenser...

JUANA, *violemment.* Tu t'es trompé, et tu dois obéir comme les autres, si tu tiens à conserver intacte la peau ridée de ta laide figure.

OCTO, *tremblant, et indigné.* Au roi seul appartient d'ordonner...

JUANA. A la reine, insolent! Ce mot t'a condamné. (*Elle frappe dans ses mains et dit à part, à l'arrivée des muets.*) Il faut la preuve de ma puissance... J'oserai... (*Aux muets.*) A vous, l'Africain! Qu'on l'entraîne. Une bourse de douze sequins à celui qui me présentera, après la fête, son nez et ses oreilles.

HABEN-HUSSA. Oh ! mon Dieu ! on ne le reconnaîtra plus.

(Octo veut parler.)

JUANA. Un mot de plus, ce sera ta tête. (*Octo regarde Vamba. Les muets hésitent. Vamba reste immobile.*) Obéissez. (*On l'entraîne. A Cosrou, qui, sur un signe, s'est approché d'elle.*) La peur seulement.

(Cosrou sort.)

LE ROI. Vous êtes entière dans vos caprices, ma reine; celui-ci sera-t-il le dernier ?

JUANA. Que sais-je ? (*Elle regarde à une horloge.*) Si vous voulez que j'abdique?

LE ROI. Le marché à la main? Non, non, régnez votre tems. Des nez, des oreilles, des têtes d'esclaves, prenez-en à votre gré! c'est votre droit aujourd'hui, comme c'est le mien toujours. Mais une autre fois, ne vous fâchez pas si fort... Un costume ou un autre, qu'importe ?

JUANA. Il importe que je sois obéie!

LE ROI. Oh ! quand il va m'être permis de me venger de tes airs de gravité !

JUANA, *lui posant la main sur la bouche.* Taisez-vous, tentateur, ne me regardez pas ainsi.

MÓRADI, *à Juana.* Tout est prêt pour la fête.

JUANA, *à Vamba.* Figurez-vous que vous êtes un prince étranger qui me visite dans mon palais.

LE ROI. Prince! Non, non; sujet, esclave soumis.

SCENE VI.

LES MÊMES, TORIJOS, DIÉGO, *arrivant l'un après l'autre.*

(On apporte la table.)

JUANA, *gravement.* Mes ordres ont-ils été exécutés?

TORIJOS. A la vue de l'édit royal, tous ont courbé la tête en signe d'obéissance, devant mon frère et devant moi.

JUANA. C'est bien. (*Gaîment.*) Vous savez que nous ne suivrons pas la règle ordinaire. Tous les grands de mon règne aux places d'honneur; mes généraux à mes côtés. Les femmes du sérail embelliront la fête de tous leurs charmes.

LE ROI. Les femmes !..

JUANA. C'est ma volonté.

LE ROI. Cependant...

JUANA, *bas.* Vous pourrez demain révoquer l'ordonnance. (*Indiquant au roi le bout de la table le plus à l'avant-scène.*) Voici le lieu de votre exil.

LE ROI. Si loin?

JUANA, *très-gaîment.* Je le veux, je l'ordonne.

HABEN-HUSSA, *à Moradi.* Est-elle audacieuse, hein !..

LE ROI, *du plus grand sérieux.* J'obéis.

TORIJOS. Et nous ne pourrons pas nous servir de ce pouvoir illimité dont un caprice vient de nous investir!

NUNÈS. Qui sait?

JUANA, *après s'être remise à sa place, indique à Torijos et à Diégo des sièges à ses côtés. Tout le monde est encore debout.* Prenons place et que les fêtes commencent.

AIR *nouveau de M. Delsastre* ou *de la Tentation,*

LE ROI.

Célébrons la plus belle,
C'est la reine nouvelle,
Dont la noire prunelle
Est un foyer d'amour.

Guerre aux soins de la vie:
La contrainte est bannie!
Savourons de folie
Tout un siècle en un jour.
Célébrons, etc.

(*Il tend sa coupe.*)

Pur nectar d'Ibérie!
Vins ambrés d'Italie!
Dans ma coupe remplie
Pétillez tour à tour.

CHOEUR.

Célébrons la plus belle,
C'est la reine nouvelle,
Dont la noire prunelle
Est un foyer d'amour.

JUANA, *à un esclave qui s'empresse auprès du roi.* Que fais-tu là ?

L'ESCLAVE. Je sers le roi.

JUANA. Cent coups de verge, (*l'esclave*

tombe à genoux) si tu recommences. Il n'y a qu'une reine aujourd'hui qui veut être servie la première. (*Gracieusement.*) Toutefois, qu'on n'oublie pas mon hôte, que les fruits les plus savoureux, les vins les meilleurs lui soient offerts.

LE ROI. La reine veut aujourd'hui nous enivrer de toutes les manières.

Célébrons la plus belle,
C'est la reine nouvelle,
Dont la noire prunelle
Est un foyer d'amour.

Qu'à sa santé chérie,
La coupe soit tarie.

TORIJOS, *à Juana.*

Ce n'est qu'à la patrie
Que je bois en ce jour.

CHOEUR.

Célébrons la plus belle, etc.

(*A la fin du chœur, Moradi reçoit d'Haben-Hussa la lettre qu'à écrite Juana à Torijos.*)

HABEN-HUSSA. Si elle en réchappe cette fois... (*Il prend un vase des mains d'un esclave, et pour occuper Juana lui présente à boire.*) Votre majesté veut-elle permettre que j'aie l'honneur de lui offrir d'un vieux nectar de Chypre qui ne voit le jour qu'à l'avénement des reines?

JUANA. Offre!

(Pendant qu'elle s'est retournée pour tendre sa coupe, et que Haben-Hussa verse lentement la précieuse liqueur, Moradi vient se jetter aux pieds du roi et lui présente le billet.)

LE ROI, *un peu animé par le vin.* Qu'est-ce que cela?

MORADI. Un ordre secret de la reine, dont il est important que vous preniez connaissance sur l'heure.

LE ROI. Un ordre de la reine... à moi...

JUANA, *se retournant aux paroles du roi.* Quel ordre?

LE ROI, *examinant le papier.* Le sceau de l'état...

JUANA. Mon billet à Torijos... Je suis perdue!

LE ROI, *lisant.* Voyons : « Si tu m'ai» mes.» Si je l'aime...

JUANA, *froissant le papier qu'elle lui arrache. A part.* Mon Dieu! aie pitié de moi...

LE ROI, *un peu fâché.* Comment donc!.

JUANA. Plus tard, plus tard.... Donnez...

LE ROI, *reprenant le papier.* Plus tard, soit! mais c'est pour moi, je le garde.

JUANA, *violemment.* Vous le gardez!

LE ROI. Sur mon cœur...

JUANA, *souriant.* Eh bien! oui... gardez-le... mais la reine vous défend de le lire à présent...

HABEN-HUSSA, *à part, à Moradi.* A présent ou plus tard, c'est égal, elle recule pour mieux...

JUANA, *examinant Haben-Hussa.* Eh bien! et mon hôte?.. Vous l'oubliez... Je veux qu'il me fasse raison avec ce nectar délicieux! (*A l'un des seigneurs, pendant qu'Haben-Hussa verse à boire à Vamba.*) A propos, mon trésorier, vous ne m'avez pas donné la liste de tous ceux qui devaient me faire des présens.

HABEN-HUSSA. La voici, reine.

JUANA. A la bonne heure!.. Je ne veux être en reste avec personne. (*Elle la parcourt.*) Que vois-je? un seul s'est exempté de la coutume...

LE ROI, *vivement, et se levant.* Et qui donc? Il faut l'en punir sur l'heure.

JUANA, *souriant.* C'est vous-même, vous qui parlez; qu'avez-vous donné à la reine tantôt?

LE ROI, *s'approchant d'elle.* Il est vrai que tantôt je ne t'ai rien donné. J'étais encore à la chasse; mais en ce moment......

JUANA, *se levant avec vivacité.* Un outrage public... La reine est insultée!

(Il se penche à son oreille et lui donne un baiser.

LE ROI, *la suivant en scène.* Belle reine... Ah! ah! ah! Pardonnez-moi. (*A voix basse.*) Jamais je ne t'ai tant aimée. (*Haut et respectueusement.*) J'embrasse vos genoux pour obtenir ma grâce... (*Plus bas.*) Et que j'ai hâte que la fête finisse pour l'obtenir mieux!

JUANA, *de même.* Oui; mais elle ne finit pas encore!

LE ROI, *de même.* Eh bien! alors, dépêche-toi de me pardonner...

JUANA. Ou de vous punir. Il faut un exemple qui prouve aux plus incrédules que mon règne doit être pris au sérieux, enfin.

LE ROI, *bas à Juana.* C'est juste. Folle que tu es! condamne donc.... N'ai-je pas promis de me prêter un jour entier à toutes tes extravagances. Je serais bien venu, n'est-ce pas, de me révolter contre l'autorité de ma souveraine?

JUANA, *à haute voix.* Des gardes! (*A Vamba.*) Esclave, prépare-toi donc.

LE ROI. A quoi? (*Tout-à-fait bas.*) Pourvu qu'il ne s'agisse ni de mon nez, ni de mes oreilles!

JUANA, *réfléchissant.* Prépare-toi...

LE ROI. A mourir?

JUANA. A mourir.

LE ROI. A la bonne heure! j'aime mieux cela.

JUANA, *aux soldats du palais.* Saisissez cet homme.... Oui.... lui-même.... lui.... Vamba... Allons...

(Les gardes ont l'air de demander s'il s'agit bien du roi.)

LE ROI, *riant toujours.* Reine... votre pouvoir n'est pas encore bien affermi... vos sujets hésitent. (*Aux gardes.*) Eh quoi! vous n'osez pas... Allons, approchez... Songez au pauvre Octo, et vous vous garderez de désobéir. (*Les esclaves demandent par signe s'ils peuvent porter la main sur lui.*) Oui... oui... mes mains, attachez-les...

(Ils hésitent encore.)

JUANA. Haben-Hussa, c'est vous que j'en charge.

LE ROI. Allons, mon vieux courtisan, c'est une occasion de rentrer en faveur un peu plus tôt; seulement, ne serre pas trop fort.

HABEN-HUSSA. Reine étonnante, vous voyez mon empressement. (*Il lie les mains au roi.*) Je vous demande bien pardon, mais..

LE ROI. Va, va, tourne; n'est-ce pas le métier d'homme de cour?

JUANA, *à Haben-Hussa.* Maintenant, emmenez-le dans la cour d'honneur.

(Elle lui dit deux mots.)

HABEN-HUSSA. Grande reine!

JUANA. Hésitez-vous?.. Un autre aura l'honneur... et vous...

HABEN-HUSSA. Je n'hésite pas.

LE ROI.

Ah! si je vais, par étiquette,
Mourir ailleurs que dans tes bras,
J'espère bien après la fête,
Que tu me récompenseras.

Célébrons la plus belle, etc.

(*On emmène Vamba vers le fond.*)

TORIJOS, *à Nunès.* Elle joue avec le pouvoir, l'insensée! mais, grâce au ciel, la soirée qui s'écoule va faire place au jour de la vengeance.

JUANA. Si la vie de la reine était menacée, elle compte sur ton secours.

TORIJOS. Oui, tant qu'elle sera reine... J'ai donné ma parole... mais demain...

JUANA. Demain... Il n'y aura plus de roi de Grenade.

LE ROI, *au fond.* Reine, les momens perdus ne se retrouvent pas; hâtez-vous, votre règne expire...

JUANA. Il commence! (*Elle fait un geste de commandement, le roi a disparu, elle marche vers les portières, tout le monde écoute en suspens.*) Esclave!.. frappez!

TORIJOS. Que se passe-t-il donc?

(On entend un coup sourd; mouvement de terreur au dedans, cri prolongé au dehors, suivi d'un nouveau silence; tous les gardes sont tournés vers le fond.)

(*Tumulte suivi des cris : Ah!!*)

JUANA. L'Espagne est libre, le roi Vamba n'est plus.

(Les draperies violemment écartées s'ouvrent.)

LE ROI. Tu te trompes, Juana, c'est toi qui n'es plus reine. (*Il lui montre le billet à Torijos.* Mais à la place de ma tête, je puis t'en offrir une autre.

(Il désigne Torijos.)

TORIJOS. Qui t'en empêche?

JUANA, *tirant son poignard.* Je saurai bien mourir avec lui.

VAMBA, *lui arrêtant la main.* Tu m'as fait comprendre le danger, même pour un monarque tout puissant, de jouer avec le pouvoir. (*En souriant.*) Je te remercie de la leçon. (*Vivement.*) Elle te sauve, elle sauve tous les tiens... Vous êtes libres de regagner votre patrie.

(Juana laisse tomber son poignard.)

AIR *d'Yelva.*

Partez, et quelque jour l'histoire
Pourra dire dans ses récits :
Qu'un barbare eut de la mémoire,
Et reconnut un bon avis.
Tu m'as crié pour eux : clémence!
Ce mot, j'ai su le retenir;
Et c'est le seul de ta puissance
Dont je garde le souvenir.

(*Mouvement général.*)

HABEN-HUSSA, *poussant Ebdalé en avant vers Vamba.* Pour cette fois, je crois que voici le moment.

LE ROI, *l'apercevant.* Ah! mon Ebdalé!

(*Il l'entoure de son bras et chante.*)

Célébrons la plus belle,
C'est la reine nouvelle,
Dont la noire prunelle
Est un foyer d'amour!

CHOEUR.

Célébrons, etc.

LE ROI.

Ma promesse est fidèle,
Vers Madrid l'éternelle,
Que l'aurore nouvelle
Éclaire ton retour.

CHOEUR.

Célébrons la plus belle, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



LE DÉMON DE LA NUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et Etienne Arago,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 18 MAI 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE FRÉDÉRIC.....	M. ÉMILE TAIGNY.	CAROLINE	Mlle L. MAYER.
LE COMTE OSCAR.........	M. BRINDEAU.	Mlle DE BIRNEFF...........	Mme DELVAL.
LE BARON DE GILLESTIERN	M. LEPEINTRE Je.	Mlle DE LANSTEIN.........	Mlle THIERCY.
LA BARONNE DE GROMMER.	Mme GUILLEMIN.	Mlle DE RANZAU...........	Mlle JOSÉPHINE.
MATHILDE	Mlle FARGUEIL.		

S'adresser pour la musique à M. DOCHE auteur des airs nouveaux et chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie d'un jardin élégant. Des statues, des vases, des fleurs, etc. Au fond, une terrasse. A gauche le palais.

SCÈNE PREMIERE.

LA BARONNE, CAROLINE, Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RANZAU.

(Au lever du rideau, ces dames sont assises et lisent.)

CAROLINE. Dites donc, mesdemoiselles.. comme Mme de Grommer paraît triste et rêveuse! .

Mlle DE LANSTEIN. Elle a du chagrin..

Mlle DE BIRNEFF. Et beaucoup d'inquiétude...

CAROLINE. Et sur quoi ?.. à moins que ses amours...

(Toutes se mettent à rire, la baronne sort de sa rêverie.)

LA BARONNE. Eh bien! mesdemoiselles... de quoi s'agit-il ?

CAROLINE. Oh!.. de rien... madame la baronne.. c'est une vieille histoire... et puis nous parlions des fêtes qui se préparent à la cour... on dit qu'elles seront magnifiques.

LA BARONNE. Sans doute... pour l'avénement au trône de Danemarck de notre jeune prince Frédéric, à qui la reine douairière sa mère va remettre le pouvoir...

Mlle DE LANSTEIN. Quel bonheur !... j'aime tant les fêtes!..

CAROLINE. Et ce n'est pas tout, madame.. on annonce pour la même époque le mariage du prince...

LA BARONNE. Oui, le prince Frédéric doit, en exécution d'un ancien traité avec le Hanovre, épouser la princesse Dorothée.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Au même instant... quel beau destin !
Quelle fortune sans égale !
À la couronne de l'hymen,
Unir la couronne royale !

CAROLINE.

A moins... ça se voit à la cour...
Que ces couronnes qu'on admire,
Sur son front ne forment un jour,
La couronne du martyre.

LA BARONNE, *sévèrement*. Mademoiselle.. on dit la princesse fort intéressante!

CAROLINE. Et fort laide.,.

LA BARONNE. Mademoiselle.. une princesse n'est jamais laide...

Mlle DE BIRNEFF. Et puis, qu'importe! pourvu que nous dansions aux fêtes du mariage...

LA BARONNE, *les observant*. Vos danseurs vous ont peut-être invitées déjà!..

Mlle DE LANSTEIN. Oh!.. nous n'en manquerons pas...

LA BARONNE, *à part*, *en se levant*. Pas une qui baisse les yeux...

CAROLINE. Et nous y tenons... ne fût-ce que pour faire l'essai de ces belles écharpes que la princesse Clémentine a fait broder à ses armes... et dont elle ne nous a pas encore vues parées...

(Elles se lèvent toutes et descendent en scène.)

LA BARONNE. Vous oubliez qu'elle est souffrante, et que vous qui êtes ses demoiselles d'honneur... vous ne pouvez partager sans elle les plaisirs de la cour...

TOUTES. Ah!.. madame...

CAROLINE. J'espère que Mlle Mathilde de Pirner nous rassurera tout-à-fait en revenant du palais... où vous l'avez envoyée.

LA BARONNE, *à part*. Elles sont toutes d'un calme!.. je ne devine rien...

Mlle DE LANSTEIN. Ah!.. voici Mathilde...

SCÈNE II.

Mlle DE RANZAU, Mlle DE LANSTEIN, LA BARONNE, MATHILDE, CAROLINE, Mlle DE BIRNEFF.

MATHILDE, *entrant gaîment du fond*. Grande nouvelle, mesdemoiselles!.. grande nouvelle!... vous pouvez préparer vos toilettes de bal, la princesse va mieux...

TOUTES. Vraiment?..

MATHILDE. Vous devriez m'embrasser toutes pour la peine!..

CAROLINE, *riant*. Vous embrasser!..

MATHILDE. Tiens.. il y a des gens qui ne se le feraient pas dire deux fois...

LA BARONNE. Taisez-vous, petite folle..

MATHILDE. Pardon!.. madame... c'est que je suis si contente!.. si vous saviez, la princesse m'a dit des choses d'une bonté, d'une obligeance!.. et moi, qui me croyais disgraciée, dédaignée par elle, comme par son frère le prince Frédéric...

LA BARONNE. Et qu'est-ce qui vous a donné ces idées-là?.. le prince est si bon.. si aimable pour toute la cour...

Mlle DE LANSTEIN. Surtout, pour les danseuses...

CAROLINE. Quand elles sont jolies...

MATHILDE. Jolies!.. il ne me parle jamais.. il me regarde à peine.

CAROLINE. Cela vous chagrine?

MATHILDE. Certainement! D'abord, je veux qu'on m'aime.. ça me fait plaisir.. et moi, j'aime si aisément...

AIR *du Baiser au Porteur*

Aimer, c'est le bonheur suprême,
Dans mon cœur, je le sens déjà,
Et sans rien craindre, puisque j'aime,
Je suis sûre qu'on m'aimera. (*bis.*)
A cet espoir je me confie...
Ai-je tort? non, je ne crois pas:
Comme nous quand on est jolie,
Peut-on rencontrer des ingrats?..

CAROLINE. Et cependant le prince en est un... car il ne vous déplaît pas... (*Soupirant d'une manière ironique.*) Au contraire!..

MATHILDE. Caroline!..

LA BARONNE Qu'est-ce que cela signifie?

CAROLINE. Cela signifie, madame... demandez au démon de la nuit, il vous le dira...

(Elles se mettent toutes à rire.)

LA BARONNE. Mesdemoiselles, je vous ai défendu de prononcer ce mot-là.. ici!.. ne parlons pas religion, s'il vous plaît...

CAROLINE. Ah! je ne me permets pas... d'abord, j'y crois.. au démon de la nuit..

Mlle DE LANSTEIN. Et moi aussi..

Mlle DE RANZAU. Et moi aussi...

MATHILDE, *à part, avec joie*. Et moi aussi...

LA BARONNE. C'est bien!.. c'est bien... mesdemoiselles!.. mais, que peut avoir de commun je vous prie, le démon de la nuit, avec les secrets de Mlle Mathilde?..

CAROLINE. Mon Dieu, madame la baronne.. c'est qu'il les a entendus, un soir que... mais je ne veux pas lui faire de la peine.

MATHILDE. A moi... oh! je puis tout dire à madame.. ce que j'ai dit, je puis le répéter..

LA BARONNE. Voyons, mon enfant.. contez-moi ça..

MATHILDE. Avec plaisir!.. Un soir... il n'y avait que quelques jours que j'étais arrivée dans ce château, nous étions toutes réunies dans un des bosquets du parc... et là, ces demoiselles me demandaient ma pensée sur ce que je voyais à la cour...

séjour si nouveau et si brillant pour moi!.. je parlais comme une folle, du bonheur que je trouvais dans ces riches demeures, au milieu de cet éclat, de ce luxe qui m'enivraient... moi, habituée à une vie simple et obscure dans le vieux et triste château de ma mère... moi, élevée dans l'exil, si loin de vos palais et de vos fêtes.. à chaque aveu de ma surprise et de mon ignorance, il y avait un grand éclat de rire... car ces demoiselles se moquaient de moi tout haut...

TOUTES. Ah!.. c'est vrai...

MATHILDE. Et moi, je leur rendais cela tout bas...

TOUTES. Comment...

LA BARONNE. Après?.. après?..

MATHILDE. Enfin, l'une d'elles... c'était Mlle de Lanstein, je crois, me demanda quel était le jeune homme de la cour que je trouvais le mieux et qui me plaisait davantage...

LA BARONNE. Plaît-il?...

Mlle DE LANSTEIN. Mais, je vous assure...

MATHILDE. Oh! il n'y a pas de mal... on se fait souvent de ces questions-là entre demoiselles. Je ne savais trop que répondre, j'hésitais, je n'avais pas encore fait mes études et mes observations sur ces messieurs... comme à présent... Cependant, on insista, et j'avouai que celui que j'aimerais, s'il m'était permis de l'aimer... c'était le prince Frédéric...

CAROLINE. Rien que cela.

MATHILDE. Non parce qu'il avait une figure charmante... des regards pleins de feu... un sourire enchanteur... je l'avais à peine aperçu, à la cour, de loin... mais à cause de son air de bonté... de douceur... parce que, pour réparer des injustices, il m'avait accordé une place que ma pauvre mère lui avait fait demander en mourant... par le comte Oscar de Pirner, mon cousin... que vous dirai-je?... parce qu'enfin, mon cœur allait à lui!... Et ces demoiselles de rire de ma naïveté et de ma franchise... quand tout à coup cet éclat de rire fut répété dans le feuillage qui m'environnait... Nous fûmes un moment immobiles d'effroi... et quand, revenues à nous, nous voulûmes voir qui nous avait écoutées, il n'y avait personne... personne!... rien qu'un parfum d'ambre, et un léger murmure qui se perdait dans le feuillage.

LA BARONNE. Et vous avez supposé que c'était...

MATHILDE. Le démon de la nuit!...

TOUTES. Oui... oui!...

LA BARONNE. Vous croyez?...

MATHILDE, *vivement*. Oh! maintenant, j'en suis sûre!...

LA BARONNE. Comment cela?..

MATHILDE, *se reprenant*. Mais... nous lisions encore hier, ces demoiselles et moi, l'ouvrage du docteur Richard, sur les croyances du Nord... N'est-ce pas toujours le démon de la nuit qui se glisse le soir partout où des voix se font entendre, qui baise votre chevelure, qui rôde autour de vous comme pour vous protéger, et qui promet, à celle qui croit en lui, de l'amour et du bonheur.

TOUTES. Oui, madame... oui!...

AIR *nouveau de Doche*.

Si le soir entendez à peine
Glisser dans l'air,
Comme un éclair,
Sylphe embaumant de son haleine
Palais, manoir,
Grange ou boudoir;
Vers vous, s'il s'abat en cachette,
Et le matin, quand le jour luit,
S'enfuit...
Ne tremble pas, jeune fillette!
C'est le démon de la nuit.

Voyez-vous pauvre damoiselle
Que dévorait
Trouble secret?
La voilà, riante et plus belle,
Et le bonheur
Rentre en son cœur.
Mais le soir, pour calmer sa peine,
Quel ange ailé dans son réduit
La suit?...
Ah! priez que Dieu vous l'amène,
C'est le démon de la nuit.

LA BARONNE, *les observant*. Est-ce que par hasard quelqu'une de vous aurait reçu sa visite?

CAROLINE, *riant*. Du démon de la nuit...

TOUTES. Quelle idée!

LA BARONNE, *à part*. Et sous cet air d'ingénuité... il y a une coupable ici!... mais laquelle?

(Mathilde se détourne en riant.)

SCENE III.

LES MÊMES, LE PRINCE, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE. Prince, je vous accompagnerai avec M. de Gillestiern...

CAROLINE. Silence, mesdemoiselles... voici le prince...

MATHILDE. Ah! mon cousin, le comte Oscar l'accompagne...

LA BARONNE, *à part*. M. de Gillestiern est avec eux!..

LE PRINCE, *apercevant les dames.* Ah !... (*Il descend la terrasse et les salue; elles remontent toutes la scène à droite; il s'approche de la baronne.*) Toujours en surveillance, madame la baronne... c'est bien !... c'est bien !... Un pareil trésor doit être difficile à garder... pour moi, je ne m'en chargerais pas...

LA BARONNE. Prince !...

LE PRINCE. Ma sœur ne pouvait leur donner une gouvernante d'une vertu plus éprouvée...

LA BARONNE, *à part.* Il ne sait rien...

LE COMTE, *à Mathilde.* Eh bien! ma jolie cousine... comment vous trouvez-vous de votre séjour près de la princesse?

MATHILDE. Très-bien, mon cousin !...

LA BARONNE, *bas au baron qui la salue.* Ah ! baron... j'avais besoin de vous voir.

LE PRINCE *remonte et dit en passant devant Mlle de Lanstein, qui est la première.* Mademoisellede Lanstein, votre frère est nommé colonel... je suis bien aise de vous l'apprendre. (*Passant toujours.*) Mademoiselle de Birneff... le comte votre père est rappelé à la cour... vous le verrez bientôt.

MATHILDE, *à part.* Je crois qu'il parle à ces demoiselles !...

LE PRINCE, *à mi-voix, à Mlle de Ranzau.* Mademoiselle de Ranzau, vous me devez une contredanse, vous ne l'oubliez pas !...

MATHILDE, *à part.* Enfin, il va donc me parler... il approche...

LE PRINCE, *à Caroline, à mi-voix.* Ah ! mademoiselle Caroline... on n'est pas plus jolie !...

MATHILDE, *poussant le comte.* Otez-vous donc... qu'il me voie...

LE COMTE, *en souriant.* Prince, je vous présente mademoiselle Mathilde de Pirner, ma cousine... qui joint aux plus aimables qualités... une beauté... une grâce...

MATHILDE, *bas.* Laissez-donc... il verra bien... (*Le prince la salue froidement et passe.*) Eh bien !... il passe !

LE PRINCE, *à la baronne.* Voyez de grâce, madame, si ma sœur peut me recevoir avec le comte Oscar.

AIR : *Vaudeville des chemins de fer.*

Comptez sur mon obéissance,
Prince, je reviendrai bientôt,

(*Bas au baron.*)

Restez pour une confidence.

LE BARON.

Hein! que dites-vous?

LA BARONNE.

Il le faut

CAROLINE, *aux jeunes filles.*

Il dit qu'il me trouve jolie,
Le prince est un homme de goût.

MATHILDE, *de même.*

De son goût je suis peu ravie...
Car il ne m'a rien dit du tout.

LE PRINCE.

Ma sœur, pour une confidence,
Doit me recevoir... il le faut :
Près d'elle allez en diligence,
Madame, et revenez bientôt.

MATHILDE.

Comment ! avec indifférence,
Il passe sans me dire un mot,
S'il me parlait, en conscience,
Il n'aurait plus aucun défaut.

LE BARON.

Elle m'ordonne la prudence...
Pourquoi? je le saurai bientôt.
Mais avec elle, en conscience,
Trop parler n'est point mon défaut.

LES DEMOISELLES.

Comment! avec indifférence,
Il passe sans lui dire un mot,
S'il lui parlait, oh ! je le pense,
Pour elle, il serait sans défaut.

(*Elles sortent à droite au bas de la terrasse.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE PRINCE, LE COMTE.

LE PRINCE, *au baron.* Quels beaux yeux!.. quelles tailles élégantes !... Croyez-vous, mon cher conseiller... qu'il y eût, à la cour de mon père, d'aussi jolies personnes que celles-là ?...

LE BARON. Eh ! eh !... prince... elles avaient bien leur mérite... et j'en ai connu particulièrement quelques-unes qui ne le cédaient en rien à ces dames.

LE PRINCE. C'est impossible...

LE BARON. Prince... je serais de votre avis si j'étais jeune comme vous, mais à cinquante-quatre ans et demi, on n'a plus pour soi que les souvenirs.

AIR *de l'Ecu de six francs.*

Je le sens trop, et c'est dommage !...
Dans mon cœur l'amour est glacé ;
On vit d'avenir à votre âge,
Mais au mien on vit du passé,

LE PRINCE.

Pauvre baronne! on pourrait croire,
Grâce à ce discours peu galant,
Que ses attraits en ce moment,
N'existent plus que pour mémoire.

LE BARON. Monseigneur !...

LE PRINCE, *éclatant de rire.* Ah !... ah !... ah !... ce serait de l'injustice... la baronne a encore une taille... une fraîcheur... avec un peu de rouge... (*le comte rit*) n'est-ce pas ?

LE BARON. Prince!...

LE PRINCE. Heureux baron!... on dit même que votre passion n'est pas éteinte, et qu'il y des feux sous la cendre.

LE BARON. Mme de Grommer mérite des égards...

LE PRINCE. C'est juste!... c'est juste!... diable!... ménageons la gouvernante des demoiselles d'honneur de ma sœur Clémentine!... Si ces petites filles nous entendaient!... Quand on ne croit plus à la vertu des autres...

LE COMTE. On fait bon marché de la sienne.

LE BARON. J'espère que la princesse, la reine que votre altesse doit nous donner, croira à la vertu de tout le monde... à la vôtre surtout...

LE PRINCE, *souriant.* Eh! je n'en répondrais pas!... (*Vivement.*) Et à propos, Oscar, cette grande négociation pour rompre mon mariage avec la princesse de Hanovre... où en sommes-nous?...

LE COMTE. Prince, il y a quelques difficultés...

LE PRINCE. Pour vous?.. laissez donc!.. c'est impossible... l'affaire ne peut être en de meilleures mains que les vôtres... et, au besoin, la sœur de l'envoyé du Hanovre vous aiderait un peu...

LE BARON, *riant.* Beaucoup...

LE COMTE. Prince!...

LE PRINCE. Oh!... pourquoi rougir?... C'est un amour dont je vous félicite!... elle est fort jolie!... et vous n'êtes pas mal non plus... si elle s'intéresse... comme on le dit... à votre fortune, à votre avancement... elle doit décider son frère à rompre ce traité...

LE COMTE. Cela dépend-il de l'ambassadeur?... et croyez-vous que la princesse de Hanovre tienne si peu à vous...

LE BARON. Oh!.. ce n'est pas probable... et votre altesse...

LE PRINCE. N'achevez pas, baron, vous allez me flatter... gardez cela pour Mme de Grommer!... Que diable la princesse Dorothée aimerait-elle en moi, qu'elle n'a jamais vu?... Si vous me parliez de quelqu'une de ces dames, à la bonne heure... et puis, un mariage par un traité a quelque chose d'humiliant... je n'en veux pas...

LE COMTE. En tout cas, c'est une rupture qui coûtera quelques millions...

LE PRINCE. Des millions!... eh bien! on en donnera...

LE BARON. Le peuple aimerait peut-être mieux un mariage...

LE PRINCE. Le peuple... je ne dis pas... mais qu'il fasse quelque chose pour mon bonheur... je lui rendrai cela plus tard... Quant à vous, mon cher comte, je ne saurais payer trop cher le service que j'attends de vous.

LE COMTE. Si je réussis, prince...

LE PRINCE. Oui, oui... demandez-moi ce qui vous plaira... un titre à la cour, un grade à l'armée... une récompense.. et quelle qu'elle soit..

LE BARON. Un million de plus...

LE COMTE. De l'argent!... ah! fi! monsieur le baron...

LE BARON. Oui!... on dit fi... mais on prend toujours...

LE PRINCE. Pour mon amitié, vous l'avez déjà...

LE COMTE. Et je ne veux rien de plus, prince!... vous avez appelé, à la cour de votre sœur Clémentine, Mathilde de Pirner, ma parente, dont le père fut si cruellement traité sous le dernier règne.

LE PRINCE. Oui, oui... c'était une injustice à réparer... Cette jeune fille parait assez simple... assez naïve...

LE BARON. Elle est fort jolie, monseigneur...

LE PRINCE. Ah!... c'est possible... j'ai à peine remarqué... mais je veux du bien... beaucoup de bien aux jeunes filles quand elles sont jolies... j'en parlerai à ma sœur, à ma mère...

LE BARON. Je croyais que monseigneur s'occupait de cela lui-même...

LE PRINCE. Quelquefois... nous lui trouverons un mari...

LE COMTE. Il est trouvé, prince...

LE PRINCE. Ah!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE. Monseigneur... la princesse votre sœur vous attend...

LE PRINCE. Bien, madame la baronne.. (*Au comte lui parlant bas.*) Vous lui avez trouvé un mari? venez donc, contez-moi cela... (*Au baron.*) Vous ne nous suivez pas, baron?... (*Il sourit; le baron fait signe qu'il est prêt à le suivre; le prince reprend gaîment.*) Oh! non!... restez!... restez!

LE COMTE, *de même, à mi-voix.* Heureux baron!...

(Ils disparaissent à droite par la [illegible].)

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE, *descendant en scène.* Qu'ont-ils donc à rire ainsi?

LE BARON. Oh! rien, rien!... (*A part.*) En vérité, ces jeunes gens sont d'une fatuité... on dirait qu'eux seuls savent aimer... parce qu'on a mon âge... on n'est plus qu'une momie... soit... mais la momie se porte bien...

LA BARONNE. Ah! le regard du prince m'a fait trembler... saurait-il?...

LE BARON. Quoi donc, ma chère Monique?...

LA BARONNE. Silence!...

LE BARON. Eh! mais... quel air d'inquiétude!...

LA BARONNE. C'est qu'en effet, j'ai lieu d'en avoir... Ah!... mon ami...

LE BARON. Parlez... qui peut la causer... ce n'est pas moi, je pense... il me semble que, depuis vingt ans, je n'ai pas coûté une larme, une seule, à ces beaux yeux.

LA BARONNE. Ah! mon cher Casimir, que la vertu des femmes est difficile à garder!...

LE BARON. Dam!.. baronne... vous devez le savoir mieux que moi...

LA BARONNE. Oui... oui... que trop...

LE BARON. Hein?... permettez!... vous me donnez la chair de poule... (*Hésitant.*) Est-ce que vous auriez quelque chose à vous reprocher, Monique?...

LA BARONNE. Eh!... ce n'est pas de moi qu'il s'agit...

LE BARON. Ah! ah!.. à la bonne heure... il fallait donc le dire tout de suite... j'en tremble encore... De quoi est-il question?.. parlez!...

LA BARONNE. Il faut bien que vous le sachiez... vous me donnerez un conseil...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Mais jurez-moi d'être discret,
Et par les plus fortes épreuves,
Engagez-vous.,.

LE BARON.

Pour un secret!..e
Depuis vingt ans j'ai fait mes preuves....

(*Mouvement de la baronne.*)

Oui, vingt ans!... daignez y songer,
J'ai prouvé qu'à moins d'injustice,
On peut me prendre sans danger,
Pour confident... ou pour complice!...

LA BARONNE. C'est bien! écoutez-moi... c'est entre nous!... et parce que vous êtes de moitié dans tout ce que j'éprouve, Casimir.

LE BARON. Je m'en flatte.

LA BARONNE. La princesse Clémentine, comme vous savez, est une enfant qui a désiré réunir autour d'elle des jeunes filles de son âge... d'abord, pour partager ses jeux... ensuite, pour être ses filles d'honneur... et c'est à moi qu'elles ont été confiées! à cause de la haute réputation d'une vertu qui n'a jamais bronché!

LE BARON. Passons... passons sur la vertu...

LA BARONNE. Apprenez donc...

SCENE VII.

LA BARONNE, CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE, *avec une large lettre à la main.* Madame la baronne...

LA BARONNE, *effrayée.* Ciel!.. Ah! mademoiselle...

CAROLINE. C'est un paquet qu'un jeune officier vient de me remettre... il est du ministre de la police... très-important, a-t-il dit... j'ai voulu vous l'apporter moi-même...

LA BARONNE. Je vous remercie... c'est trop de bonté... Mais, ce jeune officier... vous ne lui avez pas parlé?... vous ne le connaissez pas?...

CAROLINE. Si fait, madame... il m'a fait danser au dernier bal de la cour...

LA BARONNE, *l'observant.* Et vous ne l'avez pas revu ailleurs?...

CAROLINE. Je ne vous comprends pas...

LA BARONNE. Ah!.. c'est bien... je vous remercie...

(Caroline sort d'un air étonné.)

SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE, *tout en ouvrant la lettre.* Ce n'est pas elle!...

(Elle tire un papier de l'enveloppe.)

LE BARON. Elle!... comment?...

LA BARONNE. Grand Dieu!...

LE BARON. Qu'est-ce donc?... saurai-je enfin?...

LA BARONNE. Tenez... lisez, baron...

LE BARON. Cette lettre... du ministre... (*Il lit.*) « Madame la baronne de Grom» mer, la police a exercé la plus grande » surveillance autour des appartemens des » jeunes filles d'honneur de le princesse » Clémentine... » (*S'interrompant.*) Qu'est-

ce que le ministre peut avoir à faire avec les filles d'honneur?...

LA BARONNE. Continuez...

LE BARON. « Et ce matin on m'a rapporté » cette extrêmité d'une écharpe qui » a été trouvée au grillage de votre ter- » rasse... »

LA BARONNE, *tenant un morceau de gaze avec un chiffre.* C'est bien cela... les armes de la princesse...

LE BARON, *continuant.* « Je m'empresse » de vous l'adresser et de vous prévenir » que ce soir je ferai placer deux senti- » nelles près de cette terrasse, dont l'en- » trée a été forcée... »

AIR : *de Julie.*

Eh bien ! comprenez-vous l'audace ?...

LE BARON.

Je commence... quelqu'amateur
A... le soir... forcé la terrasse,
Qui conduit aux filles d'honneur.

LA BARONNE.

Oui ! forcé!... rendez leur justice !...

LE BARON.

Pardieu !... mais le plus étonnant,
C'est que ce genre d'accident
Soit du ressort de la police.

LA BARONNE. Il l'a bien fallu !...

LE BARON. Forcer cette terrasse que j'ai respectée, moi... il est vrai qu'il y a vingt ans...

(Il fait avec la main le signe d'une escalade.)

LA BARONNE. Jugez de mon effroi... lorsqu'hier je fus prévenue qu'on avait pratiqué une ouverture à l'extrêmité du grillage en fer que j'avais fait placer autour de la terrasse..... j'y cours... l'espace était fort étroit...

LE BARON. Il faut si peu de place pour un amoureux...

LA BARONNE. Vous n'y auriez pas passé.

LE BARON. Qui sait ?... je me fais bien petit... bien petit...

LA BARONNE. Je crus d'abord que c'était un voleur.

LE BARON. Ça y ressemble beaucoup...

LA BARONNE. Le ministre, qui vint me voir, m'assura que ce ne pouvait être qu'un amant...

LE BARON. Un !.. pourquoi pas deux ?.. pourquoi pas autant qu'il y a de filles d'honneur ?...

LA BARONNE. Baron !... ah! baron!... vous me faites mal... vous redoublez mes angoisses plutôt que de les calmer... jugez donc... moi qui suis responsable de la vertu de ces jeunes personnes...

LE BARON. Eh! non... on ne répond que pour soi... et encore...

LA BARONNE. Je tremble que tout ne se découvre à la cour... et demain, quel scandale lorsqu'on saura qu'il a fallu deux sentinelles...

LE BARON. Pour défendre la vertu des filles d'honneur.

LA BARONNE. Encore, si je connaissais la coupable... mais comment faire ?. comment y parvenir ?... J'observe..... j'interroge... je ne découvre rien... elles sont d'un calme... et je crains tellement... par quelque demande trop claire, trop indiscrète... de leur donner des idées qu'elles n'ont pas...

LE BARON. Le fait est que c'est fort dangereux ; une fois qu'on saurait l'aventure, tous les amans voudraient prendre ce chemin-là !.. et moi-même... moi qui vous parle, baronne... Eh !... eh !...

LA BARONNE. D'abord, tirez-moi d'embarras... donnez-moi un conseil !.... la coupable est ici... le moyen d'en douter... cette écharpe...

LE BARON. C'est juste !... ces petites filles sont d'une maladresse !..

LA BARONNE, *apercevant deux jeunes personnes.* Ah ! silence !...

LE BARON. Quoi donc ?...

LA BARONNE. Ces demoiselles qui passent là sur la terrasse... (*Allant vers le fond.*) Mesdemoiselles !

SCENE IX.

LES MÊMES, MATHILDE, CAROLINE.

CAROLINE. Nous voici, madame...

LE BARON, *à mi-voix.* Oh !.. celle-ci a l'air d'une candeur...

LA BARONNE. Et que faites-vous là ?..

MATHILDE. Mon Dieu, madame... je me promenais avec ma bonne amie, mademoiselle Caroline de Lisbur... C'est alors que nous avons aperçu monsieur le ministre de la police sur la terrasse du château... et nous nous rapprochions un peu...

LE BARON, *à mi-voix.* Du moment que c'est pour voir le ministre... c'est bien innocent... avec ça qu'il n'est pas beau...

LA BARONNE, *bas au baron*. Mais, le ministre .. entendez-vous, le ministre ?.. S'il va faire un éclat... (*Comme frappée d'une idée subite.*) Ah !..

MATHILDE. Pardon, madame...

LA BARONNE. Mesdemoiselles... la princesse Clémentine désire que vous lui soyez toutes présentées dans un instant... parées des écharpes...

MATHILDE. Ciel !

LA BARONNE. Qu'elle vous a données à ses armes...

CAROLINE. Nos écharpes...

LE BARON, *à part, en regardant Mathilde*. Ça n'a pas l'air d'arranger la petite... là bas...

LA BARONNE, *les observant en passant entre Caroline et Mathilde*. Sans doute, vos écharpes... Est-ce que cela vous contrarie?

CAROLINE. Moi, madame !..

MATHILDE, *vivement*. Pas du tout... certainement... (*A part.*) Je suis perdue... Je ne la mettrai pas...

LA BARONNE. Rejoignez vos compagnes.

SCÈNE X.

CAROLINE, LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, MATHILDE.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble*. Madame la baronne..., je viens... je... Ah ! c'est vous, Mathilde...

MATHILDE. Ah ! mon Dieu ! mon cousin... quelle émotion !... Qu'avez-vous ?..

LE BARON. En effet, monsieur le comte...

LE COMTE. Si vous saviez avec quelle fierté... avec quel dédain, le prince vient de me traiter...

LA BARONNE. Le prince !..

MATHILDE. Vous ? mon cousin...

LE COMTE. Oui, moi... et vous aussi, Mathilde, vous, pauvre enfant qu'il semble poursuivre de cette haine que son père avait pour le vôtre...

MATHILDE. Oh ! cela est vrai ! car il se détourne avec humeur dès qu'il m'aperçoit... Il ne m'adresse jamais la parole...

CAROLINE. Il me parle toujours à moi..

LE BARON. Mais que s'est-il donc passé ?.

LE COMTE. Il a voulu savoir quels projets j'avais sur ma cousine... quelle noble alliance j'avais trouvée pour elle à la cour... Alors, je lui ai dit que Mathilde, sans protection, sans fortune, m'avait été confiée par son père expirant... J'ai ajouté que c'était à moi d'assurer son bonheur... et que mon cœur et ma main ne seraient jamais à une autre.

MATHILDE, *effrayée*. Oscar... et le prince, qu'a-t-il répondu ?..

LE COMTE. Il a traité cette idée de folie... il a parlé de vous... de toi, Mathilde, avec un air de dédain qui m'a irrité..

MATHILDE. Voyez-vous... il ne peut pas me souffrir...

LE COMTE. La princesse, toujours si bonne, m'a offert alors, un mariage plus brillant... qui devait flatter mon ambition...

LE BARON. La sœur de l'envoyé de Hanovre...

LE COMTE. J'ai répondu que je n'y avai jamais pensé... que je n'étais pas libre...

MATHILDE. Oh !.. si fait !..

LE COMTE. Alors, il a éclaté... il m'a dit d'une voix dont je tremble encore, que jamais la fille du comte de Pirner ne serait la femme d'un ami qu'il estimait... Il m'a menacé d'une disgrâce que j'ai bravée... Heureusement la princesse m'a fait signe de m'éloigner... sans doute pour calmer son frère... L'ingrat !.. moi qui lui aurais tout sacrifié !..

LA BARONNNE. Ah ! j'ai déjà remarqué que le prince est d'une violence !..

LE BARON. Eh !.. eh !.. il faut lui céder...

LE COMTE. Eh ! monsieur, quand cela blesse l'honneur !..

LE BARON. L'honneur ! eh bien !.. que voulez-vous... On s'arrange.

MATHILDE. Oui, Oscar... il faut lui obéir... Puisqu'il refuse son consentement, renoncez à moi, mon cousin... résignez-vous !..

LE COMTE. Oh ! maintenant moins que jamais !..

CAROLINE. Le voici...

TOUS. Le prince !

(Le prince paraît ; il est rêveur... il s'arrête, fait un signe à la baronne, qui s'éloigne avec Caroline et Mathilde.)

MATHILDE, *à part*. Oh ! mon Dieu !. ces idées de mariage... et puis mon écharpe !.. Que faire s'il ne vient pas à mon secours, lui... l'autre...

(Le prince la regarde, elle baisse les yeux et sort.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, LE PRINCE, LE BARON, *et à la fin* CAROLINE.

(Quand tout le monde est sorti, Frédéric s'approche d'Oscar et lui tend la main.)

LE PRINCE. Votre main, Oscar. (*Le comte hésite.*) Ne pardonne-t-on rien à un ami ?...

LE COMTE. Ah ! prince !...

LE BARON, *tirant son mouchoir*. Cette noble conduite me touche aux larmes, et...

LE PRINCE. Taisez-vous, baron... vos flatteries m'habituent à l'égoïsme... et vous voyez où cela nous mène... vous n'êtes pas ému du tout...

LE BARON, *remettant son mouchoir dans sa poche*. C'est juste !...

LE PRINCE. Je n'ai qu'un ami, et j'allais le perdre... J'ai eu des torts envers vous, Oscar... votre résistance m'avait irrité... Dans votre intérêt... refuser le parti qu'on vous offre... une femme qui vous aime... que vous aimez...

LE COMTE. Et croyez-vous, prince, qu'il ne m'ait pas fallu du courage, pour tenir d'autres sermens ?

LE PRINCE. C'est bien... vous épouserez Mlle Pirner... si elle consent... car elle consent, dites-vous ?...

LE BARON. Oh !... un cousin...

LE PRINCE. J'aurais voulu pour vous quelque chose de mieux... j'avais des préventions... je l'avoue... (*mouvement du comte*) je n'en aurai plus... mais il faut que ce mariage ait lieu aujourd'hui... ce soir même, je le veux... il importe à votre honneur, à ma dignité... que l'envoyé de Hanovre ne cède pas en rompant le traité... à l'espoir de vous avoir pour beau-frère... ce serait le tromper...

LE COMTE. Ah ! tant de délicatesse...

LE BARON. C'est admirable...

LE PRINCE, *souriant*. D'être honnête homme... vous faisiez donc bien peu de cas de moi, monsieur le baron ?.. (*Au comte.*) Allons !.. c'est bien... voyez Mme de Grommer sur-le-champ..... qu'elle prévienne votre cousine de mon désir, de ma volonté... Suivez-moi, monsieur de Gillestiern, j'ai des ordres à vous donner... (*Il remonte la scène, et quand il est dans le fond :*) Oscar !... (*Il lui tend la main ; le comte se précipite sur la main du prince.*) Ce soir même...

(Il sort à gauche avec le baron, Caroline entre.)

LE COMTE. Ah ! maintenant qu'il consent... j'éprouve un trouble !... (*A Caroline.*) Mademoiselle !... Mme la baronne de Grommer ?...

CAROLINE, *montrant la droite*. La voilà dans le parc avec le ministre qui paraît fort agité... comme elle... comme vous... comme tout le monde...

LE COMTE. Ah ! merci, mademoiselle...

(Il sort à droite par la terrasse.)

SCÈNE XII.

MATHILDE, CAROLINE.

CAROLINE. Et lui aussi !... il est singulier, M. Oscar.... à peine s'il me regarde en me parlant.

MATHILDE, *entrant à droite, au bas de la terrasse, à part*. Ah ! la voici... elle a son écharpe...

CAROLINE. Il n'est pas mal... Mathilde est bien heureuse !... (*L'apercevant.*) Ah ! c'est vous !...

MATHILDE, *occupée de l'écharpe de Caroline*. A quoi pensiez-vous donc, Caroline ?..

CAROLINE. Je pensais que ce matin encore...

AIR *du Piége.*

Moi, j'espérais la première, entre nous ;
Me marier... Mais à ce qui se passe,
Je le vois trop, j'avais tort, et c'est vous,
Mathilde, qui prenez ma place.

MATHILDE.

Ça vous chagrine !

CAROLINE.

Oui, j'en conviens tout bas...
Le plus terrible... et la chose est connue...
C'est qu'à la cour on ne retrouve pas
Sa place quand on l'a perdue,
Et la mienne je l'ai perdue.

MATHILDE. C'est à cause de mon cousin Oscar que vous dites cela ?...

CAROLINE. Ce sera un charmant mari...

MATHILDE, *prenant l'extrémité de l'écharpe de Caroline*. Pas pour moi !...

CAROLINE, *lui retirant l'écharpe*. Ah ! mon Dieu !... vous aussi, vous avez l'air triste... inquiète... comme Mme de Grommer qui paraît irrtée contre nous... pourquoi ? je vous le demande ?...

MATHILDE. Caroline... je vous le dirai si vous voulez me rendre un service... un grand service...

CAROLINE. Et lequel ?... parlez !...

MATHILDE. Vous me le rendrez...

CAROLINE. Je vous le promets. Mais quel air mystérieux !.. vous me faites peur... c'est donc un grand secret ?...

MATHILDE. Énorme...

CAROLINE. Vrai !... oh ! ma petite... dites-moi donc cela...

MATHILDE. Caroline... vous êtes mon amie... ma seule amie dans ce palais... et si mon honneur dépendait du service que je vous demande...

CAROLINE. Oh ! parlez !... j'écoute...

MATHILDE. Et ce secret... vous me le garderez ?..

CAROLINE. Je vous le jure... je n'en ai jamais trahi... il est vrai qu'on ne m'en a pas encore confié...

MATHILDE. Je ne sais si je puis... (*Mouvement de Caroline.*) Eh bien! oui... je vous crois... et la preuve... je vais tout vous dire...

CAROLINE, *l'écoutant. Mathilde se tait.* Eh bien?

MATHILDE. C'est que, voyez-vous... il y a des choses bien étranges à raconter.

CAROLINE. Je vous aiderai.

MATHILDE. J'aime mieux ça... Vous vous rappelez, Caroline, notre conversation dans les bosquets du parc?...

CAROLINE. Oui... quand nous parlions du démon de la nuit... des plaisirs de la cour... et surtout du prince que vous trouviez si bien!...

MATHILDE. Je me retirai de bonne heure dans mon appartement... car vos regards me faisaient rougir... vous me supposiez des idées que je n'avais pas... Je me couchai... et je ne tardai pas à m'endormir... pas tout à fait pourtant... j'étais dans cet état si doux, vous savez.. quand on ne dort pas encore... et que déjà l'on ne veille plus...

CAROLINE. Quand on se sent dormir?...

MATHILDE. Juste!...

CAROLINE. J'adore ça...

MATHILDE. Et moi aussi... Je ne sais quels rêves s'emparaient de mon esprit... c'était un mélange de plaisir et d'effroi... devant moi... j'apercevais une figure charmante que je ne pouvais atteindre... et je sentais en même tems une main de feu qui me serrait le cœur à étouffer... je ne respirais plus... je voulais fuir... et je ne pouvais pas... c'était...

CAROLINE. Oui... ce que nous appelons un cauchemar...

MATHILDE. Oh! bien mieux... tout-à-coup je fus réveillée en sursaut comme par un bruit qui avait cessé... mais je sentis une main qui pressait la mienne... je voulus pousser un cri.. elle se plaça sur mes lèvres...

CAROLINE. Ah! mais ça devient très-gentil...

MATHILDE. Je ne criai pas... et j'entendis une voix douce, douce... à faire battre le cœur... qui me disait : Tais-toi! tais-toi!.. c'est moi qui t'écoutais ce soir dans le feuillage quand tu disais tes secrets à tes compagnes... Ah! démon de la nuit, lui dis-je!.. grâce! grâce!.. et il se prit à sourire doucement... et il me dit : Oui, c'est moi!.. ne crains rien!... je t'aime... et il se pencha vers moi... et...

(Elle baisse les yeux.)

CAROLINE. Je devine... il vous embrassa...

MATHILDE. Oui...

CAROLINE. Il n'y a pas de mal... continuez donc!.. c'est fort intéressant..

MATHILDE. Le lendemain...

CAROLINE. Ah!.. nous sommes au lendemain?..

MATHILDE. C'était hier, il revint encore.. toujours le soir... bien tard... à la même heure...

CAROLINE. Il paraît qu'il est très-exact..

MATHILDE.

AIR *de Turenne.*

Le premier jour il venait par surprise :
Je m'endormais... jugez de ma terreur,
Quand tout-à-coup une vitre se brise!
D'effroi je sens battre mon cœur.
Le lendemain j'eus bien moins de frayeur.

CAROLINE.

Du bruit!.. encore une vitre brisée!

MATHILDE.

Non, il n'en avait pas besoin.

CAROLINE.

Comment?

MATHILDE.

Oh! vois-tu, j'avais soin
De ne plus fermer la croisée.
Je ne fermai plus ma croisée.

CAROLINE. C'est juste.

MATHILDE. Et il me disait des choses si tendres... si aimables... que je ne pouvais m'empêcher de l'aimer de tout mon cœur...

CAROLINE. Je l'aurais adoré... est-il bien?..

MATHILDE. Je ne sais pas... car la nuit était sombre... et je ne l'ai pas vu... mais en effleurant sa figure de ma main... j'ai cru sentir qu'il n'était pas mal.

CAROLINE. Comment, vous ne l'avez pas vu?.. vous n'avez pas eu la curiosité...

MATHILDE. Non! et je m'en suis bien gardée... il m'avait prévenue que si je n'avais pas confiance en lui... si je cherchais à le voir... il disparaîtrait... il ne reviendrait plus... il ne m'aimerait plus... moi, sa fiancée!.. car, il m'appelait ainsi...

(Elle baisse les yeux.)

CAROLINE. Allez toujours...

MATHILDE. Cependant, la nuit dernière, comme il partait.. je voulus l'accompagner; j'espérais le voir.. sur la terrasse.. à la clarté de la lune... qui par malheur n'était pas

claire du tout... pour le reconduire, il faisait frais... j'avais jeté ma mante sur mes épaules... et j'avais tournée deux fois autour de mon cou... mon écharpe. (*Prenant l'écharpe.*) pareille à celle-ci, que la princesse m'avait envoyée la veille... et qui se trouvait sous ma main.. nous avions atteint le grillage qui ferme la terrasse... il venait de disparaître... et moi, j'avançai la tête pour tâcher de le suivre encore dans l'ombre... en me retirant... je me sens comme retenue... arrêtée... ah!.. j'en tremble encore!.. je fis un effort, et je m'échappai... mais, ce matin, en m'éveillant, je me suis aperçue que mon écharpe était déchirée, juste à la hauteur des armes de la princesse...

CAROLINE. Elle se sera attachée au grillage...

MATHILDE. Ou quelqu'un aura voulu me retenir.... et jugez de mon effroi.... quand Mme de Grommer, en nous observant d'un air en-dessous, nous a ordonné de nous parer toutes du présent de la princesse.

CAROLINE. Ah!.. oui... je commence à comprendre...

MATHILDE. Elle cachait dans sa main quelque chose qui m'a paru semblable à cette broderie... alors, ma tête s'est perdue... je me suis dit : elle veut connaître la coupable... elle va tout savoir... que devenir?.. que faire?.. et une inspiration du ciel!.. ou plutôt, non... c'est lui... c'est le démon de la nuit... qui m'a donné cette idée-là... je me suis glissée tout doucement chez ces demoiselles sans avoir l'air de rien, je prenais le bout de leurs écharpes sans qu'elles s'en aperçussent... je faisais cela... tenez!..

(Tout en parlant; elle a pris le bout de l'écharpe de Caroline et l'a déchirée à la hauteur des armes.)

CAROLINE. O ciel!.. eh! mais... qu'avez-vous fait là?..

MATHILDE. Oh!.. chut!.. chut!.. c'est la dernière... elles sont toutes comme ça.. voyez!..

(Elle lui montre ce qu'elle a coupé aux autres.)

CAROLINE, *riant.* Comment, c'est donc là le service que vous me demandiez...

MATHILDE. Oui... vous voyez qu'il n'est pas difficile...

CAROLINE. Mais Mme de Grommer!..

MATHILDE. Nous aurons toutes perdu nos armes... elle pourra soupçonner tout le monde.... mais elle n'accusera personne... oh! silence!.. et je lui parlerai pour vous... à lui!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Il a sans doute quelque frère,
Comme lui, beau, sensible et bon,
Sois discrète : avant peu, j'espère,
T'envoyer aussi ton démon.
Du mystère ainsi l'on s'assure :
Entre jeunes filles, vois-tu,
Un secret de cette nature
N'est bientôt qu'un prêté rendu.

CAROLINE, *écoutant.* Ah!.. je crois que c'est la baronne!..

MATHILDE. Mon sort est entre vos mains... ne me perdez pas... oh!.. je vous en prie...

CAROLINE. Rassurez-vous... votre secret est là... je ne dirai pas un mot... pas un seul.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *et successivement* Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RAUZAN et LA BARONNE.

TOUTES, *entrant à droite.* Mais, c'est une indignité!.. qui s'est permis cela?.. Eh! mais, que vois-je?.. vous aussi!.

CAROLINE. Mon écharpe!.. silence!.. ne dites rien... c'est Mlle de Firner, qui la nuit... en reconduisant...

MATHILDE. Mademoiselle... mademoiselle, de grâce!..

CAROLINE. Ah!.. c'est juste!.. (*A Mlle de Laustein.*) Un secret!..

Mlle DE LAUSTEIN. Vrai!.. (*A Mlle de Birneff.*) Ah!.. mademoiselle... un grand secret...

MATHILDE. Oh!.. taisez-vous...

Mlle DE BIRNEFF. Oui, oui!.. (*A Mlle de Ranzau.*) Un très-grand secret...

MATHILDE. Là!.. elles le savent toutes, à présent!..

CAROLINE. Mme de Grommer!.. (*Bas à Mathilde.*) Ce n'est pas ma faute, je n'ai rien dit...

LA BARONNE, *entrant et les observant.* Quoi donc, mesdemoiselles! d'où vient ce trouble, cette agitation?... (*A part, regardant l'écharpe de Caroline.*) Ah! Caroline...

MATHILDE, *seule à gauche.* Ce n'est rien, madame.. nous n'avons rien.. assurément!

LA BARONNE. Ah! mademoiselle de Pirner... votre cousin, le comte Oscar, me quitte à l'instant, et je vous annonce que votre mariage avec lui...

MATHILDE, *à part.* Mon mariage!... ô ciel!...

LA BARONNE, *apercevant son écharpe.*

Eh! mais..... elle aussi!... (*Regardant.*) Et les autres!... toutes!... (*Éclatant.*) Ah! mesdemoiselles!... c'est mal!... c'est très-mal... vous osez vous jouer de moi... mais il y a une coupable ici... je le sais...

TOUTES. Une coupable!...

CAROLINE, *bas à Mlle de Lanstein.* Mathilde!...

Mlle DE LANSTEIN, *à Mlle de Birneff.* Mathilde!...

Mlle DE BIRNEFF, *à Mlle de Ranzau.* Mathilde!...

Mlle DE RANZAU. Mathilde!...

(Mathilde fait signe à Caroline de garder le silence.)

LA BARONNE. Eh bien! vous ne répondez pas? (*Elle montre le morceau d'écharpe.*) Que celle de vous à qui ces armes appartiennent se nomme à l'instant... nommez-la vous-même?

MATHILDE, *passe vivement près de Caroline et lui dit.* Silence!

CAROLINE. Silence!...

Mlle DE LANSTEIN. Silence!...

Mlle DE BIRNEFF. Silence!...

Mlle DE RANZAU. Silence!...

LA BARONNE. Vous vous taisez!... eh bien! mesdemoiselles, je ferai mon rapport à la reine... et vous parlerez... ou vous quitterez la cour sur-le-champ.

TOUTES. Ah! mon Dieu!...

MATHILDE. Qu'entends-je?... Alors, madame, il faut tout déclarer... il faut...

TOUTES, *l'entourant.* Mathilde!...

LA BARONNE. Parlez!... (*Apercevant le baron.*) M. de Gillestiern...

(Toutes les demoiselles passent à gauche.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE BARON, *puis* LE COMTE.

LE BARON. Madame la baronne, je viens, au nom du prince, offrir la main à Mlle de Pirner, pour la conduire à la chapelle.

MATHILDE. Que dites-vous?... moi, monsieur?...

LA BARONNE. Sans doute... ne vous ai-je pas dit que le comte Oscar allait être votre époux... si toutefois vous êtes digne de lui?

MATHILDE. Ah! madame!... que dites-vous?.. sa femme, moi!.. (*Le comte entre.*) Ah! Oscar!...

(Elle court à lui.)

LE COMTE. Mathilde... on a dû vous prévenir de la volonté du prince.... et il veut que notre mariage ait lieu aujourd'hui... ce soir.

LE BARON. Il vient lui-même pour en être témoin...

MATHILDE. Le prince? mais c'est de la tyrannie!...

LA BARONNE. Mathilde!...

LE COMTE. Mais ce mariage n'est-il pas dans tes vœux comme dans les miens?..

MATHILDE, *troublée.* Oscar!... oh! je ne puis te dire... je ne puis... mais du tems!.. un jour, un jour encore!... oh! je t'en prie!...

LE COMTE. Explique-toi...

LA BARONNE. Je l'exige à mon tour, mademoiselle..

LE BARON. Voici le prince... il veut...

MATHILDE, *avec résolution.* Et moi, je ne veux pas...

LA BARONNE.

AIR :

O ciel! quel est donc ce mystère?
Parlez, Mathilde, expliquez-vous,
Ou de cette cour tout entière
Redoutez le juste courroux!

LE COMTE.

O ciel! quel est donc ce mystère?
Parlez, Mathilde, expliquez-vous:
C'était le vœu de votre père,
Il m'avait nommé votre époux!

MATHILDE.

Je dois vous cacher ce mystère.
Laissez-moi seule, éloignez-vous!
Oscar, sois mon ami, mon frère:
Tu ne peux être mon époux!

LE BARON *et* LES JEUNES FILLES.

O ciel! quel est donc ce mystère?
Parlez, Mathilde, expliquez-vous!
Il vous aime... la cour entière
Vous envierait un tel époux!...

LE COMTE.

Mais songez-y.... ce mariage...

MATHILDE.

Est impossible désormais!...

LA BARONNE.

Parlez!...

MATHILDE.

Je ne puis!

CAROLINE, *bas.*

Du courage!

LE BARON.

Le prince!

MATHILDE.

O ciel!

LE BARON.

Venez

MATHILDE.

Jamais!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, *à sa suite, d'une voix forte.* Messieurs, à la chapelle!

MATHILDE. Ah! ma tête se perd... je ne veux pas... j'ai juré...

TOUS. Venez!...

LE PRINCE, *qui s'est avancé.* Partons!..

MATHILDE, *en désordre, se jetant aux pieds du prince.* Prince!... prince!.. je suis mariée!

TOUS, *sur différens tons.* Mariée!

(Le prince la relève.)

LA BARONNE, *à demi-voix.* Cette écharpe!..

MATHILDE, *se jetant dans ses bras.* C'était la mienne!

Reprise de l'ensemble.

O ciel! quel est donc ce mystère, etc.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre élégante dans l'intérieur du palais. Porte au fond; portes latérales; une fenêtre au deuxième plan à droite et une porte au premier; à gauche, une table; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE *et ensuite* LE BARON.

LA BARONNE, *à la cantonnade à gauche.* Dites à M[lles] les filles d'honneur de se réunir ici, chez moi, je les attends. (*Voyant entrer le baron au fond.*) O ciel! baron, que venez-vous faire ici?

LE BARON. Vous annoncer une nouvelle à laquelle vous ne serez pas insensible, j'ose m'en flatter... le ministre vient de défendre qu'on plaçât des sentinelles à la terrasse de vos appartemens.

LA BARONNE. Ah! c'eût été un scandale!...

LE BARON. On veut étouffer l'affaire...

LA BARONNE. Plaît-il?...

LE BARON. A cause du comte Oscar, le cousin, qui prend cela au sérieux... Jugez donc, il refusait la sœur d'un ambassadeur pour rester fidèle à la petite... qui était plus commode!... (*Il rit.*) Aussi il est furieux, humilié, il n'ose plus se montrer... et il aurait quitté la cour ce soir, ce soir même, si la reine ne l'eût retenu de force pour continuer la négociation dont elle l'a chargé.

LA BARONNE. Ainsi on ne sait pas quel est le séducteur?

LE BARON. On ne sait rien du tout... chacun fait des conjectures... on ne s'aborde plus que le sourire sur les lèvres et d'un air qui semble dire : Etes-vous le démon? est-ce vous qui avez passé, vous savez?... Dans chaque groupe on a son héros que l'on montre au doigt, et qui laisse croire, parce que c'est toujours flatteur d'être accusé de ces scélératesses-là!... moi-même, moi qui vous parle, je ne dis pas non! (*Mouvement de la baronne.*) Les hommes enragent tous de ne pas avoir eu cette idée-là... les femmes abîment la pauvre Mathilde de dépit de ne pas avoir vu le diable à sa place... On suppose, on soupçonne, on babille... ce sont les caquets les plus drôles, les récits les plus bizarres, chacun y met du sien... Enfin, depuis une heure, la cour est devenue l'endroit le plus amusant du royaume... ça nous change un peu.

LA BARONNE. Mais moi, monsieur, moi... que dit-on de moi?

LE BARON. Oh!... on donne les plus grands éloges au succès de votre surveillance!

LA BARONNE. C'est une disgrâce!...

LE BARON. Mais non... je vous le répète, on veut étouffer tout cela.

LA BARONNE. C'est impossible!

LE BARON. Il faut que la petite Mathilde reste à la cour!

LA BARONNE. Elle n'y restera pas... ou j'en sortirai moi-même.

LE BARON. Et voilà l'éclat qu'on veut empêcher; le ministre la protège... sans doute à cause de son cousin qui est favori du prince. Son Excellence compte sur moi pour vous calmer.

LA BARONNE. Que dites-vous?

LE BARON. Il sait que j'ai quelque empire sur votre cœur.

LA BARONNE. Grand Dieu!... vous m'avez compromise...

LE BARON.

AIR : *Ah! si ma femme me voyait.*

Pour ces jeunes filles d'honneur,
Baronne, soyez bienveillante.

LA BARONNE.

Baron, je suis leur gouvernante,

Je dois montrer de la rigueur ; (*bis.*)
Il faut...

LE BARON.

Il faut... moi je réclame
Vous demander au fond du cœur,
Ce que vous auriez fait, madame,
Si vous étiez fille d'honneur ?

LA BARONNE. Y pensez-vous?.. la reine se repose sur moi de toute cette affaire, et il m'importe de prouver que je n'ai pas pour vous le faible que l'on croit.

LE BARON. Je prouverai que le faible y est.

LA BARONNE. Mais non!

LE BARON. Mais si !

SCENE II.

LES MÊMES, CAROLINE, Mlles DE LAUSTEIN, DE BIRNEFF, DE RANZAU, *entrant à gauche, et ensuite* MATHILDE.

LA BARONNE. Approchez, mesdemoiselles, je vous ai fait appeler pour vous rendre témoins d'une réparation que votre honneur réclame ici !

LE BARON. Mais, baronne !

LA BARONNE. Silence !

MATHILDE, *en dehors.* Où est-il?... où est-il ?... c'est lui.

TOUTES. Mathilde !

MATHILDE, *entrant vivement du fond en costume négligé.* C'est lui!.. je l'ai entendu... il m'a parlé.

(Elle se trouve au milieu des jeunes filles sans voir la baronne et le baron, qui sont un pas en arrière.)

CAROLINE. Qu'est-ce donc?

TOUTES. Qu'avez-vous ?

MATHILDE. Oh! vous l'avez vu ici, n'est-ce pas ?..

CAROLINE. Qui donc?...

MATHILDE. Eh bien! lui! lui! si vous saviez... là-bas... sous les arbres, près de la terrasse... vers ces lieux où nous l'avons entendu pour la première fois... et où je vais rêver à lui... Je pleurais, j'étais si malheureuse!... tout-à-coup une voix sortie du feuillage... oh ! je l'ai reconnue... c'était la sienne!... il m'a dit : Mathilde! ne pleure pas! je t'aime, je veille sur toi!... alors j'ai poussé un cri... je me suis élancée vers cette voix... que je n'entendais plus... j'ai suivi les allées du parc.... et j'avais cru apercevoir sur la terrasse...

LE BARON. Je ne pense pas qu'un autre que moi.

MATHILDE. Ah! monsieur... (*Apercevant la baronne.*) Ciel !

LA BARONNE. Mathilde, vous vous trompez... ou vous cherchez à nous tromper!...

MATHILDE. Madame !

LA BARONNE. *Elle fait signe aux demoiselles de s'éloigner.* Mesdemoiselles... vous seule ici !... et ne croyez pas que personne puisse vous sauver!...

MATHILDE. Personne!...

LA BARONNE. Vous avez manqué à tous vos devoirs... votre conduite est un outrage pour vos compagnes... pour la jeune princesse qui vous avait accueillie... et qui par ma voix en ce moment vous ordonne de sortir de ce palais.

MATHILDE, *accablée.* Ah ! mon Dieu!

LE BARON. Ma foi! à moins que le diable ne s'en mêle!

LA BARONNE. Dès à présent vous ne faites plus partie de sa maison, et je vous sépare de ces jeunes filles qui doivent s'affliger de votre présence.

CAROLINE. Mais non, madame.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

(Il est descendu lentement, et se trouve près de la baronne.)

LE COMTE. Ah! madame, vous êtes bien cruelle!

LA BARONNE. Monsieur!

MATHILDE. Ah !...

LE COMTE.

AIR *de l'Écu de six francs.*

L'arrêt m'étonne, en vérité.

LA BARONNE.

Jamais les femmes de mon âge
N'ont assez de sévérité
Pour ces fautes-là.

LE COMTE.

C'est l'usage !
Et cela prouve par malheur...

LA BARONNE, *vivement.*

Cela prouve, je dois le croire,
Qu'elles ont au moins de l'honneur...

LE COMTE.

Ou qu'elles n'ont pas de mémoire.

LA BARONNE. Mais votre présence en ces lieux, monsieur le comte...

LE COMTE. J'obtiendrai de Mathilde un aveu qui la justifiera... il faut que je lui parle... que je lui parle seul...

LA BARONNE. Ici?... c'est impossible.

LE COMTE. Il le faut!...

LA BARONNE. Je connais mes devoirs... et fût-ce un ordre du trône...

LE COMTE. La reine l'a permis!

LA BARONNE. Ah! c'est différent.

(Elle fait signe aux jeunes filles de sortir.)

LE BARON, *bas au comte*. Il faut que la baronne s'apaise. (*Avec fatuité.*) Je m'en charge!... je m'intéresse à la petite.

LE COMTE. Monsieur!...

CAROLINE, *restant derrière Mathilde*. Nous sommes là... chut!...

(Elle suit les autres à gauche.)

LA BARONNE. Monsieur le baron!...

LE BARON. Je pars!... (*A part.*) Mais je la fléchirai... quand je devrais escalader la terrasse par le petit trou du grillage.

(Il sort par le fond.)

LA BARONNE. Restez, mademoiselle; c'est ici, chez moi, près de moi, que vous habiterez jusqu'à votre départ du palais!.. vous n'avez plus l'appartement d'une fille d'honneur de la princesse... le démon de la nuit en sait trop le chemin! (*A demi-voix, au comte.*) et nous savons ce que c'est que le démon de la nuit.

LE COMTE. Ah! vous le savez, madame?

LA BARONNE. Monsieur!...

(Elle fait une grande révérence et sort à droite)

SCENE IV.

MATHILDE, LE COMTE.

MATHILDE, *tremblante, à part*. Je n'ose lever les yeux!...

LE COMTE, *s'approchant d'elle*. Mathilde... ma cousine... pourquoi vous détourner de moi?... ne tremblez pas... je ne veux que vous plaindre et vous venger!...

MATHILDE. Me venger!...

LE COMTE. Venger ma famille outragée en vous... par un traître qui vous a trompée!...

MATHILDE, *vivement*. Oh!... non... (*Se reprenant.*) Je ne crois pas.

LE COMTE. Écoute, Mathilde... nous sommes seuls... tu sais si tu m'es chère, à moi, le compagnon, l'ami de ton enfance!... J'ai partagé tes premiers jeux... j'ai essuyé tes premières larmes... ton père mourant t'a confiée à mon honneur, et je jurai, en te pressant dans mes bras, d'être ton protecteur, ton époux!...

MATHILDE, *avec émotion*. Oh! oui, je me le rappelle...

LE COMTE. Eh bien!... au nom de cette amitié, de ces sermens... au nom de ton père... dis-moi, Mathilde, celui qui a pénétré jusqu'à toi pour surprendre ton amour...

AIR *d'Yelva*.

Réponds, quel est-il?

MATHILDE.

Je l'ignore :
Pour le connaître, il faut le voir.

LE COMTE, *avec violence*.

A genoux, je t'en prie encore!
Son nom? son nom? ah! tu dois le savoir...

MATHILDE.

C'est moi seule au monde qu'il aime :
De lui c'est tout ce que je sais...
Il m'aime, et pour l'aimer de même
J'ai cru que j'en savais assez!

LE COMTE. Qu'il vienne donc alors!... qu'il vienne demander ta main... ici, devant moi... devant toute la cour!... s'il est noble, s'il est digne de toi, qu'il vienne réparer l'outrage qu'il nous a fait, ou affronter ma colère!

MATHILDE. Prends garde!... cette colère, il peut la braver, elle te perdrait... crains plutôt la sienne! Ce n'est pas un homme, vois-tu, ce n'est pas un simple mortel, mais un démon, un génie!...

LE COMTE. Oh! Mathilde!... quelle folie! tu croirais...

MATHILDE, *vivement*. Je crois tout ce qu'il m'a dit... tout-à-l'heure encore, je l'ai entendu!...

LE COMTE. Toi?...

MATHILDE. Tu souris!... mais rappelle-toi ces récits merveilleux de ma mère, qui nous faisaient trembler de peur près du foyer de la famille... quand nous étions enfans tous les deux... et si tu savais avec quelle franchise, avec quel abandon il se confiait à moi... oh! il m'a dit vrai!...

LE COMTE. Eh bien! non... il a abusé de ta crédulité! il t'a trompée, toi, pauvre fille simple et naïve, qui n'as pas su te défendre de sa perfidie!... c'est un homme de cour, un misérable qui t'a perdue, et qui ne reviendra pas!...

MATHILDE. Tu crois?... ah! ce serait bien mal à lui... car, je le sens, je l'aime... je l'aimerai toujours!... (*S'appuyant sur le bras du comte, en pleurant.*) Oh! pardon, Oscar!...

LE COMTE. Et demain, tu seras bannie de ce palais... tu iras loin d'ici cacher ta honte qui rejaillira sur ta famille!... Et moi-même, moi, à qui ton amour pour un autre permettait des espérances que mon cœur avait repoussées d'abord; moi qui suis, qui ne veux plus être que ton frère, à qui puis-je offrir mon nom, dont j'étais fier ce matin encore, et qu'un lâche a rendu la fable de la cour?

MATHILDE. Oscar!.. oh! tu te trompes, je le crois!... j'ai besoin de le croire... il

ne peut pas m'abandonner ainsi!... Mais, moi, vois-tu, j'irai me jeter aux pieds de celle que tu aimes... je lui dirai...

LE COMTE. Oh! tais-toi!... tais-toi!... plus de bonheur pour moi... ma vie t'appartient... je la perdrai à te venger!

MATHILDE. Que dis-tu?...

LE COMTE. Quel que soit l'infâme que tu veux dérober à ma colère... (*mouvement de Mathilde*) je saurai bien le découvrir!... Mais, avant de risquer mes jours pour toi, je dois veiller encore sur les tiens. Demain, Mathilde, au lever du jour... si je suis libre enfin... je viendrai te prendre en secret... Prépare-toi à partir, à me suivre dans le vieux château de ton père.

MATHILDE. Que dis-tu?

LE COMTE.

AIR : *C'en est trop!*

En ces lieux désormais
La honte est ton partage!
Viens, quittons ce palais
Pour n'y rentrer jamais!

LE COMTE.

Laisse-moi mon courage!
Je veux, dans ma fureur,
Ou venger ton outrage,
Ou mourir de douleur!

MATHILDE.

ENSEMBLE.

Je le sens, désormais
La honte est mon partage!
Je veux fuir ce palais
Pour n'y rentrer jamais!

LE COMTE.

En ces lieux désormais, etc.

(*Il sort vivement par le fond.*)

MATHILDE. Ah! Oscar... si bon, si fier de son honneur! il en mourra!...

SCENE V.

MATHILDE, CAROLINE, Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RANZAU.

les entr'ouvrent la porte à gauche et entrent toutes.)

CAROLINE. Mathilde!...

MATHILDE, *tressaillant.* Ah! j'ai cru que c'était lui!

Mlle DE LANSTEIN, *allant à la porte de droite.* Mme de Grommer est rentrée chez elle...

Mlle DE BIRNEFF. Votre cousin s'est retiré?...

MATHILDE. Oui... bien malheureux...

OLINE. Pauvre jeune homme!... c'est qu'en effet, ce doit être terrible d'apprendre qu'un autre... Mais il ne faut pas pleurer pour cela... On dit qu'il aime la sœur de l'envoyé du Hanôvre...

Mlle DE BIRNEFF. Pourquoi vous a-t-on reléguée ici?...

Mlle DE RANZAU. Dans cet appartement?

CAROLINE. Près de notre gouvernante?

MATHILDE. C'est que je suis exclue du service de la princesse... c'est que je vais vous quitter.

CAROLINE. Vous?... ah! ma pauvre Mathilde!... Mais il viendra vous protéger, lui... vous savez?...

MATHILDE. Je ne le voudrais pas... et pourtant, j'espère...

CAROLINE. Certainement, il viendra... il doit être fidèle... autrement, ce ne serait pas un génie, ce serait un homme comme un autre.

MATHILDE. Eh! voilà ce qu'ils disent... que c'est quelqu'un de la cour.

CAROLINE. Ah!.. et quand cela serait... est-ce une raison pour qu'on vous tourmente ainsi?.. un amant qui vous a trompée... ce n'est pas votre faute!

TOUTES. Sans doute!

MATHILDE. N'est-ce pas?...

CAROLINE. Cela se voit tous les jours... toutes les dames de la cour n'ont pas été exilées pour ça...

TOUTES, *riant.* Oui, oui!...

CAROLINE, *à mi-voix.* Et tenez... voilà Mme de Grommer... notre gouvernante... j'ai entendu dire des choses...

Mlle DE BIRNEFF, *à la porte à droite.* Chut!...

MATHILDE, *de même.* Certainement.... et moi-même, un soir... j'ai vu, sur le mur, une ombre qui sortait de chez elle.

CAROLINE. Et tout à l'heure encore, près de la terrasse... quelqu'un... je ne sais pas qui... mais bien sûr ce n'était pas un génie... on voulait la suivre... elle répondait : Je vous le défends...

TOUTES, *riant.* Ah!... ah!... ah!...

MATHILDE, *écoutant.* Silence!... écoutez... j'ai cru entendre...

CAROLINE, *écoutant ainsi que les autres.* Est-ce que c'est son heure?...

(Mlle de Lanstein ouvre la fenêtre du fond.

Mlle DE BIRNEFF. Entre-t-il pas la fenêtre?...

Mlle DE RANZAU. Ou par la porte?...

MATHILDE. Je n'entends plus rien... Oscar a raison... il ne reviendra plus.

CAROLINE. Qui sait?... peut-être... mais s'il revient... il faut le connaître...

Mlle DE LANSTEIN. Il faut le voir.

MATHILDE. Oh!... je n'oserais pas...

CAROLINE. Si fait... en cachant votre bougie avec soin...

Mlle DE BIRNEFF. Lorsqu'il entrera...

CAROLINE, *montrant la sonnette qui est sur une table*. Et s'il vous trompait... tenez, vous agiteriez cette sonnette... et aussitôt, nous serions toutes ici...

Mlle DE LANSTEIN. Pour vous défendre...

Mlle DE BIRNEFF. Et pour le voir...

TOUTES ENSEMBLE.

AIR *de la valse de Léocadie*.

Bonsoir!
Ce soir,
Il viendra, j'espère.
Bonsoir!
Ce soir,
Il faudra } le voir.
Oui, je veux }

MATHILDE.

Adieu, du mystère!...

TOUTES.

Mais consolez-vous!

CAROLINE, *montrant la sonnette*.

Et surtout, ma chère,
Avertissez-nous!

ENSEMBLE.

Bonsoir!
Ce soir,
Il viendra, j'espère.
Bonsoir!
Ce soir,
Il faudra } le voir!
Oui, je veux }

(*Elles sortent par la porte à gauche. Mlle de Ranzau emporte le candelabre qui est sur la table et ne laisse qu'une bougie allumée.*)

SCENE VI.

MATHILDE, *seule*.

Adieu!... elles sont sorties... me voilà seule, et j'ai peur!... voilà la première fois qu'en songeant à lui je tremble... c'est peut-être de crainte qu'il ne vienne pas!... (*Elle s'assied près de la table.*) Oh! non... je n'y compte plus!... il est bien tard!... allons!... Mais j'y pense... saurait-il où me trouver?... s'il se trompait sur sa route... près de l'appartement que j'occupais, est celui de Mlle de Lanstein... ô ciel!... (*Se rassurant.*) Oh! non, non!... un amant ne peut pas se tromper... à plus forte raison, lui!...

AIR *nouveau de Doche*.

Toi qui voyages la nuit,
Beau démon que j'aime,
Toi qui voyages la nuit,
Viens à moi sans bruit,
Sans bruit;
Viens à l'instant même
Sans bruit!
Démon de la nuit!...
Oh! si tu n'es qu'un perfide,
Ne viens pas... tu me fais peur!
Mais si l'amour seul te guide,
Sylphe léger, sur mon cœur...
Viens à moi, je n'ai plus peur.
Toi qui voyages, etc.

(*On entend du bruit à la porte.*) J'entends... (*Elle prête l'oreille.*) Oh!... ce doit être lui!... si j'osais... oui, oui... il le faut...

(Elle prend son flambeau sur la table et cache soigneusement la lumière avec sa main.)

SCENE VII.

MATHILDE, LE BARON, *ensuite* LE PRINCE.

LE BARON, *bas en entrant par le fond*. Il faut absolument que j'obtienne de Mme de Grommer... C'est par ici, je crois.

MATHILDE, *à part, tournant de son côté*. Oh!... c'est lui!...

LE BARON, *tournant à droite*. Cette chère Monique...

(Mathilde retire sa main, la lumière brille, elle aperçoit la tête du baron à moitié détournée, et laisse échapper son flambeau.)

MATHILDE, *poussant un cri*. Ah!...

LE BARON, *reculant effrayé*. Ah!...

(Le prince, qui, sur les derniers mots, a paru à la fenêtre, saute dans l'appartement; Mathilde est tombée dans un fauteuil près de la table à gauche et se cache la tête dans ses mains.—Obscurité.)

LE PRINCE, *saisissant le bras du baron*. Qu'est-ce?... qui êtes-vous?

LE BARON, *à part*. Ciel!... le prince!...

LE PRINCE, *bas*. Baron!... sortez!... mais attendez-moi là!...

LE BARON, *à part*. Qui diable est ici?...

AIR *du Pré aux Clercs*.

ENSEMBLE.

Ah! quelle imprudence!
Je tremble d'effroi!
Quelle confidence
Ici je reçoi!...

MATHILDE.

Ah! quelle imprudence!...
Je tremble d'effroi!...
De ma confiance
Quel prix je reçoi!...

LE PRINCE.

Ah! quelle imprudence!
Je tremble d'effroi!
Sortez en silence,
Mais attendez-moi.

(*Le baron se retire tout honteux.*)

SCÈNE VIII.

MATHILDE, LE PRINCE.

LE PRINCE, *cherchant.* Mathilde!...

MATHILDE, *se levant vivement.* Ah!... ne m'approchez pas...

LE PRINCE. Et pourquoi?... d'où vient ce courroux?...

MATHILDE. N'approchez pas... ou j'appelle à moi...

LE PRINCE. Grands dieux!...

MATHILDE, *mettant la main sur la sonnette.* Je sonne...

LE PRINCE, *d'une voix très-tendre.* Oh!.. Mathilde!... veux-tu me perdre?... as-tu oublié mes sermens, mon amour, le tien? je te l'ai dit.

AIR *nouveau de Doche.*

Oui, le tien sera, je l'espère,
Un charme qui doit me sauver,
Qui doit me rendre à la lumière,
Au monde où je viens te trouver!
Mon cœur bat par toi qu'il implore,
Et ma vie est dans ton regard!

MATHILDE, *se levant.*

Mon Dieu! mon Dieu! pour un vieillard,
Comme sa voix est jeune encore!

LE PRINCE, *lui prenant la main qu'elle retire vivement.* Pourquoi donc me fuir, me craindre? ne suis-je plus ton ami?

MATHILDE. Mon ami!... et vous m'avez trompée... vous m'avez dit que vous étiez de mon âge... à peu près... que le ciel devait unir nos cœurs rapprochés l'un vers l'autre par un premier amour!... je vous ai cru... je vous ai obéi... je n'ai pas cherché à vous voir, à vous connaître... j'avais confiance!... mais tout à l'heure enfin, je vous ai vu, je sais qui vous êtes...

LE PRINCE. Moi!... (*à part*) que veut-elle dire?

MATHILDE. Un vieillard... tout courbé... et bien laid, j'en suis sûre...

LE PRINCE, *à part en riant.* Oh!... j'y suis... ce pauvre baron!..

MATHILDE. Certainement, quand on ment ainsi, on doit être affreux...

LE PRINCE, *s'approchant.* Oh! rassure-toi... je ne t'ai pas menti... je ne t'ai pas trompée... et je te jure.

(Il lui prend la main.)

MATHILDE, *la retirant.* Oh!... ne me touchez pas!...

LE PRINCE. Mathilde!...

MATHILDE, *qui s'est approchée de la table, saisissant la sonnette.* Je sonne!...

LE PRINCE, *lui prenant la main et la faisant passer à droite.*

Même air.

Mathilde, ne sois pas si prompte!
Mon malheur n'est-il pas le tien?
Cède... Il n'est rien que ne surmonte
Un amour vrai comme le mien.
De mon destin, que je déplore,
La rigueur doit finir plus tard.

MATHILDE.

Mon Dieu! mon Dieu! pour un vieillard
Comme sa main est douce encore!

LE PRINCE. Écoute-moi... je t'avais prévenue... tu m'as désobéi... tu as manqué à tes promesses, tu as voulu me voir... et je t'ai punie... en apparaissant devant toi, comme tu m'as vu... et de cette forme qui t'a effrayée... de cette vapeur qui m'environnait... je me suis échappé comme un sylphe, comme un démon léger pour rendre le calme et l'amour à ce cœur qui est à moi.

MATHILDE. C'était pour me punir...

LE PRINCE. Je suis jeune, te dis-je... jeune comme toi... (*Il l'embrasse.*) Je te le jure...

MATHILDE, *passant à gauche.* Ah!... je sonne...

LE PRINCE, *effrayé.* O ciel!...

MATHILDE. Eh bien! non... non... je ne sonne pas!...

LE PRINCE. Tu me perdrais encore... et le vieillard reparaîtrait...

MATHILDE. Oh! non... j'en ai toujours le cœur serré!... Juge donc, quand on s'est fait un portrait si beau de celui qu'on aime... et puis, étais-je si coupable... de vouloir te connaître... Tu ne sais pas, on m'avait fait peur de toi..., (*se reprenant*) de vous...

LE PRINCE. Oui, on t'a dit que j'étais un homme qui ne voulait que te séduire... te tromper.

MALTHIDE, *souriant.* C'est vrai!... tu as donc entendu?..

LE PRINCE. Et toi, Mathilde?

MATHILDE. Oh! je ne le crois pas... je ne veux pas le croire... cela me ferait trop de mal... j'en mourrais...

LE PRINCE. Non, non... mon amour n'est pas un mensonge... jamais on n'en éprouva de plus sincère... depuis le jour où, caché dans le feuillage, je t'entendis ouvrir à tes compagnes ton ame si naïve et si pure... Au milieu de toutes ces voix, je ne distinguai... je n'entendis qu'une voix... c'était la tienne... elle pénétrait jusqu'à mon cœur... elle l'inondait de bonheur et d'amour...

MATHILDE, *passant légèrement sa main sur sa figure.* Oh! oui... il est jeune!...

LE PRINCE, *continuant.* De ce moment je sentis que je t'aimais... que ma vie était attachée à la tienne... j'oubliai pour toi mes devoirs, mon rang. (*A part.*) Ah!...

MATHILDE. Oh!... parle... parle en-

core... parle toujours!... Je suis si heureuse... et j'en ai besoin... car, vois-tu, j'ai bien pleuré!... on a voulu me marier...

LE PRINCE. Oui, au comte Oscar... ton cousin...

MATHILDE. Ah!... tu sais?... (*A part.*) Mais il sait donc tout.

LE PRINCE. Sans doute!... j'étais là...

MATHILDE. Pas possible!... mais c'est vrai!... tu m'as parlé.

LE PRINCE. Et Oscar... tu ne l'aimes donc pas?...

MATHILDE. Si fait!... mais, comme un frère, voilà tout... Pauvre Oscar!... il me croit trahie. Il se trompe... mais il a tant d'amitié pour moi... Aussi, toi qui es puissant, toi qui peux ce que tu veux... promets-moi d'assurer son bonheur...

LE PRINCE. Je te le promets... et déjà il jouit de la faveur du prince... du prince... que tu aimes peut-être...

MATHILDE. Non!...

LE PRINCE. Oh!... pardonne... mais enfin, si j'avais un rival dans ton cœur!... Le soir que je t'entendis, tu disais que le prince...

MATHILDE. Oh!... tais-toi... tais-toi!.. j'étais bien folle... n'est-ce pas?... je ne te connaissais pas... et le prince est si bien... dans mes rêves de bonheur... quand je songe à toi... malgré moi je te donne tout ce que j'aime en lui...

AIR *de Téniers.*

Son air affectueux et tendre,
Sa grâce, son regard charmant...
Mais que dis-je?

LE PRINCE.

Je puis t'entendre!
Sans me fâcher...

MATHILDE.

Eh! quoi! vraiment?

LE PRINCE.

Eh! oui, je l'aime... mieux qu'un frère!
C'est le seul homme qu'entre nous,
Vous aurez aimé sur la terre
Sans que j'en puisse être jaloux.

MATHILDE. Vrai!... mais tu es mieux que lui... Oh! bien mieux... tu me trouves jolie, tu me parles, tu m'aimes... et lui, il prend avec moi un air de dédain, une voix méchante... Il me hait.

LE PRINCE, *lui pressant la main de ses lèvres.* Oh! non... je ne crois pas... et puis, il faut le plaindre... Il n'est pas libre d'aimer celle qui lui plaît... d'épouser celle qu'il aime... Il faut qu'il prenne une femme qu'un traité lui impose... un traité qu'il ne peut rompre!...

MATHILDE. Mais, est-ce ma faute à moi... et quand je me suis jetée à ses pieds pour lui dire que j'étais mariée... car je suis mariée, n'est-ce pas?... Fallait-il donc qu'il m'abandonnât au courroux de Mme de Grommer... Oh!... j'étais bien malheureuse... et j'oublie près de toi que je le suis encore!... Mais il faut que tu me protéges, que tu m'enlèves à leur colère.

LE PRINCE, *déconcerté.* Heiu?... comment?.. qu'attends-tu de moi?...

MATHILDE. Que tu me sauves avant le retour d'Oscar!... Partons!... je suis prête à te suivre!...

LE PRINCE, *à part.* Oh! mon Dieu!... quelle idée!... voilà bien un autre embarras!...

MATHILDE. Emporte-moi aux lieux que tu habites.. au milieu des rochers... dans les nuages... n'importe!... pourvu que je ne sois pas ici... dans cette cour, où tous les regards me font rougir.

LE PRINCE. Non!... du courage!... reste...

MATHILDE. Tu es mon protecteur... mon époux!... je te suivrai...

LE PRINCE. Mais....

MATHILDE, *frappant du pied avec impatience.* Mais je le veux!... Ah!... c'est que moi, vois-tu, j'ai une tête...

LE PRINCE. Plus tard!... plus tard!... mais il est des circonstances où le mystère...

MATHILDE. Que crains-tu? nous partons ensemble...

LE PRINCE. Non, non... je ne puis, je ne suis pas libre.. Attendons! tu t'éloigneras... mais je veillerai à ton bonheur, à ta fortune... il faut cacher nos amours... ou ce serait tout perdre...

MATHILDE. Je le crois maintenant.... vous n'êtes pas ce que vous m'avez dit...

LE PRINCE. Eh bien!... s'il était vrai... si entraîné vers toi par un amour que je n'ai pu vaincre...

MATHILDE, *le repoussant et cherchant la table.* Ah!.. laissez-moi...

LE PRINCE. Mathilde!... confie-toi à moi!... Je t'aime!

MATHILDE. Je ne vous crois plus...

LE PRINCE, *voulant la prendre dans ses bras.* Crois-en mes sermens... mes transports!...

MATHILDE, *se jetant sur la sonnette et sonnant.* Laissez-moi!

LE PRINCE. Qu'entends-je?...

MATHILDE. Je vous connaîtrai enfin!...

LE PRINCE, *dans le fond.* Holà!...

SCENE IX.

Les Mêmes, LE BARON.

LE BARON, *entrant vivement.* Qu'est-ce?.. j'accours?... j'attendais...

LE PRINCE, *lui prenant la main vivement et bas.* Silence!... sur votre tête!...

(Il sort vivement par le fond.)

LE BARON, *stupéfait.* Ah!...

(Aussitôt le théâtre s'éclaire par les flambeaux des jeunes filles qui accourent, et Mathilde se jette entre la porte et le baron qui allait sortir.)

SCENE X.

LE BARON, MATHILDE, CAROLINE Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE RANZAU, *ensuite* LA BARONNE.

CHOEUR.

LES JEUNES FILLES.

Air *nouveau de Doche.*

Quel bruit se fait entendre!
Le démon est venu,
Et nous allons surprendre
Cet amant inconnu.

MATHILDE, *devant la porte du fond.* C'est lui!... il ne sortira pas.

LE BARON. Eh bien! je suis pris, moi!... moi!...

(Il cherche à s'échapper.)

CAROLINE. Où est-il donc?...

LA BARONNE, *entrant à gauche.* Que se passe-t-il, mesdemoiselles?... ce bruit!...

LE BARON, *à part.* Bien... la baronne... à présent...

MATHILDE. Grâce, madame... Je ne le connaissais pas... je l'ai cru sincère...

LA BARONNE. Mais qui donc?... (*Le baron lui fait signe.*) Que vois-je?...

CAROLINE, *reculant.* Le baron de Gillestiern!

TOUTES, *effrayées.* Le baron!...

MATHILDE, *s'élançant.* Vous dites?... lui... le baron de... (*Reculant.*) Ah!... ah!... je me meurs...

(Elle tombe dans les bras des jeunes filles.)

LA BARONNE, *se cachant la figure.* Le baron!...

LE BARON, *à part.* Là!... j'ai produit mon effet!... un effet d'horreur...

CAROLINE. Évanouie!...

LA BARONNE. Mesdemoiselles... secourez-la!...

(Mlle de Lanstein sort un instant et revient avec un flacon.)

LE BARON, *pendant que la baronne accompagne les jeunes filles.* Et le prince m'a dit... « Silence, sur votre tête!.. » Ma foi!..

(Il va pour sortir.)

LA BARONNE, *revenant.* Baron!.. Ah!.. ne croyez pas échapper à mon juste courroux...

LE BARON. Pas de mots... pas d'explication...

LA BARONNE. Et pourquoi?

LE BARON. Parce que je me trouve dans la position la plus perplexe... Il n'y a qu'un moyen d'en sortir... c'est de m'en aller... et je m'en vais...

LA BARONNE. Non!.. vous resterez. Vous glisser dans l'ombre... comme un être mystérieux... un sylphe...

LE BARON. Hein?

LA BARONNE. A votre âge!.. Ah!.. fi!..

LE BARON. Fi! à la bonne heure!.. mais un sylphe, moi, il faudrait furieusement y mettre de bonne volonté.

LA BARONNE. Vous êtes capable de tout.

LE BARON, *se taisant avec peine.* Eh! non!.. que diable!.. Je ne sais pas que les localités sont changées... J'arrive... et je me trouve là... face à face... avec... et puis!.. Ah! vous allez me faire parler!..

LA BARONNE. O ciel!.. Je crois comprendre... Il y avait une autre personne?

LE BARON. Silence!.. je n'ai pas dit.

LA BARONNE. Je vous forcerai à vous expliquer... Je vais faire mon rapport à la reine... Je vais lui déclarer...

(Le comte paraît au fond; Caroline et Mlle de Lanstein vont au-devant de lui, et lui expliquent ce qui vient de se passer; il s'approche de Mathilde.)

LE BARON. Je vais lui déclarer, moi, que j'étais ici chez vous...

LA BARONNE. Grand Dieu!..

LE BARON. Oui, chez vous... où je m'introduisais... amant discret... et toujours fidèle...

LA BARONNE. Ce n'est pas vrai...

LE BARON. S'il y a du scandale... si l'on sait...

SCENE XI.

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE. Grand Dieu!.. que dites-vous?.. Il se pourrait!..

LE BARON. Le comte!

MATHILDE. Oh! mon cousin! Oscar!

LA BARONNE. Taisez-vous!

LE BARON. Il a l'air furieux.

LE COMTE. Ah! c'est horrible, c'est affreux, et je vais...

MATHILDE. Oh ! je vous en supplie !

LE COMTE. Rassurez-vous, Mathilde.... (*Au baron qui va pour sortir.*) Monsieur.... de grâce... (*A la baronne, avec émotion.*) Madame... On vient de m'apprendre... à l'instant... je sais tout !

LE BARON, *à part.* Il sait tout... c'est-à-dire qu'il ne sait rien.

LE COMTE, *le regardant.* Je suis calme... L'honneur de cette jeune fille que je vous confie m'en fait un devoir.

MATHILDE. Oh ! ne parlez pas ainsi, mon cousin... Vous me faites peur...

LE BARON. Et à moi, aussi.

LE COMTE, *à part.* La vérité... Je ne puis croire...

MATHILDE, *d'une voix étouffée.* Ne craignez rien pour moi.... Je suis résignée.... Oui, Oscar... il m'a trompée... Sa voix qu'il changeait... jusqu'à cet amour qu'il savait feindre... Tout conspirait contre moi... J'en mourrai... je le sens !.. mais je dois tout expier... et quoiqu'il soit bien vieux... bien laid... et que je le déteste..

LE BARON. C'est un ange !

MATHILDE. Je l'épouserai, mon cousin, puisqu'il a promis...

LA BARONNE. Vous voyez bien !..

LE BARON. Qui ! moi !.. Permettez, je n'ai pas...

LE COMTE. Monsieur...

LE BARON, *vivement.* Rien, rien... (*A part.*) Cette petite qui ne voit pas la différence !

LE COMTE. Tout le monde ici fera son devoir, je l'espère... Maintenant... de grâce, laissez-nous... Puisqu'il en est ainsi, il faut que je parle à monsieur le baron, pour quelques arrangemens nécessaires... afin que la cour apprenne la réparation...

LE BARON. Oh ! c'est inutile, je vous assure... car ce mariage...

LE COMTE, *l'interrompant, et lui serrant la main.* Bien !.. bien !.. madame...

CAROLINE. Pauvre Mathilde ! Et moi qui aurais voulu être à sa place.

MATHILDE.

AIR : *Elle est folle.*

Je tremble, je frissonne !
Son regard me fait peur !
Tout ce qui m'environne
Me glace de terreur !

LA BARONNE.

Je tremble, je frissonne !
Ce secret me fait peur !

(*Bas au baron.*)

Taisez-vous je l'ordonne,
Respectez mon honneur !

MATHILDE, *à part.*

Quel est donc, je l'ignore,
Celui qui me trompa ?...
Mon cœur me dit encore,
Ce n'est pas celui-là !

LA BARONNE, *bas au baron.* Pas un mot de ceci !

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Je tremble, etc.

LA BARONNE.

Je tremble, etc.

LE COMTE, *les accompagnant.*

Je vois tout... je pardonne,
Va calmer ta frayeur !
Loin que je t'abandonne,
Compte sur moi, ma sœur.

LE BARON.

Cette pauvre baronne,
Je ris de sa terreur !
Cachons bien, on l'ordonne,
Le nom du séducteur.

Quand les dames sont sorties à droite, le comte ferme la porte.)

LE BARON, *à part, en souriant.* Ils sont plaisans avec leur mariage...

SCENE XII.

LE BARON ET LE COMTE.

LE COMTE, *revenant vivement à lui, et à mi-voix.* Baron de Gillestiern, vous êtes un lâche et un infâme...

LE BARON. Hein ?.. Plaît-il ?.. Qu'est-ce que vous dites ?

LE COMTE, *lui saisissant le bras.* Oui, un lâche... qui vous êtes entouré d'ombre et de mystère pour séduire une enfant crédule et sans défense...

LE BARON, *retirant sa main.* Monsieur, je n'ai séduit personne.... Laissez-moi donc !... Que diable ! on ne serre pas les gens comme ça !

LE COMTE. C'est à moi de venger son honneur qui est le mien, car c'est mon honneur, monsieur.

LE BARON. Eh ! qu'est-ce que ça me fait ? Est-ce que ça me regarde. (*A part.*) Ah ça ! mais... c'est un guet-apens... que ma position.

LE COMTE. Vous le sentez bien, monsieur, les larmes de Mathilde... votre hésitation même en font foi... C'est une trahison qui ne peut finir que par un mariage.

LE BARON. Non, certainement... mais cela peut s'arranger d'une autre manière... à la cour, on a des exemples...

LE COMTE. S'arranger !... oui, monsieur... un combat... un combat à mort !..

LE BARON. Allons donc !...

LE COMTE.

AIR *des Scythes.*

Celui par qui Mathilde fut trompée,
Me doit ses jours... suivez-moi de ce pas !

LE BARON.
Allons donc! lui, risquer un coup d'épée!
LE COMTE.
Je le tuerai! (*bis.*)
LE BARON.
Vous ne le tuerez pas! (*bis.*)
LE COMTE.
Vous me tuerez donc?
LE BARON.
Ce serait dommage!
Mais, en ce cas, j'en suis au désespoir!
Quoique à la cour ce ne soit pas l'usage,
J'aimerais mieux donner que recevoir.
(*Il fait le geste de l'épée.*)

LE COMTE. Mais, après tout, que m'importe.... venez... suivez-moi!

LE BARON. Moi... me faire tuer... moi!

LE COMTE. Vous vous battrez, vous dis-je!...

LE BARON, *à part.* On a beau être dévoué à ses souverains... (*Haut.*) Je ne me battrai pas, vous dis-je!

LE COMTE, *le prenant par le bras.* Vous viendrez!...

LE BARON, *se débattant.* Ne me touchez pas!... (*Le prince paraît.*) Le prince!...

LE COMTE. Ciel!...

SCENE XIII.

LE COMTE, LE PRINCE, LE BARON.

LE PRINCE. Qu'est-ce?... qu'y a-t-il, messieurs?

LE COMTE. Prince, c'est moi qui demande raison à M. le baron de Gillestiern d'une insulte faite à ma famille!

LE PRINCE. Ah! je comprends...

LE BARON, *avec assurance.* Et moi, prince... je suis prêt à suivre M. le comte, à donner cette nouvelle preuve d'un zèle, d'un dévoûment... (*se reprenant*) c'est-à-dire d'un courage...

LE COMTE, *étonné.* Vous, monsieur?

LE BARON. Sortons!...

LE PRINCE, *les arrêtant.* Messieurs! messieurs!...

LE COMTE. Prince!... Mais, je vous l'ai dit, l'injure qu'il nous a faite veut du sang!...

LE BARON, *se rapprochant du prince.* Je suis prêt...

LE PRINCE. Oscar!... M. le baron ne refusera pas sans doute une réparation que des obstacles peuvent rendre tardive... mais quelque jour, si un mariage...

LE BARON. Un... (*A part.*) Comment!.. est-ce qu'il voudrait me... ah! bien, oui... mais...

LE COMTE. Ce mariage... je le repousse!.. la cour doit apprendre à la fois et l'outrage et la vengeance... il aura ma vie ou j'aurai la sienne...

LE BARON, *regardant le prince.* Un combat!... c'est un combat!...

LE PRINCE. Je le défends!...

LE BARON. Le prince sait qu'il n'a pas de sujet plus soumis que moi...

LE COMTE. Prince! prince!... vous ne pouvez exiger de moi une obéissance impossible...

LE PRINCE. Je l'exige pourtant...

LE COMTE. Ce serait à moi une lâcheté!.. il y va de mon honneur!... Baron, suivez-moi donc!... ce combat...

LE PRINCE. N'aura pas lieu!

LE COMTE. *Il passe derrière le prince et se trouve près du baron.* Malgré vous!...

LE PRINCE, *avec éclat.* Malheureux!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LA BARONNE, Mlle DE BIRNEFF, Mlle DE LANSTEIN, Mlle DE RANZAU, MATHILDE, CAROLINE.

LA BARONNE. Grand Dieu!...

MATHILDE. Ah!... le prince!...

LE COMTE, *avec explosion.* Frédéric!... vous armer contre moi de votre pouvoir, pour me déshonorer aux yeux de tous... c'est mal!... c'est manquer à tous les devoirs de la justice et de l'amitié...

LE PRINCE, *avec colère.* Oscar!...

MATHILDE. Mon cousin!...

LE BARON, *à part.* Il se perd... il est à bas... tant mieux!

LE COMTE. C'est briser tous les liens qui m'attachaient à vous... et en quel moment?... lorsque j'apprends, ce matin même, le succès de ma négociation... lorsque je viens, par un dernier service, de vous faire rendre la liberté... le bonheur que vous réclamiez!

LE PRINCE. Que dites-vous?...

LE COMTE. La sœur de l'envoyé de Hanôvre me l'apprend... je l'emporte enfin... votre mariage est rompu.

LE PRINCE. Rompu!

LE COMTE, *donnant la lettre.*
AIR *nouveau de Doche.*
Tenez, et rendez-nous justice!
LE PRINCE, *la prenant vivement.*
Donnez, Oscar.
LE BARON.
Il remonte, je crois.
(*Parlé.*) Tant pis!
LE COMTE.
Prince, c'est un dernier service,

Et vous voyez le prix que j'en reçois !
Votre faveur, je la rends, je le dois...
Et cette épée aussi qu'avec ma vie
Je vous consacrais sans rougir...
Dans mes mains vous l'avez flétrie,
Et je ne puis plus m'en servir !
Reprenez-la, car vous l'avez flétrie,
Et je ne puis plus m'en servir !

(*Il va pour sortir.*)

LE PRINCE. Comte ! comte !

MATHILDE. Grâce, prince !... (*se mettant à genoux*) que votre colère ne tombe que sur moi, qui suis seule coupable... c'est pour moi qu'il se perd !...

LE PRINCE *donne la main à Mathilde, qu'il relève avec dignité.* Et c'est pour cela que je lui pardonne !.. je ne veux pas voir un sujet ingrat et rebelle où je vois le zèle et le dévouement d'un ami. Duc de Pirner...

(Mathilde paraît stupéfaite en écoutant parler le prince.)

LE COMTE. Moi !...

LE PRINCE. Par ce traité que vous avez conclu... vous m'avez sauvé !... Je vous jure une faveur, une amitié qui ne finiront qu'avec ma vie... Je répondrai moi-même à la sœur de l'envoyé de Hanôvre... elle doit faire un heureux de plus... elle le fera...

MATHILDE, *avec extase.* Oh ! cette voix !..

LE COMTE. Prince ! l'honneur de ma famille...

LE PRINCE. C'est à celui qui vous l'a ravi de vous le rendre. (*S'approchant de Mathilde, et avec douceur.* Mathilde, si ce démon... ce lutin... n'était qu'un simple mortel... jeune comme vous... comme vous tendre et fidèle... à qui votre confidence surprise un soir, dans le feuillage, eût donné l'audace de vous tromper...

MATHILDE. Parlez !... ah ! parlez toujours...

LE PRINCE. S'il venait, libre enfin, et plus épris que jamais de votre beauté... de votre grâce naïve, vous demander son pardon qu'il paierait d'une couronne...

AIR *de Téniers.*

MATHILDE.

Qu'entends-je ? ce n'est point un rêve !
Le prince !... Ah ! quel trouble inconnu !

LE PRINCE.

Réponds... jusqu'à lui s'il t'élève...
Mathilde, pardonneras-tu ?

MATHILDE.

Quoi ! le démon !

LE PRINCE.

C'est mieux qu'un frère !
C'est le seul être qu'entre nous
Tu pourras aimer sur la terre,
Sans que j'en puisse être jaloux !

MATHILDE, *se laissant aller dans ses bras.* Oh ! mon Dieu !... c'est lui !

TOUS. Mathilde !...

LE COMTE. Il se pourrait...

LE BARON, *bas au comte.* J'étais bien sur que vous ne le tueriez pas...

LE COMTE. Mais alors, comment se fait-il que M. de Gillestiern se soit trouvé...

LA BARONNE, *à part.* Ciel !...

LE PRINCE, *vivement.* Il m'accompagnait... (*A part.*) Pauvre baronne !...

LE COMTE, *à mi-voix.* Monsieur... ah ! quel emploi !...

LE BARON, *à part.* Hein ?... qu'est-ce qu'il veut dire encore ?

MATHILDE, *dans les bras du prince.* Un démon !... oh ! je n'y crois plus...

CAROLINE. Je disais bien que je voudrais être à sa place...

CHOEUR.

Cessant d'être invisible
Ce démon si terrible
Vient en ce jour (*bis*)
Couronner notre amour !

MATHILDE, *au public.*

AIR : *Comme sa main est jeune encore !*

A cette cour, où je débute,
J'ai besoin d'un puissant appui !
Tremblante... à la disgrâce en butte,
Sur vous seuls je compte aujourd'hui.
Ce sceptre, que l'amour me donne,
Ces droits, qui feraient des jaloux,
Je les dépose... et c'est de vous
Que je veux tenir ma couronne !

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

UN PROCÈS CRIMINEL,

OU LES

FEMMES IMPRESSIONNABLES*,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Par M. Rosier,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, PAR LES COMEDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 24 MAI 1836.

E N

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CHEVALIER DE GRANTOIS.	M. SAMSON.	DIANE, femme de Venpré.....	Mlle NOBLET.
LEON DE MONTIGNY	M. MENJAUD.	LA BARONNE, leur tante.....	Mme THENARD.
LE MARQUIS DE VENPRÉ....	M. DUPARAY.	LA GÉNÉRALE.............	Mme DESMOUSSEAUX
LE COLONEL DE CHAMPENAU.	M. PROVOST.	LA VICOMTESSE	Mlle AGLAÉ.
GERMAIN, domestique........	M. ALEXANDRE.	SERAPHINE, femme de chambre de Diane.................	Mlle DUPONT.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.	M. MONLAUR.	AGENS DE POLICE.	
CLARA, sœur de Diane........	Mlle MARS.		

La scène se passe, en 1835, au premier acte, à Saint-Mandé, environs de Paris; aux deuxième et troisième actes, à Paris, faubourg Saint-Honoré.

ACTE PREMIER.

Salon de campagne. Portes au fond : celle du milieu est la porte d'entrée; celle de droite conduit à l'appartement de la baronne. Porte latérale à gauche conduisant au jardin. Deux portes latérales à droite, l'une d'un cabinet, l'autre d'une chambre, qui communiquent ensemble et qui font partie de l'appartement de Clara. A gauche, un peu avant la porte qui conduit au jardin, une table ronde à déjeuner; autour de cette table quelques chaises; chaises et fauteuils. Espèce de terrasse au fond extérieur.

SCENE PREMIERE*.

DIANE, *assise à gauche, regardant une perruche dans la cage que* SÉRAPHINE *vient de lui porter;* LA BARONNE, *assise à droite, et gémissant comme Diane.*

SÉRAPHINE, *à Diane.* Ah! oui, madame la marquise, elle souffre beaucoup depuis deux jours; elle ne veut rien prendre, elle ne parle plus.

DIANE, *à la baronne.* Quel malheur, ma tante, si nous venions à la perdre!

LA BARONNE, *allant voir la perruche.* Un si joli animal! qui parlait si bien, si souvent!..

* L'aspect scénique et la place des personnages sont relatifs au spectateur.

SCENE II.

DIANE, VENPRÉ, SÉRAPHINE, LA BARONNE.

VENPRÉ, *un gros bouquet à la main, venant du jardin..* Ah! ah! levées déjà?.. c'est bien, mesdames, vous êtes de parole. (*Partageant son bouquet.*) Madame la baronne... (*A Diane.*) Ma chère amie, voici les dernières fleurs du mois d'août, tout humides encore de la rosée du matin.

DIANE, *triste.* Merci, mon ami.

VENPRÉ. Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc? (*Apercevant la cage.*) Ah! je vois ce que c'est. (*Séraphine emporte la cage sur un signe de Venpré.*) Il faut avoir bien de la sensibilité de reste!... je suis sûr que si j'étais malade, je n'aurais pas la consola-

* Ce mot, usurpé par l'usage, quoiqu'il ne se trouve pas encore consacré par le dictionnaire de l'académie exprimant bien la pensée de l'auteur, il a cru pouvoir s'en servir.

tion de vous voir aussi affligées... Ah! ah!..

LA BARONNE, *à Diane*. Ton mari n'a pas de cœur : du reste, je t'avais prédit que le séjour de Saint-Mandé te porterait malheur, qu'il nous y arriverait quelque accident... je ne peux pas souffrir ton Saint-Mandé... c'est si mal habité! des femmes qui viennent on ne sait d'où... sur cent ménages, quatre ou cinq maris tout au plus.

VENPRÉ. Vous voilà bien, mesdames: j'ai fait ce que vous avez voulu, et maintenant vous me querellez.

LA BARONNE. Comment?

VENPRÉ. N'est-ce pas vous et la marquise qui avez été d'avis de profiter de la belle saison pour faire restaurer mon hôtel du faubourg Saint-Honoré?

LA BARONNE. Eh bien?

VENPRÉ. J'achète pour bivouaquer la plus jolie maison de l'avenue du Bel-Air, à deux pas du bois de Vincennes et de la barrière... un jardin magnifique... les premiers jours vous êtes enchantées, et ensuite... du reste, hier, j'ai fait mettre écriteau ; la maisonnette est à vendre.

DIANE. La maison est agréable, et je ne sais pas, ma tante, mais depuis hier je m'y plais assez...

VENPRÉ. Oui, depuis l'écriteau, par esprit de contradiction... Le gouvernement est fort heureux que les femmes ne soient pas éligibles.

LA BARONNE. Pourquoi cela?

VENPRÉ. Parce qu'à la Chambre elles seraient toutes de l'opposition.

SCENE III.

DIANE, LA BARONNE, VENPRÉ, GERMAIN.

GERMAIN, *venant du fond*. Une lettre pour monsieur le marquis.

DIANE. La *Gazette des Tribunaux* n'est pas encore arrivée?

GERMAIN. Pas encore, madame la marquise.

(Il sort.)

VENPRÉ. Voici une singulière lettre. (*Il lit haut.*) « Un ancien ami prie le marquis de » Venpré de vouloir bien l'attendre dans sa » maisonnette de Saint-Mandé aujourd'hui » à dix heures. » Pas de signature... qui diantre cela peut-il être?.. je vais ordonner qu'on introduise ce mystérieux ami dès qu'il se présentera.

(Il sort.)

LA BARONNE. Et moi, en attendant ces dames, je vais donner mes soins... Voici ta sœur... je m'en vais vite, c'est une railleuse... on voit bien que vous n'êtes pas filles du même père... elle se moquerait de notre chagrin.

SCENE IV.

DIANE, LA BARONNE, CLARA.

CLARA *entre en riant*. Ah! ah! ah!.. Bonjour, ma tante, bonjour, ma sœur... Séraphine vient de me dire... Ah! ah! ah!

LA BARONNE. De quoi ris-tu donc?

CLARA. De vous voir sur le point de pleurer... Ah! ah!..

LA BARONNE, *à Diane*. Qu'est-ce que je disais?.. depuis qu'elle est veuve!.. rien n'égaie et n'endurcit une femme comme le veuvage.

(Elle rentre chez elle.)

CLARA, *moqueuse*. Allons, allons, ma chère Diane, un peu de raison, de philosophie... ce ne sera rien... la médecine d'ailleurs a fait de si grands progrès...

DIANE. Tu railles?.. tu ne me comprends pas... laissons cela. Comment trouves-tu Saint-Mandé?

CLARA. Arrivée d'hier, je n'ai encore eu le tems de rien voir : je me lève.

DIANE. J'étais sûre que tu nous reviendrais bientôt. Tu as beau dire, la solitude est une triste chose, et lorsque tu quittas Paris, il y a un mois, pour aller t'enterrer dans ce petit village de Saint-Jean, à dix lieues de la capitale, sur les bords de la Seine, je savais bien que tes projets de réclusion ne tiendraient pas contre les souvenirs du monde.

CLARA. Eh bien! tu te trompes, Diane, je me plaisais beaucoup dans ce village, fort triste en effet, où je ne connaissais personne, où je n'ai ni donné ni reçu un bonjour... ce monde dont tu me parles, je l'avoue, je l'aime, oh! je l'aime! je l'aime trop, vois-tu. Les bals, les concerts, les fêtes, les spectacles, les cercles d'amis où l'on cause, où l'on raille, où l'on discute, où tout le monde a de l'esprit, les uns en parlant, les autres en ne disant rien, tout cela me plaît, m'amuse, me charme, je trouve que la vie n'est que là, partout ailleurs on meurt ou on est mort.

DIANE. Singulière contradiction! tu aimes le monde et tu y renonces, et tu dis en même tems que tu te plaisais dans ta solitude des bords de la Seine; il faudrait être bien fin pour expliquer tout cela.

CLARA. Je vais te l'expliquer sans finesse: tu sais que le colonel de Champenau a rendu les plus grands services à mon père?

DIANE. De très-grands.

CLARA. Tu sais qu'à son retour d'Afrique, le colonel m'offrit sa main en me disant qu'il m'aimait depuis long-tems, mais qu'il n'avait jamais osé me déclarer son amour... les guerriers sont si poltrons quand ils sont amoureux!

DIANE. Oui, c'est vrai.

CLARA. Je l'aurais épousé tout de suite... lui voulut me donner un an pour réfléchir.. moi, je n'ai pas réfléchi, je n'en ai pas l'habitude... six mois sont écoulés déjà, et j'aime, j'estime le colonel plus que jamais.

DIANE. Oui, mais cela n'explique pas pourquoi il y a un mois tu quittas brusquement Paris, nous laissant tous dans le plus grand étonnement d'une si bizarre conduite.

CLARA. C'est qu'il y a juste un mois que le colonel partit pour Montpellier, à cause d'un procès qui devait l'y retenir trois ou quatre mois.

DIANE. Mais je ne vois pas que son absence dût te déterminer...

CLARA, *souriant*. Je fis comme les dames d'autrefois : je renonçai au monde, je m'enfermai dans la solitude jusqu'au retour de mon chevalier.

DIANE. Quoi! ce fut là le motif?..

CLARA, *après avoir regardé autour d'elle*. Il y avait bien une autre raison... Tiens, Diane, ma sœur, un secret est si lourd!... aussi bien depuis dix ans nous ne nous cachons rien... c'est-à-dire nous sommes convenues de ne rien nous cacher...

DIANE. Eh bien?

CLARA. Eh bien! je te cache quelque chose.

DIANE. Ah! c'est bien mal. Me cacher quelque chose à moi, à moi... qui tiens tant à tout savoir.

CLARA, *en confidence*. Eh bien! je te dirai tout.

DIANE. Oui, tout.. s'il y en a beaucoup, tu iras doucement.

CLARA. J'irai doucement.

DIANE, *empressée*. Asseyons-nous.

CLARA. Ma chère amie, je suis bien malheureuse!... J'ai inspiré une violente passion à un jeune homme.

DIANE, *s'approchant de Clara*. Ah! mon Dieu! cela commence bien!

CLARA. Oui, c'est comme un fait exprès. Imagine-toi que depuis le jour même où je me suis engagée avec ce bon colonel, un beau jeune homme me suit partout.

DIANE. Ah! il est beau?

CLARA. Est-ce que j'ai dit...

DIANE. Tu as dit : Beau jeune homme.

CLARA. C'est que, vois-tu, c'est une phrase faite.

DIANE. Oui, faite pour ceux qui la méritent.

CLARA. Depuis six mois, ma chère, je ne puis faire un pas sans le trouver sur mon chemin. Au bal, au spectacle, à la promenade, je le rencontre partout, et toujours seul.

DIANE. C'est singulier.

CLARA. N'a-t-il pas eu l'audace de m'écrire.

DIANE. Et tu as consenti!...

CLARA. Par exemple!... Est-ce que je savais jamais que ce fût de lui?... Une lettre m'arrivait, je décachetais sans me douter de rien, et, au premier mot, je déchirais... J'ai déchiré onze billets de compte fait.

DIANE. Onze billets sans les lire?

CLARA. Onze billets sans les lire.

DIANE. Quel courage!

CLARA. Oui, mais je dois te dire que j'en ai reçu douze.

DIANE. Ah!

CLARA. Que veux-tu? impatientée, obsédée, malheureuse, et ne voulant pas parler de ma situation à M. de Champenau, dans la crainte d'un éclat, d'un duel, je me suis résignée à lire un de ces billets, le dernier, pour voir si ce jeune homme n'est pas fou.

DIANE. Est-ce qu'il écrit bien?

CLARA. Des extravagances, du délire; puis des excuses sur sa conduite, dont il a fini par sentir toute l'inconvenance, et, après cela, l'irrésistible besoin, dit-il, de me parler pour me faire ces excuses... A ce mot d'irrésistible, il me semblait à chaque instant le voir arriver... Oh! ma foi, quand je vis que cet homme était une exception dans l'espèce, qu'il était persévérant, la crainte d'être compromise, jointe à l'absence de mon futur, me détermina à prendre le parti qui vous étonna tous; je quittai furtivement Paris, et je me retirai à Saint-Jean avec mes deux femmes de chambre, bien décidée à m'y ensevelir tout le tems que devait durer l'absence du colonel.

DIANE. Maintenant, pourquoi as-tu quitté Saint-Jean? le colonel est revenu, il est vrai, mais tu ne peux pas dire que son retour ait déterminé le tien, car tu l'ignorais.

CLARA. Pourquoi j'ai quitté Saint-Jean? tu ne devines pas?

DIANE. Quoi? ce jeune homme...

CLARA. Il y était le lendemain de mon arrivée.

DIANE. Eh bien ! voilà un caractère soutenu !

CLARA. Je le vis passer et repasser sous mes fenêtres, et, pendant plusieurs jours, il fit comme à Paris ; mais il n'osa ni m'écrire, ni me parler, à cause sans doute de l'indignation inquiète qu'il remarquait en moi, peut-être aussi à cause de mes deux femmes de chambre qui ne me quittaient pas un instant.. Toutefois, je crus, un jour, remarquer de loin, entre elles et lui, quelques signes d'intelligence, et, le jour même j'écrivis à un vieux cousin du voisinage de venir me trouver ; il vint, je donnai congé à mes deux femmes de chambre qui retournèrent dans leur pays, et le vieux cousin m'accompagna dans un petit voyage, que je fis durer quinze jours... Enfin, me voici à Saint-Mandé, et j'espère bien que ce monsieur aura perdu ma piste.

DIANE. Pauvre jeune homme ! et tu as le cœur de le désespérer ?

CLARA, *souriant*. Et le colonel, ma chère?

DIANE. C'est un homme très-honorable assurément, mais sa franchise ressemble beaucoup à de l'impolitesse ; il gronde toujours... puis, cinquante ans passés.

CLARA. Oui, sans doute, il est comme ton mari, il n'est pas jeune, sur tout pour notre époque où les adolescens prétendent qu'à trente ans un homme n'est plus bon à rien.

(Canon lointain.)

DIANE, *se levant*. Ecoute ! écoute !

CLARA, *se levant*. Qu'est-ce que c'est?

DIANE. Il y a aujourd'hui école du canon dans le bois de Vincennes, au polygone, le colonel nous y conduit ; j'attends la vicomtesse et la générale.

CLARA. Ah ça ! mais n'avez-vous pas peur?...

DIANE. De quoi?

CLARA. D'avoir peur ?

DIANE. J'aime la peur, moi !... viendras-tu avec nous?

CLARA. Non, ma sœur, je suis trop fatiguée, et ensuite, quoique je craigne beaucoup le bruit du canon, je crains encore plus de rencontrer ce jeune homme au polygone. Voici quinze jours que j'ai le bonheur de ne plus le voir. Si cela pouvait durer !... Du reste, je prendrai mes mesures. Ta maison est jolie, ton jardin vaste et agréable ; je ne sors pas d'ici de deux mois ; il faudra bien, quand il ne me trouvera plus, qu'il prenne son parti, qu'il suive une autre femme, puisqu'il paraît que c'est son état.

SCÈNE V.

DIANE, LA GÉNÉRALE, CLARA, LA VICOMTESSE, *puis* SÉRAPHINE.

LA GÉNÉRALE, *à Diane*. Bonjour, cher ange... le miracle est fait : J'ai vu l'aurore!

LA VICOMTESSE, *entrant*. Clara ici ?

LA GÉNÉRALE, *à Clara*. Quel bonheur : chère enfant ! la solitude t'a repoussée ? Elle a bien fait, tu es indigne d'elle.

CLARA. Générale, vous êtes trop bonne!

LA GÉNÉRALE. Viens-tu au canon avec nous, mon cœur ?

CLARA. Non, à mon grand regret, je ne suis pas bien ; j'ai besoin de repos, et puis, j'aurais peur...

GÉNÉRALE. Peur des canons, aujourd'hui? mais il y a si long-tems que les nôtres ne blessent plus personne.

SÉRAPHINE, *entrant*. Madame, mesdames.

DIANE. Qu'y a-t-il?

SÉRAPHINE. Mme la baronne vous prie de passer chez elle.

SCENE VI.

DIANE, LA GÉNÉRALE, CLARA, LA VICOMTESSE, SÉRAPHINE, GRANTOIS.

GRANTOIS, *à un domestique*. C'est bien, j'attendrai.... Pardon, mesdames, je.... (*Il salue successivement.*) Madame.... madame... madame...

CLARA, *à part, riant*. (*Ces dames entrent chez la baronne.*) Voilà un monsieur qui a une drôle de figure.

SCÈNE VII.

VENPRÉ, GRANTOIS.

VENPRÉ, *entrant*. Est-ce vous, monsieur, qui...

GRANTOIS. Tu ne me reconnais pas?

VENPRÉ. Le chevalier de Grantois!

GRANTOIS. Lui-même.

(Embrassade.)

VENPRÉ. Cher ami ! sais-tu que voilà près de quinze ans que nous ne nous étions vus ? Et que fais-tu ? d'où viens-tu ? je te croyais mort.

GRANTOIS, *comiquement triste*. Je n'en vaux guère mieux !... j'ai bien des choses à t'apprendre.... Ce bon de Venpré, mon camarade de classe, mon confident, le meilleur de mes amis !...

VENPRÉ. Certes !... Ah ça ! j'espère te

posséder pour long-tems. Je t'offre un appartement dans mon hôtel du faubourg Saint-Honoré, qu'on restaure en ce moment...

GRANTOIS. Nous causerons de cela.

VENPRÉ. Je te présenterai à ma femme, à ces dames... Je vais les conduire à l'école du canon...

GRANTOIS. Du canon? singulière école des femmes! Ah ça! la tienne est donc une femme intrépide?

VENPRÉ. Je m'en vante.... Ah! je suis bien revenu des femmes timides. Ma première était douce, peureuse, n'osant lever les yeux, et cependant la perfide...

GRANTOIS, *compatissant*. Oui, je sais, pauvre ami!... je reçus ta lettre de faire part... Je fus vivement affligé de ton malheur.

VENPRÉ, *lui prenant la main*. Oh! oui, tu es un bon ami, toi; tu comprends, tu compatis...

GRANTOIS, *moitié sérieux, moitié comique*. Qui ne sais compatir aux maux qu'il a!...

VENPRÉ, *déridé*. Ah! toi aussi, tu as éprouvé des malheurs?

GRANTOIS, *soupirant*. Oh! va, mon ami, j'ai de quoi te répondre.

VENPRÉ. Quant à Diane... j'étais un ami de son père; j'ai fait son éducation, elle est d'une docilité! elle m'a épousé par obéissance... non pas qu'elle soit insensible au moins, c'est la femme la plus impressionnable!... Il ne faut pas qu'on s'avise de maltraiter, devant elle, un des aimables animaux qu'elle affectionne.... Elle se trouve mal si facilement!... je t'avouerai même que, les premiers jours de notre mariage, cette exquise disposition de son cœur me donna de l'inquiétude. Je me disais: Une femme qui ne peut pas voir, sans le plaindre et le secourir, un pauvre animal souffrant, que fera-t-elle, si un adorateur se présente, et lui dit: Madame, je souffre?

GRANTOIS. C'est clair.

VENPRÉ. Sans doute, mais à côté de cette sensibilité extrême qui est une faiblesse, je remarquai bientôt, à ma grande satisfaction, une force d'ame extraordinaire, qui fait un éclatant contraste avec sa sensibilité.

GRANTOIS. Il n'y a que les femmes pour concilier ainsi les contraires.

VENPRÉ. Imagine-toi que Diane, qui ne peut pas entendre sans pâlir le gémissement plaintif d'un oiseau, entend sans sourciller et, de très-près, le bruit du canon, et du plus fort calibre!

GRANTOIS. C'est effrayant!

VENPRÉ. Quel journal penses-tu qu'elle préfère? le *Journal des Modes?* au contraire, la *Gazette des Tribunaux*.

GRANTOIS. Est-il possible!

VENPRÉ. Elle raffole surtout des séances de cour d'assises.

GRANTOIS. Singulier goût!

VENPRÉ, *se rengorgeant*. C'est une passion que j'ai eu grand soin d'entretenir; car enfin tous ces objets de sa mâle curiosité ne peuvent que la détourner de penser à autre chose... tu comprends?

GRANTOIS, *hochant la tête*. C'est-à-dire, mon cher, qu'à cet égard, je ne suis pas du tout de ton avis... Non, je n'aime pas qu'une femme soit trop courageuse.... il me semble que celles qui n'ont pas peur du bruit du canon, doivent ne pas trop craindre les bourrasques de leurs maris. Tout se tient, mon ami, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique... Quant aux scènes de cour d'assises, elles ont, à mon avis, de très-graves dangers.

VENPRÉ. Des dangers!... tu es dans l'erreur, tu n'as pas observé... Voyons, aimerais-tu mieux, pour ton repos, que ta femme, dans un salon, écoutât les galantes douceurs de nos jeunes gens à la mode, que de la voir, à la cour d'assises, en face d'accusés qui, la plupart du tems, ont des figures patibulaires?

GRANTOIS. Hé! hé! mon ami, il est de certains airs patibulaires qui ne déplaisent pas du tout. Souviens-toi ensuite que les femmes, souvent, sont dupes de leur exaltation, et qu'un grand scélérat est une sommité!

VENPRÉ. Une sommité, l'homme sans éducation, brutal, grossier, que la misère pousse au crime?

GRANTOIS. Je ne dis pas cela; je dis un grand scélérat bien élevé, qui porte des gants.

VENPRÉ, *se rembrunissant*. Tu plaisantes?

GRANTOIS. Pas le moins du monde. L'habitude des émotions fortes et désordonnées blase le cœur, et lui fait perdre le sentiment des émotions douces et honnêtes.

VENPRÉ. Tu crois?

GRANTOIS. Comment veux-tu qu'une femme qui sort d'une cour d'assises trouve du charme et du bonheur dans son ménage? Qu'est-ce que c'est pour elle qu'un parent, qu'un convive raisonnable à côté d'un terrible procureur du roi!... Que devient à ses yeux un insignifiant mari comparé à un accusé dramatique?

VENPRÉ. Au fait, tu as raison.

GRANTOIS. Tu peux, partant de là, déduire toi-même les conséquences.

VENPRÉ. Décidément je prierai la marquise de ne plus retourner au Palais-de-Justice.

GRANTOIS. Et tu feras bien; crois-moi, mon ami, j'ai plus d'expérience que toi, je connais le cœur des femmes, des femmes mariées surtout.... tu n'as fait que deux épreuves, et moi j'en ai fait trois.

VENPRÉ. Tu as été marié?...

GRANTOIS. Trois fois, devant Dieu soit mon ame!... il y a vingt et un ans, j'en avais trente alors, ayant perdu tous mes parens, seul, riche, et confiné dans mes terres du bas Languedoc, je m'ennuyais... cela me fit songer au mariage... Je trouvai dans le département de l'Hérault, à Béziers, une femme charmante, même caractère, mêmes goûts; jeune comme moi, riche comme moi, belle comme.... beaucoup plus belle que moi.... enfin toutes les convenances... elle aimait comme moi l'éclat et le bruit; je la conduisais partout où il y avait du bruit et de l'éclat... elle me trompa; je me battis, je fus blessé, je divorçai.... On divorçait alors... heureux tems! puis, plaçant toute ma fortune sur diverses banques de l'Europe, je me mis à voyager.... J'étais en Espagne, à Séville, en 1823... J'épousai une Andalouse, belle, brune, piquante, vive, passionnée!... elle m'adorait... Au bout d'un mois, elle disparut sous prétexte que j'étais libéral: elle me fut enlevée par son cousin, un sergent-major de l'armée de la foi.

VENPRÉ. Bah?

GRANTOIS. Oh! mais je fus vengé du ravisseur!

VENPRÉ. Vous vous battîtes?

GRANTOIS. Pas si dupe!... mon premier mariage m'a tout-à-fait dégoûté du duel... la partie n'est pas égale: un amant ne manque jamais un mari... Je fus vengé par un compatriote, par un officier de notre armée d'occupation.

VENPRÉ. Il se battit pour toi?

GRANTOIS. Il enleva ma femme à son cousin.

VENPRÉ. Je ne m'attendais pas à celui-là!

GRANTOIS. Bientôt après il me vengea de ma femme, il l'abandonna; son désespoir me rendit veuf; je résolus de rester garçon.... mais un célibataire, c'est bien triste!...

VENPRÉ. Et puis, c'est immoral.

GRANTOIS. Revenu des femmes du midi, tournai mes pensées du côté du nord, et j'allai en Russie... pour y trouver une femme de glace.

VENPRÉ. Eh bien?

GRANTOIS. Corrigé par l'expérience, autant j'avais mis de zèle à chercher la richesse dans mes deux premières femmes, autant j'en mis à chercher la pauvreté dans la troisième. Je la choisis orpheline, sans fortune et sans nom... Elle s'appelle Lodoïska.. je mis trente mille livres de rente à ses pieds. Je comptais que la reconnaissance et les frimats...

VENPRÉ. Ça n'y fit rien?

GRANTOIS. Tu vas voir: elle accepte; nous nous marions... quelques jours après, ma femme désire, pour sa santé, le beau climat de France... nous partons, nous arrivons, et nous vivions ensemble, dans la plus profonde retraite, à quelques lieues de Paris, sur les bords de la Seine à Saint-Jean....

VENPRÉ. Tiens! la sœur de ma femme habitait le même village, il y a quinze jours.

GRANTOIS. Il y a juste quinze jours que je l'ai quitté... J'avais pris le nom de Duclos, pour me dérober à toute visite, et, aussi, pour me dépouiller de mon nom véritable, sous lequel les journaux m'avaient tympanisé à l'occasion de mes deux premières mésaventures conjugales... toute la France en avait ri.

VENPRÉ. Les Français sont comme cela.

GRANTOIS. Ma femme ne sortait jamais sans moi, et la nuit, seulement; je n'avais pas pris de domestique, de peur qu'il ne devînt un agent d'amour; nous nous faisions porter à manger de l'auberge.... Enfin j'avais pris toutes les précautions imaginables pour avoir une femme à moi, rien qu'à moi... C'était la chimère que je désirais, que je poursuivais depuis si longtems... malheureusement, je tombai malade, et Lodoïska allait et venait dans le village en toute liberté... Ma santé se rétablit.... je repris mon rôle de surveillant et je remarquai qu'il était nécessaire de m'en acquitter mieux que jamais.... il y avait une intrigue sous jeu!

VENPRÉ. Pauvre Grantois, va!

GRANTOIS. Cette découverte m'empêchait de dormir, comme tu penses bien... tu es passé par là... j'avais peur de retomber malade, et, pour me distraire, je sortais seul à dix heures du soir de ma chambre, quand je savais que ma femme était endormie dans la sienne. J'avais soin de fermer toutes les portes derrière moi, et j'allais me promener sur les bords de la Seine qui touche presque à cette maison.

VENPRÉ. Eh bien?

GRANTOIS. Un soir, à minuit, il y a quinze jours aujourd'hui.... je revenais de ma promenade solitaire. Je traverse la chambre de ma femme, doucement, doucement, de peur de l'éveiller.. précaution inutile!... elle avait disparu; la fenêtre était ouverte; je tombe, à demi mort, sur une chaise; un papier frappe mes yeux, je le ramasse.... C'était un billet écrit de la veille; voici ce qu'il disait. je l'ai bien retenu : « Oui, mon cher ange, je crois tout ce que tu me dis de ton mari, et, sans l'avoir vu, je le déteste. Courage! demain, à minuit, je te débarrasserai à tout prix, de ce vieux Triton. »

VENPRÉ. Triton?

GRANTOIS. Je rejette ce fatal billet.... puis, j'entre brusquement dans une rage!.. je m'arrache les cheveux par poignées, je casse les meubles, je brise les glaces.... mes mains, mes bras sont tout meurtris, le sang en ruisselle.... et je crois que c'est fort heureux; car je serais mort d'apoplexie... Moi, vieux Triton? l'infâme!... Enfin, je sors, laissant derrière moi une longue traînée de sang..... Je cours au fleuve, éperdu, désespéré... je me lave les mains; et sans songer aux meubles et à l'argent que je laissais dans mon appartement, je m'élance sur la grand'route à la poursuite d'un cabriolet qui s'éloignait avec rapidité... Je voulais au moins connaître la figure de ce scélérat....

VENPRÉ. Tu ne l'as jamais vu?

GRANTOIS. Eh! non, l'intrigue s'est nouée durant ma maladie...

VENPRÉ. Voilà une femme russe digne d'un climat plus doux.

GRANTOIS. Enfin, il y a quinze jours que je suis dans la capitale, cherchant secrètement mon infidèle..! Hier, je me suis rappelé que tu devais être à Paris, et j'ai été assez heureux pour te trouver dans l'*Almanach du Commerce*; tu es la seule personne que je connaisse dans ce pays et le seul ami que j'aie conservé dans le monde.

VENPRÉ. Ah ça! et ton mobilier de Saint-Jean? tu n'es pas allé...

GRANTOIS. Non, et je m'en applaudis; je n'ai pas reparu à Saint-Jean, et, grâce à cette circonstance, il est possible que ce lâche ravisseur soit arrêté. La justice le poursuit et je la laisse faire.

VENPRÉ. Tu as donc prévenu le procureur du roi, puisque le ravisseur est poursuivi?

GRANTOIS. Du tout; je n'en ai parlé à personne. Tu ne lis donc pas les journaux?

VENPRÉ. Tous les trois mois... les affaires vont si lentement, que je les retrouve toujours au même point.

GRANTOIS, *animé*. C'est que mon affaire, à moi, a pris une singulière tournure! Tous les habitans de Saint-Jean gémissent sur le sort de ce pauvre Duclos, qu'ils ont à peine entrevu.

VENPRÉ. Ah! oui, Duclos, toi...

GRANTOIS. Plus bas!.. j'entends... Allons faire un tour de promenade. Je te conterai..... le plus profond secret, au moins! il y va de ma vengeance!

VENPRÉ. Sois tranquille, j'ai l'esprit de corps.

SCENE VIII.

GRANTOIS, VENPRÉ, DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, SÉRAPHINE.

(Elle porte des tasses et sort.)

VENPRÉ, *présentant Grantois*. Marquise, mesdames, je vous présente le chevalier de Grantois, le meilleur de mes amis, qu est venu à Paris faire un voyage d'agrément.

(Les dames saluent tristement, puis consolent la marquise.)

GRANTOIS, *à part*. D'agrément! (*Haut.*) Mesdames, je...

VENPRÉ, *souriant à demi-voix*. Ne t'étonne pas de la tristesse de leur accueil, une perte cruelle... une perruche...

LA GÉNÉRALE. Faites les braves, messieurs!

VENPRÉ. Allons, calmez-vous; nous n voulons pas troubler indiscrètement vos douleurs, et nous allons, le chevalier et moi, vous attendre à l'entrée du bois.

(Ils sortent par le fond; les dames se mettent à table; Séraphine entre, et sert le chocolat.)

SCENE IX.

DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, SERAPHINE, *puis* GERMAIN.

DIANE. C'est un grand malheur de s'attacher à ces êtres intéressans. Pour moi, ma tante, je n'en veux plus élever, il est trop cruel de les perdre.

LA BARONNE. Je n'ai le courage de rien prendre

GERMAIN. La *Gazette des Tribunaux*.

(Tous les visages se dérident et s'épanouissent.)

DIANE, *vivement*. Ah! donnez, donnez Germain.

(Elle déchire la bande, Germain sort.

LA GÉNÉRALE. Y a-t-il du nouveau?

LA BARONNE, *à Diane*. Vois aux cours d'assises.

LA VICOMTESSE. J'augure bien de ce numéro.

DIANE, *poussant un cri*. Ah! (*Elle lit.*) « Enlèvement d'une femme, assassinat du mari, accompagné d'horribles circonstances. »

LA BARONNE, LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, *ensemble*. Voyons!

(Le journal passe de main en main.)

GERMAIN, *rentrant*. Pardon, madame... il y a là un monsieur qui se présente pour acheter la maison.

DIANE. Dites qu'on attende dans le petit salon.

GERMAIN. Les ouvriers y travaillent.

DIANE. Dites à ce monsieur de se promener quelques instans dans le jardin.

GERMAIN. Mais, madame, il me suit; il est... le voilà...

(Léon paraît.)

DIANE, *à Séraphine*. Avertissez ma sœur qu'on a servi.

(Séraphine sort.)

SCENE X.

DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GENERALE, GERMAIN, LÉON.

LÉON. Mille pardons, mesdames... je me présente bien mal à propos... Je me retire...

LA VICOMTESSE, *reconnaissant Léon*. Monsieur de Montigny?

LÉON. Madame la vicomtesse, veuillez agréer mes hommages?

DIANE. Restez, monsieur; asseyez-vous. (*A la vicomtesse.*) Tu le connais?

LA VICOMTESSE, *à demi-voix*. C'est un riche colon, je l'ai vu, j'ai dansé plusieurs fois avec lui à l'ambassade des Etats-Unis; un peintre distingué, un artiste, et la tête la plus romanesque!...

(Les dames le regardent avec intérêt.)

LÉON. Mon indiscrète visite, madame, a pour objet de savoir le prix de cette maison... votre notaire n'est pas chez lui, et...

DIANE. M. le marquis vient de sortir; il n'est pas loin; si vous vouliez vous donner la peine d'attendre... (*A Germain.*) Germain, allez voir à l'entrée du bois.

(Germain sort.)

LÉON, *assis*, *à part*. La trouverai-je ici?

LA BARONNE. L'appétit m'est revenu tout d'un coup... Je ne vous ferai la lecture qu'après le déjeuner.

LA GÉNÉRALE. Oh! j'aurais pourtant bien voulu savoir à l'instant...

DIANE. Je vais vous lire l'article...

LA BARONNE. Mais ton chocolat va refroidir.

LÉON, *se levant et allant vers ces dames*. Je vois ces dames fort en peine... je crains d'ajouter une seconde indiscrétion à la première... si ces dames voulaient bien me confier cette lecture, elles pourraient prendre leur chocolat tandis qu'il est chaud.

DIANE, *refusant* Ah! monsieur, vous êtes trop bon...

LA VICOMTESSE, *prenant le journal des mains de Diane, et le donnant à Léon*. Puisque monsieur a l'obligeance... (*Bas.*) Il lit très-bien.

LÉON, *lisant*. « Acte sublime de dévoûment d'une femme pour son mari... »

DIANE. Ce n'est pas cet article; le suivant, monsieur.

LÉON, *lisant*. « Enlèvement d'une femme, assassinat du mari, accompagné d'horribles circonstances... »

LES DAMES, *interrompant leur déjeuner*. Écoutons.

LÉON, *lisant*. « Le petit village de Saint-Jean, sur les bords de la Seine, vient d'être le théâtre d'un de ces crimes atroces qui prouvent bien que la passion de l'amour peut porter l'homme aux derniers excès de la cruauté : un monsieur Duclos... »

CÈNE I.

DIANE, LA BARONNE, LA VIÇOMTESSE, LA GÉNÉRALE, LÉON, CHAMPENAU, VENPRE, GRANTOIS, CLARA.

LÉON, *troublé*, *voyant Clara*. C'est elle!

CLARA, *étouffant un cri*. Ah! (*A Diane.*) Je n'ai pas faim, je ne déjeunerai pas. (*Elle rentre dans son appartement.*) Je ne pourrai donc pas l'éviter!

VENPRÉ. Mesdames, je vous amène le colonel de Champenau : il nous accompagne au polygone, et ensuite il nous fera entrer dans le fort. (*A Léon.*) Est-ce vous, monsieur?

LA VICOMTESSE, *à Léon*. Ah! de grâce, monsieur, puisque vous avez eu la bonté de commencer... (*A Venpré.*) A tout-à-l'heure les affaires...

VENPRÉ, *à Léon*. Continuez, monsieur, ne vous dérangez pas, je vous en prie.

CHAMPENAU. Toujours la *Gazette des Tribunaux!* c'est joli!

DIANE. Ah! grâce, monsieur de Champenau; vous gronderez, vous raillerez après.

LÉON, *sur un signe de la vicomtesse.* «Un monsieur Duclos!... »

GRANTOIS, *bas à Venpré.* Tiens, c'est mon affaire.

LÉON, *continuant.* « Habitait avec sa femme la maisonnette isolée, n° 9. »

GRANTOIS, *bas.* C'est ça, c'est ça.

LÉON. «On ne savait ni ce qu'ils étaient, ni ce qu'ils faisaient, ils ne se montraient jamais le jour; ils ne sortaient que sur la brune, et tout le monde concluait de cette circonstance que le mari était un jaloux. »

GRANTOIS, *bas.* Avais-je tort?

LÉON. « C'était un homme plus vieux de mauvaise mine que d'âge. »

GRANTOIS, *bas.* Les journaux brodent toujours.

LÉON. « Sa femme, au contraire, si l'on en croit les rapports de la servante d'auberge qui leur portait à manger, était d'une beauté ravissante, la véritable antithèse de son mari. »

GRANTOIS. C'est bien mal rédigé!

LÉON. «Il y a aujourd'hui quinze jours que cette servante allait leur porter le déjeuner. Arrivée près de la porte, elle remarqua une trace de sang qui descendait de l'escalier et se prolongeait jusqu'à la Seine, elle monta, et n'ayant trouvé personne, elle avertit le maire de l'endroit... celui-ci se transporta sur les lieux pour dresser procès-verbal... Les meubles, les glaces étaient brisés; çà et là des touffes de cheveux gris, des taches de sang partout.»

(Mouvement des dames.)

GRANTOIS, *bas.* Je frappais comme un sourd.

LÉON. «Tout annonce une lutte violente et acharnée entre deux ennemis. Les rideaux d'une croisée gisant sur le pavé, avec la tringle et les pitons arrachés, prouveraient que le plus faible voulait appeler du secours. »

GRANTOIS, *bas.* Je voulais tout briser.

LÉON. «Mais il a dû succomber enfin, et la ligne sanglante qui s'étend de la chambre au fleuve ne laisse aucun doute sur l'existence d'une victime et d'un assassin.»

LES DAMES, *émues.* Ah! ah!

LÉON. « Heureusement pour la vindicte publique, le trouble inséparable du crime n'a pas permis à son auteur de prendre toutes les mesures pour qu'il ne pût lui être imputé. On a trouvé sous une table un billet sans signature qui révèle les projets du coupable sur la femme et sur le mari: « Oui, cher ange, je crois tout ce que tu » me dis de ton mari, et, sans l'avoir vu, » je le déteste. Courage! demain, à mi- » nuit, je te débarrasserai à tout prix de » ce vieux Triton. »

(Les dames rient.)

GRANTOIS, *à demi-voix.* Ces sortes d'événemens font toujours rire les femmes.

LÉON. «On a trouvé de plus une carte de visite, portant un nom et une adresse qu'on s'abstient de rendre publics, quant à présent, et hier, à quatre lieues de Saint-Jean, on a retiré de l'eau le cadavre d'un homme totalement défiguré. Les habitans du village, et particulièrement la servante d'auberge, ont cru reconnaître le malheureux Duclos. »

GRANTOIS *bas.* Tant mieux qu'ils m'aient reconnu!

LÉON. «Celle-ci, de plus, a déclaré que, durant une courte maladie du sieur Duclos, elle avait plusieurs fois, sur le soir, vu sa femme, derrière la maison, causant avec un homme dont elle n'avait pu distinguer les traits. La police a mis tous ses agens en campagne; on est sur la trace de l'assassin, il n'échappera pas à la justice.»

(Il se lève et laisse le journal sur le fauteuil.)

GRANTOIS. Ce serait une arrestation admirable!

(Brouhaha des dames.)

CHAMPENAU, *à Venpré.* Et toi, marquis, un homme de bon sens, tu permets chez toi de pareilles lectures!... (*Aux dames.*) Et ces dames, toutes belles, toutes pleines de grâces et d'esprit, iront encore assister aux débats de cette horrible affaire... Tenez, mesdames, je le dis franchement, sans préjudice de l'estime et de l'amitié que vous méritez, si j'avais assez d'esprit pour être journaliste, je désignerais nommément dans mon journal toutes les dames que je verrais aux cours d'assises. Je serais sans pitié, et je déclarerais au nom de tous les hommes, que celles mêmes qu'on trouve les plus jolies au spectacle, ou au bal, perdent, au palais de justice, ces attraits délicats qui distinguent leur sexe, pour y contracter, bon gré mal gré, une sorte d'allure masculine qui les rapproche de nous, ce qui n'est pas à leur avantage.

DIANE. Pardon, monsieur de Champenau, vous prêchez fort bien; mais voici monsieur qui se présente pour acheter la maison.

LÉON, *à Venpré.* Je désirerais d'abord savoir le prix.

VENPRÉ. Soixante mille francs ; vous pouvez la parcourir, l'examiner, et nous nous reverrons, monsieur, si cela vous convient... Mille pardons, ces dames attendent... Séraphine, vous conduirez monsieur dans toute la maison.

DIANE. Sortons par le jardin pour arriver plus tôt.

GRANTOIS, *bas à Venpré*. Si la justice pouvait envoyer de tems en tems quelques-unsde ces messieurs dans un de nos ports de mer, ils y regarderaient à deux fois avant de...

(Tout le monde sort par la porte latérale de gauche.)

SCENE XII.

LÉON, SÉRAPHINE, *puis* CLARA.

SÉRAPHINE. Monsieur, je suis à vos ordres.

LÉON, *embarrassé, agité et regardant la chambre de Clara*. Ah! c'est bien, mademoiselle, nous pouvons commencer par cet appartement.

SÉRAPHINE, *désignant la gauche*. Ici, un couloir qui conduit au jardin.

(Elle ouvre les portes successivement; Léon, sans quitter la scène, regarde dans l'intérieur.)

LÉON, *à part*. Il faut pourtant que je lui parle, comment la faire sortir?

SÉRAPHINE, *ouvrant une porte à droite*. Un cabinet de toilette qui communique avec cette chambre.

(Elle désigne la porte au-dessus, par où Clara est entrée.)

LÉON. Ah! oui, je vois.

SÉRAPHINE. Pardon, monsieur, je vais demander à la sœur de madame la permission... (*Ouvrant la porte sans quitter la scène.*) Mille excuses, madame, ce monsieur qui visite la maison désirerait voir..

LÉON, *à part*. Que va-t-elle répondre?

SÉRAPHINE. Entrez, monsieur.

(Léon entre avec Séraphine; Clara sort par le cabinet.)

CLARA. En vit-on d'aussi obstiné? (*Regardant dans le cabinet.*) Ah! mon Dieu.

(Elle entre dans sa chambre; Léon sort du cabinet.)

SÉRAPHINE. Maintenant, monsieur veut-il voir le second?

LÉON. Pardon... je veux revoir...

(Il entre dans le cabinet.)

CLARA, *ressortant de la chambre avec un dépit comique*. Echappez à un homme comme celui-là, si vous pouvez!

LÉON, *sortant de la chambre avant que Séraphine paraisse*. Oh! restez, je vous en supplie.

CLARA, *à Séraphine, qui paraît*. Maintenant, conduisez monsieur aux appartemens du second.

LÉON. Non, plus tard... maintenant, je verrai volontiers les caves (*A Séraphine.*) Allez chercher les clefs, je vous prie.

SÉRAPHINE, *sortant*. C'est un original.

SCENE XIII.

CLARA, LÉON.

LÉON, *à Clara, qui veut sortir*. Oh! de grâce!

CLARA. Monsieur, ceci est d'une témérité...

LÉON. Oh! oui, madame, je le sens.. J'ai connu trop tard ma folie; mais il n'est jamais trop tard pour réparer une faute, c'est pour cela que je suis venu.

CLARA. La réparer en y mettant le comble!

LÉON. Voilà quinze jours que je vous cherche, madame.

CLARA. Mais c'est abominable, monsieur!

LÉON. Je viens de l'hôtel de M. de Venpré. On m'a dit qu'il habitait Saint-Mandé. J'ai espéré... je suis venu... je le devais... le remords...

CLARA. Sortez, monsieur, sortez, je vous en supplie.

LÉON, *avec prière et sollicitation*. Non, madame, non; je ne peux sortir avant que vous m'ayez entendu... il y va de mes jours!

CLARA, *avec dépit*. Eh bien!... au fait... oui, monsieur, je resterai, je vous écouterai, je vous répondrai; car enfin les choses ne peuvent pas durer comme cela.

LÉON. C'est vrai, madame; il faut que je sache enfin à quoi m'en tenir; il faut que je sache si je dois mourir ou vivre.

CLARA. Vous devez vivre, monsieur, mais plus raisonnablement que vous ne faites.

LÉON. Plus raisonnablement, madame? et le puis-je, lorsque j'ai perdu ma raison.

CLARA. Vous la retrouverez, si vous voulez.

LÉON. Oh! pour cela, madame, il faudrait vous oublier.

CLARA. Eh bien! oubliez-moi; mettez-y un peu de bonne volonté.

LÉON. J'y en ai mis, madame; j'ai cherché à me distraire de cet amour par les plaisirs, par la culture des arts qui, dit-on, consolent de tout... J'ai voulu reprendre les pinceaux, continuer un tableau

commencé... rien ne m'a réussi ; j'ai fait tout ce que j'ai pu.

CLARA, *avec ironie*. Oui, sans doute, en ne passant pas un seul jour sans me suivre ou sans me chercher.

LÉON. Eh! madame, qu'aurais-je fait du jour, de l'heure, du moment où j'étais occupé de vous, à qui je pense sans cesse? qu'aurais-je fait de cette idée fixe, de cette constante émotion qui m'agite le cœur... de votre image qui me poursuit partout?

CLARA. Vous le rendez bien, Dieu merci, à l'original!

LÉON. Si j'avais voulu combattre ce violent amour, il m'aurait tué, madame... En lui laissant la liberté, il me semblait que je lui laissais un peu d'espérance, et voilà ce qui vous explique mes poursuites, mes assiduités, mes importunités... Eh! vous ne savez pas tout, madame! une nuit j'ai osé... mais non, vous ne le saurez pas.

CLARA. C'est bien assez de ce je que connais.

SÉRAPHINE, *apportant clefs et flambeau*. Voici les clefs des caves.

LÉON. C'est très-bien!... mais plus tard... Je demande à madame quelques renseignemens... je vous avertirai.

SÉRAPHINE, *éteignant le flambeau*. Bien, monsieur.

(Elle sort.)

CLARA. Si votre cœur, monsieur, est dans l'état que vous dites, c'est un malheur qui de ma part mérite quelques ménagemens.

LÉON, *charmé*. Ah! madame.

CLARA. Oh! n'allez pas vous exalter pour un mot. Voici toute ma pensée : Je veux dire, monsieur, qu'il n'y a pour une femme qu'une manière de congédier un étourdi qui feint un amour qu'il n'éprouve pas.

LÉON. Vous me chassez, madame?

CLARA. Pour vous, monsieur, qui me paraissez un importun de bonne foi, je dois m'y prendre d'autre façon.

LÉON. Mais toujours pour me congédier?

CLARA. Pour vous prier, monsieur, de borner à celle d'aujourd'hui vos indiscrètes démarches... surtout, monsieur, gardez-vous de m'écrire encore.

LÉON. Mais, madame...

CLARA. Une lettre, monsieur, quelque délicatement qu'elle soit tournée, est toujours l'expression d'une espérance; et lorsqu'une espérance n'est point fondée, vous savez comment cela s'appelle?

LÉON. Oh! croyez, madame, que le respect le plus passionné...

CLARA. Le respect, monsieur, est ordinairement beaucoup plus calme.

LÉON, *animé*. Plus calme? Oui, madame, lorsqu'il est un hommage de la froide raison... mais lorsqu'il a pour objet une femme qui réunit en elle toutes les qualités qui séduisent les yeux, l'esprit et le cœur; quand son regard est si doux, sa voix si touchante, sa grâce incomparable, eh! alors, madame, le respect devient de l'amour, de la passion, du délire!... c'est celui-là que vous inspirez!

CLARA, *à part*. Il n'y a pas moyen de se fâcher (*Haut.*) monsieur, je crois que vous feriez mieux d'aller visiter les...

LÉON. Pourquoi faire, madame? est-ce que je veux acheter la maison? est-ce que je suis venu pour cela?

CLARA, *étourdiment*. Tenez, monsieur Léon...

LÉON, *très-vivement*. Léon, avez-vous dit? oh! vous avez eu la bonté de lire mes lettres?

CLARA, *se pinçant la lèvre*. J'ai ouvert la dernière, monsieur... et ne vous flattez pas, car c'est le comble du dépit et de la colère qui a pu seul m'y déterminer. J'ai enfin voulu connaître votre nom, car c'est là tout ce que j'en ai lu, pour connaître celui de votre père, et savoir à qui faire porter mes plaintes contre un étourdi.

(Elle sourit à part.)

LÉON. Quoi! vous vouliez...

CLARA. J'ai trouvé Léon tout court.... et c'est encore du respect à votre manière, de penser qu'il suffit de quatre pages de folies, terminées par un nom de baptême, pour séduire l'objet de son respectueux amour.

LÉON, *embarrassé*. Oui, c'est vrai, madame, je n'avais signé que Léon... Je n'avais pas réfléchi... cela se fait partout... Ah! j'ai eu tort sans doute, mais mon nom, le nom de ma famille, je m'en vais vous le dire.

CLARA, *vivement*. Inutile maintenant, monsieur, puisque je peux directement vous prier...

LÉON, *rapidement*. Je me nomme Léon de Montigny; je suis le fils d'un colon d'Amérique; il y a trois ans j'ai perdu tous mes parens; je suis orphelin.

CLARA, *à part*. Pauvre jeune homme!

LÉON. J'ai quarante mille livres de rentes; j'ai réalisé mes plantations... J'aurais pu être plus riche encore; je n'avais qu'à vendre mes nègres. Ils étaient esclaves de par la loi; mais je me suis souvenu que ce sont des hommes, et de par Dieu et ma conscience, je leur ai rendu la liberté.

CLARA, *à part.* Noble cœur!

LÉON. Il en est même quelques-uns qui sont venus en France, à Paris, qui sont heureux de leur travail, et qui me disent, quand ils me rencontrent, qu'ils donneraient leur vie pour moi.

CLARA, *à part.* Bon jeune homme! (*Haut.*) C'est très-bien, monsieur, d'avoir rendu la liberté à des esclaves; mais, après cela, il serait bien aussi de ne pas être le persécuteur d'une personne libre, surtout lorsque c'est une femme...

LÉON. Ah! madame!

CLARA. Monsieur de Montigny, pour couper court à vos poursuites, c'est le mot, je pourrais vous dire deux choses : d'abord, que je ne saurais jamais aimer un homme aussi léger que vous, et ensuite que je suis engagée... je ne vous dirai que la dernière.

LÉON, *avec douleur et éclat.* Vous êtes mariée, madame?

CLARA. Je vais me marier.

LÉON, *un peu soulagé.* Ah!.. Mais, lui, l'homme que vous avez choisi, vous aimera-t-il comme je vous aime?

CLARA. J'ai lieu de m'étonner, monsieur, qu'après vous avoir dit que je suis à la veille de me marier, vous trouviez en vous assez de... persévérance pour prolonger cet entretien.

(Elle salue.)

LÉON. Vous me quittez, vous me laissez le désespoir dans l'ame?

CLARA, *très-sérieuse.* Monsieur, je n'ai rien à dissimuler dans ma conduite; mais il est d'honorables susceptibilités que je dois ménager. Si M. de Champenau vous retrouve ici et se doute de la nature de votre visite, je le connais, il est homme à me rendre la parole que je lui ai donnée.

LÉON, *heureux.* Quoi! madame... Oh! je reste, je reste!

CLARA. Encore un mot, monsieur : Si vous restez, ce que j'ai dit arrivera; et si cela arrive, perdue dans l'opinion du monde, déshéritée de l'affection de mon père, privée de l'estime de celui qui lui a rendu les plus grands services, et à qui j'ai donné mon cœur et promis ma main, je vous le dis, monsieur, j'en mourrai! j'en mourrai!

LÉON, *résolu.* Mourir! oh! il vaut mieux que ce soit moi, madame. Je sors à l'instant... personne au monde ne connaît mon secret... je l'emporterai avec moi.

(Il fait un pas.)

CLARA, *à part.* Il va se tuer! (*Haut.*) Ah! monsieur, monsieur! ce serait bien à vous de vivre, et d'accepter mon estime et mon amitié.

LÉON, *ravi.* Oh! j'accepte, j'accepte, madame! et je tâcherai de n'en pas être indigne, en ne m'exposant plus à compromettre votre bonheur, je vous en fais le serment.

(Il sort.)

CLARA, *seule.* Eh bien! il est plus docile que je n'aurais cru .. Après tout, je ne peux pas lui en vouloir, moi, à ce pauvre jeune homme... ce n'est pas sa faute s'il m'aime... Enfin, me voilà tranquille... maintenant, au moins, je pourrai sortir sans avoir l'air d'un débiteur... je suis libre!

SCENE XIV.

LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, VENPRÉ, GRANTOIS, DIANE, CLARA, LA BARONNE.

VENPRÉ. Nous voici de retour... il fait une chaleur!...

CLARA. Est-ce que vous n'entendez pas?. quel est ce bruit?...

VENPRÉ, *désignant le fond.* C'est un rassemblement que nous avons aperçu en entrant dans le jardin devant la porte de l'avenue, un commissaire, des gardes municipaux... le colonel est allé voir ce que c'est.... Dites-moi, ma sœur, ce jeune homme qui s'est présenté pour acheter la maison en paraît-il satisfait?

CLARA. Il me paraissait assez content lorsqu'il est sorti!

VENPRÉ. Il l'a visitée en détail?

CLARA, *étourdiment.* Depuis la cave jusqu'au grenier.

SÉRAPHINE, *paraissant brusquement.* Monsieur veut-il visiter les caves?

SCENE XV.

LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, VENPRÉ, GRANTOIS, DIANE, DE CHAMPENAU, CLARA, LA BARONNE.

DIANE. Qu'était-ce donc, monsieur le colonel?

CHAMPENAU. Une arrestation, et vous ne vous douteriez pas de qui?

DIANE. Comment?

CHAMPENAU, *à tous.* Du jeune homme qui s'est présenté pour acheter la maison.

CLARA, *vivement.* Du jeune homme!...

DIANE. Qu'a-t-il donc fait?

CHAMPENAU. Il est prévenu d'être le héros de l'horrible événement dont il vous a fait lui-même la lecture.

GRANTOIS, *bas à Venpré.* Ah! c'est celui-là?

CHAMPENAU. C'est lui qui aurait assassiné Duclos et enlevé sa femme.

CLARA, *à part.* Ciel!

(Elle prend la gazette et la parcourt agitée.)

CHAMPENAU. Il paraît qu'on l'a vu plusieurs fois dans le village de Saint-Jean, et particulièrement sur le soir, et il en a disparu précisément depuis la nuit du meurtre.

LA GÉNÉRALE, *à la vicomtesse.* Et vous avez dansé avec lui, ma chère!

CHAMPENAU. On a trouvé dans la chambre de Lodoïska une carte de visite portant le nom et l'adresse de Léon de Montigny.

CLARA, *à part, défaillante.* Ah! mon Dieu!

DIANE. Et que répond-il à tout cela?...

CHAMPENAU. Il s'indigne, il s'emporte; il proteste qu'il ne sait ce qu'on veut lui dire, et cependant, lorsque le commissaire lui a demandé devant moi où il se trouvait dans la nuit du 15 au 16 qui est celle du double crime, ce jeune homme m'a jeté un regard... et il a répondu avec énergie : « Je ne vous le dirai pas; je ne le dirai à personne. »

CLARA, *à part.* Serait-il coupable?

LA BARONNE. J'ai remarqué aussi qu'il se troublait, quand il a commencé la lecture.

DIANE. Il a quelque chose dans le regard.

LA GÉNÉRALE, *à Champenau.* Sera-t-il jugé à Paris?

CHAMPENAU. Sans doute.

LA VICOMTESSE. Il sera difficile d'avoir des places.

LA BARONNE. Nous en aurons par notre cousin le conseiller à la cour royale.

GRANTOIS, *allant au fond.* Tenez, tenez, on l'emmène! il va passer sous la terrasse.

DIANE. Ah! courons, courons, ma tante! e ne l'ai pas bien regardé. Qui se serait louté...

(Les dames sortent.)

CHAMPENAU. *à Clara.* Qu'est ce donc? qu'avez-vous?

CLARA. Moi? rien... ce journal...

CHAMPENAU. C'est horrible! n'est ce pas?

CLARA. Ah! oui, horrible! horrible! (*A part.*) Et j'étais sur le point...

(Elle rentre chez elle.)

CHAMPENAU, *sortant, à Venpré.* Quelle sensibilité! ah! je serai le plus heureux des hommes!

SCENE XVI

GRANTOIS, VENPRÉ.

GRANTOIS, *criant.* Enfin, on le tient, mon gaillard! quelle figure atroce!... Il ne m'a pas tué, c'est vrai; mais un passage de son billet : Je te débarrasserai à tout prix de ce vieux... prouve évidemment que c'était son projet, si je me fusse trouvé là à l'heure de l'enlèvement.

VENPRÉ. Tu dois remercier la Providence d'avoir été absent, tandis qu'il t'enlevait ta femme.

GRANTOIS. Après cela, s'il ne m'a pas tué, ce n'est pas faute de m'avoir battu.

VENPRÉ. Ah! tu ne m'avais pas dit!...

GRANTOIS. Quand je me fus lavé les mains dans la Seine, tu sais? je courus à toutes jambes dans la direction d'un cabriolet que j'entendais s'éloigner sur la grande route : une côte rapide ralentissant sa course me permit de l'atteindre... Je ne pus voir que ma femme, à la lueur de la lanterne... Je m'attachai au brancard pour arrêter le ravisseur... malheureusement, il avait un fouet!.. j'en ai reçu, j'en ai reçu!... ah! mon ami, jamais mari n'a été battu de cette façon par l'amant de sa femme.

VENPRÉ. Tu fus obligé de lâcher prise?

GRANTOIS, *au comble de la colère.* Et j'aurais compassion d'un homme qui m'enlève ma femme et me traite aussi brutalement! je contribuerais par faiblesse d'ame, en le faisant relâcher tout de suite, au désordre des ménages... Non, de par tous les diables! je veux au moins lui faire peur, le laisser quelques mois en prison. Nous en tenons un! celui-ci paiera pour les autres : pour celui qui m'a blessé, il y a quinze ans; pour le sergent-major de l'armée de la Foi... même pour le séducteur de ta première femme... Je veux que mon malheur profite à la société; je veux contribuer pour ma part à détruire la race de ces hommes à bonnes fortunes .. Ce sera toujours un de moins dans la circulation!

(Ils sortent très-animés et comme triomphans.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Petit salon, à Paris, chez de Veupré; porte au fond, à travers laquelle on voit un lustre dans la pièce contigue; porte latérale à gauche, conduisant chez Clara; porte latérale à droite, conduisant dans un couloir, premier plan. Une fenêtre du même côté, au deuxième plan. Table avec quelques livres à droite; psyché entre la porte laterale de gauche et la porte du fond; à la gauche de cette dernière porte, un grand baromètre; à la droite, un grand cadran, qui marque successivement les heures annoncées dans l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, SÉRAPHINE.

(Germain arrive un papier à la main; Séraphine est assise, et pleure, le coude appuyé sur la table.)

GERMAIN, *de la porte latérale de droite.* Tiens! mademoiselle Séraphine! Qu'est-ce que vous faites là?

SÉRAPHINE, *essuyant ses yeux.* J'attends Mme la baronne pour lui donner cette lettre de la part de M. le curé Dubreuil.

GERMAIN. Quelque demande de secours, la prière d'aller visiter quelques malades. Mme la baronne est si charitable, si pieuse! Mais qu'avez-vous donc? est-ce qu'on pleure en carnaval?

SÉRAPHINE, *se remettant à pleurer.* Je suis bien malheureuse! Mme la marquise ne veut pas que je l'accompagne, ce soir, à la cour d'assises: la séance la plus intéressante, la dernière, celle où l'arrêt doit être prononcé.

GERMAIN, *articulant bien cette réplique.* Ah! oui. dans l'affaire de M. de Montigny, qu'on arrêta, il y a six mois, à Saint-Mandé?

SÉRAPHINE. Madame veut que je reste ici pour les préparatifs du bal déguisé qu'on donne ce soir.

GERMAIN. Déguisé! mieux que cela: masqué! Je vais donner au concierge la liste des invités: ils se feront reconnaître en passant devant la loge; et puis, ils paraîtront masqués dans les salons pour intriguer les dames. On recevra les masques à dix heures, et le bal commencera à minuit; ce sera bien amusant!

SÉRAPHINE, *dédaigneuse.* Oh! oui, bien amusant... Un bal, des masques, on en voit partout, c'est si commun! mais un procès comme celui-là; une femme enlevée, son mari assassiné!... peut-être de deux ans on n'en verra pas de pareil... quel malheur!.. Encore, si je n'avais pas assisté aux premières séances... mais, depuis dix jours, nous n'en sortons pas; nos places sont retenues comme au théâtre... Oh! mais j'irai, je veux y aller! je ne suis pas une esclave, après tout!

(Elle se lève.)

GERMAIN. Et si Mme la marquise elle-même n'y allait pas?

SÉRAPHINE. Madame? il faudrait qu'elle fût bien malade; et encore...

GERMAIN. C'est qu'en sortant de table, il n'y a qu'un instant, lorsque je suis entré chez M. le marquis, pour prendre ce papier, je crois qu'il engageait madame à ne pas y aller.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, SÉRAPHINE.

(La baronne entre en regardant à sa montre.)

LA BARONNE, *à part.* Six heures... son avocat ne doit répliquer qu'à sept heures... nous avons le tems. (*A Séraphine.*) Ces dames sont-elles arrivées?

SÉRAPHINE. Pas encore, madame. Voici une lettre que M. l'abbé Dubreuil...

LA BARONNE. Bon vieillard! saint homme!.. il me demande encore de l'argent... Lis-moi cela, ma fille, j'ai oublié...

SÉRAPHINE, *lisant.* « Madame la baronne, je viens encore solliciter vos secours pour ces pauvres honteux qui vous bénissent. Depuis dix jours, je n'ai pas eu le bonheur de vous voir au chevet de ce lit de souffrance. Vous le savez cependant, si les dons de votre charité contribuent à soulager leurs maux physiques, votre présence plus charitable les honore et les console... Je compte sur vous, ce soir, à huit heures... La maladie a fait de grands progrès... J'ai promis que vous seriez là avec moi... Le désespoir vous attend pour se changer en espérance. »

LA BARONNE. Infortunés!.. Oh! oui, M. Dubreuil a raison de compter sur moi... Je n'irai pas ce soir, c'est impossible; mais je doublerai la somme que je leur destinais. (*Elle donne une bourse* Tiens, Séraphine, tu la leur porteras.

SÉRAPHINE, *contrariée.* Ah! mon Dieu! moi, madame?

LA BARONNE. Tu diras à M. Dubreuil que demain... (*A part.*) C'est aujourd'hui

la dernière séance. (*Haut.*) Que demain je serai à son noble rendez-vous.

SÉRAPHINE. C'est bien loin d'ici, madame!

LA BARONNE. Tu prendras une voiture, tu m'excuseras de ton mieux auprès de ce digne homme, auprès des malades; tu les consoleras de ma part, cela revient au même; et, ce soir, tu me rendras compte de tout... tu resteras long-tems près d'eux, très-long-tems.

SÉRAPHINE, *charmée.* Très-long-tems? Oui, madame; quel bonheur!

(Elle sort en courant.)

LA BARONNE. J'ai toujours reconnu des sentimens charitables dans cette bonne fille.

SCENE III.

LA BARONNE, VENPRÉ, *puis* DIANE.

VENPRÉ, *sans voir la baronne, venant de la porte latérale de droite.* Grantois a raison, Champenau a raison : je suis trop faible, ce spectacle est immoral... je tiendrai bon ce soir... Ah! madame la baronne...

LA BARONNE. Vous avez l'air bien ému?

VENPRÉ. Ma femme, votre nièce... secondez-moi, je vous en prie...

(Diane paraît par la même porte.)

LA BARONNE. Toi aussi, ma nièce, tu as l'air bien agitée?

DIANE. Agitée? oui, je le suis, je l'avoue... lui, si bon, si raisonnable, si confiant!.. le croiriez-vous, ma tante? Il ne veut pas, ce soir, que j'aille au palais de justice!... Il m'a dit : Je ne veux pas!

LA BARONNE. Oh!

VENPRÉ. Je ne crois pas vous avoir dit..

DIANE. Vous ne m'avez pas dit : Je ne veux pas?

VENPRÉ. Vous vous trompez.... du moins, je ne l'ai pas entendu... je vous ai priée... j'ai voulu vous faire sentir la nécessité de ne pas sortir, le soir où vous donnez un bal.

DIANE. Mais, monsieur, il n'est que six heures, les invitations ne sont que pour minuit... nous serons de retour à onze heures.

LA BARONNE. Au plus tard. On délibère vite, les jours gras.

DIANE. Mais, monsieur, pourquoi m'avez-vous permis de suivre les débats jusqu'à présent? et aujourd'hui...

VENPRÉ. Je vous ai permis!.. vous les avez suivis malgré ma prière; car je vous ai priée toujours.

DIANE. Mais enfin, toujours vous avez fini par céder, et ce soir...

VENPRÉ. Et puis, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Je suis de l'avis du colonel; c'est un spectacle immoral.

DIANE. Immoral!

LA BARONNE. Immoral!... un endroit où je vais moi-même!... où l'on n'entend parler que d'ordre, de paix, de morale,... Immoral! monsieur le marquis, ne vous en déplaise, je regarde un procureur du roi comme un prédicateur.

VENPRÉ. Comme un prédicateur?

LA BARONNE. Et ce qu'il dit, comme un très-beau sermon.

DIANE, *dépitée.* Du reste, ma tante, qu'il n'en soit plus question, je n'irai pas!

(Elle s'assied près de la table.)

VENPRÉ. A la bonne heure, je vous remercie!

DIANE. Mais vous pouvez, monsieur, contremander votre bal, je n'y paraîtrai pas... je serai malade... je sens que je le suis déjà.

LA BARONNE, *passant entre Venpré et Diane.* C'est une tyrannie.

VENPRÉ. Et c'est ainsi que vous me secondez?

LA BARONNE. Vous voulez la faire mourir!

DIANE. Je n'irai pas.

VENPRÉ, *alarmé de l'état de Diane.* Allons, allons, calmez-vous.

LA BARONNE. C'est une cruauté!

VENPRÉ, *à Diane.* Que ce soit au moins la dernière fois. Vous irez.

DIANE. Je n'irai pas!

VENPRÉ. Vous irez.

DIANE. Non!

VENPRÉ. Je le veux!

DIANE. Je n'irai pas!!

LA BARONNE. Ah! ma chère, ma chère, tu as tort, tu passes les bornes; tu dois obéissance à ton mari (*A Venpré.*) Vous voyez si je vous seconde!.. elle ira.

VENPRÉ, *voyant arriver la vicomtesse.* La vicomtesse! voici un surcroît de renfort pour elles.

SCENE IV.

VENPRÉ, LA VICOMTESSE, LA BARONNE, DIANE.

LA VICOMTESSE, *du fond.* Ah! je vous trouve, quel bonheur! je croyais arriver trop tard.... C'est mon mari qui désirait me retenir.

LA BARONNE. Ils s'étaient donné le mot.

LA VICOMTESSE. Le croiriez-vous? ma petite fille dort bien, mange bien; elle se porte à merveille... seulement, elle est un peu languissante.... Ma sœur, pour l'égayer, a voulu donner, chez moi, un bal d'enfans qu'elle s'est chargée de diriger... elle aime tant ma fille!... Mon mari voulait que je restasse à ce bal. J'ai eu beau lui dire que j'étais engagée, qu'il le savait bien... Ne pouvant rien gagner sur moi... c'est inimaginable!... il m'a appelée mauvaise mère!

DIANE ET LA BARONNE. Ah!

(Venpré hausse les épaules.)

LA VICOMTESSE, *pleurant.* Mauvaise mère, moi!... J'ai embrassé mon enfant avec transport... et je suis venue avec mon frère chercher, près de vous, des consolations... (*Gaîment.*) Partons-nous?

DIANE. Nous n'attendons plus que la générale.

LA VICOMTESSE. Inutile, elle ne viendra pas; je suis passée chez elle, je n'ai pu la voir, elle s'habillait; mais le général m'a dit qu'elle allait chez son avoué... Un procès d'un demi-million. Ne l'attendons pas.

SCÈNE V.

VENPRÉ, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, LA BARONNE, DIANE.

LA GÉNÉRALE, *entrant rapidement du fond.* Vous m'avez attendue? c'est très-bien!

LA VICOMTESSE, *étonnée.* Le général m'avait dit que vous ne viendriez pas.

LA GÉNÉRALE. Les anciens généraux ne savent ce qu'ils disent: en ce moment, le mien ne rêve qu'affaires, que procès.... Il voulait m'envoyer chez l'avoué, sous prétexte qu'il ne peut pas y aller lui-même à cause de sa goutte... je l'ai laissé avec son médecin... Est-ce que j'entends rien aux avoués, moi?... Des affaires, des affaires qui pressent! des procès, des procès!.... plus tard, je ne dis pas, quand celui qui nous occupe sera terminé, quand j'aurai le tems.... mais aujourd'hui, les derniers jours du carnaval, les affaires après les plaisirs! Partons-nous pour la cour d'assisses?

DIANE, *à une femme, après avoir sonné.* Nos manteaux, et dites à Germain d'atteler!

SCÈNE VI

VENPRÉ, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, LA CHAMPENAU, BARONNE, DIANE.

VENPRÉ, *à part.* Ah! bon, voici un auxiliaire qui m'arrive.

(Il aborde le colonel et lui parle.)

LA VICOMTESSE. Il faut nous hâter, on pourrait prendre nos places.

LA BARONNE. Elles sont retenues.

LA GÉNÉRALE. Oui, mais le peuple est si mal élevé.

DIANE. Hier, on en a vendu une cent francs à la femme d'un ambassadeur.

LA GÉNÉRALE. Ça les vaut.

CHAMPENAU, *s'avançant à l'improviste.* Certainement, le double d'une première de face à la Comédie-Française, pour voir jouer Molière.

DIANE. Ah! monsieur le colonel, êtes-vous des nôtres? ce serait bien aimable!...

VENPRÉ, *bas à Champenau.* Moquez-vous un peu d'elles.

(Il reprend sa place.)

CHAMPENAU. Je viens prendre votre sœur pour la conduire au concert. Elle a besoin de distractions; depuis six mois elle n'est plus la même. Quant à la cour d'assises, je n'y paraîtrai jamais, que contraint par la force armée.

(Ici des femmes de chambre portent des manteaux; les dames s'ajustent.)

LA GÉNÉRALE. Mais c'est le rendez-vous du beau monde.

CHAMPENAU. A l'exception de vous, mesdames, moi je trouve fort laid le beau monde qui se rend là.

DIANE. Le colonel est en verve.

LA BARONNE. Et que dirait-il donc, s'il savait que, dans deux mois, lorsque nous serons de retour de notre voyage à Berlin, mon frère, le capitaine de vaisseau, doit nous conduire à Toulon, nous faire visiter le bagne?

LA GÉNÉRALE, *moqueuse.* Que diriez-vous, colonel, si vous saviez cela?

CHAMPENAU, *gracieusement railleur.* Je dirais, madame la générale, que vous avez vu condamner tant de coupables, que vous serez là en pays de connaissance. (*Rire des dames.*) Oui, oui, riez, mesdames, et puis étonnez-vous que le peuple, imitant l'exemple des hautes classes, s'empresse avidement à ces tristes spectacles, y endurcisse son ame, et y contracte des mœurs inquiètes et farouches, des habitudes hasardeuses qu'il applique ensuite à la politique, et

qui compromettent le repos et arrêtent le progrès des sociétés.

DIANE. Mesdames, nous arriverons trop tard, si vous voulez écouter jusqu'au bout la satire du colonel.

CHAMPENAU. Je m'arrête, madame la marquise, et vous offre la main jusqu'à votre voiture.

DIANE. Au bal, j'espère, vous serez plus galant?

CHAMPENAU. C'est qu'un bal est la réunion des plus aimables femmes, et qu'on s'attend à vous trouver là.

LA GÉNÉRALE, *enflée.* Merci, colonel.

DIANE. Marquis, venez-vous avec nous?

VENPRÉ. J'attends mon ami de Grantois; il est malade, il est triste... il a besoin de consolations... nous allons faire une partie d'échecs.

GERMAIN, *paraissant du fond.* Les chevaux sont attelés.

CHAMPENAU, *offrant la main à deux dames.* Eh vite! Eh vite! mesdames, que je vous traduise en cour d'assises.

(Venpré offre la main à deux autres dames, et les conduit jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE VII.

VENPRÉ, GRANTOIS.

(Grantois sort de la porte de droite, et entre d'un air sombre et abattu; il lit la *Gazette des tribunaux.*)

VENPRÉ. Ah! te voilà? tu es prêt?

GRANTOIS. Oui, mon ami.

VENPRÉ. Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

GRANTOIS. Ce que j'ai? des remords!

VENPRÉ. Je te l'avais prédit; mais je n'ai pas insisté davantage, lorsque tu m'as promis de te montrer, dans le cas d'une condamnation. D'ailleurs, si tu ne le faisais pas, moi-même...

GRANTOIS. J'espère toujours qu'il ne sera condamné qu'à la réclusion, et alors, je lui en laisserais faire deux ou trois ans... il mérite bien cela pour ce qu'il m'a enlevé, et ce que j'en ai reçu. L'indigne!.. Et son avocat qui s'amuse à mes dépens, qui trouble la cendre des morts!... et puis qui parle avec enthousiasme de la noble générosité de son client...

VENPRÉ. On dit qu'il a rendu la liberté à ses esclaves.

GRANTOIS. Conçoit-on la nature humaine! Voilà un jeune homme qui fait un acte admirable de désintéressement, qui émancipe des noirs... puis les blancs, ses pareils, quand ils sont mariés (*Il se désigne*) il les traite comme des nègres.

VENPRÉ. Tous les hommes sont ainsi faits : généreux d'un côté, égoïstes de l'autre.

GRANTOIS, *désignant la Gazette.* Et puis quel front! (*Il lit.*) « L'accusé persiste à » nier l'enlèvement comme l'assassinat. » (*Il parle.*) L'assassinat, je le conçois. (*Il lit.*) « Il garde aussi le silence le plus obstiné » sur le lieu où il se trouvait dans la nuit » du double crime, et lorsqu'on l'interroge à ce sujet, il dit que pour prouver » l'alibi, il lui faudrait compromettre » l'honneur d'une femme, et qu'il aime » mieux mourir. » (*Il parle.*) Voilà maintenant qu'il craint de compromettre une femme, et il m'a enlevé la mienne.

(Il jette le journal sur la table.)

VENPRÉ. Contradiction, toujours contradiction.

GRANTOIS. Si, du moins, il voulait avouer où il a laissé Lodoïska.

VENPRÉ. Ah ça! est-ce que, par hasard, tu la regrettes?

GRANTOIS, *embarrassé.* Moi?.. Dieu!... mais, vois-tu, je voudrais la punir, et son plus grand châtiment serait d'être près de moi.

VENPRÉ. Quoi! tu aurais le courage....

GRANTOIS, *s'exécutant.* Eh bien! mon cher, voilà comme je suis, et je ne m'en vante pas! Je suis colère et faible tout à la fois; j'éclate d'abord, je m'emporte... puis une réaction s'opère, je deviens timide, poltron... Ensuite la réaction de la réaction, et toujours comme cela, je passe d'une température extrême à l'autre. L'arrestation de ce jeune homme me fit d'abord le plus grand plaisir, parce que dans les transports d'une vengeance satisfaite, je ne songeais pas aux conséquences.... Mais aujourd'hui, sa position me chagrine, surtout à cause de la mienne; car enfin, si je ne me montre pas, si je fais toujours le mort et que le jury prononce le oui fatal!.. D'un autre côté, si je parais, si je ressuscite, si je dis : « Me voilà! » les tribunaux peuvent bien me demander compte de mon silence, de ma mort passée qui a été une longue calomnie... Si enfin on me met en prison et qu'on rende la liberté à l'autre, il ira retrouver ma femme..... Et puis, mon ami, je crains, dans cette circonstance, qu'il ne s'élève, d'un bout de la France à l'autre, un rire universel à mon apparition; car je suis le type d'une espèce particulière, moi. Les grands journaux vont retentir de mon nom, de ma conduite qu'ils appelleront infâme : je cumulerai l'odieux et le ridi-

cule; les petits journaux, qui ont tant d'esprit, vont s'emparer de moi, me prendre à la gorge, me tailler, me couper, me déchiqueter, et, durant un grand mois, me jeter en pâture à leurs joyeux abonnés. Ils feront mon portrait moral; ils lithographieront mon portrait physique; ils m'étaleront chez tous les marchands de nouveautés; ma caricature sera dispersée dans toute l'Europe; et désormais, grâce à cette burlesque célébrité, de même qu'on dit d'un homme très-brave : C'est un César; d'un homme très-savant : C'est un Cuvier; on dira d'âge en âge, d'un mari très... malheureux, c'est un Grantois.

VENPRÉ. Oui, je conviens que ta position...

GRANTOIS. Elle n'est pas tenable.

VENPRÉ. Viens, allons faire une partie d'échecs; cela te distraira, en attendant que tu danses.

GRANTOIS. Danser, jouer, me distraire?.. Descendons au jardin; j'étouffe ici.

VENPRÉ. C'est qu'il fait froid encore.

GRANTOIS, *après agitation, s'arrêtant.* J'ai envie d'aller me jeter à l'eau, me brûler la cervelle.

(Il s'en va.)

VENPRÉ, *le retenant.* Grantois, mon ami, un suicide?

GRANTOIS, *revenant.* Ou plutôt je vais à l'instant me dénoncer au procureur du roi; cela revient au même.

VENPRÉ, *le suivant.* Au fait, c'est le meilleur moyen d'en finir.

(Ils sortent par le fond.)

SCENE VIII.

CLARA, *venant de la porte latérale de gauche.*

Quel est ce bruit?..... Personne!..... Ils sont tous partis, ils sont allés... moi, je n'y vais jamais, et j'y pense chaque jour, chaque heure, chaque instant... Je ne puis me distraire du souvenir de ce malheureux (*Elle prend la Gazette des Tribunaux.*) Ce journal, sur lequel, il y a six mois, je ne jetais jamais les yeux, je l'attends maintenant tous les matins avec une impatience! je le lis à l'insu de tout le monde; j'y cherche une espérance... non, tout l'accuse, il est coupable, il est coupable!... mais je ne puis croire qu'il eût prémédité le meurtre... surpris, attaqué par le mari, il se sera défendu, il aura eu le malheur... et cette femme cependant, il l'aimait et en même tems... Aimer deux femmes, c'est affreux! et pourtant cela se voit, ce n'est pas rare... ah! il l'aura aimée peut-être par dépit, pour se dédommager de mon indifférence, de mon mépris, et c'est moi qui serais cause de ce qui lui arrive... Oh! ma tête se perd... et le colonel va venir, et il faut que j'aille au concert, il faut que je sois gaie!.. (*Des masques passent au fond extérieurement.*) Il est dix heures. voilà déjà les masques qui arrivent... dans deux heures le bal... un bal, un concert!.., il faut être aimable, le monde le veus ainsi. Il faut mentir; il faut avoir un visage riant, quand on a la mort dans l'ame... mais je ne peux pas, je ne peux pas!..

SCENE IX.

CHAMPENAU, CLARA.

CHAMPENAU, *du fond.* Eh bien! ma chère Clara?

CLARA, *à part.* Le colonel! (*Haut.*) Ah! c'est vous, mon ami?

CHAMPENAU. Je viens vous renouveler ma proposition de vous conduire au concert. Nous y resterons une heure et nous reviendrons pour le bal. Si cela vous plaît; je m'habille à l'instant, et je suis à vous dans dix minutes.

CLARA, *cherchant à sourire.* Ah! oui... le concert... j'avais oublié...

CHAMPENAU. Tenez, ma chère Clara, permettez-moi de vous parler franchement : autrefois vous ne me donniez pas la peine de deviner vos pensées; vous me les disiez toutes... depuis six mois vous me ca chez un chagrin que je voudrais connaître pour le dissiper ou le partager avec vous... Clara, vous souffrez.

CLARA, *cherchant à sourire.* Oui, il est vrai, depuis le tems que vous dites, je ne suis pas bien... mais cela passera, ma gaîté reviendra... vous verrez, mon ami.

CHAMPENAU. Serait-ce l'approche de notre mariage qui vous donnerait du souci?

CLARA, *vivement.* Oh! je vous le jure, ce sera un des beaux jours de ma vie : je serai heureuse, je serai fière d'un époux comme vous.

CHAMPENAU. C'est très-bien ce que vous dites là; mais vous le dites avec des larmes dans les yeux.

CLARA. Des larmes?... oui, c'est possible, des larmes de joie, lorsque je pense à ce que vous avez fait pour mon père, pour moi.

CHAMPENAU. Pour vous, chère Clara, je renonce, en ce moment, à une ambassade que le ministre me propose, je veux rester à Paris; je veux, quand nous serons

unis, que rien ne puisse me détourner des soins, des égards, des plaisirs que je veux vous prodiguer.

CLARA. Ah! je suis indigne de tant de bontés.

CHAMPENAU. Peut-être suis-je importun, ce soir, et n'allez-vous à ce concert que pour moi. Du reste je cours faire un peu de toilette, et à mon retour nous irons ou nous n'irons pas, comme il vous plaira; et quoi que vous décidiez, je serai toujours très-heureux de vous obéir.

SCÈNE X.

GRANTOIS, CHAMPENAU, CLARA.

GRANTOIS, *avant de paraître*. Venpré! Venpré! (*En scène à lui-même sans voir Clara ni Champenau.*) Et moi qui allais me dénoncer au procureur du roi; j'aurais fait une belle sottise! (*Apercevant Clara et Champenau.*) Ah! pardon... je cherche Venpré... je vous dérange...

CHAMPENAU. Eh! mon Dieu! qu'avez-vous, monsieur le chevalier? vous paraissez dans une agitation...

GRANTOIS, *vivement agité*. Eh bien! je ne m'en cache pas. (*Criant.*) Il faut convenir que les gardes, chargés de veiller sur les criminels, sont aujourd'hui bien philantropes... L'académie française leur doit le prix de vertu... jamais ils n'ont laissé échapper autant de monde... pour peu que cela dure, leur métier deviendra la plus paternelle des institutions.

(Ici, parmi d'autres masques, un masque passe vivement dans le fond extérieur. Il témoigne qu'il Clara, et disparaît.)

CHAMPENAU. Que voulez-vous dire?

GRANTOIS, *animé*. Le bruit court que ce jeune homme qui m'a.. qui a tué Duclos, pour enlever m... sa femme, vient de se sauver.

CLARA, *vivement*. Est-il possible!

CHAMPENAU. Et comment dit-on que...

GRANTOIS, *toujours très-animé*. Son avocat s'étant trouvé subitement indisposé, la séance, qui devait être la dernière, a été levée plus tôt qu'on ne le pensait; il n'était que neuf heures. Le monstre sortait du Palais-de-Justice, escorté par quelques gardes municipaux... Il y avait une foule!.. on ne voyait que des chapeaux ou des bonnets de femmes.

CLARA, *avidement*. Ensuite, ensuite!

GRANTOIS. Au moment où on allait le faire monter dans la voiture, des hommes tout noirs, des fous, se sont mis à crier: Vive!... Vous comprenez? Ce cri a fait peur à tout le monde, même aux chevaux.

CLARA, *s'épanouissant*. Après? après?

GRANTOIS. Une subite épouvante succédant à la curiosité. les flots de la multitude se sont heurtés en sens divers. Les gardes... de petits hommes faibles... au lieu d'avoir des colosses!... Les gardes n'ont pu résister à ce froissement général, ils ont lâché ce misérable, et ils ne rapporteront à la justice que le collet de son habit qui est resté entre leurs mains.

CLARA, *riant*. Ah! ah! ah!

GRANTOIS. Cela vous fait rire?

CLARA. Qui? moi? non, je frémis.

(Grantois court à la fenêtre et écoute; on entend du bruit.)

CHAMPENAU, *à Clara*. Ce malheureux, sans doute, a commis un horrible crime; mais, à vrai dire, je suis...

CLARA. Oh! oui, vous, si bon, si généreux... vous qui méritez... vous devez me trouver bien capricieuse, bien peu digne de... Tenez, mon ami, ce concert...

(Cris au dehors.)

CHAMPENAU, *désignant la fenêtre*. Quel est ce bruit?

GRANTOIS, *enchanté*. S'il était vrai! (*Allant à Champenau.*) Des masques arrêtés sous la fenêtre disent qu'on a repris mon assas... mon scélérat.

CLARA. Repris!

GRANTOIS. Je vais savoir ce qu'il en est. (*Ici le masque précédemment signalé découvre un instant son visage. C'est Léon; il remet son masque aussitôt; Grantois le rencontre au fond et lui dit:*) Savez-vous si on l'a repris. (*Le masque fait un signe affirmatif, Grantois lui donne une poignée de main et sort en disant:*) Bien! bien!

(Léon témoigne par les mouvemens de son corps qu'il rit beaucoup, puis il regarde Clara avec des gestes de tendresse et disparaît de nouveau.)

CHAMPENAU. Tout cela est peut-être un conte... Eh bien! chère Clara, ce concert, disiez-vous...

CLARA, *agitée*. Ah! oui, ce concert... si vous le voulez absolument...

CHAMPENAU, *souriant*. On n'a jamais le dernier mot des dames, même de la plus aimable et de la plus sensée... je viendrai prendre vos ordres dans quelques instans.

(Il sort.)

SCENE XI.

LÉON, CLARA, SÉRAPHINE.

CLARA, *seule*. On l'a repris!... il est perdu!.. oh! je voudrais être loin d'ici, seule.. Je prierais Dieu de m'envoyer un

peu de force... mais non... je dois me parer, m'embellir... Non, non, ce serait un trop cruel supplice. (*Elle sonne; Léon entre et se cache derrière la psyché.*) Je n'irai pas! je n'irai pas!

(Séraphine paraît.)

SÉRAPHINE, *essoufflée*, *à part*. J'arrive à tems, quelle foule!

CLARA. Séraphine?

SÉRAPHINE, *s'ajustant*. Madame?

CLARA. Je ne paraîtrai pas au bal, je ne me sens pas bien; je resterai dans ce salon; je tâcherai de lire... Vous direz que je veux être seule, que j'ai besoin de repos. Vous fermerez les portes, et vous veillerez à ce que personne ne pénètre jusqu'ici.

(Séraphine sort et ferme la porte du fond.)

SCÈNE XII.

LÉON, CLARA.

CLARA, *s'asseyant et prenant un livre.* Lisons!... lire?... mais quel livre pourrait me distraire? (*Elle rejette le livre.*) Ah! rentrons plutôt dans mon appartement. (*Entendant du bruit et voyant un masque, un léger cri de surprise.*) Ah! quelqu'un!

LÉON, *démasqué*. Madame...

CLARA, *cri de joie irrésistible*. Ah! (*Elle retombe sur la chaise; à part, avec bonheur.*) C'est lui!

LÉON, *allant à elle*. Madame, madame, rassurez-vous! Oh! voici un moment que je n'osais pas espérer, et qui va me dédommager de six mois de tortures.

CLARA. Monsieur... Oh! fuyez... je crains...

LÉON. Vous aussi, vous me repoussez; vous aussi, vous me croyez coupable! Oh! cette pensée seule faisait tout mon désespoir! Il faut que je vous parle, que je vous prouve mon innocence, et puis, je pars, je fuis, consolé par votre estime de la réprobation du monde.

CLARA. Votre innocence! oh! oui, malgré les apparences, j'y ai toujours cru... Mais vous êtes fatigué, vous paraissez souffrir... Mon Dieu! vous voilà?... Comment donc êtes-vous parvenu à vous échapper?

LÉON. C'est qu'il y avait, dans cette foule avide de contempler mes traits, des hommes qui ne croyaient pas à mon crime; qui, d'ailleurs, eussent agi comme ils ont fait, lors même qu'ils y auraient cru. Ces hommes, je les avais faits libres, ils m'ont fait libre aussi!

CLARA. Braves gens!... Ah! que le chevalier de Grantois s'avise maintenant de parler mal devant moi de l'émancipation des nègres!

LÉON. Puis, la main d'un ami, dont j'ai été trop vite séparé par les flots de la multitude, m'a jeté, dans l'ombre, ce costume et ce masque... Le masque est noir, (*attendri.*) la main l'était aussi, j'en suis sûr... J'ai fui, j'ai couru... bientôt j'ai remarqué que j'étais suivi.

CLARA. Ciel!

LÉON. Je prends mille détours; j'arrive devant la porte de cet hôtel: c'est celui de votre sœur, je le reconnais... Une espérance me vient au cœur: vous y êtes peut-être, et sans autre réflexion, voyant des masques dans la cour, je me glisse à travers la cohue des voitures... Une seule pensée m'occupe; c'est de vous rencontrer, de vous parler à la faveur de ce déguisement et de ce masque, de vous dire: Je suis innocent, et de vous le prouver.

CLARA. Oh! oui, innocent, je le crois; mais cette preuve de votre innocence, pourquoi ne pas la donner aux juges?

LÉON. Ah! c'est que pour cela, madame, il m'eût fallu compromettre publiquement l'honneur d'une femme.

CLARA. D'une femme?

LÉON. Oui, madame, et j'aimais mieux mourir; car je savais qu'elle serait morte, elle, si j'eusse prouvé, comme je le puis, que la nuit même où l'enlèvement et l'assassinat dont on m'accuse ont été commis, cette nuit, je l'ai passée dans la maison de cette femme.

CLARA. D'une femme que vous aimiez?

LÉON. Je vous ai dit, madame, que je préférais mourir que de compromettre son honneur.

CLARA. Mais elle, elle, cette femme pourquoi n'est-elle pas allée, en plein audience, crier aux juges: Cet homme est innocent!... Il faut qu'elle soit bien lâche, cette femme, pour vous laisser flétrir, pour vous laisser mourir!

LÉON. Oh! ne l'accusez pas; car c'est la plus noble, la plus généreuse, comme la plus aimable des femmes!... Elle ignore tout.

CLARA. Je ne comprends pas...

LÉON. Je l'aimais comme un insensé... Elle répondit à mon amour par la haine et par le mépris. Alors, désespéré, je résolus de quitter la France, de repasser les mers, de retourner dans mon pays; mais avant de partir, je voulais, je désirais emporter son image tracée de ma propre main...

CLARA. *Trouble croissant.* Oh!

LÉON. Mais comment obtenir d'elle une

heure, une seule heure avant de la quitter pour toujours? La lui demander, c'eût été folie. Elle m'aurait refusé, elle m'aurait chassé... Alors, égaré par mon amour.... (*A demi-voix.*) C'était à la campagne, à Saint-Jean... Elle avait deux femmes de chambre ; je leur parlai en secret : je sus par elles que, chaque soir, leur maîtresse consacrait deux heures à la lecture, dans son salon, depuis dix heures jusqu'à minuit. Je prodiguai l'or, et d'un cabinet voisin, la nuit même où le crime dont on m'accuse fut commis...

(Il lui montre un portrait.)

CLARA, *poussant un cri.* Ah!.. Et vous seriez mort plutôt que de révéler une circonstance qui eût compromis l'honneur de cette femme?

LÉON. Oui, madame; car cette femme aime un autre homme, et si cet homme eût appris cela, il eût renoncé à elle, et le monde l'eût approuvé, et cette femme serait morte de douleur.

CLARA, *le regardant toujours avec exaltation.* Quoi ! si vous n'aviez pu vous échapper .. la mort, l'infamie, vous auriez persisté à braver tout cela pour cette femme?

LÉON. Tout pour elle !

CLARA, *lui arrachant le masque des mains et le jetant.* Oh ! mais que faites-vous de ce masque inutile? Vous pouvez maintenant marcher la tête haute et découverte, car cette femme sait tout ; elle dira partout : « Cet homme est innocent ! »

LÉON, *vivement.* Oh! non, non, madame, elle ne dira pas cela ! Je la supplierai de ne pas le dire; car la pensée du monde ne s'arrêterait pas à l'aveu de la vérité. Vous le connaissez ce monde ? lâche te cruel, il envenime tout! sa parole flétrit tout!.. Je fus le plus malheureux, le plus dédaigné des amans; le monde dirait que je fus le plus heureux, le plus favorisé de tous, et cette femme en mourrait, je le sais.

CLARA, *au comble de l'agitation.* Oh! mon Dieu! mais qu'importe?

LÉON. Il importe qu'une femme ne perde point sa considération, la vie peut-être, à cause de moi.

CLARA. Oh! Léon!.. M. de Montigny..

LÉON. Je vais fuir, vous quitter... Le vrai coupable, un jour, sera connu, et alors...

CLARA. Non, monsieur, non. Le coupable peut échapper toujours à la justice, et le déshonneur flétrir à jamais l'innocent, atteindre sa famille.

LÉON. Je n'ai plus de famille, madame, plus d'amis. Ceux que m'avait faits la fortune, le malheur les a éloignés : je suis seul, seul au monde, et il n'est qu'une chose qui m'attache à la vie, c'est le bonheur de la femme que j'aime sans espérance. (*Très-énergiquement.*) Si cette femme, pour me rendre l'honneur, compromettait le sien par une démarche directe ou détournée, je le déclare ici, et de manière à la convaincre que ma détermination est bien prise, dès ce moment, la vie me serait insupportable, et j'en sortirais sans regret!

CLARA. Léon ! (*Se reprenant.*) Monsieur. (*Indignée contre elle-même de s'être reprise.*) Monsieur !.. Léon ! mon ami ! mon frère ! je vous déclare à mon tour que si le meilleur des hommes venait à retomber entre les mains d'une justice égarée, si le vrai coupable n'était pas bientôt connu, aucune considération ne saurait m'arrêter : je proclamerais à la face de tous votre innocence, votre générosité.

LÉON. Raison de plus pour moi, madame, de ne pas me laisser reprendre. La nuit est favorable, les momens sont chers... je vous ai vue, vous ne m'avez pas repoussé comme autrefois... Vous m'avez appelé votre ami, votre frère ! oh! madame, je suis heureux !

CLARA, *épanouie.* Et moi, heureuse ! oh! bien heureuse aussi de savoir que vos jours ne sont plus en danger.

LÉON. Adieu, madame... Nous ne nous reverrons plus peut-être; mais je ne vous oublierai jamais.

CLARA. On vient ici... quelques instans dans ce couloir. (*Léon disparaît par la porte latérale de droite. — Elle va s'asseoir.*) Sauvé ! Il est sauvé ! Mon pauvre cœur avait besoin de cette joie! Oh! maintenant, j'irai au concert, je paraîtrai au bal. — Et son masque?

(Elle ramasse le masque.)

SCÈNE XIII.

CHAMPENAU, SÉRAPHINE, CLARA.

CHAMPENAU, *à Séraphine qui semble lui faire des observations à la porte du fond.* Puisque tu me dis que madame fait une lecture, je puis bien sans trop d'indiscrétion... (*Allant à Clara.*) Ah!

SÉRAPHINE. Au moins, madame verra qu'il n'y a pas de ma faute. (*A part.*) Ces militaires ! ça vous prend tout d'assaut!

(Elle sort.)

CHAMPENAU. Pardon, ma chère amie, de ne pas avoir respecté votre consigne; mais Seraphine m'avait alarmé : j'ai voulu

savoir par moi-même... à l'entendre, vous étiez à toute extrêmité.

CLARA, *souriant à travers son trouble.* Séraphine ne sait ce qu'elle dit.

CHAMPENAU. En effet, je vous trouve mieux.

CLARA. Beaucoup mieux.

CHAMPENAU. Enfin, qu'avez-vous décidé relativement au concert?

(Il va déposer son chapeau.)

CLARA, *jetant le masque dans le couloir où est Léon* Mon Dieu! que je vous dois d'excuses pour la façon maussade dont, tout-à-l'heure, j'ai reçu votre proposition.

CHAMPENAU. Vous, maussade? c'est impossible.

CLARA. Mais à peine avez-vous été parti que j'ai eu des remords, oui, des remords de n'avoir pas su triompher pour vous d'un peu de malaise... oh! mais soyez tranquille, mon ami : à l'avenir vous n'aurez plus à vous plaindre de moi; vous me trouverez toujours gaie, heureuse, enjouée; je ne veux plus être malade, c'est bien décidé... tenez, mon ami, je ne le suis plus, je me porte bien!

CHAMPENAU. Conclusion, ma chère amie, nous allons au concert?

CLARA. Certainement : vous savez si j'aime la musique.

CHAMPENAU. D'ailleurs nous n'y resterons que le tems que vous voudrez. Pour moi, je ne demande que celui de parler au secrétaire du ministre qui m'y a donné rendez-vous pour savoir si j'accepte ou non l'ambassade qu'on me propose.

CLARA. Nous y resterons tant que vous voudrez, jusqu'à l'heure du bal de ma sœur... Un concert!.. les artistes les plus distingués de la capitale!... peut-on s'ennuyer là?.. je n'ai qu'un regret : c'est que vous ne soyez pas venu plus tôt; je vous attendais avec impatience.

CHAMPENAU. Un embarras de voitures a retardé la mienne : c'était un désordre!... des agens de police, à la poursuite de ce malheureux jeune homme qui s'est échappé, arrètaient tout le monde, avec politesse toutefois... ils venaient de perdre sa piste au détour de cette rue... ils étaient furieux!.. Croiriez-vous qu'ils ont fouillé dans toutes les voitures qui se trouvaient là, prétendant qu'il leur avait paru que l'évadé s'était réfugié dans une d'elles... tout Paris est en émoi depuis cette évasion; le cri séditieux qui semble en avoir été le signal fait le plus grand tort à ce malheureux; on a donné son signalement à toutes les patrouilles, à tous les postes, à tous les commis des barrières.

CLARA, *troublée.* Ah!

CHAMPENAU. Ce quartier-ci est cerné!... Oh! qu'il se cache bien, le pauvre jeune homme! mais il sera infailliblement repris!

CLARA. Vous croyez?

CHAMPENAU. On examine tout le monde, on démasque toutes les personnes.

CLARA. Mais c'est arbitraire!

CHAMPENAU. Laissons cela, ces pensées attristent!..

(Prise de tabac. Léon sort masqué, Clara l'aperçoit à il va s'en aller.)

CLARA, *à part.* Ciel! s'il sort, il est perdu!.. (*Haut.*) Ah! vous dites que le quartier est cerné, que si ce malheureux Léon de Montigny sortait de sa retraite, il serait infailliblement arrêté?

CHAMPENAU. Infailliblement. (*Léon rentre dans le couloir.*) Mais ne nous occupons plus de cette déplorable affaire. Allons au concert.

CLARA, *à part.* Le laisser seul! (*Après avoir jeté un coup-d'œil à la pendule.*) Onze heures! (*Haut.*) Je voudrais bien y rester jusqu'à minuit; mais un jour comme celui-ci, c'est à peine assez de trois femmes pour recevoir tant de personnes et veiller à tout.. afin d'alléger ma tante et ma sœur, je ne resterai au concert que jusqu'à onze heures.

CHAMPENAU, *regardant la pendule.* C'est qu'il est onze heures!

CLARA, *regardant la pendule et feignant l'étonnement.* Onze heures? déjà! comme le tems fuit rapidement, mon ami, lorsqu'on s'entretient avec vous.

CHAMPENAU. Vous renoncez donc?..

CLARA. Il le faut bien... j'en suis désolée!.. et moi qui vous retarde, qui vous retiens ici, lorsque le secrétaire du ministre.

CHAMPENAU, *souriant.* Décidément, ma chère amie, une des choses les plus difficiles au monde, c'est d'aller au concert avec vous.

CLARA. Oui, oui, raillez-moi, je le mérite; je suis une étourdie, je ne sais jamais l'heure.

CHAMPENAU. Il faut donc que je me résigne : je cours dire un mot au secrétaire du ministre et je reviens... Ne disposez de votre main en faveur de personne, j'entends pour l'ouverture du bal.

CLARA. Elle est à vous de toutes les façons.

CHAMPENAU, *baisant la main de Clara, dit ensuite à part en allant prendre son chapeau :* Elle était autrefois d'une humeur plus égale... comme les femmes changent! elles se ressemblent toutes.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

CLARA, LÉON.

CLARA. Ah ! mon Dieu ! vous l'avez entendu?.. le quartier est cerné!.. durant la chaleur des premières recherches, il serait imprudent de sortir d'ici.

LÉON, *souriant.* Vous dirai-je, madame, que je me félicite de ce fâcheux incident qui me retient plus long-tems près de vous?

CLARA, *le regardant avec une petite moue admirative.* Ah! vous en êtes bien capable!.. mais comment vous cacher dans cette maison? comment pourrais-je moi seule?..

LÉON. Votre beau-frère, le marquis de Venpré, est donc impitoyable?

CLARA. Vous êtes accusé d'avoir tué un homme et surtout enlevé une femme! il ne faut pas compter sur sa pitié.

LÉON. Votre sœur?

CLARA, *vivement.* Oui, ma sœur, j'y songeais; ma tante, la générale, la vicomtesse...

LÉON, *vivement.* Oui, oui, les femmes plus compatissantes...

CLARA. En leur disant que vous êtes innocent!..

LÉON. Non, non, non... il faudrait leur expliquer...

CLARA. Oh! ce n'est pas cela qui m'empêcherait... mais en y réfléchissant, il vaut mieux peut-être, dans votre intérêt, que vous passiez à leurs yeux pour coupable.. ces dames sont si bonnes, si sensibles!.. et puis voici comment leur charité raisonne: s'il faut avoir pitié des malheureux, un crime étant le plus grand des malheurs pour celui qui l'a commis, plus un homme est coupable, plus il doit inspirer d'intérêt et de compassion.

LÉON, *riant.* Oui, oui, j'entends.

CLARA. Ces dames vont venir sans doute... (*Désignant le couloir.*) Allez vous enfermer à clef dans la troisième pièce au fond... préparez une histoire qui rende votre crime plus intéressant... L'amour vous égarait... vous aimez comme cela, vous... Allez, allez, et n'ouvrez qu'à des voix de femmes.

LÉON. Oui, oui, celles-là ne dénoncent pas!

(Il sort par le couloir.)

CLARA, *seule.* Pauvre jeune homme! quelle délicatesse! quel dévoûment! Ah! lorsqu'une femme jure de n'aimer personne, c'est qu'elle ne prévoit pas qu'il y ait des cœurs comme celui-là!..Les voici! soyons à mon rôle. Feignons le trouble, dissimulons ma joie; soyons comédienne, il le faut, pour sauver le meilleur des hommes.

SCÈNE XV.

LA VICOMTESSE, LA BARONNE, CLARA, DIANE, LA GÉNÉRALE.

(Ces quatre dames viennent du fond.)

DIANE. Eh bien! ma chère, tu n'es pas encore habillée?.. le bal est commencé.

CLARA. Je n'ai pas le courage...

LA BARONNE. M. de Champenau nous avait dit que tu étais tout-à-fait bien, et très-disposée à danser.

CLARA. Ah! c'est que depuis qu'il est sorti... un événement... j'ai cru que je mourrais de peur.

LA GÉNÉRALE. Qu'est-ce donc, mon enfant?

CLARA. Laissons cela, je veux l'oublier; parlons d'autre chose... Il paraît que la séance de ce soir, à la cour d'assises, n'a pas été aussi longue que vous l'espériez?

DIANE. Un accident : l'avocat du prévenu qui s'est trouvé subitement indisposé.

LA GÉNÉRALE, *admirativement.* Un garçon qui parle bien (*légèrement*), mais pas de poitrine!

LA VICOMTESSE. Du reste, tu ne sais pas, ma chère? l'accusé s'est échappé.

LA BARONNE. On dit qu'on l'a repris.

CLARA. Du tout, du tout.

LA BARONNE. Je t'assure...

CLARA. Je vous assure, ma tante, qu'on ne l'a pas repris.

LA VICOMTESSE. De sorte qu'on ne saura pas s'il est innocent ou coupable.

DIANE. Oh! il est coupable, sans contredit.

CLARA, *à part.* A leur insu, ces bonnes dames ne demanderaient pas mieux.

DIANE. D'ailleurs, il n'y aurait pas contre lui des preuves accablantes, que sa physionomie seule.... une tête admirable! mais...

LA GÉNÉRALE. Je suis sûre qu'il a au front le signe proéminent du meurtre.

CLARA. Puisqu'il a tué, cela ne peut pas être autrement.

LA GÉNÉRALE. Voyez pourtant quel malheur de manquer sa vocation! Si cet homme-là eût été militaire, en tems de guerre, c'eût été peut-être un héros.

CLARA, *observant.* Du reste, il ne serait

pas impossible qu'il fût repris, si la personne chez laquelle il se sera réfugié a peur d'être compromise.

LA VICOMTESSE. Oh! ce serait bien lâche de livrer ainsi un malheureux!

CLARA. N'est-ce pas?

DIANE, *rêveuse*. Pauvre jeune homme! une figure pâle, farouche... distinguée!

LA VICOMTESSE. Une tête à caractère.

LA BARONNE. S'il avait eu des principes...

LA GÉNÉRALE. Je suis sûre qu'il serait mort avec courage.

DIANE, *compatissante*. Après tout, il n'a pas tué pour voler de l'argent.

CLARA. Eh bien! je n'aurais pas osé vous le dire... moi aussi, mesdames, la simple lecture des débats m'a inspiré un vif intérêt pour ce malheureux... et s'il se présentait à moi en me disant : La justice me poursuit; tous mes amis m'abandonnent, je n'ai d'espoir qu'en vous, je crois que, bien loin de le repousser, je...

DIANE, *vivement*. Moi aussi!

LA VICOMTESSE. Moi aussi!

LA GÉNÉRALE. Moi aussi!

LA BARONNE. Moi aussi!

CLARA. Eh bien! ce jeune homme est ici!

DIANE. Léon de Montigny!

CLARA, *désignant le couloir*. Dans la troisième chambre.

TOUTES, *s'écartant de la porte*. Ciel!

CLARA, *comédienne*. Voilà l'événement dont je ne voulais pas vous parler. Poursuivi, défaillant, ce malheureux s'est précipité dans cet hôtel... le hasard l'a fait arriver jusqu'à moi... j'ai eu une peur!.. Je voulais fuir... il m'a rassurée... mon cœur s'est ému de le voir dans cet état... alors il m'a raconté son histoire, l'histoire de son crime... il m'a fait pleurer... l'amour!

TOUTES, *l'une après l'autre*. L'amour! — l'amour! — l'amour! — l'amour!

LA GÉNÉRALE. L'amour! mais c'est une circonstance des plus atténuantes!

CLARA. Il aimait Lodoïska : elle lui avait été promise... c'est la fiancée de son cœur qu'il réclamait... et la nuit de l'enlèvement, s'il n'eût pas trouvé Duclos dans la chambre de Lodoïska, il ne l'eût pas tué... Il n'était venu là que pour lui enlever sa femme... il n'y avait pas préméditation.

DIANE. Pauvre infortuné!

CLARA. Oh! oui, lorsque je vous aurai dit ce qu'il m'a dit... lorsqu'il vous aura raconté lui-même... vous serez ses juges... vous déciderez s'il est digne, non de pardon, il n'en mérite pas... mais de pitié.

DIANE. Dieu! si mon mari savait... lui qui le trouve si criminel!...

CLARA, *s'avançant près de la porte du fond*. J'entends la voix du chevalier de Grantois... je ne sais pas ce qu'il a contre cet infortuné; mais s'il le trouvait ici!...

DIANE. Mon Dieu! que faire?

CLARA. Le livrer ou lui donner asile.

LA BARONNE. Oh! la charité nous ordonne...

CLARA, *écoutant*. Justement le chevalier de Grantois qui s'emporte; il est furieux de cette évasion.

LA GÉNÉRALE, *d'un ton d'autorité*. Il faut le sauver, s'il le mérite.

CLARA, *un peu au-dessus de la porte du couloir dans lequel elle introduit successivement ces dames*. Venez donc, je vous dirai tout.

DIANE. Oh! grand Dieu! quel événement!

(Elle entre dans le couloir.)

LA GÉNÉRALE. Nous aurons des autographes!

(Elle entre dans le couloir.)

LA VICOMTESSE. Terrible chose que l'amour!

(Elle entre dans le couloir.)

LA BARONNE. A tout pécheur miséricorde!

(Elle entre dans le couloir.)

CLARA, *souriant*. Nous avons l'air de la cour de cassation.

(Elle entre aussi.)

SCENE XVI.

GRANTOIS, VENPRÉ, *puis* CHAMPENAU.

GRANTOIS, *entrant du fond avec Venpré*. On ne l'a pas repris! un si grand scélérat! C'est une infamie!

VENPRÉ, Et cependant, sans la nouvelle de son évasion, tu allais te dénoncer au procureur du roi.

GRANTOIS. Eh bien! depuis qu'il s'est échappé, j'ai réfléchi... Il ira retrouver Lodoïska; cette pensée me fait un mal affreux.

VENPRÉ. C'est l'effet de la réaction.

(Champeneau entre et se place entre Grantois et Venpre.)

GRANTOIS. C'est indigne! il a corrompu la justice... Monsieur Champenau sera de mon avis.

CHAMPENAU, *à Venpré*. Je croyais votre sœur ici. (*A Grantois.*) De quoi s'agit-il?

GRANTOIS. De l'évasion de Léon de Mon

tigny... Je dis qu'il faut qu'on le reprenne.. sans cela, il n'y a plus de sûreté pour les ménages.

CHAMPENAU. Ah! monsieur, quelle haine vous pousse contre cet infortuné, et qu'avez-vous à craindre? (*Souriant.*) Êtes-vous marié?

GRANTOIS, *hésitant et regardant Venpré.* Je ne sais pas si je dois me considérer... Oui, monsieur, je suis marié.

CHAMPENAU. Eh bien! quel danger pour votre femme que l'évasion de cet homme?

GRANTOIS. Quel danger?

CHAMPENAU. Il passera la frontière.

GRANTOIS. Mais hors frontière, il y a des ménages; et pour être Anglais, Espagnol ou même Russe, un mari n'en est pas moins un être intéressant.

CHAMPENAU. Vous avez, monsieur, l'esprit de corps. Vous voyez le mariage en noir.

GRANTOIS, *vivement.* C'est sa couleur... que voulez-vous que deviennent les maris laids, les vieux maris?

CHAMPENAU, *attentif.* Ah! vous croyez qu'un vieux mari ne peut racheter par rien...

GRANTOIS. J'ai là-dessus une grande expérience. Vieux, je me suis marié à une jeune femme; j'ai tout fait pour captiver son cœur, tout!

CHAMPENAU. Eh bien?

GRANTOIS. C'est absolument comme si j'avais fait le contraire.

CHAMPENAU. Ah?

GRANTOIS. Il n'y a personne ici de trop: Venpré a été chagriné de même par sa première femme.

VENPRÉ. Le colonel sait tout.

GRANTOIS, *à Champenau.* Vous-même, monsieur le colonel, soyez sincère, vous avez été aussi chagriné...

CHAMPENAU. Halte là : je suis célibaire.

GRANTOIS, *lui prenant la main.* Je vous en fais mon compliment; mais je vous répète qu'il faut des châtimens terribles!...

CHAMPENAU. Allons, allons, monsieur le chevalier, nous ne devons pas désirer la mort de notre semblable.

GRANTOIS, *échauffé.* Mais, monsieur le colonel, ces jeunes célibataires ne sont pas nos semblables; ils ne nous ressemblent pas du tout: ils sont beaux, téméraires, égoïstes, éloquens, élégans, ils plaisent aux femmes... Tenez, monsieur le colonel, vous n'avez jamais su ce que c'est que le mariage; mariez-vous une fois, rien qu'une fois... vous m'en direz des nouvelles, surtout si vous épousez une jeune et jolie femme... vous verrez! vous verrez alors! vous serez d'avis qu'on ne saurait être trop rigoureux à l'égard de ces scélérats dont maintenant vous prenez le parti!

CHAMPENAU, *pensif.* Ah! vous pensez... cependant il y a de jeunes et jolies femmes....

GRANTOIS. Sans doute, pleines de bonnes résolutions, ne sachant pas ce qu'elles font lorsqu'elles épousent un vieux mari..... puis, petit à petit, à leur insu, sans projet.... D'ailleurs, ne nous abusons pas, nous sommes tous les trois dans la catégorie des hommes peu aimables, laids, vieux, grondeurs, ces maris-là, voyez-vous, ne sont pas heureux en ménage; sans compter les beaux, les jeunes, les gentils....

CHAMPENAU, *très-fort, avec une sorte de dépit.* Mais à ce compte-là, monsieur, on ne se marierait jamais.

GRANTOIS, *très-fort.* Jamais! car moi, qui puis dire, en quelque sorte, que je me suis marié toujours....

CHAMPENAU. Vous avez été marié?...

GRANTOIS. Trois fois!

CHAMPENAU. Quand le diable en serait, sur trois, vous avez bien rencontré...

GRANTOIS, *saluant.* Je vous souhaite bien le bonsoir, je vais boire du punch.

SCENE XVII.

LA BARONNE, LA GÉNÉRALE, GRANTOIS, CHAMPENAU, CLARA, DIANE, LA VICOMTESSE, VENPRÉ.

CLARA. Monsieur le colonel, un instant à ma toilette, et je reviens vous dire : « Voici ma main ». Nous danserons jusqu'au jour.

(Elle parle bas à Diane.)

LA VICOMTESSE *à Venpré, qui lui présente sa main.* Monsieur le marquis, j'accepte la vôtre.

LA GÉNÉRALE, *à Grantois.* Monsieur le chevalier, je vous ai promis la mienne

GRANTOIS, *mettant ses gants.* Madame, enchanté. (*Bas à Champenau, désignant la générale.*) Tenez, voilà comme il faut que soit une femme pour l'épouser sans inconvénient.

(Il donne la main à la générale.)

CHAMPENAU, *souriant, bas à Grantois.* Et comment sont faites celles qu'on doit craindre?

GRANTOIS, *bas, désignant Clara.* Elles sont aimables et jolies comme celle-là.

(Champeneau réfléchit; on entend de la musique.)

DIANE, *à Champenau*. Allons, entendez-vous la musique?

(On sort par le fond.)

CLARA, *seule*. Maintenant le voilà en sûreté dans l'orangerie... dans quelques jours il pourra fuir, quitter la France. Oh! oui, je l'espère, il y aurait du malheur s'il n'était pas sauvé : il est protégé par cinq femmes!

(Elle entre gaîment chez elle, à gauche.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Orangerie. Pavillon à droite et à gauche. Une porte d'entrée à chacun de ces pavillons, une fenêtre à chacun. Ces deux fenêtres font face au spectateur. La fenêtre du pavillon de gauche est au rez-de-chaussée, celle du pavillon de droite à la hauteur d'un entresol. Deux portes vitrées au fond. Un oranger s'élève, dans sa caisse, tout près du pavillon de droite. Il est placé de façon qu'il masque toute la partie droite de l'orangerie à la personne placée à la fenêtre de ce pavillon. Autres orangers, grenadiers, etc. Fenêtre, à hauts vitrages au fond et latéralement, vases à fleurs exotiques, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, *seul.*

(Au lever du rideau, on voit Léon dans l'intérieur du pavillon de gauche, devant la fenêtre ouverte qui laisse voir des meubles. Il tient un verre de champagne d'une main et un biscuit de l'autre.)

Dieu! l'excellent déjeuner que je viens de faire! il le faut bien, pour dissiper les ennuis de la solitude, pour m'étourdir, pour avoir le courage de renoncer à la femme que j'aime et dont je suis peut-être aimé...

(Séraphine, qui est entrée aux dernières paroles de Léon, par la porte du fond à gauche, frappe à la porte du pavillon.)

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, LÉON

LÉON. Qui va là?

SÉRAPHINE. N'ayez pas peur, monsieur, c'est moi.

LÉON *sort tenant d'une main le verre de champagne et de l'autre un biscuit*. Eh bien! quelle nouvelle?

SÉRAPHINE. Aucune; je viens faire votre chambre, voilà tout.

LÉON, *tout en trempant son biscuit*. Et dites-moi, car je n'ai pas encore reçu la visite de ces dames, de ces anges consolateurs, à quel jour est fixé mon départ secret?...

SÉRAPHINE. Je ne sais pas... Est-ce que vous vous ennuyez ici?...

LÉON. Du tout.

SÉRAPHINE. Vous seriez bien difficile!.. depuis que vous avez juré à ces dames que le plus profond repentir.... j'espère qu'elles ne vous laissent manquer de rien; elles vous tiennent compagnie tant qu'elles peuvent. On dirait qu'elles vous font la cour.

LÉON, *à part*. C'est, ma foi, vrai!...

SÉRAPHINE, *désignant le pavillon*. Vous avez un lit excellent!...

LÉON. Avec les remords qui me tourmentent, si j'avais eu un mauvais lit, je n'aurais pas fermé l'œil.

(Il boit.)

SÉRAPHINE. Vous êtes nourri à bouche que veux-tu, abreuvé comme un prince; j'en sais quelque chose, moi qui vais, tous les soirs, dérober les clefs de la cave, sous le traversin du vieux sommelier.... il restait douze bouteilles d'un vin de champagne, première qualité, que M. le marquis gardait comme ses yeux... vous avez bu depuis la première jusqu'à la douzième.

LÉON. Le malheur altère beaucoup, ma chère amie.

SÉRAPHINE, *entrant dans le pavillon*. Si M. le marquis savait tout ça!..

LÉON, *déposant sur une caisse d'oranger son verre de champagne*. Il est vrai, un héros de vertu ne serait pas mieux traité que moi, ne le serait peut-être pas aussi bien!.. La baronne s'intéresse à moi par charité, la jeune vicomtesse, parce qu'elle déteste les maris en général et le sien en particulier; la générale, parce que l'amour à ses yeux excuse presque tout; et la marquise, qui est romanesque, m'aime par singularité... Oh! je ne voudrais jamais sortir d'ici... chaque jour, j'y vois la femme que j'aime, la seule que j'aie aimée... ah! oui... mais ce bonheur, lorsque j'y songe, a aussi son amertume: bientôt elle

va se marier, elle est engagée... décidément, il vaudrait mieux partir... (*Il appelle.*) Séraphine?..

SÉRAPHINE. Monsieur?..

LÉON. A-t-on porté la gazette d'aujourd'hui?..

SÉRAPHINE, *sortant du pavillon*. Ah! mon Dieu!.. j'avais oublié... je ne sais plus où j'ai la tête.

LÉON. Ne vas pas la perdre, ce serait grand dommage.

SÉRAPHINE, *à part, après avoir donné la gazette à Léon*. J'ai toujours remarqué que les plus scélérats sont les plus galans.

(Séraphine rentre dans le pavillon.)

LÉON, *après avoir jeté un coup d'œil sur la gazette*. Ah! ah! la police qui me croit dans le midi et qui va diriger ses recherches de ce côté... Oui, va, cours, police; cherche dans le midi, et moi, je bois tranquillement du vin de champagne dans le nord...

SCENE III.

SÉRAPHINE, *qui a fini la chambre*, LÉON, CLARA, *entrant par la porte du fond à gauche*.

LÉON, *à Clara*. C'est vous?..

CLARA, *à Séraphine*. Séraphine, Mme la marquise a des ordres à vous donner.

SÉRAPHINE. Est-ce qu'on part demain, madame?

CLARA. C'est probable.

(Séraphine sort.)

LÉON. Demain?

CLARA. Je l'espère.

LÉON, *avec reproche*. Vous l'espérez?..

CLARA. Oui, car tant que vous serez en France, je ne serai pas tranquille. L'occasion est favorable, on vous cherche dans le midi, et demain, vous quitterez Paris, pour passer en Allemagne.

LÉON. Partir?.. seul?.. déjà?..

CLARA. Non pas seul. Je vous ai fait des compagnons de voyage, et ce n'est pas sans peine. Depuis trois jours, je ne m'occupe que de cela

LÉON. Expliquez-vous.

CLARA. D'abord, ces dames avaient décidé de vous faire partir seul, en poste; mais la difficulté de se procurer un passeport, le danger de voyager seul... J'ai fait valoir ces motifs et bien d'autres, et j'ai proposé à ces dames, qui doivent partir pour Berlin, de vous emmener avec elles jusqu'à la frontière.

LÉON. Eh bien?

CLARA. Elles ont fait d'abord de grandes difficultés.

LÉON. Ah!

CLARA. Ma tante surtout, qui est dévote, avait des scrupules... Voyager avec un meurtrier!.. oh!.. lui faire boire du champagne, à la bonne heure!.. A la fin cependant, j'ai gagné ma sœur, et, par elle, les autres, dont toute la répugnance n'était qu'hypocrisie, et il a été décidé, à l'unanimité, que vous partirez demain, avec ces dames, dans la calèche du général, qui est leur seul cavalier.

LÉON. Le général est donc dans la confidence?

CLARA. Du tout. Vous passerez pour s[on] secrétaire. Il a chargé sa femme de lui e[n] trouver un.

LÉON. Ah ça! mais si le général...

CLARA. Rassurez-vous : il reçoit sans examen tout ce que lui présente sa femme.

LÉON. Et si, par hasard, il m'a déjà vu? S'il sait. .

CLARA. Il est sourd et presqu'aveugle et sa femme l'en aime davantage.

LÉON. Vous êtes sûre que sa vue...

CLARA. Oui, un coup de feu ..

LÉON. De canon?

CLARA. D'artifice, le jour de la fête du roi. Il n'a jamais été blessé que dans des réjouissances publiques.

LÉON. Je vais donc partir, vous quitter?

CLARA Il le faut.

LÉON. Sans doute... le jour de votre mariage approche, et M. de Champenau...

CLARA. Voici deux jours que nous ne l'avons vu.

LÉON. Est-ce qu'il serait malade?

CLARA. Non, grâce au ciel! mais j'ai su qu'en secret, cette place d'ambassadeur d'Espagne qu'il me disait vouloir refuser pour rester à Paris, près de moi, cette place, il la demande; il veut me causer une surprise peut-être, il veut que je sois ambassadrice.

LÉON. Vous allez vous marier, et il me faut partir... Oh!

CLARA. Mon ami, vous m'en avez fait la promesse : vous serez généreux jusqu'au bout. Celui qui a voulu mourir déshonoré pour une femme, qui a respecté cette femme comme on respecte une sœur, cet homme saura partir, la quitter pour toujours, vivre loin d'elle, et trouver le bonheur dans le noble orgueil de ses souvenirs. (*Mouvement de Léon.*) Silence! Voici ma sœur qui vient vous donner vos dernières

instructions. Je n'avais jamais vu Diane si charitable.

SCENE IV.

LÉON, CLARA, DIANE, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE, *à Clara.* Ah ! te voilà, chère belle ?

CLARA. Je disais à Monsieur que le général...

LA GÉNÉRALE. Il vous accepte, c'est convenu.

LÉON. Oh ! je suis confus, mesdames, de tant de bontés, et je ne sais comment reconnaître...

LA GÉNÉRALE. Par un repentir sincère, et par la ferme résolution de ne plus retomber dans le même égarement.

CLARA. Oh ! monsieur l'a bien promis.

LA GÉNÉRALE. C'est déjà si horrible d'enlever à un mari le cœur de sa femme ! mais le battre, le maltraiter, le... oh ! car enfin l'un n'implique pas l'autre.

LÉON. Croyez que désormais...

LA GÉNÉRALE. Certes, j'ai été jeune et belle, j'ai eu des adorateurs...

CLARA, *à Léon.* Eh bien ! voyez le général, on ne l'a pas maltraité, on l'a laissé vieillir ; il a soixante-dix ans.

SCENE V.

LÉON, CLARA, SÉRAPHINE, DIANE, LA GÉNÉRALE.

SÉRAPHINE, *tout émue.* Madame !

DIANE. Qu'est-ce? Qu'y a-t-il ? Que signifie cette émotion ?

CLARA, *vivement.* Est-ce qu'on saurait.... Est-ce qu'on aurait découvert...

SÉRAPHINE. Oui, madame...

CLARA, *continuant sa phrase.* Que monsieur est ici ?

SÉRAPHINE. Oh ! non.

CLARA. L'étourdie !.. elle m'a fait une peur !..

SÉRAPHINE. C'est moi qu'on a découverte.

DIANE. Toi !

SÉRAPHINE. Le sommelier, à ce qu'il paraît, m'a surprise cette nuit, comme je sortais de la cave, deux bouteilles de vin de Champagne à la main... Il vient de le dire à monsieur le marquis. J'ai bien peur qu'il me chasse.

LA GÉNÉRALE. Je te prendrai à mon service.

SÉRAPHINE. Et s'il me fait traduire devant les tribunaux?...

CLARA, *souriant.* Eh bien! ces dames iront te voir.

(On sonne. Émoi général.)

DIANE. Ah! mon Dieu!... mon mari peut-être.

SÉRAPHINE, *qui est allée voir au fond.* Oui; madame, avec son ami.

DIANE. Va ouvrir la grille.

(Séraphine sort.)

CLARA, *à Léon.* Enfermez-vous, et n'ouvrez qu'à notre voix.

(Léon rentre.)

DIANE. Qu'il est désagréable de se cacher pour faire le bien !

CLARA, *à la générale.* Vous, madame, allez veiller aux derniers apprêts avec ma tante.

DIANE. Ma tante est sortie, elle est allée faire une visite d'adieu à notre cousin le conseiller.

LA GÉNÉRALE. Je me charge de tout... et puis qu'on dise que les femmes ne sont pas bonnes!

(Elle sort par le fond.)

CLARA. Toi, Diane, reste avec moi dans l'orangerie; si le marquis et son ami y viennent, nous les détournerons en nous faisant suivre dans le jardin.

SCENE VI.

CLARA, DIANE, *puis* VENPRÉ, GRANTOIS.

DIANE. Que vient faire ici mon mari?..

CLARA. Voir si ses orangers n'ont pas souffert du froid.

GRANTOIS, *entrant.* Ah! mesdames....

CLARA, *jouant l'étonnement.* C'est vous, messieurs?...

VENPRÉ, *préoccupé.* Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici...

CLARA. Nous admirons votre belle orangerie... Le tems est si beau!

VENPRÉ. Il pleut.

CLARA. Je voulais dire... si doux... Le printems est précoce cette année... Venez donc voir, messieurs, un amandier qui est déjà couvert de fleurs.

VENPRÉ. Nous avons à causer, le chevalier et moi; nous étions venus ici pour être seuls... nous irons vous retrouver.

CLARA, *finement.* Hâtons-nous de quit-

ter ces messieurs, pour qu'ils causent plus vite, et viennent nous rejoindre plus tôt.

GRANTOIS. Vous êtes trop aimable.

CLARA. Trop bon. (*A part.*) Ce chevalier de Grantois ne me revient pas du tout.

(Elles sortent par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE XII.

VENPRÉ, GRANTOIS.

GRANTOIS. Ta belle-sœur est charmante, ta femme aussi.

VENPRÉ, *sombre*. Oui, ma femme aussi.

GRANTOIS. Comme tu me dis cela, mon ami!.. quel air sombre et préoccupé!.. Ah ça! qu'as-tu donc depuis quelques jours?..

VENPRÉ. Moi? rien, je t'assure.

GRANTOIS. Ah! je comprends: tu regrettes de ne pas accompagner ta femme à Berlin. Le procès qui t'est survenu... Ah! que tu es heureux, mon ami, d'avoir une femme digne de tes regrets!..

VENPRÉ, *soucieux et ironique*. Oui, c'est vrai, très-heureux!..

GRANTOIS. Eh bien! à ton air, on ne dirait pas ça du tout.

VENPRÉ. Cependant, c'est ainsi: je suis heureux, je suis enchanté que ma femme aille se distraire, s'amuser...

GRANTOIS. Sans doute, des distractions, des amusemens innocens, pas comne ceux de Lodoïska!...

VENPRÉ. Ce qui cause ma mauvaise humeur, c'est d'avoir chez moi des domestiques infidèles!.. Cette Séraphine!.. qui s'en serait douté?.. elle me vole!.. un vin de champagne délicieux! Le roi n'en boit pas de meilleur... il ne m'en restait que douze bouteilles que je gardais pour les grandes occasions... un vin dont je ne t'ai pas offert, parce qu'entre amis...

GRANTOIS. Oui, on ne se gêne pas... mais je répugne à croire que Séraphine... Qu'aurait-elle pu faire de ces douze bouteilles?.. Les femmes ne boivent pas!..

VENPRÉ. On voit bien, mon ami, que tu as été long-tems absent de France! Depuis qu'on a fait, à l'usage des femmes, un code où tous leurs droits sont constatés, ces dames boivent du champagne comme de petits hommes.

GRANTOIS. Mais douze bouteilles dans une semaine!..

VENPRÉ, *apercevant le verre de champagne laissé par Léon sur une caisse d'oranger.* Mon ami!.. mon ami!.. je m'en doutais: c'est ici qu'on a bu mon vin de champagne... regarde ce verre!

(Il chancelle.)

GRANTOIS, *allant à lui*. Ah! mon Dieu!, qu'as-tu donc?..

VENPRÉ, *lui prenant la main*. Mon ami, je suis malheureux... aussi malheureux que toi.

GRANTOIS. Impossible... tu n'es qu'à ta seconde femme.

VENPRÉ, *comiquement désolé*. Tiens, il est trop pénible de renfermer dans son cœur un douloureux secret... Tu as eu confiance en moi; tu as épanché tes chagrins dans mon cœur; j'épancherai mes peines dans le tien.

GRANTOIS. Que veux-tu dire?..

VENPRÉ. Il y a une semaine que je souffre...

GRANTOIS. Tu es malade?..

VENPRÉ. J'ai des soupçons sur ma femme!...

GRANTOIS. Rien que des soupçons?... Que je te porte envie!...

VENPRÉ. Tel que tu me vois, mon ami, je suis naturellement jaloux; et si je ne laisse point paraître cette malheureuse infirmité du cœur, c'est que je sais que la plupart du tems l'importunité d'une jalousie sans motif finit par la rendre légitime. J'ai donc toujours surveillé la marquise sans qu'elle s'en doutât... Jusqu'ici, je n'avais eu qu'à me louer de sa conduite et de mon système, mais depuis une semaine...

GRANTOIS. Et sur quoi fondes-tu tes soupçons?

VENPRÉ. Sur un rêve d'abord.

GRANTOIS. Que tu as fait?

VENPRÉ. Sur un rêve de ma femme.

GRANTOIS. Et que disait-elle dans ce rêve?...

VENPRÉ. Des choses qu'une femme ne dit jamais à son mari.

GRANTOIS. Bah!... c'est peut-être de toi qu'elle rêvait, à toi qu'elle parlait.

VENPRÉ. Pas du tout, puisqu'elle disait: Cachez-vous, cachez-vous, voici mon mari!

GRANTOIS. C'est différent...

VENPRÉ. Il y a six nuits que je ne dors pas, exprès pour surprendre un nom dans ses rêves.

GRANTOIS. A-t-elle nommé quelqu'un?

VENPRÉ, *soupirant*. Non, mon ami.

GRANTOIS. Au fait, qu'importe le nom, quand il y a la personne. Du reste, les rêves sont des produits si bizarres de l'esprit, qu'on ne saurait établir sur leur ré-

vélation des soupçons raisonnables; et si tu n'as pas d'autre motif...

VENPRÉ. J'en ai d'autres!... Premièrement, j'ai remarqué que ma femme et Clara, depuis quelques jours, ont très-souvent ensemble des entretiens particuliers, mystérieux, qui cessent aussitôt que j'arrive, d'où je conclus que Clara est sa confidente. Secondement, autrefois, lorsque je rentrais, j'étais sûr de trouver Diane au salon, et aussitôt que je paraissais, elle courait m'embrasser. Depuis une semaine, je la trouve rarement, et lorsque je la trouve...

GRANTOIS. Elle ne t'embrasse plus?... Elle n'est pas hypocrite au moins, c'est quelque chose. Mes trois femmes m'ont embrassé, moi, jusqu'au dernier moment.

VENPRÉ. Enfin, sais-tu où je la vois souvent par le froid qu'il fait, lors même qu'il pleut?... Dans le jardin! . Il m'a semblé plusieurs fois qu'elle sortait furtivement de l'orangerie; et lorsque je réunis toutes ces circonstances, lorsque j'y ajoute...

GRANTOIS. Ce verre de champagne...

VENPRÉ. Eh bien! qu'en dis-tu?...

GRANTOIS, *appuyant*. A te parler franchement, je m'y connais, il y a quelque chose.

VENPRÉ. N'est-ce pas?

GRANTOIS. Les femmes, dis-tu, boivent du vin de champagne?... Alors, la tienne est comme toi : elle gardait ce vin pour les grandes occasions; et les grandes occasions pour une femme, c'est la présence d'un ami... A cet égard, par exemple, elle n'est pas comme toi...

VENPRÉ. Enfin, tu es convaincu...

GRANTOIS. Une chose cependant qui milite en faveur de ta femme, c'est ce voyage qu'elle t'a supplié de lui laisser faire.

VENPRÉ. Qu'en peux-tu conclure en sa faveur?...

GRANTOIS. Il me semble que si elle avait un amant à Paris, elle ne serait pas heureuse d'aller à Berlin.

VENPRÉ. Mais qui empêche un amant d'aller à Berlin?

GRANTOIS. C'est juste, je n'y pensais pas... C'est peut-être un Prussien!...

VENPRÉ, *vivement, après avoir regardé le pavillon*. Une autre circonstance aggravante!

GRANTOIS. Encore!...

VENPRÉ. Ce pavillon que ma femme s'était réservé pour ses heures de solitude et ses lectures particulières dans la belle saison, ce pavillon qui autrefois était toujours ouvert, regarde!

GRANTOIS. Il est fermé.

VENPRÉ, *appuyant*. Juste depuis le jour où j'ai eu des soupçons!...

GRANTOIS. Je ne serais pas étonné que les meubles qui s'y trouvent fussent fermés aussi.

VENPRÉ. Quelle idée! Tu m'éclaires, je te comprends... des lettres, une correspondance qu'on cache avec soin... Du reste, en face de la porte, il y a un secrétaire qui était toujours ouvert comme le pavillon... Je puis voir facilement...

(Il court à la porte du pavillon et regarde par le trou de la serrure.)

GRANTOIS. Eh bien?

VENPRÉ, *se détournant*. Le secrétaire est ouvert.

GRANTOIS, *comme se rétractant*. Alors...

VENPRÉ, *qui s'est remis à regarder*. Ciel!...

(Il se retire brusquement; les jambes lui manquent.)

GRANTOIS, *allant à lui*. Est-ce que tu te trompais?... Est-ce qu'il est fermé?...

VENPRÉ, *ne pouvant parler*. Je... j'ai vu...

GRANTOIS. Quoi? ..

VENPRÉ, *désignant sa tête*. Je... j'ai..

GRANTOIS. Eh?...

VENPRÉ, *même signe*. J'ai... un... je...

GRANTOIS. Une tête?...

VENPRÉ, *un peu remis*. Un chapeau d'homme sur un fauteuil!...

GRANTOIS. Un chapeau d'homme?... C'est tout aussi concluant qu'une tête, car enfin le chapeau n'est pas venu là tout seul.

VENPRÉ, *vivement, après avoir regardé le vitrage du fond*. Chut! tais-toi!... ma femme se dirige vers l'orangerie. Laisse-moi. Va rejoindre Clara qui est de l'autre côté, c'est sa confidente. Tu tâcheras adroitement de savoir... parce que, vois-tu, lorsque deux femmes sont ensemble, elles s'entendent toujours : un signe, un regard, ça leur suffit pour se mettre à l'unisson, tandis que séparées...

GRANTOIS, *vivement*. Oui, oui, je cours... C'est drôle, mon ami, quand on a été trompé en amour, on est tout de feu, malgré soi, pour se mettre à la piste de la catastrophe des autres.

VENPRÉ C'est vrai; le proverbe a raison: Plus un malheureux a de compagnons d'infortune, plus il lui est facile de se consoler.

GRANTOIS. D'après ça, ce qui m'étonne, c'est qu'il y ait des maris inconsolables.

SCENE VIII.

VENPPRE, *puis* DIANE.

VENPRÉ, *seul*. Un chapeau!.. d'homme!.. n'importe!... je vais tout connaître... je vais savoir à quoi m'en tenir... je ne douterai plus... tant mieux!... Le doute est une chose horrible!... Tandis que lorsqu'on est sûr... on prend son parti, on tâche... Mais si j'éclate, si je... Les femmes ont tant de présence d'esprit, surtout en amour... La marquise ne me croit plus ici, peut-être... Elle vient pour entrer dans ce pavillon... cachons-nous dans celui-ci. (*Il désigne le pavillon de droite.*) Et, de cette fenêtre... courons!... je ne peux pas marcher...

(Il entre dans le pavillon de droite.)

DIANE, *regardant autour d'elle*. Le marquis est parti, Séraphine veille à cette porte. (*Porte du fond à gauche.*) Et Clara retient le chevalier de Grantois... Je vais donner à cet infortuné ses dernières instructions sur la manière de se conduire avec le général.

(Venpré paraît à la fenêtre du pavillon.)

VENPRÉ, *toujours à part, tant qu'il reste à la fenêtre*. Elle parle seule... écoutons.

DIANE. Pauvre jeune homme!... comme il est repentant de ce qu'il a fait!... mais bientôt il sera hors de danger. J'ai tort de le plaindre; je voudrais le haïr, en me rappelant son crime...

VENPRÉ, *à part*. Il y a eu crime!...

DIANE. Mais lorsque je songe que ce crime est l'ouvrage d'un amour exalté...

VENPRÉ, *saisissant quelques mots*. Amour exalté, je crois...

DIANE. Est-ce ma faute, si, depuis quelque tems, rien ne m'attache, rien ne me plaît?

VENPRÉ. Je n'entends pas bien.

DIANE. J'ai besoin, chaque jour, d'émotions plus fortes; il me faut de l'extraordinaire, de l'inouï.

VENPRÉ. C'est clair, mon cœur ne lui suffit plus.

DIANE. Du reste, que ce sentiment de pitié qu'il m'inspire soit caché au fond de mon cœur.

VENPRÉ. Elle parle de se cacher au fond de quelque chose.

DIANE, *frappant à la porte du pavillon de Léon*. Ouvrez! ouvrez! monsieur.

VENPRÉ. Monsieur!.. voilà l'explication du chapeau d'homme.

SCENE IX.

LÉON, DIANE, VENPRÉ, *toujours à la fenêtre*.

LÉON. Ah! c'est vous, madame!...

DIANE. Il est décidé que nous partons demain.

LÉON. Je le sais, votre sœur me l'a dit.

VENPRÉ. Ah! le monsieur du chapeau partait avec elle!...

DIANE. Je viens pour vous tracer le rôle que vous avez à jouer en présence du général.

LÉON. Je passerai pour son secrétaire.

VENPRÉ. Quelle infamie!

DIANE. Il est convenu que vous êtes le fils d'un officier de marine, mort au service de Napoléon.

LÉON. Je veux bien.

VENPRÉ. Abominable intrigue!... si je pouvais voir le scélérat.

(Il cherche à voir et ne le peut, à cause d'un oranger qui s'élève à sa droite.)

DIANE. C'est le moyen de le disposer en votre faveur... Ensuite, pour le détourner d'un fâcheux examen, parlez-lui toujours de son idole, de son empereur.

LÉON. J'ai lu *Victoires et Conquêtes* et M. Las Cases.

VENPRÉ. Faire servir l'empereur au triomphe d'un amour criminel!...

DIANE. Nous partirons à midi. Tenez-vous prêt. Le marquis à cette heure sera chez son avocat, il m'aura fait ses adieux.

VENPRÉ. Oui, comptez là-dessus!

DIANE. Un fiacre viendra vous prendre, et vous conduira chez le général. Vous serez sensé arriver d'Orléans, descendre de la diligence. Le général vous attend.

LÉON. Avec quel zèle, madame, vous vous intéressez à mon sort! Vous avez bien voulu prendre pitié d'un criminel.

(Venpré s'essuie le front.)

VENPRÉ. Eh!

DIANE. Pitié, oui, les malheureux on droit à la pitié, mais tâchez à l'avenir de modérer l'impétuosité de votre ame.... Ne vous mettez plus dans le cas d'avoir besoin d'un semblable pardon; car la récidive serait impardonnable...

VENPRÉ. La récidive!

LÉON. Je vous promets tout ce que vous voudrez. Maintenant, madame, vous avez le droit de tout exiger de moi.

DIANE. C'est bien.

VENPRÉ. Elle trouve que c'est bien!...

DIANE. Tout est convenu... séparons-nous... mon mari n'a pas le moindre soupçon.

VENPRÉ. J'ai mieux que ça, madame !..

DIANE. A demain, donc.

LÉON. A demain.

VENPRÉ. A demain !... (*Diane se retire, Léon rentre dans le pavillon.*) C'est clair !... plus d'incertitude... plus de nuages... plus d'obscurité... la lumière la plus éclatante !... enfin je suis sûr de mon fait.

(Venpré quitte la fenêtre; Grantois paraît, il est suivi à son insu par Clara qui l'épie avec une sorte d'inquiétude; elle se cache derrière la caisse d'un oranger.)

SCÈNE X.

CLARA, *cachée*, GRANTOIS, *puis* VENPRÉ.

GRANTOIS, *entrant.* Cette veuve est d'une pénétration, d'une finesse !... je n'ai rien pu savoir.

CLARA, *à part.* Observons-le.

VENPRÉ, *Sortant du pavillon, dans un abattement risible.* Mon ami !...

GRANTOIS, *courant à lui.* Ah mon Dieu ! que t'est-il arrivé? tu es pâle comme un mort !...

VENPRÉ. Mon ami, je sais la vérité, toute la vérité.

GRANTOIS. Toute?

CLARA, *à part.* Qu'est-ce donc ?

GRANTOIS. Eh bien ! eh bien ! on a de la philosophie, on se rend maître du premier mouvement...

VENPRÉ. Oh ! c'est qu'il y a des choses !... Ils devaient partir ensemble pour Berlin !...

CLARA, *à part.* Ciel !...

GRANTOIS. Qui te l'a dit?...

VENPRÉ. Eux-mêmes se le disaient, là, il n'y a qu'un instant. (*Animé.*) Mon ami, le chapeau n'est pas seul dans ce pavillon !...

GRANTOIS. Quoi !...

VENPRÉ. Il y a un homme ! ! !...

CLARA, *à part.* Tout est perdu !...

GRANTOIS. Je m'en doutais.

VENPRÉ. J'étais à cette fenêtre, j'ai tout entendu, mais je n'ai pu le voir... et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il me semble que je reconnais la voix du séducteur...

GRANTOIS. Ce doit être quelque ami intime.

VENPRÉ. Il ne se doute pas que je suis instruit de tout.

GRANTOIS, *s'avançant sur la pointe du pied vers le pavillon.* Je vais voir... je vais voir...

(Il regarde par la serrure.)

CLARA, *alarmée, à part.* Plus d'espérance !...

VENPRÉ. Eh bien?... que te disais-je ?...

GRANTOIS, *reculant brusquement.* Ah ! mon Dieu !...

(Il chancelle.)

VENPRÉ. Voilà que tu pâlis, que tu chancelles, toi aussi?...

GRANTOIS. Mon ami !... mon ami !... nous sommes victimes du même bourreau !

VENPRÉ. Que veux-tu dire?...

GRANTOIS, *animé.* Sais-tu quel est cet homme qui fait la cour à ta femme, qui demain l'enlève et la conduit à Berlin?...

VENPRÉ. Qui donc?...

GRANTOIS. Celui qui m'a enlevé Lodoiska, celui qui passe pour m'avoir assassiné sous le nom de Duclos !... Léon de Montigny !...

CLARA, *à part, heureuse.* Ah !...

VENPRÉ. Ce scélérat qui s'est évadé ?

GRANTOIS. Lui-même !...

VENPRÉ. Bon ! bien ! tant mieux ! je suis enchanté !... je préfère que ce soit lui qu'un autre... le ministère public me vengera sans que je m'en mêle... Je cours prévenir l'autorité... Toi, mon ami, veille sur ce pavillon... arrête l'infâme, s'il voulait s'échapper.

(Il sort en courant par le fond.)

SCENE XI.

GRANTOIS, CLARA.

CLARA, *courant à Grantois.* Quoi ! ce scélérat.. j'ai tout entendu.. ce scélérat...

GRANTOIS, *étonné.* Eh?...

CLARA. Il est là, dans ce pavillon, cet infâme Léon de Montigny?...

GRANTOIS. Infâme, dites-vous?... elle est des nôtres... oui, silence !... l'autorité va venir !

CLARA. Et c'est vous qui êtes le mari, l'intéressant mari de l'infidèle Lodoïska !..

GRANTOIS. Quoi ! vous savez...

CLARA. J'ai tout entendu, vous dis-je !...

GRANTOIS. Eh bien ! puisque vous savez tout, je ne vous cacherai rien... vous ne rirez pas de mon sort, vous, au contraire; eh bien ! oui, Lodoïska est ma femme. J'avais pris un faux nom, le nom de Duclos... je n'ai pas été assassiné, je

n'ai pas été noyé, je ne suis pas mort, c'est la vérité.

CLARA. Bon chevalier!...

GRANTOIS. Du reste, ce n'est pas sa faute; c'était bien son intention de me tuer, s'il m'eût trouvé; mais l'intention vaut le fait, en morale... silence!... discrétion!... si l'on venait à savoir que je ne suis pas mort, que je me porte bien!..

CLARA, *vivement*. Il serait sauvé?

GRANTOIS. Sans difficulté.

CLARA. Quel bonheur!

GRANTOIS. Eh?...

CLARA, *comme continuant son exclamation*. Que vous soyez vivant, que vous vous portiez bien... un homme d'esprit!...

GRANTOIS Oh!

CLARA. De cœur!...

GRANTOIS. Ah!... ah!...

CLARA. L'ami de mon beau-frère.

GRANTOIS. Son camarade de classe, son compagnon d'infortune.

CLARA. Ah! chevalier, votre existence m'est plus chère que la mienne!....

GRANTOIS, *à part* Serait-elle amoureuse de moi?...

CLARA, *jouant le spasme*. Ah! mon Dieu!... je suis si heureuse!.... l'émotion!..

GRANTOIS. Elle va se trouver mal!... et je n'ai aucune essence... Ah! dans le bassin... de l'eau fraîche.... j'ai toujours fait revenir mes femmes avec ça...

(Il sort rapidement après avoir pris le mouchoir de Clara.)

SCÈNE XII.

CLARA, *puis* LÉON.

CLARA, *se levant vivement de la chaise où elle s'est assise*. Léon! Léon! sortez! vite! vite!...

LÉON, *sortant vivement*. Quoi! qu'y a-t-il?.. on vient m'arrêter?...

CLARA. Sauvé!... sauvé!... Vous êtes sauvé!...

LÉON. Le coupable est découvert?...

CLARA. Il n'y a pas de coupable, du moins quant au meurtre. Duclos est retrouvé; il n'est pas mort, il n'a pas même été blessé: c'est le chevalier de Grantois.

LÉON. Est-il possible?...

CLARA. Lui-même vient de me le dire.

LÉON. Quoi!... il n'a pas été assassiné, noyé!... Il n'est pas mort!... quelle infamie! Il vit, cet homme, il sait tout!... et il aurait laissé périr un innocent!.. Ah!.. qu'il vienne, que je le trouve.... où est-il ce lâche?...

SCÈNE XIII.

LÉON, GRANTOIS, CLARA.

GRANTOIS, *le mouchoir trempé à la main*. Me voici!.. (*apercevant Léon*) Ah!.. monsieur, monsieur, vous n'échapperez pas... vous ne sortirez pas.... je vous arrête!....

(Il va à Léon.)

LÉON, *allant à lui*. Je vous arrête aussi.

(Ils se prennent au collet.)

CLARA, *riant aux éclats*. Ah! ah! ah! pourvu que je n'aille pas mourir de rire... Ah! ah! ah!...

GRANTOIS. Qu'est-ce que cela signifie?..

LÉON, *le secouant*. Cela signifie que je sais tout; que le faux Duclos n'est pas mort; que ce Duclos, c'est vous.

GRANTOIS, *à Clara*. Quoi! vous lui avez dit....

CLARA. Il a tout entendu, comme moi.

LÉON. Quelle indignité! quelle férocité!.... il savait mon innocence, et il m'aurait laissé mourir!...

GRANTOIS. Monsieur, c'est bien assez que vous m'ayez enlevé....

LÉON. Mais maintenant, c'est vous que la justice réclame. Votre existence est une diffamation!... votre silence est un meurtre avec préméditation.... les tribunaux vont retentir....

GRANTOIS. Grand Dieu!... (*Humble.*) Monsieur de Montigny, vous m'avez enlevé Lodoïska, c'est un vol... Eh bien! donnez-moi son adresse, et tout est oublié... Je favoriserai moi-même votre fuite. (*Il le lâche.*) Je vous rends la liberté.

LÉON, *le saisissant de nouveau*. Oh! je ne vous lâche pas, monsieur.... Votre Lodoïska m'est inconnue!.... je ne suis pas coupable.

GRANTOIS. Monsieur de Montigny, laissez-moi, je vous pardonne.

LÉON. Rien!...

GRANTOIS. Eh bien! alors je vous demande bien pardon.

CLARA, *riant*. Ah! ah! ah!...

(Léon pousse Grantois dans le pavillon, où il l'enferme.)

CLARA. Il le met en prison! Ah! ah! ah! ah!...

SCÈNE XIV.

LÉON, CLARA, SÉRAPHINE, *une lettre à la main*.

LÉON, *allant à Clara, du côté du pavillon*

opposé. Ah! quel bonheur!... quelle espérance!...

SERAPHINE, *entrant brusquement*. Madame, une lettre de M. le colonel de Champenau. (*A Léon*.) Monsieur, monsieur, vous êtes perdu!... on vient vous arrêter!...

LÉON. Tant mieux! qu'ils viennent! appelle la garde, la justice, la police... plus il y aura de monde, plus je serai enchanté.

SÉRAPHINE, *à part*. Il a perdu la tête! (*Haut*.) Je vais leur dire que vous êtes d'un autre côté. Vous aurez le tems de fuir.

(Elle sort.)

CLARA, *qui a décacheté et parcouru*. Ciel!...

LÉON. Qu'est-ce!...

CLARA, *lisant rapidement*. « Vous êtes » libre. J'ai réfléchi; je suis trop vieux, » et vous trop aimable et trop jolie... »

LÉON. Il a raison!

CLARA, *continuant*. « Je serais peut-être » un mari fâcheux, et je puis être un ami » supportable; j'ai même la prétention » d'être pour vous le plus dévoué ». (*A Léon*.) Je vous le disais bien, c'est le meilleur des hommes.

LÉON. C'est vrai.

CLARA. Je l'aime plus que jamais!

SCENE XV.

LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, VENPRÉ, L'OFFICIER DE POLICE, DIANE, CLARA, LÉON.

VENPRÉ, *sans voir Léon ni Clara, désigne à l'officier le pavillon de gauche*. C'est ici; le coupable est dans ce pavillon....

(L'officier y entre.)

CLARA, *bas à Léon*. Il dit plus vrai qu'il ne pense.

L'OFFICIER *sort, tirant Grantois*. Suivez-moi!... suivez-moi!...

(Grantois paraît.)

VENPRÉ. Le chevalier!...

LES DAMES. Le chevalier!...

(Étonnement général.)

LÉON, *s'avançant*. C'est lui qui est le oupable.

VENPRÉ, *désignant Léon à l'officier*. Non, monsieur, c'est lui.

LÉON, *à Grantois*. Monsieur le chevalier, je vous somme de déclarer que vous êtes le faux Duclos que tout le monde croit mort; je vous somme de déclarer que vous n'avez pas même été blessé.

GRANTOIS. J'existe encore, il est vrai... je le nierais en vain... mais, si vous n'êtes pas mon assassin, vous êtes le ravisseur de ma femme.

LÉON. Aussi vrai l'un que l'autre.

L'OFFICIER, *à Grantois*. Vous avouez, monsieur, que vous êtes le faux Duclos, que vous n'avez pas été blessé, pas même été attaqué... vous saviez que monsieur est innocent, et vous l'auriez laissé mourir d'une mort infamante?.. cette conduite fait naître d'étranges soupçons... D'où venaient donc ces traces sanglantes qu'on a trouvées?.. votre femme a disparu...

LA GÉNÉRALE, *étourdiment*. Il a tué sa femme!..

(Tout le monde s'éloigne de Grantois.)

GRANTOIS. Moi!..

LA VICOMTESSE. Je n'ai jamais eu bonne opinion du chevalier.

SCÈNE XVI.

LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, GRANTOIS, UN OFFICIER DE POLICE, LA BARONNE, LÉON, CLARA, VENPRE, DIANE, SERAPHINE.

LA BARONNE, *entrant, au commissaire*. Monsieur, monsieur, point de bruit, point d'éclat : votre intervention n'est plus nécessaire. (*Regardant Léon avec un peu de dédain*.) Monsieur est innocent : la justice connaît le vrai coupable.

GRANTOIS. Comment savez-vous?..

LA BARONNE, *à tous*. Je sors à l'instant de chez notre cousin le conseiller où j'ai trouvé le président de la cour d'assises; il venait de recevoir une lettre du ravisseur de Lodoïska : ce jeune homme s'est dénoncé lui-même, et s'il ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'il n'a su que depuis quelques jours, par les papiers publics, qu'on allait condamner un innocent. Il est à Londres, à l'hôtel des ambassadeurs...

GRANTOIS. Avec ma femme?

(Signe affirmatif de la baronne.)

LA BARONNE. Il se nomme Ernest de Montival.

LÉON, *vivement*. Un de mes amis! la veille de l'événement, j'avais mis une carte chez lui.

(Le commissaire de police parle bas à Grantois, qui lui répond par signes qu'il est disposé à faire ce qu'il demande; le commissaire sort avec ses agens; Grantois l'accompagne jusqu'à la porte.)

LA GÉNÉRALE, *à Léon* Comment! monsieur, vous nous avez jouées, vous n'étiez pas coupable?

LÉON, *sourit et s'incline.* Hélas! non, madame.

LA GÉNÉRALE, *furieuse.* C'est une indignité!

DIANE, *dédaigneuse.* Il se vantait!

VENPRÉ, *bas à Diane.* Oui, mais ce dont il ne s'est pas vanté, ce que j'ai découvert, c'est que ce jeune homme vous aime, et que vous...

CLARA, *bas à Venpré.* Erreur! dans quelques mois il sera mon mari.

(Venpré s'étonne. Clara lui parle bas pour le convaincre de l'innocence de Diane.)

GRANTOIS, *revenant, tire un calepin de sa poche.* Vous avez dit, madame la baronne, Ernest de Montival, en Angleterre à Londres, hôtel des Ambassadeurs? *(Il écrit.)* Enfin, enfin, j'ai l'adresse de ma femme!

CLARA, *à Venpré épanoui.* Eh bien! jaloux, avez-vous encore des soupçons?

VENPRÉ. Qui? moi?.. *(A Diane lui prenant la main.)* Chère amie!.. Mais c'est égal, désormais je retranche des plaisirs de ma femme les séances de cour d'assises... et je conseille à tous les maris d'en faire autant.

N. B. J'autorise les directeurs de province à retrancher, à défaut d'actrice pour le remplir, un des petits rôles de femme; et à modifier la décoration du troisième acte selon les exigences du théâtre.

(L'AUTEUR.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LE

PORTRAIT DU DIABLE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. de Rougemont et Brazier,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 30 MAI 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PÉLISSON	M. LEMÉNIL.
NANTEUIL, peintre	M. GERMAIN.
OUBLIN, pâtissier	M. BOUTIN.
LOUISE, fille de Joublin	Mme PERNON.
GENEVIEVE	Mme TOBY.
LARGILLIÈRE, jeunes peintres	M. FAUGÈRE.
RIGAUD, jeunes peintres	M. LEMONNIER.
COYPEL, jeunes peintres	M. OCTAVE.
BOULONGNE, jeunes peintres	M.

SCÈNE PREMIÈRE.

LARGILLIÈRE, COYPEL, BOULONGNE, RIGAUD, ÉLÈVES.

(Les uns jouent aux dés, les autres aux cartes; Boulongne est à la fenêtre avec une sarbacane.)

CHOEUR.

AIR : *Papa et Maman.*

Allons, mes amis,
L'plaisir est permis,
Le repos donne du courage
Un petit moment
De délassement,
L'ouvrage
En ira plus gaîment.

LARGILLIÈRE, *à la croisée.* Venez donc voir! venez donc voir!

TOUS, *courant à la croisée.* Qu'est-ce? qu'est-ce?

LARGILLIÈRE. Regardez bien: à la perruque à trois marteaux du président de la grand'chambre! (*Il souffle dans sa sarbacane.*) Juste sur le nez du président...

TOUS, *riant.* Ah! ah!... il est furieux!

COYPEL. Il regarde de tous côtés.

LARGILLIÈRE. Prenez garde d'être aperçus, si l'on savait que cela part de l'atelier de M. Nanteuil...

COYPEL. Bah. notre maître serait le premier à en rire.

AIR : *Vaudeville de l'Étude.*

A toutes nos plaisanteries
Il applaudit de tout son cœur;
Nos jeux, ainsi que nos folies,
Le mettent en joyeuse humeur.
Indulgent pour tous nos ouvrages,
Il est tout-à-fait dans nos goûts,
Il nous dit toujours : Soyez sages,
Mais il est aussi fou que nous.

LARGILLIÈRE. Cela pourrait lui causer de la contrariété, et nous en serions au désespoir... Ce pauvre M. Nanteuil, il est si bon!... du talent, et pas de bonheur!.. Non, il n'est pas heureux... malgré ça, il chante toujours!... Voilà un mois qu'il est après ce tableau de l'archange S. Michel terrassant le démon, et le tableau est resté là faute de modèle pour Satan.

COYPEL. Il est difficile en diable!... il ne trouve pas de figure assez laide à son goût; on lui avait bien désigné M. de Roquelaure, qui est d'une belle laideur.

LARGILLIÈRE. M. Nanteuil était sur le point de s'approprier la figure du duc... mais il a été arrêté par les cornes.

COYPEL. En tout cas, s'il a reculé devant l'idée de donner à Satan les traits de M. de Roquelaure, il n'a pas craint de peindre son archange sous la figure de cette jolie petite demoiselle qui, depuis six mois, vient ici prendre des leçons de peinture... sous la surveillance d'un dragon femelle.. qui dort toujours.

LARGILLIÈRE. Manière toute naturelle de fermer les yeux sur ce qui se passe... car notre maître est bien certainement amoureux de sa gentille écolière... Les lundis, jeudis et samedis... il nous renvoie le plus poliment du monde, afin que nous ne troublions pas sa leçon, ou, pour mieux dire, son tête-à-tête...

COYPEL. Ecoutez donc!... maîtresse d'un peintre... cela flatte la vanité... Vous avez l'agrément de figurer dans tous les ouvrages du maître, et de passer à la postérité sous les traits d'une nymphe, d'une vestale... ou d'une sorcière... suivant l'occasion et le besoin. Quelquefois même on y passe en personne, et pour son propre compte. N'admirons-nous pas la maîtresse de Raphël?... la maîtresse du Titien? Quand le moment des grandes inspirations, des grandes folies sera arrivé... nous aussi, nous placerons le portrait de nos belles dans toutes nos compositions, nous en remplirons les boudoirs, les palais, les églises... Et, dans deux ou trois cents ans... nous entendrons dire... Non, pas nous, mais ceux qui y seront, diront : Voilà la maîtresse de Coypel, la maîtresse de Rigaud, de Largillière! Et comme nous aurons le soin de les faire charmantes, cela fera infiniment d'honneur à notre goût et à notre mémoire.

LARGILLIÈRE. Mais nous n'en sommes pas là... c'est la renommée du peintre qui fait la célébrité de sa maîtresse... et nous pauvres écoliers...

COYPEL.

AIR : *Verse, verse du vin de France.*

Je suis certain que l'avenir
Nous réserve une belle place,
Que faut-il donc pour réussir;
Peu de talent, beaucoup d'audace!

TOUS.

Beaucoup d'audace!

LARGILLIÈRE.

De Boulongne l'on parlera,
On applaudira Largillière.

RIGAUD.

Coypel s'immortalisera!

LARGILLIÈRE.

Rigaud, par sa belle manière,
Saura charmer la France entière.

TOUS.

Vous le voyez, dorénavant,
Nous aurons beaucoup de talent.

LARGILLIÈRE. Quelqu'un monte... vite, vite, à nos places!

SCENE II.

LES MÊME, JOUBLIN.

(*Les élèves ont l'air d'être occupés attentivement à leurs tableaux.*)

JOUBLIN. Ah! m'y voici rendu... cinq étages!... Si, nous autres pâtissiers, nous étions obligés de nous loger aussi haut, cela serait bien désagréable pour les pratiques... Ah! il paraît que notre peintre a des apprentis... Messieurs...

COYPEL, *bas.* Ne répondons pas...

JOUBLIN. Messieurs... j'ai... Ils sont tellement à leur affaire, qu'ils ne me voient ni ne m'entendent... Bien l'honneur...

COYPEL. Qu'est-ce?

LARGILLIÈRE. Qu'est-ce?

BOULONGNE. Qu'est-ce?

RIGAUD. Qu'est-ce?

JOUBLIN, *à Rigaud.* Je suis envoyé pour savoir...

(*Il se tourne vers Boulongne.*)

RIGAUD. Adressez-vous à Largillière.

(*Il va à Largillière.*)

LARGILLIERE. Adressez-vous à Coypel...

COYPEL. Adressez-vous à Boulongne.

JOUBLIN. Messieurs, je ne suis pas venu ici pour jouer aux quatre coins...

COYPEL. Donnez-vous la peine de vous asseoir... Passez un siége à monsieur...

RIGAUD. Donnez un siége à monsieur.

LARGILLIÈRE. Donnez un siége...

JOUBLIN. Je suis venu dans le dessin de parler à M. Nanteuil...

COYPEL. C'est un dessein fort louable... et que vous allez exécuter; car je l'entends monter en chantant...

JOUBLIN. Ah! c'est lui qui chante!..

SCENE III.

LES MÊMES, NANTEUIL, *avec des tableaux sous le bras; il les remet aux élèves en entrant.*

NANTEUIL.

AIR : *Vaudeville de l'Ermite de Saint-Avel.*

Vive la peinture,
Artistes vantés
De tous côtés,
De la nature
Peignez les beautés,
Sur votre chemin,
Crayon en main,
Des fleurs
Imitez les couleurs;

Peignez les vergers
Les bergers
Et les bergères ;
De nos villageois,
Francs et grivois,
Dans vos
Tableaux
Toujours nouveaux ;
Pour plaire à tous,
Offrez-nous
Les danses légères.

Vive la peinture!
Artistes vantés
De tous côtés,
De la nature
Peignez les beautés.

NANTEUIL, *sans le voir.*

De jolis ruisseaux,
De gais coteaux,
De fleurs, de fruits
De tous pays,
L'artiste peut
Quand il le veut,
Faire l'emplette.
Un nuage bleu,
Un ciel en feu,
Et les éclairs,
Et les enfers!..
Quand on voudra
J'ai tout cela
Sur ma palette.

Vive la peinture!
Artistes vantés,
De tous côtés,
De la nature
Peignez les beautés.

JOUBLIN. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer... très-profondément

NANTEUIL. Ah! pardon, monsieur, vous êtes entré pendant que je parlais à mes élèves?

JOUBLIN. Bien avant... et j'ai eu la satisfaction de vous entendre.

NANTEUIL, *à part.* J'ai vu cette figure-là quelque part. (*A Joublin.*) Ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de voir monsieur?

JOUBLIN. Oh! mon Dieu! si.

NANTEUIL. Votre nom?

JOUBLIN. Jean Joublin.

NANTEUIL, *à part, intrigué.* Le père de Louise!.. je ne m'étonne plus si j'ai sa figure dans la tête : que peut-il me vouloir?

JOUBLIN. Monsieur, je suis pâtissier!

NANTEUIL. Au coin de la rue du Chevet-Saint-Landry, à la renommée des brioches!.. Si vous avez besoin de mes petits talens... quoique l'enseigne ne soit pas tout-à-fait mon genre...

JOUBLIN. Je suis aussi marguillier de Saint-Pierre-aux-Bœufs...

NANTEUIL. Je le sais, monsieur... car c'est ma paroisse... j'y vais quelquefois, et je vous ai vu, les dimanches, dans le banc de l'œuvre, et à l'œuvre on connaît le marguillier...

JOUBLIN. En ces deux qualités, j'ai été choisi par mes collègues pour venir auprès de vous.

NANTEUIL. Ah! c'est en qualité de pâtissier-marguillier! (*Apart.*) Me voilà rassuré pour Louise!.. mais si elle allait venir pendant qu'il est là!.. (*A Joublin.*) Parlez, parlez, monsieur ; mais soyez bref, je vous prie, je ne puis vous donner que dix minutes.

JOUBLIN. Notre confrérie, à l'instar de celle des orfèvres, s'est décidée à donner tous les ans un tableau à la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs ; ça fera du bien au peintre, de l'honneur à l'église, et répandra un peu de gloire sur les pâtissiers.

NANTEUIL. Et je m'estime heureux d'avoir été choisi par l'honorable corporation... des pâtissiers.

JOUBLIN. Je viens savoir où nous en sommes?.. Franchement, avez-vous mis la main à la pâte... je veux dire... au tableau?

NANTEUIL. Certainement, monsieur.

JOUBLIN. Et ça prend-il une certaine couleur?..

NANTEUIL. J'ai tardé plus que je ne croyais... parce que Satan m'a long-tems désespéré : je n'avais point de modèle...

JOUBLIN. Je vous demande en grâce de le faire le plus horrible possible, pour la morale... depuis quelque tems, le diable a beaucoup perdu .. il baisse de jour en jour...

NANTEUIL. Je le releverai dans l'opinion publique. Je vous réponds que lorsqu'on verra celui-ci...

JOUBLIN. Et votre archange?...

NANTEUIL. Oh! celui-là!... il est fait, et j'y ai travaillé avec un plaisir!

JOUBLIN. Entièrement fini?...

NANTEUIL. Achevé, et ces jeunes gens vous diront..

COYPEL. C'est la plus jolie figure qui soit sortie des mains de M. Nanteuil.

JOUBLIN. J'en suis enchanté...

NANTEUIL *à part.* Et Louise qui va venir. il faut que tout le monde s'en aille.(*Haut.*) Pardon, mais les dix minutes sont écoulées depuis un quart d'heure et je suis obligé...

JOUBLIN. Oui, l'heure précise... l'exactitude... Il nous faut cela aussi à nous autres pâtissiers, une minute de plus ou de moins, c'est mortel aux feuilletés... Ah! ça, il est bien convenu que vous n'allez plus quitter notre tableau... Je vous avertis que je reviendrai plus d'une fois vous relancer.

NANTEUIL. Comptez sur mon zèle. (*Aux élèves.*) Messieurs, la leçon du matin est finie.

AIR :

JOUBLIN.

Au revoir, je vous laisse,
Travaillez avec feu,
Surtout point de paresse,
Il nous faut ce tableau sous peu.
J'ai visité votre asile,
Maintenant c'est à votre tour,
Vous connaissez mon domicile,
On me trouve toujours au four.

ENSEMBLE.

JOUBLIN.

Au revoir, je vous laisse, etc.

NANTEUIL.

Au revoir, je vous laisse,
Je vais travailler avec feu,
Comptez sur ma promesse,
Vous aurez ce tableau sous peu

LES ÉLÈVES.

Au revoir, je vous laisse,
Loin de travailler avec feu,
Il attend sa maîtresse,
En sortant faisons-lui beau jeu.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE IV.

NANTEUIL, *seul.*

Il était tems que le cher homme partît!... Voici l'heure de la leçon de Louise... pourvu qu'il ne la rencontre pas en chemin!... Bah! il y a un Dieu pour les amoureux!... M. Joublin ne se doute guère que je ne l'ai reconnu si facilement que parce qu'il est accroché à un clou de mon atelier. (*Il va décrocher le portrait.*) Le voilà!... oh! c'est bien lui... Elle a parfaitement attrapé son père. Son père!... et le mien... dont la gène est extreme, et qui avait la délicatesse de la cacher... Il faut que ce soit un ami de Reims qui m'apprenne sa pénible situation... Oh! une fois ce tableau terminé, c'est à lui que j'en destine le prix... Pauvre père, il a fait tant de sacrifices pour moi!..

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Ses tendres soins ont guidé mon enfance,
En souscrivant à mon plus cher désir;
Il compromit sa modeste existence
Pour m'assurer un brillant avenir,
Mon cœur jamais ne peut trop le chérir...
Dans la carrière où je persiste
En travaillant et les jours et les nuits,
Je puis encore être un mauvais artiste,
Je serai toujours un bon fils.

Quel bonheur pour moi, le jour où je pourrai lui faire remettre les deux cents écus qui me sont promis!.. Du bruit... on monte, c'est Louise!

SCENE V.

LOUISE, NANTEUIL, GENEVIEVE.

NANTEUIL, *allant au devant de Louise.*

AIR *de la Marquise de Pretintaille.*

La voilà, c'est elle!
Oh! oui, c'est bien elle;
Que ce jour est doux
Pour nous!
La voilà, c'est elle!
Louise est fidèle
A ce rendez-vous!
Je désespérais... quel destin contraire,
A donc, ce matin, retenu vos pas?

LOUISE.

Mon père est absent, j'ai craint que ma mère
Ne me défendît de sortir, hélas!

NANTEUIL.

Louise, c'eût été dommage,
Après avoir tant attendu!

LOUISE.

Allons, mettons-nous à l'ouvrage
Et réparons le tems perdu!

NANTEUIL *et* LOUISE.

La voilà, c'est elle; etc.

GENEVIÈVE, *essoufflée.* Comme le cœur d'une pauvre femme lui bat, quand elle a monté cinq étages.

NANTEUIL. Ah! c'est vous, ma bonne Geneviève?... asseyez-vous. (*A Louise.*) J'ai vu votre père... il sort de mes ateliers

LOUISE. Ce matin, il a parlé de vous à ma mère!... il nous a dit qu'il était chargé de vous voir... ce qui nous inquiétait beaucoup, car, ne sachant pas l'heure de sa visite, maman, dans la crainte que je ne le rencontrasse, avait presque décidé que je manquerais ma leçon... mais je lui ai fait sentir que, d'ici à la fête de mon père, il n'y avait plus que deux jours, et qu'il restait encore bien des choses à faire à son portrait.

NANTEUIL. Nous nous sommes quittés fort satisfaits l'un de l'autre, il m'a même invité à l'aller voir.

LOUISE. Ah! vous viendrez, n'est-ce pas?... Maman sera si contente!...

NANTEUIL. Et vous?...

LOUISE. Ah! quand maman est contente... je le suis toujours...

GENEVIÈVE. Mademoiselle Louise, vous savez que madame à bien recommandé de n'être pas long-tems... Nous avons encore à aller chez votre tante, et puis nous reviendrons pour emporter le portrait.

LOUISE. Maman brûle d'envie de le voir!...

GENEVIÈVE. Allons, travaillez... Moi,

je vais me reposer, je n'ai encore rien fait de la journée, et je suis déjà lasse. (*A part.*) Ne perdons pas de vue ces jeunes gens... (Elle va s'asseoir sur un fauteuil dans le fond, pendant que Nanteuil décroche le portrait de M. Joublin.)

LOUISE, *le regardant.* Ah! mon Dieu!

NANTEUIL. Quoi donc?

LOUISE. Mais, vous y avez touché!... vous l'avez fini!

NANTEUIL, *lui montrant Geneviève.* Plus bas... Hier soir... en pensant à vous, j'ai donné, par-ci, par-là, quelques coups de pinceau, à la veste... à l'habit...

LOUISE, *faisant une petite moue.* Et à la figure... A présent que vous avez tout terminé, qu'est-ce que nous allons faire?...

NANTEUIL. Nous allons reprendre la conversation d'hier. Oh! que je vous dise... j'ai trouvé mon Satan.

LOUISE. Bah!... où ça donc?

NANTEUIL. Rue aux Ours... un homme d'une laideur superbe... qui a passé mes espérances!

LOUISE. Plus laid que M. de Roquelaure?

NANTEUIL. Oh! bien supérieur à M. le duc sous ce rapport-là!..

AIR : *Je suis la petite bergère.*

Figurez-vous un homme sec et maigre,
Le corps fluet, le col tendu,
L'œil d'un Huron, le nez d'un nègre,
La bouche grande et le menton pointu.
En regardant ce visage effroyable,
Je me suis dit : Mon succès est certain,
Car, entre nous, si ce n'est pas le diable!
C'est son beau-frère ou son cousin-germain.

LOUISE. Ainsi plus d'obstacle?

NANTEUIL. Non... il doit venir ce matin, je lui ai donné mon adresse... il ne se doute de rien... mais une fois qu'il sera ici... il n'en sortira qu'à bonne enseigne.

LOUISE. Ce tableau-là va vous faire une réputation!..

NANTEUIL. Oh! si je désire de la fortune, de la gloire... c'est pour la partager avec vous, Louise.

LOUISE. Vous m'aimez donc bien?..

NANTEUIL. Si je vous aime!.. bien autrement que Raphaël, le Corrége, Rubens.

GENEVIÈVE, *endormie.* Dépêchez, dépêchez...

LOUISE. Ecoutez, monsieur Nanteuil... je ne crois pas faire mal en vous disant ce que je pense, car maman le sait déjà... j'ai beaucoup d'estime, d'amitié pour vous... je serais, je crois, bien heureuse de porter votre nom... mais papa exigera peut-être que vous soyez plus avancé que vous ne l'êtes... Eh bien! s'il faut attendre... deux ans... quatre ans, j'attendrai; ainsi... travaillez... travaillez bien.

AIR *de Jeannot et Colin.*

Louise, tendre et sage,
Ne vous a rien caché;
Songez qu'à cette ouvrage
Mon sort est attaché :
Vous allez, j'en suis sûre,
L'achever sans retard;
Votre amour me l'assure,
Vous réussirez, car
Vous savez maintenant
Le prix qui vous attend.

GENEVIÈVE, *dormant.* Bien! bien!

NANTEUIL.

Cet espoir m'électrise,
Je reprends mes travaux,
Et l'amour, ma Louise,
Va guider mes pinceaux;
Je me remets à l'œuvre,
Et mon succès est là.
(*Mettant la main sur son cœur.*)
Et je sais qu'un chef-d'œuvre
De mes mains sortira,
Car je sais maintenant
Le bonheur qui m'attend.

(*A la fin du duo Nanteuil baise la main à Louise.*)

GENEVIÈVE, *se réveillant.* Eh bien! est-ce fini?..

LOUISE. Oui, oui, ma bonne.

NANTEUIL. Nous avons fini pour le moment, nous recommencerons plus tard.

GENEVIÈVE. Nous avons encore une bonne course à faire, et puis à revenir; j'espère que ce sera la dernière fois.

LOUISE. Oh! oui, M. Nanteuil viendra maintenant à la maison...

(Il se saluent d'amitié.)

GENEVIÈVE, *en s'en allant.* Ah! ces jeunes filles, ça donne bien du mal à les surveiller.

LOUISE.

AIR *de la Croix d'Or.*

Je vous quitte et j'espère,
En comblant tous mes vœux,
Que demain, chez mon père,
Nous nous verrons tous deux.

ENSEMBLE.

Je vous quitte, etc.

NANTEUIL.

Vous me quittez, j'espère,
Exaucez tous mes vœux,
Demain, chez votre père,
Nous nous verrons tous deux.

GENEVIÈVE.

Elle vous quitte et j'espère,
En comblant tous ses vœux,
Que demain, chez son père,
Vous vous verrez tous deux.

SCENE VI.

NANTEUIL, *seul.*

Louise a raison... l'espoir de l'obtenir a doublé mon courage... Lebrun, Mignard

Lesueur et tant d'autres sont bien arrivés, pourquoi donc resterais-je en route?

(On entend un cri : *Ah! ah! mon Dieu!*)

NANTEUIL. Qu'est-ce donc?.. (*A Louise qui rentre.*) Qu'avez-vous?

LOUISE. Rien... c'est un monsieur que j'ai rencontré là, dans l'escalier, qui m'a fait une frayeur...

NANTEUIL. Un monsieur... la figure de mon homme produit son effet.

PÉLISSON, *entrant.* Pardon, ma belle demoiselle, je vous ai fait peur; c'est assez mon habitude.

LOUISE, *tremblante en se disposant à sortir.* Du tout... du tout... monsieur...

GENEVIEVE, *la suivant.* S'il n'y avait sur terre que lui et moi... je serais bien malheureuse...

SCENE VII.

PÉLISSON, NANTEUIL.

PÉLISSON. Eh bien! monsieur, vous le voyez, je suis ponctuel.

NANTEUIL. Je vous en remercie beaucoup. (*A part pendant que Pélisson donne un coup-d'œil à l'atelier.*) Oh! vraiment une figure comme celle-là est un fardeau pour celui qui la porte... mais c'est une trouvaille pour celui qui en a besoin.

PÉLISSON. Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il?

NANTEUIL. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire hier en vous arrêtant rue aux Ours, il s'agit de me rendre un grand service.

PÉLISSON. Vraiment, monsieur, il me paraît singulier que vous vous soyez adressé de préférence à moi qui vous suis certainement inconnu.

NANTEUIL, *avec malice.* Il n'y a peut-être que vous au monde pour un service pareil... il y a de ces spécialités...

PÉLISSON. En ce cas parlez, monsieur, que faut-il faire?

NANTEUIL. D'abord vous asseoir...

(Il avance un fauteuil à Pélisson.)

PÉLISSON, *s'asseyant.* C'est très-bien... (*A Nanteuil qui ferme la porte.*) Eh bien! que faites-vous donc?..

NANTEUIL. Je mets les verrous.

PÉLISSON, *inquiet.* Les verrous!..

NANTEUIL. Pour que personne ne vienne nous interrompre.

PÉLISSON, *à part et inquiet.* Voilà qui me paraît suspect : serais-je tombé dans un guet-apens?

NANTEUIL. Le service que je réclame exige une grande complaisance de votre part : j'ai besoin de votre tête.

PÉLISSON, *effrayé.* Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur?

NANTEUIL, *froidement.* Je vous le répète, j'ai besoin de votre tête!

PÉLISSON, *se levant.* Et vous croyez que...

NANTEUIL, *le faisant asseoir.* Vous ne sortirez pas d'ici que votre portrait n'y reste à votre place.

PÉLISSON, *rassuré.* Ah! c'est de mon portrait qu'il s'agit?

NANTEUIL. Cela vous étonne?

PÉLISSON. Et c'est pour avoir mon portrait que vous me faites monter vos cinq étages?..

NANTEUIL, *souriant.* Uniquement pour cela.

PÉLISSON, *se levant.* Je suis votre très-humble serviteur.

NANTEUIL. C'est sur quoi je compte.

PÉLISSON. Comment?..

NANTEUIL, *le faisant asseoir.* Et en qualité de mon très-humble serviteur, vous allez rester là...

PÉLISSON. Oh! pour le coup, c'est trop fort...

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Plaisantez-vous en ce moment?
Très-obligeant de ma nature,
J'ai souvent prêté mon argent,
Je ne prête pas ma figure.

NANTEUIL.

Ma parole vaut un billet,
Prêtez-la pour une séance.

PÉLISSON.

Mais, cependant...

NANTEUIL.

On vous promet
De vous la rendre à l'échéance.

Soyez tranquille, je ne la gâterai pas.

PÉLISSON, *à part.* Il aurait de la peine! (*Haut.*) Et que prétendez-vous faire de mon portrait?

NANTEUIL. La plus grande discrétion m'est recommandée... mais je vous garantis que vous êtes destiné à figurer parmi ce qu'il y a de plus élevé...

PÉLISSON, *à part.* Serait-ce pour l'Académie?..

NANTEUIL. Allons... allons, un peu de complaisance. Tenez, pour vous amuser pendant ce tems-là, voici *Artamène ou le Grand-Cyrus*, un des chefs-d'œuvre de Mlle de Scudéri...

PÉLISSON, *à part.* Mlle de Scudéri!.. Ah! mon Dieu! elle a menacé vingt fois de me faire peindre... elle est capable d'une pareille folie!

NANTEUIL, *qui a été chercher d'autres livres*. Si ça ne vous amuse pas, voici les *Mémoires* de Pélisson en faveur de Fouquet.

PÉLISSON. Comment, Pélisson?.. chez vous?

NANTEUIL. Pourquoi pas?.. ces mémoires-là devraient se trouver partout... voilà de l'éloquence... voilà l'ouvrage d'un honnête homme!.. d'un homme d'honneur!.. que sa conduite envers Fouquet est noble! qu'elle est digne!.. J'en suis fâché pour vous, monsieur, si vous ne partagez pas mon enthousiasme... mais Pélisson, c'est mon Dieu!.. c'est mon idole!.. je le mets à côté de Raphaël!.. pas pour la peinture.

PÉLISSON. Vous lui faites beaucoup d'honneur; car il me semble qu'il ne pouvait guère se conduire différemment.

AIR : *Honneur aux enfans de la France*. Vaudeville de Turenne.)

S'il eût agi d'une façon contraire,
Il eût du monde encouru le mépris
Car il n'a fait que ce qu'il devait faire,
Il a prouvé, qu'exilés ou proscrits,
Les malheureux ont encor des amis;
Ah! quels que soient les destins de la France,
Quand l'injustice y rendra des arrêts
Les opprimés ne manqueront jamais
D'un avocat pour leur défense.

NANTEUIL. Eh! quels sont donc ceux qui ont fait chorus avec Pélisson?.. M. de La Fontaine, qui s'est immortalisé par sa belle élégie, et puis cherchez-en un troisième!.. tous ces comtes, ces marquis, ces ducs, ces barons qui encombraient les salons du surintendant pendant sa faveur... lui ont-ils donné signe de vie depuis sa disgrâce?.. ces grands seigneurs qu'il a si généreusement obligés ont oublié de lui rendre l'argent qu'il leur avait prêté; ces messieurs ne paient pas leurs dettes de peur de se compromettre... et un pauvre diable comme Pélisson, je sais bien qu'il est de l'Académie, mais ce n'en est pas moins un pauvre diable, sans fortune, gueux comme un savant, il s'est laissé mettre en prison, il y est resté quatre ans sans desserrer les lèvres... il a tout fait pour être confronté avec son maître, pour lui dire publiquement à la barbe de ses accusateurs, de ses ennemis : Vos papiers sont brûlés, entendez-vous? j'ai mis le feu à vos papiers!.. C'est superbe!.. c'est sublime!.. je ne mourrai pas... non, je ne mourrai pas volontairement sans me trouver face à face avec ce digne homme-là, sans lui dire combien je l'estime... je l'honore... Ah! pourquoi n'est-ce pas un artiste qui a fait ce trait-là! un peintre en était capable.

PÉLISSON, *tout ému*. Monsieur... monsieur.

NANTEUIL. A la fin, cela vous remue, cela vous touche.. c'est bien heureux! Allons, vous valez mieux que je ne pensais... tout-à-l'heure, mon pauvre bonhomme, vous n'aviez pas l'air de comprendre tout ce qu'il y avait de grand, de généreux...

PÉLISSON. Assez, monsieur, assez, je vous en prie.

NANTEUIL. Pourquoi assez?...

PÉLISSON. Si vous saviez tout le bonheur que j'éprouve. Je suis... je suis ce pauvre diable de Pélisson, venu de son village en sabots...

NANTEUIL. Vous?

PÉLISSON. accueilli par le surintendant Fouquet... qui pendant six ans me donna une place à sa table... et dans ses bureaux...

AIR *du Piége*.

Riche et puissant, à ma pauvre jeunesse,
Il prodigua les conseils, l'amitié;
Sur son secours j'appuyai ma faiblesse,
De ses bienfaits je n'ai rien oublié.
Eh! que me font ses torts, son imprudence?
Quand il serait coupable envers le roi,
Quand il serait coupable envers la France,
Fouquet toujours est innocent pour moi.

NANTEUIL, *accablé*. Vous êtes Pélisson .. eh bien! moi, je suis un misérable.

PÉLISSON. Vous êtes un artiste dont le nom m'était déjà connu... ce qui m'a décidé à me rendre à votre invitation.

NANTEUIL. Je donnerais tout au monde pour n'en avoir jamais eu l'idée. (*A part, en le regardant.*) Et pourtant, je suis bien excusable!

PÉLISSON. Expliquez-moi donc le motif..

NANTEUIL. Oui, je m'expliquerai, je dirai la vérité; elle ne sera pas trop à mon avantage... mais qu'importe, la franchise avant tout. Parmi les ouvrages qui me sont commandés, il en est un qui presse d'autant plus qu'il doit m'être payé sur-le-champ, et je suis peintre dans toute l'étendue du terme; or, l'argent de ce tableau est destiné à mon père, tourmenté par d'avides créanciers, et menacé de perdre sa liberté. Ce tableau, c'est le triomphe de l'archange Michel sur Satan... L'archange est fait.

PÉLISSON. Eh bien?

NANTEUIL. Satan restait à faire...

PÉLISSON, *souriant*. Et vous manquiez de modèle?...

NANTEUIL. De modèle satisfaisant.

PÉLISSON, *souriant*. Satisfaisant!... En effet, vous ne pouviez guère mieux vous adresser qu'à l'homme qui abuse de la permission d'être laid?..

NANTEUIL. Ah! monsieur!...

AIR : *Muses des bois.*

Des traits charmans servent parfois d'enseigne
Aux cœurs pervers, aux esprits malfaisans;
Avec prudence il faut souvent qu'on craigne
Le faux éclat de ces traits séduisans;
Mais l'Eternel à qui tout rend hommage
Vous a doué des plus nobles vertus :
Il fit d'abord votre ame à son image!...
Puis de l'enseigne il ne s'occupa plus.

Allons, allons, effaçons ce que j'ai commencé.

(Il prend un gros pinceau et va pour barbouiller son tableau; Pélisson l'en empêche.)

PÉLISSON. Arrêtez, jeune homme,... et songez à votre père...

NANTEUIL. A ce prix-là, mon père n'en voudrait pas!

PÉLISSON. J'ai pu hésiter à vous prêter ma figure quand j'ignorais l'usage que vous en vouliez faire... mais à présent, elle est toute à votre service..,

NANTEUIL. Oh! monsieur...

PÉLISSON. Allons, point de façons... le tems presse... reprenez la palette, et surtout n'allez pas me faire plus beau que je ne suis.

AIR : *Au son du fifre et du tambourin.*

Qu'on reconnaisse votre touche.

NANTEUIL.

Je ne travaille qu'en tremblant.

PÉLISSON.

Saisissez bien mon front, ma bouche.

NANTEUIL.

J'ai peur qu'il soit trop ressemblant.
Je n'ai pas de cœur à l'ouvrage.

PÉLISSON

Je suis heureux que mon visage
Puisse vous tirer d'embarras;
Mais surtout ne me flattez pas.

Votre talent qui se révèle
A la cour vous introduira.
Ah! que votre pinceau fidèle
Redoute bien ce pays-là.
Dans ces lieux où chacun sait feindre,
Quelque jour vous aurez à peindre
Des grands, des rois, des magistrats;
Mon ami, ne les flattez pas.
Oui, surtout ne les flattez pas.

(*En se levant il va voir la toile.*)

Allons, cela commence à prendre figure!. (*A part.*) Figure... figure... (*Haut.*) Allons, c'est très-bien pour une première séance, et dans deux ou trois...

NANTEUIL. Comment, monsieur, vous penseriez à revenir?

PÉLISSON. Il n'y a que le premier pas qui coûte, et il est fait... Et puis, ce ne sera plus le modèle... mais l'ami qui viendra vous voir.

NANTEUIL. C'est donc pour me faire mourir de honte et de regrets.

PÉLISSON. Ainsi, attendez-vous à me revoir... à me revoir souvent... Qui sait si mes visites ne finiront pas par vous être agréables?

NANTEUIL. Ah! monsieur...

PÉLISSON.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Mon amitié vous est acquise.
Je ne fais pas de grands discours,
Mais une fois qu'elle est promise
Sur elle on peut compter toujours.

NANTEUIL.

Ainsi, monsieur, toute la vie
Bien loin d'en rougir à vos yeux,
Je chérirai l'étourderie,
Qui vous a conduit en ces lieux.

ENSEMBLE.

Mon amitié vous est } acquise,
Oui, son amitié m'est }
Je ne fais } pas de longs discours
Il ne fait }
Mais une fois qu'elle est promise,
Sur elle on peut compter toujours.

(*Pélisson sort.*)

SCENE VIII.

NANTEUIL, *seul.*

Oh! le brave, l'excellent homme!.. mais Dieu qu'il est laid!.. Oh! oui, qu'il revienne, je l'achèverai de peindre... mais pour moi, pour moi seul... et ce portrait ne me quittera plus.

AIR : *Il marche à l'immortalité.*

Ah! quels que soient les traits de son visage,
De l'amitié respectons le héros!
Et n'exposons pas son visage
A servir de risée aux sots.
Honte à l'artiste qui spécule
Sur un succès avilissant,
Livrer l'honneur au ridicule,
C'est déshonorer le talent

SCENE IX.

GENEVIÈVE, LOUISE, NANTEUIL.

LOUISE, *souriant.* Ah! vous avez fait une longue séance... je viens de rencontrer ce monsieur... votre modèle... il m'a saluée très-poliment... Eh bien! je ne sais pas si c'est une idée... mais il ne m'a pas paru aussi laid que ce matin.

NANTEUIL. Ah! si vous saviez qui c'est!

LOUISE, *vivement.* Mais auparavant il faut que je vous dise, moi, combien j'ai été heureuse!

NANTEUIL. Vraiment!

LOUISE. Je sors d'une maison... où tout le monde a fait votre éloge...

NANTEUIL. Des connaisseurs

LOUISE. Je suis sûre que j'en ai rougi de plaisir... chez Mme Dehallas, dont le fils est étudiant, vous avez fait son portrait... on le trouve parfait et d'une ressemblance!..

NANTEUIL. Je le crois bien... je l'ai fait dix fois plus beau qu'il n'est.

LOUISE. Aussi je vous annonce que toute la famille a décidé qu'elle n'aurait d'autre peintre que vous... jugez si j'ai été aimable avec ces gens-là!.. Il y avait un monsieur, un étranger... mais qui paraît se connaître beaucoup en peinture... car il disait que Lesueur et Mignard ne faisaient pas mieux.

NANTEUIL. Bonne Louise! votre amitié a pris des plaisanteries pour des éloges.

LOUISE. Il a même ajouté qu'il ne serait pas étonné que vous fussiez appelé à l'honneur de peindre sa majesté Louis XIV, et que pour sa part il en parlerait à M. de Chamilly... Je crois que je l'aurais embrassé si j'avais osé.

NANTEUIL, *gaîment.* Allons, puisque tout le monde en convient, c'est vrai, j'ai du talent, je réussirai, je parviendrai... je vous épouserai.

LOUISE. Mais quand, monsieur?

NANTEUIL. Le plus tôt possible.. Mais occupons-nous de votre père, son portrait est fini, vous allez l'emporter; demain soir je lui rendrai sa visite...

LOUISE. Et les quatre vers que vous m'avez promis pour mettre au bas?..

NANTEUIL. Ah! c'est vrai! étourdi, je l'avais oublié.

LOUISE. Car vous en faites de fort jolis!

NANTEUIL. Oui... je suis peintre et poète... deux qualités qui dispensent un homme d'aller en voiture... dans deux minutes je suis à vous.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LOUISE, GENEVIEVE.

LOUISE. Oui, oui, qu'il vienne demain soir et qu'il profite de l'enthousiasme de mon père, qui ne s'attend guère au bouquet que je lui destine..

JOUBLIN, *dans la coulisse.* Merci, merci, madame, je sais où cela est.

LOUISE. Ciel!.. c'est sa voix!.. je suis perdue... que faire?.. que devenir?.. (*Elle couvre le portrait de son père placé à côté du portrait ébauché de Pélisson, qui lui-même est déjà couvert.*) S'il me trouve ici!.. (*Elle court comme une folle.*) Geneviève! Geneviève!.. (*Les pas se rapprochent. Elle voit une cachette derrière un tableau de chevalet.*) Ah!..

(Elle court s'y réfugier.)

SCENE XI.

JOUBLIN, LOUISE, *cachée*, GENEVIEVE, *endormie.*

JOUBLIN, *entrant.* Personne dans l'attelier!.. si c'est comme cela que M. Nanteuil travaille, il ne pourra jamais tenir sa parole... (*Il regarde.*) Dieu! que c'est gâchis! que c'est fouillis! que c'est... (*Geneviève ronfle.*) Qu'est-ce que j'entends?.. (*Il se retourne.*) Une femme endormie... comme chez elle... Ah! ces peintres sont de fiers mauvais sujets, et celui-ci ne déroge pas... (*Il s'approche.*) Mais, Dieu me pardonne! c'est... suis-je bien éveillé?.. n'est-ce point un rêve?.. Geneviève!.. Il y a là-dessous un mystère!.. (*Il la secoue par le bras.*) Geneviève! Geneviève!..

GENEVIÈVE, *endormie.* Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?..

JOUBLIN. Réveillez-vous, vieille endormie...

GENEVIÈVE, *à moitié endormie prend Joublin par la main.* Allons, mademoiselle, allons-nous-en; que monsieur votre père n'en sache rien.

JOUBLIN. Ma fille! en voici bien d'un autre!.. malheureuse, regarde-moi!

GENEVIÈVE, *réveillée.* Ah! c'est le diable...

JOUBLIN. C'est un père éperdu... un marguillier confondu... et peut-être un mari... Parleras-tu?

GENEVIÈVE. Monsieur, j'étais... je suis... nous étions...

JOUBLIN. Vous étiez?..

GENEVIÈVE. C'est madame qui m'a recommandé d'avoir toujours les yeux ouverts!..

JOUBLIN. Sur qui?.. avec qui es-tu venue ici?.. depuis quand y es-tu?.. qu'y faisais-tu?..

GENEVIÈVE. Je surveillais...

JOUBLIN. Tu surveillais! Parle ou je te chasse.

GENEVIÈVE. Ah! monsieur, si je parle madame me mettra à la porte.

JOUBLIN. Et si tu ne parles pas... je te fais conduire chez le commissaire du Châtelet.

GENEVIÈVE. Moi, chez un commissaire?.. ah! Seigneur!.. je m'évanouirais sur son bureau... je n'ai jamais été dans ces infamies-là.

JOUBLIN, *levant sa canne.* La patience m'échappe.

GENEVIÈVE. Retenez-la encore un peu... une femme d'âge demande des égards... j'vais parler... je parle...

AIR : *C'est un sorcier.*

Voulant vous faire une surprise,
Il faut vous l'dire, je le dois,
Que mademoiselle Louise
Apprend à peindre depuis six mois.
Ell' disait d'un' manière gentille,
C'est pour papa que j'travaillerai
Je l'peindrai,
L' dessin'rai,
J'l'attrap'rai;
Voyez l'ouvrag' de votre fille,
Vot' portrait peint d'après son cœur.

(*Elle se trompe et découvre le portrait de Pélisson.*)

JOUBLIN.

Ah! quelle horreur!

GENEVIÈVE.

C'est une horreur!

SCENE XII.

LES MÊMES, NANTEUIL.

NANTEUIL. D'où vient ce bruit?.. Ciel! monsieur Joublin!

JOUBLIN. Ah! vous voilà, monsieur!... je découvre de belles choses!..

NANTEUIL. Il y en a de toutes les couleurs, ici.

JOUBLIN. D'abord, monsieur, je veux que vous me rendiez ma fille... je veux mon enfant!..

NANTEUIL. Mlle Louise?..

JOUBLIN. Elle était ici?

GENEVIÈVE. J'avais les yeux sur elle.

JOUBLIN. Vous êtes un séducteur... un suborneur... ma fille est ici... cachée.

LOUISE. Oui, papa.

JOUBLIN. Où ça?

LOUISE. Derrière ce tableau. (*Joublin va la chercher.*) Votre voix m'avait effrayée... Maman ne voulait pas que vous apprissiez que je cultive la peinture avant d'avoir pu juger de mes dispositions.

JOUBLIN. Elles sont belles...

NANTEUIL. Oui, monsieur, mademoiselle a du goût, du talent, et dans le portrait qu'elle a fait de vous, vous êtes d'une ressemblance...

JOUBLIN. A faire peur.

AIR : *Surprise extrême.* (Croix-d'or.)

C'est une offense
Que l'on me fait;
J'aurai vengeance,
D'un pareil trait.
Rire d'un père,
C'est fort mal fait
De ma colère
Craignez l'effet.

NANTEUIL.

Pour une offense
Monsieur prendrait
La ressemblance
De ce portrait.
D'un mot, son père
Est satisfait,
Et sa colère
Est sans effet.

LOUISE.

Pour une offense
Mon père prendrait
La ressemblance
De ce portrait.
D'un mot mon père
S'ra satisfait,
Et sa colère
S'ra sans effet.

GENEVIÈVE.

Pour une offense
Monsieur prendrait, etc.

NANTEUIL. Le quiproquo est charmant!.. En effet, monsieur, si vous ressembliez à ce portrait-là... vous seriez d'une laideur... mais rassurez-vous, vous êtes mieux que cela.

JOUBLIN. Je l'espère bien.

NANTEUIL *va au portrait de Joublin et le découvre.* Vous voici prêt à parler, à marcher tout seul.

JOUBLIN. A la bonne heure ça ressemble à quelque chose... et c'est l'ouvrage?..

NANTEUIL, *montrant Louise* De mon élève.

JOUBLIN. De ma fille!.. Viens m'embrasser, ma Louise, viens!.. (*Il l'embrasse.*) Tu me feras une belle enseigne pour le carnaval... (*A Nanteuil.*) Et notre tableau, jeune homme?

LOUISE, *le découvrant.* Le voici, mon père!

JOUBLIN. Lui!.. Qu'est-ce je vois?.. encore une surprise! Eh! mais cet archange-là c'est ma fille, c'est son nez, sa bouche... Ah! jeune homme, elle va faire l'admiration de toute la paroisse.

NANTEUIL. Mais, pour cela, il faut que toute la paroisse monte chez moi.

JOUBLIN. Comment?.. une fois la dernière main mise à ce tableau... je le paie et je l'enlève.

NANTEUIL. Je refuse l'argent, et je garde le tableau.

LOUISE. Comment, vous gardez?..

JOUBLIN. Je vois ce que c'est... vous voulez vous faire valoir... nous surfaisons aussi dans la pâtisserie..., je vous en offre trente louis d'or.

NANTEUIL. Vous m'offririez dix mille livres!

JOUBLIN. Qu'est-ce à dire, monsieur?.. savez-vous bien que nous attendons après.., que le tableau doit être exposé dimanche,



MARIANA,

COMEDIE EN TROIS ACTES

MELÉE DE CHANTS,

Par MM. Dupeuty et Fontan,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 4 JUIN 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE ROSENTHAL.	M. DAUDEL.	SIGISMOND	M. HYACINTHE.
ALBERT, jeune compositeur.	M. BRESSANT.	KETTY, femme de chambre..	Mlle GEORGINA.
MARIANA, cantatrice du grand théâtre de Vienne	Mme HÉBERT-MASSY.	FRITZ, domestique de Mariana	M. RENAUD.

ACTE PREMIER.

Un boudoir.

SCENE PREMIERE.

KETTY, *seule; elle sort de la chambre à droite.*

Là! tout est bien préparé, et rien ne manquera, je crois, au joli costume de ma maîtresse : c'est que c'est un grand jour pour elle, un jour décisif. (*Prenant sur le piano une affiche et lisant.*) « Aujourd'hui, pour » le second début de la signora Mariana, » les artistes italiens du théâtre impérial de » Vienne donneront *la Gazza ladra.* » Comme elle doit être émue, tremblante!. heureusement elle est si gentille! j'espère que le public l'encouragera.

(Ritournelle à l'orchestre.)

SCENE II.

MARIANA, KETTY.

MARIANA.

AIR : *Ronde du Pre-aux-Clercs.*

O mes belles montagnes!
Vous n'êtes plus pour moi
Que de tristes campagnes.
Qui me dira pourquoi?
Pourquoi de la richesse
Le langage flatteur
Et d'orgueil et d'ivresse
Fait-il battre mon cœur?
Ah! ah! prends garde à toi, fillette qu'on encense
A tes premiers amours
D'enfance,
Bœtly, pense
Toujours!

Un monsieur qu'on honore
Au village est venu,
Il m'a dit : Je t'adore;
Et, ma foi, je l'ai cru.
Ah! sa voix est si tendre!
Ce n'est pas un trompeur!
Le soir, je vais l'attendre...
Pourtant il me fait peur...
Ah! ah! prends garde à toi, fillette qu'on encense
A tes premiers amours
D'enfance,
Bœtly, pensé
Toujours *!

KETTY. Est-ce que mademoiselle a l'intention d'ajouter cet air dans l'opéra de ce soir?

MARIANA. Non... cet air est pour moi un souvenir, voilà tout.

* Cet air d'entrée et celui des variations de Rode peuvent être changés à la volonté de l'actrice chargée du rôle de Mariana

JOUBLIN. La caricature a bien son mérite... on la rencontre partout.

AIR *de la Colonne.*

JOUBLIN.

Lise a des couleurs sans pareilles;
Par leur éclat ses traits sont embellis;
Sa vieille tante en a d'aussi vermeilles,
Car son parfumeur, à tout prix
Lui fait un teint de rose et de lis.
L'une tient tout de la nature,
L'autre tient tout de ses marchands.
L'une est le portrait du printems,
L'autre en est la caricature.

PÉLISSON.

Tous les ans le jour où l'on ouvre
Ce salon que vous admirez,
De tous côtés votre œil découvre
Des grands hommes tout chamarrés,
Et des ministres encadrés.
Mais devant toutes ces figures,
Dans la foule on n'entend qu'un cri:
Ah! pour le portrait d'un Sully,
Bon Dieu! que de caricatures!

NANTEUIL.

Si je peignais cette vierge immortelle,
La liberté qui fait battre nos cœurs!
Je la ferais jeune, robuste, belle,
Le front ceint d'un chapeau de fleurs,
Et de rubans de toutes les couleurs!
Mais donnez-lui des serpens pour coiffure,
Un œil hagard, un bras ensanglanté
Le portrait de la liberté,
En devient la caricature.

LOUISE, *au public.*

A chaque pièce qu'on vous lance,
Écouter attentivement,
Montrer toujours de l'indulgence,
Et depuis le commencement
Rire jusqu'au dénoûment,
Applaudir, mais avec mesure,
Crier bis à tous les couplets,
Voilà le tableau d'un succès...
Nous craignons la caricature.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



MARIANA,

COMEDIE EN TROIS ACTES

MELÉE DE CHANTS,

Par MM. Dupeuty et Fontan,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 4 JUIN 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE ROSENTHAL.	M. DAUDEL.	SIGISMOND	M. HYACINTHE.
ALBERT, jeune compositeur.	M. BRESSANT.	KETTY, femme de chambre..	Mlle GEORGINA.
MARIANA, cantatrice du grand théâtre de Vienne........	Mme HÉBERT-MASSY.	FRITZ, domestique de Mariana	M. RENAUD.



ACTE PREMIER.

Un boudoir.

SCENE PREMIERE.

KETTY, *seule; elle sort de la chambre à droite.*

Là! tout est bien préparé, et rien ne manquera, je crois, au joli costume de ma maîtresse : c'est que c'est un grand jour pour elle, un jour décisif. (*Prenant sur le piano une affiche et lisant.*) « Aujourd'hui, pour » le second début de la signora Mariana, » les artistes italiens du théâtre impérial de » Vienne donneront *la Gazza ladra.* » Comme elle doit être émue, tremblante!. heureusement elle est si gentille! j'espère que le public l'encouragera.

(Ritournelle à l'orchestre.)



SCENE II.

MARIANA, KETTY.

MARIANA.

AIR : *Ronde du Pré-aux-Clercs.*

O mes belles montagnes!
Vous n'êtes plus pour moi
Que de tristes campagnes.
Qui me dira pourquoi?
Pourquoi de la richesse
Le langage flatteur
Et d'orgueil et d'ivresse
Fait-il battre mon cœur?
Ah! ah! prends garde à toi, fillette qu'on encense
A tes premiers amours
D'enfance,
Bœtly, pense
Toujours!

Un monsieur qu'on honore
Au village est venu,
Il m'a dit : Je t'adore;
Et, ma foi, je l'ai cru.
Ah! sa voix est si tendre!
Ce n'est pas un trompeur!
Le soir, je vais l'attendre...
Pourtant il me fait peur...
Ah! ah! prends garde à toi, fillette qu'on encense
A tes premiers amours
D'enfance,
Bœtly, pense
Toujours *!

KETTY. Est-ce que mademoiselle a l'intention d'ajouter cet air dans l'opéra de ce soir?

MARIANA. Non... cet air est pour moi un souvenir, voilà tout.

* Cet air d'entrée et celui des variations de rodes peuvent être changés à la volonté de l'actrice chargée du rôle de Mariana

KETTY. Un souvenir!

MARIANA. Et tu as bien envie, n'est-ce pas, que je te dise quel est ce souvenir?

KETTY. Dam! je ne suis pas curieuse; mais si ça peut faire plaisir à mademoiselle...

MARIANA. Tu écouteras?.. eh bien! écoute. Il y a quelque tems encore ta maîtresse, la signora Mariana, s'appelait tout simplement Marie Muller, et habitait une petite ville du Tyrol.

KETTY. Je sais.

MARIANA. Mon oncle, virtuose distingué, trouvait en moi la plus docile des élèves; car je ne rêvais que théâtre, partitions de Mozart, de Weber, de Rossini, et j'aurais mieux aimé m'appeler la Pasta, la Sontag, la Malibran, qu'impératrice d'Autriche et reine de Bavière.

KETTY, *à part*. Pas moi.

MARIANA. Mon oncle mourut, et il ne me resta plus au monde qu'un appui... un jeune homme, nommé Albert, et qui avait été l'ami de mon enfance.

KETTY, *à part*. Un ami d'enfance! voilà le souvenir.

MARIANA. Grand musicien lui-même, je crus qu'il approuverait le projet que j'avais conçu d'embrasser la carrière dramatique; point du tout... il me blâma, et me déclara même fort impoliment que jamais il ne donnerait son nom à une femme de théâtre.

KETTY. Mal élevé!

MARIANA. Nous partîmes tous deux, lui pour l'Italie, je crois; moi, pour Vienne, où je perfectionnai mes études sous les maîtres les plus célèbres. Une fortune indépendante me mit à l'abri des séductions, et un beau jour, le directeur du Théâtre-Impérial m'offrit un engagement pour donner une rivale à la signora Béatrix, l'idole de tous les dilettanti de la capitale.

KETTY. Et qui est jalouse de vous?

MARIANA. Jalouse comme une bonne camarade, c'est vrai... et sans ses intrigues, mon premier début dans *Sémiramis* aurait eu plus d'éclat. Oh! je la crains, elle et son ambassadeur de Naples.

KETTY. N'avez-vous pas à lui opposer le comte de Rosenthal, un de nos seigneurs les plus à la mode et les mieux en cour?

SCENE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant*. Est-ce que je vous dérange?

MARIANA. Nous parlions de vous.

KETTY. Et nous en disions bien du mal, monseigneur.

LE COMTE. Pour t'en punir, méchante soubrette, je te condamne à porter cette chaîne en expiation.

(Il lui passe une jolie chaîne d'or au cou.)

KETTY. Comme c'est galant pour mademoiselle! (*A part.*) On a beau dire, il n'y a que les grands seigneurs... Je vas me regarder dans la glace.

(Elle sort.)

SCENE IV.

LE COMTE, MARIANA, *puis* KETTY.

LE COMTE. Devinez un peu, ma toute belle, ce que je vous apporte?

MARIANA. Quelque cadeau, quelque riche bagatelle à la mode? Je refuse d'avance.

LE COMTE. Non, vous acceptez.

MARIANA. Qu'est-ce donc alors?

LE COMTE. Cherchez bien ce qui, dans ce moment, vous paraîtrait le présent le plus précieux.

MARIANA. Oh! je ne chercherai pas longtems. Demandez à un avare ce qu'il veut? de l'or. A un jeune avocat qui sort des bancs de l'école? une première cause. Au brillant officier des gardes dont l'épaulette est neuve encore? un champ de bataille. A l'artiste qui s'élance sur la scène, et donnerait dix ans de sa vie pour les applaudissemens d'une foule enivrée? un rôle nouveau. Oh! oui, monsieur le comte, c'est un rôle nouveau, n'est-ce pas?

LE COMTE. Peut-être.

MARIANA. Oh! mais non, cela ne se peut... Il n'y en a qu'un... un rôle brillant, vif, animé, un rôle à créer une réputation; mais il est donné.

LE COMTE. En êtes-vous bien sûre.

MARIANA. La Béatrix s'en est vantée, hier, en plein foyer.

LE COMTE. Elle ne s'en vantera plus.

MARIANA. Comment?

LE COMTE. Le voici.

MARIANA. Oh! montrez, montrez!

LE COMTE. Sans cesse à l'affût de la pre-

mière nouveauté qui viendrait à eclore, j'apprends hier qu'un homme encore inconnu vient de donner au directeur une partition nouvelle.

MARIANA. Et vous courez aussitôt chez ce compositeur?

LE COMTE. Non pas... chez le directeur. Il craint de me désobliger, en me refusant, et nous l'emportons sur l'ambassadeur de Naples.

MARIANA. Est-ce un rêve?

LE COMTE. Et maintenant, vous que j'aime tant, m'aimerez-vous un peu?

MARIANA. Un rôle nouveau? à moi! oh que je suis heureuse!.. Pourvu que je réussisse, ce soir...

LE COMTE. Rassurez-vous... Dans cette jeune noblesse des loges, où je ne compte que des amis, vous ne compterez, vous, que des admirateurs prêts à rompre des lances en l'honneur de leur dame.

MARIANA. Oui, certainement, les loges.. mais ce parquet composé de jeunes étourdis, de partisans de la Béatrix, peut-être...

KETTY, *entrant*. Mademoiselle, un jeune garçon, assez commun, insiste pour vous parler. Je lui ai d'abord refusé la porte; mais il reste là, dans l'antichambre, et prétend qu'il faut qu'il vous voie, que c'est pour votre gloire.

MARIANA. Pour ma gloire!

LE COMTE. Quel est donc cet original?

MARIANA. Nous allons bien le voir. Fais entrer, Ketty.

SCÈNE V.

LE COMTE, MARIANA, SIGISMOND.

SIGISMOND, *entrant*. Mademoiselle Marie Müller, s'il vous plaît?

LE COMTE. Vous voulez dire la signora Mariana, mon cher.

SIGISMOND. Oui, oui, c'est juste : la signora Mariana.

MARIANA. C'est moi, mon ami... Que me voulez-vous?

SIGISMOND. Oh! oui, c'est vous, je vous reconnais bien, moi... mais vous n'avez pas l'air de me reconnaître, vous.

MARIANA. Attendez donc... Il me semble...

SIGISMOND. Sigismond...

MARIANA. Toi!

SIGISMOND. Moi-même, votre frère de lait.

MARIANA. Viens donc m'embrasser, mon garçon.

(Il l'embrasse.)

SIGISMOND. Vous permettez, monseigneur?

MARIANA. Tu es parti si jeune du pays!

SIGISMOND. Dam! J'avais douze ans, quand on m'a envoyé à Paris, en apprentissage, chez le père Schümaker. J'en ai vingt-quatre, à ç't'heure, j'ai profité de ce tems là pour grandir, et m'élever à la taille remarquable que vous voyez.

MARIANA. Et en retournant au pays, tu as passé par Vienne, pour me voir... C'est bien, cela, Sigismond.

SIGISMOND. Je ne retourne pas au pays, je me fixe dans la capitale... où j'ai à remplir une mission.

LE COMTE. Une commission, plutôt.

SIGISMOND. Une mission, monseigneur, et si mademoiselle Mariana voulait un peu me recommander à vous, je lui aurais bientôt expliqué la chose.

LE COMTE, *souriant*. Si cela peut rendre service à M. Sigismond.

SIGISMOND. Ça intéresse les beaux-arts, et moi.

MARIANA. Cause donc avec monsieur le comte, moi, je vais jeter un coup-d'œil sur mon rôle.

AIR : *Valse de Jacquemin.*

A bientôt; je vous recommande
Le sort de ce fidèle ami :
Si vous pouvez ce qu'il demande,
Monseigneur, faites tout pour lui.

LE COMTE, *bas à Mariana.*

Vous savez combien je vous aime :
Quand donc comblerez-vous mes vœux?

MARIANA, *montrant Sigismond.*

Ah! pour m'encourager moi-même,
Commencez par faire un heureux.

ENSEMBLE.

A bientôt, etc.

LE COMTE.

Mariana le recommande,
Il peut compter sur mon appui :
Puis-je repousser sa demande,
Quand vous sollicitez pour lui?

SIGISMOND.

Bon... je vois qu'ell' me recommande :
Avec le comt' je suis ami,
Et je puis risquer ma demande!
Me v'là lancé dès aujourd'hui!

(Mariana sort.)

SCÈNE VI.

SIGISMOND, LE COMTE.

LE COMTE. Voyons, mon garçon, hâte-toi de me dire ce que tu as à me demander.

SIGISMOND. Sans préambule!... Voilà donc que j'étais à Paris, simple garçon tailleur, autrement dit pique-prune, écorchant très-bien le français, et gratifié journellement par messieurs les Parisiens de l'épithète peu gracieuse de choucroûte ou de tête carrée.

LE COMTE. Fort bien, mais dépêche-toi.

SIGISMOND. Sans préambule... Voilà donc que mes jambes croisées me démangeaient sur l'établi, et que je n'avais plus le moindre goût à faire des boutonnières, vu que la nature m'avait fait cadeau d'une ame on ne peut plus artistique.

LE COMTE. Mais, tu n'en finiras pas...

SIGISMOND. Sans préambule... Voilà donc que je fais la connaissance d'un monsieur très-bien couvert, qui avait du linge et qui était employé à l'Opéra.

LE COMTE. Un chanteur?

SIGISMOND. Non.

LE COMTE. Un danseur?

SIGISMOND. Non... un ami de tous les artistes.

LE COMTE. Comment?

SIGISMOND. Comment?... (*Faisant le geste d'applaudir.*) Comme ceci....

LE COMTE. Quoi! pour applaudir?

SIGISMOND. C'était sa profession.

LE COMTE. Je ne comprends pas...

SIGISMOND. L'Allemagne est si arriérée!.. c'est en France qu'on s'entend à faire un succès... Si monsieur le comte voulait, je pourrais lui dire la manière de s'en servir.

LE COMTE. Parbleu!... je serais curieux de savoir ça.

SIGISMOND. Voilà la chose: quand vous voulez avoir un succès, vous prenez d'abord une centaine de gaillards bien constitués, ayant l'usage de leurs deux mains, c'est une condition de rigueur; les manchots ne sont pas admis... Avant le spectacle, vous rassemblez vos fidèles, vous les faites entrer les premiers, et, comme ils pourraient manquer de lumières, vous les placez sous le lustre... Vous en faites trois parts : le centre, le côté gauche, et le côté droit... sans allusion... La pièce commence... feu du premier peloton... la pièce continue, vous faites avancer la droite... la pièce faiblit, en avant la gauche.

LE COMTE, *à part.* Il est fou!

SIGISMOND. Sans compter la réserve de rieurs et de pleureuses qui peuvent se trouver dans la salle... Au dénouement, branle-bas général, toutes les mains tapent à se donner des ampoules ; le public n'entend plus rien, c'est sublime... on demande l'auteur, on demande les acteurs... je crois même qu'on finira par demander le souffleur... Voilà, monsieur le comte, la manière de s'en servir.

LE COMTE, *souriant.* Eh! mais... sais-tu qu'il y a du bon là-dedans?

SIGISMOND, *à part.* Bon! il a dit qu'il y avait du bon... (*Haut.*) S'il y a du bon... c'est-à-dire, monsieur le comte, que c'est une institution-modèle, et je ne vous cacherai pas que, si j'ai quitté la France, c'est pour doter mon pays de ce bienfait du dix-neuvième siècle, de cette protection éclairée qui manque à sa civilisation.

LE COMTE. Vraiment! c'est là ton idée?

SIGISMOND. Mon idée fixe... Et je vous serai obligé de demander pour moi, à M. de Metternich, un brevet d'importation.

LE COMTE, *à part.* Au fait, si je pouvais profiter de sa manie pour remplir ce soir le parquet de gens sûrs et dévoués...

SIGISMOND. Vous ne me répondez pas, monsieur le comte... Est-ce que vous croyez que M. de Metternich?... on m'avait pourtant dit qu'il était le protecteur des beaux-arts.

LE COMTE. On ne t'a pas trompé... mais avant de te recommander, je voudrais te mettre à l'essai.

SIGISMOND. J'applaudis à ce que vous dites... (*Relevant ses manches.*) Parlez, monsieur le comte, faut-il une répétition?

LE COMTE. Tu as assisté au premier début de Mariana?

SIGISMOND. Oui, monsieur le comte... et je me rongeais les poings dans un coin... Des amis, mais des amis maladroits, qui applaudissaient avec des gants : rien de senti, rien d'enlevé... Ah! si j'avais fait ce début-là, moi... vous m'auriez entendu : *Brava! brava! bravissima, la Mariana!.. che gusto! que piaccere!* Ah! ah! ah! tout ça accompagné de petites claques mélodieuses... ce n'est pas avec ses mains qu'on applaudit, c'est avec son ame, quand on est artiste, qu'on a la bosse dramatique... c'est comme ça qu'on séduit, qu'on entraîne son public, et qu'on fait mousser son personnage.

LE COMTE. Eh bien! écoute, Sigismond, je veux être ton Mécène.

SIGISMOND. Mécène... je connais ça... j'en ai entendu parler un jour au Théâtre-Français, un jour que j'y étais de supplément.

LE COMTE. Ce soir... je t'achète tout le parquet du théâtre.

SIGISMOND. Vrai ?

LE COMTE. Sur ma parole.

SIGISMOND. Ah ! monseigneur, vous méritez qu'on vous élève des statues.

LE COMTE. As-tu du monde ?

SIGISMOND. J'en aurai avant une heure... j'en ai déjà... des amis qui connaissent mon projet ; il y en a un surtout, oh ! un crâne ami... des mains de geôlier et une voix de lutrin ! il s'appelle Zinzermann, et j'ai l'intention d'en faire mon lieutenant, s'il se conduit bien.

LE COMTE. Tout cela est à merveille... suis-moi chez mon intendant, tu te concerteras avec lui.

SIGISMOND. Me voilà lancé... Dieu ! les mains me démangent .. c'est la *Gazza ladra*... Oh ! connu... fameux, fameux, ça... (*il fredonne la cavatine :* Di piaccerre, etc.) vous verrez, monsieur le comte, vous verrez ; j'ose dire que ce sera de l'ouvrage un peu soigné.

LE COMTE. Mais viens donc, bavard.

(Ils vont pour sortir.)

SCENE VII.

LES MÊMES, ALBERT, KETTY.

KETTY, *entrant et parlant comme si Mariana était là.* Mademoiselle, voilà quelqu'un... Tiens, où donc est ma maîtresse ?

LE COMTE. Dans cette chambre, Ketty ; mais elle ne reçoit pas.

KETTY, *à Albert.* Si monsieur est assez bon pour revenir ?

ALBERT, *à Ketty.* Dites-lui mon nom, je vous prie... Albert.

KETTY, *à part.* Albert !.. est-ce que ce serait ?.. il est joli garçon, ce jeune homme-là.

(Elle entre chez Mariana.)

LE COMTE, *à Albert.* Monsieur est sans doute un artiste qui vient prier la signora de chanter à son bénéfice dans un concert ?

ALBERT, *froidement.* Non, monsieur !

LE COMTE. Ah ! je croyais...

SIGISMOND, *au comte.* Si c'était un rival !

LE COMTE. Un rival ! à moi ?

SIGISMOND. Eh ! non, à moi, pour mon affaire...

LE COMTE. Imbécile !.. (*A Albert.*) Je crains bien, monsieur, que vous n'attendiez long-tems.

ALBERT. Oh ! j'ai de la patience.

LE COMTE. Ah ! c'est différent... (*Saluant*) Monsieur...

ALBERT, *de même.* Monsieur...

LE COMTE, *à part.* Je ne l'aime pas, ce jeune monsieur-là...

(Il sort.)

SIGISMOND. Allons réunir ma cohorte... Monsieur...

(Il suit le comte et sort en s'obstinant à saluer Albert, qui ne le voit pas.)

SCENE VIII.

ALBERT, *seul.*

C'est, j'en suis sûr, ce grand seigneur dont le directeur m'a parlé, ce comte de Rosenthal qui s'est déclaré le protecteur de Mariana... son protecteur ! son amant, sans doute !.. Oh ! que j'ai bien fait de ne pas l'épouser... Elle va être bien étonnée de me voir... moi, ça ne me fera aucun effet, j'en suis bien sûr... Mais on vient... c'est singulier, voilà le cœur qui me bat à présent.

SCENE IX.

ALBERT, MARIANA.

MARIANA, *à part.* C'est lui !

ALBERT, *à part.* Oh ! comme elle est embellie !

MARIANA. Quoi, monsieur, vous à Vienne ? je voulais à peine en croire Ketty... Oh ! que vous êtes aimable d'avoir pensé à venir me voir... c'était au reste à moi, la compagne de vos jeux, presque votre sœur, que vous deviez votre première visite...

ALBERT. Pardon, je ne mérite pas cet éloge ; il y a plus d'un mois que je suis à Vienne. (*A part.*) Ce n'est pas vrai, mais c'est égal !

MARIANA. Ah ! voyez donc comme les femmes ont de l'amour-propre !.. Mais parlez, je vous prie, à Mariana de ses montagnes du Tyrol qu'elle n'a pas vues depuis un an ; parlez-lui des lieux de son enfance.

ALBERT. Qu'est-elle devenue ? voilà la question que s'adressent ceux qui vous aiment, c'est-à-dire tout le monde.

MARIANA. Ne pouviez-vous leur dire la vérité ?

ALBERT. J'aurais craint de les affliger.

MARIANA. Allons, je vois que la car-

rière que j'ai embrassée n'a pas encore trouvé grâce à vos yeux.

ALBERT. Vous vous trompez : vous voyez devant vous un pécheur converti.

MARIANA. Pas possible !

ALBERT. Parole d'honneur : je suis devenu presqu'aussi déraisonnable que vous.

MARIANA. Monsieur chante l'opéra?

ALBERT. Monsieur fait des opéras.

MARIANA. Ah ! c'est charmant ! alors je vais vous proposer une ligne offensive et défensive : vous ferez des opéras pour moi toute seule, et moi je ne chanterai que dans vos opéras.

ALBERT, *à part*. Je crois bien, on m'a dit qu'elle était mauvaise.

MARIANA. Nous commencerons au second ouvrage que je jouerai.

ALBERT, *riant*. Pourquoi pas au premier?

MARIANA. Pour le premier, je suis engagée... Tenez, voici mon rôle ; je commençais à le parcourir quand vous êtes entré.

ALBERT, *prenant le rôle*. Ah !.. et qui vous l'a apporté? l'auteur?

MARIANA. L'auteur, le directeur, un autre... qu'importe... je l'ai.

ALBERT, *étonné, et indiquant le papier qu'il tient*. C'est cela?

MARIANA. Oui, monsieur, c'est cela... lisez plutôt : « Rôle de Léonora ! » et au-dessus : « Pour la signora Mariana. » C'est écrit.

ALBERT. C'est écrit de la main du directeur ; mais permettez, il manque ici une signature essentielle.

MARIANA. Celle du compositeur !

ALBERT. Justement.

MARIANA. Mon Dieu ! vous en parlez comme si cette affaire vous était personnelle.

ALBERT. C'est qu'en effet c'est ma signature qu'il faudrait au bas de celle du directeur.

MARIANA. Quoi !. vous êtes l'auteur de cette partition?

ALBERT. Oui, ma chère Mariana.

MARIANA, *faisant la révérence*. Et *il signor maestro* daignera-t-il confirmer la décision du directeur ?

ALBERT, *hésitant*. Certainement... (*A part*.) C'est que c'est très-embarrassant, si réellement elle n'est pas bonne...

MARIANA. Eh bien?

ALBERT. Je vous jure que je n'ai encore pris aucun parti... et que... quant au choix... (*A part*.) Je ne sais pas ce que je veux dire.

MARIANA. Je conçois cette défiance, Albert... la signora Béatrix est à la mode, et moi je ne suis rien, je n'ai pas de talent.

ALBERT. Oh ! je ne dis pas cela.

MARIANA. Il faut y renoncer?..

ALBERT, *à part*. Allons, elle prend assez bien son parti.

MARIANA. C'est dommage, pourtant... croiriez-vous que j'avais déjà appris à la première vue vos jolis couplets du second acte?

ALBERT. La Nuit espagnole, n'est-ce pas?

MARIANA. Oui, la Nuit espagnole. Tenez, vous allez voir... mais non, je n'ose pas... je ne les ai sans doute pas compris comme vous les avez écrits.

ALBERT. C'est égal, allez toujours...

MARIANA. Vous voudrez bien m'accompagner?

ALBERT. Avec plaisir.

(Il se met au piano.)

AIR : *Variations de Rode*.

Parler d'amour,
La douce chose,
Quand fuit le jour,
Quand tout repose!
Voici la nuit,
Tendre Késie,
Ouvre sans bruit (*bis*)
Ta jalousie.
Voici la nuit (*bis*), l'heure où l'on cause
Répondez-moi, lèvres de rose.

Eh quoi ! tu dis : Ami, je n'ose !
Pourquoi rougir? — Il est nuit close :
Au ciel ne luit
Aucune étoile
Pour toi minuit
A son voile...
Mais, las ! le jour
Vient d'éclore,
Un mot d'amour
Encore...
Non, quittons-nous,
Et sommeille,
Car ton jaloux
S'éveille.

(*Après la première variation, Albert va pour se lever, Mariana lui fait signe de se rasseoir. — Après la seconde, il se lève transporté; elle le fait rasseoir. La troisième variation se chante sans paroles* : Ah ! ah ! ah ! etc.)

MARIANA. Pensez-vous encore à la signora Béatrix?

ALBERT. Je ne pense qu'à vous ; vous avez chanté comme un ange !

MARIANA. Oh ! c'est si froid, si pâle, un morceau détaché... une répétition seul à seul dans un boudoir de femme... mais alors que le cœur vous bat des vives émotions de la scène... le personnage que vous représentez n'est plus un être de convention ; ce personnage, c'est vous ! ses passions sont les vôtres ! vous souffrez de ses

douleurs, vous souriez de son sourire, vous pleurez de ses larmes... Une foule immense vous écoute, attentive, captivée, ses applaudissemens vous enivrent, chaque murmure approbateur vous répond là... (*Avec entraînement.*) Ah! Albert, Albert, que je jouerais bien votre rôle!

ALBERT, *ému*. Oui, oui, vous le joueriez bien, et il est à vous si vous voulez.

MARIANA. Ah! il y a une condition.

ALBERT. A laquelle je n'aurais jamais pensé quand je suis arrivé ici. et de laquelle maintenant dépend mon bonheur.

MARIANA. Parlez, Albert.

ALBERT. Vous allez, tout-à-l'heure, et devant moi, donner le congé en forme à certain grand seigneur...

MARIANA. A M. le comte de Rosenthal?

ALBERT. A M. le comte de Rosenthal?

MARIANA. Et pourquoi?

ALBERT. Pourquoi? parce que je ne puis le souffrir, parce que je le déteste... et que je recommence à vous aimer.

MARIANA. Eh bien!... ne pouvez-vous m'aimer sans que je le renvoie, que je le chasse?... Dois-je payer ses services par de l'ingratitude?

ALBERT. C'est justement votre reconnaissance qui me fait peur.

MARIANA. Mais c'est de la tyrannie.

ALBERT, *avec tendresse*. C'est de l'amour.

MARIANA, *à part*. Il m'aime... je puis tout risquer. (*Haut.*) Ainsi, vous voulez que je congédie ce pauvre comte?

ALBERT. Oui.

MARIANA. Et vous ne me donnerez pas votre rôle si je ne vous le sacrifie pas?

ALBERT. Non.

MARIANA. Eh bien! monsieur... je crois entendre le comte : c'est devant lui que je veux vous répondre.

ALBERT. Tant mieux.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE, *puis* SIGISMOND.

LE COMTE, *à lui-même, en entrant*. Ce jeune homme encore ici!

MARIANA, *à part*. Me dicter des conditions!

ALBERT, *à part*. Voyons ce qu'elle fera.

LE COMTE. Je venais vous annoncer que toutes nos mesures sont prises pour ce soir... oh! M. Sigismond m'a beaucoup aidé.

(On entend au dehors de bruyans applaudissemens et les cris de *brava! bravissima!*)

MARIANA *et* LES AUTRES. Qu'est-ce que c'est que cela?

SIGISMOND, *entrant*. C'est une répétition que je faisais dans les corridors; hein! avez-vous entendu dominer les mains de Zinzermann?

MARIANA. Une répétition?

LE COMTE. Vous saurez tout...

ALBERT, *à Mariana*. Parlez donc, j'attends.

MARIANA. Vous n'attendrez pas longtems. (*Haut.*) Monsieur le comte, c'est encore un nouveau service que je vais vous devoir, j'en suis sûre; vous n'aurez pas obligé une ingrate, et si quelque chose peut égaler ma reconnaissance, (*Regardant Albert.*) C'est le plaisir que j'aurai toujours à vous recevoir... (*A Albert.*) Voici ma réponse.

ALBERT, *prenant le rôle qui est sur le piano, et le mettant dans sa poche*. Et voici la mienne, mademoiselle.

(Il se dirige vers le fond; Mariana reste saisie; le comte et Sigismond se regardent comme pour s'interroger sur cet événement qu'ils ne comprennent pas.— La toile baisse.)

ACTE II.

Un salon élégant chez Mariana

SCENE PREMIÈRE.

KETTY, FRITZ.

FRITZ, *arrangeant des journaux sur un guéridon.* Est-ce que madame n'est pas encore levée, mademoiselle Ketty?

KETTY. Si, mon garçon, elle s'habille.

FRITZ. Eh bien! soit dit sans la fâcher, il est tems! Savez-vous que, pendant qu'elle se lève, voilà le soleil qui se couche : il est sept heures. Elle ne se plaindra pas de n'avoir pas assez reposé.

KETTY. Tais-toi !.. je l'entends.

(Fritz sort.)

SCENE II.

MARIANA, KETTY.

MARIANA. Ah! comme un succès fait bien dormir!...

KETTY. J'espère que vous n'avez eu rien à désirer. M. Sigismond surtout, s'est conduit d'une manière...

MARIANA. Oh! Ketty, j'ai été bien heureuse, mais j'ai eu bien peur !

AIR *d'Yelva.*

Te l'avouerai-je?... en entrant sur la scène,
Un voile épais couvrit soudain mes yeux :
En commençant, je respirais à peine :
Sans mon effroi j'aurais chanté bien mieux.
Aussi, craintive, à cette foule immense,
Dont j'entendais gronder les flots pressés,
Mon cœur tout bas disait : De l'indulgence!

KETTY.

Et vos accens disaient : Applaudissez

MARIANA. A propos, sais-tu s'il m'a entendue chanter, s'il était dans la salle?

KETTY. Monsieur le comte?... oh! je crois bien.

MARIANA. Non... Albert?

KETTY. Ma foi, je n'y ai pas pris garde...

MARIANA, *à part.* Il n'y était pas.

SCENE III.

LES MÊMES, SIGISMOND.

SIGISMOND, *il ouvre vivement la porte et entre dans le plus grand trouble.* Sauvez-moi, sauvez-moi ! ou je suis perdu à ne jamais me retrouver.

(Il tombe sur une chaise.)

MARIANA. Ah! mon Dieu! que t'est-il donc arrivé?

SIGISMOND. Attendez que je me remette.

KETTY. Voulez-vous un verre d'eau?

SIGISMOND. Non... un grand verre de vin pur.

MARIANA. D'où viens-tu?

SIGISMOND. Des bords du Danube, où j'ai erré comme un chien fou, toute la nuit et toute la journée.

MARIANA. Est-ce que tu étais poursuivi? Parle...

SIGISMOND. Quand j'aurai bu, quand j'aurai bu! (*Il avale d'un seul trait le verre que lui a apporté Ketty.*) Ah! je suis moins altéré.

MARIANA. J'espère que maintenant nous saurons quelque chose?

SIGISMOND. Auparavant, permettez-moi de vous demander si vous avez été contente hier soir... Hein?...

(Il fait le geste d'applaudir.)

MARIANA. Oui, oui, très-contente, mon garçon.

SIGISMOND, *même geste.* Croirait-on jamais que c'est la première fois que je conduis un opéra... Et dire que j'étais lancé sans cette infernale aventure!

MARIANA. Mais quelle aventure?

SIGISMOND. Me voilà... je narre. Hier, quand vous avez été partie et rentrée chez vous, vous savez que le spectacle devait se terminer par un concert.

MARIANA. Où chantait la signora Béatrix?

SIGISMOND. Oui, la Béatrix, votre rivale, votre ridicule rivale.

MARIANA. Et où elle a dû chanter faux de dépit?

SIGISMOND. J'applaudis à ce que vous dites.

MARIANA. Après, après?

SIGISMOND. Le rideau était baissé, et il y avait du monde sur le théâtre... Tenez, comme ici, par exemple. Figurez-vous que nous sommes sur un théâtre, qu'il y a là un rideau, une toile qui est baissée; là, un trou du souffleur, et moi, avec tout mon monde, juste au-dessous du gaz hydrogène.

KETTY, *à part.* Quel bavard!

SIGISMOND. La Béatrix, que notre triom-

phe avait rendue d'une humeur au moins massacrante, était là, pomponnée, sur un sofa, et l'ambassadeur de Naples, qui lui veut du bien, tâchait de la consoler, en couvrant ses mains de baisers et de bagues. Or, ne voilà-t-il pas un farceur qui s'ingère de crier dans les coulisses : Au rideau!.. On m'a dit que c'était le premier tenor, qui ne se possède pas de jalousie à l'égard de l'ambassadeur... Crac! la toile se lève, et le diplomate de Parthénope est pris en flagrant amour.

(Il tombe à genoux)

MARIANA, *riant*. Ah! c'est parfait!

SIGISMOND. Pardon, c'est encore imparfait. Moi, nigaud, qui étais là, au milieu, dans mon parterre, je prends le même diplomate pour un acteur qui allait chanter un duo... Et me v'là parti... Pan, pan... On riait déjà pas mal, on rit encore plus fort. Plus qu'on rit, plus que je tape, sans rien comprendre, comme une bête que je suis... si bien, qu'on me prend pour être du complot contre l'ambassadeur, et que, sans un camarade, je me trouvais saisi ainsi que le ténor, et plongé dans les cachots les plus noirs.

MARIANA. Sois tranquille, mon garçon, l'appui du comte ne te manquera pas.

SIGISMOND. Son appui! Oh ben! je ne m'y fie pas du tout. Il a pris parti pour l'ambassadeur; il a dit que j'étais un malotru, et il a promis de me livrer à la fureur du napolitain. Voilà ce qui m'a fait errer si long-tems sur les bords du Danube. Ce n'est que la faim qui m'a forcé à rentrer dans la capitale : la faim et la soif. (*A Ketty.*) Donnez-moi encore du vin pur.

MARIANA. Ketty, conduis-le à l'office pour se remettre de son effroi.

SIGISMOND. J'applaudis à ce que vous dites.

KETTY. Justement, je crois que voilà la voiture de monsieur le comte, qui s'arrête devant la porte.

SIGISMOND. C'est moi qu'il vient chercher, j'en suis sûr. Cachez-moi sans délai.

AIR *des Malheurs d'un Amant heureux.*

Cachez moi, car, je vous le jure,
Je serais, foi d'homme de cœur,
En voyant ici sa figure,
Capable de mourir de peur!

MARIANA, *souriant.*

Compte sur moi, romain fidèle!

SIGISMOND.

Si vous me sauvez des verrous,
Mon cœur et mes mains, mad'moisel'e,
Ne battront jamais que pour vous.

ENSEMBLE.

SIGISMOND.

Cachez-moi, etc.

MARIANA, KETTY.

Cachons-le ; car cette aventure
L'a vraiment frappé de terreur.
Il serait ici, je le jure,
Capable de mourir de peur!

(*Ketty fait entrer Sigismond à droite.*)

SCÈNE IV.

MARIANA, LE COMTE, KETTY.

LE COMTE. Bonjour, ma charmante; mais, d'abord, permettez-moi de m'excuser d'avoir laissé passer la journée sans être venu vous rendre mes devoirs.

MARIANA. Oh! je ne suis pas exigeante.

(Pendant ce qui suit, Ketty est entrée avec un candélabre allumé qu'elle pose sur la console; elle met, en outre, deux bougies non allumées sur une table, et sort.)

LE COMTE. J'ai été mande à la cour, et le prince héréditaire m'a fait l'honneur de me retenir jusqu'à ce soir.

MARIANA. C'était sans doute une affaire bien sérieuse?

LE COMTE. C'était une affaire de plaisir, car on n'a parlé que de vous. Le prince s'est déclaré hautement de votre parti contre la Béatrix. C'est au point que s'il n'était pas si vieux, je crois que je serais jaloux.

MARIANA. Jaloux!

LE COMTE. Ah pardon!... j'oublie toujours que je n'en ai pas le droit... mais, au moins, vous ne serez pas assez cruelle pour m'en enlever l'espérance.

MARIANA, *à part.* Voyons enfin s'il s'expliquera.

LE COMTE. A propos... je vous apporte la *Gazette de la Cour.*

(Il la lui donne.)

MARIANA. Que dit-elle?

LE COMTE. Du bien de vous.

MARIANA, *lisant.* Oh! des éloges ne prouvent rien.

LE COMTE, *lui indiquant du doigt un passage.* Par là... plus bas, plus bas.

MARIANA. Attendez .. c'est que voilà un article assez bizarre.

LE COMTE. Quoi donc?

MARIANA, *lisant.* « Angleterre. Le pré» jugé contre le théâtre perd chaque jour » de sa force dans notre siècle éclairé... » Miss Sydons, notre belle et célèbre ac» trice, vient d'épouser le neveu du pre» mier lord de l'Amirauté. »

LE COMTE, *riant*. Oh! c'est impossible!

MARIANA. Est-ce que vous trouvez que l'actrice a dérogé?

LE COMTE. Ces journaux sont tous des menteurs... Mais ne cherchez plus à détourner la conversation... Mariana, vous savez que je vous aime!

MARIANA. Si vous ne me l'aviez pas dit, je vous croirais presque.

LE COMTE. Que faut-il donc pour vous persuader?

MARIANA. Des preuves au lieu de paroles.

LE COMTE. Je vous devine... Mariana, vous avez de l'ambition?

MARIANA. Beaucoup.

LE COMTE. Vous ne voulez pas qu'une seule femme puisse dire qu'elle est au-dessus de vous?

MARIANA. C'est vrai... Eh bien?

LE COMTE. La Béatrix a une voiture superbe... il vous en faut une.

MARIANA. J'avoue que ce serait fort commode.

AIR *de Lestocq*.

Je dois le dire, oui, bien souvent,
Quand je vois un landau brillant
Passer léger comme le vent,
Je désire un pareil présent.
Dans ma folle joie,
Prête à m'élancer,
Les coussins de soie
Semblent me bercer.
En riant j'ecoute
Mes adorateurs,
Foulant sur ma route
Des tapis de fleurs.

LE COMTE.

Ce sont là vos vœux,
Mon amie?
Je puis contenter votre envie.

MARIANA, *souriant*.

Non... Je voudrais quelque chose de mieux. (*bis*.)

LE COMTE. Attendez... elle a une maison de campagne, à la porte de Vienne... Il vous faudrait un château.

MARIANA. Oh! quelle idée!

Même air.

Un château! ce serait charmant
Un beau château bien élégant.
A votre équipage, vraiment,
Je préfère un pareil présent.
Dame châtelaine,
Je sens que toujours
Mon joli domaine
Aurait mes amours!
Sous chaque chaumière,
Vite, il faut courir,
Cherchant la misère
Pour la secourir!

LE COMTE.

Ce sont là vos vœux,
Mon amie?
Je puis contenter votre envie.

(*Il lui prend les mains*.)

MARIANA.

Non... Je voudrais quelque chose de mieux!

LE COMTE. Mais quoi donc, enfin?

MARIANA. Un titre, pour avoir le droit d'accepter ce que vous m'offrez si généreusement.

LE COMTE. La maîtresse du comte de Rosenthal peut prétendre à tout cela.

MARIANA, *à part*. Sa maîtresse!... Je m'en doutais.

LE COMTE. Vous voyez que je m'explique avec franchise.

MARIANA. Oh! l'on ne peut davantage.

LE COMTE. Il ne reste plus de doute dans votre esprit?

MARIANA. Pas le moindre.

LE COMTE. Et nous nous entendons, mon bel ange?

MARIANA. On ne peut mieux.

LE COMTE, *tirant un portefeuille de sa poche*. Mariana, il y a dans ce portefeuille le plus élégant des équipages, dût-on le commander aux premiers ouvriers de Londres.

MARIANA. Dessiné par vous sans doute?

LE COMTE. Le modèle en a été fait par le caissier de la banque de Vienne... comprenez-vous?

MARIANA. Parfaitement... ce sont des billets de caisse que vous m'offrez.

LE COMTE. Que je suis heureux de vous donner.

MARIANA, *prenant le portefeuille*. Puisqu'ils sont à moi, je puis donc en disposer comme bon me semble.

LE COMTE. Oh! absolument!

MARIANA. Ce ne sera pas long.

(Elle sonne tout en roulant dans sa main les billets tirés du portefeuille.)

LE COMTE. Que va-t-elle faire?

SCENE V.

LES MÊMES, KETTY.

KETTY. Que désire mademoiselle?

MARIANA, *qui s'est servi des billets pour allumer l'une des bougies*. Reconduisez monseigneur avec tous les égards dus à son rang.

LE COMTE, *stupéfait*.

AIR : *Ah! si madame me voyait!*

Ah! par exemple, c'est trop fort!
Quel caprice vient de lui prendre?
Comment! elle réduit en cendre
Ces billets qui valent de l'or,

Et cela sans le moindre effort !
Vraiment ! cet exemple nous manque ;
Bien des belles (j'en puis parler)
Acceptent des billets de banque,
Mais ce n'est pas pour les brûler !

KETTY, *qui tient la bougie à la main*. Monsieur le comte, je suis à vos ordres.

LE COMTE. Un moment! un moment!.. je ne puis laisser passer cela sans une explication. (*Il s'approche de Mariana.*) Mais que me demandez-vous donc pour l'amour que j'attends de vous?

MARIANA, *prenant la gazette de la cour et la donnant au comte*. Relisez ce journal, monseigneur... article *Angleterre*.

(Elle lui fait une profonde révérence et rentre dans son appartement.)

SCENE VI.

LE COMTE, KETTY, *la bougie à la main*.

LE COMTE, *lisant*. Ah ! je comprends... Insolente !

KETTY. Quand monseigneur voudra...

LE COMTE. Va-t'en au diable!.. non, reste, donne-moi plutôt un conseil. Que faut-il faire?

KETTY. Relisez le journal, monseigneur... article *Angleterre*.

(Elle lui fait aussi une profonde révérence et sort.)

SCENE VII.

LE COMTE, *seul*.

Elle plaisante, sans doute !.. elle se moque de moi... non, non, c'est sérieux !.. La vanité d'une femme est capable de tout!

SCENE VIII.

LE COMTE, SIGISMOND, *sortant de la chambre de droite, puis* ALBERT *et* KETTY.

SIGISMOND. La cuisine de ma sœur de lait est excellente, j'applaudis à sa cuisine. (*Apercevant le comte.*) Oh! le comte !

(Il se blottit derrière un fauteuil.)

LE COMTE. Allons, allons, n'y pensons plus... et allons-nous-en. (*Il fait quelques pas et s'arrête.*) Quitter ainsi le champ de bataille sans presque avoir combattu !.. non, ce serait faire trop beau jeu à cette petite impertinente... Ah! si je pouvais trouver le moyen de me venger de vous... mademoiselle Mariana!

SIGISMOND, *à part*. Bon! c'est à ma sœur de lait qu'il en veut!

LE COMTE. *Il s'assied dans le fauteuil derrière lequel est blotti Sigismond.* Vous paieriez cher vos sottes prétentions... Oh ! quelle idée !.. s'il était possible... oui, il y a des chances de réussir. (*Riant aux éclats.*) Ah! ah! ah! ah! ah! ce serait charmant.

SIGISMOND, *à part*. Écoutons de toutes mes oreilles.

LE COMTE. J'aurai besoin de quelques amis dévoués... c'est l'heure de la promenade au Prater. Vite! ne perdons pas un moment.

SIGISMOND, *à part*. Je ne sais pas ce qu'il va faire au Prater; mais j'y serai avant lui.

(Il gagne la porte de sortie et disparaît.)

LE COMTE, *devant la porte de Mariana*. Sans adieu, belle dédaigneuse, nous nous reverrons. (*Il va pour sortir, Albert entre.*) Encore ce jeune homme!

ALBERT, *saluant*. Monsieur..

LE COMTE, *de même*. Monsieur... (*A Albert qui se dirige vers la porte à gauche.*) Oh! il est inutile de vous présenter... la déesse est invisible.

ALBERT. Permettez-moi au moins de heurter à la porte du temple.

(Il frappe.)

KETTY, *sortant de la porte à droite*. Tiens, c'est monsieur Albert.

ALBERT. Il paraît, Ketty, que ta maîtresse ne reçoit pas?

KETTY. Pardon, monsieur, ma maîtresse y est toujours pour vous.

LE COMTE. Ah !

KETTY. Je vais la prévenir.

ALBERT, *s'asseyant*. Monsieur le comte a l'air d'être contrarié?

LE COMTE. Moi, du tout. (*Saluant.*) Monsieur...

ALBERT, *se levant et saluant*. Monsieur...

LE COMTE. Avant peu vous aurez de mes nouvelles.

(Iot.)

SCENE IX.

ALBERT, *seul*.

Est-ce que, par hasard, il aurait reçu son congé?.. Oh ! si cela pouvait être! .. si elle revenait enfin à moi... car je voudrais en vain me le cacher, je l'aime.. oh! oui, je l'aime comme autrefois... N'importe, elle ne le saura pas... elle est si coquette! elle s'applaudirait de son triomphe et rirait de moi sans pitié... (*Après une pause.*) Je vais tenter un dernier effort, et si elle refuse... eh! bien, je serai content. . je n'aurai rien à me reprocher.

SCENE X.

ALBERT, MARIANA.

MARIANA, *vivement.* Monsieur Albert !

ALBERT. Moi-même, mademoiselle; ma présence vous étonne sans doute?

MARIANA, *émue.* Elle me fait plaisir, monsieur.

ALBERT. Après ce qui s'est passé hier entre nous, vous devez me trouver bien faible de me représenter ici.

MARIANA, *souriant en le regardant.* Une femme pardonne toujours ces faiblesses-là.

ALBERT, *à part.* Comme elle m'a regardé!..

MARIANA, *à part.* Il me revient! (*Haut.*) Est-ce que vous me rapportez votre rôle?

ALBERT. Est-ce que vous avez renvoyé le comte?

MARIANA, *à part et avec impatience.* Ah! encore... (*Haut.*) Non, monsieur, et maintenant surtout, c'est impossible.

ALBERT. Impossible!

MARIANA. Nous venons d'avoir, M. le comte et moi, un entretien fort intéressant.

ALBERT. Ah!

MARIANA. Il m'a parlé de son amour... moi, je lui ai fait des conditions. S'il les accepte, je suis engagée.

ALBERT. Et peut-on savoir quelles sont ces conditions?

MARINNA. Les plus simples du monde : quand on dit aimer une femme, que cet amour est sincère, et qu'on veut être constant..

ALBERT. Je ne comprends pas.

MARIANA. Un mariage, s'il faut prononcer le mot.

ALBERT. Un mariage avec le comte de Rosenthal?

MARIANA. Puisqu'il me fait la cour.

ALBERT. Pardon, ma chère Mariana; mais veuillez être assez bonne pour me regarder en face.

MARIANA. Voilà.

ALBERT, *la regardant fixement.* Non, rien dans le regard... vos yeux ont toujours leur calme, leur sérénité habituelle...

MARIANA. Ah ça! est-ce que vous me croyez folle?

ALBERT. Sur ma parole, j'en ai eu peur.

MARIANA, *faisant la révérence.* Avouez que cela mérite bien une révérence.

ALBERT. Il ne vous épousera jamais... il ne reviendra même pas.

MARIANA. Il reviendra; car il est parti en colère... et il m'épousera.

ALBERT. Non.

MARIANA. Si!

ALBERT. Non.

MARIANA. Si!

ALBERT. Non, mille fois non!

MARIANA. Parions!

ALBERT. Oh! je le veux bien, par exemple... mais quoi?

MARIANA. Tenez... si je gagne, ce rôle brillant que vous vous obstinez à me refuser, il sera à moi, il deviendra ma propriété.

ALBERT. J'y consens de grand cœur, ce rôle sera mon enjeu : mais si vous perdez, que m'offrez-vous en retour?

MARIANA. Ce qui, jadis, eut pour vous plus de prix peut-être, et qu'aujourd'hui même, vous daigneriez encore ne pas mépriser.

ALBERT. Serait-ce cette jolie métairie du Tyrol qui vous appartient, et où nous avons passé notre enfance?

MARIANA. Non.

ALBERT. Les riches diamans qui, à votre premier début, formaient la couronne de Sémiramis?

MARIANA. Non, ce n'est pas encore cela.

ALBERT. Quoi donc?

MARIANA. Moi!

ALBERT. Vous!

MARIANA. Eh bien!... Est-ce que vous hésitez?

ALBERT. Hésiter!... Je n'ai qu'une crainte... c'est que vous ne veniez à vous dédire.

MARIANA. Voulez-vous un écrit?

ALBERT. J'aime mieux votre parole.

MARIANA, *lui tendant la main.* J'accepte aussi la vôtre.

ALBERT. Quel terme assignons-nous au pari?

MARIANA. Oh! mon Dieu! quelques jours, pour laisser à mon aimable comte le tems de la réflexion.

ALBERT. Quatre jours.

MARIANA. Trois... c'est assez... Je suis sûre qu'il reviendra auparavant.

ALBERT. Et je vous répète, moi, que jamais vous ne le reverrez!

SCENE XI.

LES MÊMES, KETTY.

KETTY. Mademoiselle, un envoyé de M. le comte vient d'apporter cette lettre.

ALBERT. Ah! Une lettre, sitôt!

MARIANA. Ma main tremble.

ALBERT. Que peut-il lui écrire?

MARIANA Allons, du courage! (*Elle brise le cachet et parcourt la lettre.*) Que vois-je?

ALBERT. Qu'est-ce donc?

MARIANA. Lisez vous-même.

ALBERT, *lisant.* « Belle Mariana, quel-
» ques instans passés loin de vous m'ont
» prouvé que vous étiez nécessaire à mon
» existence... Aussi, rang, honneurs,
» titres, j'ai tout oublié, je viens tout
» mettre à vos pieds... Vous serez com-
» tesse. » (*S'interrompant.*) Comtesse! il la fait comtesse!

MARIANA. Oh! oui, il y a cela.

KETTY, *à part.* Nous serons comtesse!

FINAL.

Musique de M. Masset.

ALBERT.

Quel transport, quelle ivresse
Ont fait battre son cœur!
Elle sera comtesse:
A moi seul le malheur!

MARIANA.

Quel transport, quelle ivresse
Ont fait battre mon cœur!
Je vais être comtesse:
Ah! c'est là le bonheur!

ALBERT.

J'ai perdu (*bis*), voici mon gage.
(*Il lui remet le rôle.*)
Il est à vous désormais. (*bis*)
Que vos jours soient sans nuage!
Je vous quitte pour jamais! (*bis.*)

MARIANA.

Il part (*bis*)! que viens-je d'entendre?
Albert, mon amitié suivra partout vos pas:
L'amitié d'une sœur, l'amitié la plus tendre,
L'amitié d'une sœur suivra partout vos pas!

ALBERT.

Votre amitié, (*bis*) je n'en veux pas!

ENSEMBLE.

MARIANA, KETTY.

Ah! malgré {mon / son} ivresse
Quel trouble dans {mon / son} cœur!
Je vais être / Elle sera {comtesse:
Est-ce là le bonheur?

ALBERT.

Son transport, son ivresse
Ont déchiré mon cœur!
Elle sera comtesse:
A moi seul le malheur!

(*La toile baisse.*)

ACTE III.

La chambre à coucher de Mariana.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, MARIANA, *en costume de mariée*, KETTY.

LE COMTE. A minuit donc, chère comtesse, puisque vous l'exigez... Ah! d'ici là, que les heures s'écouleront lentement pour moi.

MARIANA. Vous avez voulu un mariage secret... n'ai-je pas le droit aussi de faire mes conditions?

LE COMTE. Je vous obéis, mon bel ange; comme un amant, votre heureux époux reviendra par la porte secrète.

AIR *du Démon de la nuit.*

Adieu donc jusqu'à minuit,
Vous seule que j'aime,
J'obéis; mais à minuit
Je reviens sans bruit, (*bis*)
Vous seule que j'aime,
Je reviens sans bruit...

MARIANA.

Pas avant minuit!

ENSEMBLE

Adieu donc jusqu'à minuit:
Si votre cœur m'aime,
Obéissez, à minuit
Revenez sans bruit;
Si votre cœur m'aime,
Revenez sans bruit,
Pas avant minuit!

KETTY.

Attendez jusqu'à minuit
Le bonheur suprême:
A cette porte, à minuit
Revenez sans bruit,
J'ouvrirai moi-même,
Revenez sans bruit,
Pas avant minuit!

LE COMTE.

Adieu donc jusqu'à minuit, etc.
(*Le comte sort par la porte à droite.*)

SCÈNE II.

MARIANA, KETTY.

MARIANA, *à elle-même.* Mariée!.. et lui! parti pour jamais!...

(Elle s'appuie sur sa main et reste pensive.)

KETTY, *qui a été reconduire le comte.* C'est drôle... elle a l'air toute triste, ma maîtresse... je ne serais pas comme ça moi, si on me mariait... A propos de mariage, ça me fait penser à ce pauvre M. Sigismond... qu'est-ce donc qu'il est devenu?.. on ne le voit plus depuis quelques jours... M. Albert l'a peut-être emmené avec lui; ce serait dommage.

MARIANA, *se levant.* Laisse-moi, Ketty, j'ai besoin d'être seule.

KETTY. Oui, madame la comtesse.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MARIANA, *seule.*

Madame la comtesse! ce titre flattait ma vanité... je le possède, à présent, et je ne suis pas heureuse... oh! non, malgré moi

mes yeux se remplissent de larmes, et le souvenir d'Albert est là comme un reproche.

Air : *Cavatine de Lestocq.*

Reste en mon cœur, souvenir plein de charme,
Console-moi de mon triste avenir...
Mais puis-je, hélas ! lui donner une larme,
Lorsque bientôt mon époux va venir ?
Oui, je le sens, je ne suis pas coupable :
Ah ! profitons du moment qui s'enfuit !
Pensons à lui, l'aiguille inexorable
N'a pas encor, pour moi, marqué minuit...
Pensons à lui jusqu'à minuit !
Pensons à lui jusqu'à minuit !

SCENE IV.

MARIANA, *puis* KETTY *et* ALBERT.

MARIANA. Quel bruit ?

KETTY. Mais je vous répète, monsieur, qu'on ne peut pas entrer.

ALBERT. Et je te dis, moi, qu'il faut que je lui parle.

MARIANA. Quoi ! c'est vous, monsieur ? (*A part.*) Il n'est pas parti.

(Ketty sort.)

ALBERT. Oui... madame... et quand vous saurez le motif qui m'amène, au lieu de m'en vouloir, vous me remercierez.

MARIANA. Vous remercier de forcer ma porte... à cette heure !

ALBERT. Avant de m'accuser, Mariana, écoutez-moi : Vous croyez à l'amour, à la loyauté du comte de Rosenthal... eh bien !..

MARIANA. Eh bien ?

ALBERT. Il abuse de votre crédulité.

MARIANA. Vous êtes fou !

ALBERT. Et si je vous donnais la preuve de ce que j'avance...

MARIANA. La preuve !.. Oh ! parlez, Albert ! (*A part.*) S'il pouvait dire vrai !

ALBERT. J'allais partir, mes préparatifs étaient terminés ; en passant près de la prison de la ville pour me rendre à l'hôtel où ma voiture m'attendait, j'aperçus à l'une des fenêtres grillées un homme que l'obscurité m'empêcha de reconnaître ; au même moment une pierre lancée avec force vint me frapper violemment à la tête : je pensai tomber à la renverse du coup ; je ramassai cette pierre maudite, et j'allais la lancer à celui qui me l'avait envoyée d'une manière si incivile, lorsque je remarquai qu'elle était enveloppée soigneusement d'un papier écrit au crayon... ce papier, je vous l'apporte, madame ! lisez-le ! vous me chasserez ensuite si vous voulez.

(Il lui remet le papier.)

MARIANA, *avec l'air du doute.* Voilà, monsieur, une aventure d'un dramatique... une prison d'état !.. un pauvre captif qui vous implore !.. une pierre qu'il vous jette pour mieux vous disposer à lui rendre service !.. en vérité, c'est fort intéressant.

ALBERT. Lisez !.. lisez !

MARIANA. Oh ! quel griffonnage ! et quel style !

ALBERT. Oh ! quand vous connaîtrez la signature, cela ne vous étonnera pas.

MARIANA. Voyons ! (*Elle lit.*) « Qui que » tu sois, passant généreux qui recevras » cette pierre, pardonne-moi de t'avoir lapidé ; mais si tu n'as pas le cœur plus » dur que le projectile ci-inclus, tu peux » sauver un bel ange des griffes d'un vilain diable... »

ALBERT. Permettez que je continue... (*Il lit.*) « Il s'agit de courir sans délai chez » la célèbre cantatrice Mariana... et de » lui dire de se méfier du comte de Rosenthal qui est un profond scélérat... surtout qu'elle ne se marie pas, ou elle est » perdue. Signé Sigismond, ex-assureur » dramatique. »

MARIANA. Ah ! cette lettre est signée Sigismond ?

ALBERT, *lui montrant la lettre.* Vous le voyez bien.

MARIANA. Et ce pauvre garçon est arrêté !.. savez-vous pourquoi ?

ALBERT. Je l'ignore... le comte peut-être...

MARIANA. Ah ! oui, le comte... il est capable de tout... c'est égal, c'est très-mal de sa part.

ALBERT. Enfin vous lui rendez justice, et vous n'avez plus pour lui maintenant que haine et mépris.

MARIANA. Certainement.

ALBERT. Mais il est puissant, et sa vengeance est à craindre... Il faut fuir.

MARIANA, *souriant.* Avec vous sans doute ?

ALBERT. La chaise de poste que j'avais fait préparer pour moi est à votre porte : venez, Mariana, quittons l'Allemagne, et partons pour Florence !.. Florence demande mon opéra : elle demande votre voix pour le chanter... Partons ; amans et artistes, ensemble à chaque instant, nous partagerons les couronnes du public et le charme de nos souvenirs... Là, nous réaliserons nos rêves de gloire et d'amour.

(Il tombe à ses genoux et la presse.)

MARIANA, *lui faisant signe de se relever.* Mon cher Albert, vous avez manqué votre vocation, car vous jouez très-bien la comédie... Comment donc, l'entraînement, l'enthousiasme... la passion la plus pure... malheureusement, je ne puis pas ajouter foi à vos paroles...

ALBERT. Quoi !.. cette lettre de Sigismond ?..

MARIANA, *avec dignité.* Sigismond ne sait pas écrire.

ALBERT. Que dites-vous?

MARIANA. La vérité.

ALBERT. Alors, il y a là-dessous quelque mystère; mais je suis sûr, moi, que le comte vous trompe.

MARIANA, *froidement*. Quelqu'un veut me tromper; mais ce n'est pas le comte.

ALBERT. Ah!... cette froide raillerie... dans un pareil moment!

MARIANA. Aimez-vous mieux, monsieur, que je vous parle comme vous le méritez? me forcerez-vous à vous dire qu'il est indigne d'un homme d'honneur d'employer la ruse pour arracher une femme à ses devoirs?.. Je ne vous croyais que léger: dois-je vous croire infâme, monsieur?

ALBERT. Ah! c'est trop d'outrages!

MARIANA. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire: j'attends ici le comte de Rosenthal, mon époux... et je désire qu'il ne vous rencontre pas... chez lui.

ALBERT. Mais, je vous jure...

MARIANA. Vous m'avez entendu, monsieur... Sortez!

ALBERT. Eh bien!.. non, madame, je reste.

MARIANA. Vous restez?

ALBERT. Et puisque vous voulez absolument vous perdre, je ne le souffrirai pas, et je vous sauverai malgré vous.

MARIANA, Sortez, monsieur, ou je vais appeler.

ALBERT, *s'asseyant*. Oh! vous pouvez appeller, madame; je ne bouge pas... Il va venir, dites-vous... tant mieux! Je le forcerai à avouer tout, ou je le tuerai.

MARIANA. Ah! mon Dieu!

(On entend des pas dans l'escalier.)

ALBERT. Ecoutez... (*il se lève*) on monte ici: c'est lui sans doute.

MARIANA. Non, ce n'est point lui... je vous l'assure.

ALBERT. C'est lui, vous dis-je, et c'est moi qui vais lui ouvrir.

(Il court vers la porte.)

SCENE V.

LES MÊMES, SIGISMOND.

ALBERT, *saisissant Sigismond à la gorge*. Misérable!

SIGISMOND. Prenez donc garde, vous m'étranglez.

ALBERT. Sigismond! (*Lui montrant la lettre.*) Regarde cette lettre.

SIGISMOND. J'sais pas lire.

ALBERT. C'est toi qui l'as écrite?

SIGISMOND. J'sais pas écrire.

MARIANA. Vous voyez, monsieur. (*A part.*) Lui que j'avais la faiblesse de regretter!

ALBERT. Je suis anéanti!

SIGISMOND. Mais ça n'empêche pas que ce qu'il y a dedans est vrai.

MARIANA. Il serait possible! En quoi donc le comte a-t-il pu me tromper?

SIGISMOND, *mettant la main à sa gorge*. Vrai, vous m'avez trop serré.. Ça me tient là... Ça ne peut pas passer.

SCENE VI.

LES MÊMES, KETTY.

(Ketty est entrée, et sans rien dire elle présente un verre de vin à Sigismond qui l'avale.)

SIGISMOND. Merci; vous méritez d'être heureuse.

MARIANA. Parleras-tu, enfin?

SIGISMOND. M'y voilà. Je me doutais donc d'une foule de choses, et, pour écouter ce satané comte, au Prater, où il était allé hier en sortant de chez vous, je m'étais perché dans le feuillage, comme une simple fauvette. Là, j'ai tout surpris, tout appris.

MARIANA. Mais quoi?

SIGISMOND. Des horreurs; des abominations! Je descendais tout doucement de ma branche, pour aller tout vous conter, quand je suis saisi par deux énormes gaillards qui me frappent, me bousculent, et me plongent dans la prison, en me traitant de mouchard.

MARIANA. Et c'était le comte?..

SIGISMOND. C'étaient ses vils laquais.

MARIANA, *avec impatience*. Après, après?

SIGISMOND. Par bonheur, on m'avait donné pour compagnon de cellule un homme très-honnête... un voleur de grand chemin. Cet estimable brigand avait reçu beaucoup d'éducation: il savait lire et écrire. Je dicte, il griffonne, j'entortille mon éloquence dans la plus grosse pierre que je peux arracher du mur, et le premier passant que j'aperçois, v'lan.. à travers les barreaux.

ALBERT. C'est moi qui l'ai reçue.

SIGISMOND. Comme c'est heureux! Aussi, j'espère que vous n'êtes pas mariée à ce damné comte?

MARIANA. Je suis sa femme!

SIGISMOND. Sa femme! Gardez-vous-en bien! Le mariage est faux, les témoins sont faux, la vieille tante est fausse, le prêtre est faux, tout est faux, aussi vrai que je dis la vérité, la vraie vérité.

MARIANA. Ah! c'est infâme!

(Elle tombe sur une chaise.)

SIGISMOND. Je ne pouvais pas venir vous dire tout ça... J'étais bouclé... Je pestais, je jurais, je disais des tirades. C'était effrayant. Je chantais même à tue-tête

Soyez sensibles à mes peines
Red ez-moi la liberté!

O bonheur! qu'est-ce que j'entends derrière moi? ces mots magiques : Bravo! bravo! Je reconnais la voix; c'était celle de Zinzermann, geôlier de son état, et par supplément, mon lieutenant pour la chose, vous savez bien? (*Il claque des mains.*) Il me sauve, nous nous sauvons, et vous êtes sauvée, et je suis sauvé... et voilà!

ALBERT, *avec douceur*. Eh bien! était-ce moi qui vous trompais?

MARIANA. Je n'étais qu'une folle, une insensée!

Air *d'Aristippe*.

Par mon malheur, ah! vengez votre offense!
Je me tairai... j'ai mérité mon sort,
Mais vous auriez pourtant de l'indulgence,
Si vous saviez, quand je rougis encor,
Combien je suis heureuse d'avoir tort!...
Vous le voyez, ma faute, je la pleure,
Et j'en mourrai si vous n'oubliez pas...
A mes genoux vous étiez tout-à-l'heure...
Ah! maintenant m'ouvrirez-vous vos bras?

(*Il lui tend les bras; elle s'y précipite.*)

ALBERT. A toi, pour la vie.

(La pendule sonne minuit.)

TOUS. Minuit!

MARIANA. Il va venir! A mon tour, maintenant!

ALBERT. Il me semble que j'entends monter. (*Il va à la porte de droite.*) Dites-moi, cette porte ouvre-t-elle en dehors?

MARIANA. Non

ALBERT. Alors, je la ferme!

(Il met le verrou.)

MARIANA, *à la porte* Vous ne vous trompiez pas, c'est lui.

ALBERT. Qui donc va lui répondre?

MARIANA. Moi!

ALBERT. Vient-il?

MARIANA. Oui... Il parle bas, et a l'air mécontent... Ah! c'est qu'il n'y a plus de lumières dans l'escalier... Chut!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE, *en dehors*.

(Il frappe.)

MARIANA. Qui est là?

LE COMTE. Moi!

MARIANA. Qui, vous?

LE COMTE. Mais, moi, le comte Rosenthal!

MARIANA. Il n'y a personne.

LE COMTE. Comment, personne?

MARIANA. Je ne puis vous ouvrir.

LE COMTE. Cette porte n'est pourtant pas fermée en dehors.

MARIANA. Elle l'est en dedans.

LE COMTE. Ah! la clé est peut-être tombée à terre?

MARIANA. Cherchez.

LE COMTE. C'est qu'il fait une obscurité du diable.

SIGISMOND. Bon! bon!

(Pendant ce qui suit Sigismond veut toujours parler Albert lui fait : *Chut!* Sigismond répète ce jeu de scène à Ketty qui ne dit rien.)

MARIANA. Trouvez-vous?

LE COMTE. Non.... Allons, méchante... C'est pour me tourmenter... Je vous demande grâce et merci.

ALBERT. Vous n'avez vraiment pas de pitié.

LE COMTE. Il m'a semblé entendre .. Est-ce que vous n'êtes pas seule?

MARIANA. Non.

ALBERT. Non.

KETTY. Non.

SIGISMOND, *très-haut*. Non!

LE COMTE. Et qui donc est avec vous, à cette heure?

MARIANA. Deux personnes que vous connaissez bien, monsieur Albert.

SIGISMOND. Et moi, Sigismond!

(Tous partent d'un grand éclat de rire.)

MARIANA. Monsieur le comte, je vous remercie de la leçon... je prendrai garde maintenant aux mariages secrets...

KETTY. Moi aussi, monseigneur.

ALBERT. J'en ferai le sujet de mon premier opéra, monsieur le comte.

SIGISMOND. Moi, je soignerai l'ouvrage.

MARIANA (*Moment de silence.*) Vous ne dites plus rien... est-ce que vous quittez la partie?... Adieu!... prenez garde... l'escalier n'est pas éclairé... prenez la rampe à gauche...

(On entend en dehors comme le bruit de quelqu'un qui tombe.)

SIGISMOND. Patatra!... Bravo! Bravo! (*Il applaudit*) En v'là une sortie à effet!

MARIANA. Albert, êtes-vous content?

ALBERT. Partons tous pour Florence.

SIGISMOND. C'est ça, à Florence... J'y importerai mon art.

MARIANA. Albert, j'ai perdu.. je vous appartiens; conduisez à Florence la cantatrice.

ALBERT. Et ma femme!

ENSEMBLE.

AIR : *En partant pour la guerre.* (Il de Croissy.)

Mettons-nous en voyage,
Hâtons-nous de partir!
Là-bas, tout nous présage
Un heureux avenir!

MARIANA, *au public*.

AIR : *Ah! vous avez des droits superbes.*

Vous, dont l'arrêt doux ou sévère
Fait toujours battre notre cœur,
Je crains de n'avoir su vous plaire...
Rassurez-moi, car j'ai bien peur.
Je pars, et pour jamais peut-être...
Oui, dès ce soir, je me mets en chemin...
Pourtant, si l'on veut le permettre,
Je ne partirai que demain.

ENSEMBLE.

Mettons-nous en voyage, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.



LE COMTE DE HORN, OU L'AGIOTAGE EN 1720,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. Ancelot,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 4 JUIN 1836.

F. N

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ANTOINE DE HORN.	M. MAILLART.	DURAND, ami de Morlac	M. ARMAND
LE CHEVALIER DE MORLAC..	M. CHÉRI.	ROBERT, vieux domestique du comte de Horn	M. LEBEL.
LE MARQUIS DE LA GALIFARDIERES	M. PARENT.	LA MARQUISE D'ESPARBELLES	Mme CANIADE.
LE VICOMTE DE CANILLAC..	M. PÉCHÉNA.	MARIE VERBOIS.............	Mme METNIER.
JULIEN, officier du guet et cousin de Marie Verbois	M. EUGÈNE.	Mme ROQUILLARD, femme de charge de la marquise........	Mme CHÉZA.
LE PORTIER de la maison de Marie	M. CANIADE.	DIVERS PERSONNAGES PARLANS.	
LE CRIEUR de la Bourse.......	M. FONBONNE.		

La scène se passe en 1720; le premier acte, chez la marquise d'Esparbelles; le deuxième acte, dans une boutique ouvrant sur la rue Quincampoix; le troisième acte, dans l'appartement de Marie Verbois.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon de la marquise d'Esparbelles; porte au fond; portes latérales; une cheminée d'un côté, une fenêtre de l'autre.

SCENE PREMIERE.

DE CANILLAC, LA GALIFARDIERES, MORLAC, LA MARQUISE, GENS DE LA COUR *groupés dans le salon, soit autour des tables de jeu, soit près de la fenêtre ou de la cheminée.* *

(Au lever du rideau, des tables de jeux sont dressées; la marquise est assise sur une ottomane et parfile de la soie. Les hommes sont groupés dans le salon.)

LA MARQUISE, *à part.* Déjà trois heures!.. et il n'a point paru!... Il a fallu dîner sans lui!... (*Haut.*) Eh bien! chevalier de Morlaç, vous ne jouez pas?

MORLAC. Voilà M. le marquis de la Galifardières qui m'a refusé une partie de lansquenet.

LA MARQUISE. Oh! il n'est pas si dupe que d'user son bonheur à vous gagner quelques pistoles; il le garde pour les chances plus productives de la rue Quincampoix

LAGALIFARDIÈRES. Moi, acheter des actions de la banque de Law!... ah! bien oui!

CANILLAC. A merveille, mon cher marquis... Il n'en est pas moins vrai que les

* Toutes les indications de droite et de gauche, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre. Les personnages sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène.

plus belles affaires ont été faites par les capitalistes ; on les a vus doubler en quelques heures les sommes qu'ils avaient entre les mains. Il y a entre autres un courtier nommé Rabau ou Rateau, ou Ranteau qui, dit-on, accumule les millions pour une personne dont le nom est un mystère.

MORLAC. Oui, j'ai entendu parler de cet homme : il n'est question que de lui dans la rue Quincampoix.

CANILLAC. Au reste, mon cher marquis, vous avez peut-être raison de vous cacher, car des vols nombreux et même des assassinats ont été commis, dit-on, sur des porteurs d'actions de la Banque.

MORLAC. Que voulez-vous? la fortune est une femme, et il y a des gens qui, ne pouvant la séduire ou la captiver, se décident à la prendre de force.

CANILLAC. Il faut que la crainte de ces gens-là soit bien puissante sur l'esprit de M. de la Galifardières, pour qu'il s'obstine à nous faire croire qu'il est pauvre !

LA GALIFARDIÈRES. Pauvre ?.. je n'ai pas dit cela... fi donc!... Oh! je ne me plains pas de la fortune.

CANILLAC. Je le crois bien, millionnaire dissimulé !

MORLAC La fortune?... cela me rappelle un de ses enfans gâtés, notre cher Antoine!... Que peut-il faire? pourquoi n'est-il pas ici ?

LA MARQUISE. Il est singulier, en effet, que le comte de Horn n'ait pas paru de la journée.

CANILLAC. Il se dérange ; depuis deux jours il ne joue plus

LA MARQUISE, *à Morlac*. Il me semblait, chevalier, que vous ne vous quittiez guère : comment ne savez-vous pas ce qu'il fait ?

MORLAC. Il se cache de moi depuis quelque tems.

LA MARQUISE. Est-ce possible? après ce que vous avez fait pour lui ?

MORLAC. C'était si naturel !...

LA GALIFARDIÈRES. N'est-ce pas ce jeune gentilhomme qui loge ici, dans l'hôtel de Mme la marquise?... Je ne le connais pas, moi.

LA MARQUISE. En effet, il est arrivé d'Allemagne pendant le voyage que vous venez de faire : il loge chez moi parce que sa mère, ma parente éloignée, l'a désiré ainsi, et que les lettres qu'il m'apporta de sa part me demandaient en grâce de veiller moi-même sur ce cher enfant.

CANILLAC, *souriant*. Et Mme la marquise s'est acquittée avec complaisance du délicat emploi de surveiller un enfant... de vingt-quatre ans.

LA MARQUISE, *souriant*. Honni soit qui mal y pense, monsieur le vicomte !

LA GALIFARDIÈRES. Il m'a paru que c'était un bien beau jeune homme.

MORLAC. Et on ne peut plus aimable, quoiqu'il soit encore imbu de préjugés, hérissé de principes dont la sévérité n'est plus de notre tems, et armé d'un rigorisme tout-à-fait germanique.

CANILLAC. Il s'en défera bientôt... il est à si bonne école !

LA MARQUISE. Quoique ce soit sans doute à M. de Morlac que ceci s'adresse, c'est moi qui répondrai. (*A la Galifardières.*) Et, d'abord, vous saurez, marquis, que M. de Horn, fils d'un prince souverain d'Allemagne, qui a vaillamment combattu pour la France dans le tems des victoires du grand roi, a été envoyé ici par sa noble famille pour soutenir l'honneur de son nom et en augmenter l'éclat. Etranger à nos habitudes, qui ont un peu changé depuis l'époque où son père servait Louis XIV, n'avait-il pas besoin qu'une femme de la cour vînt éclairer son ignorance ?

CANILLAC. Eh! mon Dieu, ai-je dit autre chose ?

LA MARQUISE. Puis, ne lui fallait-il pas un ami pour le suivre dans ces folles parties où mon... amitié inquiète ne peut pourtant pas lui servir de guide? Eh bien! savez-vous jusqu'où M. le chevalier de Morlac a poussé le dévoûment? Antoine... (*se reprenant*) le comte de Horn s'était imprudemment engagé dans une querelle avec un duelliste de profession, réputé même comme peu loyal dans ces sortes d'affaires. Son ami, (*à Morlac*) car personne ne mérite mieux ce titre que vous..

MORLAC Je m'en flatte.

LA MARQUISE. Son ami va trouver ce dangereux adversaire, et avant l'heure du rendez-vous avec le comte, lui cherche querelle, se bat et le tue apres avoir reçu une blessure assez grave. Voilà, je pense, une de ces preuves d'amitié qui ne laissent aucun doute, et qui ne sau[illegible]t être trop vantées.

MORLAC. Votre bienv[illegible]
et l'attachement [illegible]
pens[illegible]

[illegible]ARQU[illegible]
[illegible] pré[illegible]
[illegible]s'[illegible]

de Horn sont telles que peu de princes en Europe lui sont étrangers : la femme du régent elle-même est au nombre de ses parentes.

MORLAC, *à part*. Pardieu! je le savais bien!

LA GALIFARDIÈRES. Peste! voilà un garçon bien placé dans le monde, et qui ne manquerait pas d'appui au besoin.

MORLAC. C'est parfaitement juste. (*A part.*) Et j'y compte.

LA MARQUISE. Mais, depuis quelques jours, M. de Horn sort sans cesse : il me trompe... Quand on l'interroge sur ce qu'il fait, il prend un air rêveur et réservé!.. on croirait qu'il a un secret.

CANILLAC. Hier il a refusé de venir avec nous en joyeuse partie.

MORLAC. Il évite mes questions.

LA MARQUISE. Il ne répond pas aux miennes.

LA GALIFARDIÈRES. Eh! mon Dieu, je parie que je devine, moi... Il est amoureux.

LA MARQUISE, *à part*. Cela serait-il vrai?

MORLAC, *regardant la marquise*. Il en est bien capable.

CANILLAC. Qu'il soit amoureux, c'est tout simple! mais que l'amour l'éloigne de cette maison, voilà ce qui serait incroyable... Je ne comprendrais que celui qui pourrait l'y fixer.

LA MARQUISE, *à part*. Il me console, je crois... suis-je donc trahie? (*Haut.*) Allons, messieurs, c'est trop nous occuper de cela! Monsieur de Canillac, une partie d'hombre avant de nous séparer...

SCENE II.

CANILLAC, LA GALIFARDIÈRES, LA MARQUISE, LE COMTE DE HORN, MORLAC.

UN LAQUAIS, *annonçant*. M. le comte de Horn.

DE HORN, *d'un ton très-gracieux*. Madame la marquise veut-elle me permettre de lui offrir mon hommage et aussi mes regrets

LA MARQUISE, *d'un ton colère*. Si tard!..

DE HORN. Ne me punissez pas de mon [illegible] *alifardières.*) Monsieur [illegible] salue. . Bonjour, Ca- [illegible] *nain à Morlac.*) Mon [illegible] ardait de te revoir. [illegible] partie de lansque-

[illegible] s, de Horn, la mar-

nets, je crois... je parie de ce côté. (*Il jette de l'or sur la table.*) Canillac, tenez-vous?

CANILLAC, *se plaçant au jeu*. Très-volontiers.

DE HORN. Croiriez-vous que je viens d'être arrêté plus d'une heure à la même place, rue Saint-Martin, à l'extrémité de la rue Quincampoix? Ma voiture ne pouvait ni avancer ni marcher, tant la foule était grande aux alentours!.. Et pendant ce tems, mon cocher, du haut de son siége, négociait des billets d'état, malgré mes cris pour le faire reculer. Mon impatience s'augmentait encore de la honte que j'éprouvais en songeant qu'on pouvait me prendre pour un de ces avides agioteurs qui vont pâlir sur les chances incertaines qu'un charlatan s'amuse à leur montrer dans les brouillards du Mississipi.

LA GALIFARDIÈRES. Chut! monsieur le comte... ne parlez pas ainsi du contrôleur général des finances! Le régent ne jure que par M. Law; il ne voit et ne pense plus que par lui.

DE HORN. Et n'en ai-je pas moi-même fait reproche à son altesse?... Grâce à ce maudit Ecossais, toutes les têtes sont à l'envers : on n'entend parler que de calculs, de prêts et d'intérêts. Ce matin, Lafleur, en m'accommodant, comptait qu'avant un mois il serait millionnaire, et Dieu sait de quel air ma toilette eût été faite, si je ne l'avais menacé de ne pas lui payer ses gages! Hier, au bal, la duchesse de Chaulnes s'occupait de traités à primes et de fins de mois avec son amant; et la marquise de Lesanges plaide en séparation avec son mari, parce qu'il veut l'empêcher d'aller agioter dans la rue Quincampoix. Ah! mon père, qui servait en France, il y a trente ans, me disait : « Antoine, tu iras aussi dans ce noble pays; tu verras la cour, la ville, les grands, les poètes, les artistes, les soldats, et partout tu entendras un mot magique pour lequel on pâlit sur les livres, on veille, on travaille, on risque jusqu'à sa vie... ce mot qui anima tout, c'est *la gloire*. » Mon pere se trompait, ou tout est changé; car en France maintenant, le seul mot magique, c'est *l'argent*.

CANILLAC, *à la table de jeu*. J'ai gagné le vôtre, monsieur le comte.

DE HORN, *jetant de l'or sur le tapis*. Ma revanche.

MORLAC. Vous avez l'air, vraiment, de traiter l'argent en ennemi.

DE HORN, *souriant*. Non pas, certes!... l'argent est un bon serviteur; mais c'est un mauvais maître.

LA MARQUISE, *à demi-voix à de Horn.* Daignerez-vous justifier votre absence ?

DE HORN, *très-haut.* Le régent m'avait donné rendez-vous ce matin pour affaires.

CANILLAC, *riant.* Pour affaires ?

LA GALIFARDIÈRES. Pour vous convertir au système, peut-être, en vous l'expliquant ?

DE HORN. L'expliquer ? pardieu ! c'est assez clair, et votre damné d'Écossais n'a rien inventé ! Bien avant lui, j'en suis sûr, tous ces messieurs qui m'écoutent ont fait des billets qu'ils n'ont pas payés... voilà tout le système !

(Tout le monde rit.)

MORLAC. S'il en est ainsi, j'aurais bien des droits à être nommé contrôleur général.

CANILLAC. Et moi donc ?...

LA MARQUISE, *bas à de Horn.* Se pourrait-il qu'une femme vous occupât, comme on le dit ?

DE HORN, *bas à la marquise.* Quelle idée !... (*Haut.*) Cette fois, je crois que vous perdrez, Canillac.

CANILLAC. Je ne désespère pas encore, j'ai douze !... Et, d'ailleurs, vous savez le proverbe ? Heureux en amour, malheureux au jeu.

LA GALIFARDIÈRES. C'est vrai !

DE HORN Qu'en savez-vous ?

LA MARQUISE, *bas à de Horn.* Tout le monde déjà vous sait infidèle !.. mon cœur, ma fierté, vous osez tout blesser.

DE HORN, *bas.* Prenez donc garde.

LA GALIFARDIÈRES. Vous avez perdu !

DE HORN. Vraiment ! je double mon jeu.

(Il jette encore de l'argent sur la table.)

CANILLAC. Je tiens tout !

LA MARQUISE, *bas au comte.* Vous me direz où vous allez mystérieusement tous les jours.

DE HORN, *bas.* Vous vous inquiétez à tort.

LA MARQUISE, *bas à de Horn.* Rue Saint-Martin !... Je le sais !... quelque choix ignoble ?...

DE HORN, *bas, avec impatience.* Madame !

CANILLAC. J'ai encore gagné.

DE HORN. J'avais bien fait de renoncer au jeu.

MORLAC. La fortune est une maîtresse capricieuse.

DE HORN, *riant.* Avec celle-là, du moins, on est dispensé des explications.

LA MARQUISE, *bas.* Ah ! c'en est trop, monsieur !...

(Elle va se rasseoir avec dépit.)

MORLAC, *s'approchant d'elle.* Vous semblez fatiguée, madame ?... Il est tems que nous cessions le jeu. (*Bas.*) J'interrogerai le comte, et vous saurez tout.

LA GALIFARDIÈRES. Monsieur de Morlac a raison : nous allons prendre congé de madame la marquise.

LA MARQUISE. Soit !... mais je vous attends tous à souper.

CANILLAC. Nous acceptons.

(Tout le monde fait un signe d'assentiment.)

MORLAC, *à de Horn.* Vous êtes encore malheureux, mon ami.

LA MARQUISE, *sonnant et d'un ton aigre.* C'est que monsieur le comte use tout son bonheur en d'autres lieux : ici, il n'en reste plus.

DE HORN. Qui pourrait croire cela quand vous y êtes ?

LA MARQUISE, *aux conviés.* Ainsi donc, messieurs, à tantôt ?...

CANILLAC Trop heureux, madame, de nous rendre à vos ordres.

(Tout le monde sort, excepté de Horn, Morlac et la marquise. Des domestiques enlèvent les tables de jeu.)

SCENE III.

Mme ROQUILLARD, LA MARQUISE, DE HORN, MORLAC.

(De Horn et Morlac causent bas d'un côté du théâtre; Mme Roquillard vient, de l'autre côté, parler à la marquise.)

Mme ROQUILLARD. Madame la marquise a sonné ?

LA MARQUISE Ah ! vous voilà... C'est heureux !... je vous demande depuis le matin.

Mme ROQUILLARD, *à demi-voix.* Madame la marquise ne se souvient-elle plus qu'elle m'a ordonné d'aller chercher Marie Verbois?

LA MARQUISE. Sans doute !... mais il me semble...

Mme ROQUILLARD. Que j'ai été longtems ? j'en conviens ! Que voulez-vous, madame ? Il se peut qu'on ait des affaires...

LA MARQUISE. Des affaires, vous ?

Mme ROQUILLARD. Je sais bien qu'autrefois, ça ne nous était pas permis, à nous autres petites gens ; mais, patience ! les tems sont changés !... Et que sait-on ? si avant peu je me faisais servir au lieu de servir les autres ?

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire ?

Mme ROQUILLARD. Ne serait-ce pas juste ?... Ça été si long-tems mon tour... (*Baissant la voix.*) Au reste, j'ai fait encore, en attendant, la commission de ma.

dame la marquise, et Marie Verbois sera ici dans la matinée.

LA MARQUISE. C'est bien! vous allez me suivre.

Mme ROQUILLARD, *à elle-même.* Oh! le tems viendra où je me ferai suivre aussi, moi!...

LA MARQUISE. A ce soir, messieurs, je compte sur vous.

(La marquise entre chez elle suivie de Mme Roquillard.)

SCENE IV.

DE HORN, MORLAC.

DE HORN, *à part.* Allons! je gage que je vais subir un interrogatoire.

MORLAC. En vérité, mon cher comte, je ne vous reconnais plus.

DE HORN, *à part.* Qu'est-ce que je disais? voilà le début obligé!.... (*Haut.*) Ecoute, mon cher Morlac, je te vois venir!.. tu vas épuiser toute ton adresse pour deviner mes secrets? eh bien! j'aime cent fois mieux t'épargner cette peine!.. voyons, parle, questionne, mais vite! car je suis pressé, très-pressé.

MORLAC. A merveille! je me trouve dispensé des détours, et je vais droit au fait!.. Vous êtes allé aujourd'hui rue Saint-Martin, vous y allez tous les jours?.. vous agiotez en secret...

DE HORN. Agioter?.. moi!.. le comte de Horn!.. oubliez-vous donc qui je suis?

MORLAC. Un prince plein de fierté, mais qui pourrait, comme tant d'autres, avoir besoin d'argent. Or donc, vous allez tous les jours dans un lieu où ne loge personne de votre connaissance, où ne vont point les gens comme il faut, sans de bonnes raisons : on doit en conclure...

DE HORN. Quoi?

MORLAC. Ou que vous y faites quelques mauvaises affaires; et c'est mal de ne pas dire vos chagrins à votre ami, ou que vous allez y faire l'amour, et c'est mal encore de ne pas lui dire votre bonheur.

DE HORN, *lui prenant la main.* Eh bien! oui, tu sauras tout.

MORLAC. Ah! enfin!..

DE HORN. Ecoute, mais ne va pas rire; car c'est tout-à-fait sérieux.

MORLAC. Oui, vraiment! c'est toujours sérieux pendant la première quinzaine.

DE HORN. Il y a un mois, je galopais sur le boulevard; une pauvre vieille femme, effrayée de la rapidité de ma course, se jeta d'elle-même sous les pieds de mon cheval; elle fut grièvement blessée. Je la fis porter dans le logement qu'elle indiqua comme sa demeure, à l'extrémité de la rue Saint-Martin : je sortais de l'honnête maison de jeu où j'ai fait ta connaissance, il ne me restait pas un écu. Le lendemain, de bonne heure, j'allai porter quelques pistoles à cette malheureuse, je le devais!.. cependant, avant de franchir un escalier sombre et sale, je m'informai de son état; des voisins répondirent en répétant tous un même nom : Marie! Oh! monsieur, disait une femme, elle serait morte cette nuit de ses blessures; mais Marie est venue, elle l'a soignée, secourue, sa voix lui a donné du courage!.. Je crois bien, reprit un homme, quand Marie est là, le mal s'en va, et la mort ne peut venir!... J'écoutais!.. une femme, dont la taille élégante et les mouvemens gracieux firent battre mon cœur, s'élança de l'escalier... C'est elle! dirent toutes les voix... et je ne sais quel respect, quel amour presque religieux parut sur toutes les figures!.. Morlac, écoute, et surtout ne ris pas!.. il y a, vois-tu, quelque chose d'indéfinissable là-dedans!.. cette femme, je ne l'avais pas encore vue, que déjà j'en étais amoureux.

MORLAC, *souriant.* Rien n'y manque!..

DE HORN. Mais je l'ai vue, mon ami!.. et elle est belle comme un ange!

MORLAC. C'est heureux!.. quelque princesse déguisée, sans doute?

DE HORN. Tu ris?.. tu ne sauras plus rien.

MORLAC. Par exemple!.. moi, rire d'une chose si grave!..

DE HORN. Au reste, puisque j'ai commencé...

MORLAC. Et que vous avez aussi bonne envie de parler que moi d'entendre.

DE HORN. C'est possible, car depuis un mois je ne pense qu'à cela, et je n'en parle jamais.

MORLAC. C'est pour en étouffer.

DE HORN. Oui, Morlac, depuis un mois, chaque jour je l'ai revue près du lit de cette femme malade, et cette pauvre maison, où je la retrouvais, valait mieux pour moi que le Louvre et le palais du Régent. Dans cet amour, qui est né près des souffrances d'un être malheureux, qui s'est accru au milieu des soins d'une pitié touchante, il y a quelque chose de puissant et de profond!.. Cette femme que j'ai su si bonne avant de la savoir si belle, tu ne soupçonnes pas combien sa gaîté est naturelle et vive : c'est la joie d'un cœur honnête et pur!.. Ah! je n'avais jamais aimé : pour la première fois de ma vie, j'aime! j'aime avec passion, Morlac!.. Cette fem-

me sera à moi!.. quelle qu'elle soit, je ne puis vivre sans elle.

MORLAC. Ignorez-vous donc encore son nom, son rang, sa fortune?

DE HORN. Son nom?.. Marie Verbois.

MORLAC, *cherchant*. Marie Verbois!.. parfaitement inconnu.

DE HORN. Elle est peu riche, et d'une naissance commune; mais libre et maîtresse d'elle-même : voilà ce qu'elle m'a souvent répété. Pourtant je ne sais pourquoi je me suis imaginé qu'il y avait un certain mystère...

MORLAC. C'est cela!.. du mystérieux, de l'impossible!.. Mon cher comte, on vous traite en enfant.

DE HORN. Que veux-tu dire?

MORLAC. A votre âge, le mystère semble toujours cacher quelque noble merveille; au mien, on sait qu'il ne cache jamais que quelques sales intrigues.

DE HORN. Ah! si tu avais vu Marie?..

MORLAC. Je vous dis qu'on veut attraper un prince.

DE HORN. Un prince?.. quelle erreur! Marie ne me connaît que comme un pauvre cadet sans héritage.

MORLAC. Allons! le roman est complet!.. vous voulez être aimé pour vous-même?.. nous connaissons cela.

DE HORN. Et elle m'aime, mon ami!.. elle ne l'avouait pas, mais elle rougissait quand j'arrivais, et je la voyais pâlir quand je voulais m'éloigner! sans en être convenus, nous venions chaque jour à la même heure!.. Ah! ce n'est point là ce frivole amour dont on parle sans cesse dans le monde : celui de Marie est au fond de son ame, il s'échappe et ne se dit pas.

MORLAC. Définitivement je vois que c'est sérieux!.. Et la marquise?

DE HORN, *sans l'écouter*. Marie m'aime, et je ne puis obtenir de la voir chez elle!.. elle refuse, et m'a fait jurer de ne pas la suivre!.. pourquoi cela? je l'ignore, et me perds en conjectures.

MORLAC. Et la marquise?

DE HORN, *sans l'écouter*. Aujourd'hui même il faudra que j'apprenne enfin qui elle est.

MORLAC, *lui saisissant la main, et parlant très-haut*. Et la marquise?

DE HORN, *avec impatience*. Eh bien! la marquise?...

MORLAC. Mais... vous l'aimiez?

DE HORN. Moi?... ah! tiens, Morlac, toute autre idée que celle qui m'occupe sans cesse s'était effacée de mon esprit; mais tu as raison... la marquise... Il faut en finir.

(Il sonne.)

SCENE V.

DEHORN, ROBERT, MORLAC.

DE HORN. Ah bon! c'est toi, mon vieux Robert?

ROBERT, *à part*. Encore ce maudit homme?

DE HORN. Écoute, il faut que dans deux heures, tu m'aies trouvé un hôtel tout meublé, riche, élégant, dans le plus beau quartier.

MORLAC. Vous quittez cette maison?

DE HORN. Je n'y puis plus rester; la surveillance de la marquise m'excède; et d'ailleurs je n'y suis point convenablement à mon rang.

MORLAC, *à part*. Fastueux et vain!... A merveille!

DE HORN, *à Robert*. De plus, la marquise m'avait avancé mille louis; il me les faut à l'instant. Je dois bien encore quelques milliers de pistoles ici; mais tu me donneras d'abord les mille louis.

ROBERT, *effaré*. Mille louis, monseigneur? il ne vous faut que mille louis?

DE HORN. Pardieu, j'en dois bien d'autres! L'argent va vite dans ce pays; mais c'est là le plus pressé... Ah çà, qu'as-tu donc? quelle figure tu fais?

ROBERT, *à part*. S'il était seul encore?

DE HORN. Est-ce que tu te trouves mal, mon pauvre Robert *?... (*A Morlac.*) Ah! c'est que la vie que nous menons ici est autre chose que celle du palais de mon père!... Ce bon Robert, qui a vieilli à notre service, et qui m'a vu naître, je ne l'ai peut-être pas assez ménagé!... Écoute, mon vieil ami, encore une journée de fatigue, puis nous aurons une vie plus calme.

ROBERT, *à part*. Un si bon maître!...

DE HORN. Aussi, tu en fais plus qu'il ne faut! (*A Morlac.*) Croirait-on que plus d'une fois je l'ai trouvé seul, au milieu de la nuit, attendant ma sortie à la porte de quelqu'une de ces maisons où le jeu et la folie nous retenaient à des heures indues, et où j'étais entré mystérieusement? Eh bien, en secret, il veillait sur moi.

ROBERT. C'était mon devoir, je l'avais promis à la princesse votre mère.

DE HORN, *à Morlac, en riant*. Oh! tu n'imagines pas l'idée qu'on se fait de Paris en pays étranger, et surtout dans une petite ville d'Allemagne!... Paris est un lieu de perdition; l'ame et le corps y sont également en danger.

* Robert, de Horn, Morlac

ROBERT. Dieu veuille qu'on n'ait pas raison dans les petites villes d'Allemagne !..

MORLAC. Et pourquoi? parce que nous savons mettre du prix à toutes les heures de la vie, et les passer joyeusement? comme si le but, en ce monde, n'était pas le bonheur... autant que possible.

DE HORN. Oui, oui, que la vie soit joyeuse.

ROBERT. La joie est chère à Paris.

DE HORN. Mais enfin, d'où vient ton air consterné? qu'as-tu donc?

MORLAC. Pardieu! je devine... Les fonds manquent.

DE HORN. Comment?

ROBERT. Puisque monsieur l'a dit, et que d'ailleurs il sait où en a passé une bonne partie, je peux l'avouer.

DE HORN, *riant.* Tu n'as plus d'argent? et voilà la cause de la drôle de mine que tu fais?... Eh bien ! Robert, va chez mon banquier.

ROBERT. J'y suis déjà allé bien souvent.

DE HORN. Retournes-y.

ROBERT. Et si le crédit qui nous était ouvert se trouvait épuisé?

DE HORN. Ah diable!... il me faut de l'argent, pourtant!... il m'en faut, et tout de suite!... le comte de Horn ne peut pas vivre à Paris comme un cadet de Gascogne, ni laisser son cœur et sa personne en gage chez la marquise d'Esparbelles pour mille malheureux louis!

ROBERT, *bas à de Horn.* Hélas! pas mille louis! pas mille sous!... rien!... Et je dois déjà... beaucoup.

DE HORN, *haut.* Pourquoi n'as-tu pas écrit à ma famille?

ROBERT. J'ai écrit, on a envoyé... mais tout est dissipé.

DE HORN, *riant aux éclats, mais d'un air contraint.* Ah! ah! ah! voilà qui est drôle!.. pas d'argent!... Et d'ici à ce que j'aie des nouvelles de ma mère...

MORLAC, *à part.* Il rit, mais à contre-cœur!... C'est bien!

DE HORN, *d'un ton plus grave.* Ah ça, le secret, au moins!... que dirait-on?... Et toi, Morlac, apprends-moi ce qu'on fait ici quand on veut de l'argent?... tu dois savoir cela?

MORLAC. Parfaitement!... On va chez un usurier; on reconnaît lui en devoir beaucoup, et il vous en donne un peu.

DE HORN. Mais c'est beaucoup qu'il me faut.

ROBERT, *soupirant.* Mon Dieu! mon Dieu!...

MORLAC. Ce bon Robert se tourmente.

ROBERT. Il me semble qu'il y a de quoi.

MORLAC. La chose est pourtant toute naturelle. Sans doute, en vous envoyant ici, l'on vous a dit : Vous aurez à soutenir l'éclat de votre illustre maison!... Eh bien, il n'y a pas de guerre, vous ne pouvez pas vous battre... Comment se distinguer? Il y a des gens qui écrivent pour cela, mais ce n'est point le lot d'un gentilhomme! Reste donc, pour se faire remarquer, un seul moyen, le luxe et la magnificence! Vous laisserez-vous éclipser par un traitant? Avec cela, ces parvenus qui ont fait fortune dans les dernières affaires ont à chaque instant l'air de dire : Vous êtes noble, vous avez du talent, du mérite, c'est moins que rien!... moi, j'ai de l'argent, et c'est tout!

DE HORN. Oui, se voir humilié, méprisé... cela ne se peut.

ROBERT. Non, cela ne se peut... Et dire que je n'ai rien!

MORLAC, *à part.* Il y viendra!

DE HORN. Je commence vraiment à m'inquiéter!...

MORLAC. Ne suis-je pas votre ami?

DE HORN, *lui serrant la main.* Cher Morlac!... Mais tu n'es pas riche, toi.

MORLAC. Riche? bah! les uns le sont en argent, les autres en moyens d'en acquérir.

DE HORN. En acquérir?... comment?

MORLAC. Quand l'argent est tout, il faut tout faire pour avoir de l'argent.

DE HORN. Rien pourtant qui compromette l'honneur de la famille.

MORLAC. Qui parle de cela?... Quoiqu'à vrai dire l'honneur de la famille est certes une belle chose; mais on ne paie avec cela ni son tailleur, ni son sellier.

DE HORN, *riant.* C'est vrai.

ROBERT, *à part.* Ce diable d'homme vous dit des choses...

MORLAC. Vous connaissez le proverbe : *L'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit!* et, de tout tems, les proverbes ont été la sagesse des nations.

ROBERT. Voilà une singulière sagesse!

DE HORN. Tout cela est bon pour plaisanter, mais...

MORLAC, *vivement.* Mais M. le comte de Horn aime mieux rester chez la marquise, se courber sous les obligations qu'il a contractées envers elle, se passer d'argent, et peut-être voir ses créanciers se saisir de sa personne...

DE HORN. Non, parbleu! non pas!... je ne puis supporter une pareille idée!

MORLAC. Au lieu de s'en rapporter à mon expérience pour quelques affaires devant lesquelles aucun de nos plus fiers gentilshommes n'a jamais reculé.

DE HORN. Que veux-tu dire?

MORLAC. Oh! nous en reparlerons plus tard.

DE HORN. Mais plus tard...

MORLAC. Ah! oui, je comprends, il faut aviser au plus pressé?... Puis-je compter sur votre confianceç

DE HORN. En doutes-tu?

MORLAC. Eh bien! j'ai des amis, j'aurai recours à eux, et avant deux heures, je l'espère, la somme dont vous avez besoin sera entre vos mains.

DE HORN. Cher Morlac!.. que ne te devrai-je pas! Quel bonheur pour moi de t'avoir rencontré!

ROBERT, *à part.* Malgré moi ce bonheur-là m'inquiète.

MORLAC, *qui remarque l'air défiant de Rob·rt.* Oui, je crois que c'est un bonheur*!.. car savez-vous bien, Robert, que Paris est plein de gens qui pourraient abuser de la situation de votre maître, le tromper, l'entraîner...

ROBERT. C'est ce que je pensais.

MORLAC. Tandis que moi, c'est par pur dévouement...

DE HORN. Je le sais, et j'accepte tes offres!.. mais je m'acquitterai bientôt; je vais écrire à ma mère, et nul doute...

MORLAC. Venez donc, nous n'avons pas un moment à perdre. Robert, soyez convaincu que moi seul je peux sauver votre maître.

SCENE VI.

ROBERT, *seul, puis* LA MARQUISE.

ROBERT. Lui seul!.. lui seul!.. voilà un ami bien obligeant!.. mais je ne sais pourquoi je trouve dans sa figure quelque chose qui m'effraie!.. Si je pouvais parvenir à procurer à mon maître ce qu'il lui faut sans qu'il eût obligation à cet homme?.. Ah! j'entends la marquise : éloignons-nous, si je ne veux pas subir ses questions comme à l'ordinaire.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

LA MARQUISE, *entrant* Robert!

ROBERT, *à part.* Elle m'a vu!

LA MARQUISE. Restez.

ROBERT. Mon maître m'attend, madame la marquise.

LA MARQUISE. Il attendra.

ROBERT. Mais...

LA MARQUISE. Où va-t-il tous les jours?

ROBERT. Je ne sais pas.

LA MARQUISE. Moi, je le sais.

* Robert, Morlac, de Horn

ROBERT. Alors, si madame la marquise voulait avoir la bonté de me le dire?

LA MARQUISE. Il va chez une femme.

ROBERT. Cela pourrait bien être.

LA MARQUISE. Il faut le suivre, savoir au juste le nom, la demeure de cette femme : c'est quelque fille de rien, quelque intrigante!.. s'il est nécessaire, nous la ferons disparaître.

ROBERT. Comment?

LA MARQUISE. Rien de plus facile!.. Il compromet son rang, et, pour lui, pour sa mère qui est ma parente, je ne dois pas le souffrir. Le comte est d'un caractère faible, romanesque, dont on peut abuser aisément...

ROBERT. C'est possible.

LA MARQUISE. Et si je vous dis cela, Robert, c'est parce que je connais votre dévouement à votre maître, et que moi seule...

ROBERT, *à part.* Allons! voilà que c'est elle seule à présent!.. elle dit comme l'autre.

LA MARQUISE. A Paris, il y a tout à craindre pour un jeune homme tel que le comte.

ROBERT. Ils n'ont tous que cela à dire! que diable avait-on besoin de nous envoyer dans ce Paris?

LA MARQUISE. Si vous voulez me seconder, mon amitié pour le comte le préservera de tous les périls.

ROBERT, *à part.* Et ne pas savoir positivement de qui il faut se défier!

SCENE VII.

ROBERT, LA MARQUISE, Mme ROQUILLARD.

Mme ROQUILLARD. Madame la marquise n'est pas seule?

LA MARQUISE. Entrez! (*A Robert.*) Laissez-nous, Robert, et n'oubliez pas ce que je viens de vous dire.

ROBERT, *en sortant.* J'en reviens toujours là!.. pourquoi diable nous envoyer dans ce Paris?

LA MARQUISE. Eh bien?

Mme ROQUILLARD. Elle est là.

LA MARQUISE. Qui?

Mme ROQUILLARD. Marie Verbois.

LA MARQUISE. Ah! oui, la vieille usurière.

Mme ROQUILLARD. Comment, vieille?.. vingt ans! et jolie!.. ah!..

LA MARQUISE. Ah ça! mais ne vous êtes-vous pas trompée?

Mme ROQUILLARD. Oh! bien! oui trompée!.. elle est trop connue dans son quartier.

LA MARQUISE. Au reste, vieille ou jeune, qu'importe ? l'essentiel est qu'elle soit venue ! j'ai besoin d'elle, et avec quelques paroles j'espère arriver à mes fins : les petites gens se laissent facilement séduire par nous autres gens de la cour.

Mme ROQUILLARD, *à part*. Les petites gens ! . Ah ! patience !..

LA MARQUISE. Que faites-vous donc là ?.. dites à cette femme d'entrer.

SCENE VIII.

LA MARQUISE *seule*, *puis* MARIE VERBOIS, Mme ROQUILLARD.

LA MARQUISE. Oui, j'y suis réduite ! Quelle existence que la mienne !.. l'apparence de la richesse, et des embarras d'argent qui augmentent tous les jours !.. je pourrais presque dire aussi l'apparence de l'amour, et sans cesse la crainte, l'inquiétude, la jalousie !.. mais je l'emporterai !.. cette obscure fantaisie qui occupe Antoine ne peut durer : des amours rue Saint-Martin ! lui, si élégant, si habitué au luxe, si vain !.. Oh ! non, je le retiendrai !.. je serai la plus brillante, la plus fêtée des femmes de la cour, et le comte ne pourra en aimer une autre !... Voici quelqu'un, c'est sans doute...

Mme ROQUILLARD, *annonçant*. Mlle Marie Verbois.

LA MARQUISE. Venez, mademoiselle !..

MARIE. J'ai l'honneur de saluer madame la marquise.

LA MARQUISE, *à part*. En effet, jeune et jolie. (*A Mme Roquillard.*) Approchez donc un siége. (*Mme Roquillard approche des siéges et se retire.*) Asseyez-vous : nous avons à causer*.

MARIE. Tant que vous voudrez, madame ; mais, je l'avoue, je ne puis deviner ce qui me procure l'honneur de cette entrevue.

LA MARQUISE. Oh ! il faudra reprendre d'un peu haut pour vous expliquer ma situation vis-à-vis de vous !.. et d'abord c'est bien mademoiselle Marie Verbois ?

MARIE, *souriant*. Pas tout-à-fait, madame !.. Marie est mon nom de fille, et Verbois le nom que portait mon mari.

LA MARQUISE. Votre mari ?..

MARIE. Oui, madame !.. je suis veuve depuis deux ans.

LA MARQUISE. Ah !... et riche ?.. (*Marie la regarde sans répondre.*) C'est d'affaires d'intérêt que nous avons à parler, et ce que ma question peut avoir d'indiscret doit s'excuser.

MARIE. Et riche, madame.

LA MARQUISE, *souriant*. Riche, jolie et veuve !.. savez-vous que le sort vous a bien partagée ?

MARIE, *souriant*. Et il m'a donné mieux que cela ! une gaîté, une folle joie d'enfant qui m'a soutenue dans mes chagrins ; car moi aussi j'ai eu ma part de malheurs.

LA MARQUISE. Vous ?.. comment cela ?

MARIE. Oh ! madame, quelque plaisir qu'on éprouve, dit-on, à parler de soi, je ne voudrais pas vous ennuyer de l'histoire de ma vie, qui, du reste, est bien simple.

LA MARQUISE. M'ennuyer ? non ! parlez, je vous en prie : il est peut-être utile que je la connaisse.

MARIE. J'obéis donc, puisque vous l'exigez. A quinze ans mon père me maria à un vieillard qui ne pensait qu'à amasser de l'argent, et mon pauvre cousin Julien manqua en mourir de chagrin.

LA MARQUISE. Ah ! il y a un cousin ?

MARIE, *souriant*. Certainement il y a un cousin... qui même est devenu officier du guet.

LA MARQUISE. Je comprends : maintenant avec le riche héritage on va épouser le cousin ?

MARIE, *soupirant*. Eh ! mon Dieu ! non.

LA MARQUISE. Pourquoi cela ?

MARIE. Parce que le pauvre Julien a toujours du malheur. Aujourd'hui j'en aime un autre.

LA MARQUISE. Ah ! ah !

MARIE. Mais vraiment je ne sais pourquoi je dis tout cela à madame la marquise.

LA MARQUISE. Continuez ! je vous répète que je suis bien aise d'être instruite de ce qui vous concerne, de connaître vos idées, vos affaires, quand ce ne serait que pour savoir si vous pourrez prendre quelque intérêt aux miennes.

MARIE. Moi !.. et comment y pourrais-je quelque chose ?

LA MARQUISE. Ecoutez !... vous venez de dire que vous aimez quelqu'un.... et sûrement vous en êtes aimée ?

MARIE. Je crois qu'oui.

LA MARQUISE. Et sûrement vous l'épouserez... s'il vous convient ?

MARIE. Je l'espère !.. Il est noble... mais pauvre, et....

LA MARQUISE. Vous êtes riche, vous !.. L'argent efface toutes les distances.

MARIE, *avec joie*. Vous croyez, madame ?

LA MARQUISE. J'en suis sûre... Et votre opulence est donc considérable ?

* La marquise, Marie.

MARIE. Mon père a passé soixante ans à gagner de l'argent. Son commerce a commencé dans une simple boutique de la rue Quincampoix, et s'est étendu au loin...... Moi, dans mon enfance, je ne comprenais pas comment on pouvait mettre du prix à amasser ainsi des trésors, et je l'ai maudit cet argent, qui m'ôtait la tendresse de mon père, et le rendit cruel en le forçant de m'unir à son vieil ami, qui, comme lui, ne connaissait qu'un but à la vie.... entasser des richesses!... Puis, un jour, je me trouvai seule, à vingt ans, avec des sommes énormes, que l'intelligence et la probité d'un homme d'affaires augmentent à chaque instant. Alors, moi, habituée à la solitude et à la simplicité, je cherchai quel plaisir pouvait offrir cet or qu'on poursuit avec tant d'avidité : j'en portai aux pauvres, je payai pour soigner des malades; je secourus les malheureux, et j'appris ainsi que l'or pouvait servir au bonheur des autres. Mais je rencontrai un homme... lui, madame!... si jeune, si beau, si aimable... et de ce moment, je compris que cet or pouvait aussi servir à mon bonheur.

LA MARQUISE, *à part*. En vérité, elle est charmante, et son cœur est si bon que je peux tout lui confier.

MARIE. Mais vous disiez, madame la marquise, que je pouvais vous être utile.

LA MARQUISE. Oui ! .... votre père et votre mari aimaient l'argent pour le garder!... Mon père et mon mari l'aimaient aussi beaucoup, mais pour le dépenser!... Et moi, j'ai fait comme mon père et comme mon mari!... Vous allez être heureuse près de l'homme qui vous est cher; moi, je suis exposée à perdre celui que j'aime!... Vous me comprendrez, vous qui aimez!

MARIE. Mais, comment cela?

LA MARQUISE. Des embarras successifs ont livré à des usuriers des billets dont le paiement, devenu exigible, entraînerait ma ruine. Dépouillée de tout, forcée de quitter la cour où vit celui que j'aime, je le perdrais sans retour!... Eh bien! la plus grande partie de ces créances est entre vos mains.

MARIE. Entre mes mains!...

LA MARQUISE. Ou entre les mains de votre homme d'affaires. Je sais qu'il doit en poursuivre le remboursement... Ce sera me ruiner, madame, et me réduire au désespoir.

MARIE. Au désespoir!... vous ruiner!... moi!... pour un peu de cet argent, dont je ne sais que faire?...

LA MARQUISE. Voilà pourquoi j'ai désiré vous parler! .... Consentiriez-vous à attendre?

MARIE, *se levant*. Si je consens!... Permettez, madame!... je vais écrire un mot : vous allez voir!...

(*Elle se place à la table et écrit.*)

LA MARQUISE, *sur le devant*. Ah! c'est une noble femme!... Il est vrai que ces gens-là ont si peu besoin d'argent!

MARIE, *se levant après avoir écrit*. Voulez-vous envoyer ceci à M. Rambeau? n'est-ce pas le nom de l'homme qui vous poursuit?

LA MARQUISE. Oui, vraiment.

(*Elle sonne.*)

MARIE. Si vous le voulez bien, je vais attendre ici les papiers que je le prie de m'envoyer à l'instant, et vous verrez, madame.

LA MARQUISE, *à un domestique qui entre*. Portez cela tout de suite à l'adresse indiquée. (*Il sort emportant la lettre. A Marie.*) Vous savez que ce sont des sommes considérables?

MARIE. Qu'importe?..... il m'aimera mieux avec un peu d'argent de moins et une bonne action de plus.

LA MARQUISE. Oh! oui, sans doute, il vous aimera... vous, si bonne, si jolie!...

MARIE. Que je suis heureuse de vous entendre dire cela!... Mes beaux projets d'avenir ne sont donc point un rêve?... D'une famille noble et pauvre, celui que j'aime pourra me devoir cet éclat du luxe et de l'élégance qui me paraît si brillant aujourd'hui! Si vous saviez, madame!... moi, j'habite encore la maison simple et triste où habitait mon père, et où je n'ai jamais voulu le recevoir, lui qui semble né pour vivre dans des palais!... Depuis que je l'aime, mes habitudes modestes, ma naïve ignorance me font presque rougir!... Oh! si en échange de ce que j'aurai tant de plaisir à faire pour vous, vous vouliez m'apprendre, vous, madame, comment on peut faire servir la richesse à plaire davantage, et m'enseigner à réunir autour de moi tout ce qui peut le rendre heureux?...

LA MARQUISE, *souriant*. Très-volontiers, et c'est bien le moins que je vous doive.

MARIE. Que vous êtes bonne!... D'abord je veux lui cacher mon opulence pendant quelques jours encore!... et je vous dirai en confidence que déjà l'on m'apprête une riche et brillante habitation : c'est-là que je veux le recevoir et jouir de sa surprise!... Oh! j'avais bien tort!... l'argent procure un grand bonheur, mais c'est quand on le donne!...

LA MARQUISE. Écoutez : pour répondre

à votre désir, je vous engage à rester ici ce soir. J'attends quelques personnes à souper; ce sont gens de la cour; vous prendrez une leçon, et vous commencerez à vous instruire des usages et des manières du grand monde. Qu'en pensez-vous?

MARIE. Oh! j'accepte, madame la marquise.

LA MARQUISE, *à part*. Sa naïveté nous amusera... (*Haut.*) Voilà qui est convenu; et vous permettez que je vous quitte quelques instans?..

MARIE. Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie.

LA MARQUISE. A bientôt.

(Elle sort.)

SCENE IX.

MARIE, *seule*.

Que je suis heureuse!.. le service que je peux rendre à la marquise me vaudra son amitié, et ce monde si brillant me sera ouvert... J'y apprendrai à être plus aimable pour lui... Antoine, mon cher amour, j'ai compris toutes les délicatesses, toute l'élégance du monde, depuis que je t'ai vu; et depuis que je t'aime, il me semble qu'elles me sont devenues nécessaires.

SCENE X.

MARIE, LE MARQUIS DE LA GALIFARDIÈRES.

LA GALIFARDIÈRES, *entrant*. Madame la marquise...

MARIE, *se retournant*. Tiens! c'est vous?

LA GALIFARDIÈRES. Moi-même... fort surpris de vous trouver ici.

MARIE. Une affaire avec la marquise...

LA GALIFARDIÈRES. Ah ça! vous n'avez pas trahi mon secret?

MARIE, *riant*. Est-ce que nous avons seulement parlé de vous?

LA GALIFARDIÈRES. Merci! c'est que...

MARIE. C'est que... quoi?... Avez-vous donc peur qu'on apprenne que vous n'avez pas le sou?

LA GALIFARDIÈRES. Chut!.. chut!.. pas de ces mots-là ici... vous me glacez d'effroi.

MARIE. Pauvreté n'est pas vice.

LA GALIFARDIÈRES. C'est bien pis, ma foi!

MARIE. Par exemple!.. avec votre revenu de deux cents pistoles...

LA GALIFARDIÈRES. Parlez donc plus bas.

MARIE. Eh! mon Dieu! entre nous..... Puisque c'est moi qui, depuis la mort de mon mari, vous dois cette rente viagère, votre unique fortune...

LA GALIFARDIÈRES. Encore une fois, silence... vous me perdez.

MARIE. Est-ce que vous seriez devenu fou, monsieur le marquis?

LA GALIFARDIÈRES. Sage, au contraire, puisque j'attrape les sots.

MARIE. Comment?

LA GALIFARDIÈRES. Je passe pour riche, pour très-riche.

MARIE. Bah! . à quoi bon?...

LA GALIFARDIÈRES. A quoi bon passer pour riche?... c'est bon à tout... Quand je vis, à la mort de mon père, qu'il avait follement dissipé sa fortune, je compris toute l'horreur de ma position. Je sentis qu'amis, parens, connaissances, tout allait fuir le malheureux qui n'avait pas le sou. Ah! messieurs, me suis-je dit, il faut de l'argent pour avoir votre estime, vos égards et votre amitié?.. Eh bien! j'ai le malheur d'être trop honnête homme pour voler de l'or; mais cette estime, cette amitié, ces égards, je les aurai... et pour rien. Alors, savez-vous ce que j'imaginai?.. Je me fis passer pour un avare, pour un original, qui ne voulait point faire comme les autres, qui ne dépensait rien pour entasser des trésors... On croit que je possède des trésors.

(Il rit.)

MARIE, *riant*. Ils sont jolis vos trésors!

LA GALIFARDIÈRES. N'est-ce pas?.. Ah! à propos, voudrez-vous bien donner l'ordre à M. Rambeau, votre homme d'affaires, de m'avancer le quartier de ma rente... cinquante pistoles... vous m'obligerez.

MARIE, *riant*. Avec grand plaisir, monsieur le millionnaire... Venez demain, rue Quincampoix.

LA GALIFARDIÈRES. Mille remercîmens!

MARIE. Je ne reviens pas, en vérité, de l'idée que vous avez eue là.

LA GALIFARDIÈRES. L'idée est excellente... Quand j'entre quelque part, il arrive parfois qu'on ne fait pas d'abord la moindre attention à moi : j'ai même remarqué des gens qui semblaient dire avec dédain : « Qu'est-ce que ce vieux-là?... il est venu à pied... fi donc!.. » Mais il se trouve toujours là quelqu'un qui leur répond : « Quoi! vous ne le connaissez pas? c'est La Galifardières... cet avare, si riche, si original, qui accumule les millions... Ah!... ah!.. Il n'a pas de chevaux, pas de valets, car il ne veut rien faire comme

tout le monde... mais il pourrait avoir tous les chevaux des écuries du roi... il est riche... riche. » Et tout-à-coup je vois les visages s'épanouir; on me salue; on me tend la main... Les jolies femmes sourient, les demoiselles rougissent, et les mamans m'invitent à dîner.... Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'effet que produit le plus ou le moins de pièces de monnaie dans la poche d'un honnête homme.

MARIE. Est-ce possible?... quoi!... ce monde si brillant, si élégant, si délicat dans ses manières...

LA GALIFARDIÈRES. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Aussi, vous me garderez le secret... Ici, je suis riche, entendez-vous?.. très-riche.

MARIE, *souriant*. Oh! soyez tranquille! respect au millionnaire.

SCÈNE XI.

MARIE, LA GALIFARDIÈRES, MORLAC.

MORLAC, *s'arrêtant dans le fond, et à part*. La Galifardières en tête-à-tête!.... Diable!.. elle est bien jolie!

LA GALIFARDIÈRES, *baisant la main de Marie*. Vous êtes une femme charmante!

MORLAC, *s'avançant*. Ah! je vous y prends, opulent séducteur!

MARIE, *riant*. En effet, l'opulence de monsieur est séduisante.

LA GALIFARDIÈRES, *à Marie*. Il est convenu que demain je verrai M. Rambeau?

MORLAC. Rambeau!.. c'est cela!.. votre homme d'affaires... Ah!.. vous ne nierez plus maintenant?... Vous êtes bien ce capitaliste mystérieux qui possède à lui seul un quart au moins des billets au porteur, émis par le contrôleur-général.

LA GALIFARDIÈRES, *faisant des mines à Marie*. Eh! eh!...

MARIE, *à part*. Cinquante pistoles!... quel capital!...

MORLAC, *à part*. Gros imbécille... ton M. Rambeau entendra parler de moi.

SCENE XII.

MARIE, DE HORN, LA MARQUISE, LA GALIFARDIERES, *arrivant ensemble par le fond*, GENS DE LA COUR, *invités à souper*.

LA MARQUISE, *au comte dans le fond*. Allons, vous êtes exact, je ne veux plus me souvenir de vos torts. (*Elle va vers Marie; Morlac va au comte de Horn qui est au milieu de tous les conviés, et dont Marie ne peut voir la figure. A Marie.*) Eh bien! ma chère Marie, je vous ai fait attendre?

MARIE. Oh! madame la marquise!..

LA MARQUISE, *à demi-voix*. On ne vous a pas encore apporté les papiers en question?

MARIE. Je pense qu'on ne tardera guère.

LA MARQUISE. C'est bien!.. silence!..

MARIE, *à part*. Comme elle paraît heureuse!.. celui qui l'aime est là sans doute?

LA MARQUISE. Je vous avais dit que j'aurais ce soir quelques personnes: vous voyez que je ne vous trompais pas. Je veux vous faire connaître le plus aimable et le plus brillant des seigneurs de la cour.

MARIE, *souriant*. A la joie qui éclate dans vos yeux, je devine.

LA MARQUISE, *souriant*. Peut-être!... c'est notre noble parent, le fils du Prince de Horn. (*A de Horn.*) Monsieur le comte!..*

(Il s'avance et reconnaît Marie.)

DE HORN. Ah!..

MARIE, *à part, le reconnaissant*. Prince!..

LA MARQUISE, *à de Horn*. Je vous présente Mme Marie Verbois.

MORLAC. Marie Verbois!..

DE HORN, *à part*. Elle ici!..

LA MARQUISE, *remarquant leur surprise*. La connaissiez-vous donc?

MORLAC, *à part*. Pauvre comte!.. venons à son secours. ** (*Haut.*) Comment! c'est à Mme Marie Verbois que M. de La Galifardières en contait tout-à-l'heure?

DE HORN, *vivement*. Quoi?.. que veux-tu dire?..

MARIE, *à demi-voix à la marquise et tremblante*. Est-ce possible?.. madame, comment l'avez-vous donc nommé?

LA MARQUISE. Mais... Antoine de Horn.

MARIE. Antoine de Horn!.. c'est son nom?..

LA MARQUISE. Prince du Saint-Empire, et...

MARIE, *avec une douleur concentrée*. Et... aimé de vous, madame?

LA MARQUISE. Et que vous importe?..

MARIE. Et... il vous aime... depuis long-tems?

LA MARQUISE. Quand cela serait?...

MARIE, *mettant ses mains sur ses yeux*. Ah!...

DE HORN, *à part*. Que faire? quel parti prendre?...

* Marie, la marquise, de Horn, Morlac, la Galifardières.

** Marie, la marquise, Morlac, de Horn, La Galifardières.

LA MARQUISE. Qu'y a-t-il donc?

MORLAC. La chose du monde la plus simple... J'ai vu, il n'y a qu'un instant, M. de la Galifardières qui faisait vivement sa cour à madame, et vous le savez?... jamais surintendant ne trouva de cruelles...

DE HORN, *à demi-voix en lui serrant la main.* Morlac, c'est elle!... n'as-tu donc pas entendu qu'on l'a nommée Marie?.....

LA GALIFARDIÈRES. C'est Marie Verbois. Il y a long-tems que je la connais.

DE HORN. Marquis!... Un mot de plus, et vos millions ne vous sauveront pas d'un coup d'épée!...

LA MARQUISE, *à part.* Oh! quel trait de lumière!... ses visites rue Saint-Martin...

MARIE, *à part.* Mon Dieu! mon Dieu!.. il me trompait*!

LA GALIFARDIÈRES. Je veux être pendu si j'y comprends un seul mot!... Au nom de Marie Verbois, M. de Morlac jette un cri, M. le comte de Horn veut me tuer, Mme la marquise paraît toute tremblante, et voilà cette jeune femme qui semble près de se trouver mal! que signifie tout cela?

LA MARQUISE, *d'un ton colère.* Oh! j'ai tout deviné.

LA GALIFARDIÈRES. Vous êtes bien heureuse! moi, je n'y entends rien.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Madame, un jeune officier du guet est là, qui demande Marie Verbois.

LA MARQUISE. Qu'il entre.

DE HORN, *à part.* Comment est-elle ici? je m'y perds.

MORLAC, *bas à de Horn.* Comte, je n'ai point encore votre argent; de la prudence, et ménagez la marquise...

SCENE XIII.

LA MARQUISE, MARIE, JULIEN, LA GALIFARDIÈRES, MORLAC, DE HORN.

JULIEN. Veuillez m'excuser, madame la marquise, si j'ai insisté pour pénétrer jusqu'ici; mais des papiers importans que ma cousine a demandés, et que je me suis chargé de lui remettre moi-même...

MARIE, *comme se réveillant.* Ah! donnez!

LA MARQUISE, *à part.* Ce sont ses créances... je suis perdue!

DE HORN, *à part.* Que signifie tout cela?

JULIEN, *qui a examiné Morlac, à part.* C'est singulier, voilà un grand seigneur dont le visage a quelques rapports avec certain signalement...

MORLAC, *à part.* Le jeune officier a l'air de m'examiner.

MARIE. Il y a dans la vie des momens bien cruels, n'est-il pas vrai, madame? une minute peut détruire bien des illusions... On croit à l'amour, à la bonne foi d'une personne... on espère l'amitié d'une autre... puis on voit qu'on s'est trompé, ou qu'on a été trompé!...

LA MARQUISE. Et l'on se venge, n'est-ce pas?...

MARIE. Oui, l'on se venge!... mais en restant digne du bonheur qu'on espérait, même lorsqu'on est forcé d'y renoncer. (*A demi-voix.*) Madame la marquise, vous craignez votre ruine? ces papiers qui sont entre mes mains, peuvent l'accomplir.

LA MARQUISE. Sans doute!

MARIE. Eh bien! je n'ai plus de titres, et vous voilà sans inquiétude.

(Elle déchire les papiers.)

LA MARQUISE. Que vois-je?

MARIE. Monsieur le comte de Horn, Marie Verbois vous dit un éternel adieu!

DE HORN. Ah! je ne souffrirai point....

MORLAC, *à demi-voix, et le retenant.* Demeurez!...

MARIE. Julien, votre bras!

(Elle sort avec Julien.)

DE HORN, *bas à Morlac* Elle m'accuse, Morlac, elle m'accuse!... De l'argent! de l'argent pour que je quitte cette maison.

MORLAC, *bas.* Vous en aurez.

UN DOMESTIQUE. Mme la marquise est servie.

FIN DU PREMIER ACTE.

* Marie, la Marquise, la Galifardières, Morlac, de Horn.

ACTE II.

Le théâtre représente une boutique ouvrant sur la rue Quincampoix. Au fond, au milieu, une porte; de chaque côté de cette porte, deux grandes fenêtres fermées par des volets, au commencement de l'acte. Porte à droite et porte à gauche. Dans la boutique, deux comptoirs, de chaque côté, au fond; une table sur le devant; des siéges. Encre, plumes et papier sur les comptoirs.

SCENE PREMIERE.

DURAND, MORLAC.

(Ils sont en scène au lever du rideau; Morlac est assis, Durand se tient debout près de lui.)

DURAND. Je vous répète que c'est dans cette maison... j'en suis sûr.

MORLAC. Mais je connais cette boutique, c'est là que se tiennent les agioteurs; c'est là qu'ils achètent, vendent et échangent les billets et les actions de la Banque de Law.

DURAND. Sans doute, il sont devenus si nombreux, depuis que la cour et la ville s'en mêlent, que toute la rue Quincampoix est envahie, et que les propriétaires louent le rez-de-chaussée de leurs maisons pour l'heure de la Bourse. M. Rambeau n'a pas manqué cette occasion, et il n'y a pas ici un pied carré qui ne lui rapporte de l'or au moment des affaires.

MORLAC. Ah ça! mais ce vieux coquin-là doit avoir des millions entre les mains?

DURAND. Comme vous dites.

MORLAC. Et cela loge dans cette vieille barraque... c'est vêtu comme un pauvre... En vérité, la fortune ne sait ce qu'elle fait... c'est à la maudire!...

DURAND. Heureusement, il est des gens qui se chargent de réparer ses bévues.

MORLAC. Et peut-être n'a-t-il pas même un valet pour le servir?

DURAND. Non... une femme, sa fille ou sa sœur, je ne sais pas, demeurait ici, il y a peu de tems, avec une vieille qui les servait tous deux; mais, depuis quinze jours, elle est partie, et il est seul... Il n'y a qu'un portier à l'entrée de la maison qui ouvre sur la rue de Venise.

MORLAC, *à lui-même*. Seul!...

DURAND. Dès que la cloche a sonné, dans la rue Quincampoix, l'heure de se retirer et de cesser les affaires, le rez-de-chaussée de cette maison reste inhabité, et M. Rambeau est tout seul au-dessus. L'autre jour, sous un prétexte, je suis allé le chercher dans l'appartement qu'il occupe. Une cheminée à droite, une fenêtre à gauche, et près de la fenêtre, un secrétaire... Oh! moi aussi, j'ai plus d'une fois songé à cela comme vous!

MORLAC. Moi?... que veux-tu dire?... j'ai des affaires avec cette homme, voilà tout.

DURAND, *souriant*. Des affaires?...

MORLAC. Oui... mais non pas pour moi; pour mon ami, le jeune comte de Horn.

DURAND. Ah!... et c'est pour ça qu'il vous a fallu tous ces renseignemens?... Allons donc... vous faites le mystérieux avec moi.. ce n'est pas bien!...

MORLAC, *se levant et lui prenant la main*. Durand... tu as de l'audace,..

DURAND. Et de la finesse, n'est-il pas vrai?

MORLAC. Les hommes comme nous ne sont pas faits pour mourir de faim dans un grenier.

DURAND. Les hommes comme nous vivent dans l'opulence, ou meurent en plein air.

MORLAC. Tu m'as compris!... va!... je sais maintenant tout ce que je voulais savoir... Je te retrouverai à l'auberge des *Trois Soleils*.

DURAND. Vous n'ignorez pas de quoi je suis capable!... Mais les lois sont diablement dures, et j'aimerais mieux tenir tête, tout seul, à un régiment de cavalerie, que d'avoir à affronter encore cette milice en robe noire, qui se soucie autant d'envoyer un homme *ad patres* que de prendre une prise de tabac d'Espagne.

MORLAC, *souriant*. Fi donc!... quelle idée!... c'est une affaire, te dis-je, un emprunt...

DURAND, *souriant*. J'entends parfaitement... un emprunt forcé!

MORLAC. Et nous aurons un prince avec nous.

DURAND. Un prince!...

MORLAC. Un parent de monseigneur le régent!... Tu vois bien qu'il n'y a rien à craindre... les lois sont comme les toiles d'araignée, les petites mouches s'y prennent, les grosses passent au travers... Va donc, et sois tranquille.

DURAND. Je vous attendrai.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MORLAC, *seul*.

Oui... il n'y a plus à hésiter... toutes mes ressources sont épuisées; de Horn les

a menées vite!... Ce garçon-là avalerait tous les trésors du Mississipi!... Oh! je l'avais bien jugé... (*Singeant le ton de de Horn au premier acte.*) Rien au moins qui compromette l'honneur de la famille!... (*Il rit.*) L'honneur de la famille?... il est joliment aventuré depuis quinze jours que notre prince passe sa vie à agioter, lui qui affichait pour les agioteurs un si superbe dédain!... Ah!... vous aimez à briller, vous êtes vain et fastueux, vous n'avez pas le sou, et vous voudriez rester délicat et fier?... Laissez donc, mon prince!... c'est bon pour ces imbéciles d'honnêtes gens qui savent souffrir le froid et la faim!... mais il nous faut, à nous autres, de bons vins, des mets délicats et de jolies femmes!... C'est avec de l'or qu'on a tout cela!... c'est donc de l'or qu'il faut d'abord nousprocurer!. puis après...

SCÈNE III.

MORLAC, Mme ROQUILLARD.

MME ROQUILLARD, *dans la coulisse.* Dieu me pardonne!... les affaires ne sont pas encore commencées. (*Elle entre.*) Est-ce que serais venue trop tôt? Mais non. , en voilà un... Tiens, c'est monsieur de Morlac.

MORLAC. Moi-même, madame Roquillard.

MME ROQUILLARD. Est-ce qu'on nous ferait attendre, nous autres capitalistes?

MORLAC. Je crois qu'ils en sont capables!... Mais donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre maîtresse.

MME ROQUILLARD. Ma maîtresse?.. défaites-vous, s'il vous plait, de ces façons de parler!.. je quitte la marquise aujourd'hui même, car j'ai gagné gros dans ce quartier, et quand on a de l'argent, on n'a plus de maîtres, entendez-vous?

MORLAC. C'est juste!... mais, puisque vous êtes encore auprès de la marquise, ne pourriez vous me dire...

MME ROQUILLARD. Volontiers!.. elle est toute soucieuse et toute inquiète; elle ne voit plus le comte de Horn depuis quinze jours qu'il a cessé d'habiter l'hôtel; il n'y vient que quand vous l'amenez. Entre nous, elle le fait suivre, le fait espionner.

MORLAC. Oui-dà?..

MME ROQUILLARD. La seule chose qui la tranquillise un peu, c'est de savoir que Marie Verbois a quitté Paris le jour même où ils se sont trouvés ensemble chez elle, et que le comte ignore lui-même ce qu'elle est devenue.

MORLAC. Cela doit la rassurer.

MME ROQUILLARD. Oui, par momens!... mais le comte se montre si peu empressé, que souvent elle est dans une agitation qu'elle ne peut cacher!.. Ces jeunes gens, ça ne pense qu'à des folies!... comme s'il y avait un autre plaisir que celui de faire fortune. Moi, vous voyez, j'arrive ici avant que les portes soient ouvertes!.. (*Elle va au fond et crie au dehors.*) Eh bien! eh bien! est-ce que ça n'ouvre pas?

JULIEN, *en dehors d'une des portes latérales.* Je vous dis que les affaires ne commenceront pas avant une heure.

MORLAC, *à part.* Ah!.. je connais cette voix!.. c'est celle de ce jeune officier du guet... il porte un uniforme pour lequel j'ai peu de goût... et il est parfaitement inutile que nous soyons face à face!..

(Il s'esquive par une autre porte latérale.)

MME ROQUILLARD, *au fond.* Que de tems perdu, mon Dieu! que de tems perdu!... Dites-donc, monsieur de Morlac... tiens!.. il est parti!.. pour moi, je ne bouge pas de la rue Quincampoix; j'ai idée que la journée sera bonne! j'ai joué à la hausse...

SCENE IV.

JULIEN, Mme ROQUILLARD.

JULIEN. Ah, c'est vous, madame Roquillard!.. bonjour!..

MME ROQUILLARD. Roquillard!... Roquillard!... voilà un nom que je changerai!

JULIEN. Pourquoi pas?.. en érigeant vos casseroles en duché!.. la duchesse de la Roquillardière!..

MME ROQUILLARD. Mes casseroles?... vous oubliez, mon jeune officier, que j'étais femme de charge.

JULIEN. Je ne veux pas vous offenser; mais, tenez, je suis en colère contre toutes ces fortunes improvisées!.. Si ma cousine Marie eût été pauvre elle serait ma femme.

MME ROQUILLARD. Et, avec l'argent, d'autres idées lui sont venues?.. Ah!.. je connais ça!.. il est de fait que l'argent, ça en donne des idées, ça en donne!.. Elles commencent à me venir à moi!.. je me sens tout autre!..

JULIEN. Sa fortune, à elle, s'accroît sans cesse, et elle n'y pense pas!.. depuis quinze jours qu'elle est absente...

MME ROQUILLARD. A propos, elle n'est pas encore de retour?.. Je vous dirai que la marquise s'en informe tous les matins.

JULIEN. Ce n'est pas pour lui faire du tort, au moins?

Mme ROQUILLARD. Dam! je n'en sais rien!... mais, pendant que je m'amuse là à causer, on commence peut-être les affaires dans la rue Quincampoix, et je pourrais en manquer une bonne!.. Adieu, mon jeune officier; l'amour est une fort agréable chose, mais l'argent est plus solide; on a de tout avec de l'argent!.. jusqu'à des titres!.. et j'en aurai un!.. bientôt, j'espère, vous ne m'appellerez plus Mme Roquillard!..

(Elle sort par le fond la porte de droite.)

JULIEN, *seul un instant*. Elle est folle!.. pas plus, au reste, que tous ceux que la soif de l'or amène dans cette rue!.. et cette frénésie a gagné toutes les classes!... où s'arrètera-t-elle?.. Mais, qu'entends-je? c'est la voix de Marie!.. oui... je ne me trompe pas!.. elle revient!.. oh! comme mon cœur bat!.. chère Marie!..

SCENE V.

MARIE, JULIEN.

MARIE, *entrant par la porte de gauche, triste et préoccupée, à elle-même, sans voir Julien*. Le chagrin m'a suivie!.. j'avais beau fuir, mes regrets ne me quittaient pas, je les portais partout!... je suis revenue!.... (*Elle jette sa mante sur un siége, et s'assied.*) Autant pleurer ici!....

JULIEN, *à part*. Comme elle a l'air triste!...

MARIE, *l'apercevant*. Ah!.. vous êtes ici, Julien!.. (*Elle lui tend la main.*) Cela fait du bien de revoir un ami!..

JULIEN. Oh! Marie, qui a pu vous affliger?

MARIE. Ne parlons pas de cela, car je veux l'oublier!.. mais j'ai été bien malheureuse!.. il me trompait!...

JULIEN, *vivement*. Quel qu'il soit, il le paiera de sa vie!

MARIE. Julien, il ne se battrait pas avec vous; c'est un trop grand seigneur!.. c'est un prince!..

JULIEN. Qu'entends-je?..

MARIE. Il aimait une grande dame!... et moi... moi.. je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé là!... j'ai cru un moment que je deviendrais folle!.. heureusement, il n'en sait rien!.. il ne sait même pas que je l'aime!.. nous nous étions rencontrés sans nous connaître... je l'avais vu chaque jour... Pardonnez-moi, Julien!.. ah! vous êtes bien vengé!.. il ne m'aimait pas!..

JULIEN, *tendrement*. Marie... oubliez-le!

MARIE. Oui, oui!.. je veux me distraire!.. car, depuis quinze jours, il y a une idée qui n'est pas sortie de là!.. Voyons, Julien, parlons de vous!..

JULIEN. De moi?.. non, pas en ce moment! ce serait encore vous occuper de vos chagrins!.. ai-je une pensée qui ne soit pas Marie?

MARIE, *pensive*. C'était le prince de Horn!...

JULIEN. Eh quoi! c'est lui?.. ah! ne répétez plus ce nom!.. parlons de vos intérêts!.. si vous saviez quelles affaires nouvelles M. Rambeau a faites en votre absence?..

MARIE, *se levant et lui prenant la main*. Julien, vous étiez là, chez cette marquise!.. vous l'avez vu, lui!.. qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?.. moi, je ne voyais rien, je n'entendais rien!.. je venais d'apprendre qu'il l'aimait!..

JULIEN. Ne pensez donc plus à lui!..

MARIE. Oui, n'y pensons plus!.. vous avez raison!.. allons, il faudra que je m'éloigne encore!.. que je voyage... loin... bien loin!.. mon ami, je vous en prie, allez trouver M. Rambeau; dites-lui que j'ai besoin de sommes considérables en or, aujourd'hui même!.. j'irai... je ne sais où... j'ai voulu revenir... et je me sens mal ici.... je n'y puis rester!... j'ai besoin d'air et de mouvement!.. j'étouffe!..

JULIEN. Je vais vous obéir!.. (*A part.*) Pauvre amie!.. ne contraignons pas sa douleur!.. elle s'usera... à son âge, on oublie!..

(Il sort par la porte de gauche.)

SCENE VI.

MARIE, *puis* LE PORTIER.

MARIE, *seule*. Ah!.. il n'est point coupable!.. il ne m'avait rien promis!.. c'est moi, moi qui m'étais trompée!.. je l'aimais tant!..

LE PORTIER, *entrant par la porte de gauche*. Le cousin de madame vient de m'apprendre son retour, et voici une lettre qu'on apporte à l'instant même.

MARIE. Merci.

(Elle jette la lettre sur la table auprès d'elle.)

LE PORTIER. Est-ce que madame ne lit pas?.. c'est que...

MARIE. Quoi donc?

LE PORTIER. Ce pauvre monsieur qui est venu tous les jours lui-même en apporter une, en demandant s'il ne pouvait pas vous voir...

MARIE. Comment?

LE PORTIER. Oui... il croyait que madame n'était pas réellement partie, et il voulait à toute force..

MARIE, *se levant.* Mais qui est-il donc?

LE PORTIER. Celuiqui a écrit? Est-ce que madame n'a pas vu toutes les lettres que j'ai déposées dans sa chambre?.. il y en a au moins une douzaine, de la même façon, et apportées toujours par le même monsieur.

MARIE, *troublée.* Ces lettres... ah!.. si c'était... (*Elle rompt le cachet de celle qu'elle avait jetée sur la table.*) Antoine!... c'est lui!.. de lui!...

LE PORTIER. Il est là-bas, il attend à la porte de la maison du côté de la rue de Venise; j'ai quitté ma loge pour venir moi-même...

MARIE, *avec exultation.* Ne dites-vous pas qu'il est là?

LE PORTIER. Oui, sans doute.

MARIE. Et vous ne le faites pas monter?.. mais allez donc!.. allez donc!

LE PORTIER. J'y vais, madame, j'y vais. (Il sort par la porte de droite.)

MARIE, *seule un instant.* Mon Dieu!... Il est là!.. il est venu... il m'a écrit tous les jours!.. cette lettre... (*Elle lit.*) « Marie, mes seules amours!... » Il a écrit cela!.. oui!.. (*Continuant de lire.*) « Marie, je t'aime de toute mon ame, et je suis le plus malheureux des hommes!.. » Malheureux?.. lui!.. parce qu'il m'aime?.. (*Elle lit encore.*) « Tu ne m'aimais donc pas?.. » Je ne l'aime pas?.. il a pu le croire!... Ah!... l'on vient... c'est lui que j'entends!.. on ne meurt pas de joie!..

SCÈNE VII.

MARIE, DE HORN.

DE HORN, *accourant.* Marie!..

MARIE Antoine!.. tu m'aimes donc?

DE HORN. Si je t'aime?..

MARIE. Et moi, moi qui ne t'avais pas dit que je t'aimais, moi qui t'ai laissé quinze jours malheureux!.. me pardonnes-tu?..

DE HORN. Oh!.. que de bonheur!..

MARIE. Antoine!.. mon ami!.. (*Elle recule un peu et l'examine.*) Mais qu'avaient-ils donc tous à dire que c'était un prince?.. qu'il aimait une grande dame?.. il est là!.. près de moi!.. il m'attendait!.. il me cherchait!.. il m'aime!.. tout cela n'était donc pas vrai?..

DE HORN. Marie!. toi, si bonne, si jolie!.. est-il quelqu'un qu'on puisse aimer quand on t'a vue?..

MARIE. Vous êtes pâle, Antoine!.. vous êtes changé!..

DE HORN. J'ai souffert.

MARIE. Hélas! souffrir!... vous!... et pour moi!..

DE HORN. Si vous saviez?..

MARIE. Ah! parlez!... rappelez-vous ce que votre silence a failli nous coûter!... parlez enfin! . qui ètes-vous?..

DE HORN. Vous ne l'ignorez plus.

MARIE, *avec effroi.* Quoi!.. ce haut rang, ce titre de prince...

DE HORN. Eh! qu'importe?..

MARIE. Ce n'était donc pas un rêve?... pauvre Marie!.. Retirez-vous, monsieur!.. trop de distance nous sépare!.. j'espérais encore qu'on m'avait trompée!.. oui, à mon amour, j'ai cru qu'il était mon égal!..

DE HORN. Marie, je t'aime, et je ne puis vivre sans toi!..

MARIE. Eloignez-vous, prince!... je ne suis qu'une bourgeoise!... pour nous rapprocher, il faut... un crime, peut-être... et sûrement un malheur.

DE HORN. Ah!... c'est si vous me repoussez, Marie, que je deviens criminel!.. Tout ce qu'il y a encore de noble et de bon dans mon ame ne se réveille plus qu'à ta voix!... Si tu m'abandonnes, je ne réponds plus de moi!...

MARIE. Que dites-vous?

DE HORN. Que je te regarde!... que je t'entende, Marie!... cela me fait du bien!

MARIE. Et que puis-je, moi, pour vous, prince?...

DE HORN. N'attachez pas à ce titre des idées qui vous effraient!... C'était une vie simple et pure comme la vôtre que celle du palais de mon père!... La vertu est la même partout!...

MARIE, *à part.* Oh! oui... il est vertueux et bon!. .

DE HORN. Mais je vins en France!... Et l'éclat qui frappa mes yeux les éblouit... Vous ne savez pas ce que c'est que d'être jeté à vingt ans dans ce tourbillon de plaisirs qui vous entraînent, dans ce monde de luxe et de vanité?... De vouloir y briller comme les autres, de craindre à chaque instant d'être éclipsé ou ridicule; de se dire : Ce que tant d'autres font peut-il être coupable?... Et de sentir pourtant chaque jour, les principes d'enfance, les idées honnêtes se détacher de nous, comme des amis qui nous quittent sur le bord d'un abîme, où nous voulons nous précipiter malgré eux?.. Ah! Marie, vous ne comprenez pas?.. Je vous fais peur!..

MARIE, *tendrement.* Antoine, quelle femme ne comprend le cœur de celui qu'elle aime?... et le vôtre est si noble!..

DE HORN. Vous m'aimez?... Cet amour, quand j'ai cru le voir dans vos yeux, il a

été pour moi comme un rayon de lumière qui dissipait mes folles illusions!... Ces liaisons faciles, cette passion du jeu, ces amitiés dangereuses, m'ont apparu tout-à-coup telles qu'elles étaient réellement... et j'ai senti que je pouvais y renoncer pour l'amour de Marie!

MARIE. Hélas!... tout nous sépare!...

DE HORN. C'est le ciel qui nous a réunis!. c'est lui qui vous a donné sur moi ce pouvoir dont je m'étonne! Vous, dont l'ame console si bien; vous, devant qui les chagrins s'effacent, et les pleurs cessent de couler, me laisseriez-vous si malheureux?

MARIE. Malheureux? Oh! ne dites pas cela!

DE HORN. Si vous saviez ce que ces quinze jours d'absence ont eu de suites cruelles?... j'ai voulu combattre et dissiper mes regrets.

MARIE, *souriant*. N'allez-vous pas, monsieur, me rendre responsable des folies que vous avez faites pour m'oublier? Et Dieu sait!

DE HORN. Oui, Dieu sait!... car vous ne pouvez soupçonner, Marie, quel trouble s'emparait de mon ame, au milieu de ces femmes, si légères et si trompeuses, que, fidèles seulement au plaisir, elles mentent même à l'amour.

MARIE, *souriant*. Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!...

DE HORN. Vous ne devinez pas non plus ce qu'il peut y avoir là d'agitation qui ressemble à de la folie, devant ces tapis verts chargés d'or?... Ce qui bouillonne dans l'ame d'un jeune homme qu'un coup de la fortune peut réduire au désespoir, ou combler de joie?... qui peut s'enrichir ou se ruiner en quelques minutes?... C'est une fièvre, un délire à perdre la raison pour toujours!...

MARIE, *étonnée et effrayée*. Quoi! pour de l'or?...

DE HORN. Oh! dans la passion du jeu, il y a plus qu'un avide intérêt!... le joueur heureux se sent protégé par le ciel!... il est confiant, triomphant et fier!.. il est comme l'amant aimé, comme le soldat vainqueur!... il l'emporte sur le hasard, sur la fortune, sur les hommes!...

MARIE. Est-ce possible?... Antoine!... mon cher Antoine.

DE HORN, *d'un ton gracieux*. Vous ignorez tout cela, Marie, vous, ange du ciel qui consolez le monde sans souffrir de ses malheurs, et sans comprendre ses fautes.

MARIE. Oh! pardonnez-moi!... Antoine. A quels dangers vous étiez exposé!...

DE HORN. Voyez pourtant, si vous me repoussiez, si, par votre faute, j'allais y être entraîné de nouveau, vous seriez de moitié dans mes torts.

MARIE, *souriant*. Oui!... c'est à moi qu'il faudra s'en prendre si d'autres femmes lui plaisent et le trompent!...

DE HORN. Vous riez?...

MARIE. J'essaie... quand vous parlez sérieusement, c'est trop dangereux!...

DE HORN. Et pourtant, c'est sérieusement qu'il faut que je te parle; car, vois-tu bien, mon ame est dans une de ces situations qui peuvent décider de tout un avenir.

MARIE. Que dites-vous?...

DE HORN. J'ai besoin d'écouter ta voix pour ne plus entendre les bruits du monde!.. J'ai besoin de te voir pour oublier!.. Marie, défends-moi!...

MARIE. Antoine, c'est à vous de me défendre!...

DE HORN. Si tu as pitié de moi, Marie, je suis sauvé!

MARIE. Antoine, si je ne vous repousse pas, je suis perdue!...

DE HORN. Quelqu'un vient!..

SCENE VIII.

MARIE, DE HORN, ROBERT.

ROBERT. Je vous trouve enfin, monseigneur!..

DE HORN. C'est toi, Robert?.. que me veux-tu?.. Mais d'où vient ce trouble?

ROBERT. Faut-il que j'aie assez vécu pour voir cela!..

DE HORN. Quoi donc?..

ROBERT. Vous le saurez assez tôt!. prenez d'abord cette lettre qu'envoie le ministre de la guerre, et qui, dit-on, est pressée.

DE HORN. Le ministre de la guerre?.. donne!

(Il prend la lettre et la parcourt.)

MARIE, *à part*. Quelle inquiétude sur son visage!.. aurait-il quelque chose à craindre?

DE HORN. Que vois-je?.. mon régiment est licencié!.. je ne fais plus partie de l'armée française... mais c'est un renvoi!.. un affront!..

ROBERT. Ah! mon Dieu! encore cela!..

MARIE. Antoine!..

DE HORN, *froissant la lettre*. Que vous disais-je, Marie? tous les malheurs depuis votre départ!.. la haine de ce financier écossais que j'ai poursuivi de mes sarcasmes; peut-être la vengeance de cette femme que j'ai dédaignée... oui!.. ils me persécuteront! ils m'abandonneront tous!..

MARIE. Oh! alors, je vous resterais, moi!

DE HORN. Savez-vous bien qu'on m'enlève mon régiment?.. que je suis déshonoré?

MARIE Je vois que vous êtes malheureux.

DE HORN. Bonne Marie!.. Mais on a

surpris la volonté du régent; on l'a trompé!.. il va me voir, il va m'entendre!.... Viens, Robert, viens avec moi!... courons au Palais-Royal.

MARIE. Vous me quittez?...

DE HORN. Marie, je vous reverrai!.. ne m'ôtez pas cette espérance!..... c'est peut-être la seule qui me reste.

MARIE. Oh! oui!... j'ai besoin de vous revoir!...

DE HORN. Dans une heure je vous retrouverai!... vous ne me fuirez plus?

MARIE. Est-ce que je peux vous fuir quand vous avez des chagrins?

DE HORN. A bientôt, Marie! à bientôt!.. Suis-moi, Robert!...

ROBERT, *à demi-voix*. Hélas!,.. il ne sait pas encore tout!...

(Ils sortent par la porte de gauche.)

SCENE IX.

MARIE, *puis* LA MARQUISE, *entrant par la droite*.

MARIE. Il est malheureux! il m'aime!.. et je l'abandonnais!...... oh! c'était un crime!.. mais n'en est-ce pas un de l'écouter?... il est prince!... et moi, que suis-je?... quel lien peut jamais nous unir?... Antoine! Antoine! pourquoi vous ai-je rencontré?

LA MARQUISE, *entrant**. Que vois-je?... elle est de retour!... Ah! je ne m'étonne plus s'il vient tous les jours dans ce quartier.

MARIE, *l'apercevant*. Mme la marquise!..

LA MARQUISE. Moi-même qui ne vous savais pas à Paris.

MARIE. Qui peut, madame, me procurer l'honneur de vous recevoir dans ma maison?

LA MARQUISE. Cette maison est à vous?

MARIE. Oui, madame.

LA MARQUISE. Je l'ignorais. A l'heure des affaires, M. Rambeau loue ce rez-de-chaussée aux gens qui spéculent sur les actions.

MARIE. Et vous aussi, madame, vous spéculez!...

LA MARQUISE. C'est une ressource qui m'est offerte, car je veux à tout prix m'acquitter envers vous.

MARIE. Oh! madame, ne songez pas à cette dette!.. je l'ai déjà oubliée.

LA MARQUISE. Et moi je veux m'en souvenir.

MARIE. Pourquoi?

LA MARQUISE. Parce que je vous hais.

MARIE. Vous me haïssez?

LA MARQUISE. N'est-ce pas vous qu'il aime! n'est-ce pas auprès de vous qu'il vient chercher des consolations?

* La marquise, Marie.

MARIE. Il y a qu'un instant je ne savais pas qu'il en avait besoin.

LA MARQUISE. Vous ne saviez pas que, ruiné par de folles dépenses et par la passion du jeu, il est aujourd hui sans ressource et sans espérance?

MARIE. Que dites-vous?

LA MARQUISE. Mais tout peut se réparer!... on rencontre une bourgeoise opulente, on spécule sur sa vanité!... elle a des millions... et on l'aime!.,.

MARIE. Madame!..,

LA MARQUISE. Je devrais dire : On feint de l'aimer.

MARIE. Encore une fois, madame!...

LA MARQUISE. Eh! mon Dieu, n'est-ce pas la dernière ressource de tous nos jeunes seigneurs?

MARIE. C'en est trop, madame! que vous m'offensiez, je le conçois, et je peux le pardonner!... mais le flétrir d'un soupçon outrageant, lui si fier et si noble! voilà ce que je ne souffrirai point! cette opulence dont vous parlez, il ne la connaît pas!

LA MARQUISE. Est-ce possible?...

MARIE. Il me croit pauvre, madame!... il me croit pauvre... et il m'aime!.,.

LA MARQUISE, *avec une amère ironie*. En vérité?

MARIE. Mais le prix de ces trésors que je possède, et que jusqu'à ce jour j'avais dédaignés, grâce à vous, je viens de le comprendre!... et pour la première fois de ma vie, je m'écrie avec bonheur: Je suis riche!

LA MARQUISE. Ah!...

MARIE. Vous dites qu'il est sans ressource?... qu'il est ruiné?... vous vous trompez, madame!... car je suis riche!...

LA MARQUISE. Oui!... vous pouvez acheter son amour?

MARIE. Je peux lui rendre l'opulence.

LA MARQUISE. Sa tendresse paiera vos sacrifices?

MARIE. Il les ignorera toujours; car il les repousserait.

LA MARQUISE. Hâtez-vous donc..... je vous le conseille.

MARIE. Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE. Hâtez-vous! bientôt il ne sera plus tems.

MARIE. Qu'entends-je? Par pitié, madame, expliquez-vous.

LA MARQUISE. Que je m'explique!.. Ne comprenez-vous pas ce que peut la vengeance d'une femme outragée?

MARIE. Grand Dieu!... des menaces!... Vous pourriez vous joindre à ses persécuteurs, vous qui l'avez aimé?

LA MARQUISE. Tu ne m'a pas devinée?

MARIE. Qu'est-ce donc!

LA MARQUISE. Est-il le seul que ma vengeance doive atteindre?

MARIE. Ah! c'est moi que vous menacez?.... je vous remercie.... Eh bien! vos projets de vengeance, je les brave, et ne veux pas même les connaître... Que j'aie le tems de le sauver, voilà tout ce que je demande au ciel... Oui, je cours vers M. Rambeau... qu'il réalise, qu'il vende tout, aujourd'hui... Que mon Antoine soit riche encore, qu'il soit heureux... et je vous pardonne...

(Elle sort vivement par la porte de gauche.)

SCENE X.

LA MARQUISE, *puis* MORLAC.

LA MARQUISE. Comme elle l'aime!..... Mais je ne souffrirai point qu'ils soient heureux... leur bonheur me tuerait... Il m'a trahie, abandonnée, l'ingrat, et c'est pour elle... oh! je me vengerai!.. Cette femme ne doit point rester en France; elle partira... il ne la reverra plus... ces obscurs amours sont indignes de lui... Il faut que cette femme disparaisse... il le faut... et je suis son obligée... je ne le serai pas plus long-tems!.. je veux m'acquitter... Oui, moi aussi j'aurai des millions, l'agiotage de la rue Quincampoix me les donnera... J'entends sonner la cloche qui annonce le commencement des affaires. (*On entend une cloche qui sonne pendant quelques instans.*) Ces portes vont s'ouvrir.

MORLAC, *entrant par la gauche**. En vérité, c'est merveilleux.

LA MARQUISE. Vous voilà, chevalier?

MORLAC. Je m'attendais à l'honneur de vous rencontrer ici, madame; car je sais que vous avez, comme tant d'autres, cédé au torrent.

LA MARQUISE. Le jeu sur les actions est-il commencé?

MORLAC. Dans un moment, madame! Et déjà la rue Quincampoix offre le plus étrange des spectacles; les rangs, les âges et les sexes sont mêlés et confondus; jansénistes, molinistes, grands seigneurs, bourgeoises, femmes titrées, magistrats, abbés, laquais et courtisanes, se pressent, se heurtent, s'abordent et se parlent sans étonnement, comme sans scrupule. Avant une heure, le millionnaire n'aura pas un sou, et l'indigent sera devenu millionnaire. Ah! les rêveurs philosophes, qui déclament contre l'inégalité des conditions, n'ont qu'à venir dans la rue Quincampoix.

LA MARQUISE. On ouvre.

(La porte du fond s'ouvre, on enlève les volets et l'on voit se presser et s'agiter la foule des agioteurs.)

MORLAC. D'ici vous pouvez juger si mon tableau est fidèle.

LA MARQUISE. J'en vais juger de plus près; car il faut que je vous laisse. Vous permettez, monsieur de Morlac?

MORLAC. Que je ne vous retienne pas, madame... le tems est précieux ici... une minute peut valoir un million. (*La marquise va se mêler dans la foule. Morlac reste sur le devant: de tems en tems, des gens viennent signer des transactions sur les comptoirs qui sont au fond.*) A merveille! voilà le tohu bohu général qui commence. Observons les chances de la journée, et surtout ne perdons pas de vue ce vieux coquin de Rambeau. Mon noble ami, le comte de Horn, ne tardera pas à se rendre ici. il va jouer, et, s'il perd, il est à moi. Déjà, par mes soins, les malheurs s'accumulent pour lui... il ne me résistera pas. Demain des trésors peut-être... et, en cas d'accident, l'impunité avec un pareil complice!..

LE CRIEUR, *dans le fond, très-haut, et d'une voix claire*. Deux mille cinq cents livres!

Mme ROQUILLARD, *qu'on voit s'agiter dans la foule*. Quarante actions à vendre!

UN AGIOTEUR. Je les achète.

Mme ROQUILLARD. Endossez et payez.

(Ils font l'échange sur un des comptoirs.)

MORLAC, *sur le devant*. Diable!... Mme Roquillard est en train d'avoir des laquais! Oh! oh! j'aperçois le comte... comme ses traits sont renversés!... Il y a quelque nouvelle catastrophe... tout va bien.

SCENE XI.

MORLAC, DE HORN, *entrant par la porte du fond.*

DE HORN, *avec agitation, et se parlant à lui-même*. Chassé de la cour!.. mon nom donné à toutes les portes!.... Impossible d'arriver jusqu'au régent!

MORLAC. Eh bien! mon cher comte, si je ne m'abuse, les affaires vont mal pour vous?

DE HORN. On ne peut plus mal... ma maison est au pillage; mes créanciers se disputent mes dernières dépouilles; demain je serai sans asile.

MORLAC. Heureusement monseigneur le régent ne vous abandonnera pas; il viendra à votre aide.

DE HORN. Le régent?.. il me repousse. Mon régiment est licencié, l'entrée du Palais-Royal m'est interdite.

MORLAC. Est-ce possible?

DE HORN. Je ne sais quels rapports ont été faits contre moi, quel subit accès de

morale sévère s'est emparé de Son Altesse.

MORLAC. Oh ! cela ne durera pas... et si vous arriviez à une situation tout-à-fait fâcheuse, le régent n'oublierait point qu'il est l'allié de votre famille.

DE HORN. Je le pense ; mais il est difficile que ma situation devienne plus fâcheuse qu'elle ne l'est en ce moment.

MORLAC. Bah ! que sait-on?

DE HORN. Tu es consolant.

MORLAC. Je vois ce que c'est... La vertu de monseigneur Dubois, archevêque de Cambray, se sera effarouchée : votre conduite, tant soit peu légère, aura éveillé ses scrupules.

DE HORN. Les scrupules de Dubois?...

MORLAC. Pourquoi donc pas?... Quand nous aurons, comme lui, cinquante ans et la gravelle, nous serons peut-être très-scrupuleux.

DE HORN. Fais-moi grâce de tes plaisanteries, Morlac... je ne suis pas disposé à y répondre.

MORLAC. C'est un tort. On n'a jamais plus de droits à s'amuser que lorsqu'on est malheureux.

DE HORN. S'amuser! et le moyen, quand le désespoir est là?

MORLAC. Le désespoir est le dernier compagnon qu'il faut prendre.

DE HORN. Il est vrai que dès qu'on n'a plus que lui...

MORLAC. Tout est dit, n'est-ce das?.. Eh bien! vous n'en êtes pas encore arrivé là... vous avez des ressources.

DE HORN. Je l'espère... Tu n'ignores pas qu'avec les dernières sommes que ma envoyées ma mère, je me suis intéressé dans l'agio?

MORLAC. Oui, vous vous êtes enfin débarrassé de vos vieux préjugés; vous avez compris votre époque.

DE HORN. J'ai spéculé sur la baisse des actions; elle a déjà commencé, et elle continuera, car il est impossible qu'on soit plus long-tems dupe en France.

MORLAC, *souriant*. Oh! le peuple le plus spirituel de la terre se laisse attraper assez facilement.

DE HORN. Il semble vouloir ouvrir les yeux... Que le mouvement de baisse ne s'arrête pas, et je réalise aujourd'hui même d'immenses bénéfices.

MORLAC. Et si les actions remontent, vous paraissez d'humeur à vous jeter à la rivière?

DE HORN. Dans cet asile-là, du moins, on ne craint pas les recors.

MORLAC. C'est juste... mais, comme il y faut arriver le plus tard possible, j'ai pensé à une spéculation sûre, que nous pourrions faire ensemble; car je me suis accoutumé à partager votre mauvaise fortune.

DE HORN. Et à m'aider de la tienne, je ne l'ai pas oublié : je te dois mille louis, mon cher Morlac.

MORLAC. Ne parlons pas de cela, quoique je n'aie plus rien.

DE HORN. Rien?..

MORLAC. Oh! mon Dieu! pas une obole! et je n'en suis pas plus triste... Je connais un homme qui a des millions...

DE HORN, *vivement*. Qu'il consentirait à prêter?

MORLAC. Peut-être.

DE HORN. Mon rang et mon nom lui serviraient de caution.

MORLAC. Oui; dans cette affaire-là, c'est surtout de votre rang et de votre nom qu'on a besoin.

DE HORN. Eh bien! Morlac, qu'à cela ne tienne!...

MORLAC, *à part*. Quel chemin il a fait en quinze jours!...

DE HORN. Reconquérir l'opulence..... éblouir encore de mon faste cette cour qui me repousse aujourd'hui, parce que je n'ai plus d'or à faire briller à ses yeux!... prodiguer à celle que j'aime toutes les jouissances du luxe, tous les triomphes de la vanité!... m'asseoir à côté d'elle dans un carrosse étincelant de dorures, et les écraser de son bonheur, ces femmes titrées qui la méprisent aujourd'hui!... oh! que ne donnerais-je pas pour une pareille joie?..

MORLAC, *à part*. Admirables dispositions pour franchir le dernier pas!

DE HORN. Parle, Morlac, parle!... Quel est cet homme qui peut prêter des millions?

MORLAC. Je vous le dirai... Silence! quelqu'un vient à nous!.... Eh! c'est le cher marquis de la Galifardières.

SCENE XII.

MORLAC, LA GALIFARDIÈRES, DE HORN.

LA GALIFARDIÈRES. Moi-même!... bien effrayé! bien tremblant!...

MORLAC. Qu'y a-t-il donc?

LA GALIFARDIÈRES. Il y a qu'il court ici de terribles bruits, et que je suis bien aise de vous donner un bon avis en passant.

DE HORN. Expliquez-vous!

LA GALIFARDIÈRES. Vous savez bien, le fameux Demille, ce Piémontais si rusé, si adroit?

MORLAC. Eh bien?...

LA GALIFARDIÈRES, *mystérieusement*. Il paraît qu'il est revenu dans Paris depuis quelque tems, et que la police en est instruite.

MORLAC, *à part*. Diable! (*Haut*.) En vérité? Il faut qu'il soit bien audacieux!

LA GALIFARDIÈRES. Ce n'est pardieu pas l'audace qui lui manque, ni l'adresse non plus!... Il y a deux ans, ses exploits ont étonné tout Paris; des banquiers trouvaient leurs caisses vides un beau matin, et l'argent disparaissait même dans les coffres du gouvernement.

MORLAC. Voilà qui est étrange; car, d'ordinaire, le gouvernement tient bien ce qu'il tient.

LA GALIFARDIÈRES. On n'est sûr de rien avec ce gueux de Piémontais!... Et, aujourd'hui, les sommes considérables qui, chaque jour, circulent de mains en mains dans ce lieu-ci, la facilité de s'approprier des actions au porteur, ont dû le ramener dans la capitale. Il y a de si bons coups à faire!

MORLAC. Au fait, c'est possible!...

LA GALIFARDIÈRES. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on prétend que ce Demille était très-bien né!...

MORLAC, *jetant un regard sur de Horn*. Oh! cela n'empêche rien!...

LA GALIFARDIÈRES, *mystérieusement*. On assure qu'un homme soupçonné à tort d'avoir des billets de la Banque a été assassiné.

MORLAC. Oui-dà?... Et cela vous effraie?

LA GALIFARDIÈRES. Dam! la police, malgré tous ses efforts, n'a jamais pu mettre la main sur ce damné coquin.

DE HORN. Vraiment?

MORLAC. Ne trouvez-vous pas que c'est une belle partie à jouer, que d'être seul contre tous, et de garder la chance?

LA GALIFARDIÈRES. La chance d'un voleur!...

MORLAC. Un voleur?... On croit avoir tout dit avec ce mot-là!... Le premier homme qui s'est approprié un coin de terre a pû être nommé ainsi, car la terre appartenait à tous.

DE HORN *à part*. Que dit-il là?

LA GALIFARDIÈRES. Ah ça! mon cher chevalier, vous voulez rire?

DE HORN. Oh! oui, sans doute.

LA GALIFARDIÈRES. Et vous conviendrez avec nous que ce Demille est un grand scélérat.

MORLAC. Ou un homme de génie qui se moque des imbéciles, et prend dans leur poche son patrimoine que la fortune y a mis par mégarde.

DE HORN. Ah!... Morlac:...

LA GALIFARDIÈRES. Que le ciel vous préserve des hommes de génie comme celui-là!... Vous voilà prévenus!... Il me semble, à moi, qu'il y a dans cette foule un tas de figures de réprouvés, et je cours me placer sous la protection de l'officier du guet que j'ai aperçu de ce côté!... Tout le monde, en me voyant passer, s'en va criant que je suis riche, immensément riche, et je n'ai pas envie d'être assassiné, (*A part*.) pour des millions que je n'ai pas. (*Haut*.) Au revoir!

(Il sort par la porte de droite.)

SCENE XIII.

MORLAC, DE HORN, *puis des* AGIOTEURS

MORLAC, *riant*. Est-il poltron?... Nous, du moins, mon cher comte, nous sommes à l'abri des tentations de ce Demille!... Mais parlons un peu de l'affaire en question.

DE HORN, *soucieux*. Non, pas en ce moment.

MORLAC. Pourquoi?

DE HORN. Je ne sais, Morlac, je ne suis pas tranquille... j'ai peur...

MORLAC, *souriant*. Ce n'est pas d'être volé toujours?

DE HORN. Tout-à-l'heure, tu plaisantais, et pourtant tes paroles m'ont effrayé.

MORLAC. Vous êtes bien timide, pour un homme qui n'a pas le sou!

DE HORN. D'ailleurs, j'espère que ma spéculation sur les actions suffira pour rétablir mes affaires.

MORLAC. Dieu le veuille!... (*A part*.) Encore de vieux scrupules!... Patience, ils disparaîtront.

DE HORN. Vois quelle agitation dans la rue!... Écoutons le crieur.

LE CRIEUR. Deux mille livres.

DE HORN. Une baisse de cinq cents francs!... Oh! puisse-t-elle continuer!... je suis sauvé!

(Il va se mêler aux groupes.)

MORLAC, *sur le devant*. Nous verrons cela!... Mais je ne me trompe pas, c'est le vieux Rambeau que j'aperçois!... Il est entouré d'acheteurs... il semble réaliser... Attachons-nous à lui.

(Il va se mêler à la foule.)

LE CRIEUR. Dix-huit cents livres.

DE HORN, *revenant en scène et agité*. Encore!... ah! je redeviendrai riche!

Mme ROQUILLARD. J'achète cinquante actions.

UN ABBÉ. Je vous les rends.

Mme ROQUILLARD. Livrez, et dépêchez-vous.

L'ABBÉ, *lui donnant un paquet de papiers.* Prenez vite.

Mme ROQUILLARD. Voici votre somme en promesses de la caisse des emprunts; c'est de l'argent comptant.

L'ABBÉ. C'est bon!...

(Il s'esquive.)

Mme ROQUILLARD, *regardant ses papiers.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... des billets d'enterrement!... Il me donne des billets d'enterrement pour des actions de la Banque!... je suis volée!... A la garde!... arrêtez l'abbé, arrêtez-le!

VOIX DANS LA FOULE. Oh! oh! des billets d'enterrement!...

(On rit.)

Mme ROQUILLARD. Le voilà, ce filou de petit collet! le voilà!... qu'on l'arrête!... qu'on le pende!...

Elle court et se perd dans la foule.)

VOIX DANS LA FOULE. Ah! ah! ah!... le tour est bon!

(On suit Mme Roquillard; de Horn revient sur le devant et la foule sort.)

DE HORN. Oh! oui!... je ressaisirai la fortune!... Dans ce siècle où l'argent est tout, j'aurai de l'argent!... Et ils seront humiliés à leur tour, ceux qui maintenant espèrent m'humilier!

SCÈNE XIV.

DE HORN, MARIE, *entrant par la porte à gauche.*

MARIE. Antoine... mon ami... je vous cherchais!...

DE HORN. Qu'avez-vous, Marie?.. quelle agitation sur tous vos traits! ..

MARIE Antoine, m'aimez-vous?

DE HORN. Si je t'aime, Marie?...

MARIE. Plus qu'un titre de prince? plus que ces honneurs que la cour prodiguait à votre naissance?

DE HORN. Ce titre, il ne m'apporta que chagrins.. cette cour, je la hais et la méprise.

MARIE. Et si je vous disais : Comte de Horn, cette femme, à qui vous avez enlevé le repos de son cœur, cette femme qui vous aima sans vous connaître, le plus affreux des malheurs la menace!... la vengeance d'une puissante rivale, que votre inconstance irrita, la poursuit!... demain, peut-être, on l'arrachera à sa famille, à sa patrie!... on l'enverra pleurer et mourir sous un ciel étranger, avec des femmes perdues!

DE HORN. Est-il possible?

MARIE Je viens de l'apprendre!. . l'ordre est sollicité, et on l'obtiendra!... voilà le sort que me réserve votre marquise.

DE HORN. Oh! l'infâme!

MARIE. Eh bien! comte de Horn, que répondrez-vous?

DE HORN. Je te dirai : Marie, partons, partons ensemble!... Fuyons à jamais cet odieux pays!... Allons, dans une retraite ignorée, nous enivrer de bonheur et d'amour!... le veux-tu?

MARIE, *se jetant dans ses bras.* Ah! je venais te le proposer!... et tu n'as pas trompé mon espérance!... Oui, tu es digne d'être aimé, toi qui n'abandonnes pas celle qui t'aime.

DE HORN. T'abandonner, toi, Marie!...

MARIE. Tu n'as pas hésité, et pourtant je ne t'avais pas dit que toi aussi on doit t'arrêter demain!...

DE HORN. M'arrêter!.. De quel droit?

MARIE. Est-il besoin de droits quand on a le pouvoir?... Nous séparer, Antoine!... voilà ce qu'on veut.

DE HORN. On n'y parviendra pas.

MARIE. Non!... car, vois-tu bien, cet instant a fixé mon avenir!... Jusqu'à ce jour j'ai vécu sans reproche : dans l'humble situation où le sort me plaça, j'étais respectée, honorée!.... eh bien! respect, estime publique, je te sacrifie tout!...Ton nom ne peut devenir le mien, ta main ne peut m'appartenir?... ta naissance élève entre nous une insurmontable barrière?... mais elle ne peut m'empêcher de te donner ma vie!... et je te la donne!...

DE HORN. Que dis-tu?... Oh! quelle femme est plus digne que toi de s'appeler la comtesse de Horn?...

MARIE. Tais-toi!... ce titre, je n'en voudrais pas!... (*A part.*) Ils diraient que je l'ai acheté!... (*Haut.*) Antoine.... c'est le seul nom que je veuille te donner désormais.... je t'appartiens!... dispose de moi!... tout ce que le cœur d'une femme peut renfermer de dévouement et d'amour, tu le trouveras dans le mien!... Nous partirons, n'est-ce pas?

DE HORN. Oui!...

MARIE. Demain, à la pointe du jour!...

DE HORN. Demain!...

MARIE. Je t'arracherai à tous les périls, et tant que ma tendresse pourra faire ton bonheur, tu seras heureux!...

DE HORN. Et l'opulence qui doit suivre le comte de Horn embellira les jours de celle qu'il aime.

MARIE. Oh! ne parle pas d'opulence!... c'est de l'amour que je te demande.

DE HORN. Tout mon amour est à toi.

MARIE. A demain!... ici!... dès que le

jour paraîtra, je t'attendrai!... une voiture sera prête.

DE HORN. A demain!...

(Marie sort par la porte de gauche.)

SCÈNE XV.

DE HORN, *puis* MORLAC.

DE HORN, *seul un moment.* Oui! .. elle a raison!... avec elle le bonheur!... et loin de moi les ennuis et les chaînes de cette cour qui m'offense et me persécute!... Me faire arrêter!... la chasser de France!... elle, dont tout le crime est de m'avoir aimé! Oh! cela ne sera pas!... nous partirons!... Mais, pour partir, pour vivre loin d'ici, il faut de l'or!... eh bien! j'en aurai!... on joue encore dans la rue Quincampoix!...

MORLAC, *entrant, et à lui-même.* Le Rambeau a réalisé des sommes énormes!... cette nuit, elles sont à nous!...

DE HORN. Morlac, la baisse continue-t-elle, ici près?

MORLAC. Vraiment, je l'ignore!... Tout ce que je sais, c'est que jamais, peut-être, fureur pareille ne s'est emparée des esprits; mais comme je n'ai rien à mettre au jeu, il m'intéresse médiocrement.

DE HORN. Il m'intéresse plus que jamais, moi!... Mon bonheur, mon avenir, ma vie, tout est là, Morlac!...

MORLAC. Diable!... tâchez de ne pas perdre tout cela.

DE HORN. Oh! la fortune me sourit enfin!... et je cours la saisir au passage!....

(Il va se perdre dans la foule.)

MORLAC, *seul sur le devant.* Va, prince sans énergie!... la fortune court plus vite que toi! Law, effrayé de cette baisse d'un moment, a donné une nouvelle impulsion à ses actions, et bientôt je serai ta seule ressource!... alors.... tu m'appartiens!. .

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, MORLAC, *puis* Mme ROQUILLARD.

LA MARQUISE, *à elle-même et s'asseyant.* Reposons-nous un moment!... mes jambes fléchissent!... Comment résister à de semblables émotions?... heureusement en vendant tout, j'ai pu m'acquitter envers cette femme!... Je ne lui dois plus rien!... je suis libre de me venger!...

MORLAC. Eh! bon Dieu! madame la Marquise, est-ce que la chance vous aurait été contraire?...

LA MARQUISE. Monsieur de Morlac, cette baisse m'a ruinée, et maintenant qu'un mouvement de hausse se prononce....

MORLAC, *à part.* Ah! je l'avais prévu!...

LA MARQUISE. Je n'ai plus rien!

MORLAC. Plus rien?. .

LA MARQUISE. Tout a passé dans les mains de ces agioteurs; tout!... jusqu'à mes chevaux et mon carrosse.

MORLAC. Votre carrosse?... et qui donc en est devenu propriétaire?

LA MARQUISE. Qui?... ma femme de charge.... Mme Roquillard!...

MORLAC. La Roquillard en carrosse et la marquise d'Esparbelles à pied!... O fortune! voilà de tes coups!...

LA MARQUISE, *se levant avec agitation.* Mais ce n'est point là ce qui me désespère!... tout-à-l'heure il a passé près de moi!... Quelques mots qu'il m'a jetés avec colère et avec dédain m'ont fait tout deviner!... Il veut partir.

MORLAC. Partir?... (*A part.*) Diable!... ce n'est pas là mon compte!...

LA MARQUISE. Partir avec elle!... demain! cette nuit, peut-être?...

MORLAC. Cette nuit?... Rassurez-vous, madame, d'autres affaires l'occuperont.

LA MARQUISE. Oh! si vous pouvez le retenir... jusqu'à demain... il ne la verra plus, il est sauvé... et je suis vengée!

MORLAC. Fiez-vous à moi... je vous réponds de lui.

LA MARQUISE, *à part.* Et moi, je veillerai sur elle!

VOIX, *dans la foule qui rentre en scène.* Place à Mme Roquillard!... Place à Mme Roquillard!...

Mme ROQUILLARD, *entrant.* Merci, messieurs!.. merci!.. Ah! j'ai joliment fait rendre gorge à ce scélérat de petit collet... A-t-on vu un escroc pareil, avec ses billets d'enterrement?... J'ai douze cent mille livres!... douze cent mille livres!... oh! j'en mourrai!...

MORLAC, *à part.* Elle ne fera pas ce plaisir-là à ses héritiers.

Mme ROQUILLARD. C'est vous, madame la marquise?... votre très-humble!... Dieu de Dieu!... comme vous avez l'air abattu!.... ah! dam, je comprends!... Mais, tenez, je suis bonne personne!... je vous prête mon carrosse pour retourner chez vous; je vais donner mes ordres à mon cocher.

LA MARQUISE. C'est trop d'obligeance, madame Roquillard... gardez votre carosse!... vous pourrez vous en servir pour venir chercher demain chez moi ce qui vous reste dû de vos gages. Chevalier de Morlac, je compte sur vous.

(Elle sort en lançant un regard de dédain à Mme Roquillard.)

Mme ROQUILLARD. Mes gages? jour de Dieu!... elle a parlé de mes gages!... mes gages!... à moi qui ai plus de douze cent mille livres!.. oh! l'impertinente!.. parce qu'elle est marquise!... moi aussi, je veux être marquise!... Qui est-ce qui a un marquisat à vendre?... j'achète un marquisat!... j'achète un marquisat!...

(Elle sort par la droite.)

SCENE XVII.

MORLAC, LA GALIFARDIÈRES, Foule.

LA GALIFARDIÈRES, *se débattant au milieu d'un groupe*. Je vous répète que ça n'est pas vrai!... que ma fortune est un mensonge... Je vous dis que je n'ai pas le sou!...

UN HOMME *du groupe*. Pas le sou, monsieur le marquis?... et nos créances?...

LA GALIFARDIÈRES. Eh bien! je ne peux pas les payer, vos créances.

LE MÊME HOMME *du groupe*. Vous feriez banqueroute?

LA GALIFARDIÈRES. Parole d'honneur!

MORLAC. Est-ce que ce serai vrai?... Dites donc, marquis, cette prétendue fortune, ce n'aurait été qu'une mystification?

LA GALIFARDIÈRES. Pas autre chose!... Mais, aujourd'hui, c'est trop dangereux... on ne parle que de voleurs, d'assassinats... je tremble de tous mes membres... et je me décide à dire la vérité... Je suis pauvre comme Job, messieurs!... pauvre comme Job!...

LE MÊME HOMME *du groupe*. Oh! alors, vous irez en prison, monsieur le marquis.

LA GALIFARDIÈRES. J'aime mieux ça que d'aller au cimetière, ça dure moins long-tems.

Mme ROQUILLARD, *qui entre par le fond**. Qu'est-ce que j'entends-là?... mon brave homme, vous n'avez pas le sou, et vous êtes marquis?

LA GALIFARDIÈRES. Malheureusement l'un n'empêche pas l'autre.

Mme ROQUILLARD. Êtes-vous garçon?

LA GALIFARDIÈRES. Parfaitement.

Mme ROQUILLARD, *à Morlac*. Et c'est un vrai marquis?

MORLAC. Marquis depuis la création du monde.

Mme ROQUILLARD, *à la Galifardières*. J'ai douze cent mille livres, et je vous épouse.

LA GALIFARDIÈRES. Hein?... qu'est-ce que vous dites?...

VOIX *dans la foule*. Oh! oh! oh! ce serait drôle!...

* Morlac, Mme Roquillard, la Galifardières.

Mme ROQUILLARD. Je dis que j'achète votre marquisat.

MORLAC. Et le marquis par-dessus le marché.

LA GALIFARDIÈRES. Ah mon Dieu!...

Mme ROQUILLARD. Allons, voyons, il ne s'agit pas de barguigner... Est-ce une affaire faite?

LA GALIFARDIÈRES. Mais, si on m'assassine?

Mme ROQUILLARD. Laissez donc!... Je vous défendrai, moi... j'ai de quoi payer tous les triste-à-pattes du lieutenant de police.

LA GALIFARDIÈRES. Dam!... si vous me répondez...

Mme ROQUILLARD. Marché conclu. Messieurs, je paie les dettes de mon mari!... demain vous apporterez vos mémoires chez la marquise de... ah! à propos... comment est-ce que je vais m'appeler?

LA GALIFARDIÈRES. Marquise de la Galifardières.

Mme ROQUILLARD. Chez la marquise de la Galifardières!... Allez!...

LES GENS *du groupe*. Salut à madame la marquise.

(Ils se retirent en riant.)

Mme ROQUILLARD. Je crois que cette canaille-là se permet de rire.

LA GALIFARDIÈRES. Et vous dites que vous avez douze cent mille livres?

Mme ROQUILLARD. Tout autant, mon bijou!

LA GALIFARDIÈRES, *à part*. Douze cent mille livres!... Cette femme-là est encore très-bien!

Mme ROQUILLARD. Allons, mon cher époux, donnez-moi votre bras. Il a une bonne figure, mon gros marquis!... Ah! écoutez: le centre des affaires se rapproche d'ici... la hausse continue... allons voir.

LE CRIEUR. Trois mille livres!

(Ils vont se perdre dans la foule.)

VOIX VARIÉES, *dans la foule*. J'achète. — Je vends. — A prime. — Fin du mois. — Au comptant.

MORLAC, *sur le devant*. Quelle fluctuation!... quelle ivresse!... Que devient de Horn au milieu de tout cela?

LE CRIEUR. Trois mille cinq cents livres!

SCENE XVIII.

DE HORN, *accourant, pâle et en désordre*, MORLAC.

DE HORN. Encore!.. encore!.. Toujours la hausse!..

MORLAC, *l'examinant*. Ah! nous y voici!... c'est là que je l'attendais!...

DE HORN. Tout est perdu!... demain.. le déshonneur... la mort!... et elle?..

elle?... perdue aussi!... à cause de moi!...

MORLAC, *s'approchant*. Eh bien! mon cher comte?

DE HORN. Morlac... as-tu entendu cette voix?... c'est celle de l'enfer!..

LE CRIEUR. Quatre mille livres.

DE HORN, *tombant sur un siége*. Ah!... tout est fini!...

MORLAC. Allons donc!... tout se répare avec de l'énergie

DE HORN. Tout est fini, te dis-je!... plus d'espoir!... ils l'emmèneront!... (*Se levant avec rage.*) Non! non!... cela ne sera pas!... de l'or!... de l'or!... il m'en faut!... pour elle!... pour la sauver!...

MORLAC, *à part*. Bravo!...

DE HORN. Morlac... cet homme... dont tu me parlais... qui a des millions, il faut qu'il me les prête!..je le veux!.. à tout prix!

MORLAC. Eh bien! venez avec moi!...

DE HORN. Ah!... tu seras mon sauveur!

MORLAC, *à part*. Et te voilà mon complice!

(La cloche sonne la clôture des affaires; une grande agitation règne dans la foule, la toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement occupé par Marie. Porte au fond. Portes latérales. Au premier plan à gauche, une cheminée avec glace et pendule. Au premier plan à droite, une fenêtre. Entre la porte de droite et la fenêtre, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PORTIER, *seul*.

Au lever du rideau le portier est en scène, et une bougie brûle sur la cheminée.

Bon!.. quand Mme Verbois rentrera, elle verra que ses ordres ont été exécutés, et j'espère qu'elle sera contente. C'est une si brave et si digne femme! la fortune ne l'a pas gâtée. celle-là! Toujours simple comme si elle n'avait pas le sou!.. Quel silence à présent dans notre rue Quincampoix!.. c'était bien différent, il y a deux heures!... Mon Dieu, mon Dieu! que c'est donc singulier!... et qu'on est heureux d'être portier dans ce quartier-ci, au tems où nous vivons!... Toutes ces fortunes qui se font et se défont, là, devant moi, c'est si amusant!... Des duchesses à pied, et la Roquillard en carrosse... la Roquillard!... j'en ris encore!... Etait-elle drôle quand elle a enlevé son gros marquis?... il pèse au moins trois cents ce particulier-là, et, si elle l'a acheté au poids, il doit lui coûter bon!... Eh bien, voyez ce que c'est!... si la chose était possible, elle ferait pour. tant des petits nobles à cette heure, la Roquillard!... des petits nobles qui auraienleurs entrées à la cour, qui éclabousseraient le pauvre monde! et dans cinquante ans on ne se douterait pas que leur mère a ourlé des serviettes dans une anti-cham. bre!.. heureusements bernique à la postérité de la Roquillard!... (*Il ouvre la fenêtre.*) Ces maçons n'en finiront pas de réparer la maison!... leurs poutres sont toujours dressées contre le mur!... Ah! ah!... v'là le guet qui passe dans la rue de Venise... M. Julien, le cousin de madame, est à la tête de ses triste-à-pattes! pauvre M. Julien!... Il lève les yeux de ce côté... il en tient toujours pour sa cousine!... Il a tort de s'obstiner à ce jeu-là... il ne retourne jamais du cœur pour lui!... (*On frappe à la porte du fond.*) Tiens!... on frappe à la porte du côté de la rue Quincompoix... qui est-ce qui peut venir à cette heure-ci? Ce n'est pas madame, car elle a sa clef... (*On frappe de nouveau.*) Encore?... allons ouvrir!...

SCÈNE II.

UN AGENT, UN AUTRE AGENT DU LIEUTENANT GÉNÉRAL; LE PORTIER.

L'AGENT. Mon ami, c'est ici la demeure de Marie Verbois?

LE PORTIER. Oui, monsieur.

L'AGENT. Vous êtes à son service?

LE PORTIER. Je suis le portier de la maison.

L'AGENT. C'est bien!... je sais que votre maîtresse est absente en ce moment...

LE PORTIER. Alors, monsieur ne désirait pas la voir?

L'AGENT. Non!... c'est inutile. Est-ce bien là son appartement?

LE PORTIER. Oui, sans doute.

L'AGENT. L'habite-elle seule?

LE PORTIER. M. Rambeau, son homme d'affaires, qui loge dans la maison, a occupé cet appartement pendant le voyage de quinze jours que madame à fait dernièrement.

L'AGENT. Votre maîtresse ne projette-t-elle pas une nouvelle absence?

LE PORTIER. Mais, monsieur...

L'AGENT. Oh! répondez sans hésiter, si vous ne voulez pas qu'on vous y contraigne. Elle doit quitter Paris demain à la pointe du jour.

LE PORTIER. Je n'en suis pas sûr, mais c'est possible.

L'AGENT. Elle fait tous ses préparatifs, elle a eu un long entretien avec ce M. Rambeau.

LE PORTIER. Ça, c'est vrai : ils viennent de sortir ensemble.

L'AGENT. Et elle va rentrer?...

LE PORTIER. Je le crois, monsieur.

L'AGENT, *à demi-voix à l'homme qui est avec lui.* Vous l'entendez?... et vous savez quels ordres Mme la marquise d'Esparbelles a obtenus de monseigneur le lieutenant-général?... vos hommes auront soin de se bien cacher pour ne point éveiller les soupçons, mais ils ne perdront pas cette maison de vue. (*Haut.*) Maintenant, dites-moi, mon ami, n'y a-t-il pas une autre entrée que celle par où nous sommes venus?

LE PORTIER. Il y a l'entrée par la rue de Venise.

L'AGENT. Une porte de cet appartement y conduit-elle?

LE PORTIER. Monsieur...

L'AGENT. Répondez! c'est au nom de M. le lieutenant-général que je vous interroge.

LE PORTIER. Il y a cette porte.

(Il indique la porte de droite.)

L'AGENT. Bien!... c'est par là que je vais me retirer. (*A demi-voix à l'autre homme.*) Vous allez me suivre et vous vous conformerez à mes instructions. Madame la marquise doit attendre, non loin d'ici, dans un carrosse, l'arrivée de M. le comte de Horn.

LE PORTIER. Mais, monsieur, est-ce qu'il y a quelque chose contre ma maîtresse?

L'AGENT. Rassurez-vous!.. les questions que je vous ai adressées tiennent à des mesures de sûreté générale, et je vous enjoins de ne pas prononcer un mot sur ce que vous avez vu ou sur ce que vous pourriez voir. Que votre maîtresse surtout ignore ma visite : votre liberté pourrait payer une indiscrétion.

LE PORTIER. Ma liberté?..

L'AGENT. Vous m'avez compris?.. songez-y bien!.. pas un seul mot!.. (*A l'autre homme.*) Venez.

(Ils sortent par la porte de droite.)

SCENE III.

LE PORTIER, *seul.*

Dieu du ciel!.. qu'est-ce donc qui se passe?.. le lieutenant-général!.. je tremble de tous mes membres!... c'est qu'il plaisante très-peu et très-rarement, le lieutenant-général!.. et certainement je me garderai bien de parler!.. tout cela n'est sans doute que des précautions prises dans l'intérêt de ma maîtresse?... on a tant de dangers à courir quand on est riche!

SCENE IV.

LE PORTIER, MARIE.

MARIE, *entrant par le fond, à elle-même.* Allons, tout est bien convenu avec M. Rambeau!.. la voiture sera prête!.. Ah! vous êtes encore là, mon ami?

LE PORTIER. Oui, madame, j'ai exécuté vos ordres.

MARIE. Merci.

LE PORTIER. Madame n'a plus rien à me commander?

MARIE. *Elle s'assied.* Non, rien!

LE PORTIER. Je vous souhaite bien le bonsoir, madame.

MARIE. Ah!.. un moment!..

LE PORTIER. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

MARIE. Mon ami, il est possible que nous ne nous revoyons pas de long-tems : je veux récompenser votre zèle. Prenez cette bourse.

LE PORTIER, *à qui elle a mis une bourse dans la main.* Cette bourse... pleine d'or?

MARIE. Oui!.. j'entends que vous soyez heureux, et que tout ce qui m'entoura garde de moi un doux souvenir.

LE PORTIER. Oh! madame, que vous êtes bonne!

MARIE. Adieu, mon ami!... ne m'oubliez pas.

LE PORTIER. Ça serait-il possible?... Mais, dites-moi, madame, est-ce que vous n'aurez pas peur ici, toute seule?..

MARIE. De quoi voulez-vous que j'aie peur?

LE PORTIER. Madame ne court aucun danger?.. elle ne connaît pas des gens qui voudraient lui faire du mal?

MARIE, *souriant.* Oh! peut-être!.. mais, dans quelques heures, je serai à l'abri de leurs poursuites.

LE PORTIER. Vous en êtes bien sûre?..

MARIE. Toutes mes mesures sont prises.

LE PORTIER. Ah! tant mieux!... enfermez-vous bien toujours, madame!..

MARIE. S'il survenait quelque chose, je vous appellerais, mon ami.

LE PORTIER. Et je viendrais vous défendre.

MARIE. Bonne nuit!..

LE PORTIER, *à part.* Excellent cœur!... Au fait je m'inquiète à tort!.. les gens du lieutenant-général veilleront sur nous.

(Il sort par la porte du fond qu'il referme avec soin.)

SCENE V.

MARIE, *seule.*

Bon et honnête serviteur!.. il m'aime... et il craint pour moi!... mais non!... tout

est disposé pour mon départ!.. Partir avec lui... quel bonheur!.. faisons les derniers préparatifs... M. Rambeau a rempli toutes mes intentions!... Plaçons là ce porte-feuille!.. (*Elle tire de sa poche un portefeuille et ouvre le secrétaire.*) Oui, là, des trésors! de quoi payer un royaume!.. bien mieux que cela!... de quoi lui ôter tout chagrin, tout souci, à lui, à mon Antoine! Il ne se doute pas que sa pauvre Marie possède des millions! des millions! à lui! pour lui!.. (*Elle ferme le secrétaire.*) Moi, qui maudissais cette richesse qui ne m'avait causé que des regrets!.. et lui, il manquait d'argent!.. son repos, son bonheur, cette opulence à laquelle il est habitué, tout est là!.... Oh! bénie soit la fortune!.. bénis soient les jours de tristesse et de malheur qui l'ont achetée! tout est pour lui!.... (*Elle regarde la pendule.*) Onze heures!.. encore cinq... et il viendra!.. et nous serons ensemble!.. et nous ne nous quitterons plus!.. comme il sera heureux!... et moi, depuis quinze jours, j'ai tant souffert!.. (*Elle se regarde au miroir.*) Je suis pâle... changée!.. si je pouvais reposer quelques heures?....... (*Elle ôte son fichu.*) La fatigue m'accable!.. (*Elle s'assied, et retire ses mitaines tout en réfléchissant.*) Je suis née dans cette maison, j'y ai passé ma vie jusqu'à ce jour... et au moment de la quitter... pour jamais sans doute... je n'y laisse pas un doux souvenir!... Ma mère est morte en me donnant la vie... jamais je n'entendis une parole caressante!... ici, chacun ne pensait qu'à gagner, qu'à entasser de l'or!... Mon cœur a toujours été comprimé!... mes journées se sont écoulées tristes et uniformes!.. toute ma part de bonheur en ce monde devait m'être donnée dans l'amour d'Antoine!.. Oui, je suis une heureuse femme!... (*Elle se lève.*) Voici ma dernière nuit dans cette demeure!... chaque soir, autrefois, je m'endormais en pensant que le lendemain ressemblerait à la veille... et je priais sans espérance de bonheur!.. aujourd'hui, ne prierai-je donc pas?.. (*Elle s'agenouille.*) Mon Dieu!.. pardonne!.. et fais qu'il soit heureux!.. c'est moi qui me dévoue à son bonheur!.. si ce bonheur est une faute, n'en punis que moi!.. ma vie, elle n'a de prix que depuis qu'il m'aime!... ma fortune n'est quelque chose que pour la lui donner!.. Mon Dieu!.. toi de qui je tiens tout, pardonne si tout est pour lui!.. (*Elle se lève.*) Oui!.. un peu de repos! . je ne puis me soutenir!.. entrons dans ma chambre!.. quand il arrivera, qu'il me trouve fraîche et le sourire sur les lèvres!.. belle de son amour! belle de mon bonheur! (*Elle entre dans sa chambre par la porte de gauche, qu'elle referme; elle a emporté la bougie qui est sur la cheminée; la porte du fond est ouverte avec précaution.*)

SCENE VI.

MORLAC, DE HORN.

(*Morlac passe d'abord la tête, puis entre; il a une lanterne sourde à la main.*)

MORLAC. C'est bien!.. nous y voici!..

DE HORN, *arrivant*. Comment, Morlac, tu entres sans frapper?..

MORLAC, *déposant sa lanterne*. Vous voyez bien que c'était inutile.

DE HORN. Cette lanterne à la main, nous avons l'air de chercher une bonne fortune.

MORLAC. Celle que nous allons trouver ne sera pas mauvaise, je l'espère.

DE HORN. Depuis l'auberge des *Trois Soleils*, où tu m'as conduit d'abord, par quelles diables de rues m'as-tu fait passer? Il m'a été impossible de reconnaître mon chemin.

MORLAC. Qu'importe?... pourvu que nous arrivions.

DE HORN. Et à quelles gens m'as-tu présenté là?

MORLAC. A des amis sûrs et solides.

DE HORN. Quelles ignobles tournures!... Un surtout!...

MORLAC. Celui que nous avons chargé d'avoir des chevaux de poste?

DE HORN. Oui! il a une vraie figure de pendu.

MORLAC. De pendu?... pas encore!...

DE HORN. Il m'a semblé qu'ils nous suivaient à quelque distance?

MORLAC. Oui, sans doute.

DE HORN. Pourquoi cela?

MORLAC. Parce qu'ils peuvent nous être utiles.

DE HORN. Je ne te comprends pas.

MORLAC. Patience!... N'êtes-vous pas satisfait du respect qu'ils ont témoigné au noble comte de Horn, leur nouvel ami?

DE HORN. Leur ami?... moi!.. mais, au fait, pourquoi dire mon nom à ces hommes?

MORLAC. C'est qu'il était essentiel qu'ils le connussent.

DE HORN. Je n'en vois pas la nécessité.

MORLAC. Vous, c'est possible!... mais moi, j'ai mes raisons.

DE HORN, *étonné*. Ah!... (*Moment de silence pendant lequel il examine Morlac.*) Mais cet homme que nous venons chercher ici, arrivera-t-il bientôt?

MORLAC. J'espère pardieu bien que non!

DE HORN. Comment?

MORLAC, *souriant*. Il est occupé ailleurs

DE HORN. Occupé ailleurs!...

MORLAC. Qu'avons-nous besoin de lui, si ses millions sont là?

DE HORN. Qu'est-ce à dire?...

MORLAC. N'est-ce pas aux millions principalement que nous avons affaire.

DE HORN. Morlac!...

MORLAC, *parcourant la chambre des yeux*. Durand ne m'a pas trompé dans ses indications : c'est bien ici l'appartement de Rambeau!... cheminée à droite... fenêtre à gauche... et le secrétaire!... Allons, vite à la besogne!*

DE HORN, *l'arrêtant avec effroi*. Morlac!.. c'est d'un emprunt qu'il s'agit!...

MORLAC. Eh bien oui!... je vais emprunter.

DE HORN, *le retenant encore*. Ah! je frémis!... où suis-je donc?... aurais-tu médité un vol?

MORLAC. Nous n'avons pas le tems de disputer sur des mots!... Il nous faut de l'argent... il y en a des monceaux ici!...

DE HORN, *qui le tient par le bras*. Morlac!... Vous n'irez pas plus loin!

MORLAC. Laissez donc!...

DE HORN. Malheureux! c'était donc là que tu voulais m'entraîner? un vol!.. moi!

MORLAC. Ecoutez, monsieur le comte, je n'ai guère de momens à perdre en explications, et pourtant il paraît que je vous en dois une!.. Est-ce que vous auriez cru bonnement qu'un homme d'affaires vous prêterait des sommes énormes, à vous qui n'avez pas un sous vaillant, ni le moindre crédit, et qui êtes abîmé de dettes?... Ce serait par trop naïf!... Non!... quand je vous ai parlé d'une spéculation sûre, vous avez compris de quoi il était question ; il vous faut de l'argent, et vous avez pris votre parti en brave!... Ne me faites donc pas user un tems précieux en vaines paroles, et laissez-moi agir.

DE HORN. Et vous croyez que j'y consentirais?...

MORLAC. Je n'en doute pas un seul instant.

DE HORN. Vous vous trompez!... je vous poignarderais plutôt.

MORLAC, *très-calme*. A votre aise!... frappez, monsieur le comte!... vous rouvrirez peut-être la blessure que j'ai reçue en vous sauvant la vie.

DE HORN, *reculant et se cachant la tête dans ses mains*. Ah!...

MORLAC. Voilà, pardieu, d'étranges scrupules, et ils viennent à propos!... Jetez donc, s'il vous plaît, un regard en arrière, et dites-moi s'il vous reste une source autre que celle-ci? Vous avez voulu mener un train de prince à Paris? Vous avez prétendu lutter de faste et d'éclat avec les hauts et puissans seigneurs de la cour de France?... Votre noble famille s'est saignée pour vous, et tout est englouti!.. maintenant, vous devez des sommes considérables, sans posséder une obole pour vous acquitter!... Vous avez acheté des actions que vous ne paierez point!... Vous en avez vendu que vous ne livrerez pas!... Comment cela s'appelle-t-il?... Et, si vous reculez aujourd'hui, comment vos dupes vous nommeront-elles demain?

DE HORN. Il dit vrai!... oh! malheureux que je suis!...

MORLAC. Est-ce au moment de se sauver qu'il convient d'écouter les scrupules?... Il n'est plus tems, monsieur le comte!... Si l'instant et le lieu n'étaient pas singulièrement choisis pour faire de la morale, savez-vous bien ce que je vous dirais?... Vos passions et votre vanité ont tracé la route, et vous l'avez suivie!... On commence par des folies, et l'on finit par une de ces actions décisives, que la société nomme des crimes!... J'ai débuté comme vous ; vous avez fait le même chemin que moi... il est tout simple que nous arrivions au même but.

DE HORN. Jamais!... jamais!.. malheureux!... tu viens de jeter ton masque!... Cet homme dont on parlait ce matin... ah je devine qui tu es à présent!...

MORLAC Je suis le seul ami qui vous reste.

DE HORN. Je ne serai point ton complice.

MORLAC. Il y a, pardieu, long-tems que vous l'êtes.

DE HORN. Qu'entends-je?

MORLAC. N'avez-vous pas puisé dans ma bourse, quand la vôtre était à sec?... l'argent que je vous ai donné, comment l'aurais-je eu, si je ne l'avais pris dans la poche des autres?

DE HORN. Et je ne l'avais pas soupçonné?.. O mon Dieu!...

MORLAC. Pourvu que les pistoles arrivassent, vous ne vous informiez pas alors du chemin qu'elles avaient suivi.

DE HORN. Et pourquoi t'attacher à moi, misérable? pourquoi me choisir pour complice?

MORLAC. Ah! pourquoi?... Je vais vous le dire!... Risquer la corde, et être pendu, quand on est pris, c'est l'a, b, c, du métier ; il n'y pas besoin de génie pour cela ; il ne faut qu'un peu d'audace!... Mais glisser sous la corde sans y rester accroché, voilà le sublime de l'art!... Or, c'est là ce

* De Horn, Morlac.

que j'ai voulu!... On passera certainement sous silence une action à laquelle aura participé l'héritier des princes de Horn, l'allié de monseigneur le régent de France!.. Si, dans la partie que nous jouons, je mets ma tête au jeu, vous y mettez votre nom, vous!... Et, en cas de mauvaise chance, c'est votre nom qui sauvera ma tête!... Voilà, monsieur le comte!...

DE HORN. Non!... non!... cela ne sera point!... je te fuirai! ..

MORLAC. D'abord, soyez assez bon pour ne pas crier si haut!... puis de quoi vous servirait-il de fuir?... mes compagnons ne savent-ils pas votre nom? N'êtes-vous pas entré ici avec nous, la nuit, grâce à de fausses clefs?... S'ils sont pris par votre faute, pensez-vous qu'ils se taisent?

DE HORN. Juste ciel!...

MORLAC. Et que ferez-vous demain?... Vous n'ignorez pas qu'on doit vous arrêter?... avec la liberté vous perdrez cet honneur auquel vous paraissez tant tenir aujourd'hui; car vos dupes se lèveront toutes en vous accusant de leur ruine!

DE HORN. Oh!... c'est affreux! ..

MORLAC. Ce nom, dont vous êtes si fier, il sera chargé de réprobation, couvert d'opprobre!... celle que vous aimez sera arrachée de sa maison, traînée sous un ciel étranger avec des femmes de mauvaise vie!... elle partira en vous appelant en vain, car vous n'aurez pas les moyens de la secourir et de la sauver.

DE HORN. Morlac!...

MORLAC. Votre marquise a tout préparé pour demain... songez-y!... dans quelques heures, il sera trop tard!... cette femme si dévouée mourra loin de sa patrie, en vous maudissant, vous dont l'abandon l'aura livrée à ses bourreaux!...

DE HORN. C'en est trop!... c'en est trop!..

MORLAC. Au lieu de cela, dans un moment vous êtes riche, vous échappez à la prison qui vous menace, vous enlevez aux périls la femme qui vous adore, vous retrouvez le bonheur auprès d'elle, vous l'entourez d'une opulence dont on ignore à jamais la source!...

DE HORN. Morlac!... tu es mon mauvais génie!...

MORLAC. Je suis votre sauveur!... et si, plus tard, vos scrupules renaissent, eh bien, quand l'héritage de vos pères vous appartiendra, quand vous aurez entre les mains le morceau de bois doré qu'ils nomment leur sceptre, vous rendrez au vieil usurier, qui les enfouit sans en faire usage, les sommes que nous lui empruntons aujourd'hui.

DE HORN, *à lui-même*. Demain... le déshonneur!... la prison!... et Marie? Marie? entraînée loin de moi!...

MORLAC. Ainsi, voilà qui est convenu?..

DE HORN. Marie! Marie!.. Perdue à jamais!..

MORLAC. Et je marche au secrétaire?...

DE HORN. Que faire? que devenir?..

MORLAC. Riche et heureux en mettant de côté des scrupules d'enfant.

DE HORN, *avec une sorte de rage*. Hâte-toi donc, malheureux!

MORLAC. Ah!.. enfin vous êtes raisonnable!.. (*Il ouvre le secrétaire.*) Oh! oh! je ne me trompais pas tantôt... le vieux coquin réalisait... Des billets de Legendre... des promesses de la caisse...

(Il fouille dans le secrétaire.)

DE HORN, *sur le devant*. Oh! quel exemple! et quelle leçon!.. moi, l'héritier d'un nom illustre, moi, le comte de Horn... Voilà donc où m'a conduit ce besoin de luxe, cette soif immodérée des plaisirs!.. Un crime, le plus honteux des crimes.., et l'échafaud peut-être?..

MORLAC, *puisant dans le secrétaire*. Et de l'or!.. de l'or... oh! quelle fortune!..

DE HORN. Je crois que j'entends du bruit!

MORLAC. C'est la peur qui vous trouble.

DE HORN, *marchant avec agitation*. Oh! je souffre tous les tourmens de l'enfer!..

MORLAC. Qu'ai-je aperçu?.. une cachette?.. (*Il l'ouvre.*) Un portefeuille!... (*Il regarde dedans et le met dans sa poche.*) Y en a-t-il là?.. Voyez-vous, le vieux voleur, comme il cachait son argent!..

DE HORN. Je te dis que j'entends du bruit de ce côté.

MORLAC. Vous croyez?.. (*Il écoute.*) mais oui... quelqu'un marche dans cette chambre... On approche de cette porte.... le Rambeau ne peut pas être là pourtant...

(Il indique celle de gauche.)

DE HORN. Nous voir, nous surprendre! cela ne se peut pas... Fuyons!..

MORLAC, *l'arrêtant*. On criera, on appellera au secours; le guet n'est pas loin, et nous serons arrêtés.

DE HORN. Que faire?

MORLAC, *comme un homme qui prend son parti*. Aux grands maux les grands remèdes!.. (*Il cache la lumière de sa lanterne.*) Prenez ce poignard, et si l'on avance, frappez...

DE HORN, *prenant le poignard*. Oui... la mort à qui me trouverait là.

MORLAC. C'est le seul moyen d'assurer la retraite.

DE HORN. Mon sang bout... ma tête est en feu... Quel qu'il soit, malheur à lui!

MORLAC. Silence!..

DE HORN. La porte s'ouvre.

MORLAC, *à demi-voix.* Frappez, ou c'est fait de nous.

SCENE VII.

MARIE, DE HORN, MORLAC.

MARIE, *ouvrant la porte de gauche et entrant.* Du bruit m'a réveillée...

DE HORN, *en délire.* Il ne me verra pas!

(Il court à elle et lui donne un coup de poignard.)

MARIE. Ah! . au secours!.. au secours!

(Elle tombe sur un siége.)

DE HORN, *jetant son poignard loin de lui.* Dieu! cette voix!..

MORLAC. C'est une femme!

(Il ouvre sa lanterne.)

DE HORN, *la reconnaissant.* Marie!..

MORLAC. Elle!..

DE HORN, *comme hébété.* Marie!..

MORLAC, *allant vers la porte du fond, et écoutant.* Diable! voilà qui va tout gâter!

MARIE, *qui n'est frappée que légèrement, regarde de Horn, le reconnaît et passe la main sur son front avec égarement.* C'est un rêve... un épouvantable rêve...

MORLAC. Elle!.. comment, ici?..

MARIE, *égarée.* Ici, chez moi... cet or, le mien... Et Antoine... la nuit... ce meuble ouvert... ces papiers... Oh! c'est horrible!.. un vol, un vol!..

DE HORN, *en délire.* Un vol!.. qui ose parler de vol?.. cela n'est pas vrai, cela n'est pas possible... (*Il semble se réveiller, et jette les yeux autour de lui.*) Où suis-je? qu'est-ce que cet or?.. Que fais-tu là?.. (*Il regarde sa main.*) Du sang!.. et Marie?.. ah! Marie!..

(Il veut se précipiter à ses pieds.)

MARIE, *reculant sur son fauteuil.* N'approche pas!...

DE HORN. Blessée!

MARIE. Non, rien... Ce n'est pas ton poignard qui me tue.

MORLAC. Vos cris vont réveiller tout le quartier... Fuyons, ou nous sommes perdus!..

DE HORN, *en délire.* Perdus!.. oui... nous sommes perdus!..

MORLAC. Suivez-moi.

DE HORN. Que je te suive?.. est-ce que je peux te suivre?.. Est-ce que je peux quitter cette place?.. ma main est glacée, mes pieds sont immobiles... Je ne puis faire un pas... il faut que je meure là... à cette place... Elle m'a vu.. elle sait tout.

MORLAC, *écoutant à la porte du fond.* Du bruit dans cet escalier... On monte!.. ah! la fuite est encore possible par-là!... (*Il ouvre la fenêtre.*) Imitez-moi, si vous ne voulez pas attendre ici l'échafaud!...

(Il disparaît par la fenêtre.)

MARIE, *comme se réveillant au mot d'échafaud.* L'échafaud!.. Ah! sauvez-vous!..

DE HORN, *immobile à sa place.* Me sauver!...

MARIE. Fuyez la mort!...

DE HORN. Je l'attends.

MARIE. La honte!...

DE HORN, Je l'ai subie!

MARIE. Eloignez-vous!... on vient.

DE HORN. Je veux mourir!..

MARIE, *se soulevant et allant tomber à genoux devant lui en joignant les mains.* Antoine!... sauve-toi!...

DE HORN. Non!

MARIE. Sauve-toi!... Pour moi! je t'en supplie!...

DEHORN. Que dis-tu?

MARIE. Pour moi... qui t'aime encore!...

DE HORN, *poussant un cri.* Ah! qu'ai-je entendu?

MARIE, *se relevant avec exultation, et l'entraînant vers la porte de droite.* On approche!... viens donc, viens... par ici .. tu peux fuir... Oh! je le veux... je l'ordonne.. je veux être obéie!

(Elle l'a forcé de sortir, et reste collée contre la porte qu'elle a refermée.)

SCENE VIII.

JULIEN, MARIE.

JULIEN, *entrant par la porte du fond qu'il ouvre violemment.* Des cris sont partis de cette chambre.

MARIE. Julien!... ciel!...

JULIEN, *l'apercevant.* Marie!... c'est vous?... Ici... à cette heure!...

MARIE, *à part.* Oh! s'il devine, tout est perdu!...

JULIEN. Que faites-vous là, Marie?

MARIE, *avec effort.* Mon ami... Julien... qui vous amène?...

JULIEN. Je passais dans ce quartier avec mes soldats; du bruit a été entendu dans votre maison, et je suis accouru...

MARIE, *à part.* Ah! il faut le retenir!...

JULIEN. On ne se trompait pas... ce secrétaire ouvert... cet or, ces papiers... votre désordre... Marie, on s'est introduit chez vous.

MARIE, *à part.* Donnons-lui le tems de fuir!... O mon Dieu!... de la force!... de la force!...

(Elle appuie fortement son mouchoir sur sa blessure.

JULIEN. Répondez-moi donc!... Des brigands sont entrés ici, n'est-ce pas?... C'est

peut-être par-là qu'ils se sont échappés?... (*Il indique la porte de droite.*) Et je cours...

MARIE, *l'arrêtant et tâchant de sourire.* Non, mon ami, non!... personne n'est venu!

JULIEN. Pourquoi me retenir?... pourquoi vouloir me tromper?... J'entends marcher en bas.,. Je peux encore les saisir!...

MARIE, *à part.* Ciel!... (*Haut.*) Julien... écoutez-moi... vous m'avez dit que vous m'aimiez?

JULIEN. Si je vous aime?

MARIE. J'ai été ingrate envers vous... Julien... venez ici.

(Elle s'assied à droite.)

JULIEN, *allant à elle.* O ciel! Marie... serait-il possible?...

MARIE. Je veux que vous restiez là, près de moi!...

JULIEN. Mais vous avez couru des périls!... Je vous dis que j'entends du bruit dans cet escalier!

MARIE, *à part.* Mon Dieu!... ne s'en ira-t-il donc point?

JULIEN. Vous êtes pâle, vous semblez souffrir?

MARIE. Moi?... non!... je ne souffre pas, je ne souffre pas!

JULIEN, *faisant un pas vers la porte.* Oh! j'éclaircirai ce mystère.

MARIE, *l'arrêtant.* Julien, vous m'aimez... pourquoi voulez-vous me quitter?

JULIEN. Marie, cet égarement sur tous vos traits... Qu'y a-t-il donc?... il faut que je le sache!

MARIE. Il faut que vous demeuriez là, pour savoir... que je vous aime aussi, moi!

JULIEN. Qu'entends-je?

MARIE. Oui, Julien, oui; si vous restez près de moi, je vous aimerai!

JULIEN. Vous m'aimerez?

MARIE. Je serai à vous, je serai votre femme.

JULIEN. Ma femme!...

MARIE, *à part.* Je n'entends plus rien!... il est sauvé... et moi, je vais mourir!...

JULIEN. Que s'est-il donc passé?... Encore une fois, on parle dans cet escalier, on monte!

MARIE, *à part.* Oh! n'a-t-il donc pu fuir?

JULIEN. Que vois-je?... des agens de M. le lieutenant-général, M. le comte de Horn!

MARIE, *poussant un cri.* Ah!

SCENE IX.

JULIEN, L'AGENT, DEHORN, MARIE. SOLDATS *à la porte de droite.*

L'AGENT, *aux soldats.* Veillez sur cette femme!... l'ordre qui la concerne doit être exécuté.

JULIEN. O ciel!

DE HORN. Misérable!... (*Il court vers Marie.*) Ah! du secours!

MARIE, *bas et lui fermant la bouche.* Tais-toi!... ce n'est rien... qu'on ignore tout, s'il est possible encore!

L'AGENT. Quant à M. de Horn, Mme la marquise d'Esparbelles a intercédé pour lui près de Monseigneur le régent, et c'est elle qui va le ramener aux pieds de son altesse.

DE HORN, *à genoux.* Jamais!... Marie, Marie! pardonne-moi!

MARIE. Silence!... je te pardonne. et je t'aime!

DE HORN. Oh! je ne mérite pas cela!

JULIEN. Qu'est-ce encore?...

SCENE X.

JULIEN, L'AGENT, LE PORTIER, DE HORN, MARIE, SOLDATS.

LE PORTIER. On vient d'arrêter un homme qui descendait par cette fenêtre...

JULIEN. Ah!

LE PORTIER. On a trouvé sur lui de l'or et un portefeuille au chiffre de madame.

JULIEN Je le savais bien, qu'on était venu ici. *

LE PORTIER. Il dit qu'il était avec M. le comte de Horn, mais que ce n'est pas lui qui a donné le coup de poignard

JULIEN, *allant vers Marie.* Un coup de poignard!...

MARIE. Ah! je n'ai plus qu'à mourir!.. Adieu, Antoine!... ta main!

DE HORN. Marie!

JULIEN. Grand Dieu! on l'a assassinée!

DE HORN. Morte!... morte!... (*Il se relève.*) Je suis le comte de Horn, et c'est moi qui ai tué cette femme!

* L'agent, le portier, de Horn, Marie, Julien.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



UN
BAL DU GRAND MONDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin et Desvergers,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 7 JUIN 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
NARCISSE BICHONNEAU, coiffeur	M. ARNAL.	CAMILLE	M[lle] DELVALLE.
BLAVEAU	M. BARDOU.	ADOLPHE	M. HIPPOLYTE.
LA BARONNE	M[me] BALTASARD.	GERMAIN	M. BALLARD.
TOKEMBOURG	M. AMAND.	HOMMES ET FEMMES INVITÉS.	
		DOMESTIQUES.	

Le théâtre représènte un riche salon. Trois portes ouvertes dans le fond, laissant voir une salle éclairée pour un bal. A droite, l'entrée principale ; à gauche, une porte conduisant aux appartemens.

SCENE PREMIERE.

BLAVEAU, DOMESTIQUES.

(Au lever du rideau, Blaveau sort du fond suivi de deux ou trois domestiques.)

BLAVEAU. Vous l'avez entendu?... c'est à moi seul que vous aurez à faire pour tous les détails de la soirée... Allez, et que le service n'en souffre pas... J'aurai les yeux sur vous. (*Les domestiques sortent.*) Comme c'est désagréable!... un maître de maison qui donne un bal magnifique... la plus brillante société... et qui se trouve indisposé tout-à-coup... impossible de faire les honneurs lui-même... C'est sa faute... quand on est riche, et qu'on a le tems d'être malade... on devrait choisir le moment... Il est vrai que je suis là pour le représenter et je m'en charge... il n'est pas difficile de représenter un homme riche, tant qu'il ne faut payer... que de sa personne... Mais j'aperçois quelqu'un... une dame seule... en toilette de bal... je dois la connaître... certainement je la connais...

SCÈNE II.

BLAVEAU, LA BARONNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *indiquant Blaveau*. Ayez la bonté de vous adresser à monsieur.

(Il sort.)

BLAVEAU, *allant offrir la main à la baronne*. Madame, daignez permettre...

LA BARONNE. Monsieur, ne puis-je voir le maître de la maison, M. Darville? C'est à lui que je voudrais parler... Voilà pourquoi je suis venue seule et d'aussi bonne heure... une demande à lui faire, une information à prendre...

BLAVEAU. J'en suis désolé, madame.. veuillez recevoir ses excuses... un accès de goutte vient de le saisir à l'instant même... après son dîner... croyez que c'est malgré lui... bien malgré lui...

LA BARONNE. Ce pauvre Darville!...

BLAVEAU. Et c'est moi qui, en qualité d'ami, de parent... je suis cousin de Darville.

LA BARONNE. Ah!... oui... je sais... monsieur Blaveau...

BLAVEAU. Courtier d'assurances mari-

times... il m'a prié de le remplacer, et j'y ai consenti..... Ça me coûtait si peu ! je suis fort répandu... je connais tout Paris...

AIR de la Robe et les bottes.

Médecins, avoués, notaires,
Banquiers, généraux, avocats,
Commerçans, simples prolétaires,
Pairs, députés et magistrats,
Oui, quoique leurs traits à la ronde,
Ne m'aient frappé bien souvent qu'à demi...
J'offre au hasard ma main à tout le monde,
En me disant : Ce doit être un ami!
J'offre au hasard ma main à tout le monde,
Bien sûr de trouver un ami.

N'ai-je pas l'honneur de parler à madame Dervieux, la femme d'un de nos principaux notaires?..

LA BARONNE. Non, monsieur... Vous êtes dans l'erreur...

BLAVEAU. C'est singulier !... j'aurais parié...

LA BARONNE. Mais, pardon... pourriez-vous me dire si M. Tokembourg est déjà dans les salons?...

BLAVEAU. Tokembourg!... je le connais beaucoup... Sir Tokembourg... un membre de la chambre des Communes...

LA BARONNE. Du tout... un banquier de Weymar...

BLAVEAU. Ah ! ce n'est pas le même, je confondais... Il n'est encore arrrivé que très-peu de personnes ; mais n'importe, je cours m'informer dans les salons... et s'il y est, je vous l'amène sur le champ...

LA BARONNE. Je vous serai infiniment obligée...

BLAVEAU. Ah! madame!... c'est moi qui suis le vôtre.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCENE III.

LA BARONNE, *seule.*

Je n'ai pu y résister ! j'étais dans une agitation!... relisons son billet!... « J'ap-
» prends que votre mari va ce soir au bal...
» Trouvez un moyen pour ne pas l'accom-
» pagner, et attendez-moi toute la soirée...
» il faut que je vous parle aujourd'hui!..»
Non, non... il ne serait pas venu, après plus d'un mois passé sans me voir... Ce billet est une ruse... une trahison! Il a su que mon mari devait aller chercher Camille à sa pension... qu'il devait la mener au bal... ma présence les auraient gênés, tandis que je l'attendrais chez moi ! le perfide! .. et pourtant s'il était vrai !... r enfin il n'a jamais été admis chez M. Darville...
soit invité... C'est de quoi je veux m'assurer d'abord.. En tous cas, ma femme de chambre est prévenue, et si par hasard il venait au rendez-vous...

SCENE IV.

LA BARONNE, BLAVEAU.

BLAVEAU. Mille pardons, madame, de vous avoir fait attendre...... Décidément, M. Tokembourg n'est pas encore parmi nous.

LA BARONNE. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur... En attendant, je vais saluer M. Darville, si toutefois ma visite n'est pas importune...

BLAVEAU. Importune!.. ah ! madame... une jolie femme ne l'est jamais, même pour un goutteux dans son fauteuil, et j'aurais beau jeu pour vous faire des complimens... mais je crains d'être fade... j'ai horriblement peur d'être fade.

LA BARONNE, *à part.* Quel original !

BLAVEAU, *lui indiquant la porte à gauche.* Donnez-vous la peine d'entrer. Quand ce cher Tokembourg arrivera, j'aurai l'honneur de vous en prévenir.

LA BARONNE. Vous me rendrez service.

AIR d'*Anacharsis.*

De vous donner autant de peine,
En vérité, je dois rougir.

BLAVEAU.

Madame, soyez-en certaine,
Vous être utile est un plaisir.
Ne doutez pas de ma galanterie,
Oui, je suis un vrai Céladon,
Et pour servir femme jolie,
J'irais à Rome ou bien même au Japon

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

De vous donner autant de peine,
En vérité, je dois rougir ;
Mais d'avance je suis certaine
De votre zèle à me servir.

BLAVEAU.

Pour moi ce n'est point une peine,
Il m'est si doux de vous servir!
Madame, soyez-en certaine,
Vous être utile est un plaisir.

(*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE V.

BLAVEAU, *puis* TOKEMBOURG *et* CAMILLE, *entrant à droite.*

BLAVEAU. Allons, je suis en verve... je me sens de l'esprit, beaucoup d'esprit... Il y a des jours comme ça, où on ne se reconnaît pas soi-même...

TOKEMBOURG, *entrant.* Viens, ma chère amie, ne me quitte pas... Qu'est-ce que tu as donc à regarder toujours derrière toi?

CAMILLE. Moi?.. rien, je vous assure...

BLAVEAU. Eh! que vois-je?.. c'est ce cher docteur... Enchanté de vous voir, docteur.

TOKEMBOURG. Docteur!.. vous me prenez pour un docteur?.. moi qui viens toutes les semaines aux soirées de mon confrère Darville..

BLAVEAU. Attendez donc!

TOKEMBOURG. Tokembourg!.. vous ne vous rappelez pas? Tokembourg, banquier..

BLAVEAU. De Francfort?

TOKEMBOURG. Non, de Weymar... et de plus, baron de première classe... il me semble que j'ai une figure... Il y a des gens qui appellent ça un type; je ne comprends pas le mot, mais je le trouve assez flatteur.

BLAVEAU. Parbleu! et puis votre réputation... C'est vous qui avez une si jolie femme?.. permettez que je présente mes hommages à madame la baronne...

(Il salue Camille.)

TOKEMBOURG. Mais non... ce n'est pas elle... c'est ma nièce Camille.

BLAVEAU. Ah! c'est juste... Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

TOKEMBOURG. Ma foi, mon cher Blaveau, car moi, je n'ai pas oublié votre nom ni votre figure... on peut dire que vous êtes un fameux... comment appelle-t-on ça en français? . *ustuberlu?*... Je ne comprends pas le mot, mais je le trouve assez drôle...

BLAVEAU. Il est vrai qu'aujourd'hui je suis d'une distraction... Madame la baronne ne vous a donc pas accompagné?

TOKEMBOURG. Non; elle est indisposée.

BLAVEAU. C'est malheureux.

TOKEMBOURG. Au contraire, elle l'est presque tous les jours, et si elle ne l'était pas, je croirais que sa santé se dérange... D'ailleurs, depuis six mois que nous sommes à Paris, vu que ma femme s'ennuyait en Allemagne... elle doit être fatiguée de bals, de plaisirs..... quant à moi, je n'y tiens plus!..

BLAVEAU. Et malgré cela, vous êtes venu?

TOKEMBOURG. Oui, à cause de Camille... j'ai été la chercher à sa pension..... il est tems qu'elle connaisse un peu le monde... et puis on parle d'un nouvel emprunt.... Il y aura ici des banquiers, des hommes de finance, et je suis bien aise d'en causer avec eux. Ma femme m'aurait gêné... je ne peux pas la quitter un instant... elle est jeune, on l'entoure de séductions...

AIR *de Partie et Revanche.*

J'en conviens, ça me porte ombrage,
Car un bal me semble toujours
Pour les galans un lieu d'agiotage,
Où des plaisirs ils font hausser le cours.
Oui, c'est vraiment la Bourse des amours
Formant des désirs téméraires,
Les cœurs y spéculent sans bruit...
L'amant y fait bien ses affaires,
Mais l'époux y perd son crédit;
Tous les époux y perdent leur crédit.

BLAVEAU. En effet, c'est assez l'usage.

TOKEMBOURG. Oh!... c'est que moi je suis brutal, très-brutal... nous autres maris allemands, nous ne voulons pas qu'on nous traite à la française.

BLAVEAU. Ah! ah! ah! ce cher baron... ah! mon Dieu! j'oubliais... tout-à-l'heure, une jeune dame demandait après vous.

TOKEMBOURG. Une jeune dame?

BLAVEAU. Oui, une de vos parentes.... j'ai promis de la prévenir, et je cours... mais la voici elle-même.

SCENE VI.

BLAVEAU, LA BARONNE, TOKEMBOURG, CAMILLE.

TOKEMBOURG. Que vois-je? ma femme!

CAMILLE. Ma tante!

LA BARONNE. Eh bien! oui, c'est moi... Bonjour, Camille.

TOKEMBOURG. Comment, madame... et votre indisposition?

LA BARONNE. Elle s'est dissipée tout-à-coup, et j'étais bien sûre de vous faire plaisir en venant vous rejoindre.

TOKEMBOURG. Certainement, j'étais loin de m'attendre... d'autant plus que monsieur m'avait dit qu'une de mes parentes...

BLAVEAU. C'est une surprise que je vous ménageais.

TOKEMBOURG, *à part.* Elle est agréable la surprise!

LA BARONNE. Je viens de voir M. Darville.... il souffre toujours.... Croiriez-vous qu'il n'a pu me nommer aucune des personnes invitées... On est cependant bien aise de savoir avec qui on doit se rencontrer.

TOKEMBOURG. Cela n'est pas facile, dans les bals d'aujourd'hui.... c'est si mêlé!... il s'y introduit une foule de gens qui ne sont connus de personne, pas même du maître de la maison!

BLAVEAU. Oui, c'est un abus! et j'en gémis autant que vous; voilà pourquoi je me suis chargé des invitations. Je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi..... Ainsi rassurez-vous, nous n'aurons que des personnes avec lesquelles je suis lié particulièrement; mes précautions sont prises, et je défie bien que l'on trompe ma surveillance.

LA BARONNE. Alors, vous pouvez me dire si dans le nombre des invités se trouve monsieur... attendez... son nom m'échappe!... Adolphe Blangy...

CAMILLE, *à part.* O ciel!.. ma tante aurait-elle appris?..

BLAVEAU. Blangy!... je ne connais que ça... un musicien?..

LA BARONNE. Non... un jeune peintre.

BLAVEAU. Blangy! Blangy!..

(Il tire la liste de sa poche et la parcourt.)

TOKEMBOURG. Un jeune peintre!.... où avez-vous donc connu ça, ma chère amie?

LA BARONNE. On le cite partout comme un talent fort distingué... et je serais curieuse de le voir.

TOKEMBOURG. Parbleu! sans l'avoir vu, je m'en fais bien une idée... un artiste est un homme comme un autre.

LA BARONNE. Oui, pour un banquier!

TOKEMBOURG. Je ne comprends pas le mot.

BLAVEAU. Il n'est pas sur la liste, ce cher Blangy, je l'aurai oublié!

CAMILLE, *à part.* Quel dommage! il ne viendra pas!

LA BARONNE, *à part.* Je suis plus tranquille!..

BLAVEAU. J'entends les voitures se presser à la porte, le bal ne tardera pas à s'ouvrir.

TOKEMBOURG. Allons, baronne, puisque vous voilà, il faut bien que je me décide à danser.

LA BARONNE. Vous êtes d'une galanterie!..

BLAVEAU. La foule arrive!.... quelques personnes viennent de ce côté.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HOMMES ET FEMMES.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Plaisir, amour, ivresse.* (5e acte de Gustave.)

Folie, aimable ivresse,
Soirée enchanteresse,
Oui, du plaisir.
Il faut jouir.
Livrons-nous au plaisir.
Le bal commence,
Courons vite à la danse.
Oui, du plaisir,
Il faut jouir
Livrons-nous au plaisir.

BLAVEAU, *qui, pendant le chœur, a salué tout le monde.*)

Pas une figure étrangère :
C'est très-bien; je les connais tous.

TOKEMBOURG, *à Camille.*

Suivons la foule, entrons, ma chère.

BLAVEAU, *à la baronne.*

Ah! madame, je suis à vous!

REPRISE DU CHOEUR.

Folie, aimable ivresse, etc.

(*En chantant le chœur, tout le monde se dirige vers la gauche. Blaveau est à la tête donnant la main à la baronne, et Tokembourg à sa nièce; quand les derniers couples sont près de quitter la scène par la gauche, Narcisse paraît à la porte à droite, et s'élève sur la pointe des pieds, pour regarder.*)

SCENE VIII.

NARCISSE, *seul.*

Dieu! que cette dame est bien coiffée! comme c'est fait!... comme c'est tapé!... grâce, élégance, combinaison neuve et hardie!.. Il y a du génie dans cet édifice capillaire!.. Ah ça!... mais où suis-je?... Diable m'emporte, je suis... j'ai pénétré jusqu'au salon... Voilà pourtant où peut conduire une imagination effrénée!..... Avant-hier je lis dans un journal politique que M. Darville, banquier, doit donner aujourd'hui un bal très-brillant! J'aime beaucoup les bals, et ce soir je me dirige du côté de la rue de Provence... Je vois de loin des équipages à n'en plus finir... Il ne tenait qu'à moi de prendre la file... mais, j'étais à pied, et puis ça m'aurait retardé... Je suis tout bonnement le trottoir, et j'arrive un des premiers à la porte de l'hôtel... J'étais là depuis une demi-heure à examiner la tête des plus jolies femmes... Déjà j'avais analysé une vingtaine de coiffures, avec un sourire plein de fiel et d'ironie... tout-à-coup, un landau s'arrête... une dame en descend!.. Une dame charmante!.. des épaules blanches... et une tournure, à se mettre à genoux... derrière... Je porte mes regards plus haut.... et j'aperçois sur son front une natte pittoresque, une natte d'une modulation nouvelle... O délire d'un artiste!.. Mon esprit naturellement progressif s'élance derrière

cette innovation, mes jambes suivent mon esprit... elles ont de la peine, mais elles le suivent, et me voilà transporté, je ne sais comment. . au milieu d'un bal du grand monde.. moi, coiffeur obscur, sans nom, sans boutique et sans argent, mais poussé hors de ma sphère par le démon de l'enthousiasme!.. Au fait, je ne suis pas ici plus déplacé qu'un autre, moi qui par état me trouve en rapport avec toutes les sommités sociales... et j'ose dire qu'on me traite avec certains égards...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je vois beaucoup d' grands personnages
Qui même auprès de leur égaux,
En dépit de tous les usages,
Sur la tête gardent leurs chapeaux;
Mais, malgré leur humeur si fière,
Tous ces gros messieurs sans rougir,
Quand c'est à moi qu'ils ont affaire,
Commencent par se découvrir.
Ils sont forcés de s'découvrir.

Malheureusement je suis peu connu...mes œuvres n'ont pas encore de célébrité... J'ai du talent, du mérite... j'en ai beaucoup, mais un mérite modeste qui, comme la violette, ne se trahit que par son parfum. Ajoutez à ça que je loge au cinquième, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Ah ! que n'ai-je un brevet!.. que ne peut-on lire sur mon enseigne, à l'entresol... ou au rez-de-chaussée... un tel, coiffeur breveté de son altesse royale le prince ou la princesse une telle ! il ne me faudrait que ça!.. et voilà ce que je sollicite depuis un siècle... J'espérais trouver des protecteurs parmi mes pratiques; il y en a tant qui ne doivent leur élévation qu'à leur toupet!.. Les ingrats m'ont tous oublié... Si du moins l'amour m'avait consolé des déboirs de l'ambition!.. Mais je t'en souhaite ! la seule femme que j'aimais m'a fait un tas d'espiégleries... O Fifine, inconstante Fifine ! Qu'est-elle devenue depuis six ans?... depuis l'époque où nous chatnions ensemble l'opéra-comique à la rue Chantereine?.. Élève du Conservatoire, elle donnait beaucoup d'espérances!.. C'est même parce qu'elle en donnait à tout le monde que je me suis fâché. Et un beau matin elle est partie.. elle a porté à l'étranger... sa voix et son cœur... une voix pleine. et un cœur vide... deux élémens de succès!.. Mais voilà une heures que je bâtis des châteaux en Espagne. et j'oublie que je suis dans un hôtel de Paris... Il est temps de filer, si je ne veux pas qu'on me flanque à la porte... Cependant, avant de sortir, je crois qu'il ne serait pas maladroit de repandre ici quelques-unes de mes adresses... J'en ai toujours sur moi une pacotille... et je ne trouverai jamais une meilleure occasion...

(Il cherche dans sa poche.)

SCENE IX.

NARCISSE, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant avec précaution par la droite.* En vérité, je tremble comme un enfant... On n'est pas plus embarrassé que moi...

NARCISSE. Voici du monde.... il n'est plus tems...

ADOLPHE. Venir au bal sans y être invité, c'est bien audacieux!... Jē donnerais tout au monde pour rencontrer quelqu'un de mes amis...

NARCISSE. J'ai flâné trop long-tems!...

ADOLPHE, *le regardant.* Un jeune homme!.. je ne le connais pas.... C'est dommage !..

NARCISSE. Comme il me regarde... Tâchons de m'esquiver...

ADOLPHE, *s'avançant.* Monsieur, mille pardons de vous retenir... Auriez-vous la bonté de me dire s'il y a déjà beaucoup de monde au bal?

NARCISSE. Mais oui, monsieur... j'ai vu entrer pas mal d'individus des deux sexes.

ADOLPHE, *à part.* Tant mieux... ma présence sera moins remarquée...

NARCISSE, *de même.* Il ne me connaît pas!.. (*Haut.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

(Il veut s'en aller.)

ADOLPHE, D'après ça, monsieur... la soirée promet d'être agréable.... le jeu et la danse sont sans doute fort animés?..

NARCISSE, Mais dam!.. il paraît qu'ils s'en donnent la-bas... On les entend se démener depuis ici...

ADOLPHE, Ils font bien... car on ne s'amuse pas toujours au bal...

NARCISSE, Moi qui vous parle.... j'en suis la preuve; d'abord je ne me sens pas à mon aise...

ADOLPHE, Je ne m'étonne plus si vous ne dansez pas...

NARCISSE, J'étais venu dans le but plus élevé... non pas que je sois l'ennemi de ce délassement.... J'aime à ganbader comme un autre... mais ça dépend du local.

ADOLPHE, Du local?.. Qu'entendez-vous par là?

AIR du *Piège.*

Il me semble qu'on danse ici
Comme partout...

NARCISSE.

Ce sont d'autres allures

Je dois vous avouer aussi
Que je n'connais pas les figures;
Ça pourrait s'gâter et je crain
De m'exposer à quelqu'impertinence...
Je pars, et si je m'en vais soudain,
C'est justement pour éviter la danse,
C'est afin d'éviter la danse.

ADOLPHE. Comment, vous partez déjà !

NARCISSE. C'est plus prudent... surtout chez des gens de la haute volée!...

ADOLPHE. Ma foi, monsieur, j'en suis fâché; entre jeunes gens, on agit sans façon... et si vous restiez, je réclamerais de vous un léger service...

NARCISSE. Un léger service! (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait se faire mettre des papillottes?... (*Haut.*) Parlez, monsieur, si la chose est de mon ressort...

ADOLPHE. Oh!... moins que rien!... Vous savez comme il est désagréable d'arriver seul au milieu d'une société... Tous les yeux se fixent sur vous...

NARCISSE. Oui... c'est embêtant!...

ADOLPHE. Tandis qu'à deux... enfin, si cela ne vous dérange pas trop, je vous prierais d'entrer avec moi dans la salle du bal?...

NARCISSE. Pour ça... je suis désolé de vous refuser... impossible! j'ai bien l'honneur...

ADOLPHE. Impossible! et puis-je savoir?

NARCISSE. J'ai mes raisons... D'abord, j'ai peur qu'il n'y fasse trop chaud pour moi!

ADOLPHE. Si vous n'avez pas d'autres motifs?

NARCISSE. C'est un motif de santé qui n'est pas indifférent!

ADOLPHE. Soyez tranquille!... il doit y avoir des fenêtres ouvertes!

NARCISSE. Des fenêtres!... raison de plus!... au rez-de-chaussée, passe encore; mais au premier, c'est très-malsain.

ADOLPHE, *à part.* C'est jouer de malheur.. je m'adresse justement à un original de première force...

NARCISSE, *à part.* Ce jeune homme me fait l'effet d'un intrigant.

SCENE X.

NARCISSE, BLAVEAU, *arrivant par le fond*, ADOLPHE.

BLAVEAU. Que de monde!... quelle foule!... c'est charmant!... Ah! ah! deux jeunes gens qui se reposent déjà!...

NARCISSE, *à part.* Encore un nouveau!.. j'ai flâné trop long-tems...

BLAVEAU. Pardon, messieurs, vous causiez?... Chacun s'amuse à sa manière, c'est trop juste!... mais je vous préviens qu'on troublera bientôt votre solitude... les salons se remplissent tellement que les quadrilles vont refluer jusqu'ici.

NARCISSE. On va danser ici?.. (*A part.*) J'ai flâné trop long-tems..

BLAVEAU. C'est une aimable cohue!.. je suis fâché que ce pauvre Darville ne puisse jouir du coup-d'œil... il serait enchanté!..

ADOLPHE. Comment, M. Darville?

BLAVEAU. Ne vous ai-je pas dit qu'un accès de goutte le clouait dans son fauteuil?

ADOLPHE. Non, je l'ignorais...(*à part.*) C'est bon à savoir...

NARCISSE, *à part.* Ah! le bourgeois n'y est pas!..

BLAVEAU. Je n'ai pas de peine à le remplacer... c'est presqu'un bal de famille... Par malheur les dames sont en majorité! il n'y a qu'elles qui s'en plaignent... mais elles manquent de cavaliers... On en voit de charmantes qui sont obligées de faire tapisserie... Je vous en avertis dans votre intérêt. Deux jeunes gens comme vous doivent secours à la beauté malheureuse!

NARCISSE. Monsieur!... vous êtes trop honnête.

ADOLPHE. Dès qu'il s'agit de rendre service aux dames, je n'hésite pas.

BLAVEAU. Très-bien.. Et vous, monsieur?

NARCISSE. Oh! moi, c'est différent... je m'en priverai.

BLAVEAU. Comment! lorsque votre ami vous donne l'exemple...

NARCISSE. Mon ami! mon ami!.. permettez donc?.. (*Il le tire à l'écart.*) Vous savez que dans les bals, il y a comme ça des gens qui se faufilent... Êtes-vous bien sûr de ce particulier?..

BLAVEAU. Parbleu! je le connais peut-être mieux que vous!

NARCISSE. Ça ne m'étonnerait pas... j'ignore complétement ses noms, profession et domicile...

BLAVEAU. Vraiment!.. c'est un secrétaire d'ambassade.

NARCISSE. Ah! bah!

BLAVEAU. Un diplomate fort distingué.

NARCISSE. Un diplomate!.. (*A part.*) Moi qui le prenais pour un intrigant.

BLAVEAU, *s'approchant d'Adolphe.* Allons, messieurs, je compte sur vous; ne perdez pas de tems... ne laissez pas échapper les plus jolies danseuses... Moi, j'ai affaire... vous pardonnez...

ADOLPHE, *le retenant.* De grâce, monsieur, encore un mot... (*Il le tire à l'écart.*) Serait-il indiscret de vous demander quel est ce jeune homme? sa conversation est si bizarre, que je serais curieux...

BLAVEAU. Rien de plus naturel... c'est un sous-préfet.

ADOLPHE. Ah! je ne l'aurais pas cru... il a une manière de s'exprimer...

BLAVEAU. Vous sentez qu'il y a sous-préfet et sous-préfet...

ADOLPHE. Au fait, c'est possible.

BLAVEAU, *à tous deux*. Mais pardon... il faut que je sois partout...

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Je dois profiter du tems,
Excusez si je vous quitte :
Je vais veiller au plus vite
Sur les rafraîchissemens.
Un mylord veut une glace,
Un monsieur à maigre face,
Avec un regard vorace
Me demande un consommé...
Puis un jeune amant timide
S'informe d'un air candide,
Si le punch est allumé. (*bis.*)

Ainsi vous allez danser... mais débarrassez-vous donc de vos chapeaux... (*Il les leur prend des mains.*) Permettez, je vais les mettre au vestiaire. Adieu, mes amis, nous nous reverrons.

(Il sort par la droite.)

SCENE XI.

NARCISSE, ADOLPHE.

NARCISSE, *à part*. Un secrétaire d'ambassade, ce n'est pas de la petite bière, et s'il voulait me donner un coup d'épaule, je serais bien sûr d'obtenir le brevet que je sollicite... Il faut le flagorner... soyons flagorneur...

ADOLPHE. Eh bien! monsieur, êtes-vous décidé à rester au bal?

NARCISSE. Oui, monsieur, oui, j'ai changé d'idée... Dans la maison, ils ont l'air de braves gens.. de bien dignes gens.. et puis tout-à-l'heure ma société a paru vous être agréable... vous tenez à m'avoir avec vous... et vous êtes un homme trop remarquable pour que je m'avise de vous taquiner.

ADOLPHE. En vérité, monsieur, vous interprétez singulièrement...

NARCISSE. Allons, je vois que vous êtes vexé, parce que je vous ai refusé le service en question... J'ai eu tort, ou pour mieux dire, je me suis conduit comme un animal. Mais à présent, mettez-moi à l'épreuve... je suis à vos ordres.

ADOLPHE. Ah! monsieur!

NARCISSE. A vos ordres, c'est le mot... vous me feriez fabriquer de la fausse monnaie!..

ADOLPHE, *à part*. Quel drôle de corps! (*Haut.*) Eh bien! monsieur, entrons ensemble...

NARCISSE. Entrons, je me risque.

(Il remontent tous deux vers le fond.)

ADOLPHE, *qui a jeté un coup-d'œil à gauche*. Grands Dieux! que vois-je?.. la baronne, et Camille un peu plus loin!...

NARCISSE. Est-ce que nous n'entrons pas?

ADOLPHE, *le retenant*. Un instant!..

NARCISSE. Je ne suis pas pressé...

ADOLPHE. La baronne ici!.. moi qui croyais, d'après sa réponse... Aurait-elle des soupçons?... Comment éviter ses regards?.. Comment parler à Camille?

NARCISSE. Vous ne semblez pas dans votre assiette?

ADOLPHE. Monsieur, vous m'avez offert vos services... Puis-je vraiment compter sur votre obligeance?

NARCISSE. Trop heureux si l'occasion se présentait!..

ADOLPHE. Eh bien! elle se présente...

NARCISSE. Où est-elle, que je la saisisse!..

ADOLPHE, *lui indiquant Camille*. Tenez, là-bas, près de la cheminée... Voyez-vous cette jeune personne, en robe blanche... des fleurs dans les cheveux..

NARCISSE. Oui... c'est pas mal... Pourtant ce serait plus harmonieux, si les fleurs, au lieu d'être disposées horizontalement...

ADOLPHE. Il ne s'agit pas de ça! Faites-moi l'amitié d'aller l'inviter à danser.

NARCISSE. Cette jeune personne?..

ADOLPHE. Est-ce que cela vous contrarie?

NARCISSE. Au contraire!... La petite est fort bien... et voilà ce que je ne comprends pas... Si c'était une tante, ou une grand'maman, à la bonne heure... ça se fait!.. C'est une chose qui se fait!

AIR *de l'École de village.*

On voit un ami complaisant
Inviter un' mèr' de famille,
Tandis que d'son côté l'amant
A l'écart fait danser la fille.
Le sentiment poursuit son cours,
Quand plus loin la maman figure...
Et c'est ainsi qu'au bal toujours,
L'amitié protége les amours,
A la barbe de la nature.

ADOLPHE. Adressez-vous à la jeune personne... ça vaudra mieux...

NARCISSE. Cependant, permettez... il était convenu que je vous rendrais service, et pas du tout, c'est vous qui me procurez de l'agrément. Alors, je vous devrai de la reconnaissance... et ça ne fait pas mon compte.

ADOLPHE, *tirant son portefeuille, et écrivant sur un des feuillets.* Qu'à cela ne tienne... Voici de quoi vous satisfaire... Je la préviens que je suis au bal, et que j'ai besoin de lui parler...

NARCISSE. C'est déjà mieux.

ADOLPHE, *déchirant le feuillet.* Tâchez, en dansant, de lui remettre ce billet de ma part... de la part d'Adolphe...

NARCISSE. Adolphe... Très-bien!.. Une intrigue, un billet... Je ne sais comment vous remercier....

ADOLPHE. Soyez persuadé que mes vues n'ont rien que d'honorable...

NARCISSE. Ça ne me regarde pas...

ADOLPHE. Pardonnez-moi, vous pourriez supposer... Cette jeune personne est fort honnête... Je l'ai connue dans une pension où m'appelaient mes faibles talens en peinture...

NARCISSE. Oh! faibles, vous êtes modeste!

ADOLPHE. Je ne forme qu'un vœu... celui de l'épouser... mais sa tante s'y oppose... Il existe des obstacles que je ne puis vous dire...

NARCISSE. Je suis sensible à tant de confiance.

(On entend dans la coulisse la ritournelle.)

ADOLPHE. Ah! mon Dieu!.. J'entends la ritournelle... si un autre allait vous prévenir...

NARCISSE. C'est vrai... Nous sommes là à bavarder...

ADOLPHE. N'oubliez pas le billet... A charge de revanche...

NARCISSE. Je ne dis pas non... J'ai une grâce à vous demander... Une pétition que j'ai là dans ma poche...

ADOLPHE. Nous en causerons. ... Mais dépêchez-vous!

NARCISSE. J'y cours, tête baissée!

(Il sort en courant par le fond à gauche.)

SCENE XII.

ADOLPHE, *seul.*

Je n'en reviens pas!.. La baronne au bal!.. Je suis cependant certain que dans sa réponse.. (*Il tire son portefeuille, et prend une lettre qu'il relit.*) « Vous êtes bien in» formé; mon mari va au bal; je vous at» tendrai chez moi toute la soirée. » C'est positif!.. mais elle aura deviné ma ruse, et jamais elle ne me pardonnera. (*Il remet la lettre dans son portefeuille.*) Que faire à présent?.. Voyons d'abord si ce jeune homme a invité Camille. Oui, il est à côté d'elle.. Mais je n'aperçois pas la baronne... Ah! la voilà avec son mari!.. Ils viennent de ce côté!.. Si elle me voyait, tout serait perdu...

(Il se cache dans l'embrasure d'une des portes du fond, pour laisser passer les danseurs, et disparaît quand tout le monde est entré.)

SCENE XIII.

TOKEMBOURG, LA BARONNE, DANSEURS *et* DANSEUSES, *puis* CAMILLE *et* NARCISSE, *puis* BLAVEAU.

(A la fin de la scène précédente la ritournelle s'est de nouveau fait entendre, et la musique continue pendant cette scène jusqu'à la fin de la contredanse.)

CHOEUR.

LES DANSEURS *et* DANSEUSES, *arrivant.*

AIR :

Accourons tous
Et plaçons-nous
La contredanse
Commence;
Oui, dans ces lieux
Plus spacieux
Nous danserons beaucoup mieux.

(*Les couples se sont mis en place; il en manque un pour compléter la contredanse.*)

PLUSIEURS VOIX. Un vis-à-vis! un vis-à-vis!

NARCISSE, *accourant avec Camille.* Voilà, voilà!.. (*Il se place sur le devant de la scène à droite, en face de Tokembourg et de la baronne.*) Au milieu de ce monde-là, je ne sais pas trop sur quel pied danser...

TOKEMBOURG, *à la baronne.* Eh bien! madame, vous amusez-vous?

LA BARONNE. Puisque vous êtes avec moi!

TOKEMBOURG. Je ne comprends pas le mot...

NARCISSE, *bas à Camille.* Mademoiselle, prenez ce billet...

CAMILLE. Monsieur!

NARCISSE. De la part de mon ami Adolphe.

CAMILLE. Adolphe!...

(Elle prend le billet et le cache.)

NARCISSE. Lisez... je pars du pied droit.

(Ils vont en avant deux avec la baronne, et parlent tous deux à part en dansant.)

LA BARONNE, *apercevant Narcisse.* O ciel!...

NARCISSE, *voyant la baronne.* Ah! mon Dieu!...

LA BARONNE, *toujours en dansant.* C'est Narcisse!

NARCISSE. C'est elle!... c'est parfaitement elle!

LA BARONNE, *retournant à sa place et balançant.* Comment se trouve-t-il ici?

NARCISSE, *de même.* Quel coup du hasard !

TOKEMBOURG. Allons, Camille, à nous deux !...

(Il va en avant deux avec Camille.)

NARCISSE, *à part à sa place.* Fifine ici ! Fifine au sein du luxe et de l'opulence !...

LA BARONNE, *de même.* Je ne reviens pas de ma surprise...

NARCISSE. Pourvu qu'elle n'aille pas trahir ma position sociale...

LA BARONNE. Peut-être ne m'aura-t-il pas reconnue ?

CAMILLE, *à Narcisse.* Monsieur, à vous à balancer !

NARCISSE, *sortant de sa rêverie.* Pardon !

Il balance en faisant des entrechats ; pendant la figure précédente, Blaveau est entré, et a circulé parmi les danseurs ; en ce moment il se trouve près de Tokembourg, et lui parle pendant la ritournelle de la figure suivante.)

BLAVEAU. Bravo, bravo, mon cher baron ; danser avec sa femme, c'est exemplaire !...

TOKEMBOURG. Dites-moi !... connaissez-vous ce monsieur, vis-à-vis... le cavalier de ma nièce ?...

BLAVEAU. Beaucoup... c'est un de mes amis... un jeune procureur du roi...

TOKEMBOURG. Un procureur du roi !.. il danse bien haut pour un homme qui tient au parquet...

LA BARONNE, *à son mari.* Attention, monsieur !

TOKEMBOURG. J'y suis !...

(Il la conduit en face pour la figure de la pastourelle.)

NARCISSE, *allant en avant trois avec la baronne et Camille.* Fifine !

LA BARONNE. Taisez-vous !

NARCISSE. Il faut que je vous dise deux mots.

LA BARONNE. Après la contre-danse.

NARCISSE. Suffit... attendez-moi.

TOKEMBOURG, *allant en avant seul.* On dirait qu'il parle bas à ma femme.

(La contredanse s'achève, et quand elle est terminée, des domestiques paraissent portant des rafraîchissemens. Tous les danseurs, excepté Tokembourg, se précipitent vers les plateaux, et sortent peu à peu en suivant les domestiques.)

TOKEMBOURG, *à sa femme.* Madame, prenez-vous une glace ?

LA BARONNE. Non, mon ami, pas encore... mais ne vous gênez pas pour moi. Je vais rester ici quelques instans... j'ai un mal de tête affreux.

TOKEMBOURG. Moi, c'est différent ; j'ai besoin de me rafraîchir, n'importe avec quoi... Pourvu qu'il en reste, car on se jette dessus... Tenez, voilà les domestiques qui passent dans l'autre salon ; je ne trouverai plus rien.

BLAVEAU. Suivez-moi, je vous ferai servir particulièrement... Que désirez-vous ?.. du punch ?

TOKEMBOURG. Oui... c'est une idée lumineuse... Décidément, baronne, vous ne venez pas ?

LA BARONNE. Ne vous ai-je pas dit qu'un mal de tête ?..

TOKEMBOURG. C'est vrai... encore une indisposition... Allons boire du punch...

(Il sort avec Blaveau par le fond.)

SCÈNE XIV.

NARCISSE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *seule.* Quelle fâcheuse rencontre ! ce Narcisse auquel je ne pensais presque plus !.. et certes, j'étais loin de m'attendre... Il aura sans doute fait fortune... en tous cas, il est bon de le ménager. Le voici... de la prudence.

NARCISSE, *accourant.* Fifine, chère Fifine !... est-il possible ?... vous en grande dame, vous à la Chaussée-d'Antin !.. C'est le cas de chanter :

Eh ! non, non, vous n'êtes plus Lisette...

LA BARONNE. Silence ! on pourrait vous entendre... Mais vous, Narcisse, expliquez-moi donc... car ma surprise n'est pas moins grande que la vôtre...

NARCISSE. Je crois bien !.. Après six ans se retrouver au bal, chez des banquiers... voilà de la chance !

LA BARONNE. Oui... c'est un heureux hasard... d'anciens amis, ça fait tant de plaisir !

NARCISSE. Vrai ! tu m'aimerais encore ?

LA BARONNE. Prenez garde, ce ton de familiarité...

NARCISSE. Pourquoi pas ? il me semble qu'autrefois... Et tout-à-l'heure, en vous revoyant, il m'était venu des idées... Fifine, vous êtes plus belle que jamais !

LA BARONNE. Vous êtes fou.

NARCISSE. Oui, j'en conviens, je t'aime toujours... et ce qu'il y a de plus bête, c'est que je te suis reste fidèle... à peu de chose près.

LA BARONNE. Narcisse, un pareil langage..... Songez que notre position n'est plus la même... Tout est changé... notre fortune, nos relations... notre état dans le monde.

NARCISSE, *à part.* Elle me croit millionnaire.

LA BARONNE. Tenez, suivez mon conseil... ne rappelons jamais le passé... nous

pouvons nous nuire ou nous être utiles... Je vous offre mon amitié... la voulez-vous?

NARCISSE. Votre amitié, Fifine!.. voilà tout ce que vous rapportez de l'étranger? Vous avez donc été bien loin... trop loin peut-être?..

LA BARONNE. Mais non... Ne saviez-vous pas que j'étais en Allemagne, au théâtre de Weimar, où j'ai débuté?

NARCISSE. Vous chantiez... et vous avez eu des succès?..

LA BARONNE. Beaucoup plus que je ne l'espérais... On ne parlait que de moi... les fêtes, les plaisirs... j'étais reçue partout... et même un des plus riches banquiers de la ville...

NARCISSE. Un banquier!.. aie!.. aie!.. aie!..

LA BARONNE. Enchaîné par mes rigueurs et ma sévérité...

NARCISSE. Vous étiez sévère?..

LA BARONNE. Très-sévère... avec lui... au point que par désespoir il m'offrit sa main.

NARCISSE. Sa main!.. Si vous êtes mariée, ne me le dites jamais, Fifine, j'aime mieux ne pas le savoir. Voyons, êtes-vous mariée?

LA BARONNE. Hélas!.. je l'ai été.

NARCISSE. Et tu serais veuve?

LA BARONNE. Je suis riche et baronne...

NARCISSE. Baronne?...

LA BARONNE, *riant*. Oui, mon cher...

NARCISSE, *riant*. Ah! ah! ah! Voilà une bonne charge...

AIR *de de Caleb*.

On vit des rois épouser des bergères,
Les rois alors étaient fort bons garçons :
Dans ces tems-là, les plus simples fermières
Les captivaient en gardant les moutons ;
Ces bachelett's, pour gagner la couronne,
Gardaient leurs cœurs ainsi que leurs agneaux :
Mais vous, Fifin', pour devenir baronne,
Vous n'avez pas même gardé les troupeaux!

Enfin, vous êtes baronne... je vous en fais mon compliment...

LA BARONNE. Quant à vous, Narcisse, il paraît que tout vous a réussi, et j'en suis charmée. Mais comment vous êtes-vous enrichi? Par quels moyens? Ma confiance mérite la vôtre.

NARCISSE. Mon Dieu, baronne, ce n'est point un mystère : J'ai commencé avec rien. Ça a toujours été en augmentant, et j'en suis arrivé à un point... Vrai, ça m'embarrasse...Je voudrais manger ce que je possède.... que je ne le pourrais pas.... Voilà ce que j'appelle une fortune solide.

LA BARONNE. C'est une position superbe!...

NARCISSE. Oui!.. Je suis dans une belle passe...

LA BARONNE. Et malgré cela, vous êtes encore garçon?

NARCISSE. Non! Je ne suis plus garçon.. mais je suis toujours célibataire... et puisque tu es veuve...

LA BARONNE. Comment! tu m'épouserais?

NARCISSE. J'en serais capable.

LA BARONNE. C'est impossible!.. Mais cela me fait venir un projet.

NARCISSE. Un projet? Dans quel genre?

LA BARONNE. Vous le saurez. En attendant, de la discrétion. Tout le monde me croit une noble étrangère, et vous seul pourriez révéler...

NARCISSE. Ah! baronne... pour qui me prenez-vous? Mais de votre côté, songez que mon rang, ma réputation, tout ça ne tient qu'à un cheveu.

LA BARONNE. Mon intérêt vous répond de mon silence.

NARCISSE. Vous reverrai-je bientôt, baronne?

LA BARONNE. Oui J'en parlerai à... mon oncle... l'oncle de mon mari... qui demeure avec moi.

NARCISSE. Un oncle? A la bonne heure!. je ne déteste pas les oncles.

LA BARONNE. Soyez tranquille. J'ai là mon projet... et s'il peut contribuer à votre bonheur...

NARCISSE. Ah! Fifine... adorable baronne!..

(*Il se jette à ses genoux.*

SCENE XV.

NARCISSE, TOKEMBOURG, LA BARONNE.

TOKEMBOURG, *entrant avec un verre de punch à la main*. Hein! qu'est-ceque ça signifie?

(Il pose son verre sur le plateau d'un domestique qui passe au fond.)

LA BARONNE, *à part*. Ciel! mon mari!. (*Haut.*) Silence! C'est mon oncle!

NARCISSE, *à part*. Ça m'a l'air d'un Allemand fort bien établi.

TOKEMBOURG, *qui s'est approché de la baronne*. Vous connaissez ce jeune homme, madame?

LA BARONNE, à *mi-voix*. Oui; je l'ai connu en Allemagne, où il a voyagé... Vous avez dû le voir aussi.

TOKEMBOURG. Je ne m'en souviens pas.

LA BARONNE. C'est le fils de M. Van-Truck, le banquier d'Amsterdam.

TOKEMBOURG. C'est drôle... Blaveau m'avait assuré que c'était un procureur du roi.

LA BARONNE. Vous savez que M. Blaveau se trompe à chaque instant.

TOKEMBOURG. C'est vrai.

LA BARONNE. Il est amoureux de Camille, de votre nièce, et il me priait à genoux...

TOKEMBOURG. Ah! diable!.. un parti aussi avantageux... c'est à considérer.

NARCISSE, *à part*. Qu'est-ce qu'ils ont donc à se parler dans le tuyau de l'oreille?

TOKEMBOURG, *à Narcisse*. Monsieur, nous ne sommes pas tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. J'ai eu quelques rapports avec la maison Van-Truck.

NARCISSE. La maison Van-Truck, vous m'étonnez?

TOKEMBOURG. Et je serais enchanté d'être utile au fils d'un confrère.

(Il lui tend la main.)

NARCISSE, *la lui serrant*. Monsieur... (*A part.*) Je ne sais pas ce qu'il veut dire.. mais c'est égal... Encore une pratique... Je ferai quelque chose de cette tête-là.

TOKEMBOURG. Je devine à peu près le but de votre voyage. Vous voulez sans doute prendre part à l'affaire qui se négocie?

NARCISSE. Mais dam!

TOKEMBOURG. Allons... Convenez-en... Vous venez pour l'emprunt?

NARCISSE. L'emprunt, c'est une bonne chose... Ça m'irait assez d'une manière.

TOKEMBOURG. Excellente spéculation... les fonds sont bas.

NARCISSE. Ils sont bien bas les fonds... C'est drôle comme l'argent est rare...

TOKEMBOURG. La Bourse est dans un état de crise.

NARCISSE. Ma foi, je vous avoue que la mienne est à sec.

TOKEMBOURG. Je ne comprends pas le mot.

LA BARONNE. De grâce... attendez pour parler d'affaire que je ne sois plus là... Voyons, monsieur, ayez la bonté de me donner la main.. Je suis invitée pour la valse.

TOKEMBOURG. Me voilà!.. (*A Narcisse.*) Nous en recauserons... Je vous expliquerai mes vues... Tout le monde n'entend pas ce genre d'opérations.

NARCISSE. A qui le dites-vous?

TOKEMBOURG. Et je crois que si deux ou trois gros bonnets comme nous s'associaient... ils obtiendraient facilement...

LA BARONNE. Mais, monsieur... encore une fois...

TOKEMBOURG. Je suis à vous... (*A Narcisse.*) Réfléchissez à ma proposition.

NARCISSE. Elle en vaut bien la peine. Je l'examinerai sur toutes ces faces.

LA BARONNE.

AIR : *Fidèle ami, bon camarade.*

Venez donc, la valse commence.

NARCISSE.

C'est le signal.. oui, je l'entends.
Nous causons très-bien... Mais je pense
Qu'on peut mieux employer son tems!

TOKEMBOURG.

Nous nous reverrons, cher confrère!
(*Il remonte la scène.*)

NARCISSE.

Vous permettez bien, je l'espère,
Au bal que je suive vos pas.

LA BARONNE.

Non, non, restez, ne venez pas;

NARCISSE.

C'est bien, c'est bien...

LA BARONNE.

Ne venez pas.
Oui, partons! la valse commence...
Oui, c'est le signal, je l'entends..
Vous causez très-bien, mais je pense
Qu'on peut mieux employer son tems;

TOKEMBOURG.

Voilà la valse qui commence;

Je vais m'ennuyer, je le sens...
Ah! quand on parle de finance,
Peut-on mieux employer son tems?

NARCISSE.

Voilà la valse qui commence:
Oui, c'est le signal, je l'entends!
Nous causons très-bien, mais je pense
Qu'on peut mieux employer son tems!

(*Tokembourg et la baronne sortent, et Narcisse baise la main que la baronne lui tend par derrière, au moment où Adolphe entre par le côté opposé.*)

SCENE XVI.

NARCISSE, ADOLPHE.

ADOLPHE. Que vois-je?

NARCISSE. L'oncle est enfoncé!

ADOLPHE. Monsieur... un mot, s'il vous plaît?

NARCISSE. Ah! c'est vous, mon cher ami.... si j'ose vous donner ce titre.... où diable vous êtes-vous fourré?.. j'ai remis le billet à la jeune personne... elle a eu le tems de l'apprendre par cœur.

ADOLPHE. Je vous en remercie... mais, dites-moi... cette dame qui sort d'ici, et à qui vous baisiez la main?....

NARCISSE. Vous m'avez vu?

ADOLPHE. Elle est donc de votre connaissance?

NARCISSE. Eh bien! oui, elle en est... et je suis de la sienne.

ADOLPHE. A merveille.... vous êtes si obligeant... peut-être pourrez-vous encore m'être utile... Apprenez que cette dame est celle dont j'évite la présence. C'est elle qui met obstacle à mon mariage.

NARCISSE. Si ce n'est que ça, soyez tranquille... je lui en toucherai deux mots, et a ira comme sur des roulettes.

ADOLPHE. En êtes-vous bien sûr?

NARCISSE. Très-sûr!.. entre nous je peux vous l'avouer, cette dame n'a rien à me refuser.

ADOLPHE. Il serait possible!..

NARCISSE. Si je vous racontais nos aventures... c'est ça qui ferait un roman... J'ai encore là un médaillon de ses cheveux.... deux pigeons sur un autel, avec un chien, emblème de mon caractère.... Pauvre Fifine!.. il lui est arrivé une foule d'incidens; mais au fond, je parie qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ADOLPHE. Je reste confondu.... tant de fausseté! tant de perfidie!..

NARCISSE. Qu'est-ce qui vous prend donc?

ADOLPHE. Et moi qui la plaignais! qui l'excusais!... Oui, monsieur, j'ai cru jusqu'ici que c'était par amour, par jalousie.... et j'étais sa dupe.... elle me trahissait!..

NARCISSE. Vous?..... nous étions rivaux!

ADOLPHE. Elle nous trompait tous deux.

NARCISSE C'est-à-dire, monsieur, que nous sommes deux jobards... Ça crie vengeance!... je lui pardonnais d'avoir eu un mari, quoique à la rigueur elle aurait pu s'en passer; mais pour le reste!... Ah! elle s'oppose à votre mariage.. et de quel droit?

ADOLPHE. Vous n'ignorez pas que Camille est sa nièce?

NARCISSE. Sa nièce?

ADOLPHE. Du moins la nièce de son mari.

NARCISSE. Feu son mari!

ADOLPHE. Eh! non... le baron à qui vous parliez tout-à-l'heure...

NARCISSE, L'Allemand... qui m'appelle Van-Truck?... c'est son mari.. . ah! tant mieux! j'en suis bien aise pour lui, je le déteste, lui et son épouse... je veux la démasquer... je veux... Tremble, Fifine, j'en sais bien long sur ton compte.

ADOLPHE. Calmez-vous, j'aperçois Camille.

SCÈNE XVII.

NARCISSE, CAMILLE, ADOLPHE.

CAMILLE, *entrant à gauche*. Ah! vous voilà, monsieur Adolphe?

ADOLPHE. Combien il me tardait de vous voir, ma chère Camille... mais je n'osais vous approcher... la baronne étai là

CAMILLE. Vous la craignez donc beaucoup?

NARCISSE. Je crois bien... après ce qui s'est passé!

CAMILLE, Quoi donc?

NARCISSE, *à part, sur un signe d'Adolphe.* J'allais dire une bêtise.

CAMILLE. Je me suis échappée pendant qu'elle causait avec M. Blaveau...... elle ne songe pas à moi.

ADOLPHE. Et votre oncle?

CAMILLE. Mon oncle est à l'écarté; mais j'ai peur qu'il n'y reste pas..... il joue si gros jeu, que personne ne veut faire sa partie.

NARCISSE. C'est qu'il en a des jaunets!

ADOLPHE. C'est fâcheux... il pourrait nous surprendre, et j'ai tant de choses à vous dire!

NARCISSE. Oui, c'est vexant.

ADOLPHE. Il faudrait quelqu'un qui puisse lui tenir tête... Eh! j'y pense, vous, mon cher ami, rendez-moi encore ce service.

NARCISSE. Moi! jouer contre un banquier... Si j'étais sûr de gagner, ce n'est pas ça qui m'arrêterait.

ADOLPHE. Qu'à cela ne tienne! les pertes seront pour moi... j'entends bien les supporter.

NARCISSE. C'est déjà bon... Mais voyez-vous, comme disait l'Allemand, les fonds sont bas... avec ça que j'ai oublié de prendre de la monnaie que j'ai chez moi...

ADOLPHE, *lui donnant son portefeuille.* Que ne parliez-vous!.. voici mon portefeuille; vous y trouverez deux billets de cinq cents francs... Prolongez le jeu le plus long-tems possible, et surtout ne perdez pas de tems.

NARCISSE. Je ne veux rien perdre du tout... et l'Allemand n'a qu'à bien se tenir.

AIR : *Sans être belle, on est aimable.*

Oui, je vais lui livrer bataille,
J' voudrais le mettre sur la paille,
J' voudrais, au moyen d'un brelan,
Lui fair' deposer son bilan. (*bis.*)
Fifin', redoute ma colère!
S' venger d'un mari, c'est très-bien;
Je plum'rai ton epoux, ma chère!
Ah! je le tiens! (*bis.*)
Aux maris je déclare la guerre,
Fifin', je vais plumer le tien!
Ah! je le tiens!

(*Il sort vivement par le fond.*)

SCENE XVIII.

CAMILLE, ADOLPHE.

ADOLPHE. Enfin, nous voilà seuls un instant! N'est-ce pas cruel?.. être au bal tous les deux, et ne pouvoir danser ensemble!

CAMILLE. Ce ne serait rien... si du moins il nous était permis de nous voir plus souvent!.. Je voudrais que mon oncle pût vous connaître... Pourquoi ne pas vous adresser franchement à lui?.

ADOLPHE. Pourquoi?.. parce qu'il ne manquerait pas de consulter sa femme, et que ce serait le moyen de nous séparer pour toujours.

CAMILLE. Peut-être... qui peut vous faire supposer?..

ADOLPHE. J'en suis certain, et il ne me reste qu'un espoir... ce jeune homme qui sort d'ici, ce nouvel ami que je dois au hasard... un original... mais qui m'est tout dévoué...

CAMILLE. Il semble en effet vous porter un vif intérêt.

ADOLPHE. Je sais qu'il a de l'influence sur l'esprit de la baronne, et il m'a promis d'obtenir son consentement.

CAMILLE. Il est donc lié avec ma tante? Quel est son nom?

ADOLPHE. Je l'ignore... je l'ai vu ce soir pour la première fois... Mais d'ailleurs, son état, sa position dans le monde...

SCENE XIX.

CAMILLE, BLAVEAU, ADOLPHE.

BLAVEAU. Ah! mademoiselle, je vous trouve à propos... Madame la baronne vous cherche partout.

CAMILLE. Ma tante!

BLAVEAU. Et puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer, permettez-moi de vous offrir mes félicitations sur votre prochain mariage.

ADOLPHE. Mademoiselle se marie?

BLAVEAU. Je viens de l'apprendre à l'instant.

CAMILLE. Je ne sais ce que cela signifie.

BLAVEAU. Oh! le mystère est inutile.... tout le monde en parle au salon... On désigne même votre futur époux... le fil d'un banquier d'Amsterdam. Je l'ai vu danser ici, avec vous, et dans ce momen il fait la partie de M. le baron.

CAMILLE. Lui! ce jeune homme!... il est procureur du roi.

BLAVEAU. Du tout... n'en croyez rien.

ADOLPHE. Vous m'avez dit que c'était un sous-préfet.

BLAVEAU. Il lui ressemble beaucoup ; mais ce n'est pas lui. C'est bien un banquier hollandais, le fils Van-Truck... je connais cette famille comme la mienne.

ADOLPHE. Et vous dites qu'il demande la main de mademoiselle ?

BLAVEAU. Mieux que cela !.. Il paraît que c'est une affaire arrangée... madame la baronne elle-même en est convenue avec moi.

CAMILLE. Grand Dieu ! comme il nous a trompés !

ADOLPHE. Ah ! l'infâme !... lui qui me montrait tant d'amitié.

BLAVEAU. En vérité !... Vous êtes donc son rival... Ah ! que je suis désolé !

ADOLPHE. Il n'y a pas de mal... je vais le trouver... et nous verrons !...

AIR : *Époux imprudent!*

Je comptais sur son obligeance,
Car il m'avait offert de me servir.
Il a surpris ma confiance,
C'était, hélas ! pour la trahir.
Ce n'était que pour ta trahir.
Bientôt je lui ferai connaître
Qu'entre ennemis il faut être loyal :
On peut excuser un rival...
On doit toujours punir un traître !

CAMILLE. Adolphe !... je vous en prie, de la modération.

ADOLPHE. Non... je n'écoute rien...

BLAVEAU. Eh ! tenez... le voici !...

SCENE XX.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE, *il est un peu en désordre et parle à la cantonnade.* Vous m'avez triché !.. vous êtes un tas de fripons... et s'il y en a un qui veut sortir avec moi, il n'a qu'à le dire...

ADOLPHE, *le prenant par le bras.* A nous deux maintenant!

NARCISSE. A nous deux maintenant.... mon cher diplomate, j'en ai de belles à vous apprendre... ils m'ont triché... surtout votre baron... votre scélérat de baron.

ADOLPHE. Monsieur, avant tout, il faut m'expliquer.

NARCISSE. Vous allez voir... il me propose un écarté, je ne m'en souciais pas... c'est égal, j'accepte par politesse !... pour lors, je perds la première... la seconde, la troisième... c'était fini tout de suite... et j'entendais dire autour de moi... il est volé, il est encore volé... il est toujours volé... c'est-à-dire que je l'étais comme dans un bois !

BLAVEAU. Permettez, monsieur ; il paraîtrait que vous avez confondu.

NARCISSE. Je n'ai rien confondu...

BLAVEAU. Cependant... j'avais cru démêler...

NARCISSE. Vous avez cru démêler... laissez-moi donc tranquille... est-ce que vous le soutenez aussi, ce baron peu délicat ?

BLAVEAU. Vous ne ménagez guère un homme qui est sur le point de devenir votre oncle...

NARCISSE. Mon oncle !... quelle folie !.. mon oncle, ce vieux Wormspire...

ADOLPHE. Il suffit, monsieur, ceci est sans doute encore une ruse dont je ne suis pas la dupe... et vous me rendrez raison de votre conduite.

NARCISSE. Quand je vous répète qu'il m'a triché, qu'il m'a subtilisé vos deux billets de cinq cents francs.

ADOLPHE. Il ne s'agit pas de cela... j'en avais fait le sacrifice...

NARCISSE. Et moi je les regrette !... non pas à cause de la valeur... je n'y tenais pas... puisqu'ils étaient à vous... C'est le procédé qui me révolte... d'autant plus qu'en me donnant ma revanche, ce damné baron m'a encore gagné mille écus que je lui dois... mais il peut être tranquille... un homme comme moi n'a que sa parole... aussi, je la lui ai donnée... c'est tout ce qu'il aura...

ADOLPHE. Finissons, monsieur... car, en vérité, je perds patience.

NARCISSE. C'est comme moi tout à l'heure... je l'ai perdue... je n'avais plus que ça à perdre... et dans ma colère contre l'Allemand, je lui ai jeté votre portefeuille.

ADOLPHE. Mon portefeuille entre ses mains !...

NARCISSE. Non !... entre les yeux et le menton... juste au milieu du nez... il en a éternué.

ADOLPHE. Mais enfin, où est-il?

NARCISSE. Est-ce que je le sais... je crois qu'il l'a ramassé...

ADOLPHE. Grand Dieu !

NARCISSE. Il n'y avait plus rien dedans.

ADOLPHE. Plût au ciel!.. (*A part.*) Cette

réponse de la baronne!.. Si son mari vient à la lire... je frémis d'y penser... (*Haut.*) Monsieur, vous m'avez trahi... vous vous êtes moqué de moi... mais vous me le paierez cher.

NARCISSE. Mon cher diplomate, vous n'êtes pas beau joueur.

CAMILLE. Allez, monsieur, c'est affreux.

BLAVEAU. C'est une action déloyale...

CAMILLE. Mais je vous le déclare... vos prétentions sont inutiles... j'aimerais mieux mourir que de me soumettre à cette alliance.

NARCISSE. Qu'est-ce qu'elle me chante? comment! vous aussi, mademoiselle, vous tombez sur moi... c'est à en devenir chauve, ma parole d'honneur...

ADOLPHE. Nous nous reverrons, monsieur... Venez, Camille!.. quoiqu'il m'en coûte, allons trouver la baronne... il faut que je lui parle... (*A part.*) C'est le seul moyen de conjurer l'orage...

BLAVEAU. Je vous accompagne...

ADOLPHE. Dieu!... le baron!

SCENE XXI.

LES MÊMES, TOKEMBOURG.

TOKEMBOURG, *à Camille.* Que faites-vous ici, ma nièce?

CAMILLE. Mais je cherchais ma tante.

TOKEMBOURG. Elle est au salon... allez la rejoindre...

BLAVEAU. Permettez, mademoiselle, que je vous reconduise.

AIR : *Fuis de ces lieux!* (2e acte de Changée en nourrice.)

ENSEMBLE.

TOKEMBOURG ET ADOLPHE.

Ah! c'est affreux!
Ici je veux
Venger mon offense;
Mais, par prudence,
De ma fureur
Modérons l'ardeur!

BLAVEAU ET CAMILLE.

Veillons sur eux,
Et de tous deux
Craignons l'imprudence!
Il faut, je pense,
De leur fureur
Modérer l'ardeur!

NARCISSE.

C'est curieux!
Mais il vaut mieux
Montrer de la prudence!
Oui, patience,
Dans ma fureur,
Je f'rais quelque malheur!

TOKEMBOURG, *à Narcisse.*

Demeurez!

NARCISSE.

Pourquoi faire?

TOKEMBOURG.

Deux mots et rien de plus.

ADOLPHE, *à Narcisse.*

Songez bien à vous taire.

NARCISSE.

C'est pour les mille écus.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! c'est affreux!
Etc., etc

SCÈNE XXII.

TOKEMBOURG, NARCISSE.

NARCISSE. Qu'est-ce que vous me voulez encore, puisque je vous ai donné ma parole?

TOKEMBOURG. Monsieur, n'essayez plus de m'en imposer: vous n'êtes ni banquier ni procureur du roi, vos qualités sont connues.

NARCISSE. Mes qualités! ah! diable!..

TOKEMBOURG. Ce billet qui m'est tombé entre les mains ne me laisse aucun doute; vous êtes un artiste, un simple artiste.

NARCISSE. Eh bien! oui, je n'en rougis pas... et même je m'en fais gloire... il me semble que je vaux bien votre clique de banquiers et de gens riches! Il est frais, votre grand monde; on y voit de belles choses! si c'est ça la bonne société, j'aime autant la mauvaise... c'est une autre manière de se faire la queue, voilà tout!...

TOKEMBOURG. Monsieur, il n'est pas question...

NARCISSE. Appelez les autres, appelez tout le monde... ça fera du train, je m'en moque...

TOKEMBOURG. Non, monsieur, pas de bruit, point d'éclat, ce n'est pas mon intention; tout doit se passer entre nous deux!... Je vous attends demain matin...

NARCISSE. Demain matin, pourquoi faire?

TOKEMBOURG. Vous devez me comprendre.

NARCISSE. Ah ! oui... demain matin... vous m'attendez... pour... j'y suis... (*A part.*) Il veut me donner sa pratique... c'est un homme d'esprit, c'est de l'esprit, ça...

TOKEMBOURG, *lui donnant sa carte.* Voici mon adresse.

NARCISSE. Infiniment obligé !

TOKEMBOURG. Et j'attends la vôtre.

NARCISSE, *tirant des adresses de sa poche et les lui donnant.* Volontiers... en voilà une demi-douzaine ; mais vous n'aurez pas besoin de m'envoyer chercher... je serai exact.. Votre heure, s'il vous plaît?

TOKEMBOURG, *qui a remis les adresses dans sa poche sans les regarder.* Huit heures!

NARCISSE. Ça suffit, je serai chez vous le fer en main.

TOKEMBOURG. C'est ainsi que je l'entends.

NARCISSE. Et j'ai idée que nous nous arrangerons...

TOKEMBOURG. Je ne le crois pas.

NARCISSE. Pourquoi donc ?... Quand vous aurez vu comme j'ai la main sûre et légère...

TOKEMBOURG. Oh! point de fanfaronnades!...

NARCISSE. Il est vrai que ça dépend beaucoup des instrumens... les miens sont anglais... mais pour ce qui est du reste... je vous réponds que vous ne serez jamais mieux coiffé que par moi...

TOKEMBOURG. Coiffé !.. coiffé !.. une pareille insolence!...

NARCISSE. Je ne comprends pas le mot.

TOKEMBOURG. Vous êtes un drôle!

NARCISSE. Ah ! mais... dites donc... vous m'ennuyez... vous m'avez gagné de l'argent, et vous m'appelez drôle... ça n'est pas moi qui suis drôle... où est mon portefeuille...rendez-moi du moins mon portefeuille.

TOKEMBOURG, *le lui rendant.* Tenez, le voilà!... Mais n'oubliez pas que demain matin...

NARCISSE. Je n'irai pas, je ne veux pas y aller, prenez-en un autre!

SCENE XXIII.

CAMILLE, LA BARONNE, TOKEMBOURG, NARCISSE, ADOLPHE.

LA BARONNE. Suivez-moi... ne craignez rien !...

TOKEMBOURG. Ah ! c'est vous, madame... vous osez encore vous présenter...

LA BARONNE. Qu'avez-vous donc?

ADOLPHE, *à part.* Il a trouvé le billet.

NARCISSE. Mon cher diplomate, vous m'avez redemandé votre portefeuille... je vous le restitue.

(Il rend le portefeuille.)

ADOLPHE, *le prenant.* Ah ! le traître!

TOKEMBOURG, *retenant Narcisse qui va pour sortir.* Comment !... ce portefeuille n'est pas à vous?

NARCISSE. Eh ! non... je l'avais emprunté, avec le contenu, à mon ami Adolphe...

TOKEMBOURG. Adolphe Blangy !... c'est bien ça!...

LA BARONNE, *à part.* Je tremble !...

TOKEMBOURG. Ah! mon cher Van-Truck. que d'excuses...

NARCISSE. Encore Van-Truck.

TOKEMBOURG. Ainsi, madame... c'est à ce jeune homme que vous avez écrit cette lettre?

LA BARONNE. De quelle lettre parlez-vous?

TOKEMBOURG, *la lui présentant.* Lisez, madame ! « Mon mari va au bal... je vous » attendrai chez moi toute la soirée. »

LA BARONNE. Rien n'est plus simple... Il s'agit de votre nièce...d'un jeune homme qui demande sa main...

TOKEMBOURG. La main de Camille?

NARCISSE. Mais oui, baron. . un de mes amis que je protége... et dont je vous réponds comme de moi-même...

TOKEMBOURG. Qu'est-ce que j'apprends-là?...

NARCISSE. Allons, mon cher Adolphe, jetez-vous aux genoux de votre oncle...

TOKEMBOURG. Lui, jamais...

NARCISSE. Comment, jamais!...

TOKEMBOURG. Jamais, dis-je.

NARCISSE. Jamais, dis-je !

LA BARONNE. Il savait bien que vous ne teniez qu'à la fortune, et ce soir il devait venir s'entendre avec moi.. Mais je suis

trop bonne d'entrer dans de pareilles explications...

NARCISSE. Vous êtes beaucoup trop bonne... il n'y a qu'une voix là-dessus... Et vous, baron, ces jeunes gens qui s'adorent... Ah! Dieu! mais vous n'avez donc pas de ça?... vous n'en avez pas... Et plus tard... car enfin ça peut arriver, quel chagrin pour vos cheveux blancs!... d'autant plus que la Providence... Voilà le grand point!... et, dans ces cas-là, quand on peut lui dire: J'ai marié ma nièce... Ah! baron, la nature, la reconnaissance... l'homme de bien sur la terre... Tournez les yeux là-haut... C'est le moment, c'est le vrai moment!...

AIR *des Amazones*.

Je le vois, vous versez des larmes,
Mon éloquence a produit son effet...
Oui, ce moment est pour vous plein de charmes.
Convenez-en, le cœur est satisfait;
Vous en conv'nez, il est fort satisfait;
Pour être heureux, baron, quoiqu'il en coûte,
Il n' faut jamais écouter les cancans...
Du vrai bonheur vous évitiez la route,
Mon cher baron, je vous ai mis dedans,
Oui, baron, je vous ai mis dedans,
Cher baron, vous êtes dedans.

TOKEMBOURG. Ah! je n'y résiste plus... C'est à vous, mon cher Van-Truck, que ces jeunes gens devront leur félicité.

NARCISSE. Très-bien; vous êtes d'accord... moi j'en ai assez... bonsoir!

TOKEMBOURG. Déjà! attendez au moins que l'on fasse avancer votre voiture.

NARCISSE. C'est inutile... je vais chercher mon chapeau.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* NARCISSE, *puis* BLAVEAU, TOUTE LA SOCIÉTÉ, *et deux ou trois domestiques*.

TOKEMBOURG. Il nous quitte... il se dérobe à la reconnaissance... Quel homme étonnant!

BLAVEAU, *entrant suivi de tout le monde*. Mes amis, mes amis!... voici bien une autre aventure... Le fils Van-Truck... savez-vous où il est?

TOKEMBOURG. Parbleu!.... il vient de partir à l'instant.

BLAVEAU. Erreur! il est à Londres

LA BARONNE. A Londres?

BLAVEAU. On a des nouvelles positives.

TOKEMBOURG. Eh bien!... et l'autre, qu'est-ce que c'est?..

CAMILLE. Un procureur du roi?

BLAVEAU. Du tout... vous étiez dans l'erreur.

ADOLPHE. Un sous-préfet?

BLAVEAU. Encore moins... vous vous trompiez... A présent je le reconnais .. j'aurais dû le reconnaître plus tôt... c'est un inconnu.

TOKEMBOURG. Ah ça, diable!.. mais j'y songe... il m'a remis sa carte... ou plutôt ses cartes... car il m'en a donné un paquet!.. (*Il les tire de sa poche et les distribue.*) Tenez... voyez tous.

ADOLPHE, *lisant*. Narcisse Bichonneau, coiffeur.

TOKEMBOURG. Un coiffeur!

BLAVEAU. Je suis compromis!

CHOEUR.

AIR *de la Fausse Agnès*.

C'est un coiffeur, il est bien téméraire!
En vérité c'est un tour odieux!
Oui, sa présence est pour nous un mystère,
Qui donc a pu le conduire en ces lieux?

BLAVEAU, *furieux*. Il a bien fait de s'en aller... car sans cela...

SCENE XXV.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE. Pardon!.. je ne trouve pas mon chapeau!

BLAVEAU. Comment! monsieur, vous avez l'audace?..

NARCISSE. De demander mon chapeau... c'est vous qui me l'avez pris des mains...

BLAVEAU. Retirez-vous, sortez, mon cher...

TOKEMBOURG. Sortez, mon cher...

BLAVEAU. Ce n'est pas ici la place d'un coiffeur!

TOKEMBOURG. Ce n'est pas ici la place d'un coiffeur!

NARCISSE. Oh!.. Eh bien! oui... Ne nous fâchons pas; l'aventure est bizarre... ça vous fera une anecdote à raconter dans le monde.

(Il frappe dans la main de Tokembourg.)

TOKEMBOURG, *riant*. Ah! ah! ah!

NARCISSE. Le baron qui rit!

BLAVEAU, *riant aussi*. Ah! ah! ah!

NARCISSE. Et lui aussi.

TOUT LE MONDE, *riant*. Ah ! ah ! ah !

NARCISSE. Ils rient tous.

TOKEMBOURG. C'est plus fort que soi !..

NARCISSE. Puisque vous êtes de bonne humeur, vous ne me refuserez pas un léger service... Je voudrais obtenir un brevet pour être coiffeur d'un personnage huppé... Il ne s'agirait que de présenter ma pétition.

LA BARONNE. Nous nous en chargeons.

NARCISSE. Tu t'en charges ?

TOKEMBOURG. Comment ?

NARCISSE. O fortune ! puisque tu t'en charges, ô fortune ! j'espère que tout le monde aura la bonté de l'appuyer ?

BLAVEAU, *à part*. Il ne s'en ira pas...

(Il parle bas à Germain qui sort.)

(Tirant de sa poche sa pétition qu'il déploie.)

AIR *nouveau de Doche*

Je pense qu'on n'y trouvera
Aucune faute d'orthographe ;
Elle eût pu servir d'autographe
Au dernier bal de l'Opéra.
Vous allez en juger le style,
D'abord c'est écrit en moyen,
A déchiffrer c'est plus facile...
Mais je commence, écoutez bien.

(*Il lit.*) « A Son Excellence Monsieur le
» Ministre des beaux-arts.
» Monseigneur,
» La société éprouve depuis long-tems
» le besoin d'un bon coiffeur... Le soussi-
» gné se flatte de répondre, sous ce rap-
» port, aux exigences de l'époque... En
» conséquence il sollicite....

GERMAIN, *entrant et présentant à Narcisse son chapeau*. Monsieur !..

NARCISSE *le prend et le met sur sa tête ; reprenant sa lecture*. « En conséquence, il sollicite le brevet...

GERMAIN, *l'interrompant*. Monsieur, c'est avec regret que je suis forcé de vous prier...

(Il lui fait signe de sortir.)

NARCISSE. Sortez, mon cher... ce n'est point ici la place d'un valet.

(*S'avançant et ôtant son chapeau au public.*)

De ce domestique indiscret
Vous remarquez la petitesse...
Mais on sait que de politesse
Ces gens-là n'ont pas un brevet.
Ce mot me remet à ma place,
Oui, messieurs, je serais flatté
Si, ce soir, du public en masse,
Je pouvais être breveté.
Pour soutenir un art divin,
Et qui n'est point une vétille,
Vous devinez quelle apostille
J'ose attendre de votre main.
Pour soutenir, etc.

(*Tout le monde reprend les deux derniers vers ; Narcisse salue et fait quelques pas vers la droite, les autres semblent le suivre des yeux. Le rideau tombe.*)

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS



L'OISEAU BLEU,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANTS,

Par MM. Bayard et Varner,

EPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 8 JUIN 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARTHUR, baron de Wolferag.	Mlle Dejazet.	REBECCA, fille de Jobson...	Mlle Augustine.
JOBSON..................	M. L'Héritier.	LUCY, sa nièce...........	Mme Dupuis.
GROTESBURY............	M. Levassor.	BABIE, femme de Thorncliff.	Mlle Pernon.
THORNCLIFF, garde-chasse.	M. Alcide-Tousez.	Paysans et Paysannes.	

La scène se passe dans un vieux château de l'Écosse.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un pavillon ouvert sur un parc.

SCENE PREMIERE.

JOBSON, RÉBECCA, BABIE, Paysans.

(Au lever du rideau, Jobson, en robe de chambre à ramages, coiffé d'un bonnet blanc avec un large ruban, parle aux paysans qui sont rassemblés dans le fond; sur le devant de la scène, Rebecca achève de se parer; Babie l'aide en s'occupant de ce qui se passe au fond.)

CHOEUR.

Air *du Nouveau Seigneur de village.*

Qu'en ces lieux chacun s'apprête
Pour cette fête !
Et répétons à l'unisson :
Vive monsieur le baron !

JOBSON. Il s'agit de faire la réception la plus brillante à mon gendre le baron, car il est baron, mon gendre!... baron de Wolferag... une des premières seigneuries de l'Ecosse! Ainsi, tenez vos fusils tout chargés, et, dès qu'on l'apercevra, lâchez vos chiens, en criant : « Vive monseigneur le baron! vive le futur!... »

REPRISE DU CHOEUR.

Qu'en ces lieux, etc.

(*Le chœur sort.*)

REBECCA, *à sa toilette.* Babie, donne-moi mon bouquet.

BABIE. Oui, mademoiselle.

REBECCA. Non... arrange les plis de ma robe...

BABIE. Avec plaisir.

REBECCA. N'y touche pas...

JOBSON, *admirant sa fille.* Et Rebecca!.. ma fille, mon sang!...

REBECCA. Tu es si maladroite!

JOBSON. Est-elle aimable et gracieuse!

BABIE, *à part.* Dieu! qu'on est absurde quand on est père!

JOBSON, *se rapprochant de sa fille.* Et surtout, mon ange, du sang-froid, du calme; prends garde d'effaroucher ce futur-là comme les autres.

REBECCA. Ai-je donc l'air si effrayant?

JOBSON. C'est que tu es vive.. pétu-

lante... et comme tu te mets en colère régulièrement douze fois par jour... une fois par heure...

REBECCA. C'est une habitude.

AIR : *Ces postillons.*

Vous le savez. elle m'est nécessaire,
Car je la pris dès mes plus jeunes ans.

JOBSON.

Dans ton ménage il faudrait t'en défaire.

REBECCA.

C'est impossible...

JOBSON.

Un pareil passe-tems,
Près d'un mari, te prendrait trop de tems.
Dans un seul jour, douze accès de colère!
A les réduire il faut te décider,
Pour qu'il vous reste au moins le tems, ma chère,
De vous racommoder!

Et tiens, prends des calmans... quelques tasses de tilleul... avec du pavot... ça te procurera un engourdissement moral qui te comptera pour de la douceur... et, plus tard, quand tu seras riche.. quand tu seras mariée, tu te mettras en colère... tant que ça te fera plaisir. Sois gentille!

REBECCA. Je tâcherai. (*Avec impatience.*) Babie!

BABIE, *qui écoutait.* Mamzelle?

REBECCA. Mon éventail.

JOBSON. Babie!

BABIE. Notre maître ?

JOBSON. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que j'ai faim; et le déjeuner?

BABIE. La broche est au feu, je n'attends plus que le lapin que je dois y mettre.

JOBSON. Un lapin?

BABIE. Que mon mari est allé tuer dans la plaine.

JOBSON. Diable!... le déjeuner est encore loin.

BABIE. Dam! s'il court toujours... Je vas, en attendant, dire à mademoiselle Lucy d' descendre.

JOBSON. C'est inutile... elle n'est pas dans sa chambre.

BABIE. Elle est déjà dans le parc?

REBECCA. Non... elle est partie hier soir.

BABIE, *très-étonnée.* Bah ! et où donc?

REBECCA, *l'interrompant.* Est-ce que ça te regarde?

BABIE. Suffit... je ne dis plus rien. (*A part.*) C'est drôle tout d' même.

THORNCLIFF, *en dehors,* Tra, la, la, la...

JOBSON. Voilà Thorncliff.

BABIE. Mon mari!

SCENE II.

LES MÊMES, THORNCLIFF.

THORNCLIFF, *entrant lentement.*

AIR *de Robin-des-Bois.*

J' suis ensorcelé, je crois,
Par l' damné Robin-des-Bois!
Oui, ma chasse est maudite
J'ai beau viser avec art...
Le coup part
Toujours trop tard,
Ou le gibier trop vite!...

JOBSON. Eh bien! Thorncliff, nous apportes-tu de quoi déjeuner?

BABIE. Le lapin?

THORNCLIFF. Ah! oui... le lapin... (*Tirant deux mauviettes de sa carnassière.*) Voilà!

BABIE. Miséricorde!.. deux mauviettes!

THORNCLIFF. Pas plus de lapin que sur la main.

REBECCA. Comment, drôle!..

THORNCLIFF. Dam!.. mamzelle... c'est la faute de M. Gobson... il veut que je tue du lapin, et il me donne un habit jaune!.. quelle mauvaise plaisanterie! Le lapin, qui m'aperçoit d'une lieue, dit : « Ah! v'là Thorncliff avec son habit jaune.. il croit que nous allons l'attendre... encore un fameux serin! » Effectivement, b'st.... ils filent tous... c'est ce qui fait que je tue des mauviettes.

REBECCA, *à Babie.* Il faut pourtant que nous déjeunions... et si mon futur arrive...

THORNCLIFF. Ah! oui... le futur... Dam! quand il y a pour deux... il y a toujours pour...

REBECCA. Tais-toi. Babie, va vite à la ferme, au garde-manger; enfin, tire-nous d'embarras.

JOBSON. Fais du tilleul... entends-tu?

BABIE. Oui, notr' maître... (*à Thorncliff.*) maladroit...

(Elle sort.)

THORNCLIFF. Comment! maladroit!... mais je rapporte... je rapporte...

JOBSON, *à mi-voix.* Chut!... es-tu allé ce matin là-haut?...

THORNCLIFF. Pas encore, monsieur Gobson...

REBECCA. Jobson!... prends garde qu'on ne te voie...

THORNCLIFF. Soyez donc tranquille, mamzelle..

JOBSON. Surtout, pas un mot à ta femme!

THORNCLIFF.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Je la connais trop indiscrète,
Et j' sais b'en ç' qui m'arriverait...
Ma chèr' femme est une gazette
Qui n' peut pas garder un secret.
A son de tromp', sur son passage,
Ell' publi' ç' qu'elle apprend chaqu' jour :
C'est à tel point que le village
Ne fait plus les frais d'un tambour,
Vient de réformer son tambour !

(*On entend plusieurs coups de fusils.*)

JOBSON. Qu'est-ce que c'est que ça?

REBECCA. Ah! mon Dieu!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BABIE, *ensuite* GROTESBURY, *et* PLUSIEURS PAYSANS.

BABIE, *accourant.* Le voilà!.. le voilà!.. le prétendu...

JOBSON. Mon gendre...

REBECCA. Mon mari...

THORNCLIFF. Il arrive...

BABIE. Au grand galop.

REBECCA. Tu l'as vu?...

BABIE. Ah! bien oui!... dans un nuage de poussière... mais tenez... entendez-vous?..

LES PAYSANS, *en dehors.* Vive monsieur le baron!... vive monsieur le baron...

GROTESBURY, *se soutenant à peine.* Mais quand je vous dis que ce n'est pas lui... enragés!...

JOBSON. C'est Grotesbury...

REBECCA. Comment... moi qui étais émue...

GROTESBURY. Ah!... monsieur Jobson.. ils m'ont tué... figurez-vous que j'arrivais à cheval... à franc étrier... ce qui a un peu mortifié ma seigneurie...

THORNCLIFF. Sa... comment qu'il dit?

BABIE. Sa seigneurie...

THORNCLIFF. Ah!... il appelle ça une seigneurie... c'est bien...

GROTESBURY. Lorsqu'au détour de l'avenue... je suis accueilli par une bordée de coups de fusil... j'ai cru que c'était un régiment qui tirait sur moi... ou des chasseurs qui se trompaient... mon cheval s'est cabré... et j'ai roulé dans la poussière...

THORNCLIFF, *riant.* Ah! bah!... ah! bah!

BABIE. Mais tais-toi donc...

GROTESBURY. Et ces manans criaient : vive monsieur le baron!... à me fendre la tête (*souffrant*) aïe!

CRIS EN DEHORS. Vive monsieur le baron!

JOBSON. Babie... va donc leur dire de se taire. (*Babie sort. A Grotesbury.*) On vous a pris pour mon gendre, que j'attends...

GROTESBURY. Comment!... votre gendre... (*souffrant.*) aïe!...

THORNCLIFF. Il paraît que ce monsieur a sa seigneurie bien malade?

GROTESBURY. Comment... votre gendre! ah ça!... et moi?..

REBECCA. Vous... ah!

JOBSON. Vous qui étiez parti amoureux de miss Lucy...

GROTESBURY. Je reviens amoureux de miss Rebecca... et je veux l'épouser...

REBECCA. Moi!... vous voulez?...

GROTESBURY. J'étais fou de penser à cette petite miss Lucy... que vous me refusiez toujours... elle est d'une douceur... qui serait monotone en ménage... miss Rebecca au contraire a tout ce qu'il faut dans le caractère pour réveiller un mari...

THORNCLIFF. Oui... elle pince ferme...

GROTESBURY. Il y a des gens qui la trouvent acariâtre... c'est de la vivacité... voilà tout!... et je viens mettre mon cœur à ses pieds... (*souffrant.*) aïe...

THORNCLIFF. Il a le cœur drôlement placé tout d'même...

REBECCA. Merci, monsieur Grotesbury... mais... j'aurai mieux que le pis aller de ma cousine...

JOBSON. Ma fille épouse Arthur de Wolferag...

GROTESBURY. Quoi!.. ce petit baron qui a quitté l'Écosse depuis si long-tems?..

REBECCA. Il y revient aujourd'hui...

JOBSON. Sans savoir précisément quelle sera sa future... mais comme une belle fortune est destinée à celle des deux cousines qui se mariera la première, je trouve tout naturel d'appliquer la chose à ma fille Rebecca...

GROTESBURY. Mais s'il la refuse?..

JOBSON. Ma fille?..

REBECCA. Insolent!..

GROTESBURY. Je sais que le baron est un petit original... qui voudra connaître à fond sa prétendue... et si elle manque de douceur...

REBECCA, *avec une colère étouffée.* Est-ce que j'en manque?.. est-ce que j'en manque?

THORNCLIFF. Ça chauffe... ça chauffe...

REBECCA, *à Jobson.* Emmenez-le... car je ne sais qui me retient...

JOBSON. Oui, mon ange... oui...

GROTESBURY. Ah ça!.. et miss Lucy?...

JOBSON. Chut!... c'est d'elle justement que je veux vous parler... un excellent parti pour vous...

GROTESBURY. Dam !.. il faudra bien... si le baron épouse l'autre... (*Soupirant.*) Ah !..

REBECCA, *avec colère.* L'autre !.. l'autre !..

THORNCLIFF. Elle est charmante...

GROTESBURY.

AIR :

Quand il s'agit de mariage,
Jeune fille, baissant les yeux,
Prend toujours l'air modeste et sage,
Et se compose de son mieux.

(*A Rebecca.*)

Mais vous, de cette vaine adresse
Dédaignant les subtilités,
Vous montrez vos défauts sans cesse,
Et vous cachez vos qualités !

ENSEMBLE.

Quand il s'agit, etc.

(*Jobson emmène Grotesbury.*)

SCENE IV.

REBECCA, THORNCLIFF, *puis* BABIE.

REBECCA. Enfin, il est parti... je puis me mettre en colère à moi toute seule... Lucy !... toujours miss Lucy !... Ah ! j'étouffe... je voudrais avoir quelqu'un à souffleter....

THORNCLIFF. Je m'en vas...

(Il sort vivement.)

REBECCA. Et ce manant aussi !.. il a bien fait de s'en aller, car il a une figure...

ARTHUR, *dans la coulisse.*

AIR *nouveau de M. Marquerie.*

Quand l' sort nous tient rancune,
Loin de se dépiter,
Sur un r'tour de fortune
On doit toujours compter.
C' matin avec courage
J'ai quitté le hameau,
Et n'ai, pour tout bagage,
Emporté qu' mon oiseau.

REBECCA. Qu'est-ce que j'entends là ?..

ARTHUR.

Écoutez son ramage,
Admirez son plumage,
Voyez comme il est beau !
Oh ! oh !
Qui voudrait mon oiseau ?

BABIE. Ah ! mamzelle, c'est un petit paysan.

REBECCA. Qu'on le jette à la porte...

BABIE. Il dit qu'il a un cadeau à vous faire...

REBECCA. Fais-le venir...

BABIE. Tenez... le voici avec sa cage.

SCENE V.

REBECCA, BABIE, ARTHUR. *Il est vêtu en petit paysan, et porte une cage au bout d'un bâton.*

ARTHUR, *d'un air niais.* Pardon, excuse, madame, mamzelle, et la compagnie...

BABIE. Approche...

ARTHUR. Avec mon oiseau bleu, n'est-ce pas?... parce que, voyez-vous... ça ne va pas sans moi...

REBECCA. Eh ! oui...

ARTHUR. Merci, tout de même...

Pour ceux qu'entr'nt en ménage,
L'oiseau qu' nous apportons
Peut, du fond de sa cage,
Donner d'util's leçons : (*bis*)
Car il chant' dès l'aurore,
Et prouv', par sa gaîté,
Qu'on est heureux encore,
Perdant sa liberté !
Écoutez son ramage, etc.

REBECCA. Qu'est-ce que tu veux?... de quelle part viens-tu ?..

ARTHUR. De quelle part?.. tiens... de la mienne donc...

REBECCA. Nigaud !..

ARTHUR. Merci, tout de même... Voilà ce que c'est... je suis donc parti de chez nous... un' lieue d'ici... il y a trois jours que je suis en route... avec mon oiseau toujours, parce que lui sans moi... moi sans lui... jamais...

REBECCA. Après... après...

ARTHUR. Pauvre chéri !.. faudra pourtant nous séparer !... on m'a dit... là-bas, dans ce château... il y a une demoiselle qui se marie... mamzelle... mamzelle...

BABIE. Mamzelle Rebecca...

ARTHUR. Tiens !.. je croyais qu'il y en avait une autre...

REBECCA. Vous êtes un sot...

ARTHUR. Merci, tout de même... alors je me suis dit comme ça : Je vais aller par-là... une demoiselle qui se marie... ça doit être bon... ça doit être gentil... je me recommanderai à elle... et, puisqu'il faut que je me sépare de mon oiseau, c'est elle qui l'aura...

REBECCA. Votre oiseau... qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?..

ARTHUR. Ah ! c'est que, voyez-vous, il est d'une espèce rare et curieuse.

BABIE. Eh ! mais, mamzelle... il est bleu...

ARTHUR. Tout bleu !...

REBECCA. Porte-le à la ménagerie d'Edimbourg...

ARTHUR. Ah!... mamzelle, c'est une bonne action à faire...

REBECCA, *voulant sortir*. Laissez-moi tranquille...

ARTHUR, *l'arrêtant*. Ah!.. mamzelle, ça vous portera bonheur, faut être bonne, faut être douce... votre mari le saura...

REBECCA. Hein?...

ARTHUR, *se reprenant*. C'est pour ma sœur que je vous implore, mamzelle... une pauvre jeune fille... orpheline comme moi... qui a besoin d'un peu d'argent... pour faire sa noce...

REBECCA. Pourquoi se marie-t-elle?

ARTHUR. Dam!... mamzelle... les pauvres gens, ça les console... et puis elle aime tant son futur...

REBECCA. On n'aime jamais un homme qui n'a rien...

ARTHUR, *l'observant*. Ah!... votre futur est donc riche...

REBECCA. Assurément... est-ce que sans cela?...

ARTHUR. Oui, oui... je comprends... vous voulez son or... ses châteaux, ses domaines... pour briller...

REBECCA. Sans doute...

ARTHUR. Pour le mener...

REBECCA. Assurément... (*Voulant se reprendre.*) C'est-à-dire.

ARTHUR. Bien... bien... c'est d'une bonne femme... ça... et s'il avait peur d'être trompé ce jeune homme... s'il rompait le mariage... dam... je suppose...

REBECCA, *avec colère*. Votre supposition est aussi stupide que vous.

ARTHUR. Merci, tout de même...

REBECCA, *trépignant*. Mais va-t'en donc... va-t'en... je ne sais qui me retient...

ARTHUR. Bah!... c'est comme ça que vous êtes douce... je suis bien aise d'être venu...

REBECCA. Babie... si tu ne le chasses pas... je te chasse...

AIR *des Premières Amours.*

ENSEMBLE.

C'est affreux!... épouvantable!
En voyant des traits si doux,
Qui croirait que c'est un diable
Qui s'est introduit chez nous?

ARTHUR.

C'est affreux, épouvantable!
Aux apparenc's fiez-vous!
Qui croirait que c'est un diable
En voyant des traits si doux?

BABIE.

Allons, va-t'en, pauvre diable!
On redoute son courroux...
Mamzelle est toujours aimable,
Mais ell' veut qu'on file doux!

REBECCA.

Quelle fureur est la mienne!...

ARTHUR.

Je crains peu votre courroux!...

REBECCA.

Je vais crier pour qu'on vienne...

ARTHUR.

Je crierai plus fort que vous!

REBECCA.

Je sens que je m'exaspère.

ARTHUR.

Pourquoi donc vous modérer?

REBECCA.

Je sors de mon caractère...

ARTHUR.

Non, je vous y fais rentrer!

ENSEMBLE.

C'est affreux!... épouvantable...
Etc., etc.

REBECCA.

C'est affreux... épouvantable!
Etc., etc.

BABIE.

Allons, va-t'en, pauvre diable!
Etc., etc.

(*Arthur sort.*)

SCÈNE VI.

REBECCA, BABIE.

REBECCA. Babie, s'il revient... vous direz à Thorncliff de tirer dessus...

BABIE. Oui, mamzelle... heureusement il le manquera...

REBECCA. Qu'est-ce que vous dites?...

BABIE. Rien, mamzelle...

REBECCA, *hors d'elle*. Ah! tout se réunit aujourd'hui pour me tourmenter... m'agacer... me mettre hors de moi... je m'en vais... car si je reste encore un instant... je sens que je vais me mettre en colère...

(Elle sort... Arthur reparaît aussitôt par le côté opposé.)

BABIE, *riant*. Il y a du tilleul de fait, mamzelle... Oh!... elle va se mettre en colère...

SCÈNE VII.

ARTHUR, BABIE.

ARTHUR. C'est déjà bien comme ça...

BABIE, *se retournant*. Ah!... tu m'as fait peur...

ARTHUR. Babie!... ma petite Babie, ne crains rien!...

BABIE. Tiens!... il sait mon nom, et il me tutoie...

ARTHUR. Tu seras ma providence... mon bon ange...

BABIE. Sauve-toi...

ARTHUR. On me tuerait plutôt!... écoute-moi... si tu me rends le service que je te demande... je te donnerai ce que tu voudras... tiens, mon oiseau!...

BABIE. Bah!... je m'en soucie bien, ma foi!

ARTHUR. Je te souhaiterai un mari...

BABIE. J'en ai déjà un...

ARTHUR. Eh bien! un amant!...

BABIE. A la bonne heure...

ARTHUR. Si tu me dis quelle est cette jolie personne...

BABIE. Que vous avez vue ici...

ARTHUR. Eh non!... celle-là je la connais, heureusement... mais l'autre... celle que j'ai aperçue en traversant le parc, à la fenêtre de la tour.

BABIE. Ah! bah!... vous avez aperçu...

ARTHUR. Oui... à travers les barreaux de cette espèce de prison... une figure ravissante... un sourire mélancolique... et des yeux... oh! des yeux si beaux, si doux!...

BABIE. Vous vous êtes peut-être trompé.

ARTHUR. Moi!... quand je vois une jolie femme... me tromper!...(*l'embrassant*) pas plus qu'à présent... tiens!...

BABIE. Eh! mais... eh! mais... est-il mauvais sujet!..

ARTHUR. Voyons... tu ne sais pas?..

BABIE. Attendez donc... Si fait!... quel soupçon!... ah! si c'était...

ARTHUR. Oui... ce doit être ça!...

BABIE. Certainement... Miss Lucy!.. si bonne, si gentille... qui a disparu tout-à-coup!

ARTHUR. Miss Lucy?

BABIE. La nièce de M. Jobson... la plus jolie brune des trois royaumes!

ARTHUR. Oui... oui... c'est miss Lucy.

BABIE. Elle a déjà fait manquer tous les mariages de miss Rebecca, sa cousine.

ARTHUR. On aura craint pour celui qui se prépare?

BABIE. Et comme leur vieille tante a légué toute sa fortune à celle des deux qui se marierait la première...

ARTHUR. On met sous clef miss Lucy...

BABIE. Pour que l'autre passe devant ..

ARTHUR. C'est ça... c'est ça.. comment! M. Jobson,..

BABIE. Écoutez donc! il serait bien aise de se débarrasser... c'est d'un bon père.

ARTHUR. Une conspiration contre elle!.. mais, morbleu! je la déjouerai!.. une jolie fille à délivrer... Dieu! que c'est gentil!..

BABIE, *riant.* Tiens! on dirait qu'il est amoureux... comme ça lui vient!

ARTHUR. Oui, oui ça me vient vite, n'est-ce pas? Quel bonheur de la protéger, de la défendre... de l'épouser! de...

BABIE, *riant plus fort.* Qu'est-ce que vous dites là?

ARTHUR. Hein! ça t'étonne... Sois tranquille... tu n'es pas au bout... Voyons, est-ce que tu n'es pas indignée comme moi?

BABIE, *cessant de rire.* Si fait!.. au contraire... mais je suis furieuse surtout contre mon mari qui sait tout, j'en suis sûre, et qui ne m'a rien dit... ce sournois de Thorncliff!..

ARTHUR. Thorncliff!.. qu'est-ce que c'est que ça?

BABIE. Ça?.. c'est mon mari...

ARTHUR. Thorncliff... Il y avait autrefois à Wolferag un garçon jardinier...

BABIE. Pardine! c'était lui...

ARTHUR. Vrai?.. (*A part.*) Lui à qui j'ai joué de si bons tours... tant mieux! je recommence... et d'abord... (*Embrassant Babie*) j'embrasse sa femme...

BABIE. Ah ça!... est-il embrasseur, ce petit bonhomme!

ARTHUR. Voyons, ma petite Babie, comment pénétrer dans la tour... près de ma jolie prisonnière?

BABIE. Ma fine, je n'en sais rien... et quand je le saurais...

ARTHUR. C'est égal, dis toujours... les clefs de la tour...

BABIE. Je ne les ai jamais vues seulement... M. Jobson porte toujours à son cou un petit passe-partout qui ouvre toutes les portes.

ARTHUR. Je l'aurai.

BABIE. Impossible!.. M. Jobson ne quitte le ruban qui le tient que lorsqu'il se couche.

ARTHUR. Diable!.. Il y aurait peut-être un moyen... oui, oui, la clef est à moi! En attendant, je lui ferai un cadeau : quoi donc? Ah! tiens, Babie... cet oiseau bleu, il sera pour elle.

BABIE. Comment, pour elle?.. ah ça! vous le donnez donc à tout le monde? au fait, il est joli... quelle belle couleur!

ARTHUR, *riant.* Je sais le moyen d'en faire de pareils... je t'en donnerai un... celui-là, tu le donneras à miss Lucy!

BABIE. Oui, certainement... il faudra bien que mon mari me dise...

ARTHUR. Un mari qui cache des secrets à sa femme!.. Dieu! si j'en avais un comme ça!..

BABIE. Qu'est-ce que vous lui feriez?

ARTHUR. Je te dirai ça plus tard... adieu!

(Il sort en courant, et laisse tomber une plume de sa tocque.)

SCENE VIII.

BABIE, THORNCLIFF.

BABIE. Eh! mais, est-il vaurien!.. reviens-y!..

THORNCLIFF, *entrant*. Hein!.. à qui en as-tu?

BABIE. Ah! c'est toi...

THORNCLIFF. Qu'est-ce que tu fais là?

BABIE. Et toi, d'où viens-tu?

THORNCLIFF. Réponds-moi.

BABIE. Répondez vous-même... d'où viens-tu?

THORNCLIFF, *à part*. Qu'est-ce qu'elle a donc à me regarder comme ça? Dissimulons, et cachons mes fonctions sous un sourire aimable et gracieux! (*Il la regarde en souriant.*) D'où je viens?..

BABIE. Oh! ne vous faites donc pas plus bête que vous n'êtes, geôlier!..

THORNCLIFF. Geôlier!.. pourquoi me dis-tu ça?

BABIE. Parce que tu l'es... hon!.. c'est infâme!.. cette pauvre petite demoiselle Lucy!..

THORNCLIFF. Veux-tu te taire!

BABIE. Dis donc que ce n'est pas vrai?.. dis donc qu'elle n'est pas dans la tour?

THORNCLIFF. Chut! chut!.. Mais je vous demande un peu où elle a su cela?

BABIE. Que tu n'aides pas à la rendre malheureuse!..

THORNCLIFF. Malheureuse! je viens de lui porter à manger...

BABIE. Oh! oh! porter à manger aux prisonniers... c'est atroce!..

THORNCLIFF. Tiens, ça vaut mieux que de ne rien leur porter du tout.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

En dépit du titr' de geôlier
Dont ma moitié me gratifie,
Je suis l'ami du prisonnier
Qu'à ma vigilance on confie.
Entre quatre murs, chaque soir,
Si j' l'enferm' sous triples serrures,
J'adoucis ce cruel devoir
En lui portant des confitures.

BABIE. Ainsi, tu avoues qu'elle est là... qu'on la renferme jusqu'au mariage de sa cousine?

THORNCLIFF. Madame Thorncliff, voulez-vous vous taire? voulez-vous vous taire, madame Thorncliff... (*A part.*) Qu'est-ce qui a pu lui dire...

BABIE. C'est toi...

THORNCLIFF. Moi, j'ai dit... à moins que ce ne soit en dormant...

BABIE. C'est possible... tu bavardes...

THORNCLIFF. En dormant?.. Babie, je vous défends de m'écouter... je pourrais dire des choses (*à part*) qui la rendraient jalouse.

BABIE. Qu'est-ce que c'est?

THORNCLIFF. C'est... c'est... que je te défends de dire un mot... un seul mot de tout cela...

BABIE. Et si je veux parler?

THORNCLIFF. Je te défends de parler!

BABIE. Et moi, je parlerai.

THORNCLIFF. Tu parleras... pour me faire chasser... Là! faut-il que la femme ait une langue?.. faut-il... et que la Providence, dans son immense bonté, ne l'ait pas rendue muette!...

BABIE. Et pourquoi que je me tairais?

THORNCLIFF. Là, ma petite Babie... je t'en prie!..

BABIE. Dam! à une condition... c'est que je verrai miss Lucy.

THORNCLIFF. Miséricorde

BABIE. Rien qu'un petit moment... et que je lui porterai cet oiseau bleu..

THORNCLIFF, *épouvanté*. Hein?.. qu'est-ce que c'est?.. un oiseau?..

BABIE. Que voilà...

THORNCLIFF. Bleu! bleu!..

BABIE. Eh bien! eh bien!.. comme te voilà pâle!

THORNCLIFF. Bleu!.. Je vas tomber à la renverse.

BABIE. Et pourquoi?

THORNCLIFF. Tu ne sais donc pas ce que c'est que l'oiseau bleu?

BABIE. Ah! oui... un prince charmant.

THORNCLIFF. Un prince, lui!.. c'est un gueux, un scélérat... L'oiseau bleu!.. je le connais; il m'en a fait voir de toutes les couleurs.

BABIE. Avant ton mariage?

THORNCLIFF. Quand j'étais garçon jardinier à Wolferag, il y a long-tems... tous les jours il se glissait dans le verger pour me voler mes pêches, mes poires. C'était un sylphe, un lutin, un follet... tantôt homme... tantôt volatille.

BABIE. Imbécile!

THORNCLIFF. Lui! il était diablement malin au contraire... et il ne venait pas de fois que ce ne fût un mauvais présage. J'étais toujours sûr qu'il m'arriverait quelque chose de gentil dans la journée... que je tomberais sur le nez, que je casserais quelque chose... ou que je recevrais une volée. Ça n'a jamais manqué... pendant six mois... et il était tems que ça finisse. J'étais meurtri sur toutes les faces et dans toutes les dimensions... mais meurtri que

je n'osais plus ôter ma veste en public, et que je me frictionnais en particulier.

BABIE. Et c'était l'oiseau bleu?..

THORNCLIFF. Mais qui donc?.. Un matin que j'étais en embuscade avant le jour, je l'aperçus...

BABIE. L'oiseau?

THORNCLIFF. L'oiseau, oui... mais en plus gros... et bleu des pieds à la tête, qui grimpait, ou plutôt voltigeait le long d'un treillage... Il avait... oh! quelle horreur!..

BABIE. Quoi donc?.. il avait...

THORNCLIFF. Une bouche et un nez comme moi... c'était effrayant... et lorsqu'il eut disparu sur le mur, je vis tomber une plume bleue que je ramassai... comme... (*Il se baisse pour montrer le mouvement et aperçoit à terre la plume tombée de la toque d'Arthur.*) Eh! mais... qu'est-ce que c'est?.. cette plume...

BABIE. Bah!

THORNCLIFF. Absolument pareille.

BABIE. Dam! il est peut-être venu ici.

THORNCLIFF. Babie! Babie!.. il me volait tout... tout... Prends garde.

BABIE. Puisqu'il est en cage...

THORNCLIFF. En cage!.. (*S'approchant de la cage.*) Vilaine bête... petit mignon! (*Retirant son doigt.*) Aïe! il m'a reconnu... pincé jusqu'au sang!

BABIE. Allons donc!.. une pauvre petite bête que je veux donner à Mlle Lucy.

THORNCLIFF. A la bonne heure!.. qu'il s'en aille! que je ne le voie plus... Il me fait mal, je le porterai dans la tour.

BABIE. Non; je le porterai moi-même.

THORNCLIFF. Ça ne se peut pas.

BABIE. Si fait.

THORNCLIFF. Je te dis que non.

BABIE. Je te dis que je verrai Mlle Lucy.

THORNCLIFF, *lui mettant la main sur la bouc*. Chut! tais-toi donc... on vient.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOBSON, REBECCA, GROTESBURY.

JOBSON, *armé d'une longue vue.* Le voilà!.. eh! venez donc! (*Il appelle.*) Grotesbury! Rebecca!.. le voilà!

GROTESBURY, *accourant.* Qui donc?

JOBSON. Eh! parbleu, notre petit baron!

REBECCA. En êtes-vous sûr?

JOBSON. Une voiture à six chevaux arrive sur la grande route... et avec ma longue-vue, j'ai très-bien reconnu la livrée de Wolferag.

JOBSON. Bleue.

REBECCA. Une livrée

THORNCLIFF, *avec indignation.* Encore bleue, lorsque nous avons tant d'autres jolies couleurs!..

BABIE, *à Jobson.* On l'amène! on l'amène!..

REBECCA. Oh! mon Dieu! moi qui ne me suis pas préparée, qu'est-ce que je lui dirai?

JOBSON. Rien; c'est plus modeste.

THORNCLIFF. Et c'est toujours bien dit.

SCENE X.

LES MÊMES, ARTHUR, *en petit grotesque bien vieux.* PAYSANS, *arrivant avec lui.*

LES PAYSANS. Vive M. le baron!.. vive M. le baron!

REPRISE DU CHOEUR.

AIR *du Nouveau Seigneur.*

Qu'en ces lieux chacun s'apprête
Pour cette fête,
Et répétons à l'unisson :
Viv' monsieur le baron!

ARTHUR, *entrant.* Merci, mes enfans... merci... mon cœur est très-sensible... et mes oreilles aussi. Salut à sir Jobson, et à toute son aimable famille... Eh! eh! eh!..

REBECCA, *levant les yeux sur lui* Oh!

GROTESBURY. Ce ne peut pas être le prétendu?

THORNCLIFF, *à Babie.* A-t-il l'air perruque!

JOBSON. Permettez!

ARTHUR, *à Rebecca.* Belle personne!... figure un peu sévère... Eh! eh! eh!..

JOBSON, *la poussant.* Ris donc, ris donc.

REBECCA. Rire!.. Si vous croyez que c'est facile quand on attend une jolie tête, et qu'on voit arriver...

ARTHUR. Une perruque à quatre marteaux. Eh! eh! eh!..

THORNCLIFF. A six... à six marteaux.

ARTHUR.

AIR : *Alte-là!*

Ça préserve des ondées,
De la neige, et cætera...
Ça conserve les idées...
Je parle quand on en a.
Les magistrats sur leur nuque
Plaçaient ce signe imposant...
Tel se rit de la perruque,
Qui, plus tard, mari tremblant,
Est content,
Très-content,
S'il n'a que cet ornement!

GROTESBURY. Monsieur n'est donc pas le petit baron?..

ARTHUR. Je suis son gouverneur, monsieur.

JOBSON. Mais lui?..

ARTHUR. Lui?.. (*A part.*) Oh! le cordon qui tient la petite clef!..

REBECCA. Oui, monsieur... oui... lui...

ARTHUR. Vous voulez savoir... (*A part.*) Oh! je l'aurai.

GROTESBURY. Nous voudrions savoir...

ARTHUR. Eh! eh! eh!.. j'entends; mais d'abord, éloignez tous ces gens-là.

JOBSON. C'est juste. (*Aux paysans.*) Sortez, vous autres... laissez-nous.

LES PAYSANS. Vive M. le baron! vive M. le baron!

JOBSON. Eh! non, imbéciles.

THORNCLIFF. Que vous êtes...

ARTHUR, *à Thorncliff.* Et toi aussi, mon garçon... Eh! eh! eh!.. (*A part.*) C'est bien ça. (*A Babie, auprès de laquelle il a passé.*) Le sang est beau dans ce pays. (*Bas.*) Pense à mon oiseau.

BABIE, *le reconnaissant.* Ah!

THORNCLIFF. Ah! (*A Rebecca.*) Ne faites pas attention; elle est stupide... c'est ma femme.

JOBSON, *aux paysans.* Sortez donc!..

(Les paysans sortent ainsi que Babie après eux.)

SCENE XI.

GROTESBURY, ARTHUR, REBECCA, JOBSON, THORNCLIFF.

ARTHUR, *à part.* Ah! maintenant, nous allons rire!..

JOBSON. Eh bien! monsieur... et mon gendre?..

REBECCA. Mon prétendu?..

GROTESBURY. Le petit baron?..

ARTHUR. Eh!... eh!... eh!... un charmant jeune homme... que j'ai élevé moi-même.. je lui ai inculqué la science en lui faisant donner le fouet tous les jours...

REBECCA. A M. le baron?...

THORNCLIFF. Oui... ça inculque joliment...

GROTESBURY. C'est le meilleur moyen pour les enfans qui ont de la facilité...

THORNCLIFF. Sa seigneurie a dû le recevoir souvent.

ARTHUR, *qui s'est approché de la cage.* Un charmant oiseau...

JOBSON. Mais enfin.. où est-il?

REBECCA. Vous me faites mourir...

GROTESBURY... L'amenez-vous?..

THORNCLIFF. Vieillard... vieillard.. l'amenez-vous?

ARTHUR, *prenant l'oiseau dans la cage.* Certainement... j'en ai eu l'idée... il n'a pas de parens... et j'ai pensé que c'était à moi... de l'amener...

REBECCA. Après... après...

THORNCLIFF, *à part.* S'il pouvait aussi se faire pincer...

ARTHUR. Nous sommes donc partis ensemble... dans une bonne voiture...

(Il met tout en parlant un billet sous l'aile de l'oiseau.)

REBECCA. Et enfin...

JOBSON. Vous allez nous le présenter...

ARTHUR, *remettant l'oiseau dans sa cage.* Je l'ai perdu en route...

JOBSON. Mon gendre?...

GROTESBURY. Votre élève?...

REBECCA. Mon mari?...

THORNCLIFF, *étouffant de rire.* Ah!... bah!... ah!... bah!... perdu!...

REBECCA. Voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi...

GROTESBURY, *gaîment.* Perdu!... il n'y a pas de mal...

JOBSON. Comment!... et vous osez revenir sans lui?..

REBECCA. Mais, où donc... où donc?

THORNCLIFF, *riant toujours.* C'est le douzième... j'en ai mal au côté...

ARTHUR. Soyez tranquille... il sait le chemin... il reviendra.

(Il tire une énorme tabatière de sa poche.)

JOBSON. Mais il faut envoyer au-devant de lui... Eh bien!... on va monter à cheval...

REBECCA. Oui... vite, monsieur de Grotesbury...

GROTESBURY. A cheval?.... moi!..... cela m'est physiquement impossible! aïe!..

THORNCLIFF. Eh! oui... sa seigneurie est malade...

ARTHUR. Eh! eh! eh!... Soyez donc sans crainte... j'en réponds... (*Offrant du tabac.*) En usez-vous... (*A part.*) Je vais vous faire courir, moi!...

(Grotesbury prend du tabac.)

REBECCA. Ah! Dieu!... je crois que je vais me trouver mal...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

ARTHUR, *offrant du tabac à Jobson qui en prend.*

AIR *de ma tante Aurore.*

Eh! quoi! cela vous inquiète?
Il s'est égaré quelque part
En poursuivant blonde ou brunette...
Car mon élève est un gaillard!
Il aime les jeunes personnes,
Quand elles sont belles...

REBECCA.

Oui-dà?

ARTHUR.

Et surtout quand elles sont bonnes...
Je suis sûr qu'il vous reviendra!
Oui, j'en suis sûr, il reviendra.
Il vous reviendra!

JOBSON. Cela m'a cassé les bras et les jambes...

(Il se laisse aller sur une chaise.)

ARTHUR, *à part.* Je les tiens... (*A Rebecca.*) comme vous êtes pâle, mademoiselle!.. respirez donc un peu ce flacon...

REBECCA. Laissez-moi... j'ai les nerfs dans un état d'exaspération...

ARTHUR. Ça vous calmera...

THORNCLIFF, *prenant le flacon et après l'avoir respiré.* Oh! mamzelle que c'est doux!... ça embaume...

(Il le fait respirer à Rebecca, puis le respire encore lui-même. Arthur les observe tous en riant.)

ARTHUR. Voilà que ça prend... mon macoubac et mon vinaigre opèrent... bonne nuit!...

GROTESBURY, *tendant la main.* Du tabac... encore du tabac...

JOBSON. C'est singulier... je vois trouble... je...

REBECCA. Mon mari!... qu'on ramène mon mari... je serai bien douce... je ne le batterai pas... avant...

ARTHUR. Ni après?...

THORNCLIFF, *dormant debout.* Au chat!... gare à l'oiseau bleu... bleu!...

(Il manque de tomber sur le nez.)

ARTHUR. Et maintenant, à moi la petite clef...

(Il s'approche de Jobson et lui enlève le ruban qu'il a au cou.)

JOBSON, *rêvant.* Débarrassez-moi de ma fille...

ARTHUR. Victoire! j'ai la clef du trésor... pourvu que je trouve la petite porte... et je la trouverai... Eh! vite... au diable la perruque... (*il l'ôte et la met sur la tête de Grotesbury*) le juste-au-corps et le reste... (*Il jette tout son costume loin de lui, et paraît en costume tout bleu et très-jeune.*) Et maintenant... à moi la prisonnière... dormez en paix, vous autres!

(Au moment où il va pour sortir, Babie accourt, et l'apercevant, pousse un grand cri.)

BABIE. Ah!...

ARTHUR. Chut!..

(Ils se réveillent tous en se frottant les yeux, Thorncliff éternue très-fort. Le rideau tombe sur ce tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle dans une vieille tour. Une fenêtre au fond, devant laquelle sont de petites colonnes soutenant une voûte en ogive; à droite, l'entrée; à gauche, un tableau formant porte secrète; du même côté, une table recouverte d'un tapis et un grand fauteuil gothique; un autre fauteuil dans le fond.

SCENE PREMIERE.

LUCY, *seule. Au lever du rideau elle valse en chantant.*)

Tra la la, la la la laire la.. la.. (*Après un tour de valse elle s'arrête.*) Dieu!... que c'est amusant de valser! par malheur, je suis toute seule... et il y a des passes pour lesquelles on a besoin de quelqu'un..... Encore, s'il me venait quelque bon génie! quelque joli sylphe, comme dans ces contes que je lis avec tant de plaisir!... moi, je crois aux contes... aux génies... aux fées surtout!... c'est si gentil!.. (*Elle tombe assise près de la fenêtre qui est ouverte.*) ah! je n'en puis plus... j'étouffe!... et personne pour causer avec moi... valser et causer.. c'est tout ce que j'aime... causer surtout! (*Prenant son livre.*) ah!.. mon joli conte!. mon prince charmant!.. cette pauvre petite princesse renfermée comme moi dans une vilaine tour.. (*Soupirant.*) par bonheur elle avait à ses ordres un oiseau si complaisant pour la désennuyer.. dam!.. c'est toujours ça.. (*Lisant.*)

Oiseau bleu, couleur du tems,
Vole à moi promptement.

voilà deux fois que je le lis, et toujours avec un nouveau plaisir... c'est étonnant comme je bâille!... et puis, la valse... ça étourdit.. (*Lisant.*) « Et assise à la fenêtre » de sa prison... la princesse n'eut qu'à » dire :

Oiseau bleu, couleur du tems,

(*Elle s'endort peu à peu.*)

Vole à moi promptement...

» et aussitôt, l'oiseau... »

(Elle dort; la porte secrète s'ouvre. Arthur paraît.

SCENE II.

LUCY, *endormie*; ARTHUR.

ARTHUR. C'est bien ici... dans cette vieille galerie... sous ce vieux tableau.. la serrure est rouillée en diable!... mais où suis-je? dans la vieille tour... c'est gai comme une prison.. les murs, les meubles, tout est vieux.. tout!..

LUCY, *rêvant*. Ah!... qu'il est joli...

ARTHUR, *l'apercevant*. Oh!.. non pas tout... c'est un ange!... ou plutot... c'est une vierge!.. ça vaut mieux.. celle que j'ai vue à la fenêtre de la tour.. je la reconnais... Lucy! oh! c'est elle!... c'est elle!... quelle petite figure gentille!..

AIR : *Oh! mon beau Noël!*

Quel air d'innocence!
Et personne ici!..
Pour moi quelle chance, } (*bis*)
Si j'étais hardi! }
(*S'approchant d'elle.*)
Lucy! Lucy! ma chère Lucy!
Mais son sein palpite!

LUCY, *rêvant*.

Près de moi viens vite,
Viens, prince charmant!

ARTHUR.

La pauvre petite,
Qu'un doux rêve agite,
Soupire... et pourtant...

ENSEMBLE.

Quel air d'innocence! etc.

LUCY, *toujours rêvant*.

Ah! quelle espérance!
Dieu! si c'était lui!
Sa douce présence
Chasserait l'ennui.
Accours, accours, ô prince chéri.

ARTHUR. Je vais l'embrasser; ça me donnera du cœur. (*Il va pour l'embrasser et s'arrête en entendant du bruit.*) On vient.. sauvons nous.. (*Il court à la porte secrète qui s'est fermée.*) là, fermée!.. et la clef.. (*Il cherche.*) ah! je l'ai laissée en dehors... comment faire?.. on entre.. ah!...

(Il se cache derrière le fauteuil.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, THORNCLIFF, BABIE.

THORNCLIFF, *portant un plaid sur son bras*. Non, madame Thorncliff.. non.. vous n'irez pas seule..

BABIE, *entrant avec une cage à la main*. Vous êtes un tyran.. un jaloux..

THORNCLIFF. Ah!.. pas de mots.. ou je vous ramène avec votre oiseau...

BABIE, *criant*. Par exemple!

LUCY, *se reveillant*. Ah!..

BABIE. Là!.. tu as réveillé mamzelle..

THORNCLIFF. Tais-toi donc.. tu as réveillé mamzelle..

ARTHUR, *à part*. Ils vont me voir..

LUCY. Ah!.. c'est vous.. c'est toi, Babie, que je dormais bien!

BABIE. Pardon, mamzelle.. c'est ce bavard de Thorncliff.

THORNCLIFF. c'est cette petite Babie, qui parle.. parle.. parle..

LUCY. C'est égal.. je ne vous en veux pas.

(Apercevant la cage et la regardant.)

THORNCLIFF. Voilà votre plaid, que vous aviez demandé.. dam!.. il fait frais le soir à la fenêtre..

(Il le jette sur le fauteuil derrière lequel Arthur est caché.)

LUCY. Merci!.. eh! mais, cette cage... un oiseau!.. oh! qu'il est joli!

BABIE. N'est-ce pas, mamzelle?

THORNCLIFF. Qui?.. cet oiseau?

BABIE. Pardine.. ce n'est pas toi.

THORNCLIFF. Je ne vous demande pas vos observations, Babie!. il est superbe, votre oiseau.. je vous conseille de dire.

LUCY. La belle couleur bleue!

THORNCLIFF. Une couleur fausse qui me donne le cauchemar!

LUCY. Il est bleu, juste comme celui du conte que tout-à-l'heure encore j'ai vu en rêve.. Un oiseau charmant.. comme celui-ci qui parlait.. qui me becquetait.

THORNCLIFF. Il vous?.. oh! c'est de la dernière inconvenance.

BABIE. Tiens!.. qu'est-ce que ça fait? je voudrais bien en avoir un comme celui-là.

THORNCLIFF. Et moi donc.. madame Thorncliff?

LUCY. Il était dans un beau palais d'émeraudes et de rubis.. je me disais que c'était peut-être un prince.. et j'étais à l'admirer.. l'orsqu'en me réveillant.. je t'ai vu!

BABIE. Et vous n'avez plus admiré du tout?

THORNCLIFF. Babie.. je vous ai déjà dit que vos observations..

LUCY. Allons.. allons.. ne la querelle pas.. je suis si heureuse de la voir, de causer avec elle.. elle restera..

THORNCLIFF. Pas du tout.. pas du tout.. je lui ai permis de m'accompagner..

BABIE. Et c'est heureux.. car, voyez-vous, mamzelle, Thorncliff est dévoué, corps et âme, à votre méchante cousine.. à ce M. Grotesbury... que je déteste.. et à votre tuteur surtout..

THORNCLIFF. A Mr. Gobson !.. si je lui suis dévoué?.. je crois bien.. un honnête homme.. qui me paie.. qui me loge.. qui me blanchit, qui m'éclaire, qui me chauffe, qui me nourrit avec des châtaignes.. Mr. Gobson !.. il n'aurait qu'à me dire.. donne-moi ta bourse.. que je ne la lui donnerai pas.. parce que je n'en ai pas.. mais ma vie !.. ma vie !.. je me mettrais au four pour lui..

BABIE. Une belle galette que tu ferais là.

THORNCLIFF. Hein?.. hein ?..

LUCY, *qui a pris l'oiseau et l'a examiné*. Petit mignon...

BABIE. Mamzelle te parle...

THORNCLIFF. Quoi?...

LUCY. Il ne lui manque que la parole... Eh ! mais... qu'est-ce que c'est?.. sous son aile...

BABIE. Un papier...

THORNCLIFF. Bah ! bah ! bah!..

LUCY. Un billet!..

THORNCLIFF, *prenant le papier*. Qu'est-ce que ça veut dire, Babie ?..

BABIE. Tiens !.. est-ce que je sais?..

LUCY. De l'écriture...

THORNCLIFF. Voyez-vous ! voyez-vous !.. l'oiseau bleu... voilà de ses tours... sournois!... Oh ! oh ! c'est fin !.. c'est fin !... on dirait que c'est écrit avec une patte...

BABIE. Dam ! peut-être une patte d'oiseau...

THORNCLIFF. Babie... que vous êtes bête, ma chère! (*A part.*) Elle pourrait bien avoir raison...

LUCY. Donne ce billet...

THORNCLIFF, *retenant le billet*. Permettez !.. j'ai des devoirs à remplir... (*Lisant.*) « A Lucy !.. » ce n'est pas pour moi... « la prisonnière... en dépit de tes tyrans » et de cet imbécile de Thorn... » Thorn...

LUCY, *lisant par-dessus son épaule*. Thorncliff...

THORNCLIFF. Vous croyez ?..

BABIE. Ça doit être ça...

THORNCLIFF. C'est possible !.. (*Lisant.*) « Je pénétrerai jusqu'à toi... je te délivre- » rai... et je te donnerai mon cœur et ma » main. »

LUCY. Il y a ça ?..

THORNCLIFF, *relisant*. « Mon cœur et ma » main... »

BABIE. Ah ! c'est de l'oiseau...

THORNCLIFF. Alors, il y aurait... mon cœur et ma patte... (*Lisant.*) « Compte sur » l'oiseau couleur du tems.. » (*Il tremble.*) Ah! bah !. (*Lisant.*) « Il n'a jamais manqué à » sa parole... »

(Il reste stupéfait.)

LUCY. Comment... il y a ?..

BABIE. Il y a ?..

THORNCLIFF, *tremblant plus fort*. Ne tremblez donc pas... vous me faites peur.. (*Relisant.*) « A sa parole... »

AIR : *De sommeiller.*

BABIE.
C'est singulier !

THORNCLIFF.
C'est diabolique !
C'est maint'nant à qui s'instruira.
Les oiseaux qui sav'nt la musique,
Ne pensent pas en rester là.
V'là celui-là qui s'mêl' d'écrire...
Et mieux qu'moi ! ça me donn' du dépit :
Depuis qu'on voit les bêt's s'instruire,
Ça dégout' d'avoir de l'esprit.

Mais non... c'est quelqu'amoureux, quelqu'insolent..... Ah ! « cet imbécile de » Thorncliff... » je t'apprendrai ! moi... Donnez-moi cette cage...

BABIE. Pourquoi faire ?

THORNCLIFF. Cette cage !..

LUCY. Mon oiseau...

BABIE. Soyez tranquille... je la tiens...

THORNCLIFF. Bon !.. passez devant moi, madame Thorncliff... Ah ! on m'a câliné... on m'a dit : Mon petit Thorncliff par-ci... mon petit mari par-là... et j'ai apporté la cage moi-même... moi-même... avec un billet qui m'appelle imbécile !... passez devant moi...

LUCY. Que veux-tu faire ?

THORNCLIFF. Remettre à cet honorable M. Gobson le billet... et la bête...

BABIE. Si tu fais ça...

LUCY. Oh ! je t'en prie...

THORNCLIFF. C'est mon ennemi personnel... et si tu raisonnes... je lui tors le cou !..

(Il fait un pas vers elle.)

BABIE, *poussant un cri*. Ah !..

(Elle se sauve.)

LUCY, *le retenant*. Thorncliff... mon petit ami...

THORNCLIFF, *avec dignité*. Mamzelle... votre tuteur me nourrit, et mon estomac d'homme connaît ses devoirs !..

(Il sort avec Babie en fermant la porte au verrou.)

SCÈNE IV.

LUCY, ARTHUR, *caché*

LUCIE. Babie !... reviens !... rends-le-moi !.. (*Ecoutant.*) Oh ! ils sont déjà bien loin !... et cet oiseau qui m'apportait une lettre si bonne... si gentille... (*pleurant*) perdu !.. perdu pour moi !.. Ah ! s'il suffisait de l'appeler... comme l'autre...

Oiseau bleu, couleur du tems,
Vole à moi promptement.

(*On entend comme le chant d'un oiseau au loin.*)

Eh! mais... j'ai bien entendu... il s'est échappé... il revient... (*Regardant à la fenêtre.*) Oh! non... par-là... (*Le même chant.*) Encore!... par-ici?... où donc?... (*En cherchant, elle s'approche du fauteuil et aperçoit Arthur qui la regarde. Elle recule effrayée.*) Ah! qu'ai-je vu?.. comme il me regarde... Dieu!.. si c'était... oh! non!...

ARTHUR. Si fait... si fait...

LUCY. Il parle!.. il parle...

ARTHUR. Lucy!..

LUCY. Il a dit mon nom... oh! mon Dieu!... je suis contente... et pourtant... je tremble... la même couleur... comme le prince... et comme l'oiseau... (*L'appelant.*) Petit! petit!..

ARTHUR, *quittant le fauteuil.* Me voilà.

LUCY. Oh! qu'il est bien comme ça...

ARTHUR. Et toi... que tu es jolie!..

LUCY. C'est qu'il parle très-bien...

(A Arthur qui vient près d'elle.)

AIR : *Pardonne-moi.* (d'Amédée de Beauplan.)

N'approchez pas!
Je tremble, hélas!
Oui, la frayeur
A pénétré jusqu'à mon cœur!

ARTHUR.

Eh! mais pourquoi
Auprès de moi
Tout cet effroi?
En ta présence
J'ai confiance...
Je reste en ces lieux captive,
Sans être en peine
Que l'on me prenne.

LUCY.

C'est sans doute un oiseau privé

ARTHUR.

Oui, je suis un oiseau privé.

(*Il s'approche et lui saisit la main.*)

ENSEMBLE.

LUCY.

Ciel! il prend ma main...
Quel trouble soudain
M'agite!
Mon cœur palpite..
Ce n'est plus de frayeur,
C'est d'espoir, de bonheur!

ARTHUR.

Ah! je tiens sa main...
Quel trouble soudain
L'agite!
Son sein palpite...
Ce n'est plus de frayeur,
C'est d'espoir, de bonheur!
Oui, c'est d'espoir et de bonheur!

ARTHUR. Ne t'en vas pas... reste... tu vois bien que je te ne fais pas de mal...

LUCY. Oh! non... au contraire... (*Regardant sa main.*) C'est qu'il a une main blanche et douce comme la mienne... il me ressemble absolument...

ARTHUR. Oh! c'est-à-dire...

LUCY. C'est-à-dire... quoi donc?

ARTHUR. Un oiseau... dam! il en reste toujours quelque chose...

LUCY. Oh! pourvu que vous soyez bien aimable... bien gentil...

ARTHUR. Oui, si tu l'es... et d'abord, on ne dit pas vous... à son oiseau... on lui dit toi.

LUCY. Toi?.. toi... tu es content...

ARTHUR. Très-content...

(Il l'embrasse)

LUCY. Eh! mais...

ARTHUR. Tu te fâches?..

LUCY, *souriant.* Au fait, c'est un oiseau... Mais comment es-tu entré ici?.. tout est fermé... tout... excepté cette fenêtre... et je ne t'y ai pas vu...

ARTHUR. Oh! il me faut si peu de place pour passer, et je désirais tant te voir de plus près!..

LUCY Ah! tu m'as vue déjà?...

ARTHUR. Oui, ce matin, à ces barreaux, quand tu étais si bonne pour ce pauvre petit qui chantait au pied de la tour...

LUCY. Ah! vous surprenez mes secrets?..

ARTHUR. Cela ne peut que te porter bonheur... ce n'est pas comme ta cousine Rebecca...

LUCY. Rebecca... ah! mon Dieu!.. j'y pense!.. et moi qui leur ai promis de rester ici seule... toujours seule...

ARTHUR. Sais-tu pourquoi?

LUCY. Non!.. mais ça leur faisait plaisir... moi, ça m'était égal... et maintenant, j'en suis bien aise... mais si l'on allait te surprendre...

ARTHUR. On ne me surprendra pas.

LUCY. Mais si l'on vient...

ARTHUR. Je m'envolerai...

LUCY. Partir... oh! non...

ARTHUR. Cela te ferait de la peine?..

LUCY. Beaucoup...

ARTHUR. Tu m'aimes donc?..

LUCY. Moi!..

ARTHUR. Dam!.. un oiseau... c'est sans conséquence... je t'aime... je n'aime que toi, et je veux t'épouser.

LUCY, *se mettant à rire.* Ah!.. ah!.. ah!.. m'épouser... est-ce que ça se peut?..

ARTHUR. Quelquefois... si ton amour détruit l'enchantement qui me condamne à reprendre la forme que j'avais tout-à-l'heure, je déjouerai les projets de ton tuteur... qui est un vieux perfide...

LUCY. Comment cela?.. il ne veut que mon bonheur... il me l'a dit...

ARTHUR. Il t'a trompée... il veut te voler ton bien... et le cœur de celui qui t'aime...

LUCY. Que dis-tu?... oh! c'est bien mal....

ARTHUR. Mais si tu veux me seconder... fais tête à l'orage.

LUCY. O ciel!... on ouvre la porte...

ARTHUR Diable!..

LUCY. Que vas-tu faire?.. (*A la porte, écoutant.*) C'est ma cousine!.. elle n'est pas seule...

(Il va du côté de la fenêtre.)

ARTHUR. Je suis pris... par-là... (*Il va du côté de la fenêtre.*) Ah!..

(Il se réfugie derrière une saillie formée par de petites colonnes en avant de la fenêtre du fond, tandis que Lucy est retournée vers la porte d'entrée.)

SCENE V.

LUCY, REBECCA, GROTESBURY, ARTHUR.

REBECCA, *entrant.* Venez, monsieur... venez...

LUCY, *se retournant et cherchant Arthur.* Eh bien! où est-il donc?

GROTESBURY, *la cage à la main.* Me voici!..

LUCY, *cherchant toujours avec désespoir.* Mon Dieu!.. mon Dieu!.. où est-il allé...

REBECCA. Posez cette cage.

LUCY, *se retournant vivement.* Hein?.. la cage... (*Avec joie.*) Ah!.. c'est lui!.. mon oiseau bleu... le voilà revenu... oh! comment a-t-il fait?.. si vite... qu'il est gentil!

GROTESBURY. J'ai su, mademoiselle, que vous regrettiez cette petite bête... et j'ai pensé que vous auriez du plaisir à me voir avec elle...

LUCY. Oh!.. que je vous remercie...

REBECCA. Et tu fais bien.. on n'a pas plus de complaisance et de bonne grâce que M. Grotesbury.

LUCY. Oh! oui... oui, certainement... (*A part.*) C'est égal... j'aime mieux l'autre....

GROTESBURY, *saluant.* Mesdemoiselles!.. vous m'abîmez de confusion.

REBECCA. Ainsi, en attendant mon prétendu que l'on cherche dans toutes les directions... j'ai pensé que tu préférerais un mari... à un couvent..

LUCY. Et tu as bien fait...

REBECCA. Et j'ai tant prié mon père, qu'il consent à te marier après moi... au noble chevalier que voilà...

GROTESBURY, *se redressant.* Là!..

LUCY. Ça?..

REBECCA. Tu sais que je t'aime... ma petite... que je suis bonne...

ARTHUR, *caché dans le fond.* Perfide...

REBECCA. Hein?

GROTESBURY. Quoi?..

LUCY, *regardant la cage avec inquiétude.* Rien!... (*A part.*) Il a parlé!..

REBECCA. J'ai heureusement un caractère...

ARTHUR. Acariâtre...

REBECCA. Que dites-vous, monsieur Grotesbury.

GROTESBURY. Moi!.. si j'ai parlé...

LUCY, *inquiète.* Je n'ai rien entendu...

REBECCA. Enfin, Lucy... l'époux qu'on t'offre me paraît...

ARTHUR. Laid... mal bâti...

LUCY, *à part.* Ah!.. mon Dieu!.. c'est lui...

GROTESBURY. Mademoiselle, je vous prie de garder vos complimens...

REBECCA. Je n'ai pas parlé.

GROTESBURY. C'est vous qui m'avez gratifié d'un mal bâti... à moins que mademoiselle.. .

LUCY. Non... non... c'est ma cousine...

REBECCA. Moi... ce n'est pas vrai!...

GROTESBURY. Me prenez-vous pour un sot?...

ARTHUR. Oui!..

GROTESBURY. C'en est trop... vous êtes...

ARTHUR. Une pimbèche!..

REBECCA. Il a osé dire!.. et vous...

ARTHUR. Un faquin...

GROTESBURY. Mademoiselle...

REBECCA. Insolent!..

GROTESBURY. Me traiter de la sorte...

LUCY. O ciel!.. ne vous disputez pas.

ENSEMBLE.

GROTESBURY.

AIR :

Conçoit-on autant d'audace?
Oser m'insulter en face!
Quel affront!
Ah! je sens rougir mon front!
C'est trop abuser, madame,
De votre titre de femme;
Par bonheur
Vous comptez sur ma douceur.

REBECCA.

Conçoit-on autant d'audace?
Oser m'insulter en face!
Quel affront!
Ah! je sens rougir mon front!
Songez bien que d'une femme
Le courroux aussi s'enflamme,
Vous pourriez, par erreur,
Trop compter sur ma douceur!

LUCY.

Allons, calmez-vous, de grâce!
Et que l'indulgence efface
Cet affront
Qui fait rougir votre front!
Chacun est exempt de blâme,
Le courroux qui vous enflamme,
Est, d'honneur!
Le résultat d'une erreur!

GROTESBURY, *étouffant.* Enfin, mademoiselle... (*A Lucy.*) C'est à vous que je parle!.. à vous seule!.. je vous prie de n'en croire que ce que vous voyez... je suis jeune... encore pour un mari... et...

ARTHUR, *faisant sauter sa perruque avec une baguette.* Perruque...

REBECCA. Que vois-je?.. qui a osé?..

LUCY, *se mettant à rire.* Ah!.. ah!.. ah!.. quelle tête...

GROTESBURY. Ah!.. c'en est trop... et je saurai...

(Il se retourne et se trouve en face de Thorncliff qui est entré par la porte de droite.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THORNCLIFF.

THORNCLIFF. Je vous préviens que...

GROTESBURY, *lui donnant un grand soufflet.* Misérable!..

REBECCA. Comment! Thorncliff...

LUCY, *riant très-fort.* Ah!.. ah!.. ah!.. ah!...

THORNCLIFF. Ah bien!... ah bien!... ah bien!...

GROTESBURY. Laissez-moi... il faut que je l'assomme.

THORNCLIFF. Pour m'achever... merci...

REBECCA. Ce serait lui?.. le drôle!..

LUCY, *se plaçant devant Thorncliff.* Non... non... ce n'est pas...

THORNCLIFF. Si fait... c'est moi...

GROTESBURY. Hein?...

THORNCLIFF. Je venais vous dire que M. Gobson...

REBECCA. Jobson..

THORNCLIFF. Eh! oui... M. Gobson... est là... qui attend la réponse...

REBECCA. C'est bien... je ne sais ce qui se passe dans ce château... ce vieillard qui nous endort... qui s'échappe...

THORNCLIFF. En disant : Dieu vous bénisse!..

REBECCA. Et dans cette vieille tour...

THORNCLIFF. Il y pleut des soufflets...

GROTESBURY, *remettant sa perruque de travers.* Je suis en nage de colère...

LUCY. Vous vous êtes trompé...

THORNCLIFF. De joue!.. de joue!..

REBECCA. Venez, mademoiselle... venez répondre à mon père vous-même...

GROTESBURY. Oui, venez...

LUCY, *regardant la cage.* Non... non!.. (*A part.*) Je ne le quitte pas (*Haut.*) je reste...

RÉBECCA. Suivez-nous...

GROTESBURY. Et nous verrons si quelque insolent viendra nous interrompre...

LUCY. Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... (*Bas à l'oiseau dans la cage.* Envole-toi....

REPRISE DU CHOEUR.

Conçoit-on autant d'audace? etc.

SCENE VII.

THORNCLIFF, ARTHUR

ARTHUR, *sortant de sa cachette.* Enfin ils s'en vont... et je puis...

THORNCLIFF, *revenant en scène.* Voilà une journée qui finira mal pour moi...

ARTHUR. Encore!...

(Il se baisse vivement derrière la table.)

THORNCLIFF. J'ai du guignon.... depuis que ce maudit oiseau... (*Regardant la cage.*) Ah!... te voilà... vilaine bête...

ARTHUR, *caché.* Oui, imbécile!...

THORNCLIFF, *effrayé et reculant.* Imbé... je crois qu'il a dit.... quelle bêtise.... Les oreilles me tintent... comme ça... allons donc... allons donc... un oiseau dire...

ARTHUR Imbécile...

THORNCLIFF, *commençant à trembler.* Bah!... il me reconnaît!...

ARTHUR. Sans doute.

THORNCLIFF. Il parle, il est ensorcelé!

ARTHUR. Certainement...

THORNCLIFF, *tremblant plus fort.* Ah!... je ne sais pas ce que j'ai, moi... on dirait que je tremble.... c'est stupide.... un oiseau...

ARTHUR. Poltron!... tu as peur de moi.

THORNCLIFF, *s'avançant.* Ce n'est pas vrai!...

ARTHUR. Prends-garde!...

THORNCLIFF, *reculant.* Qu'est-ce que tu me ferais?...

ARTHUR. Je te pincerais... je te piquerais... je te mordrais... je te mangerais...

THORNCLIFF Toi!... toi!... un oiseau qui mangerait un garde-chasse!.. ce serait fort...

ARTHUR. Pourquoi pas?...

THORNCLIFF. Ah! bien oui!... mais tu es dans ta cage... tu y es!.... (*Il saute en riant.*) Ah!... ah!.. ah!...

ARTHUR. J'en sortirai.... pour te poursuivre... pour te tourmenter...

THORNCLIFF. Je t'en défie...

ARTHUR. Pour faire la cour à ta femme.

THORNCLIFF. Oh!... par exemple...

ARTHUR. Pour te faire...

THORNCLIFF, *en colère.* Veux-tu te taire?...

ARTHUR, *riant.* Ah!.... ah:.... ah!.... ah!...

THORNCLIFF. Veux-tu te taire?..

ARTHUR. Ah!... ah!... ah!... ah!...

THORNCLIFF. Ah!... tu ris... (*Il s'approche.*) Tu ris... (*Il tape sur la cage.*) Tiens!... tiens!...

ARTHUR, *rit plus fort.* Ah!.... ah!.... ah!... ah!...

(D'un coup de poing Thorncliff jette la cage à terre, et aussitôt Arthur se lève et apparaît devant lui.)

THORNCLIFF, *poussant un cri d'effroi.* Ah!...

ARTHUR. Me voilà!...

THORNCLIFF. Au secours!... le Diable!... au secours!...

(Il sort en courant et referme la porte sur lui.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, *seul.*

Ah!... ah!... ah!... ah!.... toujours bête comme au tems où je lui mangeais ses poires dans le verger de Wolferag.... Bravo!... voilà l'ennemi en déroute, et le champ de bataille est à moi... Mais, comment m'échapper?... le moyen de m'envoler.... tout oiseau que je suis.... car décidément je suis l'oiseau bleu!...

AIR *d'A. Adam.*

Ruses d'amour, faveurs, baisers surpris,
De l'oiseau bleu signalent la présence;
Tremblez, tuteurs, qui gardez l'innocence!....
Tremblez encor bien plus, pauvres maris!
En dépit des grilles,
A moi jeunes filles
Fraîches et gentilles!
Je ris du jaloux (*bis*)
Qui vient fermer sur nous (*bis*)
Serrures et verroux :
Car je vole, vole,
Plus léger qu'Éole,
Jusqu'à mon idole...
J'obtiens un aveu!
Pour moi c'est un jeu!
Tout doit céder à l'oiseau bleu!

Où la beauté vient fixer son séjour,
Hôte léger, on me voit apparaître,
Souvent, la nuit, perché sur sa fenêtre,
J'attends sans bruit l'heure chère à l'amour!
Mais quand, au contraire,
Sourde à ma prière,
La belle, trop fière
Pour s'humaniser,
Veut me moraliser
Et refuse un baiser...
Je le vole, vole,
Et je me console
[illegible] sa rigueur folle
Car c'était un jeu
Pour mieux attirer l'oiseau bleu.

SCÈNE IX.

ARTHUR, LUCY.

LUCY, *entrant vivement.* Ah! mon Dieu! où est-il?

ARTHUR. Lucy!...

LUCY. Ah!... c'est toi.... te voilà?.... prends garde... nous sommes perdus...

ARTHUR. Rassure-toi donc....

LUCY. Oh! quand je suis près de toi.... je n'ai plus peur.

ARTHUR. Et tu as raison.... je te prends sous mon aile!...

LUCY. Thorncliff est arrivé là-bas tout effaré.... en criant au secours... Il avait tellement peur, qu'en entrant il est tombé à la renverse.... il a dit des choses.... des choses à faire dresser les cheveux!...

ARTHUR, *riant.* Ah!... ah!... ah!...

LUCY. Ils vont venir... sauve-toi...

ARTHUR. Non, pas seul.

LUCY.

AIR : *Voilà, voilà ce que nous n' voulons plus!*

Que peux-tu faire en ce péril extrême?
Va, laisse-moi...

ARTHUR.

T'abandonner? jamais!
Lorsque je sais que ton oncle lui-même
Te sacrifie à de vils intérêts!... (*bis*)
Résistons-leur; puisque Arthur on me nomme,
Comme ce preux que je veux imiter,
Montrons du cœur... prouvons que je suis homme,
Car jusqu'ici l'on pouvait en douter...

Je veux t'enlever à tes persécuteurs! Grotesbury ou un couvent, veux-tu choisir?..

LUCY. Oh! non, maintenant que tu m'aimes, jamais!

ARTHUR, *l'embrassant.* Que tu es gentille, va!

LUCY. Comment, monsieur?..

ARTHUR. Ne fais pas attention, c'est une habitude que j'ai comme ça, et puis, pour me donner du courage, de l'esprit... viens par ici.

LUCY. Entends-tu? les voilà!..

ARTHUR. Ah! diable!

LUCY. Va-t'en par la fenêtre.

ARTHUR. C'est que j'aimerais mieux la porte.

LUCY, *courant à la table.* Eh bien! là, là...

(Au moment où la porte s'ouvre, Arthur se dirige vers elle et se jette derrière.)

SCENE X.

LUCY, JOBSON, GROTESBURY, THORNCLIFF, REBECCA, BABIE, ARTHUR, *caché*.

JOBSON. Venez, venez, je n'ai peur de rien, nous allons voir.

LUCY. Parti... encore!..

BABIE. Il n'y a que mamzelle, poltron!

GROTESBURY. Avoir peur d'un oiseau!..

REBECCA. Cet homme est d'une stupidité...

THORNCLIFF. Mais quand je vous dis que je l'ai vu... comme je vous vois... un grand scélérat! qui avait au moins six pieds!... Tout bleu... tout bleu... avec des ailes qui s'enflaient... des yeux qui lui sortaient de la tête... et deux nageoires énormes!..

GROTESBURY. Mais, c'était un monstre!

RÉBECCA. C'est que tu as eu peur.

THORNCLIFF. Je crois bien... il jetait du feu... avec de la fumée... et puis il avait des cornes... oh! mais... des cornes!...

JOBSON. C'est effrayant!...

THORNCLIFF. Et il m'a dit avec sa grosse voix : Hon!

(En ce moment Arthur, qui est derrière la porte, s'échappe doucement et sort; Babie le voit et jette un cri.)

BABIE. Ah!...

(Ils reculent tous effrayés.)

JOBSON. Qu'est-ce que c'est?

GROTESBURY. Qu'est-ce qu'il y a encore?

RÉBECCA. Babie!...

THORNCLIFF, *tombant à genoux*. Grâce!

LUCY, *mettant la main sur la bouche de Babie*. Chut!...

BABIE, *interdite et tremblante*. Rien!... rien!...

THORNCLIFF. Depuis ce matin, cette créature-là fait des *oh!*... et des *ah!*... qui me donnent la chair de poule.

RÉBECCA. Il faut jeter tous ces gens-là dehors.

GROTESBURY. J'ai tout le corps dans un état... ils me feraient croire des choses...

JOBSON. Mais, où donc est cette cage?.. où donc?...

THORNCLIFF. La cage?... je l'ai brisée d'un coup de poing... là... là... (*Il montre qu'elle doit être derrière la table; Jobson va la ramasser.*) C'est alors que l'oiseau bleu s'est échappé.

JOBSON, *élevant la cage et montrant l'oiseau*. Le voilà!

THORNCLIFF, *ébahi*. Ah! bah!...

LUCY, *à part*. C'est lui!... le maladroit!

BABIE. Tu vois bien, poltron!

THORNCLIFF. Ah!... bah!... quand je vous dis que c'est le diable.

GROTESBURY. En ce cas, pour en finir avec les contes de ce garçon-là... il faut lui tordre le cou.

THORNCLIFF. A moi?...

RÉBECCA. A l'oiseau.

GROTESBURY. Et sans pitié.

LUCY, *se jetant sur la cage*. O ciel!... non jamais!... vous me tuerez plutôt... grâce pour lui... grâce!

THORNCLIFF. Voyez-vous... voyez-vous... ils s'entendent... tordez-lui le cou.

JOBSON. Lucy, lâchez cette cage.

LUCY. Le tuer!... oh! ma cousine...

BABIE. Il faut encore mieux lui donner la volée.

(Elle ouvre la cage, l'oiseau s'envole et sort par la fenêtre.)

THORNCLIFF. Eh bien! eh bien!... coquin... scélérat!

LUCY, *pleurant*. Oh! mon Dieu! j'en mourrai.

GROTESBURY. Elle se trouve mal.

THORNCLIFF. Fermez la fenêtre pour qu'il ne rentre pas.

BABIE, *courant au fond*. Au contraire... elle va étouffer.

RÉBECCA. Eh vite! Lucy!... un flacon... monsieur Grotesbury.

GROTESBURY. Où donc? où donc?

JOBSON, *montrant une planche au-dessus de la porte d'entrée*. Par ici!

(Grotesbury monte sur une chaise; Jobson tend la main vers lui; Rébecca tourne la tête du même côté; Thorncliff se dispute avec sa femme dans le fond. La petite porte secrète s'ouvre, Arthur paraît.)

THORNCLIFF. Je te dis que je fermerai.

BABIE. Je te dis que non.

SCENE XI.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR. St!... st!...

(Lucy, qui revient à elle, se lève vivement, le rejoint, ils sortent, la porte se referme; tout ce mouvement s'exécute très-vite, et avant que personne ait pu s'en apercevoir.)

SCENE XII.

JOBSON, GROTESBURY, THORNCLIFF, BABIE, REBECCA.

GROTESBURY, *prenant le flacon sur la planche*. Voilà!... voilà!...

JOBSON. Donnez.

RÉBECCA. Eh bien! Lucy?

JOBSON. Où est-elle?

GROTESBURY. Partie!

THORNCLIFF. Hein?... elle n'y est pas!

BABIE. Il se pourrait?

RÉBECCA. Elle était là.

GROTESBURY. Ma foi... à moins qu'elle ne se soit envolée.

BABIE. Envolée!

THORNCLIFF. Quand je vous dis que c'est un tas de volatiles.

JOBSON.

AIR : *Allez dormir, ma belle.*

Tous deux auront beau faire,
Ils ne pourront, j'espère,
De ces lieux s'échapper!...

THORNCLIFF.

Mettons-nous tous en route!

GROTESBURY.

Avant la nuit sans doute,
On peut les rattraper.

JOBSON.

Pour atteindre leur trace,
J'organise une chasse ...
Piqueurs, prenez l'essor!...
Que mes meutes fidèles
Poursuivent les rebelles
Aux sons bruyans du cor!

ENSEMBLE.

TOUS.

Tous deux auront beau faire,
Etc., etc.

BABIE.

Tous deux auront beau faire,
Las! ils ne pourront guère
De ces lieux s'échapper!
Et si l'on suit leur route
Avant la nuit, sans doute,
On va les rattraper!

(*Tout le monde sort.*)

ACTE III.

Le théâtre représente une partie reculée du parc ; à droite la maison du garde, du même côté, et un peu en arrière de la maison, un arbre qui sort d'un buisson touffu ; de l'autre côté du théâtre, un puits, et sur le bord, un seau ; dans le fond, à travers les arbres, on voit une route qui traverse le parc, etc., etc. Il ne fait pas encore tout-à-fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, THORNCLIFF, JOBSON, GROTESBURY.

(Au lever du rideau, on entend le son du cor et un grand bruit de chasse. Arthur paraît dans le fond, suivi à quelque distance de Thornclif, et de quelques paysans.)

ARTHUR, *arrivant sur le devant du théâtre.* Ah!... je n'en puis plus!... on n'a jamais chassé le cerf avec plus d'acharnement!... c'est de bon augure, un jour de noces! Mais Lucy... Lucy!... où est-elle?... damnation! elle se sera égarée... peut-être est-elle tombée dans leurs mains... Mais, de par Dieu! je la délivrerai...

THORNCLIFF, *dans le fond, courant à perdre haleine.* Tayaud!.. Tayaud!... apporte... Ah!... le voilà.

ARTHUR. Ils viennent...

THORNCLIFF. L'infâme!... le gueux!... le scélérat... Il me le paiera.

(Arthur s'échappe à droite de la maison du garde au moment où M. Jobson en sort.)

JOBSON, *à la cantonnade.* C'est bien, mademoiselle... restez!...

THORNCLIFF, *tombant sur Jobson.* Ah! c'est toi?... Tiens donc... tiens donc!...

JOBSON, *secoué.* Eh bien! misérable!... tu m'assassines...

THORNCLIFF. Ah! monsieur Gobson... excusez... Je suis exaspéré... je n'entends plus... je n'y vois plus... (*Arthur traverse rapidement le théâtre, au moment où Grotesbury entre par la gauche, Thorncliff l'aperçoit, et se met à courir en criant.*) Ah! le voilà!... le voilà! (*Il tombe sur Grotesbury.*) Tu crois m'échapper encore... mais non, non, non!...

GROTESBURY, *cherchant à lui échapper.* Miséricorde!...

SCENE II

GROTESBURY, THORNCLIFF, JOBSON.

THORNCLIFF, *repoussant Grotesbury.* Ce n'est que ça... il est parti... je suis un homme abîmé.

GROTESBURY, *s'appuyant à gauche.* Parbleu!... et moi donc?

JOBSON. Je ne puis pas ravoir ma respiration!...

THORNCLIFF. J'ai été ferme!... Hein?.. n'est-ce pas?... c'est que, voyez-vous, je suis furieux!... pas dormi de la nuit... pas fermé un œil... un œil!... et, depuis hier soir, ai-je couru après ce satané lutin... qui nous a tous mis sur les dents... tous! si bien que je n'ai plus de jambes... Ah!... je me sens tomber... je me meurs... je suis mort...

(Il se laisse aller sur Jobson.)

JOBSON, *le jetant de ses bras dans ceux de Grotesbury.* Eh! butor... je suis aussi brisé que toi...

GROTESBURY. Eh bien!... eh bien!... à qui en avez-vous?...

THORNCLIFF. A qui?... demandez à ce bon monsieur Gobson?... demandez-lui ce que nous avons vu?...

JOBSON. Le fait est que je commence à croire...

AIR *de l'Écu.*

Ça tient de la sorcellerie.
THORNCLIFF.
C'est un démon, c'est un lutin
Il paraît comme par magie...
JOBSON.
Et puis il s'échappe soudain.
GROTESBURY.
Il me fait, depuis ce matin,
Perdre l'esprit!...
THORNCLIFF, *à part.*
Oh! je suppose
Qu' pour lui le péril n'est pas grand
GROTESBURY.
Et ma femme?...
THORNCLIFF.
C'est différent!...
Elle pourrait bien perdre quelqu' chose.

Heureusement qu'on l'a rattrapée...

GROTESBURY, Comment!... miss Lucy!... il se pourrait...

JOBSON. Eh! sans doute... enfermée, là, dans cette maison... Je l'ai arrêtée moi-même...

THORNCLIFF. Oui... pendant que je poursuivais un petit scélérat qui avait une peur!... et qui s'est jeté sur moi pour m'arracher mon fusil, je criais ferme! monsieur Gobson accourt, et crac... disparu... Mais aussitôt... fr... fr... fr... Voilà un oiseau qui sort du taillis... Un oiseau bleu... c'était lui!

GROTESBURY. Un oiseau?

JOBSON. Exactement le même.

THORNCLIFF. La même personne!.. qui s'envole juste sur nos têtes pour nous narguer.

GROTESBURY. Et vous croyez ça, vous, monsieur Jobson?

JOBSON. Que voulez-vous?.. j'en suis abruti.

THORNCLIFF. J'y crois, j'y crois... tiens! pourquoi pas?.. faut pas que ça vous étonne... c'est dans les livres... il y a des hommes qui ont été des bêtes, et il en reste quelque chose... par exemple, monsieur Gobson...

JOBSON. Hein?

THORNCLIFF. Non!.. c'est pour preuve... cet honnête monsieur Gobson, regardez-le bien, il a du gros-bec dans la figure... il a été gros-bec, j'en suis sûr, et vous?

JOBSON, *écoutant.* Ecoutez!.. j'ai entendu... non...

THORNCLIFF, *écoutant.* Non... je le reconnaîtrais, l'oiseau... j'ai du nez, beaucoup de nez... et puis il a un petit chant tout drôle...

(Il cherche à l'imiter.)

GROTESBURY. Mais du moins miss Lucy est en votre pouvoir?

JOBSON. Certainement, je viens de lui parler de vous.

GROTESBURY. Ça l'a calmée?

JOBSON. Au contraire, elle refuse de vous voir, elle vous déteste.

GROTESBURY. C'est étonnant.

THORNCLIFF. Ah bien! oui, elle qui a un goût décidé pour les oiseaux, ce n'est pas avec votre plumage, ni avec votre ramage... oh! je ne dis pas... si vous étiez linotte, sansonnet ou serin, si vous chantiez seulement comme un rossignol.

JOBSON. Hein! vous ne chantez pas...

GROTESBURY. Je joue assez joliment de la clarinette.

THORNCLIFF. C'est ça... c'est ça... Eh! c'est ma femme...

SCENE III.

LES MÊMES, BABIE, *puis* LUCY.

BABIE. Notr' maître... notr' maître... monsieur Jobson!..

JOBSON. Eh bien! quoi? qu'est-ce que tu me veux?

BABIE. Tiens... v'là mon homme... oh! qu'il est pâle.

THORNCLIFF. Tais-toi... réponds...

GROTESBURY. Que se passe-t-il donc?

BABIE. Il se passe... que, pendant que vous étiez à courir les champs, Mlle Rebecca s'est trouvée mal dix-sept fois.

THORNCLIFF. Rien que ça?..

BABIE. Avec des accès de colère et une pluie de soufflets.

JOBSON. Pauvre enfant!

GROTESBURY. Pauvre petite!

THORNCLIFF. Pauvre agneau!

BABIE. Heureusement il vient d'arriver un coureur de son prétendu.

GROTESBURY. Du baron de Wolferag?

JOBSON. Il annonce son maître?

BABIE. Pour aujourd'hui... et aussitôt Mlle Rebecca est redevenue gaie... elle a envoyé prévenir le chapelain de se tenir prêt à marier le baron de Wolferag dans la chapelle du parc... tout le monde a déjà pris des bouquets... des rubans...

THORNCLIFF. Je vas me faire la barbe...

GROTESBURY. Si sa cousine voulait se marier tout de suite, après...

JOBSON. En attendant... toi, Babie, tu

vas porter cette lettre, que je viens d'écrire... au couvent de Sainte-Dorothée.

BABIE. J'entre chez nous... et j'y vais...

JOBSON. Toi, Thorncliff, veille sur Lucy, ta prisonnière...

BABIE. Elle est prise !. .

THORNCLIFF. Soyez tranquille... j'en réponds... je vas mettre mon sabre et mes rasoirs partout... et si le scélérat ose approcher...

GROTESBURY, *voyant la fenêtre s'ouvrir.* C'est elle!...

BABIE. Miss Lucy !...

JOBSON. Ainsi, petite rebelle... le couvent... ou le mari que je vous donne...

LUCY, *à la fenêtre.* J'aime mieux mourir.

THORNCLIFF. Elle ferme la fenêtre.

GROTESBURY. C'est mal... vous êtes une ingrate.

BABIE.

AIR : *Venez, mon père, etc.*

Ell' ne veut pas seul'ment vous écouter.

GROTESBURY.

J'espérais un accueil plus tendre !
Mais, je le vois, on ne veut pas m'entendre!...
Et prudemment je m'en vais m'absenter !...
Je rapporte dans un instant
Ma clarinett'!...

THORNCLIFF.

C'est à merveille !...
Si vous n' pouvez la prendr' par l' s'ntiment
Vous la prendrez par les oreilles!...

REPRISE ENSEMBLE

On ne veut pas seulement l'écouter :
Il croyait qu'on serait plus tendre!
Mais comme il voit qu'on ne veut pas l'entendre,
Il est alors forcé de s'absenter !

(*Jobson et Grotesbury sortent par la gauche; Thorncliff et Babie entrent dans la maison.*)

SCENE IV.

LUCY, *ensuite* ARTHUR.

LUCY, *à la fenêtre.* Ils sont partis!... je puis pleurer en liberté... Que faire maintenant?... pourvu qu'ils ne lui aient pas tendu quelque piége!... Il ne peut plus m'entendre... et j'aurais beau dire :

Oiseau bleu, couleur du tems,
Vole à moi promptement!

ARTHUR, *paraissant dans le gros arbre.* Me voilà!...

LUCY. Ciel!...

ARTHUR. J'accours à ta voix et je me moque de nos ennemis.

LUCY. Oh!... que je suis heureuse de te revoir!... j'avais peur qu'il ne te fût arrivé quelque malheur!... si tu m'avais oubliée...

ARTHUR. Moi... jamais...

LUCY. Les oiseaux sont si légers!...

ARTHUR. Oh! moi... je suis d'une espèce particulière, et renommée pour la constance.

LUCY. Mais enfin, qui es-tu donc?

ARTHUR. Tu le sauras plus tard.

LUCY. Je veux le savoir tout de suite.

ARTHUR.

AIR : *Le nom de celle que j'aime.*

Non, ce que je suis, ma chère,
Je le tais, je suis discret!
On ne le saura, j'espère,
Qu'en me payant mon secret.
Mon secret, mon bonheur,
Il est là, dans mon cœur ! } (*bis.*)
Je suis l'amant que jeune fille
Cherche à son premier rendez-vous;
Je suis le mari pour qui brille
La lune de miel des époux !.
Je suis cet oiseau qui soupire
Après les beaux jours du printems;
Je suis le bonheur qu'on désire,
Je suis l'espérance et j'attends!...

BABIE, *parlant.* Mais enfin...

ARTHUR.

Non, ce que je suis, ma chère,
Je le tais, etc.

LUCY. Mais, si on allait te découvrir?

ARTHUR. Ne crains rien... on me croit bien loin... et d'abord, on leur annonce l'arrivée du baron de Wolferag pour les occuper ailleurs, et profitant du trouble, je t'enleverai.

LUCY. Encore un enlèvement?

ARTHUR. Est-ce que tu es fâchée du premier?

LUCY. Oh! non... au contraire... et pourtant je ne sais si je dois... c'est un mari qu'il me faut... et tout ce mystère...

ARTHUR. Eh bien! apprends donc..

(On entend du bruit dans la maison; Lucy se retire de la fenêtre, Arthur rentre dans l'arbre et s'y blottit. Babie sort de la maison.)

SCÈNE V.

BABIE, ARTHUR.

BABIE. C'est bien!... c'est bien! on la porte cette lettre. . et ne pas voir cette pauvre jeune fille... ne pas lui parler... allons!...

ARTHUR, *sautant à terre.* C'est Babie!..

BABIE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!...

ARTHUR. Silence... tu viens toujours quand je parais...

BABIE. C'est que vous paraissez toujours si drôlement... monsieur l'espiègle!... car avec vos ruses et votre oiseau merveilleux.. je n'y crois pas, moi.

ARTHUR. Et tu fais bien... je leur en donnerai tant qu'ils voudront des oiseaux comme ça... avec une teinture d'indigo... Mais où vas-tu?

BABIE. Porter cette lettre de M. Jobson.

ARTHUR. Donne.

BABIE Mais ce n'est pas pour vous...

ARTHUR, *l'ouvrant.* Ça regarde Lucy, ma femme... O ciel! que vois-je?.. (*Lisant.*) « Miss Lucy vous sera remise aujourd'hui » pour entrer dans votre couvent et y pro- » noncer des vœux. » C'est indigne!

BABIE. La faire religieuse... et si elle n'a pas de goût?

ARTHUR. Elle! pas le moins du monde... au couvent?.. mais elle n'y entrera pas, je le jure par elle, par toi qui es si gentille... je pénétrerai dans cette maison... malgré eux... et tout de suite...

BABIE. Prenez garde! mon mari qui est là...

ARTHUR. Ton mari? je le ferai bien sortir.

BABIE. Et comment?

(Arthur prend son appeau et fait entendre le gazouillement d'un oiseau.)

THORNCLIFF, *en dedans de la maison.* Attends! attends! je suis à toi!..

ARTHUR. Le voilà! adieu!.. Rends-lui ça de ma part.

(Rébecca paraît au moment où il embrasse Babie, ensuite il s'éloigue doucement en continuant à imiter l'oiseau.)

SCENE VI.

REBECCA, BABIE, THORNCLIFF.

REBECCA. Qu'est-ce que c'est?

BABIE. Mademoiselle!..

THORNCLIFF, *sortant de la maison, un fusil à la main.* Je l'entends, je l'entends... chut!

REBECCA. Imbécile! on embrasse ta femme.

THORNCLIFF. Ma femme?

BABIE. Mais... mademoiselle...

REBECCA. Oui, ici, un petit jeune homme tout bleu...

THORNCLIFF. C'est lui! c'est l'oiseau!.. comment, jusqu'à ma porte?.. là, à mon nez, à ma barbe?.. une pareille infamie... mais pas de grâce, pas de pitié!..

REBECCA Et Babie se laissait faire.

BABIE. Mais non...

THORNCLIFF. Femme sans délicatesse, allez porter votre lettre, allez!.. (*On entend le chant à droite.*) Chut!.. là, il me nargue encore... il va me le payer.

(Il s'éloigne doucement.)

BABIE, *à part en sortant.* Ma lettre... il l'a gardée...

REBECCA. Pauvre homme!

THORNCLIFF, *repassant à gauche où l'on entend le chant d'oiseau.* Par là! par là!

REBECCA. Tâchons d'apprendre par Lucy... quel être mystérieux...

(Elle entre dans la maison, et, au moment où elle va refermer la porte, Arthur paraît du côté opposé.)

SCENE VII.

ARTHUR, REBECCA.

ARTHUR, *à la cantonnade.* Oui, cours toujours...

(Il descend le théâtre et s'approche de la maison du garde.)

RÉBECCA, *cachée derrière la porte qu'elle entr'ouvre.* Quelqu'un!

ARTHUR. Sit! sit!.. Lucy! Lucy!... ils sont tous loin, suis-moi sans crainte... descends...

LUCY. Mais, enfin?..

ARTHUR. Je suis ton mari, le baron de Wolferag... Viens!

RÉBECCA, *sortant vivement.* Le baron de Wolferag!..

ARTHUR. O ciel!.. l'autre!..

RÉBECCA. Ah! monsieur le baron, c'est donc vous?.. vous vouliez emmener ma cousine?

ARTHUR. Mieux que cela : je veux l'épouser.

RÉBECCA. Et d'où vous vient tant d'audace?

ARTHUR. De mes droits et de mon titre.

RÉBECCA. Ah! monsieur, vous comptiez vous moquer de nous?

ARTHUR. C'est possible.

RÉBECCA. Vous espériez que Lucy se marierait avant moi?

ARTHUR. Je l'espère encore.

RÉBECCA. Eh bien! non, non... je me marierai la première... je me passerai de vous...

ARTHUR. Il le faudra bien.

RÉBECCA. Et je vous ferai chasser du château de mon père.

ARTHUR. Je vous en défie...

RÉBECCA. Et à l'instant même...

ARTHUR. Et moi, je n'en sortirai que marié... heureux et vengé!... oui, oui, vengé!.. Lucy sera ma femme... en dépit de votre père et de vous... et vous resterez fille... vieille fille... pour l'exemple de toutes les filles dures, méchantes et acariâtres des trois royaumes et autres lieux...

REBECCA. Voulez-vous vous taire, petit serpent!

ARTHUR. Je veux parler, couleuvre, et je parle.

REBECCA. Je vais vous faire arrêter...

ARTHUR. Je me moque de vous!.. Ah! c'est la guerre que vous voulez?... eh bien! va pour la guerre... je délivrerai Lucy... ou le diable m'emp... vous emportera... et je ne vous dis que ça... Adieu!..

(Il sort.)

REBECCA, *le poursuivant.* Va-t'en! va-t'en!.. (*Revenant.*) Oh! je suffoque... le monstre... Dieu! s'il était mon mari, comme je me vengerais.

SCENE VIII.

REBECCA, GROTESBURY, JOBSON.

JOBSON. Jouez doucement.

GROTESBURY. Soyez tranquille.

REBECCA. Ah! c'est vous... approchez donc... hâtez-vous, je vous attends... il n'y a pas une minute à perdre. (*Arrachant la clarinette.*) Eh! laissez donc, vous me rompez les oreilles.

GROTESBURY. Permettez... ma clarinette...

REBECCA. Il s'agit bien de cela... Vous m'aimez, vous l'avez dit autrefois... nous sommes d'accord... je vous déteste, et je vous épouse.

GROTESBURY. Moi?

JOBSON. Hein?

REBECCA. Silence!.. Ah! j'en perdrai la tête!.. je vous épouse, et tout de suite, à l'instant.

JOBSON. Mais...

REBECCA. Vous entendez, mon père y consent...

JOBSON. Je consens à tout. (*A part.*) Si j'y comprends un mot...

GROTESBURY. J'en suis suffoqué.

REBECCA, *à part, le regardant.* Ah! l'horreur! mais plutôt que de mourir fille... je suis capable de tout.

GROTESBURY. Pardon, belle demoiselle, je vous aimais, je me suis tourné vers miss Lucy ; à présent il faut me retourner vers vous pour vous r'aimer ? c'est girouette en diable!..

REBECCA, *déchirant son mouchoir.* Vous me refusez... avec la fortune de ma tante... celle de mon père!..

GROTESBURY. Je ne dis pas... au contraire...

JOBSON. C'est donc un mariage?

REBECCA. C'est un mariage... un mariage de colère. (*Bas à son père.*) Ah! si vous saviez...

GROTESBURY. Et le baron de Wolferag?

REBECCA. Je n'en veux plus.

JOBSON. Mais enfin...

REBECCA. Mais il le faut... je le veux... ou je m'évanouis... (*On entend un coup de fusil.*) Ah! mon Dieu!..

GROTESBURY. On tire sur nous.

JOBSON. Thorncliff!

SCENE IX.

LES MÊMES, THORNCLIFF, *pâle, les cheveux ébouriffés.*

THORNCLIFF, *s'avançant d'un air solennel en tenant l'oiseau bleu.* Le voilà... je le tiens... ce monstre... ce lutin... ce démon.. le voilà... Change-toi donc, gueux, change-toi donc!..

JOBSON. A qui en as-tu?

THORNCLIFF. Eh bien! vous ne voyez pas?.. à cet oiseau bleu... à qui j'ai joué un tour aussi, moi.

GROTESBURY. Tu l'as tué?

THORNCLIFF. Du coup... A-t-il l'air bonne personne maintenant!.. je le secoue, je le tape, je lui fais la grimace, il ne bouge pas... il ne viendra plus me faire des niches, m'arracher mon fusil, becqueter ma femme ; il a becqueté ma femme... mamzelle l'a vu.

REBECCA. Imbécile!.. Ah! malheureusement l'infâme court toujours.

THORNCLIFF. Lui! lui!.. (*Le jetant dans le seau qui est près du puits.*) Tenez, le voilà... mort... mort... et noyé par-dessus le marché... Va donc, coquin! va donc.

REBECCA. Donnez-moi la main, Grotesbury, rendons-nous au château.

JOBSON. Et de là à la chapelle du parc.

SCENE X.

LES MÊMES, BABIE, *puis* ARTHUR *en religieuse.*

BABIE. Par ici, ma sœur, par ici,.. Ah! notre maître, voilà c'te dame du couvent de Sainte-Dorothée.

RÉBECCA. Ah! enfin Lucy partira.

JOBSON, *à Arthur.* Soyez la bien-venue.

ARTHUR, *faisant une grande révérence.* Mylords, que Dieu vous bénisse!

JOBSON. Thorncliff, amène la prisonnière.

(Thorncliff entre dans la maison.)

GROTESBURY. Elle est fort bien... fort bien!

JOBSON. Mille grâces, ma sœur, de votre complaisance; je vais remettre entre vos mains une jeune fille rebelle.

RÉBECCA. Très-rebelle.

ARTHUR.

AIR *de l'Ermite de Saint-Avelle.*

Avec moi les plus rebelles
Ne sauraient l'être long-tems,
Et j'ai, pour triompher d'elles,
D'infaillibles argumens:
Leur tiédeur bientôt s'enflamme
A mes discours pleins de feu,
Qui font passer dans leur ame
L'amour!..

TOUS.

Quoi! l'amour!...

ARTHUR, *saintement.*

De Dieu!...
Je fais passer dans leur ame
L'amour de Dieu!

RÉBECCA. C'est une petite sotte que je vous recommande, ma sœur.

ARTHUR. Soyez tranquille, ma bonne demoiselle, vous serez contente, et elle aussi.

BABIE. La voilà.

SCENE XI.

LES MÊMES, LUCY *amenée par Thorncliff.*

LUCY. Et moi, je vous dis que non!... non!... non!...

THORNCLIFF. Et moi, je vous dis que si!... si!... si!...

RÉBECCA. Qu'est-ce que c'est?

THORNCLIFF. Elle se révolte... elle résiste... elle m'a griffé...

ARTHUR. Approchez-vous, mon enfant... est-ce que je vous fais peur?

(Babie cherche à faire des signes à Lucy, qui ne les voit pas.)

LUCY. Non, ma sœur, assurément; mais je n'irai pas au couvent: je n'ai pas de vocation.

GROTESBURY. Ma sœur vous en donnera.

ARTHUR. Comme dit monsieur.

THORNCLIFF. Elle vous en donnera, la béguine.

REBECCA. Elle aurait plus de vocation pour le mariage.

LUCY. Certainement, j'en ai beaucoup... beaucoup... beaucoup...

THORNCLIFF. Et puis encore...

ARTHUR. Le mariage, mon enfant! y pensez-vous? œuvre de perdition où l'on ne gagne souvent que d'avoir un mari long, sec, laid, mal fait et mal bâti.

REBECCA, *regardant Grotesbury.* C'est vrai.

BABIE, *regardant Thorncliff.* C'est bien vrai!

THORNCLIFF, *à Grotesbury.* Elle vous insulte! elle vous insulte!..

LUCY. Ah! ma sœur, tous ne sont pas comme M. Grotesbury.

GROTESBURY. Hein? qu'est-ce qu'elle dit là?

JOBSON. Ne faites pas attention.

REBECCA. Vous allez venir au château, ma sœur!

ARTHUR. Merci, on m'attend à la grille; je vous demande seulement de me faire reconduire par cet honnête garçon; car on dit qu'il se passe ici des choses...

THORNCLIFF. Diaboliques, ma sœur.

JOBSON. Tu vas accompagner ma sœur, Thorncliff.

THORNCLIFF. Je vas prendre mon fusil.

(Il sort.)

REBECCA. Et vous, Lucy, vous prierez pour moi, pour mon mariage qui aura lieu dans une demi-heure.

LUCY. Mais je n'irai pas au couvent... je n'irai pas...

(Arthur leur fait signe de la laisser.)

AIR *du galop de la Tentation.*

GROTESBURY.

Adieu donc, petite rebelle,
Hélas!... si vous aviez voulu
Pour moi vous montrer moins cruelle,
Une autre ne m'aurait pas eu.

(*Se passant la main sur le menton.*)

A mes dons vous rendez justice :
Je ne vois rien de mieux que ça.

ARTHUR, *faisant la révérence.*

Mylord!... que le ciel vous bénisse
Et vous conserve ces yeux-là!

ENSEMBLE.

GROTESBURY.

Adieu donc, petite rebelle, etc.

TOUS.

Il va partir et quitter celle
Qui de sa main n'a pas voulu,
Une autre sera moins cruelle,
Mais au change il aura } perdu!
Au change il n'aura pas } perdu!

SCENE XII.

ARTHUR, LUCY, THORNCLIFF, BABIE.

THORNCLIFF, *tenant son fusil.* Me voilà prêt à vous suivre, ma chère sœur.

LUCY. Et moi, je ne partirai pas.

ARTHUR, *la prenant par le bras.* Mon enfant! ma chère Lucy!..

BABIE, *de l'autre côté.* Mademoiselle...

LUCY, *frappant du pied.* Non, non, non! je mourrais plutôt.

THORNCLIFF. Il faut l'enlever.

LUCY. Oh! vous aurez beau faire, il viendra me délivrer, lui!

THORNCLIFF, *éclatant de rire.* Lui! elle espère encore... l'oiseau bleu! je vas lui montrer, moi, je vas lui montrer.

(Il va au seau où il a jeté l'oiseau.)

LUCY. Oui, oui, il viendra.

Oiseau bleu couleur de tems.

ARTHUR, *qui a rejeté sa coiffe et sa guimpe, paraissant en bleu.* Me voilà!

LUCY, *se jetant dans ses bras.* Ah!

BABIE. Chut!

THORNCLIFF, *qui a retiré l'oiseau de l'eau, tout stupéfait de le trouver blanc.* Blanc! blanc! (*Se retournant et apercevant Arthur.*) Ah! (*il tombe à genoux*) c'est le diable!....

ARTHUR. Misérable! si tu fais un pas, si tu dis un mot, tu es mort.

THORNCLIFF, *étendu par terre.* Non, non, grâce!..

ARTHUR, *mettant un papier au bonnet de Thorncliff.* Attends... une cocarde.

BABIE. Eh! vite, voilà la noce qui vient.

LUCY. Oh! je ne te quitte plus.

ARTHUR. Suis-moi, tu es libre, tu es sauvée!..

(Lucy, Arthur et Babie sortent.)

BABIE, *à Thorncliff.* Oh! le poltron!

SCENE XIII.

THORNCLIFF, JOBSON, GROTESBURY, REBECCA, PAYSANS, *parés de bouquets et de rubans.*

CHOEUR.

AIR : *Clochettes de la pagode.* (Cheval de Bronze.

C'est l'heure du mariage!
Ah! quel bonheur! quel beau jour
Pour les filles du village!
Vive la danse et l'amour!
C'est l'heure du mariage;
Vive la danse et l'amour!

JOBSON. C'est bien, mes amis, c'est bien, réjouissez-vous... à ce soir la noce...

(Grotesbury paraît donnant la main à Rébecca.)

TOUS. Vive monsieur le baron!..

GROTESBURY. Merci, mes amis, merci.

JOBSON, *heurtant Thorcliff qui est étendu à terre.* Qu'est-ce que c'est que ça?

TOUS. Thorncliff!..

REBECCA. Que fait-il là?

(Les paysans le relèvent sans qu'il fasse un mouvement.)

GROTESBURY. Qu'est-ce qui lui est encore arrivé? il ne dit rien.

JOBSON, *le secouant.* Thorncliff... Thorncliff...

(Thorncliff fait un signe d'effroi.)

GROTESBURY. Cet homme est radicalement abruti.

REBECCA. Toujours des mystères... explique-toi... où est ta femme?..

(Thorncliff fait signe qu'elle est partie et imite le mouvement d'un oiseau qui s'envole.)

GROTESBURY. Envolée? avec qui?

(Il montre l'oiseau avec un mouvement d'horreur.)

GROTESBURY. Cet oiseau, il est mort.

(Thorncliff fait signe que non.)

TOUS. Parle donc... parle donc!...

THORNCLIFF, *après beaucoup d'efforts pour parler.* Je suis muet..

GROTESBURY, *montrant le chapeau de Thorncliff.* Eh! mais... qu'est-ce que j'aperçois?...

REBECCA, *prenant le billet.* Un billet!

JOBSON. Pour nous, sans doute?...

THORNCLIFF, *stupéfait.* Ah! bah!...

REBECCA, *lisant.* « Mon cher ennemi... » dis à ton maître que tu es un poltron... »

THORNCLIFF. Bien!

REBECCA, *lisant.* « Un benet!... »

THORNCLIFF. Très-bien!... (*A Jobson.*) Comme il vous arrange!

REBECCA, *lisant.* « Que j'ai enlevé à ta » barbe celle que j'aime, Lucy, qui sera » ma femme en dépit d'eux et de toi. » (*S'interrompant.*) Ah! nous verrons...

GROTESBURY. Mais, qui est-ce qui t'a remis cela?

THORNCLIFF. Est-ce que je sais?... je suis sûr que c'est encore lui .. l'oiseau...

JOBSON. Hein?...

THORNCLIFF. C'est-à-dire, non... la religieuse...

GROTESBURY. Cette sainte femme?...

THORNCLIFF. Mais non!... mais non... l'oiseau était dessous...

JOBSON. Qu'est-ce que tu dis?

GROTESBURY. Tu es fou.

TOUS, *riant.* Ah!... ah!.., ah!...

THORNCLIFF, *hors de lui.* Ah! si vous ne comprenez pas...

REBECCA. Je comprends, moi!... (*Lisant.*) « Je laisse Rebecca à son amant... » Et, quoique mariée la première, Lucy » partagera sa fortune avec elle... pourvu » qu'elle ne crie plus... » L'insolent!...

JOBSON ET GROTESBURY. Mais qui donc?

REBECCA. « Baron de Wolferag... »

JOBSON. Le baron!... Eh! vite... A la chapelle du parc!... Nous n'avons pas un instant à perdre...

GROTESBURY. Le chapelain nous attend.

TOUS. A la chapelle! à la chapelle!

JOBSON ET GROTESBURY. Partons!

(Ils vont pour sortir... Arthur paraît avec Lucy. Thorncliff pousse un cri.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, ARTHUR, LUCY, BABIE

ARTHUR.

AIR : *Fragment du Cheval de Bronze.*

Restez, il est trop tard... elle est ma femme.

TOUS, *reculant.*

O ciel!

ARTHUR.

Et votre chapelain lui-même
Vient de nous unir à l'autel!...

(*Pendant tout le dialogue suivant, l'orchestre exécute un trémolo.*)

THORNCLIFF, *parlant.* C'est lui!... l'oiseau!...

REBECCA, *regardant Arthur.* Plus d'espoir!... mais je me vengerai!... (*A Grotesbury.*) Je vous épouse.

ARTHUR, *s'approchant de Grotesbury.* Et si monsieur n'est pas content...

GROTESBURY. Je suis content...

ARTHUR. Il le faut bien!...

THORNCLIFF, *à part, montrant Grotesbury.* Sera-t-il heureux ce gaillard-là!

ARTHUR, *aux paysans.* Et pour fêter cette journée... (*Il jette sa bourse.*) A vous, enfans!

TOUS. Vive monsieur le baron!

CHOEUR.

AIR *du chœur précédent.*

Puisque l'hymen les engage,
Que l'autre couple ait son tour!
Et qu'un double mariage
Soit célébré dans ce jour!

ARTHUR, *au public.*

AIR *du premier acte de M. Marguerite.*

Lorsque tout péril cesse,
L'oiseau bleu trouverait,
Auprès de sa maîtresse,
Un bonheur trop complet,
Si son cœur n'éprouvait
Quelques craintes nouvelles...
(*Se tournant vers le public.*)
Il sait qu'on peut encore,
En lui coupant les ailes,
Arrêter son essor...
Ménagez son plumage...
Qu'il puisse à son ramage
Se livrer de nouveau!
Ho! ho!
Protégez son plumage,
Grâce pour son ramage!
Soutenez d'un bravo
Le vol de notre oiseau!

CHOEUR.

Protégez son plumage, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LE BARBIER DU ROI D'ARAGON,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par MM. Fontan, Dupeuty et Ader,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI,

TEL QU'IL A ÉTÉ REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 11 JUIN 1836

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALPHONSE, roi d'Aragon	M. DAUDEL.	MORENA	M. RENAUD.
PEREZ, son barbier	M. FRÉDÉRIC-LEMAITRE.	UN OFFICIER DU PALAIS.	M. ADOLPHE
TORRENO, muletier	M. DUSSERT.	UN CAPITAINE DES GARDES.	M. MAYER
LE CARDINAL	M. LAMARRE.	PINCHILLA	Mlle LOUISA
LE CONFESSEUR DU ROI.	M. PROSPER.	PAGHITA	Mlle A. BEAUCHÊNE.
LE COMTE D'AGUILAR.	M. STAINVILLE.	CONJURÉS.	
LE MARQUIS DE VILLALBA	M. ÉDOUARD.	GARDES.	
		PAYSANS.	

ACTE PREMIER.

L'auberge.

SCENE PREMIERE.

PINCHILLA, *un compte à la main*; ALPHONSE, *achevant de dîner.*

ALPHONSE, *assis à table.* Non... j'accompagnerai la mariée à l'église... A propos, quel est le futur?

PINCHILLA. Le futur?

ALPHONSE. Oui, le futur.... je serais charmé de le connaître.

PINCHILLA. Il se nomme Gil.

ALPHONSE. Gil... Ce n'est pas un nom.

PINCHILLA. C'est le sien.

ALPHONSE. Au reste, Gil ou Pedro, qu'importe! Paghita l'aime-t-elle?

PINCHILLA, *distraite.* Plaît-il

ALPHONSE. Je vous demande si M. Gil est aimé de Paghita?

PINCHILLA. Mais... oui... (*A part.*) Que de questions donc!

ALPHONSE. Je regrette de ne l'avoir pas rencontré une seule fois depuis que je viens ici, ce M. Gil...

PINCHILLA. Oh! il ne tardera pas maintenant; ainsi...

ALPHONSE. Tant mieux... j'ai hâte de le féliciter sur le choix qu'il a fait... Mais je vous retiens sans doute... Vous devez avoir à vous occuper d'autre chose que de causer avec moi... A ce soir...

PINCHILLA. Vous n'avez besoin de rien?

ALPHONSE. De rien.

PINCHILLA. En ce cas, votre servante.

(Elle va ranger quelques tables et entre dans une chambre de côté.)

SCÈNE II.

PINCHILLA, *seule.*

Eh bien! est-ce qu'il serait aussi amoureux de ma Paghita, celui-là?.. Mais c'est comme une rage! Hier... c'était le muletier Torreno qui se jetait à mes genoux en pleurant, et qui me suppliait de ne point donner ma fille à Gil... Vraiment, j'étais émue de la douleur de ce pauvre garçon. Elevé avec Paghita, il a dû autrefois être son mari, car ils se chérissaient, ces deux enfans... Mais heureusement Gil ne se doute de rien... et c'est une faveur du ciel, Jésus! car il est jaloux... jaloux... Il n'y a que cela et le mystère dont il s'entoure qui me déplaît en lui... Enfin, il faut espérer que maintenant il ne cachera plus ni son vrai nom, ni son état, ni sa famille... J'ai déjà cherché à pénétrer son secret : impossible! Si je l'interroge, il pose mystérieusement le doigt sur sa bouche, et je n'ose pas recommencer.

(Ici on entend le refrain suivant, mais loin encore.)

Tra, la, la, la, la, la, etc.

Ah! c'est lui... Le voici qui entre dans la grange... (*Appelant.*) Eh! Gil?

GIL, *du dehors.* Ah! bonjour, mère Pinchilla.

PINCHILLA. Bonjour, mon cher Gil... Voulez-vous que j'appelle Juan pour donner de l'avoine à votre cheval?

GIL, *toujours du dehors.* Non, non, merci... Je l'attache seulement, car je ne m'arrête qu'une minute.

SCENE III.

PINCHILLA, GIL.

GIL, *entrant et chantant.*

Toi qu'on abhorre,
Despote encore,
Sois tout puissant;
L'amour t'attends,
Tra, la, la, la, la, la, etc.

PINCHILLA. On vous jouera un mauvais tour, Gil, si vous chantez cette chanson.

GIL. Laissez donc, mère Pinchilla, est-ce qu'il y a des espions ici?

PINCHILLA. Eh, eh! qui sait?

GIL, *riant.* A moins que ce ne soit moi! Ah ça! mère, où est ma fiancée, ma gentille Paghita? que j'emploie le peu d'instans dont je puis disposer pour la voir, lui parler et la presser sur mon cœur.

PINCHILLA. Ta, ta, ta, ta! comme l'amour vous galope aujourd'hui!

GIL. Aujourd'hui?... toujours!

PINCHILLA. Paghita est dans sa chambre; en ce moment elle se pare de ses habits de fiancée, et vous ne pouvez ni la voir, ni lui parler, ni la presser sur votre cœur.

GIL. Eh bien! alors donnez-moi un verre de vin de Xérès, que je le boive à sa santé, en attendant que je me remette en route.

PINCHILLA. Et où allez-vous, Gil?

GIL. Voilà une question à laquelle vous me permettrez de ne pas répondre... Vite, vite, ce que je vous ai demandé, mère, car je suis pressé.

PINCHILLA. J'y vais, j'y vais. (*A part.*) Toujours du mystère.

(Elle sort.)

SCENE IV.

GIL, *seul.*

Oui, certes, je suis pressé. Heureusement, grâce à la rapidité de mon cheval andalou, j'ai gagné près de dix minutes de la ville ici, et le chemin qui me reste à faire est peu long... Maudite commission, va!.. Cette lettre, plus je la relis, moins j'en devine le sens. « *A Perez.* Vous vous rendrez sans délai à ma maison de plaisance d'Alcudia. Vous commanderez pour ce soir un souper délicat, et vous viendrez me rejoindre à minuit. » (*Parlé.*) Ceci, je le comprends, c'est une galante aventure de mon gracieux souverain. Cependant, aujourd'hui, s'il passe la nuit avec une maîtresse, ce n'est pas une raison pour m'empêcher d'en passer une aussi avec ma femme... ce qui m'intrigue, ce sont ses derniers mots. (*Lisant.*) « Vous avertirez mon capitaine des gardes de se tenir, ce soir, en embuscade avec vingt arquebusiers dans le petit bois situé entre ma maison de plaisance et l'ancien couvent de Saint-Dominique. » (*Parlé.*) Cet ancien couvent, c'est cette auberge. Pourquoi ces arquebusiers? le roi serait-il instruit de la conspiration que depuis si long-tems j'épie, et que je ne lui ai cachée jusqu'ici que pour mieux servir mon ambition en la lui découvrant plus tard tout entière? Aurait-il appris que c'est dans cette salle (*montrant une chambre de côté*) que ces nobles exilés se réunissent en secret?.. Oui; mais il est difficile d'arranger cette supposition, quelque probable qu'elle paraisse, avec la première partie de la lettre qui a rapport, sans aucun doute, à une de ces nombreuses bonnes fortunes dont je suis à la fois le confident et l'agent le plus actif. On n'a pas

besoin de vingt arquebusiers pour séduire une femme... Je m'y perds.

SCENE V.

GIL, PINCHILLA, *une bouteille à la main.*

PINCHILLA. Voici votre vin.

(Elle verse.)

GIL. Jusqu'au bord, mère.

PINCHILLA, *à part.* Voyons, je vais tenter un nouvel effort. (*Haut.*) Ah ça! Gil, j'ai toujours eu une grande confiance en vous; les services que vous m'avez rendus la justifient, mais enfin il faut que je vous parle à cœur ouvert... maintenant que vous allez vous marier...

GIL. Allons, encore un interrogatoire que vous voulez me faire subir! Vous saurez tout, ma bonne mère, avant que ma fiancée me donne sa foi, quand le prêtre qui doit nous unir sera prêt, quand je n'aurai plus à craindre que mon bonheur soit détruit. Jusque-là, silence... oh! silence, je vous en conjure pour ma Paghita.

PINCHILLA. Eh bien! j'attendrai... D'ailleurs, voyez-vous, ma curiosité n'est que l'effet de l'intérêt que je vous porte. Cette chanson faite contre Alphonse que vous chantez si souvent...

GIL. Bah! est-ce que vous croyez que je conspire aussi?

PINCHILLA. Qu'y aurait-il là d'étonnant? Il y a en Aragon une haine si vive pour Alphonse... il la mérite bien du reste... Jeune encore, n'ayant de règle que son caprice, n'employant sa volonté qu'à punir, jamais à pardonner... puis c'est un jeu pour lui que le déshonneur d'une pauvre fille. On assure qu'il va épouser la princesse de Castille, dona Isabelle : que ce mariage se termine promptement, mon Dieu! Il n'y aura peut-être plus tant de mères qui pleureront dans ce pays.

GIL, *avec une amertume croissante.* Oh! ceci est vrai... et... en vous écoutant, mon front s'est couvert d'une sueur froide; tout mon sang a remonté vers mon cœur. Qu'il la cache bien aux yeux du roi d'Aragon, celui qui a une jolie fiancée, ou la fiancée sera ravie à son amour. Malheur surtout à qui serait le rival d'Alphonse! les cachots de Sarragosse sont profonds et muets. C'est à frémir quand on y songe!.. malheur encore à celui de ses sujets, placé près de lui à la cour, qui se marierait sans lui avoir présenté celle qu'il a choisie!.. Le roi d'Aragon, ainsi qu'il le dit lui-même, veut toujours signer au contrat.

PINCHILLA. Oui, oui, je comprends. Mais quel est ce bruit?

GIL. Ce sont vos jeunes nobles qui viennent boire votre vin de Xérès. (*A part.*) Je puis sans crainte me montrer à leurs yeux : proscrits depuis deux ans de la cour, ceux d'entre eux qui se rendent ici ne savent pas qui je suis.

PINCHILLA. Ils descendent la colline au haut de la grande route.

CHANT.

Pour ravir l'Espagne
A son joug altier,
Vite en campagne,
Bon muletier.

Écoutez, Gil, ils chantent. Tiens, il y a des muletiers de nos montagnes avec eux. Paghita doit être habillée... Paghita! Paghita!

GIL. Oui, amenez-la, mère, que je l'embrasse avant de partir. (*A part.*) J'en ai besoin... je suis inquiet. Oh! c'est cela... il est sur la trace de la conspiration... Je lui dirai tout, de peur qu'il ne me soupçonne aussi, s'il vient à savoir que je m'arrête souvent à cette auberge... (*Se frappant le front.*) Comment tout ceci finira-t-il?

SCENE VI.

PINCHILLA, GIL, PAGHITA, *puis les jeunes nobles,* TORRENO *et deux autres muletiers.*

GIL, *courant au-devant de Paghita et l'embrassant.* Ah! ma Paghita!

PINCHILLA, *à Paghita.* Ce pauvre Gil! quoiqu'il fût bien pressé, il n'a pas voulu se mettre en route sans t'avoir vue.

PAGHITA, *d'une voix douce.* Je le remercie. (*Apercevant Torreno, et bas.*) Torreno!

D'AGUILAR. Notre chambre ordinaire n'est pas occupée, mère Pinchilla? Faites nous y porter, je vous prie, du vin de Xérès à profusion...

(Les jeunes seigneurs entrent. Torreno reste un moment au fond avec quelques-uns. Ils semblent causer.)

PINCHILLA, *à Paghita.* Quand il t'aura quittée, tu viendras m'aider, mon enfant.

GIL, *à part.* Comment!.. le père Joseph, le confesseur du roi parmi les conjurés!.. Ah! saint homme!. (*Il revient vers Paghita.*) Mon absence sera courte, ma Paghita, et pendant le chemin je penserai à vous pour qu'il me paraisse moins long. Puis, ce soir, aussitôt que cette bruyante compagnie qui vient d'arriver se sera retirée, nous irons avec votre bonne mère à la cha-

pelle nous unir par des liens éternels... Adieu, adieu, ma Paghita.

(Ici le refrain des jeunes nobles dans la salle à côté.)

Pour ravir l'Espagne
A son joug altier,
Vite en campagne,
Bon muletier.

Ah ! ils répètent leur chanson !..... Bien !.. Allons, poussez, mes amis ; compromettez-vous... Je ne serai pas en reste avec vos seigneuries.

(Il va vers la grange après avoir de nouveau serré la main à Paghita, et chante, mais d'une voix forte et sombre.)

De la patrie
La voix qui crie
Maudit ton nom,
Roi d'Aragon !
Tra, la, la, la, la, la.

PINCHILLA, *sortant de la salle et allant à Perez.* Eh bien ! Gil, encore votre chanson ?

(Gil s'en va après avoir dit adieu à Paghita, et Pinchilla rentre dans l'autre pièce.)

SCENE VII.

PAGHITA, TORRENO, *entrant.*

PAGHITA, *suivant Perez des yeux près de la fenêtre.* Il est déjà loin. (*Elle se retourne et va vers Torreno.*) Torreno !.. Ah ! je craignais qu'hier tu ne m'eusses pas comprise, quand ma mère t'a défendu de revenir ici... mais te voilà, toutes mes peines sont oubliées.

TORRENO. Hier, je souffrais bien, Paghita ; mes prières, mes larmes, n'ont pu attendrir ta mère. Tes paroles m'ont sauvé du désespoir ; j'en avais besoin pour croire que tu m'aimes encore.

PAGHITA. Toujours !

TORRENO, *avec feu.* Oh ! c'est que je t'aime, moi, comme on n'aima jamais au monde .. c'est que depuis mon enfance je me suis accoutumé à l'idée de joindre mon sort au tien ou de mourir. Il n'y a qu'un instant, il était là ce fiancé qui doit te conduire à l'autel... il était là qui souriait et qui pressait ta main. Eh bien ! à sa vue, un mouvement convulsif a agité mes membres ; une pensée de meurtre m'est venue, et malgré moi j'ai cherché mon stylet dans mon sein.

PAGHITA. Oh ! tais-toi ! son sang eût retombé sur mon cœur... Tu le sais, Torreno, il ignore les sermens que nous nous sommes faits, et peut-être même, si j'avais eu assez de confiance en lui pour les lui avouer, peut-être eût-il renoncé à moi ; car il est bon, généreux. N'est-ce pas lui qui nous a sauvé de la misère ? Qu'as-tu à lui envier, toi qui possèdes seul ma tendresse, toi que je n'oublierai jamais ?

TORRENO. Ce que j'ai à envier à ton fiancé, Paghita ? tu me le demandes ?

PAGHITA. Ecoute, à quelque prix que ce soit, je suis résolue à ne point lui appartenir.

TORRENO, *vivement.* Dis-tu vrai ?

PAGHITA. C'est ce soir à minuit que notre mariage doit avoir lieu.

TORRENO. Eh bien ?

PAGHITA. Je n'ai que deux moyens de l'empêcher.

TORRENO. Le premier ?

PAGHITA. D'aller me jeter à ses pieds, de le supplier...

TORRENO. Oh ! je n'accepterais pas mon bonheur de lui... et puis, on ne cède pas ainsi Paghita... L'autre moyen ?

PAGHITA. Torreno !

TORRENO. Ma Paghita, je crois comprendre ton silence : tu as confiance en moi, tu as foi dans mes sermens ?

PAGHITA. Oh ! oui.

TORRENO. On peut fuir avec son époux... Réponds, réponds... dis-moi que nul sacrifice ne te coûte pour me prouver ton amour.

PAGHITA. Mon Torreno... puis-je craindre de remettre mon sort entre tes mains ? Oh ! il faut que l'espérance m'abandonne entièrement ; il faut, pour que j'aie l'affreux courage de quitter le toit qui m'a vu naître, et ma mère, ma vieille mère, que la pauvre Paghita soit repoussée par elle sans pitié. Hier aussi, moi, je me suis précipitée en pleurant à ses genoux ; hier aussi je l'ai conjurée, les mains jointes et la pâleur sur tous les traits, de ne me pas condamner à un malheur éternel. Je lui ai rappelé qu'autrefois une promesse sacrée la liait à toi : elle a été insensible à ma douleur ; elle m'a menacée de sa colère, si je ne lui obéissais pas. Maintenant je n'appartiens qu'à Torreno ; je suis sa femme devant Dieu et devant les hommes ; je le suivrai où il ira, au fond de ses montagnes, sous la hutte de chaume qui lui sert d'abri. Maintenant à lui mon amour, à lui mon existence toute entière !

TORRENO, *la pressant sur son cœur.* Ange adoré ! et moi, moi qui voulais mourir !

UNE VOIX, *de la chambre où sont les jeunes nobles.* Torreno ! Torreno !

PAGHITA. On t'appelle.

TORRENO, *avec exaltation.* Oui... oui... je vais...

PAGHITA. Quelle agitation !.. Tu as pâli.

TORRENO. Moi!

PAGHITA. Au moment où on t'a appelé de cette chambre, une émotion extraordinaire a semblé s'emparer de toi... et à présent encore, ton visage offre l'empreinte d'une sombre inquiétude... ta main tremble dans la mienne... Qu'as-tu donc?

TORRENO. Rien.

PAGHITA. Courrais-tu quelque danger?

TORRENO. Non... Mais il faut nous séparer; mes amis m'attendent là. (*Montrant la chambre.*) Avant que je les rejoigne, convenons du moment de notre fuite. Dans une heure, trouve-toi, ma Paghita, près du petit bois que l'on distingue de cette auberge. La nuit alors sera assez avancée pour nous protéger de ses ombres.

(Ici Alphonse sort de la chambre et s'arrête à la vue de Paghita.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

PAGHITA. J'y serai.

ALPHONSE, *au fond.* Paghita! avec qui cause-t-elle?

TORRENO. De là je te conduirai chez ma mère, et demain à l'autel.

ALPHONSE, *à part.* C'est le fiancé.

TORRENO. Que Gil ensuite, s'il a du courage, vienne t'arracher de mes bras!

ALPHONSE, *à part.* Ce n'est pas le fiancé.

TORRENO. Mais.. tu ne t'effrayeras point, n'est-ce pas, ma Paghita, si, cette nuit même, après t'avoir confiée à la tendresse de ma bonne mère, je te quitte aussitôt... pour quelques instans seulement?.... Si mon absence même se prolongeait... oh! tu ne m'accuserais pas de ce retard involontaire?

PAGHITA. J'attendrai ton retour en pensant à toi.

ALPHONSE, *à part.* Nous voilà trois, maintenant!

TORRENO. Ainsi, c'est convenu, près du petit bois... quand cette pendule aura marqué dix heures?

PAGHITA. Oui.

TORRENO. Je retourne auprès de mes amis... Paghita, nous serons donc heureux!

ALPHONSE, *à part.* C'est ce que nous verrons.

Torreno embrasse Paghita, qui le conduit jusqu'à la porte et redescend pensive. Torreno rentre.)

SCÈNE IX.

PAGHITA, ALPHONSE.

ALPHONSE, *s'approchant.* A mon tour.

PAGHITA, *sans voir Alphonse.* Oui, nous serons heureux... Mais quel motif le force à cette absence dont il m'a parlé?

(Alphonse la saisit par la taille, elle pousse un cri.)

ALPHONSE. C'est moi... N'ayez pas peur.

PAGHITA, *cherchant à se débarrasser.* Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, ou votre audace...

ALPHONSE, *la tenant toujours.* Bah! mon audace... Vous voulez rire?

PAGHITA, *avec colère.* Mais laissez-moi donc, monsieur!

ALPHONSE. Pas sans rançon : un baiser?

(Gil paraît au fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GIL, *au fond.*

GIL, *à part.* Qu'est-ce que cela?

ALPHONSE *à Paghita.* Je l'aurai.

(Il l'embrasse; elle se sauve et rentre dans l'intérieur. Gil furieux s'approche d'Alphonse sans le reconnaître.)

GIL. Ah! par exemple!

(Il se trouve face à face avec Alphonse, le reconnaît et reste stupéfait.)

SCÈNE XI.

ALPHONSE, GIL PEREZ.

ALPHONSE, *le regardant.* Eh! c'est Perez!

PEREZ, *balbutiant.* Moi-même, sire.... (*A part.*) Ah! mon Dieu!

ALPHONSE. Par quel hasard en ces lieux?...

GIL. Mais, sire... en passant... en revenant de votre maison de plaisance... comme je fais le voyage souvent, je m'arrête quelquefois ici.

ALPHONSE. Et tu es arrivé cette fois à propos... juste au moment où je donnais le plus amoureux baiser à la gentille Paghita.

GIL. Je l'ai entendu, sire... (*A part.*) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

ALPHONSE. Je ne suis pas fâché du hasard qui m'a fait te rencontrer dans cette auberge; tu me seras utile... Tu as exécuté la mission dont je t'ai chargé?

GIL. Oui, sire.

ALPHONSE. Le souper sera-t-il prêt pour l'heure indiquée?

GIL. Auparavant, si votre majesté le désire.

ALPHONSE. Les vingt arquebusiers de ma garde sont à leur poste?

GIL. Je viens de les apercevoir en traversant le petit bois.

ALPHONSE. Maintenant tu devines ce dont il s'agit?

GIL. Parfaitement, sire... Quelque dame de la cour que vous traitez ce soir en tête-à-tête... J'ai compris cela du premier coup... Il n'y a que les arquebusiers qui m'embarrassent un peu.

ALPHONSE. Ah! c'est une mesure de précaution... Dis-moi, puisque tu t'arrêtes quelquefois dans cette auberge, tu dois connaître le fiancé de Paghita?

GIL, *réprimant un mouvement*. Non, sire, non... je ne le... connais pas.

ALPHONSE. Ce maudit fiancé... Si je parviens à apprendre son nom! J'aime Paghita, Perez. Depuis huit jours, je descends souvent chez la vieille Pinchilla, sa mère, exprès pour la voir, pour lui parler. Cette jeune fille a produit sur moi une impression dont je cherche vainement à me rendre compte. Elle allait m'échapper pourtant. Ce soir, quelque rustre, quelque vassal allait me l'enlever pour la conduire à l'autel... Ah! damné de fiancé, tu ne te cacheras pas si bien que je ne finisse par te découvrir!... Et alors...

GIL, *riant*. Oui, oui, je sais.

ALPHONSE. J'ai pensé d'abord le tenir. J'ai cru que c'était ce jeune homme qui, tout-à-l'heure, causait avec elle à voix basse... Ce n'était pas le fiancé, c'était l'amant.

GIL. Comment, sire! il y a aussi un amant?

ALHONSE. Quand je suis sorti de ma chambre, ils étaient là tous les deux. Je ne te raconterai pas tout ce qu'ils se disaient; c'était fort tendre, fort expressif.

GIL. Pauvre fiancé!

ALPHONSE. Oh! oui, pauvre fiancé! je t'en réponds... mais aussi heureux amant!

GIL, *à part*. Je cherche en vain qui ce peut être... Oh! sans doute un de ces nobles... Le comte d'Aguilar, ou plutôt le jeune marquis de Villalba...

ALPHONSE. Qu'as-tu donc à parler tout seul?

GIL. Je me demandais le nom de l'insolent qui a osé se mettre en rivalité avec votre majesté.

ALPHONSE. Qu'importe son nom! Ce qui m'importe, à moi, c'est qu'il ne réussisse pas dans son projet.

GIL. Quel projet?

ALPHONSE. Un enlèvement!

GIL. Un enlèvement!

ALPHONSE. Rien que cela.

GIL. Et savez-vous aussi le lieu du rendez-vous?

ALPHONSE. Oui, pourquoi?

GIL, *vivement*. Oh! c'est qu'il faut que cette audace reçoive un châtiment exemplaire.

ALPHONSE. C'est bien mon intention.

GIL, *plus vivement*. Vous ravir Paghita, sire!.. mais c'est un crime de lèse-majesté, un attentat à la propriété royale!... il n'y a pas de supplice qu'un tel acte ne mérite!.... Ah! l'on ose se jouer à vous!.... Vite, mon gracieux souverain, vite à l'affût, vous, moi, avec les vingt bons arquebusiers de votre garde, à l'endroit où doit se trouver le coupable... et feu, feu sur lui sans pitié! Que j'aurai de plaisir à me... à nous venger!

ALPHONSE. Diable!.. avec quelle chaleur tu prends mes intérêts!.. Mais tu vas trop loin, Perez... Non, mon plan est mieux conçu... je ne m'oppose pas du tout à ce que Paghita soit enlevée.

GIL. Comment?

ALPHONSE. Mais... au lieu d'être enlevée par celui qu'elle attendra, elle le sera... par moi...

GIL. Plaît-il?

ALPHONSE. C'est elle qui doit être la première au rendez-vous... son amant ne la rejoindra que lorsque cette pendule que tu vois aura sonné dix heures... Toi, tu resteras ici, et tu surveilleras tout avec soin.

GIL, *à part*. J'étouffe!.. (*Haut.*) Pardon, sire, je me permettrai, contre mon habitude, une simple observation.

ALPHONSE. Voyons ton observation.

GIL. C'est demain, au plus tard, que doit arriver la princesse Isabelle de Castille, à qui votre main est promise.

ALPHONSE. Eh bien?

GIL. Le respectable cardinal d'Almanza viendra vous annoncer son arrivée... Vous l'avouerai-je? ce rusé ambassadeur vous dessert en secret à la cour de son maître... il vous peint dans ses lettres sous des couleurs peu flatteuses... S'il apprenait ce nouveau caprice, le saint homme...

ALPHONSE. Le saint homme se tairait... Si, depuis un mois qu'il habite Sarragosse, il a eu souvent le droit de censurer ma conduite, de mon côté, j'ai eu les yeux

ouverts sur la sienne... Mais c'est assez nous occuper de lui. Songe à remplir mes instructions. D'abord, ne bouge pas de cette salle ; ensuite, aussitôt que l'enlèvement aura eu lieu, monte à cheval, pars à franc étrier, et arrive à ma maison d'Alcudia... (*En souriant.*) Ce soir, j'aurai besoin de tes services.

GIL, *avec contrainte*. Toujours à votre disposition, sire.

(Alphonse entre dans sa chambre ; Perez le suit des yeux et éclate tout-à-coup.)

SCENE XII.

PEREZ, *seul.*

Il était tems qu'il s'en allât, ma colère débordait,.. le sang me montait au visage. Damnation sur lui et sur moi !... Mais c'est que voilà un guet-apens infâme ! Fiancé, au moment d'être uni à tout ce que j'aime au monde, je me vois arracher ce qui ferait ma joie, ma vie... Et encore, deux voleurs, au lieu d'un... Un amant que l'ingrate préfère, un autre amant qui d'un mot peut me faire pendre à un gibet !... et cet amant préféré, quel est-il ?.. Oui, oui, j'en suis sûr, un noble Aragonais. C'est amusement et jeu de cour pour ces gens de souche illustre que la séduction et le rapt. Un pauvre diable, de naissance obscure comme moi, qu'est cela pour eux ? moins que rien. Cela n'a ni droits ni prérogatives : on peut s'emparer de son bien, déchirer son cœur, lever la dîme sur sa couche nuptiale !.. Oh ! ma tête se perd ; mille pensées confuses se heurtent et se choquent dans mon cerveau embrasé... Le désespoir, la rage, la jalousie, la peur... j'en deviendrai fou... (*Il tombe sur un siége.*) Il faut pourtant que je prenne un parti... (*On entend du bruit.*) Les conspirateurs sortent du lieu de leur réunion... Le père Joseph est toujours avec eux... Décidément, quel rôle joue-t-il ici ? Si, sans être aperçu de lui, je pouvais... Ah ! ma Paghita ! ah ! ma Paghita !

SCENE XIII.

PEREZ, VILLALBA, LE PÈRE JOSEPH ET LES AUTRES CONJURÉS, *puis* PINCHILLA.

VILLALBA, *bas au père Joseph*. Oui, mon père, vos conseils seront suivis... Mais, croyez-moi, laissez-nous le soin d'achever l'entreprise... votre présence ici pourrait vous compromettre.

LE PÈRE JOSEPH, *bas*. Monsieur de Villalba, répétez-leur bien que je partage toute leur indignation... Comme eux, je souffre des atteintes portées à nos droits, à la sainteté de la religion... Alphonse n'a rien respecté, ni lois, ni mœurs, pas même mes avis... Depuis qu'il est monté sur le trône, la nation est humiliée, les familles déshonorées... et ce n'est rien encore, ce roi débauché n'a pas approché une seule fois du tribunal de la pénitence.

PEREZ, *à part*. Est-il de bonne foi, ou voudrait-il instruire Alphonse de ce qui se passe, pour rentrer en grâce auprès de lui

VILLALBA. Nous allons agir, mon père... je vous conseille de vous retirer... la prudence...

LE PÈRE JOSEPH. Oui, vous avez raison. Je retourne à Sarragosse échauffer le zèle de nos amis : c'est là que cette nuit nous frapperons un coup décisif.

(Il sort.)

PEREZ, *à part*. A Sarragosse ! Il ignore que le roi n'y est point, j'aurai le tems d'agir.

AGUILAR, *voyant Gil*. Toujours cet homme !

GIL, *affectant la gaîté*. Eh bien ! mes jeunes seigneurs, le vin de Xérès était-il bon, et l'orgie a-t-elle été joyeuse ?

AGUILAR. Nous vous avons déjà averti monsieur, que vos questions nous déplaisaient.

GIL. Pardon, mon noble cavalier, je ne suis pas un étranger dans la maison de la vieille Pinchilla.

VILLALBA, *à Aguilar*. Il a raison, mon cher Aguilar ! ignores-tu donc que c'est l'heureux fiancé de la jolie fille qui nous sert à table ?

GIL, *à part*. C'est celui-ci, je le parierais.

AGUILAR. Ah ! oui, Paghita !.. charmante, en effet... délicieuse... La pauvre enfant ! ce n'est pas sa faute si on la sacrifie.

GIL, *à part*. C'est celui-là.

VILLALBA, *à Aguilar*. Entre nous, je crois qu'elle ne l'aime guère.

AGUILAR. Comment ! elle ne l'aime pas du tout.

PINCHILLA, *entrant*. Paghita !... oui ; mais où est-elle donc ?.. Ah ! Gil, est-ce que vous n'avez pas vu ma fille ? je la croyais avec vous.

(Dix heures sonnent.)

GIL. Votre fille ?.. Dix heures

(Pinchilla sort.)

AGUILAR, *à Perez.* Eh bien! monsieur, restez-vous encore long-tems avec nous?

GIL. Non, mes jeunes seigneurs, je me retire.

(Il sort précipitamment. Vilalba va à la porte et met le verrou.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *hors* GIL.

AGUILAR. Comme il se sauve!

VILLALBA. Et nous ne restons pas plus long-tems?

TORRENO. Allons trouver Paghita.

VILLALBA, *à Torreno.* Torreno, n'oubliez pas...

TORRENO. Vous m'avez admis à l'honneur d'affranchir avec vous l'Aragon; et, quoiqu'un sang noble ne coule pas dans mes veines, je vous prouverai que j'étais digne de cette marque de confiance. Je me battrai bien. Si vos franchises, à vous, messeigneurs, ont été violées par lui, il n'a pas plus respecté celles du peuple, qui sont aussi sacrées que les vôtres; et je suis du peuple, moi : servez votre cause, et je servirai la mienne.

(Il va pour sortir, on entend du bruit au loin. Cri sourd de Paghita. Un coup de feu.)

AGUILAR. Sommes-nous découverts?

TORRENO. Eh non! quelque voyageur égaré, peut-être.

VILLALBA. Dans ce bon pays d'Aragon, il y a un voleur, le soir, à chaque coin de rue.

AGUILAR. Et sur les grandes routes, de braves gens qui demandent l'aumône avec un stylet.

VILLALBA, *qui a ouvert une fenêtre.* Une troupe de gens qui s'éloignent de toute la vitesse de leurs chevaux... Un homme qui court de ce côté.

(Il referme la fenêtre.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GIL, *en dehors*, PINCHILLA.

GIL, *en dehors, et frappant.* Ouvrez! ouvrez!

VILLALBA. C'est la voix de cet homme qui nous a inspiré des soupçons tantôt.

GIL. Mais ouvrez donc!

TORRENO, *allant ouvrir.* De la prudence.

GIL, *entrant.* Malédiction!

PINCHILLA, *entrant.* Ah! Gil... où est Paghita?

GIL. Enlevée!

VILLALBA. Votre fiancée?

GIL. Eh! oui, ma fiancée, ma jolie fiancée Paghita, enlevée, mes beaux seigneurs, enlevée!... (*Avec désespoir.*) Oh! oh! oh! oh! oh!

(Il se jette dans une chaise.

PINCHILLA. Ah! mon Dieu!... ma pauvre enfant!

(Elle sort.)

TORRENO. Mes amis, allons l'arracher des mains de son ravisseur.

GIL. Allez!.. allez!.. vous courez mieux que deux bons chevaux d'Andalousie, n'est-ce pas? Et puis il y a chance de recevoir une bonne balle au front à tenter cette folie, chance des galères ou de la potence, entendez-vous? Ne bougez point... J'y suis plus intéressé que vous, je crois. C'est mon bien, c'est mon sang, c'est ma vie qu'on me vole!.. Je reste pourtant... mais j'aurai vengeance, si je n'ai justice. A l'œuvre donc, et sans tarder, mes braves jeunes gens!

TORRENO. Nous ne vous comprenons pas.

GIL, *en appuyant.* Vous conspirez?

AGUILAR. Monsieur Gil veut railler.

GIL. Vous ne conspirez pas?

VILLALBA ET LES AUTRES CONJURÉS. Nous?

GIL. Eh! de par Dieu! ne plaisantons point!... maître Torreno, vous n'êtes pas allé il y a deux jours dans les montagnes?.. vous n'avez pas reçu parole de deux cents muletiers de se rendre cette nuit en armes à Sarragosse?... Dites, cela est-il vrai? Vous, qui vous croyez bien caché, parce que ce large chapeau est rabattu sur votre figure, Aguilar, vous n'attendez pas de la vallée de Canfranc un renfort de nos audacieux contrebandiers?... Dites, cela aussi est-il vrai? Vous, Villalba, lieutenant des gardes du roi, n'avez-vous pas gagné vos soldats? n'y a-t-il point un uniforme sous votre manteau? et tout-à-l'heure encore, ici, sous un autre manteau, n'y avait-il pas un habit complet de dominicain?

TORRENO. Nous sommes trahis!

GIL. Non, vous êtes sauvés au contraire. Du calme, enfans, et écoutez-moi... Il y a une heure que je vous aurais fait pendre... il y a une heure, j'épiais vos démarches, j'écoutais vos moindres paroles... Je collais mon oreille à chaque porte, à chaque muraille : j'étais l'espion du roi; maintenant je suis son ennemi le plus acharné, son ennemi jusqu'au sang, et je

vous offre mes services contre lui : acceptez, le marché est bon.

TORRENO. Qui nous répondra de vous?

GIL. Acceptez d'abord; ensuite, je leverai vos scrupules.

AGUILAR. Nul de nous ne vous connaît.

GIL. Acceptez, vous dis-je! je me ferai connaître.

TORRENO, *lui frappant dans la main.* A tout hasard! Frappez là.

GIL. Et maintenant, voici comme il faut agir. Torreno, vos deux cents muletiers arriveront-ils, ainsi qu'ils vous l'ont promis, des montagnes?

TORRENO. A minuit.

GIL. Armés?

TORRENO. Tous.

GIL. Bien. Aguilar, vos hommes de Canfranc, en êtes-vous sûr?

AGUILAR. Comme de moi.

GIL. Et vous, Villalba, votre compagnie des gardes?

VILLALBA. Au feu la première.

GIL. Alors, retenez bien ceci. A une heure du matin, que quelques-uns de vous soient à distance, dans l'ombre, de la maison de plaisance d'Alcudia, car ce n'est pas à Sarragosse, c'est là que sera Alphonse. Vous aurez les yeux incessamment dirigés vers celle des fenêtres où vous verrez une lumière placée contre les vitraux. Quand elle s'ouvrira, qu'un homme y apparaîtra, agitant un signe blanc dans sa main, alerte! poussez le cri d'insurrection, appelez aux armes; je réponds du reste, moi.

TORRENO. A une heure?

GIL. A une heure!... il sera mort.

TORRENO. Mort!... Qui peut avoir la certitude?...

GIL. Moi..... Écoutez. J'ai promis de calmer vos craintes; je vais le faire. Quel que soit le motif qui me porte à servir vos projets, je les sers; c'est ce qu'il vous faut. Si je suis un traître, qu'avais-je besoin de vous prévenir? je savais tout; je pouvais vous perdre. Et puis, celui que vous proscrivez m'a enlevé ma fiancée Paghita, ici, à mes yeux, au moment de la conduire à l'autel.... (*Mouvement de Torreno.*) Oh! je le hais plus que vous! Voulez-vous d'autres gages? en voici. (*Il tire un anneau de son doigt.*) Cet anneau ouvre toutes les portes du palais, celle même du cabinet particulier d'Alphonse... Qui le veut?

TORRENO, *s'en emparant.* Moi!... Mais qui êtes-vous donc pour nous promettre sa tête?

GIL. Qui je suis?

LES NOBLES. Oui, qui êtes-vous?

GIL. Le barbier du roi...

(Mouvement général.)

TORRENO ET LES CONJURÉS

AIR *de Zampa.*

Pour nous tous quelle surprise!
Ah, j'en tremble encore d'effroi...
Oui.
Il savait notre entrepries,
Et c'est le barbier du roi!

(*L'orchestre continue l'air; on aperçoit au fond les invités qui arrivent.*)

GIL. Allons, voici la noce à présent. Damnation sur moi!... Leur vue me fait mal et m'arrache des pleurs de rage. (*Haut.*) Oui, oui, joie et chansons! (*Haut.*) Merci, félicitez-moi, il n'y a plus de mariée. (*Les paysans reculent.* (*Aux conjurés.*) Je remonte à cheval, mes enfans, à une heure.

LES CONJURÉS. A une heure!

GIL, *en sortant.* A Alcudia.

LES CONJURÉS. A Alcudia!

TORRENO, *à part.* Le barbier du roi!...

ENSEMBLE.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *précédent.*

TORRENO ET LES CONJURÉS.

Pour nous tous quelle surprise!
Etc., etc.

LES PAYSANS.

Ah! pour nous quelle surprise!
Son regard glace d'effroi!
Ah!
Celle qui lui fut promise,
Paghita, trahit sa foi!

(*Gil s'est éloigné rapidement; tout le monde le regarde partir.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un appartement richement décoré. Au fond une grande porte ; à droite, la porte d'un appartement ; à gauche, une petite porte qu'on ne devine que lorsqu'elle s'ouvre. Fenêtres à grands rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, *seul.*

(Il entre par la porte du fond et jette son manteau sur un fauteuil.)

Ah !... ce n'est pas sans peine.... La petite faisait des façons pour se laisser enlever.... elles en font toutes.... ça dure un moment... J'ai précédé mes gens de quelques pas.... ils ne peuvent tarder.... (*Voyant des papiers sur la table.*) Toujours des affaires !... (*Il en parcourt quelques-uns.*) Quel métier que celui de roi !... et on nous reproche quelques distractions... Ah ! c'est encore une plainte de ce marquis de Penafield... On dirait vraiment que je suis responsable de sa femme.... il me la redemande, à moi, comme si cela me regardait.... Sa femme ! sa femme !... qu'il s'adresse à l'archevêque d'Almanza... Le saint ambassadeur de Castille sera peut-être charmé de la lui rendre à présent.... On vient, je crois : c'est Paghita, sans doute.

SCENE II.

ALPHONSE, LE CARDINAL D'ALMANZA, NOBLES CASTILLANS DE SA SUITE, NOBLES ARAGONAIS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Son éminence le cardinal d'Almanza, ambassadeur du roi de Castille et de Léon !

ALPHONSE, *à part.* Au diable l'ambassadeur et celui qui l'envoie ! (*Montrant les papiers.*) Heureusement j'ai là de quoi le congédier plus vite qu'il ne pense.

LE CARDINAL. Sire, que votre majesté me pardonne si.... à cette heure....

ALPHONSE. En effet, monsieur le cardinal, j'étais loin de m'attendre à votre visite ; il est plutôt tems de dormir que de causer d'affaires. Venir m'importuner jusque dans ma maison de plaisance d'Alcudia !

LE CARDINAL. Sire, je m'étais rendu à Sarragosse, où j'espérais vous trouver. La nouvelle que j'ai à vous apprendre est si importante, que tous les seigneurs de votre cour ont voulu m'accompagner... Cette nouvelle, je l'espère, remplira de joie le cœur de votre majesté.

ALPHONSE. Voyons.

LE CARDINAL. La princesse Isabelle arrive à l'instant même.

ALPHONSE, *à part.* Ah ! mon Dieu !

LE CARDINAL. Elle s'est arrêtée à la principale porte de Sarragosse.

LE COMTE DE MORRENA, *à part.* Il n'a pas l'air du tout charmé de la nouvelle.

LE CARDINAL. Ah ! sire, malgré la surprise où cet événement inattendu a jeté la population aragonaise, femmes, enfans, vieillards, se sont portés à la rencontre de votre fiancée : on l'entoure avec respect ; l'air retentit d'acclamations de joie. Je suis venu recevoir les ordres de votre majesté.

ALPHONSE. Eh bien ! que ma cour entière aille, au nom d'Alphonse, lui porter son hommage ; que ma garde se rassemble. Comte de Morrena, vous dont la famille est la première parmi les plus illustres familles de l'Aragon, c'est vous que je charge de ce soin. Vous conduirez la princesse Isabelle au palais qui lui est destiné. La reine-mère la recevra.

(Mouvement de surprise général.)

LE CARDINAL. Sire, pardonnez.... j'ai sans doute mal compris ?

ALPHONSE. Je me suis pourtant assez clairement expliqué.

LE CARDINAL. Alors, permettez-moi de vous le dire avec franchise, sire, c'est un affront pour l'auguste infante de Castille, et pour le souverain que je représente.

ALPHONSE. Ah ! oui, je comprends.... L'usage impérieux dans les cours veut que je vole au-devant d'Isabelle, que je lui offre la main pour descendre de sa mule, et que je ploie humblement le genou devant elle, n'est-il pas vrai, monsieur le cardinal ? Mon Dieu ! sera-t-il trop tard demain matin de remplir ce cérémonial obligé ? La princesse doit avoir besoin de repos... Moi, j'ai à traiter ce soir même de graves intérêts qui exigent ma présence ici... Croyez-moi, ne nous gênons ni l'un ni l'autre

LE CARDINAL. C'est mon audience de congé que votre majesté me donne.

ALPHONSE, *vivement.* Que dites-vous ?

LE CARDINAL. Que vous ne pensez pas, sire, qu'après un pareil outrage, aucun lien puisse exister encore entre la Castille et l'Aragon.

ALPHONSE. Des menaces !

LE CARDINAL. Je rendrai compte au roi mon maître de la réception flatteuse que vous avez faite à sa fille.

ALPHONSE. Comme vous voudrez.

LE COMTE DE MORRENA. Sire...

ALPHONSE. Vous aussi, comte!... Vous savez pourtant que je n'aime pas les représentations... Voilà vraiment un beau motif de rupture, monsieur le cardinal! Parce que je ne vais pas au-devant de ma fiancée, l'en épouserai-je moins? ne sera-t-elle pas reine d'Aragon?

LE CARDINAL. Jamais, sire!

ALPHONSE, *en riant*. J'ai bien envie de vous prendre au mot.

LE CARDINAL. D'autres princes apprécieront mieux l'honneur de son alliance.

ALPHONSE. Je n'en doute pas.

LE CARDINAL. Mais la Castille a droit à une réparation éclatante, et c'est aux armes qu'elle la demandera.

ALPHONSE. J'entends, monsieur le cardinal; c'est la guerre que vous m'annoncez... Eh bien! puisque je puis m'expliquer sans détour, la guerre, plutôt qu'une union que je formais avec regret!

LE CARDINAL, *aux nobles*. Vous êtes témoins de cette nouvelle insulte, messieurs.

LE COMTE DE MORRENA ET LES NOBLES. Au nom de votre gloire ... au nom de l'intérêt de l'état...

(Bruit au-dehors.)

CRIS DE PAGHITA. Laissez-moi! laissez-moi!

ALPHONSE. C'est elle!

(La porte s'ouvre.)

LE COMTE DE MORRENA. Oh! je vois à présent que nos prières pourraient blesser votre majesté.

SCENE III.

LES MÊMES, PAGHITA, ARQUEBUSIERS.

PAGHITA, *repoussant les arquebusiers qui l'entourent. Avec un cri de joie.* Le roi! le roi!... (*Se jetant à ses genoux.*) Ah! sire... justice! (*Le regardant.*) C'est lui!

ALPHONSE. Silence!... Vous réclamez justice... vous l'aurez.

PAGHITA. Justice!... de vous!...

ALPHONSE. Vous l'aurez, vous dis-je...

LE CARDINAL. Je me retire. Il serait inutile maintenant de demander à votre majesté les motifs de la rupture de son mariage avec la princesse Isabelle de Castille?

ALPHONSE. Pourquoi donc, monsieur le cardinal? ces motifs, je puis vous les avouer sans crainte. C'est une triste condition que celle de roi! toujours sacrifier ses volontés à cette exigence tyrannique qu'on appelle raison d'état, imposer silence à ses penchans, étouffer le cri de son cœur, ne consulter ni ses goûts ni ses désirs. Vous appartenez de droit à tout le monde, excepté à vous; une femme vous plaît, elle est jolie, séduisante, vous l'aimez jusqu'à l'idolâtrie; près d'elle seulement vous trouveriez le bonheur... qu'importe? votre choix est enchaîné ailleurs. Celle qu'on vous destine n'est pas connue de vous, vous ne l'avez jamais vue, vous ne lui avez jamais parlé, qu'est-ce que cela fait? laide ou belle, jeune ou vieille, il faut la prendre; c'est un gibet auquel on vous pend. Oh! mieux vaudrait cent fois être sujet que de régner à ce prix-là!

LE CARDINAL. Oui, sire, vous avez raison... Et puis, en s'affranchissant de ces entraves, on acquiert en liberté ce que l'on perd en vertu. Lorsqu'aucun frein n'est opposé à nos passions fougueuses, on se livre à ces passions avec plus d'ardeur et moins de danger.

ALPHONSE, *à part*. Oh! digne prélat, est-ce que vous allez prêcher?

LE CARDINAL, *s'animant*. Alors rien n'est sacré ni respectable pour nous sur la terre. On court de plaisirs en plaisirs, d'orgies en orgies...

ALPHONSE, *à part*. Il faut qu'il ait perdu la tête pour parler ainsi.

LE CARDINAL. Nul obstacle ne nous arrête... on enlève une femme à son mari, une fille à sa mère...

ALPHONSE, *à part*. Ah! damné cardinal!

LE CARDINAL. Et on les déshonore... c'est privilége de roi.

PAGHITA. Sire, vous entendez

ALPHONSE. Silence donc, jeune fille! (*A part.*) Parbleu! je ne serai pas en reste avec lui... (*Il fouille dans ses papiers.*) Monsieur le cardinal!

LE CARDINAL. Sire.

ALPHONSE. Vous venez de débiter un beau sermon... vous avez parlé comme un saint prédicateur qui se sent fort de ses vertus et de sa conscience... c'est à merveille... mais écoutez... (*Il le tire à part.*) J'ai besoin de vous consulter sur une affaire très-importante

LE CARDINAL. Je ne vous comprends pas, sire.

ALPHONSE. Vous allez me comprendre, monsieur le cardinal; depuis combien de tems êtes-vous à Sarragosse.

LE CARDINAL. Depuis un mois à peu près

ALPHONSE. Oui... et certes vous avez employé ce mois à des œuvres qui font honneur à votre caractère. Chaque jour, quand on officiait dans la chapelle, vous étiez là, à mes côtés, recueilli et à genoux, les mains jointes sur la poitrine, priant Dieu sans doute pour qu'il convertît le royal pécheur, et qu'il fît descendre sur lui un rayon de sa grâce et de sa miséricorde... C'est chrétien cela, et je vous en remercie... mais n'auriez-vous pas pu le prier aussi un peu pour vous.

LE CARDINAL. Pour moi?

ALPHONSE. Dites... savez-vous ce qu'est devenue la jeune marquise de Penafield, qui a disparu de ma cour et que son mari cherche maintenant en vain?

LE CARDINAL, *embarrassé*. J'ignore absolument...

ALPHONSE. C'est que ce diable de mari me la demande... il la veut... J'ai là son placet... et... par extraordinaire, ce n'est pas moi qu'il accuse, c'est un autre.

LE CARDINAL. Sire...

ALPHONSE, *en riant*. Monsieur le cardinal, je crois que nous sommes aussi grands pécheurs l'un que l'autre, et que nous avons bon besoin de nous avouer mutuellement nos fautes; et si vous le voulez... plus tard, nous reprendrons cet entretien... (*Aux nobles.*) Messieurs, nous sommes réconciliés, monsieur le cardinal et moi... Il approuve mes raisons, et il se charge de faire agréer mes excuses à la princesse Isabelle... N'est-ce pas, monsieur le cardinal?

LE CARDINAL. Oui, oui, les puissantes raisons d'état que vient de me donner sa majesté...

ALPHONSE. Vous entendez, mes jeunes seigneurs? Mais retirez-vous : j'ai promis justice à cette jeune fille, et je vais l'exécuter.

LE CARDINAL, *en sortant*. Sire, nous vous laissons tout entier à vos augustes devoirs...

ALPHONSE, *bas*. Vous conduirez vous-même la princesse Isabelle à Sarragosse, chez la reine-mère.

LE CARDINAL, *bas*. Oui, sire... (*Le roi lui donne sa main à baiser.*) Ah! messieurs, je sors enchanté des bontés du roi... Quel grand politique!

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *du Concert à la cour.*

Honneur, honneur à sa puissance !
Lui qui règne avec tant d'éclat,
Ah ! laissons-le, dans le silence,
Veiller au salut de l'état !

(*Ils sortent en saluant profondément.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, PAGHITA.

ALPHONSE. Eh bien! Paghita, tu as tout entendu... crois-tu que je t'aime maintenant?

PAGHITA. Vous, le roi!

ALPHONSE. Oui, Paghita, et celle qui a su lui plaire ne doit pas mettre de bornes à ses désirs... Tu seras, à Sarragosse, par tout mon royaume, maîtresse absolue... parle... on obéira.

PAGHITA. Vous, le roi... ah! sire, il a fallu que ce mot retentît bien souvent à mon oreille, que je fusse témoin du respect des nobles de votre cour, pour croire que ce n'est pas un rêve. Quoi! celui qui, par le haut rang où le ciel l'a placé, est chargé du bonheur de l'Aragon, ne serait qu'un maître impérieux auquel il faut obéir sous peine de la vie!... Celui qui doit écouter toutes les plaintes, sécher toutes les larmes, punir tous les crimes, donnerait lui-même l'exemple de l'oubli du plus saint des devoirs... et ne serait plus qu'un infâme ravisseur!... Oh! non, non, c'est impossible, mes yeux me trompent, une illusion m'abuse... vous n'êtes pas le roi.

ALPHONSE. Je te le prouverai à force de bienfaits.

PAGHITA. Des bienfaits... honte et désespoir!... Alphonse, le premier de ces bienfaits, pour moi, ce serait la mort.

ALPHONSE, *réprimant un mouvement de colère*. Que faut-il donc faire, Paghita, pour mériter ton amour?

PAGHITA. Rendez-moi à ma mère, et je vous bénirai...

ALPHONSE, *après un mouvement de réflexion*. Eh bien! je t'en donne ma parole royale... tu reverras ta mère... Mais je ne puis pas te laisser sortir ainsi... à cette heure... Écoute... tu vas juger si je suis sincère. (*Il appelle.*) Quelqu'un!

PAGHITA. Que faites-vous?

ALPHONSE. Sois tranquille... et cache bien ta jolie figure.

SCENE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

ALPHONSE, *au domestique*. Prends mon meilleur cheval, et cours au village de Villa-Viciosa, à l'hôtellerie de la vieille Pinchilla. Tu amèneras cette bonne femme ici, par ordre du roi. Pars.

LE DOMESTIQUE *sortant*. Oui, sire.

SCÈNE VI.

ALPHONSE, PAGHITA.

ALPHONSE. Eh bien! es-tu contente? Aussitôt son arrivée, je te remettrai dans ses mains; tu seras libre de la suivre ou de rester.

PAGHITA. Et en l'attendant?...

ALPHONSE. En l'attendant, voici l'appartement que je t'avais réservé; tu peux y entrer... Ne crains rien, personne n'y pénétrera.

PAGHITA. Pas même le roi?

ALHONSE. Pas même le roi...

PAGHITA. Oh! je vous crois, sire... et puis je ne conseillerais pas à votre majesté de se jouer de mon désespoir.

(Elle sort.)

SCENE VII.

ALPHONSE, *seul.*

La voilà un peu rassurée, tant mieux; l'emportement que j'ai montré envers cet ambassadeur lui a fait croire, sans doute, que je n'avais pas l'esprit assez libre pour penser à la ruse. (*Bruit d'une serrure qui se ferme.*) Ah! ah! ah! pauvre innocente, elle s'enferme; elle se fie à la sauve-garde d'une clef, et ne se doute pas que j'en ai une autre... (*Il la montre.*) C'est singulier, cette jeune fille n'est pas plus jolie que beaucoup de celles qui m'ont plu... Eh bien! c'est un sentiment différent qu'elle m'inspire... Les autres, mon seul désir était de les posséder... Celle-ci, je voudrais lui plaire... Pourquoi pas, au fait? Pour être roi l'on n'a pas renoncé à tous ses avantages... Trouvera-t-elle son souverain assez bien pour elle?... Consultons cette glace de Venise, elle a l'habitude de me dire la vérité.

(Il se regarde dans un miroir et arrange sa toilette. Perez entre sans être vu.)

SCENE VIII.

ALPHONSE, PEREZ.

PEREZ, *à part.* Le voilà! ne laissons pas échapper le moment, et souvenons-nous de ce que j'ai promis.

ALPHONSE, *se regardant toujours.* Pas trop mal, pas trop mal... non...

PEREZ, *à part.* Rassemblés, là, sur la grande place, ils attendent, et quand tout sera fini, cette serviette lancée par la fenêtre leur servira de signal.

ALPHONSE, *se retournant et l'apercevant.* Ah! c'est toi, l'ami Perez?

PEREZ. Toujours exact à mon poste, à toute heure, à tout moment. (*A part.*) Mais Paghita, Paghita! où l'a-t-il cachée?

ALPHONSE. Je connais ton empressement, ton zèle, et j'y suis sensible; mais dans ce moment je veux être seul, va.

PEREZ, *à part.* Diable!... ceci ne fait pas mon compte.

ALPHONSE. Tu donneras en même tems l'ordre de ne laisser entrer personne... j'ai à méditer sur un projet très-important... Eh bien! va donc.

PEREZ. Oui, sire, certainement, je me retire... C'est que je pensais qu'il serait peut-être convenable...

ALPHONSE. Achève.

PEREZ. Votre majesté va méditer, c'est fort heureux pour ses sujets; mais peut-être votre majesté ne méditera-t-elle pas absolument seule?...

ALPHONSE. Qui t'a dit cela?

PEREZ. Oh! c'est une supposition... puis, je sais que ce n'est point votre habitude. Vous aviez à méditer aussi le jour où, dans cette même maison de plaisance, à cette même heure, la belle duchesse de Medina vous présenta un placet pour envoyer son vieux mari dans la province la plus reculée de votre royaume.

ALPHONSE. Je fis droit au placet tout de suite.

PEREZ. Oh! tout de suite... Mais avant d'accomplir ce grand acte de justice, votre fidèle Perez fut mandé près de vous.

ALPHONSE. C'est vrai.

PEREZ. Eh bien! sire, dans le cas où votre majesté aurait encore un grand acte de justice à accomplir, si vous paraissiez avec... ces cheveux en désordre et cette barbe de la veille... je serais perdu de réputation...

ALPHONSE. Tu crois?

PEREZ. Si votre majesté veut permettre que je la rase...

ALPHONSE. Mais au fait, tu as raison... (*Au miroir.*) Oh! oui, je serai beaucoup mieux.

PEREZ. Et moi, mon honneur sera sauvé.

ALPHONSE. Allons, maître barbier, à l'œuvre.

PEREZ. Ce sera fait que votre majesté ne s'en sera pas aperçue.

ALPHONSE, *allant vers la chaise.* C'est ce que je veux.

PEREZ, *tirant de l'étui l'un des rasoirs. A part.* Voici l'instant fatal.

ALPHONSE. Ah! diable! quelqu'un vient... c'est contrariant.

PEREZ, *à part*. Malédiction! j'étais décidé!

ALPHONSE. Que demande-t-on?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CONSEILLER, *des papiers à la main*.

LE CONSEILLER. Sire, c'est d'après les ordres même de votre majesté...

ALPHONSE. Ah! oui, des brevets à signer, c'est juste. (*A part*.) Cette petite me fait tout oublier. (*Haut*.) Donnez.

(Il signe plusieurs brevets.)

PEREZ, *à part*. Et Torreno, et les autres qui attendent!...

LE CONSEILLER, *montrant un brevet resté sur la table*. Sire, et celui-ci?...

ALPHONSE. Je le garde, il a une destination particulière... Allez.

(Le conseiller sort.)

SCENE X.

ALPHONSE, PEREZ.

PEREZ, *à part*. Je meurs sur pied.

ALPHONSE. Le roi a fait son métier... que le barbier fasse le sien.

PEREZ, *vivement*. Sur-le-champ, sire.

(Il commence à repasser son rasoir.)

ALPHONSE *gaîment*. Voilà dix roturiers qui demain se réveilleront nobles par la grâce de Dieu...

PEREZ. Et du roi.

(Il repasse.)

ALPHONSE. Écoute un peu, mon cher barbier; je t'ai souvent promis de faire quelque chose pour toi, je veux tenir ma promesse, et donner en même tems une leçon à ces nobles si orgueilleux... Si tu les avais entendus tout-à-l'heure encore! Ils se targuent sans cesse de leur origine; Dieu sait ce qu'étaient leurs aïeux... Viens ici... ce brevet que j'ai gardé, ne devines-tu pas à qui je le destine?

PEREZ, *s'arrêtant et peu à peu abandonnant son rasoir*. Mais non.

ALPHONSE. A un homme qui tous les jours a sous sa main pendant un quart-d'heure les destinées du royaume d'Aragon... Tiens, regarde, ce sont des titres de noblesse, de propriétés.

PEREZ, *lisant*. Ceux du marquis de Villaflor!

ALPHONSE. Oui, de ce traître.

PEREZ. Qui a été pendu la semaine dernière.

ALPHONSE. Voyons, veux-tu l'être?

PEREZ. Pendu?

ALPHONSE. Eh non! marquis!

PEREZ. Moi, sire!

ALPHONSE. Oui, toi! pourquoi pas? N'as-tu pas ma confiance?

PEREZ, *à part*, Oh! mon Dieu!

ALPHONSE. Celui à qui je livre ma tête doit être riche, noble, heureux.

PEREZ, *à part*. Toute ma résolution m'abandonne. (*Haut*.) Ah! sire!

ALPHONSE. Au reste, voici les titres et ce blanc-seing... (*Il signe*.) Je te laisse le plaisir de le remplir toi-même. Regarde! il y a au bas ma signature et mon sceau royal.

PEREZ, *à part*. C'est fini, je ne pourrai jamais...

ALPHONSE. Sois tranquille, mes faveurs ne s'arrêteront pas là.

PEREZ. Pardon, pardon, sire, c'est assez... Je n'ai pas d'ambition.

ALPHONSE. Si je vis encore deux ans, je te ferai duc.

PEREZ. Duc?

ALPHONSE. Mais nous avons perdu un tems précieux... (*S'appuyant sur son épaule*.) C'est aujourd'hui, ingénieux artiste, qu'il faut montrer toutes les ressources de ton talent. . J'ai besoin d'être joli garçon.

PEREZ. C'est déjà fait, sire.

ALPHONSE. Flatteur!... Non, non, je veux plaire, plaire beaucoup.

PEREZ. Votre majesté n'a qu'à commander.

ALPHONSE. Eh bien! je te commande de me rendre aimable, séduisant. Ah! marquis, c'est que tu n'imagines pas tout mon bonheur... Tiens, je ne veux rien te cacher... Elle est là.

PEREZ, *troublé*. Elle est là!.. Qui?

ALPHONSE. Eh! parbleu! cette divine Paghita!

PEREZ, *à part*. Paghita!.. J'étouffe!

ALPHONSE. Je ne te peindrai pas ses grâces, sa gentillesse... tu l'as vue?

PEREZ, *mettant la main sur son rasoir*. Il est vrai, sire, qu'elle est fort bien. (*A part*.) Je sens revenir ma colère.

ALPHONSE. Et j'aurais souffert qu'un autre... quelque rustre, sans doute... Fi donc! un morceau de roi!

PEREZ, *à part*. Un morceau de roi... Despote!

ALPHONSE. Ah! ah! ah!.. ce pauvre prétendu... Quelle mine il a dû faire!... Je crois l'entendre: « Où est ma fiancée? — Elle a disparu. — Pas possible! — Oh! mon Dieu! si. — Quoi! Comment? — En-

levée! » Ah! ah! ah! le digne homme! je crois voir d'ici sa figure. Tiens, absolument comme la tienne en ce moment. (*Pendant ce qui précède, le rasoir a été très-vite sur le cuir.*) Je te trouve un air tout renversé.

PEREZ. C'est que je pense à ce pauvre fiancé.

ALPHONSE. Oh! il peut être tranquille... je la lui rendrai.

PEREZ, *vivement*. Vous la lui rendrez?

ALPHONSE. Demain matin.

PEREZ, *à part, avec un mouvement de rage*. Demain!.. (*Haut.*) Oh! oui, demain matin! Quand le soleil se sera levé sur la couche du roi d'Aragon; quand les nobles de sa cour seront là, comme tous les matins, attendant un sourire du maître... le roi d'Aragon passera à côté d'eux avec sa nouvelle conquête, et leur dira du regard: N'est-ce pas qu'elle valait bien un caprice de ma majesté?... Ils applaudiront en riant... C'est chose si commune que la honte pour eux, et le déshonneur pour leurs femmes! . Mais elle... les yeux remplis de larmes, que deviendra-t-elle? mais son fiancé, à qui on aura ravi le bonhuer, quel sera son sort?.. A votre place, sire, je ne jouerais pas souvent ce jeu-là; il est dangereux.

ALPHONSE. Allons, allons, trêve de morale: c'est la première fois que tu t'avises de m'en faire... (*Il s'assied.*) Vite, vite, Perez, elle m'attend... C'est qu'elle est si jolie, vois-tu!... vive, agaçante... Ah! coquin de barbier! tu voudrais bien être à ma place?

PEREZ. Moi, sire? Non, je vous jure!

ALPHONSE. C'est singulier; tu n'as pas ta physionomie ordinaire... (*Lui arrêtant le bras.*) Qu'as-tu donc? on dirait que ta main tremble.

PEREZ. Mais, non.

ALPHONSE. Mais, si!.. Allonge le bras... Tiens, regarde ce mouvement... Tu as la fièvre.

PEREZ. Je vous assure que non.

ALPHONSE. C'est que si tu as la fièvre, j'aime autant remettre...

PEREZ, *à part*. Remettre!... (*Lui mettant précipitamment la serviette.*) Jamais je n'ai eu la main si ferme.

ALPHONSE. Je vois bien le contraire... Mais, là, là, pas si fort... Comme tu me serres!...

PEREZ, *s'approchant avec la savonnette, à part*. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc?... La main me tremble en effet...

ALPHONSE, *se levant avec colère*. Allons, décidément, je te dis que tu as la fièvre.

PEREZ. Mais, sire...

ALPHONSE, *ôtant la serviette de son cou*. Au diable!

(Il la jette avec colère par la fenêtre.)

PEREZ, *à part*. Damnation!.. sans le vouloir, il a donné le signal aux conjurés.

ALPHONSE, *se promenant avec agitation*. Ce coquin-là, depuis que je l'ai fait marquis, n'est même plus bon à être barbier... (*Bruit en dehors.*) Qu'est-ce que j'entends là?

PEREZ. Je n'entends rien... (*A part.*) Tout est perdu!

(Le bruit redouble.)

ALPHONSE. C'est sur la grande place.

PEREZ. Je n'entends rien, moi.

ALPHONSE. Tu es donc sourd?

CRIS EN DEHORS. Vive la liberté!

ALPHONSE. On conspire!

CRIS NOUVEAUX. A bas le tyran!

ALPHONSE. Ceci me regarde. (*Allant à la fenêtre.*) Par saint Jacques! c'est du sérieux. (*Coups de feu.*) Tu entends, j'espère, cette fois?

PEREZ. Oui, sire, oui.

ALPHONSE. Une révolte!... ils me la paieront cher.

PEREZ, *à part*. S'il vit, je suis perdu!.. Eh bien! que mon stylet me sauve à défaut de mon rasoir! (*Il va pour frapper le roi, qui est tourné et regarde sur la place. En ce moment, des officiers et des gardes pénètrent dans l'appartement.*) Des soldats!.. Du sang-froid, ou je suis mort.

SCENE XI.

LES MÊMES, OFFICIERS, GARDES.

UN OFFICIER. Sire, des révoltés cherchent à pénétrer dans l'intérieur du palais... Vos fidèles soldats vous attendent.

ALPHONSE. Je vous suis... (*Bas.*) Perez, un mot: je te confie la garde du trésor qui est renfermé là... Veille sur Paghita; tu m'en réponds.

PEREZ. Ah! sire, soyez tranquille; vous ne pouviez la remettre en de meilleures mains.

ALPHONSE, *tirant son épée*. Venez, messieurs.

SCÈNE XII.

PEREZ, *seul*.

Allons, le coup est manqué... Et s'il vient à savoir que j'étais du complot!... il le saura... Il ne peut manquer d'apprendre que j'allais épouser Paghita... Ce sera

pour lui un trait de lumière... Il faut lui cacher à tout prix... Et d'abord, tâchons de la faire sortir du palais... (*On entend le roulement du tambour dans l'intérieur du palais.*) Voilà qu'on appelle les arquebusiers... Profitons du désordre... (*Il appelle à la porte de droite.*) Paghita! Paghita!

(La petite porte de gauche s'ouvre. Torreno entre en désordre, un stylet à la main.)

SCENE XIII.

PEREZ, TORRENO.

TORRENO, *en ouvrant la porte.* Vive la liberté!

PEREZ. Silence! ou nous sommes morts...

TORRENO. Quoi! tu n'as pas rempli ta promesse? Il vit encore?

PEREZ. Oui... il faut fuir. Pars vite, Torreno... Máis Paghita... ma fiancée, elle est ici.

TORRENO. Ici, Paghita!

PEREZ. Oui... Veux-tu la sauver?

TORRENO. La sauver!.. Écoute, la fusillade recommence.

PEREZ. Tous les gardes sont sous les armes... Le roi est à leur tête: tes camarades sont perdus.

TORRENO. Je cours mourir avec eux!

PEREZ, *l'arrêtant.* Et Paghita?

TORRENO, *hésitant.* Ah! situation affreuse!...

PEREZ. La voici.

(Paghita paraît échevelée.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, PAGHITA.

PAGHITA. Quel est ce bruit?... (*Apercevant Torreno, et se précipitant dans ses bras.*) Torreno!

TORRENO, *la pressant sur son cœur.* Ma chère Paghita!

PEREZ, *à part.* C'était l'amant... Et moi qui allais les faire sauver ensemble!

TORRENO, *la prenant par la main.* Viens, Paghita, suis-moi.

PEREZ, *l'arrêtant.* Un moment... il faut songer à tout... Cet anneau que je t'ai prêté, remets-le-lui.

TORRENO. Pourquoi? puisque je suis avec elle.

PEREZ. Il ne protége que la personne qui le porte.

TORRENO, *passant l'anneau au doigt de Paghita.* Ah! volontiers... Quant à moi, je m'abandonne au sort... Advienne que pourra, pourvu que je la sauve!

PEREZ, *à part.* Maintenant elle peut partir seule.

TORRENO, *faisant de vains efforts pour ouvrir la petite porte.* Maudite porte!

PEREZ. C'est qu'il y a un secret... Attends, je vais l'ouvrir... Mais on pourrait nous surprendre... (*Il mène Torreno à la porte du fond.*) Mets-toi là aux aguets un instant. (*Il conduit Paghita vers la porte dérobée, qu'il ouvre. Bas à elle.*) Sauvez-vous... Profitez du désordre... Attendez-moi à Villa-Viciosa, à l'ancien couvent de Saint-Dominique... Oh! étourdi que je suis! C'est là d'abord qu'on irait la chercher... Il lui faudrait une retraite sûre.

TORRENO, *du fond.* Chez ma mère, dans nos montagnes.

PEREZ. Oui, chez la mère de Torreno.

PAGHITA, *de la porte.* Et Torreno ne vient pas?...

PEREZ, *la poussant.* Allez, allez vite!

SCENE XV.

PEREZ, TORRENO.

TORRENO, *accourant.* Elle part sans moi... Je vais...

PEREZ, *passant du côté de la grande porte, et lui saisissant le bras.* Un moment!

TORRENO, *voulant se dégager.* Ne me retiens pas.

PEREZ, *avec force.* Au nom du roi, je t'arrête!

TORRENO. Misérable!

PEREZ. Toute résistance est inutile.

TORRENO. Quel piége horrible!

PEREZ. Oh! ce n'était pas un piége.... L'amour de Paghita t'a trahi.

TORRENO. Lâche!.. est-ce ainsi que tu te venges?

PEREZ. Oui, Torreno, oui... Tu me paieras les tourmens que j'ai soufferts, les larmes de rage que j'ai versées... Ce n'est pas le rebelle que je poursuis de ma haine, c'est l'amant heureux de Paghita, c'est mon rival préféré.

TORRENO, *tirant son stylet.* Eh bien! voyons si ton stylet est aussi bien aiguisé que le mien.

PEREZ, *saisissant une carabine qui est à sa portée.* Pas un pas de plus, ou je t'étends à mes pieds

SCENE XVI.

Les Mêmes, ALPHONSE, Soldats.

ALPHONSE, *à la cantonnade.* Point de merci... à personne!

PEREZ, *aux soldats.* Saisissez ce conspirateur pris les armes à la main.

ALPHONSE. Quel est cet homme?

TORRENO. Ton ennemi.

ALPHONSE. Que cherchais-tu dans ce palais?

TORRENO. Eh! que cherche ordinairement le stylet d'un Espagnol?

ALPHONSE. Emmenez cet insensé, et qu'il soit jugé sur-le-champ.

PÉREZ. Vive le roi!

LES SOLDATS. Vive le roi!

TORRENO, *de la porte.* Vive l'indépendance de l'Aragon!

(On emmène Torreno.)

SCÈNE XVII.

PEREZ, ALPHONSE.

ALPHONSE. Sais-tu, l'ami Perez, que je l'ai échappé belle?

PEREZ. Et moi aussi, je vous jure.

ALPHONSE. Oh! oui, je t'ai vu à l'œuvre, l'arquebuse à la main, avec cet enragé... marquis de Villaflor, je récompenserai vos services.

PEREZ. Vous êtes trop bon, sire.

ALPHONSE. Mais la journée a été rude...

PEREZ. Oh oui!...

ALPHONSE. Va prendre un peu de repos... va... Bonsoir, mon fidèle Perez...

PEREZ. Bonne nuit, majesté chérie.

ALPHONSE. Bonne nuit!... c'est bien ainsi que je l'entends...

PEREZ, *à part.* O fortune, je te remercie, j'ai sauvé ma fiancée et ma tête!

(Le roi se retourne, il salue.)

ALPHONSE, *se dirigeant vers la porte de la chambre.* Ouvrons bien doucement pour ne pas l'effrayer. (*Il met la clef dans la serrure, va ouvrir la porte, et se retourne vers Perez.*) Bonsoir!

PEREZ, *de la porte du fond.* Bonsoir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un salon du palais à Sarragosse.

SCENE PREMIERE.

Le ROI, PEREZ, Les Seigneurs.

LE ROI. Songe que tu as beaucoup à faire pour gagner ma confiance.

PEREZ. Ah! sire, ma fidélité...

LE ROI. Prie Dieu que je ne la soupçonne pas, et songe à exécuter mes ordres à l'égard de Torreno.

(Il sort suivi par les seigneurs.)

SCENE II.

PEREZ, *seul.*

Je crois que je n'ai pas de tems à perdre si je veux sauver ma tête, car elle me paraît un peu compromise. Ce n'est encore que de la colère et du dépit de la part du roi; bientôt... je le connais, le soupçon viendra... et le moindre indice le mettra sur la trace de ce que j'ai tant d'intérêt à lui cacher. Où avais-je l'esprit quand j'ai arrêté Torreno?... Maudite jalousie!... il fallait au moins, puisque je le tenais en mon pouvoir, et qu'une bonne arquebuse armait ma main... Oh! je frémis à cette pensée... Non, non, je ne me repens pas d'avoir épargné ses jours... Mais il peut parler, il peut apprendre au roi que je conspirais contre lui, et surtout que j'étais le fiancé de Paghita. A quelque prix que ce soit, il faut que j'achète son silence. Holà, quelqu'un! (*Un Officier sortant.*) Qu'on fasse venir le conspirateur Torreno!

L'OFFICIER. Oui, monsieur le marquis.

PEREZ. Marquis! marquis! Oui, j'ai des titres maintenant, des privilèges, jusqu'à un barbier qu'on m'a forcé de prendre, parce que je suis devenu noble... Mais cela durera-t-il? qui sait le sort réservé au favori d'Alphonse? Oh! que j'ai hâte que Torreno vienne; il acceptera, j'en suis certain... Oh! c'est lui.

(Torreno entre, l'officier lui montre Perez et se retire.)

SCENE III.

PEREZ, TORRENO.

PEREZ, *allant vers la porte pour s'assurer*

qu'elle est fermée. (*A part.*) Personne n'oserait nous épier...

TORRENO. A son aspect la rougeur me monte au front, et mon sang bout dans mes veines.

PEREZ. Torreno!

TORRENO. Infâme.... tu ne crains point de te présenter devant moi!

PEREZ. Ton intérêt... le mien... l'exigeaient impérieusement.

TORRENO. Qu'y a-t-il entre Torreno et le barbier d'Alphonse?

PEREZ. Il y a... que Torreno va être pendu... et que le barbier d'Alphonse a des chances pour l'être aussi.

TORRENO. Que m'importe?

PEREZ. Mais... il m'importe beaucoup à moi... Ecoute, ce que j'ai à te dire vaut la peine d'être entendu.

TORRENO. Je ne veux rien entendre de toi.

PEREZ. Oh! ce n'est pas pour me justifier... Tu me hais...

TORRENO. Je te méprise.

PEREZ. Torreno.... si tu lisais au fond de mon cœur, je t'inspirerais un autre sentiment... la pitié... Tu m'accuses de trahison! c'est moi qui ai vendu au roi vos projets pour de l'or! Me croirais-tu, si je te jurais que l'amour seul, l'amour que j'éprouvais pour Paghita m'a entraîné, que je conspirais avec vous en homme de courage qui se venge?... et pourtant cela est vrai... (*mouvement de Torreno*) mais, je te le répète, ce n'est pas pour me justifier que j'ai voulu te voir... c'est pour te sauver.

TORRENO. Pour me sauver?

PEREZ. Dans une heure, si tu y consens, tu seras libre.

TORRENO. Libre!... il y a certainement une condition à ce service?

PEREZ. Une seule... qui t'intéresse d'ailleurs autant que moi.

TORRENO. Et c'est...

PEREZ. De me donner le tems de tromper Alphonse jusqu'à ce que tes jours et les miens soient hors de danger.

TORRENO. Tes jours sont donc en danger, Perez?

PEREZ. Peut-être.

TORRENO. Je devine... tu me demandes le secret sur ta présence hier parmi nous?

PEREZ, *avec amertume.* Si je te le demande, c'est que je crains que tes révélations ne me compromettent; et si elles me compromettent, c'est que je ne vous ai pas trahis.

TORRENO, *avec force.* Et moi, moi que tu as livré!

PEREZ. Oh! ceci... ceci, Torreno. ce n'est pas de la trahison... c'est... un inexplicable mouvement de frénésie, c'est le désespoir d'un amant jaloux... J'allais remettre Paghita entre tes mains... et assurer ainsi ta fuite.... Un mot d'elle, un regard de toi m'ont révélé que tu étais mon rival. Je n'ai plus été maître de moi... Mais revenons à ce que je te propose : d'abord, le silence sur la conspiration, ensuite pas une parole qui instruise Alphonse de mon mariage avec Paghita.

TORRENO. Et si je remplis ces deux conditions?

PEREZ. La porte de ta prison s'ouvrira... Je réponds de tout.

TORRENO. Et quel gage me donneras-tu de ta sincérité?

PEREZ. Je suis pendu si tu parles.

TORRENO. Si je parle avant de monter à l'échafaud!... Qui sait?... c'est peut-être sans bruit... dans ma prison... que les bourreaux viendront m'assassiner.

PEREZ. Non, non, c'est à la face du ciel, en plein jour, sur la grande place de Sarragosse, et alors tu m'accuserais devant le peuple rassemblé.

TORRENO. Tu saurais bien étouffer ma voix... c'est un piége que tu me tends.

PEREZ. Oh! je t'en supplie, accepte. Je te le répète, Alphonse ne pardonnerait pas au fiancé de Paghita. Nous morts, à qui reste-t-elle, cette Paghita que nous aimons avec tant d'idolâtrie? au roi qui veut la déshonorer?... Oh! cette idée-là ne te fait-elle pas frémir!

TORRENO. Oui... ce serait affreux.

PEREZ. Nous, au moins, c'est un nom que nous lui offrirons, c'est devant Dieu que nous lui engagerons nos sermens... Oh! pour elle, pour elle, tu ne dois pas me refuser.

TORRENO. Ah! je sens que j'ai besoin de te croire; mais j'hésite, je balance. Tu possèdes si bien l'art de feindre et de tromper!

PEREZ, *vivement.* Mets ta main sur mon cœur : il bat maintenant d'amour et de haine... d'amour pour elle, de haine pour toi.

TORRENO. Ta haine n'est pas dangereuse quand elle a le courage de se montrer.

PEREZ. Qu'en sais-tu?... Accepte, et je te fournirai l'occasion de faire cette épreuve.

TORRENO. Comment?

PEREZ. Je te promets la fuite, te dis-je; je t'accompagnerai.

TORRENO. Seul?

PEREZ. Seul. Quant à Paghita...

TORRENO. Eh bien?

PEREZ. Eh bien!... tu l'auras... mais il faudra me la disputer.

TORRENO. Je crois te comprendre.

PEREZ. A toi ou à moi la jeune fille! Un gibet peut m'épouvanter... J'ai peur... oui, j'ai peur, je l'avoue, des tortures qu'inventerait Alphonse pour me punir de l'avoir trahi... mais le barbier Perez ne pâlira pas devant le muletier Torreno... Nous gagnerons tes montagnes, et là...

TORRENO. Achève...

PEREZ. Là... avec des armes... stylet contre stylet... jusqu'à la mort de l'un des deux.

TORRENO, *avec un cri de joie.* Ah! tu ne m'abuses point?

PEREZ. Allons, décide-toi. (*On entend du bruit au dehors.*) Quel est ce bruit? On vient... Le roi!...

SCENE IV.

LES MÊMES, LE ROI *entrant vivement*, UN OFFICIER ET DES GARDES *dans le fond.*

ALPHONSE. Ah! l'entretien a été long!... Eh bien! a-t-il parlé?

PEREZ. Non, sire ..

ALPHONSE. Ce qu'il a caché à Perez, il ne le cachera peut-être point à Alphonse... Je l'interrogerai moi-même.

PEREZ. Je souhaite, sans l'espérer, que votre majesté soit plus heureuse que moi.

ALPHONSE. Oh! si je ne réussis point, tu sais, Perez, qu'il y a dans les cachots de Sarragosse des moyens sûrs pour forcer un coupable à révéler ses complices. Fais-y conduire Torreno.

PEREZ. Oui, sire. (*A Torreno.*) Je tiendrai ma promesse.

ALPHONSE. Ensuite tu viendras m'avertir du retour des courriers que j'ai envoyés à la recherche de Paghita. C'est pourtant toi qui l'a laissée fuir.

PEREZ. Je ne sais... Un heureux pressentiment me dit que vous la reverrez.

ALPHONSE. J'accepte votre prédiction, marquis de Villaflor.

(Il lui donne sa main à baiser.)

PEREZ, *à part, en sortant.* Torreno, à ce soir la liberté.

TORRENO. Et des armes?

Ils sortent ensemble.)

SCÈNE V.

ALPHONSE, *seul.*

Fripon ou honnête homme, lequel des deux?... M'a-t-il servi? m'a-t-il trahi, au contraire? Quel intérêt avait-il à faire échapper Paghita? N'importe, si je revois cette jeune fille, je tâcherai d'éclaircir mes soupçons. Je sens que mon honneur est intéressé à ce que je la retrouve... dussé-je ensuite la rendre à celui qu'elle préfère, et assurer leur bonheur. (*Après une pause.*) Ce serait une vengeance digne des beaux jours du règne d'Alphonse... Autrefois je n'aurais pas hésité... Allons, ne vais-je pas à présent, moi, pécheur endurci, me donner des leçons de morale?... Il ne me manquerait plus que d'aller en pélerinage vers quelque saint célèbre de mon pieux royaume, ou d'épouser la princesse de Castille par pénitence... Eh!.. je serai bien obligé d'en venir là tôt ou tard... On murmure... Cette alliance est nécessaire au repos de l'État... La reine-mère l'exige... Mais que veut-on?

SCENE VI.

LE ROI, LE CAPITAINE DES GARDES.

LE CAPITAINE. Sire, une lettre pour votre majesté.

ALPHONSE. Donnez.

(Le capitaine sort.)

SCENE VII.

ALPHONSE *seul, lisant la lettre.*

Elle est du père Joseph, mon confesseur. Ah! je crois que mes soupçons vont être enfin éclaircis... Voyons. (*Lisant haut.*) « Sire, je dois ouvrir les yeux de votre » majesté sur la conduite d'un homme » qui abuse indignement de votre con- » fiance. Hier, à l'auberge de la vieille » Pinchilla, votre barbier Perez conspi- » rait avec les révoltés. Il leur avait pro- » mis votre mort: ses fonctions près de » vous devaient lui fournir les moyens » d'exécuter sa promesse. » (*Parlé.*) Quelle horreur!... En effet... je me souviens maintenant de mille circonstances... Continuons. (*Lisant.*) « La haine qu'il vous » portait, sire, avait pour motif l'amour » dont vous poursuiviez Paghita, sa fian- » cée. » (*Parlé.*) Ah! Paghita était sa

« fiancée! ceci explique tout. (*Lisant.*) « Cette jeune fille, ma pénitente, effrayée » du péril que court Torreno, rival pré- » féré de Perez... » (*Parlé.*) Bon! je sais... l'homme du rendez-vous... (*Lisant.*) « M'a » confié ce secret, que je m'empresse de » transmettre à votre majesté. » Cette accusation est précise; elle change mes doutes en certitude. Oui, je me rappelle... la fuite inconcevable de Paghita, l'embarras de Perez... le mouvement convulsif qui agitait sa main au moment... Ah! monsieur le barbier, vous vouliez me couper le cou... C'était un moyen expéditif pour débarrasser mes ennemis de moi... Mais vous ne vous doutez guère de ce qui va vous arriver... Ah! le voici, nous allons voir.

SCENE VIII.

ALPHONSE, PERÉZ.

PEREZ, *sans le voir.* Tout est prêt pour la fuite de Torreno.

ALPHONSE, *à part.* Il niera tout... Pour l'éprouver, si je lui disais que j'ai revu Paghita?

PEREZ. Ah! sire, c'est vous. Quelques-uns des courriers sont arrivés..... aucune nouvelle... rien.

ALPHONSE. Je le sais.

PEREZ. Croyez que je suis désolé.,.

ALPHONSE. Je n'en doute pas. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Eh bien! rassure-toi... Paghita est retrouvée.

PEREZ. Pas possible!

ALPHONSE. Oui, mon cher, pendant que l'on courait après elle, la pauvre enfant venait ici de son propre mouvement, et sollicitait une entrevue avec moi.

PEREZ, *avec un rire forcé.* Vraiment?....

ALPHONSE. Je suis bien sûr que cela te contrarie?...

PEREZ. Moi, au contraire.

ALPHONSE. Conviens-en..... tu aurais préféré me la ramener... Oh! n'importe... Je t'en ai la même obligation; l'intention y était... Sois tranquille, j'aurai soin de toi...

PEREZ. Pardon; mais cela paraît si incroyable...

ALPHONSE. Incroyable... C'est pourtant bien naturel. (*A part.*) Comme il se trouble!

PEREZ. Ainsi, votre majesté n'a plus aucun désir à former?

ALPHONSE. Non.

PEREZ, *à part.* Ah! si j'osais, je me trouverais mal.

ALPHONSE. Cette jeune fille est un ange.

PEREZ. Hein?

ALPHONSE. Elle m'a demandé des fers, la mort, plutôt que le déshonneur.

PEREZ. Et vous, sire?

ALPHONSE. Je lui ai pardonné.

PEREZ. Pardonné seulement?

ALPHONSE. Oh! non, c'eût été peu généreux Elle est libre, et son fiancé pourra sans rougir la nommer sa femme.

PEREZ, *à part.* Son fiancé! elle serait à moi!

ALPHONSE, *à part.* Oui, oui, réjouis-toi, mon drôle.

PEREZ. Sire, son fiancé vous bénirait.

ALPHONSE. Oui, c'est ce qu'elle me disait tout-à-l'heure.

PEREZ. Ah! elle disait cela?

ALPHONSE. Oui... et d'autres choses encore... par exemple, qu'il fallait récompenser les sujets fidèles, et punir les ingrats.

PEREZ. Certainement.

ALPHONSE. Ce n'est pas toi, marquis, ce n'est pas toi qui seras jamais un ingrat.

PEREZ. Oh! non, sans doute!

ALPHONSE. Ni un traitre.

PEREZ. Encore moins.

ALPHONSE. Je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

PEREZ. Votre majesté est bien bonne.

ALPHONSE. Non, non, vrai... Aussi je voudrais trouver quelque faveur éclatante, d'un genre tout-à-fait nouveau, qui excitât l'envie et l'ambition de ces grands si orgueilleux.

PEREZ Sire, vous avez déjà tant fait!

ALPHONSE. Attends donc... Si je te faisais prince, ministre... Non, plus tard.... Et puis, c'est commun; c'est ce qu'on fait pour tout le monde... Il faudrait une récompense inattendue... inouïe... Ah!.. j'y suis... Oui, c'est cela.

PEREZ. Quoi donc, sire?

ALPHONSE. Une idée bouffonne, extravagante; mais au moins tu seras le seul..

PEREZ. Je n'y suis pas.

ALPHONSE. Pour un moment, je me ferai ton égal... moins que ton égal

PEREZ. J'ai pourtant de l'intelligence... Eh bien! je cherche encore.

ALPHONSE. Ecoute donc... Jusqu'ici tu as rempli auprès de moi, en brave et digne serviteur, les fonctions délicates de barbier.

PEREZ. Oui, sire.

ALPHONSE. Et je dois te rendre cette justice... jamais une égratignure...

PEREZ. Ah! sire, qui oserait se permettre de couper votre majesté?

ALPHONSE. Oh! ce n'est pas toi... Eh bien! la charge que tu exerces tous les jours près de moi, je veux te faire l'honneur aujourd'hui de l'exercer à mon tour.

PEREZ. Quoi! sire!

ALPHONSE. Oui, l'opération que tu fais sur notre menton royal, je veux l'essayer sur ton cou roturier.

PEREZ. Mais, sire, on criera au scandale.

ALPHONSE. Tant mieux... Va chercher tout ce qu'il nous faut.

(Il montre la chambre de côté.)

PEREZ. Oui, sire, mais vous n'y pensez pas.

ALPHONSE. Tout le monde va venir, prépare-toi.

PEREZ. Sire... je suis si confus...

(Il entre dans la chambre et en rappporte ce qu'il faut.)

ALPHONSE. Faut-il que je me fâche? Allons, commande.

PEREZ. Je commande.. Une chaise. (*Le roi l'approche.*) Ma serviette. (*Le roi la lui donne.*) Repassez bien doux.... j'ai l'épiderme extrêmement délicat.

(Il s'arrange la serviette autour du cou.)

ALPHONSE. A la bonne heure, je suis content. (*Repassant ses rasoirs.*) Voici une fine lame d'acier. Sais-tu qu'un roi est bien exposé!... se trouver tous les jours entre les mains d'un homme qui d'un seul coup....

PEREZ. C'est vrai; mais ordinairement on est bien sûr de la moralité de son barbier.

ALPHONSE. Oh! certainement... Pourtant on m'a conté qu'un certain barbier voulut un jour, par trahison, par jalousie... couper la gorge à son maître, auquel il devait tout.

PEREZ. Vraiment?.... Oh! le traître!....

ALPHONSE. Heureusement le courage lui manqua, ou l'occasion...

PEREZ, *à part.* Comme il me regarde donc!

ALPHONSE. Ta serviette est mise, bon... Imagine-toi que le malheureux barbier croyait qu'on ne saurait rien, et que tout était fini...

PEREZ, *à part.* Jamais je ne lui ai vu un air semblable.

(Il s'assied.)

ALPHONSE. Mais voilà, dit l'histoire, que le prince apprend tout.

PEREZ. C'était un prince?

(Il laisse tomber la serviette; Alphonse la rattache.)

ALPHONSE. Oui, oui. Mais prends donc garde... Le prince sait tout; et voulant se venger du coquin de barbier, il a précisément l'idée qui vient de m'arriver . . . le roi....

PEREZ. C'était un roi?...

ALPHONSE. Le roi se fait barbier, et punissant le méchant serviteur par où il a péché, il lui coupe le cou sans pitié.

PEREZ, *se levant.* Il lui coupe le cou!...

ALPHONSE. Oui, mon cher marquis...... Hein! j'espère que je ne remplis pas trop mal mes nouvelles fonctions, pour un roi... j'ai à la fois l'adresse, la dextérité du barbier, et l'historiette qui fait prendre patience à la pratique.

PEREZ. C'est très-original, certainement... (*A part.*) Mon Dieu! comme il repasse!

ALPHONSE. Eh bien! tu t'es levé.... Allons, sur la chaise.... vite, vite, le rasoir a le tranchant le mieux affilé... Allons donc.

PEREZ. C'est que je réfléchissais que la plaisanterie . . . . jusque-là, c'était très-bien... mais que le peu d'habitude...

ALPHONSE, *prenant un ton terrible.* Oh! ma main ne tremblera pas.

PEREZ. Je le crois.... mais pousser jusque-là l'honneur que vous voulez me faire . . . Sire, j'ai un barbier, permettez que j'appelle mon barbier...

ALPHONSE. Il faut en finir à l'instant même.

PEREZ. Quoi! sire... sérieusement.

ALPHONSE. Mettez-vous là, M. de Villaflor... je le veux.

PEREZ. Vous le voulez... je crois vous comprendre.

ALPHONSE. Pour que tu me comprennes tout-à-fait, faut-il que j'appelle le père Joseph?

PEREZ. Le père Joseph!... c'est lui qui m'a dénoncé, lui que j'avais épargné par égard pour son saint caractère?

ALPHONSE. Quoi! mon confesseur...

PEREZ. Était aussi de la conspiration... et il se sauve à mes dépens, le saint homme... Quant à moi, autant le rasoir que la corde... Voyez... je n'ai plus peur.

ALPHONSE. Tu es donc prêt à mourir

PEREZ. Oui, mais vous m'écouterez auparavant.

ALPHONSE. M. le marquis de Villaflor voudrait-il chercher à s'excuser?

PEREZ. Pour sauver ma tête!.... Non, sire; mais je ne mourrai pas sans vous avoir dit la vérité. Si je suis coupable, si j'ai trahi votre confiance, à vous seul en est la faute... Oui, à vous seul, car j'étais fidèle

et dévoué, et vous m'avez rendu parjure et traître.

ALPHONSE. Moi?

PEREZ. Vous! j'aimais de toutes les forces de mon ame. J'avais placé dans Paghita ma joie, mon bonheur, mon avenir.... Pour Paghita, j'aurais donné les richesses dont vous m'avez comblé, les honneurs dont vous m'avez revêtu, votre couronne, sire, si je l'avais eue. Vous m'avez enlevé ma fiancée.... Vous ignoriez qu'elle dût m'être unie, répondrez-vous. Oh! vous l'auriez su, que vos désirs n'en auraient été que plus ardens et ma perte plus certaine. Eh bien! désespéré, hors de moi, en proie à une fièvre délirante, ma raison s'est égarée, une haine violente a remplacé l'attachement sans bornes que je vous avais voué; l'occasion de me venger de vous s'est offerte, je l'ai saisie : je n'ai qu'un regret, c'est que ma main ait tremblé.

ALPHONSE. Oui, oui, tu as eu peur.

PEREZ. Peur et pitié.... pitié surtout.... car je vous aimais, moi : il y avait au fond de mon cœur, pour vous, un vif et sincère attachement...

ALPHONSE. Ah! maintenant que tu sens que ma vengeance approche, cet attachement vif et sincère te revient, n'est-ce pas?... tuas peur encore?

PEREZ. Je puis me sauver!

ALPHONSE. Tu n'espères sans doute pas que je t'accorde ta grâce?

PEREZ. Ce sera fait dans une minute, si je veux... le tems d'écrire un nom sur ce papier....

(Il tire le blanc-seing que lui a remis le roi au deuxième acte.)

ALPHONSE. Ah! damné barbier! tu n'as pas rempli ce blanc-seing?

PEREZ. Qu'y aurais-je mis? un titre de comte ou [illegible] duc, un don de châteaux et de seign[illegible]es volés à l'un des malheureux proscri[illegible] Alphonse? Qu'est-ce que cela auprès [illegible] a vie?

ALP[illegible]SE. Rends-moi ce papier.

PE[illegible] Il m'appartient.

AL[illegible]NSE. Rends-le-moi, te dis-je.

(Il [illegible] pour s'en saisir; Perez le place sur la t[illegible] et pose la main dessus en regardant Alph[illegible]se.)

PEREZ. Il m'appartient... n'est-ce pas la récompense des services du barbier? n'y a-t-il point là, sire, souvenez-vous-en bien, votre signature et votre sceau royal?

(Il prend une plume et écrit.)

ALPHONSE, *avec fureur*. Qu'écris-tu là?

PEREZ. Un pardon.

ALPHONSE. Pour toi?

PEREZ, *lui montrant le blanc-seing*. Lisez...

ALPHONSE, *lisant*. « Nous, Alphonse, » roi d'Aragon, nous faisons grâce pleine » et entière... à Torreno. »

PEREZ. Au bas, signé Alphonse, roi d'Aragon, avec votre sceau royal... C'est sacré... Vous êtes surpris, sire?.. Torreno est le rival de Perez... mais il est aimé de Paghita et Perez ne l'est point. A l'un peut être encore douce la vie; à l'autre elle ne serait qu'amère et cruelle... (*Lisant le papier.*) Voyez, ce n'est pas seulement un pardon que vous accordez à Torreno, c'est la main de ma fiancée, de ma Paghita... et maintenant, si vous hésitiez, j'en appellerais à haute voix aux grands d'Aragon, et je vous dirais en leur présence : « Sire, » puisque vous ne tenez pas votre parole, » déchirez cette sainte promesse signée » Alphonse et couverte de votre sceau » royal. »

ALPHONSE. Très-bien, admirable vraiment d'énergie et d'éloquence; mais, mon Dieu! tu aurais pu me dispenser d'entendre ta courageuse harangue. Tu n'as pas besoin de tant me presser pour faire grâce à Torreno, et pour lui donner ta fiancée... c'était mon intention, et je vais te le prouver à l'instant même. (*Il appelle.*) Quelqu'un! (*Un officier entre.*) Qu'on amène Torreno. (*L'officier sort.*) Quant à vous, maître barbier, par saint Jacques, je ne vous pardonnerai pas; vous et le révérend père Joseph, vous paierez pour tout le monde.

(Ici on entend derrière le théâtre les cris : *Vive Alphonse! vive la reine! vive Isabelle!*)

ALPHONSE. Hein! qu'est-cela? (*Les rideaux qui séparent le palais en deux s'ouvrent et laissent voir un grand escalier et des galeries où monte la foule du peuple et des seigneurs, aux cris nouveaux de :* Vive la reine-mère! etc., etc.) Que me veut-on?... Le cardinal! oh! j'y suis.

SCENE IX.

LES MÊMES, PEUPLE, NOBLES, LE CARDINAL, LE PÈRE JOSEPH, PEREZ, TORRENO, *avec des gardes.*

LE CARDINAL. Sire, la reine-mère et la princesse Isabelle attendent au bas du grand escalier que votre majesté vienne les recevoir.

ALPHONSE, *à lui-même*. Allons, la reine-mère n'en aura pas le démenti. (*Aux

nobles.) Messieurs, aujourd'hui, la princesse Isabelle sera reine d'Aragon.

PEREZ, *vivement*. Sire, je vous remercie. Le jour du mariage d'un roi, il y a grâce pour tous les condamnés. Torreno, voici la tienne, et Paghita est ta fiancée.

ALPHONSE. Grâce de la vie, je le sais; mais je n'en dois pas moins te punir, ainsi que ce digne révérend.

LE PÈRE JOSEPH. Ah! mon Dieu!

ALPHONSE. Ecoutez... Vous, vous n'avez pas de pénitent depuis que je règne : je vais vous en trouver un. Perez, tu iras tous les soirs te confesser au père Joseph.

PEREZ. Sire, que voulez-vous que je lui dise?

ALPHONSE. Ce qu'il te plaira. Mais, comme je tiens à ce que tu fasses ton salut, le révérend t'infligera tous les soirs... et cette clause est de rigueur, telle pénitence qui lui conviendra: par exemple, deux, trois ou quatre jours de jeûne.

PEREZ. C'est à me tuer : j'ai la santé si délicate!

ALPHONSE. Pour toi, Perez, ton tour viendra le matin. Je défends au révérend de paraître à ma cour sans avoir la barbe faite... et faite par toi... (*Au père Joseph.*) Voyez-vous, mon cher directeur, je le renvoie parce que maintenant la main lui tremble, et que sa raison est parfois troublée à un point... Je vous conseille de vous bien tenir.

LE PÈRE JOSEPH, *avec effroi*. Ah! sire...

PEREZ, *au père Joseph*. Eh bien! père Joseph, ça vous va-t-il?

LE PÈRE JOSEPH. Ma foi, non.

PEREZ. Ça vaut pourtant encore mieux que d'être pendu.

ALPHONSE. Allons, allons, arrangez-vous ensemble... Monsieur le cardinal, précédez-moi... Mes jeunes seigneurs, venez avec votre roi rendre hommage à la reine-mère et à la princesse de Castille... Vous avez des plaintes à m'adresser. Je les écouterai sans impatience; vous serez contens de moi.

(Il va vers le fond.)

LE PÈRE JOSEPH, *à Perez, tirant une discipline de sa poche*. Mon fils, je vous attendrai ce soir à mon confessionnal.

PEREZ, *lui montrant sa boîte à rasoirs*. Mon père, j'irai chez vous demain matin.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Chœur final de Lestocq.* (*Vive à jamais l'impératrice!*)

Vive à jamais, vive la jeune reine
Que sur le trône appelaient tous nos vœux!
Le doux nœud qui l'enchaîne
Va ramener le bonheur en ces lieux.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nᵒ 46, AU MARAIS.

vieux... je ne puis plus y suffire... et mes élèves me font trop enrager...

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Leurs farces sont fort indiscrètes:..
Tantôt ils dérobent mes fruits,
Tantôt ils cassent mes lunettes,
Enfin, ça va de mal en pis.
Hier, encor, je m'endormis,
Un froid piquant frappe ma nuque...
Je lève la tete à l'instant,
Eh! que vois-je en l'air? ma perruque
Après la queue d'un cerf-volant!
Oui, je vois en l'air ma perruque
Ornant la queue d'un cerf-volant.

Mlle PRUDHOMME. La jeunesse d'aujourd'hui ne respecte rien... pas même les perruques.

DUCORMIER. Que voulez-vous?.. Toutes ces niches vont si bien aux grâces de l'enfance.. Il me faut donc un suppléant.. un jeune homme actif... instruit... et qui jouisse de toute sa chevelure.

Mlle PRUDHOMME. Celui que vous attendez doit-il arriver bientôt?

DUCORMIER. Je l'espère... On me l'annonce comme un gaillard plein de mérite.. ferré sur la philosophie et même la théologie... un homme qui a déjà parcouru je ne sais combien de parties du monde... J'aurai plus de liberté... j'irai plus souvent au château, faire le piquet de ma vieille baronne, mon ancienne connaissance... J'ai été le précepteur de son neveu, qui est maintenant dans les places... dans les honneurs... Il est dans les haras!. Et quant à sa petite-fille, Séraphine...

Mlle PRUDHOMME. Ah! celle-là, c'est un ange!

DUCORMIER. Je m'en flatte!.. Sa grand'maman n'a voulu la confier qu'à moi... Elle est déjà très-forte en géographie...

Mlle PRUDHOMME. Et quand je pense qu'on veut la marier à ce M. Pitrat!

DUCORMIER. Pourquoi pas?.. M. Pitrat est un honnête homme!

Mlle PRUDHOMME. Honnête!.. honnête!.. moi, je le trouve très-incongru!.. Un individu qui n'a pas pour deux liards de savoir-vivre... qui jure, qui fume, qui ne s'essuie jamais les pieds sur le paillasson de la porte, et qui abîme tous les appartemens... Un vrai païen, qui m'appelle maman Prudhomme; comme si c'était flatteur pour une demoiselle de mon âge.

DUCORMIER. Silence donc!.. le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PITRAT.

PITRAT. C'est moi!.. c'est moi. Salut, vénérable instutiteur!... Bonjour, maman Prudhomme!

Mlle PRUDHOMME, *à part*. Il n'y a pas manqué! (*Haut*.) Vous êtes-vous essuyé les pieds au paillasson?

PITRAT. Soyez tranquille!.. Je vous dérange un peu matin... mais l'amour n'a pas de sommeil... J'ai déjà fait six lieues dans mon tilbury... j'arrive de Clermont... à travers les rochers et les précipices de vos montagnes... Et, pourquoi?.. pour amener un notaire... un homme de loi... Comme c'est amusant!

DUCORMIER. Ah! le notaire est arrivé?..

PITRAT. Il s'est rendu directement chez Mme la baronne... et avant d'y aller moi-même, je suis venu vous prendre pour signer au contrat!... Car la vieille baronne ne fait rien sans vous consulter... et dam! si elle était plus jeune...

Mlle PRUDHOMME. C'est donc bien décidé... Mlle Séraphine se marie?.. pauvre agneau, va!..

PITRAT. Parbleu!.. elle sera fort heureuse! J'aimais beaucoup ma première épouse... je veux adorer celle-ci... je veux l'idolâtrer!..

Mlle PRUDHOMME. Idolâtrer sa femme!.. quelle profonde immoralité!

PITRAT. Il y a pourtant une chose qui m'inquiète... c'est son caractère, qui m'a paru légèrement fantasque... Le soleil et la pluie... la pluie et le soleil!.. et j'ai remarqué que la pluie revenait bien souvent...

DUCORMIER. Elle est si jeune!

PITRAT. C'est juste!.. elle est au printems de la vie... et le printems est la saison des giboulées!

Air *de l'Apothicaire*.

Quand je parais, dès le matin,
Je vois s'humecter sa prunelle
Et quand je lui parle d'hymen,
Ça tombe alors comme la grêle...
D'après ce joyeux naturel,
Qui, vers les pleurs toujours la pousse...
Je crains que ma lune de miel
Ne ressemble à la lune rousse.

Mlle PRUDHOMME. Ça se pourrait bien!..

PITRAT. Mais le beau tems reviendra... je serai le zéphir qui dissipera les nuages...

Mlle PRUDHOMME, *à part*. Joli zéphir!.. avec son nez aquilon!..

PITRAT. Vous dites?

Mlle PRUDHOMME. Je dis que la pauvre enfant aimerait mieux rester demoiselle...

PITRAT. Qu'est-ce que ça signifie?... est-ce que l'on conspire ici contre mon mariage?..

DUCORMIER. Laissez-la dire!.. Tout ce que je veux, c'est le bonheur de ma pe-

tite Séraphine... elle est naturellement portée à la mélancolie... C'était pour la distraire, pour lui faire connaître un peu le monde que sa grand' maman l'avait envoyée passer l'hiver à Paris, chez une de ses tantes.

Mlle PRUDHOMME. Quelle imprudence!.. l'exposer au milieu de cette ville indécente!...

DUCORMIER. Eh bien!.. elle en est revenue aussi triste qu'auparavant... et le séjour de la capitale n'a fait que la rendre plus sérieuse et plus réservée...

PITRAT. A la bonne heure!.. vous me rassurez... car, s'il faut vous le dire, je suis jaloux... très-jaloux!.. et aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire... je crains qu'il ne m'arrive quelque malheur.... toute la nuit j'ai eu le cauchemar!..

Mlle PRUDHOMME, *à part*. C'est bien fait!

PITRAT. Un rêve affreux!.. Figurez-vous que je marchais à l'autel avec ma fiancée!.. Tout-à-coup, ma défunte est apparue au milieu d'un nuage de sauterelles et de maringoins, qui m'ont dévoré les jambes... Ça c'est terminé par un serpent, un immense boa, qui courait après sa queue, comme un insensé!

Mlle PRUDHOMME. Ça ressemble beaucoup aux songes du roi Pharaon.

DUCORMIER. Est-ce que vous seriez superstitieux?

PITRAT. Moi?.. Du tout!.. Je ne crois à rien... pas même aux boas... Mais voyez-vous, j'ai perdu ma femme d'une manière si romantique...

DUCORMIER. Comment cela?

PITRAT. Vous savez que je faisais partie de l'expédition d'Alger... J'avais l'entreprise des limonades gazeuses. . Une affaire superbe! où les actionnaires furent menacés de gagner beaucoup d'argent. Par malheur, la chaleur du climat fit aigrir toutes mes limonades et l'entreprise tomba dans l'eau.

Mlle PRUDHOMME. De manière que vous avez bu...

PITRAT. Dieu! ça me rappelle ma femme! l'infortunée avait voulu me rejoindre sur la rive africaine... lorsqu'au moment d'entrer dans le port, où je lui tendais les bras... un ouragan terrible.... une tempête admirable...

DUCORMIER. Elle a fait naufrage?

AIR *d'Yelva*.

Vous l'avez dit : sous les flots disparue,
Dieu! quel plongeon elle a dû faire, hélas!
Ce cher amour, qu'est-elle devenue?
Aurait-elle eu le destin de Jonas?
Oui, peut-être, elle est locataire
D'une baleine, ou bien d'un esturgeon.
Ah! je la plains! elle qui, sur la terre,
N'a jamais aimé le poisson,
Que je la plains, elle qui, sur la terre,
N'a jamais pu digérer le poisson!...

Mlle PRUDHOMME, *au fond*. Voilà mademoiselle Séraphine.

PITRAT. Ma prétendue!

DUCORMIER. Elle vient comme à l'ordinaire me rendre sa visite du matin.

SCENE III.

LES MÊMES, SÉRAPHINE, *portant un petit panier. Pendant le commencement de la scène Mlle Prudhomme va et vient en emportant les pots de confiture.*

SÉRAPHINE, *entrant*

AIR *de la Valse de Léocadie*.

Bosquets
Si frais,
Verdure
Si pure!
L'aspect des fleurs
Charme tous les cœurs.
Les champs, à mon âge,
Offrent mille attraits;
On goûte au village
Le calme et la paix.
Bosquets
Si frais, etc.

(*A Ducormier.*) Bonjour, mon bon ami!

DUCORMIER. Bonjour mon petit ange!

PITRAT, *à part*. Elle est bien gaie aujourd'hui; il paraît que le soleil domine.

SÉRAPHINE, *à Ducormier*. Voici des fraises que je viens de cueillir exprès pour vous dans la rosée.

PITRAT. Qui n'est pas plus fraîche que vous, aimable Séraphine!

SÉRAPHINE, *froidement*. Ah! c'est vous, monsieur?

PITRAT, *à part*. Voilà les giboulées qui reviennent. (*Haut.*) Oui, aimable Séraphine, c'est moi... et peut-être ne savez-vous pas que le notaire est au château où il nous attend.

SÉRAPHINE. Déjà?

DUCORMIER. Allons, hâtons-nous... car j'ai affaire, et je ne pourrai rester qu'un instant chez la baronne.

PITRAT. Belle future, voulez-vous accepter mon bras?

SÉRAPHINE. Oui, monsieur. (*Elle lui prend le bras; puis le quitte vivement et se rapproche de Ducormier.*) Il le faut absolument?..

PITRAT. Qu'est-ce qu'elle a donc?

SÉRAPHINE, *à Ducormier*. Mon bon ami

DUCORMIER. Que voulez-vous, mon enfant?

PITRAT. Toujours des giboulées!

SÉRAPHINE. Mon bon ami... puisqu'on veut que je me marie... puisque tout le monde l'exige... je désire, auparavant, vous parler en particulier...

PITRAT. C'est trop juste!..

SÉRAPHINE. J'ai un aveu à vous faire... quelque chose qui m'oppresse... qui me fait bien du mal!..

DUCORMIER. Comment, un secret?

SÉRAPHINE. Oh! oui... et bien important!

PITRAT. Oh! mon Dieu!

SÉRAPHINE. Je n'oserais pas en parler à grand'maman.

PITRAT, *à part*. Qu'est-ce que ça peut être?

DUCORMIER. Rendons-nous toujours au château, puisqu'on nous y attend!.. Nous causerons tantôt... Vous reviendrez me voir... (*A part.*) Quelqu'enfantillage sans doute!

ENSEMBLE.

AIR : *Quand nous y vivions ensemble.*

Oui, partons, et du courage!..
Tous deux signez de grand cœur
Le contrat de mariage
Qui fera votre bonheur.

SÉRAPHINE, *à part.*

Tâchons d'avoir du courage!
Signons, malgré ma douleur,
Ce contrat de mariage
Qui doit faire mon malheur!

Mlle PRUDHOMME.

Va, pauvre agneau, du courage :
Combien ton sort me fait peur!
Ce contrat de mariage
Est l'arrêt de ton malheur!

PITRAT.

Malgré ce triste présage,
Allons signer de grand cœurs
Ce contrat de mariage
Qui doit faire mon bonheur!

SÉRAPHINE.

Non, je ne dois plus me taire!
Un aveu me calmera.

PITRAT.

Dieu! serait-ce le mystère
Que m'annonçait le boa?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oui, partons, et du courage, etc.

(*Ducormier sort par le fond avec Pitrat et Séraphine.*)

SCENE IV.

Mlle PRUDHOMME *seule.*

Il l'emmène!. pauvre victime!.. Vous verrez qu'il l'épousera, le monstre! un homme qui ne croit à rien, et qui met les pieds sur tous nos bâtons de chaise. S'il savait tout ce que je lui souhaite en ménage!. mais c'est inutile... ça ne peut pas manquer de lui arriver... et je sais bien qui n'en sera pas fâché..... Ah! ah! quelqu'un!..

SCENE V.

Mlle PRUDHOMME, ALBERT.

ALBERT, *à part, en entrant.* C'est sans doute la gouvernante.

Mlle PRUDHOMME. Quelque pique-assiette... on ne voit que ça!

ALBERT. Mademoiselle!

Mlle PRUDHOMME. Vous demandez M. Ducormier? Il n'y est pas... Il dîne dehors.

ALBERT. Cependant j'aurais désiré....

Mlle PRUDHOMME. Je vous répète qu'il dîne en ville... dans le village... aujourd'hui, demain, après-demain... tous les jours de la semaine... Est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire?

ALBERT. C'est moi qui lui suis adressé?

Mlle PRUDHOMME. Attendez donc... pour la place de professeur?

ALBERT. Précisément.

Mlle PRUDHOMME. Que ne parliez-vous? Soyez le bien venu. (*A part.*) Il n'est pas mal le jeune suppléant, un extérieur propre et décent. J'ai cru voir qu'il s'essuyait les pieds au paillasson. (*Haut.*) Monsieur Ducormier ne reviendra peut-être qu'un peu tard... Il est fort occupé d'un mariage.., mais c'est égal.

ALBERT, *vivement.* Un mariage!.. (*A part.*) Dieu! si c'était déjà!

Mlle PRUDHOMME. Hélas! oui. Une jeune personne que l'on sacrifie...

ALBERT. C'est une indignité!.. et je suis surpris qu'un homme aussi respectable que M. Ducormier...

Mlle PRUDHOMME. Vous avez bien raison... Mais je ne comptais pas sitôt sur vous... il faut que j'aille disposer votre chambre... En attendant, voici la bibliothèque.

ALBERT. Ne vous gênez pas, je vous en prie.

Mlle PRUDHOMME, *lui faisant une profonde révérence.* Votre servante monsieur. (*A part.*) Je crois que nous nous entendrons... surtout pour les bâtons de chaise.

(Elle sort par la droite.)

SCENE VI.

ALBERT, *seul.*

Un mariage aujourd'hui!.. Serais-je arrivé trop tard?.. Il y a des gens qui ne croient plus à l'amour, et je suis sûr qu'ils riraient bien si je leur disais qu'il y a six mois, à Paris, je rencontrai plusieurs fois dans le monde une jeune personne ravissante... Elle arrivait de la campagne... Je lui fis la cour... Séraphine me raconta ses bois, ses fleurs, sa grand'maman et son vieux précepteur, que je connais parfaitement sans les avoir jamais vus!.. Tout allait bien... mais j'apprends tout-à-coup qu'elle a quitté Paris, et que son mariage est décidé. C'est alors que je m'avise d'être amoureux comme un fou... Cependant, j'aurais sans doute fini par l'oublier, si je n'avais reçu l'ordre de rejoindre mon régiment qui est à Clermont... Je pars... et voilà qu'en route, je rencontre un nommé Balthasar que j'ai connu en Afrique, un original qui ne rêve que morale et philosophie. Il m'apprend qu'il se rend dans ce village en qualité de précepteur. Je forme aussitôt un projet désespéré... Je le grise, et pendant qu'il ronfle comme un bienheureux, j'adopte son costume en lui laissant une partie du mien. Enfin, me voilà installé à sa place!

AIR *de Turenne.*

Comment ici vais-je donc me conduire?
C'est fort drôle! à des Auvergnats
Un officier montrer à lire,
Leur enseigner les nombres et les cas.
Moi, précepteur! quel embarras!
Mais je ne sais pourquoi je me désole...
Je dois connaître au mieux ce métier-là:
Je m'en souviens, l'amour déjà
M'a fait faire plus d'une école!

Ici du moins je verrai Séraphine... pourvu toutefois que mon ami Balthasar.... Mais non... Il se rendait d'abord à Clermont pour une affaire qui devait l'y retenir deux ou trois jours... c'est plus qu'il ne m'en faut... On vient... En avant la lecture!..

(Il prend un livre, s'assied et fait semblant de lire.)

SCENE VII.

ALBERT, Mlle PRUDHOMME.

Mlle PRUDHOMME, *à part.* Déjà en lecture? (*Haut.*) Monsieur?.. Il ne m'entend pas... Eh bien! vous tenez votre livre à l'envers?

ALBERT. Ah! oui, oui... C'est une expérience que je voulais faire: j'étais curieux de savoir si cet ouvrage signifiait quelque chose à rebours.

Mlle PRUDHOMME. Quelle idée!

ALBERT. Voilà ce qui distingue les grands écrivains de notre époque... de quelque manière qu'on les retourne, ils ont toujours le même sens.

Mlle PRUDHOMME. Il paraît très-instruit.

ALBERT. Enfin, s'il faut vous l'avouer, je songeais à ce mariage dont vous me parliez tout à l'heure.

Mlle PRUDHOMME. Convenez plutôt que vous êtes fatigué... et que vous alliez vous endormir?

ALBERT. Du tout, je vous assure.

Mlle PRUDHOMME. Venez vous reposer, nous causerons plus tard.

ALBERT. Non... Je vous remercie.

Mlle PRUDHOMME. Si fait... Venez donc?

ALBERT. Quand je vous dis que c'est inutile, sacrebleu!

Mlle PRUDHOMME. Oh! ciel de Dieu.

ALBERT. Pardon!... ça m'est échappé.

Mlle PRUDHOMME. Allons, suivez-moi... Je vais vous indiquer votre chambre.

ALBERT, *à part.* Impossible de la faire jaser... Ces vieilles filles sont si contrariantes!..

Mlle PRUDHOMME, *lui indiquant la gauche.* Dans ce corridor.... la porte à gauche... Faut-il vous y conduire?

ALBERT. Non, non... Ne vous dérangez pas... je trouverai bien.

(Il sort.)

Mlle PRUDHOMME. Je suis assez contente de notre nouvel hôte. Il paraît d'une politesse, d'une propreté surtout...

SCENE VIII.

Mlle PRUDHOMME, DUCORMIER.

DUCORMIER, *une lettre à la main.* Mademoiselle Prudhomme?.. ayez la complaisance de me chercher mes lunettes!

Mlle PRUDHOMME. Vos lunettes... et pourquoi faire?

DUCORMIER. Cette lettre que je viens de recevoir...

Mlle PRUDHOMME. Savez-vous de qui elle est?

DUCORMIER. Mes lunettes, je vous en prie?..

Mlle PRUDHOMME. Où les avez-vous mises?.. Ces petits chenapans vous les auront cassées... Encore une paire de flambées!. Tenez, voilà les miennes.

DUCORMIER, *prenant ses lunettes et lisant.* « Mon respectable supérieur... (*A Mlle Prudhomme, qui l'écoute.*) Mademoiselle Prudhomme, vos confitures...

Mlle PRUDHOMME. On y va..... (*A part, en l'imitant.*) Vos confitures?...

DUCORMIER. «Je suis enfin arrivé! mais je »n'ose m'offrir à vos regards, sous l'accoutre» ment auquel je suis réduit par les cir» constances... c'est au point que je scan» dalise la populace... En entrant dans ce » village, un tas de petits polissons m'a » forcé de chercher un refuge à l'auberge » du Cheval-Blanc. Ayez donc l'obligeance » de m'envoyer au plus tôt une redingotte » et un feutre, attendu que la coiffure qu'on » m'a laissée est d'une forme qui révolte la » nature. Je suis, etc.

» BALTHASAR, instituteur, arrivant d'A» frique. » C'est mon suppléant.

Mlle PRUDHOMME. Ah!.... il s'appelle Balthasar.... un bien beau nom... un nom bien célèbre!

DUCORMIER. Comment se fait-il? il faut lui porter bien vite à l'auberge...

Mlle PRUDHOMME. C'est inutile... Je l'ai vu... il est ici...

DUCORMIER. En ce cas, sa lettre me sera parvenue trop tard... Mais son costume est donc bien extraordinaire?

Mlle PRUDHOMME. Mais non... un costume de voyage...

DUCORMIER. Alors, c'est un homme fort scrupuleux.

Mlle PRUDHOMME. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'en ai la plus haute idée. Ce n'est pas lui du moins qui entrerait dans un appartement bien frotté, sans avoir soin de se.: Oh! non!

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Il me fait l'effet d'un savant :
J'aime son maintien, sa tournure ;
Et sans avoir l'air d'un pédant,
Il est très-fort, j'en suis bien sûre.
Oui, c'est un maître précieux ;
Et dès qu'on le voit, on déplore
De n'être plus à l'âge heureux
Où l'on s'instruit encore...
Ah! que ne suis-je à l'âge heureux
Où l'on s'instruit encore!

DUCORMIER. Je suis curieux de le connaître.

Mlle PRUDHOMME. Il ne tardera pas à venir. Moi, je vais terminer les petits arrangemens que nécessite son arrivée.

DUCORMIER. Allez, ma chère amie.... Pourvu qu'elle le trouve long-tems à son gré. . Avec son humeur, ce serait une guerre continuelle... et c'est moi qui en paierais les frais.

SCENE IX.

DUCORMIER, BALTHASAR, *en costume moitié civil et moitié militaire, casque et uniforme de dragon, culotte courte noire, souliers à boucles.*

BALTHASAR, *à la cantonnade.* Que le diable vous torde le cou, vile canaille, stupides Auvergnats!

DUCORMIER. Qui est là? Qu'est-ce qu'il y a donc?

BALTHASAR. Ne faites pas attention, vénérable vieillard, ce sont des gamins qui se permettent de lancer contre moi des vociférations et même des projectiles...

DUCORMIER. Des projectiles?..

BALTHASAR. Ce qu'on appelle vulgairement des cailloux.

DUCORMIER. C'est singulier!

BALTHASAR. Vous n'êtes peut-être pas sans avoir reçu tout-à-l'heure une lettre datée du Cheval-Blanc?

DUCORMIER. Quoi! vous seriez?..

BALTHASAR. Eusèbe Anaclet Balthasar, arrivant d'Afrique...

DUCORMIER, *à part.* Et mademoiselle Prudhomme qui appelle ça un costume de voyage!..

BALTHASAR. Vous regardez mes vêtemens qui tiennent un peu de l'amphibie?..

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Je ne suis pas mis comme à l'ordinaire...
Oui, ce costume, indigne d'un mortel,
Moitié civil et moitié militaire,
Doit me donner un air surnaturel.
A tous les yeux je présente l'image
De l'animal fabuleux, qui, dit-on,
Réunissait, dans sa forme sauvage,
Le bas d'un homme et le haut d'un dragon.

mais ne me condamnez pas sans m'entendre, vertueux pédagogue.

DUCORMIER. Quel drôle d'original!

BALTHASAR. C'est la suite d'une rencontre que j'ai faite dans les messageries royales... Un jeune homme fort aimable, à qui je me suis mis à prêcher la morale.. M. Albert de Surville, sous-lieutenant, que j'ai converti à la vertu, et qui m'a pris ma redingote.

DUCORMIER. Votre redingote?... et dans quelle intention?

BALTHASAR. Il ne m'est pas donné de lire dans le cœur des mortels... Mais ce jeune homme appartient à une bonne famille, et s'il m'a pris ma redingote, il en aura soin... il y manque trois boutons... et je suis bien sûr qu'il les fera remettre.

DUCORMIER. C'est fort extraordinaire !..

BALTHASAR. Laissez donc !.. je trouve ça tout naturel... Les Bédouins m'ont accoutumé à ce genre d'emprunt forcé !..

DUCORMIER. Les Bédouins ?

BALTHASAR. Il n'est pas oiseux de vous dire, mon respectable supérieur, que j'étais précepteur d'un jeune homme de bonne maison... Son père fut envoyé en Afrique ; mon élève suivit son père, et moi, je suivis mon élève dans cette troisième partie du monde ! Là ! je me livrai de plus en plus à l'instruction publique... J'enseignai le latin aux Turcs, et aux Arabes le mépris des richesses. Un jour que je m'étais égaré dans la plaine en lisant les *Bucoliques* de Virgile, je tombai dans un parti de bédouins... ils se disposaient à me priver de ma tête, ce qui m'aurait mis dans le plus grand embarras, attendu l'habitude que j'en ai... lorsqu'un d'entre eux crut remarquer dans mes traits, quelque ressemblance avec le singe...

DUCORMIER. En effet, il y a quelque chose...

BALTHASAR. Vous trouvez ?.. en tout cas, les Bédouins professent beaucoup d'estime pour ce bipède à quatre pattes... C'est ce qui me sauva la vie... ils se contentèrent de m'emmener en captivité avec toutes mes bucoliques.

DUCORMIER. Diable ! vous avez dû beaucoup souffrir ?

BALTHASAR. Mais non, pas trop... la nation bédouine est assez joviale, et la barbarie de ces sauvages tient uniquement à leur éducation primaire. Ils sont d'ailleurs fort intelligens... Je leur ai fait comprendre le mariage, dont ils n'avaient pas la moindre idée !.. ils vivaient comme de simples bestiaux... Mais je leur ai appris comment on se mariait en France, ce qui les a fait beaucoup rire... Heureusement, parmi les prisonniers il y avait une Française... une femme superbe, que j'ai fait épouser à un marabout !

DUCORMIER. A un marabout ?

BALTHASAR. Un grand seigneur du pays. Je puis dire que j'étais l'idole de la contrée... mais il fallut la quitter... On fit un échange de prisonniers, et je fus échangé contre un chameau.

DUCORMIER. Et alors vous êtes revenu en France ?

BALTHASAR. Me voilà de retour, sain de corps et d'esprit...

DUCORMIER, *à part.* Ça n'est pas bien sûr.

BALTHASAR. Avant de venir dans ce village, je devais aller à Clermont... je me suis chargé d'une commission pour un particulier de cette cité... Une lettre d'Afrique extrêmement pressée... mais la bizarrerie de mon costume ne m'a pas permis...

DUCORMIER. C'est juste !.. tenez... voici ma chambre... (*Il indique la droite.*) Vous y trouverez... (*Entre Pitrat*) Ah ! mon Dieu ! quelqu'un... je vous en prie, ne vous faites pas encore connaître !

SCÈNE X.

LES MÊMES, PITRAT.

PITRAT. Vous êtes en affaire, mon cher Ducormier...

DUCORMIER. Pas positivement... vous avez à me parler ?

PITRAT, *à Balthasar.* Vous permettez, mon officier ?

(Il le salue.)

BALTHASAR. Monsieur, certainement...

PITRAT, *à part.* Voilà un uniforme que je ne connaissais pas encore...

DUCORMIER. Voyons !.. qu'avez-vous à me dire ?

PITRAT. C'est toujours au sujet de mon mariage. Séraphine a signé le contrat... c'est très-bien... avec paraphe !.. mais ensuite elle a pleuré !.. Les giboulées sont revenues en abondance... La grand'maman ne sait où donner de la tête... et pour empêcher sa petite-fille de changer d'avis, elle voudrait que le mariage eût lieu aujourd'hui... à l'instant même...

DUCORMIER. Allons, soit !.. je vais à l'église.

PITRAT. Et moi, chez le maire !.. A propos... vous savez qu'auparavant Séraphine doit vous faire une petite visite...

DUCORMIER. Ah ! oui... je me rappelle cette confidence...

PITRAT. C'est que j'y tiens beaucoup, à cause de mon rêve...

DUCORMIER. Décidément... vous croyez donc aux rêves ?..

PITRAT. Du tout ! je ne crois à rien... absolument à rien !...

BALTHASAR. Monsieur est incrédule ?

PITRAT. Oui, mon officier... comme vous, comme moi, comme nous le sommes tous, nous autres gens du monde !

DUCORMIER, *bas à Balthasar.* Je vous ai montré ma chambre, ne tardez pas à changer de costume...

BALTHASAR. Oui, mon supérieur !..

PITRAT. Je cours à l'état civil...

BALTHASAR, *l'arrêtant.* Monsieur ! je

désirerais avoir avec vous une légère conférence..

PITRAT. Avec moi, mon officier? (*A part.*) Que diable peut-il me vouloir?..

SCÈNE XI.

BALTHASAR, PITRAT.

BALTHASAR. Monsieur, vous vous êtes flatté tout-à-l'heure d'être un incrédule!.

PITRAT Je le suis en effet!.. et je répète à qui veut l'entendre que je ne crois à rien, absolument à rien!

BALTHASAR. En êtes-vous bien sûr?

PITRAT. Parbleu! extrêmement sûr!

BALTHASAR. Aveugle bourgeois!.. vous dites : je suis sûr que je ne crois à rien. A quoi, je réplique : vous croyez que vous ne croyez à rien... Donc vous croyez à quelque chose!

PITRAT, *à part* Voilà un guerrier qui me paraît diablement subtil!

BALTHASAR. De deux choses l'une... la vérité est vraie ou elle n'est pas vraie... or elle est vraie, donc c'est une chose incontestable!

PITRAT. Très-bien!. la vérité est vraie!. parbleu... il n'y a pas de doute... Mais qu'est-ce que la vérité?

BALTHASAR. C'est ce qui est vrai!

PITRAT. A la bonne heure!.. mais qu'est-ce qui est vrai?

BALTHASAR. C'est la vérité.

PITRAT. Il n'y a rien à répondre à ça! (*A part.*) Ce gaillard-là est d'une profondeur...

BALTHASAR. Je vais vous donner un exemple...

PITRAT. Voyons!...

BALTHASAR. Levez un doigt.

PITRAT. Quel doigt?

BALTHASAR. Un doigt de la main!

PITRAT, *levant un doigt.* Voilà!

BALTHASAR. Maintenant... une supposition!.. votre doigt fait une ombre sur la muraille!..

PITRAT. Oui, un chien, un petit lièvre... je connais ça...

BALTHASAR. Eh bien! votre doigt c'est la vérité... et l'ombre, le petit chien, tout ce qu'il vous plaira, c'est l'erreur.

PITRAT. C'est fort ingénieux! mais alors comment apercevoir clairement la vérité?

BALTHASAR. Vous voulez apercevoir clairement la vérité? fermez les yeux.

PITRAT. Pourquoi faire?

BALTHASAR. Fermez les yeux... vous allez voir.

PITRAT. Allons, je ferme les yeux... j'y mets de la complaisance...

BALTHASAR. Vous avez donc les yeux fermés et le doigt en l'air?

PITRAT. Encore le doigt en l'air?

BALTHASAR. Toujours le doigt en l'air... l'index de la main gauche...

PITRAT. Est-ce bien l'index que j'ai en l'air?.. mais je ne le vois plus!

BALTHASAR. C'est bien l'index... A présent vous prenez votre main droite, vous l'agitez dans l'espace, et vous cherchez votre doigt... votre index qui n'a pas cessé d'être en l'air.

PITRAT, *cherchant son doigt.* Attendez... je ne le trouve pas... si fait... le voici!.. je le tiens!.. et puis qu'est-ce que je fais?

BALTHASAR. Vous ne faites rien... vous dites : Je tiens mon doigt, j'ai la conscience de mon doigt... enfin vous jouissez d'un plaisir pur et sans mélanges...

PITRAT. Ensuite?..

BALTHASAR. Ensuite... (*A part.*) Ah! mon Dieu! j'entends quelqu'un... et mon vénérable supérieur qui m'a recommandé... Allons vite changer de vêtemens.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

PITRAT, Mlle PRUDHOMME.

PITRAT, *toujours les yeux fermés et le doigt en l'air.* Tout-à-l'heure je vais réfuter vos sophismes.

Mlle PRUDHOMME, *entrant et regardant à terre.* Là!.. un parquet si bien ciré... qu'est-ce qui me l'a gâté?..

PITRAT, *toujours de même.* Je vous attends, mon officier...

Mlle PRUDHOMME. Eh bien! que faites-vous donc là... avec votre doigt en l'air?..

PITRAT. Ça ne vous regarde pas, la vieille... c'est de la métaphysique... Reprenons... vous prétendez, parce que je tiens mon doigt en l'air, d'une main... et au fait... c'est logique... mais... une supposition... si j'étais manchot... Ah! je vous y prends... répondez à cela, mon officier...

Mlle PRUDHOMME. Mais à qui parlez-vous?

PITRAT, *ouvrant les yeux.* Comment... mon officier n'y est plus?..

Mlle PRUDHOMME. Quel officier?

PITRAT. Un farceur qui vient me conter un tas de balivernes; il s'est moqué de moi, c'est clair.

Mlle PRUDHOMME. Il a bien fait.

PITRAT. Depuis une heure qu'il me tient là, il m'a fait perdre un tems précieux.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, sans lui... sans son verbiage,
Je serais à l'état civil...

Mlle PRUDHOMME.

Que dites-vous ?

PITRAT.

N'allez pas davantage
M'étourdir de votre babil...
Que les bavards me sont insupportables !
Ah ! j'aurai soin de les fuir désormais...

Mlle PRUDHOMME.

J'en connais un des plus désagréables
Qui ne vous quittera jamais.

PITRAT. Ah! une épigramme... Adieu, vieille méchante!

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

Mlle PRUDHOMME, *puis* ALBERT.

Mlle PRUDHOMME. Il s'en va!.... tant mieux... ce vilain homme m'excite à la méchanceté, et je n'ai pourtant pas besoin

ALBERT, *sortant de la chambre à droite.* Il faut absolument que j'aille à la découverte... Ah ! c'est vous, mademoiselle?... eh bien! M. Ducormier ?

Mlle PRUDHOMME. Il n'est pas encore rentré... c'est sans doute ce maudit mariage qui le retient...

ALBERT. Il doit avoir lieu bientôt?..

Mlle PRUDHOMME. Ce M. Pitrat est si pressé de mal faire !..

ALBERT. Pitrat... c'est le futur?..

Mlle PRUDHOMME. Hélas! oui... pauvre Séraphine!..

ALBERT, *à part.* Séraphine!.. Dieu! si ma démarche allait être inutile... (*Haut.*) Ce mariage paraît vous déplaire, mademoiselle?

Mlle PRUDHOMME. Oh ! beaucoup, monsieur... moi, d'abord, je n'ai jamais pu sentir le mariage, et pourtant si j'avais voulu...

ALBERT. Il y a peut-être un moyen d'empêcher celui-là...

Mlle PRUDHOMME. Lequel, monsieur, lequel?

ALBERT. C'est de me faire parler sur-le-champ à M. Ducormier.

Mlle PRUDHOMME. Vous !.. et comment? par quel hasard ?

ALBERT. Vous le saurez... Où est-il maintenant ?

Mlle PRUDHOMME. Il doit être à l'église... j'y cours... mais du moins êtes-vous bien sûr?..

ALBERT. Que je lui parle un instant, et je vous réponds que M. Pitrat n'épousera pas Mlle Séraphine.

Mlle PRUDHOMME. Ah! monsieur, si vous faites un pareil miracle, je vous embrasserai deux fois.

ALBERT. Merci... nous n'avons pas de tems à perdre.

Mlle PRUDHOMME. J'y cours, j'y cours...

SCÈNE XIV.

ALBERT, *puis* PITRAT *et* SÉRAPHINE.

ALBERT. Je ne croyais pas les choses aussi avancées : peut-être ferais-je bien d'aller au château, de m'adresser à la grand'maman..... oui, mais Séraphine m'aime-t-elle?... n'en aime-t-elle pas un autre?.. voilà ce qu'il faudrait savoir ! c'est qu'à présent j'y tiens plus que jamais, et je serais capable... J'entends du bruit !... peut-être des importuns... ayons l'air d'être occupé... pour les renvoyer plus vite...

(Il se met dans le grand fauteuil qu'il tourne vers la table, de manière qu'on ne puisse l'apercevoir. Il prend un livre et met un bonnet de M. Ducormier, qu'il trouve sur la table.)

PITRAT, *à Séraphine en entrant.* Puisque vous le désirez, mademoiselle, ça suffit... je n'irai chez le maire que quand vous aurez parlé à votre respectable ami...

SÉRAPHINE. Il n'y est pas !.. je respire... tout mon courage m'avait abandonnée!..

PITRAT. La confidence est donc bien terrible?.. il faut pourtant que ça finisse... je ne peux pas vivre comme ça...

SÉRAPHINE. Puisqu'il n'y est pas, je reviendrai plus tard.

ALBERT, *qui a regardé.* Que vois-je?.. Séraphine... sans doute avec son prétendu... ne nous montrons pas.

(Il fait un mouvement que Pitrat remarque.

PITRAT. Eh ! si fait, voilà M. Ducormier dans son grand fauteuil... il est si occupé qu'il ne nous a pas entendus.

SÉRAPHINE. Vous croyez?..

PITRAT. Je vous laisse avec lui, et je vais me promener de long en large devant la porte pour qu'on ne vous dérange pas...

SÉRAPHINE. Allons, il faut m'y décider !...

PITRAT. Seulement dépêchez-vous...

AIR : *Fuyons sans bruit.* (Michel Perrin.)

Oui, le voilà !
Enfin, ma chère,

J'espère,
Puisqu'il est là,
Que tout cela
Finira!

SÉRAPHINE.

Oui, le voilà!
Je lui suis chère,
Et j'espère,
Puisqu'il est là,
Que mon tourment
Finira!

ALBERT.

Oui, la voilà!
Du mystère,
Enfin j'espère...
Puisqu'elle est là,
Que mon tourment
Finira!

(*Pitrat sort par le fond.*)

SCENE XV.

ALBERT, SERAPHINE.

SÉRAPHINE. J'ai peur!... il le faut pourtant...

(Elle s'approche doucement et reste un peu en arrière du fauteuil.)

ALBERT. Je crois qu'elle s'approche... que va-t-elle me dire?

SÉRAPHINE. Mon bon ami...

ALBERT, *déguisant sa voix.* Mon enfant...

SÉRAPHINE. Mon bon ami, vous savez que j'ai à vous faire un aveu... une confidence.

ALBERT, Oui... oui...

SÉRAPHINE. Eh bien!... je dois vous avouer qu'il m'est impossible d'aimer mon mari...

ALBERT, *joyeux.* Ah!... (*se contenant*) il ne l'est pas encore...

SÉRAPHINE. C'est égal... je le déteste autant que s'il l'était déjà...

ALBERT. Cela changera!... et pourvu que vous n'aimiez personne...

SÉRAPHINE. Hélas!... je le voudrais... mais puisqu'il faut tout vous dire...

AIR *nouveau de M. Masset.*

J'étais à Paris,
Dans un bal où je fus conduite,
J'ai vu celui dont mon cœur est épris...
Hélas! je l'aimai tout de suite...

ALBERT.

Quoi! l'amour vous vint aussi vite? (*bis*)

SÉRAPHINE.

J'étais à Paris...

J'ai quitté Paris...
Mais, malgré moi, tout me rappelle
Des souvenirs qu'en secret je chéris...
Ma douleur doit être éternelle...

ALBERT.

Quoi! vraiment... vous serez fidèle? (*bis*)

SÉRAPHINE.

J'ai quitté Paris.

ALBERT, *à part.* Elle est charmante!...

SÉRAPHINE. Son image me poursuit sans cesse... il est là... toujours là...

ALBERT. Il serait vrai!...

SÉRAPHINE. Ah!... ne vous fâchez pas, mon bon ami..... je l'oublierai..... je fais serment.

ALBERT. N'achevez pas... (*S'animant.*) Celui que vous aimez!... votre cœur lui appartient... lui aussi vous aime, il vous adore, il a tout quitté pour vous suivre...

SÉRAPHINE. Qu'entends-je!..... vous m'effrayez...

ALBERT, *se levant.* Je n'y tiens plus... Séraphine... c'est à moi de tomber à vos genoux...

SÉRAPHINE, *à part.* Grand Dieu!... c'était lui...

(Elle chancelle; Albert l'aide à s'asseoir.)

ALBERT. Qu'avez-vous, Séraphine?...

SÉRAPHINE. Laissez-moi... je me meurs...

ALBERT. Elle s'évanouit... que faire?... heureusement ça n'est pas dangereux!... Ah!... j'entends du bruit!... on prendra soin d'elle... ma présence pourrait la compromettre, rentrons dans ma chambre... je sais maintenant ce qu'il me reste à faire...

(Il rentre par la droite.)

SCENE XVI.

SÉRAPHINE, *évanouie*, BALTHASAR.

BALTHASAR. Enfin, me voilà établi tant bien que mal dans les vêtemens de mon supérieur... mais il m'avait semblé entendre un gémissement sourd et plaintif. (*Apercevant Séraphine.*) Oh! ciel!... j'aperçois quelque-chose d'évanoui...

SÉRAPHINE, *soupirant.* Ah!...

BALTHASAR. Elle a dit: ah! C'est une femme... et nous sommes seuls... je suis seul avec elle... peut-on laisser un jeune homme exposé comme ça!... Si j'essayais de la faire revenir?... mais, par quel moyen?... Je n'ai jamais fait revenir personne.. attendez donc! je crois me souvenir..

SÉRAPHINE, *soupirant.* Ah!

BALTHASAR. Je suis à vous dans l'instant..... Je crois me souvenir que l'illustre Sémiramis, ayant eu un jour une de ces grandes attaques de nerfs, qui ont fait la gloire et la prospérité de son règne.... les premiers médecins de Babylone, après s'être long-tems consultés... décidèrent unanimement qu'il fallait lui taper dans le creux de la main.. ça ne doit pas être bien difficile.. essayons.. (*Il se met à genoux devant elle et lui prend la main.*) Oh!... les jolis petits doigts...

(Lui frappant dans la main.)

Air *des Habitans des Landes.*

Dans ta main, pauvr' petit' chatte,
Il faut frapper bien doucement...
Pan, pan, pan, etc.
Ma manière est trop délicate...
Frappons un peu plus fortement...
Pan, pan, pan, etc.
Rien encore... Dieu me pardonne,
Pour taper, prenons mon élan...
Pan... pan... pan... etc.
Ah! les docteurs de Babylone
Tapaient donc comm' sur un tam-tam!...
Pan... pan... pan.

SCENE XVII.

LES MÊMES, DUCORMIER.

DUCORMIER, *entrant.* Que vois-je?.. aux genoux de Séraphine...

BALTHASAR. Moderne Aristote... vous arrivez fort à propos... j'allais frapper comme un bœuf.

DUCORMIER. Mais, monsieur... que signifie?... pourquoi cette posture?...

BALTHASAR. Vous ne l'ignorez pas, philosophe champêtre, la nature est sujette à des faiblesses...

SÉRAPHINE, *revenant un peu à elle.* Laissez-moi... laissez-moi!...

DUCORMIER. Sortez, monsieur!... rentrez dans votre chambre... je veux parler à cette jeune personne... c'est d'elle seule que j'apprendrai la vérité!...

BALTHASAR. La vérité est que la reine Sémiramis, ayant eu un jour...

DUCORMIER. En voilà assez... rentrez, vous dis-je!... sortez...

BALTHASAR. Je vous obéis, mon supérieur... (*A part.*) Je suis fâché qu'il ne m'ait pas laissé le tems de continuer l'expérience...

(Il sort.)

SCENE XVIII.

SÉRAPHINE, DUCORMIER, Mlle PRUDHOMME.

DUCORMIER. Voyons, mon enfant... revenez à vous, et veuillez m'expliquer...

Mlle PRUDHOMME, *entrant.* Ah!... vous voilà, enfin!... Eh bien! mademoiselle... vous pleurez...

DUCORMIER. Parlez, Séraphine!... vous connaissez mon indulgence...

SÉRAPHINE. Vous saurez tout... je suis bien malheureuse... depuis long-tems je ne l'avais pas vu; j'espérais l'oublier... tout-à-l'heure je venais vous révéler mon secret; jugez de ma honte... c'était lui qui m'écoutait... celui que j'aime!... il est ici!...

DUCORMIER. L'homme que j'ai vu à vos pieds?...

SÉRAPHINE. Lui-même...

Mlle PRUDHOMME. Ah! quel scandale...

DUCORMIER. Ce n'est pas possible... ou donc l'avez-vous connu?

SÉRAPHINE. A Paris, dans un bal... où j'ai dansé le galop avec lui...

DUCORMIER. Le galop!... avec ce jeune africain...

Mlle PRUDHOMME. Dieu du ciel!.. créateur de ce monde...

DUCORMIER. En vérité, je ne saurais comprendre... mais cet amour ne peut-être bien sérieux... et lorsque vous serez mariée...

SÉRAPHINE. Mariée?... oh! non, jamais...

Mlle PRUDHOMME. Et M. Pitrat qui est encore là-bas, en sentinelle... devant le paillasson de la porte. Certainement, je ne lui souhaite pas de mal... mais je ne suis pas fâchée...

DUCORMIER. Taisez-vous... et reconduisez mademoiselle au château... il faut que je m'explique encore avec ce monsieur... (*A part.*) Cette petite fille-là me donne plus de mal que tous les enfans de la commune...

SÉRAPHINE. Adieu, mon bon ami...

ENSEMBLE.

Air *de Mila.*

Pour moi le sort est bien sévère:
Non, rien ne peut se réparer;
Et, dans mon malheur sur la terre,
Je n'ai plus, hélas! qu'à pleurer!

DUCORMIER ET Mlle PRUDHOMME.

Ah! calmez vos craintes, ma chère,
Pourquoi gémir, pourquoi pleurer
Nous éclaircirons ce mystère:
Tout peut encore se réparer.

(*Séraphine sort avec Mlle Prudhomme.*)

SCENE XIX.

DUCORMIER, *puis* BALTHASAR.

DUCORMIER. J'en suis fâché, mais je ne puis conserver cet homme... il faut absolument l'éloigner. (*Il ouvre la porte de Balthasar et l'appelle.*) Monsieur, monsieur Balthasar!

BALTHASAR. Voici... voici...

DUCORMIER. Un mot, s'il vous plaît?

BALTHASAR. Je vous écoute humblement.

DUCORMIER, *à part.* Qu'est-ce qui croirait qu'avec cette figure-là... enfin on voit des choses si extraordinaires..... (*Haut.*)

Monsieur, en venant ici vous aviez des projets qui me sont connus, et je n'ai pas besoin de vous dicter la conduite qu'il vous reste à suivre.

BALTHASAR. Non, mon supérieur... cependant je suis bien aise de causer de ça avec vous ; chacun a sa méthode, moi, j'ai la mienne... il m'est arrivé de lire quelque part que l'Auvergnat est un peu sur sa bouche, et je crois qu'en les mettant au pain sec?..

DUCORMIER. Il n'est pas question...

BALTHASAR. Vous n'approuvez pas le pain sec.

DUCORMIER. Il ne s'agit pas de cela, vous dis-je!.. ce qui est indispensable, c'est que vous n'habitiez pas plus long-tems auprès d'une jeune personne dont vous avez fait le malheur.

BALTHASAR. L'hébreu me semble moins difficile à traduire que vos paroles.

DUCORMIER. Il est inutile de feindre, monsieur! vous aimez Séraphine et vous en êtes aimé.

BALTHASAR. Je suis aimé de Séraphine, j'aurais l'honneur d'être aimé.. qu'appelez-vous Séraphine?

DUCORMIER. Elle m'a tout avoué... votre connaissance à Paris... ce galop que vous avez dansé ensemble.

BALTHASAR. Un galop!... malheureux vieillard, le sang vous incommode, vous devez avoir des éblouissemens... prenez des bains de pieds.

DUCORMIER. Monsieur, quels que soient vos sentimens à l'égard de cette jeune personne, vous n'hésiterez pas sans doute à faire tout ce qui dépend de vous pour lui rendre le repos et la tranquillité?

BALTHASAR. Vous plongez mon intelligence dans un brouillard épais, n'importe : servez-moi de guide, puits de science que vous êtes, je me confie à vos lumières.

DUCORMIER. Mettez-vous à cette table et écrivez.

BALTHASAR, *à table*. Me voici avec la plume de l'obéissance.

DUCORMIER, *dictant*. « Mademoiselle, » les circonstances vous ont abusée, jamais » je n'ai eu d'amour pour vous. »

BALTHASAR. D'amour pour vous ni pour personne.

DUCORMIER. C'est inutile, laissez-moi dicter. « C'est pourquoi je vous engage de tout mon pouvoir à épouser M. Pitrat. »

BALTHASAR. M. Pitrat!

DUCORMIER. Oui, sans doute.

BALTHASAR, *se rappelant*. Pitrat... Pitrat... Pitrat...

DUCORMIER. Continuons... « Je fais des vœux pour que vous trouviez dans cette union tout le bonheur que vous méritez. »

BALTHASAR. Que vous méritez, et que je vous souhaite avec la considération la plus distinguée...

DUCORMIER. Du tout, mettez ce que je vous dis.

BALTHASAR. C'est fini... signé Balthasar, arrivant d'Afrique.

DUCORMIER. Donnez maintenant. (*Il prend la lettre.*) Vous comprenez sans doute combien votre présence en ces lieux pourrait être fatale à cette malheureuse enfant?

BALTHASAR. Ma présence serait fatale?

DUCORMIER. Il me semble que c'est assez clair.

BHALTASAR. C'est-à-dire que vous me mettez à la porte, vous m'envoyez paître.. mais, cruel homme, c'est une tuile que vous me lancez du cinquième... c'est un coup de fusil que vous me tirez derrière les broussailles.

AIR *du Château perdu*.

Le voyageur que, loin d' sa caravane,
Un crocodile aval' d'un seul morceau,
L'individu qui reçoit sur le crâne
Un pot de fleurs ou bien un pot à l'eau...
Dans leur surprise à peindre difficile,
Pas plus que moi ne tombent de leur haut,
Car vous me fait's l'effet du crocodile,
Du pot de fleurs, ou de tout autre pot.

DUCORMIER. C'en est assez, monsieur.

BALTHASAR. Vous ne voulez pas m'écouter?..

DUCORMIER. C'est inutile...

BALTHASAR. Une fois... deux fois...

DUCORMIER. Brisons là...

BALTHASAR. Très-bien, mais... avant de rependre au clou de l'hospitalité ce vêtement provisoire.. une simple question... Vous avez proféré tout-à-l'heure le nom de Pitrat... pourriez-vous m'indiquer dans le village la demeure de ce citadin?

DUCORMIER. Il habite Clermont.

BALTHASAR. C'est mon homme...

DUCORMIER. Il est même ici en ce moment...

BALTHASAR. Tant mieux, cela m'épargnera la peine de courir après lui...

DUCORMIER. Quoiqu'il soit votre rival, j'espère au moins que vous n'avez contre lui aucune idée hostile?

BALTHASAR. Des idées.. je n'en ai pas.. et si j'en avais, ce que vous venez de me dire me les ôterait complètement... Laissez-moi lui parler, et quand je l'aurai vu, j'irai porter ailleurs mon zèle et mes bucoliques.. sans adieu, mon supérieur...

DUCORMIER, *à part*. Cet homme me fait l'effet du plus grand sot...

BALTHASAR. Mon supérieur...

(Il rentre dans la coulisse.)

DUCORMIER. Je n'en reviens pas!.. cet air de bonhomie... plus j'y réfléchis et moins je puis concevoir...

SCENE XX.

DUCORMIER, PITRAT.

PITRAT. C'est une horreur, c'est une infamie!

DUCORMIER. Qu'avez-vous donc, mon cher Pitrat?

PITRAT. Ce que j'ai? je sais tout, monsieur!... Ce jeune professeur qui aime Séraphine... votre gouvernante a pensé que ça me ferait de la peine... elle m'a donné les plus grands détails.

DUCORMIER. Maudite bavarde!

PITRAT. Je suis furieux!... je suis hors de moi!...

DUCORMIER. Calmez-vous, le mal n'est pas aussi grand que vous pensez; voici une lettre que Balthasar adresse à Séraphine... Il l'engage à vous donner sa main.

PITRAT. Vraiment! ce n'est pas mal pour un pédant.

DUCORMIER. Enfin il partira dès qu'il vous aura parlé.

PITRAT. A moi?... Que me veut-il?

DUCORMIER. Je l'ignore... Il va venir: vous pouvez l'attendre?.. Quant à moi, je compte sur l'effet de cette lettre... et je cours trouver Séraphine...

(Il sort.)

SCENE XXI.

PITRAT, *puis* ALBERT.

PITRAT. Ah! il veut me parler... sans doute pour me faire des excuses; il a raison; sans cela, je pourrais bien donner une leçon au professeur...

ALBERT, *sortant de la chambre*. Il paraît que l'orage est apaisé; je peux me risquer maintenant...

PITRAT, *l'apercevant*. Ah! ah! ça me fait l'effet d'être lui... Abordons-le cavalièrement. (*A Albert.*) Monsieur!

ALBERT. Monsieur!

PITRAT. Monsieur!

ALBERT. Monsieur!

PITRAT. Monsieur... je suis très-pressé, ayez la bonté de vous expliquer le plus laconiquement possible.

ALBERT. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur?

PITRAT. On m'a prévenu que vous désiriez me parler... Je suis Pitrat... c'est mon nom...

ALBERT. Pitrat. (*A part.*) C'est mon rival; je m'en doutais...

PITRAT. Vous gardez le silence: ne craignez rien, mon cher, ne craignez rien; dans le premier moment, j'étais fort irdité, mais votre conduite désarme ma colère.

ALBERT. Ma conduite...

PITRAT. La lettre que vous avez écrite à Séraphine est très-bien..... C'est fort prudent, mon cher, c'est fort prudent.

ALBERT. Monsieur, je ne sais si vous parlez sérieusement... mais je veux bien vous prévenir que je disputerai la main de Séraphine à quiconque voudrait me la ravir...

PITRAT. Et c'est vous qui osez me parler ainsi!... Certainement si vous n'étiez pas simple bachelier...

ALBERT. Qu'à cela ne tienne, monsieur, je suis à vos ordres.

PITRAT. Du tout, je ne me bats point avec un homme de votre position sociale...

ALBERT. Rassurez-vous, ce costume n'est pas celui de mon état.

PITRAT. Il serait possible! mais alors c'est une trahison, c'est une félonie!

ALBERT. Allons, monsieur, suivez-moi, ou je saurai bien vous forcer...

(Il lui prend le bras.)

PITRAT. De la violence!..

ENSEMBLE.

AIR *de la Batelière*.

Laissez-moi, morbleu! laissez-moi,
Vous ne me ferez pas la loi!
Autant de hardiesse
Me blesse,
Je ne suivrai point vos pas:
Je ne sortirai pas,
Non, non, je ne sortirai pas!

ALBERT.

Suivez-moi, morbleu! suivez-moi!
Du plus fort subissez la loi.
Autant de faiblesse
Me blesse.
A l'instant suivez mes pas!
Je ne vous quitte pas...
Non, non, je ne vous quitte pas.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, DUCORMIER, SÉRAPHINE,

DUCORMIER. Eh bien! qu'y a-t-il?.... une querelle chez moi?

ALBERT. Ah! ah! le vieux précepteur...

DUCORMIER, *à part*. Quel est donc cet étranger?

PITRAT. Comprenez-vous quelque chose à ce monsieur? Il veut me tuer à présent. Parlez-lui donc un peu, je vous en prie?

SÉRAPHINE. Non, non... c'est à moi de parler. Monsieur Pitrat, je suis prête à suivre les conseils qu'on m'a donnés... Voici ma main, elle est à vous.

ALBERT. Séraphine, je ne consentirai jamais!..

DUCORMIER. Comment! Monsieur ne consentira jamais!

PITRAT. Et vous souffrez cela, mon respectable ami?

DUCORMIER. C'est qu'en vérité... Ah! j'aperçois Balthasar... Il nous éclaircira peut-être.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, BALTHASAR, *qui a repris son premier costume.*

BALTHASAR. Me voici derechef avec le costume de l'emprunt.

Mlle PRUDHOMME. Qu'est-ce que c'est donc que celui-là?

PITRAT. Tiens!.. C'est l'homme au doigt!

ALBERT, *le reconnaissant*. Balthasar!

BALTHASAR. C'est vous, mon officier?

TOUS. Son officier!..

PITRAT. Ah ça! ils sont donc tous militaires?..

ALBERT. Je ne vous attendais pas sitôt, mon cher Balthasar.

BALTHASAR. Où vouliez-vous que j'allasse avec cet uniforme?.. à moins de me planter dans un jardin pour effrayer les oiseaux.

DUCORMIER. Comment! c'est monsieur qui s'était emparé?.. ah! je commence à y voir clair...

PITRAT. Et moi, je n'y suis plus du tout.

BALTHASAR. Mon officier,.. votre présence m'est utile autant qu'agréable. Sans vous, il me serait impossible de remplir un message; fouillez, s'il vous plaît, dans votre poche de côté; c'est-à-dire dans ma poche de côté?..

ALBERT. Dans la poche?

BALTHASAR. Vous y trouverez le message...

ALBERT, *après avoir cherché*. En effet. (*Il lit l'adresse.*) « A monsieur Pitrat, à Clermont .. en Europe. »

PITRAT. Une lettre pour moi!.. D'où me vient-elle?

BALTHASAR. D'Afrique même... C'est une femme, une Algérienne qui m'en a chargé.

PITRAT. Une Algérienne? Est-ce que ce serait la favorite de l'ancien dey? (*Regardant la lettre.*) Grand Dieu!.. Ce n'est pas elle!

DUCORMIER. Qu'est-ce donc?

PITRAT. Cette signature!.. Elle m'écrit, peut-être qu'elle n'existe plus...

« Mon bon ami..

» Tu seras sans doute charmé d'apprendre que je n'ai pas péri dans le naufrage. » (*S'interrompant.*) L'émotion me coupe la parole. « Repêchée par les bédoins de la côte, j'ai épousé, bien malgré moi, un marabout qui ne te vaut pas, ce qui ne fait qu'ajouter aux sentimens de ta fidèle amie ..

» Héloïse, femme Pitrat, marabout. »

TOUS. Sa femme!

BALTHASAR. Comment! c'est madame votre épouse que j'ai mariée avec Aboul Musouf-Kas-kas...

PITRAT. Musouf!

BALTHASAR. Cousin d'Abdel-Kader... et marabout de première qualité.

PITRAT. La perfide!.. mais ça ne m'étonne pas... Elle a toujours eu un faible pour les marabouts...

Mlle PRUDHOMME. Je vous disais bien que votre rêve n'annonçait rien de bon.

PITRAT. Funeste boa!.. J'en suis fâché. Séraphine, vous voyez, je suis un individu en dehors de toutes combinaisons matrimoniales... Il faut vous pourvoir ailleurs.

ALBERT, *à Séraphine*. Rien ne m'empêche plus de prétendre à votre main...

SÉRAPHINE. Après la lettre que vous m'avez écrite?

DUCORMIER. Cette lettre n'était pas de monsieur. Allons, allons, j'arrangerai tout cela avec la grand'maman...

Mlle PRUDHOMME. A la bonne heure, pour celui-là...

DUCORMIER. Vous, monsieur Balthasar, vous resterez avec nous..,

BALTHASAR. A la fin, me voilà casé...Je rentre dans ma redingote.... *Salus!.. honos!.. et argentum*

CHOEUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

Enfin de cette affaire
Nous voilà donc sortis ;
Ici plus de mystère,
Nos vœux sont accomplis.

BALTHASAR, *au public.*

AIR : *Vaudeville de l'Intérieur d'une Étude.*

Messieurs, dans ce siècle incrédule,
J'ai conservé l'antique foi.
Oui, je crois à tout sans scrupule,
Aux miracles même je croi.
Je crois, est-ce donc illusoire ?
Que la pièce est de bon aloi.
Et j'espère vous faire croire
Que vous croyez ce que je croi.

REPRISE DU CHOEUR.

Enfin de cette affaire, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.

17



AMAZAMPO,

OU

LA DÉCOUVERTE DU QUINQUINA,

DRAME EN QUATRE ACTES ET SEPT TABLEAUX,

Par MM. Lemoine-Montigny et H. Meyer.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE MARDI 21 JUIN 1836.

PERSONNAGES	ACTEURS.
D. GOMÈS, vice-roi du Pérou.	MM. MONTIGNY.
D. FERNAND, son fils.	ALBERT.
ALVARADO, capitaine-général.	ST-FIRMIN.
AMAZAMPO, chef des guerriers de la tribu de Riobamba.	GUYON. / ST-ERNEST
OUTOUGAMIZ, dernier rejeton des Incas, vieillard centenaire.	CULLIER. / ST-ERNEST
ATALIBA, chef de tribus sauvages.	LÉOPOLD.
ZORÈS, son fils, id.	FOSSE.
OSSANI, id.	BARBIER.
SAIBAR,	COULEAU.
ADARIO, id.	VAMLAY.
LEPORELLO, valet de chambre de Fernand.	SALVADOR.
POLYNANDRÈS, médecin du vice-roi.	MONNET.
UN OFFICIER.	CHARLES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN HUISSIER du Tribunal	COSTE.
LE GREFFIER.	id.
UN PORTE-CLEFS.	CHAUVIN.
D. THÉODORA, vice-reine.	Mmes MAILHOT.
MAIDA, fille d'Ataliba.	DOLIGNY.
JACINTHA, suivante de la v.-reine.	AUGUSTINE.
THAMIR, jeune Péruvien.	MARIA.

Personnages muets:

DOROTHÉE, dame suivante.
D. LOPEZ, officier.
Américains et Américaines de la forêt.
Américaines esclaves.
Peuple espagnol.
Pénitents.
Soldats.

La scène est au Pérou, tantôt à Lima, tantôt aux environs, en 1636, sous le règne de Philippe IV, roi d'Espagne.

ACTE I.

L'intérieur d'une vaste caverne. A droite et à gauche plusieurs voûtes profondes. Au fond, à droite de l'acteur, la voûte d'entrée qui se perd dans la coulisse à droite, sans laisser voir la lumière. Le fond de la caverne est percé à jour par une grande ouverture occupant la moitié du théâtre dans sa largeur de gauche à droite. Cette ouverture naturelle donne sur un abîme sans fond qui doit paraître large de quinze ou vingt pieds environ. Au-delà du torrent, la lisière d'une forêt d'Amérique. Au fond, une montagne.

SCÈNE I.

ADARIO, OSSANI, SAIBAR, AMAZAMPO, Américains.

Le lever du rideau, présente le tableau d'une halte de sauvages Américains. Ils sont grouppés çà et là sur les rochers de la caverne, ou étendus par terre. Ils sont armés de haches, de sabres, de massues et de grands arcs. Amazampo assis, seul, à l'écart, au bord du torrent, paraît plongé dans une sombre rêverie. Les Américains le

Nota. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre ; le premier tient toujours la gauche du spectateur.

regardent de temps à autre avec respect, et s'entretiennent à voix basse. Adario veille debout à la voûte d'entrée.

OSSANI, *à l'Américain qui veille.* Eh bien, frère?

ADARIO. Rien encore.

OSSANI. Zorès tarde bien. Nous devions être en chasse avant le jour; qui peut le retenir?

SAIBAR. Il a rencontré peut-être un parti d'Espagnols... et pour donner la chasse à ce gibier-là, il est homme à oublier tous les tigres de nos forêts.

OSSANI. Mieux vaut un Espagnol de moins, et dix tigres de plus. N'est-ce pas votre avis à tous, frères?..

CRI GÉNÉRAL. A tous!..

OSSANI. Nos ennemis le savent. Ils savent que, dans nos retraites sauvages, ce qu'ils trouveraient c'est la mort. Ils ont pu vaincre ceux de nos frères qui s'étaient laissé énerver par le séjour des villes. mais nous, fiers enfans de la tribu de Riobamba, nous qui ne demandons au ciel qu'un seul bien, la liberté dans nos forêts, nous disons : malheur à qui voudrait nous l'arracher!.. En dépit de leurs cavaliers rapides comme le vent, de leurs lourds bataillons qui marchent et se battent comme un seul homme, de leurs tubes de fer qui vomissent du feu, nous sommes invincibles, nous, car nous avons pour nous les dieux, nos rochers... et le bras d'Amazampo!..

AMAZAMPO, *relevant la tête.* Qui parle d'Amazampo?

SAIBAR. Ses frères, qui attendent de lui le signal du départ; Zorès ne paraît pas, et l'heure s'écoule...

AMAZAMPO, *sans bouger.* Partez sans moi.

OSSANI. Partir sans Amazampo... sans notre chef!..

AMAZAMPO, *de même.* Si je suis votre chef, obéissez... partez sans moi.

OSSANI. Obéissons. * (*Tous les Indiens s'inclinent.*) Encore ses sombres pensées!.. quel noir chagrin le dévore?.. Oh! non, ce n'est plus là le grand chef, toujours prêt à la fatigue, toujours debout pour le combat!.. un esprit malfaisant s'est emparé de cette ame autrefois active et forte, il l'a brisée!.. n'importe... il a dit partez!.. obéissons

Mouvemens de tous pour sortir.

ADARIO, *qui veille.* Zorès!..

* Adario, Saïbar, Ossani, Amazampo.

SCENE II.

Les Mêmes, * ZORÈS.

ZORÈS, *aux Américains.* Encore ici!..

OSSANI. C'est ici le rendez-vous; nous t'attendions.

ZORÈS. Ma chasse est faite à moi. Au pied de la roche bleue, vous trouverez un soldat espagnol, avec une flèche dans le cœur; c'est là ma proie, là mon rendez-vous. Et Amazampo?..

OSSANI, *le lui montrant.* Regarde, il est là...

ZORÈS. Depuis long-temps?..

OSSANI. Avant tous.

ZORÈS. Ses ordres?..

OSSANI. Un seul... que l'on parte sans lui.

ZORÈS. Et vous êtes ici?..

Les Américains s'inclinent de nouveau et s'éloignent.

* Adario, Saïbar, Zorès, Ossani, Amazampo.

SCENE III.

ZORÈS, AMAZAMPO.

ZORÈS, *le regardant, à part.* Encore ce front soucieux et abattu... lui qui jadis... d'où vient ce changement?.. (*Il s'approche, et lui dit :*) Frère...

AMAZAMPO, *durement.* Qu'est-ce encore?.. (*Il le regarde.*) Ah! c'est toi, Zorès.

ZORÈS. Tu me regardes, et tu reconnais Zorès; en te regardant, moi, je ne reconnais pas Amazampo.

AMAZAMPO, *lui tendant la main.* Ami, un peu de pitié.

ZORÈS. Tu souffres?..

AMAZAMPO. Oh! cruellement!..

ZORÈS. Serait-ce la fièvre de nos pays... cette fièvre ardente qui brûle et tue?..

AMAZAMPO, *montrant son cœur.* Non... tout mon mal est là... un mal brûlant comme la fièvre... mais un mal qui ne tue pas... et pourtant je suis las de vivre!..

ZORÈS. Tu es las de vivre!.. et tu as ton pays à délivrer, nos oppresseurs à punir, et nos dieux à venger!.. las de vivre!.. et sur le sol du Pérou il y a encore des Espagnols vivants!.. Est-ce bien toi qui me parles, Amazampo?.. toi le plus grand, le plus fort, toi notre chef à tous!.. toi le bouclier de la tribu... toi qui seul nous vaux une armée!.. mais toi mort, mal-

heureux, que deviennent tes compagnons ?.. tu les abandonnes au fer de l'Espagnol !.. tu veux me quitter, moi qui suis ton ami d'enfance, moi qui serai bientôt ton frère ?.. Et ma sœur... celle que dans quelques jours tu nommeras ta femme... Maïda, ta Maïda... tu veux l'abandonner aussi !..

AMAZAMPO, *éclatant en sanglots.* Elle ne m'aime pas, Zorès... elle ne m'aime pas !..

ZORÈS. Que dis-tu ?.. Maïda ne pas t'aimer !.. mais elle t'aime à me rendre jaloux, moi, son frère... si je pouvais être jaloux de toi.

AMAZAMPO, *amèrement.* Oui, je suis un frère pour elle !..

ZORÈS. Un frère, un époux, un maître... ce qu'elle devra le plus aimer et respecter au monde, après Ataliba, son père... avant son frère Zorès.

AMAZAMPO. Oh ! si tu disais vrai !..

ZORÈS. Et sur quel autre plus digne pourrait tomber son amour ? seule d'entre nos vierges, elle ne serait pas fière d'un regard d'Amazampo ! si je le croyais !.. allons, frère, allons... plus de ces craintes puériles !.. crois-moi... Maïda connait la volonté de mon père... la mienne .. son devoir est de t'aimer...

AMAZAMPO, *avec impatience.* Ta volonté... son devoir... Zorès, tu ne me comprends pas... tu ne peux pas me comprendre.

ZORÈS. A la bonne heure... mais il est facile de me comprendre moi : Maïda t'aimera, Maïda sera ta femme... ou je la renie pour ma sœur !..

AMAZAMPO.* C'est elle !.. assez, Zorès...

ZORÈS. Dis encore qu'elle ne t'aime pas... en quelque lieu que tu sois, on est sûr de l'y rencontrer.

AMAZAMPO, *avec force.* Silence !.. je le veux.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MAIDA.**

Elle entre vivement, tout en observant si on la suit du dehors ; à la vue de Zorès et d'Amazampo, elle s'arrête brusquement.

MAIDA, *à part.* Mon frère !.. Amazampo !..

ZORÈS. Pourquoi cette surprise ?.. c'est Amazampo que tu cherchais, le voilà.

MAIDA. Frère, je croyais que la chasse...

ZORÈS. M'aurait retenu plus long-temps ? s'il le faut, je repars.

MAIDA. Non, frère. (*A part.*) Ils ne savent rien.

ZORÈS, *bas à Amazampo.* Que t'ai-je dit ? je suis de trop ici.

AMAZAMPO, *de même.* Reste *.

MAIDA. Amazampo ne dit rien à Maïda ? Il ne lui offre pas le baiser du matin ? (*Elle s'approche de lui.*) Tes lèvres à mon front, ô toi le plus noble, le plus généreux, comme le plus redoutable de nos guerriers ! le baiser de mon père, c'est ma bénédiction de chaque jour ; ma joie de chaque jour, c'est, avec le baiser de mon frère Zorès, celui d'Amazampo, de mon second frère.

AMAZAMPO, *avec effort.* Merci... ma sœur.

Il la baise au front.

MAIDA. Qu'as-tu donc ? tes lèvres sont glacées.

AMAZAMPO, *immobile.* Rien.

MAIDA. Est-ce donc vrai ce que disent les anciens de la tribu ? devons-nous craindre en effet de voir reparaître parmi nous ce mal affreux qui, dans nos climats, a fait souvent tant de victimes ? on dit qu'il s'annonce par un abattement profond, par un froid mortel... ô Zorès, si Amazampo en était menacé... si la mort... oh ! mais non, les soins de toutes mes sœurs, les prières de nos prêtres, le dévoûment de tous ceux qu'il a mille fois sauvés... oh ! nous le sauverions aussi !.. car Amazampo, c'est notre héros, c'est notre défenseur, c'est notre frère à tous... et le sauver, même au péril de notre vie, pour nous tous ce serait un devoir !

AMAZAMPO. Un devoir... oui... un devoir pour tous !... mais de toutes ces femmes si empressées autour de lui, de toutes ces vierges si dévouées, en est-il une seule, dis, Maïda, une seule qui, si Amazampo mourait, voudrait à son tour elle, non plus par devoir, non plus parce que ce serait une obligation sacrée pour tous .. mais parce que ce serait son plaisir, sa volonté à elle, une seule qui voudrait mourir après lui... parce qu'il ne lui serait pas possible de vivre sans lui ?

MAIDA, *troublée.* Je ne te comprends pas...

AMAZAMPO. Oh !... c'est que vois-tu, Maïda, si tu mourais, toi, il y aurait aussi des larmes dans toute la tribu de Riobam-

* Amazampo, Zorès.

** Maïda, Zorès, Amazampo.

* Maïda, Amazampo, Zorès.

ba!.. il y aurait sur toi les regrets de toutes nos vierges, les pleurs de Zorès, le désespoir du vieil Ataliba, ton père!.. mais ton frère, mais ton père lui-même, mais tous ils trouveraient la fin de leurs larmes... un seul de ceux qui t'auraient aimée ne pleurerait pas peut-être... car, ceux-là seulement se désolent qui peuvent être consolés... lui, Maïda, ne pleurerait pas... mais il mourrait... car, Maïda morte, Amazampo ne pourrait plus que mourir!

MAIDA, *émue jusqu'aux larmes, se jette dans ses bras*: Oh! tu es bon!..

ZORÈS, *bas à Amazampo.* Eh! bien, elle ne t'aime pas?.. elle en pleure.

AMAZAMPO, *à part, d'une voix étouffée.* Oh!.. malheur... malheur sur moi!..

ZORÈS. Assez d'inquiétudes et de larmes inutiles!.. vous êtes tous deux pleins de force et de santé; vous ne pensez ni l'un ni l'autre à mourir. La fièvre, espérons-le, ne sera pas pour nous, mais pour nos oppresseurs; puisse-t-elle les frapper tous!.. puisse l'implacable Dieu du mal...

MAIDA, *vivement.* Mon frère... pas d'imprécations!..

ZORÈS, *avec fureur.* Contre cette race odieuse et sacrilége!.. contre ces brigands étrangers, profanateurs de nos temples... qui sont venus voler à nos pères et à nous patrie, repos, liberté, tout ce qu'il y a de saint et d'inviolable parmi les hommes!.. mort et malédiction sur eux!.. extermination sur tout ce qui porte le nom d'Espagnol!..

MAIDA. Mon frère... grâce!..

ZORÈS, *avec un mouvement terrible.* Grâce pour nos ennemis?..

AMAZAMPO, *l'arrêtant.* Zorès!.. (*A Maïda, très sévèrement.*) Quel mot vient de t'échapper, Maïda?.. grâce pour les Espagnols!.. mais si l'on parlait d'écraser la tête à tout ce qu'il y a de serpents dans nos forêts... tu demanderais donc grâce?

MAIDA, *le regarde d'abord avec terreur et dit à part.* Et lui aussi!.. Amazampo!

Un son de trompe dans le lointain.

AMAZAMPO. Nos frères nous avertissent d'être sur nos gardes : Maïda va rentrer au camp.

MAIDA. Adieu, mes frères.

Elle s'éloigne lentement par le fond, reconduite par Zorès, après avoir embrassé Amazampo.

AMAZAMPO. Zorès, prends la route des Palmiers; à la Roche-Bleue, nous nous retrouverons. (*A part.*) Le tigre est lancé, sans doute... je suivrai de loin Maïda.

Il sort avec Zorès.

SCÈNE V.

FERNAND, LEPORELLO.

A peine sont-ils partis que Fernand et Leporello sortent de la voûte à gauche.

FERNAND, *s'avançant jusqu'à la voûte d'entrée.* Enfin, ils s'éloignent!

LEPORELLO, *sortant avec précaution.* En êtes-vous bien sûr, monsieur? au nom de la bienheureuse vierge Marie, pas d'imprudence! l'imprudence est mère du péril... et le péril c'est très dangereux.

FERNAND. Rassure-toi, poltron.

LEPORELLO. Poltron... je ne le nie pas; c'est donc bien rassurant l'existence à laquelle nous sommes voués depuis ce matin?.. mademoiselle Maïda, femme d'un physique fort agréable, j'en conviens... nous donne rendez-vous ici, dans cette caverne... cette caverne est son boudoir, nous sommes d'une exactitude romanesque; mais à peine sommes-nous entrés, que le boudoir est envahi par une bande de ces animaux féroces, qui parlent de détruire un Castillan, comme je parlerais, moi, d'anéantir un verre de vin d'Espagne.

FERNAND. Eh bien... nous nous sommes cachés.

LEPORELLO. Le moyen de faire autrement? ce damné boudoir est une véritable ratière... (*Montrant les voûtes.*) Force cabinets noirs, c'est vrai... mais pas le moindre escalier dérobé... pas une issue! (*Montrant l'ouverture du fond.*) Ici la lumière... et là-bas, derrière la montagne, les avant-postes Espagnols... oui, mais auparavant, essayez donc de franchir ce précipice... une largeur de quinze à vingt pieds... quant à la profondeur... je n'ose pas y songer...

FERNAND. Mon pauvre Leporello, tu as décidément tous les défauts... bavard, gourmand, poltron... je ne sais pas ce qui te manque.

LEPORELLO. Je le sais bien, moi, ce qui me manque pour le moment... c'est un bon repas... à l'office... dans le superbe palais de son altesse, monsieur votre père, don Gomès de Cabrera del Cinchon, vice-roi du Pérou, au nom de sa majesté Philippe IV d'Espagne; voilà, monsieur, ce qui...

FERNAND, *vivement.* Silence... on approche...

LEPORELLO, *se dirigeant vers la voûte à gauche.* Qu'est-ce que c'est?.. encore une

faction dans les cabinets noirs?..

FERNAND. Non, c'est elle... laisse-nous, veille au dehors.

Entrée de Maïda, Leporello sort.

SCÈNE VI.

FERNAND, MAIDA.

MAIDA, *courant à lui.* Fernand... mon Fernand... ils te tueront!

FERNAND, *la serrant contre son cœur.* Chère Maïda!..

MAIDA. Oh! malheur à moi, qui n'ai pas su repousser l'amour que tu m'inspirais... cet amour qui nous sera mortel à tous les deux!

FERNAND. Toi, mourir!

MAIDA. Oh!.. si tu avais entendu tout à l'heure, ici, les terribles paroles de mon frère... d'Amazampo lui-même...

FERNAND, *indiquant la voûte à gauche.* J'étais là.

MAIDA, *terrifiée.* Là... si près du poignard de Zorès!..

FERNAND. Rassure-toi, ma bien-aimée, j'ai une épée pour me défendre.

MAIDA. Te défendre!.. oui, contre mon frère! Oh! mes remords ne me trompaient pas... l'amour d'une américaine pour un castillan... cet amour est criminel, puisque tôt ou tard il doit enfanter le crime!.. mon frère tué par toi, ou toi par mon frère! et moi... moi seule coupable!..

Elle pleure.

FERNAND. O blasphême!.. toi coupable, Maïda! coupable de m'aimer, moi qui n'ai jamais aimé que toi... moi qui ai mis à tes pieds le cœur d'un amant... mais qui ai voulu te conserver pure jusqu'au jour où je pourrai t'offrir le titre d'épouse!

MAIDA, *avec joie.* Fernand! moi... moi, ton épouse!

FERNAND. En douterais-tu?.. douterais-tu de mon cœur et de ma loyauté?

MAIDA. De toi... non!.. mais de l'avenir qui n'est pas à nous... de l'avenir dont le seul maître est au ciel.

FERNAND. Le ciel est pour nous, Maïda!.. et puis, vois-tu, pour que tu n'aies plus rien à craindre, rien à espérer non plus de l'avenir, je veux, ma bien-aimée, je veux, avant qu'il soit peu, mettre tout notre bonheur dans le présent.

MAIDA. Que dis-tu?

FERNAND. Ecoute-moi, mon ange... il faut un terme à cette existence de contrainte et de ruse; je suis las de cacher comme une honte ce que je voudrais montrer à tous comme une gloire, mon amour pour Maïda!

MAIDA. Comme je suis impatiente de dire à tous l'amour de Maïda pour Fernand!

FERNAND. Eh bien! donc es-tu prête à me tout sacrifier, comme je te sacrifierais tout, patrie, parents, famille?

MAIDA. O mon Fernand, si le moment doit venir de briser toutes ces saintes affections, tu seras ma famille, tu seras tout ce qui m'est cher... car je t'aime de tout l'amour de mon cœur!

FERNAND. Ce moment est venu, ma Maïda chérie! car je ne peux pas aller dire à ton père, à ton frère non plus; « J'aime Maïda... »

MAIDA. Oh! Zorès!.. il nous tuerait tous deux!.. mon père me maudirait!

FERNAND. Viens donc chez mes frères, que l'on te peint si odieux!.. là-bas peut-être, comme ici, il faudra pour quelque temps encore, cacher notre amour... mais là, tu resteras près de ma mère... de ma bonne mère que tu aimeras... tu te feras aimer d'elle... et là, du moins pas de malédictions, pas de poignards à redouter... dis, Maïda, réponds, le veux-tu?

MAIDA, *avec passion.* Que puis-je répondre, mon Fernand... sinon que je t'aime, que tu es mon amant, mon maître... moi ton esclave soumise... et que là où tu me diras de vivre, je vivrai heureuse!

FERNAND, *la couvrant de baisers.* Ange adorée!..

Amazampo a paru au fond à ces mots de Maïda. »Que puis-je répondre.» A l'aspect des deux amans, il s'est arrêté muet et immobile, et les contemple dans une morne stupeur.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, AMAZAMPO.*

FERNAND, *entraînant Maïda.* Viens.. oh! viens!... (*Apercevant Amazampo.*) Trahison!..

Il tire son épée et court sur Amazampo.

MAIDA, *voulant le retenir.* Grâce, Fernand!.. grâce pour Amazampo!..

* Amazampo, Fernand, Maïda.

Amazampo attend Fernand sans bouger, et au moment où celui-ci va frapper, il lui arrache son epée.)

AMAZAMPO. Amazampo ne reçoit de grâce de personne... il fait grâce à tous, excepté aux Espagnols... tu vas mourir...

(Il le terrasse.)

MAÏDA, *à ses genoux*. Pitié... pitié pour lui... je l'aime!..

AMAZAMPO. Mais c'est parce que tu l'aimes qu'il va mourir!

Il lève son poignard.

MAÏDA, *s'élançant au bord de l'abîme*. Frappe... si tu veux que Maïda meure!

AMAZAMPO, *poussant un cri, et présentant son poignard à Fernand*. Ah!.. Espagnol, à toi ce fer... et si Maïda l'ordonne, à toi mon sang aussi.

Fernand se lève et repousse le poignard que lui présente Amazampo.

MAÏDA, *à Amazampo*. O bon frère!

AMAZAMPO, *abattu*. C'est donc ainsi que tu l'aimes, Maïda... mourir toi-même s'il mourait!.. mais qu'a-t-il fait cet homme? **

Bruit au dehors.

FERNAND, *qui a écouté à la voûte d'entrée*. On vient! ***

AMAZAMPO, *écoutant*. C'est la voix de Zorès...

MAÏDA. Zorès!.. c'est la mort!

FERNAND, *montrant Amazampo*. Il le savait!.. merci à ta générosité, mon noble rival! tu fais grâce de la vie... mais jusqu'au retour des assassins!

AMAZAMPO. Espagnol, tu peux m'insulter... ce n'est pas à moi que tu dois de la reconnaissance. (*Indiquant une des voûtes à droite.*) Sauve-toi, Maïda!.. là... là... et pas un mot!

Maïda entraîne avec elle D. Fernand.

SCENE VIII.

AMAZAMPO, ZORÈS, LEPORELLO; FERNAND et MAIDA, *cachés*.

ZORÈS, *faisant marcher Leporello devant lui*. Le fils du vice-roi, dis-tu?

LEPORELLO, *tremblant*. Oui, puissant Hidalgo, c'est mon maître... il est ici...

* Fernand, Amazampo, Maïda.

** Amazampo, Maïda, Fernand.

*** Amazampo, Maïda, Fernand.

(*Apercevant Amazampo.*) Ah! mon Dieu!.. ce n'est pas ce gentilhomme... (*A part.*) Ma seconde bête féroce....

ZORÈS, *à Amazampo*. Frère, tu n'as vu personne?

AMAZAMPO. Personne.

ZORÈS, *à Leporello*. Et c'est pour Maïda qu'il est venu?.. pour ma sœur?

LEPORELLO. Pour mademoiselle Maïda, oui. Ah! monsieur est le frère de la demoiselle?..

ZORÈS, *furieux à Amazampo*. Tu l'entends, frère, pour elle!.. oh! perfide, lâche Maïda!.. Vengeance de tous les deux!..

LEPORELLO, *à part*. Il ne dit rien de moi.

ZORÈS. Vengeance de tout ce qui est Espagnol!.. c'est ici qu'ils se cachent sans doute. Amazampo, je te confie mon prisonnier; je cours placer deux des nôtres à l'entrée de la caverne... et puis nous reviendrons la fouiller jusques dans ses profondeurs les plus cachées... et malheur... malheur aux infâmes! ils ne sauraient nous échapper!

Il sort rapidement.

SCÈNE XI.

FERNAND, MAÏDA, AMAZAMPO, LEPORELLO.

LEPORELLO, *au comble de la frayeur*. O grand Saint-Dominique!.. je n'ai pas un quarteron de sang dans les veines... il a dit: « Tout ce qui est Espagnol! »

AMAZAMPO, *qui s'est approché de la voûte*. Viens, Maïda... ton frère, ton père non plus ne te pardonnerait pas... il faut fuir!

MAIDA. La fuite est impossible!

AMAZAMPO, *indiquant l'abîme*. Par ici.

MAÏDA. Y penses-tu, frère?... un abîme sans fond!..

AMAZAMPO, *indiquant*. Sur l'autre bord, vois-tu cet arbre?... il vous servira de pont...

LEPORELLO. Oui... si nous pouvions l'atteindre...

Amazampo s'élance, et d'un bond il franchit l'abîme, prend sa hache. et en quelques coups il abat l'arbre qu'il fait tomber en travers sur le torrent.

MAIDA, *au moment où Amazampo s'élance, pousse un cri d'effroi, et détourne la tête.* Ah!...

LEPORELLO. Il n'a pas de mal... Quel jarret !... Et puis, pan... pan... à la besogne... Ces enfans de la nature, c'est industrieux comme des castors.

MAIDA, *à Fernand.* Fernand, crois-tu encore qu'Amazampo voulait t'assassiner ?..

FERNAND, *à Amazampo qui, pendant ce temps, a traversé le pont pour leur donner l'exemple.* * Homme généreux, laisse-moi toucher ta main, et dis-moi que c'est la main d'un ami ?

AMAZAMPO, *repoussant sa main avec gravité.* Rien pour toi, Espagnol... tout pour elle. C'est elle qui t'a sauvé la vie, elle qui te sauve la liberté !...

LEPORELLO, *qui veillait à l'entrée.* Eh vite ! eh vite !... voilà celui qui ne plaisante pas. **

Il passe le premier sur le pont. Bruit de pas sous la voûte d'entrée. Maïda fait passer Fernand : au moment où elle va traverser, elle tend la main à Amazampo qui la serre et lui dit :

AMAZAMPO. Maïda, sois heureuse sans moi ; si le malheur venait, rappelle-moi.

Tous les trois ont traversé, et disparaissent par la droite de l'acteur. Zorès entre avec les Américains. Amazampo reste accroupi à la tête de l'arbre, suivant des yeux Maïda.

SCENE X.

ADARIO, AMAZAMPO, ZORÈS, OSSANI, SAIBAR, Américains.

ZORÈS. Cherchez partout... saisissez-les, morts ou vivans !.. Déjà l'un d'eux est entre nos mains. (*Ne voyant pas Leporello, il dit à Amazampo :*) Eh bien !... le prisonnier ?...

AMAZAMPO. Il est sauvé.

TOUS. Sauvé !...

AMAZAMPO. Avec Fernand et Maïda.

ZORÈS. Et tu l'as permis ?..

AMAZAMPO. C'est moi qui l'ai voulu.

En ce moment les trois fugitifs paraissent sur la montagne au fond.

ZORÈS, *les apercevant.* Les voilà !.. courons, frères... nous devons les atteindre...

Il va pour passer le pont.

AMAZAMPO, *s'avançant.* Je ne le veux pas !...

* Leporello, Maïda, Fernand, Amazampo.

** Amazampo, Maïda Fernand, Leporello.

Il pousse du pied l'arbre qui tombe avec fracas dans l'abîme : tous les Américains restent muets d'étonnement et de terreur ; les fugitifs disparaissent derrière la montagne.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un souterrain ; c'est le lieu de sépulture des anciens rois du Pérou. On aperçoit au fond plusieurs tombeaux : à droite de l'acteur, est la tombe du grand Manco, fils du soleil et premier Inca, elle est plus élevée et plus riche que les autres. Près de la tombe est l'autel sur lequel brûle le feu sacré. Sur les tombeaux et sur l'autel, brillent avec profusion et magnificence toutes sortes d'ornemens en or massif.

SCÈNE XI.

Au lever du rideau, Outougamiz, vieillard centenaire et aveugle, et le dernier des Incas, est assis à gauche sur un siége de pierre. A droite, debout devant l'autel, Thamir, jeune enfant de quinze ans, achève de disposer autour du feu sacré les fruits et le pain de maïs qu'il tire d'une corbeille d'or.

THAMIR, OUTOUGAMIZ.

OUTOUGAMIZ. Enfant, as-tu présenté à l'autel les fruits et le pain ?

THAMIR. Oui, vénérable Inca. Ordonnez-vous que Thamir vous serve le repas de la journée ?

OUTOUGAMIZ. Le vieil Outougamiz ne prendra pas de nourriture aujourd'hui.

THAMIR. Pardonnez, prêtre du soleil, si j'ose vous interroger : Pourquoi ce refus ? Est-ce quelque souffrance ?...

OUTOUGAMIZ. Rassure-toi, enfant. Le ciel n'a rien ajouté aux maux par lesquels il m'éprouve. Mais à mon âge, vois-tu, la faim n'est plus un besoin de tous les jours. Cent hivers ont passé sur mon front ; aussi mon front est dépouillé, mes cheveux ont blanchi, mes yeux ne voient plus : tout en moi s'use et s'affaiblit. * Retire-toi, enfant ; les quelques fruits que tu as déposés sur l'autel de mon divin père, me seront assez jusqu'à la lune prochaine. A cette époque, si mon père ne m'a pas rappelé à lui, tu me retrouveras ici ; tu retrouveras le der-

* Outougamiz, Thamir.

nier rejeton de la famille des Incas, entretenant de ses mains débiles le feu sacré sur cet autel ignoré de nos tyrans, en face de la tombe de l'immortel Manco, fils ainé du soleil. Retire-toi, et que l'ombre du mystère soit sur tes pas !

THAMIR. Mon père, que dire à vos enfans de la forêt ?...

OUTOUGAMIZ. Tu m'as annoncé la venue des six chefs, je les attendrai.

THAMIR, *s'inclinant*. Je me retire.

Il sort par la gauche, au fond.

SCÈNE XII.

OUTOUGAMIZ, *seul*.

Qui peut les amener ici ?... Un motif grave sans doute. En butte aux soupçons et à la surveillance de nos oppresseurs, ils ne s'exposeraient pas, pour une cause frivole, à livrer le secret de cette mystérieuse retraite. C'est ici seulement, dans les entrailles de la terre, au milieu des tombeaux de nos rois, dans le séjour des morts, que le dernier des prêtres du soleil a pu trouver un asile. O Manco, de cet immortel empire des Incas qu'avaient fondé tes mains puissantes, voilà tout ce qui reste : un vieillard qui prie devant une tombe !.. Que du moins cette tombe, où dort ta dépouille mortelle, soit à jamais inviolable à nos tyrans ! qu'ils soient maîtres dans nos villes, qu'ils renversent nos temples ou les profanent par le culte de leur dieu, que là-haut au-dessus de ma tête, ils règnent dans le palais de nos rois ; ici, Manco, toi seul es roi, et toi, son divin père, ô soleil, toi seul es Dieu ! (*Il est arrivé peu à peu jusqu'au pied de l'autel ; en prononçant les dernières paroles, il s'agenouille et demeure absorbé dans une prière muette, les bras étendus vers le feu sacré qui brûle sur l'autel. Pendant ce temps, on voit un énorme serpent traverser lentement la scène de gauche à droite, et se perdre au milieu des tombeaux. Outougamiz se relève et dit :*) Dieu du Pérou, ton serviteur a fortifié son ame par la prière ; permets qu'il repose son corps dans le sommeil ; et quand les fils de la forêt viendront, ils trouveront ton serviteur prêt pour le conseil.

Il sort lentement par la gauche, premier plan. La musique n'a pas cessé d'accompagner la scène depuis le moment où Outougamiz s'est prosterné devant l'autel, jusqu'à l'entrée de Maïda. Maïda arrive du fond à gauche, à l'instant où le vieillard disparaît.

SCENE XIII.

MAIDA *seule*.

Elle s'incline devant la tombe de Manco, et puis regarde du côté par où est sorti Outougamiz.

On ne m'a pas trompée... Voici l'asile impénétrable... ignoré de tous ; et voilà le saint vieillard qui, une fois l'année, se montre à nous pour bénir et la naissance des nouveaux-nés et l'union des nouveaux époux. Il repose maintenant... Que son sommeil est calme !... Il ne soupçonne pas qu'aujourd'hui peut-être nos ennemis.... Qu'ai-je dit ?... Maïda a-t-elle encore le droit de leur donner ce nom ?.. Depuis un mois... depuis le jour où elle a fui la hutte paternelle, Maïda ne s'est-elle pas faite espagnole ?... N'est-ce pas dans le palais de leur chef, près de l'épouse de leur vice-roi, que j'ai trouvé un asile ? oui, mais n'est-ce pas là aussi que j'ai su qu'Alvarado, le sévère Alvarado a découvert ce dernier refuge du dernier de nos prêtres ?... que demain, aujourd'hui peut-être, ses soldats viendront profaner ce lieu sacré ?.. Oh !.. je suis vite accourue pour dire au vieillard : Fuyez ! et j'ai pensé que peut-être on me pardonnerait mon crime, car c'est à mon crime que je devrai d'avoir sauvé l'Inca, d'avoir sauvé nos autels !.. (*Bruit de pas.*) On vient !.. ce sont eux déjà !... Malheur ! je suis venue trop tard !.. (*Elle regarde à l'entrée*) Mais non... ce ne sont pas les Espagnols !.. je ne me trompe pas... Amazampo, Zorès... mon père aussi !.... malheureuse ! où me cacher ?... où fuir leur colère ?.... Oh ! tout à l'heure je croyais au pardon... Maintenant qu'ils sont là... maintenant j'ai peur !..

Elle se cache avec précipitation derrière la tombe de Manco. Entrent les Américains.

SCENE XIV.

MAIDA, *cachée*, ATALIBA, AMAZAMPO, ZORÈS, OSSANI, SAIBAR, *puis* OUTOUGAMIZ *qui reparait à droite un peu après l'entrée des Américains.*

ATALIBA. C'est ici ! à genoux, enfans,

et dites avec moi : Ombre de Manco, je te salue !

Il s'agenouille.

TOUS LES AUTRES, *s'agenouillant*. Ombre de Manco, je te salue.

OUTOUGAMIZ. J'entends la voix des enfans de la forêt ; que viennent-ils demander au chef de la prière ?

ATALIBA. Ils attendent à genoux que le chef de la prière les écoute.

OUTOUGAMIZ. Levez-vous, et que le plus âgé parle au nom de tous !

Tous se lèvent.

ATALIBA. Inca, je suis Ataliba, le plus vieux de ceux qui sont venus vers toi ; mais, si tu le permets, je laisserai parler Amazampo, plus jeune que moi, puisqu'il pourrait être mon fils ; car Amazampo est seul possesseur du secret que nous sommes venus te confier, chef de la prière.

OUTOUGAMIZ. Un secret?

ATALIBA. Qui doit assurer le salut des Américains et l'anéantissement des Espagnols.

OUTOUGAMIZ. Silence à tous ! Amazampo va parler.

Outougamiz s'assied. Tous les autres sont debout ou à genoux, Amazampo est venu s'agenouiller près de l'Inca.

MAIDA, *à part, toujours cachée*. Que vais-je apprendre ? *

AMAZAMPO. Inca, et vous tous, mes compagnons, vous connaissez le fléau de ces contrées ; redoutable pour nous, la fièvre est presque toujours mortelle aux étrangers. En ce moment, elle est dans toute sa force, et chaque jour les Espagnols meurent, victimes d'un mal qu'ils ne peuvent ni éviter, ni guérir ; car pour les Espagnols, la fièvre de nos contrées, c'est la mort !

OUTOUGAMIZ. Hélas ! mon fils, la mort aussi pour nous !... car nos pères ont envain demandé au ciel un remède contre ce mal.

AMAZAMPO. Le ciel nous l'accorde à nous, et celui qui vous parle, mon père, en est la preuve vivante.

OUTOUGAMIZ. Toi ?

AMAZAMPO. Il y a un mois, à la suite d'un chagrin cruel dont le motif ne fut un secret pour aucun de nos compagnons, je fus atteint de la maladie qui fait en ce moment tant de victimes chez nos ennemis ; le cœur souffrait en même temps que le corps, mon état fut bientôt désespéré ; en quelque jours la fièvre m'avait tué, j'allais mourir !

MAIDA, *à part*. Que dit-il ?

AMAZAMPO. Le troisième jour, j'étais seul... étendu sur ma natte brûlante, haletant, en proie au plus affreux délire... Je ne peux savoir ce qui se passa ; mais je sentis tout à coup une grande fraîcheur par tout le corps... la raison me revint.... je me sentis plongé dans les eaux du lac Oxicaya, précisément au pied d'un de ces arbres dont le lac est bordé, et que toujours nous avons nommés arbres de la mort, parce que leur écorce distille une liqueur que nos pères appelaient un poison mortel...

OUTOUGAMIZ. Eh bien?..

AMAZAMPO. Eh ! bien, mon père, cet arbre, c'est l'arbre de la santé ; cette liqueur mortelle, c'est la vie ! car cette eau dans laquelle l'arbre trempait ses racines et laissait tomber ses fruits, cette eau dont je m'étais dans mon délire abreuvé largement, cette eau où vous auriez dit que je buvais la mort... il me sembla qu'elle me rendait tout d'un coup la force et la vie. Le lendemain, j'osai, presser sur mes lèvres cette écorce que j'avais si long-temps regardée comme un poison... et quelques heures après, je sentais le feu de la fièvre qui abandonnait mes membres raffraîchis... Que vous dirai-je enfin?.. grâce à cette liqueur bienfaisante, je retrouvai la santé. Ataliba, qui est ici, avec moi, et que j'aime comme un père, Ataliba fut frappé de la maladie, et comme j'avais été sauvé, je le sauvai aussi.

MAIDA, *à part*. Mon père!..

AMAZAMPO. Je sauvai de même plusieurs de nos frères... mais toujours sans leur rien apprendre de mon secret... car, ce secret que le hasard m'avais fait connaître, c'est seulement devant vous, ô Inca, à la face de notre Dieu, devant le feu de l'autel que je m'étais promis de le révéler.

OUTOUGAMIZ. Bien, mon fils ! tu as voulu, n'est-ce pas, rendre grâce en même temps à la paternelle prévoyance du grand Esprit, qui daigne, à côté du mal, placer aussi le remède?

AMAZAMPO. Amazampo a voulu autre chose encore, mon père ; Amazampo vous a annoncé la révélation d'un secret qui doit assurer le salut des Américains et l'anéantissement des Espagnols ; ce secret,

* Maïda, Zorès, Saïbar, Ossani, Amazampo, Outougamis, Ataliba, Adario.

vous le connaissez maintenant; ceux devant qui j'ai parlé le connaissent ainsi que moi, mais il faut que nous soyons les seuls au monde... (*se levant.*) dès ce moment, les six chefs ici présents formeront un conseil sacré dont l'Inca sera comme le père, un conseil chargé de veiller sur tous nos frères de toutes les tribus. Qu'un Américain soit attaqué du mal, à l'instant il recevra de l'un de nous le breuvage précieux que nous seuls posséderons; mais qu'un Espagnol en soit atteint, et ils le seront tous, tous jusqu'au dernier!.. Eh! bien, jusqu'au dernier, nous les regarderons souffrir et mourir!.. est-ce votre volonté à tous?..

LES AMÉRICAINS. A tous!..

AMAZAMPO. Que l'Inca prononce donc les paroles du serment terrible qui doit nous engager...

Les six chefs se mettent à genoux.

OUTOUGAMIZ, *se lève et se tourne vers le tombeau.** La tombe reçoit nos paroles, l'autel nous regarde, le soleil nous éclaire et nous juge!.. que celui qui ferait usage du secret de l'arbre de la vie, pour autre motif que pour sauver un Américain, que celui-là meure...

TOUS. Qu'il meure!..

OUTOUGAMIZ. Que celui qui, soit hasard, soit trahison, aurait surpris le secret que seuls nous devons posséder, que celui-là meure, lui et tout ce qui tient à lui!..

TOUS. Qu'il meure!..

OUTOUGAMIZ. Que celui qui révélerait le secret à un Espagnol, que celui-là meure!.. lui, son père, sa mère, ses frères et tout ce qui tient à lui!..

TOUS. Qu'ils meurent!..

OUTOUGAMIZ. Et maintenant, le pacte que vous venez de conclure, vous jurez de l'observer saintement? vous le jurez sur la tête de vos enfans, sur la tombe ou sur les jours de vos mères, sur la cendre ou sur les cheveux blancs de vos pères; sur le feu de l'autel, vous le jurez?..

Tous étendent la main pour jurer; un cri perçant se fait entendre; Maïda s'élance pâle et tremblante, indiquant avec effroi le tombeau derrière lequel on voit se dresser le serpent qui la suit.

MAIDA. Ah!.. sauvez-moi...

TOUS. Maïda!..

AMAZAMPO. Le serpent!..

* Maïda, Zorès, Outougamiz.

Il s'élance, saisit une énorme pierre sur laquelle il s'est agenouillé près d'Outougamiz, pendant le récit, et d'un seul coup il écrase la tête du reptile.

MAIDA, *aux pieds d'Amazampo.* * Amazampo!.. mon sauveur!..

ZORÈS. Elle a tout entendu!..

OUTOUGAMIZ. Quelle est cette femme?

ATALIBA. La fille d'Ataliba.

OUTOUGAMIZ. Qu'est-elle venue faire ici?

ZORÈS. Surprendre nos secrets, l'infâme! pour les livrer à l'Espagnol!

OSSANI. Maïda doit mourir!..

SAIBAR ET ADARIO. Oui, qu'elle meure!

AMAZAMPO. *s'élançant devant elle.* Maïda mourir!..

OSSANI. L'Inca l'a dit, et nous l'avons juré... que celui qui pourrait nous trahir...

MAIDA, *passant au milieu d'eux.* Vous trahir!.. mais je suis venue vous sauver... sauver nos autels et l'Inca!..

ATALIBA. Que dit-elle?

MAIDA. Ce saint asile est découvert; dans quelques minutes peut-être vos ennemis seront ici...

ZORÈS. Ici!.. mais qui leur a fait connaître?..

MAIDA. Eh! le sais-je?..le hasard seul a pu m'apprendre qu'Alvarado sait tout... (*A Outougamiz.*) Fuyez, prêtre du soleil... fuyez, c'est vous qu'il cherche.

OUTOUGAMIZ, *embrassant l'autel.* C'est moi qu'il trouvera...

On entend un coup de feu au dehors.

MAIDA. Fuir!.. il n'est plus temps!.. ce sont eux!..

ZORÈS, *à Amazampo.* Mais ces souterrains n'ont il pas une autre issue?..

AMAZAMPO. Une issue ignorée de tous... oui!..à jamais impénétrable aux Espagnols, même lorsqu'ils vont se trouver maîtres de ces lieux; mais cette issue conduit dans l'ancien palais de nos rois, habité aujourd'hui par le vice-roi Espagnol...

SCÈNE XV.

Les Mêmes, THAMIR.**

Il a le bras percé d'une balle; il accourt auprès d'Outougamiz, qui, sans quitter l'autel, est seulement tombé sur les genoux comme un homme qui s'affaiblit.

* Outougamiz, Adario, Ossani, Saïbar, Zorès, Ataliba, Maïda, Amazampo.

** Saïbar, Ossani, Outougamiz, Thamir, Ataliba, Maïda, Adario, Zorès, Amazampo.

THAMIR. Je n'ai pas parlé, mon père!.. mais ils savaient tout... fuyez!..

OUTOUGAMIZ. Enfant, je reconnais ta voix!.. mon refuge est trouvé à moi... le Grand-Esprit me rappelle...

TOUS, *avec une sainte terreur*. Oh!

OUTOUGAMIZ, *d'une voix qui s'éteint*: Approchez, enfants... et toi, Maïda, aussi!.. Maïda, tu connais le secret... mais tu es venue avant le serment accompli...tu peux ne pas mourir : veux-tu, jeune fille, dans ce pacte sacré prendre la part du vieillard qui s'en va...le veux-tu?.. *

MAIDA. Je le veux.

OUTOUGAMIZ. Eh bien, tu as entendu, comme eux tous, les paroles du serment, prononce avec eux tous sur le feu de l'autel; « Je le jure! »

TOUS, *excepté Thamir*. Je le jure!

OUTOUGAMIZ. Je vais porter... votre serment... au ciel!

Tous s'empressent auprès d'Outougamiz, qu'ils entourent religieusement.

THAMIR, *au fond*. On approche...

AMAZAMPO, *qui a tiré Maïda à l'écart* Maïda... ils ne te pardonneraient pas de les avoir trahis; fuis par là, sous la troisième voûte... une porte secrète conduisant au palais du vice-roi...

Il lui parle bas et la pousse vers la gauche, premier plan, par où elle disparaît. Grand bruit au fond à gauche.

THAMIR, *accourant vers le groupe*. Les Espagnols!..

OUTOUGAMIZ. Je meurs!

Tous les Américains tombent la face contre terre autour du grand-prêtre mort.

* Saïbar, Ossani, Outougamiz, Maïda, Ataliba, Adario, Zorès, Amazampo, Thamir.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, *excepté* MAIDA, ALVARADO, Soldats Espagnols.

ALVARADO, *entrant l'épée à la main*. Emparez-vous de toutes les issues; renversez cet autel des faux-dieux où les idolâtres viennent préparer leurs maléfices et leurs poisons; que tous ceux qu'on trouvera ici soient chargés de chaînes, le tribunal extraordinaire nous en fera justice.

Les soldats Espagnols préparent les chaînes pour en charger les Américains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

Une galerie dans le palais occupé à Lima, par le vice-roi don Gomès. A gauche de l'acteur, salle du conseil. A droite, les appartements de dona Théodora.

SCÈNE I.

OSSANI, ADARIO, SAIBAR, AMAZAMPO, ZORÈS, ATALIBA, Soldats Espagnols, *au fond et à toutes les issues*, *puis*, LEPORELLO.

Les Américains sont enchaînés, les Espagnols ont le fusil sur l'épaule.

LEPORELLO, *sortant de la salle du conseil.* Ne vous impatientez pas, messieurs les sauvages, les juges délibèrent; en l'absence de S. A. le vice-roi, c'est le capitaine Alvarado qui préside, il ne vous fera pas languir.

ATALIBA. Nous ne demandons qu'une chose, la justice.

ZORÈS. Non, la mort.

LEPORELLO. Vous serez contents tous les deux : on vous fera justice, puisqu'il est convenu qu'on la doit à tout le monde... même aux sauvages; et puis, vous serez brûlés vifs, parce que c'est le moins qu'on puisse faire à des empoisonneurs et à des... intrigants de votre force. Au fait ça devient fastidieux de voir que, nous autres Espagnols, nous mourons comme de simples mouches et sans qu'on sache pourquoi, tandis que, depuis quelque temps, surtout, ces indigènes emplumés, jouissent tous d'une santé européenne. (*On entend sonner dans le lointain le glas des morts.*) Tenez... encore la cloche des morts... nous n'en sortirons pas! (*Les Américains échangent entr'eux des regards de satisfaction.*) Oui, oui... riez, mauvais drôles... rira bien.... (*Apercevant Maïda.*) Mademoiselle Maïda!.. gage qu'elle vient encore causer d'amitié avec ces êtres venimeux! c'est de la dernière inconvenance!

SCENE II.

Les Mêmes, MAIDA.*

A la vue de Maïda, tous les Américains se détournent, Amazampo seul reste immobile.

MAIDA, *courant à Ataliba.* Mon père!

ATALIBA, *retirant sa main qu'elle veut baiser.* Éloignez-vous...

MAIDA. Mon père, j'obtiendrai votre grâce!

ATALIBA. Je ne veux pas de grâce... éloignez-vous.

MAIDA, *à Zorès.* Mon frère...

ZORÈS. Celle qui fut ma sœur, vit au milieu de nos ennemis, je n'ai plus de sœur.

UN HUISSIER, *paraissant à la porte de la salle du conseil.* Le tribunal attend.

ZORÈS, *à haute voix.* Les victimes sont prêtes.

LEPORELLO. C'est bon... c'est bon... faiseur d'embarras...

Les soldats entourent les prisonniers, qui se dirigent vers la salle du conseil. Maïda éperdue se jette au milieu d'eux.

MAIDA. Non... je ne vous laisserai pas mourir!.. ils ne m'écoutent pas! (*Apercevant Amazampo.*) Ah! c'est toi, Amazampo... tu ne me repousseras pas... tu m'aimes, toi... tu sais que je t'aime aussi... et lui, mon Fernand qui te doit la vie, il a promis de vous sauver tous... je veux qu'il vous sauve!

AMAZAMPO. J'aime mieux mourir.

Il entre rapidement au tribunal où sont entrés, en même temps que lui, les autres Américains et les soldats Espagnols.

* Ossani, Saïbar, Adario, Amazampo, Zorès, Ataliba, Maïda, Leporello.

SCÈNE III.

MAIDA, *puis* **FERNAND**, *et un peu après*, **THÉODORA.***

MAIDA, *seule.* Mourir! et lui aussi aime mieux mourir que de devoir la vie à Maïda!

FERNAND, *accourant de la droite.* Réjouis-toi, ma bien-aimée... ma mère me suit... elle a promis de les sauver!

MAIDA. Oh! qu'elle vienne! et je tombe à ses pieds... et je lui crie : « grâce pour eux, madame! leur laisser la vie, c'est me la conserver à moi... à moi qui vous aime déjà d'un amour de fille... à moi que votre fils a promis d'appeler du nom d'épouse! »

FERNAND. Imprudente! veux-tu faire notre malheur à tous?

MAIDA. Je veux sauver mon père!..

FERNAND. Et ma mère, qui est si loin de soupçonner notre amour... elle que je n'ai pu encore préparer à cette nouvelle... elle que ce matin j'ai vue faible et souffrante... veux-tu donc la désespérer? ma mère pour toi si bonne... qui t'a accueillie sans te connaître... qui dès qu'elle t'a connue, t'a aimée! (*Regardant à droite.*) C'est elle!..oh! ne parle pas, Maïda... promets-moi...

MAIDA. Tout... pourvu que tu sauves mon père et ses compagnons.

Entre Théodora, accompagnée de deux dames suivantes et de quatre esclaves indiennes. **

THÉODORA, *à l'une des dames.* Jacintha, faites savoir à sa révérence le supérieur du couvent des Dominicains, que je désire m'associer aux prières publiques qui doivent aujourd'hui se faire dans toute la ville: la sainte procession passera par cette galerie; je demande à nos bons religieux la permission de les accompagner. (*Jacintha sort par le fond.*) Dorothée... un fauteuil.

Elle s'assied.

FERNAND, *s'approchant.* Vous paraissez souffrante, ma mère.

THÉODORA. Un peu de faiblesse... voilà tout. (*A Maïda.*) Maïda, pourquoi ne t'ai-je pas vue ce matin à l'heure accoutumée? Eh quoi! tu as une prière à m'adresser, et cette prière, il faut qu'elle m'arrive par un autre que toi!

MAIDA, *tombant à ses genoux.* Ah! madame, sauvez-les... il en est temps encore.

* Fernand, Maïda.

** Théodora, Fernand, Maïda.

L'HUISSIER, *lisant dans la chambre du conseil.* « Le tribunal extraordinaire de » haute justice criminelle, réuni sous la » présidence du capitaine-général Juan, » Alvarado d'Almigaras, déclare coupables » du crime d'empoisonnement et condamne » à être brulés vifs les idolâtres dont sui» vent les noms : Amazampo, Ataliba, Zo» rès, Adario, Saïbar et Ossani. Le présent » arrêt sera exécuté dans le jour d'aujour» d'hui. »

MAIDA. Ah! madame... la mort... aujourd'hui!

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ALVARADO, Deux Officiers.

Ils entrent à gauche.

ALVARADO, *paraissant à la porte du tribunal.* Les condamnés ont une heure pour se préparer à la mort; dans une heure le supplice. (*Apercevant Théodora.*) Son altesse!..

Il salue avec respect. Les deux officiers sont sortis par le fond à droite. *

THÉODORA. Monsieur le capitaine, est-il donc vrai que le crime de ces malheureux soit prouvé?

ALVARADO. La preuve, madame, n'est-elle pas dans toutes les rues, dans toutes les maisons de notre ville? dans le deuil de cent familles, dans le trépas de nos frères, qui, chaque jour meurent par le poison?

THÉODORA. Mais est-il bien sûr que ce soit le poison?..

FERNAND. M. le capitaine n'ignore pas que le vice-roi, mon père, est loin de partager cette opinion. C'est même, vous le savez, pour obtenir de nouvelles preuves de ce qu'il appelle votre erreur, monsieur le capitaine, que mon père a voulu parcourir le pays à plus de quarante lieues à la ronde; il est parti avec cette conviction, que nos frères meurent victimes d'une maladie inhérente au climat, et non par le poison.

ALVARADO. Le tribunal extraordinaire en a jugé autrement.

THÉODORA. Le tribunal a le droit de haute justice : mais après le droit du tribunal, le droit de la vice-reine... le droit de grâce.

* Maïda, Fernand, Theodora, Alvarado.

ALVARADO. Quoi! son altesse...

THÉODORA. N'ai-je pas ce droit?

ALVARADO. Vous l'avez, madame, mais n'y aurait-il pas imprudence?..

UN OFFICIER, *entrant de la droite et remettant un billet à Théodora.* * Pour être lu par son altesse à l'instant.

THÉODORA. Qu'est-ce?..

Elle lit.

MAIDA, *bas à Fernand.* Mais elle n'a pas dit: Je fais grâce.

THÉODORA, *avec joie.* Qu'ai-je lu?.. ici.

FERNAND. Qu'avez-vous, ma mère?

THÉODORA. Tu le sauras... viens, Fernand.

Elle va pour entrer à droite.

MAIDA. Mais, madame... les prisonniers?..

THÉODORA, *vivement.* Ah! les prisonniers?.. (*A Alvarado.*) Monsieur le capitaine, si beau que soit mon droit de grâce, je ne veux pas m'en servir pour contrarier le droit de haute justice dont vous êtes investi; j'ordonne donc, non pas qu'il sera fait grâce, mais que, jusqu'au retour de mon époux, il sera sursis à l'exécution du jugement. Viens, Fernand... viens, mon fils!

Elle entre vivement à droite avec Fernand. L'officier et les esclaves la suivent.

SCÈNE V.

MAIDA, ALVARADO.

ALVARADO. Surseoir à l'exécution... quand nous avons besoin d'un exemple terrible!..

MAIDA, *qui est restée immobile.* Qu'a-t-elle dit?.. elle ne fait pas grâce... (*Courant à Alvarado.*) Elle n'a pas fait grâce, dites?..

ALVARADO, *durement.* Non... mais elle accorde un sursis. (*A part.*) Et ce billet... qu'annonce-t-il?..

MAIDA. Un sursis!.. que veut dire ce mot?.. répondez-moi... je n'entends pas le langage de vos lois... mais répondez... vous.. vous... avez-vous encore le droit de tuer mon père?..

ALVARADO, *de même.* On ne tuera ni votre père, ni aucun des siens... son altesse s'y oppose.

MAIDA, *tournée vers la droite.* Oh! merci, ma noble bienfaitrice... merci à la mère de mon Fernand... elle a sauvé mon père!..

Pendant ces paroles de Maïda, une sourde rumeur s'est fait entendre au dehors. Alvarado a remonté au fond. Bientôt on voit entrer en tumulte Leporello, à la tête d'une masse de peuple qui pousse des cris de fureur.

SCÈNE VI.

Les Mêmes LEPORELLO, Peuple.

LE PEUPLE, *entrant.* Justice! justice!..

ALVARADO. Vous demandez justice... de qui?

LEPORELLO. Voila le fait, excellence; c'est encore ces scélérats d'empoisonneurs!.. le vieil Antonio, que nous connaissons... que nous aimons tous... il a un fils... c'est-à-dire non... il l'avait encore ce matin; maintenant, mort, le pauvre jeune homme!.. et on dira que c'est la fièvre!.. c'est le poison!.. il nous faut justice... il nous faut la mort des empoisonneurs!..

MAIDA, *à part.* O ciel!..

ALVARADO. Vous connaissez l'arrêt du tribunal... la peine du feu. Le bûcher est prêt, les condamnés sont là, l'heure est venue... mais son altesse la vice-reine a daigné accorder un sursis.

TOUS. Non, pas de sursis! au feu! les empoisonneurs!..

Ils se précipitent vers la porte à gauche qu'ils enfoncent; ils entrent furieux dans la chambre du conseil et en font sortir de force les prisonniers.

ALVARADO, *essayant de les calmer.* Arrêtez!.. qu'allez-vous faire?

LEPORELLO. Justice nous-mêmes, puisqu'on nous la refuse.

MAIDA, *courant à Alvarado.* Eh quoi! vous souffrirez!.. êtes-vous donc sans autorité?

ALVARADO. Si une fois la justice du peuple s'en mêle!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, AMAZAMPO, ATALIBA, ZORES, OSSANI, SAIBAR, D. GOMÈS, Officiers. *

Au moment où le peuple a fait sortir de la porte à gauche les Américains prisonniers qu'il entraîne avec des cris de mort, à droite paraît don Gomès entouré de ses officiers.

* Maïda, Fernand, l'Officier, Théodora, Alvarado.

* Alvarado, Polynandrès, Maïda, D. Gomès, Leporello, Amazampo, Zorès, Ataliba, Ossani, Saïbar, Adario.

D. GOMÈS, *d'une voix forte.* Quel est ce bruit?

TOUS, *avec étonnement et respect.* Le vice-roi!

D. GOMÈS. Vous êtes bien hardis d'oser violer le sanctuaire des lois! que demandez-vous?.. (*On murmure très sourdement les mots de mort et d'empoisonneur; don Gomès reprend d'une voix très forte.*) Il n'y a pas ici d'empoisonneurs!.. il y a, sous le nom d'Espagnols qu'ils déshonorent, des séditieux que je ferai châtier comme ils le méritent, il y a, sous le nom d'Américains, des condamnés auxquels je fais grâce, parce que j'en ai le droit, en vertu des pouvoirs que m'a donnés le roi d'Espagne, votre maître et le mien. Qui de vous osera dire non? (*Profond silence.*) Je vous répète que vous n'êtes pas empoisonnés! depuis mon départ j'ai parcouru cent lieues de pays; partout j'ai vu des malades et des morts, nulle part des empoisonneurs. J'ai voulu revenir parmi vous sans annoncer mon retour, pour vous trouver encore en flagrant délit de préjugés stupides et d'aveugles fureurs. Dans les provinces éloignées de celle-ci, j'ai retrouvé cette même maladie du climat, désolant des familles Indiennes comme elle dévore ici la population Espagnole. Au lieu de crier à l'empoisonnement, demandez au ciel la fin de nos maux, et joignez vos prières à celles de nos saints pénitents.

En ce moment, la procession des Dominicains a paru au fond du théâtre, qu'elle traverse de gauche à droite. Tout le monde se découvre. Théodora entre de la droite accompagnée de son fils et suivie de ses femmes; elle marche lentement; arrivée au milieu du théâtre, elle s'arrête et paraît chanceler.

FERNAND. Qu'avez-vous, ma mère?.. vous pâlissez.

THÉODORA. je ne sais... mais je suis bien mal... oh! le cœur me manque.

FERNAND. Oh! mon Dieu! ma mère... ma mère! elle ne m'entend plus!..

MAIDA. Elle s'évanouit!

On s'est empressé autour d'elle; on la fait asseoir sur un fauteuil, où elle demeure privée de sentiment. Maître Polynandrès, le médecin, s'est approché d'elle.*

D. GOMÈS. Eh bien, maître.

POLYNANDRÈS, *tristement.* Hélas! monseigneur... tous les symptômes de ce mal terrible..!

Cri d'indignation dans la foule: on menace de nouveau les prisonniers.

D. GOMÈS, *s'avançant au milieu du théâtre.* Espagnols, j'ai dit: au nom du roi les prisonniers sont libres! qu'on brise leurs chaînes! (*Des soldats détachent les fers des Américains.*) Et maintenant si la femme de votre vice-roi vous est chère, priez Dieu pour qu'il nous la conserve; à genoux, chrétiens, voici la croix!

La croix portée par un pénitent est au milieu du théâtre au fond; tous les Espagnols tombent à genoux, ainsi que don Gomès. Sur le premier plan à gauche est le groupe des Américains, devenus libres.

AMAZAMPO, *bas à Zorès en montrant don Gomès.* Cet homme est bon.

ZORÈS, *de même.* Il est Espagnol.

THÉODORA, *ouvrant les yeux.* Où suis-je?.. c'est-toi, bonne Maïda?.. reste ici... près de moi...

MAIDA. Madame, je ne vous quitte pas.

AMAZAMPO, *à part.* Que dit-elle!.. ne pas quitter cette femme... cette femme qui va mourir!.. oh! si Maïda elle-même... (*Il s'approche de Maïda et lui dit:*) Maïda, ce soir, dans le bois de Cyprès, aux ruines de Zampola, il faut que je te parle.

LEPORELLO, *qui, agenouillé près de lui, entend ces paroles, dit à part.* Encore un complot!

MAIDA, *à Amazampo.* J'y serai.

LEPORELLO, *à part.* J'y serai aussi.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Un salon dans le palais du vice-roi. A gauche, la chambre à coucher de la vice reine; à droite au premier plan, une fenêtre donnant sur les jardins. Porte au fond, sopha, fauteuils, etc.

—

SCÈNE VIII.

FERNAND, JACINTHA.

FERNAND. Jacintha, comment avez-vous trouvé ma mère?

JACINTHA. La nuit n'a pas été bonne... mais ce matin son altesse est moins faible; elle a parlé de se lever.

FERNAND. Se lever!.. mais n'y aurait-il pas imprudence?.. que dit le médecin?..

JACINTHA. Maître Polynandrès, a résisté

* Alvarado, Polynandrès, Théodora, Maïda, Fernand, don Gomès.

d'abord au désir de son altesse... et puis il a cédé.

FERNAND. Et près de ma mère, qui a passé la nuit?..

JACINTHA. La senora Maïda.

FERNAND. La nuit toute entière?

JACINTHA. Toute entière... Son altesse la veut voir toujours à son chevet, ét n'accepte rien que de sa main. Son altesse sort de chez elle.

SCÈNE IX.

POLYNANDRÈS, FERNAND, THÉODORA, MAIDA.

Théodora entre soutenue par Maïda et Polynandrès. Elle s'assied sur un sopha. Maïda reste debout près d'elle, et l'observe avec la plus tendre sollicitude.

POLYNANDRÈS, *à Théodora.* Asseyez-vous là, madame. (*A Jacintha qui sort ar la gauche.*) Veillez à ce qu'on exécute mes ordres.

FERNAND, *à genoux près de Théodora.* Ma bonne mère, vous êtes mieux, n'est-ce pas?..

THÉODORA. Je suis bien faible... mais ce peu d'exercice me fera du bien... N'est-ce pas votre avis, docteur?..

POLYNANDRÈS. Je ne crois pas que cela puisse être nuisible...

THÉODORA, *avec douceur.* Et puis je le voulais... et le docteur sait bien qu'il arrive un moment où l'on ne contrarie plus les malades.

FERNAND, *avec effroi.* Que dites-vous, ma mère?..

POLYNANDRÈS. Madame... vos craintes sont exagérées...

MAIDA, *couvrant de baisers la main que lui tend Théodora.* Ma bienfaitrice...

POLYNANDRÈS, *durement à Maïda.* Retirez-vous, jeune fille... ne devinez-vous pas que vos sanglots?..

THÉODORA. Laissez, docteur, laissez... les larmes de ceux qui survivent sont la consolation des mourants; il y a quelques charmes, savez-vous, pour ceux qui s'en vont, à penser qu'ils emportent les regrets de ceux qui restent. Ne t'éloigne pas, pauvre fille... et toi, Fernand, mon fils... approche-toi... j'ai toutes mes forces encore aujourd'hui, je veux profiter de ce moment pour te dire, mon fils, ce que j'attends de toi.

FERNAND. Parlez, ma mère, que voulez-vous?..

THÉODORA. Ce que je veux, mon enfant, de toute la volonté de mon cœur, c'est qu'après ma mort tu retournes en Espagne; c'est que tu ne demeures pas ici, sur cette terre de feu qui dévore et abrège nos frêles existences à nous autres Européens. Vois ta mère... elle n'a pu résister au climat; il l'a tuée... il te tuerait aussi... Oh! dis à ta mère que tu partiras.

FERNAND. Oui, bonne mère, dès que vous serez mieux, nous partirons ensemble.

THÉODORA. Ensemble... oui, mais tu n'emporteras de ta mère qu'une dépouille froide... qu'un cœur qui ne battra plus!.. n'importe... c'est ensemble que l'Espagne nous reverra!.. c'est là, mon Fernand, que tu pourras encore être heureux... heureux surtout si tu jures à ta mère que tu accompliras son dernier vœu.

FERNAND. Tout, ma mère... je jure tout d'avance: le moindre de vos désirs n'est-il pas une loi pour votre fils?..

THÉODORA. Oh! ce désir-là, vois-tu... c'est celui de ma vie entière, c'est le rêve de mes jours!.. écoute: Tu n'as pas oublié la compagne de tes jeunes années, la pupille de ton père, Inésilla, cette unique héritière du beau nom de Sandovar; quand nous avons quitté l'Espagne, ce n'était encore qu'une enfant, mais déja elle promettait d'être belle; tu la retrouveras devenue femme, et tu te souviendras, mon Fernand, qu'elle aussi m'appelait sa mère, et que j'ai promis, moi, à sa mère mourante qu'Inésilla serait l'épouse de Fernand.

MAIDA, *à part.* Oh! que dit-elle?..

THÉODORA. N'est-ce pas, mon fils, que mon dernier vœu te sera sacré?.. n'est-ce pas que tu trouveras le bonheur dans une union dont la seule pensée doit adoucir mes dernières souffrances.

FERNAND. Au nom du ciel!.. vous me brisez le cœur!..

THÉODORA. Tu le promets, mon fils... oh! dis que tu le promets!..

FERNAND. Je le promets, ma mère... mais calmez-vous...

MAIDA, *éclatant en sanglots, se cache la figure dans ses deux mains.** Oh! Dieux!..

* Fernand, Polynandrès, Théodora, Maïda.

POLYNANDRÈS, *appuyé sur le dos du canapé.* Madame, au risque de déplaire à votre altesse, j'ose le répéter... je ne dois pas vous permettre plus long-temps de si violentes émotions... croyez-moi, madame, un peu de repos...

THÉODORA. J'obéis, docteur... qu'ordonnez-vous?.. que je me retire?.. j'obéis... donnez-moi votre bras... et toi, mon fils, aussi soutiens-moi... j'ai ta promesse, je suis heureuse.

Appuyée sur Polynandrès et Fernand, elle rentre à gauche.

SCÈNE X.

MAIDA, *seule.*

Sa promesse!.. en effet il a promis!.. si sa mère meurt, il a juré de partir... et elle mourra... rien ne peut la sauver... un seul moyen... un seul!.. et celui-là je ne pourrais l'employer sans devenir à la fois parjure et parricide!.. oh!.. ce philtre divin... je suis heureuse de ne pas l'avoir en ma puissance... car pour sauver la mère de Fernand, j'aurais peut-être la lâcheté de trahir mes dieux, de vouer mon père à la mort!.. oh! non... non!.. qu'il parte, Fernand!.. qu'il aille vivre heureux près d'une autre... loin de cette Maïda qui pour le suivre a tout quitté... qui loin de lui restera seule avec son désespoir... oh! malheureuse... malheureuse!..

Elle tombe accablée sur le sopha.

SCENE XI.

LEPORELLO, AMAZAMPO, MAIDA.

LEPORELLO, *indiquant de loin Maïda.* La voici. Monseigneur le vice-roi l'a permis, entrez. (*A part, pendant qu'Amazampo s'approche de Maïda.*) Encore quelque machination atroce, je parie... si je pouvais entendre ce qu'ils vont se dire!..

Il entre fortivement dans un cabinet à droite.

AMAZAMPO, *qui s'est approché de Maïda lui dit :* Maïda!..

MAIDA, *relève la tête et l'aperçoit.* Amazampo!.. toi ici!..

AMAZAMPO. Tu devais m'attendre, Maïda... car tu es malheureuse.

MAIDA. Qui t'a dit?..

AMAZAMPO. Tes pleurs mal essuyés me le disent en ce moment... (*Maïda détourne les yeux.*) Et tes pleurs, je les avais devinés, j'avais deviné que Maïda devais souffrir beaucoup, puisqu'elle oubliait une promesse faite à son frère Amazampo.

MAIDA. Une promesse?..

AMAZAMPO. Aux ruines de Zampola... depuis trois jours je t'attends.

MAIDA. Oh! pardon, frère, pardon!.. mais tu te trompes, je suis heureuse... très heureuse...

AMAZAMPO. Et rien ne manque à ton bonheur?.. pas même la présence de tes frères, de ton père?..

MAIDA. Mon père!.. oh! parle-moi de mon père!..

AMAZAMPO. Il est parti.

MAIDA. Parti!.. sans avoir demandé sa fille, sans l'avoir embrassée!.. pauvre Maïda!.. oubliée de tous!.. oh! cela devait être... j'ai abandonné mon père... et mon père m'abandonne... et vous m'abandonnez tous... car toi aussi, Amazampo, tu vas t'éloigner, n'est-ce pas?..

AMAZAMPO. Il le faut, Maïda... à nous autres enfans de la forêt, le séjour de la ville est toujours odieux; mais j'y respirerais moins librement encore, aujourd'hui, qu'à chaque pas, à chaque instant, je pourrais me trouver face à face avec celui qui m'enlève Maïda... avec ce Fernand que je hais, et que ma haine doit épargner!.. avec cet homme... (*Maïda fait un mouvement.*) Tu vois bien, Maïda, qu'il faut que je parte... et pourtant je suis encore là, près de toi!..

MAIDA. Oh! merci!.. j'avais besoin d'entendre les paroles d'une voix amie!...

AMAZAMPO. Moi, Maïda, j'avais besoin de te voir une dernière fois, avant de t'abandonner, toi, ma sœur chérie, au milieu de ces Espagnols que le ciel a tous condamnés, qui tous doivent mourir!.. car, depuis trois jours, une pensée terrible me boût à la tête, une crainte affreuse me mord au cœur... si Maïda était au nombre des victimes, si Maïda aussi devait mourir!..

MAIDA. Plût au ciel!..

AMAZAMPA. Toi, mourir!.. mais le breuvage sauveur... je suis venu te l'offrir.

MAIDA. A moi!.. A Maïda l'Espagnole?.. mais tu as juré...

AMAZAMPO, *très vivement.* Tais-toi... oh, tais-toi!.. ou plutôt, parle, toi, pour qui j'oublierais, autels, sermens, patrie... parle, mais pour me dire que les bons génies ne m'ont point abusé, quand ils sont venus murmurer à mes oreilles que Maïda m'appelait, que Maïda souffrait!

MAIDA. Mais Zorès, mais les chefs des tribus... s'ils savaient...

AMAZAMPO. Que me fait Zorès!.. que me fait l'univers entier!.. le vent de leur colère soufflerait sur ma tête sans ébranler mon cœur. Mais, un mot de Maïda!.. écoute : L'arbre de la vie peut seul te sauver, je le savais; mais je savais aussi que, pour arriver jusqu'à toi, il me faudrait passer par les mains et les yeux de tes geôliers... et ce précieux breuvage, je ne voulais pas le livrer à nos ennemis!

MAIDA. Ainsi tu ne l'apportes pas? (*A part avec joie.*) Oh! je tiendrai mon serment!

AMAZAMPO. Non, Maïda... mais un mot encore, et dans une heure, tu l'auras; la nuit venue, je reviendrai; mais dis-moi seulement, dis où je te trouverai... car à toi seule je puis confier...

MAIDA, *vivement.* Ne viens pas.

AMAZAMPO. Tu veux donc mourir?

MAIDA, *à part.* Mourir... elle!.. et si elle meurt, il partira, lui... oh! que faire? que faire?..

AMAZAMPO, *avec une mélancolie amère.* Tu me refuses!.. oh! cela devait être, Maïda!.. lorsqu'autrefois tu avais besoin d'un appui, tu étendais la main, et tu trouvais près de toi la main d'Amazampo; mais cette main tu la repousses aujourd'hui... ce n'est pas celle d'un Espagnol!

Il s'approche de la fenêtre à droite.

MAIDA. Que dis-tu?

Jacintha sortant de chez la vice-reine, s'approche de Maïda, et lui dit :

JACINTHA. Senora, entrez chez la vice-reine, son altesse a plusieurs fois prononcé votre nom; elle est en proie à une crise violente.

MAIDA. Craint-on pour ses jours?

JACINTHA. Hélas! maitre Polynandrès paraît fort inquiet!

Elle sort par le fond.

AMAZAMPO, *revenant à Maïda.* Maïda, le jour baisse; avant une heure, il sera nuit; veux-tu que dans une heure, Amazampo vienne frapper à cette fenêtre?

MAIDA. Je le veux... (*A part.*) Je veux qu'elle ne meure pas!

AMAZAMPO. Merci!.. oh! je suis encore ton frère, puisque tu permets que je te sauve!

MAIDA. Adieu... adieu!

AMAZAMPO. Maïda, si plus tard, pour conserver ta vie, il fallait ma vie, souviens-toi que tu n'as de même qu'un mot à dire, je le veux!.. Adieu, Maïda, dans une heure!

Il sort par le fond. Maïda par la gauche, premier plan. Leporello entre de la droite.

SCENE XII.

LEPORELLO, *seul.*

Impossible d'entendre!.. tout ce que j'ai pu attraper, c'est le dernier mot de ce grand malheureux... « dans une heure! » ça n'est pas rassurant... à moins d'avoir de mauvais desseins, on ne se donne pas rendez-vous pour dans une heure... sur ce ton-là. (*Musique annonçant l'approche de plusieurs soldats.*) Hein?.. Qu'est-ce que c'est?... est-ce qu'il revient déjà le traître? Ah! je me trompe... c'est la ronde de nuit, le capitaine Alvarado pose lui-même les sentinelles; voilà un homme!.. un homme de précaution!.. ce n'est pas lui qui nous livrera pieds et poings liés aux empoisonneurs.

On voit passer au fond la ronde de nuit : Entre Alvarado.

SCENE XIII.

LEPORELLO, ALVARADO.

ALVARADO. Que fais-tu ici, à cette heure?..

LEPORELLO. Excellence, je suis en train de me retirer... et de réfléchir en même temps à quelque chose de singulier qui vient de se passer ici.

ALVARADO. Que s'est-il passé?..

LEPORELLO. Je n'en sais rien... mais bien certainement c'est fort grave. Imaginez, excellence, que tout-à-l'heure, à cette place, un sauvage des plus féroces et une femme de la même extraction ont été

surpris par moi en flagrant délit de conspiration ourdie par eux à haute et intelligible voix.

ALVARADO. Que disaient-ils ?

LEPORELLO. Je n'en sais rien... mais ils ont décidé que l'affaire aurait lieu dans une heure.

ALVARADO. Quelle affaire ?

LEPORELLO. Je n'en sais rien... mais bien sûr c'est quelque chose de terrible... et on fera bien de les surveiller.

ALVARADO. Surveiller... qui ?.. le sais-tu, au moins ?

LEPORELLO. Oh ! pour ça... certainement !.. d'abord, un gaillard dont je ne suis pas bien sûr de savoir le nom, mais qui est de première force comme constructeur de ponts naturels ; ensuite, mademoiselle Maïda.

ALVARADO. Maïda ?.. cette femme à qui la vice-reine accorde toute sa confiance ?.. et tu soupçonnes ?..

LEPORELLO. Je ne soupçonne pas, je suis sûr que cet affreux complot se rattache au rendez-vous d'il y a trois jours... lequel a été donné au moment que son Altesse ressentait les premières atteintes de son mal. Et comme, depuis ce moment, la demoiselle ne la quitte pas... que son altesse ne boit rien qui n'ait passé par les mains de ce serpent femelle... Je dis que la senora Maïda...

ALVARADO, *qui l'a écouté avec attention.* Leporello, pourquoi ne m'as-tu pas communiqué plus tôt et ces détails et tes soupçons sur cette femme ?

LEPORELLO. Excellence, c'est que mon maître...

ALVARADO. Eh bien ! ton maître ?..

LEPORELLO. Voyez-vous... c'est très délicat à dire... mais le fait est que si mon maître pouvait soupçonner que j'ai des soupçons sur la senora Maïda...

ALVARADO. Eh bien ?..

LEPORELLO. Eh bien ! il n'est pas méchant mon maître...., mais il me chasserait.

ALVARADO. Et tu tiens à n'être pas chassé ?

LEPORELLO. Je suis très attaché à mon maître... et à ma place... mais si je trouvais en échange quelque bon emploi...

ALVARADO. Le poste de surveillant de la geôle est vacant au fort de Lima.

LEPORELLO, *joyeux.* Surveillant de la geôle !.. votre excellence daignerait ?..

ALVARADO. Il me faut là un homme qui sache tout voir, tout entendre...

LEPORELLO. Et tout dire à votre excellence.

ALVARADO. Tu m'as compris... c'est bien. Tu peux désormais parler librement de Maïda, même en face de D. Fernand. Le voici.

La nuit est venue par degrés pendant cette scène ; à la fin, elle est complète.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, FERNAND.

ALVARADO. Seigneur Fernand !

FERNAND. Est-ce vous, capitaine ?

ALVARADO. Moi-même. La senora Maïda n'est-elle pas en ce moment près de son altesse ?

FERNAND. Elle doit y passer la nuit.

ALVARADO. Savez-vous, D. Fernand ce qu'on dit de cette femme ?.. que cette femme entretient avec ceux de sa nation des intelligences secrètes ; qu'aujourd'hui, ici même, elle a reçu un de leurs chefs ; que tout-à-l'heure encore elle doit le revoir ici.

FERNAND. Qui dit cela ?

ALVARADO. Un homme qui ne fait que répéter ce qu'il a vu et entendu.

FERNAND. Mais cet homme, quel est-il ?

ALVARADO, *montrant Leporello.* Le voici.

FERNAND. Leporello !.. misérable... c'est toi qui inventes de pareils mensonges !..

LEPORELLO. Je vous jure, mon maître, que je n'invente rien... la senora lui a dit : « Dans une heure. »

FERNAND. A qui ?

LEPORELLO. Au grand... vous savez... le jour du pont naturel...

FERNAND. Amazampo ?

LEPORELLO. Lui-même... le nom de baptême m'échappe...

FERNAND, *à part.* Elle me tromperait !

ALVARADO. Vous comprenez mes soupçons...

FERNAND. Oui, capitaine... et c'est ici dites-vous ?..

LEPORELLO, *indiquant la fenêtre.* Chut!

ALVARADO. Quelqu'un est ici près?

FERNAND. On ébranle cette fenêtre.

ALVARADO, *regardant à gauche.* On vient, c'est elle...

FERNAND. Maïda!

ALVARADO. Silence!

Tous trois se retirent au fond dans l'obscurité.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, MAIDA.

MAIDA. Dans une heure!.. n'entends-je pas?.. oui... oui... (*Elle s'avance avec précaution vers la fenêtre qu'on ébranle toujours au dehors, et qui s'ouvre au moment où elle arrive auprès. Se penchant en dehors.*) Est-ce toi, frère?.. (*Elle tend la main et dit :*) Merci, frère, merci?

FERNAND, *bas.* Que dit-elle?

ALVARADO, *de même.* Que lui a-t-il remis?..

MAIDA, *qui a refermé la fenêtre, s'approche d'une table sur laquelle sont des potions.* Fernand n'aime que moi, il me l'a juré tout-à-l'heure : « Maida, m'a-t-il dit, que ma mère soit sauvée, et tu seras ma femme!.. et si je retourne en Espagne, je n'y retournerai qu'époux de Maïda » Oh! je sauverai la mère de mon époux!

Elle verse la liqueur dans une tasse.

ALVARADO. *bas à Fernand.* Voyez... elle prépare le poison.

FERNAND, *de même.* Oh! mon Dieu!..

THÉODORA, *dans la coulisse.* Maïda...

MAIDA, *à part.* Voici le moment.

Elle prend la tasse et se dirige vers la chambre.

ALVARADO, *l'arrête en s'écriant.* Arrêtez, malheureuse!

MAIDA, *stupéfaite laisse tomber la tasse.* Je suis perdue!

ALVARADO. A moi, gardes!

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, D. GOMÈS, Gardes.

Des gardes entrent du fond avec des flambeaux et saisissent Maïda. D. Gomès entre de la gauche.

D. GOMÈS. Pourquoi ce bruit? Maïda, arrêtée comme une criminelle! capitaine, que signifie?

ALVARADO. Altesse, vous m'avez demandé des preuves... je vous en donne aujourd'hui. La maladie de la vice-reine est connue maintenant; cette misérable l'a empoisonnée!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

CINQUIÈME TABLEAU.

La chambre à coucher de la vice-reine. Il fait nuit, une lampe éclaire la chambre.

—

SCÈNE I.

THÉODORA, D. GOMÈS, FERNAND.

Au lever du rideau, Théodora étendue sur un lit magnifique à droite de l'acteur, paraît plongée dans un profond sommeil. Assis à son chevet, don Gomès la contemple avec inquiétude. Fernand est debout à gauche, pâle et abattu, près d'une table sur laquelle est la lampe et tout ce qu'il faut pour écrire.

THÉODORA, *s'éveillant*. Ai-je dormi longtemps ?

D. GOMÈS. Pas assez, peut-être, mon amie, pour que le sommeil ait réparé vos forces...

THÉODORA. Je suis toujours accablée ; mais vous, Gomès, ne reposerez-vous pas ?

D. GOMÈS. J'attends...

THÉODORA. Qu'attendez-vous ?

D. GOMÈS. L'arrêt du tribunal ; il devait être rendu avant la fin du jour, mais....

THÉODORA. L'arrêt du tribunal !.. Ah ! vous me rappelez l'affreux événement de la nuit dernière... je l'avais oublié comme un rêve pénible... il est donc vrai !.. c'est maintenant que le tribunal la juge...

D. GOMÈS. C'est maintenant, sans doute, qu'il la condamne.

THÉODORA. Pauvre fille !

D. GOMÈS. Ne la plaignez pas, Théodora... elle est indigne de votre pitié.

THÉODORA. Et moi, je ne peux la croire coupable.

D. GOMÈS. Théodora, vous m'avez vu imposer silence même aux accusations d'un peuple entier, lorqu'elles me paraissaient injustes ; mais ici le crime est avéré, Alvarado l'a surprise, la malheureuse, au moment où elle allait vous présenter le poison ; Leporello était là... don Fernand aussi...

THÉODORA. Et toi aussi, Fernand, tu l'accuses !

FERNAND, *avec effort*. Je l'ai vue, ma mère !

THÉODORA. Eh bien, moi aussi, je veux la voir... je veux l'interroger... don Gomès, permettez qu'on l'amène ici, devant moi ?.. que je lui parle enfin... ou je dirai que votre tribunal n'a condamné qu'une innocente !

D. GOMÈS, *vivement*. On vient ! du calme, Théodora...

SCENE II.

Les Mêmes, ALVARADO.*

D. GOMÈS. Eh bien, monsieur le capitaine, le tribunal a-t-il prononcé son arrêt ?

ALVARADO, *lui présentant un papier*. Il n'y manque plus que la signature de votre altesse.

D. GOMÈS, *lit à part*. La mort !

THÉODORA, *se soulevant avec anxiété*. Eh bien ?..

D. GOMÈS. Je vous le disais, Théodora, le crime est avéré.

THÉODORA. Elle est condamnée ?..

D. GOMÈS. A mort.

FERNAND, *se laissant tomber pâle et accablé sur son siège*. Oh ! dieux !

THÉODORA. A mort !.. à mort, dites-vous ?.. (*A Alvarado.*) Elle a donc tout avoué ?..

ALVARADO. Au contraire, madame, elle s'obstine à soutenir qu'elle n'a pas voulu attenter aux jours de votre altesse.

D. GOMÈS. Mais ce breuvage, qu'un étranger lui a remis sous vos yeux, et qu'un

* Théodora, don Gomès, Alvarado, Fernand.

moment plus tard elle eut présenté à sa bienfaitrice, nie-t-elle que ce breuvage fût empoisonné?

ALVARADO. Eh! comment l'oserait-elle, monseigneur? maître Polynandrès, qui a recueilli et examiné les dernières gouttes de ce breuvage, n'y a-t-il pas retrouvé des parcelles d'écorce de cet arbre terrible que les sauvages, eux-mêmes, appellent l'arbre de la mort?

D. GOMÈS. Que dit-elle donc pour sa défense?

ALVARADO. A toutes nos questions elle n'a fait qu'une réponse: « Je suis innocente, jugez-moi, condamnez-moi,.. mais ne me demandez rien de plus, car je n'ai rien de plus à vous dire. »

D. GOMÈS. Et sur ses complices?..

ALVARADO. Pas un mot.

D. GOMÈS. Oh! ce calme menteur... cette effronterie du crime qui étale impudemment toute la sécurité de l'innocence, cette obstination à nier en face de tous un forfait qui pour tous est prouvé... tout cela excite en moi plus de colère que le crime lui-même n'y avait allumé d'indignation! Enfin, la malheureuse eût tout avoué, elle se fût montrée repentante... elle eût demandé grâce, que peut-être... oui, je l'avoue, peut-être je me serais laissé fléchir! mais tant de scélératesse et tant d'hypocrisie!.. Oh! la justice ne saurait être ni trop prompte ni trop sévère; le tribunal a prononcé la mort, et je signe, après lui, la mort!

Il prend une plume et va signer.

FERNAND, *par un mouvement involontaire et réprimé presqu'aussitôt.* Mon père...

THÉODORA, *vivement.* Don Gomès... retardez de quelques instants... mon ami, mon époux, je vous en supplie... si j'en avais la force, je vous le demanderais à genoux...

D. GOMÈS, *courant à elle.* A genoux!.. toi... ange de bonté! à genoux pour elle? mais tu n'as donc pas entendu que cette misérable a tout nié?..

THÉODORA. Eh bien! elle m'avouera tout à moi... je veux la voir... monseigneur, permettez que je lui parle... non, je le répète, je ne puis croire à tant d'ingratitude!

D. GOMÈS. Théodora, je cède à ta prière... tu la verras cette femme; on va l'amener devant toi...

ALVARADO. Quoi monseigneur...

D. GOMÈS. Je le veux, capitaine; je veux faire à son altesse le sacrifice de ma conviction; mais ne vous abusez pas, madame, le crime de cette femme est celui d'un cœur inaccessible à toute émotion, inébranlable à toute prière: vous n'obtiendrez d'elle, croyez-le bien, ni des paroles de repentir, ni l'aveu de son crime, ni le nom de ses complices. Mais alors, moi aussi, je serai inflexible, et je le jure sur Dieu qui m'entend et sur ta vie qui m'est si chère, Théodora, si alors cette femme s'obstine encore dans son exécrable silence, elle ne sortira d'ici que pour marcher au supplice!

Il sort par la gauche, Alvarado par le fond.

SCÈNE III.

THÉODORA, FERNAND.

FERNAND. Vous l'entendez, ma mère, elle est perdue!

THÉODORA. Mais si elle n'est pas coupable?

FERNAND. Vous seule en doutez encore, ma bonne mère.

THÉODORA. Oui, vous la condamnez tous!.. et toi-même Fernand, tu ne trouves pas une parole pour la défendre... et toi aussi, tu veux qu'elle soit coupable?

FERNAND. Je veux qu'elle soit coupable, dites-vous? moi qui donnerais ma vie pour la trouver innocente! Oh! à qui me prouverait qu'elle n'est pas coupable, à celui-là le sacrifice de mon bonheur dans ce monde et de mon salut dans l'autre! vous le croyez, vous, ma mère, qu'elle n'est pas coupable?.. mais alors faites donc que je le croie aussi... et alors votre enfant vous devra plus que le jour... il vous devra de pouvoir encore aimer la vie que vous lui avez donnée... il vous devra de pouvoir chérir, comme une épouse adorée, celle qu'il est forcé de maudire et d'exécrer comme une parricide!

THÉODORA. Que dis-tu?

FERNAND. Je dis qu'en assassinant ma mère, cette femme assassinait la mère de son époux!

THÉODORA. Toi, Fernand, toi... son époux?..

FERNAND. Devant Dieu! je l'avais juré, dans toute la sincérité de mon cœur.

THÉODORA. O ciel! que m'apprenez-vous là, mon fils!

FERNAND. La vérité, ma mère... mais la vérité que j'aurais voulu vous dire sans colère et sans indignation... la vérité que je vous aurais avouée à genoux... en vous demandant pour votre fils indulgence et pardon, et puis un peu d'amour pour celle que votre fils aimait tant... pour cette Maïda que j'ai arrachée à ses forêts... que j'ai amenée ici où mon amour lui promettait le nom d'épouse... où sa jalousie lui aura fait trouver le supplice des assassins!

THÉODORA. Sa jalousie, dis-tu ?... c'est ta jalousie qui l'a armée contre moi ?

FERNAND. Contre vous qui voulez que je retourne en Espagne pour y épouser Inésilla, ma compagne d'enfance!... contre vous qui hier m'avez fait jurer...

THÉODORA. Et elle était là!.. Je m'en souviens, la malheureuse était là !... Je voyais ses larmes... j'entendais ses sanglots étouffés... Oh! Dieu m'est témoin que je lui pardonne !...

FERNAND. Lui pardonner... à elle qui voulait me tendre une main rouge du sang de ma mère... lui pardonner!... Oh! jamais, jamais !..

THÉODORA. Ecoute-moi lui parler, mon fils... On l'amène ici, tu vas la voir...

FERNAND. La voir!.. oh! n'exigez pas, ma mère, que je la voie !.. (*Indiquant une porte à gauche.*) J'entre là, ma mère... je serai près de vous... mais pour vous seulement... oh! seulement pour veiller sur vous !..

Il va pour entrer à gauche, la porte du fond s'ouvre.

SCENE IV.

Les Mêmes, MAIDA, un Officier, des Soldats.

FERNAND, *s'arrêtant*. C'est elle !...

MAIDA, *de même*. Fernand !..

Elle pâlit et chancelle.

THÉODORA. Approche, Maïda. (*A l'officier.*) Retirez-vous, Messieurs.

L'officier et les soldats sortent et ferment la porte du fond. Maïda fait un pas et s'arrête. Fernand se trouve près d'elle et lui dit en se retirant :

FERNAND. Malheureuse! malheureuse! qu'avez-vous fait !..

Il entre à gauche.

SCÈNE V.

THÉODORA, MAIDA.

MAIDA, *à part*. O souvenirs de mon père, de mes frères, ne me quittez pas!.. Faites que je sois fidèle à mon serment!

THÉODORA, *avec beaucoup de douceur*. Maïda, je t'ai dit d'approcher... que crains-tu ? Je t'offre la main.

MAIDA, *saisissant la main de Théodora qu'elle couvre de baisers et de larmes*. Oh, madame!..

THÉODORA. Tu pleures, pauvre fille!... oh! le crime ne verse pas de larmes; et ils disent que tu as voulu ma mort!

MAIDA. Jamais, jamais !...

THÉODORA. Et pour te punir de ce crime qu'ils te supposent, ils veulent ta mort à toi!.. Mais tu n'as donc pas su te défendre devant leur tribunal ? Mais tu n'as donc pas su leur répondre avec cet accent de vérité, avec ces larmes du cœur qu'on ne trouve pas à moins d'être innocent? Parle, ma fille... parle-moi comme tu ferais à ta mère; ce que tu n'as pas osé leur avouer à ces juges, tu vas me le confier à moi... à moi seule, entends-tu?... et cela suffira pour te sauver.

MAIDA, *pleurant*. Madame... madame, je vous en supplie, ne me parlez pas ainsi. Je n'étais pas préparée à tant de douceur... J'espérais des reproches, de la colère... et voilà que je vous trouve suppliante!.. Oh! accablez-moi... maudissez-moi... mais que je ne vous entende pas prier et pleurer, vous, madame, vous, ma bienfaitrice!...

THÉODORA, *avec expression*. Vous oubliez, Maïda, ce qui devait être à vos yeux mon titre le plus sacré... moi, la mère de Fernand!

MAIDA, *étonnée*. Que dites-vous ?

THÉODORA, *gravement*. Ne voyez-vous pas, senora, que je sais tout... que mon fils m'a tout dit ?

MAIDA. Il serait possible!

THÉODORA. Il est donc vrai, Maïda, que votre crime est celui de la jalousie ?

MAIDA. La jalousie!... je ne vous comprends pas.

THÉODORA. N'est-ce pas hier que, pour la première fois, tu m'as entendue parler d'Inésilla.... d'une rivale ?...

MAIDA. Et vous avez cru que Maïda ne pouvait être jalouse sans devenir aussi criminelle !

THÉODORA. Il l'a cru, Fernand... lui qui te voyait dévorer tes larmes... lui qui comptait les sanglots que tu étouffais...

MAIDA. Oh ! mais n'est-ce pas horrible à dire ? n'est-ce pas affreux à penser ?... Mes soupirs sont des crimes, ma douleur m'accuse, mes pleurs me condamnent !.. Oh ! oui, madame, oui, j'ai cruellement souffert à vous entendre projeter ce départ qui tuait toutes mes espérances de bonheur. Ainsi sacrifiée, la pauvre Maïda se trouvait bien à plaindre, bien malheureuse !.. Mais alors même qu'elle n'aurait eu d'autre moyen d'échapper à son malheur que la mort ou un crime, oh ! croyez-le bien, madame, avant de devenir criminelle, Maïda serait morte cent fois.

THÉODORA. Ainsi tu es innocente ! mais prouve-le donc, Maïda... prouve-le pour que j'obtienne ta grâce, pour que j'assure ton bonheur en assurant le bonheur de mon fils...en t'appelant ma fille !

MAIDA. Il serait vrai !.. vous consentiriez ?..

THÉODORA. A tout... si tu n'es pas coupable.

MAIDA. Et Fernand sera mon époux ?

THÉODORA. Il l'a juré ; il tiendra son serment.

MAIDA, *à part.* Un serment !.. moi aussi j'ai fait un serment que je ne violerai pas !..

THÉODORA. Parle, Maïda... je t'en conjure au nom de ceux qui t'aiment et que tu aimes... au nom de ton père !..

MAIDA. De mon père !.. (*A part.*) Si je parle, il est perdu !

THÉODORA. Tu es émue, Maïda... parle, chère enfant... dis-moi tout... dis ce qui doit te sauver... mais hâte-toi... l'heure s'écoule... ne me cache rien !

MAIDA, *avec effort.* Je n'ai rien à vous dire !

THÉODORA. Quoi !..

MAIDA. Le tribunal m'a condamnée ; je n'ai rien à dire pour ma défense.

THÉODORA. Mais on vient, malheureuse,.. c'est la mort qu'on t'apporte !

MAIDA. C'est la mort que je désire.

THÉODORA, *découragée.* Oh !.. mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-lui !..

Elle retombe sur son lit épuisée d'efforts.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, ALVARADO, un Officier, Soldats. *

ALVARADO, *paraissant au fond* : De par le vice-roi, si la condamnée n'a fait aucun aveu, ordre est donné de la conduire, sans délai, au fort de Lima.

MAIDA, *vivement.* Je suis prête.

ALVARADO. Son altesse ne change rien aux instructions que j'ai reçues ?

THÉODORA, *avec effort.* Parlez, senora... que dois-je faire ?..

MAIDA, *s'approche, lui baise la main avec effusion et dit* : Oublier Maïda... et la laisser mourir ! partons, monsieur.

Elle se place vivement au milieu des soldats, ils sortent par le fond.

SCÈNE VII.

THÉODORA, FERNAND.

Théodora est accablée par la fatigue et la maladie ; ses yeux se ferment. Fernand entre de la gauche.

FERNAND. Partie... partie pour mourir !.. et pas un mot pour se faire pardonner son crime...pas un aveu !.. eh bien, ma mère, vous l'avez entendue... croyez-vous encore qu'elle n'est pas coupable ?

THÉODORA, *entre la veille et le sommeil.* Coupable... oui.. bien coupable... Maïda, c'est mal... que t'avais-je fait ?.. dis, ma fille... dis ?..

FERNAND, *s'approchant.* Que dites-vous, ma mère ?.. (*Une pause. Il la regarde.*) Elle rêve... pauvre mère, la fatigue l'accable !.. je veillerai près d'elle... mais non, je voudrais en vain demeurer en place.. une voix secrète m'appelle hors d'ici... j'entends un nom bruire à mon oreille... Maïda... Maïda... que devient-elle ? peut-être l'arrêt fatal va s'exécuter... ô dieux !.. mon père, mon père seul peut m'apprendre... je veux le voir !.. (*Il s'approche du lit.*) Ma mère

* Théodora, Maïda, Alvarado.

repose... et puis j'enverrai près d'elle maître Polynandrès... mais je veux voir mon père!.. (*Il sort vivement, mais sans bruit, par la gauche.*)

SCÈNE VIII.

THÉODORA, AMAZAMPO.

A peine Fernand est-il sorti, qu'on voit s'ouvrir, au premier plan, à droite, une porte secrète pratiquée dans l'épaisseur d'un piédestal ; Amazampo paraît. Il écoute, s'approche avec précaution du lit de Théodora, la regarde un moment avec attention et dit :

AMAZAMPO. Elle dort ! (*Il tire de sous son manteau un flacon et vient se placer au pied du lit, en disant* :) Je sauverai l'Espagnole, puisqu'il n'est pas d'autre moyen de sauver Maïda. (*Il prend la main de Théodora et dit:*) Femme...

THÉODORA *ouvre les yeux, regarde fixement Amazampo, et dit* : Que me voulez-vous ?

AMAZAMPO, *lui présentant le flacon*. Buvez.

THÉODORA. Boire?.. oui... j'ai soif.

AMAZAMPO. Tenez.

THÉODORA, *elle étend machinalement la main, prend le flacon, le porte à ses lèvres... tout d'un coup ses yeux se fixent davantage sur la figure qui est devant elle. Elle s'arrête et dit :* Qui êtes vous?.. je ne vous connais pas!..

AMAZAMPO, *insistant*. Buvez.

THÉODORA. Mais, je veux savoir qui vous êtes.

AMAZAMPO. Qu'importe qui je suis!.. je vous dis qu'il faut boire.

THÉODORA, *effrayée*. Du poison!.. je vais appeler...

AMAZAMPO, *faisant briller la lame d'un poignard*. Un mot... et vous êtes morte.

THÉODORA. Ah! vous voulez m'assassiner!..

AMAZAMPO. Femme, si j'étais un assassin, tu serais morte déjà; mais tes jours me sont sacrés, et je viens te sauver, pour que tu sauves Maïda.

THÉODORA. Mais ce breuvage...

AMAZAMPO. C'est le même que t'offrait Maïda.

THÉODORA. C'est la mort!..

AMAZAMPO. C'est la vie!.. encore une fois, silence... et buvez.

THÉODORA. Non... non... je ne veux pas!..

AMAZAMPO, *levant son poignard*. Obéissez, femme, obéissez!.. ou bien par le serment terrible que je viole en vous sauvant, je le jure, femme, je vais vous tuer!

THÉODORA, *éperdue*. Oh! grâce!.. grâce!..

AMAZAMPO. Buvez donc!.. et songez que si c'est la mort... la mort vous sera plus douce par ce breuvage que par ce fer!..

THÉODORA. Donnez... donnez... j'obéis!..

Elle saisit la coupe d'une main égarée la vide d'un trait, et retombe épuisée par tant d'émotions; en ce moment, Polynandrès paraît à la porte du fond et aperçoit Amazampo près de Théodora, le poignard à la main.

POLYNANDRÈS. Que vois-je?.. un étranger près de son altesse... hola! gardes!.. (*Il va à la porte de droite.*) Du secours... du secours!..

Des soldats entrent par la porte du fond et se précipitent sur Amazampo, qui se laisse désarmer sans opposer la moindre résistance. D. Gomès entre par la droite et court à sa femme.*

D. GOMÈS. Qu'y a-t-il, maître?.. (*Reconnaissant Amazampo.*) Cet homme ici!.. lui... le complice de Maïda!..

POLYNANDRÈS, *qui s'est approché de Théodora*. Voyez monseigneur... les restes du breuvage empoisonné... son altesse est perdue!..

AMAZAMPO. Cette femme est sauvée!..

D. GOMÈS. Dis-tu vrai?..

AMAZAMPO. Que je meure, si demain, avant la fin du jour, cette femme n'a pas recouvré la santé; d'ici là, liez mes mains, liez mes bras, que je sois prisonnier... mais que d'ici là aussi la vie de Maïda soit sacrée comme celle d'Amazampo, car Maïda voulait ce que seul j'ai pu accomplir, sauver les jours de la vice-reine!..

D. GOMÈS. Il serait possible!.. qu'on appelle mon fils.

POLYNANDRÈS. D. Fernand vient de quitter le palais.

D. GOMÈS, *à un officier*. D. Lopès, vous remplacerez mon fils, vingt cavaliers avec vous, et que cet homme soit conduit au fort de Lima.

AMAZAMPO. Mais Maïda?..

D. GOMÈS. C'est toi qui retarderas son supplice... je vais te charger d'un ordre pour le capitaine Alvarado. Cet ordre suffira pour qu'il attende jusqu'à demain au coucher du soleil. A cette heure, la grâce de Maïda et la tienne, si tu as dit vrai; si tu as menti, la mort de tous les deux.

Il passe à la table à gauche, s'assied et écrit l'ordre qu'il scelle de son sceau. Amazampo debout près de lui, ne le perd pas de vue. Pendant ce temps-là Théodora paraît se ranimer. Polynandrès interroge avec inquiétude le pouls de la vice-reine. Tous les yeux sont fixés sur le médecin et la malade. La toile tombe.

* Théodora, Polynandrès, D. Gomès, Amazampo.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV.

SIXIÈME TABLEAU.

Un cachot au fort de Lima. Un pilier à droite ; de la paille au pied du pilier. Un banc, au milieu vers le fond ; à gauche, la porte.

SCÈNE I.

MAIDA, LEPORELLO, FERNAND

Au lever du rideau Maïda dort, couchée sur la paille. La porte s'ouvre ; entre Leporello conduisant Fernand.

LEPORELLO. C'est ici.

FERNAND. Je ne vois personne... où est-elle ?..

LEPORELLO. Là... au fond... couchée sur la paille. *

FERNAND. Elle dort ?

LEPORELLO. Elle en a l'air ; mais il ne faut pas s'y fier : il n'y a rien de rusé comme les criminels ; je sais cela, en ma qualité de surveillant de la geôle de Lima... depuis deux jours que je suis en fonctions...

FERNAND. Va-t-en.

LEPORELLO. Oui, mon maître... (*Fausse sortie.*) Un quart-d'heure seulement de conversation, n'est-ce pas ?.

FERNAND. Dans un quart-d'heure, sois ici...

LEPORELLO. Heureusement le capitaine Alvarado est retourné à la ville ; car s'il était au fort...

FERNAND. Assez... va-t-en donc.

LEPORELLO. Oui, mon maître.

Il sort, on entend fermer la porte au dehors.

SCÈNE II.

MAIDA, *endormie*, FERNAND.

FERNAND. Alvarado absent... c'est bien. (*Il s'approche de Maida.*) Elle peut dormir, et dans quelques heures un supplice affreux... demain à l'heure de midi !.. oh ! lorsqu'à peine entré chez mon père, j'ai su de lui que l'ordre était donné d'exécuter l'arrêt, rien n'a pu me retenir !.. j'avais quitté le chevet de ma mère... je suis parti, seul, au milieu de la nuit... et si je suis plus calme en ce moment, c'est que j'ai pu pénétrer dans sa prison... c'est que la malheureuse est là... devant mes yeux !.. Elle s'éveille !..

Maïda ouvre les yeux, se soulève avec peine, et aperçoit Fernand.

MAÏDA. Que vois-je ?.. Fernand près de moi !.. suis-je donc morte ? sommes-nous réunis au ciel ? Fernand... mon Fernand... est-ce toi ?..

Elle court à lui.

FERNAND, *la repoussant doucement*. Écoutez-moi, Maïda... je n'ai que peu de paroles à vous dire... et ce sont les dernières que vous entendrez sortir de ma bouche... écoutez-moi.

MAIDA, *avec douleur*. Oh ! ce visage sévère... ces paroles de glace ! Fernand, pourquoi m'avoir suivie jusqu'ici ?.. ne pouviez-vous me laisser mourir ?

FERNAND. Je suis venu, Maïda, parce que je ne veux pas que vous mouriez... non pas que j'aie encore pour vous aucun sentiment d'amour ; entre nous deux vous avez creusé la tombe de ma mère... c'est un abîme qui nous sépare pour l'éternité !

MAIDA. Que me voulez-vous, alors ?

FERNAND. Je vous l'ai dit, Maïda... je veux que vous ne mourriez pas... car je vous ai aimée... car je vous aurais tout sacrifié... mon rang, ma fortune, ma vie.... car déjà je vous appelais du nom d'épouse... et celle qui dût être la femme de Fernand de Cabrera del Cinchon, ne doit pas mourir par la main du bourreau.

MAIDA. Tuez-moi donc, Fernand, la mort me sera douce !

FERNAND. Je viens vous sauver.

MAIDA. Que dites-vous ?

FERNAND. C'est à midi que l'arrêt doit être exécuté... à deux lieues d'ici... sur les bords du lac Oxicaya, au milieu de vos fo-

* Maïda, Fernand, Leporello.

rêts, sous les yeux de vos frères. On l'a voulu ainsi, afin que le châtiment de Maïda puisse épouvanter ses complices. Mais au point du jour, la garde du fort sera relevée par des soldats de ma compagnie; l'officier qui les commande m'est dévoué : il vous procurera un déguisement à l'aide duquel vous pourrez sortir d'ici, et échapper au bûcher. Voilà ce que je suis venu vous dire...adieu.

Il s'éloigne.

MAIDA, *le rappelant.* Fernand.

FERNAND. Que me voulez-vous?

MAIDA, *avec calme.* Un mot encore... Je ne fuirai pas.

FERNAND. Mais je vous offre un moyen sûr...

MAIDA. Je ne fuirai pas. Ainsi vous avez cru, D. Fernand, que ce qui m'effrayait, c'était le bûcher avec ses tortures, que si je regrettais quelque chose, c'était la vie?.. mais que serait-ce donc, hélas! que la vie telle que vous me l'avez faite, ô Fernand!.. telle que me l'a faite une destinée fatale... à moi qui ne pouvais vous sacrifier ni rang, ni fortune...à moi qui n'avais à vous offrir que de l'amour, mais qui vous ai donné tout ce que mon cœur en pouvait contenir!..

FERNAND. Osez-vous me parler d'amour quand j'ai vu votre crime?

MAIDA, *avec expression.* Tu l'as vu, Fernand?

FERNAND. Oui, sous mes yeux ta main parricide...

MAIDA. N'achevez pas!.. mais écoutez ce qu'à mon tour je vais vous dire: je n'ai plus de mère, moi... mais le ciel m'a conservé mon père... mon père que j'aime autant que Fernand aime sa mère... eh bien! ce vieillard s'il mourait, et qu'on vint me dire: « celui qui a tué ton père, c'est Fernand! » à celui qui parlerait ainsi je dirais : « Tu mens.» Et si l'on me disait: «Je vous ferai voir la preuve du crime. » Je dirais encore : «Tu mens et tu me trompes. » Et si mes yeux enfin avaient cru voir le crime, eh bien! à mes yeux aussi, oui je dirais, je crois, à mes yeux: « Vous me trompez! »

FERNAND, *étonné.* Ce langage!.. quoi! Maïda, vous persistez à vous dire innocente?..

MAIDA. J'ai parlé de vous, D. Fernand, non pas de moi... mon sort est fixé à moi: Je veux, je dois mourir!

FERNAND. Maïda, tes paroles cachent un mystère que je veux pénétrer!.. tiens... je te laisserai lire dans mon ame... oui, je t'aime toujours!.. oui je désire que tu sois innocente... oui, je peux le croire encore, mais tout est contre toi... mais les apparences te condamnent... Eh bien! prouve-moi qu'elles mentent... prouve-moi que tu n'es pas coupable... dis-le-moi seulement... car enfin tu ne me l'as pas dit, Maïda!.. vois, je suis à tes genoux... je te supplie!.. il en est temps encore, je peux te sauver, nous pouvons être heureux... mais parle, oh! dis-moi tout... dis-moi ton secret!

MAIDA, *très émue.* Fernand... grâce! grâce pour moi, va-t-en!

FERNAND. Non, je ne te quitte pas, tu céderas à mes prières, à mes larmes... tu as pu résister aux menaces de tes juges, aux supplications de ta bienfaitrice... mais tu ne résisteras pas à Fernand... à celui qui t'aime... autant qu'il aime sa mère, son père...

MAIDA, *l'arrêtant.* Fernand.... tu viens de nommer ton père? suppose qu'en ce moment tu sois accusé du forfait le plus exécrable, que pour faire tomber cette accusation, tu n'aies qu'un mot à dire... un seul!.. mais que ce mot tu ne puisses le prononcer sans prononcer en même temps l'arrêt de mort de ton père, de tes frères, de tout ce que tu dois respecter et chérir... réponds, ce mot, le diras-tu?..

FERNAND. Que me demandes-tu... grand Dieu!..

MAIDA. Diras-tu ce mot?.. prouveras-tu ton innocence à ce prix?..

FERNAND. Jamais! jamais!

MAIDA. Tu préfèreras donc mourir coupable aux yeux du monde?

FERNAND. Mille fois!

MAIDA. Tu vois bien, alors, qu'il faut que je meure!

FERNAND. Qu'ai-je entendu?.. il serait possible!.. oh! oui... ces accents ne sont pas ceux du mensonge... je te crois, Maïda, je te crois... je ne t'interroge plus... je ne veux plus savoir ton secret, mais je veux, je veux que tu ne meures pas! (*Roulement de tambour au dehors.*) Ce sont eux! déjà! oui, c'est la garde qu'on relève... ce sont tes libérateurs! rappelle-toi, Maïda, tout ce que je t'ai dit... tu peux te fier à eux... viens... viens... tu es sauvée! Ciel! le capitaine!

SCÈNE III.

Les Mêmes, ALVARADO, Gardes.*

ALVARADO. Vous, au fort de Lima, seigneur Fernand!.. on ne m'avait pas trompé; qu'êtes-vous venu faire ici?

FERNAND, *fièrement.* Je suis le fils du vice-roi, je ne dois compte de mes démarches qu'à mon père.

ALVARADO. Jeune homme, j'ai le droit de vous interroger, quand je vous trouve auprès d'une prisonnière confiée à ma garde, et dont je réponds, moi, sur ma tête. Je vous demande quel motif vous amène ici?

FERNAND. Je ne répondrai qu'au vice-roi, mon père.

ALVARADO. C'est bien. (*Aux soldats.*) Qu'on emmène la prisonnière!

FERNAND. L'emmener?..où, mon Dieu!

ALVARADO. Je pourrais aussi ne vouloir répondre qu'au vice-roi, mon maître; mais il me plaît de vous dire que cette femme va sortir d'ici pour marcher au supplice.

FERNAND. Mais la sentence...

ALVARADO, *montrant un parchemin.* Est signée du vice-roi.

FERNAND. Pour l'heure de midi, seulement.

ALVARADO. Elle va être exécutée à la pointe du jour. Ne pensez-vous pas, seigneur Fernand, que c'est là un excellent moyen de rendre vains tous les projets d'évasion qu'on aurait pu former en faveur de la prisonnière?

FERNAND. Que dites-vous?

ALVARADO. Je dis que je suis informé de tout : je dis qu'un soldat de votre compagnie, un de ceux qui devaient vous seconder m'a tout révélé; je dis que je suis rentré subitement au fort de Lima, pour vous empêcher vous, seigneur Fernand, de soustraire cette femme à la juste vengeance des lois, voilà ce que je dis! et maintenant, don Fernand, croyez-vous encore que j'aie besoin de vos réponses pour savoir ce que vous êtes venu faire ici? croyez-vous que je puisse me permettre d'avancer de quelques heures le moment de l'exécution?

FERNAND, *avec colère.* Capitaine, vous ne le ferez pas!

* Maïda, Fernand, Alvarado.

ALVARADO. Jeune homme, je vous donne un conseil, c'est de ne pas gêner ici l'accomplissement de ma volonté; j'ai la conviction que je fais en ce moment ce que ma conscience, ce que mon devoir m'ordonne de faire; je vous préviens que nulle puissance au monde, nulle considération humaine ne saurait m'arrêter quand le devoir commande!.. soldats, emmenez cette femme!

Les soldats font un mouvement.

FERNAND, *tire son épée et s'élance devant Maïda.* Le premier qui s'avance, je l'étends à mes pieds!

MAIDA, *le retenant.* Fernand!

ALVARADO. Don Fernand, réfléchissez!

FERNAND. Vous me tuerez, mais vous n'emmènerez pas Maïda!

ALVARADO. D. Fernand, voulez-vous vous retirer?..

FERNAND. Non... tuez-moi!..

MAIDA, *se jetant entre lui et les soldats.* Arrêtez!..

ALVARADO, *faisant signe aux soldats qui ont tous l'épée haute et passant entre Maïda et Fernand.* Bas les armes, soldats!.. * et maintenant, moi don Alvarado d'Almigaras, capitaine-général des troupes formant la garnison de Lima, au nom de son altesse don Gomès de Cabrera del Cinchon, grand d'Espagne, vice-roi du Pérou, je vous déclare, vous, D. Fernand de Cabrera, prévenu du crime de rébellion, et vous somme, au nom du vice-roi votre père, de me remettre votre épée!..

FERNAND, *atterré.* Au nom de mon père?..

ALVARADO. Votre épée?..

FERNAND, *la donnant et s'asseyant abattu sur une pierre.* La voici!..

ALVARADO. A dater de ce moment, cette prison est la vôtre; soldats, partons!.

Tous sortent excepté Fernand.

SCÈNE IV.

FERNAND, *seul.*

Au moment où se fait entendre le bruit des verroux qui se ferment, Fernand relève la tête et ouvre les yeux, comme sortant d'une rêverie onde.

Fermée! fermée!.. cette prison est la

* Fernand, Alvarado, Maïda

mienne, a-t-il dit, et je les ai laissés partir... et Maïda avec eux!,. Maïda innocente!.. car, je n'en saurais douter, maintenant, Maïda n'a pas commis le crime dont on l'accuse... Il y a là un mystère affreux, impénétrable... un crime peut-être... oh! oui, le crime est réel, puisque ma mère est la victime!.. Mais Maïda est restée pure! complice involontaire sans doute de cet homme... de cet Amazampo... criminelle sans le savoir, c'est par ses mains que le forfait s'est accompli... mais elle a dû tout ignorer... elle ne peut être coupable!.. (*Avec désespoir.*) Et pourtant tout l'accuse, l'accable, la condamne!.. ô cruelle anxiété!.. ô doute horrible et écrasant!.. et me sentir enchaîné, cloué sous ces voûtes inexorables, et savoir que hors de ces murs, dans un moment peut-être, un supplice affreux... le bûcher... ô mon Dieu, mon Dieu!.. écartez de moi ces épouvantables images!.. pitié de moi, mon Dieu, pitié!..ou faites que je meure, ou faites que j'oublie! ô mon Dieu, prenez ma raison, si vous ne prenez pas ma vie!..

Il retombe anéanti sur son banc, la tête dans ses deux mains.

SCÈNE V.

FERNAND, AMAZAMPO, Un Porte-clefs.

LE PORTE-CLEFS. Entrez là provisoirement; je vais chercher monsieur le surveillant en chef.

AMAZAMPO. Cherchez d'abord le capitaine Alvarado. (*Montrant un papier.*) Ce message est pour lui.

LE PORTE-CLEFS. Donnez.

AMAZAMPO. C'est à lui que je le donnerai.

LE PORTE-CLEFS. A votre aise.

Il referme la porte bruyamment. Amazampo reste seul avec Fernand.

SCENE VI.

AMAZAMPO, FERNAND.

FERNAND, *se levant.* Qui va là?..

AMAZAMPO, *le reconnaissant.* Ici... Fernand. Amazampo! ah! le ciel est juste enfin, il nous livre le vrai coupable!

AMAZAMPO. Quel est mon crime?..

FERNAND. Tu le demandes?.. toi l'assassin de ma mère!..

AMAZAMPO. Ta mère est sauvée.

FERNAND. Sauvée!.. comment?.. par qui?..

AMAZAMPO. Elle devait l'être par Maïda... elle vient de l'être par moi.

FERNAND. Maïda innocente!.. ma mère sauvée!.. mais toi, pourquoi prisonnier?

AMAZAMPO. Ma tête répond de l'innocence de Maïda et du salut de la vice-reine. Maïda avait juré de se taire, elle serait morte plutôt que de parler. Mais moi... moi qui aussi avais juré... pour la sauver, j'ai trahi mon serment... j'ai trahi mes frères, ma patrie, mes dieux!.. je mourrai maudit des hommes et du ciel... mais que m'importe! j'ai sauvé Maïda!..

FERNAND. L'ordre a donc été donné de suspendre l'exécution?..

AMAZAMPO, *montrant son papier.* Le voici, l'ordre; je l'apporte au capitaine Alvarado.

FERNAND, *avec force.* Malheureux!.. Alvarado l'entraîne à la mort!..

AMAZAMPO, *terrifié.* Quoi!..

FERNAND. Il vient de l'arracher de ces lieux!..

AMAZAMPO. Et tu l'as souffert!.. lâche Espagnol!..

FERNAND. Et que pouvais-je, seul contre tous, seul contre la loi?..

AMAZAMPO. Oh! malédiction sur tes lois barbares!.. sur tes lois impuissantes à défendre l'innocence, et si fortes pour l'écraser!.. malédiction sur toi qui t'es fait leur complice, quand ton devoir était de leur résister, de les fouler aux pieds!..seul contre tous, dis-tu?.. mais tu ne sais donc pas, enfant, que si Amazampo s'était trouvé là, quand tes Espagnols ont osé porter la main sur Maïda, tu ne sais donc pas que lors même qu'il s'en serait présenté une armée entière, Amazampo seul, entends-tu? seul, les aurait dispersés, broyés, écrasés tous, avant qu'on lui eût arraché Maïda!.. Mais toi tu n'as su que prier et pleurer!.. et maintenant encore... maintenant qu'elle va mourir, tu ne sais que verser des larmes... comme si tes larmes devaient éteindre les flammes du bucher, comme si tes larmes devaient la sauver!..

FERNAND. La sauver... oui, je veux la

sauver!.. oh! il faut que je sorte d'ici... et je cours!.. donne-moi, donne-moi ce papier!..

AMAZAMPO. Eh quelle confiance veux-tu que j'aie en toi, faible enfant?.. que je te livre cet ordre précieux?.. pour qu'on te l'enlève à toi comme on t'a enlevé Maïda!.. oh! non... moi.. moi seul j'irai le jeter à la face de cet Alvarado!.. mes pieds rapides auront bientôt dévoré l'espace qui me sépare de lui... un sentier, connu de moi seul, va me conduire aux bords du lac Oxicaya... que je sorte d'ici seulement... entends-tu, fais seulement que cette porte s'ouvre devant moi... et je pars.. et je vole... et le bûcher renversé par mes mains... oh! mais ordonne que cette porte soit ouverte!

FERNAND. Ordonner?.. mais, malheureux, je suis prisonnier comme toi!

AMAZAMPO. Prisonnier! mort et damnation!.. et ne pouvoir briser ces verroux de fer... ne pouvoir ébranler ces murs!.. ô Maïda! Maïda!.. savoir qu'elle va mourir!.. et j'ai là.. dans mes mains sa grâce!.. ô rage!.. furie!..

LEPORELLO, *au dehors*. Sentinelles, à vos armes! le seigneur don Fernand va sortir... rendez honneur au fils du vice-roi.

FERNAND. Je suis libre!

AMAZAMPO. Je connais cette voix... quel est cet homme?

FERNAND. Celui qui m'accompagnait...

AMAZAMPO. La première fois que je t'ai vu... un lâche!

FERNAND. Il commande ici.

AMAZAMPO. Ecoute, Espagnol... moi seul je peux arriver à temps pour sauver Maïda... ton épée?

FERNAND. Je suis sans armes!..

AMAZAMPO. Eh bien donc sans armes alors! cache-toi et pas un mot!..

Il a ramassé près du banc le chapeau et le manteau de Fernand et s'assied ainsi déguisé. Fernand se retire dans l'ombre. Entre Leporello.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LEPORELLO.

Il entre une épée nue à la main et va droit à Amazampo.

LEPORELLO. Mon maître, je suis vraiment mortifié de ce qui vous est arrivé... mais le capitaine m'a chargé de vous rendre, une demi-heure après son départ, votre épée et la liberté. Voici votre épée... vous pouvez sortir.

AMAZAMPO, *se lève et prend l'épée*. Donne.

LEPORELLO, *stupéfait*. C'est vous!.. et mon maître?..

AMAZAMPO. C'est moi.

LEPORELLO. Vous, mon maître!..

AMAZAMPO, *lui mettant la pointe au corps*. Oui, puisque je suis maître de ta vie.

LEPORELLO. Mais...

AMAZAMPO. Silence! tes soldats sont sous les armes.. toutes les portes sont ouvertes... on s'attend à voir sortir le fils du vice-roi... le fils du vice-roi, ce sera moi... partons!

LEPORELLO. Quoi! vous voulez?..

AMAZAMPO. Jusqu'à ce que j'aie passé la dernière enceinte, tu marcheras près de moi: si tu fais un mouvement pour t'éloigner, si tu pousses un cri, je te plonge cette épée dans le cœur.

LEPORELLO, *tremblant à part*. Scélérat de sauvage, va!..

AMAZAMPO. Es-tu prêt?

LEPORELLO. A vos ordres, monseigneur. (*A part.*) O grand Saint-Dominique, mon patron, inspire-moi le moyen de me débarrasser de lui!

AMAZAMPO, *qui s'est approché de la porte, et a jeté un coup-d'œil au dehors, revient et dit*. Marche.

Tous deux sortent en marchant côte à côte. Après qu'ils sont sortis, on entend à intervalles différents Leporello crier à haute voix: le fils du vice-roi! et chaque fois la sentinelle présente les armes. Pendant ce temps, Fernand écoute avec anxiété.

FERNAND. O mon Dieu, protégez-le! (*Après le troisième cri de Leporello.*) Maintenant il est dehors... puisse-t-il arriver à temps! (*Un peu après on entend une décharge de mousqueterie.*) Les misérables!.. ils l'ont tué!

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

Une clairière près du lac Oxicaya. Le lac est au fond; il présente en plusieurs endroits un aspect marécageux; il est bordé d'arbres produisant le quinquina; quelques-uns même ont pris racine au milieu des eaux. A droite et à gauche, des rochers et des parties de forêt. A peu près au milieu de la scène, un bûcher. Des montagnes à l'horizon.

SCÈNE VIII.

ZORÈS, SAIBAR, OSSANI, Américains Hommes et Femmes, Peuple et Soldats Espagnols.

Au lever du rideau, une musique lugubre annonce l'approche du cortége; bientôt on entend dans la coulisse la voix du greffier qui précède la condamnée.

LE GREFFIER. «Le tribunal extraordinaire de haute justice criminelle, autorisé par la très sainte inquisition, et siégeant au nom de S. M. C. Philippe IV, roi de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile, de Grenade, et de tous les pays du nouveau monde, a déclaré la nommé Maïda, de la tribu de Riobamba, convaincue d'avoir attenté par le poison à la vie de son altesse dona Théodora de Cabrera del Cinchon, vice-reine du Pérou, et l'a condamnée à être conduite au bûcher, pieds nus et la tête couverte d'un voile noir, pour être là brûlée vive. »

Les Américains ont écouté dans un morne silence la lecture de l'arrêt; ils attendent avec terreur et anxiété l'arrivée de la condamnée. Zorès est sur le devant de la scène, sombre et silencieux; près de lui, Saïbar et Ossani.

OSSANI, *à Zorès*. Tu entends, frère.

ZORÈS. J'entends.

OSSANI. Elle va mourir...

ZORÈS. Sans révéler notre secret.

OSSANI. Mais ne crains-tu pas qu'à l'aspect du bûcher ?...

ZORÈS. Je ne crains rien. Elle tremblera peut-être en apercevant le bourreau, mais plus encore en apercevant Zorès la main sur son poignard.

LES AMÉRICAINS ET LES ESPAGNOLS. La voilà! la voilà!...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ALVARADO, MAIDA, Soldats, Pénitens, Exécuteurs.

Le cortège s'avance lentement sur une musique lugubre. Maïda est au milieu des gardes, pieds nus, la tête couverte d'un long voile noir. Le greffier marche devant elle, les deux exécuteurs derrière. Arrivé au milieu du théâtre, Alvarado fait un signe, le cortège s'arrête et le greffier lit une dernière fois.

LE GREFFIER. « Cette femme est la nommée Maïda, de la tribu de Riombamba, convaincue d'avoir attenté par le poison à la vie de son Altesse dona Théodora de Cabrera del Cinchon, vice-reine du Pérou, et condamnée par le tribunal de haute justice criminelle à être brûlée vive. »

Lecture faite de l'arrêt, un des exécuteurs lève le voile noir qui couvre la condamnée.

ALVARADO. Femme, vous avez entendu votre arrêt: le bûcher va s'allumer, vous allez mourir; mais la clémence du tribunal est égale à sa justice; nommez vos complices, femme, et le tribunal vous fait grâce de la vie. (*Maïda se tait.*) Vous ne répondez pas?.. réfléchissez; vous avez cinq minutes pour vous décider à faire des aveux, ou pour vous préparer à mourir.

Maïda promène ses regards autour d'elle et parait chercher quelqu'un. Zorès s'est approché d'elle.

ZORÈS. Maïda!

MAIDA, *l'apercevant*. Mon frère!

ZORÈS. Rassure-toi, Maïda; il n'est pas ici celui que tes yeux craignent d'apercevoir.

MAIDA. Mon père?..

ZORÈS. Epuisé de douleur, affaibli par les maux de la captivité, brisé par l'âge..

MAIDA. Eh bien?..

ZORÈS. Il est mort!

MAIDA. Mort! en me maudissant?..

ZORÈS. Non... le vieillard a su ton crime... il a su que Maïda voulait sauver une Espagnole!.. mais il a connu aussi ta fermeté, ton refus de trahir tes frères... il t'a pardonné... il t'a bénie en mourant...

MAIDA. Mon père m'a bénie?.. Oh! moi aussi, je peux mourir!

ALVARADO. Eh bien, femme, qu'avez-vous à dire à la justice?

MAIDA. Rien, sinon que j'attends le bourreau.

Sur un signe d'Alvarado, les exécuteurs s'emparent de Maïda ; on baisse sur sa tête le voile noir, on la fait monter sur le bûcher, on y met le feu ; déjà les flammes s'élèvent, lorsqu'on voit un homme descendre avec rapidité les rochers de gauche ; il est haletant, couvert de sueur et de poussière, c'est Amazampo. Il aperçoit Maïda, pousse un cri d'effroi, s'élance, renverse plusieurs soldats Espagnols, escalade le bûcher, détache Maïda et l'emporte dans ses bras. Les Espagnols, un moment étourdis de l'audace d'un seul homme, se remettent bientôt et courent sur Amazampo, l'épée haute. Celui-ci est descendu au milieu de la scène ; il fait à Maïda un rempart de son corps ; d'une main il la soutient, de l'autre, il présente à Alvarado un papier.

SCÈNE X.

Les Mêmes, AMAZAMPO.*

AMAZAMPO. Un ordre du vice-roi !

ALVARADO, *après y avoir jeté les yeux.* Que vois-je ! un sursis !..

AMAZAMPO. Et bientôt une grâce !

LES ESPAGNOLS. Non... non... pas de grâce !

AMAZAMPO. Mais c'est l'ordre de votre vice-roi !

LES ESPAGNOLS. A mort, l'empoisonneuse !

Ils font un mouvement vers elle.

AMAZAMPO, *la couvrant de son corps.* Arrière tous ! (*Aux Américains.*) A moi, frères, sauvons Maïda !

LES AMÉRICAINS. Sauvons Maïda !

Les Américains, qui se trouvent tous armés comme par enchantement, se rangent autour d'Amazampo et de Maïda. Les deux partis sont sur le point d'en venir aux mains, lorsque, dans la coulisse, se font entendre les cris de *Arrêtez ! Arrêtez !*

SCÈNE XI.

Les Mêmes, FERNAND, *puis* D. GOMÈS, *et un peu après*, THÉODORA, Gardes, Esclaves.

FERNAND, *accourant au milieu d'eux.* Arrêtez, Espagnols !.. Maïda est innocente !

LES ESPAGNOLS. Innocente !

FERNAND. Elle voulait sauver ma mère. (*Indiquant la coulisse.*) Regardez, Espagnols, regardez !.. celle que vous avez vue mourante, la voilà rendue à la vie !.. Voyez... elle descend de sa litière...

THÉODORA, *entrant soutenue de D. Gomès.* Maïda... Maïda... où est-elle ?.. dans mes bras, oh ! dans mes bras... Je sais tout !

MAIDA, *à ses genoux.* Ma bienfaitrice !.. qui vous a dit ?..

D. GOMÈS, *montrant Amazampo.* Cet homme a tout dit !

ZORÈS, *à part.* Lui !

D. GOMÈS. Espagnols, inclinez-vous devant cet homme !.. grâce à lui, nous n'avons plus rien à redouter du fléau terrible qui, parmi nous, a fait tant de victimes. L'arbre, si long-temps appelé arbre de mort, est au contraire une source féconde de vie et de santé. Nous l'ignorions tous... Amazampo nous l'a découvert... honneur à Amazampo !

ZORÈS, *à part.* Le lâche a trahi son serment !

CRI GÉNÉRAL. Honneur à Amazampo !

ZORÈS, *s'élançant vers Amazampo et le frappant d'un coup de poignard.* Mort au parjure !

Tout le monde pousse un cri d'horreur. Amazampo chancelle et tombe dans les bras de Fernand.

D. GOMÈS. Saisissez l'assassin !

AMAZAMPO, *d'une voix faible.* Arrêtez, D. Gomès !.. si j'ai des droits à votre reconnaissance... promettez-moi d'accomplir mes derniers vœux...

D. GOMÈS. Sur mon honneur je le jure.

AMAZAMPO. Que Zorès soit libre...

D. GOMÈS. Quoi !

AMAZAMPO. Zorès a fait ce qu'il devait faire : J'ai mérité la mort... car nos lois punissent de mort celui qui trahit... et j'ai trahi nos lois... nos serments... nos Dieux, mais j'ai sauvé Maïda !.. (*A Fernand.*) Espagnol... Amazampo meurt pour la sauver... tu vivras, toi, pour qu'elle soit heureuse !..

Il meurt.

FIN.

* Maïda, Amazampo, Alvarado, Espagnols, Américains.

Imp. de Mevrel, pass. du Caire, 54. (Nobis et Maillet)

16

LA DUCHESSE
DE LA VAUBALIERE,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. de Rougemont,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN LE 25 JUIN 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE RÉGENT DE FRANCE......	M. Delafosse.	LE COMTE DE SABRAN.......	M. Forrestier.
LE DUC DE LA VAUBALIÈRE.	M. Alexandre.	UN DOMESTIQUE............	M. Albert.
GEORGES RAYMOND, fermier...	M. Auguste.	UN PAGE....................	Mlle Céleste.
ADRIEN, jeune médecin........	M. Surville.	UN GARÇON D'AUBERGE.....	M. Eugène.
MORISSEAU, notaire...........	M. Raucourt.	JULIE, fille de Raymond.........	Mlle Adolphe.
DARGENVILLE................	M. Moessard.	MARTHE, vieille femme de charge.	Mme Dupont.
LE DUC DE SAINT-AIGNAN ...	M. Alfred.	UN EXEMPT..................	M. Dumanoir.
LE COMTE DE CLAIRVAUX...	M. Émile.	Grands-Seigneurs, Laquais, etc.	

La scène se passe en 1722 et 1723.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre rustique. Porte d'entrée au fond; fenêtre à gauche, porte de chambre à droite. A gauche, sur le devant de la scène, une table; et dans le fond, du même côté, un fusil.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *seule.*

(Elle revient de la ville, elle est un peu parée, et, en arrivant, elle se défait de sa mante qu'elle dépose sur une chaise.)

Enfin, me voici de retour!.. Quand il faut quitter notre ferme de la Jolais pour aller à Paris, qui n'en est pourtant qu'à deux lieues, c'est un supplice pour moi. (*Elle s'assied.*) On ne peut pas faire un pas dans ce Paris sans y rencontrer quelqu'ennuyeux personnage qui prend à tâche de vous impatienter!.. Jusqu'à MM. les clercs de la basoche, qui, en passant, vous glissent leur compliment à l'oreille!.. encore s'ils s'en tenaient là:.. on en serait quitte pour doubler le pas; mais les plus curieux vous suivent; les plus hardis vous parlent!.. En vérité, il y a des momens où l'on serait presque tenté de regretter d'être jolie!.. (*Souriant.*) Je dis presque, car, au bout du compte, on est toujours maîtresse de sa volonté... et les plus beaux discours de l'homme qu'on n'aime point ne valent pas un regard de celui qu'on aime. (*Elle jette un regard autour d'elle.*) Personne!.. (*Elle se lève avec un petit air de dépit.*) Je me suis pourtant pressée de revenir dans l'espérance de trouver Adrien avec mon père! (*Elle se recueille.*) Adrien!.. ah! celui-là n'a pas besoin de parler pour se faire comprendre, pour se faire aimer!.. Excellent jeune homme!.. chaque jour il gagne à se faire connaître!.. aussi l'avenir se présente à moi sous les couleurs les plus riantes!.. A la manière dont mon père reçoit Adrien, il est aisé de voir que notre inclination mutuelle n'est point un

secret pour lui, et qu'il ne se refusera pas a l'accomplissement de nos désirs. (*On entend un peu de bruit.*) Il me semble avoir entendu...

SCENE II.

ADRIEN, JULIE.

JULIE. Ah! c'est vous, monsieur Adrien!

ADRIEN. Moi-même, mademoiselle Julie.

JULIE, *avec intérêt.* On ne vous a pas vu hier de la journée.

ADRIEN. J'étais occupé de mes préparatifs de départ.

JULIE, *surprise.* Vous partez?

ADRIEN, *avec un peu d'effort.* Oui, mademoiselle.

JULIE, *vivement.* Eh! mon Dieu! quel motif a pu vous décider à quitter si promptement... un pays que vous trouviez charmant?..

ADRIEN. Ah! ce pays n'a rien perdu de ses charmes pour moi!.. mais j'ai compris la leçon indirecte que votre père m'a donnée l'autre soir, et j'ai senti que pour vous obtenir, il fallait vous mériter!

JULIE, *cherchant à cacher sa joie.* Moi!

ADRIEN, *avec chaleur, abandon.* Julie! du premier jour où je vous ai vue, je me suis dit : voilà la femme que j'ai rêvée!.. je n'ai point étourdi vos oreilles de l'aveu d'un amour que votre cœur avait deviné... mes regards, attachés sur les vôtres, vous portaient mes plus secrètes pensées... dans ces longues soirées où nos entretiens changeaient souvent de nature et d'objet, vos opinions, si ingénieusement exprimées, reproduisaient toutes les miennes, nos goûts, nos préventions, nos sympathies étaient toujours les mêmes, et cet accord de sentimens vous rendait encore plus chère à mon cœur!.. je me laissais aller au plaisir de vous aimer, sans songer que les jours s'écoulaient rapidement, que des devoirs importans m'appelaient loin de vous.

JULIE, *étonnée.* Des devoirs importans!

ADRIEN. Je suis orphelin, vous le savez!..

JULIE. Pauvre Adrien!

ADRIEN. Né à Saint-Domingue, je n'ai pas connu mon père, il était repassé en Europe quelque temps avant ma naissance. Dans sa position, ma mère n'avait pu le suivre. Pendant trois ans elle supporta l'absence de son époux, sans se plaindre. Il promettait toujours de revenir dans la colonie. Mais, mon père étant resté plusieurs mois sans écrire, l'inquiétude de ma mère devint extrême, sa santé s'altéra; désespérée, elle fit ses adieux à sa famille, et s'embarqua pour la France. Hélas! j'eus le malheur de la perdre dans la traversée. Je restai abandonné aux mains d'un domestique, que nous n'aimions point et que je craignais beaucoup; mais c'était le seul qui nous eût suivi. A notre arrivée en France, il me plaça dans une pension sous le nom d'Adrien.. et, comme je lui exprimais le désir de voir mon père, il me répondit qu'il fallait y renoncer, que j'étais orphelin, que mon père était mort... qu'il avait déposé chez un notaire une somme suffisante pour mon éducation, et qu'une fois cette éducation terminée.. je ne devais compter que sur moi-même... En effet, tous les ans ma pension a été régulièrement payée par une main inconnue. Le jour où je sortis du collége de Navarre, le principal me remit un bon de deux mille écus sur M. Lacour, fermier général, en me donnant à entendre que cet argent était destiné à payer mes livres et mes frais d'étude à l'École de Médecine de Montpellier, et que le double de cette somme me serait compté le jour où la faculté m'accorderait le grade de docteur... Je me mis en route. Admis à l'école, je m'appliquai à mériter l'estime et la protection de mes chefs... et je n'aurais point quitté le Languedoc, si je n'avais reçu il y a trois mois, une lettre qui semblait devoir changer toute mon existence.

JULIE. Ah!.. et cette lettre?..

ADRIEN. La voici; l'écriture m'en est inconnue. On m'invitait à me rendre en toute hâte à Paris. Le secret de ma naissance devait m'y être révélé par un notaire auquel il avait été confié sous la foi du serment... Plein d'espoir, je prends congé de la faculté; je pars, j'arrive, je cours à l'adresse qu'on m'a indiquée... le notaire venait de mourir!

JULIE. Quel malheur!

ADRIEN. Ah! cette nouvelle me fit un mal!.. depuis long-temps, j'étais résigné à mon sort.. il ne me restait plus aucun souvenir de mes premières années... et cette lettre était venue réveiller en moi des espérances!.. Qui sait? ce misérable domestique a peut-être abusé mon père!.. il m'a peut-être aussi trompé!.. mon père existe peut-être encore!..

JULIE. Et il ne vous reste pas quelqu'idée de son nom?

ADRIEN. Je n'avais pas quatre ans

quand je perdis ma mère!.. Certes, je suis bien sûr de lui avoir entendu prononcer le nom de son époux... mais... vous concevez... quel souvenir un enfant de quatre ans peut-il avoir conservé?.. Ah! Julie, c'est surtout pour vous que je regrette...

JULIE. Je ne vois pas ce qu'il y a de désagréable à s'appeler Mme Adrien?

ADRIEN. Mon parti est pris; je retourne à Montpellier. La certitude d'être aimé de vous me donnera de la patience, du courage; et quand j'aurai passé mes examens, soutenu mes thèses... ah! Julie, je reviendrai...

JULIE. Oui, revenez en toute assurance.

ADRIEN. Vous m'aimez?

JULIE. Je vous crois bon... honnête... personne ne m'a jamais inspiré autant de confiance... d'estime.

ADRIEN. Ah! si j'osais!..

JULIE. Quoi?

ADRIEN, *lui montrant un anneau.* Cet anneau...

JULIE. Eh bien!..

ADRIEN. J'ai fait graver en dedans, les noms d'Adrien et de Julie...

JULIE. Donnez... donnez.. (*Elle le prend et le met à son doigt.*) Et soyez sûr qu'il ne me quittera jamais!

ADRIEN, *avec explosion.* Jamais!. Avant six mois, je serai de retour.

(Il lui baise la main et sort.)

SCENE III.

JULIE, *seule.*

J'ai le cœur qui me bat!.. je suis prête à pleurer.. Pauvre Adrien!.. ah! oui, il m'aime... et depuis long-temps; j'en étais sûre. (*Elle va à la fenêtre.*) Le voilà!.. il se retourne.. adieu.. adieu encore!.. Oh! je ne quitterai la fenêtre que quand je ne ne pourrai plus le voir.

(Elle agite son mouchoir.)

SCENE IV.

JULIE, RAIMOND.

RAIMOND, *entrant et appelant.* Julie... Julie!.. elle ne m'entend pas... (*Il va à elle.*) Eh bien! ma fille, que fais-tu donc à cette croisée?

JULIE, *tristement.* Je regarde mon bonheur qui s'en va.

RAIMOND. Ton bonheur?

JULIE. Ce pauvre Adrien, que vous avez forcé de partir, sans vous en douter.

RAIMOND. Tu crois!

JULIE. N'avez-vous pas dit qu'un garçon qui voulait se marier devait se créer une position indépendante.

RAIMOND. Oui, et je le pense.

JULIE. Qu'on ne devait songer au mariage que lorsqu'on était, par sa fortune ou par ses talens, en état de nourrir sa femme et d'élever ses enfans.

RAIMOND. C'est la vérité!

JULIE. Le pauvre garçon a pris cela pour lui.

RAIMOND. Et il a bien fait, car c'était pour lui que je le disais.

JULIE. Pour Adrien!

RAIMOND. Pour Adrien .. oui, mon enfant..... Ce jeune homme s'est introduit chez nous...

JULIE. C'est-à-dire, c'est la Providence qui lui a ouvert les portes de la maison; vous veniez de vous blesser, on partait pour aller à la ville chercher un chirurgien; le hasard a voulu qu'on parlât devant lui de votre accident, il s'est offert, nous l'avons accepte, il vous a guéri.

RAIMOND, *gaîment.* Bien; mais je ne veux pas que ma fille paie la guérison de son père.

JULIE. Quelle idée!

RAIMOND. Ma blessure cicatrisée, M. Adrien a continué de venir à la ferme. Les visites... de l'ami, ont succédé à celles du docteur... Et comment les refuser!... le docteur avait fait le généreux, il n'avait pas voulu de mon argent.

JULIE. Eh bien! mon père, est-ce que ce désintéressement-là ne prouve pas en faveur d'Adrien?

RAIMOND. Désintéressement... dis donc calcul... Une fois le médecin payé, il ne revenait plus, et ce n'était pas là le compte de l'amoureux. Nous autres vieux grisons, nous avons eu de ces idées-là dans notre jeunesse... et voilà pourquoi le passé nous aide à deviner le présent.

JULIE, *avec un sérieux comique.* Comment, mon père, vous avez été un mauvais sujet?.. c'est beau!

RAIMOND. Je lui aurais signé son passeport, il y a long-temps... si je ne m'étais pas aperçu que chez lui le cœur était excellent, la tête raisonnable, le caractère faible, indécis; mais au demeurant, je le crois incapable d'une mauvaise action.

JULIE. Oh! vous avez bien raison!..

RAIMOND, *souriant.* N'est-ce pas?... oh! les jeunes filles, dès qu'on les trouve jolies... on est le plus honnête homme du monde... (*Avec intérêt.*) Au surplus, Julie,

je ne contrarierai jamais ton inclination. Quand un père force sa fille à épouser un homme qu'elle n'aime pas, il l'expose à de grands dangers, et devient responsable des suites inévitables d'un mauvais mariage.

JULIE. Ainsi... vous me promettez bien que je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai, que j'aime déjà... vous le savez tout aussi bien que moi.

RAYMOND. Oui, mais l'amour s'use bien vite en ménage, quand il est tout seul. (*Avec bonhomie.*) Si j'étais riche, c'est avec plaisir que je verrais passer mon avoir aux mains de mes petits-enfans. A peine au bout de l'année pouvons-nous mettre en réserve quelques gros écus pour la grêle... ou les rhumatismes.. il faut donc que mon gendre, à qui je demande pas des monceaux d'or, assure au moins l'existence de ma fille.

JULIE. Quand on s'aime bien...

RAYMOND. On meurt d'amour et de faim, ce qui n'est pas fort agréable... Ou bien!.. écoute, tu es une bonne fille, pleine d'excellentes qualités, et voilà pourquoi je ne veux pas t'exposer à un combat où de plus fortes que toi ont succombé... la misère est si horrible à regarder en face!.. Que demandai-je? suis-je donc si ridicule? Adrien était en train d'étudier la médecine... pourquoi n'a-t-il pas continué de l'étudier? pourquoi demeurer constamment ici, où il n'avait que faire, quand ses études le rappelaient à Montpellier? (*Julie veut l'interrompre.*) Je sais bien ce que tu vas me dire pour l'excuser... le plaisir de te voir... de te faire sa cour... un peu de jalousie... tout cela est bel et bon; mais c'est du temps perdu... ce n'est pas ainsi qu'on remplit ses devoirs d'homme et qu'on se préparer à remplir ceux d'époux et de père... Enfin, il m'a compris, il est parti, c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. (*Souriant.*) Il t'a juré une fidélité éternelle... tu lui as promis un amour sans fin... Qu'il revienne avec un diplôme de médecin, et je me débarrasserai de toi en sa faveur.

JULIE. Oui, oui; il reviendra, et plus tôt que vous ne pensez.

RAYMOND. Voyons, dis-moi maintenant; as-tu trouvé le notaire, à Paris?

JULIE. Oui, mon père, rue des Tournelles; mais imaginez-vous que ce n'est pas ce que vous pensiez.

RAYMOND. Comment?

JULIE. Vous m'aviez parlé d'un vieillard.... c'est un jeune homme.

RAYMOND. Est-ce que M. Bertin aurait vendu sa charge et se serait donné un successeur?.. C'est possible, il y a plus d'un an que je n'ai mis le pied dans son étude.

JULIE. Ce monsieur ne ressemble en rien à nos hommes de loi... il rit, il chante en vous parlant, il n'est ni ridicule, ni pédant... il n'a pas du tout l'air notaire...

RAYMOND. Et mon projet de bail qu'en a-t-il dit?

JULIE. Il l'a examiné avec assez attention; puis, après avoir fait quelques marques avec son crayon, il l'a serré, et il m'a dit qu'il viendrait en causer avec vous dans la journée.

RAYMOND. Tu lui as annoncé que l'intendant du duc de la Vaubalière désirait que le bail fût signé aujourd'hui?

JULIE. Certainement. Savez-vous, mon père, que c'est fort heureux que ce soit ce duc-là qui ait hérité de Mme de Montaigu... et surtout qu'il ait un intendant aussi aimable, aussi rond en affaires?.. Le premier jour qu'il est venu ici, il a consenti tout de suite au renouvellement de votre bail de la ferme de la Jolais, et quand vous lui avez parlé des pertes que vous ont fait éprouver, l'année dernière, les orages, les incendies... il a de lui-même supprimé la moitié des redevances.

RAYMOND, *souriant.* Oui... et tout cela en te regardant... en te faisant des complimens...

JULIE. Je suis si accoutumée à en entendre que je n'y prend plus garde.

RAYMOND. C'est dommage, car il me semble que ceux de notre intendant sont tournés avec une certaine élégance...

SCENE V.

LES MÊMES, LE DUC, *sous le costume de son intendant.*

LE DUC, *avec des manières un peu rondes.* Bonjour, monsieur Raymond... Salut à l'aimable Julie.

RAYMOND. Ma foi, il faut avouer que vous êtes la perle des intendans pour l'exactitude.

LE DUC *se tournant vers Julie, et puis vers son père.* Quand le plaisir... ou l'intérêt m'appellent quelque part, je n'ai pas l'habitude de me faire attendre.

RAYMOND. Il y paraît.

LE DUC Je crois avoir eu... le bonheur d'apercevoir, ce matin, Mlle Julie... à Paris.

JULIE. Oui, monsieur, j'y suis allée par ordre de mon père.

RAYMOND. Elle a été soumettre notre croquis de bail au notaire.

LE DUC. Eh bien?

RAYMOND. Il va venir, et vous vous entendrez ensemble pour le style et les formalités d'usage, car moi, je n'y connais pas grand'chose... pourvu que votre maître, M. le duc, n'aille pas démentir vos paroles.

LE DUC. Je vous réponds de lui comme de moi!

JULIE. Mon père!.. mon père!.. voici le notaire.

RAYMOND. Tant mieux... vous allez couler à fond cette affaire-là à vous deux.

SCENE VI.

LES MÊMES, MORISSEAU·

MORISSEAU. Monsieur Raymond.

RAYMOND. Me voici.

LE DUC, *à part*. Morisseau!

MORISSEAU. C'est moi, monsieur, qui ai succédé à feu M. Bertin, j'ai acheté son étude.

RAYMOND, *gaîment*. Et ses cliens, comme de raison. Monsieur, ma confiance a dû faire partie du marché... je la laisse dans l'étude.

MORISSEAU. Ainsi que je l'avais promis à votre jeune demoiselle... je suis venu vous soumettre quelques observations sur certains articles.

RAYMOND, *montrant le duc*. Entendez-vous avec ce monsieur-là.

JULIE, *à Morisseau*. C'est l'intendant de M. le duc.

RAYMOND. Ce que vous ferez sera bien fait; pendant ce tems-là... je vais vous chercher certaine bouteille de vin de Jurançon... qu'on a oublié de boire à mon baptême... Elle est votre aînée à tous celle-là... Ah! ah! ah!

(Il sort avec sa fille.)

SCENE VII.

LE DUC, MORISSEAU.

MORISSEAU. Ainsi, monsieur, c'est avec vous que je dois débattre... (*Le duc se retourne.*) Ciel! que vois-je?

LE DUC. Qu'avez-vous donc, monsieur?

MORISSEAU. Je ne me trompe pas... c'est monsieur...

LE DUC, *interrompant*. Lambert... intendant du duc de la Vaubalière.

MORISSEAU, *souriant*. Ah! monsieur le duc... c'est par trop d'humilité, et puisqu'il vous plaisait de changer de nom, vous auriez pu mieux choisir.

LE DUC, *sévèrement*. Je vous le répète, monsieur, je ne suis ici que Lambert...

MORISSEAU, *avec ironie*. J'ai parfaitement entendu, monseigneur; mais peut-être aussi que M. Raymond et sa fille ne connaissent pas le M. Lambert qu'ils ont reçu... peut-être ignorent-ils que ses fonctions auprès du duc de la Vaubalière ont pour objet de s'insinuer dans l'intérieur des familles, afin d'y porter le trouble, le déshonneur et quelquefois la mort.

LE DUC, *vivement*. Monsieur le notaire, prenez garde aux paroles qui vous échappent...

MORISSEAU, *gaîment*. Moi! oh! je n'ai rien à craindre! je suis garçon, je n'ai ni femme à corrompre, ni fille à séduire.

LE DUC. Monsieur Morisseau!

MORISSEAU, *ironiquement*. A qui ai-je l'honneur de parler? à M. le duc ou à son intendant? Si c'est à ce dernier, je lui dirai : Le bail qui m'a été soumis, et qui paraît, au premier abord, avoir été fait dans les intérêts de Raymond, est un piége tendu à sa bonne foi.

LE DUC, *vivement*. Un piége!

MORISSEAU. C'est à M. Lambert que je m'adresse. Sans déranger les clauses principales, le prix du bail, sa durée, j'ai dressé moi-même un acte en bonne forme sur lequel je prie M. Lambert de jeter les yeux.

LE DUC. Monsieur, vous abusez étrangement de la position dans laquelle vous m'avez surpris.

MORISSEAU, *gaîment*. Ah! du moment que monsieur le duc redevient lui-même, je n'hésiterai point à le conjurer de renoncer aux projets qu'il a conçus. L'amant de Mlle Quinaut est déplacé dans la chaumière de Raymond. Séduire une enfant simple, naïve, dont l'honneur est l'unique fortune... c'est un exploit peu digne d'un des amis du régent; il faut à sa seigneurie des conquêtes plus difficiles, plus honorables.

LE DUC. Et trouvez-moi donc, dans tous vos salons du Palais-Royal, une figure aussi fraîche, des yeux aussi vifs, aussi beaux!... Je donnerais dix comtesses, trente marquises, pour un regard de ma jolie fermière!...

MORISSEAU, *souriant*. Les dix comtesses et les trente marquises trouveraient peut-être le marché singulier.

LE DUC. Que peut espérer Julie dans la condition où le sort l'a fait naître?... ne

vaut-il pas mieux pour elle être la maîtresse d'un grand seigneur que la femme d'un rustre... (*Avec fatuité.*) Au surplus, je l'aime, et je m'en ferai aimer.

MORISSEAU, *d'un ton ferme.* Non, monseigneur.

LE DUC. Qui m'en empêchera?

MORISSEAU. Moi!

LE DUC, *dédaigneusement.* Vous?

MORISSEAU, *avec fermeté.* Moi! qui parlerai à la fille, qui avertirai le père...

LE DUC, *menaçant.* Si vous aviez ce malheur-là!...

MORISSEAU. Il en résulterait un grand bonheur pour la famille.

LE DUC, *élevant la voix.* Monsieur!...

MORISSEAU, *l'imitant.* Monseigneur!...

LE DUC. Vous le prenez sur un ton bien haut...

MORISSEAU, *très simplement.* Dans une discussion, il faut que les interlocuteurs soient toujours au diapason, autrement il n'y aurait pas moyen de s'entendre.

LE DUC, *impatienté et résolu.* Encore une fois, je vous répète que la fille de Raymond me plaît, qu'elle sera à moi quand je devrais couvrir d'or les pavés de sa chambre, et changer sa cabane en palais!..

MORISSEAU, *froidement.* Vous ne l'obtiendrez pas.

LE DUC. Quand je devrais y perdre mon nom!

MORISSEAU, *emporté.* Prenez y garde, cela pourrait vous arriver.

LE DUC, *vivement.* Perdre mon nom!

MORISSEAU, *se reprenant.* Votre nom d'emprunt... celui sous lequel vous vous êtes glissé dans cette honnête famille...

LE DUC. Mais vous ne savez donc pas que je puis tout auprès du régent?

MORISSEAU, *du même ton.* Mais vous ne savez donc pas que je suis le notaire du cardinal Dubois; (*bas*) qui mène le régent? (*Avec fermeté.*) Monsieur le duc, je prends la fille de Raymond sous ma protection .. vous me jurerez de la respecter, ou je débaptise à l'instant M. Lambert.

LE DUC, *lui tournant le dos.* Vous perdez la tête...

MORISSEAU, *avec résolution.* C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LE DUC, *à part.* Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen... Ah! (*Haut.*) Monsieur Morisseau, je ne puis pas vous promettre de renoncer à Julie... non... mais je m'engage, foi de gentilhomme, à ne plus remettre les pieds à la ferme de Raymond, à compter de demain.

MORISSEAU. A compter de demain... sur l'honneur?

LE DUC. Sur l'honneur!..

SCENE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND, UN GARÇON, *portant des verres, une bouteille.*

(On se place autour de la table et debout. La nuit vient.)

RAYMOND. Eh bien! messieurs, sommes-nous d'accord?

MORISSEAU, *avec intention.* Oui... à peu près... ce n'a pas été sans peine... mais M. Lambert a fini par devenir raisonnable; et comme je pense qu'il tiendra fidèlement la parole qu'il m'a donnée...

RAYMOND. Reste à savoir si M. le duc ratifiera la promesse de son intendant.

LE DUC. J'en fais mon affaire.

RAYMOND. Au surplus, je crois qu'il ne s'inquiète guère de ces choses-là... quelques centaines d'écus de plus ou de moins, ce n'est pas là ce qui le gêne... il est si riche, votre maître!

(Julie vient mettre un flambeau sur la table et passe dans sa chambre avec un autre flambeau.)

LE DUC, *en la désignant de l'œil.* Vous possédez un trésor qui vaut tous les siens!

RAYMOND. Hein!... est-il fort sur l'article des complimens?... Allons, à la santé de votre duc, qui est aussi le mien... Me voilà son fermier.

MORISSEAU. A la santé de M. le duc!... que Dieu le conduise dans une bonne route!

LE DUC, *à part.* Cette nuit surtout.

(Le duc refuse de boire; ils boivent.)

RAYMOND. Que dites-vous de cela?... mon père lui-même l'a rapporté du pays...

MORISSEAU. Excellent! franc comme la main qui l'offre.

LE DUC. Monsieur Raymond, le devoir me rappelle. Je suis désolé de vous quitter... mais je ne puis prolonger plus longtemps ma visite.

RAYMOND. Agissez avec nous sans cérémonie, monsieur Lambert; j'espère que cette visite ne sera pas la dernière. Les honnêtes gens sont faits pour se voir, pour s'estimer, pour se lier ensemble.

MORISSEAU, *avec intention.* Pour se protéger mutuellement contre les entreprises audacieuses des roués, des mauvais sujets de toute espèce!... Par le temps qui court, il n'en manque pas.

LE DUC, *à part.* Oui, parle, moralise à ton aise... moi, je vais agir. (*Haut.*)

Adieu, messieurs. Monsieur Morisseau, sans rancune. M. le duc tiendra tout ce que je vous ai promis en son nom.

(Il sort. Raymond va le conduire.)

MORISSEAU. Oui, il est de mon devoir de prévenir cet homme et de préserver son enfant d'un grand malheur.

SCENE IX.

MORISSEAU, RAYMOND.

RAYMOND. Voilà un brave garçon! c'est rond, c'est franc!...

MORISSEAU, *à part.* Pauvre homme! (*Haut.*) Monsieur Raymond, vous avez une fille... fort jolie?

RAYMOND. Oui, ça n'est pas trop déplaisant pour une jeunesse de village... avec ça que ça a été élevée par une tante qui est religieuse!

MORISSEAU. A son âge... elle doit être recherchée...

RAYMOND, *gaîment.* Ah! voilà le bout de l'oreille qui perce... vous flairez un contrat de mariage?

MORISSEAU. Pourquoi pas?

RAYMOND. Ces notaires, jour et nuit, ça ne songe qu'à leur intérêt... Je suis sûr que vous rêvez testament?

MORISSEAU, *gaîment.* Quelquefois.

RAYMOND. Mais pour marier Julie, il y a une petite difficulté... le futur est absent.

MORISSEAU. Tant pis!

RAYMOND. Oui, tant pis, n'est-ce pas?.. vous étiez tout porté pour le contrat... mais vous ne le manquerez pas, foi de Georges!.. et d'ici à un an.

MORISSEAU. Un an!... Mais d'ici là, avec une figure, une taille comme la sienne, votre fille ne peut manquer d'être en butte à des séductions de toute espèce.

RAYMOND, *avec fierté.* Doucement... c'est coquet... mais c'est fier... c'est sage surtout.

MORISSEAU. Eh! mon Dieu! elles le sont toutes sages... en commençant.

RAYMOND. Les enjoleux perdraient leurs pas et leurs démarches auprès d'elle... Julie a fait un choix... que j'approuve... ma fille aime un honnête jeune homme.

MORISSEAU, *gaîment.* Elle a un amour dans le cœur, tant mieux, c'est une garnison qui défend la place. Mais souvent, ça ne fait pas peur aux assiégeans.

RAYMOND, *fièrement.* Monsieur le notaire... je réponds de ma fille!

MORISSEAU. Et moi aussi; je suis persuadé qu'elle aura le bonheur d'échapper aux piéges qui lui seront tendus... quand elle les verra. Mais nos grands seigneurs ne font pas toujours au beau sexe une guerre ouverte et franche... et puis quand ils ne peuvent triompher par la ruse, ils appellent à leur aide la force. N'ont-ils pas toujours à leurs ordres une foule de valets qui seraient honteux de paraître moins corrompus que leurs maîtres? un essaim d'amis, de compagnons de débauche, glorieux d'être de moitié dans une mauvaise action, se faisant un jeu de la chute d'une pauvre fille, et comptant pour rien la douleur de la victime et le désespoir de ses parens? Monsieur Raymond, croyez-moi puisque votre fille a une tante religieuse, envoyez-la passer quelque temps au couvent.

RAYMOND. Au couvent!

MORISSEAU. Et ne l'en faites sortir... que la veille du jour où vous m'enverrez chercher pour dresser son contrat de mariage.

RAYMOND. Merci du conseil.

MORISSEAU. Vous ferez bien de le suivre

RAYMOND. C'est une autre affaire.

MORISSEAU. Dans votre intérêt.

RAYMOND, *avec une profonde sensibilité.* Mais songez donc que ma Julie est mon seul bonheur sur la terre!... Pauvre enfant!... sur laquelle j'ai réuni toutes mes affections, toutes mes espérances!...Vous n'êtes pas marié... vous n'êtes pas père.... alors vous ne pouvez pas comprendre tout ce qu'il y a de bonheur et de joie dans la présence d'une enfant; de charme dans les soins délicats dont elle entoure votre existence... tout ce qu'il y aurait de douleur dans une séparation!... Eh! mon Dieu! éloignés l'un de l'autre, nous n'existerions plus... nous végéterions tous les deux dans une inquiétude continuelle. Car, si je ne peux pas vivre sans elle, elle aussi ne peut pas vivre sans son père!... (*Reprenant son caractère de bonhomie.*) Qui diable viendrait déterrer une pauvre jeune fille dans une ferme isolée comme la nôtre?... Il faut à vos grands seigneurs de grandes et belles dames, à robes de soie, de velours, à bijoux d'or et de diamans, qu'on prend, qu'on trompe, qu'on quitte, et qui ne s'en fâchent pas, parce que, dans ce commerce d'amour et de galanterie, le mensonge et la perfidie forment la mise de fond des deux côtés.

MORISSEAU, *avec force.* Eh bien! il faut parler clairement, le danger que je vous signale existe

RAYMOND. Que voulez-vous dire?

MORISSEAU. Un grand seigneur a vu votre fille... il en est amoureux.

RAYMOND. Après?

MORISSEAU. Il est riche et puissant, capable d'employer les moyens les plus criminels pour en venir à ses fins... L'or, les séductions, la violence.

RAYMOND, *avec force*. Qu'il ne s'en avise pas!

MORISSEAU. Que feriez-vous?...

RAYMOND, *exalté*. J'aurais sa vie!

MORISSEAU. Et votre fille compromise... déshonorée peut-être... deviendrait orpheline?... Il vaut mieux prévenir un crime que d'avoir à le venger... Eloignez votre enfant!...

RAYMOND. Mais il n'y a donc pas de justice, pas de lois en France..... pour nous protéger, nous autres pauvre peuple?

MORISSEAU. Quand le prince lui-même donne l'exemple de l'inconduite.

RAYMOND. Oui, quand le chef ne vaut pas grand'chose, les autres ne valent rien. Merci de votre confidence... J'en profiterai.

(On entend briser des carreaux; tous deux s'arrêtent étonnés.)

MORISSEAU. Du bruit!

RAYMOND. Dans la chambre de ma fille! (*On entend crier*: Au secours! au secours!) Ah! courons! courons!... la porte est fermée!... (*Il va chercher un fusil pour l'enfoncer; il frappe avec la crosse... La porte s'ouvre, le duc paraît.*) Lambert!

LE DUC. Point d'éclat!

RAYMOND, *qui s'est reculé, le couche en joue*. Misérable!

MORISSEAU, *baissant le canon*. Que faites-vous?... C'est le duc de la Vaubalière.

(Le duc ouvre son habit et montre son cordon rouge; le fusil tombe des mains de Raymond. Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Au château de La Vaubalière. Le théâtre représente un salon ouvert sur des jardins. A gauche, une table et une porte. A droite, une grande glace sur la cheminée.

SCENE PREMIERE.

MARTHE, LE DUC.

(Le duc est assis.)

MARTHE. Monseigneur, je vous le répète, vous ne réussirez pas.

LE DUC. Bah! bah! tu t'effraies à tort... j'en ai vu bien d'autres dont mes soins ont apaisé la colère.

MARTHE. C'est que ces colères-là étaient feintes; mais celle-ci est vraie, naturelle, le cœur de cette jeune fille est honnête.

LE DUC. Est-ce que j'aurais pris toutes les peines que je me suis données si j'avais cru qu'elle ne l'était pas! Mais tu le sais bien, Marthe, cette honnêteté-là, n'est pas souvent d'une assez forte complexion pour résister aux séductions dont on l'entoure. Rappelle-toi donc la dernière... Eudoxie, la fille de ce petit bijoutier du quai des Orfèvres, c'était un prodige de vertu, et cette vertu s'est évanouie à l'aspect des brillans avantages dont j'ai paré sa jeunesse.

MARTHE. Oui, celle-là est tombé comme tant d'autres, parce qu'elle était comme les autres, ambitieuse, coquette.. Mais je vous le garantis, cette fois-ci vous échouerez. Dans ce cœur jeune et pur, il n'y a la semence d'aucun vice. Vous ne pourrez point trouver le côté faible, il n'y en a pas.

LE DUC. Repose-toi sur moi du soin d'en découvrir un.

MARTHE. Toute la nuit, elle n'a eu qu'une seule pensée, elle n'a jeté qu'un cri... Mon père!.. Je veux voir mon père!..

LE DUC. Eh! mon Dieu, elle le verra... plus tard... Je n'ai pas l'intention de la retenir jusqu'au jugement dernier!

MARTHE. A son arrivée, elle était dans un état d'exaspération. Elle a d'abord refusé de descendre de voiture, mais ses forces ont trahi son courage. Paul et Laurent l'ont portée dans la chambre du premier. Au bout de quelques minutes, je me suis présentée devant elle, protestant de mon respect, de ma soumission à ses moindres volontés... Ma volonté, a-t-elle dit, est de sortir d'ici à l'instant même. Je lui ai répondu que la chose était impossible, que l'obscurité ne lui permettrait pas de reconnaître les chemins qu'elle avait parcourus, et de retrouver celui qui la ramènerait auprès de son père. Je l'ai engagée à passer ici la nuit, en l'assurant qu'elle n'y courait aucun danger... J'ai feint de croire qu'elle était l'objet de quelque méprise, afin d'obtenir sa confiance; mais je n'ai pu

tirer d'elle d'autres paroles que celles-ci : Je veux revoir mon père.

LE DUC. Conversation fort agréable !

MARTHE. Elle ignore parfaitement où elle est. Son enlèvement lui paraît un songe ; elle ne se connaît pas d'ennemis.

LE DUC. Ce n'est pas du tout en qualité d'ennemi que je l'ai enlevée.

MARTHE. Aussi, elle appelle à son aide tous les saints du paradis... contre une trahison... qui, dit-elle, n'a point d'exemple. Pauvre fille ! si elle connaissait toutes celles à qui monsieur le duc a fait l'honneur de les trahir avant elle!

LE DUC. Et ce matin?

MARTHE. Elle ne s'est point couchée ; elle a passé la nuit sur une chaise; elle a prié. Ce matin, elle était un peu plus calme, et ce calme annonçait une résolution fermement arrêtée... Cette jeune fille a de la religion, monseigneur, croyez-moi, rendez-la à ses parens. Si cet événement s'ébruitait, cela pourrait vous nuire, nuire au mariage dont vous avez l'idée... Allons, monseigneur, un bon mouvement !.. Donnez la clef des champs à cette jeune fille.

LE DUC. N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

MARTHE. Oui, oui, elle est charmante, et ce qui vaut mieux encore, elle est sage.

LE DUC. Et tu veux que je renonce à un plaisir tout nouveau pour moi ?.. Une fille sage... qui vous résiste... qui se défend... là... tout de bon... C'est un phénix que je n'ai jamais rencontré et que je n'aurai garde de laisser échapper!... Le régent donnerait une fortune pour être à ma place !.. Va, retourne auprès de ta protégée... apaise ses chagrins... prépare-la à ma visite .. Dis-lui que son bon ange va me conduire à ses pieds... et sois bien assurée que dans quelques mois M[lle] Julie me remerciera de l'avoir lancée dans un monde où chacun de nos grands seigneurs se disputera l'honneur de continuer son éducation.

MARTHE, *entre ses dents*. Si jamais vous triomphez de celle-là !..

(Elle sort en parlant.)

LE DUC, *seul*. Pauvre Marthe , qui est assez folle pour croire à la sagesse de ce temps-ci!.. Mais ce serait de la démence de vouloir lutter contre le torrent... De la sagesse sous la régence, c'est se tromper de siècle.

SCENE II.

LE DUC, MORISSEAU

MORISSEAU, *s'avançant et s'annonçant comme le ferait un valet*. Monsieur Morisseau !

LE DUC. Hein !.. Qu'est-ce ?.. Vous, ici , monsieur?

MORISSEAU, *froidement*. Oui, monsieur le duc ; et comme il n'y a personne dans l'antichambre, j'ai pris le parti de m'annoncer moi-même.

LE DUC, *avec hauteur*. Je vous trouve bien hardi... bien téméraire !.

MORISSEAU, *gaîment*. Vous êtes bien bon, monseigneur... il n'y a là ni hardiesse, ni témérité... La route est belle, les chemins sont sûrs... et quoique ce château soit situé sur les confins de la forêt, je pense que son séjour est sans danger... D'ailleurs, l'habitude de faire des testamens nous familiarise avec la mort, nous autres notaires apostoliques.

LE DUC. En vérité, monsieur, je suis souvent tenté de croire que vous oubliez à qui vous parlez.

MORISSEAU, *avec une ironie bien marquée* Dieu m'en garde !.. Je parle à un seigneur distingué de la cour du régent, qui, hier au soir, s'est moqué de moi le plus spirituellement du monde.

LE DUC. J'espère au moins que ce n'est pas de cette ridicule affaire que vous venez m'entretenir ?

MORISSEAU. Les enlèvemens ne sont pas du ressort du notariat. Pourtant, monseigneur, je ne puis m'empêcher d'avouer que l'homme que vous avez si cruellement offensé hier a eu recours à moi.

LE DUC, *dédaigneusement*. A vous !

MORISSEAU. Quand on se noie, on s'accroche aux plus petites branches, et quelquefois il s'en trouve une qui vous sauve. J'ai un parent, dont on ne pouvait rien faire , il est valet de chambre du régent.. J'ai donné à M. Raimond une lettre pour mon parent, afin que ce dernier lui procurât les moyens d'arriver jusqu'à son maître.

LE DUC. Vraiment !.. Et vous vous imaginez que le prince va perdre cinq minutes à écouter les jérémiades de ce bon homme?

MORISSEAU, *froidement*. Je n'en fais aucun doute. Le régent est un homme de plaisir, mais c'est aussi un homme d'honneur. Il est bon, généreux ; il aime le peu

ple, il accueille avec intérêt les plaintes qui lui sont adressées : il sait que les princes ne sont grands que lorsqu'ils écoutent les petits.

LE DUC. Eh ! mon Dieu, si toutes les filles qui se laissent enlever s'avisaient d'écrire au régent !..

MORISSEAU. Les filles qui se laissent enlever n'ont besoin d'écrire à personne ; il y a de leur part consentement formel, ou tacite... Elles ont mis leur vertu à l'enchère... le prix a été débattu, le marché conclu à l'avance... Nous avons de ces contrats-là dans l'étude de mon prédécesseur. (*S'animant.*) Mais quand une fille honnète et sage est arrachée par la violence à ses parens, alors, monsieur le duc...

LE DUC, *froidement*. On s'arrange avec la famille.

MORISSEAU. Et quand la famille indignée repousse avec horreur les avances d'un séducteur puissant ?

LE DUC. On la laisse crier... Ses plaintes, ses gémissemens se perdent dans le tourbillon... Et puis, dans ces sortes d'événemens, le dernier fait bientôt oublier les autres.

MORISSEAU. C'est possible.. Mais, monsieur le duc, depuis l'enlèvement de la fille de Raymond.. aucun scandale nouveau n'a encore fait oublier celui-là.

LE DUC. Scandale est charmant !.. Mon cher monsieur, ce mot scandale était bon à employer du tems de celui que vous avez appelé le grand roi, qui régnait en France sous le bon plaisir de la Maintenon. La morale, alors, était en honneur, elle avait ses grandes entrées à la cour... Aussi, à cette époque, il y avait des masques sur toutes les figures. Mais depuis que Louis XIV est mort, nous avons un vice de moins, l'hypocrisie.... Nous marchons à visage découvert ; nous ne cachons ni nos amours, ni nos maîtresses.. Et de quel droit le régent nous ferait-il un crime d'une passion dont il a tant de fois subi l'heureuse influence ?.. Qu'est-ce, au bout du compte, que l'existence d'une famille obscure dont le nom n'a jamais frappé les oreilles du prince, comparée au dévoûment d'une des premières tiges de la noblesse de France, dont les droits, l'illustration, les priviléges sont antérieurs à ceux de la maison régnante ? Monsieur, le régent n'oubliera jamais les égards qu'il doit aux la Vaubalière Nous datons de 764, et nous étions déjà de vieux gentilshommes, que le comte de Paris et d'Orléans n'avait point encore eu la pensée de fonder une troisième race de rois de France..... Que votre M. Raymond aille étourdir le régent de ses criailleries paternelles... je ne m'y opposerai pas le moins du monde. J'aime sa fille, elle est en mon pouvoir... et nulle puissance ne la ravira à mon amour.

MORISSEAU. Ma foi, au point où en sont venues les choses, je préfère cette explication assez franche, à des ménagemens dont la politesse déguiserait la fausseté... Quant à moi, placé entre les deux parties, ne refusant pas mon appui à l'un, mes conseils à l'autre, j'ai dit à Raymond, plaignez-vous Eh bien ! je dirai à M. le duc de La Vaubalière : L'action que vous aves commise n'est pas d'un gentilhomme. Tout homme noble est par sa position même engagé à se mieux comporter qu'un autre. Hâtez-vous de réparer le mal que vous avez fait, ou craignez les résultats d'une vengeance terrible... monsieur le duc, cela peut aller loin.

LE DUC, *poliment et froidement*. Si c'est là tout ce que vous avez à me dire ?

MORISSEAU. Pour le moment....

LE DUC, *le saluant comme pour prendre congé de lui*. Enchanté, monsieur Morisseau, d'avoir eu le plaisir de vous recevoir.

MORISSEAU. Pardon, monsieur le duc, avant de prendre congé de vous, j'ai là un petit acte auquel il manque quelque chose.

LE DUC. Qu'est-ce ?

MORISSEAU. Le bail de la ferme la Jolais, que votre intendant m'a dicté hier, et qu'il s'est chargé de faire ratifier par votre seigneurie.

LE DUC. N'est-ce que cela ?.. Vous aviez ma parole.

MORISSEAU. C'est pour cela, monseigneur, que je suis venu réclamer votre signature. Les receveurs n'enregistrent pas les paroles, et un bail n'a de valeur que quand il a passé sous la griffe de mesieurs les receveurs.

LE DUC, *signant*. Il ne fallait pas vou déranger pour cela.

MORISSEAU. Aussi ne me suis-je pas dérangé. Ce château est sur la route de celui de Mme la marquise de Lubersac, dont je suis le notaire.

LE DUC, *se levant*. Vous êtes le notaire de la marquise de Lubersac ?

MORISSEAU. Excellente cliente... jeune, riche, jolie... et ne chicanant jamais sur les frais (*Saluant.*) J'ai bien l'honneur...

LE DUC. Un moment !

MORISSEAU. Je suis attendu au château. La famille doit s'y réunir ce matin... fa-

mille que j'estime infiniment et qui me rapporte beaucoup... Tous les mois, nous avons des actes à faire pour elle : testamens, inventaires, procès, transactions, ventes... que sais-je ! C'est une famille qui ferait à elle seule la fortune d'une étude de province.

LE DUC. En effet, Mme de Lubersac est d'une richesse !..

MORISSEAU. C'est une femme de dix-huit millions... et quelques fractions que je néglige... Tous nos grands seigneurs, veufs ou garçons, tirent à bout portant sur cette fortune-là... Mme la marquise a déjà eu la satisfaction d'en refuser plusieurs : cela a éclairci les rangs; mais ceux qui restent en ont ressenti redoubler leur courage. Parmi les soupirans un peu plus en faveur, on cite le vicomte de Caylus, que la duchesse de Berry appuie de son crédit, un certain duc dont le régent protége les prétentions.

LE DUC. C'est moi, monsieur.

MORISSEAU. Je m'en doutais, monseigneur, aux renseignemens qu'on m'a demandés. (*Saluant.*) J'ai bien l'honneur....

LE DUC. Vous êtes bien pressé !

MORISSEAU. Les notaires ont besoin d'être exacts : le client qui les attend peut s'impatienter.. changer d'intention.. C'est un acte de perdu pour l'étude.

LE DUC. Et ces renseignemens qu'on désire ?

MORISSEAU. Je les apporte.

LE DUC. Et peut-on savoir ?..

MORISSEAU. On m'a demandé l'état de la fortune de monsieur le duc, et j'ai pris sur moi le bordereau de ses hypothèques.

LE DUC. Monsieur Morisseau, vous êtes un honnête homme...

MORISSEAU. Je le crois, monseigneur.

LE DUC. Vous avez de la probité.

MORISSEAU. Vertu fort agréable dans les gens qui font nos affaires.

LE DUC. Mais cette probité-là ne vous ferme pas les yeux sur vos intérêts ?

MORISSEAU. Du tout, monseigneur, elle serait plutôt dans le cas de me les ouvrir..

LE DUC. Ecoutez-moi donc. Depuis long-temps il est question d'une alliance entre la famille Lubersac et la mienne. Le régent désire marier nos deux noms.

MORISSEAU. Il est possible que cela ait été son désir d'hier... mais ce n'est peut-être pas son opinion d'aujourd'hui.

LE DUC. Détrompez-vous. Les lamentations de votre protégé n'y feront rien. J'adore Julie... et j'épouserai la marquise. Le mariage et l'amour n'ont rien de commun. J'offre au fermier Raymond ma protection, et deux cent mille francs comptant à prendre sur le plus clair des biens de ma femme...

MORISSEAU. Monsieur le duc veut-il que j'en parle à madame la marquise ?

LE DUC. Ce que je veux, monsieur, c'est un silence complet.

MORISSEAU. Sur les qualités de monseigneur ?

LE DUC. Sur tout ce qui s'est passé à la ferme de la Jolais. Non que je redoute le moins du monde le récit d'une aventure pareille à cent autres, qui ne serait pour la marquise qu'un souvenir des mille et une folies dont ce pauvre Lubersac a semé sa carrière conjugale.... mais, entendez-vous bien, monsieur Morisseau.... soyez muet, il y a vingt mille livres pour vous... et deux cents mille livres pour la famille de Raymond.

MORISSEAU, *s'inclinant.* Monseigneur... je promets de vous garder le secret...... sur ce que votre seigneurie a la bonté de me proposer.

(Il salue et sort.)

SCENE III.

LE DUC, *seul.*

Insolent ! Ah ! s'il n'était pas le notaire de la marquise, comme je punirais son audace ! La faiblesse du régent encourage toutes ces familiarités ; grâce à lui, toutes les classes sont confondues ; encore, l'autre jour, il a donné raison à un homme de roture qui plaidait contre un gentilhomme !... heureusement que la régence touche à son terme ; un nouveau règne rendra à la noblesse les prérogatives de sa naissance, ses droits, le droit de se faire justice !

SCENE IV.

LE DUC, St-AIGNAN, CLAIRVAULT, DARGENVILLE, SABRAN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.* M. le duc de Saint-Aignan, M. le comte de Sabran, M. le comte de Clairvault, M. Dargenville !

LES TROIS SEIGNEURS. Eh ! bonjour, La Vaubalière !

(Dargenville s'incline.)

LE DUC. Bonjour Clairvault, bonjour Sabran, bonjour Saint-Aignan... (*Saluant.*) Monsieur Dargenville, j'ai bien l'honneur ; et par quel hasard l'élite de la noblesse..

et la plus grosse tête de la finance viennent-elles faire irruption dans le château d'un pauvre reclus ?

SAINT-AIGNAN. Nous venons, mon cher, te prier de recevoir nos félicitations.

DARGENVILLE. Nos complimens sincères.

LE DUC. Et que m'est-il donc arrivé de si singulièrement heureux depuis hier matin que je suis absent de la cour ? . . . De quelle fortune le destin a-t-il jugé à propos de gratifier mon faible mérite?

SAINT-AIGNAN. Tu épouses, dit-on, une femme adorable.

DARGENVILLE. Une des plus riches héritières de France.

LE DUC. La plaisanterie est ravissante !

SAINT-AIGNAN. Ce matin, au petit lever du Palais-Royal... Nocé a parlé à tout le monde de ton mariage avec la marquise de Lubersac.... comme d'une chose arrêtée . . . conclue . . . . tous tes créanciers y croyent.

CLAIRVAULT. Ce pauvre Caylus en était tout triste, tout déconfit... La duchesse de Berry a boudé son père... et Ravannes prétend qu'en faveur de ce mariage . . . . tu seras fait chevalier des ordres.

LE DUC, *leur prenant la main*. Merci, merci, mes bons amis, de votre empressement à venir m'annoncer une nouvelle, à laquelle il ne manque que d'être vraie pour être fort agréable.

SAINT-AIGNAN. Mais tu fais ta cour à la marquise ?

DARGENVILLE. Vous rendez des soins à sa fortune ?

CLAIRVAULT. Tu es dans les bonnes grâces de la famille ?

LE DUC. Eh ! certainement !... j'adore la marquise !... je suis fou de sa fortune... Et quand elle n'aurait pas cette grâce qui captive.... qui révèle sa haute origine, je n'en serais pas moins le plus amoureux de ses chevaliers !... Mon nom, mon rang, mon titre... sont des avantages qui m'ont toujours persuadé que la balance pencherait un jour de mon côté... Je l'espère, je le crois ; mais.... je n'en suis pas encore arrivé à la certitude.

SAINT-AIGNAN. Si je te disais de quelle bouche je tiens la nouvelle de ton mariage. . . . tu commanderais à Brossin tes habits de noces.

DARGENVILLE. Moi, je n'y mets pas tant de mystère.... je l'ai appris chez la Desmares, de la Comédie-Française.

CLAIRVAULT. Moi, je l'ai su par la petite Florence, de l'Opéra.

SAINT-AIGNAN. Et moi !... c'est Mme de Parabère qui m'en a fait confidence.

LE DUC, *à part*. Tous ces bruits-là viennent de la même source.

SAINT-AIGNAN. Je parie mille louis... à prendre dans la caisse de Dargenville, que la journée ne se passera pas sans que tu en sois positivement informé par un message du régent.

CLAIRVAULT. Qui sait? peut-être par le régent lui-même, car le prince a commandé ses équipages.

LE DUC. Oui !.. eh bien ! va pour mille louis... à prendre dans la caisse de M. Dargenville.

DARGENVILLE. Je suis la bourse commune... n'importe celui qui gagnera..

LE DUC. C'est vous qui perdrez.

DARGENVILLE. J'y consens. (*A voix basse au duc.*) Mais sous une condition...

LE DUC, *aussi à voix basse*. Laquelle ?

SAINT-AIGNAN. Des secrets !.. ah ! oui, M. Dargenville nous a prévenus qu'il avait à traiter avec toi d'une affaire majeure... d'un marché d'or !... Nous te laissons.. nous allons parcourir tes jardins.. ton parc.

LE DUC, *à part*. Pourvu qu'ils ne se dirigent pas vers le pavillon où elle est. (*Haut.*) Allez, allez, messieurs, je vous retiens pour dîner.

SAINT-AIGNAN. Et après le champagne, nous te ramenons à Paris.

(Ils sortent tous trois.)

SCENE V.

LE DUC, DARGENVILLE.

LE DUC. Voyons, monsieur Dargenville, quelle est cette condition ?

DARGENVILLE. Monsieur le duc me doit..... tant argent prêté en son nom, qu'argent prêté à lui-même...

LE DUC. Mais je vous ai dit cent fois, que ces choses-là ne me regardaient point.. adressez-vous à mon homme d'affaires...

DARGENVILLE, *souriant*. Qui n'a jamais d'argent.

LE DUC. Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous demandez ?

DARGENVILLE. Je ne demande rien.

LE DUC. Cet original de Dargenville... il débute toujours d'une façon effrayante, et au demeurant c'est le meilleur de nos partisans.

DARGENVILLE. Quand on se marie, d'ordinaire on se range.

LE DUC. Ce n'est pas d'obligation.

DARGENVILLE. Mlle Quinault va être

désolée... de ce qu'elle appellera votre infidélité.

LE DUC. Est-ce que vous auriez la prétention de la consoler ?

DARGENVILLE. Pas directement... mais indirectement

LE DUC. Regardez-vous donc.

DARGENVILLE. J'ai l'habitude de me voir ; ça ne me fait plus d'effet.

LE DUC. Et Mlle Quinaut sait-elle que vous avez des prétentions à lui plaire ?

DARGENVILLE. Monsieur.. elle sait que je suis fort riche !

LE DUC. Et vous prenez cela pour des espérances ?

DARGENVILLE. Les dames de la plus haute distinction m'ont accoutumé à ne jamais désespérer.

LE DUC. Comment donc... de l'esprit !.

DARGENVILLE. En portefeuille.... au service de votre seigneurie.

LE DUC. Enfin, jusqu'à présent, je ne vois pas encore..

DARGENVILLE. Ah ! Monsieur le duc, cette petite Quinault me tourne la tête.

LE DUC. Je vous croyais attaché au char de Mme de Tencin.

DARGENVILLE. Il est vrai, monsieur le duc... que cette dame s'était éprise pour moi de la passion la plus... la plus... je cherche le mot.

LE DUC. La plus extraordinaire.

DARGENVILLE. Oui, la plus extraordinaire.

LE DUC. Et comment êtes-vous parvenu à l'en guérir ?

DARGENVILLE. Je lui ai confié que j'étais ruiné... et elle m'a fait l'amitié de le croire... Mais vous le savez, vous, monsieur le duc, jamais fortune ne fut plus brillante, plus solide que la mienne.

LE DUC. Eh ! eh !.. vous prêtez beaucoup aux grands seigneurs.

DARGENVILLE. Je ne compte pas cet argent-là dans mon actif... et pour vous en convaincre... j'anéantis le lendemain de votre mariage avec Mme la marquise de Lubersac, les deux cent mille francs de titres que j'ai à vous... sous la condition...

LE DUC. Ah ! nous y revenons !

DARGENVILLE. Sous la condition que votre seigneurie rompra tout-à-fait avec la charmante, l'adorable Quinault... et me permettra de déposer aux pieds de cette actrice inimitable... un château, deux châteaux, trois châteaux...

(On fait beaucoup de bruit.)

LE DUC. Eh ! mais d'où vient ce mouvement, ce bruit ?

DARGENVILLE. C'est un bruit fort indiscret qui vient me couper la parole !

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Monseigneur, M. le régent de France entre à l'instant dans le château.

LE DUC. Le régent !

DARGENVILLE. Vous êtes marié !.. vous avez perdu, je paierai.

LE DUC. Courons au-devant de lui.

(Au moment où il s'y dispose, on voit entrer, avec l'escorte du duc, les pages, les gentilshommes des scènes précédentes.)

UN PAGE, *annonçant*. Le régent !

SCENE VI.

LE REGENT, LE DUC, SABRAN, CLAIRVAULT, SAINT-AIGNAN, DARGENVILLE, GENTILSHOMMES, PAGES, VALETS.

LE RÉGENT, *aux personnes dans la coulisse*. Messieurs, messieurs... qu'on ne maltraite point cet homme, qu'il soit gardé à vue... je veux l'interroger moi-même.

LE DUC. Grand Dieu ! comme votre altesse est émue !

LE RÉGENT. Ce n'est rien. Depuis ma sortie du Palais-Royal, j'ai été suivi par un homme dont les yeux hagards, la parole brève et saccadée, ont inspiré quelques craintes à mes gardes, qui l'ont éloigné de ma personne. Je l'avais perdu de vue et je m'en croyais délivré... lorsqu'à l'entrée de la forêt il a reparu de nouveau... les traits renversés, les habits en désordre... il a couru vers moi et s'est élancé à la tête de mon cheval... Au cri d'effroi jeté par le groupe qui m'environnait, cet homme, épuisé de fatigues, est tombé... et j'ai eu beaucoup de peine à empêcher que, dans l'ardeur qui les animait, mes gentilshommes ne l'immolassent à ma sûreté.

LE DUC. Mon prince, si cet homme avait de mauvais desseins ? si c'était quelqu'émissaire du comte de Laval ?..

LE RÉGENT. Nous saurons tout cela plus tard. (*A La Vaubalière.*) Mon cher duc, je ne suis venu ici que pour vous.

LE DUC. Votre altesse est trop bonne.

LE RÉGENT. Le vent tourne de votre côté... J'ai fait pressentir les Lubersac sur votre désir d'entrer dans la famille ; j'ai trouvé moins d'obstacles que je n'en redoutais ; on m'a bien fait quelques objections sur vos liaisons..

LE DUC. Quand votre altesse daigne m'honorer de son amitié...

LE RÉGENT. Oh! les Lubersac ne sont pas de ce temps-ci! ce sont d'honnêtes gentilshommes, en arrière du siècle. Ils en sont encore à regarder une maîtresse comme un crime. Je ne sais qui a été leur raconter vos folies pour Mlle Quinault!.. au surplus, j'ai annoncé que cette liaison était rompue.

DARGENVILLE. Ah! monseigneur, que de bontés!

LE RÉGENT, *regardant Darjenville en souriant.* Fort bien!..... je suis enchanté d'avoir deviné juste... On m'a parlé aussi de l'état de vos finances qui ressemblent un peu aux finances de l'état. Mais si cela faisait obstacle, nous le lèverions avec l'agrément du roi.

LE DUC. Ah! prince, ma reconnaissance!..

LE RÉGENT. Ainsi donc, mon cher la-Vaubalière, l'affaire est en bon train... son succès dépend maintenant de vous. La marquise ne vous est point contraire; quoiqu'elle vous reproche un peu de légèreté, il est aisé de voir qu'elle consentira volontiers à vous devoir son tabouret à la cour... Mais les grands parens dont elle est entourée, et qui exercent sur ses déterminations une certaine influence, ne sont pas à beaucoup près aussi indulgens qu'elle. et l'essentiel est de mettre les grands parens dans vos intérêts... Allons, duc, une belle résolution, trève aux joyeux plaisirs, aux folles amours... réforme complète. La main d'une riche héritière vaut bien un mois de sagesse.

LE DUC, *à part.* S'il se doutait que dans ce moment!

DARGENVILLE. Comme disait Henri IV, l'aïeul de votre altesse: Paris vaut bien...

LE RÉGENT. Oui, dans ce monde chaque chose a son prix. (*Au duc.*) C'est un sacrifice momentané que vous vous devez à vous-même... à votre nom, dont ce mariage va rehausser l'éclat... Je reçois votre parole.

DARGENVILLE. C'est comme moi... je suis censé recevoir l'argent qu'ils ne me donnent pas.

LE DUC. Mon prince, je croirais mal reconnaître l'intérêt que vous daignez porter à ma fortune... si j'hésitais un instant à vous promettre de me conformer aux désirs de votre altesse royale.

LE RÉGENT. Bien!

LE DUC, *à part.* Pourvu qu'il n'aille pas découvrir!..

LE RÉGENT. Faites avertir vos gardes vos piqueurs... nous tirerons quelques pièces de gibier... avant de reprendre le chemin de Paris.

(Le duc s'incline et sort avec quelques personnes.)

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* LE DUC.

LE RÉGENT. Sabran, dites à Farinecourt de faire conduire ici son prisonnier.

SABRAN. Oui, mon prince.

(Il sort.)

LE RÉGENT. Eh! bien, messieurs, voilà de grandes fêtes qui se préparent: le couronnement de Louis XV à Reims. L'année prochaine le roi sera majeur; sa cour deviendra brillante, nombreuse; la mienne triste et déserte... c'est dans l'ordre des cours. Hommage au soleil levant, les grâces viennent de lui!

SAINT-AIGNAN. Qui pourrait oublier celles que nous devons à votre altesse?

LE RÉGENT. Qui!.. le premier d'entre vous, messieurs, qui croira cet oubli utile à son ambition.

TOUS. Ah! prince!.

LE RÉGENT. Mais j'entends Farincourt... Nous allons savoir quelles sont les intentions de cet homme qui nous a suivis avec tant d'opiniâtreté.

SCENE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND *conduit par Farincourt et quelques gardes du prince.*

LE RÉGENT. Approche, et parle sans crainte. (*Les seigneurs s'éloignent dans le fond du théâtre.*) Que me veux-tu?

RAYMOND. Ce que vous me devez. monseigneur.

LE RÉGENT. Ce que je te dois?

RAYMOND. A moi comme aux autres: justice.

LE RÉGENT. C'est vrai.

RAYMOND. Justice contre un traître, un misérable, un infâme qui m'a dérobé ce que j'avais de plus cher au monde, qui s'est introduit chez moi... qui s'est... Ah! si je le tenais, je ne demanderais justice à personne!

LE RÉGENT. Et cet homme, dis-tu, t'a dérobé ce que tu avais de plus cher?

RAYMOND. C'est ma fille... ma fille chérie... un ange!.. ma fille!.. ma joie!.. mon bonheur!.. si belle!.. si bonne!.. ma fille, le portrait de sa mère!.. une créature céleste! ah! j'aurais voulu que

vous la vissiez vous-même !... (*Se reprenant avec amertume.*) Non, non, je ne l'aurais pas voulu !.. non.

LE RÉGENT. Et comment se fait-il que ta fille ?..

RAYMOND. Oh ! je le chercherai, je le tuerai !.. parce qu'il est grand seigneur... il n'a pas la peau plus dure que la nôtre.

LES JEUNES SEIGNEURS. Insolent !

LE RÉGENT. Messieurs, c'est un père que la douleur égare. (*Allant à eux.*) Laissez-moi seul avec lui ; nous n'avons rien à redouter d'un sujet qui demande justice à son prince.

(Ils sortent tous.)

SCENE IX.

LE RÉGENT, RAYMOND.

LE RÉGENT. Voyons.... nous sommes seuls, tâche de te calmer.

RAYMOND. Me calmer !

LE RÉGENT. De mettre un peu d'ordre dans tes idées. Tu te plains d'un enlèvement?

RAYMOND. Oui, monseigneur.

LE RÉGENT. Mais, es-tu bien sûr que ta fille soit tout-à-fait étrangère ?..

RAYMOND. Ma fille !.. ma Julie !.. elle ! ah ! vous êtes donc assez malheureux pour ne pas croire à la vertu ?..

LE RÉGENT. Si... si... j'y crois ; mais l'amour, l'ambition, le désir de briller... ont tant d'empire sur un jeune cœur !.. il y a des sentimens, des faiblesses qui sont des secrets pour un père.

RAYMOND. Ah ! mon prince, vous ne m'avez pas compris !.. ma Julie est pure.. c'est la violence !.. des misérables, malgré ses cris... son désespoir, l'ont arrachée mourante du toit paternel... la nuit !.. la nuit !.. mon prince ; et moi... immobile... anéanti... fasciné par la vue du scélérat !.. oh ! mon Dieu, pardonnez-moi de ne l'avoir pas tué...

LE RÉGENT. Mais cet homme.... quel est-il ?..

RAYMOND. Un lâche... qui est venu chez moi... qui a eu la bassesse d'emprunter le nom de son laquais !.. et il s'est assis à ma table !.., et il m'appelait son ami !.. Son ami ! moi dont il cherchait à déshonorer la fille !.

LE RÉGENT. Mais enfin son nom ?..

RAYMOND. Son nom... je l'ai là... il ne peut pas sortir... ah ! c'est que depuis hier ma tête et mon cœur ont tant souffert !.. Mon prince, que Dieu vous garde à jamais d'une peine aussi grande !.. son nom !.. ah ! pour lui je le reconnaîtrais dans cent ans !.. je l'ai là... là... toujours devant les yeux... je suis prêt à m'élancer à le saisir !.. son nom !.. ah !.. le duc de La Vaubalière.

LE RÉGENT. Eh ! malheureux, nous sommes chez lui !

RAYMOND. Chez lui !

LE RÉGENT. Dans son château.

RAYMOND. Où est-il ? où est-il ?

LE RÉGENT. Paix !.. paix !..

RAYMOND. Ah ! qu'on ne croie pas la soustraire à ma vengeance.

LE RÉGENT. Pas un mot de plus.

RAYMOND. Que je me taise... moi !

LE RÉGENT. Oui.

RAYMOND. Vous allez donc me rendre justice ?

LE RÉGENT. Le roi de France la doit à tous ses sujets.

RAYMOND. Et vous ferez bien !. enlever un enfant à son père ! déshonorer une honnête famille... la plonger dans la douleur... la faire mourir de honte et de désespoir... de pareils crimes ne peuvent pas rester impunis !.. Ma fille !.. oh ! qu'on me rende ma fille !.. les misérables !.. aucun frein ne les arrête !.. Et savez-vous de quel exemple ils s'autorisent pour se livrer à leurs coupables excès ?.. savez-vous ce qu'ils osent dire pour justifier leurs déréglemens ?..

LE RÉGENT. Oui... je sais tout ce qu'ils osent dire.

RAYMOND. Ah ! qu'à défaut du remords, la justice humaine vienne au moins une fois les atteindre, les épouvanter ; qu'à l'avenir les pères ne tremblent plus pour leurs enfans... que l'innocence repose avec sécurité sous le toit du pauvre... que nos épouses, que nos filles soient à l'abri de la séduction, de la violence !.. Ah ! mon prince, tous les jours nous prierons Dieu pour vous, pour les vôtres.

(Il veut s'agenouiller.)

LE RÉGENT. Lève-toi... je t'ai promi justice, tu l'auras.

RAYMOND. Oui, je l'aurai !

(Le régent sonne, on entre.)

LE RÉGENT. Farincourt, reconduisez ce brave homme, gardez-le de nouveau... et surtout empêchez qu'il n'ait aucune communication avec les gens du château.

RAYMOND. Votre altesse me défend de chercher à voir...

LE RÉGENT. Eh bien ! n'as-tu plus confiance dans ma parole ?

RAYMOND. Si, si, mon prince ! (*En tant*) Ma pauvre fille, je te reverrai d

SCENE X.

LE RÉGENT, *seul.*

La douleur de cet homme m'a touché!.. elle m'a fait mal!.. ah! j'ai trop souvent fermé les yeux sur les actions déshonorantes de mes gentilshommes... et c'est au moment où, par une riche alliance, je cherche à relever sa maison que La Vaubalière se conduit ainsi!.. C'est ainsi qu'il se joue de la parole qu'il m'a donnée!.. à moi, régent de France!.. Ces messieurs se fient à ma bonté, à ma faiblesse!.. ils mettent leurs torts sous la protection des miens!..... ah!..... ils ne se doutent guère qu'il en est que j'aurais voulu racheter au prix du bonheur de toute ma vie!.. non... non, cet honnête homme n'aura pas en vain imploré la justice du roi!.. en France le peuple est bon, dévoué, fidèle à ses maîtres... il aura satisfaction pleine et entière... Voici le duc!.. ne laissons rien paraître... Mes gens sauront par les siens tous les détails de cette aventure.

SCENE XI.

LE DUC, LE RÉGENT, SEIGNEURS.

LE DUC. Monseigneur... la vénerie est rassemblée dans la cour du château, elle n'attend pour se mettre en chasse que les ordres de votre altesse royale.

LE RÉGENT. Eh bien! messieurs, partons... Vous n'êtes pas des nôtres, La Vaubalière?

LE DUC. Si son altesse daigne le permettre... j'aurai l'honneur de la rejoindre plus tard.

LE RÉGENT. Liberté, liberté tout entière.

(Le régent et les seigneurs sortent.)

SCENE XII.

LE DUC, *seul.*

Ah! je respire!.. Le moindre hasard pouvait faire soupçonner ou découvrir la retraite de Julie! (*On entend le bruit du cor qui s'éloigne.*) Mais les voilà tous partis!.. maintenant profitons du moment où je suis seul pour m'offrir à ses regards, pour apaiser sa colère enfantine...

(Il se mire, s'arrange.)

SCENE XIII.

LE DUC, MARTHE.

MARTHE, *accourant.* Monseigneur!... Ah! monseigneur!... venez... venez...

LE DUC. Qu'y a-t-il?

MARTHE. Venez... venez empêcher un malheur!...

LE DUC. Comment?...

MARTHE. Pendant que je servais le déjeuner à Mlle Julie, elle s'est emparée d'un couteau, et elle amenacé de s'en frapper sous mes yeux, si je refusais de lui rendre la liberté.

LE DUC Et tu as été dupe de ce petit accès de fureur?

MARTHE. Elle l'eût fait!... oh! c'est une tête!.. j'ai promis... sans savoir ce que je disais... et je suis accourue vous chercher... Ciel!

LE DUC. Qu'est-ce?

MARTHE. La voilà! la voilà!

(Julie se montre à la porte; Marthe se sauve.)

SCENE XIV.

LE DUC, JULIE.

JULIE. Mon père!.. mon père!.. je veux revoir mon père!

LE DUC. Apaisez-vous.

JULIE. Ne m'approchez pas!

LE DUC. L'amant le plus tendre, le plus soumis, peut-il vous inspirer des craintes!

JULIE. O ciel!.. mes yeux ne me trompent pas... l'intendant du duc!

LE DUC. Le duc lui-même! à qui rien n'a coûté pour se rapprocher de vous.

JULIE. Quelle infâme trahison!

LE DUC. Cette trahison n'a pour but que votre bonheur.

JULIE. Ma liberté! j'oublierai tout.

LE DUC. La liberté... Julie...

JULIE. Et de quel droit osez-vous me retenir ici malgré moi?

LE DUC. Ce droit, je le puise dans la violence, dans la sincérité de mon amour.

JULIE. Ai-je jamais rien fait pour attirer vos regards? pour encourager un amour qui ne se révèle que par un crime?

LE DUC. Plus je serai coupable, plus vous serez forcée dy croire.

JULIE. Mais vous voulez donc me perdre?...

LE DUC. Je veux vous forcer à partager mon amour.

JULIE. Moi!... et par où ai-je mérité que vous prissiez de moi une si mauvaise opinion? Partager votre amour?.. l'amour d'un duc? Non, non, monsieur, je m'estime trop pour accepter l'honneur humiliant que vous voulez me faire.

LE DUC. Ah! Julie, que vous me comprenez mal... l'amour que j'éprouve est un de ces sentimens impérieux qui ne connaissent aucun obstacle, ou plutôt qui triomphent de tous ceux qu'on voudrait leur opposer... Je t'aime, Julie, je t'adore! et pour te posséder.. je donnerais...

JULIE. Ah! je suis bien malheureuse!

(Elle tombe dans un fauteuil. Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE, *à voix basse*. Monseigneur...

LE DUC, *allant à lui et parlant bas*. Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE, *bas*. L'homme qui est en bas, gardé à vue...

LE DUC, *bas*. Eh bien?

LE DOMESTIQUE, *bas*. C'est Raymond... le fermier.

LE DUC, *bas*. Raymond!

LE DOMESTIQUE, *bas*. Il crie, il tempête, il fait un vacarme!...

LE DUC, *bas*. Grand Dieu! si elle l'entendait!... Au nom du ciel! va, qu'on l'apaise, qu'on l'éloigne à tout prix, va.

(Il lui donne une bourse et le pousse, le domestique sort.)

JULIE. *se levant*. Monsieur le duc, ma résolution est prise. Je ne crois pas à la sincérité de vos paroles. J'y croirais... que je ne pourrais y répondre... Vous allez m'ouvrir les portes du château, me donner un guide qui sera libre de revenir dès qu'il m'aura remis dans le chemin de la ferme de la Jolais... moi, je me tairai, je le promets devant Dieu! j'oublierai le nom de mon ravisseur... jamais ce nom ne sortira de ma bouche... mais si vous me refusez... je vous déclare ici qu'à l'instant même, et par tous les moyens qui seront en mon pouvoir... j'appelle à mon secours, et, le jour, mes cris seront entendus!

LE DUC, *souriant*. De mes gens.

JULIE. Vos gens!... mais ils ne seront pas les seuls que mes cris attireront en ces eux, et lorsqu'au milieu des étrangers i seront accourus, j'aurai dit : Sauvez-de cet homme qui me poursuit, qui a juré ma perte, mon déshonneur, celui de ma famille... croyez-vous qu'il y en ait un seul qui ne vînt se placer entre nous deux pour me garantir de votre épouvantable amour?

LE DUC. Oui, car je les arrêterai d'un mot.

JULIE. Vous!

LE DUC, *avec hypocrisie*. En leur disant... cet amour dont elle se plaint est aussi pur que sa belle ame... elle s'alarme à tort d'une passion qui n'a rien que de légitime!... mais c'est mon nom, mon rang que je lui offre en partage... c'est dans ma main que je veux placer la sienne.

(Le régent est entré pendant ce morceau.)

SCENE XV.

LE DUC, JULIE, LE RÉGENT, MORISSEAU, RAYMOND.

LE RÉGENT, *s'avançant au milieu d'eux*. Qu'on fasse venir un prêtre et un notaire.

LE DUC, *surpris*. Ciel! le régent!

JULIE, *avec joie*. Ah!...

MORISSEAU, *entrant avec Raymond*. Un notaire! me voici. J'ai sur moi tout ce qu'il faut pour un contrat de mariage.

RAYMOND, *courant à Julie*. Ma fille!

JULIE. Mon père!

(Elle se jette dans ses bras.)

LE RÉGENT. Duc, cet homme est venu se plaindre, il a demandé justice.

LE DUC, *souriant*. Justice!

LE REGENT. Je l'ai promise au nom de Louis XV.

LE DUC, *légèrement*. Altesse... j'avouerai mes torts, ils sont de la nature de ceux qui se pardonnent aisément. Emporté par une passion que la beauté de cette jeune fille rend bien excusable... j'ai voulu m'en faire aimer, j'ai tenté tous les moyens de lui plaire.

RAYMOND, *se contenant à peine*. Mon prince!.. il a violé ma maison... il y est entré de vive force... il l'a fait enlever... par ses gens... Ah! sans le notaire... je l'étendais raide...

LE RÉGENT. Duc, il s'git d'un rapt, et la loi est inéxorable.

LE DUC, *avec un peu d'ironie*. Monseigneur sait bien que la loi est tombée en désuétude; ces choses-là sont devenues si communes!

LE RÉGENT, *sévèrement*. Monsieur de la

Vaubalière, vous êtes ici devant votre juge.

LE DUC, *étonné*. Quoi! votre altesse prend sérieusement une plaisanterie!...

RAYMOND, *à part*, *montrant ses poings*. Ah! si nous n'étions que nous deux!

LE RÉGENT, *froidement*. Répondez.

LE DUC. Eh! mon Dieu!... je ne crains pas de convenir avec humilité que la vertu de mademoiselle a résisté à toutes mes attaques.... et j'offre à son père... à elle-même.... dont je proclame hautement la sagesse... une réparation... (*A Morisseau qui écrit.*) Que faites-vous là?

MORISSEAU. Je prends acte de vos paroles, afin que la réparation soit authentique.

LE DUC. Et en dédommagement du tort dont se plaint M. Raymond, autant que pour me punir d'avoir échoué, je lui abandonne en propriété la ferme qu'il exploite maintenant!... C'est payer cher une défaite.

MORISSEAU. Allez, allez, j'écris toujours.

LE RÉGENT, *regardant Julie*. La jolie duchesse que cela ferait. (*A Raymond.*) Eh bien! monsieur Raymond, êtes-vous content?

RAYMOND. Non, mon prince : dans notre famille, l'honneur ne se vend pas; s'il était à vendre, le trésor d'un roi de France ne suffirait pas pour le payer.

LE DUC. Monsieur Raymond est difficile.

RAYMOND. J'avais un frère : un séducteur s'introduisit auprès de sa femme. Mon frère le surprit et le tua. Le parlement de Rennes n'osa pas le condamner. Si son altesse me permet d'en faire autant!

LE RÉGENT. Non, certes.

LE DUC. Mais enfin, que voulez-vous?

RAYMOND. Justice... et réparation.

LE RÉGENT. Duc, je ne vois qu'un moyen de vous tirer de ce mauvais pas.

LE DUC. Et lequel, mon prince?

LE RÉGENT. Vous êtes gentilhomme.

LE DUC. Et je m'en fais gloire.

LE RÉGENT. Un gentilhomme n'a que sa parole.

LE DUC. Je n'ai jamais manqué à la mienne.

LE RÉGENT. Offrez donc votre main à mademoiselle, que sa jeunesse, sa vertu, sa beauté, rendent digne de l'alliance que vous lui proposiez tout à l'heure.

MORISSEAU. Voilà Raymond entré dans la noblesse.

JULIE, *timide et chagrine*. Mais, monseigneur...

LE DUC, *avec dépit*. Votre altesse exigerait!...

MORISSEAU, *au duc*. Quand je vous ai dit que ça pouvait aller loin.

RAYMOND. Voilà une justice!...

LE DUC. Je supplie votre altesse de considérer...

LE RÉGENT. Demain, à la chapelle du roi... son aumônier bénira votre union.

JULIE, *se jetant*, *en pleurant*, *dans les bras de son père*. Ah! mon père! vous m'avez perdue!

ACTE III.

Le théâtre représente un salon moins riche que celui du deuxième acte; une table à droite, et un cabinet du même côté.

SCENE PREMIERE.

DARGENVILLE, LE DUC.

DARGENVILLE. Eh bien! mon cher duc, le régent est donc inexorable?..

LE DUC. Que voulez-vous? il a décidé qu'il n'écouterait ni la raison, ni la justice.

DARGENVILLE. Il fallait aller le voir...

LE DUC. J'ai remué le ciel et l'enfer! e lui ai fait parler par Mme de Parabère t par l'archevêque de Paris... J'ai mis près lui la duchesse de Valois, le comte e Riom, la magistrature, l'église, l'Opéra.

DARGENVILLE. Et il a résisté à l'Opéra!.

LE DUC. Le duc de Saint-Simon lui-même n'a pas été plus heureux pour moi que pour ce pauvre comte de Horn, qu'ils ont tué, sous prétexte qu'il était convaincu d'avoir assassiné je ne sais qui... Et puis, j'ai Dubois contre moi dans cette affaire. Il pousse Caylus auprès de la famille Lubersac... Garçon, je suis un obstacle à ses projets, tandis que si j'étais marié, son protégé épouserait les millions de la marquise... Mais, morbleu! je ne céderai pas sans avoir combattu!.. je n'épouserai qu'à la dernière extrémité.

DARGENVILLE. Et vous ferez bien!

LE DUC. Et si l'on m'y contraignait, ce

mariage ne serait peut-être pas de longue durée. De quel droit le régent dispose-t-il de nos personnes, et vient-il forcer sa noblesse à des mésalliances?..

DARGENVILLE. La morale!..

LE DUC. La morale!.. vous croyez que la morale est pour quelque chose là-dedans?.. Non, le régent se venge.

DARGENVILLE. Il se venge, et de quoi?

LE DUC. J'ai eu le malheur de l'emporter sur son altesse, auprès de quelques grandes dames qu'il honorait de ses attentions particulières, je lui ai disputé la petite Florentine... je lui ai enlevé Quinault. Ce sont là de ces crimes dont l'amour-propre garde la mémoire, et qu'on ne pardonne pas quand on est tout puissant.

DARGENVILLE. Bah! le régent a pardonné bien d'autres crimes, plus sérieux que ceux-là et qui le touchaient de plus près. Je crois que pour son compte il est fort indulgent; mais on l'a tant calomnié, on l'a tant accusé de fermer les yeux sur les espiégleries de sa noblesse, qu'il aura saisi la première occasion de donner un démenti à ses ennemis, en forçant un gentilhomme à réparer publiquement l'offense faite à une famille bourgeoise... C'est très-politique.. c'est une satisfaction donnée au peuple.

LE DUC. Eh! malheureusement il n'y a pas eu d'offense! la jeune fille est aussi pure qu'au sortir du berceau.

DARGENVILLE. Bah! c'est donc..

LE DUC. Une sotte, qui a des principes; la vertu m'a toujours porté malheur...

SCENE II.

DARGENVILLE, MORISSEAU, LE DUC.

MORISSEAU. Monseigneur, je me présente devant vous avec une certaine assurance, car je suis porteur d'excellentes nouvelles.

LE DUC. Què dites-vous, monsieur.

DARGENVILLE. Auriez-vous obtenu?

MORISSEAU. Plus que je n'espérais!

LE DUC. En vérité!

MORISSEAU. J'ai sur moi un acte du régent, qui ne peut manquer de vous être infiniment agréable... (*Il cherche dans ses poches.*) Ce n'est pas ça... ni ça... ceci, c'est une lettre de cachet, dans le cas où le mariage ne s'accomplirait pas.

DARGENVILLE. Une lettre de cachet!..

LE DUC. Vos paroles semblaient m'annoncer que son altesse avait changé d'opinion.

MORISSEAU. Elle n'a changé que d notaire.

LE DUC, *ironiquement.* Allons, vous finissez par être celui de tout le monde.

MORISSEAU, *gaîment.* Dieu le veuille!. mon étude peut contenir dix clercs de plus.. Le régent m'a donc ordonné de dresser votre contrat... et de vous annoncer que sa majesté le roi Louis XV donne cent mille écus de dot à la future.

DARGENVILLE. Allons, voilà un petit adoucissement...

LE DUC. Monsieur, je suis sensible aux bontés dont le roi daigne m'honorer... le sujet ne peut refuser les faveurs du monarque... Mais le prix qu'il y met...

MORISSEAU. Doit vous les rendre encore plus chères... L'alliance dont vous vous étiez flatté vous faisait espérer d'autres avantages... mais la marquise n'est plus jeune... on ne se souvient pas qu'elle ait été jolie... Les frères, les parens n'étaient nullement disposés à se dépouiller pour vous enrichir. Rien de moins certain pour vous que cette fortune que vous aviez rêvée; tandis que l'union d'aujourd'hui vous offre une personne jeune, jolie, sage; trois qualités roturières qui ennoblissent la femme qui les possède.

LE DUC. Une lettre de cachet!... le régent m'en veut donc bien!

MORISSEAU. Vous n'avez pas de meilleur ami... cette lettre de cachet en est une preuve...

LE DUC. Ah!

DARGENVILLE. Je le dispense de m'en donner de pareilles.

MORISSEAU. Je conn ·*ts* la Vaubalière, me disait-il; il est homme à refuser son bonheur. Je veux qu'il soit heureux malgré lui. Si par hasard il balançait à épouser sa victime...

LE DUC, *avec dépit.* Victime est délicieux!

MORISSEAU. Quelques semaines de retraite à la Bastille l'éclaireraient sur ses véritables intérêts... et dans la solitude, n'étant préoccupé par aucune distraction, même involontaire, il aura tout le loisir de penser aux attraits de celle dont il aura refusé la main. Mais si, comme je l'espère, car le duc est un homme d'esprit, c'est l'opinion du régent, il se soumet franchement à ce que nous avons résolu, je m'engage, au nom du roi, à payer ses dettes, à dégager ses biens des hypothèques dont ils sont grevés

LE DUC. Le roi paierait mes dettes?

MORISSEAU, *montrant un papier.* Voici

un bon de cinq cent mille livres à ce destiné.

LE DUC. Il dégagerait mes biens?

MORISSEAU, *montrant un autre papier*. Autre bon royal de dixsept cent mille livres.

DARGENVILLE. Diable! Pour peu que la future soit passable.

LE DUC. Elle est charmante!

DARGENVILLE. C'est une superbe opération de finance.

LE DUC. Monsieur... quand on se conduit aussi royalement que le fait son Altesse... je suis vaincu... j'épouserai.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. C'est de la part de Mlle Raymond, qui prie M. le duc de vouloir bien lui accorder la faveur d'un entretien particulier.

LE DUC. Dites à Mlle Raymond que je suis à ses ordres.

MORISSEAU. Je passe dans ce cabinet, et je vais jeter sur le papier les articles du contrat.

DARGENVILLE. Et moi, je retourne consoler nos amis... Notre arrangement tient toujours... je n'ai qu'une parole... Deux cent mille francs pour le divorce de Quinault.

SCENE III.

LE DUC, *seul*.

Mes dettes payées!.. mes biens dégreves!.. Allons, il faut se faire une raison... Cette petite Julie est une créature délicieuse... Je suis piqué au jeu.. Certes, quand je l'ai fait enlever, je n'ai pas cru que les choses iraient jusque-là... Que diable!.. pour deux millions, j'aurais consenti à donner mon nom à une femme de finances... si on m'en avait proposé une; j'aurais épousé la fille de Pâris Duverney, ou celle de Montmartel, deux jolis petits monstres financiers!... Et puis, au bout du compte, qu'est-ce que le mariage pour nous autres?.. Ah! voici ma femme!.. Oh! pour le coup, belle Julie, vous ne m'échapperez pas.

SCENE IV.

JULIE, LE DUC.

JULIE, *avec beaucoup de candeur*. Monsieur le duc, hier j'ai dû me soumettre, et ne point élever la voix contre une réparation que mon père a cru de son honneur d'exiger de votre seigneurie. Le prince, en m'ordonnant de recevoir votre main, m'a jugé digne de porter votre nom. Cette opinion me suffit désormais.

LE DUC. Je ne comprends pas bien.

JULIE, *très-simplement*. Je renonce à l'honneur de vous appartenir.

LE DUC. Vous! Julie?.. Mais cela ne se peut plus.

JULIE. Je n'ai point été élevée pour un rang aussi brillant. Ce mariage ne vous rendrait pas heureux.

LE DUC, *avec galanterie*. Mais vous êtes dans l'erreur.

JULIE, *toujours candide*. Non, monsieur le duc. La distance est trop grande entre nous; nos manières de voir, de sentir, trop différentes. Je serais comme une étrangère au milieu de vos dames de qualité.

LE DUC, *avec chaleur*. Ah! plus d'une paierait de son rang, de son opulence, votre beauté, votre fraîcheur.

JULIE. Ce qui ne les empêcherait pas de m'éviter, de fuir à mon aspect, d'établir entre elles et moi une ligne de démarcation humiliante, qui se renouvellerait à chacune de mes apparitions. Je me connais, il me serait difficile de les supporter, et peu faite aux usages du grand monde, ma franchise pourrait m'entraîner à des paroles dont j'ignorerais l'importance, le danger. Habituée à dire ce que je pense, à le dire tout haut, je blesserais, sans le vouloir, celles qui se seraient fait un jeu de mes blessures.

LE DUC, *légèrement*. Ah! Julie. Votre esprit sera de mise partout. A la cour, on ne s'exprime pas avec plus d'élégance, et je suis sûr que mon bonheur m'y fera bien des jaloux.

JULIE. Votre bonheur... Vous ne l'attendez pas de moi... vous ne m'aimez point.

LE DUC. Qu'est-ce à dire?.. Je ne vous aime pas, Julie, moi?..

JULIE, *continuant la phrase*. Qui vous ai enlevée, qui, par cet acte de violence, ai montré que je briserais tous les obstacles qui s'opposeraient à mes projets!.... n'est-ce pas là ce que vous alliez dire?... Non, monsieur le duc, vous ne m'aimez pas, et j'en suis enchantée.

LE DUC. Enchantée!.. Vous êtes piquante!

JULIE. Oh! ne pensez pas qu'il y ait du dépit dans ma joie!.. Non!.. J'aurais été bien malheureuse de votre amour!... Si vous m'aviez aimée, je vous aurais plaint. Ma pitié pour un sentiment vrai, profond, eût enchaîné mes aveux... Jugeant de vos souffrances par les miennes, j'aurais re-

gardé comme un crime d'y ajouter encore. Si vous m'aviez aimée, monseigneur, je n'aurais jamais eu la force de vous dire, je ne vous aime pas.

LE DUC. Julie!

JULIE. Vous voyez qu'il est impossible que je vous épouse.

LE DUC. Je sais, moi, qu'il est impossible que je ne vous épouse pas.

JULIE. Vous ne voudriez pas traîner à l'autel une femme dont le cœur appartient à un autre.

LE DUC. A un autre?.. En vérité, je suis ici pour entendre de singulières paroles!

JULIE, *avec candeur*. Oui, monseigneur, j'aime... oh! bien plus que je ne puis vous le dire!... j'aime de toutes les forces de mon ame un homme simple et bon, qui n'a fait briller à mes yeux aucun des avantages que vous possédez, qui pour toucher mon cœur n'a pas eu besoin de louer ma figure, qui ne m'a point environnée de piéges, de séductions, qui s'est borné à me dire, je vous aime!.. Ah! dans sa bouche que ces mots ont de puissance et de douceur! Comme ils vont à l'ame!. Comme ils vous saisissent!... Comme ils vous enivrent!... Vous voyez bien, monseigneur, qu'il est impossible que je vous épouse.

LE DUC, *piqué*. Et moi, je vous répète, Julie, qu'il est impossible que je ne vous épouse pas.

JULIE. Vous m'effrayez, monseigneur.

LE DUC. Vous avez une mémoire implacable, et vous exercez sur moi une vengeance cruelle!... la vengeance la plus féminine!!.. Mais à tout cela, je n'ai qu'un mot à répondre... Vous serez à moi, Julie, car c'est l'ordre exprès de sa majesté.

JULIE. Et parce que vous êtes de la cour, vous n'osez demander la révocation d'un pareil ordre? Eh bien! moi, monseigneur, je l'oserai. Je n'ai rien à attendre, rien à redouter du prince..Il ne peut rien sur mon avenir... J'irai me jeter à ses pieds, lui déclarer...

LE DUC. Non, Julie... vous n'irez point.. il y va de ma liberté, de ma fortune.

JULIE. De votre fortune?

SCENE V.

JULIE, LE DUC, RAYMOND.

LE DUC, *apercevant Raymond*. Ah! monsieur, venez seconder mes efforts et plaider ma cause auprès de votre fille.

RAYMOND. Plaider votre cause!..

LE DUC. Détournez-la d'un projet qui me perdrait sans la sauver... Faites-lui comprendre qu'on ne lutte pas en France contre un ordre émané du roi... Que la plus légère résistance y est quelquefois punie d'une captivité sans terme... Allons, Julie, prêtez l'oreille aux conseils de votre père, souvenez-vous que je vous aime, non pas par ordre du roi... que je vous adore... et j'oublierai tout ce que cet entretien a eu de pénible pour moi.

(Il entre dans le cabinet où est le notaire.)

SCENE VI.

RAYMOND, JULIE.

JULIE. Ah! mon père!..

RAYMOND. Allons... allons, mon enfant, un peu de courage... ce mariage est un malheur, sans doute, mais un malheur indispensable, c'est la seule réparation que toi et moi pouvons accepter.

JULIE. Mais, mon père... je ne suis point coupable... pourquoi donc me punirais-je en unissant mon sort à celui d'un homme que je n'aime point, que je n'aimerai jamais?...

RAYMOND. Quand il sera ton époux...

JULIE. Mais vous savez bien que cela ne se peut pas... Adrien.

RAYMOND. Mon enfant, il ne faut plus penser à Adrien...

JULIE. N'y plus penser?

RAYMOND. Les hommes sont souvent si injustes!... cette passion d'un grand seigneur... l'éclat qui s'en est suivi...

JULIE. Quel ombrage en pourrait-il prendre?.. je renonce pour lui à tous les avantages d'un rang brillant, je dédaigne une grande fortune pour me contenter d'une existence simple et modeste?

RAYMOND. Oh! oui!.. et dans les premiers momens, tout entier à son bonheur, Adrien te tiendra compte d'aussi grands sacrifices... il les attribuera à ton amour pour lui!.. il en sera tout fier, tout glorieux!.. Mais qu'il faudra peu de choses pour changer son cœur!.. le moindre mot sorti de la bouche d'un indifférent... un sourire équivoque... un regard ironique... une plaisanterie quelquefois innocente, mais dans laquelle Adrien croira découvrir une méchanceté... une envie de te nuire... viendront blesser son amour... humilier son amour-propre!... et une fois que le soupçon sera entré dans son ame!... ta maison sera un enfer!

JULIE. Le soupçon!.. Mais, mon père, tous les jours de ma vie seront employés à lui prouver mon amour, ma tendresse, ma fidélité!... Ah! renoncer à lui!...

RAYMOND, *avec ame*. Et crois-tu donc que je ne sente pas tout ce qu'il t'en coûte!... que mon cœur ne saigne pas de la blessure qu'il fait au tien... va, tu n'as pas une douleur que je ne comprenne.... pas une larme qui ne retombe sur le cœur de ton pauvre père.. mais, chère enfant, il n'y a pas moyen de te soustraire à ce mariage... ton honneur l'exige.

JULIE. Il me semble qu'en refusant la main de M. le duc... je me place au-dessus des attaques de la calomnie.

RAYMOND. Oui, si M. le duc t'avait de lui-même offert sa main.... s'il n'avait pas montré pour ce mariage, auquel l'obligeait la parole du prince, une hésitation qui témoignait assez de son mauvais vouloir!... Dans quelques jours, ma fille, cette aventure sera répandue partout... partout, tu deviendras l'objet de toutes les conversations... Et ne vas pas t'imaginer que tu trouveras, même parmi ceux de notre classe, un cœur pour te plaindre, une voix pour prendre ta défense... Non, non, le monde n'est pas ainsi fait!..... Et peut-être au milieu de ce débordement de paroles étourdies, folles, envieuses, mensongères, il y en aura d'amères, de cruelles, d'épouvantables... qui t'accuseront de fausseté, d'ambition, de coquetterie!.. Cet enlèvement, tu l'auras provoqué, consenti!... Tu seras allé de toi-même au-devant de ton déshonneur!...

JULIE. Mon père!...

RAYMOND. Voilà, mon enfant, voilà ce que dira le monde qui, par un raffinement de méchanceté, ne te laissera ignorer aucune de ces ignobles accusations!... Et la calomnie grandira tous les jours.... et les efforts que tu feras pour la réduire au silence deviendront des preuves qu'elle invoquera en sa faveur... Toi, avoir refusé le duc!... eh non! c'est le duc qui, par un reste de pitié pour sa victime, a bien voulu se prêter à ce manége!...

JULIE. Mais c'est infâme, ce que vous dites là, mon père...

RAYMOND. N'est-ce pas?..... Eh bien! veux-tu vivre sous le poids de ces odieuses flétrissures!... veux-tu exposer ton père à les entendre?... Adrien à les venger?...

JULIE. Adrien!

RAYMOND. Veux-tu qu'après dix combats où la mort aura fermé la bouche à ses adversaires, sans diminuer le nombre de tes calomniateurs, veux-tu qu'on te le rapporte blessé, mourant, assassiné, peut-être...

JULIE, *effraye*. Assassiné!...

RAYMOND, *avec* [illegible]. Dis, le [illegible]?

JULIE, *dans le plus grand trouble*. Vous m'épouvantez... je ne sais plus où j'en suis...

RAYMOND, *avec amertume*. Ah! c'est terrible d'épouser un homme qu'on n'aime pas!.... mais exposer volontairement à chaque instant du jour la vie d'un homme qu'on aime, c'est affreux aussi.... Eh! tu n'as pas ici le choix du malheur... obéis au prince... épouse le duc de la Vaubalière.

JULIE. Mon père...

RAYMOND. Force au respect, à l'estime, ceux-mêmes qui désapprouveraient cette union..... Ton pauvre père t'en prie... il t'en conjure à genoux... jusqu'à présent il a vécu respecté, honoré... qu'il descende au tombeau sans que la calomnie...

JULIE, *avec une résignation déchirante*. Mon père, je vous obéirai.

(Elle se jette dans ses bras.)

RAYMOND. Dieu t'en récompensera.

(Ils s'embrassent, Julie sort.)

SCENE VII.

RAYMOND, *la suivant des yeux*.

Chère enfant!.. (*Il revient sur le devant de la scène.*) Ah! ah! messieurs les misérables, vous y regarderez à deux fois avant de violer l'hospitalité, de souiller le toit paternel; maintenant que l'innocence et la faiblesse ont des appuis auprès du trône... et que par ordre de sa majesté un grand seigneur peut être forcé d'épouser la paysanne qu'il enlève.

SCENE VIII.

RAYMOND, LE DUC, MORISSEAU.

LE DUC. Eh bien! monsieur Raymond, votre éloquence a dû réussir où la mienne avait échouée.

RAYMOND. Ma fille fera son devoir, monsieur le duc!

MORISSEAU. Puisque nous voilà réunis, lisons tout de suite le contrat; c'est une cérémonie fort ennuyeuse, mais il faut toujours en passer par là.

LE DUC, *s'asseyant dans un fauteuil*. J'écoute.

(Morisseau s'assied à la table, Raymond continue à rester debout.)

MORISSEAU. Au nom de sa majesté très-chrétienne, Louis XV roi de France et de Navarre, etc., etc., par-devant les notaires royaux soussignés furent présens à Paris, le

28 novembre 1722... Vos noms, monsieur le duc?

LE DUC. Louis-Paul-Auguste Crissé de la Vaubalière, duc de la Vaubalière, comte d'Arcy, baron de Saint-Morée.

MORISSEAU. Les noms de la future?

RAYMOND. Louise Julie.

LE DUC. Demoiselle Louise Julie.

MORISSEAU, *à lui-même*. Oui, oui, je onçois... demoiselle est un terme de quaté.

RAYMOND. Fille de Georges Raymond.

LE DUC. Vous êtes né?

RAYMOND. A Vezelai, en Basse-Bourgogne.

LE DUC, *à Morisseau*. Raymond de Vezelai.

MORISSEAU, *à demi-voix*. Bien, bien, cela a un faux air de noblesse...

RAYMOND. Et de Louise-Marie Dubourget.

LE DUC, *à Morisseau*. Et de dame Louise-Marie Dubourget. Séparez le du... et faites-en un article...

MORISSEAU, *à lui-même*. La vanité se raccroche à tout.

RAYMOND. Morisseau, vous battez là de la fausse monnaie...

MORISSEAU. Laquelle demoiselle Louise-Julie apporte en mariage audit duc de la Vaubalière

RAYMOND, *interrompant*. Une belle ame... une jolie figure... et la bénédiction de son père...

MORISSEAU. Apporte cent mille écus de dot.

RAYMOND. Ne mettons pas de ces plaisanteries-là !.. ma fille a des qualités, tout ce qu'une créature humaine peut en avoir... mais pour de l'argent... néant, pas un denier!...

MORISSEAU. C'est ce qui vous trompe, la dot de votre fille est de cent mille écus; c'est le cadeau de noces du roi.

RAYMOND. Le roi donne...

MORISSEAU. Sur sa caisse?

RAYMOND. Trois cent mille livres?

MORISSEAU. A votre fille...

RAYMOND. Je ne puis pas m'y opposer.

MORISSEAU. De plus, ladite demoiselle s'engage à payer les dettes du susdit duc....

RAYMOND. Et avec quoi?

MORISSEAU. Lesquelles dettes montent douze cent mille livres environ...

RAYMOND. Mais, avec quoi... bon Dieu! ce ne peut pas être avec les cent mille écus que le roi lui donne, et du chef de son père ma fille n'a rien... rien... rien...

MORISSEAU. Lesquels douze cent mille livres M. Morisseau, l'un des notaires soussignés, déclare avoir reçus à l'instant..

RAYMOND. Les douze cents mille livres.

MORISSEAU. Oui.

RAYMOND. Des mains de ma fille!

LE DUC. En considération de mon mariage avec elle, le roi a bien voulu me faire cette faveur insigne.

RAYMOND. Comment, monsieur le duc, c'est à ma fille que vous devez tout cela.

MORISSEAU. Eh! mon Dieu! oui.

RAYMOND, *avec sentiment*. Raison de plus pour l'aimer, pour la rendre heureuse...

LE DUC, *légèrement*. Certainement... certainement...

RAYMOND, *avec bonhomie*. Si vous m'en croyez, une fois marié, ne songez plus à toutes ces folies de jeune homme qui n'ont abouti qu'à vous mettre dans l'embarras. (*Avec une malicieuse bonhomie.*) Julie ne pourrait peut-être pas vous en tirer une seconde fois... (*Avec sentiment.*) Ayez de l'amitié pour elle... traitez-la avec bonté, avec douceur... Une fois votre femme, elle n'aura plus que vous pour appui, pour soutien...

MORISSEAU. Et vous donc, monsieur Raymond, est-ce que vous l'abandonnez?

RAYMOND. Moi! le contrat signé, le mariage conclu, on ne me reverra plus au château...

LE DUC. Et pourquoi?...

RAYMOND. Je ne suis pas philosophe, moi... je suis raisonnable. Chaque classe de la société a sa manière d'agir et de penser. Je comprends fort bien que monsieur le duc ne verrait pas avec plaisir un beau-père de ma façon...

MORISSEAU. N'êtes-vous pas un honnête homme?

RAYMOND. Si ma Julie ne se gâte pas au milieu des grandeurs, elle viendra voir son père... pas souvent... mais enfin, toutes les fois que son mari le lui permettra... mais pour remettre les pieds ici, moi! non. . Mes visites feraient du tort à ma fille... elles porteraient atteinte à sa tranquillité, à son bonheur. Ma présence mortifierait M. le duc... en lui rappelant de quelle pauvre famille sa femme est sortie. (*Avec un peu de gaîté.*) Quoiqu'après tout... par la grâce de Dieu et avec les bontés du roi, ma Julie a fini par devenir un assez bon parti.

LE DUC, *à part*. C'est singulier!... ces gens-là raisonnent... ce qu'il dit est de bon sens...

MORISSEAU. Il est stipulé en outre... que si Mme la duchesse mourait sans en

les trois cents mille livres formant sa dot retourneraient à sa famille.

RAYMOND. Je ne veux pas de ça.

LE DUC. Comment, je ne veux pas!

RAYMOND. Non, je ne le veux pas. Ma fille n'a que moi de parent... et si la pauvre enfant mourait... je partirais bien vite pour la rejoindre. (*Avec sensibilité.*) Si monsieur le duc avait le malheur de devenir veuf, la seule grâce que je lui demande, c'est de ne pas faire placer ma fille dans un tombeau trop magnifique... afin qu'on puisse m'enterrer à côté d'elle.

MORISSEAU. Voilà des idées bien gaies pour un mariage!

LE DUC. Monsieur Raymond, ces cent mille écus vous reviennent de droit.

RAYMOND. Je vous les abandonne.. je ne tiens pas à l'argent, mais, de grâce, rendez-la heureuse.

LE DUC. Elle le sera... elle le sera, mon cher monsieur. Elle aura tout ce qui fait le bonheur d'une femme!...

MORISSEAU. Voici notre contrat en règle, il n'y manque plus que la signature des époux...

(Raymond va à la porte et parle à un valet.)

RAYMOND. Priez ma fille de se rendre ici... près de nous.

MORISSEAU. J'espère, monsieur le duc, que vous n'êtes pas le dernier à vous féliciter de ce que les choses ont ainsi tourné.

LE DUC. J'en suis ravi. Le régent y a mis tant de grâce!.. J'aurais été au désespoir de le désobliger.

RAYMOND, *à Morisseau.* Je vous disais bien : c'est vous qui ferez le contrat de mariage de ma fille.

SCENE IX.

JULIE, RAYMOND, LE DUC, MORISSEAU.

JULIE. Mon père, vous m'avez fait demander?

RAYMOND. Pour te remettre aux mains de ton époux.

(Il la fait passer près du duc.)

LE DUC, *à Julie.* Allons, Julie, un peu de charité... chassez le passé de votre mémoire... y songer encore, ce serait gâter le plus bel avenir!... Venez apposer votre nom auprès des nôtres; là.

(Il la conduit à la table.)

LE NOTAIRE. Après avoir lu... car il est essentiel que mademoiselle connaisse la faveur qu'elle reçoit et les engagemens qu'elle a pris.

JULIE, *lisant.* Ah! mon Dieu!.. le roi!

RAYMOND. Et puis, c'est toi qui paiera les dettes de M. le duc.

MORISSEAU. Avec ces deux bons....... (*il les montre*) que je garde afin d'établir le bilan... et de me procurer le plaisir de faire rire les créanciers... Je vois d'avance leur surprise, leur joie... c'est celle d'un riche armateur qui voit revenir des Grandes-Indes un gallion qu'il croyait perdu!..

(Julie, en levant les yeux au ciel et guidée par son père, signe le contrat.)

RAYMOND. Il n'y a plus à s'en dédire... monsieur, la noblesse gagne aujourd'hui un cœur d'or, et capable de lui faire honneur!

MORISSEAU. Venez avec moi, Raymond, il faut présenter ce contrat à la signature du roi.

RAYMOND. Le roi aussi?...

(Il embrasse sa fille et sort avec Morisseau.)

SCENE X.

JULIE, LE DUC.

LE DUC. Eh bien! Julie, vous voilà la femme d'un des premiers gentilhommes du royaume!

JULIE. Monsieur le duc, vous savez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour échapper à cet honneur.

LE DUC. Mais, au fond du cœur, vous n'êtes pas fâchée de n'avoir pas réussi.

JULIE. Monseigneur, j'ai fait à mon père le sacrifice de ma volonté

LE DUC. Sacrifice... le mot est dur.

JULIE. J'avais rêvé une autre existence. Mon père, plus instruit que moi des exigences du monde et des lois de la société, m'a dit qu'il était de mon devoir d'y renoncer, j'y ai renoncé.

LE DUC. Vous me gardez rancune.

JULIE. N'ai-je pas consenti à porter votre nom?

LE DUC. C'est pour cela qu'il faut l'environner de tout l'éclat dont il est fait pour briller... ma jolie duchesse!...

(Il s'approche.)

JULIE, *le repoussant légèrement.* Monsieur le duc!...

LE DUC. Eh bien! ma toute belle, n'êtes-vous pas à moi?.. cet amour que vous me refusiez ce matin, ne venez-vous pas de me le promettre par écrit... vous vous êtes engagée à m'aimer...

JULIE. Je me suis engagée à respecter le nom que je recevais.

LE DUC. Oui, oui... mais ce n'est pas tout... Allons, Julie... nous sommes mari et femme... tantôt vous avez voulu me

mettre martel en tête avec cet amour prétendu.

JULIE, *avec calme*. Tantôt, je vous ai dit la vérité, monseigneur.

LE DUC. Comment, madame !.. j'ai vraiment un rival ?

JULIE, *avec noblesse*. Vous n'en avez plus, monsieur le duc. Jamais vous n'aurez à rougir de celle qui a l'honneur de porter votre nom.

LE DUC. Savez-vous que c'est fort piquant, avouer ces choses-là à un mari, après la signature du contrat!

JULIE. Monsieur le duc, par une de ces actions que les gens de votre classe traitent par trop légèrement, vous avez troublé la vie et le bonheur d'une jeune fille qui ne vous avait rien fait. Cette jeune fille est aujourd'hui votre femme. Elle comprend ses devoirs, elle les remplira ; mais n'exigez rien de plus, car vous n'ignorez pas qu'elle avait donné son cœur avant qu'elle vous eût donné sa main.

LE DUC. Comment, ma femme... ne serait pas ma femme?

JULIE. Sa conduite sera toujours honorable et pure.

LE DUC. Eh ! que m'importe sa conduite? c'est son amour que je veux... et je l'aurai...

JULIE. Je crains que monsieur le duc ne s'abuse ; qu'il veuille bien se rappeler que ce n'est pas moi qui ai sollicité ce mariage.

LE DUC. En signant notre contrat, je n'ai pas entendu que vous seriez ma femme à l'amour près... et, morbleu, ce ne sera pas...

JULIE, *avec fermeté*. Ce sera, monsieur le duc... car je l'ai résolu.

LE DUC. Vous croyez qu'il vous suffira de l'avoir résolu.

JULIE. J'en suis sûre.

LE DUC. La volonté d'une petite fille!

JULIE, *avec une grande dignité*. Vous oubliez que vous parlez à la duchesse de la Vaubalière?

LE DUC, *ironiquement*. Eh bien! madame la duchesse n'a peut-être pas songé à tous les désagrémens qu'entraînerait son refus.

JULIE, *froidement*. J'y ai songé.

LE DUC, *furieux*. Il pourrait lui coûter cher.

JULIE. J'en accepte toutes les conséquences.

LE DUC, *plus doucement*. J'espère que madame la duchesse reviendra à des sentimens plus doux, plus humains... qu'elle cessera de me haïr.

JULIE, *froidement*. Je ne vous hais pas, monsieur le duc.

LE DUC, *galamment*. Alors... vous finirez par m'aimer.

JULIE. Non.

LE DUC, *surpris*. Non !

JULIE. Jamais!

LE DUC, *colère* Jamais!

JULIE, *très-froidement*. Jamais...

LE DUC, *en fureur*. Madame!...

SCENE XI.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, RAYMOND, GRANDS SEIGNEURS.

MORISSEAU. Le roi demande monsieur le duc et madame la duchesse de la Vaubalière.

(Un grand silence.)

LE DUC, *joyeux*. Le roi!

JULIE, *tristement*. Le roi.

LE DUC. Je suis à ses ordres.

(Il va auprès des courtisans, et prie le duc de Saint-Aignan de donner la main à sa femme; pendant ce temps, Julie s'est approchée de son père, elle ôte de son doigt l'anneau d'Adrien et le remet à son père.)

JULIE, *soupirant*. Pauvre Adrien!

MORISSEAU, *que ce nom frappe*. Adrien! Adrien!...

RAYMOND. Taisez-vous donc!... je vous dirai ça plus tard.

(Tout le monde se dispose à sortir.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre un peu sombre. A gauche, deux portes dont une couverte d'un large rideau nommé portière. A droite, une porte semblable avec sa portière. Au fond, une grande porte à deux battans A droite un petit guéridon sur lequel sont deux bougies allumées. Plusieurs fauteuils.

SCENE PREMIERE.

JULIE, MORISSEAU.

(Au lever du rideau, ils sont assis.)

JULIE, *avec un soupir*. Eh ! mon Dieu oui, voilà huit mois que je suis duchesse... en voilà sept au moins que nous ne nous sommes vus.

MORISSEAU. Oui, sept mois tout autant.

JULIE, *tristement*. Vous devez me trouver bien changée?

MORISSEAU. Moi!... non; madame la duchesse est comme autrefois : toujours charmante, pleine de jeunesse et de fraîcheur.

JULIE. Mon cher monsieur Morisseau, quand on souffre comme moi, on n'est ni eune ni fraîche long-temps.

MORISSEAU. Souffrir! vous! Dans les visites que j'ai rendues à votre père, dans celles que j'ai reçues de lui, nous avons souvent parlé de vous, et jamais il ne m'a fait entendre que vous fussiez malheureuse.

JULIE. Comment l'aurait-il su?... Je mettais tous mes soins à le lui cacher..... vous comprenez... lui dire que je souffrais, c'eût été l'accuser d'avoir fait mon malheur! et je l'aimais, je le respectais trop pour lui donner ce chagrin-là... Aucune plainte de ma part n'est venue troubler la fin de sa carrière... et mon pauvre père est mort. tranquille.. croyant laisser après lui sa fille heureuse.

MORISSEAU. Et vous ne l'êtes pas?

JULIE. Heureuse! moi!

MORISSEAU. Qui le sera donc?... N'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour l'être, un rang, de la fortune, de la considération?

JULIE. Quand je consentis à épouser M. le duc, mon cœur n'était plus libre.

MORISSEAU. Oui, oui, votre père m'a raconté tout cela... un jeune médecin... auquel moi-même j'ai de fortes raisons de m'intéresser, était reçu chez vous..... ses soins vous avaient touchée...

JULIE. J'en prévins M. de la Vaubalière. Je croyais, en m'expliquant aussi franchement, le déterminer à rompre notre mariage, mais les avantages qu'il devait tirer de cette union l'emportèrent sur toute autre considération..... ses dettes se trouvaient payées... le régent devait lui rendre sa faveur... c'était tout pour lui!.. Aussi, dans les premiers jours, il eut pour moi quelques-unes de ces attentions délicates dont on est prodigue avec la femme à laquelle on veut plaire... mais, n'ayant pu vaincre la résolution que j'avais prise, il cessa bientôt de se contraindre, et me montra à découvert toute la perversité de son ame... Ah! monsieur!... de l'indifférence il passa aux reproches... des reproches aux injures!.... Il reprit ses anciennes habitudes... sa position est pire qu'avant notre mariage... et, comme un jour, je hasardais, en tremblant, quelques observations sur les personnes qu'il recevait dans son hôtel.... il me répondit qu'une seule personne y était déplacée...

MORISSEAU. Il a osé vous dire cela!

JULIE. Que, sans elle, il serait sûr d'épouser Mme de Lubersac, qui n'a pas cessé d'être veuve.

MORISSEAU Et vous n'avez pas éclaté?

JULIE. Mon père vivait... je supportai cet affront sans me plaindre... J'en ai enduré bien d'autres!... Croiriez-vous qu'il m'a fallu recevoir chez moi, admettre à ma table les maîtresses de M. de la Vaubalière, qu'il me présentait sous des titres d'emprunt? Ah! si vous pouviez savoir tout ce dont il est capable!...

MORISSEAU, *avec intérêt.* Il fallait m'écrire... je serais accouru...

JULIE. Et le pouvais-je?... il m'était défendu de recevoir personne. Ses gens avaient ordre de lui remettre toutes les lettres que j'écrirais... et moi-même je ne pouvais rien leur demander qu'ils n'allassent savoir de M. le duc s'ils devaient m'obéir... Une seule personne était admise auprès de moi... un vieil ecclesiastique... qui, témoin de mes souffrances de tous les jours, et sachant les causes de mon mariage, m'avait engagée à en demander la dissolution. Grâce a ses conseils... j'ai écrit en cour de Rome; le digne abbé Mirlin m'a promis de faire toutes les démarches nécessaires pour la réussite de cette demande. Mais voilà de cela deux mois... je n'ai aucune nouvelle de lui...

MORISSEAU. Un acte de cette nature exige des formalités qui entraînent avec elles de longs délais.

JULIE, *avec découragement.* Oui, l'acte arrivera quand je n'en aurai plus besoin... quand je serai morte...

MORISSEAU. Vous!... mourir! à votre âge!

JULIE, *d'un ton déchirant.* Oh! oui, n'est-ce pas que c'est cruel de mourir à mon âge, à vingt ans?

MORISSEAU. Allons, allons, point de ces vilaines pensées-là... Est-ce qu'à vingt ans on songe à la mort?...

JULIE. Oh! moi, j'y pense toujours... Non, monsieur Morisseau, non, je n'ai pas long-temps à vivre... je sens que mes forces s'épuisent... que mon courage s'en va... Chaque jour une nouvelle souffrance, un nouveau chagrin portent le découragement dans mon ame.

MORISSEAU. Mais ces faiblesses-là sont indignes de vous, madame la duchesse... quand on est forte et belle comme vous l'êtes.

JULIE. Oui, les apparences semblent donner un démenti à mes paroles... mais j'ai là un souvenir qui me tue!

MORISSEAU. Chassez-moi ce souvenir-là bien vite.

JULIE. Ah! si je pouvais l'emporter dans la tombe!... Écoutez, monsieur Morisseau, M. le duc est absent...

MORISSEAU. Je m'en doutais bien.

JULIE. Il a sollicité et obtenu du régent une mission auprès du roi d'Espagne... Il est parti il y a trois jours... Il ne doit revenir que dans deux mois.

MORISSEAU. Voilà déjà deux mois de bonheur, c'est un à-compte sur ce que le iel vous doit.

JULIE. Savez-vous ce qu'il m'a dit en partant?

MORISSEAU. Je le devine; qu'il espérait vous retrouver à son retour plus belle encore, si c'est possible?

JULIE. Il m'a pris la main, et fixant ses regards sur mon visage pâle et triste... Vous êtes malade, Julie... plus malade que vous ne pensez... Je serais au désespoir de vous perdre pendant mon absence... Il y avait dans son regard quelque chose d'effrayant, sa voix avait un accent prophétique qui m'a serré le cœur... Mes jambes tremblaient sous moi, j'étais prête à me trouver mal!... Un peu de fierté m'a protégée!... Ah! il me connaît bien, lui: il sait que la mort rompra bientôt cette chaîne qui nous pèse à tous les deux.

MORISSEAU, *se levant et avec gaîté*. Ah çà! est-ce que ce serait par hasard pour faire votre testament que vous m'auriez appelé... Je vous déclare que je m'y refuserais, ainsi qu'à tout ce qui pourrait entretenir chez vous ces folles idées de tristesse.

JULIE. Non... rassurez-vous... je l'ai fait...

MORISSEAU. Hein! quoi?

JULIE. Mon testament...

MORISSEAU. Vous avez fait?...

JULIE, *souriant avec tristesse*. Le grand mal!... écrire son testament, cela ne fait pas mourir...

MORISSEAU. Non, sans doute... car j'ai dans mon étude dix testamens de gens qui se portent à merveille...

JULIE, *lui remettant un paquet cacheté en noir*. Voici l'acte qui contient mes dernières volontés; je le dépose entre vos mains, monsieur Morisseau.

MORISSEAU, *le prenant*. Comme notaire je suis obligé de le recevoir... mais j'espère le garder long-temps avant d'en faire usage.

JULIE. J'ai disposé de ce que le roi a daigné me donner...

MORISSEAU. C'est votre dot, vous en avez le droit.

JULIE. En faveur... de la personne dont mon père vous a parlé..... Adrien est orphelin.

MORISSEAU. Tout-à-fait orphelin.

JULIE, *se levant*. Ah! j'avais rêvé une existence si heureuse avec lui!... Notre amour était connu de mon père... il avait pris naissance sous ses yeux!... Adrien est si bon, si honnête... son ame est si belle!.. et je l'aimais!... Ah! je l'aime encore... son souvenir me poursuit jusque dans mes rêves; il ne me quitte pas un instant!... Quand je compare l'horrible position où je suis enchaînée à l'avenir qui m'attendait... la grossièreté calculée du duc, à la délicatesse d'Adrien; la bassesse des affections de celui dont on m'a imposé le nom, à la noblesse des sentimens de l'homme qui m'avait consacré sa vie... mon cœur se gonfle. . les larmes me gagnent!... Ah! je suis bien malheureuse!

MORISSEAU. Oui... je conçois vos regrets... mais le désespoir n'est pas de votre âge... qui sait ce que le temps et la providence peuvent apporter de changement à votre position? Cette absence du duc peut durer plus long-temps qu'il ne l'imagine. On pourrait en profiter pour renouveler votre demande à la cour de Rome... donnez-moi l'adresse de votre abbé Mirlin.

JULIE. Rue du Bac, aux Missions-Etrangères.

MORISSEAU. Je le verrai... je lui parlerai, nous nous entendrons.

JULIE. Oh! désormais, c'est bien inutile...

MORISSEAU. Comment! est-ce que vous refuseriez le concours du notaire...

JULIE. Moi!... non certainement... vous êtes maintenant mon seul appui... Je n'ai plus d'autre ami que vous... Aussi serez-vous mon exécuteur-testamentaire.

MORISSEAU. Fi donc!... Je serai mieux que cela, je l'espère.

JULIE, *se levant*. Et pour vous prouver, mon cher monsieur Morisseau, combien j'attache de prix à votre amitié... Cette pièce est écartée, personne n'y vient ordinairement. Approchez. (*Elle tire un rideau qui cache la porte à droite.*) Autrefois cette porte était condamnée... Depuis le départ de M. le duc, je l'ai fait rouvrir... elle donne sur un petit escalier qui descend au jardin. Le jardin a lui-même une porte bâtarde dans la rue Saint-Dominique.

MORISSEAU. Quartier bien isolé...

JULIE. Voici les deux clefs... vous en ferez usage toutes les fois que vous aurez un

moment à perdre... à me donner... jamais assez souvent au gré de mes désirs.

MORISSEAU. Ne craignez-vous pas que ce mystère?...

JULIE. A l'exception d'une jeune fille qui me témoigne quelqu'intérêt, (celle qui est allée vous prévenir), tous mes autres domestiques sont autant d'espions placés autour de moi pour suivre mes pas, contrôler mes démarches, et rendre compte à M. le duc de mes paroles, de mes actions... Je désire que vos visites soient ignorées de mes gens; car si leur maître en était instruit, peut-être voudrait-il encore me priver de cette dernière consolation.

MORISSEAU. Je comprends maintenant.

JULIE. Vous n'abandonnerez pas une pauvre femme... qui ne vous sera pas longtemps à charge.

MORISSEAU. Vous abandonner ! moi ! oh! je viendrai chaque jour verser sur ce cœur malade, un peu de ce baume qu'on appelle espérance.

JULIE. Ah !... Morisseau... il n'y en a plus pour moi !...

(Elle rentre par la deuxième porte du côté gauche.)

SCENE II.

MORISSEAU, *seul.*

Oh! oui... elle est changée!... terriblement changée! Donnez donc vos filles à des grands seigneurs, pour qu'ils les fassent mourir de chagrin... Ah! si le pauvre père Raymond vivait encore, il verserait des larmes de sang... d'avoir forcé sa fille à un pareil sacrifice ! Et moi qui la croyais heureuse ! qui, par amitié pour elle, par respect pour son bonheur, me refusais à troubler la sécurité de M. le duc... Allons... allons, il n'y a plus à reculer... agissons... avec prudence... mais agissons promptement... Ecrivons à Montpellier, sachons si cet Adrien mérite tous les éloges qu'on lui donne... et si les rapports que je reçois lui sont favorables... Eh bien ! alors nous mettrons les fers au feu; mais avant tout, occupons-nous de cette pauvre duchesse... Voyons son abbé Mirlin... Soulevons en sa faveur toutes les puissances ecclésiastiques du monde.. Eh! morbleu, j'irai à Rome, s il le faut; ce sera pour moi une occasion de voir le pape et le Colysée... Hein... du bruit ! Ah ! ce sont les domestiques de la duchesse qui ayant peut-être aperçu de la lumière dans cette pièce isolée, cherchent à savoir ce qui s'y dit... ce qui s'y fait... Ils en seront pour leurs frais d'espionnage. (*Il souffle la chandelle.* Retirons-nous.

(Il va à la porte désignée par Julie, disparaît et ferme. La première porte à droite s'ouvre; un laquais entre dans l'appartement avec une lanterne sourde; il la retourne pour éclairer les personnes qui viennent après lui. Adrien est amené dans l'appartement par six hommes. Il a un mouchoir sur la bouche. L'homme qui tient la lanterne allume les bougies.)

SCENE III.

ADRIEN, LAQUAIS.

ADRIEN, *arrachant le mouchoir qui le baillonne.* Que signifie ce guet-apens?... je n'ai aucune idée du lieu où je suis... Ah ça ! voyons, messieurs, où suis-je? qu'elle est cette maison?... Ne vous êtes-vous pas trompés? est-ce bien moi, qu'on attend, moi, que vous deviez enlever?... Je n'ai point de mauvaises affaires à Paris.,. je n'y suis que de ce matin... point de duel, point de dettes, point d'intrigues... (*Avec plus de force.*) Encore une fois, regardez-moi bien, et assurez-vous si je suis réellement la personne que l'on vous a désignée...

SCENE IV.

ADRIEN, LE DUC, LAQUAIS.

(Le duc entre aussi par la même porte; en entrant, il ordonne à ses gens de se retirer. Ils sortent.)

ADRIEN. Puis-je savoir, monsieur...

LE DUC. J'espère que ces gens se sont comportés avec politesse... et qu'ils ont été pleins d'égards dans la violence qu'ils vous ont faite?

ADRIEN. Je n'ai pas à me plaindre.

LE DUC. N'ayez aucune crainte, monsieur, et asseyons-nous... car j'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse.

ADRIEN, *avec embarras.* Je vous écoute, monsieur.

LE DUC. Vous êtes médecin?

ADRIEN. Oui, monsieur.

LE DUC. Si je suis bien informé, vous êtes arrivé ce matin par le carosse de Montpellier.

ADRIEN, *toujours avec crainte et embarras.* Oui, monsieur.

LE DUC. Vous vous appartenez... vous êtes, m'a-t-on dit, seul, sans famille?..

ADRIEN. Mais cette solitude ne doit plus être de longue durée... une famille de mon choix va bientôt remplacer celle dont le sort m'a privé. Je viens retrouver une

jeune fille que j'aime, que j'ai promis d'épouser il y a près d'un an... Depuis mon départ je n'ai pas reçu de ses nouvelles.... mais je suis sans inquiétude, je juge de son cœur par le mien...

LE DUC. Eh bien ! docteur, mille louis seront un joli cadeau de noces pour la future...

ADRIEN, *étonné*. Mille louis!... monsieur, mille louis à un médecin!...

(Il se lève.)

LE DUC. Rasseyez-vous donc, je ne vois pas ce qu'il y a de si alarmant dans ces mots: mille louis.

ADRIEN. Une pareille somme.. semble indiquer...

LE DUC. Que le service qu'on réclame a quelqu'importance, et que la personne qui le demande est en état de le payer.

ADRIEN, *indécis*. Pardon, j'ai pu me tromper.

LE DUC. Qu'aviez-vous donc pénsé?...

ADRIEN. Oh! rien... rien... mais les bonnes actions ne se paient pas ordinairement si cher...

(Il se rassied.)

LE DUC. C'est selon... et puis il y a des actions qui sont bonnes pour les uns, mauvaises pour les autres; la même action est éputée crime ou imprudence, on la punit ou on la tolère, suivant la personne qui la commet... Ne vous arrive-t-il pas à vous-même, membre de la Faculté, de tuer... le plus innocemment du monde... un sujet plein de vie et de santé?

ADRIEN, *vivement*. Involontairement...

LE DUC. Et qu'est-ce que cela fait au pauvre diable qui s'en va, que vous l'ayez fait partir volontairement ou involontairement.... il n'en est pas moins mort.... et bien mort.

ADRIEN. Nous ne sommes pas infaillibles.

LE DUC. Sans doute, et après tout qu'est-ce que la mort? souvent un accident très-heureux pour ceux qui restent! Messieurs les médecins, vous êtes quelquefois une providence pour les héritiers!

ADRIEN, *indigné*. Monsieur, vous avez des médecins une singulière opinion.

LE DUC, *froidement*. Je les estime beaucoup, ils rendent à la société des services éminens!

ADRIEN, *avec beaucoup d'embarras et de crainte*. Monsieur, plus je vous entends et moins je comprends ce que vous exigez de mon ministère.

LE DUC. J'ai un ami dont la femme est malade, très-malade..

ADRIEN. Monsieur, conduisez-mo près d'elle.

LE DUC. C'est inutile.

ADRIEN. Si le danger est aussi gran que vous le dites, le moindre retar peu lui être fatal.

LE DUC. Elle est condamnée...

ADRIEN. Eh! monsieur... les secret de la providence sont impénétrables, to les jours la nature fait des miracles.

LE DUC. On ne veut pas que la natur en fasse...

ADRIEN. Eh! que veut-il donc?

LE DUC, *se levant*. Il veut être veuf cette nuit.

ADRIEN. Horreur!... je ne veux pas en entendre davantage...

(Il fait un pas vers la porte, le duc l'arrête.)

LE DUC. On s'est attendu à des obstacles, mais on s'est promis de les briser tous... vous ne sortirez d'ici... que complice ou victime

ADRIEN. Et vous ne craignez pas que la justice humaine...

LE DUC. La justice ne punit que la maladresse..... décidez-vous..... composez une potion dont l'efficacité sera garantie par votre présence... faites une ordonnance en trois ou quatre parties bien distinctes... on ira dans autant de pharmacies afin de ne pas éveiller les soupçons... On vous rapportera les objets que vous aurez demandés, vous les manipulerez vous-même. Consentez, on tiendra la promesse que je vous ai faite... refusez, on vous livre aux misérables qui vous ont amené, et votre mort assurera le secret...

ADRIEN. Vous seriez capable!

LE DUC. Du reste, sachez-le bien, votre refus ne sauvera pas cette femme. On n'aura pas toujours le malheur de s'adresser à un honnête homme... un autre...

ADRIEN. Un autre.. (*Il réfléchit un instant et paraît inspiré par un moyen qu'il vient de trouver, il dit à voix basse.*) Quelle idée!

LE DUC, *revenant près de lui*. Eh bien?

(Adrien semble hésiter encore, puis il a l'air de se résigner.)

ADRIEN. J'accepte.

LE DUC. Ecrivez. (*Il lui donne ses tablettes sur lesquelles Adrien écrit, déchire les feuilles et les passe au fur et à mesure au duc.*) Eh! mon Dieu! ce service qu'on vous demande, vous l'avez peut-être rendu à dix autres sans vous en douter. (*Après avoir reçu les papiers.*) Bien... on va faire porter ces ordonnances. Attendez ici mon retour.!. (*Adrien fait un pas.*) Mais n'essayez point de vous échapper... la maison est cernée... on n'en peut plus

sortir, toutes les issues sont gardées... (*Adrien fait un mouvement.*) Toutes !.. partout vous trouveriez la mort.

ADRIEN, *seul, abattu*. Ah ! quel horrible piége !

(Il sort par la porte à gauche.)

SCENE V.

ADRIEN, MORISSEAU.

MORISSEAU. Monsieur, j'ai tout entendu.

ADRIEN, *avec le plus grand effroi*. Grand eu !

MORISSEAU. Vous n'accomplirez point t affreux projet.

ADRIEN. Mais, monsieur..

MORISSEAU. Immoler la plus noble des créatures !

ADRIEN. Ecoutez-moi.

MORISSEAU. Un empoisonnement.

ADRIEN. Mais, non !

MORISSEAU. L'oreille collée contre cette porte, je n'ai pas perdu une seule de vos paroles !.. et c'est épouvantable !. Vous !. jeune !.. complice d'un misérable !.. donner la mort à une pauvre femme, jeune aussi .. belle !.. oh ! je vous l'arracherai .. Quand deux misérables complotent un crime.. Dieu envoie presque toujours un honnête homme au milieu d'eux, pour faire échouer leurs projets...

ADRIEN. Au nom du ciel ! monsieur, taisez-vous et écoutez moi... Je ne suis point coupable.

MORISSEAU. Vous n'êtes point coupable ! et vous conspirez la mort de la duchesse?

ADRIEN, *surpris*. La duchesse !.. elle ne court aucun danger.

MORISSEAU. Prenez garde à ce que vous allez dire !

ADRIEN. Je n'ai consenti à entrer dans les exécrables desseins de son époux que pour sauver la victime.

MORISSEAU. Mais vous avez ordonné...

ADRIEN. Eh ! monsieur, n'avez-vous pas entendu que si j'avais refusé !.. il se serait adressé à un autre dont les intentions auraient été moins pures que les miennes?

MORISSEAU. Enfin, ce breuvage ?

ADRIEN. Chacune des substances qui le composent renferme un suc vénéneux; prises séparément, elles peuvent causer la mort... mais le mélange de ces poisons neutralise leur effet dangereux; réunis, ils ne sont plus à craindre ! Une préparation sagement combinée par mes soins détruira complètement leur action malfaisante... et ce breuvage pris par la duchesse la plongera dans un sommeil léthargique, qui trompera les regards les plus exercés.

MORISSEAU. Vous êtes bien sûr ?

ADRIEN. Dès que le duc croira sa vengeance accomplie, la liberté me sera rendue, et le premier usage que je ferai de cette liberté sera d'aller me jeter aux pieds du roi, de lui raconter tous les événemens de cette nuit... la part que j'ai été forcé d'y prendre, et nous arracherons la duchesse au pouvoir de son mari.

MORISSEAU. Mais, si en votre absence.. une main étrangère allait procéder à cette opération...

ADRIEN, *épouvanté*. Alors !

MORISSEAU. Alors ?

ADRIEN. Mais nous n'avons pas à craindre un pareil danger. Vous l'avez entendu, c'est à moi que ces substances doivent être remises, c'est moi seul qui dois les réunir, les préparer !.. Rassurez-vous, les jours de la duchesse ne sont point en péril.

MORISSEAU. Vous m'en répondez sur votre tête !

ADRIEN. Sur ma tête !

MORISSEAU. Ciel ! on vient !

(Il n'a pas le temps et se cache derrière le rideau, devant la porte.)

SCENE VI.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC. Docteur, vous êtes libre.

ADRIEN. Libre !.. ah ! Dieu soit béni! vous avez renoncé...

LE DUC. Non... l'on a réfléchi... vous ne cédiez qu'à la crainte... on a eu pitié de vos scrupules...

ADRIEN. Mais ce breuvage où est-il?

LE DUC. Elle vient de le prendre.

ADRIEN. Elle l'a pris... grand Dieu! Oh! non.. cela ne se peut pas.. si vous saviez, oh! dites-moi que vous me trompez, monsieur.

LE DUC. En croirez-vous le témoignage de vos yeux?

(Il tire un bouton, la porte du fond s'ouvre, on voit la duchesse étendue sur son lit.)

ADRIEN. Oh! mon Dieu !... (*Il court rapidement vers le lit, tâte le pouls, met la main sur son cœur, donne des signes de douleur, regarde la figure.*) Ciel ! que vois-je!... non, non . . . mes yeux me trompent . . . Julie... Julie... et c'est moi qui l'ai assassinée

(Il tombe épuisé par la douleur sur le lit de la du

chesse. pendant tout cela, le duc, indifférent à la scène qui se passe derrière lui, tire son porte-feuille, et le place sur la table.)

LE DUC. Demain la tombe ensevelira ce secret... demain de pompeuses funérailles.

MORISSEAU, *tirant le rideau et restant en place*. Ce soin ne vous regarde pas.

LE DUC. Dieu! encore cet homme!

MORISSEAU. Que personne ne porte la main sur cette femme.

LE DUC. De quel droit?

MORISSEAU. Je suis son exécuteur testamentaire.

LE DUC. Vous!

(La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une chambre d'auberge à Orléans. — Une grande porte au fond.

SCENE PREMIERE.

ADRIEN.

Nous voici donc à Orléans... j'ai vu en bas, sous la remise, le carosse armorié, la livrée du duc... c'est bien ici que doit s'arrêter le misérable qui a voulu faire de moi un assassin!... un assassin, grand Dieu!... Et quelle aurait été la victime!.. Julie! Julie! c'est moi qui t'aurais tuée, moi, ton premier... ton seul amour, moi dont le souvenir occupait toutes tes pensées!... (*Il s'assied.*) J'ai tout appris de la bouche du notaire... ah! combien elle a dû souffrir... que j'étais loin de soupçonner les événemens qui se sont succédé pendant mon absence!.. plus loin encore de me douter que ce vieux notaire, qui venait de mourir quand je me présentai chez lui, avait laissé des traces de mon existence dans son étude, que ces traces étaient tombées entre les mains de son successeur, et que le successeur de M. Bertin était ce bon, cet excellent Morisseau à qui je devrai bientôt un nom, une famille! (*Il se lève.*) Une famille! ah! maintenant dois-je la rechercher? si je succombe, ne vaut-il pas mieux qu'elle ignore qu'un des siens est tombé sous le fer d'un meurtrier!.. que dis-je? hélas! si le sort trahissait la justice de ma cause, si je mourais! je placerais Julie sous sa protection! je léguerais à ma famille le soin de ma vengeance!...

(Il va au-devant de Morisseau.)

SCENE II.

MORISSEAU, ADRIEN.

ADRIEN. Eh bien?...

MORISSEAU. Rien de nouveau. Elle repose. Je viens d'entendre dire en bas à la livrée du duc qu'on l'attendait d'un moment à l'autre.

ADRIEN. Ah! qu'il tarde!

MORISSEAU. Ne vaudrait-il pas mieux le laisser continuer son voyage?

ADRIEN. Sans le punir?

MORISSEAU. La plus grande punition pour lui sera d'apprendre qu'il a échoué dans ses projets.

ADRIEN. Ah! je n'oublierai de ma vie... ce que j'ai souffert, lorsqu'après avoir reconnu cette pauvre Julie... je l'ai vue étendue sur ce lit... pâle, décolorée.. n'ayant plus qu'un souffle de vie... lorsqu'interrogeant son pouls, je l'ai senti s'évanouir, disparaître sous mes doigts... j'étais mort... mon cher monsieur Morisseau!

MORISSEAU. Mais aussi quelle joie... quand vous avez senti les premiers battemens de son cœur.

ADRIEN. Qu'ils étaient faibles!

MORISSEAU. Quand elle a rouvert ses beaux yeux!.. quand son visage s'est couvert d'une rougeur subite, quand un soupir échappé de son sein, un cri sorti de sa bouche, vous ont appris qu'elle respirait encore!

ADRIEN. Ah! dix des plus belles années de ma vie ne payeraient pas un moment comme celui-là!... Et vous dites... qu'elle repose?...

MORISSEAU. Dans l'hôtel en face. La route l'a singulièrement fatiguée... Nous ne sommes partis de Paris que deux jours après vous. Le duc, qui redoutait un éclat, qui craignait tout de notre indignation, et surtout de la violence de votre caractère, s'est tenu caché... même après votre départ. Mon testament à la main, je l'ai forcé au silence, je l'ai en quelque sorte tenu prisonnier dans son hôtel... Vous savez qu'il a le plus grand intérêt à ne pas être soupçonné d'avoir reparu chez lui pendant ces jours de deuil... J'ai donc pu agir à mon aise, faire auprès du prince

toutes les démarches que j'ai jugées nécessaires.

ADRIEN. Quelles démarches? auprès du prince?... et dans quel but?... de quoi s'agit-il?...

MORISSEAU. Vous le saurez, si je réussis.

ADRIEN. Vous à qui je dois tant, vous me cachez quelque chose?

MORISSEAU. Je vous le répète... si je réussis, vous saurez tout... mais à quoi bon vous bercer à l'avance d'une espérance qui pourrait ne pas se réaliser? Si vous m'aviez cru, au lieu d'être venu vous placer sur la route de ce misérable, vous l'auriez abandonné à ses remords, vous auriez conduit Julie en pays étranger, et là, vous auriez attendu tous les deux...

ADRIEN, *allant à la fenêtre*. Du bruit... un homme!... c'est lui!

MORISSEAU. Au nom du ciel! de la prudence, Adrien!...

ADRIEN. Oh! soyéz tranquille... je ne veux pas la perdre une seconde fois.

SCENE III.

LES MÊMES, UN GARÇON D'AUBERGE.

LE GARÇON. Monsieur Morisseau?

MORISSEAU. C'est moi!

LE GARÇON. Un homme arrivant de Paris vient de descendre à l'hôtel en face.

MORISSEAU. Où je loge?

LE GARÇON. Il est, dit-il, porteur d'un message important qu'il ne veut remettre qu'a vous-même.

MORISSEAU, *avec joie*. Si c'était!... (*A Adrien.*) Du courage, mon cher Adrien... il est probable que, dans quelques instans, vous saurez tout... (*A part, en sortant.*) Ne les perdons pas de vue.

(Il sort.)

SCENE IV.

ADRIEN, *seul*.

Ma vengeance arrive donc enfin!.. J'éprouve une émotion... mon sang circule avec une violence... Voyons, voyons, du calme... du sang-froid... Non, non, c'est impossible!

SCENE V.

ADRIEN, LE DUC.

LE DUC, *dans la coulisse*. Un homme me demande, dites-vous?

(Il entre en scène.)

ADRIEN. Oui, monsieur le duc... et c'est moi!...

LE DUC. Vous, docteur! et par quel hasard?

ADRIEN. Je vous attendais.

LE DUC. N'avons-nous pas réglé nos comptes ensemble?

ADRIEN. Pas tous!

LE DUC. Ma promesse, je l'ai remplie et je suis quitte envers vous.

ADRIEN. Quitte envers moi!... vous... oh! mon Dieu! (*Il se place froidement devant le duc.*) On dit que celui qui tue une femme tremble devant un homme, est-ce vrai, monsieur le duc?

LE DUC. Insensé! Le tems me presse.

(Il va pour sortir.)

ADRIEN. Oh! n'essayez pas de fuir.

LE DUC. Mais c'est donc un guet-a-pens?

ADRIEN. Comme vous voudrez, mais un de nous deux doit rester ici... sur la place.

LE DUC. Pour jouer à parail jeu, monsieur, nos positions ne sont pas égales.

ADRIEN. C'est vrai, je suis un honnête homme, et vous un assassin.

LE DUC. Insolent!

ADRIEN. Si pour vous forcer à vous battre, il faut l'aller crier en place publique, j'irai.

LE DUC. Vous oseriez?

ADRIEN. Tout.

LE DUC. Mais vous voulez donc...

ADRIEN. Vous tuer, si Dieu est juste.

LE DUC. Me tuer!

ADRIEN. J'en suis sûr, car entre deux combattans, celui qui a un crime sur la conscience est à moitié mort.

LE DUC. Monsieur, je suis gentilhomme.

ADRIEN. Gentilhomme empoisonneur...

LE DUC. Et vous-même! misérable..... vous qui avez accepté...

ADRIEN. Moi!.. c'est vrai, j'ai été coupable... et c'est pour cela que je ne veux pas laisser vivre un homme assez lâche pour me le reprocher.

LE DUC. Lâche!... c'en est trop!...

ADRIEN. Vous acceptez donc?

LE DUC. Ce mot veut du sang, et si vous aviez l'honneur d'appartenir à la noblesse...

SCENE VI.

ADRIEN, MORISSEAU, LE DUC.

MORISSEAU, *ouvrant la porte*. Monsieur a cet honneur-là. (*Il referme la porte.*)

Monsieur se nomme Paul-Adrien-Cressé de la Vaubalière.

ADRIEN. Moi!

LE DUC. Monsieur!..

MORISSEAU. C'est le nom porté sur l'acte de naissance déposé dans l'étude de mon prédécesseur.

LE DUC, *avec dédain*. Monsieur, appartenir à notre famille!..

ADRIEN. Je ne le souhaite pas.

MORISSEAU. Je vous demande pardon... monsieur appartient à votre famille...

LE DUC. A quel titre?

MORISSEAU. Il est votre plus proche parent.

LE DUC. Lui!

MORISSEAU. Lui.

LE DUC. Son père!

MORISSEAU. Le vôtre!

ADRIEN, *étonné*. Quoi!..

LE DUC. Imposture!

MORISSEAU. Vérité... vous êtes frères.

LE DUC ET ADRIEN, *s'éloignant*. Nous!...

MORISSEAU. Comme Abel et Caïn.

LE DUC. Mon père n'a jamais eu qu'un seul enfant...

MORISSEAU. En France, mais dans les colonies.

ADRIEN. Les colonies... ah!... oui... ce nom... ce nom-là!... je me rappelle maintenant... oui... c'est bien ce nom-là que ma mère prononçait si souvent... les yeux baignés de larmes, la Vaubalière... oui... oui...

LE DUC, *avec arrogance*. Ce nom-là, monsieur, je vous défends de le porter.

MORISSEAU. Vous avez tort, il n'est pas homme à le déshonorer.

ADRIEN, *avec fermeté*. Si ce nom est le mien, nulle puissance au monde ne me le fera quitter.

LE DUC, *avec ironie et dédain*. Et quand il serait vrai qu'une faiblesse de mon père, ce que je n'accorde pas, ait en quelque sorte autorisé cette ridicule prétention... encore faudrait-il la fonder sur quelqu'acte public... mon père a-t-il reconnu monsieur? a-t-il signé son acte de naissance.

MORISSEAU. Non!

LE DUC. Ah!

MORISSEAU. C'était inutile, il avait signé le contrat de mariage.

LE DUC, *s'emportant*. Le contrat de mariage!

MORISSEAU. Plus bas, monsieur le duc, ces choses-là n'ont pas besoin d'être entendues de tout le monde.

LE DUC. Et vous croyez qu'il suffira d'entasser calomnies sur calomnies?..

MORISSEAU. Ce que j'avance... je puis le prouver... j'ai sur moi la copie de tous les actes, lettres, contrats et déclarations qui attestent la possession d'état de Paul-Adrien Cressé de la Vaubalière. Les originaux sont en lieu de sûreté... or donc, M. le duc de la Vaubalière, gouverneur pour le compte de sa majesté dans les colonies françaises, y épousa, pendant son gouvernement, au commencement de l'année 1694, Louise-Marie-Cécile-Lucie Déhallas, fille unique d'un des plus riches habitans de la colonie... il repasse en Europe... joueur, dissipé, libertin, grand seigneur dans toute l'acception du mot; il oublie qu'il est marié, et afin d'échapper aux poursuites par trop vives de ses créanciers, il n'attend pas que sa première femme soit morte pour en épouser une autre... immensément riche, comme de raison!.. Le contrat de mariage de Mme votre mère est du 11 avril 1697; l'extrait mortuaire de la première duchesse est du 14 octobre 1699, plus de deux ans après. Les dates sont précises... il n'y a rien de positif comme les chiffres.

LE DUC, *avec emportement*. Et qui prouvera que ces pièces ne sont pas fausses?... qu'elles n'ont pas été fabriquées dans un dessein coupable?..

ADRIEN. J'apprends à l'instant leur existence.

MORISSEAU, *avec malice*. Je la savais, moi, car j'avais trouvé toutes ces pièces en dressant l'inventaire du défunt... Mais ce que j'ignorais complétement, c'est l'existence de monsieur... et voilà pourquoi je n'ai pas fait usage de cette découverte, pourquoi je ne vous en ai jamais parlé... A quoi bon vous tourmenter, vous troubler dans la possession de votre nom, de votre fortune, si cet enfant de votre père n'existait plus?.. Avant tout, pour entamer l'affaire, il fallait être certain d'avoir un client... ce client, je l'ai trouvé!.. et me voilà disposé à le soutenir, à l'appuyer de ma voix, de ma bourse et de mon crédit!

LE DUC. Libre à vous... mais enfin ces pièces ne sont pas venues là toutes seules... et le dépositaire de ces actes dont je persiste à soutenir la fausseté?

MORISSEAU. Un vieux domestique de votre père.

ADRIEN. Celui... aux mains duquel ma mère me remit quand elle mourut dans la traversée... car elle venait en France, monsieur, rejoindre son époux, réclamer ses droits.

MORISSEAU. Ce domestique, intrigant habile, mit l'enfant en pension, et à tout

hasard ne lui laissa que son nom de baptême.

ADRIEN. Depuis plus de vingt ans... je ne m'en connais pas d'autre . . . . qu'Adrien!

MORISSEAU. Il alla trouver M. de la Vaubalière... lui annonça la mort de sa femme et l'existence de son fils... puis il protesta de ses bonnes intentions, de son attachement à la personne de M. le duc, qui trouva tout simple d'acheter son silence.

LE DUC, *avec arrogance*. La preuve?

MORISSEAU. Elle est écrite dans vingt lettres de votre père... dont les originaux sont en lieu de sûreté.

LE DUC. Jamais... je ne reconnaîtrai un pareil acte... je plaiderai.

MORISSEAU. Nous plaiderons.

ADRIEN, *passant au milieu*. Traîner la mémoire de notre père devant les tribunaux!.. Non, messieurs, jamais. La tombe couvre ses fautes; et tant que je vivrai, on ne la soulevera pas pour y venir fouiller les actions de sa vie.

LE DUC, *brutalement*. Voilà de belles phrases... qui ne prouvent rien.

MORISSEAU, *vivement*. Si parbleu... elles prouvent que monsieur est un véritable la Vaubalière, et qu'il tient plus que vous à conserver intact l'honneur de sa famille.

ADRIEN. Eh! monsieur, gardez vos biens, vos charges, vos dignités, soyez pour tous le seul fils, l'unique héritier du duc de la Vaubalière. J'y consens; et puisque le malheur a voulu que mon père soit aussi le vôtre... j'engage ici ma parole... la parole d'un homme d'honneur... qui n'a jamais failli à la sienne... que jamais ce secret ne sortira de ma bouche.

MORISSEAU, *à part*. Moi, je ne m'engage à rien.

LE DUC, *avec fureur*. Le secret! c'est l'anéantissement de tous ces actes qu'il me faut... et que j'exige à l'instant même.

MORISSEAU, *froidement*. Vous ne l'aurez pas.

ADRIEN, *avec chaleur*. Non, vous ne l'aurez pas.

MORISSEAU. Si vous voulez les copies collationnées pour en prendre connaissance... avec le plus grand plaisir du monde; mais les originaux...

LE DUC, *redoublant de fureur*. Je les veux, je les aurai!

ADRIEN. Vous ne les aurez pas, monsieur le duc!.. quand vous devriez me faire assassiner!

LE DUC. Eux!.. ou ta vie, misérable!

MORISSEAU. Monsieur.

LE DUC. Quel qu'il oit le duc de la Vaubalière ne doit avoir qu'un fils... viens, et que la Providence ou le hasard choisisse entre nous deux.

MORISSEAU. Arrêtez!..

LE DUC. Défends-toi, faussaire.... en garde!..

ADRIEN. Au nom du ciel!

LE DUC. En garde, te dis-je

(Il a tiré son épée et force Adrien à tirer la sienne, Morisseau veut empêcher le duel, mais ils croisent le fer. Julie paraît à la porte du fond.)

SCENE VII.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE. Deux frères!

(Étonnement et silence.)

LE DUC, *laissant tomber son épée*. Que vois-je?.. quoi!.. Julie!..

JULIE. Viens-tu lui demander sa vie en échange de la mienne, et le punir de t'avoir épargné un crime.

LE DUC. Non... non... ce n'est pas toi; je t'ai vue morte.. froide...

ADRIEN. Et conservant, sous les apparances de la mort, une vie qui devait échapper à ta cruauté.

LE DUC. Malédiction!..

ADRIEN. Misérable, qui, jugeant mon ame d'après la tienne, m'as cru assez lâche pour immoler à ta cupidité la vie d'une femme!

LE DUC. Mort et enfer!

ADRIEN. Et sais-tu quelle est cette femme dont tu pressais la mort avec tant de barbarie, à laquelle mes mains devaient, à ta voix, ouvrir les portes du tombeau?.. Cette femme, c'est l'espoir, l'amour, l'idole de toute ma vie.

JULIE. Oui, le voilà.. celui que j'aime.. que je n'ai jamais cessé d'aimer, dont l'image s'est constamment placée entre vous et moi!.. dont les paroles d'amour retentissaient toujours à mon oreille et glaçaient toutes celles qui m'étaient adressées; le voilà, celui dont la tendresse m'a préservée de la mort, qui m'a arrachée de la tombe où vous m'aviez précipitée.

LE DUC, *avec rage*. Mais par quel miracle?

MORISSEAU, *s'avançant*. Votre argent a tout fait.

LE DUC. Mon argent!

MORISSEAU. Le prix du crime m'a servi à en empêcher l'accomplissement... avec

l'or de votre portefeuille, j'ai corrompu vos domestiques, j'en ai fait d'honnêtes gens, ils m'ont aidé à vous arracher votre proie; ceux même qui vous avaient accompagné dans votre retour à Paris ont transporté nuitamment chez moi cette bonne Julie, leur maîtresse, dont le sommeil léthargique, si semblable à la mort, a fasciné tous les regards... C'est chez moi et par les soins d'Adrien que ce long sommeil a cessé et qu'elle a été rendue à la vie.

JULIE. Et c'est devant Dieu !.. que j'ai juré de lui consacrer les jours qu'il m'avait conservés.

MORISSEAU. Or, tandis que la fille de Georges Raymond renaissait à l'espérance du bonheur... moi, je procédais gravement aux funérailles de Mme la duchesse de la Vaubalière. Un cercueil vide... un cercueil de plomb traversait la foule immense des curieux, et recevait les bénédictions du peuple, qui paraissait regretter que, des deux époux, le plus âgé ne fût pas parti le premier.

LE DUC, *atterré*. Et pendant tout ce temps-là, forcé de me taire, réduit à me cacher.

MORISSEAU, *se frottant les mains* Oh! votre position nous a merveilleusement servi.

JULIE. Je laisse à votre conscience le soin de vous faire les reproches que mérite votre conduite. Mon père, en me forçant à recevoir votre main, ne croyait pas exposer ma vie aux violences d'un meurtrier.. Je vous le rends, monsieur, ce nom que j'ai subi avec résignation, et qui n'a reçu de moi aucune atteinte.

LE DUC. Qu'est-ce que vous dites, madame?

JULIE, *avec fermeté*. Je dis, monsieur le duc, que nos liens sont rompus.. qu'il y a entre vous et moi une tombe sur laquelle vous avez vous-même écrit notre séparation...

LE DUC. Morte ou vivante, vous êtes à moi...

ADRIEN. La duchesse de la Vaubalière n'existe plus... des actes authentiques prouvent sa mort...

LE DUC, *avec rage*. Nous les casserons ces actes, nous prouverons l'existence de madame, et n'en déplaise à ceux qui m'entendent, elle sera toujours la duchesse de la Vaubalière.

MORISSEAU. Et sur ce point vous avez parfaitement raison... mais le duc, le voici...

(Il montre Adrien)

LE DUC, *confondu*. Monsieur.

MORISSEAU. Voilà la seule branche de l'arbre généalogique... Voilà le duc de la Vaubalière... et vous, monsieur, né d'un second mariage, mariage nul, puisqu'il a été contracté avant la dissolution du premier, vous n'êtes pas même un enfant naturel.

LE DUC. Ah! du moins ce titre de frère, qui excite en moi des transports de rage, m'est un sûr garant que jamais il ne sera son époux.

MORISSEAU. Voici le bref de la cour de Rome, qui casse et annule votre mariage

LE DUC. Casse... mon mariage!

JULIE. Grand Dieu !

MORISSEAU. Vous le disiez bien, Julie.. il arrivera quand je serai morte. En effet, je l'ai reçu à Paris, pendant qu'on enterrait Mme la duchesse dans les caveaux de sa noble famille.

LE DUC. Tout m'échapperait !..

(Il s'assied atterré et au comble du désespoir)

JULIE. Adrien!

ADRIEN. Julie!

MORISSEAU. De triste, souffrante, opprimée que vous étiez, vous voilà maintenant heureuse, libre, au comble de tous vos désirs. (*Montrant le duc.*) Monsieur était riche, puissant, tout ployait sous ses volontés, sous ses caprices despotiques... Il vivait au milieu des plaisirs, des fêtes.... peut-être mourra-t-il à la Bastille.

LE DUC, *se relevant*. Mourir à la Bastille!

MORISSEAU. Cela dépendra du temps que vous y resterez. (*Un exempt et deux gardes paraissent à la porte du fond.*) Un exempt vous attend pour vous y accompagner.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LE LUTHIER DE VIENNE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par MM. de Saint-Georges et de Leuven,

MUSIQUE DE M. HIPPOLYTE MONPOU,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 30 JUIN 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CRESPEL, célèbre luthier de Vienne...........	M. Roy.
FRÉDÉRIC, son fils, jeune étudiant de l'université.	M. Couderc.
Le Conseiller de BILDERBROCKHAUSEN, (personnage muet).....	M. Léon.
BATHILDE............	Mme Damoreau-Cinti.
ANGÉLA, nièce de Crespel	Mme Rifaut.
UN PAYSAN..........	M. Mécène.
Ouvriers luthiers.	

La scène se passe chez Crespel, dans un faubourg de Vienne.

L'atelier de Crespel. Des instrumens de musique de tous genres sont suspendus aux murs. A gauche, la porte d'entrée. A droite, une autre porte communiquant aux appartemens de la maison. Au fond, une large fenêtre vitrée, qui laisse apercevoir un balcon donnant sur la campagne. A droite, sur le premier plan, un buffet d'orgues.

SCENE PREMIERE.

CRESPEL, Ouvriers luthiers.

(Au lever du rideau, Crespel examine avec satisfaction un orgue qu'il vient de terminer; ses ouvriers l'entourent.)

INTRODUCTION.

CHOEUR DES OUVRIERS.

Gloire, honneur à maître Crespel!
Le premier luthier d'Allemagne!
Toujours le succès l'accompagne,
Son talent est universel!

CRESPEL.

Merci, merci, mes compagnons,
De tant d'honneurs, de tant d'hommages;
Mais ensemble nous partageons
Tous les succès de mes ouvrages.

AIR.

A Vienne, à Berlin,
A Naple, à Turin,
Chacun me commande:
Là, c'est un alto,
Là, c'est un piano
Que l'on me demande.
J'ai des instrumens
Pour tous les talens;
Et dans ma fabrique
J'obtins la pratique
Du grand Rossini;
Partout on m'estime,
Mon art a fourni
Le violon sublime
De Paganini.

CANTABILE.

(*Montrant l'orgue.*)

Mais mon chef-d'œuvre, le voilà!
J'ai passé deux ans de ma vie
A composer cet orgue-là:
Il est pour ma nièce chérie;
C'est pour la fête d'Angela!
Oui, mon chef-d'œuvre, le voilà!

CHOEUR.

Oui, son chef-d'œuvre, le voilà!

(*Crespel fait apporter des bouteilles et du vin. Les ouvriers boivent.*)

CRESPEL.

Pour que cette journée
Soit gaîment terminée,
Mes compagnons, le verre en main,
Buvez jusqu'à demain!

CHOEUR.

Pour que cette journée
Soit gaîment terminée,
Mes compagnons, le verre en main,
Buvons jusqu'à demain.
Vive le métier
De luthier!
Sans lui, dans la vie,
Jamais d'harmonie;
L'ouvrier luthier
Sait, par son métier,
Mettre d'accord le monde entier.
Nous faisons danser,
Nous faisons valser
La jeune fillette
Au son du haut-bois,
Que l'écho des bois
Cadence et répète.

CRESPEL.

Pour que votre journée
Soit gaîment terminée,
Mes compagnons, le verre en main,
Buvez, buvez jusqu'à demain!

CHOEUR.

Pour que notre journée
Soit gaîment terminée,
Mes compagnons, le verre en main,
Buvons, buvons jusqu'à demain.

TOUS, *sortent par la gauche, en criant :* Vive maître Crespel! vive maître Crespel!

SCENE II.

CRESPEL, *puis* ANGÉLA.

CRESPEL, *à la porte d'entrée, aux ouvriers qui s'éloignent.* C'est bon!.. c'est bon!.. assez comme ça... quand vous crierez vive Crespel jusqu'à demain.... il vivra... soyez tranquilles.... il y a de l'étoffe... l'étui est bon, comme on dit dans notre état... (*Se retournant et apercevant Angéla qui entre par la droite.*) Ah! voici mon Angéla... ma nièce chérie, ma fille d'adoption...

ANGÉLA, *l'embrassant.* Bonjour, mon oncle...

CRESPEL, *avec effusion.* Bonjour, mon enfant... bonjour... Si tu savais comme je t'attendais avec impatience... comme je te désirais ce matin!.. C'est un beau jour pour moi que celui-ci, vois-tu... ton jour de naissance, mon enfant... ta dix-septième année qui commence...

ANGÉLA. Que vous êtes bon d'y avoir pensé!..

CRESPEL. Le beau mérite!.. est-ce que je ne pense pas à toi nuit et jour... à toi, la fille unique de ma pauvre sœur, qui est morte en te confiant si jeune à mes soins.. Est-ce que tu n'es pas ce que je chéris le plus au monde?..

ANGÉLA, *souriant.* Après votre fils, mon bon oncle...

CRESPEL. Après, ou avant... ma foi, je n'en sais rien... J'aime Frédéric, c'est vrai... mais c'est un extravagant, un cerveau brûlé, exalté comme le *Werther* de M. Goëthe!.. Il n'a pas voulu de mon état de luthier... ce qui est fort bête à lui, attendu que les lois, qu'il étudie à notre Université de Vienne, ne lui rapporteront jamais autant que mes basses, mes harpes et mes violons!!

ANGÉLA. Il désire de la gloire, de la réputation, mon oncle...

CRESPEL. De la réputation, mademoiselle... eh! morbleu! crois-tu que je n'en aie pas à moi seul plus que tous les avocats de l'Autriche?.. Maître Crespel, le luthier, est connu de l'Europe entière... Feu mon célèbre ami Beethoven ne laissait exécuter ses symphonies qu'avec mes instrumens... Paganini ne joue que sur mes violons... Hummel ne touche que mes pianos... Eh bien! tiens, (*montrant l'orgue.*) regarde ça... tout ce que je sais au monde, ma fille, je l'ai mis là-dedans! C'est le travail de deux années... c'est mon chef-d'œuvre!.. et ton présent de fête!..

ANGÉLA, *avec joie.* Ah! mon bon oncle, le beau cadeau!..

CRESPEL. Un cadeau digne de ton talent, ma fille!.. car j'en suis fier de ce talent-là!.. c'est pour me plaire que tu l'as acquis... A un orgue du ciel, il fallait une nouvelle sainte Cécile pour le toucher, et la patronne de la musique sera jalouse de toi, j'en suis sûr...

ANGÉLA, *soupirant.* Oh! non, mon oncle... car sainte Cécile ne touchait pas seulement de l'orgue... elle chantait en s'accompagnant.

CRESPEL, *violemment et avec brusquerie.* Chanter!... qui parle de chanter? est-ce toi, par hasard, qui aurais cette idée-là?.. Angéla, ma fille, tu sais que la plus belle voix humaine grince à mes oreilles comme une corde fausse!.. ça me crispe... ça me fait mal aux nerfs... La voix de femme surtout m'est odieuse.... c'est bizarre... c'est absurde, mais c'est comme ça.

ANGÉLA, *avec émotion.* Eh bien! mon oncle... eh bien! je ne chanterai jamais.. je vous le promets... je me reprocherais tant de vous donner du chagrin!..

CRESPEL. Pauvre enfant!.. je te dédommagerai de cette privation-là par tant de soins, de bontés!.. Tu n'as guère de dis-

tractions ici, depuis que ta compagne d'enfance, la jolie Bathilde, nous a quittés pour rejoindre son oncle le chanoine à Naples.

ANGÉLA. Ne me parlez pas de Bathilde, mon oncle... je suis forcée de croire à son ingratitude pour vous, à son indifférence pour moi... Ne pas nous donner de ses nouvelles depuis cinq ans!.. c'est mal!.. oh! c'est bien mal!!

CRESPEL. Oui, oui... c'est mal... mais que veux-tu?.. j'ai tant fait d'ingrats dans ma vie, que je ne les compte pas, dans la crainte de n'en plus faire... Allons, allons, pour m'égayer, joue-moi ce beau morceau de notre admirable Vandel!!

ANGÉLA, *écoutant*. Chut! mon oncle.... n'entendez-vous pas?..

CRESPEL. Quoi donc?..

ANGÉLA. Le galop d'un cheval... c'est celui de Frédéric... je le reconnais...

CRESPEL, *riant*. Il paraît que le cheval de Frédéric galope autrement que les autres...

ANGÉLA. Non, mais il va plus vite, quand il revient ici.

CRESPEL. Parbleu! depuis trois jours qu'il est absent, M. l'avocat en herbe, c'est bien le moins qu'il se presse un peu de revenir. Je vais lui parler, moi, à ce gaillard-là...

ANGÉLA. Non, mon oncle, non... je vous en prie... laissez-moi plutôt seule avec lui... je saurai ce qu'il a fait... je vous le promets... j'ai sa confiance... Allez-vous-en!..

CRESPEL. Allons, allons... on s'en va... Cette enfant-là fait de moi tout ce qu'elle veut...

(Il sort par la droite.)

SCENE III.

ANGÉLA, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *entrant par la gauche sans voir Angela.*

COUPLETS.

Les fils de l'université,
De l'université de Vienne
Seront toujours, quoi qu'il advienne,
Les favoris de la beauté!
Car il n'est, dans notre cité,
De fillette ou de noble dame,
Qui bientôt ne donne son ame
Aux fils de l'université!

Les fils de l'université
Sont éprouvés par leur courage,
Nul n'oserait leur faire outrage,
Eût-il une épée au côté!
Car il n'est spadassin vanté,
Ni soudard, fût-il plein d'audace,
Qui bientôt ne cède la place
Aux fils de l'université.

Les fils de l'université,
A leur pays toujours fidèles,
Mais à l'esclavage rebelles,
Mourraient tous pour leur liberté;
Car il n'est, hormis la beauté,
Puissance assez fière, assez vaine,
Pour oser donner une chaîne
Aux fils de l'université!

ANGÉLA, *s'avançant*. Ah! ça monsieur, quand vous aurez fini vos bravades d'écolier, vous me direz peut-être bonjour...

FRÉDÉRIC. Ma bonne petite cousine, que je suis aise de vous revoir!

ANGÉLA. Il paraît pourtant, monsieur, que vous n'y tenez pas beaucoup... (*D'un ton de reproche*). Absent depuis trois jours!

FRÉDÉRIC. Ah! ma bonne cousine, c'est que, depuis trois jours, il m'est arrivé quelque chose qui m'a presque rendu fou de surprise, d'admiration, de bonheur...

ANGÉLA. Ah! mon Dieu, mon cousin, qu'est-ce que c'est donc?

FRÉDÉRIC. Une aventure, ma cousine, une aventure que je ne veux confier qu'à vous seule... à votre amitié...

ANGÉLA, *à part*. A moi seule... je m'en doutais... (*Haut.*) Eh bien! monsieur, voyons... Contez-moi ça...

FRÉDÉRIC, *avec embarras*. C'est que le commencement de l'aventure est un peu... comment vous dirai-je?.. un peu gai...

ANGELA, *vivement*. Eh bien! mon cousin, passez le commencement...

FRÉDÉRIC. Impossible, ma cousine, impossible!... c'est le commencement qui vous expliquera ma hardiesse, ma témérité de la fin...

ANGÉLA, *à part*. Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il va donc me conter là?...

FRÉDÉRIC. Figurez-vous, ma cousine, qu'il y a trois jours, c'était fête par la ville, fête de l'université.. tout était en rumeur.. Vienne semblait appartenir aux joyeux étudians! Le chapeau pavoisé de rubans, le bouquet au côté, nous arpentions la ville en rois, ou plutôt en vainqueurs... La chanson à la bouche, la bourse vide et la tête remplie de grec, de latin, de genièvre, d'orateurs célèbres, et d'excellent vin du Rhin... c'était un mélange de Justinien et de Johanisberg, à ne pas s'y reconnaître...

ANGÉLA, *à part*. Eh bien, ça commence joliment!...

FRÉDÉRIC. Voilà qu'au détour d'une rue, un grave bachelier de mes amis nous fait tout-à-coup la plus singulière et la plus drôle des propositions... (*S'interrom-*

pant). Mais voilà le difficile... c'est de vous conter la proposition...

ANGÉLA, *vivement*. Ne la contez pas, mon cousin... supprimez la proposition... je n'y tiens pas...

FRÉDÉRIC. Après tout, ce n'était pas un crime à commettre... et puis nous étions tous horriblement en train de faire des folies... la proposition...

ANGÉLA, *à part*. Ah! mon Dieu!..

FRÉDÉRIC. La proposition consistait à embrasser toutes les femmes que nous rencontrerions sur notre route...

ANGÉLA, *vivement*. Quelle horreur!

FRÉDÉRIC. Eh bien! non, je vous assure.. ça ne manquait pas de charmes... (*Se reprenant.*) Ah! pardon, pardon, ma cousine, vous avez raison, c'est une horreur... une infamie!... et, jugez de mon malheur, c'est moi qui fus chargé de commencer comme le plus innocent de la société!..

ANGÉLA. Et vous avez osé?..

FRÉDÉRIC. Certainement... mais avec une répugnance très-prononcée, d'autant plus que la première rencontre que je fis avait au moins soixante ans... ce qui ne l'empêcha pas de se prêter à la plaisanterie de fort bonne grâce...

ANGÉLA, *riant*. Tant mieux, c'était bien fait...

FRÉDÉRIC. Oui, mais la seconde... ah! la seconde, ma cousine... un ange, une houri, vingt ans au plus, une fée, ma cousine.... la ravissante fée *Myrta* du poète Bürger...

ANGÉLA, *avec dépit*. Quel enthousiasme!...

FRÉDÉRIC. Par exemple, ça n'alla pas si bien que la première fois... Malgré les formes respectueuses dont j'environnai la fameuse proposition, la fée Myrta jeta les hauts cris et disparut au détour d'une rue, en fuyant comme une gazelle.

ANGÉLA. Et vous ne la revîtes plus?

FRÉDÉRIC. Au contraire, et voici le romanesque de l'aventure... Le lendemain, c'était le grand concert de la société impériale des Orphées de Vienne... Qu'aperçois-je, en entrant dans la salle? ma fée Myrta parmi les exécutans... Près d'elle était une espèce de monolithe, de cariatide antique échappée probablement des tombeaux de la cathédrale de Sainte-Gudule.. embellie d'oiles de pigeon, de chaînes d'or et d'un habit du temps de Marie-Thérèse...

ANGÉLA, *avec un sourire forcé*. Mais elle, mon cousin... elle... la fée?..

FRÉDÉRIC, *avec chaleur*. La fée, ma cousine... ah! c'est en chantant qu'elle mérita ce nom... car elle chanta dans ce concert qui vivra toujours dans mon souvenir... Jamais voix plus pure, plus expressive, plus céleste, ne vint charmer les bons Viennois... aussi furent-ils dans le délire... le flegme allemand se fondit à ces accents merveilleux.. Après elle, on ne voulut plus rien entendre... Moi-même, je l'avoue, dans un état d'émotion impossible à décrire, je me précipitai sur ses pas comme elle quittait la salle de musique, et je lui exprimai, dans le plus grand trouble, mon admiration et mon enthousiasme...

ANGÉLA, *très-émue*. Je le crois, mon cousin... je le crois...

FRÉDÉRIC. Mais jugez de mon étonnement... elle me reconnut tout de suite pour l'étourdi de la veille et me dit du ton le plus doux : « Vous voulez expier vos » torts d'hier, monsieur... vous avez réus- » si!... je vous pardonne... »

ANGÉLA, *avec vivacité*. Elle est trop bonne assurément, et à sa place... Mais enfin quelle est-elle?.... quel est son nom?...

FRÉDÉRIC. La baronne de Castelflor... une Italienne...

ANGÉLA, *vivement*. Mariée?...

FRÉDÉRIC, *soupirant*. Apparemment... avec ce vieux portrait de famille qui l'accompagnait...

ANGÉLA, *à part*, *avec joie*. Elle est mariée! (*Haut*, *hésitant*.) Et vous ne la revîtes plus?..

FRÉDÉRIC. Non, ma cousine, non... la foule l'entraîna bien loin de moi... et j'ai passé deux jours à la chercher dans Vienne, sans savoir ce qu'elle est devenue...

ANGÉLA, *tristement*, *à part*. Il l'a cherchée!..

FRÉDÉRIC. Mais cette voix... cette voix... ah! je donnerais tout au monde pour l'entendre encore une fois...

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, ANGÉLA, CRESPEL.

CRESPEL, *accourant*. Alerte!... alerte, mes enfans!.. voilà une superbe voiture qui s'arrête à notre porte... sans doute quelque riche étranger qui vient faire une acquisition chez le premier luthier de Vienne... Vite, mon Angéla, cours dire à maître Nathaniel, mon chef d'atelier, d'ouvrir ma salle d'exposition... Je lui en ferai voir des instrumens de toutes les fa-

çons, au riche étranger... depuis la contrebasse jusqu'au flageolet!..

ANGÉLA. J'y vais, mon oncle, j'y vais...

(Elle sort par la droite.)

SCENE V.

CRESPEL, FRÉDÉRIC, BATHILDE, *entrant par la gauche.*

FRÉDÉRIC, *regardant par la porte d'entrée.* Grand Dieu!.. c'est elle!.. ma fée, mon inconnue!...

CRESPEL, *regardant de même.* Bathilde!

FRÉDÉRIC, *à Crespel vivement.* Bathilde!.. cette jeune fille que vous aimiez tant?...

CRESPEL. Et qui a passé six ans ici pendant ton séjour au collége de Leipsick.

(Frédéric se tient à l'écart.)

BATHILDE, *courant à Crespel.*

CAVATINE.

Oui, me voici,
Mon vieil ami;
Oui, c'est Bathilde, après cinq ans d'absence,
Qui revient visiter l'ami de son enfance.
Doux moment, douce ivresse!
Je retrouve, en ce jour,
L'ami de ma jeunesse
Et ce calme séjour.

Depuis cinq ans, mon bon Crespel,
Ah! que d'événemens ont agité ma vie!
Mais, tenez, il n'est rien de tel
Que le retour dans la patrie!

C'est en vain que de la grandeur,
De l'éclat et de l'opulence
J'ai parfois goûté la douceur,
Mais l'asile de mon enfance
Fut toujours présent à mon cœur.

Modeste ermitage
Que les pampres verts,
Sous leur frais ombrages,
Cachent aux hivers,
C'est là que ma vie
Compta dix printemps;
La douce folie
M'y berça long-temps.
Un ciel sans nuages
Protégeait mon sort:
Pour fuir les orages,
Je reviens au port.

Doux moment, douce ivresse!
Je retrouve, en ce jour,
L'ami de ma jeunesse
Et ce calme séjour!

CRESPEL. Comment! vous ne nous avez pas tout-à-fait oubliés.

BATHILDE. Non, mon ami, non... pas un instant... A Vienne depuis trois jours seulement, on ne m'a pas laissé le temps d'écouter mon cœur et d'accourir près de ceux que j'aime.

CRESPEL. C'est égal... c'est égal... l'essentiel, c'est que tu nous reviennes .. (*Se reprenant.*) Ah! pardon... moi, qui vous tutoie... l'ancienne habitude!...

BATHILDE. Conservez-la, mon cher Crespel... traitez-moi toujours comme autrefois... comme la petite Bathilde, la compagne d'enfance de notre chère Angéla... Mais où est-elle?.. pourquoi ne la vois-je pas?..

CRESPEL. Elle va venir, ma chère Bathilde... mais, avant, permettez-moi de vous présenter mon fils...

FRÉDÉRIC, *à part, avec embarras.* Ah! mon Dieu! gare la reconnaissance!..

CRESPEL, *le faisant approcher.* Monsieur Frédéric Crespel, illustre avocat... en espérance... fameux docteur en vin du Rhin; savant de première force sur la bière d'Heidelberg, les cigares de Mary-Land et les jolis minois de la ville de Vienne...

FRÉDÉRIC, *à part.* Il avait bien besoin de lui parler... du dernier article surtout!..

BATHILDE, *avec bonté.* Monsieur Frédéric... je suis charmée... (*L'examinant.*) Ah! mon Dieu!.. mais je connais monsieur... (*Partant d'un éclat de rire.*) Ah! ah! ah!... nous nous sommes déjà rencontrés!..

FRÉDÉRIC, *à part.* Elle a une mémoire effrayante, cette femme-là!...

CRESPEL. Voyez-vous le gaillard!.. il ne m'avait pas dit ça...

BATHILDE, *avec malice à Frédéric.* Comment, monsieur, vous n'avez pas raconté à votre père notre première entrevue... le galant empressement que vous avez mis à faire ma connaissance?..

CRESPEL. Ah! quant à ça, c'est un chevalier très-courtois... un paladin... et d'un respect pour les dames...

BATHILDE, *riant à part.* Il est joli le respect!.. les embrasser à la première vue...

FRÉDÉRIC, *à part, avec impatience.* On dirait que mon père le fait exprès...

BATHILDE, *à Frédéric.* Eh bien! monsieur, est-ce que je vous fais peur? Approchez... approchez! (*Lui tendant la main et à mi-voix.*) Ce que vous me demandiez si cavalièrement, l'autre jour, c'est moi qui vous l'offre maintenant...

FRÉDÉRIC, *lui baisant la main avec passion.* Madame, que de bonté!

SCENE VI.

LES MÊMES, ANGÉLA.

ANGÉLA, *entrant par la droite.* Mon oncle, tout est prêt!

CRESPEL. Il s'agit bien de ça, mon enfant... Tiens, mets-toi là... regarde cette

belle dame... Eh bien! tu ne la reconnais pas?..

ANGÉLA, *courant embrasser Bathilde.* Bathilde!.. ma chère Bathilde!..

BATHILDE. Ma bonne Angéla, que je suis heureuse de t'embrasser!

ANGÉLA. Et moi qui t'en voulais... Ah! j'oublie tout à présent... c'est un des momens les plus doux de ma vie.

FRÉDÉRIC, *bas à Angéla.* C'est elle... ma belle inconnue... ma fée Myrta...

ANGÉLA, *à part, s'éloignant vivement de Bathilde.* Elle!.. Bathilde!.. c'est elle dont il me parlait ce matin...

BATHILDE, *à Angéla.* Qu'as-tu donc?

ANGÉLA. Rien... rien... la surprise... l'émotion...

CRESPEL, *courant à Angéla.* Ah! mon Dieu! la voilà qui pâlit encore... le bonheur lui fait autant de mal que le chagrin... (*A part, avec amertume.*) Pauvre enfant!... sa mère.... tout comme sa mère!..

ANGÉLA, *avec effort.* Oui, mon oncle, oui... c'est le bonheur de retrouver une amie... mon amie d'enfance... après une si longue séparation... (*A Bathilde.*) Mais, voyons, parle-nous de toi, de tes voyages, de ton bonheur... (*avec intention*) de ton mari...

BATHILDE, *riant.* Mon mari!.. ah! ma bonne amie, ce n'est pas là le beau côté de mon histoire...

FRÉDÉRIC, *vivement.* Je le crois bien... d'abord, comme physique, c'est bien le baron le plus sec, le plus jaune et le plus poudré de l'Europe.

BATHILDE, *riant.* Le baron... mais, mon cher monsieur, il n'est rien de tout cela.. il est mort!

CRESPEL. Vous êtes veuve?..

FRÉDÉRIC *et* ANGÉLA, *à part.* Veuve!

BATHILDE, *riant.* Tout ce qu'il y a de plus veuve depuis deux ans, grâce à Dieu!

CRESPEL. Voilà une touchante oraison funèbre pour le défunt.

BATHILDE. Ecoutez-moi, mon ami, et vous verrez si j'ai dû regretter le baron de Castelflor... Je vous quittai, il y a cinq ans, orpheline, sans fortune, rappelée à Naples par un vieux et riche chanoine, frère de mon père. Mon oncle était grondeur, goutteux, fort gourmand, et j'avais, pour toute distraction, la lecture de son bréviaire, qu'il trouvait commode de me faire faire, soir et matin!..

CRESPEL, *riant.* Voyez-vous, le chanoine!..

BATHILDE. Au milieu de ces douces occupations, un jeune et riche étranger, le baron de Castelflor, devint épris de ma personne.... il me demanda, m'obtint, m'épousa, se ruina, mangea ma dot, me trompa, m'abandonna, et mourut, à la suite d'une course de chevaux dont il ne gagna pas même le prix.

ANGÉLA, *avec bonté.* Pauvre Bathilde!..

BATHILDE. Oh! ne me plains pas.. c'est de mon veuvage que date mon indépendance et mon bonheur... Je perdis aussi mon oncle peu de tems après...

CRESPEL. Des suites d'une course de chevaux?..

BATHILDE. Non..... de celles d'un repas de chanoine... Sa succession me rendit une fortune! et, depuis ce temps, je vis libre, heureuse, voyageant par goût, cultivant les arts avec passion, la musique surtout dont je rafolle; et faisant tourner quelques têtes sur mon chemin, ce qui ne m'engage à rien, ni elles non plus...

FRÉDÉRIC. Mais ce monsieur qui vous accompagne?..

BATHILDE. Oh! celui-là, c'est un grave conseiller aulique... une conquête que j'ai faite en Prusse... un *patito*, comme on dit en Italie, un soupirant d'amour, un surnuméraire de l'hymen, M. Mathias Barnabé de Bilderbrockhausen... Comme il n'est ni jeune, ni beau, ni aimable, j'en ai fait mon chevalier servant... Il me suit depuis Berlin, me fait des vers et porte habituellement un contrat de mariage tout préparé dans sa poche, pour saisir, dit-il, mon bon moment.

FRÉDÉRIC, *avec émotion.* Et ce moment-là doit-il venir bientôt?..

BATHILDE. Je n'en sais rien... peut-être oui... peut-être non.. quand je serai lasse de ma vie errante.. et, alors, autant vaudra le conseiller qu'un autre... Il est fort pacifique... immensément riche... pas jaloux et parfaitement dressé... Il m'attend en bas, dans ma voiture...

ANGÉLA, *voulant sortir.* Mais il faut le faire monter...

CRESPEL. Certainement... un conseiller aulique qui fait antichambre... dans la rue... Je vais le chercher...

BATHILDE, *l'arrêtant.* N'en faites rien.. il gâterait notre réunion... (*Riant.*) D'ailleurs, vous le dérangeriez... il me tourne sans doute un madrigal sur mon succès au dernier concert de Vienne...

CRESPEL. Au concert!... seriez-vous harpiste, pianiste, organiste?..

FRÉDÉRIC, *vivement.* Eh! non, mon père, Mme la baronne est chanteuse.

CRESPEL, *avec humeur.* Chanteuse!..

FRÉDÉRIC. Elle possède une des plus belles voix de l'Europe!..

CRESPEL, *sévèrement*. C'est possible... mais, en fait de voix, monsieur, vous le savez, je n'aime que celles que je fabrique... et cet orgue; cet orgue que vous voyez là, par exemple, a plus d'effet et de charmes, pour moi, que tous les gosiers des *prime donne* du monde!

BATHILDE, *riant*. Vraiment!... vous piquez ma curiosité, mon cher Crespel... (*Avec malice.*) Je serais ravie d'entendre cet instrument merveilleux, qui peut atteindre et même surpasser la nature!..

CRESPEL. Chacun son goût, madame la baronne... la cavatine la mieux chantée ne vaut pas pour moi une fugue de Bach, ou un morceau de Hayden, exécutés là-dessus, par un beau talent comme celui de mon Angéla, par exemple...

ANGÉLA, *baissant les yeux*. Mon oncle!..

CRESPEL. Oui, mon enfant, un beau talent!... et qui vaut mieux que toutes les roulades de l'univers!...

FRÉDÉRIC, *bas à Bathilde*. N'en veuillez pas à mon père... il raisonne en luthier...

BATHILDE, *de même et riant*. C'est juste... le bon Crespel ne vend pas de voix...

CRESPEL, *conduisant Angéla devant l'orgue*. Mets-toi là, mon enfant, mets-toi là... et fais valoir le chef-d'œuvre de ton vieil oncle... joue en nièce dévouée, je t'en prie...

ANGÉLA, *à part*, *regardant Frédéric*. Il m'écoute... Ah! si je pouvais lui prouver que Bathilde n'a pas seule du talent!

MORCEAU.

(Angéla, assise devant l'orgue, exécute un prélude brillant.)

CRESPEL, FRÉDÉRIC ET BATHILDE, *chantant sur le prélude*.)

ENSEMBLE.

Brava, brava! le beau talent!
Oui, ce prélude est ravissant!

CRESPEL, *avec joie*.

Quel jeu brillant!
C'est glorieux; j'espère,
D'être à la fois l'oncle et le père
De l'artiste et de l'instrument!

CRESPEL, FRÉDÉRIC ET BATHILDE, *reprenant l'ensemble*.

Brava! brava! le beau talent!
Oui, ce prélude est ravissant!

BATHILDE, *à Frédéric*, *en écoutant Angéla*, *qui joue*.

Mais sur la sublime harmonie
Qui naît sous ses habiles doigts,
Il existe une mélodie
Que jadis je chantai, je crois.

FRÉDÉRIC, *à Bathilde*.

C'est le chant de sainte Cécile
Pour une ame en peine priant.

CRESPEL, *écoutant Angéla*.

De ce passage difficile
On ne peut mieux sortir vraiment!

ANGÉLA, *s'arrêtant tout-à-coup et voyant Frédéric occupé de Bathilde*, *à part*, *parlant*.

Il n'écoute pas seulement!

CRESPEL, *à Angéla*.

Pourquoi t'arrêter, mon enfant?

ANGÉLA, *à Crespel*, *avec émotion*.

Je continue...

BATHILDE, *appuyée sur le siége d'Angela et cherchant à se rappeler le chant*.

Attendez.... la, la, la, la,
C'est dans ce ton, oui, m'y voilà.

(*Elle chante sur le motif que joue Angela.*)

Sainte Cécile, à son orgue du ciel,
Pour une ame en souffrance invoque l'Éternel!

FRÉDÉRIC, *avec enthousiasme*.

La belle voix!... ah! c'est magique!

CRESPEL, *à part*.

Entre l'orgue et le chant qui saura l'emporter?
Cette étrange lutte me pique!
(*A Angela.*)
Courage, enfant, tes doigts aussi savent chanter!

BATHILDE, *sur le motif que joue Angéla*.

Accords sacrés, musique sainte,
Montez vers Dieu!
Sur votre aile portez ma plainte
Dans le saint lieu!
A ma voix, célestes archanges,
Ouvrez vos bras;
Et d'une ame au séjour des anges
Guidez les pas!

FRÉDÉRIC, *enthousiasmé*.

Brava! brava! c'est ravissant!

CRESPEL, *à Angela*, *avec force*.

A toi donc, à toi maintenant,
Et mets tout ton talent
A répéter son chant!

ANGÉLA, *à part*, *en regardant Frédéric*, *parlé*.

Ah! je le vois, il n'aime que son chant.

CRESPEL, *à Angéla*.

Comment donc! je le veux à l'instant!

(*Angéla répète le motif de Bathilde avec force et entraînement*, *puis s'arrête découragée*; *Bathilde*, *emportée par son enthousiasme*, *commence avec énergie le chant qui suit. En ce moment*, *les ouvriers de Crespel*, *attirés par le chant de Bathilde*, *paraissent par la droite et l'écoutent.*)

BATAILDE, *avec enthousiasme*.

Hosannah! gloire à Dieu!
Le ciel s'ouvre!.... victoire!
L'ame arrive au saint lieu!...
Cécile; à toi la gloire
De rendre une ame à Dieu!
Hosanna! hosanna !victoire!
Honte à l'enfer et gloire à Dieu!

FRÉDÉRIC ET TOUS LES OUVRIERS, *entraînés par le chant*, *répètent les derniers vers de Bathilde avec enthousiasme*.

Hosanna! hosanna! victoire!
Honte à l'enfer et gloire à Dieu!

CRESPEL, *interrompant le morceau*, *avec colère*. Silence... et plus de chant. (*Montrant son orgue.*) Ce maudit instrument m'a

trompé (*à Angéla*) ; il a mal servi ton talent, ma fille ; je l'ai cru meilleur... (*Frappant sur l'instrument qu'il brise.*) Je le recommencerai !

TOUS. O ciel !

CRESPEL, *aux ouvriers.* Sortez, vous autres ! qu'on me laisse seul !

(Tout le monde s'éloigne, et Crespel tombe comme anéanti sur le fauteuil placé près de l'orgue.)

TOUS LES OUVRIERS, *à voix basse.*

Étrange mystère !
D'où vient sa fureur ?
Qui peut lui déplaire
Et troubler son cœur ?
Sortons en silence,
Craignons un courroux
Dont la violence
Peut tomber sur nous !

(*Crespel s'est assis près de son orgue brisé, qu'il regarde en silence et avec regret. Bathilde fait signe à Frédéric d'emmener Angela, qui s'éloigne à pas lents. Tous les ouvriers sortent. Bathilde reste seule avec Crespel.*)

SCENE VII.

CRESPEL, BATHILDE.

CRESPEL, *se retournant, avec impatience.* Quelqu'un !... encore !

BATHILDE, *s'avançant.* C'est moi, maître Crespel...

CRESPEL, *se levant.* Ah ! pardon... je ne songeais plus...

BATHILDE, *souriant.* A moi, n'est-ce pas ?... mais je vous excuse... la colère fait tout oublier... même la politesse...

CRESPEL. La colère !... ce n'est pas de la colère, Bathilde... c'est du chagrin... un chagrin profond que vous seule venez de me causer, sans le vouloir, et sans vous en douter surtout...

BATHILDE, *surprise.* Moi, mon vieil ami... ah ! si j'avais su... Je me reprocherai toute ma vie cet air-là comme un crime...

CRESPEL. Il s'agit bien de ça !.. m'avez-vous donc cru assez insensé pour penser que mon art puisse jamais égaler la nature... pour croire qu'un artisan puisse trouver dans son industrie le secret de rivaliser avec la voix humaine ?.. j'aime mon métier, c'est vrai... mais je connais ses bornes, et la haine que je montre pour le chant ne vient pas d'un ridicule et sot amour-propre... Ecoutez, mon enfant, écoutez un secret que je n'ai jamais dit qu'à Dieu...

BATHILDE, *vivement.* Parlez, mon ami, parlez...

CRESPEL, *après s'être assuré que les portes sont fermées.* Je n'ai que deux tendresses au monde... mon fils et mon Angéla... peut-être même cette dernière m'est-elle encore plus chère que Frédéric... Regardez-la... voyez sa pâleur... sa faiblesse... sa vie est un souffle qu'une simple imprudence peut lui ravir... et cette imprudence, Bathilde, c'est de chanter...

BATHILDE. Est-il possible ?

CRESPEL. La mère de ma pauvre Angéla, ma sœur si regrettée, avait vingt ans... elle venait de lui donner le jour... sa voix était la plus belle, la plus éclatante qu'on ait jamais entendue. Un soir, au milieu d'un concert, où son talent avait fait des merveilles, elle finissait un air... que, depuis, personne n'a plus chanté... un trait, surtout, excitait l'admiration, l'enthousiasme, mais ce trait n'était pas fini que la vie de la cantatrice l'était pour jamais... on applaudissait encore... qu'elle était morte !...

BATHILDE. Qu'entends-je !

CRESPEL, *plus vivement.* J'ai toujours caché la cause de ce malheur à sa fille... Angéla possède la même organisation que sa mère... un célèbre médecin de mes amis me l'a déclaré... Le moindre effort de voix, le plus léger son donné par cette poitrine si délicate peut la briser... enfin, pour Angéla, chanter c'est mourir !...

BATHILDE. Pauvre Angéla !... quelle affreuse prédiction ! Et la connaît-elle ?...

CRESPEL. Dieu l'en garde ! ce serait empoisonner sa vie par d'horribles craintes, la vouer aux plus cruelles inquiétudes !... mon fils même ignore ce mystère... j'ai craint sa légèreté, son imprudence... j'ai mieux aimé feindre une aversion profonde pour la musique vocale... Angéla me croit sincère et cultive un autre talent avec transport... c'est une pauvre fleur étiolée que j'élève à grand soin, à grandes peines, et tous les instans de ma vie sont consacrés à l'aimer, à veiller sur elle, à la rendre heureuse !

BATHILDE, *émue.* Mon bon Crespel, vous êtes le plus tendre, le meilleur des hommes !

CRESPEL, *surmontant son émotion.* Moi... du tout... je ne suis qu'un artisan assez brusque et fort ignorant, quand on le sort de son métier... aussi j'ai bien envie de vous demander un service que je ne peux pas me rendre moi-même.

BATHILDE, *vivement.* Demandez, mon ami, demandez... que ne ferais-je pas pour le protecteur de mon enfance !

CRESPEL. Voilà ce que c'est... je n'ai qu'un espoir, qu'un désir... c'est d'unir mes

deux enfans... S'aiment-ils, ne s'aiment-ils pas d'amour? je n'en sais rien... attendu que je ne m'y connais guère... et puis, un père ne peut pas se mêler de ça... d'ailleurs, je ferais quelque bêtise... j'irais trop vite... arrangez-moi ça, ma petite Bathilde... mariez-moi mes enfans... et je vous rendrai la pareille, si j'en suis jamais capable...

BATHILDE, *riant.* Merci, mon ami, merci... je n'aurais besoin de personne pour cela, si l'envie m'en reprenait... Quant à vos enfans, je m'en charge,.. l'un m'admire, l'autre m'aime... un peu d'adresse avec l'une, un peu de coquetterie avec l'autre, et j'aurai bien du malheur si je n'obtiens pas leur secret... Voici Frédéric; laissez-moi commencer l'attaque de ce côté...

CRESPEL. Attaquez, ma chère Bathilde, attaquez ferme... moi, je me sauve!...

(Il sort vivement.)

SCENE VIII

BATHILDE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part.* Quel bonheur!... elle est seule... ah! si j'osais lui avouer ce que j'éprouve...

BATHILDE. C'est vous, monsieur Frédéric!.. voilà qui est aimable!... venir me tenir compagnie... quitter, pour moi, votre cousine!..

FRÉDÉRIC. Ma cousine... ah! madame... je la vois sans cesse... tandis que vous, vous allez nous quitter bientôt... pour toujours, sans doute...

BATHILDE. Non, vraiment... pas encore... je suis à Vienne pour quelque temps... je m'y suis même chargée d'une négociation difficile que je veux mener à bien... (*Le regardant.*) Un mariage que j'ai résolu de conclure...

FRÉDÉRIC. Un mariage!... (*Avec crainte.*) Le vôtre peut-être?...

BATHILDE, *riant.* Le mien!.. oh! pas encore... il faut d'abord que M. le conseiller ait fini son madrigal, et ça sera long... Il s'agit de quelque chose de plus sérieux..... de rapprocher deux jeunes cœurs, bien faits pour s'entendre, pour s'aimer... enfin de marier M. Frédéric Crespel à Mlle Angéla, sa jolie cousine...

FRÉDÉRIC. Moi, madame!...

BATHILDE. Et pourquoi pas?

DUO.

BATHILDE.
Cette chère Angéla,
Si bonne et si jolie,
Elle méritera
Votre amour pour la vie.

FRÉDÉRIC.
Oui, je sais qu'Angela
Est aimable et jolie;
Pourtant, je le sens là,
J'aime ailleurs pour la vie.

BATHILDE.
Quoi! vous avez d'autres amours?...

FRÉDÉRIC.
Une femme adorable, unique,
M'enchaîne à ses pieds pour toujours.

BATHILDE, *riant.*
Grand Dieu! quelle ardeur romantique!
Et peut-on savoir, entre nous,
Le nom de cet objet si doux?

FRÉDÉRIC, *tombant aux pieds de Bathilde.*
Vous me voyez à ses genoux!

BATHILDE, *surprise.*
C'est moi?...

FRÉDÉRIC, *avec transport.*
C'est vous!

BATHILDE, *éclatant de rire.*
La bonne folie!
J'en rirai long-temps!
Calmez, je vous prie,
Des feux trop brûlans!

FRÉDÉRIC.
Si vous pouviez lire en mon ame...

BATHILDE.
Non, je ne puis écouter votre flamme...

FRÉDÉRIC.
Auriez-vous donc d'autres amours?...

BATHILDE.
J'en conviens, un penchant unique
Captive mon cœur pour toujours.

FRÉDÉRIC, *avec colère.*
Un rival!... je frémis!... quel est-il?...

BATHILDE, *riant.*
La musique!
Allons; soyez plus sage;
Pour Angéla gardez tout votre amour.
Des beaux jours du jeune âge
De vous elle attend le retour.

FRÉDÉRIC.
Non, je ne puis... à vous tout mon amour!

ENSEMBLE.

BATHILDE, *riant.*
La bonne folie!
J'en rirai long-temps!
Calmez, je vous prie,
Des feux trop brûlans!

FRÉDÉRIC.
Mon ame est ravie
Par vos doux accens!
Votre voix chérie
Enivre mes sens.

SCENE IX.

LES MÊMES, ANGÉLA.

ANGÉLA, *à part.* Encore ensemble!..

BATHILDE, *à Angéla.* Mais viens donc, ma chère amie... sais-tu que c'est bien mal de me laisser ainsi seule, exposée aux galanteries de M. Frédéric...

ANGÉLA, *avec amertume*. Mon cousin ne m'en veut pas, j'en suis sûre... il doit bénir une occasion qui le rapproche de l'enchanteresse qui l'a charmé...

BATHILDE. Bon Dieu! quelle grande phrase!.. il me semble entendre mon conseiller aulique...

FRÉDÉRIC, *avec enthousiasme*. Non, madame, non... ma cousine n'exagère pas les éloges que je lui fis de vous, ce matin!.. Je ne puis rendre le trouble et l'émotion qui s'emparèrent de mon cœur au dernier concert, lorsque vous avez fait entendre ce vieux fabliau de Korner, *l'Ombre du chasseur*.

ANGÉLA, *vivement*. Ce fabliau que vous aimez tant... je le sais aussi, mon cousin!. je l'ai retenu en vous l'entendant chanter!

BATHILDE, *surprise*. Toi!

ANGÉLA. Je l'ai même essayé l'autre soir! mais tout bas.. bien bas!. (*Souriant.*) Car mon oncle m'en aurait grondée comme d'un crime!

BATHILDE, *vivement*. Il aurait bien fait, ma chère amie! chacun son talent!. Contente-toi d'être la première organiste de Vienne, c'est un assez beau privilége!..

ANGÉLA. Aussi, n'ai-je aucune prétention au chant!.. Mais, pourtant, si mon cousin veut juger du mien?..

FRÉDÉRIC. Volontiers, ma cousine.

BATHILDE, *vivement*. Non, mon amie!. non... plus tard... nous verrons!..

FRÉDÉRIC. Pourquoi?... (*A Angéla.*) Rien que ce fabliau. (*A Bathilde.*) A moins que vous ne soyiez assez bonne pour nous le faire entendre?

BATHILDE. Excusez-moi... pas en ce moment... je vous prie!

ANGÉLA, *vivement*. Eh bien! je le chanterai, moi...

BATHILDE, *à part*. O ciel!.. que dit-elle?.. la pauvre enfant!...

ANGÉLA, *gaîment*. Un aussi médiocre talent que le mien ne doit pas se faire prier!.. Justement... j'ai cet air, ici, dans ma musique...

FRÉDÉRIC, *à Angéla*. Que vous êtes bonne, ma cousine!

BATHILDE, *à part*. Ah! mon Dieu!... que faire? comment l'empêcher?..

ANGÉLA, *souriant*. Ecoutez bien... m'y voici!..

BATHILDE, *à part*, *avec effroi*. Ce que m'a dit Crespel... sa vie en danger... Ah! je meurs de crainte...

ANGELA, *commençant le fabliau d'une voix faible.*

» Ramenons mon troupeau,
» Car déjà le coteau... »

BATHILDE, *à part*. Ah! je n'y tiens plus... Oui, c'est le seul moyen... (*Elle lui arrache le papier des mains, la musique s'arrête.*) (*Haut.*) Assez, assez, mon enfant, c'est pitoyable! pas d'expression, pas une note du chant!..

ANGÉLA, *à part*. Quelle humiliation!

BATHILDE. Puisque monsieur désire absolument l'entendre... je le chanterai pour toi!

(*Pendant le chant qui suit, Frédéric écoute Bathilde avec enthousiasme, et Angéla étouffe ses larmes à l'ecart.*)

FABLIAU.

BATHILDE.

« Ramenons mon troupeau,
Car déjà le coteau
» Devient sombre,
» Et j'ai peur
» Que l'ombre
» Du chasseur
» M'apparaisse
» Au détour
» De la forêt épaisse
» Ou de la vieille tour
» Qu'elle habite le jour. »
Ah! ah! ah! ah!
Bientôt du sein des bois
Une meute aux abois
S'élance, au son du cor
Qui l'aiguillonne encor!
La, la, la, la,
L'air résonne des cris
Des chasseurs aguerris,
Et le gibier surpris
Craint d'être pris.
En entendant cela,
Lise d'effroi trembla,
Et puis tout bas chanta:
Ah! ah! ah! ah!
Mais tout-à-coup voilà
Qu'une voix répéta:
Ah! ah! ah! ah!

ANGÉLA, *à part, avec désespoir*. Comme il l'écoute!.. comme il l'admire!.. et pour moi, pas un regard...

BATHILDE, *continuant*.

Retenant son coursier
D'un bras couvert d'acier,
Le chasseur se saisit
De Lise et puis s'enfuit.
La bergère eut grand' peur;
Mais, pour plaire à son cœur,
Le sombre chasseur
Prit les traits de son seigneur.
En apprenant cela,
Pour avoir ce sort-là,
Chaque fille chanta:
Ah! ah! ah! ah!
Mais leur chant s'envola,
Car le seigneur n'était plus là,
Et l'écho tout seul répéta:
Ah! ah! ah! ah!
Et voilà
Comment finit ce conte-là!

FRÉDÉRIC, *avec enthousiasme*. Ah! voilà comme il faut chanter!

SCENE X.

Les Mêmes, CRESPEL, *qui est entré sur la fin de l'air.*

CRESPEL, *avec humeur.* Encore du chant! mais la roulade me poursuivra donc partout aujourd'hui!...

BATHILDE, *bas à Crespel, avec émotion.* Il le fallait, mon ami, il le fallait!.. plus tard vous saurez tout! (*A Frédéric.*) Donnez-moi la main, monsieur Frédéric, j'ai besoin de causer avec vous, avant de retourner à Vienne...

FRÉDÉRIC, *à part.* Quel espoir!... ah! ce moment va décider de mon sort.

(Il s'éloigne avec Bathilde.)

SCENE XI.

CRESPEL, ANGÉLA.

ANGÉLA, *se jetant dans les bras de Crespel, en pleurant.* Ah! mon ami, mon père, que je suis malheureuse!

CRESPEL. Qu'est-ce que je vois là? tu pleures, mon enfant! et pourquoi? que t'a-t-on fait?... Réponds! parle vite... mais parle donc!

ANGÉLA, *sanglotant.* Ils m'ont humiliée, mon père!... mais humiliée à en mourir!..

CRESPEL. Qui cela? ma fille, qui cela?

ANGÉLA. *d'une voix étouffée!* Elle! elle! cette femme qui se disait mon amie....

CRESPEL. Bathilde!

ANGÉLA. Tout-à-l'heure... malgré vos ordres, je voulais essayer une ballade nouvelle... elle me l'a prise des mains... de l'air le plus méprisant.... et sans pitié.... sans égard... elle m'a dit sur mon chant des mots si durs, si cruels, que je n'oserais jamais vous les répéter...

CRESPEL, *à part.* Bonne Bathilde!.. je devine son intention...

ANGÉLA. Puis, pour me braver, pour m'offenser encore davantage.... elle a chanté devant lui... devant Frédéric, qui paraissait transporté!..

CRESPEL. Eh! que t'importe?

ANGÉLA, *hors d'elle-même.* Que m'importe!.. mais je l'aime, mon père!.. je l'aime plus que ma vie!..

CRESPEL, *avec transport.* Est-il vrai? ah! mon Dieu!.. tous mes vœux sont donc accomplis... c'est ce que je désirais le plus au monde! Mais, malheureuse enfant, pourquoi ne m'as-tu pas dit ça plus tôt?

ANGÉLA. Je n'osais pas!.. et puis, il ne m'aime pas, lui! ou plutôt, il ne m'aime plus!!..

CRESPEL. Et qu'est-ce qui te manque donc, pour plaire à M. l'avocat?

ANGÉLA, *avec douleur.* Une voix, mon père!

CRESPEL, *d'un air sombre.* Une voix... et comment le sais-tu?

ANGÉLA. Celle de Bathilde le ravit, l'enchante... il en parle avec admiration... il l'aime, elle! je l'ai vu... j'en suis sûre...

CRESPEL. Eh bien! morbleu!.. quand elle voudrait l'épouser, toute baronne qu'elle est... je m'y opposerais... je le défendrai à Frédéric, et s'il résiste... je le chasse, je le maudis.

ANGÉLA. Ah! par grâce, n'en faites rien!...

CRESPEL. Je voudrais bien voir qu'on te rendît malheureuse, toi, ma fille bien aimée... toi, dont la vie... (*S'arrêtant.*) Je suis sûr que tu souffres déjà.... Toutes ces émotions-là t'ont fait mal, n'est-ce pas?

ANGÉLA, *mettant la main sur son cœur.* Oh! oui, bien mal!..

CRESPEL. Allons, calme-toi, mon enfant... tout cela s'arrangera.... Frédéric t'adorera bientôt!.. laisse-moi le soin de ton bonheur...

ANGÉLA. Oui, mon oncle, oui... je me fie à vous.... mais ne le grondez pas surtout.

CRESPEL. Sois tranquille... je vous aurai bientôt mis d'accord (*Riant.*) pour un bon luthier... ça n'est pas difficile, ça rentre dans la partie, c'est de l'état... va, mon enfant, va.

(Il l'embrasse au front et la reconduit jusqu'à la porte de droite. Elle sort.)

SCENE XII.

CRESPEL, *seul.*

Pauvre petite!.. le seul bonheur qu'elle me demande au monde, je ne pourrais pas le lui donner? si fait, morbleu! (*Voyant entrer Frédéric.*) Voilà mon savant... allons, Crespel... du calme et de la douceur surtout.

SCENE XIII

CRESPEL, FRÉDÉRIC.

CRESPEL, *à Frédéric avec colère.* Appro-

chez, monsieur, approchez, morbleu!.. vous faites de belles choses, à ce qu'on prétend... (*A part.*) Je suis content de moi, je me modère!..

FRÉDÉRIC. Je devine vos reproches, mon père... Bathilde m'a tout dit! tout! jusqu'aux dangers de notre chère Angéla!..

CRESPEL. Eh bien! voyons, Frédéric.. mon fils... mon ami... tu l'aimais autrefois, cette chère enfant... tu le lui as même laissé voir... et maintenant, tu l'oublies, tu l'abandonnes... c'est mal... c'est très-mal!...

FRÉDÉRIC. Je connais mes torts, mon père, et j'en gémis... mais mon cœur est le plus fort... j'aime Bathilde avec idolâtrie!... depuis l'instant où je la vis à Vienne, son image ne m'a pas quitté... Pendant trois jours, je l'ai cherchée par la ville... quand elle parut ici, je fus vingt fois prêt à tomber à ses pieds... L'indifférence qu'elle vient de me montrer n'a pu changer ma résolution... rien ne peut m'en séparer maintenant... je viens de le lui déclarer... et j'aime mieux la mort que de la perdre à présent!

CRESPEL, *avec colère*. Eh bien! tu la perdras pourtant.. tu ne l'épouseras pas... et tu seras le mari de ma fille, de mon Angéla... je le veux...

FRÉDÉRIC, *avec fermeté*. Non, mon père, non, jamais!

DUO.

CRESPEL.

Ainsi la voix de ton père
Sur toi ne peut rien en ce jour?

FRÉDÉRIC.

Pour Angéla j'ai l'amitié d'un frère,
Mais une autre a tout mon amour.

CRESPEL.

Ainsi l'espoir de ma vieillesse
Est par toi détruit désormais?

FRÉDÉRIC.

Ayez pitié de ma faiblesse,
J'aime Bathilde et pour jamais.
Si votre cœur aspire
A voir mes jours heureux,
Cédez à mon délire,
Rendez-vous à mes vœux.

CRESPEL.

Je me disais : au sein de ma famille,
Mon Angéla va trouver un appui.
Je me disais : elle sera ma fille...
Par un ingrat mon espoir est trahi!

(*Avec colère.*)

Puisque mon ordre et ma prière,
Sur ton cœur n'ont plus de pouvoir,
Puisque d'une fille bien chère
Tu veux causer le désespoir,
Adieu, va, fuis de ma présence...

FRÉDÉRIC.

Mon père!...

CRESPEL.

Je n'ai plus de fils!

FRÉDÉRIC.

Écoutez...

CRESPEL.

L'ingrat qui m'offense,
De ma maison je le bannis!

ENSEMBLE.

A mon ordre suprême
Hâtez-vous d'obéir;
N'accusez que vous-même
Des malheurs à venir.

FRÉDÉRIC.

Quelle rigueur extrême!
Je sens mon cœur frémir!
N'accusez que vous-même
Des malheurs à venir.

(*Frédéric sort dans le plus grand trouble; Bathilde entre par le côté opposé.*)

SCENE XIV.

CRESPEL, BATHILDE.

CRESPEL, *à Bathilde, au comble de l'agitation*. Ah! vous voilà, madame la baronne... c'est beau ce qui vient d'arriver!.. j'ai chassé mon fils (*Pleurant.*) Oui, madame, j'ai chassé mon fils, mon Frédéric, à cause de vous, à cause de son maudit amour pour vous.

BATHILDE. Ah! monsieur Crespel!..

CRESPEL. Ne m'en veuillez pas... je ne sais plus ce que je dis... je suis si troublé, si ému... mais avec tout ça, il est parti au désespoir, et une tête comme la sienne est capable de tout.

BATHILDE. Mais aussi, pourquoi vous emporter?.. l'amour à vingt ans n'est pas un mal sans remède... j'ai ri de celui de Frédéric... Pour vous, je ferai plus, je ferai l'impossible, je lui parlerai raison.

CRESPEL. Vous êtes bien bonne... mais ça ne suffit pas... il faudrait encore autre chose... il faudrait... voilà le diable... je n'ose pas vous dire ça.

BATHILDE, *riant*. Il faudrait vous faire l'amitié de m'en aller, n'est-ce pas cela?

CRESPEL, *avec joie*. C'est ça même, pour que notre jeune insensé ne vous revoie pas, si c'est possible!

BATHILDE. Eh bien! mon pauvre ami, mauvais moyen... il me cherchera, me suivra, me trouvera peut-être, et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'il quittera sa cousine, dont je crains la douleur et le désespoir.

CRESPEL. Mais alors, que faire?.... voyons, Bathilde, ayez de l'esprit pour nous deux, je vous en prie...

BATHILDE, *qui a réfléchi*. Il y a bien un moyen qui le guérirait de sa folle passion, qui lui ôterait tout espoir d'obtenir jamais ma main... mais ce moyen est violent...

CRESPEL, *vivement*. Qu'est-ce que ça fait, s'il est bon?

BATHILDE, *riant*. Bon pour vous... mais pour moi...

CRESPEL. Mais enfin, peut-on savoir?..

BATHILDE. Rien... c'est mon secret... faites avancer ma voiture, je vous prie.

CRESPEL. Vous partez?

BATHILDE. A l'instant!..

CRESPEL. Ah! que vous êtes bonne!

BATHILDE, *riant*. Bien obligé!.. ah! à propos, vous trouverez quelque chose de très-noir et de très-poudré dans ma voiture... c'est mon conseiller, ne le dérangez pas...

CRESPEL. Il vous attend toujours?..

BATHILDE. Il m'attendrait dix ans!... c'est la patience incarnée dans une perruque à trois marteaux; au reste, ne le plaignez pas... il n'aura pas perdu pour attendre...

CRESPEL. Ah! ma bonne Bathilde... si vous réussissez, vous serez mon ange, ma bienfaitrice, ma providence...

BATHILDE. Allez, mon ami, allez vite... j'aperçois Angéla, je veux faire ma paix avec elle...

(Crespel sort par la gauche.)

SCENE XV.

BATHILDE, ANGÉLA, *entrant par la droite*.

BATHILDE, *à Angéla, avec bonté*. Eh bien! ma chère Angéla, voyons... m'en veux-tu toujours?

ANGÉLA, *avec froideur*. Moi! Bathilde!..

BATHILDE. Tout-à-l'heure, en chantant, je t'ai affligée... j'ai blessé ton amour-propre, n'est-ce pas?

ANGÉLA. Non, Bathilde, non...

BATHILDE. Eh bien!... c'est ton cœur alors... j'aime mieux ça; le cœur pardonne souvent... l'amour-propre, jamais... Sois franche... un peu de jalousie pour moi... beaucoup d'amour pour lui... voilà ton secret, n'est-ce pas?

ANGÉLA. Ah! Bathilde, qui a pu vous dire?...

BATHILDE, *gaîment*. Personne... je l'ai deviné... Une veuve, vois-tu... c'est fort pénétrant... par état et par habitude... Frédéric est un joli garçon, très-aimable... très-séduisant; mais, sois tranquille... je n'aurai jamais d'amour pour lui.

ANGÉLA, *vivement*. Bien vrai?

BATHILDE, *riant*. Voilà le traité de paix signé.. j'en étais sûre. Maintenant, je puis te faire mes adieux!

ANGÉLA, *vivement*. Tu pars?

BATHILDE. Oui, mon amie, pour un grand voyage, dans un pays bien dangereux... mais j'ai un guide sûr... éprouvé... Ah! j'oubliais... j'ai promis de chanter à un grand concert, au bénéfice d'un père de famille ruiné... entre nous, c'est un gros basson du théâtre, qui n'a ni femme ni enfant... mais il m'a tant priée, que je n'ai pu refuser... j'avais annoncé que je passerais quelques jours ici... sans doute on m'écrira de Vienne... ouvre ma lettre et réponds que je ne puis... qu'une autre bonne œuvre...

ANGÉLA, *naïvement*. Une œuvre de charité, sans doute?...

BATHILDE. Comme tu dis... de charité, d'espérance (*lui prenant la main*) et de dévouement... Mais, plus de pleurs, de dépit... ça rend laide... et voilà tout...

COUPLETS.

Pour un amant,
Ma pauvre enfant,
Tant de tourment!
Quelle folie!
A tes beaux jours,
A tes amours,
Je ne veux pas porter envie...
Car, en fait d'amans, Dieu merci!
Je respecte le bien d'autrui;
Et gaîment ici, je répète
La vieille chansonnette:
Fillette au printemps,
Laisse les amans
Voltiger sans craintes;
Les pleurs et les plaintes
Ternissent les yeux!
Ris d'un amoureux,
Qui te fuit, te quitte,
Car l'amour bien vite
T'en ramène deux.

Si par malheur,
Quelque trompeur,
Trahit mon cœur,
Point de colère!
Loin de pleurer,
De murmurer,
Moi, je me dis: Qu'y puis-je faire?
Un homme nous trompe aujourd'hui,
Sur d'autres vengeons-nous de lui.
Et gaîment encor je répète
Ma vieille chansonnette...
Fillette, au printemps,
Laisse les amans
Voltiger sans crainte;
Les pleurs et les plaintes
Ternissent les yeux.
Ris d'un amoureux,
Qui te fuit, te quitte,
Car l'amour bien vite
T'en ramène deux.

(*Elle embrasse Angéla et sort par la gauche.*)

SCENE XVI.

ANGÉLA, *puis* UN PAYSAN.

ANGÉLA, *seule*. Bonne Bathilde !... moi qui l'accusais !... quand elle s'éloigne pour moi... pour mon bonheur... Mon bonheur !... ah ! si je pouvais y croire... si Frédéric, en ne la voyant plus... Mais elle est si belle, si brillante !.. N'importe, je suivrai ses conseils... je cacherai mes craintes..... mes pleurs à Frédéric.... Je me sens déjà plus gaie, plus heureuse... Ah ! s'il me voyait à présent, il trouverait peut-être qu'il a tort de ne pas m'aimer.

UN PAYSAN, *entrant par la droite, une lettre à la main*. Une lettre pour Mme la baronne de Castelflor !..

ANGÉLA. Donnez, donnez... je sais ce que c'est... (*Le paysan sort. Elle regarde la lettre.*) Déjà !.. l'invitation ne s'est pas fait attendre !... (*Elle l'ouvre.*) Que vois-je !... l'écriture de Frédéric ! (*S'arrêtant.*) Ah ! mon Dieu ! que peut-il donc lui écrire ?... Je tremble et je n'ose lire !.. cette incertitude est au-dessus de mes forces.. (*Lisant.*)

« Madame,

» Mon père m'a chassé de sa maison...» (*S'interrompant.*) Est-il vrai ?... (*Continuant.*) « J'ai peine à croire encore au se- » cret que vous m'avez révélé. » (*S'arrêtant.*) De quel secret parle-t-il donc ? (*Continuant.*) « Pauvre Angéla ! la faiblesse de » son organisation la menace d'une mort » subite et terrible... si elle chante ja- » mais... » (*S'interrompant.*) Qu'ai-je lu ! Ah ! mon Dieu !.. je le connais donc enfin ce terrible mystère... voilà mon arrêt... Ah ! c'est affreux !... (*Continuant avec effort.*) « Jugez donc de ma passion pour » vous, puisqu'après un tel aveu, je ré- » siste à faire le bonheur de ma pauvre et » malheureuse cousine ! mais mon parti » est pris !.. Je l'ai dit à mon père : je ne » puis plus exister sans vous voir... La » seule grâce que j'implore est de vous » suivre !... Banni de cette demeure, je » suis caché ici près, sur les bords du Da- » nube... Si vous m'accordez la permission » de vous suivre, de venir secrètement vous » chercher ce soir, avant neuf heures, que » votre voix me fasse entendre l'air tou- » chant de ce matin, et j'accours près de » vous... (*Avec plus d'agitation.*) Si vous » me refusez, si, quand neuf heures son- » neront, je n'ai rien entendu, adieu, ma- » dame... j'aurai cessé de vivre ! » (*Jetant un cri.*) Malheureux ! ah ! courons... peut-être est-il encore temps !

(Elle s'arrête un instant épuisée.)

SCENE XVII.

ANGÉLA, CRESPEL.

ANGELA, *courant à Crespel qui entre*. Mon oncle... mon oncle... Bathilde... où est-elle ?

CRESPEL, *se frottant les mains*. Partie, mon enfant, partie... et pour long-temps, j'espère...

ANGÉLA. Partie ! ! et plus d'espoir de la joindre...

CRESPEL. Qu'as-tu donc, ma fille ?

ANGÉLA, *lui donnant la lettre*. Lisez... Lisez... Frédéric !.. Frédéric !.. qui le sauvera, mon Dieu !.. qui le sauvera ?

(Elle sort dans le plus grand trouble. La nuit vient par degrés.)

SCENE XVIII.

CRESPEL, *seul, après avoir parcouru la lettre des yeux*.

CHANT.

Grand Dieu ! qu'ai-je lu ! je frissonne.
Comment l'arracher au trépas ?
Où le trouver ?.. reviens, mon fils, je te pardonne...
Ton vieux père t'ouvre ses bras !
Si Bathilde était là... mais non, dans ma souffrance,
Elle ne peut me secourir !
Bathilde ! trop funeste absence !...
Et c'est moi qui l'ai fait partir !..

(*On entend l'horloge sonner neuf heures. Avec égarement.*)

Qu'entends-je ! l'heure sonne !
Je tremble... je frémis...
La force m'abandonne...
Dieu ! n'ai-je plus de fils ?..

(*Il tombe dans un fauteuil; en ce moment, la nuit est tout-à-fait venue; la lune éclaire le balcon extérieur de l'appartement, et, tout-à-coup, quand l'horloge a sonné le dernier coup de neuf heures, on entend une voix de femme sur le balcon commencer le chant de sainte Cécile, très-faiblement d'abord.*)

LA VOIX.

Accords sacrés, musique sainte,
Montez vers Dieu !
Sur votre aile portez ma plainte
Dans le saint lieu.

CRESPEL, *qui s'est levé avec agitation, court vivement au balcon, ouvre la fenêtre vitrée de la terrasse, et l'on aperçoit Angéla pâle et tremblante, penchée sur le balcon. Crespel s'arrête avec effroi.*

Angéla !... Dieu !... c'est elle !..
(*Faisant un pas vers le balcon.*)
Pour elle chanter, c'est mourir...
(*S'arrêtant.*)
Mais mon fils... ô douleur mortelle !

S'il n'entend rien, il va périr...

ANGÉLA, *continuant le chant d'une voix faible et tremblante.*

A ma voix, célestes archanges,
Ouvrez vos bras,
Et d'une ame au séjour des anges
Guidez les pas!

CRESPEL, *avec angoisse.*

Mon Dieu ! que devenir?..
Je me sens mourir !..

ANGÉLA, *continuant d'une voix éclatante.*

Hosanna ! gloire à Dieu !
Le ciel s'ouvre ! victoire !
L'ame arrive au saint lieu,
Cécile, à toi la gloire
De rendre une ame à...

(*Jetant un cri.*) Ah !

(Crespel court à Angéla qui est tombée anéantie près de la balustrade du balcon et la rapporte mourante sur un fauteuil, avec désespoir. A cet instant, Frédéric enveloppé d'un manteau entre mystérieusement et se dirige vers le balcon.)

SCENE XIX.

CRESPEL, ANGÉLA, FRÉDÉRIC.

CRESPEL, *se retournant vers Frédéric avec fureur.*

Viens, malheureux, contemple ta victime...
La voilà !

FRÉDÉRIC, *avec désespoir*

Angéla!

CRESPEL.

Elle a chanté pour t'épargner un crime,
Car Bathilde n'était plus là...

FRÉDÉRIC, *se jetant aux pieds d'Angéla.*

Angéla!

CRESPEL.

Mais l'existence t'est ravie,
Ma pauvre enfant!
As-tu donc exhalé ta vie,
Avec ton chant?

FRÉDÉRIC, *pressant Angéla sur son cœur.*

O fille si chère!
Ton saint dévoûment
En ce jour m'éclaire;
Rouvre à la lumière
Ton regard charmant. .
Renais pour un père
Et pour un amant.

ANGÉLA, *revenant à elle par degrés, parlant.* Où suis-je ?.. Frédéric !..

CRESPEL.

O bonheur !

FRÉDÉRIC.

Mon amie !

ANGÉLA, *de même.* Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Il est près de toi !
J'abjure à jamais ma folie!
A toi pour la vie,
Mon cœur et ma foi !

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

O fille si chère!
Ton saint dévoûment
En ce jour m'éclaire,
Rouvre à la lumière
Ton regard charmant.
Renais pour un père,
Et pour un amant.

CRESPEL.

O fille si chère!
Ton saint dévoûment
En ce jour l'éclaire;
Rouvre à la lumière
Ton regard charmant.
Renais pour un père
Et pour un amant.

(*Angéla s'est levée soutenue par Crespel et Frédéric qui l'entourent et lui pressent les mains.*)

CRESPEL, *avec transport.* Mon enfant !.. ma fille !.. elle vit encore !..

ANGÉLA. N'est-ce pas un songe ?.. (*Les regardant avec tendresse.* Ah ! je ne croyais plus au bonheur !...

(Un domestique apporte des flambeaux.)

SCENE XX.

LES MÊMES, BATHILDE, *entrant en donnant la main au conseiller de* BILDERBROCKHAUSEN.

CRESPEL, FRÉDÉRIC *et* ANGELA, *avec surprise.* Bathilde !...

BATHILDE, *riant.* Oui, mes amis, Bathilde, l'infortunée Bathilde, qui n'a pas voulu quitter ce pays sans vous annoncer un déplorable événement...

CRESPEL. Un malheur?...

BATHILDE. A peu près... (*Avec solennité.*) Mme la baronne de Castelflor a l'honneur de vous faire part de son mariage avec M. le conseiller aulique de Bilderbrockhausen, que je vous demande la permission de vous présenter... (*Au conseiller.*) Saluez donc, monsieur...

(Le conseiller salue très-bas.)

CRESPEL. Mariée !.. il se pourrait !

BATHILDE, *bas à Crespel.* Voilà le moyen violent dont je vous parlais !...

CRESPEL. Ma chère Bathilde, que de bonté !.. mais, grâce au ciel, c'était inutile... (*Montrant Angéla.*) Le dévoûment de cette chère enfant lui a rendu l'amour de son Frédéric.... (*Avec joie.*) Il l'épouse !..

BATHILDE. Vraiment !.. (*A part, montrant le conseiller.*) Ah ! si j'avais su cela, je ne me serais pas tant pressée !.. (*A An-*

géla et à Frédéric.) Mes chers enfans, vous ne connaîtrez jamais tout ce que votre bonheur me coûte...

FRÉDÉRIC, *regardant le conseiller.* Je le devine.

BATHILDE, *au conseiller, en riant.* Saluez donc, monsieur...

(Le conseiller salue.)

CRESPEL, *avec tendresse, à Angéla.* Mais plus de chant, mon Angéla... Ah! plus de chant!.. je craindrais trop une nouvelle épreuve...

BATHILDE. Sans doute... et quand nous nous reverrons, c'est moi qui chanterai pour tout le monde...

FRÉDÉRIC, *galamment.* Et personne ne s'en plaindra!...

BATHILDE, *à Angéla et à Frédéric.*

Bientôt l'hymen vous unira,
Chez vous l'amour se fixera,
Mon conseiller toujours m'adorera,
Mais souvent il enragera...
Et voilà, voilà
Comment finit ce conte-là.

TOUS.

Et voilà, et voilà,
Comment finit ce conte là!

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

20

LES MISÈRES

D'UN TIMBALIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Lubize et Gustave Albitte,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIERE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU PALAIS-ROYAL, LE JUILLET 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONARD, timbalier dans un théâtre lyrique	M. LEVASSOR.
DUTEIL, jeune élégant faisant des entreprises	M. FAUGÈRE.
GRANDIN, médecin	M. BOUTIN.
Mme JOLIVET, limonadière	Mme TOBY.
SYLVIE, sa fille	Mlle AUGUSTINE.
JULIEN, garçon de café	M. LEMEUNIER.
UN COMMISSIONNAIRE	M. PHILIDOR.

La scene se passe à Paris chez Mme Jolivet.

Le théâtre représente l'intérieur d'un café. Portes latérales. Au fond, porte à deux battans, qui laisse voir la première salle du café. Des chaises, des tables, des journaux, etc

SCENE PREMIERE.

GRANDIN, JULIEN, *puis* DUTEIL.

(Grandin est assis devant une table, Julien lui verse du café.)

GRANDIN. Assez!.. assez donc!..

DUTEIL, *entrant.* Garçon!.. du café...

JULIEN. Voilà!..

DUTEIL, *apercevant Grandin.* Eh! mais.. je ne me trompe pas... c'est le docteur Grandin...

GRANDIN. Bonjour, mon cher Duteil...

DUTEIL. Eh!.. comment vous trouvez-vous dans un café, docteur?..

GRANDIN, *dejeunant.* J'ai dans la maison un malade, que je traite homéopathiquement, et, comme mes visites ne me laisseront pas le tems de rentrer chez moi, je déjeune ici... Parce qu'on est médecin... ce n'est pas une raison pour mourir de faim...

DUTEIL. Au contraire.. et je vois que vous n'avez nulle envie de mourir... Vous avez une santé admirable.

GRANDIN. Il faut bien que je porte avec moi un échantillon de mon savoir-faire.. Un médecin qui a mauvaise mine n'inspire pas de confiance... Je suis donc forcé par état de me bien porter.

DUTEIL. Je ne vous demande pas de nouvelles de Mlle Élise...

GRANDIN. Ma fille se porte comme moi.

DUTEIL. Et vous êtes toujours dans les mêmes intentions à son égard?..

GRANDIN. Cela va sans dire... je suis trop bon père, pour vouloir faire son malheur... Vous voyez que je ne peux pas vous la donner pour femme.

DUTEIL. Bien obligé!.. Ainsi, vous croyez que je ne la rendrais pas heureuse?..

GRANDIN. Certainement!.. vous êtes plein de qualités, mais vous etes un fou, un extravagant avec vos entreprises...

AIR *du Château perdu.*

Oui, vous avez la fureur d'entreprendre...
Pour un garçon, entre nous, c'est fort bien;
Mais un mari doit toujours s'en défendre:

Il doit veiller sans entreprendre rien,
Faire autrement c'est mériter le blâme...

DUTEIL.

Vous vous trompez, docteur, assurément,
J'en ai souvent fait l'épreuve... une femme
Aime beaucoup qu'on soit entreprenant.

GRANDIN. Mauvais plaisant...

DUTEIL. Ainsi, ne dites pas de mal de mes entreprises... de la dernière, surtout!..

GRANDIN. Allons!.. encore une?.

DUTEIL. Figurez-vous une chose miraculeuse!..

GRANDIN. Je ne crois pas aux miracles..

DUTEIL. Dans votre état, c'est possible.. mais ma spéculation...

GRANDIN. Vous ruinera!..

DUTEIL. Me rendra millionnaire... et la preuve, c'est que j'ai déjà soixante actionnaires à mille francs!..

GRANDIN. Qu'est-ce que ça fait?..

DUTEIL. Dam!.. soixante actionnaires à mille francs... ça fait...

GRANDIN, *l'interrompant*. Soixante imbéciles... et cette magnifique entreprise?..

DUTEIL. Je vais donner des concerts...

GRANDIN. C'est usé!..

DUTEIL. A Paris et en province, oui... mais il existe une contrée nouvellement découverte par un littérateur distingué... la Méditerranée... et c'est cette partie du globe que je vais exploiter... Je monte des concerts à Alger, Tunis, etc...

GRANDIN. Ca ne prendra pas...

DUTEIL. Cà prendra!.. car tout ce qui est nouveau réussit... Voyez plutôt votre méthode homéopathique!..

GRANDIN. Quelle différence!.. une découverte admirable...

DUTEIL. Pour ceux qui l'exploitent...

GRANDIN. Vous voyez donc bien que c'est bon... Mais, je cause et j'oublie mes malades.. adieu!.. je reviendrai plusieurs fois ici dans la journée.. et si je vous y trouve, je vous ferai part des progrès de la cure que j'ai commencée dans cette maison.

AIR : *Amis, partons à l'audience.*

Bien vite, auprès de mon malade,
Mon ami, je porte mes pas;
Car, voyez-vous, le camarade
M'attend...

DUTEIL.

On ne vous attend pas.

ENSEMBLE.

Vite, auprès de votre malade,
Mon cher ami, portez vos pas ;
Car, peut-être, le camarade,
Par malheur, ne vous attend pas.

GRANDIN.

Bien vite, auprès de mon malade,
Mon ami, je porte mes pas;
Car, peut-être, le camarade,
Par malheur, ne m'attendrait pas.

(Il sort.)

SCENE II.

DUTEIL, *achevant de déjeuner*

Ce cher docteur.. c'est bien le meilleur homme... excepté quand il s'agit de sa fille!.. S'il savait que nous nous aimons.. que nous nous sommes juré d'être l'un à l'autre, même sans le consentement paternel!. Oh! il n'y a qu'un moyen de forcer M. Grandin à le donner... c'est d'enlever Élise, si elle consent à me suivre.. Sa réponse ne peut tarder à arriver.. (*Appelant.*) Julien?

SCENE III.

DUTEIL, JULIEN.

JULIEN. Monsieur?.

DUTEIL. On apportera ici, dans la matinée, une lettre sans adresse.. c'est pour moi, et je te la recommande..

(Il lui donne de l'argent.)

JULIEN. Soyez tranquille.

DUTEIL. Maintenant, je vais continuer mes courses.. Je pars ce soir, je n'ai pas de tems à perdre.. il me manque encore quelques musiciens.. il faut que je tâche d'en trouver.

(Il sort.)

SCENE IV.

Mme JOLIVET, JULIEN, SYLVIE.

JULIEN, *desservant*. Une lettre sans adresse, connu!. c'est un billet doux!. Est-il scélérat ce M. Duteil!.

Mme JOLIVET. Non, ma fille!. il n'est pas certain que vous épousiez M. Léonard!

SYLVIE. Il n'est pas certain..

Mme JOLIVET. Ecoutez, Sylvie, je vous ai élevée avec soin.. j'ai rempli mon devoir de mère.. voulez-vous que je voie toutes mes peines perdues.. voulez-vous être malheureuse?.

SYLVIE. Mais je ne puis l'être avec M. Léonard.

Mme JOLIVET. Quelle ingénuité!. Si, ma fille.. si, vous pouvez être malheureuse avec un timbalier de théâtre!. timbalier!.. Songe donc à l'ingratitude de

cet instrument.. Personne ne prend de leçons de timbales.. impossible de courir le cachet.. on ne peut pas mettre son instrument dans sa poche.. on ne peut pas seulement faire danser dans une soirée.. Ah!. fi! fi!.

SYLVIE. Quoi! ma mère, s'il se présentait un autre parti pour moi, vous l'accepteriez donc?

Mme JOLIVET. Que veux-tu?. ton bonheur avant tout..

SYLVIE. Il ne peut y avoir de bonheur pour moi qu'avec celui que j'aime..

Mme JOLIVET. En vérité, je ne te conçois pas.. La musique a donc bien du charme pour toi?.

AIR du *Petit courrier*.

Réfléchis au désagrément
D'avoir un tel mari, ma chère:
Un timbalier, chez lui, peut faire
Autant d' bruit que son instrument...
C'est cette crainte qui m'agite...
Aussi, j'aimerais mieux, je crois,
Par un serpent te voir séduite,
Ou coiffé d'un chapeau chinois.

(*On entend rire dans le premier salon, au fond.*)

SYLVIE. Qu'est ce que c'est que ça?.

JULIEN. Tiens!. c'est monsieur Léonard.. (*Riant.*) Oh!. oh!. dans quel état..

SCENE V.

LES MÊMES, LEONARD.

LÉONARD, *à la cantonnade.* Riez!. riez!. (*Il entre et a un côté de ses vêtemens couvert de boue; son chapeau lui cache presque les yeux.*) Voilà des êtres parfaitement brutes!. rire des infirmités d'autrui me paraît un procédé bien inférieur.

Mme JOLIVET. Ah! mon Dieu!. monsieur Léonard, comme vous voilà fait!.

SYLVIE. Qui a donc pu vous éclabousser de cette manière-là?.

LÉONARD. Qui?. parbleu, un cabriolet.. un fat de cabriolet qui m'a choisi exprès pour sa victime.

Mme JOLIVET. Oh! exprès!.

LÉONARD. Oui, exprès!. car ces choses-là n'arrivent qu'à moi.. Oui, je le répète! exprès, puisqu'il y avait là cinquante personnes qu'il pouvait éclabousser aussi bien que moi.. J'ai couru après lui pour apostropher son insolent conducteur, je l'ai rattrapé, et sans hésiter, je l'ai appelé: rien du tout!. Alors, il m'a allongé un immense coup du manche de son fouet.. qui nous a laissés, moi et mon chapeau, dans la situation ridicule où vous nous surprenez..

Mme JOLIVET. Ça séchera..

LÉONARD. Ça séchera!. ça séchera vraisemblablement. En attendant, me voilà joli garçon..

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A mon départ, propre et sans tache,
J'étais d'une seule couleur...
Comme le lis quand il se cache,
Comme la rose en sa fraîcheur;
Mais depuis le moment funèbre
Où cet animal m'a taché,
Je m' fais vraiment l'effet d'un zèbre,
Ou bien d'un œillet panaché.

J'ai un guignon inusité.. quoi que ce soit cherche sans cesse à me vexer.. et tout le monde me déteste..

SYLVIE. Tout le monde?.

LÉONARD. Oh!. excepté vous, je le sais.. Eh bien!. ce même amour dont nous sommes atteints l'un et l'autre est encore pour moi une source d'amertume, puisque Mme Jolivet me refuse votre main à laquelle j'aspire d'une façon déplorable.

SYLVIE. Déplorable...

LÉONARD. Déplorable! belle Sylvie... c'est le mot... Elle absorbe mes facultés et l'imagination dont j'étais farci.... Croiriez-vous que je me surprends à battre la mesure à contretems... ou à ne pas la battre du tout... ou bien encore à me la battre sur les doigts... et il n'est pas dur d'être la proie d'une passion aussi violente et dont les résultats ne peuvent se calculer!

Mme JOLIVET. Calmez-vous, monsieur Léonard... Je ne vous ai pas refusé positivement...

LÉONARD. Quoi! vous consentiriez à cette union fort assortie... succulente, madame Jolivet?

Mme JOLIVET. Eh bien! oui, j'y consens..

LÉONARD. Ah! enfin je goûte le bonheur!

Mme JOLIVET. J'y consens... mais à une condition...

LÉONARD. Bon... à une condition... Je connais ça... c'est-à-dire que vous ne consentez à rien...

Mme JOLIVET. Comment?

LÉONARD. Madame Jolivet... bien que mon physique ne manifeste pas le génie d'un poète, d'un auteur ou de tout autre écrivain public, croyez bien que mon intelligence s'élève de beaucoup au-dessus de la grue... C'est vous faire entendre que je n'ignore point ce que ça signifie, quand on dit à quelqu'un: « à une condition. » C'est toujours quelque chose d'impossible qu'on va lui proposer.

Mme JOLIVET. Mais si ma condition à moi était facile à remplir?

LÉONARD. Ce serait miraculeux! Voyons, la curiosité me pousse à vous prier de vous expliquer?

Mme JOLIVET. Voici... Vous gagnez peu d'argent...

LÉONARD. Tranchons le mot... mes appointemens sont mesquins...

Mme JOLIVET. Il en coûte davantage pour vivre quand on est deux... que lorsqu'on est seul...

LÉONARD. C'est une des lois incommodes de la civilisation.

Mme JOLIVET. Eh bien! il faut que vous trouviez une place qui vous occupe dans la journée, et qui double vos appointemens.

LÉONARD. Si je l'obtiens, vous m'accordez la main de votre fille?

Mme JOLIVET. Je vous en donne ma parole.

LÉONARD. Oh! si je ne craignais pas de paraître absurde .. je m'évanouirais...

SYLVIE. Qu'avez-vous donc?

LÉONARD. Je suis au comble de la félicité... Sylvie, on m'offre justement une place... une place de commis chez un banquier.

AIR *de Turenne.*

Oui, c'est vraiment un bonheur qui m'enivre,
Places, emplois, moi, qui les dédaignais...
Moi, qui jurais de haïr, de poursuivre
Tous les mortels; enfin, moi qui voulais
Me retirer dans le fond des forêts!
Aujourd'hui, ça change de face,
Pourrais-je encore être ours, lorsque je voi
La fortun' m'offrir un emploi,
Regardant Sylvie.
L'amour me garder une place.

SCENE VI.

LES MÊMES, GRANDIN.

GRANDIN, *à lui-même.* Je viens de voir mon malade. C'est singulier, il va plus mal, et pourtant je le traite homéopathiquement.

SYLVIE, *à Léonard.* Quoi! vraiment, chez un banquier?

LÉONARD. Chez le banquier Eptmann...

GRANDIN. Hein?.. Qui est-ce qui parle du banquier Eptmann?

LÉONARD. Moi, monsieur, qui vais entrer chez lui, en qualité de commis.

GRANDIN. Mais il me semble qu'il n'y avait qu'une place vacante?

LÉONARD. Une seule et unique.

GRANDIN. Et je l'ai obtenue aujourd'hui.

LÉONARD. Vous?

GRANDIN. Moi-même.

LÉONARD. Ça n'est pas possible!

GRANDIN. Il est possible que ça ne soit pas possible... mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette place m'a été accordée ce matin.

LÉONARD. Ce matin! Mais je ne vous connais pas; nous n'avons jamais joué aux dominos ensemble; nous n'avons pas été en nourrice dans le même pays; nous n'avons gardé ensemble aucune espèce d'êtres quelconques; en un mot, je ne sais pourquoi vous me faites du mal, à moi qui ne vous ai jamais rien fait...

GRANDIN. Ah ça! à qui en avez-vous?

LÉONARD. Cette place vous était donc bien nécessaire?

GRANDIN. Mais ce n'est pas pour moi que je l'ai demandée; c'est pour un jeune homme qu'un de mes amis protége.

LÉONARD. En voilà de la noirceur!.. Ce n'est pas pour lui!.. C'est pour un individu qu'il ne connaît pas... Mais vous êtes donc bien acharné après moi?

GRANDIN. Vous êtes stupide!

LÉONARD. Voilà qui est agreste.. Moi, stupide! Non, tyran... non, je ne suis pas stupide... Je pourrais l'être... j'aurais le droit de le devenir... il m'arrive assez d'événemens pour ça... Mais non, je me retiens, j'ai pitié de mes ennemis... de vous tout le premier.

SYLVIE. Monsieur!

LÉONARD. On veut me rendre malade, l'univers voudrait me rendre malade. Eh bien! non! je ne serai pas malade. Je mangerai, je dormirai, et j'engraisserai. Je deviendrai énorme; je serai gai, je rirai toujours. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

GRANDIN. Eh! comme vous voudrez. Je vous salue, madame Jolivet.

(Il sort.)

SCENE VII.

Mme JOLIVET, SYLVIE, LÉONARD.

LÉONARD, *s'asseyant à une table.* Il est fort vexé, l'Esculape.

Mme JOLIVET. Venez, Sylvie, j'ai besoin de vous. (*à Léonard.*) Tâchez de trouver une autre place; sans cela, rien de fait.

SYLVIE, *tristement.* Au revoir, monsieur Léonard.

Mme JOLIVET.

AIR *de Mila.*

Je renouvelle ma promesse,
Un' place.., et ma fille est à vous;
(*A Sylvie.*)
Toi, ma chèr', cache ta tristesse,
C'est indispensable entre nous...

ENSEMBLE.

Je renouvelle ma promesse, etc.

SYLVIE, *à sa mère.*

Je compte sur votre promesse,
Mais quand sera-t-il mon époux?
Puis-je, hélas! cacher ma tristesse?
C'est trop difficile entre nous.

(*Elles sortent toutes deux.*)

SCENE VIII.

LÉONARD *puis* JULIEN.

LÉONARD, *se retournant*. Ils sont tous partis... Je n'en suis pas fâché, je pourrai me livrer sans contrainte à la rage qui me poigne.

(Il frappe sur une table.)

JULIEN, *entrant*. Voilà!.. Que désire monsieur?

LÉONARD. Je voudrais tenir le genre humain en hachis...

JULIEN. Nous n'avons pas ça.

LÉONARD. Je ne veux rien. Si.. garçon, un beefteck au beurre d'anchois... Je veux me nourrir beaucoup... Garçon!

JULIEN, *revenant*. Monsieur...

LÉONARD. Vous forcerez la sauce. Je l'adore, moi, la sauce. C'est un parti pris, je veux engraisser... J'ai des ennemis, je veux les narguer par un embonpoint des plus monstrueux. Je boirai beaucoup, de sorte que j'aurai le nez très-rouge, les yeux brillans. Enfin, le bonheur sera affiché sur mon visage; alors mes ennemis enrageront à leur tour... Tous ces hommes jaloux de mon immense talent sur la timbale crèveront de dépit; et moi, je pourrai tranquillement poursuivre dans cette vie la route qui m'a été tracée par la providence... Garçon! mon beefteck?

JULIEN. Voilà, monsieur, voilà!

(Il apporte le beeftek, et en s'approchant de Léonard, il lui marche sur le pied.)

LÉONARD. Aye! sur mon cor. . le seul que j'aie... Encore un ennemi!

JULIEN. Est-ce que je vous ai fait mal?

LÉONARD. Au contraire. (*A part.*) Je ne veux pas qu'il jouisse de son triomphe. Mangeons d'un air joyeux. (*Haut.*) Ciel! il est brûlé.

JULIEN. C'est vrai, il est un peu cuit.

LÉONARD. Un peu cuit! C'est un charbon, un vrai charbon. Va-t'en, garçon! va-t'en, ou je me porterais à ton égard à quelque extrémité désagréable pour ton physique.... Il s'est entendu avec le cuisinier vraisemblablement, et l'on dira que ce n'est pas une conspiration européenne ourdie contre mon repos? Qui est-ce qui dit ça? Je le briserai aussi facilement que... (*Il brise sa canne.*) Bon! une canne de deux francs cinquante centimes. Comment! et moi aussi je m'acharne contre moi-même! Voilà qui n'a jamais paru sur la scène du monde.

SCENE IX.

LES MÊMES, DUTEIL.

DUTEIL, *à lui-même*. Enfin.. mes courses sont terminées. (*A Julien.*) Il n'est rien venu pour moi?

JULIEN. Non, monsieur!

LÉONARD. Eh bien! tout cela serait oublié, si, pour satisfaire aux exigeances de cette vieille cafetière, je pouvais trouver une place... soit expéditionnaire dans un bureau, soit musicien dans un théâtre.

DUTEIL. Musicien!.. et vous demandez une place... Dieu! que c'est heureux!.. embrassez-moi!..

(Il l'embrasse étroitement.)

LÉONARD. Oh! là...

DUTEIL. Qu'avez-vous donc?

LÉONARD. Vous m'avez mis du tabac dans l'œil. (*A part.*) Encore un persécuteur!

DUTEIL. Allons, je veux vous dédommager de cette petite contrariété.

AIR : *Tenez, moi, je suis, etc.*

Vous oublierez cette disgrâce!
Bientôt vous ne m'en voudrez plus.
Car je vous assure une place...

LÉONARD.

Une place?

DUTEIL.

De mille écus!

LÉONARD.

Mille écus!.., à moi, cette somme?
Suis-j' paralytique, ou suis-j' mort?
Mets l'comble à tes bienfaits, grand homme,
En daignant me pincer très-fort...
Ne me refuse pas, grand homme,
Tu ne saurais me pincer trop fort!...

DUTEIL, *riant*. Ah! ah! ah!... Et pourquoi cela?

LÉONARD. Pour me réveiller; car je suis la proie d'un rêve trop délicieux...

DUTEIL. Vous êtes parbleu bien éveillé!

LÉONARD. Je ne dors pas?.. c'est bien trois mille francs par an que vous m'offrez?..

DUTEIL. Certainement...

LÉONARD. Le paradis s'ouvre enfin!... je tiens le bonheur. . Sylvie... Mme Jolivet!

SCENE X.

LES MÊMES, SYLVIE.

SYLVIE. Quel bruit?... qu'est-il donc arrivé?

LÉONARD. Sylvie, ne vous effrayez pas... ces clameurs que j'ai fait parvenir jusqu'à vous, c'était la joie qui me les arrachait.

SYLVIE. La joie?..

LÉONARD. Oh! oui, la joie... car nous allons être unis par les nœuds indissolubles du mariage.

SYLVIE. Je ne comprends pas...

LÉONARD. C'est possible!.. mais voici le fait... j'ai une place...

SYLVIE. Une place?

LÉONARD. Oui, être adoré!.. je suis maintenant affligé de trois mille francs d'appointemens, que je dépose à tes pieds avec mon physique et mes talens.

DUTEIL. Si monsieur veut venir avec moi, nous signerons un engagement.

LÉONARD. Avec plaisir... (*A Sylvie.*) Sylvie... rendez-moi un service... j'attends une lettre... une lettre fort intéressante... ouvrez-la en mon absence, car vous n'y êtes pas étrangère. (*A Duteil.*) Monsieur, je vous suis... Adieu, adieu, ma Sylvie!

(Il sort avec Duteil.)

SCENE XI.

SYLVIE, *puis* Mme JOLIVET.

SYLVIE, *seule*. Une lettre à laquelle je ne suis point étrangère?.. nous verrons!.. Ah! maman, vous ne savez pas, M. Léonard a une place!

Mme JOLIVET. Ma fille... je n'eus jamais qu'une parole : dès que M. Léonard remplit les conditions, il sera mon gendre.

SYLVIE. Que je suis contente!..

Mme JOLIVET. Ma fille, je dois vous faire remarquer qu'il n'est pas convenable non plus qu'une jeune personne manifeste sa joie aussi extérieurement que vous le faites...

SYLVIE. Pourquoi donc?

Mme JOLIVET. Parce que la pudeur est l'apanage du sexe dont vous et moi faisons partie... Ces conseils maternels n'ôtent rien aux qualités de M. Léonard... c'est un bon jeune homme, incapable de tromper une femme qui portera son nom...

SCENE XII.

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE. Le café du Midi?

Mme JOLIVET. C'est ici...

LE COMMISSIONNAIRE. Voilà une lettre qu'un monsieur doit attendre.

Mme JOLIVET. Une lettre?

SYLVIE. Je sais ce que c'est... M. Léonard m'a prévenue.

LE COMMISSIONNAIRE. C'est ça... on m'a dit qu'on serait prévenu.

SYLVIE. Donnez, mon ami... donnez!

LE COMMISSIONNAIRE. Voilà... Je vous salue.

(Il sort.)

SCENE XIII.

Mme JOLIVET, SYLVIE.

Mme JOLIVET. Eh bien! vous l'ouvrez?

SYLVIE. M. Léonard m'y a autorisée, en me disant que cette lettre renfermait une bonne nouvelle à laquelle je n'étais pas étrangère.

Mme JOLIVET. En ce cas, lisons...

SYLVIE, *lisant*. « Mon cher ami... »

Mme JOLIVET. C'est d'un de ses camarades.

SYLVIE, *lisant*. « J'ai vainement tenté » d'avouer notre amour à mon père... »

Mme JOLIVET. Notre amour... Et qui donc lui écrit?

SYLVIE, *regardant*. « Élise... » C'est une femme!..

Mme JOLIVET. Une femme!.. Continue.

SYLVIE, *lisant*. « Je crains comme toi » le premier mouvement de sa fureur... » et je cède à tes instances, car la fuite » est le seul parti qui nous reste... Ce soir, » je serai au rendez-vous que tu m'as » donné... »

Mme JOLIVET. Ah! le monstre!..

SYLVIE. Comme il m'a trompée!..

Mme JOLIVET. Eh bien! ça ne m'étonne pas... il avait un air timide... je l'ai toujours cru un peu jésuite...

SYLVIE. Et me dire de décacheter cette lettre!

Mme JOLIVET. Puisqu'il voulait rompre, il pouvait s'y prendre autrement.

SYLVIE. C'est indigne!.. c'est affreux!

AIR *de la Contredanse*.

Jamais, aurais-j' pu croire, hélas!
Qu'il dût être infidèle?..
Pour moi, quelle peine cruelle!
Je n'y survivrai pas.

Mme JOLIVET.

De prétendu tu peux changer,
Ça n'est pas rar', ma p'tite.

SYLVIE.

Trouvez m'en donc un autr' bien vite,
Pour le faire enrager..

ENSEMBLE.

Jamais, aurais-j' pu croire, hélas! etc.

Mme JOLIVET.

Trop souvent un amant, hélas!
Nous devient infidèle...
Mais bientôt de ta pein' cruelle
Tu te consoleras.

(*Grandin entre.*)

SCENE XIV.

Les Mêmes, GRANDIN.

GRANDIN. Je viens encore de chez mon malade... il va infiniment plus mal... et cependant je le traite homéopathiquement...

SYLVIE, *pleurant*. J'en mourrai... c'est sûr!

Mme JOLIVET. Ah! c'est vous, docteur... Si vous saviez ce qui nous arrive...

GRANDIN. Seriez-vous malade?

Mme JOLIVET. Nous sommes furieuses.

GRANDIN. Ce n'est plus de ma compétence.

SYLVIE. Ah! si je connaissais celle qu'il me préfère!

GRANDIN. Il s'agit d'amour? mais c'est une maladie comme une autre... Voyons, contez-moi ça.

Mme JOLIVET. Figurez-vous qu'au moment d'épouser ma fille, le polisson lui fait remettre cette lettre.

GRANDIN. Cette lettre!.. (*Il lit.*) « Mon » cher ami... » Dieu! je ne me trompe pas!...

SYLVIE. N'est-il pas vrai que c'est bien mal?..

GRANDIN. C'est épouvantable!... c'est elle!.. c'est son écriture!

Mme JOLIVET. Vous la connaissez?

GRANDIN. Si je la connais!.. Oh! l'infâme!.. Je ne sais pas de quoi je serais capable, si elle était là... moi qui l'aimais tant...

SYLVIE. Il l'aime aussi...

GRANDIN. Mais celui que je veux punir, c'est son séducteur.

Mme JOLIVET. Son séducteur?..

GRANDIN. Oui... celle qui a écrit cette lettre, c'est ma fille... mais je me vengerai!...

AIR : *De votre bonté généreuse.*

C'est une ignoble perfidie,
Ma fille! ô toi, que j'aimais tendrement...
Que j'élevais par l'homéopathie,
Je perdrais donc mes soins et m .n enfant!
L'auteur de cette horrible trame,
Ne périra jamais que de ma main...
Nommez-le moi... nommez-moi cet infâme!...
Je veux être... son médecin,
Je veux, gratis, être son médecin.

Son nom, femme, son nom?

Mme JOLIVET. Eh! mon Dieu!.. le voici.

SCENE XV.

Les Mêmes, LÉONARD.

LÉONARD, *radieux*. Enfin, tout va au gré de mes désirs... Le sort s'est lassé de me persécuter... je nage dans la plus parfaite félicité...

GRANDIN. C'est donc vous, monsieur...

LÉONARD, *à part*. Bon!.. mon ami de ce matin... Une catastrophe me menace.

GRANDIN. Vous osez braver ma colère...

LÉONARD. Ah! c'est vous qui êtes en colère, à présent? bien!... voilà une délicieuse facétie...

GRANDIN. Une facétie, misérable...

(Il veut s'élancer sur lui, les deux femmes le retiennent.)

LÉONARD. Ah çà! mais qu'est-ce qu'il a cet homme.. qu'est-ce qu'il me veut?..

Mme JOLIVET, *bas à Léonard*. Ignorez-vous donc que c'est un père?

LÉONARD. Pair de France?

Mme JOLIVET. Le père de votre victime...

GRANDIN Oui, de ta victime, jeune débauché!

LÉONARD. Débauché, moi, débauché...

SYLVIE. Ah! monsieur Léonard... je ne vous aurais jamais cru capable d'une telle noirceur...

LÉONARD. Noirceur... débauché... le père... je me débats ici dans les replis d'un logogryphe des plus compliqués...

GRANDIN. Malheureux... tu as beau te donner un air imbécile... comment as-tu fait pour la séduire?..

LÉONARD La séduire?.. qui?..

GRANDIN. Ma fille, vil suborneur.

LÉONARD. Votre fille?... est-ce que je la connais, votre fille?...

GRANDIN. Tu oseras dire que tu ne la connais pas!

LÉONARD. Non seulement je ne la connais pas, mais c'est que je serais désolé de faire sa connaissance... attendu que si elle ressemble à son papa... ce doit être une jeune personne fort peu sociable...

GRANDIN. Oh! le plat... il insulte ma fille à présent.

Mme JOLIVET. Au lieu de l'irriter... vous feriez mieux de chercher à réparer vos torts...

LÉONARD. Réparer... réparer... je n'ai fait aucun dégât...

SYLVIE. Vous osez le nier?...

GRANDIN. Il joint le mensonge à la lâcheté... Je veux l'assommer...

(Les dames le retiennent.

LÉONARD. C'est-à-dire que ce n'est pas un homme... Quand on tient de la nature de ce bipède, on ne devrait se produire en public que dans une cage de fer...

GRANDIN. Quoi !.. tout le monde se met contre moi... pour m'empêcher d'accomplir un acte de justice?

LÉONARD. Elle est jolie, la justice... emmenez-le, le tigre... ou je serais capable... d'aller chercher la garde...

AIR : *Fragment de Gustave.* (Être aimé ou mourir.)

ENSEMBLE.

Ah !... c'est épouvantable !
Et le ciel doit, vraiment,
A cet homme effroyable
Un juste châtiment.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! c'est épouvantable !
Le ciel lui doit, vraiment,
Pour ce tour effroyable,
Un juste châtiment !

(*Grandin, Mme Jolivet et Sylvie sortent.*)

SCENE XVI.

LÉONARD, *seul.* C'est-à-dire que si l'on prenait un être naturellement crédule... un gobe-mouche, enfin... et qu'on lui racontât mes tribulations... il dirait que ça ne se peut pas... car, il n'y a pas de tempérament humain capable de digérer autant de désagrémens. C'est au point que je suis réduit à envier le sort d'un chétif insecte... Je suis plus à plaindre qu'un ver-à-soie... car il est tranquille dans sa coque... et moi... moi, je suis traqué comme un quadrupède dangereux... et si ça continue, je finirai par n'avoir pas seulement une chaise pour reposer ma tête... Je n'en saurais douter... c'est le climat qui m'est contraire... Eh bien !... cherchons en un autre... climat... une île déserte... c'est ça... mais où la trouver... cette île déserte?... parbleu dans les journaux on y trouve de tout. (*Il prend un journal.*) Le *Journal de Paris!*... bien, en voilà un qui donne des nouvelles très-diverses. Je vais y trouver mon affaire. (*Il lit.*) Hum... hum... Chambre des pairs, Chambre des députés... Bourse... Tribunal de commerce... Ce n'est pas encore là mon île déserte... Qu'est-ce que je vois là? (*Il lit.*) « Le timbalier de la musique du roi vient » d'être remplacé par un artiste célèbre » sur cet instrument. » (*S'interrompant.*) Un artiste célèbre, est-ce que ce serait ?... (*Lisant.*) « Cette faveur lui était bien due, après tous les malheurs qu'il a éprouvés. » (*S'interrompant.*) Des malheurs ! c'est moi, c'est moi... je n'en puis douter... on me rend justice, enfin... Vive la France !... vive le gouvernement !... Mais comment a-t-on pu apprécier mon talent ?... Je vois ce que c'est : en venant au spectacle, le gouvernement m'aura aperçu derrière mes timbales, il m'aura jugé.

AIR : *Simple soldat.*

Oui, j'en suis fier, c'est en vain désormais
Que les cancans, l'intrigue, les cabales,
En dénigrant mon art et mes succès,
Voudraient enfoncer les timbales.
Enfin je trouve un appui révéré
Pour mes accords et pour leur mélodie ;
Par le *Journal de Paris* célébré,
Je suis sûr d'être avant peu décoré,
Tant est puissante l'harmonie !
O puissance de l'harmonie !

Je crois que je ne ferai pas mal d'aller remercier... le gouvernement... dans la personne d'un de ses ministres... justement il demeure à côté... voilà une idée heureuse !.. partons, ne perdons pas une minute.

SCENE XVII.

LÉONARD, DUTEIL.

DUTEIL, *entrant.* Ah !... vous voici, mon cher, je vous trouve à propos... dans mon empressement à vous engager, j'ai oublié de vous demander quel instrument...

LÉONARD. J'exerce ?..

DUTEIL. Oui !...

LÉONARD. Je suis timbalier.

DUTEIL. Timbalier.... très-bien !... ça manquait...

LÉONARD. Je vous quitte... il le faut... une visite à rendre au ministre... des démarches... Enfin, je suis au comble de la joie : vous voyez un homme au comble de la joie...

DUTEIL. Vous allez chez le ministre ? ..

LÉONARD. Parfaitement... adieu... (*A part.*) Le bonheur commence à revenir...

(En sortant il se frappe la tête contre la porte.)

SCENE XVIII.

DUTEIL, *puis* Mme JOLIVET, SYLVIE.

DUTEIL, *seul.* Quel original !... avec sa joie, sa visite au ministre... Il a peut-être reçu quelque bonne nouvelle... A propos de nouvelles, je n'en reçois pas d'Elise... cela m'inquiète...

Mme JOLIVET, *entrant, à sa fille.* Allons ! ne te désole pas comme ça.

SYLVIE. Est-ce que je peux ne pas me désoler, quand je vois qu'il est aimé ?..

DUTEIL. Ah ! mon Dieu ! mademoiselle, qu'avez-vous ?

Mme JOLIVET. Figurez-vous, monsieur Duteil, que la fille du docteur Grandin...

DUTEIL. Du docteur... Eh bien?

Mme JOLIVET. Enlève à ma fille un prétendu de très-bonne qualité.

DUTEIL. Que dites-vous ? quoi ! Élise...

SYLVIE. Qu'avez-vous donc, à votre tour ?

DUTEIL. Élise, infidèle !.. Ah ! je ne puis le croire, elle est trop candide... Elle sait combien je l'aime...

Mme JOLIVET. Quoi !... vous l'aimez aussi ?..

DUTEIL. Oh ! non, il y a erreur, n'est-ce pas ? elle m'aime toujours.

SYLVIE. Pauvre jeune homme... Je voudrais comme vous que ce fût une erreur : mais voyez cette lettre...

DUTEIL. Cette lettre sans adresse... mais elle est pour moi, cette lettre...

Mme JOLIVET. Pour vous ?

SYLVIE. Est-il possible !..

DUTEIL. Rien n'est plus vrai.. j'aime Elise dont je suis aimé... et c'est une réponse qu'elle m'adresse.

SYLVIE. Quel bonheur !

Mme JOLIVET. Ah ! mon Dieu !... et nous qui avons tout dit au docteur... et il s'est emporté contre Léonard, croyant qu'il était coupable... Il a failli le tuer.

DUTEIL, *riant*. Ah ! ah ! ah ! ah !

AIR : *J'en guette un petit, etc.*

Ah ! c'est charmant... je craignais sa furie : ..
Car le docteur est parfois très-brutal..
Mais je serai, toute ma vie,
Reconnaissant pour mon pauvre rival.
C'est surtout par là que je brille :
Non, jamais mon cœur n'oubliera
Qu'il m'a soufflé le courroux du papa,
Et non pas l'amour de la fille.

Ma foi... à présent, je puis aller me jeter à ses pieds et lui demander la main d'Élise... C'est délicieux, mesdames, vous avez eu une idée... comptez aussi sur ma reconnaissance.

(Il sort et heurte Léonard qui entre en ce moment.)

SCENE XIX.

Mme JOLIVET, SYLVIE, LÉONARD.

(Il a son habit déchiré, il n'a pas de chapeau, enfin sa toilette est dans le plus grand désordre.)

LÉONARD, *à Duteil qui vient de le heurter*. Vous ne m'avez pas fait le moindre mal. (*A part.*) C'est un nouveau système que je veux adopter .. je serai toujours content... on me battra, je rirai... on me volera, je rirai... enfin, je veux devenir un vrai Démocrite !

SYLVIE. Ah ! mon Dieu ! monsieur Léonard, dans quel état vous voilà !

LÉONARD. Je ne sais pourquoi vous vous affectez d'une chose qui ne me fait aucune peine... une chose qui m'est même fort agréable...

SYLVIE. Mais, qui vous a arrangé ainsi?

LÉONARD. Le concierge du ministre... un fat, avec lequel je me suis colleté, ayant pour témoins son chien et sa femme qui ont pris son parti... Comme c'est petit de la part de cet animal !.. (le chien) de se mêler à la conversation que j'avais avec cet énorme manant... (le concierge). Mais, je ne leur en veux nullement à aucune de ces trois créatures... et je compte même, toutes les fois que je les rencontrerai, leur ôter mon chapeau, quand j'en aurai un... Je n'en veux plus à personne au monde... je suis sur ce globe pour souffrir .. Eh bien ! je me résigne.

Mme JOLIVET, *à part*. Cette indifference n'est pas naturelle... (*Haut.*) Monsieur Léonard, nous avons des excuses à vous faire.

LÉONARD. Des excuses... à moi ? je n'en veux pas... vous m'avez fait beaucoup de mal, c'est vrai !.. mais c'est une conséquence du rôle que je joue sur la terre... Je suis né victime... je dois être victime !

SYLVIE, *à elle-même*. Est-ce que le chagrin l'aurait rendu fou ?

LÉONARD, *qui a entendu*. Je ne suis pas fou !.. mais j'ai l'espoir de devenir imbécile... c'est là le but de tous mes vœux... parce qu'alors... soit que je fasse des ronds dans l'eau... soit que j'attrape des mouches... soit que je me livre à la culture des légumes... je serai parfaitement insensible aux turpitudes de ce monde !

SYLVIE. Pauvre monsieur Léonard !.. je conçois votre chagrin. Eh bien ! permettez-moi de vous faire oublier toutes vos tribulations.

LÉONARD. Vous, Sylvie ?

Mme JOLIVET. Oui, mon ami... ma fille a été injuste envers vous... et moi aussi.

SYLVIE. Et si l'offre de ma main peut vous faire oublier...

LÉONARD. Quoi ! je pourrais !.. Ah !.. oh !.. de l'air !.. de l'air !.. j'étouffe...

Mme JOLIVET. Ah ! mon Dieu !

LÉONARD. Ce n'est rien... c'est la joie... c'est comme un individu qui aurait été long-tems oublié dans un tiroir... et qui est délivré... on est suffoqué...

SYLVIE. Remettez-vous.

LÉONARD. Ça va tout-à-fait bien... tout mon intérieur a repris sa place... Maintenant, vous pouvez me dire pourquoi ce matin?...

SYLVIE. Vous le saurez plus tard... Dites-moi plutôt vous-même quelle était cette lettre que vous attendiez?

LÉONARD. Une lettre de mon directeur, à qui j'ai demandé une gratification... Est-ce que vous l'avez reçue?

SYLVIE. Du tout.

LÉONARD. Il en est bien capable, le chiche qu'il est!... mais, c'est égal... je deviens votre mari, j'ai une bonne place... je défie le destin! (*On entend un grand tumulte de voix dans le fond.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

(Julien paraît au fond.)

SCENE XX.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN. Ce sont les musiciens que M. Duteil a engagés..

LÉONARD. Mes confrères..

JULIEN. Ils se réjouissent.. car c'est ce soir qu'ils partent pour Alger..

(Il disparaît.)

SCENE XXI.

Mme JOLIVET, LÉONARD, SYLVIE.

LÉONARD Comment, pour Alger... (*Tirant son engagement et lisant.*) «Alger!» et moi qui ai signé sans lire..

Mme JOLIVET. Qu'avez-vous, mon gendre?.

LÉONARD. Votre gendre?.. vous n'avez plus de gendre. (*à Sylvie.*) Vous n'avez plus de mari!. Alger.. encore une trahison!. j'aurais dû m'en douter.. car cet homme a le regard fauve..

SYLVIE. Mais qu'avez-vous donc?.

LÉONARD. Ce que j'ai?.. j'ai... que je pars ce soir pour la Barbarie.. qu'il faut que moi Léonard Patureau, je prodigue mon talent à des Bédouins.. des deux sexes.. que je m'expatrie.. que je quitte un pays parsemé de délices, pour habiter une contrée où l'on est sans cesse rongé par le soleil ou par des animaux féroces.. Moi qui ai peur d'une souris, je vais être exposé aux tigres, aux léopards et autres bêtes non civilisées.. Eh bien! non..

AIR *de la Jeune Mère.*

De ma fureur je ne suis plus le maître...
Je ne saurais supporter un tel choc...
Les Bédouins me feront peut-être...
Timbalier du roi de Maroc!
J'aimerais mieux, je crois, prendre le froc!
Je pourrais bien, pour terminer ma peine,
Au fond des mers m'engloutir... mais, hélas!...
Je parierais... qu'une sotte baleine
M'avalerait comme défunt Jonas!
Pour me porter en ces affreux climats,
Comme autrefois l'infortuné Jonas!

Non.. la rivière n'est pas si loin.. et là du moins, il n'y a pas de ces gros stupides de poissons...

(Il court par le fond, Mme Jolivet et Sylvie courent après lui; il est retenu par Grandin, qui entre avec Duteil.)

SCENE XXII.

LES MÊMES, GRANDIN, DUTEIL.

GRANDIN, *l'arrêtant.* où courez-vous donc ainsi?.

LÉONARD. Que vous importe, ennemi cruel?...

GRANDIN. Vous ne sortirez pas, que je ne vous aie fait des excuses...

LÉONARD, *furieux.* Laissez-moi tranquille!... tout le monde m'offre des excuses aujourd'hui... qu'est-ce que j'en ferais de vos excuses?

GRANDIN. Tout est éclairci...., je sais tout... j'ai pardonné... j'ai consenti au mariage...

DUTEIL. Et je ne pars plus pour Alger.

LÉONARD. Vous ne partez plus... Eh bien! et nous?...

DUTEIL. Je vous donne à chacun une indemnité de cent écus...

LÉONARD O céleste providence!

SYLVIE. Voilà qui va, je pense, vous faire renoncer à vos projets sinistres, monsieur Léonard?

GRANDIN. Léonard!.. vous vous nommez Léonard?

LÉONARD. Léonard Patureau... rien que ça...

GRANDIN. Alors, c'est pour vous que j'ai demandé la place chez le banquier Epmann!

LÉONARD. Quoi! c'est à vous que mon ami Durieux s'était adressé?

GRANDIN. Sans doute... Et vous pouvez entrer dès demain si vous voulez...

Mme JOLIVET. Rien ne s'oppose plus à votre mariage avec ma fille.

LÉONARD. Comment! tous les bonheurs à la fois! une place... une femme que je chéris... trois cents francs... mon étoile a encore tourné au beau.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *entrant*. Monsieur Léonard, une lettre pour vous...

LÉONARD. Pour moi? encore un désappointement...

(Il décachète et lit tout bas.)

JULIEN. Monsieur le docteur.. votre malade...

(Il lui parle tout bas.)

GRANDIN. C'est extraordinaire... pourtant je le traitais homéopathiquement.

LEONARD. Surcroît de félicité! ma gratification du théâtre..... Soixante-quinze francs... décidément je ne suis plus la victime, mais bien le privilégié du genre humain.

CHOEUR.

AIR : *Sous ce riant feuillage.*

Oui, leur peine est finie.
Célébrons leur bonheur;
Ça prouve que, dans la vie,
Il n'est qu heur et malheur.

LÉONARD, *au public*.

AIR : *Vaudeville du Bal du Grand Monde.*

Je crains que mon sort en ces lieux
Désormais n'excite l'envie;
Mais je crois qu' ma biographie
Fera taire les envieux.
Sans médecin ni sage-femme,
Ce fut un treize, un vendredi,
Que, sous le parvis Notre-Dame,
Je fus laissé fort peu garni.
A quinze ans lorsque j'arrivai,
On trouva ma tête lyrique,
Grâce à la boss' de la musique.
Que d'autres bosses j'attrapai!
Mes timball's faisaient du tapage,
Et les aveugles m'ouvrant leurs bras,
Au caveau je devins sauvage,
Mais le costume ne m'allait pas.
Bientôt, app'lé sous le drapeau,
Je fus timbalier militaire,
Mais je quittai... car à la guerre
Trop souvent j' tremblais pour ma peau.
Enfin, pour mon bonheur terrestre,
L'hymen et l'amour sont d'accord:
Aussi, chaqu' soir, à mon orchestre
Dieu sait comm' je vais frapper fort!
(*Au public.*)
Vous f'rez comme moi volontiers,
Messieurs, aujourd'hui, je l'espère;
Et nous verrons que le parterre
Est plein d'excellens timbaliers!

CHOEUR.

Oui, leur peine est finie, etc.

FIN

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS

LE CHAPITRE DES INFORMATIONS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Par MM. Varin et Desvergers,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 15 JUILLET 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DENISART, ancien receveur-général	M. Bardou.	PROSPER, son ami	M. Hippolyte.
JADELOT, son ami	M. Amant.	Mme LAUNOY, belle-sœur de Denisart	Mme Guillemin.
SOUPPLET DE COURBEVAL.	M. Philippe.	EUPHÉMIE, fille de Jadelot	Mlle Thierry.

La scène se passe à Paris, chez Denisart.

Le théâtre représente un salon; grande porte au fond, laissant voir une salle de bal; portes latérales, tables, fauteuils, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

SOUPPLET, *puis* PROSPER.

SOUPPLET, *assis près de la porte à gauche, et prêtant l'oreille.* Ils parlent si bas, qu'il est impossible d'entendre... Mais qui vient là?

PROSPER, *entrant, à la cantonnade.* Ne dérangez personne... j'attendrai...

SOUPPLET. Eh! bonjour, Prosper... bonjour, mon ami!..

PROSPER. Enchanté de te voir, mon cher Soupplet!..

SOUPPLET. Est-ce que tu viens passer la soirée chez M. Denisart?.. ce serait un *extrà*... toi qui ne danses jamais, et qui rentres de bonne heure...

PROSPER. Aussi je ne viens pas positivement pour le bal... Et toi, par quel hasard es-tu seul?... J'aurais parié en te voyant que Mme Launoy était ici...

SOUPPLET. Ah! c'est méchant!.. est-ce que tu deviendrais méchant?..

PROSPER. Il est de fait que tu es toujours avec elle...

SOUPPLET. Dis plutôt qu'elle est toujours avec moi!.. je ne puis lui échapper... Aujourd'hui encore, il m'a fallu l'accompagner jusqu'ici... dans sa voiture, car elle a voiture... c'est son beau côté... et maintenant elle est enfermée dans cette chambre... (*il indique la gauche*) avec son beau-frère, M. Denisart... ils sont en conférence secrète, et moi, on m'a laissé à la porte comme un joli garçon!..

PROSPER. Cette conférence pourrait bien me concerner, ils s'occupent sans doute de moi...

SOUPPLET. Ah! vraiment?.. Mme Launoy te protége aussi?.. Ça ne m'étonne pas... elle est d'une obligeance!.. Puis-je savoir de quoi il s'agit... sans indiscrétion?.. Peut-être une place qu'elle veut te faire obtenir?..

PROSPER. Non pas!.. il est question d'une femme... d'un mariage...

SOUPPLET. D'un mariage!...

PROSPER. Oui, mon ami, depuis longtemps, j'avais le désir de me marier...

SOUPPLET. Toi, simple employé dans un ministère... prends garde, cela pourrait nuire à ton avancement.

PROSPER. J'ai pris mon parti là-dessus... je n'ai pas d'ambition... mais, orphelin,

et pour ainsi dire sans fortune... je n'osais porter mes vues sur personne... Voilà pourquoi j'ai eu recours à M. Denisart... aux soins duquel j'ai été confié à la mort de mon père... Il a consulté Mme Launoy, et celle-ci m'a trouvé sur-le-champ un parti très-avantageux...

SOUPPLET. Ah! c'est elle qui t'a trouvé sur-le-champ... De mieux en mieux!... La jeune personne est de Paris... sans indiscrétion?..

PROSPER. Non!.. de province... Sa famille habite le Berry... où M. Denisart a été autrefois receveur-général... C'est lui qui a fait la demande au père... et nous attendons la réponse...

SOUPPLET. C'est une trahison!.. je suis furieux!.. non pas contre toi, mon ami... mais contre Mme Launoy... car enfin, si j'ai cherché à lui plaire, ce n'est pas par amour... il n'en a jamais été question entre nous... son âge est une sauvegarde.

PROSPER. Quel âge a-t-elle donc?

SOUPPLET. Il y a trente ans qu'elle est veuve... et je me suis attaché à elle, parce qu'elle est très-riche... très-intrigante, très-considérée... J'avais bâti là-dessus des plans magnifiques.

AIR *du Piége*.

L'expérience a su nous le prouver,
On réussit, appuyé par les dames;
Et je voulus pour m'élever
Employer l'échelle des femmes.
Mais le moyen a manqué son effet,
Et c'est ma faute, hélas! j'en fais l'épreuve.
Car des honneurs pour monter au sommet,
J'aurais du prendre une échelle plus neuve.
Il faut une échelle plus neuve.

PROSPER. N'est-ce pas à son crédit que tu dois déjà la place que tu occupes?..

SOUPPLET. Qu'est-ce que c'est qu'une place, quand on est apte à tous les emplois?.. il en faut plusieurs, on ne peut vivre à moins... et j'espérais surtout qu'elle me trouverait une femme, une riche héritière... ça lui est si facile, à elle qui est liée avec tous les héritages de Paris et des environs!... eh bien! non... Flattée d'avoir à sa suite un jeune homme vif, espiègle, et bon enfant... elle a une peur horrible que je n'échappe à sa tyrannie; car elle a pris sur moi un empire... il faut voir comme elle me traite!... Elle m'envoie chez ses marchands... ses fournisseurs, chez tout le monde.,. et ça n'est pas réciproque... moi, je n'ose pas l'envoyer où je voudrais...

PROSPER. Je le pense bien...

SOUPPLET. J'ai besoin de la ménager... ce serait une ennemie trop dangereuse... et pourtant je veux en finir une bonne fois!.. elle m'a déjà fait manquer trois mariages .. ça devient abusif.

PROSPER. Ta colère est tout-à-fait légitime...

SOUPPLET. Aussi j'ai chargé une autre personne de me déterrer une dot... mon oncle, le chanoine; il est très-habile dans ce genre de découvertes... et si tu te maries bientôt... moi, je ne tarderai pas... ou je me croirai victime de la fatalité.

PROSPER. Ah! mon ami! le mariage qu'on me propose ne me rend pas aussi heureux que tu pourrais le croire...

SOUPPLET. En vérité!.. Comment cela?

PROSPER. Tu vas te moquer de moi...

SOUPPLET. Je devine... tu es amoureux!..

PROSPER. Je le crains.

SOUPPLET. Depuis long-temps?

PROSPER. Depuis hier au soir.

SOUPPLET. Une passion subite... A-t-elle de la fortune?

PROSPER. Je l'ignore... J'étais à l'Opéra, dans une loge, avec deux dames inconnues, dont l'une âgée et respectable...

SOUPPLET. Et l'autre, jeune et jolie?...

PROSPER. Et si douce... si aimable!... nous avons causé ensemble... enfin, mon cher, elle a fait sur moi une impression...

SOUPPLET. Profonde!.. c'est pastoral... c'est de l'idylle toute pure...

PROSPER. Je ne croyais pas qu'on pût aimer aussi vite.

SOUPPLET. Ça n'a rien d'extraordinaire.. à l'Opéra.

PROSPER. Mais c'est un enfantillage... je ne la reverrai peut-être jamais... Du reste, le mariage qu'on me propose me convient... et après tous les soins, toutes les démarches de M. Denisart...

SOUPPLET. Silence!.. le voici avec mon tyran...

SCENE II.

LES MÊMES, Mme LAUNOY, DENISART.

Mme LAUNOY. Allons, mon cher beau-frère, puisque c'est convenu, cela suffit!.. mais tous ces détours ne vont pas à mon caractère...

DENISART. Laissez donc... cela nous divertira... c'est un petit roman qui commence...

Mme LAUNOY, *à Prosper*. Ah! vous voilà, monsieur Prosper... nous vous attendions...

DENISART. Bien, jeune homme... cet empressement est de bon augure...

SOUPPLET. L'empressement est tout na-

turel, quand il s'agit de... Prosper vient de me faire part de son prochain mariage.

Mme LAUNOY. Il a eu tort...

SOUPPLET. Ne suis-je pas son ami, son meilleur ami... toujours prêt à lui être utile... et je crois qu'on pourrait sans indiscrétion...

Mme LAUNOY Bénédict?

SOUPPLET. Madame?..

Mme LAUNOY. Prenez ma voiture, elle est en bas... et courez jusque chez moi, vous trouverez mon souvenir, dont j'ai besoin... il est sur ma toilette... allez...

SOUPPLET. Pardon, madame... ne suffirait-il pas qu'un de vos domestiques...

Mme LAUNOY. Non!.. non!.. je n'ai confiance qu'en vous... vous êtes si intelligent!...

SOUPPLET. Il me semble qu'il faut très-peu d'intelligence...

Mme LAUNOY. Vous hésitez, quand je vous en prie...

SOUPPLET. Non!.. non!.. j'y vais. (*A part.*) Elle vante mon intelligence, c'est une ironie cruelle...

(Il sort.)

SCENE III.

PROSPER, Mme LAUNOY, DENISART.

Mme LAUNOY. Le voilà parti... Je l'éloigne avec intention... il est si curieux, ce petit Bénédict... cela pourrait lui donner des idées... Mais parlons de vous, monsieur Prosper... Nous avons d'excellentes nouvelles...

PROSPER. La réponse de M. Jadelot à donc été favorable?

DENISART. Cela ne pouvait pas être autrement. Mon ami Jadelot ne peut pas vous dire : Voilà ma fille... épousez-la... je vous en serai infiniment obligé... la dignité paternelle exige d'autres préliminaires.

PROSPER. Je suis trop juste pour ne pas m'y soumettre.

DENISART. Sachez donc qu'il a chargé un de ses compatriotes, M. Champigny, qui se rendait à Paris pour affaires, de prendre sur vous tous les renseignemens, toutes les informations qui sont d'usage en pareil cas.

PROSPER. Sans amour-propre, je ne vois rien là qui doive m'effrayer...

DENISART. Ah! vous n'avez qu'à vous bien tenir, jeune homme...

Mme LAUNOY. Ce n'est pas tout... M. Champigny est arrivé hier... et mon frère qui le connaît aussi l'a invité à sa soirée...

PROSPER. Il va venir?

Mme LAUNOY. Nous l'attendons...

DENISART. C'est un piége que je lui ai tendu... Au milieu de cette réunion nombreuse, où vous n'aurez que des amis, c'est bien le diable si les informations ne sont pas toutes à votre avantage.

PROSPER. Je vous remercie, mais j'avoue que sa présence va m'embarrasser. Il aura toujours les yeux sur moi... Je serai en butte à ses observations, et, sauf meilleur avis, je crois plus convenable de me retirer.

DENISART. Du tout!... Cela peut s'arranger... il ne vous connaît pas, je lui dirai que vous êtes absent... je trouverai une excuse... et votre incognito compliquera la situation... Ma soirée sera fort gaie...

Mme LAUNOY. Mon frère ne voit ici qu'une occasion de s'amuser.

DENISART. C'est que rien n'est amusant comme le mariage, et puis ce Champigny a la manie des informations... C'est ridicule.. car enfin, un gendre présenté par moi... ça devrait lui suffire, et je ne suis pas fâché de me moquer de lui... de rire un peu à ses dépens...

Mme LAUNOY. Pour ma part, je réponds de tout... je dirai de M. Prosper encore plus de bien que je n'en pense... ce sera difficile... mais tout est possible à l'amitié... au surplus, je sais d'avance le langage qu'il faut tenir à M. Jadelot.

DENISART, *à part.* Allons... elle oublie déjà qu'il ne veut pas être connu. (*Haut.*) D'abord ce n'est pas à lui que vous aurez affaire... c'est à Champigny.

Mme LAUNOY. N'est-ce pas la même chose?...

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Ces messieurs se ressemblent tous,
Ils ont un rang, de la richesse,
Les éblouir, flatter leurs goûts,
Voilà ce qui les intéresse..
Non, chez eux, ce n'est pas le cœur
Qu'il faut toucher pour les convaincre.

DENISARD, *avec galanterie.*

Tant pis, de ce côté, ma sœur,
Vous seriez bien sûr de vaincre.

Mme LAUNOY. Trève de plaisanteries... je vous en conjure... et que M. Prosper soit bien persuadé que nous l'appuyerons de tous nos moyens.

SCENE IV.

LES MÊMES, SOUPPLET.

SOUPPLET, *à part, entrant.* Diable!... la séance n'est pas encore terminée...

Mme LAUNOY. Ah! c'est vous, Bénédict..

SOUPPLET. Oui, madame... j'ai fait votre commission avec toute l'intelligence dont je suis capable... voici votre souvenir... (*Il le lui donne.*) Et pour vous le remettre je vous cherchais dans les salons que j'ai trouvés envahis par la foule...

DENISART. Déjà?...

SOUPPLET. Il y a surtout un monsieur, une tournure de province, qui vous demande à tout le monde...

DENISART. Ah!... ah!... je me doute à peu près... et je cours à l'instant... mais le voici...

SCENE V.

Les Mêmes, JADELOT.

JADELOT, *entrant.* Enfin, je te rencontre, mon cher Denisart... mais, je ne me trompe pas, c'est Mme Launoy, ton aimable belle-sœur... me voilà tout à fait en pays de connaissances...

Mme LAUNOY. Et d'anciennes connaissances... ce sont celles-là qu'on revoit toujours avec plaisir...

JADELOT. Trop bonne, en vérité...

Mme LAUNOY, *bas à Prosper.* C'est monsieur Champigny, l'homme aux informations...

PROSPER. Je m'en doutais...

JADELOT, *bas à Denisart.* Quels sont ces jeunes gens?...

DENISART, *de même.* Ces jeunes gens... Ce sont deux amis intimes de Prosper, ton futur gendre...

JADELOT. Ah! ah! c'est bon à savoir...

SOUPPLET, *à part.* Comme ils se parlent bas...

Mme LAUNOY. Mon frère vous pouvez tenir compagnie à monsieur, je vais vous remplacer au salon... (*Bas à Prosper.*) Laissons-les ensemble. (*Haut à Soupplet.*) Venez, Bénédict.

SOUPPLET, *à part.* Il y a du mystère!... mais je saurai découvrir.

Mme LAUNOY. Bénédict...

SOUPPLET. Pardon, belle dame...

ENSEMBLE.

AIR :
Le plaisir et la danse
Nous appellent au bal,
Il faut, sans résistance,
Céder à leur signal.

(*Il lui donne la main et ils sortent par le fond ainsi que Prosper.*)

SCENE VI.

DENISART, JADELOT.

JADELOT. Ah ça! maintenant, causons à notre aise... Hier, je n'ai pu te voir qu'un instant... j'étais si affairé...

DENISART. Où est donc Mlle Jadelot?...

JADELOT. Je l'ai laissée au salon avec sa tante!... respectable dame, qui m'a été fort utile; hier, toute la journée, elle a eu la complaisance de se charger de ma fille.

DENISART. Le fait est, qu'une demoiselle... c'est quelquefois assez embarrassant pour un père...

JADELOT. J'en conviens!... mais, dismoi... as-tu bien recommandé le secret à Mme Launoy?...

DENISART. Oui! oui... c'est convenu... tu te nommes ici Champigny pour tout le monde, excepté pour moi et ma bellesœur... tu l'as voulu ainsi... et je trouve tes raisons assez spécieuses...

JADELOT. Excellentes, mon ami!... de cette manière, je ne suis qu'un fondé de pouvoirs... non responsable... je puis prendre des renseignemens sans me compromettre ni toi non plus...

DENISART. Tu tiens donc toujours au chapitre des informations?...

JADELOT. Sans contredit!... dans une circonstance aussi grave, aussi importante, quand je vais livrer à un autre l'avenir et le bonheur d'un enfant chéri.

DENISART. Très-bien, mon ami... beau mouvement!... tu es le type des pères de famille...

JADELOT. Tu ris! mais c'est fort délicat... tu m'as demandé la main de ma fille... pour M. Prosper, et j'ai la plus grande confiance en toi... mais ta lettre, qui est d'ailleurs fort drôle, fort amusante, ne m'a donné aucun détail sur ce jeune homme...

DENISART. C'est que, dans ma position, je ne pouvais t'en dire que du bien... et par cela même tu te serais défié de mes éloges.

JADELOT. Ce n'est pas une raison...

DENISART. Eh bien! en deux mots, c'est un petit phénix dont je te fais cadea.

JADELOT. Mon ami, point d'exagération... qui dit trop ne dit rien... je ne crois pas aux phénix... ils ne renaissent plus de luers cendres.

DENISART. J'en étais sûr, voilà déjà que tu refuses de me croire... Phénix

n'est pourtant pas trop fort ; je ne devrais rien en rabattre !.... mais, pour te plaire, partageons le différent par la moitié, mettons que c'est un jeune homme charmant.

JADELET. Charmant ?... comment l'entends-tu ?... Il y a beaucoup de jeunes gens charmans qui sont insnportables...

DENISART. J'en connais encore plus qui sont insuportables sans être charmans.

JADELOT. Ce n'est pas là répondre.

DENISART. Que veux-tu que je te dise ?.. tu me chicanes sur tous les mots... moi, je n'y entends pas malice... Je t'ai proposé pour gendre un jeune homme que j'aime... un jeune homme comme nous... quand nous étions jeunes... Te rappelles-tu, lorsque nous faisions notre droit dans la rue Saint-Jacques... les petites modistes, les petites parties carrées... Nous travaillons un peu, nous nous amusions davantage... nous faisions des vers et des sottises... les vers ne valaient rien, mais les sottises étaient parfaites.

JADELOT. Est-ce que par hasard, M. Prosper serait capable ?..

DENISART. De faire des vers ?

JADELOT. Non... des sottises.

DENISART. Puisqu'il veut se marier...

JADELOT. Je t'en prie, Denisart, causons sensément ; c'est pour moi d'une grande conséquence ; car, s'il faut te l'avouer, on m'a offert un autre parti... un gendre dont on m'a vanté le mérite... et avant de donner la préférence à ton jeune homme, encore faut-il que je sache...

DENISART. S'il en est digne ?.... je t'en réponds... *Dignus est intrare.*

JADELOT. Est-ce que tu vas recommencer ?

DENISART. Non, mon ami, ne te fâche pas ; je vois qu'avec toi il faut parler raison. Voici du positif... Le jeune Prosper est un modèle de vertus qui rendra sa femme infiniment heureuse... il élevera ses enfans dans les principes de la plus saine morale, et un jour on gravera sur sa tombe : « Il fut bon époux, bon père et bon citoyen », avec une couronne de chêne.

AIR : *Soldat français.*

Oui, de ce couple enchaîné par le ciel,
Les jours seront filés d'or et de soie,
Dans leurs foyers un printemps éternel
Fera fleurir le bonheur et la joie.
Et par l'amour également unis,
Ces deux époux au sein de leur ménage,
De Philémon et de Baucis...
Ou de monsieur et madame Denis,
Nous offriront la douce image.

JADELOT. Oh ! c'est fini, j'y renonce.

DENISART. Tu n'est pas encore content.

JADELOT. Tiens, mon ami, brisons là.. Sans le vouloir, tu ferais du tort à ton protégé... on dirait que tu évites de t'expliquer sérieusement sur son compte.

DENISART. Quelle affreuse idée !..... je veux seulement te laisser le plaisir d'examiner son gendre et de le juger par toimême.

JADELOT. Il est ici ?.. Tu va donc me le présenter ?

DENISART, *à part,* J'allais me trahir. (*Haut.*) Pour aujourd'hui, je ne puis te présenter que ses excuses... un travail pressé le retiendra toute la nuit au ministère.

JADELOT. Il est laborieux !.. c'est bon à savoir.

DENISART. En attendant, tu peux t'adresser à d'autres personnes... je t'ai déjà montré deux de ses amis intimes... et puis, ma chère belle-sœur, qui cause d'abondance... avec elle, il est plus facile d'entamer une conversation que d'en voir la fin.

JADELOT. J'interrogerai tout le monde.

DENISART. Et tu feras bien, parce qu'enfin tu n'es pas obligé de t'en rapporter à ce que je t'ai dit.

JADELOT. Ce que tu m'as dit et rien, c'est à peu près la même chose ; et je ne sais pas trop si je n'aimerais pas mieux rien du tout.

DENISART. Décidément, tu as aujourd'hui un bien mauvais caractère.

SCENE VII.

LES MÊMES, Mme LAUNOY, SOUPPLET.

Mme LAUNOY. Messieurs, je suis désolée de vous déranger... mais les quadrilles sont en activité, le jeu s'organise, et l'on s'étonne de ne pas voir mon frère.

SOUPPLET. On ne peut pas être partout, les affaires avant les plaisirs.

DENISART. Nous avons fini ensemble... tu permets, mon ami.

JADELOT. Parbleu ! à ton aise.

SOUPPLET, *à part.* Tâchons d'apprendre quelque chose.

DENISART, *à Jadelot.* Je ne t'engage pas à me suivre, à moins qu'il ne te prenne envie de danser.

JADELOT. J'en serais bien au désespoir, surtout dans un salon de Paris.

SOUPPLET, *à part.* Entamons la conver-

sation... (*Haut.*) Monsieur habite la province, sans indiscrétion ?

Mme LAUNOY. Ah! mon frère..... j'oubliais... il y a une table de bouillotte où il manque des jetons... Vous savez, Bénédict... accompagnez mon frère, vous la lui indiquerez.

SOUPPLET. C'est bien facile, la première à droite.

Mme LAUNOY. Allez donc... c'est plus convenable.

SOUPPLET, *à part.* On a décidé que je ne saurais rien ; mais on me le paiera.

AIR *de Madeline.*

Oh ! oui, bientôt je veux
Découvrir ce mystère.
Je suis par caractère
Adroit et curieux.

JADELOT, *à part.*

Usons de prudence.

DENISART, *à Mme Launoy.*

J'ai triomphé, je crois sans vanité.

JADELOT.

Il faut, en silence,
Savoir la vérité.

ENSEMBLE.

Oui, tout va pour le mieux,
Et bientôt je l'espère,
Ici le cher beau-père
Comblera tous nos vœux.

(*Soupplet sort avec Denisart.*)

SCENE VIII.

Mme LAUNOY, JADELOT.

JADELOT. Ce jeune homme est un de vos parens, madame?

Mme LAUNOY. Non, monsieur, c'est un ami... il est aussi très-lié avec votre gendre futur.

JADELOT. Je le savais déjà par Denisart... Nous n'avons parlé que du jeune Prosper.

Mme LAUNOY. Vous en a-t-il dit beaucoup de mal ?

JADELOT. Pas de mal précisément; mais il a répondu à mes questions d'une manière si évasive.

Mme LAUNOY. Je n'en suis pas surprise, mon frère est d'une légèreté d'esprit impardonnable à son âge. Il n'y a aucun fonds à faire sur ses paroles ; mais il ne faut pas vous décourager..... Je viens de voir mademoiselle votre fille.. charmante personne !.. je lui ai parlé de son prétendu, et franchement, je serais bien trompée si ces deux jeunes gens ne se convenaient à merveille.

JADELOT. Je le désire de tout mon cœur... Ainsi vous pensez que M. Prosper...

Mme LAUNOY. Est le gendre qu'il vous faut... et voici sur quoi je me fonde. Vous ne voulez sans doute donner votre fille qu'à un homme riche ?

JADELOT. Je ne dis pas cela.

Mme LAUNOY. Non, mais cela s'entend. Tous les parens tiennent à la fortune, et j'approuve complétement leur système. Il y a une vérité contre laquelle on se révolte en vain, c'est que l'argent est nécessaire à l'amour, surtout à l'amour conjugal, qui ne vit pas d'illusions.

JADELOT. Je vois que vous êtes pour les idées positives... Malheureusement le jeune Prosper est assez mal partagé du côté de la fortune.

Mme LAUNOY. J'en conviens... mais il a tout ce qu'il faut pour l'acquérir... il possède mille qualités qui doivent lui assurer par la suite une belle existence.

JADELOT. Je vous comprends..... des mœurs, de la conduite, des talens distingués.

Mme LAUNOY. Oui, ce sont des précédens fort estimables; et pourtant, vous le savez comme moi, tout cela est d'un faible secours pour celui qui veut faire un chemin rapide.

JADELOT. Permettez!.. moi, j'étais persuadé jusqu'ici.

Mme LAUNOY. Oh ! certainement, si tout le monde avait nos principes, notre ancienne droiture, cela n'en vaudrait que mieux... mais que voulez-vous ?.. la corruption, l'immoralité... il y aurait de la démence à lutter contre l'entraînement général.

JADELOT. Vous m'étonnez beaucoup, et je m'aperçois qu'en province nous sommes fort arriérés.

Mme LAUNOY. Il y a sans doute une mesure à garder; mais aujourd'hui, lorsqu'on est décidé à parvenir, lorsqu'on vise un but d'une certaine élévation, on doit s'affranchir de bien des préjugés, et fermer l'oreille à des scrupules hors de saison.

JADELOT. C'est peut être la route la plus facile .... et vous croyez que M. Prosper?..

Mme LAUNOY. Est trop habile pour s'en écarter. (*A part.*) Excellent moyen de le servir.

JADELOT, *à part*. C'est bon à savoir.

Mme LAUNOY. Son caractère m'est bien connu... il est ambitieux, hardi, entreprenant... Sa place au ministère le met en position d'arriver à tout, et sa manière de penser ne sera jamais un obstacle... ses opinions sont celles de tout le monde.

JADELOT. Qu'appelez-vous celles de tout le monde?

Mme LAUNOY. C'est-à-dire, ces opinions que l'on garde jusqu'à ce qu'on en trouve de meilleures... en un mot, ce n'est pas un homme qui affiche ses convictions.

JADELOT, *à part*. L'éloge est original, et je commence à comprendre pourquoi Denisart... mais je ne veux pas de ce gendre-là.

Mme LAUNOY. Vous voyez que je ne vous épargne aucun détail; et, grâce à moi, vous pourrez juger en connaissance de cause.

JADELOT. Vous me rendez service; car, dans l'incertitude où j'étais sur ce jeune homme, j'aurais peut-être commis l'imprudence...

Mme LAUNOY. De repousser sa demande... Je m'applaudis d'avoir empêché un refus dont vous n'auriez pas manqué de vous repentir.

JADELOT, *à part*. Nous ne nous entendons pas du tout.

Mme LAUNOY, *à part*. Il est enchanté. (*Haut.*) Ainsi nous pouvons espérer votre consentement?

JADELOT. Il ne devrait me rester aucun doute... Souffrez cependant que pour l'acquit de ma conscience, je me procure encore quelques éclaircissemens.

Mme LAUNOY. Comment donc?.. je vous y engage..... c'est nous assurer la victoire.

SCENE IX.

LES MÊMES, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE. Ah! mon père, je vous cherchais.

JADELOT. Comment, te voilà, ma chère amie?.. t'ennuierais-tu au bal?

EUPHÉMIE. Non, mon père, je vous assure... mais ma tante fait une partie de boston, auquel je ne comprends rien... et je suis venue me réfugier ici pour échapper aux cartes et aux invitations... il faut bien se reposer un peu.

JADELOT. C'est que j'étais moi-même sur le point d'aller te rejoindre et de faire un tour dans les salons.

Mme LAUNOY. Que cela ne vous arrête pas, je vous en prie... je tiendrai compagnie à mademoiselle.

JADELOT. N'est-ce pas abuser de votre complaisance?

Mme LAUNOY. C'est un plaisir que je ne céderai à personne.

JADELOT. Trop bonne, en vérité. Allons, encore quelques renseignemens du même genre, et ma résolution sera bientôt prise.

(Il sort.)

SCENE X.

Mme LAUNOY, EUPHÉMIE.

Mme LAUNOY. Je suis charmée que nous restions ensemble; j'ai mille choses à vous dire, à moins que vous ne soyez pressée de retourner au bal.

EUPHÉMIE. Oh! non, madame.... je crains seulement qu'on ne vienne me chercher; car j'ai promis tant de contredanses que j'ai pu en oublier quelques-unes.

Mme LAUNOY. Savez-vous que c'est fort mal d'oublier ses promesses?

EUPHÉMIE. Celles-là ont si peu d'importance!

Mme LAUNOY. Oui, quand la mémoire seule y est intéressée... Cependant il faut de l'ordre en toutes choses, et je profite de l'occasion pour vous offrir un léger présent.

EUPHÉMIE. Un souvenir!.. je ne saurais vous refuser.

Mme LAUNOY, *le lui donnant*.

AIR : *J'en guette un petit*.

De vos danseurs sur ces tablettes
Inscrivez les noms tour-à-tour;
C'est une liste de conquêtes
Qu'avec orgueil vous relirez un jour,
Car le plaisir qu'un seul instant efface,
De la mémoire est si prompt à s'enfuir,
Qu'il n'est pas mal d'avoir un souvenir
Où l'on en retrouve la trace.

SCENE XI.

LES MÊMES, SOUPPLET.

SOUPPLET, *à part*. Ah! voilà ma danseuse!... mon tyran est avec elle... je joue de malheur...

Mme LAUNOY. C'est vous, Bénédict... que demandez-vous?

SOUPPLET. Mille pardons!... mademoiselle m'avait promis une contredanse, et j'ai cru pouvoir me permettre.. sans indiscrétion...

EUPHÉMIE. Ah! mon Dieu! c'est une de celles que j'avais oubliées?....

SOUPPLET, *galamment*. Moi, c'est différent... j'avais des raisons pour m'en souvenir.

Mme LAUNOY, *avec humeur*. C'est bien!... cela suffit...

SOUPPLET, *à part*. Je ne peux pas même risquer un madrigal...

Mme LAUNOY. Mademoiselle vous prie de l'excuser... la fatigue lui a fait quitter le bal.

SOUPPLET. Pardon... si mademoiselle se repose depuis que je la cherche...

Mme LAUNOY. Allons... n'insistez pas... au surplus, j'ai à vous parler sur-le-champ.

SOUPPLET, *à paat.* Quel supplice!

Mme LAUNOY. Restez, mademoiselle... ne vous dérangez pas... de grâce... je vais vous envoyer mon frère... venez, Bénédict..

SOUPPLET, *à Euphémie.* Puis-je, au moins, mademoiselle, compter sur la suivante!

EUPHÉMIE. Mais monsieur...

Mme LAUNOY. Je vous attends, Bénédict.

SOUPPLET, *entraîné par Mme Launoy.* Mademoiselle.. je compte sur la suivante.. n'oubliez pas... je vous en prie... la suivante...

(Il sort avec Mme Launoy.)

SCÈNE XII.

EUPHÉMIE, *puis* PROSPER.

EUPHÉMIE, *seule.* Danser!... j'y songe bien... quand on veut me marier avec un inconnu, qui me déplaira, j'en suis sûre... quelle différence avec ce jeune homme que j'ai rencontré hier à l'Opéra et que, par hasard, j'ai retrouvé ici!.. Tout-à-l'heure encore ses regards me cherchaient, me suivaient partout... et peut-être qu'en ce moment même... (*Prosper paraît au fond.*) Ah! qu'est-ce que je disais?

PROSPER, *à part.* La voilà!... (*Haut.*) Pardon, mademoiselle... vous désirez être seule?

EUPHÉMIE. Mais... j'étais sur le point de rentrer au salon.

PROSPER. Il me semble qu'on est bien mieux ici! le bruit, la chaleur... tout cela est insupportable, pour moi du moins, qui suis mal disposé.

EUPHÉMIE. C'est singulier... tout-à-l'heure vous paraissiez danser avec tant de plaisir!..

PROSPER. Vous étiez là... mais vous êtes partie... et je me suis aperçu que j'étais triste... car aujourd'hui, les jeunes gens sont bien malheureux... s'ils vont au bal, c'est presque toujours pour quêter une place ou négocier un mariage.

EUPHÉMIE. Un mariage?

PROSPER. Voyez! rien que ce mot-là vous rend déjà sérieuse... c'est qu'au fait, rien n'est moins gai... surtout, quand on n'a aucun penchant pour la personne... mais ce sont là des peines que vous ne pouvez comprendre...

EUPHÉMIE. Peut-être... il est facile de se faire une idée...

PROSPER. Vous seriez assez bonne!...

AIR de *Julie.*

Vous me plaignez, je vous en remercie;
Eh quoi! vraiment, vous daignez m'écouter?
Non... ce serait une folie:
De mes tourmens pourquoi vous attrister?
L'aveu d'ailleurs n'en serait pas sincère:
Je ne pourrais vous les confier tous,
Car le plus cruel, entre nous,
Est celui que je dois vous taire.

EUPHÉMIE, *baissant les yeux.* Monsieur!..

PROSPER. Et je vous demanderai comme une consolation de m'accepter encore une fois pour votre cavalier... Etes-vous engagée?

EUPHÉMIE. Mon Dieu!... je crois me rappeler... oui, je me suis laissé prendre la première...

PROSPER. Et la seconde!

EUPHÉMIE. Je vous la donne...

PROSPER. Vous l'oublierez, peut-être?..

EUPHÉMIE. Oh! non!

PROSPER. Voulez-vous que je m'inscrive?

EUPHÉMIE. Si vous vous défiez de moi... voilà mon souvenir...

(Elle le lui donne.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, DENISART *puis* SOUPPLET.

DENISART, *au fond.* Ah! ah!... ils sont ensemble....

EUPHÉMIE. Quelqu'un!

PROSPER, *à part.* Dieu! M. Denisart!...

(Il cache le souvenir.)

DENISART. Eh bien! jeunes gens, vous restez donc sourds à la ritournelle?

PROSPER, *embarassé.* Du tout... certainement...

DENISART. Moi, à votre âge, quand j'entendais la ritournelle, je ne touchais plus à la terre.

PROSPER. Au fait, mademoiselle, si votre danseur ne vient pas... permettez-moi de le remplacer.

(Entrée de Soupplet.)

DENISART, *à part.* Voyez-vous, le gaillard!

SOUPPLET, *accourant.* Me voici, mademoiselle, me voici... et ce n'est sans peine... il a fallu m'évader du salon.

PROSPER, *à part.* Il aurait mieux fait d'y rester.

SOUPPLET. Ne tardons pas, je vous en prie... on est déjà en place.

AIR *de la Galopomanie.*

C'est le galop! (*bis*)
Que rien ici ne nous arrête...
Venez, partons, il le faut...
Allons nous placer à la tête...

EUPHÉMIE, *à Prosper.*

Mon souvenir?

DENISART, *à part.*

Ah! c'est charmant

SOUPPLET, *à part.*

Ils n'en finiront pas vraiment!

PROSPER, *à Euphémie.*

Je vous le rapporte à l'instant!

SOUPPLET, *à part.*

Ah! je tremble déjà!
Mon tyran reviendra...

EUPHÉMIE, *lui présentant sa main.*

Me voilà!

SOUPPLET.

Enlevé!
Je suis sauvé!

ENSEMBLE.

Vite au galop,
Que rien ici ne { nous / vous } arrête!
Allons, { partons, / partez, } il le faut!
{ Courons nous / Courez vous } placer à la tête.

(*Soupplet sort en galopant avec Euphémie.*)

SCENE XIV.

DENISART, PROSPER.

DENISART. Dites-moi, mon cher Prosper, vous connaissez donc cette jeune demoiselle?

PROSPER. Non, malheureusement....... et j'allais moi-même vous demander...

DENISART. Je n'en sais guère plus que vous à cet égard-là... C'est sans doute ma sœur qui l'aura invitée... Elle est assez gentille.

PROSPER. Dites donc qu'elle est charmante!.... le regard le plus doux!..... la physionomie la plus aimable...

DENISART. Ah! ça, mon jeune ami, vous en parlez avec un enthousiasme!

PROSPER. Ah! monsieur Denisart, je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un ingrat peut-être... mais dussiez-vous m'accabler de reproches... l'alliance que vous aviez projetée pour moi ne peut plus avoir lieu...

DENISART. Voici du nouveau... je me plais à croire que c'est un simple badinage.

PROSPER. Oh! je sens combien je mérite le blâme... et c'est malgré moi que je renonce à Mlle Jadelot.. mais la jeune personne que vous venez de voir est la seule que je puisse aimer.

DENISART. Cette jeune personne qui sort d'ici?

PROSPER. Oui, monsieur... Je l'aime... et jamais je n'en épouserai d'autre!

DENISART, *à part.* Il est admirable! (*Haut.*) Qu'est-ce que ça signifie, monsieur? (*A part.*) Il n'y a pas de mal de le gronder un peu, ça va m'amuser. (*Haut.*) Est-ce à moi que vous tenez un pareil langage, et ne frémissez-vous pas en songeant aux conséquences?.... Ah! jeune imprudent!... vous êtes bien coupable!.. Et que voulez-vous que je réponde à M. Jadelot... à ce père de famille vénérable?... Irai-je lui dire... non, lui écrire au fond de sa province que vous refusez sa fille pour un caprice...

PROSPER. Un caprice?

DENISART. Je le répète, un caprice absurde!... car enfin, cette demoiselle, vous la voyez aujourd'hui pour la première fois.

PROSPER. Non, vraiment!... hier je l'ai rencontrée à l'Opéra... le hasard nous a réunis...

DENISART. Le hasard... le hasard... de quoi se mêle-t-il?... Et si je vous apprenais qu'elle est comme vous à la veille de se marier?...

PROSPER. Il serait possible!...

DENISART. Oui, monsieur... les choses en sont absolument au même point...

PROSPER. Oh! non... je ne puis le croire... son cœur m'a semblé trop bien d'accord avec le mien.

DENISART, *à part.* A merveille, c'est très-amusant! (*Haut.*) Monsieur je vous défends de m'en parler davantage... j'ai été trop bon de vous écouter... et si vous vous permettiez... si vous aviez l'audace... tremblez, monsieur.. vous ne savez pas jusqu'où peut aller mon ressentiment...

PROSPER. Eh bien! soit!.. j'aime mieux votre colère que vos reproches... et puisque vous refusez de me servir, je saurai bien moi-même...

DENISART. Silence!.. voici Champigny!

PROSPER. Tant mieux... je vais lui déclarer...

DENISART. Taisez-vous, malheureux!

SCENE XV.

LES MÊMES, JADELOT.

JADELOT, *arrivant entre les deux.* Ah! Denisart, je courais après toi... mais tu n'es jamais là où on te cherche...

DENISART. Pourquoi ne me cherches-tu pas où je suis? Tu parais de mauvaise humeur!.. Est-ce qu'on t'aurait fait galoper malgré toi?

JADELOT. Je crois plutôt qu'on me fait aller... les informations me tracassent... nul ne veut m'en donner de positives... et toi-même, au lieu de me conter sur M. Prosper un tas de balivernes...

DENISART. Tu vas encore revenir là-dessus... suis-je cause si tu n'entends pas la plaisanterie?

JADELOT. Il n'en est pas moins vrai que les renseignemens que tu m'as donnés m'ont laissé contre ce jeune homme une prévention fâcheuse.

DENISART. Ah! par exemple, c'est trop fort! et parce que tu as l'esprit mal fait, ce n'est pas une raison pour me brouiller avec mes amis, avec monsieur qui est l'intime de Prosper, et qui pourrait s'imaginer...

PROSPER. Oh! rassurez-vous, je suis loin de supposer... et pour ma part, je ne puis qu'approuver votre réserve.

DENISART. Comment! ma réserve?... mais c'est que je n'y ai mis aucune réserve, je vous en donne ma parole.

PROSPER. En tout cas vous avez bien fait de ne pas trop vous avancer.

DENISART. Mais silence, jeune imprudent, on ne vous interroge pas.

JADELOT. Au contraire, je suis bien aise d'avoir aussi l'avis de monsieur. (*A Denisart.*) Et toi, à bas les mains! pas de signes télégraphiques.

PROSPER, *à part.* Bravo! ça va rompre mon mariage avec Mlle Jadelot. (*Haut.*) Je suis l'ami de Prosper, mais je ne m'abuse pas sur ses défauts... il en a de graves..... de très-graves...

DENISART. C'est faux... vous en imposez, jeune homme.

PROSPER. En conséquence, je suis persuadé qu'il ne ferait pas le bonheur de celle qu'on lui destine.

DENISART, *bas à Prosper.* Mais taisez-vous donc! taisez-vous donc!

JADELOT. Tu l'entends, Denisart, c'est bon à savoir. (*A part.*) La franchise de ce jeune homme me plaît.

DENISART. Mon ami, n'en crois pas un mot, je t'en conjure; monsieur a le cerveau frappé. Je suis sûr qu'au fond il pense le plus grand bien de Prosper..... et si je te disais ce qui le fait parler ainsi...

JADELOT. Quoi donc?

DENISART. Eh bien! il est son rival! (*A part.*) Tire-toi de là.

JADELOT. Son rival!

PROSPER. Monsieur... que dites-vous?..

DENISART. Oui, il est son rival...

AIR *de l'Écu de six francs.*

Mais leur amitié me rassure,
Car rien ne saurait la troubler,
Et pour son ami, sans murmure,
Monsieur est prêt à s'immoler,
Il est tout prêt à s'immoler.
Il a beau faire le féroce,
Crois-moi, mon cher dans tous les cas,
Prosper ne se mariera pas
Sans que monsieur soit de la noce.

PROSPER. En vérité, monsieur Denisart...

DENISART. Assez, monsieur, assez; vous perdez la tête.

JADELOT. Laisse-le donc achever.

DENISART. Non! j'espère que les paroles d'un jeune insensé ne prévaudront pas sur les miennes... sur celles de ma belle-sœur... en qui on peut avoir toute confiance... et si je pouvais seulement lui dire deux mots à l'oreille...

JADELOT. Je ne demanderais pas mieux... mais je dois te prévenir que ta belle-sœur...

DENISART. Eh bien?

JADELOT. Eh bien! c'est elle qui m'a dit le plus grand mal de ton protégé.

DENISART. Mme Launoy... je ne croirai jamais cela.

JADELOT. Sans le vouloir... et avec la meilleure intention du monde... mais la mauvaise opinion que j'avais déjà, monsieur vient encore de la confirmer ..

DENISART, *à part.* C'est à se donner au diable...

PROSPER, *à part.* Comptez donc sur les protections... Heureusement ça m'arrange.

(Mme Launoy entre.)

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mme LAUNOY.

Mme LAUNOY. Je suis ravie, messieurs, de vous voir ensemble, ça me fait présumer que tout est d'accord, ou à peu près...

DENISART. Ma chère sœur, vous n'avez pas le talent de deviner juste.

Mme LAUNOY. Comment. que se passe-t-il donc?

DENISART. Les informations ont tourné contre nous.

Mme LAUNOY. Et qui a pu en donner de mauvaises? Je ne connais pas d'ennemis à M. Prosper.

DENISART. Voilà le plus extraordinaire... ce sont ses meilleurs amis... moi, vous,

et d'autres que je ne veux pas nommer...

Mme LAUNOY. Allons... vous vous moquez ! Moi, d'abord, j'ai fait de M. Prosper le portrait le plus flatteur... je ne tarissais pas de louanges...

JADELOT. Oui, madame, je vous rends justice... et c'est moi seul qu'il faut accuser... peut-être ai-je mal compris ?...

Mme LAUNOY. J'en ai peur... et si vous daignez vous rappeler mes paroles...

PROSPER. Eh! madame, à quoi bon, le hasard a tout fait... et si c'est un malheur, je vous réponds que Prosper s'en consolera facilement.

DENISART. Non monsieur... il ne s'en consolera pas... il en sera au désespoir... je le connais mieux que vous.

JADELOT. C'est possible... mais malgré tout le regret que j'éprouve...

Mme LAUNOY Un instant, monsieur, ne précipitons rien.

JADELOT. Croyez, monsieur, que j'en suis plus affligé que vous-même... Je ne vous suis pas moins obligé de vos bonnes intentions.

DENISART. Si jamais on me reprend à faire un mariage...

JADELOT, *à Prosper.*
AIR : *Ces Postillons.*

Et vous, monsieur, je dois le reconnaître...
Vous m'avez bien informé, Dieu merci!
Sans vous j'allais former peut-être,
Un hymen fort mal assorti,
Touchez là, je suis votre ami!

PROSPER, *serrant la main de Jadelot.*
De tout mon cœur...

DENISART.
D'une amitié si tendre
Bientôt monsieur rendra grâce au destin,
Vous êtes faits tous deux pour vous entendre
Et vous donner la main.

(*Jadelot sort par le fond.*)

PROSPER, *à part.* Tout est rompu... je respire!

SCENE XVII.

DENISART, Mme LAUNOY, PROSPER.

Mme LAUNOY. Allons, le mariage est manqué, c'est une partie perdue.

DENISART. Prosper restera garçon, c'est une partie gagnée.

Mme LAUNOY. Monsieur ne pense pas comme nous, et peut-être croit-il avoir le droit de nous accuser?

PROSPER. Moi, madame? détrompez-vous! cette rupture me comble de joie... M. Denisart peut vous le dire, je lui ai avoué que j'aimais une autre personne.

Mme LAUNOY. Il serait vrai?..

DENISART, *à part.* Il paraît qu'il y tient, l'infortuné !

Mme LAUNOY. Mais c'est à merveille, et cela me console... Puis-je vous être utile?.. si l'on veut des informations, j'en donnerai avec plaisir.

DENISART. Ah ! oui, c'est un joli cadeau que vous lui ferez.

Mme LAUNOY. Sans doute... Quelle est cette personne?

PROSPER. Je vais bien vous étonner, je ne sais pas même son nom !

DENISART, *à part.* Ce n'est pas moi qui le lui dirai.

PROSPER. Mais M. Denisart m'a vu avec elle, et il pourrait vous indiquer...

DENISART. Monsieur, je vous ai déjà prié de ne plus m'en parler... je vous l'ai défendu, et je vous le défends plus que jamais. (*A part.*) Il ne le saura que trop tôt.

Mme LAUNOY. Mon frère est piqué... il faut laisser passer son humeur... mais je connais sans doute la personne... rentrons au salon, vous me la montrerez.

PROSPER. Volontiers; j'ai justement à lui remettre ce souvenir qu'elle m'a confié.

(Il lui montre le souvenir.)

Mme LAUNOY. Que vois-je? c'est celui que j'ai donné tout-à-l'heure à Mlle Jadelot.

PROSPER. Qu'entends-je?

DENISART, *à part.* Pas moyen d'éviter la catastrophe.

PROSPER. Mlle Jadelot?

Mme LAUNOY. Eh! mon Dieu, oui!.. et sous le nom de Champigny, vous avez vu son père.

PROSPER. Et vous ne m'en avez pas averti, vous, madame, en qui j'avais confiance, à qui j'avais remis mes intérêts... c'est vous qui êtes cause de mon malheur !

Mme LAUNOY. Vous ne rendez pas justice à mes intentions.

PROSPER. Et vous, monsieur Denisart, avez-vous pu me tromper ainsi!.. vous que je croyais mon ami... Oh! c'est bien mal !...... vous m'avez perdu tous les deux.

DENISART. Eh! morbleu! c'est vous qui vous êtes perdu vous-même.

PROSPER. Moi?.. c'est un peu fort!

DENISART. J'avais beau vous faire des signes, vous imposer silence, vous alliez toujours.

PROSPER. Il fallait donc m'arrêter.

DENISART. Est-ce que je le pouvais?

PROSPER. Dites que vous n'avez pas voulu.

DENISART. Ah ! mais à la fin je perdrai patience.

PROSPER.

Air *des Puritains.*

Oui, c'est affreux,
C'est odieux,
C'est impardonnable,
Le sort m'accable,
Je puis oser
Tous deux vous accuser.

DENISART *et* Mme LAUNOY.

Ah ! c'est affreux,
C'est odieux ;
Si le sort l'accable,
Suis-je coupable ?
Doit-il oser
Ainsi m'accuser.

Mme LAUNOY.

Vraiment c'est un délire.

PROSPER.

Est-on plus malheureux !

DENISART.

Je voudrais bien en rire,
Mais je suis furieux.

REPRISE ENSEMBLE.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, SOUPPLET.

SOUPPLET. Eh ! bon Dieu ! vous discutez bien haut... est-ce que vous parlez politique ?

PROSPER. Ah ! mon ami, tu me vois au désespoir... ce mariage dont je t'ai parlé... tout est rompu !

SOUPPLET. Comment ! malgré la protection de monsieur et de madame ?

PROSPER. Hélas ! oui... Et cependant, s'ils le voulaient bien, eux seuls pourraient encore réparer...

DENISART. Ne vous y fiez pas, nous avons aujourd'hui la main malheureuse.

Mme LAUNOY. Nos efforts seraient inutiles... ce M. Jadelot est tellement ridicule...

SOUPPLET. M. Jadelot ?

PROSPER. Le connaîtrais-tu ?

SOUPPLET. Un ancien magistrat ?... de Bourges en Berri ?

PROSPER. Précisément.

SOUPPLET. C'est un ami de mon oncle le chanoine.

PROSPER. En vérité ?... oh ! mon cher Soupplet, viens à mon secours, tu peux me servir, lui parler en ma faveur et peut-être... enfin, mon ami, c'est une dernière ressource, je n'ai d'espérance qu'en toi !

DENISART. On ne risque rien d'essayer.

SOUPPLET. Vraiment..... vous penseriez ? .

Mme LAUNOY. Oui, Bénédict, nous vous y autorisons.

SOUPPLET. Cela m'étonne, car jusqu'ici vous m'aviez fait un mystère... et certainement j'aurais le droit de me formaliser... mais non, j'ai trop de générosité, trop d'amitié véritable...

PROSPER. Tu consens donc ?

SOUPPLET. Je suis sensible à ta position... un mariage manqué, je sais ce que c'est.

Mme LAUNOY. Voici M. Jadelot !

DENISART. Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble, il se douterait de la conspiration.

PROSPER. Soupplet, mon sort est entre tes mains.

DENISART, *à Soupplet.* Jeune homme, soyez éloquent, je viendrai vous appuyer tout-à-l'heure.

PROSPER, *à part.* Et moi, je vais écouter la conversation... Maintenant je ne me fie plus à personne.

(Denisart et Mme Launoy sortent par la droite, Prosper entre dans le cabinet à gauche.)

SCENE XIX.

SOUPPLET, JADELOT, EUPHÉMIE, PROSPER, *caché.*

JADELOT. Oui, ma fille, j'en suis très-contrarié.

EUPHÉMIE. Et moi, j'en suis contente... Si vous saviez combien ce mariage me déplaisait !

SOUPPLET, *à part.* Ah ! c'est là sa fille... ma danseuse de tout-à-l'heure.

JADELOT. C'est singulier, ils ne sont plus là.

SOUPPLET, *à part.* Elle est fort bien.

JADELOT. Je croyais cependant les retrouver ici.

SOUPPLET. Pardon, monsieur.... vous cherchez quelqu'un, sans indiscrétion ?

JADELOT. Denisart et sa belle-sœur.....; nous venions prendre congé d'eux.

SOUPPLET. Déjà ?

JADELOT. Mais puisqu'ils sont occupés...

SOUPPLET. Du tout, je vais les prévenir... Ils seraient désolés de ne pas recevoir vos adieux, surtout après ce qui s'est passé entre vous.

PROSPER, *caché.* Écoutons.

JADELOT. Je vois que vous êtes dans la confidence.

SOUPPLET. Cela ne doit pas vous étonner, je m'intéresse tant à ce pauvre Prosper!.. Et qui ne s'intéresserait à un jeune homme aussi recommandable?.. un jeune homme qui unit aux dons de la nature, les bienfaits non moins estimables de l'éducation.

EUPHÉMIE. Tout le monde n'est pas aussi bien disposé pour lui!

JADELOT. Oui, les avis sont partagés.

SOUPPLET. Ça m'étonne!

AIR : *Vaudeville de la Petite sœur.*

De lui vraiment comme de moi.
Je répondrais en conscience...
Il ne faut qu'avec défiance
Aux vains propos ajouter foi.
Car jusqu'ici la médisance,
La médisance
N'a pas même trouvé moyen
De citer un trait à sa honte...
De lui personne ne dit rien...
Il n'est qu'une voix sur son compte.

PROSPER, *à part.* Généreux ami!

JADELOT. Allons, franchement, vous exagérez un peu...

SOUPPLET. En aucune façon.... je ne vous ferai pas l'éloge de toutes ses bonnes qualités... ça m'entraînerait trop loin.... Mais je puis vous assurer qu'un jour vous vous repentirez...

JADELOT. C'est possible... je ne dis pas le contraire... et je voudrais même qu'il fût encore en mon pouvoir... Mais, c'est bien difficile... et puis, je dois avant tout m'informer d'un autre jeune homme... car il y a concurrence... On m'a offert un autre gendre...

EUPHÉMIE. Encore un autre... oh! que c'est ennuyeux!

JADELOT. Celui-là n'est pas à dédaigner. D'abord, c'est le neveu d'un de mes amis.

SOUPPLET. Le neveu d'un de vos amis..

JADELOT. Vous, qui voyez sans doute beaucoup de monde... vous pourriez peut-être me fournir déjà quelques renseignemens...

SOUPPLET. Très-volontiers... et vous le nommez... sans indiscrétion?..

JADELOT. Soupplet de Courbeval...

PROSPER, *à part.* Ah! mon Dieu!

SOUPPLET, *à part.* Qu'est-ce que j'apprends là?

JADELOT. Son oncle m'en a dit un bien infini.

SOUPPLET. Et il n'a fait que rendre hommage à la vérité... Je connais particulièrement ce jeune homme... et c'est un des sujets les plus remarquables de la génération actuelle.

JADELOT. Diable! c'est bon à savoir.... Malgré cela... je vous l'avouerai... entre nous, j'aurais préféré l'autre... celui de Denisart... Ça m'allait mieux sous bien des rapports... et comme vous me le disiez tout-à-l'heure... on peut m'avoir mal informé... Car, enfin, vous qui le connaissez parfaitement, vous m'assurez que c'est un brave garçon.

SOUPPLET. Sans doute!.. un brave garçon dans un sens.... j'entends par-là que c'est un bon enfant.... Qu'est-ce qui n'est pas un bon enfant?

JADELOT. En effet!.. c'est une qualité banale.

SOUPPLET. Très-banale!..

JADELOT. Mais, il en a d'autres? A vous en croire, ce ne sont pas les bonnes qualités qui lui manquent.

SOUPPLET. Certainement, il en a un grand nombre, mais elles ne sont peut-être pas d'un ordre supérieur.... Vous comprenez... des qualités vulgaires. Enfin, on n'a de lui qu'une idée médiocre...

JADELOT. C'est singulier, vous prétendiez tout-à-l'heure...

SOUPPLET. Précisément.

AIR *de la Petite sœur.*

Oui, chacun s'accorde en secret
A le juger sans indulgence;
Il ne donne aucune espérance.

JADELOT.

Pourtant vous disiez qu'il pouvait
Braver en toute circonstance
La médisance.

SOUPPLET.

C'est vrai... mais j'en conviens tout bas,
Si l'opinion qu'il affronte
De lui ne dit rien, c'est qu'hélas!
Il n'est qu'une voix sur son compte.

PROSPER, *à part.* Ah! le traître! si j'osais me montrer.

SOUPPLET. Je ne veux pas vous induire en erreur, par amitié pour lui, ce ne serait pas délicat. Et, puisque vous en êtes encore à chercher un gendre... je crois, en conscience, qu'il est facile de mieux choisir.

JADELOT. Il est vrai qu'il n'est pas riche... Pourtant, on soutient qu'il est assez habile pour faire fortune.

SOUPPLET. J'en serais enchanté... malheureusement, je l'en crois incapable... Point d'audace, point d'ambition, mais, en revanche, beaucoup de préjugés... un esprit étroit qui laisserait échapper des millions, pour garder ce qu'il appelle ses principes... Enfin un homme à convictions!

JADELOT. Il ne sait donc pas intriguer, solliciter?

SOUPPLET. Il n'y entend rien, le pauvre garçon!

JADELOT, *à part.* C'est bon à savoir.

SOUPPLET. Au point que, dernièrement, une personne qui le protége lui avait fait obtenir de l'avancement... une fort jolie place, ma foi! Eh bien! il l'a refusée.

JADELOT. Ah! et pourquoi?

SOUPPLET. Sous le prétexte frivole qu'un employé plus ancien y avait des droits... et la méritait mieux que lui.

EUPHÉMIE. Ce trait-là n'est pas ordinaire.

SOUPPLET. Moi, je trouve le procédé malhonnete, c'est dire au gouvernement : « Vous commettez une injustice! vous préférez la faveur au mérite. » Ce qui est très-impertinent. En général, on doit toujours accepter une place... ne fût-ce que par respect pour le pouvoir établi.

PROSPER, *à part*. Maudit Soupplet!. tu me le paieras.

JADELOT, *à part*. Me voilà plus embarrassé que jamais... et maintenant je suis fâché que Denisart...

SCENE XX

LES MÊMES, DENISART.

DENISART, *au fond*. Voyons un peu où en est la conspiration?

JADELOT, *l'apercevant*. Eh! c'est lui... ce cher ami! Ma foi, un peu plus tard, nous partions sans te dire adieu... Monsieur nous a retenus.

DENISART. Il n'a jamais été mieux inspiré.

JADELOT. Sais-tu bien que les renseignemens qu'il m'a donnés sur M. Prosper, ne sont pas du tout d'accord avec les tiens?

DENISART. Les miens? je croyais qu'ils ne devaient pas compter.

JADELOT. Soit! mais ceux de ta belle-sœur?

DENISART. Ma belle-sœur ne dit jamais un mot de ce qu'elle pense... et cela, par une raison toute simple. C'est qu'elle ne pense jamais un mot de ce qu'elle dit.

JADELOT. Mais alors... si j'étais certain que monsieur ne m'eût pas trompé.

DENISART. S'il te faut encore un motif pour te déterminer... j'en ai un décisif... et auquel tu ne t'attends pas : Prosper est amoureux de ta fille.

EUPHÉMIE. De moi?

SOUPPLET, *à part*. Un instant! ce n'est plus ça. (*Haut*.) Pardon, monsieur Denisart, je suis désespéré de vous contredire, mais la vérité avant tout. Moi je suis sûr du contraire.

DENISART. Vous? cependant, c'est de lui que je le tiens.

SOUPPLET. Il est amoureux, c'est vrai!. mais d'une inconnue... une passion romanesque et sympathique, dont il m'a fait l'aveu. Figurez vous qu'hier, pas plus tard qu'hier, à l'Opéra...

EUPHÉMIE. A l'Opéra?

SOUPPLET. Oui, à l'Opéra! c'est drôle! il s'est enflammé comme un sot. Une jeune personne qu'il trouve dans une loge avec une femme âgée...

EUPHÉMIE. O ciel!

SOUPPLET. Sans doute quelqu'aventurière... ça ne peut être que cela!

DENISART. Qu'est-ce que vous dites donc? C'était mademoiselle!

SOUPPLET. Mademoiselle!

JADELOT. Ma fille!

DENISART. Ils se sont retrouvés ici.. La destinée les poussait l'un vers l'autre.

JADELOT. Serait-il vrai!

EUPHÉMIE. Oui, mon père!

SOUPPLET, *à part*. Je suis d'une bêtise amère.

DENISART. Je ne dis pas non... Il est temps de vous présenter le héros de l'aventure... Je cours le chercher.

PROSPER, *s'avançant*. C'est inutile, me voici, monsieur.

SOUPPLET, *à part*. D'où diable sort-il?

DENISART. Venez, jeune homme, venez accomplir les arrêts du sort.

JADELOT. Quoi! c'est monsieur?.. qui m'a dit tant de mal de lui-meme?

DENISART. Ça prouve sa modestie!

PROSPER. J'ignorais que mademoiselle fût votre fille.

EUPHÉMIE. Et moi qui voulais le refuser!

JADELOT. Ce que c'est que de ne pas s'entendre!

SCENE XXI.

LES MÊMES, Mme LAUNOY

Mme LAUNOY, *entrant*. Eh bien! messieurs!

DENISART. Vivat, ma sœur! Jadelot est ravi, captivé... nous avons son consentement.

Mme LAUNOY. Cela devait finir ainsi.... Quand je me mêle de quelque chose...

DENISART. C'est toujours comme ça... Et toi, Jadelot, tu vois combien il est utile de prendre des informations, on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

JADELOT Ma foi, j'en conviens; celles que j'ai prises ont presque fait manquer le mariage... et sans le hasard...

DENISART. Ou plutôt, sans notre ami Soupplet...

JADELOT. Soupplet?

SOUPPLET. Oui, monsieur Bénédict Soupplet de Courbeval.

JADELOT. Vous, pour qui on m'avait aussi demandé ma fille?

Mme LAUNOY. Il serait possible? Et c'est à lui que nous devons?

SOUPPLET. A ma place, vous en auriez fait tout autant.

Mme LAUNOY. Mais remerciez-le donc, Prosper.

PROSPER. Mon cher Soupplet, je ne te croyais pas mon ami à ce point-là.

SOUPPLET, *bas à Prosper.* Dis-moi... tout-à-l'heure... est-ce que tu nous écoutais... sans indiscrétion?

PROSPER. Je ne m'en souviens plus.

Mme LAUNOY. Bénédict, je suis contente de vous.

DENISART. Oui, nous lui chercherons une autre femme...

(Musique dans le fond jusqu'à la fin de la pièce.)

Mme LAUNOY, *vivement.* Il est encore bien jeune... Messieurs, si nous rentrions au bal, la soirée n'est pas avancée...

JADELOT. Volontiers, maintenant nous serons tout au plaisir.

Mme LAUNOY. Bénédict, donnez-moi la main.

SOUPPLET, *à part.* On n'a pas plus de malheur que moi.

PROSPER, *à Euphémie.* On n'a pas plus de bonheur que moi.

DENISART, *à Jadelot.* Je vais m'occuper du mariage de Soupplet.

JADELOT. Surtout, n'oublie pas le chapitre des informations.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



CASANOVA,

AU FORT SAINT-ANDRÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Varin, Étienne Arago et Desvergers,

MUSIQUE NOUVELLE DE M. DOCHE,

DÉCORS DE M. CONTANT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 20 JUILLET 1836.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES CASANOVA DE SEINGALT, officier de cavalerie	M. Lafont.	CLAUDIA, fiancée de Gambetto	Mlle Thenacy.
BUSONI, commandant du fort Saint-André	M. Lepeintre jne.	CARLINA, nièce du geôlier	Mlle Fargueil.
LE CHEVALIER GAMBETTO, ami de Casanova	M. Philippe.	ROCCO, invalide	M. Amant.
SÉVERINE, femme de Busoni	Mlle H. Balthazard.	PIPPO, jeune porte-clefs	M. Ch. Potier.
		Un Gondolier.	
		Prisonniers.	
		Société, Soldats.	

La scène se passe, au premier et au troisième actes, dans le fort Saint-André; au deuxième dans la Villa-Murano, à une lieue de Venise.

S'adresser pour la musique à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre de prison. A droite la porte d'entrée; à gauche une autre porte. Au fond, un peu à droite, un lit à rideaux, près duquel est un guéridon. Un peu plus loin que le lit, vers la gauche, une croisée à hauteur d'appui et garnie de barreaux. A gauche, au premier plan, une table près de laquelle est un fauteuil. Une mandoline est suspendue à la muraille.

SCENE PREMIERE.

ROCCO, *puis* CARLINA, PRISONNIERS, *dans une chambre à gauche.*

Pendant le chœur suivant, Rocco entre par la droite, un cahier de papier à la main, il s'arrête pour écouter.)

CHŒUR, *en dehors.*

AIR *de l'If de Croissey.*

Allons, chers camarades,
Après avoir gaîment
Humé tant de rasades,
Respirer un moment. } (*bis.*)

ROCCO. Parlez-moi des prisonniers pour la gaîté! Il faut bien qu'on s'amuse en prison... D'abord, une fois qu'on y est on ne peut guère s'amuser ailleurs.

CARLINA, *sortant de la chambre à gauche, avec une bouteille et un verre.* Tenez, père Rocco... voilà ce que M. Casanova vous envoie...

(Elle porte le tout sur la table.)

ROCCO, *examinant la bouteille.* Du vin d'Espagne!... C'est superlatif... Si j'avais prévu ça, j'aurais eu soif... Et dites-moi

mamzelle Carlina, auront-ils bientôt fini de déjeuner, là-dedans?...

CARLINA. Ils se levaient de table quand je suis sortie.

ROCCO. Ah! oui... l'horloge du fort vient de sonner... c'est l'heure où les prisonniers sont libres...

CARLINA. Oui... de se promener dans la cour. Quelle liberté!...

ROCCO. Dam!... c'est une liberté de trente pieds de long... sur quinze de large... mesure d'Italie.

CARLINA. Taisez-vous, je les entends.

SCENE II.

LES MÊMES, CASANOVA, PRISONNIERS.

CASANOVA, *à ceux qui le suivent.* Allons! mes amis, tâchons de suivre la ligne droite... Ah!... ah!... c'est toi, Rocco... as-tu fait toutes mes commissions?

ROCCO. Toutes, mon officier... Primo, le cahier de papier que je vous achète tous les matins.

CASANOVA, *le prenant et le jetant sur la table.* C'est bien... Donne-moi une prise!..

ROCCO. Avec plaisir...

CASANOVA. Et tu n'as rien oublié?

ROCCO, *ouvrant sa tabatière et la présentant à Casanova.* Vous savez que j'ai une mémoire superlative!... Avec ça, que vous mettez toujours dans ma tabatière un petit souvenir en papier.

CASANOVA, *prenant une prise.* Voilà celui d'aujourd'hui, tu n'en as plus besoin... (*Il le prend et lit à part.*) « A deux heures, sous ma fenêtre » Cela suffit...

CARLINA. Vous allez sortir?.. Et ma leçon de musique?

CASANOVA. Tantôt... A trois heures, j'attendrai la gentille Carlina.

CARLINA. Je viendrai.

CASANOVA. Maintenant, mes amis, heureux habitans du fort Saint-André... allons prendre l'air dans la cour... si toutefois on peut appeler ça de l'air... Mais, après un bon déjeuner, on n'y regarde pas de si près.

AIR *de l'If de Croissey.*

Allons, chers camarades,
Après avoir gaîment
Humé tant de rasades,
Respirer un moment.

(*Casanova sort par la droite, suivi de tous les prisonniers.*)

SCENE III.

ROCCO, CARLINA.

ROCCO. Quel bon vivant que ce M. Casanova!...

CARLINA. N'est-ce pas qu'il est aimable?... et que vous êtes bien aise de le garder, de le voir tous les jours?

ROCCO. Mais, oui... Depuis un mois qu'il est notre locataire, je ne suis pas mécontent de lui. Il est généreux... pas fier du tout?... A chaque instant il prend du tabac dans ma tabatière, sans aucun scrupule... et puis, des égards, des douceurs... Tout à l'heure encore, ce vin d'Espagne!...

CARLINA. Vous ne l'avez pas goûté; vous êtes donc malade?

ROCCO. Non, Dieu merci!... Quoique soldat réformé, ça ne va pas mal... C'est un métier que j'exerce en amateur... Mais, voyez-vous, je sors de me rafraîchir avec un ami, une nouvelle connaissance que je rencontre tous les jours, quand je vais en course pour M. Casanova; vous savez qu'il lui faut souvent du papier.

CARLINA. Ce n'est pas étonnant, puisqu'il écrit ses Mémoires... Et, s'il écrit comme il parle... ça doit être gentil.

ROCCO. Ah! j'en réponds... Des ouvrages remplis de morale et de très-bonnes choses.

CARLINA. Vous les avez lus, monsieur Rocco?

ROCCO. Je ne me le suis pas permis, pour plusieurs raisons... D'abord. mon éducation a été interrompue au moment où j'allais apprendre à lire... ensuite...

CARLINA. Oh! ça suffit... je me contente de cette raison-là...

ROCCO. C'était donc pour vous dire que mon nouvel ami du dehors est un bon enfant; lui aussi ne m'aborde jamais sans me demander une prise... C'est drôle comme l'usage du tabac s'est répandu depuis quelque temps!... En revanche, il m'invite à prendre un verre de ce qu'il y a de mieux?... du superlatif!... Aussi, je l'avoue à ma honte, j'aime à faire les commissions de M. Casanova... J'ai pris du goût pour les commissions...

CARLINA. Oui, mais cela ne durera pas.. On peut lui rendre la liberté... Croyez-vous qu'il reste ici long-temps?

ROCCO. Je l'espère! il a tout ce qu'il faut pour ça.

AIR du *Verre*.

Nous l'conserverons, Dieu merci...
C'est, je crois, dans sa destinée !
La place qu'il occupe ici,
J'vous réponds qu'il l'a bien gagnée..,
C'est le fruit de plus d'une erreur,
L'en priver serait illicite,
Car il n'la tient pas d'la faveur
Il ne l'a doit qu'à son mérite.

CARLINA. Quelle idée avez-vous donc de lui?

ROCCO. Une idée de farceur... Voilà un homme qui s'entend à être prisonnier!.. On voit que c'est un état qu'il a étudié.... Il rit, il chante... il régale ses amis... et même je présume qu'il vous embrasse..

CARLINA. Moi!... par exemple...

ROCCO. Oh! il n'y a pas de mal..... comme nièce du geôlier, ça vous revient de droit... seulement, ça désole un peu ce pauvre Pippo... le jeune porte-clefs qui vous fait la cour.

CARLINA. Mon Dieu, vous avez eu tort d'en parler. Le voici qui vient... c'est toujours comme ça.

SCENE IV.

LES MÊMES, PIPPO, *entrant à droite*.

PIPPO. Ah!... vous êtes encore là, mamzelle?

CARLINA. Vous le voyez bien.

PIPPO. C'est singulier, vu que M. Casanova n'y est plus.

CARLINA. Et s'il y était, vous n'oseriez pas venir!...

PIPPO. Pardi!... voilà ce qui m'enrage... c'est que je ne peux plus vous parler qu'en arrière, ce qui est gênant... Quand l'autre m'aperçoit autour de vous, il me fait des yeux!... on dirait vraiment qu'il est le maître ici, ce criminel.

ROCCO. Ah! jeune porte-clef, ne l'invectivez pas, respect au malheur!...

PIPPO. Père Rocco!... je suis triste comme un verrou... Dites-lui donc qu'elle m'aime... elle vous croira peut-être...

CARLINA Ne vous donnez pas la peine... c'est trop difficile à croire...

PIPPO. C'est affreux, mamzelle, après ce que j'ai fait pour vous... car enfin, je suis un jeune villageois, né de parens dans l'aisance... Pourquoi ai-je demandé une place à votre oncle Mathéo le geôlier?... c'est pour vous, Carlina!... Pourquoi me suis-je mis les fers aux mains? c'est encore pour vous... et malgré ça, vous me préférez un coupable... un homme indigne, qui séduit les jeunes filles, les femmes mariées et même les veuves.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Allez, mamzelle', vraiment c'est une honte!
Pour vous, hélas! cet homme-là me fait peur....
Si vous saviez tout ce qu'on en raconte,
Oui, les cheveux vous en dress'raient d'horreur..
De lui l'on cite un trait épouvantable!
Et qui lui s'ra bien long-temps reproché:
On dit qu'il a vendu son ame au diable!
Et que le diable se repent du marché.

CARLINA. Est-ce pour m'ennuyer de tout cela que vous êtes venu?

PIPPO. Eh bien! oui, c'est pour ça... et pour autre chose... une nouvelle que j'ai à vous apprendre...

ROCCO. Une nouvelle?

PIPPO. Le commandant Busoni est de retour.

CARLINA. Mon parrain!...

PIPPO. Lui-même!... il n'y a guère que deux ou trois mois qu'il a été nommé gouverneur du fort Saint-André...

ROCCO. Nous savons cela.

PIPPO. Oui... mais vous ne savez pas qu'il avait laissé sa femme à Padoue, où il est allé la chercher.

CARLINA. Si fait, nous le savons aussi.

PIPPO. Alors, vous ignorez qu'ils sont arrivés tous les deux hier soir.

CARLINA. Ma marraine est ici?

ROCCO. Comment, votre marraine?

CARLINA. Dam!... puisqu'elle est la femme de mon parrain...

PIPPO. C'est juste, marraine par alliance.

CARLINA. Je suis sûre qu'elle sera bien aise de me voir, et je vais tout de suite...

PIPPO. C'est inutile, ne vous dérangez pas, elle va venir avec son gros mari.

CARLINA. Avec son mari... tiens, c'est drôle! je ne les ai jamais vus ensemble.

PIPPO. Elle a voulu visiter les prisons, s'assurer qu'il n'y manque rien et que les habitans sont bien traités... enfin, des idées de femme.

ROCCO. Pippo... respect à l'autre sexe, la femme est un être superlatif...

PIPPO. Père Rocco, je vous estime, mais vous radotez, mon brave homme.

ROCCO. Je radote...

CARLINA. Silence!... on vient...

ROCCO. C'est le gouverneur... A bas le chapeau, porte-clefs!...

SCENE V.

ROCCO, CARLINA, *au fond*, BUSONI, SÉVERINE, PIPPO.

BUSONI, *entrant à Séverine*. Venez, ma chère amie... il n'y a personne; j'ai pro-

sité de l'instant où les prisonniers se promènent pour vous montrer... Voici ce que nous avons de plus gai en fait de...

SÉVERINE. Quels sont ces gens?

BUSONI. Des hommes de service (*désignant Pippo*), ceci est un porte-clefs (*puis Rocco*), ceci un réformé.

SÉVERINE, *à part*. Ils sont affreux!

CARLINA, *s'avançant*. Me voilà aussi, mon parrain.

SÉVERINE, *passant près de Carlina*. Carlina!... que je suis contente de te voir! au moins j'aurai ici quelqu'un à qui parler!

CARLINA. Tant que vous voudrez, ma marraine, je suis bien faite pour vous répondre.

SÉVERINE. Eh bien! tout-à-l'heure, quand je serai rentrée chez moi, viens m'y trouver, tu pourras m'être utile...

BUSONI. Ma chère amie, continuons-nous notre tournée?

SÉVERINE. Volontiers... mais vous ne m'avez rien dit encore sur le prisonnier qui habite cette chambre!

BUSONI. C'est un jeune officier... le crime dont on l'accuse est d'avoir séduit la belle Angéla, la fille du sénateur Pépoli.

CARLINA. Ah! mon parrain, je vous assure qu'il n'est pas coupable.

BUSONI. Voyez-vous la petite geôlière?

CARLINA. C'est lui qui me l'a dit.

SÉVERINE. Et comment se nomme ce dangereux séducteur?

BUSONI. Son nom!... (*apercevant Casanova*) ma foi, il va vous le dire lui-même...

SÉVERINE, *à part, le voyant*. Casanova!

SCENE VI.

Les Mêmes, CASANOVA.

ENSEMBLE.

CAZANOVA, *à part*. Quelle est donc cette dame?

BUSONI. Laissez-nous, vous autres.

AIR *du Prince Hercule*.

CASANOVA, *à part*.

Que son air est gracieux!
Tout en elle est fait pour plaire...
Je bénis le sort prospère
Qui l'a conduite en ces lieux!

SÉVERINE, *à part*.

Calmons-nous... rien à ses yeux
Ne peut me trahir, j'espère;
Mais pourquoi le sort contraire
M'a-t-il conduite en ces lieux?

BUSONI.

Déjà je lis dans ses yeux
Sa surprise, et je l'espère
Il bénit le sort prospère
Qui nous amène en ces lieux!

CARLINA, ROCCO, PIPPO.

Dans ce séjour ennuyeux,
Sa présenc' va nous distraire;
Bénissons le sort prospère
Qui l'a conduite en ces lieux!...

(*Rocco sort par la gauche, Pippo et Carlina par la droite.*)

CASANOVA. Je vous en veux, mon cher gouverneur, de ne m'avoir pas prévenu de votre visite.

BUSONI. Prenez-vous-en à madame mon épouse que je vous présente... elle a désiré connaître l'intérieur des prisons, et je me suis empressé de...

CASANOVA, *passant au milieu*. Désolé, madame, de vous recevoir d'une manière si peu digne de vous... Je suis logé aux frais de la république, et les républiques sont économes... celle de Venise ne m'a donné qu'un fauteuil que je suis heureux de vous offrir.

(Il le lui présente.)

BUSONI. Vous avez tort de vous plaindre... nous vous comblons de petits soins, et moi-même, je viens tous les soirs causer avec vous tantôt d'une chose et tantôt...

CASANOVA. Et tantôt d'une autre.... Croyez que ma reconnaissance...

SÉVERINE. Je joindrai mes efforts à ceux de mon mari, monsieur, pour vous rendre ce séjour plus agréable.

CASANOVA, *s'asseyant*. Mais, madame, ça commence déjà.

BUSONI, *de même*. Ah! le mot est galant... très-galant, et cela ne m'étonne pas... mais, prenez-y garde, jeune homme la galanterie peut conduire... D'abord, c'est elle qui vous conduit où vous êtes.

CASANOVA. Dites plutôt l'injustice des hommes...

BUSONI. Allons, convenez-en... vous avez une réputation... et hier encore, le chevalier Gambetto qui vous connaît beaucoup... me racontait de vous une foule d'aventures très-plaisantes, mais qui sont diablement... hum!

CASANOVA. Je reconnais bien là cet excellent ami!... et je vois qu'il serait inutile de me défendre... je suis jugé d'avance... Vous-même, mon cher gouverneur, vous qui avez de l'esprit... vous ne me croiriez pas... si je vous disais que loin de me faire un jeu de l'amour, j'en suis une victime.

BUSONI. Vous?

CASANOVA. Oui, vraiment... moi le hé

ros prétendu de tant d'intrigues amoureuses... depuis deux ans une seule passion occupe mon cœur... une seule femme y règne sans partage.

BUSONI. Il est permis d'en douter, n'est-ce pas, ma chère amie?

SÉVERINE. Pourquoi donc... moi j'ai foi aux miracles, ils sont si rares qu'on ne peut trop les encourager.

BUSONI. A la bonne heure... mais alors, ce doit être une femme... dont le mérite... je serais curieux de la connaître.

SÉVERINE. Ah! monsieur... vous êtes d'une indiscrétion...

CASANOVA. En aucune façon, madame... je serais désespéré de compromettre personne... mais entre nous il n'y pas de risque... et je compte sur votre silence.

BUSONI. Je vous le promets.

CASANOVA. Alors je puis vous l'avouer franchement... je ne sais pas son nom.

BUSONI. Ah! diable!... elle est du moins d'une beauté. .

CASANOVA. Je ne l'ai jamais vue.

BUSONI.. De plus fort en plus fort... et pour le coup je ne puis croire...

CASANOVA. C'est pourtant bien simple.. vous vous rappelez peut-être qu'il y a deux ans le carnaval fut très-brillant à Venise...

BUSONI. Parbleu! j'étais encore garçon, mon mariage avec madame date de six mois tout au plus. Mais à l'époque dont vous parlez je menais une vie... oh! oh!..

CASANOVA. Moi aussi, je m'amusais, je me livrais aux plaisirs... Un soir au bal, je fus accosté par un élégant domino, une taille parfaite, une tournure distinguée... voilà ce qui me frappa d'abord... mais bientôt, son esprit, ses grâces, le charme de sa voix... j'étais enivré, et dans mes transports j'essayais de détacher son masque. Mes instances furent inutiles. Aux bals suivans, je la rencontrai de nouveau, et chaque fois j'en devenais plus épris; mais une faveur m'était refusée... celle de voir cette figure que je rêvais si charmante... je ne pus l'obtenir... sa résistance trompa tous mes efforts. Je fis des démarches, je pris des informations, toujours sans succès, et jusqu'à présent, son nom et ses traits me sont restés inconnus.

BUSONI. Et vous y songez encore?.. il y a pourtant un raisonnement bien naturel, puisqu'elle craignait de se montrer, c'est qu'elle était laide... n'est-ce pas, ma chère amie?

SÉVERINE. Du moins, monsieur a dû le penser.

CASANOVA. Non, madame... elle est belle, j'en suis sûr.

AIR : *Soldat Français.*

Je ne saurais douter de ses attraits!
Cette croyance est-elle ridicule?..
D'après son cœur j'ai deviné ses traits;
Le bonheur doit rendre crédule,
Oui, je connais son esprit, sa bonté,
Et respectant les secrets que j'ignore,
Avec ferveur je crois à sa beauté,
Comme l'on croit à la divinité
Qu'on ne voit pas et qu'on adore.

BUSONI. Diable, mon cher, je ne vous savais pas si bon catholique.

CASANOVA. Que voulez-vous?.. c'est une révélation... son image est présente à ma pensée, et si le hasard nous rapproche un jour... je la reconnaîtrai... je dirai: C'est elle! la voilà!

(Il se lève.)

SÉVERINE, *à part en se levant.* Il me fait trembler.

BUSONI, *se levant.* Quelle folie! illusion, mon cher, illusion!.. En tout cas il est au moins probable qu'elle est d'une conduite et d'une réputation...

CASANOVA. Si j'avais pu concevoir un pareil doute, ses lettres auraient suffi pour le dissiper.

BUSONI. Ses lettres?.. elle vous a écrit?

CASANOVA. Notre correspondance n'a cessé que depuis cinq ou six mois... Jusque-là une espèce de gondolier nous servait d'intermédiaire. Jamais je n'ai vu de messager plus silencieux, ni l'or ni les promesses n'ont pu corrompre ce valet fidèle... car tout est romanesque dans mon aventure. Aussi, je conserve précieusement ces lettres... elles entretiennent mon amour, elles le justifient, et comme je tiens à vous convaincre... je veux que vous en jugiez vous-même.

BUSONI. Comment?

CASANOVA. Elles sont ici... c'est un trésor qui ne me quitte jamais.

SÉVERINE, *à part.* O ciel!

BUSONI. Ma foi, je ne serai pas fâché... et puis je connais tant de monde; peut-être que l'écriture...

CASANOVA, *se levant.* Raison de plus, et je vais à l'instant...

SÉVERINE, *vivement.* Permettez, monsieur, malgré l'intérêt que peut offrir cette lecture, je dois rappeler à mon mari qu'il nous reste à visiter d'autres prisonniers...

BUSONI. Ah! c'est dommage.

SÉVERINE. Nous avons à peine le tems nécessaire... je pars dans quelques heures, et mes préparatifs...

BUSONI. C'est juste.

CASANOVA. Vous nous quittez, madame?

BUSONI. Pour aujourd'hui seulement,

ainsi, mon cher Casanova, c'est une partie remise. Heureusement vous n'êtes pas près de vous séparer de nous. On ne sort pas du fort Saint-André comme on y entre... et quant à une évasion... serviteur... ces murs épais, baignés par la mer...

CASANOVA, *regardant Séverine*. Oui, je vois qu'ici, tout conspire contre ma liberté.

BUSONI. Ah! ah! mon bel oiseau, nous vous tenons en cage... Pardon, je suis un peu moqueur... c'est mon défaut.

SÉVERINE. Monsieur, je vous attends...

BUSONI. Ma chère amie, voici mon bras.

(Elle sort avec son mari.)

SCENE VII.

CASANOVA *seul.*

Ce gros gouverneur!.. sa femme est jolie; mais je n'ai plus le tems... la prison me fatigue, je suis pressé d'en sortir, et quoique mes amis sollicitent ma grâce, je crois plus prudent de me l'accorder moi-même.., Relisons le billet qui m'est parvenu. (*Il tire de sa poche le petit papier qu'il a pris dans la tabatière de l'invalide.*) Ce pauvre Rocco ne se doute pas que sa tabatière me sert de boîte aux lettres, et sous prétexte d'aider sa mémoire, j'ai trouvé moyen de correspondre avec Fabio, mon brave domestique! Garçon zélé, tu rôdes toujours autour de la citadelle. (*Il lit.*) « A deux heures ma gondole sera sous votre fenêtre... j'aurai une échelle de corde; soyez prêt à la recevoir. » Deux heures vont bientôt sonner... le moment n'est pas mal choisi... il fait aujourd'hui un brouillard... Je n'aurai plus qu'à attendre la nuit! Grâce à mes précautions, ces barreaux doivent me livrer passage... Enfin je vais être libre.

AIR *de Julie.*

Oui, dès ce soir, je le serai peut-être?
Combien de fois, amant heureux,
Je suis entré, sorti par la fenêtre...
J'étais habile en cet art périlleux!
Sur ce talent, ici, je me repose;
Il va m'aider à fuir de ce séjour...
Ça prouve du moins que l'amour
Peut être utile à quelque chose.

(*On entend sonner deux heures.*)

Deux heures!.. disposons-nous vite... (*Il va ouvrir la fenêtre, et prendre une corde dans un tiroir de la table.*) Grâce à ma guitare, dont je brise tous les jours les cordes, j'ai fabriqué celle-ci, qui va m'aider à remonter l'échelle... (*On entend marcher.*) Dieu!.. quelqu'un...

(Il cache la corde et va au-devant de Carlina qui entre.)

SCENE VIII.

CASANOVA, CARLINA.

CARLINA. Me voici! me voici! je viens prendre ma leçon.

CASANOVA. Ah! déjà..

CARLINA. Il est de bonne heure... nous aurons le temps.

CASANOVA. En effet!.. mais je vous avoue qu'en ce moment...

CARLINA. Vous travaillez à vos mémoires?..

CASANOVA. Oui, je commençais un chapitre.

CARLINA. C'est que je vais vous dire... ma marraine va partir pour une villa des environs, où il y a une fête... et je vais aller la rejoindre ce soir.

CASANOVA, *à part*. Comment l'éloigner?...

CARLINA. Et, j'ai bien à travailler d'ici là... d'abord ma leçon à prendre... et puis une toilette à faire... car on danse; je serai gentille, allez...

CASANOVA. Je n'en doute pas; mais enfin nous étions convenu de trois heures (*tirant sa montre*), et voyez, il n'en est que deux.

CARLINA. Oh! la jolie montre!.. je ne vous l'avais pas encore vue!

CASANOVA. Si elle vous fait plaisir, Carlina...

CARLINA, *repoussant la montre de la main*. Plaisir à voir, voilà tout!...

CASANOVA. Pourquoi? prenez-la, seulement pour aller à cette fête, où je ne serai pas... Cela vous fera penser à moi.

CARLINA. Vous croyez?

CASANOVA. En votre absence, je n'ai pas besoin de cela pour compter les heures...

CARLINA. Dans tous les cas, je ne voudrais pas la garder, je vous en préviens...

CASANOVA. C'est convenu... demain vous me la rendrez.

CARLINA. Malgré ça, je ne sais pas si je dois...

CASANOVA. Puisque je t'en prie.

CARLINA, *l'acceptant*. Alors, c'est à condition que vous me donnerez ma leçon tout de suite.

CASANOVA. Tu y tiens donc?

CARLINA. Vous vous plaignez toujours que je n'apprends rien... à qui la faute?

CASANOVA A toi!.. tu ne m'écoutes pas assez...

CARLINA. Je ne fais que ça toute la journée...

CASANOVA. C'est peut-être moi, qui ne

suis pas un bon maître, mais c'est tout simple... tu ne me paies pas... les leçons gratuites ne profitent jamais.

CARLINA. Vous demandez trop cher.

CASANOVA. Et toi, tu ne veux rien me donner.

CARLINA. Monsieur, je suis venue pour prendre ma leçon . . . vous étiez si pressé tout-à-l'heure... et voilà que vous perdez votre temps...

CASANOVA. Nous tâcherons de le regagner... tu vas essayer aujourd'hui une romance de ma composition.

(Il prend une romance qui est sur la table.)

CARLINA. Vous l'appelez!..

CASANOVA. *La Fille du geôlier.*

CARLINA. Oh! ça doit être joli...

CASANOVA. Je pensais à toi en la faisant.

CARLINA, *la prenant*. Donnez!..

CASANOVA. Elle est très-difficile, ça demande beaucoup d'attention.

CARLINA.

AIR *nouveau de Doche.*

Du ciel implorant la clémence,
Un captif jeune encore, hélas!
Disait: pour finir ma souffrance,
Il n'est donc plus que le trépas!

CASANOVA, *s'approchant de la fenêtre.*

Doucement, ne nous pressons pas.

CARLINA.

L'amour entendit sa prière,
Est-ce bien ça?

CASANOVA, *préparant la corde.*

C'est presque ça,
Suivez bien cette note-là!...

CARLINA.

L'amour entendit sa prière,
M'y voilà!

CASANOVA, *attachant la corde à un barreau.*

M'y voilà!

TOUS DEUX.

Nous y voilà!...

CASANOVA.

Continuez ainsi, ma chère,

CARLINA, *pendant que Casanova s'approche d'elle.*

Et bientôt notre prisonnier,
Trouva sa chaîne plus légère,
Près de la fille du geôlier.

CARLINA.

Même air.

Ainsi, l'amour, avec adresse,
Du captif a changé le sort;
Le séparer de sa maîtresse,
Mieux vaudrait lui donner la mort.

CASANOVA, *se rapprochant de la fenêtre.*

Plus piano... c'est un peu trop fort!

CARLINA.

Tous ses chagrins il les oublie...
Est-ce bien ça?

CASANOVA, *commençant à monter l'échelle.*

Oui, c'est bien ça!
Pourtant répétez ce trait-là.

CARLINA.

Tous ses chagrins, il les oublie,
M'y voilà!

CASANOVA, *il achève de monter l'échelle.*

M'y voilà!

TOUS DEUX.

Nous y voilà!...

(*Pendant ceci Casanova cache l'echelle sous son lit, après quoi il revient en scène.*)

CASANOVA.

Mais la phrase n'est pas finie...

CARLINA.

Trop heureux d'être prisonnier
Il jure de passer sa vie
Près de la fille du geôlier.

TOUS DEUX.

Il jure de passer sa vie
Près de la fille du geôlier.

CARLINA. Etes-vous content?..

CASANOVA. Enchanté... voilà une bonne leçon... et je prends mon cachet...

(Il l'embrasse.)

CARLINA. Oh! vous appelez ça un cachet?..

SCENE IX.

LES MÊMES, PIPPO, UN GONDOLIER, *puis* ROCCO.

PIPPO, *à part*. Bon! j'arrive bien... et dire que je n'ose pas...

CASANOVA. Que veux-tu, Pippo?...

PIPPO. Laissez-moi reprendre ma respiration... C'est un homme qui vous demande... le gouverneur lui a permis de vous voir.

CASANOVA. Qu'il entre...

PIPPO, *à la porte*. Entrez, brave homme....

CASANOVA, *à part*. Que vois-je? le messager de mon inconnue!.. (*Haut.*) Eh bien! l'ami, que désires-tu de moi?... (*Le gondolier lui présente une lettre.*) Toujours aussi taciturne!.. Une lettre d'elle!.. moi qui l'accusais de m'oublier...

(Il rompt le cachet. Casonova est à gauche, le gondolier au milieu; Pippo et Carlina se tiennent droite.)

CARLINA, *à Pippo*. Voyez donc, Pippo, comme cette lettre a l'air de lui faire plaisir... de qui peut-elle être?...

PIPPO, *de même*. Est-ce que ça vous regarde... je vous le demande.

CASANOVA, *lisant à part*. « Mon sort est » désormais fixé... toute relation doit cesser » ser entre nous; remettez au porteur de » ce message les lettres que vous avez » reçues de moi, et n'oubliez pas celle-ci » qui sera la dernière, mon amitié est à » ce prix... et je ne vous pardonnerais pas » un refus .. amie dévouée ou ennemie » mortelle... choisissez. » Ainsi, je perds tout espoir de la connaître!

CARLINA, *qui l'examine*. Tenez!... le voilà triste à présent...

PIPPO. Si vous croyez que ça me fait de la peine.

CASANOVA, *à part*. Ce gondolier est muet... inutile de le quetionner... je ne sais que résoudre!.. oh! quelle idée!.. (*Il tire un carnet de sa poche, et appelle en écrivant.*) Rocco!.. (*A part.*) Un mot à mon domestique; il suivra cet homme adroitement... et j'apprendrai du moins... Rocco!.. Rocco!..

ROCCO, *entrant par la gauche*. Vous m'appelez?.. est-ce pour vous acheter du papier?..

CASANOVA. Précisément!.. tu passeras ensuite...

ROCCO. Chez qui?..

CASANOVA. (*A part.*) Où diable l'envoyer... (*Haut.*) Chez un jardinier... tu lui diras de m'apporter les plus belles fleurs...

ROCCO. Des fleurs!..

CARLINA. Est-ce pour moi?

CASANOVA. Oui, oui... tu t'en feras un bouquet pour la fête... les plus belles, entends-tu, Rocco?.. mais tu es si étourdi... (*Il déchire la feuille du carnet où il a écrit.*) Ta tabatière?

ROCCO, *l'ouvrant*. Le fait est que j'ai quelquefois des distractions...

CASANOVA, *qui a mis le papier dans la tabatière*. Va vite...

ROCCO. J'y cours...

(Il sort par la droite.)

CASANOVA, *au gondolier*. Maintenant, je suis à toi... je vais te chercher ma réponse...

(Il entre dans la chambre à gauche. Le gondolier disparaît et ne rentre qu'après la scène de Pippo et Carlina.)

CARLINA. Des fleurs!.. comme il est gentil!...

PIPPO. Ça finira mal, Carlina... je trouve votre conduite bien inférieure, pour ne pas dire plus.

CARLINA. Est-ce que vous êtes chargé de me surveiller?

PIPPO. Nous verrons... nous verrons... j'ouvrirai les yeux de votre oncle... du père Mattéo... je lui ouvrirai les yeux à cet homme, moi qui espérais les lui fermer...

CARLINA. Je sais bien que vous cherchez à me tourmenter...

PIPPO. Enfin, tout à l'heure, quand je suis entré... l'autre vous donnait un baiser... je l'ai entendu...

CARLINA. Du tout, monsieur... il me donnait une leçon de musique...

PIPPO. Eh bien! Carlina, laissez-moi aussi faire de la musique avec vous!..

CARLINA. Par exemple!..

PIPPO.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Pourquoi donc tant de résistance?...
Sur votr' main, vous permettrez bien
Que je soupire une romance..,

CARLINA.

Vous êt's trop mauvais musicien.

PIPPO.

C'est en vain qu' vot' cœur en murmure ..
Il me semble que j'ai bien l'droit
D'jouer un air sur votr' petit doigt.

(*Il lui baise la main.*)

CARLINA, *lui donnant un soufflet.*
Et moi de battre la mesure !...

CASANOVA, *qui est rentré*. Hein?.. qu'est-ce que c'est?

PIPPO, *à part*. Il m'a vu...

CASANOVA. Monsieur Pippo, si je vous trouve encore auprès de Carlina...si vous lui adressez seulement la parole... vos épaules feront connaissance avec ma canne.

PIPPO, *à part*. Je crois qu'il me menace...

CASANOVA. Souvenez-vous de ma promesse!.. (*Au gondolier.*) Et toi, mon ami... tu remettras ceci à la personne qui t'envoie... dis-lui bien, si toutefois tu as l'usage de la parole... dis-lui que, quoi qu'il m'en coûte, ses désirs sont des ordres pour moi.

(Il lui donne un paquet.)

PIPPO. Je vais vous reconduire.. Venez-vous, mamzelle Carlina?

CARLINA, *bas à Casanova*. A demain!..

CASANOVA. Oui, oui... à demain!..

(Tous les autres sortent.)

SCENE X.

CASANOVA, *puis* GAMBETTO.

CASANOVA. Elle sait que je suis en prison!.. singulière femme!.. comment a-t-elle pu découvrir?.. je donnerais tout au monde pour percer le mystère dont elle s'entoure... elle doit me trouver bien maladroit?.. Mais si Fabio exécute mes ordres, je parviendrai... Oui, ce soir je serai libre, et dès demain...

GAMBETTO, *dans la coulisse*. Au n° 11... c'est bien... j'y suis... ne vous dérangez pas.

CASANOVA. Je ne me trompe pas... cette voix...

GAMBETTO, *entrant*. Eh! le voilà, ce cher Casanova...

CASANOVA. Le chevalier Gambetto, mon meilleur ami...

GAMBETTO. Lui-même!.. que je t'embrasse...

CASANOVA. Volontiers!..

GAMBETTO. Tu vois, mon cher, toujours fidèle à l'amitié...

CASANOVA. J'en étais sûr... mais depuis un mois que je suis enfermé... tu aurais pu me rendre visite plus tôt...

GAMBETTO. Oh! non... d'abord j'avais autre chose à faire... et puis, je te croyais très-malheureux...

CASANOVA. Et c'est pour ça que tu n'es pas encore venu?

GAMBETTO. Sans doute, je me suis dit: Si mon ami est malheureux... ça m'affligera... nous nous affligerons ensemble... et au lieu de le consoler, ça lui fera de la peine... alors j'ai mieux aimé ne pas venir... tu sais comme je suis bon.

CASANOVA. Oh! tu es mieux que ça...

GAMBETTO. C'est vrai... je suis excellent?.. Hier, j'ai rencontré à Venise le commandant Busoni, ton Cerbère... Cerbère à une tête... une grosse, par exemple... il m'a assuré que tu étais joyeux... que tu vivais comme un sybarite... aussi, je suis arrivé sur-le-champ... je veux contribuer à te distraire... à t'amuser.

CASANOVA. Tu en est bien capable...

GAMBETTO, *examinant la chambre.* Par la même occasion... je verrai le gouverneur et sa femme... j'ai à leur parler... Mais que je regarde un peu ton logement; ma foi, il n'est pas mal... c'est bien bâti... c'est solide... on est en sûreté ici... et puis, cette fenêtre qui donne sur la mer... vrai, c'est une habitation charmante...

CASANOVA. Oui... pour ceux qui n'y demeurent pas... Il ne tiendrait qu'à toi de m'en faire sortir, tu as du crédit, tu es dans les bonnes grâces du sénat...

GAMBETTO. Je suis au mieux avec lui... les faveurs me pleuvent... je pars incessamment pour l'Espagne avec le nouvel ambassadeur.

CASANOVA. N'avais-tu pas promis de t'employer pour moi?..

GAMBETTO. J'en conviens... mais j'ai réfléchi... à cause des mœurs... tu as outragé les mœurs, mon bon ami... d'ailleurs, s'il faut te le dire... je suis enchanté de te voir sous les verrous.

CASANOVA. A la bonne heure, voilà de la franchise...

GAMBETTO. Ça ne te fera pas de mal... et moi, ça m'arrange... car enfin, depuis que nous sommes liés ensemble, tu m'as fait du tort auprès du beau sexe... quand j'ai une maîtresse, tu me la souffles.. quand je pense à me marier, tu m'enlèves ma future... je ne t'en veux pas, parce qu'entre amis... mais ça me vexe... et dans ce moment-ci, surtout, je me garderai bien de demander ta liberté...

CASANOVA. Ah! ah!.. je comprends... monsieur a des projets!..

GAMBETTO. Eh bien! oui, mon ami... en apprenant ton infortune... je me suis dit: Voilà le moment d'être heureux...

AIR *de Turenne.*

De tes succès auprès des dames
Je n'étais point envieux, mais hélas!
Tu captivais toutes les femmes...
Et moi, je me croisais les bras..

CASANOVA.

De mon bonheur ne jouissais-tu pas?

GAMBETTO.

J'en jouissais, il faut que j'en convienne...
Mais ça suffit... après avoir été
Long-temps heureux de ta félicté,
Je tiens à l'être de la mienne!

CASANOVA. C'est juste... chacun à son tour...

GAMBETTO. Enfin, j'ai brigué la main d'une jeune personne, et je l'ai obtenue...

CASANOVA. Comment, tu te maries?...

GAMBETTO. Avec ta permission.... Ma future ne te connaît pas, je m'en suis informé... et plus tard... quand tu la verras... elle sera ma femme... Hein! qu'est-ce qui sera attrapé?...

CASANOVA. Tu l'épouses donc bientôt?

GAMBETTO. Nous signons le contrat ce soir.... au milieu d'une fête.... d'un bal masqué... quelque chose de somptueux, de magnifique, tout-à-fait vénitien... à la Villa-Murano, qui app artient aux parens de ma fiancée ..

CASANOVA. La Villa-Murano!... c'est près d'ici?...

GAMBETTO. Pas très-loin... tu pourras presque entendre les violons...

CASANOVA. Je suis sûr, du moins, de ne pas les payer...

SCENE XI.

LES MÊMES, ROCCO.

ROCCO. Monsieur.... me voici de retour...

CASANOVA. Tu permets, Gambetto?...

(Il va à Rocco.)

GAMBETTO. A ton aise, mon ami, à ton aise...

ROCCO. Primo... le papier, les fleurs!.. Mlle Carlina s'en fait un bouquet.

CASANOVA. Je t'attendais avec impatience pour prendre une prise...

ROCCO, *lui présentant sa boîte.* J'en ai du frais. monsieur...

CASANOVA, *qui a pris le petit papier.* Maintenant... va te reposer.

ROCCO. Au fait!... je m'endormais en marchant...

(Il s'asseoit sur le fauteuil, et s'endort petit à petit.)

CASANOVA, *lisant le papier.* « Le gondo-« lier est allé à la Villa-Murano.. » La Villa-Murano!.. où Gambetto doit signer son contrat!... serait-ce par hasard?.. il a une étoile si heureuse!.. (*Achevant de lire.*) « Tout est prêt pour ce soir... »

GAMBETTO, *se rapprochant.* Tu es en affaire!... je te laisse ; je vais vaquer à mon mariage...

CASANOVA. C'est trop juste... Retourne à ta jolie fiancée... car je suppose qu'elle est jolie.

GAMBETTO. Divine! mon cher, divine!.. Moi, qui ai le goût délicat... je n'aurais pas été choisir une négresse.... Sans vanité, c'est la perle de Venise!...

CASANOVA. Style d'amoureux...

GAMBETTO. Je pourrais t'en convaincre, si je voulais... j'ai là son portrait... mais tu ne le verras pas.

CASANOVA. Ah! tu as peur?...

GAMBETTO. Du tout... Puisque tu es en prison... je ne crains rien ; mais tu serais jaloux de mon bonheur. J'aurais l'air de vouloir te vexer à mon tour... et ce n'est pas dans mon caractère... Tu sais comme je suis bon!..

CASANOVA. Je crois, en effet, qu'il vaut mieux pour mon repos.

GAMBETTO. Cependant .. si tu y tiens...

CASANOVA. Au contraire...

GAMBETTO, *lui présentant un petit écrin renfermant un portrait.* Ce n'est pas à un ami qu'on peut refuser...

CASANOVA, *prenant l'écrin.* Tu l'exiges... Diable!... voilà une physionomie...

GAMBETTO, *vivement.* Est-ce que tu l'as déjà vue?...

CASANOVA. Non, jamais.

GAMBETTO, *à part.* Je suis sûr qu'il enrage!

CASANOVA, *à part.* Plus j'y pense... ce doit être là mon inconnue!... Son prochain mariage... les expressions de sa lettre... A tout prix, je veux m'en assurer... Ce soir, j'irai à cette fête... Sous le masque, je n'ai rien à craindre.

GAMBETTO, *qui s'est approché de Rocco.* Ce vieux bonhomme qui dort.... On est fort mal gardé ici.

CASANOVA, *toujours à part.* Ce portrait peut m'être utile pour la reconnaître.

(Il le retire de l'écrin et le met dans sa poche.)

GAMBETTO. Eh bien! mon cher, qu'en dis-tu?...

CASANOVA, *lui rendant l'écrin vide.* Tu es un heureux mortel... prends garde de le perdre...

GAMBETTO. Que je te plains, mon ami! tu ne danseras pas à ma noce...

CASANOVA, *à part.* C'est ce que nous verrons...

GAMBETTO. Pour le coup, je te dis adieu... Il faut que j'aille encore à Venise chercher des papiers importans.... Quand on se marie, il y a tant de formalités!... Au revoir, mon ami!.... beaucoup de plaisir...

CASANOVA. Je sors avec toi.

GAMBETTO. Comment! tu sors avec moi?...

CASANOVA. Oui, pour te reconduire...

GAMBETTO. Ne vas pas t'échapper, au moins!... (*S'approchant de Rocco.*) Dites donc? vous!...

ROCCO, *s'éveillant.* Hein?.. Aux armes!..

GAMBETTO. Aux armes!.. aux armes!.. voilà votre prisonnier qui s'en va!...

CASANOVA. Ah ça! es-tu fou?

GAMBETTO. Tu as beau dire.... on est fort mal gardé ici.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XII.

ROCCO, *seul.*

A-t-on jamais vu ce particulier qui vient troubler ma rêverie!... Je ne sais ce que j'ai dans la tête... tout à l'heure encore, j'ai rencontré mon nouvel ami... et, tout en buvant un verre de rosolio, j'éprouvais des chaleurs... C'est une maladie locale...' ça tient au voisinage de la mer... beaucoup de brouillards...

AIR *de l'Actrice.*

Oui, ça vient de là... je le gage,
Quoique j' n'ai bu que mon écot!
Au feu qui me monte au visage
J'dois avoir l'air d'un coquelicot...
Du phénomène faut que j'm'informe,
Par quel prodige sans pareil...
Quand le brouillard était énorme,
Ai-j' pu r'cevoir un coup de soleil.

J'ai eu tort, ce matin, de dédaigner ce petit vin d'Espagne contre les vapeurs... (*Il boit avec plaisir.*) C'est superlatif!... (*On entend un grand bruit au dehors.*) Ah! mon Dieu!... qu'est-ce qui est arrivé?

SCENE XIII.

ROCCO, CASANOVA, *soutenu par deux prisonniers ;* CARLINA, PIPPO, PRISONNIERS, *puis*, BUSONI.

(Pippo porte une lampe qu'il pose sur la table.)

CHOEUR.

AIR : *Grand Dieu quel affreux orage.* (Guillaume Tell.)

C'est vraiment une extravagance !
Faire un saut aussi périlleux !
Il va payer son imprudence,
Pour lui, quel accident fâcheux !

CASANOVA, *qu'on place sur le fauteuil.* Doucement, mes amis!... doucement.... vous me faites mal... oh!...

CARLINA. Vous souffrez beaucoup?...

CASANOVA. Des douleurs atroces...

BUSONI, *entrant.* Eh bien ! qu'est-ce que c est donc?.. Est-il vrai qu'un accident...

CASANOVA. Oh!.. quels élancemens!...

CARLINA. C'est une imprudence de monsieur... Il a voulu sauter la barrière qui sépare la cour en deux, et il s'est donné une entorse...

BUSONI. Une entorse!... j'en ai eu souvent... c'est très-mauvais... Je me rappelle qu'un jour, en faisant un entrechat... il y a long-temps, par exemple...

CARLINA. Si on prévenait le chirurgien...

CASANOVA. Non!.... c'est inutile.... je vais me mettre au lit.... car il me serait impossible de me soutenir.... et avec du temps et de la patience...

BUSONI. Au fait, je suis d'avis qu'avec de la patience.

CASANOVA. Allons, mes amis, encore un coup de main. (*Il se lève, et, soutenu par deux prisonniers, passe derrière le lit, dont les rideaux sont fermés.*) Doucement... oh!..

CARLINA. Qu'est-ce qui pourrait donc le soulager?

PIPPO. C'est bien fait!... Il en a au moins pour six semaines,... et pendant ce temps-là...

CARLINA. Mauvais cœur!... A présent, je vous déteste...

BUSONI. Rocco!... vous passerez la nuit auprès du malade.

ROCCO, *replaçant le fauteuil auprès de la table.* Suffit!... mon gouverneur... Je m'établis dans ce fauteuil... Comptez sur ma vigilance...

(Il s'assied et s'endort bientôt.)

CASANOVA, *dans son lit, sans être vu.* Merci, mes amis... Bien le bon soir, commandant...

BUSONI. Bon soir, mon ami.... dormez bien... Maintenant, laissons-le tranquille, et que tout le monde me suive...

CHOEUR, *en sortant doucement.*
Silence !
Et tous, avec prudence,
Sortons de ces lieux à l'instant,
Il va goûter, je pense,
Un repos bienfaisant.

SCENE XIV.

CASANOVA, *dans le lit et les rideaux fermés*, ROCCO.

CASANOVA, *entr'ouvrant les rideaux et appelant, à demi-voix, Rocco qui dort dans le fauteuil.* Rocco!... Rocco!... Il ronfle déjà!. . (*Il saute du lit.*) Mon entorse endort la surveillance, impossible maintenant de soupçonner mon évasion... C'est vraiment un moyen...

ROCCO. Superlatif...

CASANOVA. Il m'a fait une peur... S'il vient à s'éveiller et qu'il ne trouve personne dans mon lit... Tâchons qu'on ne s'aperçoive de mon absence que le plus tard possible... Heureusement j'ai là quelqu'un pour coucher à ma place...

(Il prend un traversin dont il lie l'extrémité de manière a figurer une tête, et il le coiffe d'un bonnet de nuit.)

AIR *de Céline.*

Sois encore mon Dieu tutélaire,
Tendre compagnon de mes nuits ;
Toi qui fus le dépositaire
De mes plaisirs, comme de mes ennuis.
Ne trahis pas ma confiance,
Être discret n'est-ce pas ton emploi ?
Oui, je sais, par expérience,
Qu'on peut se reposer sur toi.

(Il couche le traversin dans le lit comme quelqu'un qui tourne le dos.)

A présent les barreaux de ma fenêtre!... (*Il va à la croisée et détache un barreau; on entend un signal de flûte à l'extérieur, sur l'air :* ô Pescator! *La musique continue en sourdine, jusqu'à la fin de l'acte.*) Le signal!... Eh vite! mon échelle!... (*Il la prend sous son lit et l'attache à la fenêtre ; puis il va souffler la lampe.*) A présent, à la garde de Dieu!... (*On entend mettre une clef dans la serrure.*) O ciel!... je suis perdu!...

(Il se cache derrière un rideau.)

SCENE XV.

LES MÊMES, CARLINA, *puis* PIPPO.

CARLINA, *entrant doucement avec une lumière et une tasse qu'elle pose sur le guéridon auprès du lit.*) Je lui ai préparé une

boisson bien sucrée... ça ne peut jamais faire de mal...

CASANOVA, *à part*. Carlina!...

CARLINA, *ouvrant un rideau avec précaution*. Il dort profondément... je n'ose pas le déranger... On dit que le sommeil lui est nécessaire... du moins en s'éveillant, il trouvera cela près de lui!... Oh! si je pouvais le soigner!... Mais il faut que j'aille rejoindre ma marraine... Il faut que j'aille à cette fête... C'est dommage.

PIPPO, *entr'ouvrant la porte*. Eh! bien vous êtes là, mamzelle?

CARLINA. Chut!... me voici... taisez-vous!...

(Elle referme les rideaux; l'orchestre joue l'air : *Dormez, dormez, mes chers amours*. Pippo et Carlina sortent, et ferment doucement la porte.)

CASANOVA, *passant une jambe hors de la fenêtre*. Je suis sauvé!...

(On entend au dehors fermer les verrous de la porte. Le rideau baisse.

ACTE II.

Le théâtre représente un riche salon; dans le fond, trois portes donnant sur des jardins; et de chaque côté dans les angles, une fenêtre avec de longs rideaux. Deux portes latérales. A droite, au premier plan, un grand placard ou armoire; sur le devant, à gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Le jardin au fond est illuminé.

SCENE PREMIERE.

SÉVERINE, *puis* CARLINA.

(Au lever du rideau, Séverine est assise à gauche, sur le devant de la scène; elle est occupée à brûler des lettres sur un brazero en forme de trépied.)

SÉVERINE, *seule*. Que ces lettres sont lentes à brûler! Si l'on me surprenait!... mais voici la dernière. (*Elle la jette au feu.*) Maintenant il ne reste aucune trace de cette aventure... et mon secret est en sûreté.

CARLINA, *entrant vivement*. Ah! je suis toute tremblante.

SÉVERINE, C'est toi, Carlina?

CARLINA. Oui, oui, ma marraine, c'est l'intendant qui m'a priée, tout à l'heure, de venir chercher ici une boîte de jeu dans le placard à droite, dont il m'a donné la clef. Tiens! en voilà une sur la porte, il paraît qu'il y en a deux.

SÉVERINE. Ah! voilà tout ce qui t'embarrasse?... tu semblais si émue en entrant.

CARLINA. C'est que... voyez-vous, ma marraine, en traversant le jardin, sous la grande charmille, un homme s'est approché de moi et m'a embrassée.

SÉVERINE. Sans doute quelqu'un de ta connaissance?

CARLINA.

AIR *de Paris et le Village*.

Je l'ignore, puisque mes yeux
N'ont rien vu tant la nuit est sombre;
Je n' sais même s'il est jeune ou vieux,
Car il a passé comme une ombre.

SÉVERINE.

Tu n'as pas de soupçon?

CARLINA.

Aucun!

SÉVERINE.

Mais pourtant d'après son audace?

CARLINA.

Peut-on, dit's-moi, reconnaître quelqu'un
A la manièr' dont il embrasse.

Tout ce que je sais, c'est qu'il était enveloppé d'un domino... Ça m'a fait peur, et je me suis sauvée sans regarder derrière moi.

SÉVERINE. On vient... Rends-moi le service de porter ceci dans l'appartement à côté.

(Elle indique le brazero.)

CARLINA. Volontiers, ma marraine.

(Elle sort par la gauche en emportant le brazero.)

SCENE II.

SÉVERINE, CLAUDIA.

CLAUDIA. Ah! cousine... je te cherchais... ma toilette est achevée... comment me trouves-tu?

SÉVERINE. Beaucoup trop bien... Ce pauvre Gambetto est si amoureux!.. Tu veux donc le rendre fou?

CLAUDIA. Ce n'est pas à craindre... on dit qu'il faut de l'esprit pour le devenir.

SÉVERINE. C'est-à-dire que tu le trouves...

CLAUDIA. Qu'importe... il a des qualités... que je préfère à celle-là!... des places!... de la fortune!... Mais voyez s'il arrivera? il sait que je l'attends... et il ne vient pas...

SÉVERINE. Rien ne presse... Toutes les personnes invitées ne sont pas encore réunies.

CLAUDIA. Il est resté à Venise, sous prétexte de courir après je ne sais quels papiers...

SÉVERINE. Je suis persuadée que si cela dépendait de lui... Et justement je l'aperçois.

SCENE III.

LES MÊMES, GAMBETTO. *Il est en grande tenue et porte sous son bras un paquet de papiers.*

SÉVERINE. Vous vous faites désirer, monsieur... Claudia se plaignait déjà de votre absence.

GAMBETTO. Quoi ! vraiment !... elle a daigné se plaindre ?... comme c'est aimable de sa part !... Ce sont ces maudits papiers qui m'ont retenu... Mais où vais-je les mettre ?... Décemment je ne peux pas danser avec ces papiers sous le bras. J'aurais l'air d'un homme de loi en goguettes.

CLAUDIA. Mettez-les sur cette table.

GAMBETTO. Oh ! non !... Ils n'auraient qu'à s'égarer !

SÉVERINE, *indiquant le placard.* Eh bien !.. ici dans ce placard... personne n'y touchera.

GAMBETTO, *les y plaçant.* A la bonne heure !... et pour être plus sûr, je prends la clef.

(Il met la clef dans sa poche.)

CLAUDIA. Vous avez donc bien peur de les perdre ?

GAMBETTO. C'est clair : actes de naissance.... de décès .... titres de fortune et de noblesse.... sans eux, il nous serait impossible de nous marier demain... Il faudrait recommencer mes courses, mes démarches.. ça retarderait mon bonheur... et le vôtre... je l'ose espérer.

SÉVERINE. N'en doutez pas... ma cousine n'est pas moins impatiente que vous.

GAMBETTO. Est-il vrai, adorable fiancée ?

CLAUDIA. J'ai peut-être tort d'en convenir... vous ne méritez pas qu'on vous aime... J'ai cru remarquer que vous étiez jaloux... soupçonneux...

GAMBETTO. Moi, jaloux !... moi, soupçonner l'innocence !... Mais je serais un monstre !... O ma Claudia ! éloigne ces idées sinistres... je jure de te rendre la plus heureuse des femmes... tu sais comme je suis bon...

CLAUDIA. Nous verrons ça plus tard.

GAMBETTO. C'est juste... marions-nous d'abord... après cela nous aurons le temps. Mais où est donc ce brave gouverneur ?

SÉVERINE. Son devoir le retient encore à la citadelle... nous signerons le contrat sans lui... Il viendra pour la fête.

SCENE IV.

LES MÊMES, CARLINA.

(Elle sort de la chambre à droite, et s'arrête en voyant passer dans le fond, de droite à gauche, un homme couvert d'un manteau et le chapeau rabattu sur les yeux.

CARLINA. Ah ! le voilà !

GAMBETTO. Qui ça, le gouverneur ?

CARLINA. Non, le domino qui m'a embrassée.

GAMBETTO. Cette petite est folle.

CARLINA. Oh ! je suis bien sûre...

SÉVERINE. On arrive... voici tous nos invités... Occupons-nous de les recevoir.

SCENE V.

LES MÊMES, LES INVITÉS, *arrivant par la porte de gauche.*

CHOEUR.

AIR : *Ils sont unis, ah ! quelle ivresse !*
(Fragment du final du premier acte de la Marquise de Brinvilliers.)

Nous accourons avec ivresse
A cette fête enchanteresse ;
Égayons ce brillant séjour
Par des chants d'hymen et d'amour.

GAMBETTO.

Combien votre présence est douce pour mon cœur !
J'en conçois un heureux présage.

CARLINA, *à part.*

Mais quel est donc ce personnage ?

GAMBETTO.

Venez, rien ne doit plus retarder mon bonheur.

REPRISE DU CHOEUR.

Nous accourons, etc.

(*Tout le monde sort par la porte de droite, excepté Carlina.*

SCENE VI.

CARLINA, *puis* PIPPO.

CARLINA, *les suivant des yeux.* Il vont signer le contrat dans le grand pavillon. (*Apercevant l'inconnu qui traverse le fond de gauche à droite*). Ah ! encore lui !... c'est quelqu'un de la société... Mais pourquoi se tient-il toujours à l'écart ? Oh ! ça m'est bien égal... tous ces gens-là me sont indifférens... Ce pauvre M. Casanova se sera sans doute réveillé... et personne près de lui... que ce vieux soldat !... Je voudrais que cette fête fût finie... (*Tirant*

sa montre) Il est à peine minuit! je trouve déjà le temps long.. surtout à cette montre... A propos, n'oublions pas la boîte de jeu. Tiens!... l'autre clef n'y est plus; j'ai bien fait de garder la seconde.

(Elle prend la clef qui est dans sa poche, et ouvre le placard; elle en tire la boîte de jeu et referme la porte en y laissant la clef.)

PIPPO, *entrant par le fond*. La v'là!.. elle est seule!..

CARLINA.. Maintenant... dépêchons-nous ..

PIPPO. Où allez-vous donc, mam'selle?

CARLINA. Et vous? qu'est-ce que vous venez faire ici?

PIPPO. Dam, je viens pour causer un peu.

CARLINA. C'est inutile... vous m'avez déjà assez tourmentée pendant la route, et mon oncle aurait mieux fait de me laisser partir seule... que de vous envoyer avec moi.

PIPPO. Mais non, Carlina... mais non! ici, du moins, nous pouvons jaser à notre aise... votre Casanova n'est pas là pour nous empêcher.

CARLINA. Qu'il y soit ou non... c'est la même chose.

PIPPO. Qu'est-ce que vous avez donc là, mam'selle?

CARLINA.. Quoi? ça... c'est une montre.

PIPPO. Une montre à vous?

CARLINA. Non... à M. Casanova... il me l'a prêtée.

PIPPO. Prêtée sur gages?

CARLINA. Oh! vous ne songez qu'au mal.

PIPPO. Ne manquez pas de la lui rendre au moins.

CARLINA. Soyez donc tranquille.

PIPPO. Ça serait beau, de garder quelque chose à un réprouvé comme ça..... En voilà un que je déteste!... Quand on pense qu'il m'a défendu de vous dire le plus petit mot... et là-dessus il m'a parlé de sa canne... de mes épaules... il a mêlé tout ça ensemble... Je m'en moque bien de la canne... vil détenu... tu es en prison... tu as une entorse... et tu crois que je te crains!... Mais je te nargue... je te défie... tu serais devant mes yeux que je dirais encore...

CASANOVA, *paraissant à la porte de droite en domino vert*. Hein?

PIPPO, *qui le reconnaît pousse un cri*. Ah!

(Il s'enfuit par le fond.)

SCENE VII.

CARLINA, CASANOVA.

CARLINA. Eh bien? (*apercevant Casanova.*) Ah! mon Dieu! est-ce que je rêve?

CASANOVA. Qu'avez-vous donc, ma belle enfant?

CARLINA. Vous ici!.. mais ça n'est pas possible...

CASANOVA. Ma présence vous étonne?

CARLINA. Il y a bien de quoi... quand je vous ai quitté il n'y a pas deux heures...

CASANOVA. Vous m'avez quitté!... mais pour qui me prenez-vous donc?

CARLINA. Mais, dam!.. je vous prends... je vous prends pour vous!

CASANOVA. Comme vous voudrez... je serais bien sot de renier une aussi jolie connaissance.

CARLINA. En vérité, je ne sais où j'en suis... et pourtant tout-à-l'heure, au jardin, ce baiser....

CASANOVA. Je suis prêt à vous le rendre.

CARLINA. Non, arrêtez! car enfin, si vous n'étiez pas...

CASANOVA. Si fait, vous dis-je... c'est bien moi... j'y tiens à présent.

CARLINA. Et moi, j'en doute... d'abord, comment auriez-vous fait? par quel moyen?... oh! je vous en prie, monsieur, qui êtes-vous? d'où venez-vous?

CASANOVA. A quoi bon vous le dire?.. Vous m'avez quitté il y a deux heures.

CARLINA. C'est égal... dites toujours.

CASANOVA. J'arrive comme tout le monde, invité à cette fête.

CARLINA, *à part*. Ce n'est pas lui! je ne peux pas croire que M. Casanova...

CASANOVA. Casanova!

CARLINA. Vous le connaissez?

CASANOVA. Il est de mes amis.

CARLINA. Officier comme vous.

CASANOVA. Oui, nous servons dans le même corps... et je conçois votre surprise... on dit que nous nous ressemblons à s'y méprendre.

CARLINA. Oh! oui... c'est même dangereux... on ne devrait pas permettre ces choses-là.

CASANOVA. C'est mon avis.

CARLINA. Et même, à présent... si je n'étais pas bien sûre qu'il est en prison... au fort Saint-André, où mon oncle est geôlier...

CASANOVA. Ah! il est en prison! je croyais qu'il en était sorti... mais c'est

vous, peut-être, qui l'y retenez... car je suis certain qu'il vous aime.

CARLINA. Comment le savez-vous?

CASANOVA. Puisqu'il me ressemble... il vous parle d'amour... il vous fait des sermens... Prenez-y garde, jeune fille... à votre place, je me défierais de lui.

CARLINA. Voilà comme vous servez vos amis?

CASANOVA. Je suis aussi le vôtre, et je dois vous en prévenir... c'est un trompeur... un mauvais sujet... Vous feriez mieux de m'écouter.

CARLINA. Je m'en garderai bien.

CASANOVA. Et pourquoi?

CARLINA. Puisque vous lui ressemblez..

CASANOVA. Alors, traitez-moi comme lui. (*A part.*) Il serait curieux de me supplanter moi-même... (*Haut.*) Ne m'accorderez-vous rien en faveur de la ressemblance?

CARLINA. C'est drôle... les mêmes yeux, la même voix... Si je ne l'avais pas laissé avec une entorse...

CASANOVA. Vous ne voulez rien m'accorder?

CARLINA. Dam, ça dépend de ce que vous demanderez

CASANOVA. Je n'ai pas le droit d'être exigeant, et je me contenterai de ce qu'on me donnera.

CARLINA. Si j'étais grande dame,.. je sais bien ce que je voudrais.

CASANOVA. Parle.

CARLINA, *regardant les jambes de Casanova.* Je vous prierais de me faire danser.

CASANOVA. Tu n'as pas besoin d'être grande dame pour ça... nous pouvons ici, au son des instrumens...

CARLINA, *à part.* Il accepte. (*Haut.*) Oui, mais il me faut un bon danseur... et je crains que vous ne puissiez pas...

CASANOVA. Pourquoi donc?

CARLINA. Dam! je ne sais... jusqu'à ce que je vous aie vu.

CASANOVA, *à part.* Elle croit m'embarrasser... (*Haut.*) Vous allez voir... essayons une figure... (*On entend la musique du bal.*) Eh! tenez... ça tombe bien... la ritournelle se fait entendre.

CARLINA, *à part.* Par exemple! s'il danse... ce sera une preuve.

(Il se mettent en danse.)

AIR *de Doche.*

La danse
Commence,
Tous deux dansons aussi.
Il passe
Avec grâce,
Oh! non, ce n'est pas lui.

CASANOVA, *il passe et repasse derrière elle et dit à part en voyant venir par la droite Séverine et Claudia.* On vient... fuyons le danger.

(Il s'enfuit par la gauche en se recouvrant de son capuchon.)

SCENE VIII.

CARLINA. SÉVERINE, CLAUDIA.

(Elles entrent vivement par la droite.)

CLAUDIA, *à Séverine.* Viens... viens... cousine, il faut que je te parle.

CARLINA, *s'arrêtant tout court en les voyant.* Ah!

SÉVERINE. Comment, Carlina, tu danses toute seule?

CARLINA, *à part.* Toute seule? (*Elle regarde autour d'elle. Haut.*) Oui, ma marraine... oui!... en entendant la musique, ça m'a pris malgré moi.

SÉVERINE. Laisse-nous... quand mon mari arrivera, préviens-moi.

CARLINA. Avec plaisir, ma marraine... (*A part.*) Ce n'est pas M. Casanova qui m'aurait plantée là, si malhonnêtement...

(Elle reprend la boîte qu'elle avait posée sur une chaise et sort par le fond.)

SEVERINE, *à Claudia.* Ce que tu as à me dire est donc bien sérieux?... tu prends mon bras, tu m'entraînes au moment d'ouvrir le bal... ton agitation n'est pas naturelle.

CLAUDIA. Tu vas en juger tout-à-l'heure: en sortant d'ici pour nous rendre au pavillon où l'on a signé le contrat, un homme couvert d'un domino vert... m'a glissé un billet dans la main, et m'a dit: « Il y va de votre bonheur!... » On avait les yeux sur moi, je n'ai pas cru devoir faire un éclat...

SÉVERINE. Je n'entends parler que de ce domino vert... il commence à m'intriguer... Et ce billet, tu l'as lu?...

CLAUDIA. Pas encore... je ne voulais que toi pour témoin.

(Elle cherche le billet. Gambetto entre par la droite avec précaution.)

SCENE IX.

LES MÊMES, GAMBETTO.

GAMBETTO, *à part.* Pourquoi sont-elles sorties?... Les voilà... Il y a quelque chose là-dessous.

CLAUDIA, *montrant le billet à Séverine.* Tiens, regarde... l'adresse est singulière.

GAMBETTO, *à part.* Une lettre!...

CLAUDIA, *lisant l'adresse* : « Ala fiancée du chevalier Gambetto.

GAMBETTO, *à part.* Je frémis!...

SÉVERINE. C'est bien pour toi... Et tu ne devines pas à peu près?...

CLAUDIA. Non, vraiment... Voyons la signature d'abord...

)Elle décachète la lettre. Gambetto prête l'oreille.)

GAMBETTO, *à part.* Ecoutons bien!

CLAUDIA, *lisant la signature.* Casanova!

GAMBETTO, *s'écriant.* Oh!

CLAUDIA, *se retournant.* Vous étiez là, monsieur?

GAMBETTO, *venant entre elles deux.* Je ne pourrai pas en sauver une seule.

CLAUDIA. Que voulez-vous dire?

GAMBETTO. Et j'ai signé le contrat, perfide!... vous m'aviez affirmé que vous ne le connaissiez pas.

CLAUDIA. C'est la vérité.

GAMBETTO. Et vous recevez des lettres de lui?

CLAUDIA. Je n'en suis pas moins étonnée que vous.

SÉVERINE. En effet... c'est inexplicable.

GAMBETTO. Ce billet, Claudia... ce billet... je vous somme de me le montrer au nom de toutes les lois divines et humaines.

CLAUDIA, *le lui donnant.* Mon Dieu! monsieur, je n'y attache aucune importance... et j'ignore absolument ce qu'il contient.

GAMBETTO. Vous l'ignorez!... Je ne crois plus à votre ignorance. (*Il lit.*) « Belle fiancée, j'ai accompli le sacrifice... je vous ai renvoyé ces lettres charmantes dont autrefois vous daigniez m'honorer. »

SÉVERINE, *à part.* Qu'entends-je!

GAMBETTO. Vous lui avez écrit?

CLAUDIA. C'est faux, je vous le proteste!

GAMBETTO. Et j'ai signé le contrat!...

SÉVERINE. Continuez, monsieur, je vous en prie.

GAMBETTO. En aurai-je la force?

SÉVERINE, *à part.* Singulière méprise!

GAMBETTO, *lisant.* « Je vous connais » enfin, et ma soumission à vos désirs re» clame une récompense... Laissez-moi » vous voir, vous entendre une dernière » fois... » Le scélérat!

SÉVERINE, *à part.* Oh! non, jamais!

GAMBETTO, *lisant.* « Si vous y consen» tez, donnez votre réponse à l'homme » qui vous a remis ce billet... De grâce, » ne me refusez pas cette entrevue... elle » est indispensable... Je suis si étourdi!... » Il me reste deux lettres de vous... que » j'ai oublié de vous rendre. »

SÉVERINE, *à part.* O ciel!

GAMBETTO, *lisant.* « Je ne les remettrai que dans la main qui les a écrites. »

SÉVERINE, *à part.* Le traître!

GAMBETTO. Il ne manquait plus que ça!.. deux lettres de ma future qu'il a gardées.. dont il peut faire trophée à mes dépens... et j'ai signé le contrat...

CLAUDIA. Tout cela est une énigme pour moi.

GAMBETTO. Où sont-elles, madame?... où sont ces lettres qu'il vous a renvoyées? que du moins je les anéantisse avec celle-ci..

(Il la déchire avec les dents.)

CLAUDIA. Mais, monsieur, je vous répète...

GAMBETTO. Donnez-les moi, vous dis-je!.. ne me forcez pas à recourir à des moyens... vous savez comme je suis bon...

CLAUDIA. Vous perdez la tête...

GAMBETTO. Ah! vous me poussez à bout au lieu de m'apaiser... car, à votre place, je chercherais à m'apaiser... mais je devine vos projets... vous désirez cette entrevue... eh bien! non! vous n'irez pas... je l'ai remarqué cet émissaire... qui vous a remis le billet... je l'ai vu s'approcher de vous... il attend une réponse... c'est moi qui la lui donnerai...

SÉVERINE. Croyez-moi, monsieur, ne précipitez rien... vous pourriez vous repentir...

GAMBETTO. Non, madame, je n'écoute que ma fureur... maudit Casanova... je vais lui écrire... l'appeler en duel.

(Il va s'asseoir à la table.)

CLAUDIA. N'en faites rien.

GAMBETTO. Vous tremblez pour sa vie!.. point de pitié! il faut qu'il expire sous mes coups... (*Il écrit.*) Et j'ai signé le contrat...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CARLINA.

CARLINA. Ma marraine.. M. le gouverneur arrive à l'instant... je l'ai vu entrer dans la salle de bal...

SÉVERINE. Je vais le rejoindre...

CLAUDIA. Et moi, je te suis... laissons monsieur à ses réflexions... la solitude calmera ses idées tragiques...

CARLINA, *à part.* Il paraît qu'il y a de la brouille... avant le mariage... ça promet.

ENSEMBLE.

AIR *final du premier acte du Démon de la nuit.*

Oui, je le vois à sa colère,
De sa future il est jaloux;
Mais que m'importe ce mystère?
Ne disons rien... retirons-nous.

SÉVERINE.
Je ris vraiment de sa colère,
Rien n'est plaisant comme un jaloux.
Puisqu'il le faut, laissons-le faire ;
Viens avec moi... retirons-nous.

CLAUDIA.
Je ris vraiment de sa colère,
Rien n'est plaisant comme un jaloux...
Il faut, je crois, le laisser faire ;
Viens, je te suis, retirons-nous.

GAMBETTO.
Je ne me sens pas de colère ;
Avec raison je suis jaloux.
Je sais ce qu'il me reste à faire ;
Allez ! allez ! retirez-vous?

Allez! éloignez-vous, perfide,
Votre présence me fait mal...
Ah ! je ne rêve qu'homicide.

CARLINA.
Dieu ! quel futur original !

ENSEMBLE.

GAMBETTO.
Je ne me sens, etc.

CLAUDIA.
Je ris vraiment, etc.

SÉVERINE.
Je ris vraiment, etc.

CARLINA.
Oui, je le vois, etc.

(*Séverine et Claudia sortent par la droite, Carlina sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

GAMBETTO, *puis* CASANOVA.

GAMBETTO, *pliant sa lettre*. Voilà un cartel dans toutes les formes!.. Casanova est en prison... moi, je pars après-demain pour l'Espagne, où je resterai indéfiniment... ce n'est pas ma faute .. on saura du moins que je l'ai provoqué.

CASANOVA, *entrant par le fond*. Je ne vois plus personne.

GAMBETTO. Son émissaire ne doit pas être loin.

CASANOVA. Gambetto!.. point d'imprudence...

(Il va sortir.)

GAMBETTO, *le voyant*. Eh! c'est lui!.. il cherche à m'éviter... un mot, mon cher...

CASANOVA, *à part*. Que le ciel le confonde!

GAMBETTO. Vous avez apporté ce soir à quelqu'un un billet doux dont vous attendez la réponse?

CASANOVA. En effet.

GAMBETTO. C'est une profession que je m'abstiens de qualifier... n'importe !.. retournez vers celui qui vous envoie... dites-lui que j'ai soif de son sang... dites-lui que la terre ne peut plus nous porter tous les deux.

CASANOVA. Diable!

GAMBETTO, *lui donnant sa lettre*. Enfin, hâtez-vous de lui remettre ce cartel..

CASANOVA, *baissant son masque*. Un cartel... il est à son adresse...

GAMBETTO, *reculant*. Grand Dieu! mon sang se coagule.

CASANOVA. Allons... je suis à tes ordres...

GAMBETTO. Mais non... je m'abuse... c'est une illusion... qui êtes-vous, mon cher?

CASANOVA. Celui que la terre ne peut plus porter avec toi.

GAMBETTO. Je n'en crois rien... Casanova est au fort Saint-André!.. il ne peut pas être partout.

CASANOVA. Marchons, chevalier Gambetto.

GAMBETTO. J'ai affaire à un homme en prison... vous n'êtes pas en prison... je n'ai pas affaire à vous.

CASANOVA. Encore une fois, sortons.

GAMBETTO. Je sortirai avec vous... quand je serai sûr que vous êtes enfermé.

CASANOVA. Mon pauvre chevalier, je crois que tu n'as pas envie de te battre, et pour mon compte, je n'y tiens pas absolument.

GAMBETTO. Comment, c'est toi... tu ne me trompes pas... tu es donc libre?.. tu as eu ta grâce... tant mieux... ça me fait plaisir... tu sais comme je suis bon...

CASANOVA.
AIR *du Piège*.
Aussi, mon cher, étais-je stupéfait,
En te voyant montrer tant de vaillance !
Me provoquer... toi, dont chacun connaît
Et la douceur et la prudence.

GAMBETTO.
Je suis très-vif, pourtant à ma fureur...
Contre un ami, jamais je ne me livre,
Mais ne crois pas... que ce soit de la peur ;

CASANOVA.
Oui, j'entends... c'est du savoir-vivre,
C'est simplement du savoir-vivre.

GAMBETTO. Je vois que tu me rends justice...

CASANOVA. C'est au point que je suis fâché de t'avoir pour rival... j'en aimerais mieux un autre...

GAMBETTO. Eh bien! moi... j'en suis bien aise... aime-la, ça me venge... c'est une coquette... une inconstante... elle te trahira comme elle m'a trahi... lis cette lettre que j'ai reçue hier... où elle me remercie de tout ce que je lui ai envoyé... des diamans. . des parures... voilà des preuves d'amour!

CASANOVA, *regardant la lettre*. C'est là l'écriture de ta fiancée?.. je suis perdu!

GAMBETTO. N'est-ce pas que nous sommes perdus.

CASANOVA. Mais non!.. moi seul... ce n'est pas la même. (*Lui donnant une adresse de lettre.*) Voici l'adresse d'une de mes lettres anonymes... examine bien... compare...

GAMBETTO. O mon ami! la main de Claudia est pure de ce griffonnage.

CASANOVA. Malédiction!.. ce n'est pas elle!.. conçois-tu ça... Gambetto... une femme qui joue avec moi à l'inconnue... et qui m'échappe toujours quand je crois la saisir?..

GAMBETTO. J'en suis indigné...

CASANOVA. C'est ta faute aussi... tu aurais dû épouser celle-là... et tu y a mis de la mauvaise volonté.

GAMBETTO. Par exemple!

CASANOVA. Que diable!.. je comptais sur ta fiancée, comme à l'ordinaire... c'est un usage établi... tu es né pour ces choses-là.

GAMBETTO. Bien obligé.

CASANOVA. Je suis pourtant certain qu'elle est ici, ce soir; à la Villa-Murano... mais comment la découvrir?

GAMBETTO. Ah! une idée... confie-moi cette adresse... je la montrerai à Claudia en lui demandant pardon... et peut-être saura-t-elle parmi ces dames...

CASANOVA. Au fait... c'est possible... mais, adroitement... avec prudence...

GAMBETTO. Suis-je un idiot?

CASANOVA. Sans doute... sans doute... mais... ne dis à personne que tu m'as vu... on me croit au fort Saint-André... mon évasion est encore un secret.

GAMBETTO. Ah! tu t'es évadé?

CASANOVA. Tais-toi... j'entends quelqu'un. (*Regardant à droite.*) Le gouverneur... silence! Gambetto... avec lui surtout... car, cette fois, mon épée...

GAMBETTO. Tu as tort de me dire ça... tu sais bien qu'avec moi; ça ne sert à rien.

CASANOVA. Nous nous reverrons... (*A part.*) Je ne ferai pas mal de le surveiller!

(Il feint de sortir et se cache derrière la fenêtre à à droite.)

SCENE XII.

GAMBETTO, BUSONI, CASANOVA, *caché.*

BUSONI, *à la cantonnade en entrant par la droite.* Soyez tranquille... je vais lui parler... eh! le voilà, ce cher Gambetto... Eh bien! qu'est-ce que j'apprends... que vous êtes jaloux... que vous avez la folie de...

GAMBETTO. Oui, mon cher cousin... car j'ai besoin de vous appeler mon cousin... grondez-moi bien fort... je me suis emporté comme un imbécille...

BUSONI. C'est ce que j'ai dit tout de suite... voyez-vous, mon cher, les apparences ..

GAMBETTO. Sont trompeuses... je le proclame... je suis heureux de le proclamer.

BUSONI. Et tout cela... m'a-t-on assuré, à cause de Casanova... En vérité, ce gaillard-là est incorrigible... même du sein de sa prison, il porte le trouble... c'est un aimable cavalier!.. il paraît qu'il s'est vanté d'avoir reçu des lettres.

GAMBETTO. Qui ne sont pas de Claudia.. j'en ai la preuve... mais elles sont d'une autre dame.... qui est ici, à la fête.... du oins.

BUSONI. Oh! c'est charmant... son nom?

GAMBETTO. Parbleu! si je le savais... mais j'ai là une adresse écrite de sa main...

BUSONI. Donnez... il serait plaisant que nous découvrissions...

GAMBETTO, *lui donnant l'adresse.* Oui, pourvu qu'elle ne soit pas mariée... ça me contrarierait... vous savez comme je suis bon.

BUSONI.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Si je m'en rapporte à mes yeux...

GAMBETTO.

Plaît-il!

BUSONI.

La chose est incroyable!

GAMBETTO.

Vous devinez?

BUSONI.

C'est odieux!

GAMBETTO, *à part,*

Il fait une mine effroyable!

BUSONI.

Relisons, je suis tout saisi,.,

GAMBETTO.

Bon! vous savez quelle est la dame?

BUSONI.

Ah! l'infâme!

GAMBETTO.

A-t-elle un mari!

BUSONI.

Où diable a-t-il connu ma femme?...

CASANOVA, *à part, en se montrant un peu.* Sa femme!

GAMBETTO. Ma cousine!

BUSONI. Elle-même... Séverine... mon épouse...

CASANOVA, *à part.* La femme du gouverneur... quel honneur pour un prisonnier!...

(Il sort furtivement par le fond.)

GAMBETTO, *qui l'a vu.* Tiens, il était là... il est partout.

BUSONI. Misérable Casanova... je ferai

creuser un cachot exprès pour toi... un cachot noir et infect...

GAMBETTO. Il fallait donc y penser plus tôt... ça nous en aurait débarrassé... Il aime votre femme!... aujourd'hui... c'est très-bien... mais d'un moment à l'autre il peut se tourner vers la mienne... Tenez, je ne suis pas tranquille, je tremble... je ne vis pas... et si vous me promettiez le secret...

BUSONI. Achevez.

GAMBETTO, *bas à l'oreille*. Casanova n'est pas où vous pensez... il est ici... il me quittait quand vous êtes arrivé.

BUSONI. Mon pauvre Gambetto, la frayeur vous égare.

GAMBETTO. Mais non, vous dis-je, il était là . . . il n'y a qu'un instant... nous avons été sur le point de nous couper la gorge.

BUSONI. Gambetto, revenez à vous, mon ami, je crains que votre querelle avec Claudia ne vous ait un peu dérangé...

GAMBETTO. Je vous répète que je l'ai vu... que je lui ai parlé... et je viens de le voir encore derrière vous... s'introduire dans la salle du bal.

BUSONI. Derrière moi... (*A part.*) Ce jeune homme m'afflige... c'est malheureux... à son âge... voyez où peut conduire la jalousie... funeste passion!

GAMBETTO. Est-il entêté!.. si vous ne me croyez pas... le fait est facile à vérifier... un domino vert...

BUSONI. Calmez-vous, mon cher, calmez-vous... j'aperçois ma femme... n'allez pas devant elle donner des signes...

SCENE XIII.

LES MÊMES, SEVERINE.

SÉVERINE, *très-agitée sans les voir*. J'ose à peine y croire... Lui! au milieu de cette fête... et il a osé me parler...

BUSONI. Madame...

SÉVERINE, *surprise*. Ah! vous étiez là, monsieur.

BUSONI. J'ai à vous entretenir, madame... il m'est tombé entre les mains certaine lettre...

SÉVERINE, *vivement*. Une lettre?

BUSONI. Pas tout-à-fait une lettre... mais un fragment... et il m'a semblé reconnaître... voyez vous-même.

(Il lui donne l'adresse.)

SÉVERINE, *à part*. Dieu! comment cacher mon trouble!...

BUSONI. N'est-il pas vrai, madame, que cette écriture...

SÉVERINE. A quelques rapports avec la mienne... j'en conviens.

BUSONI. Quelques rapports?

SÉVERINE. C'est un hasard assez fréquent.... pour n'étonner personne.... Et que pensiez-vous donc, monsieur?

BUSONI. Mais, je pensais... j'avais de fortes présomptions pour penser...

SÉVERINE. Que j'avais écrit à M. Casanova... et à quel titre, s'il vous plaît? .. Où l'avons-nous rencontré? nos amis ne sont pas les siens... sa société nous est étrangère.

BUSONI. Je ne le nie pas... cependant...

SÉVERINE. Et hier, dans sa prison... vous en avez été le témoin... c'est là qu'il m'a vue pour la première fois.

BUSONI. C'est juste...

SÉVERINE. De qui donc tenez-vous cette adresse? qui vous a inspiré de pareils soupçons?

BUSONI. C'est ce diable de Gambetto, avec ses idées...

SÉVERINE. Vous, monsieur?

GAMBETTO. Ma cousine, je vous jure... que je ne savais pas... ou plutôt que j'ignorais... car, si j'avais su...

BUSONI. Vous l'entendez... il a perdu le sens... et c'est lui qui m'a tourné la cervelle... Vous êtes contagieux, mon cher... il faut prendre garde à ça.

GAMBETTO, *à part*. Infortuné Busoni!

BUSONI. Casanova sortir du fort Saint-André!.. mais il le pourrait, qu'il ne le voudrait pas... Où trouverait-il ailleurs une prison plus... et un gouverneur aussi?..

SCENE XIV.

LES MÊMES, CLAUDIA.

CLAUDIA, *à Séverine*. Eh bien, cousine... pourquoi donc nous as-tu quittés si brusquement?

BUSONI. Ma chère Claudia, venez au secours de votre futur époux... son moral est dans un état...

GAMBETTO. Laissez-moi d'abord implorer mon pardon... j'ai été si coupable!...

CLAUDIA. Coupable!.. je n'y pensais plus... le bal me l'avait fait oublier... je suis si contente!.. je viens de danser avec un cavalier si habile... si spirituel!..

GAMBETTO. Et ce cavalier... serait-il indiscret de vous demander?...

CLAUDIA. Je ne le connaissais pas... il était masqué; mais en le quittant, je me suis informé, et l'on m'a dit, qu'à sa grâce, à sa tourname, on ne pouvait pas douter que ce ne fût...

GAMBETTO. Qui donc?

CLAUDIA. Monsieur Casanova.

BUSONI. Hein !

GAMBETTO. En domino vert?

SÉVERINE, *à part*. Quelle imprudence!

GAMBETTO. Et il a dansé avec vous? Eh bien ! suis-je un fou? ai-je perdu le sens... m'accuserez-vous encore ?

SÉVERINE. Oui, monsieur, c'est vous qu'il faut accuser...

BUSONI. Eh sans doute!... c'est vous qui avez répandu un bruit absurde... et maintenant tout le monde y croit... justement parce que c'est incroyable... Voilà les hommes! voilà la faible humanité.

GAMBETTO. Ma parole d'honneur, vous me feriez sauter en l'air.

BUSONI. Vous! c'est possible... Vous ne vous êtes pas foulé le pied, mais lui qui est au lit avec une entorse.

GAMBETTO. Une entorse !..

BUSONI. Ah! tirez-vous de là, si vous pouvez!..

SCENE XV.

LES MÊMES, QUELQUES JEUNES GENS.

CHOEUR.

AIR *de Doche*.

Quel bonheur, quelle veine,
Vraiment c'est effrayant,
En un quart d'heure, à peine,
Gagner tout notre argent !

BUSONI.

Quoi ! vous avez perdu tout votre argent?
En vérité, le fait est surprenant,
Car aux jeux les plus difficiles,
Vous passez tous pour très-habiles...
Bien fin, ma foi, celui qui vous gagna...

GAMBETTO.

Mais quel est donc, messieurs, cet heureux joueur-là?

CHOEUR.

Casanova !

LES AUTRES.

Casanova !

BUSONI.

Encore! (*bis*.)
C'est fort !
Ah ! c'est bien fort !

ENSEMBLE.

Votre assurance est vaine,
Quoi ! ce jeune insolent
Aurait brisé sa chaîne?
Je n'en crois rien, vraiment.

CHOEUR.

Quel bonheur, etc.

LES AUTRES.

Oui, sa fuite est certaine,
Et je vois cependant,
Qu'il ne croit qu'avec peine
A cet événement.

SCENE XVI.

LES MÊMES, PIPPO, CARLINA.

PIPPO, *en dehors*, *criant*. Oh! là ! là!... au secours!... je suis mort!

BUSONI. D'où viennent ces cris?... Courons à l'instant...

PIPPO, *accourant suivi de Carlina*. Oh! là! là ! monsieur le gouverneur... je me mets sous votre protection...

BUSONI. Qu'est-ce que c'est, Pippo?... qu'as-tu donc?

PIPPO. J'ai le dos tout noir, monsieur le gouverneur... Parce que je causais avec Carlina... il m'a assommé, le scélérat!

CARLINA. Quand je vous répète que ce n'est pas lui...

PIPPO. Carlina, que vous me faites souffrir!... Puisqu'il me l'avait promis... c'était convenu...

CARLINA. Oui, avec une canne.... mais celui-ci avait un bâton... ça fait une différence.

PIPPO. Elle n'est toujours pas en ma faveur...

BUSONI. Qui donc a pu se permettre?

PIPPO. M. Casanova...

BUSONI. Toujours...

GAMBETTO. Ah! j'espère que cette fois...

CARLINA. N'en croyez rien, mon parrain... je vous certifie que ce n'est pas lui... c'est quelqu'un qui lui ressemble... voilà tout...

PIPPO. Laissez donc; la ressemblance est trop frappante...

BUSONI. Je m'abîme en conjectures!...

SÉVERINE. Ce que vient de dire Carlina est assez vraisemblable...

BUSONI. Que ce soit lui ou un autre... il est positif.... que c'est quelqu'un.... et mon devoir m'ordonne... Je vous somme tous de me prêter main forte... Qu'on se répande de tous côtés... et qu'on m'amène ce domino vert.

GAMBETTO. Mort ou vif.

BUSONI. Oui, mort ou vif.... pourvu qu'on ne lui fasse aucun mal.... Dans le doute, on doit s'abstenir...

GAMBETTO, *à part*. Ce n'est pas moi qui courrai après lui... au contraire...

BUSONI, *tirant son épée*. En avant, messieurs! je marcherai à votre tête...

CHOEUR.

AIR *de l'Espionne*.

Courons punir son audace !
Il nous brave, il nous menace..
Que par nous il soit saisi !

Puorsuivons le téméraire,
Car il faut que ce mystère
A l'instant soit éclairci.

(*Pendant ce chœur on a vu Casanova s'introduire par le fond, et se cacher derrière les rideaux de la fenêtre, à gauche. Tout le monde sort de différents côtés. Séverine reste seule.*)

SCENE XVII.

SÉVERINE, CASANOVA.

SÉVERINE, *se croyant seule.* J'espère qu'il s'est éloigné... Dans quelles inquiétudes il me jette... et combien je me repens de mon imprudence!.. Il sait tout... il est maître de mon secret... et ces lettres qu'il a conservées...

CASANOVA, *qui s'est avancé.* Je vous les apporte, madame.

SÉVERINE, *surprise.* O ciel!... vous ici, monsieur!.. dans quel moment!.. Fuyez... hâtez-vous!.. et s'il en est temps encore...

CASANOVA. Non, madame... laissez-moi vous voir... laissez-moi jouir d'un bonheur si ardemment souhaité!.. Cette faveur, je ne la tiens pas de vous..... je ne la dois qu'au hasard, et vous n'avez pas le droit de m'en priver.

SÉVERINE. Ayez pitié de ma frayeur... on vous cherche... et si on vous surprend... ignorez-vous le danger qui vous menace?.. Une prison plus sévère.... cruelle, peut-être...

CASANOVA. Que m'importe! madame... je suis libre encore; et, s'il ne me reste qu'un instant, permettez-moi de le passer près de vous... Je ne serais plus digne de la liberté, si je l'employais à vous fuir.

SÉVERINE. Et moi, monsieur, ai-je besoin de vous dire à quoi vous m'exposez?.. Votre présence... cette adresse tombée entre les mains de mon mari... Il doute encore... il ne peut croire à votre évasion... mais, demain... quand elle sera connue... quand il saura que cette nuit... J'ai tout à craindre... sa vengeance... et plus encore... ma réputation...

CASANOVA. Rassurez-vous, madame; dès qu'il s'agit de vous, je n'hésite plus... Pour vous épargner un chagrin... pour vous prouver mon dévouement... il n'est rien que je ne tente... Je vous quitte... je vais reprendre mes chaînes... Le chemin de ma prison m'est encore ouvert... et j'y serai de retour avant que le gouverneur ait pu s'assurer de mon absence.

SÉVERINE. Quoi! monsieur, une pareille générosité!...

CASANOVA. Est encore au-dessous du sentiment qui l'inspire...

SÉVERINE. Je vous devrai plus que la vie... mais ces lettres que tout à l'heure...

CASANOVA. Ces lettres. madame, puis-je m'en séparer?... Sans elles, j'ignorerais encore qui vous êtes... Elles ont le pouvoir de me rapprocher de vous : laissez-moi mon talisman.

SÉVERINE.

AIR *d'Yelva*

Ah! désormais, monsieur, je vous en prie,
Ne parlons plus d'un amour insensé!

CASANOVA.

Oui, j'en conviens, c'était de la folie,
Et pour toujours, oublions le passé...
Je vous aimais sans vous savoir si belle!
Mais cet amour que je n'ai plus pour vous
Est remplacé par une ardeur nouvelle
Qu'en ce moment j'éprouve à vos genoux...
(*Il s'y met.*)
C'est un délire, une ivresse nouvelle
Qu'en ce moment j'éprouve à vos genoux.

BUSONI, *au dehors.* Cherchez toujours... ne vous découragez pas.

CASANOVA, *se levant vivement.* La voix du gouverneur!...

SÉVERINE. Tout est perdu!

CASANOVA. Je saurai bien m'échapper... et rentrer le premier au fort Saint-André.

SÉVERINE. Impossible!.. aucune issue... du monde partout...

CASANOVA. Que faire?

SÉVERINE, *indiquant le placard, et allant l'ouvrir.* Ah! là! là!.. Pas un mouvement.

CASANOVA, *entrant dans l'armoire dont Séverine repousse la porte.* Soyez sans crainte.

SCENE XVIII.

SÉVERINE, BUSONI.

BUSONI, *entrant par le fond.* Comment, madame, vous êtes là, seule et tranquille, quand toute la société est en émoi?

SÉVERINE. C'est qu'en effet cette inquiétude me paraît sans motif..... Ne dirait-on pas que nous sommes en péril?...

BUSONI. Peut-être, madame... et s'il était vrai que Casanova...

SÉVERINE. Casanova!... d'autres peuvent le penser... mais vous, monsieur?...

BUSONI. Je ne dis pas non... mais il y a une telle coïncidence d'événemens...... Tremblez, madame... malheur à vous!.. malheur à lui! si mes soupçons...

SCENE XIX.

LES MÊMES, CARLINA, PIPPO, *portant la boîte de jeu.*

CARLINA. C'est fini !.. on ne le trouvera pas...

BUSONI. Que veux-tu, petite?

CARLINA. Pardon !... c'est que je regardais... Voilà déjà qu'on commence à s'en aller... M. Gambetto, sa future et plusieurs personnes...

BUSONI. Gambetto est parti?

CARLINA. Il s'est dépêché bien vite... on voulait le forcer à faire comme les autres... mais il dit qu'il est trop brave pour chercher à plusieurs... et il a mieux aimé reconduire Mlle Claudia.

BUSONI. Nous allons aussi retourner au fort Saint-André... et là... je verrai bien...

SÉVERINE, *à part.* Pourrai-je le faire partir !...

CARLINA. Pippo !.. venez donc... que je mette cette boîte dans l'armoire...

SÉVERINE, *à part.* Dieu!

CARLINA, *qui essaie d'ouvrir la porte.* On dirait qu'on tient la porte en dedans.

SÉVERINE, *prenant Carlina par la main, et l'attirant à elle.* Carlina?

CARLINA, *à part.* Oh! il y a quelqu'un...

PIPPO, *s'avançant vers le placard, et à part.* C'est fort drôle!

BUSONI. Qu'avez-vous donc tous?...

SÉVERINE. Rien, monsieur...

CARLINA. Rien, mon parrain...... mais voici tout le monde qui revient...

SCENE XX.

LES MÊMES, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR : *Allons, partons, il faut nous suivre.* (3e acte de Lestocq.)

Il échappe à notre poursuite,
Il se dérobe à tous les yeux!
Mais l'heure, à partir, nous invite,
Veuillez recevoir nos adieux.

(*L'orchestre continue en sourdine, jusqu'à la reprise du chœur.*)

BUSONI, *bas à sa femme.* Madame, j'aurai les yeux sur vous.

PIPPO, *écoutant au placard.* J'en étais sûr!... il est là!.... (*Carlina s'approche, et le pince.*) Oh!

CARLINA, *à Pippo.* Prenez garde au bâton!...

(Elle se retourne vers Séverine.)

PIPPO, *tirant la clef de la serrure, et la montrant au public.* C'est égal!... s'il est là... il y restera...

BUSONI. Venez, madame...... et vous, Carlina... ne nous quittez pas...

SÉVERINE, *à part.* Tout est perdu!...

CARLINA, *à part.* Ah! mon pauvre parrain! mon pauvre parrain!...

CHOEUR.

AIR *de Lestocq.*

ENSEMBLE.

Puisqu'il brave notre poursuite,
Puisqu'il se cache à tous les yeux,
Il est trop tard, partons bien vite,
Il nous faut tous quitter ces lieux!

BUSONI.

Il brave en vain notre poursuite;
Sans doute il a quitté ces lieux.
Au fort retournons au plus vite,
Je n'en veux croire que mes yeux!

PIPPO.

Il a bravé notre poursuite;
Heureusement j'ai de bons yeux,
Et j'espère qu'il n'en est pas quitte,
Car le v'là bloqué dans ces lieux!

SÉVERINE.

Hélas! la prudence m'invite
A cacher mon trouble à leurs yeux,
Mais de frayeur mon cœur palpite :
Il ne pourra quitter ces lieux.

CARLINA.

Il veut que je parte à leur suite,
Il le faut... Sortons de ces lieux...
Pourtant Pippo n'en est pas quitte.
Sur lui je vais avoir les yeux.

(*Tout le monde se dirige vers le fond; Busoni donne la main à Séverine, qui jette un regard à la dérobée vers le placard. Pippo prend le bras de Carlina. Le rideau baisse.*)

ACTE III.

Le théâtre représente le même décors qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROCCO, *puis* PIPPO.

(Au lever du rideau, tout est encore dans le même état qu'à la fin du premier acte. Rocco est toujours endormi dans le fauteuil, près de la table. On entend tirer les verrous et Pippo paraît.)

PIPPO. Il dort toujours, l'invalide!... en voilà une marmotte!... (*Lui frappant sur l'épaule.*) Hé! père Rocco!

ROCCO, *s'éveillant.* Hem! qu'est-ce que c'est?... du papier?... je vais en chercher...

PIPPO. Allons donc, vous rêvez encore à l'heure qu'il est!...

ROCCO. Tiens, c'est Pippo?... est-ce qu'il est tard?

PIPPO. Il est grand jour, depuis une demi-heure, et nous ne faisons que d'arriver... Le gondolier qui nous conduisait nous a égarés dans les lagunes... je gagerais qu'il était du complot...

ROCCO. Il y a un complot?

PIPPO. Comment, vous n'avez rien vu? rien entendu?..

ROCCO. Quand ça?

PIPPO. Cette nuit!

ROCCO. Où?

PIPPO, *élevant la voix.* Ici!

ROCCO. Ne parlez donc pas si haut!

PIPPO. C'est juste!... leo u v erneur pourrait nous entendre... mais entre nous, ça n'ira pas plus loin... Convenez que vous avez reçu de l'argent...

ROCCO. Pourquoi faire?

PIPPO. Pour fermer les yeux!

ROCCO. Sur quoi?

PIPPO. Ah! vieux renard!

ROCCO. Ne parlez donc pas si haut, encore une fois, vous allez réveiller mon prisonnier.

PIPPO. Votre prisonnier! vrai!... vous ne savez rien?... C'est la boisson qui vous a réduit à l'état de Belle au bois dormant.

ROCCO. Monsieur Pippo!

PIPPO. Alors, j'en suis fâché pour vous, père Rocco!... car on croira que vous êtes complice de la chose tout de même, et vous tâterez du cachot.

ROCCO. Pippo, je n'aime pas à plaisanter à jeun!

PIPPO.

AIR *du Vaudeville de l'Avare.*

Il fallait bien mieux, mon brave homme,
Vous faire payer largement;
Vous pourriez dir' je tiens la somme,
Je s'rai pendu pour mon argent...
Ça vous rendrait le cœur content.
Je blâme votre économie,
En général, croyez-moi bien,
Quand on se fait pendre pour rien,
On s'en repent toute la vie.

ROCCO. Ah! tu oses te moquer de moi, méchant porte-clefs!... où est ma béquille?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARLINA.

CARLINA. Eh bien! quel tapage! silence donc!

ROCCO. C'est ce drôle-là.... avec ses sottises auxquelles je ne comprends rien.

CARLINA, *baissant la voix.* Dites-moi, monsieur Rocco!... comment va-t-il ce matin?

ROCCO. Tout me porte à croire qu'il n'est pas très-malade... Nous n'avons fait qu'un somme à nous deux... et un somme!...

CARLINA. Superlatif!... Tant mieux!... vous entendez, Pippo!

PIPPO. Je crois bien. Après ce que je lui ai dit... vous savez... l'homme au placard... Eh bien! M. le gouverneur a la clef?... je viens de la lui remettre tout à l'heure.

CARLINA. Quoi! vous l'avez enfermé?.. vous avez pris la clef?.. et vous n'avez pas craint de faire du chagrin à ma marraine?

PIPPO. Il faut se soutenir entre z'hommes.

CARLINA. Vous êtes un méchant!... Je sais bien de qui vous avez cru vous venger... Jaloux!... Mais, je vous le répète, ce n'était pas lui.. N'est-ce pas, monsieur Rocco?

ROCCO. Quoi?

CARLINA, *à Pippo.* Il doit le savoir mieux que vous.

PIPPO. Voyons, père Rocco... voulez-vous parier?

ROCCO. Quoi?

PIPPO. Une bouteille.

CARLINA. Pariez-en deux, vous ne risquez rien.

ROCCO. J'aime mieux ça; chacun la sienne.

PIPPO, *allant voir le lit.* Je vais vous prouver tout de suite...

CARLINA, *le retenant.* Le réveiller!... je m'y oppose...

PIPPO. Allez, il n'y a pas de risque.

CARLINA. Taisez-vous!... le gouverneur!...

SCENE III.

LES MÊMES, BUSONI, SEVERINE.

BUSONI, *à sa femme, en entrant.* Non, madame. il n'y a pas deux manières d'envisager: s'il n'est pas là-bas; il doit être ici... et nous allons voir...

SÉVERINE, *à part.* Que lui répondre?

BUSONI. Rocco, que s'est-il passé cette nuit?

ROCCO. Où ça, mon commandant?

BUSONI. Dans cette prison!... N'as-tu rien de nouveau à m'apprendre?

ROCCO. Non, mon commandant!.. Primo, notre malade ne m'a pas appelé une seule fois.

BUSONI. Enfin, où est-il?

ROCCO. Il est encore, comme on dit, dans les bras d'*Orphée!*...

PIPPO. Oui... d'Orphée, ou d'une autre...

ROCCO. Insolent!... Soyez sûr, monsieur le gouverneur, qu'il reposedans son lit inclusivement.

BUSONI. Dans son lit! (*A Pippo.*) Pippo!... si vous m'aviez trompé!...

CARLINA. Mais oui, mon parrain, il vous a fait des contes!

PIPPO. C'est pas vrai!

ROCCO. Et moi, je soutiens!...

BUSONI. Silence!... il y a un moyen de mettre tout le monde d'accord... Qu'on ouvre ces rideaux!...

SÉVERINE. Un instant, monsieur, avant d'aller plus loin... veuillez m'entendre... car vous mettez dans cette affaire une précipitation...

BUSONI. Madame!... je veux... je dois acquérir la preuve...

SÉVERINE. Eh! monsieur, à quoi bon? s'il faut vous l'avouer, cette preuve est inutile.

BUSONI. Inutile!

SÉVERINE. Mais oui... et sans vos injustes soupçons, j'aurais été la première à vous expliquer...

BUSONI. Quoi? madame!... achevez?

SÉVERINE. Mon Dieu! l'aventure la plus ordinaire.

BUSONI. Madame, n'espérez pas me tromper de nouveau... C'est lui qui était au bal... et, d'après l'avis de Pippo, mes soldats sont partis pour le prendre là où il est enfermé!....

SÉVERINE. Eh bien! monsieur, puisqu'il le faut... puisque vous l'exigez... monsieur Casanova.

CASANOVA, *de son lit appelle.* Rocco! Rocco!

(Étonnement général.)

BUSONI, SÉVERINE, PIPPO. Il était là!

CARLINA. Ah! je savais bien, moi!

PIPPO, *à part.* C'est un sorcier!

ROCCO, *de même, passant derrière le lit.* Je crois qu'ils ont tous un coup de marteau.

SCENE IV.

LES MÊMES, CASANOVA *dans son lit dont les rideaux sont fermés.*

CASANOVA. Eh bien! Rocco... on me rend visite, et tu ne m'éveilles pas, vieux coquin!

BUSONI, *un peu embarrassé.* Pardonnez-lui, mon cher Casanova, nous étions venus simplement... nous informer .. mais puisque vous voilà?.. comment va l'entorse?

CASANOVA. Ma foi je ne sais pas trop... ça s'était passé d'abord... et puis c'est revenu.

BUSONI. Ah!..(*A part.*) Tout cela n'est pas absolument clair!.. qui diable est enfermé là bas; il y avait pourtant quelqu'un! et puis ce n'est pas tout... j'ai encore un autre sujet... enfin il me faut des renseignements, des éclaircissemens... car si une fois je venais à m'embrouiller.

CASANOVA, *appuyé sur Rocco et Pippo.* Eh quoi!.. madame aussi a eu la bonté... (*Avec intention*) Rassurez-vous, madame, il n'y a pas le moindre danger.

BUSONI, *bas à Séverine.* Ah! ça, ma chère amie... que me disiez-vous donc tout-à-l'heure?

SÉVERINE, *s'efforçant de sourire.* Avez-vous cru que je parlais sérieusement?

BUSONI. Ma foi, oui, je l'ai cru... et même à présent... j'ai peine à comprendre...

CASANOVA, *s'asseyant*. Bon jour, Carlina... Etes-vous allé à la fête?... vous y êtes-vous bien amusée?..

CARLINA. Oh! non... je ne connaissais personne; et Pippo ne me quittait pas.

PIPPO, *bas*. Mais taisez-vous donc!

CASANOVA. Ah! Pippo y était aussi... As-tu bien dansé mon garçon?

PIPPO. Que trop! (*A part*.) C'est égal, on ne m'ôtera pas de la tête...

BUSONI. Ma chère amie, ne devons-nous pas nous rendre ce matin à Venise, pour le mariage de votre cousine?

SÉVERINE. Il est encore de bonne heure; mais je n'ai que le temps de me préparer.

BUSONI. Je vous rejoins dans l'instant... qu'on apprête la gondole... En attendant, je suis bien aise de causer un peu...

SÉVERINE Comme vous voudrez!.. Carlina, j'aurai besoin de toi.

CARLINA. Je vous suis, ma marraine...

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

CASANOVA.

Madame, ne m'en veuillez pas,
Si je ne puis vous reconduire.

SÉVERINE.

Oui, je conçois votre embarras;
Croyez aux regrets qu'il m'inspire...
Et craignez de nous affliger,
En commettant quelqu'imprudence.

CASANOVA.

Je comprends trop bien le danger,
Pour ne pas suivre l'ordonnance.

CARLINA, *à part*. Mais quel était donc ce domino vert qui était dans le placard?.. Ah! ma marraine! ma marraine!

(Séverine sort avec Carlina.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* SÉVERINE *et* CARLINA.

CASANOVA, *à Pippo qui le regarde*. Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder, ce nigaud-là?

PIPPO. C'est toujours bien extraordinaire.

CASANOVA. Hein?

BUSONI, *riant*. Ah! ah! ah? je vous expliquerai ça... laissez-nous, vous autres!

ROCCO. Vous n'avez pas besoin d'écrire ce matin?

CASANOVA. Pas encore, mon brave!

ROCCO. Tant pis.

PIPPO. C'est-à-dire que je mettrais ma main au feu...

ROCCO, *le poussant*. Allons! passez devant, porte-clefs.

(Ils sortent ensemble.)

BUSONI. Ne soyez pas étonné, mon cher Casanova, si ce garçon... C'est qu'en effet, d'après ce qu'on rapporte... ce doit être miraculeux!

CASANOVA. J'y consens... mais de quoi s'agit-il?

BUSONI. De votre ressemblance avec une personne... cette nuit. . à la Villa-Murano... un jeune homme... enfin tout le monde était persuadé que c'était vous... et moi-même j'étais prêt à partager...

CASANOVA. Voyez-vous ça!.. j'espère que vous êtes détrompé... et qu'au besoin vous pourriez attester mon alibi

BUSONI.

AIR *de Mariane.*

Sans doute, et j'en fais mon affaire,
Je veux à l'univers entier
Dénoncer cette erreur grossière;
Je veux partout la publier...
Oui, l'on s'abuse,
On vous accuse...
Heureusement,
Je suis très-clairvoyant ..
Dans une fête,
Ah! c'est fort bête,
Avoir dansé,
Avec un pied luxé!

CASANOVA.

C'est une calomnie atroce.

BUSONI.

Bien plus, c'est une déraison;
Car, lorsque l'on est en prison...

CASANOVA.

On n'est pas à la noce.

BUSONI. Certainement... d'ailleurs votre Sosie est resté enfermé à la villa... et je viens de l'envoyer prendre.

CASANOVA. Ah! il va venir!..

BUSONI. Je me réjouis d'avance de comparer vos traits... d'examiner jusqu'à quel point...

CASANOVA. Oui, quand on nous verra à côté l'un de l'autre, ce sera curieux!

BUSONI, *riant*. Ah! ah! ah! j'en ris aujourd'hui... mais hier je n'en riais pas.

CASANOVA, *à part*. Il a beau dire, il a encore des soupçons... voyons-le venir...

BUSONI. Figurez-vous que Gambetto m'avait montré une adresse de lettre à votre nom... adresse que j'ai encore...

(Il la lui montre.)

CASANOVA En effet, hier, pendant sa

visite, je la lui avais confiée : elle me vient de cette belle inconnue dont je vous ai parlé... Auriez-vous découvert?..

BUSONI. Oui, monsieur, cette écriture m'est connue.

CASANOVA, *oubliant son entorse et se levant.* Oh! que c'est heureux!..

BUSONI. Prenez donc garde, vous allez vous faire mal.

CASANOVA. Vous la connaissez?... Oh! laissez-moi donc vous serrer dans mes bras!

BUSONI. Perdez-vous l'esprit?

CASANOVA. C'est juste; vous ne pouvez pas comprendre ma joie, mon bonheur... vous ne comprenez pas que cette beauté, toujours mystérieuse, avait emprunté pour m'écrire la main d'une amie... Je vais donc la connaître cette femme adorée!.. Vous ne me refuserez pas cette grâce... vous mettrez un terme à mes longues souffrances.

BUSONI. Quel conte me faites-vous, mon cher!... Quoi! cette dame aurait prêté sa main?.. Pour donner là-dedans, il faudrait que je fusse... et Dieu merci, je ne suis pas...

CASANOVA. Vous doutez de ma parole? vous voulez des preuves?... Non, je ne puis m'y résoudre... je ne puis vous livrer un secret qui doit mourir avec moi.

BUSONI. Songez que mon honneur, celui de ma femme...

CASANOVA. Votre femme!... je conçois qu'en pareil cas... Allons, il le faut!... mais j'exige à mon tour un serment terrible!..

BUSONI. J'atteste le ciel que jamais ma bouche ne révélera...

CASANOVA. Etendez la main!..

BUSONI, *étendant la main pour jurer.* La voilà!

CASANOVA. A quoi me réduisez-vous?.. Hier, dans la journée, un gondolier a été conduit dans ma prison; vous ne l'ignorez pas?

BUSONI. C'est moi qui l'avais permis.

CASANOVA. Cet homme est le messager dont cette inconnue s'est servie tant de fois... il m'apportait ses adieux... Sur le point de s'engager pour la vie, elle a voulu me laisser un souvenir... ou plutôt un regret!... cette image enfin que je couvre tour à tour de pleurs et de baisers!..

(Il lui présente le portrait qu'il a pris à Gambetto au premier acte.)

BUSONI, *regardant.* Qu'ai-je vu?.. le portrait de Claudia!

CASANOVA. Elle se nomme Claudia?

BUSONI. Tout s'explique!..

CASANOVA. Achevez!.. quelle est sa famille?... où puis-je espérer la voir un jour?..

BUSONI. Ne m'interrogez pas!.. jamais vous n'apprendrez de moi... (*Retenant un éclat de rire.*) Infortuné Gambetto!

CASANOVA. Gambetto!... Hier, il me parlait de son union prochaine... Plus de doute! c'est elle!.. c'est sa fiancée!..

BUSONI. Ce n'est pas moi qui vous l'ai dit!.. Ce pauvre chevalier!.. et il se marie ce matin... Ah! ah! ah! Casanova!.. vous êtes un homme à pendre... touchez là, mon cher!

(Il lui tend la main.)

SCENE VI.

LES MÊMES, ROCCO.

ROCCO. Mon commandant, la gondole est prête.

BUSONI. Très-bien... Je vais assister à leur mariage... pour tout au monde, je ne voudrais pas y manquer.

CASANOVA. Que vous êtes heureux! vous la verrez!..

BUSONI. Oui, je m'amuserai... Maintenant, je suis disposé à rire.

ROCCO. Mon officier! j'ai idée que vous avez besoin d'écrire?

CASANOVA. D'écrire? (*A part.*) Au fait! Fabio peut avoir quelques nouvelles... (*Haut.*) Oui, va me chercher du papier.

ROCCO, *à part.* Ah! ce n'est pas malheureux... je mourais de soif!

BUSONI. Sans adieu, mon aimable prisonnier!

AIR : *Apportez vos pinceaux.*

Je vous quitte à regret.
Mais il faut que je vous laisse.
Vous avez ma promesse,
Je jure d'être discret.

ENSEMBLE.

Je vous quitte, etc.

CASANOVA.

Vous avez mon secret.
Gardez bien votre promesse,
Commandant, et sans cesse
Sur ce point soyez discret.

ROCCO.

Moi, je pars comme un trait,
Et je vais avec ivresse,
Dans la soif qui me presse,
Faire un tour au cabaret.

SCENE VII.

CASANOVA, *puis* CARLINA.

Enfin, je suis seul!... je puis me promener à mon aise et sans réticence. Il était

tems!.. j'ai déjà la jambe toute engourdie... c'est qu'aussi je boite avec une perfection!.. j'y mets une conscience!.. je sens que je n'irai pas loin comme ça... Heureusement, j'ai tranquillisé cet estimable gouverneur... c'était l'essentiel. Et maintenant... maintenant me voilà en prison, et Dieu sait quand j'en sortirai!.. Une seconde évasion serait peut-être moins heureuse que la première, sans compter qu'il y a ici deux femmes charmantes dont j'hésite à me séparer... Cette petite Carlina surtout... qui me résiste... qui veut rester sage... une fille de geôlier!.. Serait-il donc vrai que la sagesse ne se trouve que sous les verrous?.. Il faudra que j'invente quelque moyen...

(Il se promène avec vivacité.)

CARLINA, *entrant*. Que vois-je?... Vous marchez, monsieur?

CASANOVA, *à part*. Ah! diable!.. (*Haut.*) Oui, je m'essayais... je me forçais un peu.

CARLINA. Et pourquoi essayez-vous?... pourquoi vous forcer?

CASANOVA. Je sais bien qu'en prison les jambes ne sont pas de première nécessité; mais c'est un superflu agréable, et il me semble assez naturel...

CARLINA. Non, monsieur, ce n'est pas naturel!

CASANOVA, *à part*. Qu'est-ce qu'elle a donc?

CARLINA. Dites plutôt que vous avez l'espoir d'être bientôt libre. Vous vous ennuyez avec nous, et vous seriez désolé si votre accident vous y retenait un seul jour.

CASANOVA. Ah! Carlina! combien vous me connaissez mal!.. Moi quitter les lieux où vous êtes!.. cette idée est déjà un supplice!

CARLINA. Ah! c'est un mensonge!

CASANOVA. Je vous le jure! j'en prends le ciel à témoin!

CARLINA. Tout ça ne prouve rien... et un de vos amis, que j'ai rencontré cette nuit, à la fête, m'a dit là-dessus des choses...

CASANOVA, *souriant*. Un de mes amis?

CARLINA. Qui vous ressemble, et qui sert dans le même corps.

CASANOVA, *riant*. Ah! oui... oui!

CARLINA. Pourquoi riez-vous donc?

CASANOVA. N'est-ce pas celui qui vous a embrassée quand vous passiez dans le jardin?

CARLINA. On vous l'a dit!

CASANOVA. Et qui ensuite a essayé une ontredanse avec vous?

CARLINA, *étonnée*. Comment! nous étions seuls. et je n'en ai parlé à personne...

CASANOVA. Et qui plus tard s'est permis de corriger M. Pippo?

CARLINA. C'était vous!.. Je n'y conçois rien... Vous vous étiez échappé?

CASANOVA. Oui, pour te voir... pour te suivre à cette fête!.. Puis-je exister là où tu n'es pas?..

CARLINA. Il serait vrai?.. Et cet homme enfermé dans la chambre de ma marraine?

CASANOVA. Fallait-il me montrer aux yeux du gouverneur?.. Je voulais rentrer librement comme j'étais sorti; et puisque tu exiges toujours des preuves, celle-là doit te convaincre. J'avais ma liberté, et j'y ai renoncé pour toi. Ah! Carlina, serais-tu capable d'un pareil sacrifice?

CARLINA. Quoi! vraiment, c'est pour moi que vous êtes revenu?.. Mais enfin, si on vous accordait votre grâce?

CASANOVA. Je la refuserais... je la repousserais comme un présent funeste.

CARLINA. Vous ne me trompez pas?

CASANOVA. Peux-tu en douter?

CARLINA, *lui présentant un paquet cacheté*. Eh bien! la voilà!

CASANOVA. Hein! quoi?..

CARLINA. Votre grâce!..

CASANOVA. Il serait possible!

CARLINA. L'envoyé qui en était porteur m'a trouvée seule, et parmi les dépêches, il m'a recommandécelle-ci, en me disant: C'est la grâce de M. Casanova.

CASANOVA, *avec joie*. Ma grâce!

CARLINA. Je l'ai bien vite cachée... je voulais vous consulter d'abord...

CASANOVA. Donne!.. donne!.. j'étais si loin de m'attendre!..

CARLINA. Ah! vous voilà tout joyeux maintenant!

CASANOVA. Joyeux!.. oui, Carlina, je suis le plus heureux des hommes. (*A part.*) Allons, un beau sacrifice... ça n'engage à rien... (*Haut.*) Enfin, tu vas juger quel est mon attachement... reprends cette grâce... je ne veux en profiter que pour te la rendre... et, si tu m'aimes, tu ne m'en parleras jamais...

CARLINA, *la reprenant*. Bien sûr!.. vous n'avez pas de regrets?

CASANOVA. Et que m'importe la liberté... je ne l'accepterais qu'à une condition... c'est que tu la partagerais avec moi!..

CARLINA. Avec vous!.. comment cela?

CASANOVA. Tu le saurais si tu avais chanté hier le troisième couplet de la romance.

CARLINA. Ah? il y a un troisième couplet.

CASANOVA. Oui, et c'est le plus instructif.

(Il lui donne la romance qu'il va prendre sur la table.)

CARLINA. Voyons donc!

Air de la romance du premier acte.

Un jour enfin à son amie
Il dit : « Prouve-moi ton amour ;
» Le hasard comble mon envie ;
» Ensemble fuyons ce séjour. »

CASANOVA.

Voyons, que dit elle à son tour?

CARLINA.

A le suivre, hélas! elle hésite...
Ce n'est pas ça.

CASANOVA.

Si, c'est bien ça!
Répète encore ce trait-là!

CARLINA.

A le suivre, hélas! elle hésite...

CASANOVA.

C'est bien ça,
T'y voilà.

ENSEMBLE.

CASANOVA.

Oui, c'est bien ça.

CARLINA.

Ce n'est pas ça.

CASANOVA.

Achève la phrase bien vite.

CARLINA.

Mais on prétend qu'un prisonnier
Un soir en secret prit la fuite,
Avec la fille du geôlier.

ENSEMBLE.

Oui, le prisonnier prit la fuite,
Avec la fille du geôlier.

CASANOVA. Comprends-tu maintenant?

CARLINA. Oui, mais je ne veux pas... prendre la fuite! se sauver avec un prisonnier... oh! non... jamais...

CASANOVA. Jamais! il ne faut jurer de rien! et j'espère que plus tard il viendra une heure où tu diras : Oui, j'y consens...

CARLINA. L'heure où je dirai ça n'est pas prête à sonner.

CASANOVA. Peut-être!..

CARLINA, *lui présentant sa montre.* En tout cas... voici votre montre!.. si jamais elle marque cette heure-là, je vous prierai de m'en avertir...

CASANOVA. Non!.. garde-la... c'est à toi seule à fixer le moment que je désire... et quand il sera venu... tu me la rendras, je saurai ce que ça signifie...

CARLINA. Vous voulez donc que je la conserve toujours?

CASANOVA. Oui, si tu veux que je reste ici toute ma vie?

CARLINA. Ah! c'est bien différent... vous vous êtes déjà évadé... et peut-être avez-vous le projet de recommencer bientôt!

CASANOVA. Encore de la défiance!.. non, Carlina, mon sort dépend de toi... et pour te rassurer, je vais te livrer celle qui a protégé ma fuite... celle que je cachais avec soin à tous les yeux...

CARLINA, *vivement.* Qui donc?

CASANOVA. Mon échelle de corde.

Air de Teniers.

Plus de ruse, de stratagème,
A l'amour je dois ce tribut.
Oui, c'en est fait, je veux moi-même
M'ôter tout moyen de salut.
Dans ma prison je passerai ma vie,
Et ton aspect y viendra me charmer...
La liberté, la seule que j'envie...
Ah! je le sens, c'est celle de t'aimer,
Oui, je le sens, c'est celle de t'aimer.

CARLINA. A la bonne heure au moins.

CASANOVA. Attends-moi un instant. (*A part.*) Je la tiens!.. elle viendra!..

(Il entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

CARLINA, *seule.*

Il restera!.. il ne nous quittera plus!.. mais par où s'est-il échappé?.. sans doute par cette fenêtre!.. je dirai au gouverneur d'y faire attention... Oh! c'est inutile!.. il ne voudrait pas s'en aller seul... c'est pour moi qu'il est revenu!.. à moins qu'il ne me trompe... car à présent j'ai toujours peur... (*Prêtant l'oreille.*) Je crois entendre marcher dans ce corridor... (*Elle va regarder à droite.*) Ma marraine! elle est seule! que vient-elle faire?.. si elle me trouvait ici!.. Cachons-nous vite!

(Elle se met derrière les rideaux du lit.)

SCÈNE IX.

CARLINA, *cachée*; SÉVERINE, *puis* CASANOVA.

SÉVERINE, *entrant, et regardant partout.* Il n'y est pas!.. respirons un peu!.. j'ai eu besoin de tout mon courage... il faut que je lui parle... il le faut absolument.

CARLINA, *à part, et se montrant un peu.* Qu'est-ce qu'elle veut donc?

CASANOVA, *entrant avec son échelle qu'il cache ensuite vivement.* J'espère à présent, ma chère amie, ciel!..

SÉVERINE. Vous êtes surpris de me voir, monsieur; mais veuillez m'entendre?

CASANOVA. Où diable l'autre a-t-elle passé?

CARLINA. Ecoutons!

CASANOVA, *embarrassé.* J'avoue, madame, qu'au premier abord... et cepen-

dant rien de plus naturel, vous êtes bonne, et vous savez combien votre présence peut consoler un pauvre prisonnier.

SÉVERINE. Non, monsieur, ma démarche n'aurait pas d'excuse sans la nécessité où vous m'avez mise... il m'a fallu épier l'instant de venir jusqu'à vous... attendre l'absence de mon mari... il est parti seul... vous avez détourné ses soupçons... mais cela ne suffit pas... achevez de mériter ma reconnaissance en me rendant ces lettres qui, malgré vous peut-être, me deviendraient fatales!..

CARLINA, *à part*. Qu'entends-je?

CASANOVA. Quoi! madame, toujours ces lettres?.. vous n'avez pas d'autres paroles à m'adresser... mon cœur est plein de vous... et vous ne craignez pas de le briser sous le poids de votre indifférence?

CARLINA, *à part*. Comme il me trompait!..

SÉVERINE. Monsieur, je vous en supplie... le temps est précieux... vous n'avez aucun motif légitime de retenir ces lettres, et moi j'ai le droit de les exiger...

CASANOVA. Eh bien! non, madame... Je devine votre pensée..... vous voulez rompre le dernier lien qui nous unit, et vous faire ensuite un jeu de mes tourmens... Cruelle!.. vous ne m'avez jamais aimé!... Est-ce là le prix de l'amour le plus tendre, du dévouement le plus absolu?... J'avais ma liberté, et j'y ai renoncé pour vous... Ah! madame, seriez-vous capable d'un pareil sacrifice?...

CARLINA, *à part*. Tout à l'heure, il m'a dit la même chose!...

SÉVERINE. Je sais, monsieur, tout ce que je vous dois.... je m'en souviendrai sans cesse... mais la liberté est encore entre vos mains..... vous êtes maître de la ressaisir... et, s'il le faut, je vous faciliterai moi-même...

CASANOVA. Avez-vous donc résolu de me mettre au désespoir? Moi vous fuir... quitter les lieux où vous respirez? plutôt la mort!... Puis-je exister où vous n'êtes pas?...

CARLINA. Ah! le monstre! encore comme à moi!...

SÉVERINE. Que vous importe une femme dont le devoir est de vous oublier?.. Croyez-moi, tandis que vous le pouvez encore, allez où d'autres amours vous appellent... je suis sûr qu'au fond vous en brûlez d'impatience?..

CASANOVA. Ah! madame!.. que vous êtes barbare!.. mais mon sort est fixé... je resterai dans cette prison... j'y resterai malgré vous, malgré tout le monde... Voyez cette échelle qui cette nuit nous a sauvés tous deux!..je vais l'anéantir: qu'elle disparaisse dans les flots.

(Il la jette par la fenêtre.)

SÉVERINE. Qu'avez-vous fait?

CASANOVA.

AIR *de Téniers*.

Plus de ruse, de stratagème,
A l'amour je dois ce tribut...
C'en est fait, j'ai voulu moi-même
M'ôter tout moyen de salut.
Dans ma prison, je passerai ma vie
Et votre aspect y viendra me charmer...
La liberté, la seule que j'envie,
C'est, je le sens, celle de vous aimer
Oui, c'est celle de vous aimer.

CARLINA. C'est une indignité! toujours comme à moi.

BUSONI, *en dehors*. Venez! venez! ma chère Claudia!

SÉVERINE. Mon mari!

CASANOVA. Contenez-vous, de grâce!

SCÈNE X.

LES MÊMES, BUSONI, CLAUDIA.

BUSONI. Que vois-je?.. vous ici, madame?

CLAUDIA. Ma cousine!

BUSONI. Moi qui vous cherchais partout... je vous trouve avec monsieur, en tête-à-tête.

CARLINA, *s'avançant vivement*. Non, mon parrain!.. nous étions trois!..

SÉVERINE, *à part*. Carlina!

CASANOVA, *de même*. Elle était là!..

BUSONI. Et que faisiez-vous donc toutes les deux?

CARLINA. Dam! vous savez que M. Casanova a la complaisance de m'enseigner la musique... et ma marraine a bien voulu assister aujourd'hui à ma leçon... je vous assure que jamais je n'en ai reçu de meilleure...

SÉVERINE, *à part*. Elle sait tout!

BUSONI. C'est bien, petite... vous continuerez la leçon plus tard... nous avons à parler de choses...

CARLINA, *bas à Casanova en sortant*. Ah! monsieur!

CASANOVA. En voilà une qui m'échappe!

BUSONI. Voilà ce que c'est!.. J'ai rencontré Claudia en route... nos gondoles se sont croisées... et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'elle venait s'informer près de nous de son futur sur lequel on a les plus vives inquiétudes...

CASANOVA. Pas possible? vous m'alarmez!..

SÉVERINE. Quoi! le chevalier Gambetto!

BUSONI. Est perdu pour le moment...

CASANOVA. J'espère qu'il n'est qu'égaré... et je suis sûr qu'au moyen d'une récompense honnête...

BUSONI. Ne riez pas, mon cher, ne riez pas!

CLAUDIA. Cette nuit il m'a ramenée chez moi... alors il s'est rappelé qu'il avait oublié à la Villa-Murana les papiers nécessaires à notre mariage... nous l'avons attendu ce matin... mais, vainement, il n'a pas reparu!

BUSONI. C'est inoui, il faut qu'il y ait là-dessous un événement... ou bien un malheur... et peut-être même...

SCENE XI.

LES MÊMES, PIPPO.

PIPPO, *accourant.* Monsieur le gouverneur, monsieur le gouverneur... Le voilà! on l'amène.

BUSONI. Qui?

PIPPO. L'homme au placard... vos soldats l'ont saisi... il leur donne des grandissimes coups de pied dans les os des jambes... faut-il le faire entrer?

BUSONI. Oui... à l'instant.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GAMBETTO, *conduit par des soldats qui le tiennent au collet*, PRISONNIERS, *etc.*

CHOEUR.

AIR *nouveau.*

Concevez-vous une audace semblable?
A nos efforts refuser d'obéir!
Sa résistance elle-même est coupable;
Entraînons-le, car il faut en finir.
Marchez donc... car il faut en finir. (*bis.*)

GAMBETTO. Les misérables!.. comme ils m'ont traité!.. Mon cousin, vous m'en rendrez raison!

BUSONI. Calmez-vous, Gambetto!.. vous me voyez stupéfait!.. Ah ça! que diable faisiez-vous dans ce placard?.. et cette nuit, quand on vous a enfermé, pourquoi n'avoir pas dit: C'est moi, c'est Gambetto!.. ouvrez-moi, s'il vous plaît?

CLAUDIA. Oui, monsieur, votre conduite est très-équivoque!..

GAMBETTO. Claudia, ménagez-moi!.. ou je tombe en faiblesse!.. songez que je sors d'un endroit fort incommode, où j'ai passé six heures privé d'air vital!.. En vous quittant, je suis retourné à la villa pour chercher ces maudits papiers... j'arrive, il n'y avait plus personne... il faisait nuit en diable!.. c'est égal... je m'oriente... je mets la clef dans la serrure... cric! crac!.. A peine j'avais ouvert la porte, qu'un être fantastique s'élance sur moi et me saute à la gorge... un autre se serait défendu... moi, je me suis laissé faire... vous savez comme je suis bon... Le spectre me pousse dans son trou et m'enferme en me souhaitant une bonne nuit sur un ton très-déplacé!

BUSONI. Vous parlez de spectre... d'être fantastique... je croirais plutôt... mais dans l'obscurité vous n'avez pu reconnaître...

GAMBETTO. Si fait! parfaitement!.. d'abord, ce ne pouvait être que lui...

CLAUDIA. Qui donc?

GAMBETTO. Casanova.

BUSONI. Ah bah!

(Casanova, qui s'est tenu un peu en arrière, vient se placer près de Gambetto et le salue.)

GAMBETTO. Dieu!

CASANOVA. Je suis fâché de vous donner un démenti, chevalier!

GAMBETTO. Il est ici, à présent!..

BUSONI. Parbleu! il n'en est pas sorti.

GAMBETTO. Pas sorti?

CLAUDIA. Vous le voyez bien...

CASANOVA, *montrant sa béquille.* Et mon entorse?

GAMBETTO. Mais cette nuit?

SÉVERINE. C'était l'autre... celui qui lui ressemble.

GAMBETTO. Celui qui lui ressemble!...

CASANOVA. Mais, oui; nous nous sommes expliqués là-dessus... n'est-ce pas, gouverneur?

BUSONI. Il ne pourra jamais se mettre ça dans la tête.

GAMBETTO. C'est impossible!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROCCO.

BUSONI. Eh! tenez, demandez à Rocco, qui n'a pas quitté Casanova de toute la nuit.

ROCCO. Pour ça, je l'affirme... aussi vrai que j'ai du bon tabac dans ma...

BUSONI. Excellent Rocco... (*Au moment où Casanova est prêt à prendre une prise, Busoni le devance et prend le petit papier.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

CASANOVA, *à part, en s'éloignant un peu.* Aï, diable !

BUSONI, *lisant.* « J'ai reçu du marquis » Darnèse les mille ducats que M. Casa- » nova lui a gagnés cette nuit à la Villa- » Murano ! » (*Stupéfait.*) Il y était !

GAMBETTO, *qui s'est approché, et a lu par-dessus l'épaule de Busoni.*) Il y était !

BUSONI, *à part.* Pauvre Gambetto !

CASANOVA, *entre les deux, bas à Busoni.* Ne me trahissez pas, par égard pour sa fiancée. (*Bas à Gambetto.*) Silence ! par égard pour sa femme.

GAMBETTO, *à part.* Pauvre Busoni !

BUSONI, *bas à Casanova.* C'est égal, monsieur, je suis furieux ! et désormais je prendrai les mesures les plus sévères...

SCENE XIV.

LES MÊMES, CARLINA.

CARLINA. Mon parrain, voilà une dépêche qu'on apporte à l'instant, et qui contient, dit-on, la grâce de M. Casanova.

TOUS. Sa grâce !

CASANOVA, *à part.* Elle se venge !

BUSONI, *qui a décacheté le paquet.* En effet, mon ami, vous êtes libre... Croyez que c'est avec le plus vif regret...

CASANOVA. Je n'en doute pas, car moi-même je me suis accoutumé à la prison, et maintenant, j'en sors presque malgré moi !

(Il regarde Séverine et Carlina.)

GAMBETTO. Écoute donc !.. il y aurait peut-être moyen d'arranger cela !..

CASANOVA. Non, merci... ce n'est pas la peine...

BUSONI. Mais j'espère que vous ne négligerez pas vos amis...

CASANOVA. Non, sans doute... à moins que je n'aille en Espagne, comme j'en ai le projet...

CLAUDIA, *à Gambetto.* En Espagne !.. nous y allons aussi... n'est-ce pas, monsieur ?

CASANOVA. Je compte bien vous y rencontrer. (*A part.*) J'ai encore son portrait... ça pourra me servir.

CARLINA, *à part.* Comme il la regarde.

GAMBETTO. Il est écrit que je n'en réchapperai pas.

BUSONI. Venez dès ce soir fêter avec nous votre délivrance.

CARLINA, *à part.* Dieu ! qu'il est simple, mon parrain.

BUSONI. Nous vous attendons, madame et moi.

SÉVERINE, *bas à Casanova.* Monsieur !

CASANOVA, *de même à Séverine.* Je vous apporterai vos lettres.

CARLINA, *à part.* Ah ! je n'y tiens plus !..

BUSONI. A huit heures... c'est convenu.

CASANOVA, Je ne l'oublierai pas...

CARLINA, *lui rendant sa montre, et avec intention.* Cette montre vous en fera souvenir.

CASANOVA. Vous me la rendez ?

PIPPO. C'est bien, Carlina, c'est très-bien.

CASANOVA, *prenant la montre.* Elle est à moi !

CHOEUR FINAL.

AIR :

Allez, partez, un sort prospère
Va vous guider sur la rive étrangère ;
Et tous au ciel d'un cœur sincère,
Afin que vous soyez heureux,
Nous adressons des vœux.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS